Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dictionnairehi04fell

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

F — G — H

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.

F—G—H

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

Convenientia cuique. HOR. A. p.

TOME QUATRIEME.

A LIEGE,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE,
RUE SOUS-LA-TOUR.

1797.

D
92
.T43
1797
v.4

DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

F

FABER, (Gilles) Carme, mort à Bruxelles en 1506, parut avec distinction dans la chaire, en un tems où le ministere de la parole étoit avili par le ridicule & le burlesque que les prédicateurs mêloient aux vérités sacrées. Jean Tritheme lui attribue une *Chronique de son Ordre*, une *Histoire de Brabant*, des *Commentaires* & d'autres ouvrages.

FABER, (Jean) appellé, ainsi qu'un de ses livres, le *Marteau des Hérétiques*, naquit à Leutkirch en Suabe, entra dans l'ordre de Saint Dominique, & brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519; & Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma en 1531 à l'évêché de Vienne, que son zele contre les hérétiques lui avoit mérité. Il mourut en 1541, âgé de 63 ans, laissant plusieurs *Ouvrages* d'*Histoire*, de *Controverse* & de *Piété*, en 3 vol. in-fol., Cologne, 1537 & 1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur, est son *Malleus Hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beaucoup de solidité & de chaleur. — Quelques auteurs distinguent ce Jean Faber, d'avec un autre Jean Faber, également Dominicain, & né aussi en Suabe, qui vivoit dans le même tems, écrivoit dans le même genre & de la même maniere: il ne paroît pas que leur opinion soit fondée. Ils attribuent à celui-ci: I. *Enchiridion Bibliorum*, Ausbourg, 1549, in-4°. II. *Fructus quibus dignoscuntur Hæretici*, ouvrage solide & curieux, où l'on trouve des particularités remarquables touchant Luther.

FABER, (Pierre) né en Savoye, fut un des neuf premiers compagnons de S. Ignace de Loyola, & seconda les travaux du zélé fondateur, tant pour l'établissement de la compagnie

que pour le bien général de l'Eglise. Il fit plusieurs courses apostoliques en Italie, en Espagne & en Allemagne, convertit un grand nombre de libertins & d'hérétiques, & répandit l'instruction chrétienne, particuliérement dans les villages & parmi les pauvres. Il mourut l'an 1546.

FABER, (Basile) né à Soraw en Silésie l'an 1520, fut recteur du college d'humanités à Erfort, où il mourut en 1576, & s'est fait connoître par son *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, qu'il publia en 1571. Auguste Buchmer, Cellarius, Grævius firent successivement des augmentations à ce Dictionnaire, dont les citations sont fort exactes. La derniere édition est de La Haye, 1735, 2 vol. in-fol. Faber a donné aussi une Traduction allemande des Remarques latines de Luther sur la Genese, & fut un des disciples les plus ardens de cet héresiarque.

FABER, *voyez* FAVRE & LE FÈVRE.

FABERT, (Abraham) maréchal de France, naquit à Metz. Son pere maître-échevin de cette ville, & fils d'un riche libraire de Nancy, avoit été ennobli par Henri IV. Il destina son fils au barreau, ou à l'Eglise; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupoit à différens exercices d'infanterie avec des figures de carton, qu'il faisoit mouvoir suivant le commandement. Il servit sous le duc d'Epernon dans plusieurs occasions importantes. Il se signala sur-tout en 1635. On commença dès-lors à compter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoiqu'on ne pût méconnoître son courage & ses talens. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, & ne se distingua pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siege de Turin, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. *Il ne faut pas mourir par pieces*, dit-il à Turenne & au cardinal de la Valette qui l'exhortoient à cette opération : *la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien.* En 1654 il prit Stenai. Ses services furent payés par le gouvernement de Sedan & par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres; il le refusa, ne se trouvant pas en état de produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur. Louis XIV lui répondit, « que le refus » qu'il faisoit, lui inspiroit plus » d'estime pour lui, que ceux » qu'il honoroit du collier, ne » recueilloient de gloire dans » le monde ». Fabert mourut en 1662, à 63 ans. On fit des contes sur sa mort, qui, tout étranges qu'ils étoient, ne laisserent pas de se répandre, & trouverent encore quelques partisans dans ce siecle philosophe. On avoit imaginé qu'il étoit sorcier; on prétendit que le diable l'avoit enlevé. Ce qui a pu accréditer ces bruits, c'est que le maréchal Fabert avoit du goût pour l'astrologie judiciaire, & d'autres curiosités vaines ou dangereuses (*voyez* FAUSTUS, LUXEMBOURG, PHILIPPE D'ORLÉANS, &c.). Le P. Barre, chanoine de Ste

Genevieve, a publié sa *Vie* en 1752, en 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties & de détails étrangers au maréchal. Voici un trait qui fait l'éloge de son caractere. Les troupes de Galas, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquerent de vivres. Les généraux François les ayant obligés de se retirer, ils tuerent dans leur retraite tous ceux qui leur en refuserent. Fabert, qui les poursuivoit, entra dans un camp abandonné, & couvert d'officiers & de soldats Autrichiens blessés & mourans. Un François qui avoit l'ame féroce, dit tout haut: « Il faut » achever ces malheureux, qui » ont massacré nos camarades » dans la retraite de Mayence. » — Voilà le conseil d'un barbare, reprit Fabert; cherchons une vengeance plus » noble ». Aussi-tôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avoit apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mezieres, où, après quelques jours de soins, la plupart recouvrerent la santé. Le pere du maréchal Fabert est auteur des *Notes sur la Coutume de Lorraine*, 1657, in-fol.

FABIEN, (S.) Romain ou Italien, monta sur la chaire de S. Pierre après Anthere, en 236. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetieres où reposoient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Evangile: mais plusieurs auteurs datent la premiere mission des évêques envoyés en France, du pontificat de S. Clément. S. Fabien mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dece, en 250. On lui attribue des *Décrétales*, qui sont visiblement supposées.

FABIOLE, (Sainte) dame Romaine, célebre par ses vertus, sur-tout par sa charité & sa pénitence, dont S. Jerôme fait le plus beau & le plus touchant éloge dans son *Epitaphium Fabiolæ*. Sa vie fournit une preuve décisive contre ceux qui soutiennent la dissolubilité du mariage en cas d'adultere. Cette femme illustre, après s'être séparée d'un mari adultere, en avoit épousé un autre. Les loix civiles, dont plusieurs émanées des empereurs païens subsistoient encore dans le code impérial, paroissoient autoriser ce second mariage. Mais Fabiole ne tarda pas à reconnoître son erreur & sa faute; elle en fit le jour même de Pâque une pénitence éclatante à la vue de tout le peuple Romain. Il ne se trouva ni dans cette capitale du monde, ni dans tout l'empire, de théologien qui prétendît ou justifier le mariage ou blâmer la pénitence. L'opinion de Launoy n'étoit donc pas connue alors parmi les Chrétiens. Et qu'on ne dise pas que c'est pour être précisément contraire aux loix ecclésiastiques que ce mariage fut réprouvé: car il le fut, comme formellement contraire à la doctrine de l'Evangile: *Putabat*, dit S. Jerôme, *à se virum justè dimissum*, NEC EVANGELII RIGOREM NOVERAT, IN QUO NUBENDI UNIVERSA EXCUSATIO, VI-

VENTIBUS VIRIS, FŒMINIS AMPUTATUR.... *Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi : aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit.* (Hier. *Epitaph. Fabiolæ*). Qu'on juge après cela ou de l'ignorance ou de la mauvaise foi des écrivailleurs, qui, dans ces dernieres années, ont osé se servir de l'exemple de Fabiole, pour autoriser le divorce ! Cette Sainte mourut à Rome vers l'an 400. « Rome, » dit S. Jerôme, étoit un champ » trop étroit pour sa grande » charité. Elle s'élançoit dans » les isles & parcouroit les ri- » vages de la mer, tantôt en » personne, tantôt par les mi- » nistres de ses bienfaits ». *Angusta misericordiæ ejus Roma fuit. Peragrabat insulas ; & reconditos curvorum littorum sinus, vel proprio corpore vel transmissâ munificentiâ circuibat.*

FABIUS-MAXIMUS, dit *Rullianus*, est le premier de la famille des Fabiens qui fut honoré du titre de *Maximus*, pour avoir ôté au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie, l'an 324 avant J. C., il força le camp des Samnites & remporta une victoire complette. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance ; mais le peuple Romain & l'armée obtinrent sa grace. Fabius fut 5 fois consul, 2 fois dictateur & une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant que c'étoit contre la coutume de la république. Il triompha des Apuleïens & des Luceriens, puis des Samnites, & enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marses & des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers Romains, montés sur des chevaux blancs, iroient le 15e. de juillet depuis le temple de l'Honneur jusqu'au Capitole.

FABIUS-MAXIMUS, (Quintus surnommé *Cunctator* ou *le Temporiseur*, un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, fut élevé 5 fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J. C., il défit les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Trasimene, eut recours à lui : on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre Annibal. Il voulut le fatiguer par des marches & des contremarches, sans jamais en venir aux mains. Ces ruses lui mériterent le nom de *Temporiseur*. Les Romains, mécontens de ces remises, dont ils ne pénétroient pas la finesse, le rappellerent sous prétexte de le faire assister à un sacrifice solemnel, & donnerent la moitié de son autorité à son lieutenant Minutius Rufus, homme aussi ardent que Fabius étoit reservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. Minutius, pénétré de reconnoissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre sous lui à vaincre & à commander. Fabius combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de *Bouclier de Rome*. Après la bataille de Cannes, il lassa tellement les troupes d'Annibal, qu'elles ne furent plus en

état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général Carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, & le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal ayant appris la ruse que Fabius avoit employée pour se rendre maître de Tarente, il s'écria plein d'étonnement : *Quoi, les Romains ont donc aussi leur Annibal!* Ce dernier tenta vainement d'attirer le Romain au combat. Il lui fit dire un jour : « Si Fabius est » aussi grand capitaine qu'il » veut qu'on le croie, il doit » descendre dans la plaine & » accepter la bataille ». Fabius répondit froidement : « Si » Annibal est aussi grand ca- » pitaine qu'il le pense, il doit » me forcer à la donner ». Cet homme illustre mourut quelques années après, âgé de près de cent ans, si l'on croit Valere-Maxime. C'est de lui qu'Ennius a dit :

Unus homo nobis cunctando restituit rem ;
Non ponebat enim rumores ante salutem.

FABIUS-MAXIMUS, (Quintus) fils du précédent. Pendant son consulat, son pere vint à lui sans descendre de cheval ; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre Romain, embrassant son fils, lui dit : *Je voulois voir si tu savois ce que c'est que d'être consul.*

FABIUS-PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'*Histoire de sa Patrie*, vivoit vers l'an 216 avant J. C. L'ouvrage que nous avons sous son nom, est une piece supposée, & du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe. Ceux de cette famille prirent le nom de *Pictor*, parce que celui dont ils descendoient, avoit fait peindre les murs du temple de la Santé.

FABIUS DOSSENNUS *ou* DORSENUS, composa des farces appellées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'Atella dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Séneque & Pline parlent de ce poëte. On ne sait pas en quel tems il a vécu.

FABIUS-MARCELLINUS, historien du 3e. siecle ; est cité par Lampride, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre Mammée*.

FABIUS-RUSTICUS, historien du tems de Claude & de Néron, fut ami de Séneque. Tacite loue son style dans ses *Annales* & dans la Vie d'Agricola ; & cet éloge d'un historien qui passoit pour satyrique, est un préjugé en faveur des écrits de Fabius.

FABLE, divinité allégorique, fille du Sommeil & de la Nuit. On dit qu'elle épousa le Mensonge, & qu'elle s'occupoit continuellement à contrefaire l'Histoire. On la représente avec un masque sur le visage, & magnifiquement habillée.

FABRE, (Jean-Claude) naquit à Paris en 1668, d'un pere chirurgien. Il entra chez les Peres de l'Oratoire, & y professa avec distinction. Une édition du *Dictionnaire de Richelet*, dans laquelle il inséra plusieurs articles sur les matieres de théologie, & des satyres odieuses dictées par l'esprit de parti, l'obligea de sortir

de sa congrégation. Il y rentra en 1715, & y mourut en 1753, dans la maison de S. Honoré à Paris, à 85 ans. Il avoit prêché avec quelque succès, & son esprit se plioit facilement à tous les genres d'étude. On a de lui: I. L'édition citée du *Dictionnaire de Richelet*, revue, corrigée & augmentée, en 2 vol. in-fol., Lyon, 1709, sous le titre d'Amsterdam. II. Un petit *Dictionnaire Latin & François*, in-8°, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, & dont on a fait plusieurs éditions. III. Une *Traduction des Œuvres de Virgile*, avec des dissertations, des notes & le texte latin; Lyon, en 3 vol., 1721; réimprimée en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche & prolixe, n'est guere au-dessus de celle de Martignac. IV. Une *Continuation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury*, en 16 vol. in-4°, & in-12, depuis 1414 jusqu'à l'an 1595. On en a une nouvelle édition, 1777. Il l'avoit poussée beaucoup plus loin; mais les deux derniers tomes ayant été changés en quantité d'endroits par des mains étrangeres, & lui ayant d'ailleurs été défendu de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Le continuateur est bien inférieur à l'auteur qu'il continue, pour l'onction du style & pour le choix des matieres, & sur-tout pour la sagesse & l'éloignement de l'esprit de parti. Il étend avec excès son travail, & mêle à l'histoire ecclésiastique trop d'histoire civile. Ce n'est proprement qu'une compilation écrite d'un style facile; mais sans correction & sans élégance. L'abbé Rondet qui l'a continuée après lui, a encore plus mal réussi, & donne au fanatisme de la *petite église*, un essor plus libre. C'est cependant cette continuation de Fleury, qui est continuellement citée par les compilateurs du jour; le fanatique Fabre, le fanatique Rondet sont sans cesse allégués comme des autorités légales, par des gens même qui veulent avoir des titres à la philosophie. Tel est le sort de l'histoire dans ces jours de subversion & de mensonge. V. *Entretiens de Christine & de Pélagie, sur la lecture de l'Ecriture-Sainte*, in-12. VI. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique* en manuscrit. VII. La *Table* de la traduction françoise de l'*Histoire* du président de Thou, in-4°. Il avoit aussi commencé la *Table* du *Journal des Savans*, dont il se déchargea peu après sur M. l'abbé de Claustre, à qui on est redevable de cet ouvrage en 10 vol. in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un abbé FABRE ou FAVRE, qui a donné des *Lettres sur la visite de M. des Achards*, ouvrage dicté par l'esprit du même parti & supprimé par un décret du saint-office le 16 juin 1746.

FABRETTI, (Raphaël) né à Urbin en Ombrie l'an 1619, mort à Rome en 1700, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican, & préfet des archives du château Saint-Ange sous Innocent XII. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, & il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre : connoissances de l'his-

toire Grecque & Romaine, des langues, des critiques, des philosophes; correspondances avec les savans, &c. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires. I. *De aquis & aquæ-ductibus veteris Romæ*, Rome, 1680, in-12. II. *De Columnâ Trajani, cum Alphonsi Ciaconii Historiâ utriusque belli Dacici a Trajano gesti*, &c., Rome, 1683, in-fol. III. *Jæsithæi ad Gronovium apologema in ejusque Titilivitia, sive de Tito-Livio somnia, animadversiones*, 1686, in-4°. IV. *Inscriptionum antiquarum explicatio*, Rome, 1699, in-fol. Ce livre est regardé comme un trésor pour les savans qui s'occupent de l'antiquité. Fabretti avoit un esprit vif, une conception facile & une mémoire excellente. Il aimoit l'étude avec passion; & ce qu'il y a de singulier, c'est que loin d'affoiblir son tempérament, qui fut très-foible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

FABRI, *voyez* FEVRE.

FABRI, (Honorat) né dans le diocese de Bellai en 1607, Jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon dans sa société, mourut en 1688 à Rome, où il fut long-tems pénitencier. C'étoit un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connoissances, philosophie, mathématiques, théologie, morale; & il laissa des écrits sur toutes ces matieres. On a de lui: I. *Notæ in notas Wilhelmi Wendrokii*, sous le nom de *Bernard Stubrock*, insérées dans le *Recueil ou la grande Apologie de la Doctrine morale de la Société de Jesus*, Cologne, 1672, in-fol., & ensuite mises à l'*Index* à Rome. II. *Summula Theologiæ*, in-4°. III. Un *Dialogue en faveur de la Probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican; Rome, 1659, in-8°. Le P. Fabri étoit plus propre pour la physique & les mathématiques, que pour la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont: I. Une *Physique* en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4°. II. *Dialogi Physici*, Lyon, 1669, in-8°. III. *De plantis, de generatione animalium, & de homine*, Paris, 1666, in-4°. C'est dans ce traité, pag. 204, qu'il prouve avoir enseigné la circulation du sang avant que le livre de Guillaume Harvée eût pu tomber entre ses mains. IV. *Synopsis Optica*, Lyon, 1667, in-4°.

FABRICE *ou* LE FEVRE, *voyez* FABRICIUS (François).

FABRICE, (André) professeur de philosophie à Sainte-Gertrude à Louvain, conseiller des ducs de Baviere & prévôt d'Ottingen, natif de Hodeige, village du pays de Liege, mourut en 1581. On a de lui: *Harmonia Confessionis Augustanæ*, Cologne, 1587, in-folio; des *Notes* sur le *Catéchisme Romain*, & des *Tragédies sacrées*.

FABRICE, (Georges) né à Kemnitz dans la Misnie en 1516, mort en 1571, à 55 ans, a laissé des *Poésies latines*, imprimées à Bâle en 2 vol. in-8°., en 1567. On y remarque beaucoup de pureté & de naturel. Il a été principalement fort attentif sur le choix des mots. Il n'en emploie aucun dans ses poëmes sacrés, qui ressente la fable & le paganisme. On a encore de lui: I. Un *Art poétique*,

en 7 livres en latin, 1589, in-8°. II. Une *Collection des Poëtes chrétiens latins*, in-8°., Bâle, 1562. On lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publioit. III. Une *Description de Rome*. IV. *Origines Saxonicæ*, Leipsig, 1606, en 2 vol. in-folio; compilation estimée par les savans. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par Wolfg Killian. V. *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Meissen, réimprimées à Leipsig en 1660, in-4°., & remplies de profondes recherches. VI. *Rerum Germaniæ & Saxoniæ volumina duo*, Leipsig, in-folio, 1609, &c.

FABRICE, (Guillaume) surnommé *Hildanus*, de Hilden, village de la Suisse, où il naquit en 1560, savant chirurgien dont les Ouvrages ont été imprimés à Francfort, 1682, in-fol., avec fig. Il mourut à Berne en 1634.

FABRICIUS, (Caïus) surnommé *Luscus*, consul Romain l'an 282 avant J. C., mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens & les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires étoit si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats & restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avoient fourni pour la guerre, il lui resta 400 talens, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député 2 ans après vers Pyrrhus, il refusa les présens & les honneurs de ce prince, qui vouloit corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un nouveau sujet d'admiration. Son medecin vint offrir à Fabricius, pour lors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le généreux Romain renvoya le monstre à Pyrrhus, pour être puni comme il le méritoit... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux & à sa bouche : *Tant que je pourrai commander à toutes ces parties-là, vos offres me sont inutiles....* Fabricius fut censeur l'an 277 avant J. C., avec Emilius-Papus, homme aussi austere que lui. Le premier avoit pour toute argenterie une petite saliere, dont le pied n'étoit que de corne; l'autre un petit plat, pour présenter ses offrandes aux dieux. Les deux censeurs casserent de concert un sénateur nommé Cornelius Rufinus, qui avoit été deux fois consul & dictateur, parce qu'il avoit chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. « Admire » qui voudra, dit Saint-Evremont, la pauvreté de Fabricius; je loue sa prudence, » & le trouve fort avisé de » n'avoir eu qu'une saliere d'argent, pour se donner le crédit de chasser du sénat un » homme qui avoit été nommé » deux fois consul, qui avoit » triomphé, qui avoit été dictateur». Quoi qu'il en soit de cette réflexion, & des motifs de Fabricius, ce Romain vécut & mourut pauvre. Le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

FABRICIUS-VELENTO, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J. C., fit des libel-

les diffamatoires contre les sénateurs & les pontifes, & fut chassé d'Italie pour ses crimes. Tacite remarque, que ce Fabricius étant préteur, atteloit des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des satyres atroces.

FABRICIUS, (François) né à Duren dans le duché de Juliers, fut principal du college de Dusseldorp, & mourut en 1573 dans sa 78e. année. On a de lui : I. *Pauli Orosii... Historiarum libri septem*, Cologne, 1582, in-12. Fabricius s'attache dans ses notes, à déterminer la véritable maniere de lire le texte ; à indiquer les endroits des historiens profanes, qui ont rapport à ce que dit Paul Orose, & enfin à fixer les points de chronologie. Le P. André Schott en a donné une édition à Mayence en 1615 avec les notes de Fabricius & celles de Lautius. II. *In Terentii comœdias annotationes*, Anvers, 1565. III. *Ciceronis historia*, Cologne, 1564; Gronovius y a ajouté des notes, & elle a été insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition de *Cicéron*.

FABRICIUS, (Vincent) né à Hambourg en 1613, fut successivement conseiller de l'évêque de Lubec, syndic de la ville de Dantzig, bourgmestre & député de cette ville à Varsovie, où il mourut le 11 avril 1667. Ses charges ne l'avoient pas empêché de se livrer à la poésie latine. Daniel Heinsius l'engagea à publier les fruits de sa muse en 1632. On en a donné une édition plus complette à Leipsig, en 1667.

FABRICIUS, (François) né à Amsterdam, le 10 avril 1663, fut ministre & professeur en théologie dans l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur. On a de lui plusieurs dissertations recueillies en 5 vol. in-4°., Leyde, 1727. Les principales sont: I. *Christus Ecclesiæ fundamentum.* II. *Sacerdotium Christi.* III. *Christologia Noachica & Abrahamica, seu dissertationes ad selectos textus Veteris & Novi Testamenti.* IV. *De fide christiana Patriarcharum & Prophetarum*, &c. Il a fait aussi imprimer des *Sermons* en hollandois. Ce savant mourut le 27 juillet 1738.

FABRICIUS, (Jean-Albert) né à Leipsig en 1668, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli & de savant profond. Il avoit un esprit facile, une mémoire heureuse & beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliotheque. La mort de Vincent Placcius ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence de cette ville, Fabricius l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, & il y passa le reste de sa vie, chéri & honoré. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importans ; la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, & la place de surintendant des églises de la confession d'Ausbourg. Fabricius fut tenté de les accepter ; mais les magistrats de Hambourg, plus ardens à le retenir qu'il n'étoit à les quitter, augmenterent en 1720 ses gages de 200 écus. Il y mourut en 1736, à 68

ans. C'étoit un homme modeſte ; ſa douceur le faiſoit aimer, autant que ſes lumieres inſpiroient l'eſtime. Peu de ſavans ont été plus laborieux ; il ſuffiſoit à tout, leçons publiques, correſpondances littéraires, compoſition d'ouvrages. Ceux qui l'ont fait connoître le plus avantageuſement dans la république des lettres, ſont : I. *Codex Apocryphus Novi Teſtamenti collectus, caſtigatus*, Hambourg, 3 vol. in-8°., 1719. C'eſt une collection curieuſe & exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, & même au commun des ſavans. On y trouve une notice de tous les faux Evangéliſtes, des faux Actes des Apôtres & des Apocalypſes, dont l'Egliſe fut inondée dans ſa naiſſance. Ce recueil eſtimé eſt enrichi de pluſieurs remarques critiques, & ne peut que ſervir à conſtater pleinement l'authenticité des quatre Evangiles & autres écrits canoniques, conſtamment & généralement reconnus, tandis que tout ce qui n'avoit pas le caractere de l'inſpiration, eſt allé au fond de l'oubli. II. *Bibliotheca Græca*, 14 vol. in-4°., publiés à Hambourg depuis 1705 juſqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs Grecs, de leur vie, de leurs ouvrages, eſt précieuſe aux bibliographes. Il n'y a d'ailleurs preſque aucun volume qui ne contienne quelques écrits, entiers ou en partie, des auteurs Grecs anciens & modernes. Il faut que le premier volume ſoit de 1718, ou au moins de 1708 : éditions plus amples que celle de 1705. Les volumes ſuivans ſont ſemblables, quoique réimprimés. III. *Bibliotheca Latina Eccleſiaſtica*, Hambourg, in-fol., 1718. C'eſt le recueil des écrits latins ſur les matieres eccléſiaſtiques. IV. *Memoriæ Hamburgenſes*, 7 vol. in-8°., augmentés d'un 8e. en 1745, par Evers, gendre de Fabricius. On y trouve la vie & les éloges des illuſtres Hambourgeois. V. *Codex Pſeudepygraphus Veteris Teſtamenti*, in-8°., 2 vol. 1722 & 1723. L'auteur a exécuté à l'égard de l'Ancien-Teſtament, ce qu'il avoit pratiqué à l'égard du Nouveau, dans ſon *Codex Apocryphus*. VI. Une ſavante édition de *Sextus Empiricus*, grecque & latine, Leipſig, 1718, in-fol. VII. Un *Recueil en latin des Auteurs qui ont prouvé la vérité du Chriſtianiſme*, 1725, in-4°. VIII. Un excellent ouvrage en allemand, traduit en françois ſous ce titre : *Théologie de l'Eau*, 1743, Paris, in-8°., avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur. IX. *Les Ecrivains de l'Hiſtoire d'Allemagne & du Nord*, publiés par Lindenbrogius : auxquels il joignit les *Origines de Hambourg* par Lambeccius, & les *Inſcriptions* de cette même ville par Anckelman : le tout orné de notes ſavantes & d'appendices, in-fol. X. Une édition du *Theatrum Anonymorum & Pſeudonymorum* de Placcius, in-fol. ; il y ajouta une préface, & la vie de l'auteur. XI. *Bibliotheca Latina*, 1707, 1708 & 1721, in-8°., 3 vol., réimprimée à Veniſe en 1728, 2 vol. in-4°. XII. *Bibliotheca mediæ & infimæ Latinitatis*, 1734, in-8°., 5 vol., réimprimée à Padoue,

1754, 6 vol. in-4°. XIII. *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 vol. Cet ouvrage eſt une notice des écrivains qui ont travaillé ſur les antiquités hébraïques, grecques, romaines & eccléſiaſtiques. XIV. *Centuriæ duæ Fabriciorum ſcriptis clarorum qui jam diem ſuum obierunt*, Hambourg, 1707, in-8°. XV. Une édition du *Polyhiſtor* de Morhof, Lubeck, 1747, 2 vol. in-4°.

FABRICIUS, (Jerôme) né en 1537, plus connu ſous le nom d'*Aquapendente*, ſa patrie, fut diſciple & ſucceſſeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant 40 ans avec beaucoup de diſtinction. La république de Veniſe lui donna une penſion de cent écus d'or, & l'honora d'une ſtatue & d'une chaîne d'or. Ce ſavant médecin mourut en 1619, à Padoue, laiſſant pluſieurs Ouvrages ſur la chirurgie, l'anatomie & la médecine, juſtement eſtimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. Ses *Œuvres anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-fol. Il remarqua le premier, en 1574, les valvules des veines; mais il ne connut ni leur ſtructure, ni leur uſage. Fabricius travailloit plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers préſens, pour récompenſer ſon généreux déſintéreſſement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inſcription: *Lucri neglecti lucrum.*

FABRINI, (Jean) grammairien Florentin, vivoit dans le milieu du ſeizieme ſiecle. Nous avons de lui des *Notes* & des *Commentaires* ſur *Virgile*, *Horace*, *Térence*, & ſur quelques *Epîtres* de Cicéron. Ils ſont aſſez bons pour leur tems. Il eſt auteur de quelques autres ouvrages ſur ſa langue.

FABROT, (Charles-Annibal) étoit d'Aix en Provence, où il vit le jour l'an 1580. Sa profonde érudition & ſes vaſtes connoiſſances dans la juriſprudence civile & canonique, lui obtinrent l'amitié du fameux Peireſc, protecteur de tous les gens de mérite. Le préſident du Vair, qui l'eſtimoit auſſi, devenu garde-des-ſceaux en 1617, attira Fabrot à Paris. Il n'avoit que 36 ans, & depuis 8 années il occupoit avec diſtinction une chaire de droit dans l'univerſité d'Aix. Il retourna en cette ville après la mort de ſon protecteur, & y reprit ſes fonctions de profeſſeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes ſur les Inſtitutes de Juſtinien.* Cet ouvrage, dédié au chancelier Séguier, fut honorable & utile à l'écrivain. Il fit à Fabrot un grand nom dans la république des lettres, & lui valut une penſion de 2000 livres, qui lui fut accordée pour travailler à la *Traduction du Baſilicon*: c'eſt la collection des loix romaines, dont l'uſage s'étoit conſervé dans l'Orient, & de celles que les empereurs de Conſtantinople y ont ajoutées. Cette collection avoit été faite par ordre de l'empereur Léon VI. La Traduction coûta à Fabrot dix années d'application conſtante, & lui mérita une charge de conſeiller au parlement de Provence, dont les circonſtances du tems ne lui permirent pas de jouir. Cet ouvrage parut en

1647 à Paris, en 7 vol. in-fol., auquel il faut joindre le *Supplément* par Ruhnkenius, Leyde, 1765, in-fol. En 1649, Fabrot publia une édition des *Œuvres* de Cedrene, de Nicetas, d'Anastase le Bibliothécaire, de Constantin Manasses, & des *Institutes* de Théophile Simocatte, qu'il enrichit de notes & de dissertations. On a encore de lui des *Observations* sur quelques titres du *Code Théodosien*; un *Traité sur l'Usure* contre Saumaise; quelques *Maximes de Droit* sur Théodore Balsamon, sur l'Histoire Ecclésiastique, sur les Papes; & plusieurs Traités particuliers sur diverses matieres de droit. En 1652, ce docte & infatigable écrivain commença la revision des Œuvres de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, & qu'il donna au public à Paris, l'an 1658, en 10 vol. in-fol., avec d'excellentes notes aussi curieuses qu'instructives. L'application excessive qu'il mit à ce grand ouvrage, lui causa une maladie, dont il mourut le 16 janvier 1659, à Paris, âgé de 79 ans. On trouva parmi les papiers de ce savant homme, des *Commentaires sur les Institutes de Justinien*; des *Notes sur Aulugelle*; & le *Recueil des Ordonnances ou Constitutions ecclésiastiques*, qui n'avoient pas encore vu le jour en grec. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la *Bibliotheque du Droit Canon*, publiée en 1661 par Voël & Justel.

FACCIARDUS, (Christophe) né dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des Mineurs conventuels à celui des Capucins dans la province de Boulogne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son tems. L'on rapporte qu'en prêchant un jour à Boulogne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistans, qu'avant de sortir de l'église, ils se dépouillerent de leur argent & de leurs joyaux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardus venoit de leur recommander. L'on a de lui: I. *Exercitia spiritualia ex SS. Patribus collecta*, 3 vol. in-8°, Londres, 1590; Venise, 1597 & 1605. II. *Vitæ & gesta Sanctorum Ecclesiæ Verruchinæ*, in-8°, Venise, 1600. III. *Porta aurea & sanctuarium S. Theologiæ tum scholasticæ, tum positivæ, aperta.* IV. *Meditazioni dei principali mysteri della Vita spirituale*, in-4°, 1599.

FACIO, (Barthélemi) né à Specia ou Spezzia, dans l'état de Genes, mort vers l'an 1465, fut secrétaire d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples. Æneas Sylvius, pape sous le nom de Pie II, fut très-lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siecle. On doit aux veilles de ce profond littérateur: I. *De Bello Veneto Claudiano, seu inter Venetos & Genuenses*, Lyon, 1578, in-8°, &c. II. Une *Histoire de son tems*, jusqu'à l'année 1455, en latin. III. *De vitæ felicitate*, Leyde, 1628, in-24. IV. Un *Traité des Hommes illustres de son tems*, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4°, par l'abbé Mehus. V. Traduction latine de l'*Histoire d'Alexandre-le-Grand* en grec, par Arrien. VI. Quelques Opuscules, mis au jour par Treher à Hanovre, 1611, in-4°. Ce

savant étoit un ennemi irréconciliable. Il conserva jusqu'au tombeau sa haine pour Laurent Valle.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, assista en 547 à la conférence que le pape Vigile tint à Constantinople sur la dispute *des trois Chapitres*. Il s'agissoit dans cette affaire de l'orthodoxie de Théodore de Mopsueste, des écrits de Théodoret, & de la lettre d'Ibas. Facundus les soutint avec une ardeur qui le fit exiler. Nous avons encore l'ouvrage qu'il composa sur cette matiere : il est écrit d'un style véhément, plein de feu & avec beaucoup d'art ; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant P. Sirmond publia cet écrit en 1629, in-8°, avec des notes ; & il fut inséré depuis dans l'édition d'Optat, faite à Paris. Facundus mourut vers l'an 553.

FADUS, (Cuspius) *voyez* CUSPIUS-FADUS.

FAËRNE, (Gabriel) de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le seizieme siecle, cent fables d'Esope, distribuées en cinq livres. Pie IV l'engagea à ce travail, & n'eut pas à s'en repentir. La morale y est rendue d'une maniere ingénieuse ; le style a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. Faërne ne vit point mettre au jour le fruit de son travail : son *Recueil de Fables* ne parut qu'en 1564, 3 ans après sa mort, avec une dédicace à S. Charles Borromée, archevêque de Milan. Ce recueil imprimé à Rome en 1564, in-4°, & depuis à Londres, 1743, in-4°, orné de planches, fit connoître Faërne sur le théâtre littéraire. Perrault, de l'académie françoise, les traduisit en vers françois, in-12, Amsterdam, 1718. Trombelli en a donné une bonne édition italienne, Venise, 1736. Faërne étoit aussi bon critique qu'excellent poëte. On a encore de lui : I. *Censura emendationum Livianarum Sigonii.* II. *De metris comicis.* III. Une édition de *Térence.* IV. Des *Remarques* sur *Catulle* & sur plusieurs ouvrages de Cicéron. V. *Dialogi antiquitatum*, &c. VI. *In Lutheranos Elegiæ.* Il mourut à Rome en 1561. Pie IV & le cardinal Charles Borromée, neveu de ce pontife, l'honoroient d'une estime particuliere, ou plutôt s'honoroient en rendant justice à son mérite. Il faut remarquer que Faërne écrivoit dans le tems où les Fables de Phedre n'étoient pas encore connues, de maniere que le mérite en est tout-à-fait original. Ce n'est que 20 ans après la premiere édition des Fables de Faërne, que celles de Phedre furent découvertes.

FAGAN, (Christophe Barthélemi) naquit à Paris, en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut lui-même un emploi, qui l'occupoit peu, & qui lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'esprit de la Fontaine, avoit à peu-près le même caractere, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Son extérieur négligé, son air distrait & timide, n'annonçoient point tout ce qu'il étoit. Il avoit beaucoup de talent pour

le théâtre. Il travailla tour-à-tour pour le françois, l'italien, & pour celui de la foire. On remarque, dans toutes ſes pieces, un enjouement naïf & fin. Les plus applaudies, ſoit pour le bon comique, ſoit pour la conduite, ſont le *Rendez-vous* & la *Pupille*. Celle-ci mérite d'être miſe à côté, & ſi on oſe le dire, au-deſſus de quelques petites pieces de Moliere. Peſſelier a raſſemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différens ouvrages dramatiques de Fagan. Les ornemens dont il a accompagné cette édition, ſont un Eloge hiſtorique de l'auteur, & une Analyſe de ſes Œuvres. Fagan mourut à Paris en 1755.

FAGE *ou* BUCHLIN, (Paul) *Fagius*, né à Rheinzabern dans le Palatinat, d'un maître d'école, ſe diſtingua par ſes connoiſſances dans la langue hébraïque. Appellé en Angleterre par Crammer, archevêque de Cantorberi, il fut chargé de faire des leçons publiques, à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 45 ans. Ce ſavant proteſtant a beaucoup contribué à répandre la connoiſſance de la langue hébraïque par ſes ouvrages, dont voici quelques-uns : I. *Apophthegmata Patrum; Sententiæ morales*, 1542, in-4°. II. *Tobias hebraïcus*, 1542, in-4°. III. *Expoſitio dictionum hebraïcarum*, 1542, in-4°. IV. *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., &c.

FAGE, (Raimond de la) naquit en 1648 à Liſle en Albigeois. Il s'adonna au deſſin ſans ſecours, ſans maître, malgré ſes parens, & devint bientôt un deſſinateur excellent. Il mettoit dans ſes productions, ſur-tout dans les ſujets libres, un goût, un eſprit qui ſurprenoient les artiſtes. Son attelier ordinaire étoit le cabaret. Il s'étoit établi depuis pluſieurs jours chez un aubergiſte, & y faiſoit une dépenſe qui paroiſſoit au-deſſus de ſa fortune. Lorſqu'il fallut payer, il crayonna au dos du mémoire qu'on lui préſenta, un deſſin, que l'aubergiſte porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, & fit encore remettre de l'argent à la Fage. Ce maître mourut en 1690. Il deſſinoit à la plume & au lavis. Ses deſſins dans le premier genre ſont fort recherchés. Carle Maratte faiſoit beaucoup de cas de ſes ouvrages.

FAGNANI *ou* FAGNAN, (Proſper) célebre canoniſte, conſulté à Rome comme l'oracle de la juriſprudence, fut pendant 15 ans ſecrétaire de la ſacrée congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 44 ans, & ne travailla pas moins juſqu'à ſa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire ſur les Décrétales*, Rome, 1661, 3 vol. in-fol., réimprimé à Veniſe en 1697. Il fut entrepris par ordre du pape Alexandre VII. La *Table* de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut ſeule autant que le Commentaire. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt qu'un homme aveugle ait pu la dreſſer, & la dreſſer ſi exacte.

FAGON, (Gui-Creſcent) né à Paris en 1638, d'un commiſſaire des guerres, fut deſtiné de bonne heure à la médecine. Il prit le bonnet de docteur en 1664. Etant ſur les bancs, il

soutint dans une these la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnerent au jeune étudiant, qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avoit défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, ayant entrepris de repeupler le jardin royal, le livre commun de tous les botanistes, Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, & n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zele fut récompensé par les places de professeur en botanique & en chymie au jardin du roi. Sa réputation le fit choisir en 1680, pour être le premier médecin de madame la dauphine. Quelques mois après il le fut de la reine, & après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfans de France. Enfin Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin, en 1693. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare & singulier ; il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payoient pour leur serment ; il abolit des tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu surintendant du jardin royal en 1698, il inspira à Louis XIV d'envoyer Tournefort dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. Fagon avoit toujours eu une santé très-foible. Elle ne se soutenoit que par un régime presque superstitieux ; & il pouvoit donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivoit. L'art céda enfin, & la France le perdit en 1718, âgé de près de 80 ans. Il avoit épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils ; l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; & le second, Louis, conseiller-d'état ordinaire & au conseil royal, & intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avoit une érudition très-variée, & embellie par l'heureuse facilité de bien parler. Son cœur étoit encore au-dessus de son esprit. Il étoit humain, généreux, désintéressé. Il eut part au *Catalogue du Jardin Royal*, publié en 1665, sous le titre d'*Hortus Regius*. Il orna ce recueil d'un petit Poëme latin, inspiré par son goût pour la botanique. On a encore de lui, *les Qualités du Quinquina*, Paris, 1703, in-12.

FAGUNDEZ, (Etienne) Jésuite de Viane en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux & savant. On a de lui : I. *Traité des Contrats*, Lyon, 1641, in-fol. II. *Traité sur le Décalogue*, Lyon, 1640, 2 vol. in-fol., & d'autres ouvrages de théologie morale qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT, (Gabriel-Daniel) né à Dantzig en 1685, fut envoyé en Hollande pour apprendre le commerce, mais

son goût le porta vers l'étude de la physique ; il s'appliqua particuliérement à la construction des barometres & des thermometres. En 1720, il substitua à l'esprit-de-vin, dont on s'étoit servi jusques-là pour les thermometres, le mercure, & rend compte de cette opération dans sa *Dissertation sur les Thermometres*, 1724. Il a donné à cet instrument une échelle, & un terme fixe, différens de ceux de Réaumur. Au lieu de la glace, il a pris pour terme l'eau bouillante, & son 32*e*. degré répond au zéro de Réaumur. Mais on ne sauroit disconvenir que le thermometre de celui-ci est plus simple & plus sûr ; & que s'il est plus généralement adopté, c'est qu'il mérite réellement de l'être. Fahrenheit est mort vers 1750.

FAIDEAU, *voyez* FEYDEAU.

FAÏEL, (Eudes de) seigneur renommé du Vermandois, se signala par une action atroce, que l'histoire nous a conservée. Il avoit épousé Gabrielle de Vergy, ou plutôt de Lévergies, issue d'une des meilleures maisons du canton, mais plus distinguée encore par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister aux instances & à la figure séduisante de Renault, châtelain de Coucy, le plus accompli de son tems, qui venoit souvent au château de Faïel. Il se forma entre elle & ce jeune seigneur, qui l'aimoit aussi éperdument, une funeste liaison. Le mari, homme violent & emporté, en fut instruit ; mais comme ses soupçons n'étoient pas pleinement confirmés, il n'osa en venir à un éclat. Sur ces entrefaites, Coucy fut obligé de s'embarquer sur un des vaisseaux de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, pour la croisade dans laquelle il s'étoit engagé. Son courage l'ayant emporté dans une affaire périlleuse contre les Sarrasins, il reçut une blessure mortelle d'un javelot, qui le perça fort avant entre les côtes. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il seroit retourné en France, de remettre à la dame de Faïel une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les joyaux qu'il avoit reçus d'elle à son départ : il l'engagea aussi, sous le serment, à prendre son cœur après sa mort, & à porter ce funeste présent à celle pour qui seule ce cœur avoit soupiré. Le messager étoit déjà dans les avenues du château de Faïel, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, & l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. Faïel se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage ; il rentra dans le château, & poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme dans un ragoût le cœur de Coucy, qu'elle mangea sans se douter de rien. *Ce mets*, lui dit-il, *a dû vous paroître excellent, car c'est le cœur de votre amant*. En même tems pour la convaincre mieux de la vérité de cet horrible repas, il jeta sur la table le petit coffre & les bijoux. A ce spectacle, la dame de Faïel, frappée comme d'un coup de foudre, demeura stupide & sans voix, & passa de cette insensibilité apparente à l'évanouissement ; elle ne revint

vint que pour jeter les cris du déſeſpoir, & jurer qu'*elle ne prendroit plus de nourriture*; ce qui la conduiſit en peu de jours au tombeau. Cette effrayante cataſtrophe arriva vers l'an 1191 : elle a fourni le ſujet d'une tragédie à MM. de Belloy & d'Arnaud. Le ſeigneur de Faïel, dévoré par le chagrin & les remords, ne ſurvécut pas longtems à l'action qui les lui avoit cauſés. Il mourut avec la douleur d'avoir ſacrifié d'une maniere ſi barbare une femme qu'il avoit toujours aimée (voy. *Mémoires hiſtoriques* ſur la maiſon de Coucy & ſur la dame de Faïel, par M. de Belloy, citoyen de Calais). On raconte le même trait de vengeance d'une comteſſe d'Aſtorgas (*voy.* ce mot); mais il y a apparence que ce n'eſt que l'hiſtoire de Faïel traveſtie : à moins de ſuppoſer que les *Mémoires* de M. de Belloy ont été fabriqués d'après l'anecdote de la comteſſe d'Aſtorgas; ce qui dans ce ſiecle, où l'hiſtoire eſt devenue le jouet de l'imagination & une ſpéculation de lucre, n'auroit rien de bien étonnant : & que ne feroit pas un bel-eſprit, pour avoir à traiter quelque ſujet piquant, pour arranger un drame larmoyant & bien terrible !

FAIL, (Noël du) ſeigneur de la Hériſſaye, gentilhomme Breton, & conſeiller au parlement de Rennes, au 16*e*. ſiecle, fut ami d'Eginard Baron & de Duaren. On a de lui divers ouvrages qu'on ne lit plus, & que l'on ne peut guere lire, ſi on a le germe du bon goût. Les gens frivoles recherchent cependant ſes *Contes & Diſcours d'Eutrapel*, Rennes, 1587, in-16, réimprimés en 1732, 2 vol. in-12; & les *Ruſes de Ragot*, 1516, in-16, réimprimées auſſi ſous le titre de *Propos ruſtiques* en 1732. Ces livres ne ſont recommandables que par leur naïveté.

FAILLE, (Germain de la) né à Caſtelnaudari en 1616, avocat du roi au préſidial de cette ville, devint ſyndic de Toulouſe en 1655, & ſecrétaire perpétuel des Jeux-Floraux en 1694. Il mourut en 1711, à 95 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui : I. Les *Annales de Toulouſe*, en 2 vol. in-folio, 1687 & 1701. L'auteur de la derniere *Hiſtoire de Languedoc* (M. du Rozoi) a beaucoup profité de cet ouvrage curieux & intéreſſant, ſur-tout pour les Touloufains. Le ſtyle en eſt vif & concis, mais peu correct. Il s'eſt arrêté à l'année 1610; ſon amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'hiſtoire des derniers tems, parce qu'il craignoit d'être obligé de la trahir. II. Un *Traité de la Nobleſſe des Capitouls*, en 1707, in-4° : il eſt rempli de recherches curieuſes. Indépendamment du mérite de l'érudition, la Faille écrivoit facilement en vers & en proſe. Il étoit lié avec pluſieurs gens-de-lettres, dont il avoit l'eſtime & l'amitié.

FAIRFAX, (Thomas) l'un des chefs des parlementaires & général de leur armée, mit en déroute le 24 juin 1645, l'armée de Charles I à Nazerby. Ce prince y perdit toute ſon infanterie, ſon canon & ſon bagage. L'année ſuivante, Fairfax ſe rendit maître d'Oxford;

battit enſuite le prince de Galles, força Exceſter après deux mois & demi de ſiege, & obtint en 1647 la place de gouverneur de la Tour de Londres. En 1648, il ſe démit de ſa charge & ceſſa de ſe mêler des affaires d'état, quand il vit Charles I livré à la chambre de juſtice; ne ſe pardonnant pas les avantages qu'il avoit remportés ſur ce prince infortuné. Dès qu'il s'apperçut des intentions de Monck pour le rétabliſſement de Charles II, il fut un des premiers à lui offrir ſes ſervices. Le parlement le choiſit pour un des députés vers ce prince, lorſqu'il l'invita à venir reprendre la couronne. Il mourut en avril 1667. C'étoit un homme ſombre, hypocondriaque, & au talent de la guerre près, une eſpece d'automate, qu'on faiſoit agir comme on vouloit: auſſi Cromwel en ſut-il tirer bon parti.

FALCANDUS, (Hugues) Normand d'origine, tréſorier de ſaint Pierre de Palerme dans le 12e. ſiecle, laiſſa une *Hiſtoire de Sicile, depuis 1152 juſqu'en 1169*, écrite avec ſimplicité & exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage eſt celle de Gervais de Tournay, in-8°, Paris, 1550.

FALCIDIUS, tribun du peuple Romain, inſtitua la loi *Falcidie*, l'an 40 avant J. C., ainſi appellée du nom de ſon auteur. Elle ordonnoit que le quart des biens de tout teſtateur demeureroit à ſes légitimes héritiers: c'eſt ce qu'on nomma *la Quarte Falcidie*. On pouvoit diſpoſer du reſte.

FALCONET, (Camille) né à Lyon en 1671, d'une famille célebre dans la médecine, augmenta la gloire de ſes ancêtres par l'étendue & la variété de ſon ſavoir. Le P. Malebranche, qui le connut, lui donna ſon eſtime & ſon amitié. L'académie des belles-lettres le mit au nombre de ſes membres en 1716, & le perdit en 1762. Il étoit alors âgé de 91 ans, & il avoit dû ſa longue vie autant à ſon tempérament qu'à ſon régime. Ce ſavant poſſédoit une bibliotheque de 45,000 vol., de laquelle il avoit ſéparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquoient à la bibliotheque du roi. Nous avons de cet auteur: I. Une *Traduction du nouveau ſyſtême des Planetes*, compoſé en latin par Villemot, publiée en 1707, in-12. II. Des éditions de la *Paſtorale de Daphnis & Chloë*, traduite par Amyot, 1731, in-8°, avec des notes. III. Du *Cymbalum mundi*, par Periers, avec des notes, 1732, in-12. La nature de ces deux ouvrages ne donne pas une grande idée du choix & du goût de l'éditeur. IV. Pluſieurs Theſes de médecine. Falconet avoit l'humeur gaie, le caractere prompt, l'eſprit vif. Il aimoit à parler, & parloit fort bien. Quiconque aimoit les lettres, trouvoit auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtoit ſes livres avec plaiſir; mais il en avoit beaucoup qui ne pouvoient être utiles à perſonne. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la médecine, il connoiſſoit très-bien la théorie, & brilloit dans la conſultation.

FALCONETTO, (Jean-Marie) né à Vérone en 1458, fut d'abord peintre médiocre; mais ſon application aſſidue le

rendit excellent architecte. Le cardinal Bembo & Louis Cornaro furent ſes mécenes. Il fut le premier qui donna les deſſeins des théâtres & des amphithéâtres des anciens, & introduiſit le goût de la bonne architecture à Veniſe. Il éleva pluſieurs édifices à Padoue, à Vopo dans le Frioul, & à Veniſe, qui ſont la preuve de ſes talens. Il mourut à Padoue en 1534, & fut enterré dans le caveau de Cornaro.

FALCONIERI, (Julienne de) morte à Florence ſa patrie en odeur de ſainteté, l'an 1341, donna en 1307 une regle aux Oblates ou converſes des Servites, dont elle fut la premiere ſupérieure. Martin V l'approuva en 1424. La pieuſe fondatrice ſe ſignala par les plus grandes auſtérités. Elle ne mangeoit point le mercredi & le vendredi. Benoît XIII la canoniſa en 1729.

FALCONIERI, (Octavio) de la même famille que la précédente, eſt auteur d'un ſavant *Diſcours* en italien *ſur la Pyramide de Caïus-Seſtius*, qu'on voit près de la porte d'Oſtie à Rome. Nardini l'a inféré dans ſa *Roma antica*. Cet auteur étoit Romain. Il mourut en 1676.

FALDA, (Jean-Baptiſte) graveur Italien du 18e. ſiecle, dont on a des Eſtampes à l'eau-forte, d'un très-bon goût. Les curieux recherchent ſes *Livres des palais*, des *vignes* & des *fontaines* de Rome.

FALETI, (Jerôme) comte de Trignano, natif de Savone, s'appliqua avec un ſuccès égal à la poéſie & aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confierent des commiſſions importantes. Les ouvrages ſortis de ſa plume ſont : I. Un *Poëme* italien, en 4 chants, ſur les guerres de Flandre. II. Douze livres de Poéſies. III. Les *Cauſes de la guerre d'Allemagne ſous Charles V*, italien, 1552, in-8°. IV. Le *Traité d'Athénagore ſur la Réſurrection*, traduit en italien, 1556, in-4°. Il eut beaucoup de part à l'immenſe recueil intitulé : *Polianthea*. Cet auteur floriſſoit au 16e. ſiecle.

FALIERI, (Ordelafo) doge de Veniſe, alla vers l'an 1102 au ſecours de Baudouin, roi de Jéruſalem, avec une puiſſante flotte. Après l'avoir aidé à reprendre preſque toute la Syrie, il conquit la Dalmatie, la Croatie & pluſieurs autres provinces. Il rentra en triomphe dans ſa patrie, mais il ne jouit pas long-tems de ſa gloire. Zara en Dalmatie s'étant révoltée, il mit le ſiege devant cette ville, & y périt.

FALIERI, (Marin) doge de Veniſe en 1354, forma le projet de s'emparer pour toujours du gouvernement qui lui avoit été confié pour quelques mois. Il falloit ſe défaire des ſénateurs, & le malheureux avoit pris des meſures pour les faire tous aſſaſſiner. La conſpiration fut découverte par un des conjurés. Le ſénat veilla ſi attentivement ſur les conſpirateurs, que 16 d'entr'eux furent arrêtés avec Falieri leur chef. Il eut la tête tranchée à l'âge de 80 ans; les autres furent pendus, & 400 complices périrent par différens genres de mort.

FALKEMBERG, (Jean de) religieux Dominicain au commencement du 15e. ſiecle, ſe

mêla des querelles des chevaliers Teutoniques avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre, qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenoit alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, & généralement à tous les Chrétiens. On a vu dans ces dernieres années un livre fait par un évêque, qui avoit une dédicace toute semblable, & ne valoit pas mieux (la compilation donnée sous le nom de Febronius). La simple & modeste vérité ne s'annonce pas avec tant d'emphase; & selon la sage regle d'Horace,

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem Cogitat.

Falkemberg y promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonois & Ladislas leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile. Mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des François, qui s'étoient joints aux Polonois, parce que les principes de Falkemberg étoient les mêmes que ceux de Jean Petit, autre prédicateur de l'homicide.

FALKLAND, (Lucius Clary, vicomte de) secrétaire d'état en Angleterre durant les convulsions des guerres civiles du regne de Charles I, se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres. Citoyen éclairé, vertueux & ferme, il se montra d'abord un des plus ardens à attaquer les usurpations de la cour; mais lorsque la guerre civile éclata, il défendit le pouvoir qui restoit à Charles I, & qu'il jugea nécessaire pour le soutien de la liberté angloise. On croit que ce fut lui qui composa, avec le secours du roi, presque tous les mémoires du parti monarchique. Ce prince étoit si persuadé de sa supériorité dans cette lutte littéraire, qu'il fit distribuer les écrits du parlement Anglois avec les siens, pour mettre le peuple au fait de la querelle. On assure qu'il s'en servit même dans ses dernieres défenses contre les accusations des Cromwellistes, plusieurs années après la mort de Falkland, tué en 1643 à la bataille de Newbury, à l'âge de 34 ans.

FALLOPE, (Gabriel) médecin Italien, étoit profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, & sur-tout dans l'anatomie. Il naquit à Modene en 1523, & mourut à Padoue en 1562, à 39 ans, suivant le P. Nicéron; mais M. Eloy place sa naissance en 1490, & le fait mourir à 73 ans: ces dernieres dates paroissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe pour se perfectionner dans son art. Il étoit méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, & heureux dans ses cures. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'étoit pas inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes, qu'on lui a contestées. Ses nombreux Ouvrages ont été recueillis en

4 vol. in-fol., à Veniſe, en 1584 & 1606. C'eſt la meilleure édition.

FALLOURS, (Samuel) peintre Hollandois, qui a peint les *Curioſités naturelles*, poiſſons, écreviſſes, crabes qui ſe trouvent ſur les côtes des iſles Moluques, & les a fait imprimer à Amſterdam, 1718, 2 tom. en 1 vol. in-folio, 43 planches dans le 1*er.*, 57 dans le ſecond. Ce livre eſt rare; mais il ne faut ſe fier, ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FALS, (Raimond) né à Stockholm en 1658, paſſa à Paris en 1683, & s'attacha à Cheron, médailleur du roi. Les médailles ſorties de ſes mains lui mériterent une penſion de 1200 livres. Cet habile artiſte mourut à Berlin en 1703.

FANNIUS, (Caïus) ſurnommé Strabon, conſul Romain avec Valerius Meſſala, l'an 161 avant J. C. Ce fut ſous ſon conſulat que fut publiée la loi *Fannia* contre la ſomptuoſité de la table. Cette loi fixoit les ſommes qu'on pouvoit dépenſer pour le repas. On fut obligé de la renouveller 20 ans après. Le luxe faiſoit tous les jours de nouveaux ravages; & ce luxe étoit une ſuite de la trop grande puiſſance des Romains; Scipion le reconnoiſſoit lui-même & s'en plaignoit. Fannius réforma la formule de la priere qu'il étoit d'uſage de prononcer à la clôture du luſtre, par laquelle on demandoit aux dieux, qu'ils *augmentaſſent* la puiſſance de la république : il en ſubſtitua une autre, par laquelle on les prioit de vouloir bien la *maintenir* toujours dans le même état. Cette réforme dénote un eſprit juſte & ſolide.

FANNIUS, (Caïus) auteur latin ſous Trajan, compoſa une Hiſtoire, en 3 livres, des cruautés de Néron, & des dernieres heures de ceux que ce monſtre faiſoit exécuter à mort, ou envoyoit en exil. Les ſavans, & ſur-tout les philoſophes, ne ſauroient trop regretter la perte de cet ouvrage intéreſſant.

FANNIUS CEPION, complice d'une conjuration contre Auguſte, qui fut découverte, ſe donna lui-même la mort.

Hoſtem cùm fugeret, ſe Fannius ipſe peremit;
Hîc, rogo, non furor eſt, ne moriare mori? Martial. lib. 11.

Epigramme qui dans le fond n'eſt qu'un jeu de mots, comme preſque toutes celles de Martial. Quelque blâmable que fût Fannius, il y avoit certainement moins de *fureur* dans ſon ſuicide que dans celui de Caton d'Utique. Il cherchoit à éviter une mort ignominieuſe & terrible.

FANNIUS, (Quadratus) poëte latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec ſon portrait dans la bibliotheque publique, qu'Auguſte avoit fait conſtruire dans le temple d'Apollon. Horace, ſon contemporain, lui donne le nom de paraſite, & le raille cruellement.

FANSHAW, (Richard) Anglois, envoyé des rois Charles I & II à la cour d'Eſpagne & à celle de Portugal, mourut à Madrid en 1666. Il ſe diſtingua dans ſes ambaſſades, ainſi que ſur le Parnaſſe. On a de lui

quelques Ouvrages en vers & en prose, Londres, 1646, in-4°., qu'on a lus autrefois.

FARDELLA, (Michel-Ange) né à Trapani en Sicile l'an 1650, d'abord Franciscain, ensuite prêtre séculier, devint professeur d'astronomie & de physique dans l'université de Padoue, & mourut à Naples en 1718, à 68 ans. On a de lui des ouvrages peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'étoit consacré. C'étoit un homme d'un esprit vif & d'une imagination féconde, mais très-distrait. Quoiqu'il eût des appointemens considérables, sa générosité envers ses amis & son caractere indolent ne lui permirent jamais d'être riche.

FARE, (Sainte) vierge d'une famille noble de Brie, sœur de S. Faron, évêque de Meaux, & de Changulse, évêque de Laon, bâtit le monastere de Faremoutier, en fut abbesse, & mourut vers 655, après une vie de près de 60 ans, remplie par la vertu & la mortification.

FARE, *voyez* LA FARE.

FAREL, (Guillaume) né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque tems au college du cardinal le Moine. Jacques le Fêvre d'Etaples, son ami, lui inspira les nouvelles erreurs que Luther répandoit en Allemagne, & Zuingle en Suisse. Farel fut ministre à Geneve avant Calvin, & y prêcha la Réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neufchâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir, qui étoit médiocre, fut terni par son opiniâtreté, & par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui : I. *Le Glaive de l'Esprit*, ouvrage qui, malgré la singularité de son titre (qui dans le fond n'est que la traduction du *gladium spiritûs* de S. Paul) offre de bonnes choses contre les libertins. II. *De la sainte Cene du Seigneur.* III. Des Theses. Ce ministre fut accusé, par ceux de son parti, de renouveller les erreurs de Paul de Samosate; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET, (Nicolas) né vers l'an 1600 à Bourg-en-Bresse, fut un des premiers membres de l'académie françoise, & rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'Harcourt, ami de Vaugelas, de Boisrobert, de Coëffeteau, de St.-Amand. Il mourut à Paris, en 1646, à 46 ans. On a de lui de mauvaise prose, & de plus mauvais vers; l'*Histoire Chronologique des Ottomans*; l'*Histoire d'Europe*, traduite en françois; l'*Honnête-Homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12; des Lettres qui n'apprennent rien; des Poésies plates, &c.

FARGIS, (Charles d'Angennes du) fut conseiller d'état sous Louis XIII, & son ambassadeur en Espagne. Il fut démenti sur le traité de Monçon, qu'il avoit conclu en 1626, pour n'avoir pas suivi les instructions du P. Joseph, & il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. Sa femme, Magdelene de Silly, comtesse

de la Rochepot, dame d'atours de la reine Anne d'Autriche, entra dans quelques intrigues contre le cardinal de Richelieu, qui la contraignit de sortir de France. Elle mourut à Louvain, au mois de septembre 1639. On trouve dans le *Journal du cardinal de Richelieu*, & dans sa *Vie* par le Clerc, 1753, 5 vol. in-12, des *Lettres* en chiffres de Mde. du Fargis, qui furent interceptées, & qui la firent condamner à être décapitée par arrêt de la chambre de justice de l'arsenal, en 1631. Elle eut un fils, tué au siege d'Arras en 1640, sans avoir été marié; & une fille religieuse à Port-Royal morte en 1691.

FARIA DE SOUSA, (Emmanuel) gentilhomme Portugais, chevalier de l'ordre de Christ, né à Catavella en 1590, mort à Madrid en 1649 dans un état qui n'étoit guere au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Il avoit fait un voyage à Rome en 1631, où il s'acquit la considération des savans qui étoient auprès du pape Urbain VIII. Faria étoit un homme un peu singulier. Il s'habilloit plutôt comme un philosophe, que comme un homme qui avoit vécu à la cour. Son humeur indépendante & son abord sévere furent, sans doute, un obstacle à sa fortune. Il étoit cependant fort agréable & fort enjoué avec ses amis. On a de lui: I. Une *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au regne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La derniere & la meilleure édition est de 1730, in-fol., avec une continuation, & d'autres pieces curieuses. II. *L'Europe*, *l'Asie & l'Afrique Portugaises*, en 6 vol. in-fol., 2 pour l'Europe, 3 pour l'Asie, un pour l'Afrique. L'*Asia Portugueſa* est l'histoire des Portugais aux Indes-Orientales, depuis leur *1er.* voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage exact & curieux a été traduit en italien, en françois & en anglois. Faria a encore laissé 7 vol. de Poésies.

FARINA, *voyez* l'article de S. CHARLES BORROMÉE.

FARINACCIO, (Prosper) célebre jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, & y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie, funeste à bien des familles, jointe à la rigueur & à la sévérité excessive avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, fit naître des murmures & lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, étoit très-indulgent pour lui-même. Le pape Clément VIII disoit de lui à ce sujet, en faisant allusion au nom de Farinaccio: *La farine est excellente, mais le sac qui la contient ne vaut rien.* Ce jurisconsulte mourut à Rome le même jour qu'il étoit né, le 30 octobre 1618, à 64 ans. Ses Ouvrages ont été recueillis en 13 vol. in-fol., à Anvers, 1620, & années suivantes; ils sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Voici ce qu'ils renferment: *Decisiones Rotæ*, 2 vol. — *Rotæ noviſſimæ*, 1 vol. — *Rotæ recentiſſimæ*, 1 vol. *Repertorium judiciale*, 1 vol. *De Hæreſi*, 1 vol. *Conſilia*, 2 vol. *Praxis criminalis*, 4 vol. *Succus Praxis criminalis*, 1 vol. Malgré la critique

qu'on peut faire de quelques endroits, il eſt certain que ces ouvrages ſont pleins de ſavoir, & qu'il y a pour les juriſconſultes bien des choſes à recueillir.

FARINATO, (Paul) peintre célebre & ſavant architecte, mourut à Vérone ſa patrie en 1606, à 84 ans.

FARNABE, (Thomas) né à Londres en 1575, d'un pere charpentier, fit ſes premieres études à Oxford, enſuite en Eſpagne, dans un college des Jéſuites. Il accompagna François Drak & Jean Hawkins dans leurs courſes maritimes. De retour de ſes voyages, il ſe fit ſoldat dans les Pays-Bas, déſerta & retourna dans ſa patrie. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerſet. Il alla continuer le même travail à Londres, forma de bons écoliers, & s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des perſécutions; mais elles ne furent pas capables d'ébranler ſa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le ſollicitoient de ſe déclarer pour le parti républicain: *J'aime mieux n'avoir qu'un roi, que d'en avoir cinq cents.* Il mourut exilé à Ely-Houſe en 1647, à 72 ans. On avoit propoſé dans la Chambre des Communes de l'exiler en Amérique. Farnabe étoit auſſi ſavant humaniſte, que bon citoyen. Il nous reſte de lui des *Editions* de *Juvenal*, de *Perſe*, de *Séneque*, de *Martial*, de *Lucain*, de *Virgile*, de *Térence*, d'*Ovide*, avec des remarques qui ne ſont que grammaticales; elles ſeroient plus utiles ſi elles étoient quelquefois hiſtoriques, géographiques & mythologiques; le latin en eſt un peu dur & quelquefois incorrect.

FARNESE, (Pierre-Louis) premier duc de Parme & de Plaiſance, étoit fils aîné du pape Paul III, qui l'avoit eu d'un mariage ſecret, contracté avant ſa promotion à la pourpre. Ce pontife lui conféra les duchés de Parme & de Plaiſance en 1545, ſous une redevance de 8000 écus au Saint-Siege, & donna en échange à l'état de l'Egliſe, la principauté de Camerino & la ſeigneurie de Nepi, qui lui appartenoient. Dès que Farneſe eut été reconnu par le clergé & par le peuple, il s'appliqua à fortifier Plaiſance; & la citadelle qu'il fit conſtruire, fut regardée comme une des meilleures fortereſſes de l'Italie. Comme il chagrinoit les nobles croyant qu'ils opprimoient le peuple, quatre gentilshommes conſpirerent contre lui, & l'aſſaſſinerent à Plaiſance, le 10 ſeptembre 1547. Un homme qui ſe mêloit de magie, lui avoit annoncé cette fin tragique; on pouvoit la lui prédire ſans être ſorcier; mais l'anecdote, ſi elle eſt vraie, ne laiſſe pas d'être remarquable. Auſſi-tôt après ſa mort, les milices impériales qui étoient aux portes de la ville, obligerent les Plaiſantins à prêter ſerment à l'empereur Charles-Quint, qui n'avoit pas voulu reconnoître la ceſſion que le pape en avoit faite. Mais dans la ſuite, Octave Farneſe, fils de Pierre-Louis, ayant épouſé Marguerite d'Autriche, fut reconnu par cet empereur, légitime poſſeſſeur du duché de

Parme (*voyez* sa postérité dans les Tables chronologiques, à l'article de PARME & PLAISANCE). Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal Antoine Farnese, mort en 1731. Sa niece Elizabeth Farnese, épouse de Philippe V, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils, qui les céda en 1735 à l'empereur Charles VI, contre le royaume des Deux-Siciles.

FARNESE, *voyez* ALEXANDRE FARNESE.

FARNSWORT *ou* FARNEWERT, (Richard) fut un des premiers disciples de Georges Fox, auteur de la secte des Quakers. Il ajouta aux rêveries extravagantes de son maître, le précepte observé scrupuleusement dans le Quakérisme, de ne parler à personne, même aux rois dans les suppliques, & même à Dieu dans la priere, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour démontrer cette impertinence. Il prétend que l'usage contraire est une flatterie indigne des *Enfans de lumiere :* c'étoit le titre que prenoient les Quakers. Fox approuva cette idée, & il fut le premier à s'y conformer.

FARON, (S.) évêque de Meaux en 627, fonda l'abbaye qui porte son nom, assista au 2e. concile de Sens en 657, & mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

FAS, divinité qu'on regardoit comme la plus ancienne de toutes : *Prima Deûm Fas.* C'est la même que Thémis ou la Justice.

FASCINUS, divinité tutélaire de l'enfance. On lui attribuoit le pouvoir de garantir des maléfices. Dans les triomphes on suspendoit sa statue au-dessus du char, comme ayant la vertu de préserver le triomphateur des prestiges de l'orgueil. Son culte étoit confié aux Vestales.

FATTORE, (le) *voyez* PENNI.

FAUCHET, (Claude) président à la cour des monnoies de Paris, sa patrie, naquit vers l'an 1529. Il rechercha avec beaucoup de soin & de succès les antiquités de la France. Pendant le siege de Sienne en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut en 1601, à 72 ans, laissant tant de dettes, qu'il fallut pour les acquitter vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris en 1610, in-4°. Les plus curieux sont : I. *Antiquités Gauloises & Françoises ;* la 1re. partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs ; la 2e. contient les choses avenues en France, depuis Pharamond jusqu'à Huges Capet. II. *Les noms & sommaires des Œuvres de six-vingt & sept Poëtes François.* III. Un *Traité des Libertés de l'Eglise Gallicane ;* un autre *de l'origine des Chevaliers, Armoiries*, &c. Il y a dans ces différens traités mille choses curieuses, qu'on chercheroit vainement ailleurs ; mais il y en a aussi beaucoup à ajouter, ou à corriger. Le style est dur, barbare & incorrect.

FAUCHET, (Claude) né au diocese de Nevers, embrassa l'état ecclésiastique, fut précepteur des enfans du marquis

de Choiseul, frere du ministre, & entra ensuite dans la communauté des prêtres de la paroisse de S. Roch à Paris. Ayant été interdit par l'archevêque, il fit différens personnages. Il parvint par ses intrigues autant que par ses talens & un genre d'esprit tout-à-fait singulier, plein de contrastes & de disparates, à être prédicateur ordinaire du roi, vicaire-général & chanoine honoraire de Bourges, abbé commendataire de Montfort, &c. La révolution le mit à même de donner l'essor à ses mauvaises qualités; il y joua un rôle bruyant, devint évêque schismatique du Calvados (ainsi nommé d'un rocher de la Manche contre lequel échoua le *Calvados*, vaisseau de la fameuse flotte de Philippe II), & se signala par divers écrits où se trouvent des vérités fortement énoncées, à côté des plus monstrueuses erreurs : tels sont le *Discours sur la religion nationale*, Paris, 1789, in-8°; trois *Discours sur la Liberté humaine*, 1789; l'*Oraison funebre de l'abbé de l'Epée*, 1790; *Eloge civique de Francklin*, 1790; *Sermon sur l'accord de la Religion & de la Liberté*, 1791, &c. Ayant été accusé de conspiration contre le parti jacobin devenu dominant à la Convention nationale, il fut condamné à mort, & périt sous la guillotine le 31 novembre 1793. Dans les tems antérieurs à la révolution, il avoit fait l'*Oraison funebre du duc d'Orléans*, pere d'Egalité, & *de Phélypeaux d'Herbaut*, *archevêque de Bourges*; un *Discours sur les Mœurs rurales*. On peut consulter les *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Eglise constitutionnelle*, ou *Lettres à Claude Fauchet, où l'on trouve un précis de ses crimes & de ses erreurs*; Liege, 1793, in-8°. Voyez le *Jour. hist. & litt.* 15 décembre 1793, p. 15.

FAUCHEUR, (Michel le) ministre protestant, fut appellé de Montpellier à Charenton. Son éloquence ne fut pas moins admirée à Paris, qu'en province. Le maréchal de la Force dit, au sortir d'un de ses sermons sur le duel : « Que si on » lui envoyoit un cartel, il le » refuseroit ». Il mourut à Paris en 1667, estimé des Catholiques & des Protestans. Sa probité ne le cédoit pas à son génie. On doit à sa plume, aussi ingénieuse qu'éloquente : I. Un *Traité de l'action de l'Orateur*, Leyde, 1686, in-12; imprimé d'abord sous le nom de *Conrart*: ouvrage estimé. II. *Des Sermons sur différens textes de l'Ecriture*, in-8°. III. *Prieres & Méditations Chrétiennes*. IV. Un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal du Perron, Geneve, 1635, in-fol., imprimé aux dépens des églises réformées, par ordre du synode national.

FAVEUR, divinité allégorique, fille de l'Esprit & de la Fortune. Les poëtes la représentent avec des ailes, toujours prête à s'envoler : aveugle, ou un bandeau sur les yeux, au milieu des richesses, des honneurs & des plaisirs; ayant un pied sur une roue, & l'autre en l'air; pour dire qu'elle ne tient à rien de solide. Ils disent que l'Envie la suit d'assez près.

FAVIER DU BOULAY, (Henri) prieur de Ste-Croix de Provins, mort en 1753, à 85 ans, avoit du goût & de la

littérature. Nous lui devons la seule bonne *Traduction* que nous eussions de *Justin*, avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Elles sont l'une & l'autre en deux vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages, mais moins connus que sa version. Il s'étoit adonné à la chaire, & avoit prêché avec quelque succès. Son *Oraison funebre de Louis XIV* parut à Metz en 1716, in-fol.

FAULCONNIER, (Pierre) grand-bailli de la ville de Dunkerque sa patrie, président de la chambre de commerce, s'acquitta avec beaucoup de zele & de désintéressement des fonctions de ces charges pendant près de 60 ans, & mourut en 1735. Nous avons de lui une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol. avec fig.; le style en est peu correct.

FAUNA *ou* FATUA, fille de Picus, fut placée au nombre des immortelles, parce qu'elle avoit été si fidelle à son mari, que dès qu'il fut mort, elle se tint enfermée le reste de sa vie sans parler à aucun homme. Les dames Romaines instituerent une fête à son honneur, & l'imitoient en faisant une retraite austere pendant ses solemnités.

FAUNE *ou* FATUELUS, troisieme roi d'Italie, fils de Picus, auquel il succéda, & petit-fils de Saturne, régnoit au pays des Latins vers l'an 1300 avant l'ere chrétienne. Il s'appliqua, dit-on, durant son regne à faire fleurir l'agriculture & la Religion. On le mit après sa mort au rang des divinités champêtres, & on l'adora comme fils de Mercure & de la Nuit, représenté sous la forme des Satyres. Ce qui avertit suffisamment que son regne appartient à la mythologie plus qu'à l'histoire. Les poëtes le confondent quelquefois avec le dieu Pan.

FAVORIN, sophiste célebre sous l'empereur Adrien, étoit d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, & d'autres hermaphrodite. Il enseigna avec réputation à Athenes & ensuite à Rome. Adrien lui parloit souvent & lui témoignoit de la confiance; mais il s'en lassa & le chassa de Rome avec les autres philosophes (*voyez* son article). On dit que Favorin s'étonnoit de 3 choses: de ce qu'étant Gaulois, il parloit si bien grec; de ce qu'étant eunuque, on l'avoit accusé d'adultere; & de ce qu'il vivoit, étant ennemi de l'empereur.

FAVORIN, (Varin) né à Camerino, ville ducale d'Italie, en 1460; entra dans la congrégation de St. Silvestre, ordre de S. Benoît, & parvint par son mérite à l'évêché de Nocera. Il est auteur d'un *Lexicon Grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez Bartoli, in-folio. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des Remarques sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus cornucopiæ*, 1496, Alde, in-fol.

FAUR, (Gui du) seigneur de Pibrac, naquit l'an 1528 à Toulouse d'une famille illustre, & parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, pour se perfectionner dans la con-

noiſſance du droit. De retour dans ſa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux états d'Orléans en 1560, au nom de la ville de Toulouſe, il préſenta au roi le cahier des doléances qu'il avoit compoſé lui-même. Quelque tems après, Charles IX le choiſit pour être un de ſes ambaſſadeurs au concile de Trente. Il y ſoutint avec beaucoup d'éloquence les intérêts de la couronne, & les libertés de l'Egliſe Gallicane. Le chancelier de l'Hôpital, pénétré de ſon mérite, lui fit donner la charge d'avocat-général au parlement de Paris en 1565. Pibrac fit renaître la raiſon & l'éloquence dans le barreau, livré depuis long-tems à la barbarie & à l'indécence. En 1570, il fut nommé conſeiller d'état. Deux ans après, il compoſa ſa célebre *Apologie de la Saint-Barthélemi*; mais on croit qu'il ne ſe prêta à cet acte, ſi oppoſé à la douceur de ſon caractere, qu'après y avoir été contraint par des ordres ſupérieurs. Le duc d'Anjou ayant eu la couronne de Pologne, Pibrac accompagna ce prince, & répondit pour lui aux harangues de ſes ſujets. Le nouveau roi ayant appris la mort de ſon frere, quitta ſecrétement la Pologne, laiſſant à Cracovie Pibrac expoſé à la colere des Polonois, qui furent près de ſe venger de la fuite du roi ſur la perſonne de ſon miniſtre. Il retourna heureuſement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conſerver la couronne à ſon maître : ce qui ne réuſſit pas. Il fut plus heureux à ſon retour en France, où il procura, entre la cour & les Proteſtans, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avoit été l'auteur. Henri III lui donna, pour prix de ſes ſervices, une charge de préſident-à-mortier. La reine de Navarre & le duc d'Alençon le choiſirent pour leur chancelier. Il mourut en 1584, à l'âge de 56 ans; & la France perdit un grand magiſtrat & un bon écrivain. Il nous reſte de lui pluſieurs ouvrages en vers & en proſe. I. Des *Plaidoyers*, des *Harangues*, in-4°. II. Un *Diſcours de l'Ame & des Sciences*, adreſſé au roi. III. Une belle *Lettre latine ſur le maſſacre de la Saint-Barthélemi*, 1573, in-4°. Outre ces écrits peu connus aujourd'hui, on a ſes *Quatrains*, que tout le monde connoît : la premiere édition eſt de 1574, & la derniere de 1746, in-12. La matiere de ſes petites productions eſt la morale; leur caractere, la ſimplicité & la gravité. Pibrac a réuni dans les ſiens ces deux qualités : l'utile & l'agréable y ſont mêlés avec goût. Ses Quatrains furent d'abord traduits en grec par Florent Chrétien, & par Pierre du Moulin; d'autres écrivains les mirent en vers latins; enfin ils paſſerent dans la langue turque, dans l'arabe & dans la perſane. Les François leur firent un auſſi bon accueil que les étrangers. On les faiſoit apprendre par cœur aux enfans, & malgré leur vieilleſſe on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaiſir.

FAUR DE ST-JORRI, (Pierre du) premier préſident au parlement de Toulouſe, mort d'apoplexie en prononçant un

arrêt en 1600, âgé de 60 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monumens de son érudition. Ceux que les savans lisent avec le plus de fruit, sont : I. *Dodecamenon, sive de Dei nomine & attributis*, 1588, in-8° : écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Peres Grecs & Latins, éclaircis ou corrigés. II. *XXXIII* livres latins des *Semestres*, en 2 vol. in-4°, 1598 & 1630, plusieurs fois réimprimés. On y trouve beaucoup de recherches & de questions éclaircies. III. *Des jeux gymniques des Anciens ;* traité aussi savant que le précédent, in-folio, 1595. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différens ouvrages ; mais il faut y chercher l'instruction, & non le plaisir. Il y regne quelquefois de la confusion, & le style n'est pas agréable.

FAVRE, (Antoine) né à Bourg-en-Bresse l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, président du Génevois pour M. le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambery, & gouverneur de Savoie & de tous les pays de deçà les monts : il mourut en 1624. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-fol. *Jurisprudentia Papinianea*, Lyon, 1658, 1 vol. *De erroribus interpretum Juris*, 2 vol. *Comment. in Pandectas*, *seu de erroribus Pragmaticorum*, 1659, 5 vol. *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol. *Conjecturæ Juris civilis*, 1661, 1 vol., regardé comme le meilleur de ses ouvrages, parce que laissant là son imagination qui le séduisoit quelquefois, il s'appuie le plus souvent de l'autorité des choses jugées. On y joint *H. Borgiæ investigationes Juris civilis in Conjecturas A. Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol. Dans les Quatrains de Pibrac, on en trouve de Favre. Il est aussi auteur d'une tragédie, intitulée : *Les Gordians*, ou *l'Ambition*, 1596, in-8°. Favre a éclairci plusieurs opinions obscures ; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit : il s'éloigne quelquefois des principes. C'étoit un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de madame Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la premiere présidence du parlement de Toulouse ; il voulut rester au service du duc de Savoie.

FAVRE, (Claude) seigneur de Vaugelas & baron de Peroges, naquit du précédent, à Bourg-en-Bresse, & selon quelques-uns, à Chambery. Son pere étoit consommé dans l'étude de la jurisprudence. Le fils ne fut point indigne de lui ; mais son esprit fut plus juste. Le jeune Vaugelas vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650, à 95 ans. On peut être surpris que Vaugelas, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, & n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misere ; mais les courses de Gaston, & d'autres accidens, avoient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2000

livres en 1619. Cette pension qu'on ne lui payoit plus, fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au Dictionnaire de l'Académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grace, Richelieu lui dit en riant: *Vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de* PENSION. — *Non, Monseigneur*, répondit Vaugelas; *& encore moins celui de* RECONNOISSANCE... Ce littérateur étoit un des académiciens les plus aimables, comme des plus illustres; il avoit une figure agréable, & l'esprit comme sa figure. Vaugelas étudia toute sa vie la langue françoise, & travailla à l'épurer. Sa *Traduction de Quinte-Curce*, imprimée en 1647, in-4°, fut le fruit d'un travail de 30 années. Cette version, de laquelle Balzac disoit dans son style emphatique: *L'Alexandre de Quinte-Curce est invincible, & celui de Vaugelas est inimitable*, passe pour le premier bon livre écrit correctement en françois. Malgré la mobilité & l'inconsistance de la langue françoise, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. Vaugelas ne rendit pas moins de services par ses *Remarques sur la Langue Françoise*, dont la 1*ere*. édition est in-4°: ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose, ne sont plus des doutes aujourd'hui; mais ouvrage toujours utile, sur-tout si on le lit avec les remarques dont Thomas Corneille & d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12.

FAURE, (Charles) abbé de Ste. Genevieve & premier supérieur général des chanoines-réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes, proche S. Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de saint Vincent de Senlis, & la réforma par ses conseils & par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Ste. Genevieve de Paris, & de près de 50 autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines & des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, à 50 ans, laissant une *Conduite pour les Novices* & d'autres ouvrages. La *Conduite* a été réimprimée en 1775. Le P. Chartonnet a publié la Vie du P. Faure, en 1698, in-4°. Elle renferme l'histoire des chanoines-réguliers de la congrégation de France, & l'esprit de leur fondateur. Elle est écrite d'une maniere édifiante.

FAURE, (François) Cordelier, d'une ancienne famille d'Angoumois, évêque de Glandeves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris le 11 mars 1687, âgé de 76 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque prêchant la passion à S. Germain l'Auxerrois, il fut dans le cas de recommencer son sermon à l'arrivée de cette princesse:

Infandum, regina, jubes renovare dolorem;

application heureuse, mais déplacée quant à la sainteté du

ſujet & du lieu. On a de lui pluſieurs Oraiſons funebres ; entr'autres celle d'Anne d'Autriche, qui avoit fait beaucoup de cas de ſes lumieres & de ſes vertus. C'étoit un homme de bien & d'un grand zele pour l'orthodoxie ; les Janſéniſtes ne lui ont pas pardonné d'avoir cenſuré les *Lettres provinciales*, & la fameuſe *Traduction du Nouveau-Teſtament de Mons.*

FAURE, *voyez* VERSORIS.

FAUST, *voyez* FUST.

FAUSTA, (*Flavia Maximiana*) fille de Maximilien Hercule, & femme de l'empereur Conſtantin. Dans les premiers tems de ſon mariage, elle fut un modele de vertu ; mais la ſuite ne répondit pas à de ſi heureux commencemens. Toutes les paſſions s'allumerent tout-à-coup dans ſon cœur. Elle s'abandonna aux perſonnes les plus viles, jeta des regards inceſtueux ſur Criſpe, fils de Conſtantin, & ne put l'attendrir. Irritée de ſa réſiſtance, elle joignit la calomnie à l'inceſte, & l'accuſa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette impoſture, celui qui avoit refuſé de ſe ſouiller d'un crime horrible. Conſtantin, inſtruit trop tard de ſes débauches & de ſa ſcélérateſſe, vengea la mort de ſon fils, & ſon propre honneur ſi cruellement outragé. Il la fit étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de J. C.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390, dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brilloit, pour s'enſevelir dans le monaſtere de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorſque S. Maxime quitta ce poſte pour gouverner l'égliſe de Riez. Il lui ſuccéda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481, & mourut vers l'an 485. On a de lui un Traité du libre Arbitre & de la Grace, où il releve trop les forces de la nature ; & d'autres ouvrages, dans la Bibliotheque des Peres. Le nom de *Fauſte* étoit autrefois dans le Catalogue des Saints de Gennadius ; mais Molanus (*De Martyrologiis, cap. 13*) a montré qu'il n'avoit jamais été mis dans le Catalogue des Saints par l'Egliſe Romaine, & qu'il ne ſe trouve pas dans le Martyrologe d'Uſuard. Simon Bartel, auteur d'une Hiſtoire Chronologique des Evêques de Riez, a mis à la fin de ſon ouvrage une Apologie de Fauſte, que les curieux pourront conſulter.

FAUSTINE, (*Galeria Fauſtina*) née l'an 104, d'Annius Verus, préfet de Rome, joignoit à la ſplendeur d'une origine très-diſtinguée, une beauté parfaite, & un eſprit fin, délié & inſinuant. Elle épouſa Antonin, long-tems avant qu'il parvînt à l'empire. L'envie de plaire & le goût pour la volupté l'engagerent d'abord dans la galanterie, & enſuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. Antonin, inſtruit de ſes débauches, ſe contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avoit vécu, dans le déréglement, l'an 141. Antonin lui fit élever des autels & des temples. Fauſtine ſa fille, dont nous allons parler, ſe forma ſur l'infame modele de ſa mere.

FAUSTINE, (*Annia Fauſtina*) dite *Fauſtine la Jeune*,

fille d'Antonin le Pieux & de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurele. La nature lui avoit accordé la beauté, l'esprit & les graces; elle abusa de ses dons. Du plaisir elle passa à la débauche, & de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur & le chevalier Romain étoient confondus chez elle avec l'affranchi & le gladiateur. Pour mettre le comble à ses horreurs, elle s'abandonna à son gendre, & écouta sans rougir les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. Cette fille, cette femme d'un philosophe, fit plusieurs fois paroître devant elle des gladiateurs & des matelots, dans un état que l'honnêteté nous ordonne de voiler, pour choisir ceux qu'elle jugeroit les plus propres à satisfaire sa brutalité. On assure que son mari, instruit de ses déréglemens, feignit de les ignorer; qu'il alla même quelquefois jusqu'à récompenser ses amans; & que lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit: *Il faudroit donc que je lui rendisse sa dot*; c'est-à-dire, l'empire. Réponse peu assortie aux brillantes idées que les auteurs, les modernes sur-tout, nous font concevoir de Marc-Aurele. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souilloient son lit, & que le peuple ne manquoit pas d'en rire. Faustine, malgré ses débordemens monstrueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. On institua en son honneur les fêtes *Faustiniennes*; & des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de Diane, la déesse des vierges. Elle mourut l'an 175 au bourg de Halale, situé au pied du mont Taurus. Jacques Marchand a fait de vains efforts pour la justifier dans une Dissertation réfutée d'avance par tous les témoignages de l'ancienne histoire. L'impudicité publique de ces deux Faustines, femmes d'Antonin & de Marc-Aurele, les a fait nommer par un auteur moderne, *deux Laïs*, *deux Messalines*; *honorées*, *encouragées par les deux plus lâches cocus dont il soit fait mention dans l'histoire du cocuage de tous les siecles & de toutes les nations du monde*.

FAUSTINE, (*Maxima Faustina*) femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, fut mariée à ce prince en 361 après la mort d'Eusebie, & resta enceinte d'une fille nommée *Constantia*, qui fut depuis mariée à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voit le buste sur le bel onix conservé dans le trésor de S. Lambert à Liege, une des précieuses antiques qu'on puisse voir en ce genre.

FAUSTUS, (Jean) fameux nécromancien dans le commencement du 16e. siecle, que quelques-uns disent natif de la Suabe; d'autres d'Anhalt, & d'autres encore de la Marche de Brandebourg, près de Soltwedel. Son pere étoit un paysan, qui envoya ce fils à ses parens à Wittemberg, où il fréquenta le college & s'attira par son esprit l'affection de tous ceux qui le connoissoient. A l'âge de 16 ans il alla à Ingolstadt

golstadt pour y étudier la théologie, & 3 ans après il prit le degré de maître ès arts. Il quitta ensuite la théologie & s'appliqua, avec une assiduité extraordinaire, à la médecine & à l'astrologie judiciaire; Philippe Camerarius dit qu'il étudia la magie à Cracovie, où il assure qu'on en donnoit alors des leçons. Pendant cet intervalle de tems, Faustus hérita des biens considérables de son oncle paternel qui mourut à Wittemberg. Il employa cet héritage à la débauche, s'adonna entiérement à toutes sortes de sortileges & aux conjurations des esprits, & se pourvut de tous les livres magiques. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidele qu'il se choisit, & à qui il communiqua tous ses secrets. Faustus se servit aussi, pendant deux ans, des instructions de Christophe Kayllinger, fameux cristallomancien. Enfin l'infortuné Faustus conjura, dit-on, le démon, traita avec lui pour 24 ans, & en reçut un esprit familier pour son service, nommé *Mephistopheles*. On rapporte que Faustus joua des tours surprenans à la cour de l'empereur Maximilien; mais qu'à la fin le démon l'étrangla & le déchira d'une maniere effroyable dans le village de Rimlich. Il avoit alors 41 ans. Georges Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la *Vie* de Jean Faustus, qui sans doute paroîtra fort singuliere; mais que les auteurs contemporains, ceux même qui ne passent ni pour crédules ni superstitieux, rapportent comme indubitable. Le fameux Mélanchthon, qui vivoit dans ce tems-là, en parle comme d'une affaire notoire. Et dans notre siecle, où la philosophie a long-tems ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après tout ce qui peut les reproduire (*). *Voyez* ASMODÉE,

(*) M. d'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. " Il y a, dit-il, parmi cette nation un homme „ extraordinaire qui, depuis trente ans, est célebre dans les annales „ cabalistiques. Il se nomme Caïn Chenul Falk, & est connu généralement sous le nom de *docteur Falkon*. Un certain comte de Ranzow, „ mort depuis peu au service de France comme maréchal de camp, „ assure, dans ses *Mémoires cabalistiques*, *magiques*, &c., avoir „ vu ce Falk dans le pays de Brunswick, sur une des terres de son „ pere, en présence de beaucoup de personnes connues, qu'il nomme „ toutes & qu'il prend à témoin de la vérité de ce qu'il avance. Falk „ s'est-il servi, dans cette opération, de la méthode de Schröpfer? Je „ n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme vit actuellement à Londres. Lorsqu'il sort, ce qui arrive très-rarement, il est „ toujours revêtu d'un long talar, qui va très-bien avec sa longue „ barbe blanche, & sa figure noble & intéressante. Il est actuellement „ âgé de soixante & dix ans à-peu-près. Je ne me donnerai pas la „ peine de rapporter ici toutes les choses incroyables & extraordinaires „ qu'on raconte de ce vieillard..... Un prince.... voulut l'aller voir, „ il y a quelques années; il se présenta à la porte de Falkon, & ne

le Brun, Brown Thomas, Delrio, &c.

FAUVEAU, (Pierre) poëte latin, natif du Poitou, ami de Muret & de Joachim du Bellay, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des Fragmens.

FAWKES, (François) poëte Anglois, né dans le comté d'Yorck en 1721, brigua les emplois de l'Église Anglicane pour vivre, & s'adonna à la poésie par goût. Il fut sous-ministre à Orpington en 1755, ministre à Hayes en 1774, & mourut le 26 août 1777, après avoir publié dans la langue de son pays : I. *Traduction d'Anacréon*, 1760, in-12. II.... de *Théocrite*, 1767, in-8°. III.... d'*Apollonius de Rhodes*, 1780. IV. Le *Recueil de ses Poésies* a paru en 1761, in-8°.

FAY, (Charles-Jerôme de Cisternai du) capitaine-aux-gardes, né à Paris en 1662, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles en 1695. Il

---

„ fut point reçu „. Le comte de Mirabeau, dans sa *Monarchie Prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes & autres bruyans personnages, pour la magie. " Voyez, „ dit-il, en Allemagne tant de princes, ivres de l'espoir & de l'attente „ des moyens surnaturels de puissance, évoquer les esprits, explorer „ l'avenir & tous ses secrets, tenter de découvrir la médecine uni- „ verselle, de faire le grand œuvre, &, pour étancher leur soif „ insatiable de domination & de trésors, ramper à la voix de leurs „ thaumaturges que dirige un sceptre inconnu „. Ailleurs il parle d'un nommé *Schröpfer*, cafetier de Leipsig, auquel le duc Charles de Curlande avoit fait donner des coups de bâton, mais qui fut ensuite tellement fasciner ce prince, & une grande partie des personnes les plus considérables de Dresde & de Leipsig, qu'il joua un assez grand rôle. „ Dès-lors, dit-il, on vit reparoître en Europe les folies de l'Asie, „ de la Chine, la *médecine universelle*, l'art de faire de l'or & des „ diamans, le breuvage de l'immortalité, &c., &c. Le genre particulier „ de Schröpfer étoit sur-tout l'évocation des mânes : il commandoit „ aux esprits, il faisoit apparoître à son gré les morts & les puissances „ invisibles. On sait quel fut le dénouement de son drame. Après avoir „ consumé des sommes immenses à ses adhérens, après avoir aliéné „ le bon sens de plusieurs d'entr'eux, dans l'impossibilité de se soutenir „ plus long-tems, il se cassa la tête d'un coup de pistolet, dans un „ bosquet près de Leipsig. A Schröpfer succéda Saint-Germain, qu'un „ comte de Lambert avoit annoncé dans son *Mémorial d'un mondain*, &c. „. Il est encore parlé plus amplement de ces farces, dans l'*Essai sur la secte des Illuminés* (ouvrage d'ailleurs indigeste, où toutes les notions sont confondues). Le Cagliostrocisme & le Mesmerisme présentent des scenes du même genre. " Qui eût cru, dit un auteur, „ qu'un siecle où l'existence de Dieu étoit un problême, où presque „ tous les hommes doutoient de celle de leur ame, & ne répondoient „ que par un souris moqueur à tout ce qui supposoit celle des anges „ & des démons ; qui eût cru, ou qui eût dû le prévoir, qu'un tel „ siecle, au lieu de finir par une entiere incrédulité, finiroit par courir „ avec autant d'avidité à du surnaturel de toute espece, qu'il avoit couru „ si long-tems après des livres qui en détruisoient jusqu'à la possibilité „ ?

n'étoit alors que lieutenant; il obtint une compagnie; mais il fut obligé d'y renoncer, par l'impoſſibilité de monter à cheval. Heureuſement il aimoit les lettres, & elles furent ſa conſolation. Il s'adonna à la recherche des livres rares en tous genres, des belles éditions de tous les pays, des manuſcrits qui avoient quelque mérite. Il ſe forma une bibliotheque bien aſſortie, de 25 mille écus. Le Catalogue en fut dreſſé en 1725, in-8°., par le libraire Martin. Le poſſeſſeur de ce tréſor littéraire étoit mort deux ans auparavant, en 1723.

FAY, (Charles-François de Ciſternai du) fils du précédent, ſervit quelque tems comme ſon pere; mais ayant quitté l'état militaire, il ſe conſacra entiérement à la chymie & à la botanique. Reçu membre de l'académie des ſciences, il eut l'intendance du jardin royal, entiérement négligé avant lui, & qu'il rendit en très-peu de tems un des plus beaux de l'Europe. Il étoit né à Paris en 1698, & il y mourut en 1739. Cet académicien avoit des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie d'obliger; & ces qualités n'étoient mêlées de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de ſavoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Il fit des recherches nouvelles ſur le phoſphore du barometre, ſur le ſel de la chaux, inconnu juſqu'à lui aux chymiſtes, ſur l'aimant, & enfin ſur l'électricité. Ses travaux en ce genre ſont conſignés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, où l'on trouve auſſi ſon éloge par Fontenelle.

FAY, (Jean-Gaſpard du) Jéſuite, mort vers le milieu de ce ſiecle, prêcha avec un ſuccès peu commun. Ses *Sermons* ſont en 9 vol. qui parurent ſucceſſivement depuis 1738 juſqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnoit une beauté & une force, qu'ils perdirent preſqu'entiérement ſur le papier.

FAYDIT, (Anſelme) poëte Provençal, mort vers l'an 1220, ſe mit à repréſenter des Comédies, qu'il compoſoit lui-même. Elles furent applaudies, & il devint riche en peu de tems; mais ſon penchant à la vanité, à la débauche & à la dépenſe, le réduiſit bientôt à la derniere miſere. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, l'en tira par ſes libéralités. Ce prince, marié à Berengere de Barcelone, avoit du goût pour la poéſie provençale, dont la langue approchoit beaucoup alors de la catalane. Après la mort de ſon protecteur, Faydit revint à Aix, & s'y maria avec une fille pleine d'eſprit & de beauté, qui ſe chagrina de la vie déréglée de ſon époux, & mourut peu après. Le poëte ſe retira chez le ſeigneur d'Agoult, où il finit ſes jours. Il avoit écrit: I. Un *Poëme ſur la mort du roi Richard*, ſon bienfaiteur. II. *Le Palais d'Amour*, Poëme, dont le titre annonce aſſez l'eſprit. III. Pluſieurs Comédies, entr'autres une intitulée: l'*Heregia dels Preſtres*, c'eſt-à-dire, l'*Héréſie des Prêtres*: il y prône les Vaudois & les Albigeois, dont la doctrine & les mœurs n'étoient que trop aſſorties à ſa conduite.

FAYDIT, (Pierre) né à

Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, contre la défense de ses supérieurs. Le Cartésianisme a été presqu'une hérésie dans bien des corps pendant longtems. Faydit, né avec un esprit singulier & ardent, se fit bientôt connoître dans le monde. Dans le tems que les différends du pape Innocent XI avec la France étoit dans la plus grande chaleur, il prêcha, à S. Jean-en-Greve de Paris, un sermon contre ce pontife. Il se réfuta lui-même dans un autre sermon publié à Liege, auquel il ne manqua pas de répliquer en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves bonnes ou mauvaises des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, où il établissoit le Trithéisme, prétendant que la doctrine de ce mystere avoit été *altérée par la théologie scholastique ;* cet ouvrage impie a pour titre : *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, gros in-8°., 1706. Un théologien connu en parle en ces termes. « Un écrivain asservi à la faction des » Arnauld & des Quesnel, prétend que la scholastique a » altéré le dogme de la Trinité qui, selon lui, consistoit anciennement à professer » trois natures en Dieu. Raisonner de la sorte, c'est afficher l'ignorance la plus grossiere, parce qu'il est connu » que les théologiens ont constamment défendu contre les » Ariens & les Sophistes, la » foi de Nicée, & la consubstantialité des Personnes divines. C'est afficher l'hérésie, » d'abord celle des Trithéites, » & de plus celle des erreurs » modernes, qui affirment que » la vraie foi a péri contre la » promesse de Jesus-Christ, & » qu'elle ne s'est retrouvée que » dans quelques têtes privilégiées des derniers siecles. » C'est afficher l'athéisme, puisqu'en détruisant l'unité de » Dieu, on en détruit l'essence ». L'erreur de Faydit a été renouvellée dans ce siecle par le docteur Œhmbs (*voyez* JEAN PHILOPONOS, & le *Journ. hist. & littér.*, 1 février 1791, pag. 167). Cet ouvrage extravagant & impie mérita à Faydit, en 1696, un appartement à Saint-Lazare à Paris : châtiment qui ne changea ni son esprit, ni son caractere; il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : I. Des *Remarques sur Virgile, sur Homere & sur le style poétique de l'Ecriture-Sainte*, en 2 vol. in-12 : mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés & profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté à son ordinaire. II. La *Télémacomanie*, in-12, critique mépriſable du chef-d'œuvre de Fénélon, pleine de notes singulieres, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans ; encore tombent-elles à faux, vu la nature de celui-ci. Faydit avoit attaqué Bossuet, avant de censurer Fénélon. Il avoit fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682. Il faut savoir que Bossuet avoit

cité Balaam dans ce discours :

Un auditeur un peu cynique
Dit tout haut, en bâillant d'ennui :
Le prophete Balaam est obscur aujourd'hui ;
Qu'il fasse parler sa bourrique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il falloit que la démangeaison de médire en vers & en prose fût bien forte dans l'abbé Faydit, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France. III. Des *Mémoires* contre ceux de Tillemont : brochure in-4°., plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, & qui n'eut point de suite. On y voit Faydit tel qu'il étoit ; un fou qui a quelque esprit & du savoir, & qui prend la plume dans les accès de sa folie. IV. *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractere assez singulier, & en prose françoise. La prose est une traduction libre des pieces latines. On a attribué mal-à-propos les *Moines empruntés*, 2 vol. in-12, à cet auteur. Ils ne sont pas de lui, mais de Haitze.

FAYE, (Jacques) seigneur d'Espeisses, né à Paris en 1543, conseiller au parlement en 1567, devint maître-des-requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il suivit ce prince en Pologne ; & après la mort de Charles IX, il revint en France, pour porter de la part de son maître des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il rendit des services signalés à Henri. Ce prince l'en récompensa par les charges de maître-des-requêtes, d'avocat-général, & enfin de président-à-mortier au parlement de Paris. Il mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *Harangues*, éloquentes pour son tems.

FAYE, (Jean-Elie Lériget de la) naquit à Vienne en Dauphiné l'an 1671. Il prit le parti des armes ; fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine-aux-gardes ; se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde & dans plusieurs journées, & y signala sa valeur. Il avoit toujours eu du goût & du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchans, il s'appliqua particuliérement à la méchanique, à la physique expérimentale. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1716, & le perdit en 1718, à 47 ans. On trouve dans la collection de cette compagnie deux *Mémoires* de la Faye.

FAYE, (Jean-François Lériget de la) frere puîné du précédent, d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi, eut plus de goût pour la littérature agréable, que pour les sciences sérieuses qui avoient été le partage de son aîné. Il obtint une place à l'académie françoise en 1730, & mourut l'année d'après à 57 ans. On a de lui quelques Poésies, où l'on remarque un esprit délicat & une imagination agréable. Sa piece la plus célebre est son *Ode apologétique de la Poésie*, contre le systême de la Motte-Houdard en faveur de la prose.

FAYEL, *voyez* FAÏEL.

FAYETTE, (Gilbert de la) maréchal de France, se distingua à la bataille de Baugé

en Anjou, l'an 1421, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil; & après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglois du royaume. Il mourut en 1463.

FAYETTE, (Marie-Magdelene Pioche de la Vergne, comtesse de la) étoit fille d'Aymar de la Vergne, maréchal-de-camp, gouverneur du Havre-de-Grace. Elle épousa, en 1655, François, comte de la Fayette. Elle se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Tous les beaux esprits de son tems la rechercherent. Parmi les gens-de-lettres, Menage, la Fontaine, Segrais, étoient ceux qu'elle voyoit le plus souvent. Elle mourut en 1693. Les principaux de ses écrits sont: I. *Zaïde*, roman qui eut la plus grande vogue. II. *La Princesse de Cleves*, 2 vol. in-12, autre roman, attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt, qui en fit la critique, n'ayant pas encore 22 ans. Madame de la Fayette avoit mis sous le nom de *Segrais* ces deux productions. Ce bel-esprit avoit contribué à la disposition de l'édifice, & la dame l'avoit orné. III. *La princesse de Montpensier*, in-12. IV. Des *Mémoires de la Cour de France pour les années 1688 & 1689*, in-12. « On lui reproche d'avoir fait payer à madame de » Maintenon, dit un auteur, la » gloire d'avoir été dans sa jeunesse plus aimable qu'elle ». V. *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12: on y trouve peu de particularités intéressantes. VI. *Divers Portraits de quelques Personnes de la Cour.* Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Madame de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais la Beaumelle l'a peint moins avantageusement. « Elle n'avoit pas, dit-il, ce liant qui » rend le commerce aimable & » solide; on trouvoit autant » d'agrémens dans ses écrits, » qu'elle en avoit peu dans ses » propos. Elle étoit trop impatiente; tantôt caressante, » tantôt impérieuse, exigeant » des égards infinis, & y répondant souvent par des hauteurs ». Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques & paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux esprits, & tourmentée des prétentions du savoir; à qui le nom de mere & d'épouse, de femme vertueuse, douce & modeste, est moins cher que celui d'auteur. » L'homme-femme, dit l'auteur de l'*Influence de la philosophie sur l'esprit & le cœur*, est aussi ridicule que » la femme-homme: ce sont » de monstrueux assemblages » que notre siecle, fertile en » choses rares & curieuses, » réalise à chaque instant. Depuis qu'il y a des petits-maîtres, il y a des femmes » savantes; depuis que les » hommes ont porté des colifichets, & ont affecté une » toilette féminine, les femmes » en revanche, ont affecté la » science des hommes, & se » sont enfoncées dans les études » abstraites. Lequel vous donne » meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, de la voir occupée à » des travaux de son sexe, des

» ſoins de ſon ménage, envi-
» ronnée des hardes de ſes
» enfans, ou de la trouver écri-
» vant des vers ſur ſa toilette,
» entourée de brochures de
» toutes les ſortes, & de petits
» billets de toutes les couleurs?
» Toute fille lettrée reſtera
» fille toute ſa vie, quand il
» n'y aura que des hommes
» ſenſés ſur la terre » (*voyez* GÉOFRIN, GRAFIGNY, TENCIN, SUZE).

FÉ, FO *ou* FOHÉ, nom du principal dieu des Chinois. Ils l'adorent comme le ſouverain du Ciel, & le repréſentent tout reſplendiſſant de lumiere, ayant les mains cachées ſous ſes habits, pour donner à entendre qu'il fait tout d'une maniere inviſible. A ſa droite eſt le fameux Confucius, & à ſa gauche Lanza, chef de la ſeconde ſecte de la religion Chinoiſe. Pluſieurs ſavans penſent que Fohé eſt le même que Noé, & cette conjecture, autant fondée ſur l'analogie du nom, que ſur l'antiquité ſuppoſée à Fohé, prend un nouveau degré de vraiſemblance, quand on eſt inſtruit de ce qu'il faut penſer des contes Chinois (*voy.* YAO). Peut-être faut-il confondre le dieu Fohé avec le roi Fohi (*voyez* ce mot).

FEBRONIUS, *voyez* HONTHEIM.

FEBVRE DE ST-MARC, *voyez* ST-MARC (Charles-Hugues de).

FEBVRE, (Jacques, & ſelon quelques-uns, Jean le) Jéſuite, né à Glajon, village du Hainaut, enſeigna la philoſophie à Douay, fut préſident du ſéminaire archiépiſcopal de Cambray, établi à Beuvrage, près de Valenciennes. Il s'y appliqua avec une ardeur & une aſſiduité infatigable, à former les éleves qui lui étoient confiés, à la ſublimité des vertus qui illuſtrent le ſacerdoce, & font les paſteurs chrétiens. Dans ſa derniere maladie, il ſe fit tranſporter à Valenciennes, où il mourut le 29 avril 1755. Il eſt connu par deux ouvrages où il combat les incrédules avec beaucoup de ſuccès; le 1*er.* eſt intitulé: *Bayle en petit* ou *Anatomie de ſes Ouvrages*, Douay, 1737, in-12. Il reparut à Paris en 1747 avec une *Suite*, ſous ce titre: *Examen critique des Ouvrages de Bayle.* Il y démontre que les écrits de Bayle contiennent de quoi former le plus monſtrueux aſſemblage d'obſcénités, d'héréſies & d'athéiſme. Il met au grand jour les contradictions, les paralogiſmes, les calomnies, les falſifications & les impoſtures de ce fameux ſceptique. Le 2*e.* eſt *La ſeule Religion véritable démontrée contre les Athées, Déiſtes*, &c., Paris, 1744, in-8°. Ouvrage ſolide & méthodique.

FEDOR, *voyez* FŒDOR.

FEGELI, (François-Xavier) né à Rote dans le canton de Fribourg en 1690, ſe fit Jéſuite en 1710, enſeigna la théologie pendant 12 ans, & mourut à Fribourg en 1748. On a de lui: I. *De munere confeſſarii.* II. *De munere pœnitentis.*

FEIJOO, (Benoît-Jerôme) Bénédictin Eſpagnol, mort en 1765, a contribué autant par ſes pieces critiques à éclairer ſes compatriotes ſur leurs vices & leurs défauts, que Michel Cervantes à corriger ceux de ſon ſiecle par ſon roman de

Don Quichotte. On a de lui le *Théâtre critique* en 14 vol. in-4°. Une partie de ce recueil a été traduite en françois par M. d'Hermilly, 12 vol. in-12.

FEITHIUS, (Everard) d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très-habile au 16e. siecle, dans les langues grecque & hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligerent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de Du Puy, & du président de Thou. Il y enseigna quelque tems la langue grecque. Mais se promenant un jour à la Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois; & depuis ce moment on ne put savoir ce qu'il étoit devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui un livre curieux & savant, in-12, intitulé : *Antiquitates Homericæ*, Strasbourg, 1743. Cet ouvrage est écrit en bon latin; il y traite de la religion des Grecs, de leur marine & de leurs usages. Tout cela est prouvé par des passages de toutes sortes d'auteurs.

FELIBIEN, (André) sieur des Avaux & de Javerci, né à Chartres en 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France en qualité de secrétaire. Il eut occasion de voir le Poussin dans cette patrie des beaux-arts. Il lia amitié avec lui, & perfectionna sous cet artiste son goût pour la peinture, la sculpture & l'architecture. Foucquet, & Colbert après lui, employerent ses talens. Il eut la place d'historiographe des bâtimens du roi en 1666, & celle de garde des antiques en 1673. Deux ans auparavant il avoit été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer & aimer de ce qu'il y avoit alors de plus habiles & de plus honnêtes gens en France. Les uns & les autres le pleurerent, lorsqu'il mourut en 1695, à 76 ans. C'étoit un homme grave & sérieux. Sa conversation ne laissoit pas d'être fort agréable, & même enjouée, suivant les occasions. Il avoit l'esprit juste & le cœur droit, & étoit plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il étoit membre de l'académie des belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégans, profonds, & qui respirent le goût. Voltaire lui a reproché avec raison de dire trop peu de choses en trop de paroles, & de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : I. *Entretiens sur les Vies & les Ouvrages des plus excellens Peintres*, 2 vol. in-4°, Paris, 1685; réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12; à Trévoux en 6, & traduits en anglois. II. *Traité de l'origine de la Peinture*, in-4°. III. Les *Principes de l'Architecture, Peinture & Sculpture*, Paris, 1690, in-4°. On voit que Felibien avoit médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes & judicieuses sur la théorie & la pratique, aida les artistes & éclaira les savans. IV. *Les Conférences de l'Académie Royale de Peinture*, in-4°. V. *Les quatre Elémens peints par le Brun, & mis en Tapisseries, décrits par Felibien*, in-4°. VI. *Description de la Trappe*, in-12. VII. *Tra-*

duction du *Château de l'Ame* de Ste. Thérese, de la *Vie du Pape Pie V*, de la *Disgrace du Comte d'Olivarès*, 1650, in-8°. VIII. *Le Tableau de la famille de Darius*, décrit par le même, in-4°. IX. *Les Divertissemens de Versailles, donnés par le Roi à toute sa Cour*, in-12. X. *Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé* par Sébastien le Clerc, in-12. Il laissa trois fils; Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges en 1711, & les deux écrivains suivans.

FELIBIEN, (Jean-François) fils du précédent, mort en 1733, succéda à son pere dans toutes ses places, & eut comme lui le goût des beaux-arts. On lui doit : I. *Recueil historique de la Vie & des Ouvrages des plus célebres Architectes*, Paris, 1687, in-4° : ouvrage réimprimé plusieurs fois à Paris & dans les pays étrangers, avec les *Entretiens* de son pere *sur les Peintres*, dont il est le pendant. II. *La Description de Versailles* ancienne & nouvelle, in-12; avec la description & l'explication des statues, tableaux, & autres ornemens de cette maison royale. III. *La Description de l'Eglise des Invalides*, 1706, in-fol., réimprimée en 1756.

FELIBIEN, (Dom Michel) frere du précédent, Bénédictin de la congrégation de St. Maur, né à Chartres en 1666, soutint avec honneur la réputation que son pere & son frere s'étoient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'histoire de cette ville : il l'avoit beaucoup avancée, lorsqu'il mourut en 1719. Elle fut continuée & publiée par Dom Lobineau, en 5 vol. in-fol., à Paris, 1725. On a encore de Dom Felibien, l'*Histoire de l'Abbaye de St-Denys*, 1 vol. in-fol., ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, & enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris, 1706. Le P. Felibien étoit un homme d'un jugement sûr & d'un esprit facile; mais sa foible santé fut un grand obstacle à ses études.

FELIBIEN, (Jacques) frere d'André, chanoine & archidiacre de Chartres, a composé : I. Des *Instructions morales*, en forme de Catéchisme, sur les Commandemens de Dieu & sur le Symbole, tirées de l'Ecriture-Sainte. II. *Pentateuchus Historicus*, Paris, 1704, in-4°. Ce livre a été supprimé; dans plusieurs exemplaires les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume. Il mourut le 25 novembre 1716, à 82 ans.

FELICIANI, (Porphire) évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, avoit été secretaire du pape Paul V. Il écrivoit avec beaucoup de netteté en latin & en italien. Il n'eut point de supérieur en son tems pour la poésie italienne. On a de lui des Lettres & des Poésies.

FELICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de S. Cyprien avec les Chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il vouloit qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, & sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat & à quelques autres prêtres. S. Cyprien les excommunia.

FÉLICITÉ *ou* EUDEMONIE, divinité allégorique, à laquelle

on fit bâtir un temple à Rome. On la repréſentoit comme une reine aſſiſe ſur ſon trône, tenant un caducée d'une main, & une corne d'abondance de l'autre. On la peint encore debout, tenant une pique au-lieu de corne.

FÉLICITÉ, (Sainte) dame Romaine, ſouffrit le martyre avec ſes 7 fils, ſous Marc-Aurele, vers l'an 164. Les enfans, encouragés par leur illuſtre mere, ſupporterent les tourmens avec une conſtance admirable. L'aîné fut flagellé juſqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux ſuivans furent aſſommés à coups de bâton, & les autres décollés avec leur mere, qui fut martyriſée la derniere. *Voyez* PERPETUE.

FÉLIPIQUE BARDANES, *voyez* PHILIPPIQUE.

FÉLIX, proconſul & gouverneur de Judée, frere de Pallas affranchi de Claude, paſſa en Judée vers l'an 53 de J. C. Druſille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ſes careſſes, l'épouſa quelque tems après. Ce fut devant lui que S. Paul comparut. Néron le rappella de la Judée, qu'il pilloit & tyranniſoit de la maniere la plus odieuſe; ce qui n'empêcha pas Tertullus qui péroroit contre S. Paul, de le flatter d'une maniere lâche & indigne, pour l'engager à condamner ce grand apôtre, dont l'éloquence frappa tellement le gouverneur Romain, qu'effrayé des grandes vérités du Chriſtianiſme, il rompit bruſquement la conférence. *Act.* 24.

FÉLIX I, (S.) pape après S. Denys en 270, mourut martyr l'an 274. Il nous reſte de ce pontife un fragment de la Lettre qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie, contre Sabellius & Paul de Samoſate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine & d'Epheſe. On lui en attribue trois autres, viſiblement ſuppoſées.

FÉLIX II, archidiacre de l'Egliſe Romaine, placé ſur le ſiege pontifical en 355, par l'empereur Conſtance, pendant l'exil du pape Libere, en fut chaſſé après le retour du véritable pontife. Conſtance auroit voulu que Libere & Félix gouvernaſſent tous deux l'Egliſe de Rome, & que chacun fût à la tête de ſon parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le Cirque, s'écria tout d'une voix: *Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Chriſt, qu'un Evêque...* Félix, obligé de ſe retirer, mourut dans une de ſes terres le 22 novembre 365. Le Martyrologe d'Uſuard & celui de Rome lui donnent le titre de *Martyr*: mais le P. Papebroch prouve que c'eſt ſans preuve, dans une Diſſertation inſérée dans le *Propylæum ad Acta Sanctorum*, p. 56. Il le dit cependant digne du culte qu'on lui rend comme ſaint. *Singularis ipſius*, dit-il, *ad obitum uſque per annos pluſquam octo modeſtia, quâ ſeſe continuit in humili receſſu, oblatis recuperandæ ſedis occaſionibus numquam uſus, poſtquam id ſine fidei catholicæ periculo fieri non poſſe cognovit, omnem a gratâ poſteritate venerationem commeruit.* Pluſieurs critiques le placent dans le catalogue des papes; mais il paroît qu'on doit le regarder plutôt comme évê-

que-vicaire du pape Libere, qui, selon quelques-uns, avoit consenti qu'on le mît à sa place, & qu'il eût droit de lui succéder, s'il venoit à mourir pendant son exil; par-là on excuse le clergé de Rome d'avoir adhéré à son ordination & de l'avoir regardé pour pape, surtout après qu'on eut annoncé à Rome, la chûte apparente dans la foi du pape Libere. Le tombeau de Félix, trouvé sous le pontificat de Grégoire XIII l'an 1582, avec une inscription honorable, confirme le sentiment des critiques favorables à sa mémoire.

FÉLIX III, Romain, bisaïeul de Grégoire-le-Grand, fut élu pape après Simplicius en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, & anathématisa ceux qui le recevoient. Acace de Constantinople troubloit alors l'Eglise; il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur; mais apprenant qu'il ne cessoit de communiquer avec Pierre Mongus, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition & d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémetes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étoient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement en 492. C'est le premier pape qui ait employé l'Indiction dans ses lettres. Athalaric, roi des Goths, quoiqu'arien, respecta ses vertus & son zele pastoral. Félix en obtint plusieurs graces & actes de justice. Ce fut en sa considération que ce prince donna un édit solemnel en faveur des libertés & privileges de l'Eglise, & prit des mesures pour faire respecter le sacerdoce chrétien.

FÉLIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de S. Pierre, après le pape Jean I, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'Eglise avec beaucoup de zele, de doctrine & de piété, & mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase.

FÉLIX V, *voyez* AMÉDÉE VIII.

FÉLIX, (Saint) prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dece & Valérien. La paix ayant été rendue à l'Eglise, Félix reparut, & continua à s'acquitter des fonctions du saint ministere. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette église; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans une terre qu'il labouroit lui-même. Il y mourut vers l'an 256. Les miracles qui se sont opérés à son tombeau, sont attestés par S. Paulin, S. Augustin, Sulpice Sévere, & par le pape Damase. Quelques-uns de ces illustres & saints écrivains ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. S. Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un énergumene, marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés, lequel fut délivré par les reliques de S. Félix de Nole. » Ces sortes de faits, dit un

» auteur moderne, sont traités » de contes par les beaux esprits du jour : mais ils sont » rapportés par des hommes » de toute probité, & rejetés » par des gens qui n'en ont » pas assez pour être crus, » lors même qu'ils disent des » choses très-ordinaires ». Félix a toujours été honoré à Nole, comme un saint. Son culte passa de l'Italie en Afrique.

FÉLIX, (S.) succéda à S. Briton dans le gouvernement de l'église de Treves en 385. Son épiscopat fut agité de violens orages. Les évêques assemblés à l'occasion de son sacre, communiquoient tous les jours avec Ithace & ses adhérans, qui sollicitoient la mort de l'hérétique Priscillien & de ceux de son parti. S. Martin, que des affaires avoient appellé vers le même tems à Treves, communiqua avec les mêmes évêques en assistant à l'ordination de Félix; foiblesse qu'il se reprocha toute sa vie. S. Ambroise plus ferme que lui, refusa constamment de communiquer avec Félix & les autres évêques qui avoient eu part à son ordination. Peu de tems après les évêques des Gaules s'assemblerent en concile à Turin, où après lecture faite des lettres écrites à ce sujet par S. Ambroise & le pape S. Sirice, il fut résolu qu'on n'accorderoit la communion qu'à ceux qui se retireroient de celle de Félix: celui-ci ne voulant point être cause d'un schisme dans l'Eglise, se démit de l'épiscopat, & se retira auprès de l'église de la sainte Vierge (aujourd'hui S. Paulin) à Treves, qu'il avoit fait réparer ou construire; il y passa le reste de ses jours, éloigné de tout commerce avec le monde, & dans l'exercice des plus sublimes vertus.

FÉLIX, évêque d'Urgel, ami d'Elipand, évêque de Tolede, soutenoit comme lui que J. C. est fils adoptif. Cette erreur fut condamnée au concile de Narbonne l'an 791, de Frioul la même année, de Ratisbonne en 792. Il fut envoyé ensuite à Rome, où il abjura son erreur; mais il continua à la répandre après son retour à Urgel. Alcuin & Paulin d'Aquilée la réfuterent victorieusement. Il fut de nouveau condamné à Francfort, en 794, à Rome en 799, & la même année à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette derniere assemblée qu'il fut dépossédé de l'épiscopat, à cause de ses rechutes, & ensuite relégué à Lyon par Charlemagne, dont le jugement en cette affaire ne fut que l'expression de l'entiere adhésion de ce prince aux décisions de l'Eglise, comme l'a prouvé M. Bossuet (*Polit. de l'Ecrit.* liv. 7, art. 4, prop. 11). Félix écrivit du lieu de son exil à son peuple d'Urgel une *Lettre* qui contenoit l'abjuration de son erreur; on doute qu'elle fût plus sincere que les autres. « Félix d'Urgel » passa sa vie, dit l'abbé Bergier, dans une alternative » continuelle d'abjurations & » de rechutes, & la termina » dans l'hérésie ». Il mourut vers l'an 818.

FELL, *voyez* Fox (Georges).

FELL, (Jean) évêque d'Oxford en 1675, mort en 1686, à 61 ans, fut sincérement attaché à la famille royale de Stuart. Persécuté par les parle-

mentaires, il se renferma dans son cabinet, & y acquit des connoissances très-étendues. Dans le tems de la révolution en 1660, il reparut, & il fut récompensé de son zele pour son roi, par des bénéfices & enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le 1er. vol. des *Rerum Anglicarum Scriptores*, Oxford, 1684, in-folio : la mort l'empêcha de continuer cette savante & utile collection. Il avoit donné, avec Péarson, une très-belle édition de S. Cyprien, Oxford, 1682, in-fol., avec des remarques savantes, & une édition des Œuvres de S. Théophile d'Antioche, Oxford, 1684. Son *Nouveau-Testament grec avec les Variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé.

FELLER, (Joachim-Fréderic) né à Leipsig en 1673, fut secrétaire du duc de Weymar. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savans & les bibliotheques, se maria en 1708, & mourut en 1726. On a de lui : I. *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties, lene, 1714, in-4°. II. *Miscellanea Leibnitiana*, Leipsig, 1718, in-8°. III. *La Généalogie de la Maison de Brunswick*, en allemand, 1717, in-8°.

FELLON, (Thomas-Bernard) Jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, avoit du talent pour la poésie latine. On connoît ses poëmes intitulés : *Faba Arabica ; Magnes*. On a encore de lui : I. *Oraisons funebres de M. le duc de Bourgogne, & de Louis XIV*. II. *Paraphrase des Psaumes*, 1731, in-12. III. *Le Traité de l'amour de Dieu*, par S. François de Sales, abrégé & rajeuni, en 3 vol. in-12.

FELTON, (Jean) gentilhomme Anglois, très-zélé pour la Religion Catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres, la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclaroit hérétique la reine Elizabeth, qui s'étoit déclarée chef de l'Eglise & avoit aboli le culte catholique. Felton fut condamné à être pendu, & il le fut en 1570. On le détacha de la potence, pendant qu'il étoit encore en vie ; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu : ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles & le cœur ; & après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Telle fut à l'égard de ce courageux défenseur de l'ancienne Religion, la vengeance d'une princesse, que la philosophie du jour a tant exaltée. Son fils Thomas Felton, religieux de S. François de Paule, périt également par le dernier supplice, avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

FÉNÉLON, (Bertrand de Salignac, marquis de) a donné la *Relation du siege de Metz*, 1553, in-4° ; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8°. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrit, 2 vol. in-folio : elles étoient dans la bibliotheque du chancelier Séguier. Ce brave militaire se signala par sa valeur & par ses services, & mourut en 1599. Il étoit de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambray, dont nous allons parler.

FÉNÉLON, (François de Salignac de la Motte-) naquit au château de Fénélon en Querci, le 6 août 1651, d'une maison ancienne & distinguée dans l'état & dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les préfages de ses vertus & de ses talens. Le marquis de Fénélon son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné & d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, & le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénélon fit des progrès rapides; les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusemens. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha & enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissemens & les caresses du monde ne corrompissent une ame si bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite & le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronçon, supérieur de S. Sulpice à Paris. A 24 ans il entra dans les ordres sacrés, & exerça les fonctions les plus pénibles du ministere dans la paroisse de S. Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, 3 ans après, la direction des Nouvelles-Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire & de persuader. Le roi ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge & dans le pays d'Aunis. Simple à la fois & profond, joignant à des manieres douces une éloquence forte, il eut le bonheur de ramener à la vérité une foule d'errans. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berri. Ce choix fut si applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Simple avec le duc de Bourgogne, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il étoit souhaité par-tout. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. Fénélon orna son esprit, forma son cœur, & y jeta les semences du bonheur de l'empire François. Ses services ne resterent point sans récompense: il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambray. En remerciant le roi, il lui représenta (dit madame de Sévigné) « qu'il ne pouvoit » regarder comme une récom» pense, une grace qui l'éloi» gnoit du duc de Bourgogne ». Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donneroit seulement trois mois aux princes, & le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même tems son abbaye de S. Valery, & son petit-prieuré, persuadé qu'il ne pouvoit posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissoit, il se formoit un orage contre lui. Né avec un cœur tendre & une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec madame Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une ame éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme, exciterent le zele des théologiens, & sur-

tout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambray, autrefois son disciple, pour lors son rival, condamnât madame Guyon avec lui, & souscrivît à ses Instructions Pastorales. Fénélon ne voulut sacrifier ni ses sentimens, ni son amie. Il la mettoit au nombre de ces mystiques qui, portant le mystere de la foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose, aussi savans dans les voies intérieures, qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude & la précision que demande la théologie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochoit, en publiant son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, 1697, in-12. Le style en étoit pur, vif, élégant & affectueux; les principes étoient présentés avec art, & les contradictions sauvées avec adresse. On y voyoit, dit un historien, un homme qui craignoit également d'être accusé de suivre Molinos, & d'abandonner Ste. Thérese; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet, qui vit dans le livre de Fénélon quelques rapports, avec des assertions déjà condamnées par la proscription du Quiétisme, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de *Montan* & de *Priscille*, prodigués à Fénélon & à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. « Bossuet, a dit un » bel-esprit de ce siecle, eut raison d'une maniere révoltante; & Fénélon mit de la douceur, même dans ses torts ». D'habiles théologiens ont cru que dans cette dispute, comme dans beaucoup d'autres, il y avoit des suppositions qui n'existent pas dans la réalité; que dans l'amour de Dieu on supposoit tantôt des abstractions, des considérations précisives ou négatives, aussi inutiles que fatigantes; tantôt des motifs d'intérêt, des espérances explicites & formelles, également inconnus au véritable amour, qui saisit & embrasse intimement son objet, sans tant de raisonnement & de calcul. Quoi qu'il en soit, un historien très-instruit du fond de cette controverse, rapporte une anecdote qui sert beaucoup à faire connoître Fénélon. « On conseilla à Fénélon de faire diversion, en attaquant à » Rome les sentimens & les » livres de Bossuet, & en les » accusant de détruire la charité pour établir l'espérance. » Mais le pieux archevêque » ne voulut pas user de récrimination contre un frere; » & comme on l'exhortoit à » se tenir en garde contre les » artifices des hommes, que » l'expérience lui avoit si bien » appris à connoître, il fit » cette belle réponse : *Moriamur in simplicitate nostrâ* » (mourons dans notre simplicité) ». Cela ne l'empêcha pas de se défendre comme il le devoit, & d'écrire beaucoup pour s'expliquer lui-même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocese au mois d'août 1697. Fénélon reçut ce coup sans s'affliger & sans se plaindre. Son palais de Cambray, ses meubles, ses papiers, ses livres avoient été consumés par

le feu dans le même tems, & il l'avoit appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après 9 mois d'examen : soit que le savant & pieux prélat n'eût pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos ; soit que dans des matieres abstraites, cachées dans l'intimité de l'ame & des voies secretes de Dieu, & dès-lors difficiles à traiter sans obscurité & sans équivoques, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées & de langage, que demande la conservation de la foi & de la morale chrétienne (*voyez* S. JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, TAULERE, &c.). Le pape avoit moins été scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats : *Peccavit excessu amoris divini : sed vos peccastis defectu amoris proximi.* Fénélon se soumit sans restriction & sans réserve, il ne recourut pas à la distinction du fait & du droit, il n'allégua pas que les écrits publiés pour sa défense étoient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors d'atteinte. Il fit un Mandement contre son livre, & annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour donner à son diocese un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du S. Sacrement, *un Soleil porté par deux Anges*, dont l'un fouloit aux pieds, divers livres hérétiques, sur un desquels étoit le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite, qui fut pour lui une espece de triomphe, il vécut dans son diocese en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le pere de son peuple & le modele de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer & respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marleborough, dans la derniere guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne ; & lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant : *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.* On prétend qu'il auroit eu part au gouvernement, si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guere à son auguste éleve, mort en 1712 ; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres & à la patrie, le 7 janvier, en 1715, à 63 ans ; & fut généralement pleuré, surtout par Clément XI qui lui destinoit un chapeau de cardinal. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne & moderne, & animé par une imagination vive, douce & riante. Son style est coulant, gracieux, harmonieux ; les hommes d'un goût délicat voudroient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé ; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont : 1. Les *Aventures de Télémaque*, composées, selon les uns, à la cour ;

tour ; & fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocese. Un valet-de-chambre, à qui Fénélon donnoit à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman & du poëme épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, & il n'y en avoit encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, & qui croyoit voir dans le livre une satyre continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre ; & il n'a pas été permis d'y travailler en France, tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avoit conservés de son précepteur. Fénélon passa toujours, à ses yeux, pour un bel-esprit chimérique & pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France ; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins chercherent des allusions, & firent des applications. Ils crurent voir madame de Montespan dans *Calypso*, mademoiselle de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Protesilas*, le roi Jacques dans *Idoménée*, Louis XIV dans *Sésostris*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, admirerent dans ce roman moral toute la pompe d'Homere, jointe à l'élégance de Virgile, tous les agrémens de la fable réunis à toute la force de la vérité. Ils penserent que les princes qui les méditeroient, apprendroient à être homme, à faire des heureux & à l'être. » C'est la sagesse elle-même, » dit un philosophe moderne, » qui y donne des leçons aux » rois & aux peuples, non » avec cette morgue, cet ap- » prêt ridicule, ce verbe suffi- » sant & orgueilleux, si fort en » usage aujourd'hui ; mais avec » un ton simple & modeste, » accompagné du charme de » la vérité : elle enseigne aux » rois les moyens de faire » fleurir leurs empires, de » soutenir l'éclat du trône, » d'augmenter leur gloire, sans » les tromper ni les éblouir par » des projets chimériques, par » des systêmes destructeurs, » par des économies imagi- » naires : elle leur montre la » source de l'abondance & du » bonheur public, dans l'en- » couragement de l'agricul- » ture, dans la protection ac- » tive & vigilante du com- » merce, dans l'abolition du » luxe, en renfermant chaque » individu dans son état par » de sages loix. Loin de faire » retentir sans cesse aux oreil- » les des peuples, ce cri tur- » bulent & inquiet d'*égalité*, » de *liberté* ; elle leur dit : Vous » êtes nés sous l'empire des » loix, vous avez des maîtres, » la patrie vous porte dans son » sein ; soyez soumis aux loix, » obéissez à vos maîtres ; soyez » sujets fideles, aimez votre » patrie, & songez que la Re- » ligion, l'honneur, votre in- » térêt personnel sont des chaî- » nes sacrées qui vous lient à » l'état, & que les rompre est » un crime ». Quelques gens-de-lettres, tels que Faydit & Gueudeville, reprocherent à

l'auteur, des anachroniſmes, des phraſes négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des deſcriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, n'ôterent rien de ſon mérite à l'ouvrage critiqué. Elles n'empêcherent point qu'on n'en fît, & qu'on n'en ait fait depuis pluſieurs éditions. Les meilleures ſont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambray publia cette production, ſur le manuſcrit de l'auteur, en 2 vol. in-12; & la plus belle eſt celle d'Amſterdam en 1734, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a auſſi une édition in-4°, 2 vol., Paris, avec des figures qui ſont trop à leur aiſe, les habits ne les gênent pas beaucoup. On a fait des éditions à Roterdam, à Liege & ailleurs, où l'on explique dans des notes, toutes les alluſions qui furent faites d'abord par le public malin; pluſieurs de ces notes ont de plus un ton d'irréligion & de fanatiſme de ſecte. II. *Dialogue des Morts*, en deux vol. in-12. Le *Télémaque*, ou, pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque* avoient été données pour thême au duc de Bourgogne; ces Dialogues lui furent donnés pour lui inſpirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. Fénélon les écrivoit tout de ſuite, ſans préparation, à meſure qu'il les croyoit néceſſaires au prince; ainſi on ne doit pas être ſurpris s'ils ſont quelquefois vides de penſées, ſi on y trouve des aſſertions peu réfléchies, des imputations mal fondées & pleines de préjugés nationaux. III. *Dialogues ſur l'Eloquence en général & ſur celle de la Chaire en particulier*, avec une *Lettre ſur la Rhétorique & la Poéſie*, 1718, in-12. Cette Lettre, adreſſée à l'académie Françoiſe, eſt un excellent morceau qui ne dépare point les Dialogues. L'auteur du *Télémaque* avoit été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pelliſſon. Il lui fut utile plus d'une fois, par ſon goût pour les belles-lettres & par ſa grande connoiſſance de la langue. IV. *Direction pour la conſcience d'un Roi*, compoſée pour le duc de Bourgogne, brochure in-12, eſtimée. On l'a publiée en 1748, & elle a été réimprimée à Paris en 1774, in-8°. V. *Abrégé des Vies des anciens Philoſophes*, autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12. Cet ouvrage n'eſt pas achevé. VI. Un excellent *Traité de l'Education des Filles*, in-12. VII. *Œuvres philoſophiques*, ou *Démonſtration de l'exiſtence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition eſt de 1726, à Paris, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avoit conſulté, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, l'archevêque de Cambray ſur des points qui intéreſſent tous les hommes. Il demandoit, ſi on peut démontrer l'exiſtence de Dieu; ſi ce Dieu veut un culte? Il faiſoit beaucoup de queſtions de cette nature, en philoſophe; & l'archevêque répondoit en philoſophe & en théologien. Le P. Tournemine y a fait des addi-

tions. VIII. Des *Œuvres spirituelles*, Amsterdam, 1731, 5 vol. in-12. On y voit un homme consommé dans les voies intérieures, dans la connoissance du cœur & de l'esprit humain; plus on a réfléchi en chrétien, plus on prend plaisir à les lire, plus on en sent la vérité & la profondeur. IX. Des *Sermons*, 1744, in-12, faits dans la jeunesse de l'auteur, & qui sont au rang des productions médiocres en ce genre. X. Plusieurs Ouvrages en faveur de la Constitution *Unigenitus* & du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambray ont prétendu qu'il n'avoit pris parti contre le Jansénisme, que parce que le cardinal de Noailles s'étoit déclaré contre le Quiétisme; imagination aussi frivole que calomnieuse, directement opposée avec la vie & le caractere de cet homme célebre, incapable de son naturel & par le genre de sa philosophie, & plus encore par sa religion, d'une si lâche & si odieuse hypocrisie. Pour se convaincre de la sincérité & de l'immutabilité de ses sentimens, touchant cette secte, il n'y a qu'à lire la lettre qu'il écrivit la veille de sa mort, & qui se trouve dans ses *Œuvres spirit.*, tom. 4, p. 358. « Je viens de recevoir » l'Extrême-onction. C'est » dans cet état, où je me pré- » pare à aller paroître devant » Dieu, que je vous prie instamment de représenter au » roi mes véritables sentimens. » Je n'ai jamais eu que docilité » pour l'Eglise & qu'horreur » des nouveautés qu'on m'a » imputées. J'ai reçu la con- » damnation de mon livre avec » la simplicité la plus absolue... » Je prends la liberté de demander à sa majesté deux graces, » qui ne regardent ni ma per- » sonne ni aucun des miens. » La premiere est qu'elle ait la » bonté de me donner un suc- » cesseur pieux, régulier, bon » & *ferme contre le Jansénisme*, » *lequel est prodigieusement ac-* » *crédité sur cette frontiere*, &c. » L'autre grace est, &c. ». XI. Quelques autres écrits, & un grand nombre de Lettres qu'on a promis au public. Fénélon avoit fait, pour les princes ses éleves, une excellente *Traduction de l'Enéïde* de Virgile; mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte, si cette version étoit dans le style du *Télémaque!* Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambray, a publié la *Vie* de son illustre maître, in-12, La Haye, 1724. Les curieux qui le consulteront, ne pourront s'empêcher d'aimer Fénélon & de le pleurer. Il recevoit les étrangers aussi-bien que les François, & ne leur cherchoit pas des ridicules. *La politesse est de toutes les nations*, disoit-il; *les manieres de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes de leur nature.* Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendoit pas assez de justice à son érudition. M. l'abbé de Querbœuf a donné en 1787, & années suivantes, une édition complette de ses *Œuvres*, Paris, chez Didot.

FÉNÉLON, (Gabriel-Jacques) neveu du précédent, eut les vertus de son oncle réunies à tous les talens militaires.

Il fut blessé mortellement à la bataille de Rocoux, étant lieutenant-général, & mourut trois jours après à Lantin, le 11 octobre 1746. On y voit son épitaphe dans l'église de ce village, faite par le P. Baudory. On l'y nomme *Galliæ & hostium desideria*. Voltaire, en parlant de ce héros, fait un aveu bien honorable au Christianisme. « Son » extrême dévotion, dit-il, » augmentoit encore son intré» pidité. Il pensoit que l'ac» tion la plus agréable à Dieu » étoit de mourir pour son roi » (*quand la raison & le devoir* » *l'exigent*). Il faut avouer » qu'une armée composée » d'hommes qui penseroient » ainsi, seroit invincible». *Hist. de Louis XV*, tom. 1, pag. 209. *Voyez* GUSTAVE-ADOLPHE.

FERAULT, (Jean) & non FERRAND, né à Angers, fut procureur du roi au Mans vers 1510. On a de lui, entr'autres, un traité latin *Des Droits & Privileges du Royaume de France*, dédié au roi Louis XII, Paris, 1545, in-8°.

FERDINAND I, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe & frere de Charles-Quint, naquit à Médine en Castille l'an 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie & de Bohême, & sœur de Louis le Jeune, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, & se fit couronner roi de Hongrie & de Bohême en 1527 (*voy.* ZAPOL). Il fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1556, il lui succéda en 1558, l'abdication n'ayant été acceptée par les princes d'empire que cette année-là. Le pape Paul IV refusa de le reconnoître pour empereur légitime, parce que, disoit ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du Saint-Siege, étoit nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux especes : le pape s'occupoit de cette affaire, lorsque l'empereur mourut à Vienne en 1564, à 61 ans. Ce prince sage & modéré vouloit donner la paix à l'Eglise; mais il ne connoissoit pas assez l'esprit des sectaires, toujours plus tumultueux & plus exigeans, lorsqu'on paroît incliné à composer avec eux. Il fit une treve de 8 ans avec le Turc, réconcilia plusieurs princes ennemis, & termina les querelles des rois de Danemarck & de Suede. Un testament, qu'il avoit fait 20 ans avant sa mort, en 1543, & auquel il ne dérogea point par ses dernieres volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appelloit ses filles à la succession des royaumes de Bohême & de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu en 1740, à la prétention que la maison électorale de Baviere a formée sur ces royaumes; l'archiducheſſe Anne, fille de Fréderic I, ayant été mariée à Albert V, duc de Baviere. Mais le vrai sens du testament ne regardoit que ses filles proprement dites, alors vivantes, non pas les enfans qui

en naîtroient, & qui après des ſiecles s'imagineroient pouvoir diſputer la ſucceſſion aux deſcendans de la ligne directe. Cela étoit bien clair aux yeux de tout homme qui ne raiſonne pas d'après la logique des cours, & qui ne connoît pas les ſophiſmes de l'ambitieuſe & tortueuſe politique.

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Styrie, & petit-fils de Ferdinand I, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venoient de ſe donner à Fréderic V, électeur Palatin, ſurnommé *roi d'hyver* (parce qu'il n'a régné que l'eſpace d'un hyver). L'empereur attaqua le nouveau roi & dans ſon royaume de Bohême & dans ſon électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de ſon ſort. Son électorat fut donné à ſon vainqueur, Maximilien, duc de Baviere. Chriſtiern IV, roi de Danemarck, s'unit, avec d'autres princes, pour ſecourir le Palatin. Tilli, un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les reſſources au Palatin, & força ſon défenſeur le roi Chriſtiern à ſigner la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnerent de la jalouſie aux princes proteſtans d'Allemagne; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, & Guſtave-Adolphe, roi de Suede. Guſtave, le héros du Nord, remporta une victoire ſignalée à Leipſig ſur Tilli en 1631, ſoumit les deux tiers de l'Allemagne, & perdit la vie, l'année d'après, au milieu de ſes triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général du roi mort, continua ſes conquêtes, & ſoutint la réputation des armes Suédoiſes. L'empereur rompit le cours de ces victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année ſuivante, il conclut à Prague une paix particuliere avec le duc de Saxe & d'autres princes proteſtans; & fut aſſez heureux, deux ans après, pour faire déclarer ſon fils roi des Romains. Enfin après 18 ans d'un regne toujours troublé par des guerres inteſtines & étrangeres, Ferdinand mourut en 1637. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuſer des éloges à ſa grandeur d'ame, à ſa prudence, à ſa fermeté, à ſes autres vertus. Il ſembloit être au-deſſus des événemens, dit un hiſtorien, & trouvoit, juſques dans ſes pertes, les moyens de parvenir à ſes fins. Il eût été le reſtaurateur de la Religion Catholique en Allemagne, ſans les puiſſans ſecours que la France & la Suede donnerent aux Proteſtans. Quelques ſectaires & les philoſophiſtes des derniers tems ont déchiré le nom de ce prince d'une maniere indigne, & traité de fanatiſme les efforts qu'il fit pour réprimer les nouvelles erreurs. Un écrivain judicieux & équitable remarque à cette occaſion que « le nom » de *Fanatique* n'eſt donné par » nos prétendus ſages qu'aux » Catholiques qui ont combattu pour la foi de leurs » peres, pour la défenſe de » leurs temples, de leurs ſacrifices, de leurs uſages,

» Charles V, Philippe II, le » duc d'Albe, Ferdinand II, » &c., ſont des *Fanatiques*; Eli- » zabeth, qui fait nager l'An- » gleterre dans le ſang pour y » établir l'héréſie, eſt une hé- » roïne. Guſtave-Adolphe qui » a pillé & dégradé toutes les » égliſes d'Allemagne, & ra- » vagé en l'honneur de Luther » dix grandes provinces; Guil- » laume qui détrône ſon beau- » pere en faveur de la reli- » gion Anglicane, &c., ſont des » héros. Qualité diſtinctive de » la vérité, elle ſeule attire la » haine & les malédictions de » l'erreur » (*voy.* JACQUES II, PHILIPPE II, LOUIS XIV, MAINTENON). Le P. Guillaume Lamormaini a donné un tableau des vertus de ce religieux empereur, ſous le titre de *Idea principis chriſtiani*, Cologne, 1638, in-24 de 298 pages. Guſtave-Adolphe diſoit au milieu de ſes brillans ſuccès, qu'*il ne craignoit que les vertus de Ferdinand*. Betlem Gabor, un autre de ſes ennemis, diſoit que *la guerre étoit difficile & dangereuſe contre un prince que la proſpérité n'élevoit pas, & qui ne ſe laiſſoit point abattre par l'adverſité*.

FERDINAND III, ſurnommé *Erneſt*, fils aîné de Ferdinand II, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohême en 1627, des Romains en 1636, & empereur en 1637. La mort du pere ne changea rien à la face des affaires, & la guerre continua par-tout avec une égale vivacité ſous ſon fils. Il eut d'abord quelques avantages ſur les Suédois; mais Bernard de Saxe, duc de Weimar, devint un ennemi auſſi dangereux pour Ferdinand III, que Guſtave-Adolphe l'avoit été pour Ferdinand II. Ce général remporta 4 victoires en moins de 4 mois. Bannier ne fut pas moins heureux ſous ce regne, qu'il l'avoit été ſous le précédent. Il oſa aſſiéger Ratisbonne, où l'empereur tenoit ſa diete; il la foudroya de ſon canon, & ſans un dégel il s'en rendoit maître. Les François s'étoient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lamboi & ſes troupes à la bataille d'Ordingen, en 1643. Le duc d'Enguien, appellé depuis le grand Condé, força l'année ſuivante les retranchemens de Fribourg, & gagna en 1645 une bataille à Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avoient été vaincus onze ans auparavant; mais cette victoire n'eut ni l'importance ni les effets de la premiere. Torſtenſon, autre général Suédois, preſſoit l'Autriche d'un côté, Condé & Turenne de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Weſtphalie en 1648. Les traités ſignés, l'un à Oſnabruck, l'autre à Munſter, ſont aujourd'hui le code politique & la principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suede devinrent princes de l'empire, en ſe faiſant céder la plus belle partie de la Poméranie : le roi de France devint landgrave d'Alſace, ſans être prince de l'empire : les religions Luthérienne & Calviniſte furent autoriſées, & l'Egliſe Catholique frappée du plus grand coup, qu'elle eût encore eſſuyé en Allemagne. Le Saint-Siege & le roi d'Eſ-

pagne furent mécontens de ce traité, l'empereur lui-même en versa des larmes ; mais il subit la loi de la nécessité, & mourut environ dix ans après, en 1657.

FERDINAND I, roi de Castille & de Léon, dit *le Grand*, second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alfonse, roi de Léon, & le tua en 1037. Maître de ce royaume & par le droit de conquête & par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon & des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, & poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la riviere de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Quelque tems après, il déclara la guerre à son frere Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains, & Garcias perdit son royaume & la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille, & 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faute, trop souvent répétée dans ces tems barbares en Espagne & en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois : faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

FERDINAND II, fils puîné d'Alfonse VIII, roi de Léon & de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit Alfonse Henriquez leur roi prisonnier, & usa avec modération de sa victoire. Il mourut en 1187, après un regne de 30 ans.

FERDINAND III, (S.) fils d'Alfonse IX, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mere la reine Bérengere en 1217, & à celle de Léon par la mort de son pere en 1230. Il prit sur les Maures Cordoue, Murcie, Seville, Xerès, Cadix, Saint-Lucar ; & mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Ce prince, cousin-germain de S. Louis, fut aussi saint, & peut-être plus grand-homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France : il humilia les grands qui tyrannisoient les petits ; il purgea ses états des brigands & des voleurs ; il établit le conseil-souverain de Castille ; il fit rassembler les loix de ses prédécesseurs en un code : il donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zele pour la foi fut sans bornes ; sa piété, sa vie austere & exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu, furent constamment regardées par les peuples chrétiens pour les vraies causes qui tenoient la victoire attachée à sa personne & à ses armées. Les philosophes ne lui pardonneront pas d'avoir poursuivi les hérétiques, & fait punir les dogmatisans ; mais c'est une nouvelle preuve que leur suffrage n'est pas fait pour honorer la véritable grandeur. Clément X le mit au nombre des Saints.

FERDINAND IV, est surnommé l'*Ajourné*, parce que dans un accès de colere il fit jeter du haut d'un rocher, deux seigneurs qui, avant que d'être précipités, l'ajournerent à comparoître devant Dieu dans 30 jours, & qu'il mourut au bout

de ce terme. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Ferdinand mourut ſubitement & fort jeune, à 24 & ſelon quelques-uns à 27 ans. Il étoit parvenu au trône de Caſtille en 1295, à l'âge de dix ans. Les premieres années de ſon regne furent très-orageuſes; mais la reine Marie, ſa mere, ſe conduiſit avec tant de ſageſſe & de fermeté, qu'elle aſſura la couronne ſur la tête de ſon fils. Il ſe ſignala par ſes conquêtes ſur le roi de Grenade & ſur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'étoit un prince violent, emporté & deſpotique. Voici comme un auteur contemporain rapporte l'hiſtoire de ſon ajournement. » Deux freres, accuſés de » meurtre & condamnés à être » précipités du haut d'un ro- » cher, quoiqu'on n'eût pas de » quoi les convaincre, & qu'ils » perſiſtaſſent à nier le fait, en » appellerent à l'équité des loix; » mais voyant que leurs repré- » ſentations au roi étoient inu- » tiles, & qu'ils avoient af- » faire à un juge implacable & » féroce, ils prirent Dieu à té- » moin de leur innocence, & » citerent le prince à compa- » roître dans 30 jours à ſon tri- » bunal. On mépriſa ce diſ- » cours, qu'on regarda plutôt » comme un deſir de ven- » geance que comme une pré- » diction (*). Ferdinand mar- » choit en Andalouſie, & étoit » arrivé à Martos, lorſqu'au » trentieme jour, juſtement » depuis l'exécution des deux » freres, le monarque s'étant » retiré après ſon dîner, pour » dormir, fut trouvé mort dans » ſon lit » (*voyez* MOLAY).

FERDINAND V, dit *le Catholique*, fils de Jean II, roi d'Arragon, vit le jour à Soz ſur

(*) Ces ajournemens faits par des innocens, peuvent être des eſpeces de prophéties, ou bien un recours vif & confiant vers la juſtice divine, ſans colere & ſans eſprit de vengeance. En général la provocation ou appel au jugement de Dieu n'eſt pas criminelle, lorſqu'elle ſe fait ſans paſſion, par amour de la juſtice, dans les circonſtances convenables & urgentes. C'eſt ainſi que David diſoit à Saül: *Judicet Dominus inter te & me, & ulciſcatur me Dominus.* Et Zacharie condamné à la mort par Joas: *Videat Dominus, & requirat.* Et les Machabées qui annonçoient ſi fortement & ſi efficacement la prompte & terrible punition d'Antiochus. Et S. Paul qui ne vouloit pas que la conduite d'Alexandre-le-Tréſorier reſtât impunie: *Reddet illi Dominus juxta opera ſua.* Et les ſaints martyrs qui dans l'Apocalypſe appellent le jour qui doit venger leur ſang: *Uſquequò, Domine, non vindicas ſanguinem noſtrum*, &c.? Du reſte, il eſt certain que Dieu exauce les vœux même criminels des miſérables; ſoit pour avertir les riches & les puiſſans de ne point mépriſer, moins encore opprimer les foibles; ſoit pour rendre redoutable l'invocation de ſon ſaint nom, & nous avertir de ne pas l'employer légérement. — L'efficace de ces ajournemens a un rapport ſenſible avec celle des malédictions & imprécations, atteſtée par une multitude d'hiſtoires avérées, & par l'autorité des Livres-Saints. *Ab inope ne avertas oculos propteriram, & non relinquas quærentibus tibi retrò maledicere. Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius: exaudiet autem eum qui fecit illum.* Eccli. 4.

les frontieres de la Navarre. Il épouſa en 1469, Iſabelle de Caſtille, ſœur de Henri IV, dit l'*Impuiſſant*. Ce mariage joignit les états de Caſtille avec ceux d'Arragon. Ferdinand & Iſabelle vécurent enſemble, dit un hiſtorien, non comme deux époux dont les biens ſont communs ſous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formerent une puiſſance, telle que l'Eſpagne n'en avoit pas encore vu. Ferdinand déclara la guerre à Alfonſe, roi de Portugal, le battit à Toro en 1476, & termina la guerre par une paix avantageuſe. Le royaume de Grenade gémiſſoit ſous le joug des Maures; il le conquit, après une guerre de 8 ans. Maître de la Caſtille par ſa femme, de Grenade par ſes armes, & de l'Arragon par ſa naiſſance, il ne lui manquoit que la Navarre, qu'il conquit dans la ſuite. Dans le même tems que Ferdinand faiſoit des conquêtes en Europe, Chriſtophe Colomb découvroit l'Amérique & le faiſoit ſouverain d'un nouveau Monde. Ce n'étoit pas aſſez pour Ferdinand: il envoie en Italie Gonſalve de Cordoue, dit *le Grand Capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les François ſe rendoient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent enſuite entiérement chaſſés par les Eſpagnols, avec leſquels ils ne pouvoient s'accorder ſur les limites. Cette conquête fut ſuivie de celle de la Navarre. Henri VIII, roi d'Angleterre, étoit ſon gendre; il lui propoſa la conquête de la Guienne. Le jeune roi envoie une armée, & ſon beau-pere s'en ſert pour conquérir la Navarre: fondant, dit-on, ſes droits ſur une bulle prétendue, qui excommunioit le roi de Navarre, & qui donnoit ſon royaume au premier occupant; mais puiſque Ferdinand étant en guerre avec la France, avoit autant de droit de leur prendre la Navarre que toute autre province, il eſt inutile de lui ſuppoſer des motifs imaginaires pour faire cette conquête. Ferdinand, appellé le ſage & le prudent en Eſpagne, en Italie le pieux, n'eut pas en France de ſurnom ſi honorable: on ſait que les François ne diſent guere de bien de leurs vainqueurs. Cependant les gens équitables & impartiaux lui ont rendu juſtice. « On ne peut lui refuſer, » dit un auteur François, d'avoir été le plus grand roi de » ſon ſiecle: fin, ſouple, adroit, » laborieux, éclairé, connoiſſant les hommes & les affaires, fécond en reſſources, » prévoyant les événemens, » faiſant la guerre non en baladin, mais en roi ». Ce monarque mourut en 1516, au village de Madrigalet, d'une hydropiſie, cauſée par un breuvage que Germaine de Foix, ſa ſeconde femme, lui avoit donné, pour le rendre capable d'avoir des enfans. Les Juifs furent chaſſés d'Eſpagne ſous ſon regne; ce banniſſement eut quelques mauvaiſes ſuites, mais la conduite de ces Iſraélites en avoit fait appréhender de plus grandes, ſi on ne prenoit pas le parti de les éloigner. Il humilia la haute nobleſſe; il rendit la force aux loix; il ramena

la décence & la régularité du clergé ; il diminua les impôts ; il donna les plus ſages ordonnances, il punit les magiſtrats prévaricateurs : & ce qui eſt beaucoup moins que tout cela aux yeux des ſages, il découvrit un nouveau Monde ; il conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, les côtes d'Afrique. Ce n'étoit pas ſans raiſon que Philippe II diſoit : *C'eſt à lui que nous devons tout.* Sa vie écrite par l'abbé Mignot, 2 vol. in-12, manque d'exactitude & d'impartialité ; on y remarque plus d'aſſerviſſement aux préjugés nationaux, que d'attachement à la vérité de l'hiſtoire.

FERDINAND VI, fils de Philippe V, & de Marie de Savoie ſa 1re. femme, monta ſur le trône après la mort de ſon pere, arrivée en 1746. Ce prince prit part à la guerre de 1741, & ſur-tout à la paix ſignée en 1748, qui procura à un de ſes freres les duchés de Parme & de Plaiſance. Il profita de ce calme paſſager, pour réformer les abus introduits dans les finances ; il rétablit la marine, & protégea le commerce, les arts & l'agriculture. L'Eſpagne, fécondée par ſes bienfaits, vit ſortir de ſon ſein des manufactures en tout genre. Par ſes ſoins les Eſpagnols, auparavant tributaires de l'induſtrie des autres nations, virent abonder chez eux les matieres premieres & les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties de l'état, porterent l'abondance dans les campagnes ; avec tout cela l'Eſpagne n'augmenta ni en force ni en conſidération publique. Sa foibleſſe reſta toujours la même, & parut même s'annoncer par des ſymptômes plus ſenſibles. « Il en eſt des royaumes arrivés une fois à l'époque de leur décadence, dit un » politique, comme d'un corps » grave, dont la chûte s'accélere de moment à autre, & » qui ne peut être arrêté ſans » quelque cauſe majeure, moins » encore prendre une direction rétrograde ». Ferdinand VI mourut ſans poſtérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Son frere Charles lui ſuccéda. Il fut toujours d'une ſanté foible, qui ne lui permit pas de faire tout ce qu'il auroit voulu. Il avoit épouſé, en 1729, Marie-Magdelene-Thérèſe, infante de Portugal.

FERDINAND I, fils naturel d'Alfonſe d'Arragon, prit poſſeſſion du royaume de Naples en 1458, qui lui fut confirmée par le pape Pie II. Il eut d'abord à ſoutenir une guerre contre pluſieurs princes qui lui conteſtoient ce royaume ; il fut battu près de Sarno ; mais ayant été enſuite ſecouru par Scanderbeg, ſes armes eurent du ſuccès ; il battit le duc de Calabre. Tranquille poſſeſſeur du royaume, il ne tarda par de tourner ſes armes contre le Saint-Siege qui lui avoit rendu des ſervices ſignalés. Innocent VIII réuſſit à faire la paix avec lui ; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvella d'abord les hoſtilités ; ce qui força le pape à l'excommunier ; mais ayant montré du regret de ſes déprédations, le pontife ſigna derechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions ſur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'o-

rage en faiſant des propoſitions avantageuſes à ce prince ; elles furent rejetées, & ce refus affligea Ferdinand ſi vivement, qu'il en mourut en 1493. Il fut peu regretté de ſes ſujets qu'il n'avoit ceſſé de vexer ainſi que ſes voiſins. Alfonſe ſon fils aîné lui ſuccéda.

FERDINAND II, fils d'Alfonſe, fut couronné roi de Naples en 1495 ; eut d'abord une guerre ſanglante à ſoutenir contre Charles VIII, roi de France, & ſes propres ſujets qui l'obligerent de ſe retirer dans l'iſle d'Iſchia. Les Vénitiens & les Eſpagnols travaillerent à le rétablir dans Naples occupé par les François. Ferdinand paroît devant cette ville avec une flotte nombreuſe en 1495, aſſiege Montpenſier, retiré dans un des châteaux de Naples, l'oblige à l'abandonner, l'inveſtit enſuite dans Attelle & le fait priſonnier. Il ne jouit point du fruit de ſes victoires. Il mourut immédiatement après que les François eurent évacué le royaume de Naples l'an 1496. Fréderic ſon oncle lui ſuccéda.

FERDINAND - ALVAREZ, duc d'Albe : *voyez* TOLEDE.

FERDINAND I, grand-duc de Toſcane, ſuccéda à ſon frere François, mort en 1587. Il gouverna ſon petit état avec une ſageſſe qui le fit aimer de ſes ſujets & eſtimer de tous les princes de l'Europe. Il prêta généreuſement à Henri IV de l'argent pour ſe ſoutenir contre la Ligue. Ferdinand mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avoit renvoyé le chapeau de cardinal, pour être grand-duc.

FERDINAND II, grand-duc de Toſcane, ſucceſſeur de Coſme II, ne ſe fit pas moins eſtimer par ſa prudence que Ferdinand I. Il ſut garder une exacte neutralité dans les guerres ſurvenues entre la France & l'Eſpagne. Comme la paix dont il faiſoit jouir ſes ſujets, augmentoit ſes revenus, il en fit un noble uſage en défendant l'Italie, & en ſecourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1668, & gouvernoit l'état de Toſcane depuis 1620. En examinant l'hiſtoire de ce prince & des autres Médicis, on voit que ce n'eſt pas la guerre qui ſoutient & fait proſpérer les états. Ils ont preſque tout obtenu d'une ſage politique : qualité plus eſtimable que tous les talens militaires.

FERDINAND DE CORDOUE, célebre Eſpagnol du 15e. ſiecle, paſſoit pour un prodige de ſcience en ſon tems, & n'en ſeroit pas un dans le nôtre, comme les ſavans du nôtre n'en ſeroient pas un dans le ſien. Il poſſédoit les ſcholaſtiques, Scot, Alexandre de Halès, Ariſtote ; ce ne ſeroit pas un ſujet d'éloge à préſent ; comme on eût été alors très-peu de choſe avec nos encyclopédies & nos petits romans. Ce qu'il y eut de ſingulier dans Ferdinand, c'eſt qu'outre ſes vaſtes connoiſſances, il peignoit, chantoit, danſoit, jouoit des inſtrumens auſſi-bien qu'aucun homme de ſon tems. La réunion de tant de talens le fit regarder par quelques-uns de ſes contemporains, comme ſor-

cier. On prétend qu'il annonça la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. On ajoute que les savans de Paris l'admirerent beaucoup en 1445. On lui attribue un traité : *De artificio omnis scibilis*, & des *Commentaires sur l'Almageste de Ptolomée*, & sur une grande partie de la *Bible*.

FERDINAND LOPEZ de Castaneda, Portugais, accompagna son pere dans les Indes, où il alloit en qualité de juge-royal. A son retour, il publia l'*Histoire de son voyage*. Elle a été traduite en françois par Nicolas de Grouchi, Paris, 1554, in-4°, en italien & en anglois. Nous ignorons les années de sa naissance & de sa mort. Il floriſſoit au 16e. siecle.

FERDINAND, (Charles) natif de Bruges, poëte, musicien, philosophe & orateur, quoiqu'aveugle dès l'enfance, professa les belles-lettres à Paris. Le pape Innocent VIII, informé de la sainteté de sa vie & de son savoir, lui permit de prendre l'ordre de diacre, en vertu duquel il exerça le ministere de la prédication avec beaucoup de zele & d'éloquence. Il mourut l'an 1496, bénédictin dans le monastere de Chézal Benoît, à 12 lieues de Bourges. Il a laissé quelques ouvrages, entr'autres : I. *De Tranquillitate animi*, Paris, 1512, qualité bien nécessaire à un aveugle, & qui ne l'est guere moins à ceux qui voient clair. II. *Monasticarum confabulationum libri quatuor*, Paris, 1515. On lui attribue assez généralement : *Speculum monasticæ disciplinæ*, Paris, 1515, in-folio.

FERDINAND, (Jean) Jésuite de Tolede, mort à Palencia en 1595, à 59 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Divinarum Scripturarum Thesaurus*, in-fol., 1594. C'est une explication des passages difficiles de l'Ecriture-Sainte par ordre alphabétique. Il devoit en donner 2 autres vol. — Il ne faut pas le confondre avec Jean FERDINAND, Dominicain Arragonnois, qui a donné 3 ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in-fol. Il y prouve la conformité de la Vulgate avec le texte hébreu.

FERDINANDI, (Epiphane) médecin célebre, né à Messagna dans la terre d'Otrante en 1569, professa la poétique, la géométrie & la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes & Casus Medici*, à Venise, in-fol., 1621. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne & en Hollande. On a encore de lui : I. *Theoremata Medica*, Venise, 1611, in-fol. II. *De vitâ propagandâ*, Naples, 1612, in-4°. III. *De Peste*, Naples, 1631, in-4°. Ferdinandi étoit un vrai philosophe : il savoit élever son ame au-dessus des disgraces. Un jour, pendant qu'il expliquoit *Hippocrate*, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune-homme de 20 ans, qui donnoit des espérances : il se contenta de répondre comme Job : *Dieu me l'avoit donné, Dieu me l'a ôté*. Un de ses amis tâchoit de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimoit

tendrement : *Je ſerois*, lui répondit-il, *indigne du nom de philoſophe, ſi dans de tels malheurs je ne ſavois pas me conſoler moi-même.* Le premier trait peint mieux le ſage & le chrétien ; le ſecond parut ſe reſſentir un peu de l'égoïſme qui fait le caractere des philoſophes profanes ; mais ſans doute qu'il parloit de cette philoſophie qui ſuppoſe & comprend les motifs religieux qui ſeuls donnent une conſolation ſolide.

FERDOUSI, le plus célebre des poëtes Perſans, répara l'obſcurité de ſa naiſſance par la beauté de ſon génie. Diſciple d'Aſſedi, il ſurpaſſa de beaucoup ſon maître, & ſe fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Hiſtoire des Rois*, en vers : il célebre dans cet ouvrage les anciens ſouverains de Perſe. Ce poëme fut, dit-on, ſi goûté du prince ſous lequel vivoit Ferdouſi, qu'il donna à l'auteur une piece d'or pour chaque diſtique, & l'ouvrage étoit compoſé de 60 mille diſtiques. Il floriſſoit l'an 1020 de J. C.

FERGUSON, (Jacques) né dans le comté de Bamf, province de Buchan en Ecoſſe, en 1710, inventa la roue aſtronomique, eſpece d'aſtrolabe utile pour obſerver les éclipſes de lune. Il ſe rendit enſuite à Londres, & il y décrivit la ligne du mouvement de la lune, que la ſociété royale avoit propoſée : la ſolution de ce problême lui valut l'entrée dans cette ſociété & une penſion de 50 liv. ſterlings. Il mourut le 16 novembre 1776. Ses ouvrages ſont : I. *Traité de Méchanique*, 1770. II. *Introduction à l'Electricité*, 1772. III. *Introduction à l'Aſtronomie.* IV. *L'Aſtronomie expliquée ſelon les principes de Newton*, 1770. V. *Leçons ſur des ſujets choiſis de Méchanique, Hydroſtatique, Hydraulique, Pneumatique & Optique*, 1776. VI. *Traité de Perſpective*, 1775. Ces ouvrages ont un grand cours en Angleterre : il y a cependant des idées hypothétiques mêlées avec les démonſtrations & les faits, ce qui éloigne ſouvent la certitude & la ſolidité du réſultat.

FERIOL, *voyez* PONT-DE-VESLE.

FERMAT, (Pierre) conſeiller au parlement de Toulouſe, naquit en 1590, & mourut en 1664. Il cultiva la juriſprudence, la poéſie, les mathématiques. Deſcartes, Paſcal, Roberval, Huygens & Carcavi furent liés avec lui. On a de Fermat des *Obſervations ſur Diophante*, & pluſieurs Lettres dans le recueil de celles de Deſcartes. Ses ouvrages furent publiés à Toulouſe en 1679, ſous le titre d'*Opera Mathematica*, en 2 vol. in-fol. La géométrie lui a preſque autant d'obligations qu'à Deſcartes, quoiqu'il ſoit beaucoup moins célebre. Sa ſageſſe a nui à ſa réputation ; il apprécia ſi bien la frivolité d'un grand nom, qu'il évita de s'en faire un. Il fut non-ſeulement le reſtaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurſeur de la moderne. C'étoit d'ailleurs un magiſtrat auſſi integre qu'éclairé.

FERNAND, *voyez* FERDINAND (Charles).

FERNANDEZ DE CORDOUE, *voyez* GONSALVE.

FERNANDEZ, (Antoine) naquit à Coïmbre en 1552, se fit jésuite, fut professeur de l'Ecriture-Sainte à Evora, & se consacra ensuite aux missions dans les Indes Orientales; de retour à Lisbonne, il y prêcha avec beaucoup de fruit, & mourut consumé de travaux & comblé de mérites à Coïmbre, le 14 mai 1628. On a de lui un *Commentaire sur les Visions de l'Ancien-Testament*, imprimé à Lyon.

FERNANVILLE, (Pierre-Simon Chaperou de St-André de) prêtre du diocese de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des anti constitutionnaires. On a de lui: I. *La Préface de la seconde Colonne des Exaples.* II. *Explication de l'Apocalypse.* III. *Lettres à Madame Mol*, in-4°.

FERNEL, (Jean-François) natif de Mont-Didier en Picardie, vint au monde en 1506. Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie & aux mathématiques, il s'appliqua à la médecine, qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint le premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Cette princesse, lui fit des présens considérables. Cet habile homme mourut en 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avoit mieux écrit avant lui sur la nature & la cause des maladies. Sa *Pathologie* en fait foi; Fernel la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés; les principaux sont: I. *Medecina universa*, Utrecht, 1656, in-4°. II. *Medici antiqui Græci qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-fol. Les *Médecins Latins* sur la même matiere ont été imprimés en 1547, in-fol. III. *Consilia Medicinalia*, Francfort, 1585, in-8°, &c. Cet illustre restaurateur de la médecine n'étoit point pour le fréquent usage de la saignée; & on le loue avec raison de s'être écarté de la méthode d'Hexelius trop prodigue du sang. On trouve dans ses ouvrages, outre une savante théorie, des faits curieux, tel que celui d'un énergumene, qui parloit grec & latin sans avoir jamais appris ces deux langues: « ce qui » prouve, dit un auteur, que » Fernel n'avoit pas cet entê- » tement philosophique, déter- » miné plutôt à nier des choses » constatées, qu'a convenir de » l'impossibilité de les expli- » quer sans recourir à des vé- » rités religieuses ». Au mérite d'excellent médecin, Fernel réunissoit celui de bon écrivain. Il parloit & il écrivoit la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savans Ultramontains qui nous reprochoient le latin barbare de nos écoles. « Ce grand » médecin, dit un auteur mo- » derne, considéroit cette lan- » gue comme la seule assortie » à sa profession, & eût regardé » comme un blasphème en ma- » tiere de science, comme en » matiere de morale, le projet » de traiter la médecine en » langue vulgaire. Une telle » innovation, fruit de l'igno- » rance & de la corruption de

» ce siecle, ne s'étoit point » offerte à l'esprit des grands » hommes qui nous ont devancés dans la carriere des connoissances humaines. Indépendamment des vues de décence & de moralité, qu'une » langue antique & chaste peut » seule réaliser; la nature même » de la médecine, ses opérations & son but s'opposent » à cette inversion. Les langues modernes changent continuellement, le résultat des » mots & des constructions » n'est point irrévocablement » fixé. Il en naîtroit des équivoques terribles; des termes » inconnus & mal interprétés, » qui dans une science de cette » nature seroient d'une conséquence affreuse. Un médecin, » quelqu'habile qu'il fût, ne » pourroit soigner que les payssans ou les bourgeois de son » canton. Il seroit nul pour les » malades dont il ne comprendroit pas la langue; au lieu » que la langue universelle le » met à même de les servir » tous, au moins ceux qui la » savent également ou qui » trouvent un interprete de » la leur, ce qui ne manque » nulle part, où il y a un » ecclésiastique ou un homme » tant soit peu lettré ». L'étude étoit la principale ou, pour mieux dire, la seule passion de Fernel. Quand il avoit des convives chez lui, il ne faisoit pas difficulté de les quitter à la fin du repas, pour se retirer dans son cabinet : excellente leçon pour ceux qui sacrifient à une politesse parasite & mal entendue un tems précieux; & plus encore pour ceux qui, par cette frivole considération, dérogent aux devoirs de leur état & aux fonctions les plus respectables.

FERON, (Jean le) né à Compiegne, avocat au parlement de Paris, publia en 1555, le *Catalogue des Connétables, Chanceliers, Amiraux, Maréchaux de France*, in-fol. Cet ouvrage, entiérement refondu par Denis Godefroi, au Louvre, 1658, a fait oublier l'édition de Feron, qui mourut âgé de 60 ans, sous le regne de Charles IX. On a encore de lui quelques autres écrits, tant imprimés que manuscrits.

FERONIE, déesse des bois, des vergers & des affranchis, tiroit son nom de la ville de Féronie, située au pied du mont Soracte, aujourd'hui St.-Silvestre. Le feu ayant un jour pris dans un bois où elle avoit un temple, ceux qui voulurent emporter la statue, s'étant apperçus que le bois dont elle étoit faite, reprenoit sa verdure, la laisserent. Son fils Hérilus avoit reçu d'elle trois ames; il n'en fut pas moins tué par Evandre, mais il fallut le tuer trois fois, comme le vainqueur lui-même le raconte au 8e. liv. de l'Enéide :

Et regem hâc Herilum dextrâ sub Tartara misi,
Nascenti cui tres animas Feronia mater
(Horrendum dictu) dederat; terna arma movenda,
Ter letho sternendus erat.

FERRACINO, (Barthélemi) né en 1692 dans le Bassan, montra, dès sa plus tendre jeunesse, ce que peut la nature toute seule. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance, une scie

qui, par le moyen du vent, faiſoit très-promptement un travail exact & conſidérable. Il imagina enſuite de faire des tonneaux à vin ſans cerceaux; & il en fit, qui étoient plus ſolides que ceux qui en ont. Ces ſuccès agrandirent bientôt la ſphere de ſes inventions. Il travailla ſur le fer, & il fit des horloges de cette matiere, qui, quoique très-ſimples, produiſoient beaucoup d'effets différens. Il inventa même une machine hydraulique auſſi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faiſoit de grandes roues dentelées. Ce qui étonna ſur-tout les méchaniciens, c'eſt la machine hydraulique faite pour le procurateur Belegno. Cette machine éleve l'eau à 35 pieds, meſure du pays: c'eſt la vis d'Archimede. Enfin c'eſt à ce célebre ingénieur que la ville de Baſſan doit le fameux pont de la Brenta, auſſi admirable par la hardieſſe que par la ſolidité de ſa conſtruction. Cet habile homme eſt mort vers le milieu du 18e. ſiecle. M. François Memmo a publié la *Vie* & les inventions de ce méchanicien, à Veniſe 1764, in-4°.

FERRAND, (*Fulgentius Ferrandus*) diacre de l'Egliſe de Carthage au 6e. ſiecle, diſciple de S. Fulgence, fut un des premiers qui ſe déclarerent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, & particuliérement contre celle de la *Lettre d'Ibas*. On a de lui une *Collection abrégée des Canons*, une *Exhortation au Comte Reginus* ſur les devoirs d'un capitaine chrétien; & quelques autres morceaux que le Jéſuite Chifflet fit imprimer à Dijon en 1649, in-4°.

FERRAND, (Jean de) *voy.* FERAULT.

FERRAND, (Jacques) natif d'Agen, docteur en médecine vers le commencement du dernier ſiecle, a laiſſé un *Traité ſur la Maladie d'Amour*, in-8°, Paris, 1623.

FERRAND, (Louis) né à Toulon en 1645, étoit avocat au parlement de Paris, où il mourut en 1699; mais il eſt moins connu ſous cette qualité, que ſous celle d'érudit. Il avoit une connoiſſance aſſez étendue des langues & de l'antiquité; mais cette connoiſſance étoit un peu confuſe. Il accable ſon lecteur de citations entaſſées ſans choix, il écrit en ſavant qui n'eſt que ſavant, & qui raiſonne de même. On a de lui: I. Un gros *Commentaire latin ſur les Pſaumes*, in-4°, 1683. II. *Réflexions ſur la Religion Chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent pluſieurs queſtions curieuſes de chronologie & d'hiſtoire, & une explication des prophéties de Jacob & de Daniel ſur le Meſſie. III. Le *Pſautier latin-françois*, 1686, in-12. IV. Quelques Ecrits de controverſe, parmi leſquels on diſtingua dans le tems ſon *Traité de l'Egliſe contre les Hérétiques, & principalement contre les Calviniſtes*, Paris, 1685, in-12. Le clergé de France fut ſi content de cet ouvrage, qu'il augmenta de deux cents livres la penſion de 800, qu'il lui avoit accordée en 1680. V. *Traité de la connoiſſance de Dieu*, publié avec des notes par un moine Bénédictin de S. Bertin en Artois; Paris, 1706, in-12.

VI.

VI. Une Lettre & un Discours pour prouver le monachisme de S. Augustin : opinion qui n'est pas adoptée par les bons critiques.

FERRAND, (Antoine) conseiller à la cour des aides de Paris sa patrie, mort en 1719, à 42 ans, faisoit de petites chansons galantes. Il joûta avec Rousseau dans l'épigramme & le madrigal. L'un & l'autre eussent dû mépriser un genre où il y avoit peu de gloire à acquérir, & où le succès est presque toujours la mesure de la honte. La plupart des Chansons de Ferrand, recueillies in-8°, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition de Couperin.

FERRAND, (Jacques-Philippe) peintre François, fils d'un médecin de Louis XIII, naquit à Joigni en Bourgogne l'an 1653. Il fut valet-de-chambre de Louis XIV, membre de l'académie de peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, & mourut à Paris en 1732, à 79 ans. Il excelloit dans la peinture en émail. On a de lui un Traité curieux sur cette matiere, imprimé à Paris en 1723, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de Miniature*.

FERRAND DE MONTHELON, ancien professeur de l'académie de Saint-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Rheims, né à Paris, & mort dans cette ville en 1754, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un *Mémoire sur l'établissement de l'Ecole des Arts*.

FERRARE, *voyez* RENÉE DE FRANCE, & ALFONSE D'EST.

FERRARI, (Barthélemi) *Ferrarius*, gentilhomme Milanois, né en 1497, institua en 1533, de concert avec Antoine-Marie Zacharie & Jacques-Antoine Morigia, l'ordre des Barnabites, si utiles depuis à l'Italie & à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

FERRARI, (François-Bernardin) prêtre de la congrégation des Oblats, docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, & mourut en 1669, à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal Fréderic Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne & l'Italie, pour recueillir des livres & des manuscrits. Il fit une riche moisson ; & dès-lors la Bibliotheque Ambroisienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages, pleins d'érudition & de recherches curieuses. Il écrit nettement & méthodiquement. Les principaux sont : I. *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1620, in-4°. Jean-Georges Grævius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Eglise à l'égard des prédications, Utrecht, 1692, in-4°. Quelques bibliographes ont dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, & qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante Episcopo*, qu'il mit au jour dans le même tems, étoit éclipsé par celui de Ferrari ; mais cette anecdote déjà réfutée par le caractere du sage & vertueux prélat, l'est encore par les faits & les dates. Le livre

de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, & 12 ans après la publication de celui de Ferrari, imprimé en 1620, in-4°. Cet ouvrage étoit un des plus rares ambroisiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recherchée. II. *Des applaudissemens & des acclamations des Anciens;* ouvrage divisé en 7 livres, & imprimé à Milan en 1627, in-4°. III. Un *Traité des funérailles des Chrétiens.*

FERRARI, (Jean-Baptiste) Jésuite de Sienne, né en 1584, mort en 1655, donna au public en 1622, un *Dictionnaire Syriaque*, in-4°., sous le titre de *Nomenclator Syrianus*, très-utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques de la Bible : travail dans lequel il fut aidé par de savans Maronites. On a encore de lui : *De malorum aureorum cultura*, Rome, 1646, in-fol., & *De florum cultura*, Rome, 1633, in-4°., & en italien, Rome, 1638, in-4°.

FERRARI, (Octavien) Milanois, né en 1518, professa la philosophie à Padoue, & mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu & sa vaste littérature. On lui doit : I. *Clavis philosophiæ Aristotelicæ*, 1606, in-8°. II. Un savant traité de l'*Origine des Romains*, en latin, Milan, 1607, in-8°. Grævius l'a inséré dans le 1*er.* volume de ses *Antiquités Romaines*, & y a ajouté les corrections nécessaires. Le style de Ferrari est pur & assez élégant.

FERRARI, (Octave) naquit à Milan comme le précédent, en 1607, & ne fut pas moins estimé. Louis XIV, la reine Christine, la ville de Milan, lui firent des présens & des pensions. Il les méritoit par son savoir; il possédoit l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages savans & curieux. I. *Sur les Vêtemens des Anciens, & les Lampes sépulcrales*, en latin, in-4°., Padoue, 1685 (*voyez* LICETI). II. *De Mimis & Pantomimis*, 1714, in-8°. III. *Origines Linguæ Italicæ*, in-fol., 1676 : livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne. IV. *Opuscula*, Helmstadt, 1710, in-8°. Ce savant mourut en 1682, à 74 ans. C'étoit un homme d'une humeur douce, sincere, affable, ami de la paix : aussi l'appelloit-on le *Pacificateur* & le *Conciliateur*. Son style est élégant & châtié, mais sans affectation; il sait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poëtes.

FERRARI, (Philippe) religieux servite, mort en 1626, est connu par une *Typographie du Bréviaire Romain*, & par un *Dictionnaire Géographique*, que l'abbé Baudrand fit réimprimer en 1682, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de Ferrari, & il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorans qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

FERRARI, (Guidon) élégant & éloquent écrivain de ce siecle, né en Italie, & mort vers 1780, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins dignes du siecle d'Au-

guſte. Il ſe fit d'abord connoître par ſon abrégé d'hiſtoire de *Vita quinque imperatorum*, ou *Mémoire de la Vie de cinq Généraux Autrichiens qui ſe ſont diſtingués dans la derniere guerre avec la Pruſſe;* Vienne, 1775, in-8°. Ceux que la frivolité du ſiècle n'a pas conduits juſqu'au mépris des langues anciennes, ne peuvent que lire avec plaiſir cet ouvrage. On y trouve, outre le mérite hiſtorique, un genre de narration qui unit la préciſion avec la majeſté & la richeſſe du langage romain. Les cinq généraux, dont l'auteur rapporte les exploits, ſont Mrs. Brown, Daun, Nadaſti, Serbelloni & Laudon. On a donné le *Recueil* de ſes Œuvres à Lugano, 1777. Il y traite en détail les actions des cinq généraux, qu'il n'avoit qu'effleurées dans l'ouvrage précédent. Son ſtyle en général reſſemble beaucoup à Cornelius Nepos; mais lorſqu'il entre dans quelque détail ſur les opérations militaires & les révolutions de la guerre, il eſt moins alors celui de Cornelius Nepos, que celui de Jules-Céſar; & c'eſt effectivement là le modele des hiſtoriens de la guerre. L'abrégé de la Vie des héros guerriers eſt ſuivie de celle de trois hommes célebres dans la littérature d'Italie, Jules-Céſar Bruſato, Thomas Ceva, & Antoine Lecchi. Viennent enſuite ſept Oraiſons latines, entre leſquelles on diſtingue celle *de optimo patre-familias;* il y a des obſervations qui renferment plus de ſageſſe & d'utilité ſur l'éducation des enfans, qu'on n'en voit dans dix traités ſur cette matiere, qui a été tant agitée dans ces dernieres années, & dont on ne ceſſe encore d'occuper le public. Le ſtyle de Ferrari s'éleve avec les choſes, & prend un nouvel eſſor quand il eſt employé à célébrer de grands événemens. Alors ſa proſe devient nombreuſe, ſes périodes s'enchaînent, ſa marche eſt plus grave & plus impoſante. C'eſt ce qu'on remarque dans le début de l'oraiſon, où il célebre la fameuſe victoire de Kolin. Il y a encore dans ce Recueil des plaidoyers ſur différens ſujets, plus ou moins intéreſſans; & c'eſt dans ceux qui le ſont moins, & qui ſemblent ne pas ſe prêter à la richeſſe & aux ornemens de l'éloquence, que l'art & les reſſources de l'auteur paroiſſent plus à découvert. L'on ne peut cependant diſconvenir que quelques-unes de ces pieces ont peu de développement, peu de force, & quelquefois un peu de ſéchereſſe. Il y a auſſi des faits qui ne ſont pas rapportés avec aſſez d'exactitude, & des narrations où l'on croit entrevoir des anachroniſmes. *Voyez* le *Journ. hiſt. & littér.*, 1 fév. 1778, pag. 168.

FERRARI, *voyez* GIOLITO DE FERRARI (Gabriel).

FERRARI, *voyez* GALATEO.

FERRARIENSIS, *voyez* SILVESTRE (François).

FERRARIIS, (Jean-Pierre de) célebre docteur en droit, natif de Pavie au quatorzieme ſiecle, compoſa, dans un âge très-avancé, une *Pratique de Droit*, 1544, in-8°., peu connue aujourd'hui.

FERRE, (Vincent) Dominicain, natif de Valence en

Eſpagne, enſeigna la théologie avec réputation à Burgos & à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires* eſtimés en Eſpagne *ſur la Somme de S. Thomas*, en 8 vol. in-fol. Il réſout toutes les difficultés avec beaucoup de netteté & de préciſion.

FERREIN, (Antoine) né à Freſpech en Agénois, l'an 1693, étoit médecin de Montpellier. Il a été de l'académie des ſciences, & profeſſeur en médecine au college-royal. Ses *Leçons ſur la Médecine*, & celles *ſur la Matiere Médicale*, publiées depuis ſa mort, chacune en 3 vol. in-12, par M. Arnault de Nobleville, prouvent qu'il avoit bien médité ſur l'art de guérir. Il l'exerça avec ſuccès juſqu'à ſa mort, arrivée à Paris en 1769.

FERREIRA, (Antoine) né à Lisbonne, publia dans cette ville en 1670, un *Cours de Chirurgie*, eſtimé, & pluſieurs fois réimprimé in-folio. L'auteur étoit chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1677.

FERRÉOL *ou* FORGEOT, (S.) martyr de Vienne dans les Gaules, fut mis à mort, à ce que l'on croit, ſous le regne de Dioclétien & de Maximien. — Il faut le diſtinguer de S. FERRÉOL, évêque de Limoges en 591, ſous le regne de Chilpéric; & de S. FERRÉOL, évêque d'Uſez en 533. On a de celui-ci une *Regle Monaſtique*, inſérée par Holſtenius dans ſon *Codex Regularum*.

FERRERA, (Jean) Eſpagnol, entreprit, par ordre du cardinal Ximenès, un *Traité complet d'Agriculture*. Il ramaſſa dans ſon ouvrage, tout ce que les anciens & les modernes avoient écrit d'important ſur ce premier art du genre humain. Il y joignit ſes obſervations particulieres, fruits d'une longue expérience. Ce livre a été très-utile dans ſon tems, & il a ſervi beaucoup à ceux qui ont depuis traité la même matiere.

FERRERAS, (Don Jean de) naquit en 1652, à Labaneza en Eſpagne. Après avoir fait ſes études avec beaucoup de ſuccès dans l'univerſité de Salamanque, il obtint au concours la cure de S. Jacques de Talavera, dans le dioceſe de Tolede. Il fut transféré enſuite à celle de S. Pierre de Madrid par ſon confeſſeur. Ferreras refuſa quelque tems après, deux évêchés conſidérables, malgré les inſtances que lui fit la cour de les accepter. L'académie de Madrid le choiſit, l'année même de ſa fondation, en 1713, pour un de ſes membres. Le roi, en confirmant un choix applaudi par tous les gens de lettres, l'honora de la charge de garde de ſa bibliotheque. Ferreras fut très-utile à l'académie naiſſante, par ſes lumieres. Il lui ſervit ſur-tout beaucoup pour la compoſition du *Dictionnaire Eſpagnol*, entrepris & publié par cette illuſtre compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. Ferreras étoit mort 4 ans auparavant, en 1735. On a de ce ſavant Eſpagnol pluſieurs ouvrages de théologie, de philoſophie, de belles-lettres & d'hiſtoire. Le plus conſidérable & le plus connu eſt ſon *Hiſtoire d'Eſpagne*, écrite en ſa langue : elle a été

traduite en françois par M. d'Hermilly, 10 vol. in-4°., Paris, 1751.

FERRET *ou* FERRETI, (Emile) né à Caſtel-Franco dans le Bolonois en 1489, ſecrétaire du pape Léon X, fut appellé à Paris par François I, qui le fit membre du parlement, & le chargea de trois légations, l'une vers les Vénitiens, l'autre vers les Florentins, la troiſieme vers l'empereur, dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Avignon en 1552. Il cultiva les muſes dans le tumulte de la cour. C'étoit un homme modeſte, modéré, libéral, dont tout le plaiſir étoit de jouer du luth & de ſe promener. Il fit mettre au-deſſus de la chaire de juriſprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ſes dépens, cette inſcription : *Peritum orno, imperitum dedecoro.* On a de lui : I. *Opera Juridica*, 1598, in-4°. II. *Ciceronis Orationes ad veterum codicum fidem caſtigatæ.*

FERRETI, poëte & hiſtorien de Vicence, dans le 14e. ſiecle, fut un de ceux qui chaſſerent la barbarie répandue en Europe, & qui firent renaître le bon goût dans les belles-lettres. Parmi les productions de ce ſavant en proſe & en vers, il y a une *Hiſtoire de ſon tems* en 7 livres, depuis 1250 juſqu'en 1318 : elle eſt curieuſe. Muratori l'a publiée dans le 9e. tome des Ecrivains de l'Hiſtoire d'Italie. On a encore de lui un *Poëme latin* ſur les beaux faits de Can de l'Eſcale.

FERRI, (Paul) miniſtre proteſtant à Metz ſa patrie, naquit en 1591, & mourut de la pierre en 1669. On lui en trouva plus de 80 dans la veſſie. Ferri étoit connu de ſon tems par ſes écrits & par ſes ſermons; à préſent il ne l'eſt plus que par la réfutation que fit Boſſuet de ſon *Catéchiſme*, publié en 1654, in-12. C'eſt par cette réponſe que ce prélat fit ſon entrée dans la république des lettres.

FERRI, (Ciro) *voy.* CIRO-FERRI... *Voyez* auſſi FERRY.

FERRIER, (Armand du) profeſſeur en droit à Toulouſe ſa patrie, enſuite préſident aux enquêtes à Paris, & maître-des-requêtes, fut choiſi pour ſe trouver en qualité d'ambaſſadeur au concile de Trente. Il y ſoutint les intérêts de la France avec une vivacité & une aigreur qui déplurent à pluſieurs prélats. Par égard à leurs plaintes, on envoya Ferrier ambaſſadeur à Veniſe. Il s'y lia avec Fra-Paolo, & lui fournit des Mémoires pour ſon *Hiſtoire du Concile de Trente*, pleins de l'eſprit de ſecte dont il étoit imbu. Ferrier mourut garde-des-ſceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, âgé de 79 ans, laiſſant quelques ouvrages. Il fit profeſſion publique du Calviniſme dans ſes dernieres années.

FERRIER, (Jean) né à Rhodès en 1619, entra chez les Jéſuites, y profeſſa, & fut enſuite confeſſeur de Louis XIV. Il mourut en 1674, laiſſant un *Traité ſur la Science moyenne*, & des écrits contre les diſciples de Janſenius.

FERRIER, (Jérémie) miniſtre proteſtant, & profeſſeur en théologie à Niſmes, embraſſa la Religion Catholique, & devint conſeiller d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attri-

bue *le Catholique d'Etat*, 1625, in-8°: c'eſt une réponſe aux reproches que les partiſans de l'Eſpagne faiſoient à la France. Il eſt encore auteur d'un *Traité de l'Ante-Chriſt & de ſes marques*, in-fol., Paris, 1615. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut aſſaſſiné avec elle par des voleurs, en 1664. Son gendre & ſa fille étoient connus par l'avarice la plus ſordide.

FERRIER, (Louis) natif d'Avignon, poëte François, fut mis à l'inquiſition de cette ville pour cette maxime d'Epicure :

L'amour pour les mortels eſt le ſouverain bien.

Mauvaiſe traduction du premier vers de Lucrece :

Æneadum genitrix, divûmque hominumque voluptas.

Ce vers ſe trouve dans ſes *Préceptes galans ;* Poëme qui courut manuſcrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12 : Ferrier ayant été abſous par le ſaint-office à la priere de ſes amis, ſe retira à Paris, & devint précepteur des fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il avoit acheté la terre de la Martiniere. Outre ſes *Préceptes galans*, dont le titre marque aſſez que ce n'eſt point un code de mœurs, on a de lui quelques tragédies & d'autres pieces d'une verſification foible, & d'un ſtyle incorrect.

FERRIER, *voy.* VINCENT-FERRIER (S.).

FERRIERE, (Claude de) docteur en droit de l'univerſité de Paris ſa patrie, naquit en 1639. Il profeſſa la juriſprudence à Paris, puis à Rheims, où il mourut en 1715, à 77 ans. Ses ouvrages ſont eſtimés, quoiqu'il ait compoſé la plupart pour ſubvenir aux beſoins preſſans d'une famille nombreuſe. Il enrichit les libraires ; mais ils ne l'enrichirent point. Les honoraires de ſes livres ſuffiſoient à peine pour le dédommager du tems qu'il ſacrifioit à leur compoſition, quoiqu'on ne puiſſe pas l'accuſer d'avoir pouſſé ce ſacrifice trop loin. Les principaux ſont : I. La *Juriſprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4°. II. — *du Digeſte*, 1688, 2 vol. in-4°. III. — des *Novelles*, 1688, 2 vol. in-4°. IV. La *Science des Notaires*, 1771, 2 vol. in-4°. V. *Le Droit de Patronage*, 1686, in-4°. VI. *Inſtitution coutumiere*, 3 vol. in-12. VII. *Introduction à la Pratique*, 1758, in-12. VIII. Des *Commentaires ſur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12. IX. Un *Traité des Fiefs*, 1680, in-4°. X. Le *Recueil des Commentateurs de la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol. Il faut avouer que la plupart des écrits de Claude de Ferriere ne ſont que des compilations, qui quelquefois manquent d'exactitude ; mais elles peuvent être regardées comme des répertoires utiles. Le *Dictionnaire de Droit*, 1771, 2 vol. in-4°, eſt de Claude-Joſeph ſon fils, qui a été doyen des profeſſeurs en droit dans l'univerſité de Paris, dont nous avons encore la *Traduction nouvelle des Inſtitutes de l'empereur Juſtinien, avec des obſervations pour l'intelligence du texte, l'application du droit François au droit Romain*, &c. Cet ouvrage, qui

eſt une augmentation de celui que ſon pere avoit donné ſur la même matiere, peut être de quelque ſecours pour les jeunes gens qui étudient le droit. Si le pere ne parvint pas à la fortune, ce n'eſt pas qu'il n'eût reçu de la nature les dons de la figure & de l'eſprit; mais ils étoient déparés par une hauteur incommode, par une prévention outrée pour ſes ſentimens & par la manie de critiquer ceux des autres.

FERRON, (Arnauld du) conſeiller au parlement de Bordeaux, ſa patrie, eſt auteur d'une *Continuation* en latin *de l'Hiſtoire* de Paul-Emile; de ſavantes *Obſervations ſur les Loix*, & d'autres ouvrages qui lui ont aſſuré le ſurnom d'*Aticus*, que lui donna Scaliger. Il fut employé dans les grandes affaires, & mourut en 1563, à 48 ans. Sa Continuation de Paul-Emile, imprimée à Paris chez Vaſcoſan, 1555, in-8°, eſt ample, ſans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII juſqu'au regne de François I. Les anecdotes qu'il rapporte ſont curieuſes, & ſes détails fort exacts. Son pere étoit auſſi conſeiller au parlement.

FERRY, (Jean-Baptiſte) prêtre, de la ſociété littéraire-militaire, né à Beſançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus de 60 ans, étoit chanoine-prébendier de l'égliſe de Ste. Magdelene en cette ville. On a de lui pluſieurs *Livres d'Egliſe* à l'uſage du dioceſe de Beſançon. *Voyez* FERRI.

FERTÉ, (Henri de Senecterre, dit le *Maréchal de la*) donna des preuves de ſon courage au ſiege de la Rochelle, à l'attaque du Pas-de-Suze, au ſecours de Caſal, à la priſe de Moyenvic, à celle de Treves, & à la bataille d'Aveſnes. Il n'étoit alors que colonel; il fut fait maréchal de camp ſur la breche d'Heſdin, pour avoir défait le ſecours que les ennemis vouloient y jeter. Il ſe ſignala à la bataille de Rocroi, & ſur-tout à celle de Lens. Il défit le duc de Lorraine, & lui tua près de 2000 hommes au combat de S. Nicolas en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il ſauva Nancy peu après, & prit la même année Chaſté, Mirecourt & Vaudrevange. Sa valeur & ſon expérience éclaterent encore en 1653, 1655, 1657 & 1658. Il prit dans ces deux dernieres années Montmédi & Gravelines. Le maréchal de la Ferté mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme Magdelene d'Angennes, morte en 1714, à 85 ans, a donné lieu à un petit *Roman* qui porte ſon nom, & qui ſe trouve avec ceux de Buſſy. Son fils, Henri-François, duc de la Ferté, mort en 1703, n'a pas laiſſé de poſtérité maſculine. Le maréchal de la Ferté étoit un homme vain & préſomptueux. Il ne pouvoit ſouffrir les ſuccès de Turenne, qu'il étoit incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de ſon humeur, il étoit fort empreſſé à faire ſa cour, & ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités.

FERTÉ-IMBAUT, (le maréchal de la) *voyez* ESTAMPES (Jacques).

FERTEL, (Martin-Dominique) imprimeur, né vers l'an 1670 : après avoir parcouru la France & l'Italie, il s'établit à St-Omer. Il a donné au public : *La Science pratique de l'Imprimerie*, St-Omer, 1723, in-4°, avec fig. Ouvrage curieux, renfermant tout ce qui eſt relatif à cet art. Il eſt mort l'an 1752.

FERVAQUES, *voy.* HAUTEMER.

FERUS, *voyez* SAUVAGE.

FESTUS, (*Pompeïus-Sextus*) célebre grammairien, abrégea le traité de Verrius-Flaccus : *De verborum ſignificatione*. Cet abrégé, très-utile ſuivant Scaliger, a été donné au public par Dacier, *ad uſum Delphini*, à Paris, 1681, in 4°, & Amſterdam, 1699, in-4°. Cette derniere édition ne vaut pas celle de Paris.

FESTUS, (*Porcius*) proconſul & gouverneur de Judée vers l'an 61 de J. C., fit citer S. Paul à ſon tribunal, lorſqu'il étoit à Céſarée. Cet apôtre ayant appellé à Céſar, Feſtus le lui renvoya ; n'oſant pas le condamner, quoiqu'il eût déjà reçu une ſomme d'argent pour n'être pas favorable à S. Paul. *Act.* 26.

FETI, (Dominique) peintre Romain, diſciple de Civoli, forma ſon goût ſur les ouvrages de Jules Romain. Il allia une grande maniere & un coloris vigoureux, à une penſée fine, à une expreſſion vive, & à une touche ſpirituelle & piquante. Le cardinal Ferdinand Gonzague, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner ſon palais, & lui auroit fait un ſort heureux, ſi la débauche ne l'eût enlevé en 1624, à 35 ans. Les deſſins de ce peintre ſont d'un grand goût, & très rares. Il laiſſa une ſœur qui ſe fit religieuſe. Elle peignoit fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ſes tableaux ; elle en fit auſſi pour les autres maiſons religieuſes de Mantoue.

FEU, (François) docteur de Sorbonne, naquit à Maſſiac en Auvergne l'an 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen, ſous Colbert, puis curé de St. Gervais à Paris en 1686 : dans ces deux places il ſe fit généralement eſtimer des grands & des petits. Il mourut le 26 décembre 1699, à 66 ans. On a de lui les 2 premiers vol. (in-4°, 1692 & 1695) d'un Cours de Théologie, qu'il n'eut pas le tems d'achever.

FEU-ARDENT, (François) Cordelier, né à Coutance en 1541, docteur de Sorbonne en 1576, étoit un zélé ligueur. Il diſſerta en chaire contre Henri III & Henri IV. Il mourut en 1610 à Bayeux, & non à Paris, comme dit Bayle ; laiſſant : I. Des *Traités de Controverſe*, où il y a de bonnes choſes, mais qui pour la maniere tiennent au goût de ſon ſiecle. II. Des Commentaires ſur pluſieurs livres de la Bible. III. Des Editions de quelques ouvrages des Peres & des Scholaſtiques. L'ardeur qu'il avoit témoignée pour la ligue, parut s'éteindre dès qu'il vit la Religion hors de danger.

FEVERSHAM, (Louis de Duras, comte de) chevalier de l'ordre de la Jarretiere, commandoit l'armée de Jacques II, lorſque le prince d'Orange fit ſa deſcente en Angleterre, l'an

1688. Le comte, abandonné de ſon armée, licencia le peu de ſoldats qui lui étoient reſtés attachés. Ce fut le motif dont ſe ſervit le prince d'Orange, pour faire mettre en priſon ce fidele ſerviteur, prétendant qu'il n'avoit pu licencier une armée royale, ſans ſa permiſſion. Il obtint pourtant ſa liberté dans la ſuite, & mourut à Londres, à l'âge de 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FEUILLADE, *voyez* AUBUSSON (François de la).

FEUILLÉE, (Louis) Minime, aſſocié de l'académie des ſciences, botaniſte du roi, naquit à Mane en Provence l'an 1660. Il entreprit, par ordre de Louis XIV, pluſieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une penſion, & lui fit conſtruire un obſervatoire à Marſeille. Le P. Feuillée, uſé par les fatigues de ſes courſes ſavantes, mourut dans cette ville en 1732. Un air modeſte & ſimple relevoit beaucoup le mérite de ſes connoiſſances. On a de lui un *Journal des Obſervations phyſiques, mathématiques & botaniques*, faites ſur les côtes de l'Amérique-Méridionale & à la Nouvelle-Eſpagne; Paris, 1714 & 1725, 2 vol. in-4°. Ce Journal, écrit durement, mais auſſi exact que curieux, peut ſervir de modele aux voyageurs, & de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le P. Feuillée préſenta au roi un grand volume in-folio, où il avoit deſſiné d'après nature tout ce que ce vaſte pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéreſſant eſt en original dans la bibliotheque du roi, de même que le *Journal de ſon voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier Méridien; à la fin, il a ajouté l'Hiſtoire abrégée de ces iſles.

FEUILLET, (Nicolas) chanoine de Saint-Cloud, près de Paris, prédicateur apoſtolique & d'une morale qui a paru ſévere, mourut à Paris en 1693, âgé de 71 ans. On a de lui (in-12, 1702) l'*Hiſtoire de la Converſion de Chanteau*, couſin-germain de Caumartin, conſeiller d'état. Feuillet en avoit été le principal inſtrument. Cette Hiſtoire édifiante, & réimprimée pluſieurs fois, eſt très-répandue. On a encore de lui des Lettres, qui peignent les ſentimens de religion dont il étoit pénétré; & une *Oraiſon funebre de Henriette d'Angleterre, ducheſſe d'Orléans*. Son portrait a été gravé par Edelinck.

FEUQUIERES, *voyez* PAS.

FÊVRE, (Jean le) avocat au parlement, & rapporteur-référendaire en chancellerie, ſous Charles V, roi de France, eſt auteur d'un poëme moral, intitulé: *Le reſpit de la mort*, 1533, in-8°, gothique. Il y en a encore une édition de Paris, 1506, in-4°.

FÊVRE, (Raoul le) chapelain de Philippe, duc de Bourgogne en 1364, eſt auteur du *Recueil des Hiſtoires Troyennes*, aſſez rare, des éditions du 15e. ſiecle, in-fol. Celles du 16e, quoiqu'auſſi bonnes, ne ſont pas recherchées.

FÊVRE, (Jacques *Fabri*, ou *Faber*, ou le) ſurnommé

d'Etaples (*Stapulenſis*) du lieu de ſa naiſſance, au dioceſe d'Amiens, vint au monde vers l'an 1455. Il fit ſes études dans l'univerſité de Paris, & y profeſſa enſuite les belles-lettres & la philoſophie. C'étoit encore le regne de la plus barbare ſcholaſtique. Le Fêvre ſut s'élever au-deſſus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inſpirerent le goût des études ſolides, & en particulier de celle des langues-meres. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choiſit pour ſon grand-vicaire en 1523; ce prélat ayant été accuſé de favoriſer les novateurs, le Fêvre, ſoupçonné de l'avoir ſéduit, fut obligé de le quitter. Il ſe retira à Strasbourg, & de là à Paris, où il fut nommé précepteur du 3e. fils de François I. La reine Marguerite, ſœur de ce prince, infectée des nouvelles erreurs, mena le Fêvre à Nérac en 1530; c'eſt là que cet habile homme, après avoir rouvert les yeux à la vérité, finit ſes jours, ſincérement converti en 1537. Ses principaux ouvrages ſont: I. Un *Traité des trois Magdelénes*, ſolidement réfuté par les Bollandiſtes & par d'autres ſavans (*voyez* FISCHER, BEDA). II. Un *Pſautier* en 5 colonnes, Paris, in-fol., 1509, avec des notes peu eſtimées. III. Des Commentaires ſur les Pſaumes, ſur l'Eccléſiaſte, ſur les Evangiles, ſur S. Paul, &c., ſavans, mais mal digérés & mal écrits. IV. *Agones Martyrum menſis Januarii*, in-fol. (ſans date ni lieu), mais du commencement du 16e. ſiecle. V. Une *Verſion françoiſe de toute la Bible*, imprimée à Anvers en 1530, 1534 & 1541, in-fol., & en 1728, en 4 vol. in-8°. L'édition de 1534, revue par des docteurs de Louvain, eſt la plus correcte, la plus exacte & la plus rare, parce qu'elle fut ſupprimée. Cette traduction, ſon ſentiment ſur la monogamie de Ste. Anne, & ſa diſtinction des Trois Maries, ſouleverent beaucoup de docteurs contre le Fêvre; ce qui l'obligea de ſe contredire dans le traité *De duplici & unica Magdalena*, in-4°, pour prouver qu'on pouvoit ſoutenir qu'il y en avoit deux, ou une ſeule. A force de varier & de tourner cette queſtion, il l'a ſi bien embrouillée, qu'on ne ſait point ce qu'il en penſoit.

FÊVRE, (Louis le) *voyez* CHANTEREAU.

FÊVRE, (Guile) ſieur de la Boderie, né dans la terre de la Boderie en Baſſe-Normandie, l'an 1541, ſavant dans les langues orientales, eut beaucoup de part à la fameuſe *Polyglotte* d'Anvers, confiée aux ſoins d'Arias Montanus. Si on le croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le penſe communément. Le Fêvre paſſa avec ſon frere Nicolas à Anvers, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla long-tems, & y inſéra le Nouveau-Teſtament en ſyriaque, avec une Verſion en latin, une Grammaire ſyriaque & une chaldaïque, & un Dictionnaire de ces deux langues. Il retourna enſuite en France, apportant pour tout fruit de ſes travaux, beaucoup de fatigues & quelque peu de réputation. A ſon retour, il fut ſecrétaire du duc d'Alençon, frere du roi Henri

III ; fut mal payé comme à Anvers, & alla mourir à la Boderie en 1598. On a de lui plusieurs ouvrages en vers & en prose, des traductions, &c. Il mêloit aux épines de l'étude des langues, les fleurs de la poésie françoise. Il eut de son tems une assez grande réputation dans ce dernier genre ; mais à l'exception de quelques pieces, où l'on trouve une certaine naïveté, qui plaît malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût ; style ampoulé, phrases inintelligibles, comparaisons forcées, expressions basses, allusions puériles, jeux de mots ridicules, plaisanteries froides. On peut consulter le P. Nicéron (*Mémoires*, tome 38e.), qui donne le catalogue de ses ennuyeuses productions.

FÊVRE de la Boderie, (Antoine le) frere du précédent, fut employé par Henri IV & par Louis XIII dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas & en Angleterre. Jacques I lui fit présent d'un bassin de vermeil enrichi de pierreries, avec ces mots : *Jacques, Roi de la Grande-Bretagne, à Antoine de la Boderie.* Le prince de Galles lui donna un diamant d'un grand prix ; & les seigneurs d'Angleterre ajouterent à tous ces présens, 150 haquenées, que la Boderie distribua à son retour à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule, que Henri IV lui demanda. *Il n'est pas juste*, lui dit ce prince, *que je sois le seul de vos amis, qui n'ait point de part à vos libéralités.* La Boderie fut très-utile à ce monarque, sur-tout dans l'affaire du maréchal de Biron, dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avoit épousé la sœur du marquis de Feuquieres, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles ; l'une mourut fort jeune, & l'autre épousa M. Arnaud d'Andilli en 1613, auquel elle apporta la terre de Pomponne. On a de lui un *Traité de la Noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8°. On a publié en 1749, ses *Lettres* & ses *Négociations*, 5 vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*, satyre que l'esprit de parti a fait valoir dans le tems, mais qui, dans le fond, n'est qu'une platitude dont la haine contre l'Espagne & les invectives contre la Ligue font tout le mérite : « Comme si » l'association des Calvinistes, » dit un auteur impartial, n'a» voit pas été une ligue, & » une ligue composée de sujets » rebelles, armée contre le » trône & l'autel ».

FÊVRE, (Nicolas le) né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il commença celle du droit à Toulouse. Nicolas avoit dès-lors le goût de l'antiquité ; il entreprit le voyage de Rome pour se perfectionner. De retour en France, il se livra aux douceurs de l'étude, tandis que la plupart des gens-de-lettres de Paris, s'occupoient des affaires de la Ligue. Henri IV, étant enfin paisible possesseur de sa couronne, choisit le Fêvre pour

précepteur du prince de Condé; & après la mort de ce roi, la reine lui confia l'éducation de Louis XIII. Il mourut 16 mois après, en 1612, à 69 ans. Quoique le Fêvre eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnoit point le titre d'auteur, ou peut-être craignoit-il les écueils de cette profession. Ses *Opuscules* furent publiés à Paris en 1614, in-4°, par le Begue. On y apperçoit un critique exact, sans être trop hardi, judicieux dans ses conjectures, & juste dans ses raisonnemens. Son style est pur, net & concis. Si ses talens le firent estimer, son caractere ne le fit pas moins aimer : il étoit humain, doux, communicatif. Il vécut dans la retraite avec la politesse d'un courtisan, & à la cour avec la simplicité d'un solitaire.

FÊVRE, (Tannegui le) né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec & du latin. Le cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de 2000 livres, pour avoir l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens-de-lettres se proposoit de le faire principal d'un college, qu'il devoit ériger sous le nom de *Richelieu*. Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savans, & à le Fêvre un protecteur. Le Fêvre qui avoit plus de cupidité que de religion, se fit protestant, & eut une classe d'humanités à Saumur, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. Il mépris, dit l'auteur du *Siecle de Louis XIV*, ceux de sa secte, & vécut parmi eux. On lui envoya des jeunes gens de cette secte de toutes les provinces de royaume & des pays étrangers. Les professeurs mêmes assistoient à ses leçons. En 1672, il se préparoit à quitter Saumur pour passer à Heidelberg, lorsqu'une fievre continue l'emporta à 57 ans. Le Fêvre étoit un vrai épicurien, & n'épargnoit rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumoit comme un petit-maître. Il lui manquoit, à la vérité, cet air aisé du grand monde; mais il y suppléoit par un verbiage étudié. Les fruits de sa plume sont : I. Des *Notes sur Anacréon*, *Lucrece*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phedre*, *Longin*, *Aristophane*, *Elien*, *Apollodore*, *Eutrope*, *Aurelius Victor*, *Denys d'Alexandrie*, &c. Le Fêvre commente ces auteurs, en homme qui connoissoit assez bien les délicatesses des langues, & qui en possédoit l'esprit. II. Deux volumes de *Lettres*, 1659 & 1665, in-4°. III. *Les Vies des Poëtes Grecs*, en françois, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée Roland, à laquelle il a ajouté ses remarques. IV. Des *Poésies grecques & latines*. Le latin de le Fêvre est pur, poli, délicat, mais pas tout-à-fait exempt de gallicismes; son siecle fournit de meilleurs modeles en ce genre. V. Des morceaux de Platon & de Plutarque, qu'il a traduits & accompagnés de notes. Son françois n'a pas les graces de son latin; on voit un homme de college, qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux

de Balzac avec l'enjouement de Voiture, & les gâte tous les deux. Il avoit un attachement inviolable à ſes amis. Dans le tems que Pelliſſon étoit priſonnier d'état, il eut le courage de lui dédier ſon *Lucrece*. Outre madame Dacier ſa fille, il eut un fils, auteur d'un petit traité paradoxal, ſous ce titre : *De futilitate Poëtices*, 1697, in-12.

FÊVRE, (Nicolas le) célebre chymiſte du dix-ſeptieme ſiecle, démonſtrateur de chymie au jardin royal des plantes de Paris, fut appellé en Angleterre pour diriger un laboratoire de chymie, que Charles II avoit formé à Saint-James, l'une de ſes maiſons royales. Ce prince l'accueillit avec diſtinction. On a de lui une *Chymie théorique & pratique*, en 2 vol. in-8°, dont la 3e. édition parut en 1674. On croit que l'auteur mourut peu de tems après. Son livre eſt un des premiers où l'on ait établi des principes & raſſemblé les découvertes faites ſur la chymie.

FÊVRE, (Claude le) peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres en 1675, fit les premieres études de ſon art dans les galeries & les ſalles de Fontainebleau. Il ſe mit enſuite ſous la diſcipline de le Sueur & de le Brun. Ce dernier ayant vu quelques Portraits de ſa main, lui conſeilla de s'appliquer à ce genre de peinture. Le Fêvre acquit en effet un talent ſupérieur pour ſaiſir la reſſemblance, & le caractere, en quelque ſorte, de la perſonne qu'il repréſentoit. Sa touche eſt vraie & ſpirituelle, ſon coloris frais & piquant. Le roi & la reine voulurent être peints par cet excellent artiſte, qui depuis fut très-employé à la cour. Le Fêvre paſſa en Angleterre, & fit dans ce royaume pluſieurs Tableaux, qui lui acquirent beaucoup de réputation & de richeſſes. Il a traité avec ſuccès quelques ſujets d'hiſtoire. On a gravé d'après ce maître. Il a lui-même gravé pluſieurs Portraits à l'eau-forte. François de Troy a été ſon éleve.

FÊVRE, (Roland le) autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des charges.

FÊVRE, (Jacques le) docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Bourges, né à Coutances au milieu du 17e. ſiecle, & mort à Paris en 1716, s'eſt fait un nom par les ouvrages qu'il a publiés pour la défenſe de l'Egliſe. Les principaux ſont : I. *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion Prétendue-Réformée*, Paris, 1682, in-12. II. *Nouvelle Conférence avec un Miniſtre, touchant les cauſes de la ſéparation des Proteſtans*, 1685, in-12 : ce livre eut un grand ſuccès. III. *Inſtructions pour confirmer les nouveaux Convertis dans la foi de l'Egliſe*. On a encore de lui : *Entretiens d'Eudoxe & d'Euchariſte, ſur l'Hiſtoire de l'Arianiſme & des Iconoclaſtes du P. Maimbourg*, 1674, in-12. *Anti-Journal des aſſemblées de Sorbonne* : critique, ou plutôt ſatyre, conduite par l'eſprit de parti.

FÊVRE, *voyez* FEBVRE (Jacques le).

FÊVRE, (André le) avocat, né à Troyes, étoit neveu

de Houdard de la Motte. Son oncle ayant perdu la vue, l'appella auprès de lui, & il fut son lecteur & son secrétaire. Il s'acquitta de ces deux emplois avec une assiduité & un zele, qui lui mériterent les éloges de toutes les ames honnêtes. Il mourut à Paris en 1768, après avoir passé ses dernieres années dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Troyes*, 1744, in-8°; réimprimés en 1756, en 2 parties in-12. Cet ouvrage, auquel M. Grosley a eu part, est dans le goût des *Mathanasius*, mais plus sagement écrit. Il y a des choses agréables, & des recherches curieuses.

FEVRET, (Charles) né à Sémur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, & mourut dans cette ville en 1661. On a de lui un *Traité de l'Abus*, composé à la priere de Louis II, prince de Condé, & dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-fol., avec des notes du célebre Gibert & de Brunet, avocat. Fevret a approfondi cette matiere; & son ouvrage est le fruit des plus longues recherches; il y a cependant des canonistes qui trouvent de l'inconvénient dans la trop grande extension de ses principes. Hauteserre l'a réfuté par ordre du clergé, qui a cru y voir compromis les droits de l'Eglise. On a encore de lui l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en 1630*, in-8°, & d'autres ouvrages en prose & en vers latins.

FEVRET DE FONTETE, (Charles-Marie) arriere-petit-fils du précédent, né à Dijon en 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Après s'être attaché pendant une longue suite d'années à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages, & de morceaux tant imprimés que manuscrits sur l'histoire de France, il conçut le projet de donner au public une nouvelle édition de la *Bibliotheque historique de la France* du P. le Long. C'est par les augmentations considérables qu'ont produit les recherches & les travaux de M. Fontete, que cet ouvrage vraiment important, & dont l'utilité peut s'étendre à tant d'objets, après être sorti des mains de son premier auteur en un seul volume in-fol., en 1719, est devenu un répertoire immense qui forme aujourd'hui 4 vol. in-fol., non compris les tables qui en composent un 5e. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales, que par ses lumieres dans la jurisprudence, son zele pour sa patrie, & son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon en 1772, sans avoir vu la fin d'une entreprise qui lui fait tant d'honneur. M. Barbeau des Bruyeres, auquel il avoit remis tout son travail dès 1764, a présidé à l'édition de cet ouvrage.

FEUTRY, (Amé-Ambroise-Joseph) avocat au parlement de Douay, né à Lille le 9 octobre 1720, & mort à Douay le 28 mars 1789, est auteur de quelques petits Poëmes, où il pourroit y avoir un peu plus de chaleur & d'action, mais où il y a de l'élégance & une versification en général, noble &

ſorte. *Le Temple de la mort, les Tombeaux, les Ruines*, portent l'empreinte d'une mélancolie douce, & de cette philoſophie ſagement ſombre, qui donne dans le ſilence des leçons utiles. Le choix du ſujet contraſte avantageuſement avec tant de bruyantes deſcriptions de fêtes, de farces, de folies d'amour & de creuſes ſpéculations philoſophiques, qui exercent les talens ou occupent l'oiſiveté des écrivains du jour, & donne de l'eſprit de l'auteur une idée avantageuſe. Dans le *Temple de la mort* on a admiré ce vers caractériſtique :

Le tems qui détruit tout, en affermit les murs.

On a auſſi de lui : *Choix d'Hiſtoires ; les Jeux d'Enfans*, poëme en proſe; *Dieu*, ode; & une édition de *Robinſon Cruſoë*. Voyez FOÉ.

FEYDEAU, (Matthieu) né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, enſuite de Beauvais, mourut en exil, à Annonai dans le Vivarès, en 1694, à 78 ans. Son attachement au parti de M. Arnauld lui avoit occaſionné beaucoup de chagrins. On a de lui : I. Des *Méditations ſur la providence & la miſéricorde de Dieu*, ſous le nom du Sr. de *Preſſigni*, in-12. II. Le *Catéchiſme de la Grace*, in-12, & d'autres ouvrages.

FEYDEAU DE BROU, (Henri) évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort en 1706, âgé de 53 ans, a donné au public : I. Une Lettre latine à Innocent XII, contre le *Nodus prædeſtinationis* du cardinal Sfondrate. II. Une *Ordonnance pour la juriſdiction des Evêques & des Curés*, contre le P. des Imbrieux, Jeſuite. III. Une *Lettre au ſujet de la Lettre à un Curieux ſur d'anciens tombeaux découverts en 1597.*

FIACRE, (S.) étant venu d'Irlande ou d'Ecoſſe en France, S. Faron, évêque de Meaux, lui donna un lieu ſolitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevoit les paſſans & les étrangers. Il mourut vers l'an 670. Les légendes lui donnent la qualité de prince. Sa *Vie* qui n'eſt guere authentique, a été publiée dans le Recueil de Surius, dans celui des Bollandiſtes (tom. 6e. d'août, pag. 598 & ſuiv.), dans les *Acta SS. Ord. S. Benedicti* de Mabillon, tom. 2, & dans les autres Hagiographes; enfin nous en avons des *Vies* imprimées à part, entr'autres celle écrite en vers & imprimée in-4°, ſans date, ni nom de ville ni d'imprimeur, & celle de Dom Pirou, Bénédictin de S. Maur, imprimée à Paris en 1636, in-12. L'hermitage de S. Fiacre eſt devenu un bourg de la Brie, fameux par ſes pélerinages; l'égliſe ou chapelle eſt deſſervie par les Bénédictins; les femmes n'entrent point dans le ſanctuaire; & l'on remarque que la reine Anne d'Autriche y venant en pélerinage en 1641, ſe conforma à cet uſage, & qu'elle fit même, à pied, le chemin depuis Monceau juſqu'à S. Fiacre. Dom du Pleſſis, qui donne un article curieux ſur ce ſaint ſolitaire (*Hiſt. de Meaux*, tom. 1., p. 51 & ſuiv.) obſerve que dans ſa chapelle il y a une pierre, ſur laquelle vont s'aſſeoir pieuſement les pélerins, pour guérir

des hémorrhoïdes, ou, selon d'autres, du *fic*, ou *mal de S. Fiacre* (*Viscus, cancri genus, carnosis partibus adhærere solitus, primò quidem calli instar durescit; postea callus in pus conversus, proximas partes depascitur.* C'est ainsi que Mabillon désigne cette maladie dans les Annales de son ordre, tom. 1, p. 344). On a prétendu que le nom de *Fiacres* avoit été donné aux carrosses de place, parce qu'ils furent d'abord destinés à voiturer jusqu'à S. Fiacre (en Brie) les Parisiens qui y alloient en pélerinage; mais Ménage, dans son Dictionnaire étymologique, atteste, comme témoin oculaire, que ces carrosses furent ainsi appellés du nom de l'image de S. Fiacre, qui servoit d'enseigne à un logis de la rue S. Antoine, où l'on a premiérement loué ces sortes de voitures. On peut concilier ces deux sentimens, en supposant que le maître de l'auberge n'avoit pris S. Fiacre pour enseigne, qu'à cause de la premiere destination de ces voitures pour ce pélerinage; la rue S. Antoine où étoit l'auberge, est précisément sur le chemin de Paris à S. Fiacre. Par la suite il étendit l'usage de ses voitures pour le service des rues de Paris.

FIACRE, frere lai de l'ordre de S. Augustin, né à Marly en 1609, & mort à Paris en 1684, se fit connoître par sa piété & diverses prédictions qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérese, son épouse, & d'autres grands personnages, avoient grande confiance en ses prieres, & s'y recommandoient souvent. Il étoit fort lié avec Claude BERNARD, surnommé le *pauvre prêtre* (voyez cet article). Sa *Vie*, imprimée à Paris en 1722, est écrite avec une simplicité qui attache. Dans son Discours préliminaire, l'auteur anonyme (que l'on sait être un Augustin, nommé *Gabriel de Ste.-Claire*) montre qu'il connoissoit les regles de la critique & qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion: « La disposition » de nos peres étoit de croire » tout à l'aveugle; ils se faisoient » conscience de douter » du moindre prodige; ils » croyoient trop. La disposition d'esprit de nos jours » (en 1722) est de ne croire » rien: s'il me falloit opter » entre ces deux extrémités, » j'aimerois mieux la puérile » crédulité de ceux qui croient » tout, &c. ». Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, & le lecteur est arrêté, à chaque pas, par des fautes grossieres qui ne sont pas relevées dans l'*Errata*. L'abbé d'Artigny en a donné, d'après un Journaliste, le Précis de ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prieres du frere Fiacre) dans le tome 6e de ses *Mémoires;* mais on voit, par ce Précis, que l'abbé n'avoit pas vu le livre même.

FICHARD, (Jean) jurisconsulte de Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut en 1581, à 70 ans. Il savoit les langues & l'histoire du droit. On a de lui: I. *Onomasticon philosophico-medico-synonymum*, 1574, in-8°. II. *Consilium matrimoniale*, 1580, in-fol.

in-fol. III. *De Cautelis*, 1577, in-fol. IV. *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4°. V. *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4°, &c.

FICHET, *voyez* FISCHET.

FICIN, (Marsile) chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues grecque & latine, naquit en 1433. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples: car quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, erreur qui lui étoit commune avec les philosophes de son tems, il avoit d'ailleurs beaucoup de mérite. Il dut à la libéralité des Médicis, des retraites agréables auprès de Florence. Il y passoit le plus de tems qu'il pouvoit, avec des amis choisis qui philosophoient, & qui partageoient avec lui les charmes de la raison & de la solitude. Ficin avoit besoin de l'air de la campagne. Son tempérament étoit mélancolique, sa santé délicate, & il ne la conservoit que par des attentions presque superstitieuses. Il changeoit jusqu'à 6 ou 7 fois de calotte par heure. La nature étoit trop foible chez lui, pour qu'elle ne succombât point, malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses Ouvrages ont été recueillis à Bâle en 1561, en 2 vol. in-fol. On y voit des Traductions d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il essaie de faire des Chrétiens, parce qu'effectivement il se trouve dans leurs ouvrages des endroits très-favorables à la Religion chrétienne, fruits sans doute de la lecture des Livres-Saints, ou de la tradition primitive, ou des notions que les Juifs avoient communiquées aux autres nations. On y trouve aussi des Ecrits de physique, de métaphysique, de morale; des Lettres en 12 livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol, rares, ainsi que son édition de la *Philosophie Platonicienne*, imprimée à Florence, in-fol., 1482.

FIDDES, (Richard) écrivain poli & savant théologien Anglois, né à Hunmamby dans le comté d'Yorck, en 1671, fut ministre à Halsham, lieu mal-sain, qu'il fut obligé de quitter. Il se retira à Putney, où il mourut en 1724. Il est auteur: I. D'un *Corps de Théologie*, 1728-1730, 2 vol. in-fol. II. De la *Vie du Cardinal Wolsey*, Londres, 1724, in-fol. III. D'un *Traité de Morale*, 1724, in-8°. IV. D'une *Lettre sur l'Iliade d'Homere*, 1714, in-12.

FIDELE, (S.) né à Sigmaringen, petite ville de la Suabe, étudia la philosophie & la jurisprudence dans l'université de Fribourg. Quelques gentilshommes curieux de voyager, ayant desiré de l'avoir pour compagnon, il parcourut avec eux, depuis 1604 jusqu'en 1610, l'Allemagne, l'Italie, la France & plusieurs provinces d'Espagne. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, & devint célebre dans le barreau; mais redoutant les écueils dont cette carriere est semée, il la quitta bientôt pour se faire capucin. Le pape Grégoire XV, qui venoit d'établir la congrégation de la Propagande, instruit du mérite de Fidele, le prépose aux missions

qui devoient se faire chez les Grisons ; il s'acquitta de son emploi avec un succès digne de son zele, & tel qu'on espéroit de ramener dans le sein de l'Eglise tout ce qui restoit d'hérétiques chez cette nation ; mais quelques-uns d'entr'eux, plus attachés à l'erreur, & par-là même jaloux de ses succès, résolurent de le perdre de la maniere la plus lâche & la plus cruelle. D'après une invitation simulée, le P. Fidele s'étant présenté pour les instruire, ils se jeterent tumultueusement sur lui & le massacrerent le 24 avril 1622. Clément XIII l'a mis au nombre des Saints.

FIDERI, empereur du Japon, fils & successeur de Taïkosama en 1598. Ongoschio son tuteur lui enleva sa couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. Fideri leva une puissante armée contre l'usurpateur ; mais celui-ci plus heureux le réduisit à s'enfermer avec sa femme & les seigneurs de son parti dans un palais, où il fit mettre le feu.

FIDIUS, *voyez* DIUS-FIDIUS.

FIELDING, (Henri) fils d'un lieutenant-général, vit le jour dans le comté de Sommerset, le 22 avril 1707. Né avec une imagination vive & même libertine, il s'abandonna, à l'âge de 20 ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé & sa médiocre fortune. A 30 ans il épousa Miss Cradock, beauté célebre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau ; mais la goutte qui l'assaillit tout-à-coup, l'obligea d'abandonner cette carriere, à laquelle il étoit d'ailleurs peu propre. La composition de 18 Comédies, ou farces, & de plusieurs Romans, & la place de juge de paix dans le comté de Middlesex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de langueur, qui l'affligeoit depuis quelque tems, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal, pour y rétablir sa santé ; mais ne s'y trouvant pas mieux, il vint mourir à Londres en 1754. La plupart de ses Romans sont traduits en françois : *Tom-Jones*, en 4 vol., *Amélie*, en 3. Les *Avsntures d'Andrews*, 2 vol. *Roderic Randon*, 3 vol. in-12. *Voyage dans l'autre Monde*, in-12. Les *Comédies* de Fielding ne sont pas du premier mérite ; elles offrent pourtant des scenes agréables, & quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie & d'une maniere originale. Quant à ses Romans, on y trouve de belles situations, des sentimens touchans, d'excellens caracteres, dont quelques-uns sont neufs ; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas & les menus détails. On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françoises, du moins dans celle d'*Amélie*. *Tom-Jones* a été réduit de 6 vol. à 4 ; encore il y en a deux de trop. Fielding donna pendant quelques mois une espece de *Journal de morale*, qui avoit les mêmes imperfections que ses Romans. C'étoit un tas d'observations faites à la hâte & dans les rues, maladroitement cousues à des lieux communs, satyriques & mo-

raux, dont l'effet ne ſera certainement pas de rendre les hommes meilleurs.

FIENNE, (Robert de) vieux guerrier, qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais le roi Charles V voulant gratifier du Gueſclin de cette charge, de Fienne donna ſa démiſſion en 1370. Sa famille a ſubſiſté juſqu'à nos jours.

FIENUS, (Thomas) d'Anvers, né en 1567, fut appellé à Louvain en 1593, pour remplir une chaire de médecine. Il la quitta au bout de ſept ans, pour ſe rendre à la cour de Maximilien, électeur de Baviere, en qualité de ſon médecin; il n'y reſta qu'un an, & il vint reprendre ſa chaire à Louvain, où il mourut en 1631. Il eſt regardé comme un médecin très-ſavant. Il en eſt peu de ſon tems qui l'aient égalé dans la connoiſſance de l'hiſtoire naturelle & la chirurgie. On a de lui: I. *De viribus imaginationis*, in-8°. II. *De formatione & de animatione fœtûs*, in-8°. III. *Apologia pro libro præced.*, in-8°., 1629. IV. *De cauteriis*, in-8°., dont la meilleure édition eſt de Londres, 1733, in-4°. V. *Libri Chirurgici*, 1649, in-4°.; & d'autres livres bien reçus dans leur tems. Son pere, Jean FIENUS, médecin à Anvers, mort à Dordrecht, en 1585, donna un traité *De ſtatibus humanum corpus moleſtantibus*, 1682, in-8°., curieux.

FIESQUE, (Jean-Louis de) comte de Lavagne, d'une des plus grandes familles de Genes, naquit avec des qualités qui auroient pu lui procurer une vie heureuſe; mais ſon ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitoit ſa jalouſie; il ſe ligua d'abord avec les François, qui vouloient recouvrer Genes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'étoit l'entrepriſe d'une ame lâche, d'aimer mieux aſſurer ſa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître. A l'entrée de la nuit du *1er.* janvier 1547, les conjurés commencerent d'exécuter leur projet. Ils s'étoient déjà rendus maîtres de la Darſene, lieu où ſont les galeres, lorſque la planche ſur laquelle le comte paſſoit pour entrer dans une galere s'étant renverſée, il tomba dans la mer & ſe noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef rallentit l'ardeur des conjurés, & la république fut ſauvée. On punit le crime de Fieſque ſur ſa famille; elle fut bannie de Genes juſqu'à la 5e. génération, & ſon palais fût raſé. Le cardinal de Retz a donné l'Hiſtoire de cette Conjuration, in-8°, 1665. Cet ouvrage n'eſt qu'une eſpece d'abrégé de l'Hiſtoire de la même conſpiration, publiée en italien par Maſcardi, & traduite en françois par Fontenai Ste.-Genevieve, 1639, in-8°.

FIEUBET, (Gaſpard de) ſeigneur de Ligny, conſeiller au parlement de Toulouſe ſa patrie, enſuite chancelier de la reine Marie-Thereſe d'Autriche, & conſeiller d'état, mourut aux Camaldules de Grosbois en 1694, à 67 ans. Il a laiſſé quelques petites *Pieces de Poéſie*, répandues dans divers recueils. On les lit avec

plaisir, par la délicatesse, la légéreté & le naturel qui y regnent. Sa fable sur-tout intitulée *Ulysse & les Syrenes*, est très-estimée.

FIEVRE, déesse adorée par les Romains, particuliérement dans les provinces où les fievres étoient fréquentes & dangereuses. On lui dressoit des autels avec les inscriptions les plus flatteuses. C'est ainsi qu'on lit sur un ancien monument à Ostrohow en Transilvanie :

FEBRI DIVÆ,
FEBRI SANCTÆ,
FEBRI MAGNÆ.

FIEUX, (Jacques de) entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, & fut docteur de la maison de Navarre. Son talent pour la prédication le rendit célebre, & lui mérita l'évêché de Toul, auquel il fut nommé en 1676. Il y publia l'année suivante des *Statuts Synodaux*, qui depuis ont servi de regle en cette église; & fit de fréquentes visites dans son diocese, toujours avec grand fruit. Son zele, sa douceur, son éloquence, lui gagnerent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu par-tout comme il méritoit, avec des témoignages unanimes d'estime & de confiance, sur-tout dans la Voige, où l'on n'avoit point vu d'évêque de mémoire d'homme. M. de Fieux avoit une sagacité singuliere pour la décision des cas de conscience, & il publia en 1679 un *Ecrit sur l'usure*, très-estimé, qui fut principalement utile dans son diocese, où ce vice avoit jeté de profondes racines. Il mourut à Paris dans les sentimens de la plus tendre piété, qui avoit présidé à tous ses travaux.

FILANGIERI, (Gaëtan) gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, & conseiller au département des finances, mort à Naples en 1788, à la fleur de son âge, est auteur de *la Science de la Législation*, en italien, dont on a donné une traduction françoise; Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Les maximes philosophiques qu'il a répandues dans cet ouvrage, lui ont fait une prompte réputation dans un certain monde. Si l'on excepte quelques passages sur le despotisme des rois & les abus du gouvernement militaire, on peut dire que ce n'est qu'une répétition de ce qu'on voit ailleurs, à quelques paradoxes près qui sont propres à l'auteur. Et dans le fait, que peut-on dire de nouveau sur une matiere telle que la législation, sans se perdre dans des spéculations hasardées & dangereuses? « Ne comprendra-» t-on jamais, dit un vrai poli-» tique, combien il est dange-» reux dans un état de souffrir » que des hommes sans mis-» sion, souvent sans talent & » sans lumieres, déclament à » tort & à travers contre les » usages reçus, contre les an-» ciens établissemens, frondent » ce qu'il y a de plus respecta-» ble, foulent aux pieds tous » les principes, sous le spé-» cieux prétexte de s'élever » contre les abus, & de dé-» truire les préjugés. Le public » toujours avide de nouveau-» tés, toujours disposé à con-» fondre la témérité & l'audace » avec le génie, toujours dupe » de l'emphase & des promesses

» des charlatans, ſe perſuade » aiſément que des hommes » qui jugent & qui condamnent » avec tant de hardieſſe, ont » des vues ſupérieures, & que » nos ancêtres n'avoient pas le » ſens commun; il ſe pénetre » des idées & des maximes de » ces réformateurs, d'autant » plus flatteuſes, qu'elles pa- » roiſſent neuves; & quel mal » n'en réſulte-t il pas pour la » nation »? En 1788, il parut à Paris trois autres volumes de *la Science de la Légiſlation*. Ces trois volumes poſthumes reſſemblent parfaitement aux autres, à cela près que l'auteur devenu plus conſtant, plus hardi, déguiſe moins certaines opinions, que le crédit toujours croiſſant du philoſophiſme lui a paru rendre plus aiſément admiſſibles. Il y a de bonnes choſes, il y en a beaucoup de mauvaiſes. Le nombre de celles-ci eſt encore allé en croiſſant dans les 7 & 8e. volumes, publiés à Paris en 1791. Il y regne de plus un ton de morgue & de vrai fanatiſme, une légéreté & une inconſéquence d'idées, & tant de ſpéculations creuſes, dangereuſes, tyranniques & impraticables, qu'on eſt fondé de douter que ce ſoit réellement une ſuite & une traduction de l'ouvrage italien, & de préſumer que c'eſt plutôt la production de quelque démocrate Pariſien, dont la tête n'aura pu conſerver une organiſation ſaine au milieu des mouvemens de la révolution.

FILASTRE, (Guillaume) évêque de Tournay dans le 16e. ſiecle, dont nous avons une eſpece de *Chronique*, que les curieux de tout ce qui concerne l'Hiſtoire de France recherchent encore, quoique ſurannée. Elle fut imprimée l'an 1517, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui: *La Toiſon d'Or*, Paris, 1530, 2 vol. in-fol.

FILCHIUS, (Benoît) né d'une famille noble de la Grande-Bretagne, fut élevé dans les principes du calviniſme & attaché à la ſecte puritaine. Rendu à Paris dès l'âge de 24 ans, il y abjura cette ſecte, qui ne faiſoit que de naître, pour rentrer dans la religion de ſes peres, que ſes compatriotes n'auroient jamais abandonnée, ſi, comme lui, ils avoient eu le courage de ſe déterminer en faveur de la vérité, contre l'intérêt de leurs propres paſſions. Son grand amour pour la vertu lui fit embraſſer dans cette même ville, l'ordre auſtere des Capucins; après quoi il repaſſa dans ſa patrie en 1559, dans le deſſein d'y rétablir la vraie Religion: mais les hérétiques ayant découvert ſon état & ſes vues, le déférerent à la reine Elizabeth, qui le retint dans une étroite priſon, pendant l'eſpace de trois ans, après leſquels Henri III, roi de France, obtint ſon élargiſſement, le fit revenir à Paris, & l'honora de ſa bienveillance particuliere. Delà juſqu'à ſa mort, le P. Benoît compoſa pluſieurs ouvrages, analogues à ſon zele, à ſa piété & à ſes lumieres, tels que: I. *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ ſpiritualis*, &c. Cet ouvrage écrit d'abord en anglois, puis traduit en flamand & en françois, fut mis auſſi en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant

sa mort : il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe & ailleurs. II. *Soliloquium pium & grave*, &c., dans lequel il explique les motifs de sa conversion. III. *Liber variorum exercitiorum spiritualium*, &c., Viterbe, 1608. IV. *Eques christianus*, &c., 2 vol. in-12, Paris, 1609. M. Thayer, ministre protestant, nouvellement converti à la Religion Catholique, fait le plus bel éloge de cette production, qui n'a pas peu contribué à le ramener dans le sein de l'Eglise. Voyez *la Relation de la conversion de M. Jean Thayer*, 4e. édition, Liege, 1789, pag. 18, & le *Journal historique & littéraire*, 1er. février 1789, pag. 174.

FILESAC, (Jean) docteur de Sorbonne & curé de S. Jean-en-Greve, mourut à Paris sa patrie, doyen de la faculté de théologie, en 1638. Il a composé plusieurs ouvrages sur des matieres ecclésiastiques & profanes, remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un tissu de passages, qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions écrites très-durement, & lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de l'autorité des Evêques*, Paris, 1606, in-8°. II. Un autre *du Carême*. III. *De l'Origine des Paroisses*. IV. Des *Traités de la Confession auriculaire*, de l'*Idolâtrie* & de l'*Origine des anciens Statuts de la Faculté de Paris*, &c. Ils sont réunis sous le titre d'*Opera pleraque*, Paris, 1621, in-8°.

FILICAIA, (Vincent de) poëte Italien, sénateur de Florence sa patrie, né en 1642 & mort en 1707, fut membre de l'académie de la *Crusca* & de celle des *Arcades*. Ses *Poésies*, publiées en 1707, in-fol., par son fils, réimprimées à Venise, 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, & respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde. Il n'étoit pas riche : Christine, reine de Suede, sachant qu'il avoit de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien ; & sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entiérement. *Voyez* l'éloge de ce poëte dans les *Vies des Arcadi* de Crescimbeni.

FILLASSIER, (Marin) prêtre Parisien, mort en 1733, à 56 ans, fut curé de campagne, & ensuite chapelain des Dames de Miramion. Il est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Sentimens chrétiens, propres aux Personnes infirmes*, in-12. Ouvrage qui n'est composé que de passages de l'Ecriture & des Peres. Le P. Bouhours en avoit donné un semblable, tiré exclusivement de l'Ecriture-Sainte.

FILLEAU, (Jean) professeur en droit & avocat du roi à Poitiers, mort en 1682, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle Doctrine des Jansénistes, imprimée par le commandement de la reine*, Poitiers, 1654, in-8°. C'est dans le second chapitre que l'on trouve l'anecdote connue sous le nom de *Projet*

de Bourgfontaine. Filleau raconte que ſix perſonnes qu'il n'oſe déſigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étoient aſſemblées en 1621, pour délibérer ſur les moyens de renverſer la Religion & d'élever le déiſme ſur ſes ruines. On a imprimé en 1756 : *La Réalité du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12 : ouvrage auquel on a oppoſé : *La Vérité & l'Innocence victorieuſes de la Calomnie, ou Huit Lettres ſur le projet de Bourgfontaine*, 1758, en 2 vol. in-12. Le plus fort argument employé dans cette réfutation, eſt que la *Réalité* a été brûlée par arrêt du parlement de Paris du 21 avril 1758; mais l'auteur (D. Clémencet) ne ſongeoit pas que les *Provinciales* avoient été brûlées par arrêt du parlement de Provence, du 9 février 1667. Quoi qu'il en ſoit, la *Réalité*, mal à propos attribuée au P. Patouillet (*voyez* ce mot) a été réimprimée pluſieurs fois, traduite en latin ſous le titre de *Veritas conſilii Burgofonte initi*, en allemand, en flamand, & autres langues. Dans les dernieres éditions, on trouve une longue réponſe aux *Huit Lettres*. La meilleure édition eſt celle de Liege, 1787, 2 vol. in-8°. « La poſtérité » ayant ſous les yeux les événemens qui lui ſont réſervés, » jugera peut-être mieux que » nous, ſi ce projet a exiſté ou » non ». Voilà ce que nous diſions en 1783. Ces *événemens* n'étoient pas bien loin. Peu d'années après on vit le janſéniſme intimement uni au philoſophiſme, tranſmettre à celui-ci ſes erreurs propres, & ce fanatiſme de ſecte qui porta la dévaſtation dans l'Egliſe de France. Un auteur moderne a porté de la *Réalité*, le jugement ſuivant : » Je ſuis loin de garantir toutes » les conjectures, combinaiſons & rapprochemens de » l'auteur. Quoique l'enſemble » préſente un tableau frappant, » & que les événemens ne » ſoient que trop propres à lui » concilier la confiance des lecteurs, je crois néanmoins que » l'auteur a trop légérement » déſigné quelques coopérateurs de cette œuvre d'abord » ſi myſtérieuſe, & aujourd'hui » ſi manifeſte dans ſes effets. » Des liaiſons d'amitié, ainſi » que des démarches, ou écrits » inconſidérés, ne ſuffiſent pas » pour accuſer ces intentions, » ſur-tout dans un tems où le » véritable eſprit de la ſecte » étoit peu connu, & où les » gens de bien ont pu être les » dupes des apparences (*voyez* ARNAULD Henri). Quant » aux ſix principaux acteurs, » dont il eſt queſtion dans le » projet, nous en abandonnons » le jugement à ceux qui auront combiné ſans prévention leurs ouvrages & leur » conduite, avec la tâche reſpective que la *Relation* de » Filleau leur attribue » (*voyez* JANSENIUS, MONTGERON, PARIS, &c.). On a encore de Filleau : I. Les *Arrêts notables du Parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol. II. *Les Preuves hiſtoriques de la Vie de Sainte Radegonde.* III. Traité *de l'Univerſité de Poitiers.*

FILLEAU DE LA CHAISE, *voyez* CHAISE (Jean de la).

FILLIUCIUS, (Vincent) Jéſuite, né à Sienne en 1566, enſeigna la philoſophie, les ma-

thématiques, la théologie, fut pénitencier à Rome, & casuiste en chef du saint-office. Il mourut en 1622. On a de lui des *Questions Morales*, Lyon, 1633, où il paroît quelquefois enseigner une morale trop indulgente.

FINÉ, (Oronce) né à Briançon en Dauphiné l'an 1494, fut choisi par François I pour professer les mathématiques au college-royal. Il avoit beaucoup de génie pour la méchanique : il fit une horloge d'une singuliere invention. On a de lui plusieurs Ouvrages de Géométrie, d'Optique, de Géographie & d'Astrologie, réunis en 3 vol. in-fol., 1532, 1542 & 1556. Il étoit fort attaché à l'astrologie, & plus qu'un géometre n'auroit dû l'être ; mais, on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Finé mourut très-pauvre en 1555. Les beaux-esprits chargerent son tombeau de vers & d'épitaphes. Il avoit pris pour devise : *Virescit vulnere virtus.*

FINIGUERRA, *voyez* MASO.

FIORI, (Mario di) peintre, *voyez* MARIO.

FIRENZUOLA, (Ange) poëte Florentin, & religieux de la congrégation de Vallombreuse, avoit auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de Nanini, qui étoit celui de sa famille. Il fut connu & estimé du pape Clément VII, qui prenoit plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après 1545. Il a beaucoup écrit en vers & en prose. L'édition de ses *Œuvres* en ce dernier genre, à Florence, 1548, in-8°, & celle de ses *Poésies*, 1549, in-8°, sont recherchées. Sa traduction de l'*Ane d'Or*, Venise, 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui, avec ceux de Berni. Il a aussi fait quelques comédies : *Il Lucidi*, Florence, 1549, in-8°. *La Trinuzia*, 1551, in-8°. Son *Discours des Animaux* a été traduit en françois, Lyon, 1556, in-16 ; & par la Rivey, 1579, in-16. Son *Discours de la beauté des Dames*, l'a été par J. Pallet, Paris, 1578, in-8°.

FIRMICUS-MATERNUS, (*Julius*) fit paroître, sous les enfans de Constantin, un excellent traité *De la Fausseté des Religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la Religion Chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* à Leyde, en 1672, in-8° ; & en 1699, avec les notes de Jean Wouver. On lui attribue encore *VIII Livres d'Astronomie*, imprimés par Alde Manuce en 1499, in-folio ; mais cette derniere production paroit être d'un autre Julius Firmicus, qui vivoit dans le même tems. Elle est pleine de rêveries.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origene, prit parti pour S. Cyprien, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avoient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit, dit-on, sur cette question une *Lettre à S. Cyprien*, dans laquelle toutes les raisons qui pouvoient autoriser la pratique des églises

d'Afrique ſont expoſées avec force (*voyez* S. CYPRIEN). Cependant dans une Diſſertation du P. Marcellin-Molkenbuhr, Récollet, imprimée à Munſter en Weſtphalie, 1790, in-4°, on prétend que cette Lettre eſt fauſſement attribuée à Firmilien & qu'elle eſt de quelque Donatiſte d'Afrique après le 4e. ſiecle, qui l'a attribuée à Firmilien pour lui donner plus de poids : les raiſons détaillées dans cette Diſſertation ſont très-plauſibles. Firmilien préſida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samoſate. Il étoit près de ſe rendre à un ſecond ſynode, où cet hérétique opiniâtre devoit être anathématiſé ; mais il mourut en chemin l'an 269, ſelon le P. Pagi & M. Fleury. Baronius place ſa mort à l'an 272. L'auteur de la Diſſertation citée ci-deſſus, prouve que le 2e. concile d'Antioche n'a pas été célébré avant l'an 272, & que conſéquemment Firmilien a vécu juſqu'à cette année.

FIRMIN, nom de quatre évêques ; le 1er., évêque d'Amiens & martyriſé au 3e. ſiecle ; le 2e., évêque de la même ville au 4e. ſiecle ; le 3e., évêque d'Uzès ; & le 4e., de Mende.

FIRMIUS, (*Marcus*) homme puiſſant de Séleucie en Syrie, ſe fit proclamer empereur en Egypte, pour venger la reine Zénobie, dont il étoit ami. Aurélien marcha contre lui, le fit priſonnier, & après lui avoir fait ſouffrir toutes ſortes de tourmens, il s'en délivra tout-à-fait l'an 273. C'étoit un homme d'une taille giganteſque & d'une force ſurprenante. On l'appeloit *le Cyclope*. On frappoit, dit-on, ſur ſa poitrine, comme ſur une enclume, ſans qu'il en reſſentît aucune douleur. Le commerce immenſe qu'il faiſoit avec les Sarraſins & les Indiens, lui avoit acquis une grande conſidération dans l'Orient.

FIRMUS, général des Maures en Afrique, ſe révolta contre Valentinien I, l'an 375 de J. C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains.

FISCHER *ou* FISHER, (Jean) né au dioceſe d'Yorck vers 1455, docteur & chancelier de l'univerſité de Cambridge, évêque de Rocheſter, confeſſeur de la reine Marguerite, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnoître ſon éleve pour chef de l'égliſe Anglicane, lorſque ce prince ſe ſépara de Rome pour une maîtreſſe. Henri le fit mettre en priſon, & ayant appris que le pape Paul III lui deſtinoit un chapeau de cardinal, il dit en ſe moquant du pape : « Qu'il » envoie ſon chapeau de car- » dinal quand il voudra ; je » ferai en ſorte que, quand il » arrivera, la tête pour laquelle » il eſt deſtiné, ne ſubſiſte » plus ». En effet, Henri fit auſſi-tôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans, & les ſervices qu'il avoit rendus à ce monarque, auroient dû lui épargner une mort ſi cruelle, quand même ſes vertus & ſon innocence n'euſſent point fait ſon éloge. Fiſcher avoit un

grand ſens & un jugement très-ſolide. C'eſt un des meilleurs controverſiſtes de ſon tems. Toutes ſes *Œuvres* ont été publiées en un volume in-folio à Wurtzbourg en 1597. On y voit pluſieurs traités contre les erreurs de Luther, un *De unica Magdalena* contre Jacques le Fêvre d'Etaples & Joſſe Clicthoue (*voyez* MAGDELENE). On y a ajouté l'ouvrage qui porte le nom de Henri VIII contre Luther, que quelques-uns croient avoir été fait par Fiſcher.

FISCHER, (Jean-Bernard) architecte Allemand, a conſtruit les plus beaux édifices modernes de Vienne; entr'autres les écuries de l'empereur, la chancellerie de Bohême, le *Belvedere*, ou palais du prince Eugene, celui de Schonbrun. Il eſt mort en 1724. Si ces édifices ne ſont pas ſans défauts, ils ſont dans leur enſemble d'une compoſition grande & noble: le dernier ſur-tout, quoique les décorations extérieures ſoient peut-être trop chargées, a de grandes beautés. S'il étoit plus vaſte, on en eût fait depuis long-tems la réſidence impériale. Comme il fut bâti des dépouilles des Turcs, un littérateur a propoſé d'y mettre pour inſcription, ce vers de Virgile :

Barbarico poſtes auro ſpoliiſque ſuperbi.

FISCHET, (Guillaume) docteur de Sorbonne, recteur de l'univerſité de Paris en 1467, appella 2 ans après (de concert avec Jean de la Pierre ſon ami) Martin Crantz, Ulric Gering, & Michel Friburger, imprimeurs Allemands, qui mirent ſous preſſe les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fiſchet s'oppoſa au deſſein de Louis XI, qui vouloit faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Beſſarion, en 1470. Le pape Sixte IV le combla d'honneur & le fit ſon camérier. On a de Fiſchet une *Rhétorique* & des *Epîtres*, dont le ſtyle eſt au-deſſus de ſon ſiecle; elles furent imprimées en Sorbonne in-4°, 1471.

FISEN, (Barthélemi) né à Liege en 1591, entra chez les Jéſuites en 1610, ſe rendit habile dans l'éloquence latine, dans l'hiſtoire & les antiquités de ſon pays. Il mourut le 26 juin 1649. Ses ouvrages ſont: I. *Origo prima feſti Corporis Chriſti*, Liege, 1628, in-12. Cette hiſtoire eſt écrite avec ſoin & a coûté beaucoup de recherches. II. *Hiſtoria Eccleſiæ Leodienſis*, Liege, 1696, in-fol. C'eſt une Hiſtoire qui commence 600 ans avant J. C. & va juſqu'en 1612. On ſent qu'elle remonte trop haut pour que les premiers ſiecles ne ſoient farcis de faits pluſqu'incertains. Toute cette Hiſtoire eſt partagée en trente & un livres, ſuivis chacun de notes, où l'auteur éclaircit les difficultés qu'il rencontre en ſon chemin, & produit de tems en tems des pieces juſtificatives. Le ſtyle eſt beau & peut-être trop oratoire & trop fleuri pour une hiſtoire. III. *Flores Eccleſiæ Leodienſis*, Lille, 1647, in-fol. Ce ſont les vies des Saints du dioceſe de Liege, rangées ſelon l'ordre du calendrier. Fiſen y a fait entrer des liſtes exactes des abbés & des

abbeſſes de tous les monaſteres du diocèſe de Liege. Cet ouvrage eſt utile & curieux.

FITE, (Jean de la) miniſtre de la religion prétendue-réformée, né dans le Béarn d'une famille noble, ſortit de France pour cauſe de religion. Après avoir achevé ſes études en Hollande, il devint miniſtre de l'égliſe Françoiſe de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Son ouvrage le plus connu eſt intitulé : *Eclairciſſement ſur la matiere de la Grace, & ſur les devoirs de l'Homme*, 2 vol. in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec ſon aïeul Jean de la FITE, miniſtre de l'égliſe de Pau, dont on a des *Sermons* & des *Traités de Controverſe.*

FITZHERBERT, (Antoine) célebre juriſconſulte Anglois du 16e. ſiecle, s'illuſtra par ſon érudition, & plus encore par ſa probité & ſon attachement à la religion de ſes peres. Il prédit les malheurs qui devoient naturellement ſuivre le ſchiſme, & défendit à ſes enfans d'acheter des biens enlevés aux monaſteres, & même d'accepter ceux qu'on pourroit leur offrir. Sous le regne de Marie, on reconnut la vérité de ſa prédiction & la ſageſſe de cette défenſe. Il mourut le 27 mai 1538. On a de lui : I. *Epitome juris.* II. *De l'office & de l'autorité des Juges de paix.*

FITZHERBERT, (Thomas) petit-fils du précédent, né en 1552, Jéſuite en 1614, mort en 1640, eſt connu par un *Traité de politique & de religion contre Machiavel*, Douay, 1615, in-4° ; & par une diſquiſition pleine de ſageſſe & de ſaine morale, intitulée : *An ſit utilitas in ſcelere ;* Rome, 1610, in-8°.

FITZHERBERT, (Nicolas) autre petit-fils d'Antoine & couſin du précédent, né en 1550, s'attacha au cardinal d'Alain, & mourut en 1612. On lui doit : I. *Vita cardinalis Alani*, 1608. C'eſt un tribut de reconnoiſſance qu'il paie à ſon bienfaiteur. II. *De continuatione Religionis Chriſtianæ in Anglia*, 1608. III. *Oxonenſis Academiæ deſcriptio*, 1602.

FITZ-JAMES, (Jacques de) duc de Berwick, fils naturel de Jacques II & d'Arabelle Churchill, ſœur du duc de Marleborough, naquit en 1671, à Moulins, où ſa mere le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Il porta les armes dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il ſe trouva en 1686, au ſiege de Bude où il fut bleſſé, & à la bataille de Mohacs en 1687, que les impériaux gagnerent ſur les Turcs. Le jeune Berwick ſignala ſa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chaſſé de ſon trône par ſon gendre, Berwick le ſuivit en France, lieu de ſon aſyle. Il repaſſa enſuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'abſence de milord Tirconnel, qui en étoit vice-roi. Il ſe diſtingua l'an 1690, au ſiege de Londonderri, & à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué ſous lui. Berwick ne montra pas moins de bravoure dans le cours de cette guerre, & pendant les premieres campagnes de la ſuivante. Louis

XIV lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places & de forteresses. Rappellé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siege devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, & soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France : dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé la même année pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Il gagna, en 1707, la bataille importante d'Almanza sur milord Gallowai & le comte de Las Minas. Philippe V récompensa le vainqueur comme le méritoient de si grands services. Il le créa duc de Leria & de Xerica au royaume de Valence ; le fit chevalier de la Toison-d'Or, & attacha à son duché une grandesse de la premiere classe. Berwick soutint la gloire qu'il s'étoit acquise à Almanza, par la prise de Barcelone, le 12 septembre 1714 ; il étoit alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant rallumé la guerre en 1733 entre l'Empire & la France ; le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siege devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carriere le 12 juin 1734, la place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Le maréchal de Berwick étoit aussi estimable par ses vertus chrétiennes & civiles que par ses talens militaires. Le président Montesquieu qui avoit connu particuliérement cet illustre capitaine, nous en parle en ces termes : « J'ai vu de loin dans » les livres de Plutarque, ce » qu'étoient les grands hommes ; j'ai vu en lui de plus » près ce qu'ils sont, je ne connois que sa vie privée : je » n'ai point vu le héros, mais » l'homme d'où le héros est » parti.... Il aimoit ses amis : » sa maniere étoit de rendre » des services, sans vous rien » dire ; c'étoit une main invisible qui vous servoit.... Il » avoit un grand fonds de religion. Jamais homme n'a » mieux suivi ces loix de l'Evangile, qui coûtent le plus » aux gens du monde : enfin, » jamais homme n'a tant pratiqué la Religion, & n'en a » si peu parlé.... Il ne disoit » jamais de mal de personne ; » aussi ne louoit-il jamais les » gens qu'il ne croyoit pas » dignes d'être loués ». Ses *Mémoires* ont été publiés en 1778, 2 vol. in-12. Ils sont pleins de cet intérêt que donne la vérité énoncée d'un ton simple, & affranchie des petits artifices de l'égoïsme. Ils sont d'un usage admirable pour réfuter les petits contes romanesques & calomnieux, par lesquels on ne cesse de défigurer l'histoire du siecle de Louis XIV. Ceux que l'abbé Margon avoit publiés en 1737, ne sont plus lus que des personnes qui aiment mieux les romans & les satyres que les histoires.

FITZ-JAMES, (François, duc de) fils du précédent, renonça aux dignités de son pere, dont il avoit la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique, en 1727. Il fut abbé de S. Victor, évêque de Soissons en 1739, & mourut en 1764, dans sa 55e. année. Ses *Instructions Pastorales* & son *Rituel*, dont les Instructions sont imprimées en 2 & en 3 vol. in-12, ont fait beaucoup de bruit; quelques-uns de ces écrits ont été condamnés à Rome & censurés par plusieurs évêques de France: les Jansénistes le regardoient comme un des principaux appuis du parti; cependant l'on ne connoît de lui aucune démarche d'opposition formelle, aux décisions de l'Eglise.

FIZES, (Antoine) célebre médecin de Montpellier sa patrie, mourut dans cette ville en 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont: I. *Opera Medica*, 1742, in-4°. II. *Leçons de Chymie de l'Université de Montpellier*, 1750, in-12. III. *Tractatus de Febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en françois, 1757, in-12. IV. *Tractatus de Physiologia*, 1750, in-12. V. Plusieurs Dissertations sur différentes matieres de médecine, science que l'auteur possédoit à un degré supérieur. C'étoit l'Hippocrate de Montpellier. Il joignoit une grande simplicité de mœurs, à des connoissances très-étendues & très-variées. *Voyez* sa *Vie* par M. Esteve, 1765, in-8°.

FLACCILLE, (*Ælia Flaccilla*) fille d'Antoine, préfet des Gaules & ensuite consul Romain, naquit en Espagne, & fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'étoit encore que particulier. Elle reçut le titre d'Auguste quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zele à la destruction de l'idolâtrie & à la propagation du Christianisme. Elle avoit toutes les vertus que cette Religion inspire; bienfaisante avec discernement, simple dans ses manieres, & modeste avec un extérieur plein de dignité. Elle portoit Théodose à l'indulgence, à la clémence & au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mere d'Arcadius & d'Honorius. L'Eglise Grecque l'a élevée au rang des Bienheureux. S. Grégoire de Nysse prononça son oraison funebre.

FLACCOURT, (F. de) directeur général de la compagnie françoise de l'Orient, avoit commandé, en 1648, une expédition dans l'isle de Madagascar: expédition malheureuse, ainsi que toutes celles qui l'avoient précédée; mais qui nous a procuré une *Histoire* de cette isle, qu'il avoit bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en un vol. in-4°, avec figures dessinées & gravées par lui-même; & la dédia au surintendant Fouc-

quet. On y trouve des choſes curieuſes & intéreſſantes, telle que cette priere des Madagaſcariens, qui prouve l'idée juſte & vraie que ces barbares ont de la Divinité : « O Eternel ! » ayez pitié de moi, parce » que je ſuis paſſager ; ô In- » fini ! parce que je ne ſuis » qu'un point ; ô Fort ! parce » que je ſuis foible ; ô Source » de la vie ! parce que je tou- » che à la mort ; ô Intelligent ! » parce que je ſuis dans l'er- » reur ; ô Bienfaiſant ! parce » que je ſuis pauvre ; ô Tout- » Puiſſant ! parce que je ne » puis rien ».

FLACCUS ILLYRICUS, *voyez* FRANCOWITZ.

FLACÉ, (René) curé de l'Egliſe de la Couture, dans un fauxbourg du Mans, né à Nogent ſur la Sarte, à 5 lieues du Mans, en 1530, vivoit encore en 1581. Il y a de lui, outre pluſieurs Pieces de théâtre, divers autres ouvrages en proſe & en vers ; & ſur-tout un *Poëme* latin *ſur l'Origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la *Coſmographie* de Belleforeſt. La Croix-du-Maine dit qu'il étoit poëte, théologien, philoſophe, hiſtorien, qu'il ſavoit bien la muſique, & qu'il prêchoit avec ſuccès.

FLAMEL, (Nicolas) natif de Pontoiſe, exerça la profeſſion d'écrivain à Paris. Il étoit né ſans biens : on le vit tout-à-coup riche pour un homme de ſon état. Il n'eut de richeſſes que pour les malheureux. Il ſoulagea la veuve & l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des égliſes. Naudé attribue ſa fortune (qui n'étoit pas auſſi conſidérable qu'on l'a dit) à la connoiſſance qu'il avoit des affaires des Juifs. Il ajoute, que lorſqu'ils furent chaſſés de France en 1394, & que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devoient, & leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte a été réfuté par M. de St-Foix, dans le 1*er.* vol. de ſes *Eſſais ſur Paris ;* & il eſt bien plus vraiſemblable que Flamel dut ſa fortune à la connoiſſance qu'il avoit des principes du commerce, dans un tems où tout le monde les ignoroit. Il vivoit encore en 1399. *Voyez* ſur cet homme ſingulier, l'*Hiſtoire critique de Nicolas Flamel & de Pernelle ſa femme, recueillie d'Actes anciens, qui purifient l'origine & la médiocrité de leur fortune ;* à Paris, chez Deſprez, 1761, in-12. Cet ouvrage eſt de M. l'abbé Villain. On a fauſſement attribué à Flamel un *Sommaire philoſophique*, en vers, 1561, in-8°, & un traité de la *Transformation des Métaux*, 1628, in-8°. On joint à ces deux livres l'*Explication des Figures hiéroglyphiques, que Flamel mit au Cimetiere des Innocens*, Paris, 1682, in-4°.

FLAMINIO, (Marc-Antoine) naquit à Imola, de Jean-Antoine Flaminio, dont nous avons divers ouvrages en vers & en proſe. Le fils eut les goûts du pere, & le ſurpaſſa. Le cardinal Farneſe, dont il étoit le bel-eſprit, le fit nommer ſecrétaire du concile de Trente ; mais ſa ſanté délicate l'empêcha de remplir cette commiſſion. Il mourut à Rome en 1550, à 52 ans. On a de lui des *Lettres* & des *Epigrammes*, 1561, in-8°, traduites en vers françois par

Anne de Marquets, Paris, 1569, in-8°. Sa *Paraphraſe de trente Pſaumes*, entrepriſe à la ſollicitation du cardinal Polus, & imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'aſſez beaux vers & une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

FLAMINIUS, (Caïus) conſul Romain, d'un caractere turbulent & emporté, attiré au combat par les ruſes d'Annibal, perdit la fameuſe bataille de Traſymene, où il reſta ſur la place avec un grand nombre de ſénateurs, l'an 217 avant J. C.

FLAMINIUS, (Titus-Quintus) élevé au conſulat par ſon mérite, l'an 198 avant J. C. n'avoit pas encore 30 ans. Il ſe propoſa Scipion pour modele. Il ne lui manqua, pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux auſſi redoutables. Comme lui, il avoit toutes les vertus civiles & militaires. Nommé général des troupes Romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Epire; il ſoumit preſqu'entiérement cette province, réduiſit la Theſſalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grece le rôle le plus brillant. Il fit publier aux Jeux Néméens par un crieur public, que les Grecs étoient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur & leur pere. La république l'envoya dans la ſuite vers Pruſias pour demander la tête d'Annibal, ſous le vain prétexte qu'il tramoit quelque choſe contre Rome. Il agit ſi adroitement auprès de ce prince, que les Romains ſe virent délivrés de cet ennemi.

FLAMINIUS NOBILIUS, théologien & critique de Lucques, mort en 1590, à 58 ans, publia en 1588 à Rome, in-fol., des *Notes ſur la Bible des Septante*, pleines d'érudition; & un traité: *De prædeſtinatione*, ibid., 1581, in-4°.

FLAMSTÉED, (Jean) aſtronome, né à Derby en Angleterre l'an 1646, prit du goût pour l'aſtronomie en voyant une ſphere de Sacroboſco. Il cultiva cette ſcience avec beaucoup de ſuccès, fut membre de la ſociété royale de Londres en 1670, & la même année nommé aſtronome du roi, avec une penſion de cent livres ſterlings, enſuite directeur de l'obſervatoire de Gréenwick. Il mourut en 1720, à 76 ans. Cet aſtronome avoit partagé ſon tems d'une façon ſinguliere: il donnoit le jour aux cafés, & la nuit aux aſtres. C'étoit un petit homme maigre, qui n'avoit aucun goût pour les femmes: auſſi mourut-il dans le célibat. On a de lui: I. *Hiſtoria Cœleſtis Britannica*, Londres, 1725, en 3 vol. in-fol. II. *Ephemerides*. III. La *Doctrine de la Sphere*, imprimée en 1681, avec le *Nouveau Syſtême de Mathématiques* de Jonas Morus, le plus zélé protecteur de Flamſtéed. Newton ayant trouvé pluſieurs de ſes obſervations peu juſtes, Flamſtéed écrivit contre lui: l'académie des ſciences de Paris jugea en faveur de ſon adverſaire; mais Flamſtéed ne laiſſa pas d'avoir raiſon dans l'eſprit de pluſieurs ſavans. Flamſtéed s'eſt ſur-tout diſtingué par ſes obſervations ſur le nombre des étoiles viſibles, & de longues études pour le déter-

miner avec précision. On sait qu'il a rendu beaucoup plus nombreux le catalogue qu'en avoit dressé Bayer & qu'il les a portées au nombre de 3000; mais ce qu'un observateur philosophe ne doit pas négliger, c'est qu'il n'y a pas deux astronomes qui, dans aucun tems, aient pu s'accorder dans ce calcul. Sans parler des tables des anciens; depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1393 étoiles bien visibles & distinctes dans les deux hémisphères célestes : Riccioli en a trouvé 1437; le P. Pardies 1491; de la Hire, 1576; Bayer, 1716; Royer, 1805; Hevelius, 1888; Flamsteed, comme nous venons de le dire, 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation; Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion; M. de la Caille 9800 dans une partie du ciel austral; le P. Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler. En 1785, Herschel en découvrit 1300 nouvelles, précisément dans la classe des *nébuleuses*, & en 1787, il en compta 50,000 dans une zone de 15 degrés sur 2 degrés de largeur, &c.; ce que d'autres astronomes ont traité de vision. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, & exposées depuis six mille ans aux deux yeux de cinq cents millions d'hommes, sont réellement innombrables; que Dieu seul en connoit la multitude déterminée, comme dit David, & les appelle toutes par leurs noms : *Qui numerat multitudinem stellarum & omnibus eis nomina vocat.* Ps. 146.

FLASSANS, (Taraudet de) poëte Provençal, natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocese de Fréjus, obtint de Foulques de Pontevès une portion de cette terre pour un poëme intitulé : *Enseignemens pour éviter les trahisons de l'Amour.* Le Moine dit *le Monge des Isles-d'Or*, assure que cet ouvrage valoit beaucoup plus; mais qu'il fut inutile au vendeur & à l'acheteur, trompés l'un & l'autre par leurs maîtresses. Taraudet vivoit en 1354. La reine Jeanne se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur Charles IV qui passoit en Provence, & il s'en acquitta très-bien.

FLAVE JOSEPHE, *voyez* JOSEPHE.

FLAVIEN, (S.) patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre, & d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarchal, du vivant de Paulin. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme, éteint sous le pape Innocent I. Flavien chassa de son diocese les hérétiques Messaliens, qui l'avoient infecté de leurs erreurs. Il demanda grace à l'empereur Théodose pour son peuple, & l'obtint. Les habitans d'Antioche avoient renversé & outragé dans une sédition la statue de l'impératrice Priscille; Flavien parla pour eux avec l'éloquence que Cicéron déploya autrefois pour Ligarius. S. Chrysostome, qui

qu'il avoit ordonné prêtre, avoit, dit-on, composé sa harangue. Ce grand prélat mourut en 404, après avoir gouverné son église 23 ans. — Il ne faut pas le confondre avec un autre S. FLAVIEN, patriarche d'Antioche en 496, que l'empereur Anastase voulut obliger de souscrire l'*Hénotique* de Zénon & approuver la déposition de Macédonius de Constantinople. Il eut le courage de lui résister & de souffrir l'exil que son refus lui attira. Il y mourut l'an 518.

FLAVIEN, (S.) succéda à Proclus dans le patriarchat de Constantinople, en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, voulut le faire chasser de son siege; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui commença à semer ses erreurs vers le même tems. Il l'anathématisa dans un concile; mais les partisans de l'hérésiarque condamnerent Flavien & le déposerent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de *Brigandage d'Ephese*. Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats & de moines, présidoit à cette séditieuse assemblée. Flavien appella de cette condamnation à Rome; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnemens, que par des coups de pied & des coups de poing: enfin ce furieux le maltraita si cruellement, que le Saint en mourut trois jours après en 449.

FLAVIGNI, (Valerien de) docteur de Sorbonne en 1628, chanoine de Rheims, & professeur en hébreu au college-royal en 1630, naquit dans le diocese de Laon, & mourut à Paris en 1674, dans un âge assez avancé. C'étoit un homme plein de feu dans sa conduite & dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie une these soutenue chez les Jésuites du college de Clermont, appellé depuis le college de *Louis-le-Grand*. On prétendoit dans cette these, que le système de Copernic, étant contraire à l'Ecriture, & condamné par les inquisiteurs de Rome, on ne pouvoit le soutenir en France. Flavigni voulut démontrer qu'une pareille assertion violoit les droits du royaume & du parlement, ce qui n'étoit pas trop clair. Ce docteur savoit de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres; mais il cherchoit trop à déprimer ceux qui en savoient autant & plus que lui. Il écrivoit d'ailleurs, plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense d'une These* qu'il avoit signée en qualité de grand-maître d'études. Il y étoit dit que l'*Episcopat n'est pas un Sacrement distinct de la Prêtrise*: sentiment qu'il ne faut pas confondre avec l'erreur, qui n'attribue aux évêques rien au-dessus des simples prêtres. Flavigni prétendoit que c'étoit le même sacrement avec des effets plus étendus, & l'impression d'un caractere plus grand; parce que sans cela il y auroit plus de 7 sacremens: conséquence que d'autres théologiens admettent, en disant que le sacrement de l'Ordre étant considéré dans sa généralité, & comme la consé-

cration ſacerdotale dans toutes ſes diviſions, eſt mis comme une unité générique dans le nombre de ſept. Cette apologie a été imprimée à Tournay, en 1668, in-4°. Il avoit travaillé à la *Polyglotte* de le Jay.

FLAVITA *ou* FRAVITA, patriarche de Conſtantinople après Acace, en 489, employa la ruſe pour ſe faire élire. L'empereur Zénon avoit fait mettre ſur l'autel de la grande égliſe de Conſtantinople, un papier blanc & cacheté, comptant que Dieu feroit écrire par un ange le nom du prêtre qu'il deſtinoit à la chaire patriarchale; Flavita corrompit l'eunuque qui avoit la garde de l'égliſe, & écrivit ſon nom ſur le papier. Quelques hiſtoriens ont révoqué en doute ce trait d'impoſture. On peut voir ce qu'en dit M. de Tillemont dans ſes *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, où ce fait eſt amplement diſcuté. Cette ſupercherie le fit patriarche. C'étoit le plus fourbe & le plus artificieux des hommes. Dans le même tems qu'il juroit aux hérétiques qu'il ne vouloit avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivoit ſourdement au pape Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtiment exemplaire. Il n'occupa ce ſiege que quatre mois.

FLAUST, (Jean-Baptiſte) avocat au parlement de Rouen, né à Vire en 1709, mort à ſa terre de St-Séver, près de cette ville, le 21 mai 1783, s'eſt fait connoître par ſon *Explication de la Juriſprudence & de la coutume de Normandie dans un ordre ſimple & facile*, 2 vol. in-fol. Une table des matieres ajoutée à cet ouvrage en rendroit l'uſage plus facile.

FLECHELLES, *voyez* GUERIN (Hugues).

FLECHIER, (Eſprit) né en 1632 à Pernes, petite ville du diocèſe de Carpentras, fut élevé dans le ſein des lettres & de la vertu, auprès d'Hercule Audiffret, ſon oncle, général des Peres de la Doctrine-Chrétienne. Flechier, ayant quitté cette congrégation après la mort de ſon oncle, parut à Paris comme bel-eſprit & comme prédicateur. Il ſe fit un nom célebre dans ces deux genres. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit ſur les gens-de-lettres. Flechier, encouragé par ces récompenſes, fit de nouveaux efforts, & balança bientôt la réputation de Boſſuet dans l'Oraiſon funebre. Celle de Turenne, ſon chef-d'œuvre, fit pleurer le héros, & mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira ſur tout le beau parallele du maréchal de France avec Judas Machabée. Il eſt vrai qu'il n'étoit pas le premier qui eût tranſporté aux généraux modernes, les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, & Fromentieres, évêque d'Aire, s'en étoient déjà ſervis; l'un, dans l'oraiſon funebre de Charles Emmanuel, duc de Savoie; l'autre, dans celle du duc de Beaufort. Mais Flechier ſe rendit propre ce lieu commun, par les ornemens dont il l'embellit dans ſon exorde, qui eſt un chef-d'œuvre par l'harmonie & le caractere majeſtueux & ſombre qui y regnent. La cour récompenſa ſes talens en 1685 par

l'évêché de Lavaur, & en 1687 par celui de Nîsmes. Louis XIV lui dit en le nommant au prémier évêché : *Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite ; j'appréhendois d'être privé du plaisir de vous entendre.* Le dioceſe de Nîsmes étoit plein d'hérétiques ; il ſe conduiſit avec eux en bon paſteur. Il les inſtruiſit tous par la ſolidité de ſes diſcours, & plus encore par la régularité de ſes mœurs. Il mourut à Montpellier en 1710, à 78 ans, regretté de ſes diocéſains catholiques & huguenots, & laiſſant plus de 20,000 écus aux pauvres. L'académie françoiſe s'étoit aſſocié Flechier, après la mort de Codeau. C'eſt ſur le modele de cette compagnie qu'il forma celle de Nîsmes, dont il fut le mentor & le pere. On a de lui : I. Des *Œuvres mêlées*, in-12, en vers & en proſe. On a loué avec raiſon ſes vers françois & latins. Les penſées en ſont délicates, les expreſſions heureuſes, les termes bien choiſis, la cadence harmonieuſe. II. L'édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine-Marie Gratiani : *De caſibus illuſtrium Virorum*, in-4°, avec une préface en latin. Le ſtyle en eſt auſſi pur qu'élégant. III. Des *Panégyriques des Saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre ; Paris, 1690, en 1 vol. in-4°, & en 2 tom. in-12. IV. Un recueil d'*Oraiſons funebres*, en 1 vol. in-4° & in-12. Il y a moins d'élégance & de pureté de langage dans celles de Boſſuet ; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuſe. Le ſtyle de Flechier eſt plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Boſſuet, moins égal, moins ſoutenu, eſt plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives & frappantes qui caractériſent le génie. Flechier eſt plus heureux que lui dans le choix & dans l'arrangement des mots : mais ſon penchant pour l'antitheſe, répand une ſorte de monotonie ſur ſon ſtyle. Il devoit autant à l'art qu'à la nature ; Boſſuet devoit plus à la nature qu'à l'art. V. Des *Sermons*, en 3 vol. in-12, qui ne ſont pas de la même force que ſes Oraiſons funebres & ſes Panégyriques. On y trouve de belles périodes, & très-peu de raiſonnemens. Il avoit cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs, des traits d'éloquence & des penſées ingénieuſes, dont il faiſoit un uſage plus ingénieux encore : auſſi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fonds des choſes, un air antique, l'air du commencement de ſon ſiecle. Il prêchoit avec un vieux goût & un ſtyle moderne. VI. *Hiſtoire de l'Empereur Théodoſe-le-Grand*, Paris, 1679, in-4°., eſtimée pour l'élégance du ſtyle, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il flattoit ſon héros, n'ont pas rendu juſtice à cet empereur qui dans le vrai étoit grand homme & grand prince à tous égards. VII. La *Vie du Cardinal Ximenès*, en 2 vol. in-12, & un in-4°. Il peint ce cardinal comme un ſaint : l'abbé Marſollier, dans une Hiſtoire de Ximenès publiée vers le même tems que celle de Flechier, en fit un politique ; ce grand miniſtre avoit été l'un & l'autre ; mais Marſollier étoit un eſprit

trop mobile & trop inconsistant pour peindre dignement un homme d'un caractere si ferme. VIII. Des *Lettres*, 2 vol. in-12. On y trouve des détails affligeans sur les excès des Calvinistes, qui dès-lors répandoient l'effroi par-tout, & préludoient aux scenes affreuses qui ont désolé Nismes en 1790 & 1791. IX. La *Vie du Cardinal Commendon*, traduite du latin de Ant.-Marie Gratiani, in-4°., & 2 vol. in-12. Le traducteur avoit donné auparavant une édition de l'original de cette Histoire, sous le nom de Roger Akakia. X. Des *Œuvres posthumes*, en 2 vol. in-12; elles contiennent ses Mandemens & ses Lettres pastorales, où la philosophie chrétienne & la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a ramassé différens discours, complimens & harangues. L'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., lui attribue un *Recueil* manuscrit, formant 6 vol. in-fol., *sur les Antiquités du Languedoc;* mais il est certain qu'il n'est pas de lui; c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nismes, appellé *Aulné Rulman*. On a donné une édition complette des Œuvres de Flechier, à Nismes, en 1782, en 5 vol. in-8°. Ses Poésies latines ont paru dans un Recueil séparé, à Bâle, 1782, 1 vol. in-12. En 1791, le siege de ce grand homme fut souillé par un nommé Demouchel, d'abord garçon perruquier, puis prêtre apostat, que l'assemblée nationale subrogea à l'évêque légitime.

FLEETWOOD, (Guillaume) né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connoître, sous le regne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, lui donna un canonicat de Windsor en 1702, puis l'évêché de St.-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, & mourut en 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Inscriptionum antiquarum Sylloge*, Londres, 1691, in-8°. II. Des *Sermons*. III. *Essai sur les Miracles*, 1701, in-8°. IV. *Chronicon pretiosum*. V. *Explication du XIIIe. chap. de l'Epître aux Romains*. Sa vie est à la tête de ses Sermons. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume FLEETWOOD, avocat de la reine Elizabeth, qui fut député pour aller visiter de sa part plusieurs dioceses. Il mourut en 1592. On a de lui: I. *Elenchus annalium Edvardi V, Richardi III, Henrici VII* & *Henrici VIII*, Londres, 1597, in-8°. On sent combien il a dû les défigurer, pour qu'on ne trouvât pas à chaque page la condamnation de la réforme Anglicane. II. L'*Office de juge de paix*, 1658.

FLÉMALE, *voyez* BERTHOLET.

FLEIX, *voyez* FOIX (Raymond).

FLETCHER, (Gilles) poëte Anglois & bon politique, qualités qui se rencontrent rarement ensemble, fut chargé de quelques commissions en Ecosse & en Allemagne par la reine Elizabeth, qui l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur en Moscovie. Il étoit secrétaire de la cité de Londres & trésorier

de S. Paul, quand il mourut en 1610. On a de lui : I. Une *Relation de ſon ambaſſade en Moſcovie*, 1590, in-8°. II. *De litteratis antiquæ Britanniæ*, 1633, in-12.

FLETCHER, (Jean) neveu du précédent, poëte tragique, Anglois, mort à Londres en 1625, à 49 ans, marcha ſur les traces de Shakeſpéar dans la carriere dramatique, & obtint une des premieres places après ſon modele. Le cabaret étoit ſon parnaſſe. Un jour qu'il y récitoit une *Tragédie*, dans laquelle il y avoit une conjuration contre la vie d'un roi, des gens qui paſſoient dans la rue le dénoncerent comme un ſcélérat. On le mit en priſon ; mais on reconnut bientôt que le conjurateur ne tuoit les rois que ſur le théâtre. *Voyez* BEAUMONT (François).

FLEURY, (Claude) originaire de Normandie, né à Paris en 1640, d'un avocat au conſeil, ſuivit le barreau pendant 9 ans avec ſuccès. L'amour de la retraite & de l'étude lui donnerent du goût pour l'état eccléſiaſtique. Il l'embraſſa, & il en eut les vertus. Précepteur du prince de Conti en 1672, il le fut enſuite du comte de Vermandois en 1680. Ses ſoins auprès de ſon éleve lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, & la place de ſous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berri en 1689. Aſſocié de Fénélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ſes éleves par des leçons pleines de douceur & d'agrémens, & par ſes exemples, plus perſuaſifs que ſes leçons. Louis XIV avoit mis en œuvre ſes talens ; il ſut les récompenſer. Il lui donna en 1706 le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit ſon abbaye du Loc-Dieu. S'il avoit ambitionné de plus grands biens & des dignités plus relevées, il les auroit eus ; mais ſon déſintéreſſement égaloit ſes autres vertus. Il vécut ſolitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie ſimple, laborieuſe, édifiante, une modeſtie ſincere, une candeur admirable, lui gagnerent les ſuffrages des courtiſans même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux ſur lui en 1716, pour la place de confeſſeur de Louis XV. Ce choix fut approuvé de tout le monde. On n'y trouva, dit l'abbé Dorſanne, que le défaut de 75 ans. Fleury, après avoir formé le cœur du pere, forma celui du fils. Sa vieilleſſe l'obligea de ſe démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie l'année d'après, dans ſa 83e. année. Il étoit de l'académie françoiſe. Les ouvrages ſortis de ſa plume ſont : I. *Mœurs des Iſraélites* : livre qui eſt entre les mains de tous les fideles, & qu'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des Saints de l'Ancien-Teſtament. II. *Mœurs des Chrétiens* : ouvrage réuni avec le précédent dans un ſeul vol. in-12. L'un peut ſervir d'introduction à l'hiſtoire ſacrée, & l'autre à l'hiſtoire eccléſiaſtique. L'onction y regne avec un eſprit de candeur & de vérité qui gagne le lecteur chrétien ; & avec un diſcernement, des lumieres & des vues qui raviſ-

sent le savant & le philosophe. III. *Histoire Ecclésiastique*, en 20 vol. in-12 & in-4°. (*ou* 13 vol. in-4°., 1777). Le 1*er.*, publié en 1691, commence à l'établissement de l'Eglise; & le dernier, imprimé en 1722, finit à l'an 1414. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte & bien suivie. Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travailloit son livre à mesure qu'il étudioit l'histoire de la Religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matiere; il ne marche qu'en tremblant, & presque toujours sur les traces de Labbe & de Baronius. Il en étoit au dernier volume de cet annaliste célebre, qu'il ne connoissoit encore que le 1*er.* vol. de l'excellente *Critique* du P. Pagi, en 4 tomes in-fol. Dom Cellier, & les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, ont relevé plusieurs erreurs de faits & de dates. Les Actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détail, devroient avoir plus de précision, & ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Son style est d'une simplicité touchante & d'une onction qui édifie; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein de grécismes & de latinismes. Les *Discours* préliminaires répandus dans cet ouvrage, & imprimés séparément en un vol. in-12, sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision & de force; on y trouve d'excellentes choses, mais il y en a aussi qui ont été critiquées avec raison (*voy.* HONORÉ de Sainte-Marie, & HOUSTA). On remarque dans l'auteur une telle prédilection pour la discipline de la primitive Eglise, qu'il semble improuver tout ce qui n'a pas l'empreinte des premiers siecles. Comme si la discipline de l'Eglise n'étoit pas essentiellement variable, ou que l'Eglise primitive dût en tout servir de modele dans les siecles postérieurs. « On ne peut trop res-» pecter la primitive Eglise, » dit un auteur modéré & » équitable, mais la haute idée » qu'on en a, ne doit pas servir » à nous faire mépriser l'Eglise » des derniers siecles. Dans la » primitive Eglise, parmi beau-» coup de sainteté, il ne lais-» soit pas de se glisser des re-» lâchemens, & dans l'Eglise » des derniers siecles, parmi » des relâchemens qui s'y sont » glissés, il ne laisse pas d'y » avoir encore beaucoup de » sainteté ». Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avoient subsisté durant des siecles. En comparant sans prévention l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siecles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus, sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en cette matiere, après avoir développé ce parallele dans toute son étendue, conclut que *si S. Paul revenoit sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairoit pas.* « Croyez-vous, dit un » homme d'une exacte logique,

» que l'Eglise a le droit de ré-
» gler sa discipline, & sur la
» pénitence, & sur les appels,
» & sur les élections, & sur
» les institutions canoniques,
» & sur les exemptions, & sur
» tout autre objet religieux?
» Répondez *oui* ou *non*. Si vous
» dites *oui;* eh bien, attendez
» donc qu'elle ait substitué la
» regle ancienne à la regle plus
» récente. Si vous dites *non;*
» il est d'un imbécille de nous
» proposer comme un retour
» aux regles de l'Eglise, ce que
» l'Eglise n'a pas le droit de
» régler » (*voyez* MORIN, THOMASSIN). L'on ne doit pas ignorer que ces *Discours* ont été altérés par des mains étrangeres. On en a pour garant la premiere édition du 9e. Discours sur les libertés de l'Eglise Gallicane, qui se trouve le 12e. dans la nouvelle édition. On y a ajouté dans les éditions postérieures, des notes sous prétexte de corriger le texte, & ensuite on y a changé ou supprimé tout ce qui ne s'accordoit pas avec la doctrine de ces écrivains téméraires, qui ont cru pouvoir mettre leur faux dans une moisson qui ne leur appartenoit pas. On a donné une Table des matieres pour l'*Histoire Ecclésiastique* de Fleury, & la Continuation du P. Fabre, ouvrage fanatique & fruit de l'esprit de secte (*voyez* FABRE), en 1 vol. in-4°., & 4 vol. in-12. La derniere édition de cette Histoire, est celle de Nismes, en 25 vol. in-8°., 1779-1780. Traduite en latin, elle a été continuée par le P. Alexandre de St.-Jean-de-la-Croix, Carme-Déchaussé. Cette continuation est un répertoire de tout ce qu'on a dit d'horreurs contre la société des Jésuites; les contes les plus absurdes, ceux même que les protestans & les philosophes du jour ont réfutés, y sont reproduits comme des matieres dignes d'une histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été vivement attaqué par M. Maugold, dans une critique publiée à Ausbourg, 1783-1786, 3 vol. in-8°. IV. *Institution au Droit Ecclésiastique*, en 2 vol. in-12. Ouvrage fort abrégé, mais plein de bonnes choses; quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes qui ont paru répréhensibles. M. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de notes. V. *Catéchisme historique*, in-12. Ouvrage qui a eu le plus grand cours; cependant tout n'y est pas rigoureusement exact: M. Paquot en a donné une édition avec des notes & quelques changemens. Le ton en est sec, sans onction & sans intérêt. VI. *Traité du choix & de la méthode des Etudes*, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites*. VII. *Devoirs des Maîtres & des Domestiques*, in-12, estimé. VIII. *La Vie de la Mere d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grace, in-12. IX. L'*Histoire du Droit François*, in-12. On la trouve aussi à la tête de l'*Institution de M. d'Argou*. X. Le *Traité du Droit Public*, 2 vol. in-12, 1769: ouvrage posthume & auquel il ne mit pas la derniere main. On a recueilli les Opuscules de Fleury à Nismes, en 1780, en 5 vol. in 8°.

FLEURY, (André-Hercule

de) naquit à Lodeve en 1653, & fut mené à Paris à l'âge de 6 ans. Il fit ses humanités au college des Jésuites, & sa philosophie au college d'Harcourt. Il brilla dans l'un & dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Montpellier & docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine & ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnerent généralement les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus. *Je vous ai fait attendre long-tems*, lui dit ce prince; *mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.* L'évêque de Fréjus étoit dans son diocese, lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie & le prince Eugene lui accorderent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, & la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Successeur des Bossuet & des Fénélon, dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha comme eux à cultiver l'esprit & le cœur du jeune monarque, & en fit de bonne heure le *Bien-Aimé* de la France. En 1726 il fut fait cardinal, & bientôt après, son éleve le plaça à la tête du ministere. Il avoit alors plus de 70 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point, & il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre & capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença & termina glorieusement la guerre contre Charles VI. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre en 1740 vint troubler les derniers momens du cardinal de Fleury. Il mourut en 1743 dans sa 90e. année, avec la douleur de n'avoir vu en cette derniere guerre que des malheurs, & des malheurs que le public lui reprochoit, peut-être mal-à-propos; car il est certain que cette guerre avoit été entreprise contre son avis. Comptant sur la paix, il avoit négligé la marine; le peu qui restoit à la France de forces maritimes, fut détruit par les Anglois. L'économie qu'il mettoit dans sa maison, il voulut, autant qu'il étoit possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire des vaisseaux. Son caractere tranquille lui fit peu estimer & même craindre les esprits actifs & profonds; il les écarta trop des grandes places. Il se défioit plus des hommes, qu'il ne cherchoit à les connoître. L'élévation, dit un homme qui l'avoit beaucoup connu, manquoit à son caractere. Ce défaut tenoit à ses vertus, à la douceur, à l'égalité, à l'amour de l'ordre & de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. S'il s'opposa vivement aux Janse-

niſtes, c'eſt qu'il étoit perſuadé qu'en matiere de Religion toute nouveauté étoit à redouter; & que de toutes les ſectes qui ont déchiré l'Egliſe, celle-ci étoit peut-être la plus dangereuſe. » Un miniſtre, dit l'éloquent » auteur de ſon *Oraiſon funebre*, guidé par ces grandes » vues de politique ſage & vertueuſe, n'auroit-il pas démenti tous ſes principes, s'il » avoit négligé les intérêts de » la Religion, affligée parmi » nous par tant de diviſions » fatales? Jours de préſomption & d'indocilité, où, par » un raffinement de ſoupleſſe & » de diſſimulation profonde, » l'erreur vaſte & hardie dans » ſes projets, timide & meſurée dans ſes démarches, » condamne l'Egliſe, & ne la » quitte pas; reconnoît l'autorité & ne plie pas; dédaigne » le joug de la ſubordination, » & ne le ſecoue pas; reſpecte » les paſteurs, & ne les ſuit » pas; dénoue imperceptiblement les liens de l'unité, & » ne les rompt pas; ſans paix » & ſans guerre, ſans révolte » & ſans obéiſſance ». Le cardinal de Fleury n'étoit pas porté à faire de la peine; il n'aimoit ni à troubler la tranquillité des autres, ni qu'on troublât la ſienne. Il fut heureux, autant qu'un miniſtre peut l'être. Il conſerva dans l'âge le plus avancé, & dans les embarras des affaires, la ſérénité & la gaieté de ſes premieres années. Il faut bien ſe garder de le juger d'après ce que Voltaire & les philoſophes en ont dit: le blâme & les éloges de tels perſonnages doivent toujours ſe prendre en raiſon inverſe.

FLINK, (Godefroi) peintre, né à Cleves en 1616, eut dès ſa plus tendre jeuneſſe une forte inclination pour le deſſin. Ses parens l'ayant mis chez un peintre, il fit dans cet art des progrès rapides. Lorſqu'il ſe vit en état de travailler ſeul, il alla à Amſterdam. Le goût général étoit alors pour la maniere de Rembrant; Flink ſe mit pendant un an ſous la direction de ce fameux peintre. On aſſure qu'il ne lui fallut pas plus de tems pour que l'éleve imitât parfaitement le maître. Il abandonna enſuite ſa maniere, pour prendre celle des Italiens qu'il ſaiſit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis, lui acquirent une ſi grande eſtime, que les bourgmeſtres d'Amſterdam le choiſirent préférablement à tout autre, pour faire 8 grands tableaux hiſtoriques, & 4 de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 2 décembre 1660, âgé ſeulement de 44 ans.

FLODOARD *ou* FRODOARD, hiſtorien, né à Epernay en 893, mort dans un monaſtere en 966, diſciple de Remi d'Auxerre, chanoine de Rheims, & enſuite curé de Cormicy & de Coroy; a laiſſé une *Chronique* & une *Hiſtoire de l'Egliſe de Rheims*. Sa Chronique, généralement eſtimée des ſavans, commence à l'année 919, & finit en 966. Pithou & Ducheſne l'ont publiée, elle ne contient exactement que ce qu'il a pu voir, & diſcuter par lui-même dans l'eſpace de ſa vie où il jouiſſoit de toute la force de ſa raiſon. Auſſi y trouve-t-on un choix ſi judicieux des événemens intéreſ-

ſans & mémorables, ſoit de France, ſoit des pays voiſins, qu'on ne peut guere puiſer à une meilleure ſource. Son Hiſtoire comprend toute la ſuite hiſtorique de l'égliſe de Rheims, depuis ſa fondation juſqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage curieux & intéreſſant pour les Rhémois, eſt celle de Georges Couvenier, in-8°, Douay, 1617. On a encore de lui les *Vies des Saints de la Paleſtine, d'Antioche & d'Italie*, en vers; l'*Hiſtoire des Patriarches, des Apôtres & des ſouverains Pontifes juſqu'à Léon VII.* On conſerve cet ouvrage en manuſcrit chez les PP. Carmes-Déchauſſés à Lille, avec des diſſertations & des notes du P. Honoré de Sainte-Marie. Le ſtyle de Flodoard ſe reſſent du ſiecle où il a écrit.

FLONCEL, (Albert-François) né à Luxembourg en 1697, avocat au parlement, cenſeur royal, de pluſieurs académies d'Italie, s'eſt fait un nom par ſon amour pour la langue italienne. Nommé ſecrétaire d'état de la principauté de Monaco en 1731, il joignit à cette charge celle de ſecrétaire des affaires étrangeres en 1735, ſous Mrs. Amelot & d'Argenſon. Il fut enlevé aux lettres en 1773. Sa bibliotheque, compoſée de 8000 articles de livres italiens, a été vendue après ſa mort. Elle a donné lieu d'en faire un Catalogue curieux, 1774, 2 vol. in-8°. Madame Floncel Jeanne-Françoiſe de LAVAU), morte en 1764, à 49 ans, avoit traduit les 2 premiers actes de l'*Avocat Vénitien* de Goldoni, 1760, in-12.

FLORE, déeſſe des fleurs, nommée chez les Latins *Flora*, & chez les Grecs *Chloris*, épouſa le Zéphire, qui lui donna l'empire ſur toutes les fleurs, & la fit jouir d'un printems perpétuel. Son culte paſſa des Grecs aux Sabins, & des Sabins aux Romains. On la repréſentoit ornée de guirlandes & couronnée de fleurs.

FLORE *ou* FLORIS *ou* FRANC-FLORE, (François) naquit à Anvers en 1520. Ce peintre, le *Raphaël de la Flandre*, étoit fils d'un tailleur de pierres, & apprit la ſculpture ſous ſon oncle Claude Flore juſqu'à l'âge de 20 ans, que la réputation de Lambert Lombard, habile peintre, l'attira à Liege, où il devint un des principaux éleves de ce maître. De là il alla à Rome, où il étudia l'antique & les ouvrages de Michel-Ange. De retour dans ſa patrie, il la décora de ſes tableaux. Il diviſoit la journée en deux parties égales, l'une conſacrée à peindre, & l'autre à boire. Il aimoit moins le jeu que le vin, & le vin moins que le travail. Il diſoit ordinairement : *Le travail eſt ma vie, & le jeu eſt ma mort.* Il mourut en 1570, à 50 ans.

FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit ſon pere dès ſon jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de diviſions dans ſon état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Friſons rebelles. Ayant enlevé à un gentilhomme, nommé Gerard de Velſen, ſon épouſe, il fut tué & percé de 32 coups d'épée par ce mari irrité. Le meurtrier ayant été

pris, fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau plein de clous. On le roula ainſi dans toute la ville, & il finit ſa vie par ce cruel ſupplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné 40 ans. Il laiſſa 7 fils & 4 filles, de Béatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avoit épouſée après la mort de Hugues de Chatillon.

FLORENT, (François) d'Arnai-le-Duc, profeſſeur en droit à Paris & à Orléans, mort dans cette derniere ville en 1650, a laiſſé des *Ouvrages de Droit*, que Doujat publia in-4°, en 2 parties, 1679. La vie de ce juriſconſulte, également recommandable par ſa probité & ſes lumieres, eſt à la tête.

FLORENT-CHRÉTIEN, *voyez* CHRÉTIEN.

FLORENTIN, (S.) martyr de Charollois, qu'on croit avoir ſouffert la mort pour la foi vers 406.

FLORENTIN, (S.) premier abbé du monaſtere que fonda à Arles en 548 S. Aurélien, évêque de cette ville, ſecondé par les libéralités du roi Childebert. Il mourut le 12 avril 553, à l'âge de 70 ans, après avoir gouverné ſes Religieux avec autant de douceur que d'édification, pendant 5 ans & demi. Ses reliques renfermées dans une châſſe d'argent, ſont aujourd'hui dans l'égliſe paroiſſiale de Ste. Croix de la même ville. On lit ſur le tombeau de marbre où elles étoient autrefois, l'épitaphe du Saint en vers acroſtiches. C'eſt le premier exemple que fourniſſe l'antiquité eccléſiaſtique de ce genre de poéſie, dont tout le mérite conſiſte en une combinaiſon, qui ne peut que donner des entraves au génie, ſouvent aux dépens de la vérité & de la raiſon.

FLORIDUS, (François) de Donadeo dans la terre de Sabine, mort en 1547, eſt auteur d'un ouvrage intitulé: *Lectiones ſubciſivæ*, Francfort, 1602, in-8°, qui lui fit un nom.

FLORIEN, (*Marcus-Antonius-Florianus*) frere utérin de l'empereur Tacite, ſe fit, après ſa mort en 276, proclamer empereur par l'armée de Cilicie; mais celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il ſe prépara à marcher contre lui. Probus vint à ſa rencontre, & refuſa de compoſer avec Florien, qui de déſeſpoir ſe fit ouvrir les veines, 2 mois après qu'il eut pris la pourpre. Ce prince avoit de l'ambition, mais point de valeur.

FLORIMOND DE REMOND, né à Agen, fut conſeiller au parlement de Bordeaux en 1570, & mourut en 1602. Il ſe diſtingua moins comme magiſtrat, que comme auteur. Il avoit eu d'abord du penchant pour les erreurs de Calvin; mais il les réfuta enſuite avec zele. Les novateurs, qui ne l'aimoient point, diſoient que c'étoit *un homme qui rend des arrêts ſans conſcience, fait des livres ſans ſcience, & bâtit ſans argent*: turlupinade qui ne prouve autre choſe que la foibleſſe & le mauvais goût de ceux qui ſe battoient avec de telles armes. On a de lui: I. Pluſieurs *Traités*, parmi leſquels on diſtingue celui *de l'Ante-Chriſt*; ouvrage

d'un but plus étendu que le titre ne semble annoncer, & qui traite de divers objets qui combattent la sainteté du christianisme. Il y a des faits curieux & instructifs. II. *De l'Origine des Héréſies*, 2 vol. in-4°; livre qui manque quelquefois de critique, mais *qui*, dit l'abbé Langlet, *n'eſt pas à mépriſer, & où il y a bien des recherches.* Le même Langlet l'attribue au P. Richeome.

FLORIN, prêtre de l'Egliſe Romaine au 2e. ſiecle, fut dépoſé du ſacerdoce pour avoir enſeigné des erreurs, entre autres que Dieu eſt l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accuſent encore d'avoir ſoutenu que les choſes défendues par la loi de Dieu, ne ſont point mauvaiſes en elles-mêmes; mais ſeulement à cauſe de la défenſe: ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenſes particulieres & des loix purement poſitives. Il avoit été diſciple de S. Polycarpe avec S. Irenée; mais il ne fut pas fidele à garder la doctrine de ſon maître. S. Irenée lui écrivit pour le faire revenir de ſes erreurs; Euſebe nous a conſervé un fragment de cette Lettre dans ſon *Hiſt. Eccl.*, liv. 5, chap. 20. S. Irenée compoſa enfin contre lui ſes livres: *De la Monarchie & de l'Ogdoade*, que nous n'avons plus.

FLORIOT, (Pierre) prêtre du dioceſe de Langres, confeſſeur des religieuſes de Port-Royal, mort en 1691, à 87 ans, s'eſt fait un nom par la *Morale du PATER*, gros in-4°, 1709, dans lequel il paraphraſe cette belle priere d'une maniere qui lui a cauſé du déſagrément. On a encore de lui des *Homélies*, in-4°, & un *Traité de la Meſſe de Paroiſſe*, in-8°, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, & un médiocre traité de liturgie.

FLORIS, (François) *voyez* FLORE, peintre.

FLORUS, (*L. Annæus Julius*) hiſtorien latin, de la famille des Annéens, qui avoit produit Séneque & Lucain, compoſa, environ 200 ans après Auguſte, un *Abrégé de l'Hiſtoire Romaine*, en 4 livres, dont il y a pluſieurs éditions. Les meilleures ſont celles d'Elzevir, 1638, in-12; de Græ-vius, Amſterdam, 1692, in-8°; c'eſt dommage que dans cette édition les médailles y ſoient gravées à contre-ſens, ce qui gâte ſouvent l'explication qu'on en a miſe au bas, de madame Dacier, *ad uſum Delphini*, 1674, in-4°. M. le Vayer le fils, le traduiſit en françois, ſous le nom de *Monſieur*, frere de Louis XIV, 1656, in-8°. On trouve dans cet ouvrage, de l'élégance & de la nobleſſe; mais elles dégénerent en enflure. Dans un abrégé qui doit être extrêmement ſimple, Florus prend le ton de déclamateur; « comme » s'il vouloit, dit M. Crevier, » compenſer par le faſte des » manieres & du dehors, l'appauvriſſement d'un ſujet ré» duit en ſquelette. C'eſt lui » qui paroît le premier avoir » donné cours aux Abrégés, ſi » commodes pour la pareſſe, » & ſi propres à faire des demi» ſavans ». L'on ne peut cependant diſconvenir qu'il n'y ait de belles ſentences, des expreſſions pleines de dignité & d'énergie. Florus étoit poëte.

Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, & qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochoit au poëte d'aimer le cabaret; & le poëte n'eut garde de riposter tout ce qu'il savoit sur le compte de son rival.

FLORUS, (*Drepanius*) fameux diacre de l'église de Lyon au 9e. siecle, dont on a un *Ecrit sur la Prédestination.* Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *Explication du Canon de la Messe*, où il donne trop dans le sens mystique, & ne s'attache pas assez au sens littéral; & un *Commentaire sur S. Paul.* On trouve ses différens ouvrages dans quelques éditions du vénérable Bede, & dans la *Bibliotheque des Peres.*

FLOUR, (S.) premier évêque de Lodeve, martyrisé en Auvergne l'an 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

FLUD *ou* DE FLUCTIBUS, (Robert Dominicain Ecossois, naquit à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, & exerça cette profession à Londres, où il mourut le 8 septembre 1637. Il fut surnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques & dans la philosophie, laissa des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchymie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim & à Goude en 1617 & années suivantes, 5 vol. in-fol. Les principaux sont: *Apologie des Freres de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8°, latin... *Tractatus Theologico-Philosophicus de vita, morte & resurrectione*, 1617, in-8°... *Utriusque Cosmi Metaphysica, Physica & Technica historica... Veritatis Proscenium... Sophiæ cum Moria certamen... Summum bonorum, quod est verum Magiæ, Cabalæ, Alchymiæ, Fratrum Roseæ Crucis verorum veræ subjectum... Philosophia Mosaïca... Amphitheatrum Anatomiæ... Philosophia sacra*, &c. Il n'est guere possible de reconnoître dans tous ces ouvrages, une tête constamment saine; il y a des choses profondément méditées, il y en a de chimériques & de ridicules. Son langage entortillé & mystérieux l'ont fait accuser de magie par ceux qui lui supposoient plus de malice qu'il n'en avoit en effet.

FLURANCE, *voyez* RIVAUT.

FŒDOR *ou* FEDOR, fils aîné du czar Alexis, monta sur le trône de Russie en 1676. Il avoit été élevé pour la guerre & pour le cabinet. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, & qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscou à bâtir des maisons de pierres à la place des chaumieres qu'ils habitoient. Il agrandit cette capitale. Il fit des réglemens de police générale; mais en voulant réformer les Boïards, il les indisposa contre lui. Il méditoit de plus grands changemens, lorsqu'il mourut sans enfans en 1682, à la fleur de son âge. Son second frere Pierre, qui n'étoit âgé que de dix ans, & qui faisoit déjà concevoir

de grandes espérances, régna après lui, & acheva ce que Fœdor avoit commencé.

FOÉ, (Daniel) poëte Anglois, fut d'abord destiné par ses parens à une profession méchanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satyrique, & mourut en 1731. On a de lui : I. Les *Aventures de Robinson Crusoé* en anglois, 1719, qui a été faussement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du *Spectateur* : ce roman est écrit d'une maniere si naturelle, que long-tems il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique (*voy.* VAN-EFFEN). M. Feutry, avocat au parlement de Douay, a donné une édition de cet ouvrage en 1766, 2 vol. in-12; il l'a abrégé sans en altérer le caractere. Il avoit promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur Anglican s'étoit permises contre la Religion Catholique & ses ministres; mais il n'a que foiblement rempli sa promesse. L'édition de Liege, 1785, 4 vol. in-12, est plus exacte, quant à ce point, & remplit mieux les intentions des lecteurs catholiques. Cette édition est encore remarquable par l'Histoire curieuse & intéressante d'Alexandre Selkirk, qu'on voit à la fin du quatrieme tome. II. *Le vrai Anglois de naissance;* poëme fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-pere, en réponse à l'ouvrage intitulé : *Les Etrangers.* III. *La réforme des Mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang qui employoient leur autorité à soutenir l'impiété & la dissolution. IV. *Essai sur le pouvoir du Corps collectif du Peuple Anglois;* cet ouvrage est en faveur de la Chambre des Communes. V. *Le court moyen contre les Non-Conformistes*, qui lui attira une punition publique plus ignominieuse que cruelle. VI. *De Jure divino*, poëme latin. VII. Un *Plan de Commerce.* VIII. *Le Commerçant Anglois.* IX. *L'instructeur de Famille*, 2 vol. X. Plusieurs Ecrits politiques qui n'ont guere survécu aux événemens qui les avoient fait naître; & quelques autres où il développe des idées qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions.

FOES *ou* FOESIUS, (Anutius) médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, étoit très-versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des princes qui auroient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *Traduction* très-fidelle *des Œuvres d'Hippocrate* en latin, accompagnée de corrections dans le texte, & ornée de scholies; Geneve 1657, 2 vol. in-fol. On a encore de lui une espece de Dictionnaire sur Hippocrate, à Francfort, 1588, in-fol.

FOGLIETA, (Uberto) savant Génois, eut part aux troubles qui s'éleverent à Genes, & fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avoit essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce

qu'avec les lettres. Le cardinal d'Eſt le reçut dans ſa maiſon à Rome. Il y mourut en 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages ſortis de ſa plume, on diſtingue : I. Son traité *De ratione ſcribendæ Hiſtoriæ*, auſſi judicieux que bien écrit. II. *Hiſtoria Genuenſium*, 1585, in-fol., fidelle, élégante & peu commune. François Serdonati en a fait une traduction en italien : elle eſt eſtimée. III. *Tumultus Neapolitani*, 1571, in-4°. IV. *Elogia clarorum Ligurum*, in-4°. V. *De ſacro fœdere in Selimum*, in-4°. VI. *De Linguæ Latinæ uſu & præſtantia*, 1723, in-8°. VII. *De cauſis magnitudinis Turcarum Imperii*, in-8°. VIII. *De ſimilitudine normæ Polybianæ*, dans ſes Opuſcules, Rome, 1579, in-4°. IX. *Della Republica di Genoa*, in-8°; ouvrage intéreſſant pour ceux qui veulent connoître cette république, du moins telle qu'elle étoit dans le 16e. ſiecle.

FOHÉ, *voyez* FÉ.

FOHI, premier roi de la Chine, régla, dit-on, les mœurs des Chinois, alors barbares, & leur donna des loix. On prétend qu'il fit plus; qu'il dreſſa des tables aſtronomiques; mais vu l'ignorance des Chinois modernes en fait d'aſtronomie, il eſt peu vraiſemblable que leurs fondateurs aient été fort verſés dans cette ſcience. De mauvais chronologiſtes ont dit que Fohi régnoit du tems des patriarches Heber & Phaleg; mais il n'y a nulle apparence que les Chinois aient quelques renſeignemens antérieurs au déluge. Si le dieu Chinois, Fohé, eſt le même que Noë (*voyez* FÉ), il eſt évident que Fohi eſt très-poſtérieur à Fohé, puiſque la mythologie a dû naturellement précéder l'hiſtoire de la Chine. Quoi qu'il en ſoit, ce que l'on raconte de Fohi, doit néceſſairement ſe reſſentir du ton fabuleux qui regne dans toute l'hiſtoire Chinoiſe, ſur-tout dans celle des premiers tems. Il ne ſera pas inutile d'en donner ici un échantillon, qui pourra ſervir de regle aux lecteurs. Nous le tirons d'une lettre du P. Amiot, inſérée dans le onzieme tome des *Mémoires de la Chine*. Le P. Amiot, pour prouver que les aéroſtats ont été connus à la Chine, rapporte trois paſſages tirés des plus fameux hiſtoriens de l'empire. Il eſt dit dans l'un, que Chennoung voulant meſurer la terre, & ne ſachant comment s'y prendre, fut aidé dans ſon opération par un *homme-eſprit*, dont *la couleur étoit d'un verd tirant ſur le bleu ; ſes ſourcils étoient épais ; il portoit ſur ſa tête une pierre de yu, & étoit porté lui-même par ſix dragons-volans. Cet homme-eſprit meſura la terre, détermina ſa figure entre les quatre mers, & trouva que ſon étendue d'Orient en Occident étoit de 90 ouan de lys, & de 81 ouan, du Nord au Sud* (*). Le ſecond paſſage

(*) *Ouan* eſt le nombre qui déſigne dix mille; le *lys* eſt $\frac{1}{10}$ de lieue. Qu'on calcule maintenant, & qu'on en applique le réſultat à ces *quatre mers* & la *terre* qui eſt *entr'elles*; & l'on aura une idée de la géographie Chinoiſe.

porte que l'empereur Hoangty, ſentant ſa fin s'approcher, quitta la terre & *s'envola au ciel, monté ſur un dragon.* On lit dans un troiſieme paſſage que plus anciennement encore, ſous l'empire des cinq *Loung* (des cinq dragons) qui régnoient ſur le ſecond des *dix peuples perdus*, avant la fondation de l'empire Chinois par *Fohi*, *les hommes logeoient dans des antres & des cavernes, comme les quadrupedes, ou ſe perchoient ſur les arbres comme les oiſeaux; tandis que leurs ſouverains montés ſur des dragons, planoient dans les airs comme les nuages, & gouvernoient ainſi leurs ſujets de haut en bas.* Tout cela eſt dit au reſte fort ſérieuſement par le P. Amiot, qui ſoupçonne que ces dragons étoient remplis de gaz. *Voyez* le COMTE, CONFUCIUS, du HALDE, YAO.

FOI, divinité allégorique, que les poëtes repréſentent habillée de blanc; ou ſous la figure de deux jeunes filles ſe donnant la main; ou ſous celle de deux mains ſeulement, l'une dans l'autre. C'étoit proprement la Fidélité, la conſtance dans l'amitié; comme on le voit dans la belle ode d'Horace, *Ad fortunam*, où il parle ainſi de la Foi:

Te Spes, & albo rara Fides colit
Velata panno: nec comitem abnegat,

Utcumque mutatâ potentes
Veſte domos inimica linquis.

FOIGNI, (Gabriel) Cordelier défroqué, ſe retira en Suiſſe vers 1667, & fut chantre de l'égliſe de Morges. En ayant été chaſſé pour quelques indécences qu'il y commit à la ſuite d'une débauche, il alla ſe marier à Geneve, où il enſeigna la grammaire & le françois. Il y fit paroître, en 1676, l'*Auſtralie, ou les Aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent l'en faire chaſſer, parce qu'on y trouve des impiétés & des obſcénités révoltantes. On l'y toléra cependant; mais au bout de quelque tems, il fut obligé d'en ſortir, laiſſant à ſa ſervante des marques ſcandaleuſes de leur commerce. Il ſe retira en Savoie, & mourut dans un couvent en 1692.

FOILLAN, (S.) fils de Fyltan, roi de Momonie en Irlande, renonça au monde, ainſi que ſes deux freres, Furſy & Ultan, & embraſſa l'état monaſtique. Furſy, qui en avoit donné l'exemple & le conſeil, paſſa en Angleterre, & bâtit le monaſtere de Knobbersburg, dans le royaume des Eſt-Angles, dont il donna la conduite à Foillan, qu'il avoit fait venir d'Irlande. Après la mort de Furſy, arrivée à Péronne (ſelon d'autres à Mazercelles, près de Dourlens), le 16 janvier 650, Ultan & Foillan paſſerent en France. On lit dans quelques auteurs, que Foillan fit un voyage à Rome, & qu'il y fut ſacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en ſoit de cette ordination, il eſt au moins certain qu'il ne tarda pas à rejoindre Ultan ſon frere. Ils ſe rendirent l'un & l'autre à Nivelle dans le Brabant, où ſainte Gertrude étoit abbeſſe. Le monaſtere qu'elle gouvernoit avoit été fondé par le B. Pepin de Landen, ſon pere, & par la B. Ite, ſa mere. Il y avoit auſſi dans le voiſinage un monaſtere pour des hommes. Les deux freres y reſterent

tèrent quelque tems. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital & un monastere, entre la Meuse & la Sambre, alors dans le diocese de Maëstricht, & aujourd'hui dans celui de Liege. C'étoit l'abbaye de Fosse, aujourd'hui église collégiale. Ste. Gertrude retint Foillan à Nivelle, pour instruire les religieuses. Le saint homme se chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons, en 655, pour aller voir son frere à Fosse, il fut massacré par des voleurs ou des infideles, dans la forêt de Sogne, qui faisoit partie de la forêt charboniere en Hainaut. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse.

FOINARD, (Fréderic-Maurice) curé de Calais, mort à Paris en 1743, âgé de 60 ans, étoit de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages dont les plus connus sont: I. *Projet pour un nouveau Bréviaire Ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux Bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, in-12, 1720. II. *Breviarum Ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux Bréviaires ont profité de celui-ci. III. *Les Psaumes dans l'ordre historique*, in-12, 1742. IV. Deux vol. in-12 *sur la Genese*. Des idées singulieres que l'auteur hasarda sur le sens spirituel, les firent supprimer.

FOIX, (Raimond Roger, comte de) accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre de la Terre-Sainte en 1190. Il prit depuis le parti des Albigeois avec feu; mais son ardeur ne le mena qu'à des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, & de reconnoître pour comte de Toulouse Simon de Montfort. Puylaurens rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les Catholiques & les Albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frere, voulut parler en faveur des derniers: *Allez, Madame*, lui dit Etienne de Minea, *filez votre quenouille; il ne vous appartient pas de parler dans une dispute de religion.* Raimond Roger mourut en 1222... L'illustre maison de Foix, dont étoit Raimond, descendoit de Bernard, 2e. fils de Roger II, comte de Carcassone. Bernard eut le comté de Foix en 1062, & le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui vit mourir son fils avant lui (*voyez* GASTON III). Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI; mais le roi, par générosité, le rendit à son cousin Matthieu, qui mourut en 1398 sans enfans; & dont la sœur Isabelle épousa Archambaud de Grailly, qui prit le nom de Foix. Son petit-fils, Gaston IV, se maria avec Eléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Némours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans (*voyez* GASTON de Foix, duc de Némours). Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avoit épousé Jean

d'Albret, dont la petite-fille fut mere d'Henri IV... Archambaud de Grailly avoit eu un second fils nommé Gaston, captal de Buch, & dont les descendans furent comtes de Candale & ducs de Rendan. Cette branche avoit été honorée de la pairie sous le titre de Rendan, par considération pour Marie-Claire de Beaufremont, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche qui avoit épousé Jean-Baptiste Gastonde Foix, comte de Fleix, tué au siege de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portoit le nom de duc de Foix, est mort en 1714.

FOIX, (Pierre de) fils d'Archambaud, captal de Buch, & d'Isabelle, comtesse de Foix, d'abord franciscain, cultiva avec succès les lettres sacrées & profanes. L'antipape Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avoit alors que 22 ans; il abandonna le pontife au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Eglise à ceux de l'amitié. Le concile lui confirma la qualité de cardinal. Martin V l'envoya légat en Arragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, & mourut en 1464, dans sa 78e. année, à Avignon, dont il avoit la vice-légation. Il étoit aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé à Toulouse le college de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal Pierre de Foix, son petit-neveu, non moins habile négociateur, qui mourut évêque de Vannes à la fleur de son âge, en 1490.

FOIX, (Odet de) seigneur de Lautrec, maréchal de France & gouverneur de la Guienne, étoit petit-fils d'un frere de Gaston IV, duc de Foix; il porta les armes dès l'enfance. Ayant suivi Louis XII en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. François I lui en donna le gouvernement. Lautrec savoit combattre, mais il ne savoit pas commander. Il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme & de Plaisance, par Prosper Colonne. Il tâcha de rentrer dans le Milanez par une bataille; mais ayant perdu celle de la Bicoque en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne dans une de ses terres. Sa disgrace ne fut pas longue. En 1528 il fut fait lieutenant-général de l'armée de la Ligue en Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage; puis s'avança vers Naples, & mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque tems contre l'ennemi, la peste, la misere & la famine. — Son frere, Thomas de Foix, dit le *Maréchal de Lescun*, passoit pour un homme cruel & extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanez en 1521. Après la perte de la bataille de la Bicoque, les ennemis l'assiégerent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi longtems qu'il le pouvoit; & en rendant la place, il promit de faire

évacuer toutes celles du Milanez, où il y avoit garnison Françoise. Il reçut à la journée de Pavie, en 1525, un coup de feu dans le bas-ventre, dont il mourut 7 jours après, prisonnier de guerre à Milan.

FOIX, (Paul de) archevêque de Toulouse, de la même famille que Lautrec, se distingua dans ses ambassades en Ecosse, à Venise, en Angleterre, & sur-tout dans celle de Rome, auprès du pape Grégoire XIII. Il mourut dans cette ville en 1584, à 56 ans. Muret, dont il avoit été le bienfaiteur, prononça son oraison funebre. Ce prélat étoit homme de lettres, & aimoit ceux qui les cultivoient, sur-tout ceux qui brilloient par leur éloquence, ou qui possédoient les écrits d'Aristote, dont il étoit admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, in-4°, Paris, 1628, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il étoit un assez bon écrivain & un grand homme d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'Ossat son secrétaire, depuis cardinal.

FOIX, (François de) duc de Candale, commandeur des ordres du roi, & évêque d'Aire, mort à Bordeaux en 1694, à 90 ans, traduisit le *Pimandre* de Mercure Trismegiste, & les *Elémens* d'Euclide, qu'il accompagna d'un commentaire.

FOIX, (Louis de) architecte Parisien, floriſſoit sur la fin du seizieme siecle. Il fut préféré à tous les architectes de l'Europe par Philippe II, qui le choisit pour élever le palais & le monastere de l'Escurial. De retour d'Espagne, il boucha l'ancien canal de l'Adour, & en creusa un nouveau en 1579. Ce fut encore lui qui bâtit en 1565 le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément *la Tour de Cordouan*.

FOIX, (Marc-Antoine de) Jésuite, né en 1627 au château de Fabas, dans le diocese de Conserans, mort à Billon en Auvergne en 1687, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, & tout ce que l'étendue de ces titres exigeoit. On a de lui: I. *L'Art de prêcher la parole de Dieu*, in-12. C'est l'ouvrage d'un homme instruit de la littérature sacrée & profane. II. *L'Art d'élever un Prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de Vardes; bon ouvrage, dont le succès fut rapide; on y trouve des choses communes que l'auteur n'a pas cru devoir négliger pour y substituer des vues rares & extraordinaires; son livre n'en est que plus estimable & plus sûrement utile.

FOIX, (Gaston de) *voyez* GASTON.

FOIX, *voyez* ST.-FOIX (Germain Poullain de).

FOLARD, (le chevalier Charles de) né à Avignon en 1669 avec des inclinations militaires, sentit augmenter son penchant à la lecture des *Commentaires* de César. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans; on le dégagea: il se rengagea encore, & ses parens le laisserent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berri, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688; & ce métier, qui n'est pourtant d'autres qu'une espece

de brigandage, fut pour lui une école. Il exécuta en petit, tout ce qu'il avoit vu faire en grand; il leva des cartes, il dreſſa des plans; il parut dès-lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occaſions de ſignaler ſon habileté & ſes connoiſſances. Le duc de Vendôme le fit aide-de-camp, & ne le céda qu'avec regret à ſon frere le grand-prieur, qui commandoit alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de Folard répondit à l'idée qu'on avoit de lui; il contribua beaucoup à la priſe d'Hoſtiglia & à celle de la Caſſine de la Bouline, qui lui mérita la croix de Saint-Louis & une penſion de 400 liv. Bleſſé dangereuſement à la bataille de Caſſano en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuiſantes que lui cauſoient trois coups de feu, ſur l'arrangement de cette bataille, & forma dès-lors ſon ſyſtême des colonnes. Après s'être diſtingué dans pluſieurs ſieges en Italie, & ſur-tout à celui de Modene, il paſſa en Flandre, fut bleſſé à Malplaquet, & fait priſonnier quelque tems après. Le prince Eugene ne put le gagner par les offres les plus avantageuſes. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conſerva juſqu'à ſa mort. En 1714 il ſe rendit à Malte, aſſiégée par les Turcs, & s'y montra ce qu'il avoit paru par-tout ailleurs. Le deſir de ſervir ſous Charles XII, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suede. Il vit ce roi ſoldat, & lui fit goûter ſes nouvelles idées ſur la guerre. Charles deſtinoit le chevalier Folard à être un des inſtrumens dont il vouloit ſe ſervir dans une deſcente projetée en Ecoſſe; mais la mort du héros, tué au ſiege de Fridérichs-Hall, dérangea tous ſes projets, & obligea Folard à revenir en France. Il ſervit en 1719 ſous le duc de Berwick, en qualité de meſtre-de-camp, & ce fut ſa derniere campagne. Il avoit étudié toute ſa vie l'art militaire en philoſophe; il l'approfondit encore plus, lorſqu'il fut rendu à lui-même. Il donna des leçons au comte de Saxe, & prédit dès-lors ſes ſuccès. Le chevalier de Folard expoſa ſes nouvelles découvertes dans ſes *Commentaires ſur Polybe*, en 6 vol. in-4°, 1727, réduits depuis en 3 par un homme du métier. L'auteur peut être appellé à juſte titre *le Vegece moderne*. En homme de lettres, il a ſu puiſer dans les ſources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à nous inſtruire; & en homme de guerre, il l'a expoſé avec beaucoup d'intelligence. Le fonds en eſt excellent, mais la forme n'en eſt pas ſi agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profuſion de paroles. Son ſtyle eſt négligé, ſes réflexions ſont détachées les unes des autres, ſes digreſſions ou inutiles ou trop longues. On a encore de cet habile homme: I. Un livre de *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*, in-12. Les idées y ſont auſſi profondes & plus méthodiques que dans ſon Commentaire. II. Un *Traité de la défenſe des Places*. III. Un *Traité du métier de Partiſan*, manuſcrit que le maréchal de Belle-Iſle poſſédoit. Le chevalier de Folard auroit pu faire une fortune aſſez conſidérable;

mais ſes liaiſons avec les défenſeurs des miracles qu'on attribuoit à M. Pâris, le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On voyoit à regret ce vieux militaire au milieu d'une troupe de convulſionnaires, marmoter des hymnes à l'honneur du diacre Pâris (voy. l'*Hiſtoire d'un voyage littéraire fait en 1733 en France*, &c., La Haye, 1735). Il revint de cette folie avant ſa mort, arrivée à Avignon en 1751, & ſe ſoumit de la maniere la plus expreſſe à toutes les déciſions de l'Egliſe. Ceux qui voudront connoître plus particuliérement le chevalier de Folard, peuvent conſulter les *Mémoires* pour ſervir à ſon Hiſtoire, imprimés à Paris ſous le titre de Ratisbonne en 1753, in-12.

FOLARD, (François-Melchior de) Jéſuite, frere du précédent, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, & mourut en 1739. On a de lui : *Œdipe* & *Thémiſtocle*, tragédies foibles; & l'*Oraiſon funebre du Maréchal de Villars*, non moins médiocre.

FOLENGO, (Jean-Baptiſte) Bénédictin Mantouan, mort en 1559, à 60 ans, laiſſa un *Commentaire ſur les Pſaumes*, imprimé à Bâle en 1557, in-fol., & *ſur les Epîtres Catholiques*, in-8°, écrit noblement & purement. Il commente en critique & preſque toujours avec intelligence.

FOLENGO, (Théophile) plus connu ſous le nom de *Merlin Coccaye*, étoit de Mantoue & Bénédictin comme le précédent. La tournure de leur eſprit fut bien différente; l'un ſe conſacra à l'érudition & à la piété, l'autre à la bouffonnerie & à la turlupinade, & ſe fit des ennemis. Ses ſupérieurs voulurent le mettre en regle, mais il échappa à leurs pourſuites, par la protection de pluſieurs ſeigneurs. Il mourut en 1544, à 51 ans, dans ſon prieuré de Ste-Croix de Campege, près de Baſſano. De tous ſes ouvrages, le plus connu eſt ſa *Macaronée*, ou *Hiſtoire Macaronique*. Ce nom de *Macaronique*, qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot *Macaroni*, qui eſt le nom d'un gâteau qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs & du fromage. Le poëme de Folengo fut reçu avec tranſport dans un ſiecle, où les bouffonneries pédanteſques tenoient lieu de ſaillies, les anagrammes de bons mots, & les logogriphes de penſées. Il eſt difficile de faire un abus plus étrange de ſon eſprit. Il s'abandonne entiérement à ſon imagination auſſi vive que bizarre, ſans reſpect ni pour la langue latine, dont il fait un mélange monſtrueux avec l'italienne, ni pour le bon ſens qu'il choque à chaque page. Avec tout cela, l'auteur qui a l'air d'un bouffon, fait d'excellentes réflexions ſur les vices des hommes; il attaque fortement les paſſions, ſur-tout l'orgueil, la pareſſe, l'envie, la volupté, la frivolité. Le *Poëme Macaronique* fut traduit en françois en 1606. Cette verſion barbare a été publiée de nouveau, ſans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12: elle n'étoit ni aſſez importante, ni aſſez eſtimée, pour mériter une nouvelle édition. L'original de la *Macaronée*, imprimé ſous

le nom de *Merlin Coccaye*, en 1521, à Frescati, in-12, est rare; l'édition de Venise en 1554, in-12, l'est moins. Il y a encore de lui trois Poëmes assez recherchés: I. *Orlandino da Limerno Pitocco*, Venise, 1526 ou 1539 ou 1550, in-8°; réimprimé à Londres en 1773, in-8° & in-12. II. *Caos del Tri per uno*, Venise, 1527, in-8°. C'est un poëme sur les trois âges de sa vie, en style en partie macaronique. III. *La Humanita del Figlio di Dio, in ottava rima*, Venise, 1533, in-4°.

FOLIETA, *voy.* FOGLIETA.

FOLKES, (Martin) antiquaire, physicien & mathématicien Anglois, né à Westminster vers 1690, mort à Londres en 1754, se distingua dans les académies des sciences de France & d'Angleterre, où il fut admis. Celle-ci l'avoit reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après elle le mit dans son conseil. Newton le nomma ensuite son vice-président, & enfin il succéda à Sloane dans la présidence même. Ses connoissances & ses succès dans les sciences qui font l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placerent à sa tête. Les nombreux Mémoires qu'il lui présenta, & qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; & celui qu'il fit en France, le lia avec les savans de ce royaume. Ses Mémoires roulent sur le poids & la valeur des monnoies Romaines; sur les mesures des colonnes Trajane & Antonine; sur les monnoies d'or d'Angleterre, depuis le regne d'Edouard III; sur les polypes d'eau-douce; sur les bouteilles dites de Florence, & sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des sciences de Paris, il présenta un Mémoire sur la comparaison des mesures & des poids de France & d'Angleterre. Il finit sa carriere littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, sur les monnoies d'argent d'Angleterre, depuis la conquête de cette isle par les Normands, jusqu'à son tems. Les lettres remplirent sa vie; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent rallentir son ardeur pour l'étude. Il avoit amassé une ample bibliotheque, & un cabinet enrichi d'une collection de monnoies, supérieure à tout ce qu'on connoissoit en ce genre.

FONSECA, (Antoine de) Dominicain, né à Lisbonne, vint faire ses études à Paris, & publia dans cette ville en 1539, des *Remarques sur les Commentaires de la Bible*, par le cardinal Cajetan, in-fol. Il reçut, 3 ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour en sa patrie, il fut prédicateur du roi, & obtint une chaire de théologie en l'université de Coïmbre.

FONSECA, (Pierre de) Jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne en 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tomes in-fol. Cette métaphysique a eu un grand cours, & a été long-tems citée dans les écoles. Il y a des choses inutiles par leur

objet direct ; mais excellemment propres à exercer l'esprit, à lui donner des idées justes, nettes, précises, & à le former à une exacte logique. *Voyez* CHAPELAIN, DUNS, OCCAM.

FONSECA, (Roderic) médecin, natif de Lisbonne, professa la médecine avec distinction au commencement du 17e. siecle, à Pise & à Padoue, & composa divers ouvrages sur cette science, entr'autres : *De tuenda valetudine* & *De calculorum remediis*.

FONCEMAGNE, (Etienne) Lauréault de) né à Orléans le 8 mai 1694, mort à Paris en 1779, membre de l'académie Françoise, fut sous-gouverneur du duc de Chartres. Il est connu dans le monde littéraire par des *Lettres* au sujet du *Testament politique* du cardinal de Richelieu, où il prouve avec autant de politesse que de jugement & de raisons solides, que ce *Testament* est réellement du ministre de Louis XIII. Il est encore connu par plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils de l'académie des inscriptions. Ils roulent tous sur des points de l'histoire de France, excepté celui sur la déesse Laverne.

FONT, (Joseph de la) poëte François, & auteur de quelques Comédies & Opéra, entr'autres de l'opéra-comique intitulé le *Monde renversé*. La Font étoit né à Paris en 1686, & il mourut à Passy, près de cette capitale, en 1725, à 39 ans. Il étoit encore plus passionné pour le jeu que pour la poésie.

FONT, (Pierre de la) né à Avignon, devint prieur de Valabregue & official de l'église d'Uzès. C'étoit un homme de Dieu, plein de zele & de charité. Il se démit du prieuré dont il étoit pourvu, pour en fonder un séminaire dans la ville épiscopale. Il en fut lui-même le premier supérieur, & une des fonctions de cet emploi pénible, nous a procuré cinq volumes d'*Entretiens ecclésiastiques*, imprimés à Paris, in-12. On en fait cas, ainsi que de 4 vol. de Prônes, in-12. Toutes les preuves que fournissent l'Ecriture, les Peres, les Conciles, sur les devoirs des ecclésiastiques & des autres fideles, sont répandues dans ces deux ouvrages avec beaucoup d'intelligence. Le pieux auteur termina sa carriere au commencement de ce siecle.

FONTAINE, (Charles) né à Paris en 1515 d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers, passables pour le tems. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, & mourut dans un âge avancé. Ses principales poésies sont recueillies en 1 vol. in-8°., imprimé à Lyon, 1555, sous le titre de *Ruisseaux de Fontaine*. On a encore de lui : *Le Jardin d'Amour*, avec la *Fontaine d'Amour*, Lyon, 1588, in-16 : cette édition avoit été précédée de deux autres. *Victoire d'Argent contre Cupido*, Lyon, 1537, in-16, &c. Il a mis aussi le *Nouveau-Testament* en sixains, Lyon, 1560, in-12, avec des figures en bois.

FONTAINE, (Jean de la) naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, un an après Moliere. A 19 ans, il entra chez les PP. de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine ignoroit encore à 22

ans ſes talens ſinguliers pour la poéſie. On lut devant lui la belle Ode de Malherbe ſur l'aſſaſſinat de Henri IV, & dès ce moment il ſe reconnut poëte. Un de ſes parens, ayant vu ſes premiers eſſais, l'encouragea, & lui fit lire les meilleurs auteurs anciens & modernes, françois & étrangers. On lui fit épouſer Marie Héricard, fille d'une figure & d'un caractere qui lui gagnoit les cœurs; la Fontaine, ſoit inſenſibilité, ſoit vanité, la quitta pour vivre dans la capitale: & ce n'eſt pas ce qui prévient le plus en faveur de ſon caractere. La ducheſſe de Bouillon, exilée à Château-Thierry, avoit connu la Fontaine, & lui avoit même, dit-on, fait faire ſes premiers *Contes*. Rappellée à Paris, elle y mena le poëte. La Fontaine avoit un de ſes parens auprès de Foucquet. La maiſon du ſurintendant lui fut ouverte, & il en obtint une penſion, pour laquelle il faiſoit à chaque quartier une quittance poétique. Après la diſgrace de ſon bienfaiteur, la Fontaine entra en qualité de gentilhomme chez la célebre Henriette d'Angleterre, *1re.* femme de Monſieur. La mort lui ayant enlevé cette princeſſe, il trouva de généreux protecteurs dans M. le Prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme & le duc de Bourgogne; & des protectrices dans les ducheſſes de Bouillon, de Mazarin, & dans l'ingénieuſe la Sabliere: celle-ci le retira chez elle, & prit ſoin de ſa fortune. Attaché à Paris par les agrémens de la ſociété, & par ſes liaiſons avec les plus beaux eſprits de ſon ſiecle, la Fontaine alloit néanmoins tous les ans au mois de ſeptembre rendre viſite à ſa femme. A chaque voyage il vendoit une portion de ſon bien, ſans s'embarraſſer de veiller ſur ce qui reſtoit. Il ne paſſa jamais de bail de maiſon, & il ne renouvella jamais celui d'une ferme. Cette apathie qui coûtoit tant d'efforts aux anciens philoſophes, il l'avoit ſans effort. Elle influoit ſur toute ſa conduite, & le rendoit quelquefois inſenſible même aux injures de l'air. Madame de Bouillon, allant un matin à Verſailles, le vit rêvant ſous un arbre du Cours: le ſoir en revenant, elle le trouva dans le même endroit & dans la même attitude, quoiqu'il fît aſſez froid, & qu'il eût plu toute la journée. Il avoit quelquefois des diſtractions qui lui ôtoient la mémoire. Il en avoit d'autres qui lui ôtoient le jugement. Il loua beaucoup un jeune-homme qu'il trouva dans une aſſemblée: *Eh! c'eſt votre fils*, lui dit-on: il répondit froidement: *Ah! j'en ſuis bien aiſe.* Il avoit fait un Conte, dans lequel, conduit par ſa matiere, il mettoit en la bouche d'un moine une alluſion fort indécente à ces paroles de l'Evangile: *Domine, quinque talenta tradidiſti mihi*, &c.; & par un tour d'imagination dont la Fontaine ſeul pouvoit être capable, il l'avoit dédié au docteur Arnauld. Il fallut que Racine & Boileau lui fiſſent ſentir, combien la dédicace d'un Conte licencieux à un homme grave choquoit le bon ſens. Racine le mena un jour à Ténebres, & s'appercevant que

l'office lui paroiſſoit long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible, qui contenoit les petits Prophetes. Il tomba ſur la priere des Juifs dans Baruch, & ne pouvant ſe laſſer de l'admirer, il diſoit à Racine : *C'étoit un beau génie que ce Baruch ; qui étoit-il?* Le lendemain & pluſieurs jours ſuivans, lorſqu'il rencontroit dans la rue quelques perſonnes de ſa connoiſſance, après les complimens ordinaires, il élevoit la voix pour dire : *Avez-vous lu Baruch? C'étoit un beau génie!* L'eſpece de ſtupidité que ce célebre fabuliſte avoit dans ſon air, dans ſon maintien & dans ſa converſation, fit dire à madame de la Sabliere, un jour qu'elle avoit congédié tous ſes domeſtiques : *Je n'ai gardé avec moi que mes trois bêtes, mon chien, mon chat & la Fontaine.* Cependant cet homme, ſi inſenſible en apparence & ſi apathique, étoit quelquefois colere & rancunier. Ayant eu une diſpute avec M. Choart, curé de St.-Germain-le-Vieil, à Paris, il s'en vengea par la fable *du Curé & du Mort* (liv. 7, fab. 11). C'eſt la plus mauvaiſe de toutes ſes fables, elle ſe reſſent de l'humeur du poëte; le nom du curé y eſt défiguré (voyez le *Journal de Paris*, 1787, n°. 107). La Fontaine avoit toujours vécu dans une grande indolence ſur la Religion, comme ſur tout le reſte. Une maladie qu'il eut ſur la fin de 1692, le fit rentrer en lui-même. Le P. Poujet de l'Oratoire, alors vicaire de S. Roch, lui fit faire une confeſſion générale. Prêt à recevoir le Viatique, il déteſta ſes *Contes* & en demanda pardon à Dieu, en préſence de quelques membres de l'académie qu'il prit pour témoins de ſon repentir. Si ce repentir fut ſincere, il ne fut pas conſtant. La Fontaine laiſſa échapper après ſa converſion encore quelques Contes. Celui de *La Clochette* en eſt un. C'eſt à quoi fait alluſion ſon Prologue, cité dans Moreri :

O combien l'homme eſt inconſtant, divers,
Foible, léger, tenant mal ſa parole!
J'avois juré, même en aſſez beaux vers,
De renoncer à tout Conte frivole.
Et quand juré? C'eſt ce qui me confond,
Depuis deux jours j'ai fait cette promeſſe.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un ſeul moment.....

La Fontaine réprima ces ſaillies d'une imagination long-tems fixée à ce genre d'écrire, qui n'eſt ni le plus noble, ni le plus ſage. Il entreprit de traduire les hymnes de l'Egliſe ; mais ſa verve émouſſée par l'âge, & peut-être ſon génie que la nature n'avoit pas fait pour le ſérieux, ne lui permirent pas de fournir long-tems cette carriere. Il mourut à Paris en 1695, à 74 ans, dans les plus vifs ſentimens de religion. Lorſqu'on le déshabilla, on le trouva couvert d'un cilice. Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe, qui le peint parfaitement :

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant ſon fonds après ſon revenu,
Croyant le bien, choſe peu néceſſaire.
Quant à ſon tems, bien le ſut diſpenſer :

Deux parts en fit, dont il fouloit paſſer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages qui nous reſtent de la Fontaine, il faut placer au premier rang ſes *Contes* & ſes *Fables*. Les premiers ſont un modele parfait du ſtyle hiſtorique dans le genre familier, mais en même tems un recueil de tableaux deſtructifs des mœurs, qu'une jeuneſſe vertueuſe ne ſauroit trop redouter. Ses *Fables* font ſa véritable gloire. On y reconnoît le poëte de la nature; une molle négligence y décele le grand maître & l'écrivain original. « On diroit, ſuivant l'expreſſion d'un critique judicieux, qu'elles ſont tombées » de ſa plume. Il a ſurpaſſé » l'ingénieux inventeur de l'apologue, & ſon admirable » copiſte. Auſſi élégant, auſſi » naturel, moins pur à la vérité, mais auſſi moins froid » & moins nu que Phedre, » il a attrapé le point de perfection dans ce genre ». Si ceux qui ſont venus après lui comme la Motte, Richer, d'Ardenne, d'Aubert, des Billons, l'ont ſurpaſſé quelquefois pour l'invention des ſujets, ils ſont fort au-deſſous pour tout le reſte, pour l'harmonie variée & légere des vers, pour la grace, le tour, l'élégance, les charmes naïfs des expreſſions & du badinage. Il éleve, dit la Bruyere, les petits ſujets juſqu'au ſublime. Sous l'air le plus ſimple, il a du génie, & même plus de ce qu'on appelle eſprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à M. de Montenault une magnifique édition des *Fables* de la Fontaine, en 4 vol. in-fol., dont le premier a vu le jour en 1755, & le dernier en 1759; chaque fable eſt accompagnée d'une & quelquefois de pluſieurs eſtampes: l'ouvrage eſt précédé d'une *Vie* du fabuliſte. On a une autre édition des *Fables* de la Fontaine par Coſte, 1744, 2 vol. in-12, avec figures, & de courtes notes; & 1 vol. in-12, ſans figure. L'on a imprimé à Paris en 1758, en 4 jolis petits vol. in-12, les *Œuvres diverſes de la Fontaine*, c'eſt-à-dire tout ce qu'on a pu raſſembler de ſes ouvrages tant en vers qu'en proſe, à l'exception de ſes Fables & de ſes Contes. On y trouve quelques Comédies, un *Poëme ſur le Quinquina*, quelques *Pieces anacréontiques*, des *Lettres* & d'autres morceaux, la plupart très-foibles & qu'on n'auroit jamais imprimés, ſi les éditeurs conſultoient la gloire des morts plutôt que l'intérêt des vivans. Tous les ouvrages de la Fontaine furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4°, belle édition encadrée. La Fontaine avoit eſſayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même oppoſés à ſon génie. Voici comme il peint ſon inconſtance:

Papillon du Parnaſſe, & ſemblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je ſuis choſe légere, & vole à tout ſujet;
Je vais de fleur en fleur, & d'objet en objet:
A beaucoup de plaiſir, je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au Temple de Mémoire;

Mais quoi ! je ſuis volage en vers comme en amours, &c., &c.

FONTAINE, (Nicolas) Pariſien, fils d'un maître-écrivain, fut confié à l'âge de 20 ans aux ſolitaires de Port-Royal. Il ſe chargea d'abord d'éveiller les autres; mais dans la ſuite il eut le ſoin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevoit. Les heures de loiſir qui lui reſtoient, il les employoit à tranſcrire les écrits des ſavans qui habitoient cette ſolitude. Il ſuivit Arnauld & Nicole dans leurs diverſes retraites. Il fut enfermé à la Baſtille avec Sacy, le 13 mai 1666, & en ſortit avec lui en 1668. Ces deux amis ne ſe quittèrent plus. Après la mort de Sacy en 1684, Fontaine changea pluſieurs fois de retraite. Il ſe fixa enfin à Melun, où il mourut en 1709, à 84 ans. On a de lui : I. *Vies des Saints de l'Ancien-Teſtament*, en 4 vol. in-8° : ouvrage compoſé ſous les yeux de Sacy, & qui peut être de quelque utilité pour l'hiſtoire ſacrée. II. *Les Vies des Saints*, in-fol. en 4 vol. in-8°. C'étoient les plus exactes avant celles de Baillet, mais les unes & les autres ſont oubliées depuis celles que M. l'abbé Godeſcard a traduites de l'anglois, 12 vol. gr. in-8°. III. *Mémoires ſur les Solitaires de Port-Royal*, en 2 vol. in-12; très-détaillés, & même juſqu'à la minutie : tout paroît précieux dans les ſaints d'un parti auquel on eſt dévoué. IV. *Traduction des Homélies de S. Chryſoſtome ſur les Epîtres de S. Paul*, en 7 vol. in-8°. On accuſa l'auteur d'être tombé dans le Neſtorianiſme ; l'archevêque de Paris, Harlay, condamna Fontaine, qui ſe rétracta, puis s'expliqua, & prétendit, à l'exemple de tous les dogmatiſans, avoir raiſon. V. *Abrégé de l'Hiſtoire de la Bible*, publié ſous le nom de Royaumont, in-8°, avec figures; communément attribué, & peut-être avec raiſon, à Sacy. *Voyez* le MAISTRE.

FONTAINE, (Jacques de la) Jéſuite de Berg-Saint-Vinox, travailla avec beaucoup de zele à la défenſe de la conſtitution *Unigenitus*, & publia ſur ce ſujet un ouvrage en 4 vol. in-fol. Il mourut à Rome le 18 février 1728, à l'âge de 78 ans.

FONTAINE, (Alexis) né à Clavaiſon en Dauphiné, s'occupa principalement du *Calcul intégral*, fut reçu de l'académie des ſciences, & mourut en 1771 à Cuiſeaux en Franche-Comté. Ses *Mémoires*, qui ſont dans le recueil de l'académie, ont été imprimés ſéparément en un vol. in-4°.

FONTAINES, (Pierre des) né dans le Vermandois en Picardie, maître des requêtes de S. Louis, a réuni les uſages du Vermandois ſous le titre de *Conſeils à ſon ami*. Du Cange les a publiés avec l'Hiſtoire de S. Louis de Joinville, 1668, in-fol. C'eſt le premier auteur que l'on connoiſſe qui ait écrit ſur la juriſprudence Françoiſe. Il a auſſi écrit une hiſtoire ſous le titre de *Livres de la Reigne*. Joinville dit que S. Louis s'en ſervoit *pour ouir les plaids de la porte, pour recevoir les requêtes & faire droit aux parties*.

FONTAINES, (Marie-Louiſe-Charlotte de Pelard de Givry, épouſe de N. comte de)

fille du marquis de Givry, commandant de Metz, morte en 1730, cultiva les lettres à l'ombre du silence, & cueillit quelques fleurs dans le champ romanesque. On lui doit entr'autres productions, écrites sans prétention & pour le seul plaisir d'écrire : *La Comtesse de Savoie*, roman dans le goût de *Zaïde*, imprimé en 1722.

FONTAINES, (Pierre-François Guyot des) naquit à Rouen en 1685, d'un pere conseiller au parlement. Les Jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnerent leur habit en 1700. Après avoir professé 15 ans dans différens colleges de la société, il sollicita sa sortie & l'obtint sans peine. Son humeur difficile & son génie indépendant avoient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avoient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siecle & de quitter le cloître pour lequel il ne paroissoit pas fait. L'abbé des Fontaines étoit prêtre alors ; on lui donna la cure de Torigny en Normandie ; mais il ne tarda pas de s'en démettre. Il fut quelque tems auprès du cardinal d'Auvergne, comme bel-esprit & homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Bignon lui confia en 1724 le *Journal des Savans*, mort de la peste, comme on disoit alors, parce que les prédécesseurs de l'abbé des Fontaines dans ce travail, ne le rempliſſoient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau Journaliste ranima ce cadavre, & se distingua également par d'autres ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731 ; sous le titre de *Nouvelliſte du Parnasse, ou Réflexions sur les Ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que 2 vol. L'ouvrage fut arrêté par le ministere en 1732, & ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvoient l'instruction, & des gens du monde qui y cherchoient l'amusement. Environ 3 ans après, en 1735, l'abbé des Fontaines obtint un nouveau privilege pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula : *Observations sur les Ecrits modernes*, in-12 ; commencées comme les précédentes avec l'abbé Granet, & continuées jusqu'au 33e. vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée : *Jugemens sur les Ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les 2 derniers sont de Mairault. L'abbé Granet n'eut point part aux Jugemens, comme le dit l'abbé Ladvocat ou son continuateur ; il y avoit 2 ans qu'il étoit mort. L'abbé des Fontaines mourut en 1745, à 60 ans. Ses critiques ont été taxées de trop de sévérité ; mais cette sévérité, dit un auteur judicieux, n'étoit-elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui ? Il étoit naturel que l'abbé des Fontaines fût sensible à la dégradation des lettres ; personne ne connoissoit mieux que lui les regles & les raisons des regles ; personne ne les développoit avec plus de finesse, d'agrément & de clarté ; personne ne saisissoit avec autant de précision les différens degrés

du beau & les moindres nuances du ridicule ; l'œil ſans ceſſe ouvert ſur les moindres défauts, il les ſentoit vivement & ne faiſoit grace à rien. Eſt-il étonnant après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres écrivains de ſon tems, & même des écrivains célebres qui ne vouloient être médiocres en rien ? Delà ce déchaînement preſque univerſel contre lui. On s'efforça de décrier ſes talens, on attaqua ſa réputation, on calomnia ſes mœurs, on enfanta un déluge de libelles, auxquels il eut la foibleſſe d'être ſenſible, & qui le rendirent injuſte à l'égard de ceux qui l'avoient offenſé ; mais ſi le reſſentiment a aigri quelquefois ſon ſtyle, on découvre toujours dans ſes jugemens les lumieres d'un homme fait pour régenter le Parnaſſe. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raiſon & le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modele des bons critiques. « L'abbé » des Fontaines (dit Fréron), » philoſophe dans ſa conduite » comme dans ſes principes, » étoit exempt d'ambition ; il » avoit dans l'eſprit une noble » fierté, qui ne lui permettoit » pas de s'abaiſſer à ſolliciter » des bienfaits & des titres. » Le plus grand tort que lui » aient fait les injures dont » on l'a accablé, eſt qu'elles » ont quelquefois corrompu » ſon jugement. L'exacte im» partialité, je l'avoue, n'a pas » toujours conduit ſa plume, » & le reſſentiment de ſon » cœur ſe fait remarquer dans » quelques-unes de ſes criti» ques... Si l'abbé des Fon» taines étoit quelquefois dur » & piquant dans ſes écrits ; » dans la ſociété, il étoit doux, » affable, poli, ſans affecta» tion de langage & de ma» nieres. On doit cependant le » mettre au rang de ceux dont » on n'eſt curieux que de lire » les ouvrages. Il paroiſſoit » dans la converſation un » homme ordinaire, à moins » qu'on n'y agitât quelque ma» tiere de littérature & de bel» eſprit. Il ſoutenoit avec cha» leur ſes ſentimens ; mais la » même vivacité d'imagination » qui l'égaroit quelquefois, le » remettoit ſur la route, pour » peu qu'on la lui fît apperce» voir ». J. J. Rouſſeau, M. Rollin, & tous ceux qui s'intéreſſoient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges, juſtice à ſes talens & à ſes lumieres. L'auteur de la *Métromanie* (le célebre Piron) fut long-tems de ce nombre. Ami foible & inconſtant, comme ne le ſont que trop ordinairement les gens-de-lettres, il ne ſe brouilla avec l'abbé des Fontaines que pour une bagatelle. Voltaire lui fut également attaché, mais quelques plaiſanteries ſur la tragédie de la *Mort de Céſar*, irriterent ce poëte, & furent le ſignal d'une guerre qui a duré juſqu'à la mort du critique. Outre ſes feuilles, on a encore de l'abbé des Fontaines : I. Une *Traduction de Virgile*, en 4 vol. in-8°, Paris, 1743, avec des figures de Cochin, des diſcours bien écrits, des diſſertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de *Virgile* & des auteurs qui l'ont imité. Il y en a auſſi une édition en 2 vol. in-12. Cette ver-

sion ; fort supérieure aux traductions de Fabre, de Catrou & des autres, est la meilleure ; mais elle n'est pas encore parfaite. Quelques morceaux sont écrits du style de *Télémaque :* c'étoit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un traducteur en prose ; mais dans plusieurs autres fragmens, l'auteur de l'*Eneïde* n'a que la moitié de ses graces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité ; d'autres très-élégans, mais froids, glacés : ceux-ci sont le plus grand nombre. II. *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des Psaumes, ouvrage de sa jeunesse, & qui n'en est pas moins froid. III. *Lettres sur le Livre de la Religion Chrétienne, prouvée par les faits*, de l'abbé Houtteville, in-12. Elles sont au nombre de 18, & la plupart très-judicieuses. IV. *Paradoxes littéraires sur l'Inès de Castro de la Motte*, in-8°. Cette critique fut très-recherchée. V. *Entretiens sur les Voyages de Cyrus* de Ramsay ; autre critique fort sensée. VI. *Racine vengé, ou Examen des Remarques grammaticales de M. l'Abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé des Fontaines connoissoit le génie de sa langue. VII. *Les Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglois de Swift, in-12. VIII. *Le nouveau Gulliver*, 2 vol in-12. Il ne vaut pas l'ancien ; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnoît du moins le même goût de style & de critique morale, qui avoit fait la réputation de celui de Swift. IX. *Les Aventures de Joseph Andrews*, traduites de l'anglois, 2 vol. in-12. X. L'*Histoire de Don Juan de Portugal*, in-12 : roman historique, dont le fonds est dans Mariana. XI. L'abbé des Fontaines a eu part à la Traduction de l'*Histoire* du président de Thou ; à l'*Histoire des Révolutions de Pologne ;* à celles *des Ducs de Bretagne ;* à la Traduction de l'*Histoire Romaine* d'Echard ; à l'*Histoire abrégée de la Ville de Paris*, par d'Auvigni ; au *Dictionnaire Néologique*, ouvrage estimable fait pour guérir quelques auteurs qui écrivoient comme parloient les laquais des *Précieuses*, mais qu'il infecta de satyres personnelles. M. l'abbé de la Porte a publié en 1757 l'*Esprit de l'Abbé des Fontaines*, en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du 1*er.* vol. la vie de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, & un autre des écrits publiés contre lui.

FONTANA, (Publio) prêtre de Palluccio, près de Bergame, eut le talent de la poésie latine & les vertus de son état. Le cardinal Aldobrandin ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses Ouvrages, imprimés à Bergame en 1594, in-folio, est son poëme de la *Delphinide.* Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élévation, & peut-être un peu d'enflure dans le style.

FONTANA, (Dominique) né à Mili, village sur le bord occidental du lac de Lugano, en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans pour y étudier l'architecture. Sixte V, qui s'étoit servi de lui n'étant que cardinal, le choisit pour son architecte lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avoit conçu

le projet de mettre ſur pied l'obéliſque de granit d'Egypte, qu'on voit actuellement ſur la place de S. Pierre à Rome, & qui alors étoit couché par terre, près le mur de la ſacriſtie de cette égliſe. Il propoſa un concours aux artiſtes ingénieurs & mathématiciens, pour imaginer les moyens de redreſſer ce précieux reſte de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une ſeule piece, & du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Egyptiens & les Romains s'étoient ſervis, ſoit pour tranſporter, ſoit pour élever en l'air ces maſſes énormes, étoient enſevelis dans l'oubli; la tradition ne fourniſſoit rien à ce ſujet, & il falloit néceſſairement imaginer. Fontana préſenta au pape le modele d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutoit en petit, ce qui devoit ſe pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente; l'obéliſque fut d'abord tranſporté ſur la place où il devoit être élevé, diſtante de 115 cannes du lieu où il étoit couché; & le 10 ſeptembre 1586 il fut dreſſé ſur ſon piédeſtal, au bruit des acclamations réitérées d'une multitude innombrable de ſpectateurs. Il fut magnifiquement récompenſé. Le pape le créa chevalier de l'Eperon d'or & noble Romain, & fit frapper des médailles à ſon honneur. A ces diſtinctions fut ajoutée une penſion de 2000 écus d'or, réverſible à ſes héritiers; outre 5000 écus de gratification, & le don de tous les matériaux qui avoient ſervi à ſon entrepriſe, eſtimés à plus de 20,000 écus. C'eſt cette érection de l'obéliſque de la place de S. Pierre, qui a fait la plus grande réputation de Fontana. Il avoit beaucoup de génie pour la méchanique; mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape Clément VIII, & peut-être des torts réels, le firent deſtituer de ſa place de premier architecte de ſa Sainteté. Il fut appellé à Naples en 1592, par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi, & ingénieur en chef du royaume. Il conſtruiſit pluſieurs édifices dans cette ville, & entr'autres le palais-royal. Il y mourut riche & fort conſidéré, en 1607. On a de cet architecte un vol. in-fol. imprimé à Rome en 1690, où ſont décrits les moyens qu'il employa pour le tranſport & l'érection de l'obéliſque dont nous avons parlé.

FONTANA, (Charles) architecte célebre, né Brundolo dans le territoire de Côme en 1634, fut un des meilleurs éleves du cavalier Bernin; mais il n'eut point ſa correction, & donna dans le ſingulier. Innocent XII & Clément XI employerent ſouvent ſes talens. Il a conſtruit un grand nombre de monumens publics à Rome, entr'autres le Mauſolée de la reine Chriſtine à S. Pierre, les palais Grimani & Bolognetti, la fontaine de Ste. Marie *in Tranſtevere*, une des fontaines de la place S. Pierre, le théâtre de Tordionne, la bibliotheque de la Minerve, le palais de Viſconti à Freſcati, &c., &c. Innocent XI le chargea de faire le deſcription de l'égliſe de S. Pierre. Suivant le calcul de cet

architecte, les dépenses qui ont été faites pour cette église depuis sa fondation jusqu'au moment où il écrit (en 1694), montent à 46 millions, huit cent mille & cinquante-deux écus romains, sans y comprendre la dépense des modeles, la démolition de l'ancienne église & du clocher du cavalier Bernin, les peintures, les échafauds, &c. Il mourut à Rome le 6 février 1714. On a de lui : I. La Description dont nous venons de parler, sous le titre de *Templum Vaticanum & ejus origo*, 1694, in-fol. Il renferme d'excellens principes pour les jeunes architectes. II. *Anfitheatro Flavio descritto e delineato con fig.*, La Haye, 1725, in-fol.

FONTANA, (François) habile mathématicien & physicien, publia en 1646, un traité intitulé : *Novæ Cœlestium & Terrestrium rerum observationes.* Il préparoit d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut de la peste à Naples, en 1656.

FONTANGES, (Marie-Angélique de Scoraille de Rousille, duchesse de) née en 1661, d'une ancienne famille de Rouergue, étoit fille d'honneur de Madame. *Belle comme un ange*, dit l'abbé de Choisi, *mais sotte comme un panier*, elle n'en subjugua pas moins le cœur de Louis XIV. A une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coëffure, elle la fit attacher avec un ruban dont les nœuds lui tomboient sur le front; & cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas long-tems de sa faveur. Elle mourut des suites d'une couche, le 28 juin 1681, à 29 ans, à l'abbaye de Port-Royal de Paris. Elle voulut voir le roi dans sa derniere maladie. Louis XIV s'attendrit, & elle lui dit : *Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi.* Foible consolation & bien peu assortie à la nature du moment.

FONTANIER, *voy.* Pelisson (Paul).

FONTANINI, (Juste) savant archevêque d'Ancyre, & chanoine de l'église de Ste. Marie-Majeure, camérier d'honneur de Clément XI, naquit en 1666 dans le duché de Frioul, & mourut à Rome en 1736. Il n'y avoit presqu'aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : I. Sa *Biblioteca della Eloquenza Italiana.* C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne dans les différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur; mais la meilleure & la plus ample est celle qui a été donnée à Venise en 175... 2 vol. in-4°, avec les notes d'Apostolo-Zeno, dans lesquelles ce savant & judicieux bibliographe a relevé une multitude d'erreurs & d'inexactitudes de Fontanini. II. Une *Collection des Bulles de Canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, 1729, in-fol., en latin. III. Une *Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, in-4°, Rome, 1742 : ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée & profane, & d'une bonne critique. IV. *Dissertatio de corona ferrea Longobardorum*, 1717.

1717. Il prétend que la couronne de fer que l'on conserve à Monzal, petite ville de Lombardie, est faite de l'un des clous de N. S., & qu'on s'en est servi anciennement pour couronner les rois de Lombardie, & ensuite les empereurs d'Allemagne. Muratori lui opposa le traité : *De corona ferrea*, où il soutient que la couronne de fer étoit inconnue du tems des rois Lombards.

FONTANON, (Antoine) avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des Edits de nos Rois, depuis 1270 jusqu'à la fin du 16e. siecle*, tems auquel cet auteur florissoit, en 4 vol. in-fol., Paris, 1611.

FONTE-MODERATA, dame Vénitienne, née en 1555, morte en 1592, à 37 ans, avoit, dit on, une mémoire si heureuse, qu'elle répétoit, pour ainsi dire, mot pour mot un sermon, après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers & en prose. Les plus connus sont : Un éloge de son sexe en vers, intitulé : *Il merito delle Donne*, imprimé à Venise, 1600, in-4° ; & le *Floridoro*, poëme en 13 chants, imprimé dans la même ville en 1581, in-4°. *Fonte-Moderata* est un surnom qu'elle s'étoit donné. Elle s'appelloit *Modesta Pozzo*, & étoit mariée à un gentilhomme Vénitien, nommé Philippe Georgi. Sa *Vie* a été écrite par Nic. Doglioni.

FONTENAY, (Jean-Baptiste Blain de) peintre, né à Caen, l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita un logement aux galeries du Louvre & une pension par ses talens. Il avoit, dans un degré supérieur, celui de peindre les fleurs & les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paroissent vivre dans ses ouvrages ; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, & les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715.

FONTENAY, *voyez* BRUMOY & LONGUEVAL.

FONTENELLE, (Bernard le Bovier de) naquit en 1657, à Rouen, d'un pere avocat, & d'une mere, sœur du grand Corneille. Cet enfant destiné à vivre près d'un siecle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de foiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen, chez les Jésuites, qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa pour le prix des palinods une piece en vers latins, qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, & promit de ne plus plaider. Il renonça au barreau pour la littérature & la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris ; à 20 ans il fit une partie des opéra de *Psyché* & de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 & 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point ; il en jugea comme le public, & jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des Morts*,

publiés en 1683, reçurent un accueil plus favorable. Ils offrent de la littérature & de la philosophie ; la morale y est agréable, peut-être même trop, & le philosophe n'a pas assez écarté le bel-esprit. Voici ses autres ouvrages suivant l'ordre chronologique. I. *Lettres du Chévalier d'Her....*, 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudroit dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu y en mettre, & qu'elles sont le fruit d'une imagination froide & compassée. II. *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, 1686. « Ce livre, dit l'auteur du » *Siecle de Louis XIV*, fut le » premier exemple de l'art délicat de répandre des graces » jusques sur la philosophie ». Mais ce fut un exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, & sur-tout la vérité ; & que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornemens. Ces *Mondes*, déjà très-douteux en eux-mêmes, sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. III. *Histoire des Oracles*, 1687 ; tirée de l'ennuyeuse composition de Van-Dale sur le même sujet. Cet ouvrage écrit d'un style léger, & superficiel en lui-même, fut réfuté en 1707 par le Pere Baltus. L'ouvrage de ce Jésuite, publié sous le titre de *Réponse à l'Histoire des Oracles*, parut si décisif à Fontenelle, qu'il n'y répondit point, disant que *le diable avoit gagné sa cause*. Il faut convenir néanmoins que son opinion sur les oracles, quoiqu'historiquement fausse, n'auroit peut-être rien eu de répréhensible, s'il n'y avoit point inséré des maximes qui pouvoient se tourner contre les plus grandes vérités, & conduire à un triste scepticisme. L'esprit d'irréligion se manifeste plus clairement dans la *Relation de l'Isle de Borneo* (faussement attribuée à Catherine Bernard), dans le *Traité sur la Liberté*, dans l'*Epître à Basnage sur Rome & Geneve*, & dans quelques autres écrits. IV. *Poésies pastorales, avec un Discours sur l'Eglogue, & une Digression sur les Anciens & les Modernes*, 1688. Les gens de goût ne veulent pas que ces Pastorales soient mises, pour la naïveté & le naturel, à côté de celles de Théocrite & de Virgile. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans ou des petits-maîtres. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, & dont l'*Astrée* de d'Urfé, & les comédies de l'*Amynte* & du *Pastor-Fido*, ont fourni le modele (*voyez* THÉOCRITE, VIRGILE). V. Plusieurs volumes des *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Fontenelle en fut nommé secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, & donna chaque année un vol. de l'Histoire de cette compagnie. La préface générale est estimée. Dans l'histoire, il jette souvent de la clarté sur des matieres obscures. Les *Eloges des Académiciens*, répandus dans cette Histoire, ont été imprimés séparément en 2 vol. C'est sur-tout dans ces *Eloges* qu'il déploie toute la coquetterie du bel-esprit. « Ses » portraits, dit un critique, » sont tracés avec art, & quoi-

» que flattés, ils conservent » néanmoins un certain air de » ressemblance qui les fait re- » connoître. Il n'approfondit » rien, effleure tout, paroît se » jouer de son sujet, ne donne » point à penser au lecteur, » cherche seulement à amuser, » le surprend même quelque- » fois par des traits ingénieux » & fins; par-tout on apper- » çoit le manege d'une co- » quette, dont le fard fait tous » les charmes ». VI. L'*Histoire du Théâtre François* jusqu'à Corneille, avec la *Vie* de ce célebre dramatique. Cette Histoire très-abrégée, mais avec choix, est pleine d'enjouement. VII. *Réflexions sur la Poétique du Théâtre, & du Théâtre tragique :* c'est un des ouvrages les plus pensés de Fontenelle, & celui peut-être où, en paroissant moins bel-esprit, il paroît plus homme d'esprit. VIII. *Elémens de Géométrie de l'infini*, in-4°, 1727; livre dans lequel les géometres n'ont guere reconnu que le mérite de la forme. IX. *Une Tragédie en prose & six Comédies;* les unes & les autres peu théâtrales, & dénuées de chaleur & de force comique. X. *Théorie des Tourbillons Cartésiens;* ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritoit d'en être. Fontenelle étoit grand admirateur de Descartes, & défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'étoit laissé prévenir dans l'enfance. XI. Des *Discours moraux & philosophiques;* des Pieces fugitives, dont la poésie est foible; des Lettres, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, &c. Tous ces différens ouvrages ont été recueillis en 11 vol. in-12 (à l'exception des écrits de géométrie & de physique); sous le titre d'*Œuvres diverses.* On en avoit fait deux éditions en Hollande, l'une en 3 vol. in-fol., 1728; l'autre in-4°, 3 vol., 1729, ornées toutes deux de figures gravées par B. Picart. Les curieux les recherchent; mais elles sont beaucoup moins complettes que l'édition en 11 vol. in-12. Ce fut aussi Fontenelle qui donna en 1732 la nouvelle édition du *Dictionnaire des Sciences & Arts*, par Thomas Corneille... Malgré un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite vérole. Il n'eut de la vieillesse, que la surdité & l'affoiblissement de la vue: encore cet affoiblissement ne se fit sentir qu'à l'âge de plus de 90 ans. Il mourut le 9 janvier 1757. Un caractere doux & sociable ne le garantit pas de la misanthropie & d'un triste égoïsme. *Les hommes sont sots & méchans*, disoit-il; *mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, & je me le suis dit de bonne heure.* Ses amis lui reprocherent plusieurs fois *de manquer de sentiment :* il est vrai qu'il n'étoit pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié. Il voyoit très-souvent madame de Tencin; quand il apprit sa mort: *Eh bien!* dit-il, *j'irai dîner chez la Géofrin* (*voyez* ce mot). Il vivoit beaucoup avec l'abbé Dubos, qu'il appelloit son *ami.* Un jour qu'on avoit fait à celui-ci présent d'une botte d'asperges dans la primeur, ils convinrent de la faire assaisonner partie à l'huile,

partie à la fauſſe, pour ſatisfaire leurs goûts reſpectifs : avant l'entremets, l'abbé Dubos eſt frappé d'une apoplexie, & tombe ſans connoiſſance ; Fontenelle court ſur l'eſcalier & crie à la cuiſiniere : *Toutes les aſperges à la fauſſe, toutes les aſperges à la fauſſe.* Quoiqu'il fût né ſans biens, il laiſſa de grandes richeſſes ; ſa philoſophie n'ayant pu l'affranchir d'amaſſer, & d'ajouter à la qualité de bel-eſprit celle de financier. On trouvera de plus amples détails ſur Fontenelle, dans les *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de ſa Vie & de ſes Ouvrages*, par M. l'abbé Trublet, Amſterdam, in-12, 1761 ; mais il faut ſe ſouvenir que c'eſt un admirateur, un panégyriſte qui déploie en faveur de ſon héros toutes les reſſources de l'enthouſiaſme. Un écrivain auſſi zélé pour les bons principes que pour le bon goût & la belle littérature, l'a appellé « un homme ſans caractere & ſans talent prononcé, » moitié philoſophe, moitié » bel-eſprit ; grimacier, dont » tous les ouvrages ſont défigurés par une continuelle » afféterie d'expreſſions & d'idées, par des tons précieux » & maniérés, par des pointes ; qui dans les ſciences » n'a rien inventé, & n'avoit » que le talent d'expoſer avec » méthode & clarté les inventions d'autrui ».

FONTETE, *voyez* FEVRET.

FONTIUS, (Barthélemi) natif de Florence, ſe fit eſtimer de Pic de la Mirandole, de Marſille Ficin, de Jerôme Donato, & des autres habiles écrivains de ſon ſiecle. Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'honora de ſon amitié, & lui donna la direction de la fameuſe bibliotheque de Bude. Les écrits de Fontius ſont : un *Commentaire ſur Perſe ;* des *Harangues ;* le tout recueilli & imprimé à Francfort, in-8°, 1621.

FONTRAILLES, (Louis d'Aſtarac, marquis de) fut choiſi par Monſieur, pour aller négocier en Eſpagne un traité, qui lui fournit les moyens de chaſſer le cardinal de Richelieu ; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté comme M. de Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, & ne mourut qu'en 1677.

FOPPENS, (Jean-François) né à Bruxelles, fut ſucceſſivement profeſſeur en philoſophie à Louvain, chanoine de l'égliſe de Bruges, chanoine de Malines & archidiacre. Il mourut le 16 juillet 1761, âgé de 72 ans. Ses talens, ſes vertus, & ſur-tout ſon zele pour la Religion, le firent regretter univerſellement. On a de lui : I. *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, chez ſon frere Pierre Foppens, 1739, 2 vol. in-4°, où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert le Mire, de François Swertius & de Valere André, ſur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, & continué la *Bibliotheque Belgique* depuis vers 1640 où finit celle de Valere André, juſqu'à l'an 1680. Cet ouvrage eſt eſtimé & mérite de l'être à bien des égards ; on y deſireroit un peu plus de critique & d'exactitude. II. Une Edition du Recueil Diplomatique d'Aubert le Mire, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-fol., enrichie de nouvelles

notes & de tables, augmentée d'un grand nombre de diplomes inconnus à Aubert le Mire. Il ajouta enſuite deux volumes in-folio à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748. III. *Hiſtoria Epiſcopatûs Antverpienſis*, Bruxelles, 1717, in-4°. IV. *Hiſtoria Epiſcopatûs Sylvæducenſis*, Bruxelles, 1721, in-4°. V. *Chronologia ſacra Epiſcoporum Belgii ab anno 1561, ad annum 1761*, in-12: ouvrage en vers avec des notes hiſtoriques en proſe. VI. Un grand nombre de Poëmes latins, dénués la plupart d'énergie, & de cet enthouſiaſme qui conſtitue la vraie poéſie, mais toujours ſages dans leur objet & les vues de l'auteur.

FORBES, (Jean) Ecoſſois profeſſeur de théologie & d'hiſtoire eccléſiaſtique dans l'univerſité d'Aberdeen, mort en 1648, à 55 ans, laiſſa des *Inſtitutions hiſtoriques & théologiques*, qu'on trouve dans la collection de ſes *Œuvres*, 1703, 2 vol. in-fol. C'eſt un vaſte recueil, où l'auteur, en traitant de la doctrine chrétienne, prétend contre la vérité notoire des faits, que diverſes circonſtances y ont apporté des changemens. On a fait un abrégé de cet ouvrage propre à nourrir les préjugés des Proteſtans. Son pere (Patrice), évêque d'Aberdeen, mort en 1635, donna un *Commentaire ſur l'Apocalypſe*, in-4°, 1646.

FORBES, (Guillaume) premier évêque d'Edimbourg, s'eſt fait un nom par ſes *Conſidérations ſur les Controverſes*, en latin, imprimées à Francfort, in-8°, 1707. Il mourut dans ſa 49e. année en 1634, laiſſant un fils qui embraſſa la Religion Romaine.

FORBES, (N.) lord, préſident des aſſiſes d'Edimbourg, mort au milieu du 18e. ſiecle, eſt connu en France par les traductions qu'a publié le P. Houbigant, de ſes *Penſées ſur la Religion*, de ſa *Lettre à un Evêque*, &c., Lyon, 1769, in-8°. Ces écrits ont eu un ſuccès médiocre.

FORBIN, (Touſſaint de) plus connu ſous le nom de *Cardinal de Janſon*, d'une famille illuſtre de Provence, fut ſucceſſivement évêque de Digne, de Marſeille & de Beauvais. Louis XIV, connoiſſant le talent ſingulier qu'il avoit de manier les affaires, le nomma ſon ambaſſadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à ſon crédit le trône de cette république, lui en marqua ſa reconnoiſſance, en le nommant au cardinalat. Envoyé à Rome ſous Innocent XII & ſous Clément XI, il traita avec tant de ſageſſe les affaires de France, qu'il fut honoré en 1706 de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris en 1713, à 83 ans. C'étoit un homme ſpirituel & preſte aux reparties vives. Il fut un des plus ardens adverſaires de l'*Apologie des Caſuiſtes*. Nous avons une *Cenſure* qu'il publia contre elle, étant évêque de Digne.

FORBIN, (François-Touſſaint de) neveu du précédent, plus connu ſous le nom du *Comte de Roſemberg*, quitta la France pour avoir tué en duel un de ſes ennemis. Il y rentra enſuite; mais ayant été bleſſé à la bataille de la Marſaille en 1693, il fit vœu de ſe faire re-

ligieux de la Trappe. Il l'accomplit environ dix ans après, prit le nom de frere *Arsene*, & fut envoyé à Buon-Solazzo en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Cîteaux. Il y mourut saintement en 1710. On a publié la *Relation* édifiante *de sa vie & de sa mort*, traduite de l'italien en françois, in-12.

FORBIN, (Claude, chevalier de) commença dès sa premiere jeunesse à servir sur mer, & il continua avec beaucoup d'intelligence, de courage & d'activité. Après avoir été grand-amiral du roi de Siam, à qui il fut laissé en 1686 par le chevalier de Chaumont, il se signala sur la Mer-Adriatique. Il attaqua en 1706, près du Texel, avec 5 petits vaisseaux, une escorte ennemie, forte de 6 vaisseaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un 3e., & dispersa le reste. Devenu chef-d'escadre, il dissipa dans les mers du Nord 3 différentes flottes Angloises destinées pour la Moscovie. A son retour il battit, avec du Guai-Trouin, une autre flotte Angloise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avoit des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira vers 1710 auprès de Marseille. Il y mourut en 1733, à 77 ans. Forbin mérita la confiance de Louis XIV & l'estime de sa nation, par sa bravoure & par son application à remplir ses devoirs. Il s'attachoit à ceux qui servoient sous lui, & ne laissoit point échapper l'occasion de les faire connoître à la cour. Forbin avoit la tête d'un général & la main d'un soldat. On trouvera plusieurs traits d'une bravoure singuliere dans ses *Mémoires*, publiés en 1749, en 2 vol. in-12, par Reboulet, & réimprimés en 1781.

FORBISHER, (Martin) pilote Anglois, né à Devonshire, se signala de bonne heure par ses courses maritimes. La reine Elizabeth l'envoya avec 3 navires en 1576, pour chercher le détroit que l'on croyoit être au Nord de la Sibérie, qui devoit servir à passer de l'Occident en Orient par le Nord. Mais ce voyage, ainsi que celui qu'il entreprit deux ans après, & tous ceux qu'on a faits depuis relativement à cet objet, n'ont rien produit, parce que ce passage n'existe réellement pas; car supposé que les deux continens ne se touchent nulle part, les monts de glaces rendroient encore tout passage impraticable (*voyez* COOK). Forbisher, qui ne connoissoit rien en histoire naturelle, apporta de ses voyages une grande quantité de pierres qu'il avoit fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginoit qu'elles renfermeroient de l'or & de l'argent; mais après les avoir bien examinées, il n'y trouva rien, & l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de tems après ce second voyage, l'amiral Haward le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avoit données en 1588 dans un combat entre la flotte Angloise & la flotte Espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se signala sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Gradon. Cette place se rendit après une

vigoureuſe réſiſtance ; mais Forbisher y fut bleſſé, & mourut de ſa bleſſure à Plimouth en 1794.

FORCADEL, (Etienne) *Forcatulus*, profeſſeur en droit à Toulouſe, étoit de Beziers, & mourut en 1578. Ses écrits conſiſtent en *Poéſies latines & françoiſes*, 1579, in-8° ; les unes & les autres très-médiocres ; en Livres de Droit, un peu moins mauvais, & en Hiſtoires. Les titres de ces ouvrages pourront donner une idée de ſon ſtyle précieux & affecté. I. *Necyomantiæ ; ſive occultæ juriſprudentiæ tractatus, in centum viginti quinque dialogos diſtinctus.* II. *Spheræ legalis dialogus unus.* III. *Cupido juriſperitus, in viginti duo capita diviſus.* IV. *Penus juris civilis, ſive de alimentis capita triginta continens.* V. *Aviarium juris civilis, in novem capita partitum.* VI. *Commentarius in Titulum de juſtitia & jure, lib. 1. Digeſtorum.* VII. *Tractatio dilucida rei criminalis, in quatuor digeſta partes.* VIII. *Commentarius nobilis in jura feudorum.* — Il avoit pour frere, Pierre FORCADEL, profeſſeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une traduction françoiſe d'*Euclide* & de la *Géométrie* d'Oronce Finé, & une *Arithmétique* en 4 livres.

FORCE, (Jacques-Nompar de Caumont, duc de la) fils de François, ſeigneur de la Force, qui fut tué dans ſon lit, avec Armand ſon fils aîné, pendant la maſſacre de la St.-Barthélemi. Jacques, qui n'avoit que 9 ans, & qui étoit couché avec eux, ſe cacha ſi adroitement entre le corps de ſon pere & celui de ſon frere, qu'il échappa au glaive des aſſaſſins. C'eſt lui-même qui a écrit cet événement dans des *Mémoires* conſervés dans ſa maiſon, & cités dans la *Henriade*. Il porta les armes ſous Henri IV, & ſervit enſuite les Réformés contre Louis XIII, ſur-tout au ſiege de Montauban en 1621. L'année d'après, la Force s'étant détaché des erreurs & des ſéditieuſes intrigues des Huguenots, il prit Pignerol, & défit les Eſpagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après il paſſa en Allemagne, fit lever le ſiege de Philisbourg, ſecourut Heidelberg, & prit Spire en 1635. Sa terre de la Force en Périgord fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des ſervices importans à l'état, & mourut plein de jours & de gloire en 1652, à 97 ans. Ce n'étoit pas, ſuivant l'abbé le Gendre, le général le plus renommé de ſon ſiecle, mais ce n'étoit pas auſſi le moins habile.

FORCE, (Armand-Nompar de Caumont, duc de la) fils du précédent, & maréchal de France comme lui, obtint le bâton en 1652, pour avoir ſervi avec diſtinction contre les Huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2000 Impériaux, & prit priſonnier Colloredo leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut en 1675, à 95 ans. Une longue vie étoit, ce ſemble, le partage de cette famille illuſtre.

FORCE, (Charlotte-Roſe de Caumont de la) de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, étoit petite-fille de Jacques de la Force, & mourut en 1724, à 70 ans. Elle a illuſtré le Par-

naſſe françois par ſes vers, & la république des lettres par ſa proſe. On a d'elle dans le premier genre une *Epître* à madame de Maintenon, & un *Poëme* dédié à la princeſſe de Conti, ſous le titre de *Château en Eſpagne*, qui ne manquent ni d'imagination, ni de génie. On connoît d'elle dans le ſecond genre : I. L'*Hiſtoire ſecrette de Bourgogne*, en 2 vol. in-12 : roman aſſez bien écrit, Paris, 1691. II. Celle *de Marguerite de Valois*, 4 vol. in-12, Paris, 1719. III. La *Vie de Catherine de Bourbon*. IV. *Les Fées, Contes des Contes*, ſans nom d'auteur, in-12. V. *Mémoires hiſtoriques de la Ducheſſe de Bar, ſœur d'Henri IV*, &c., in-12. VI. *Guſtave Waſa*, in-12, qu'on ne lit guere. Le fond de preſque tous les ouvrages de mademoiſelle de la Force eſt hiſtorique ; mais la broderie en eſt romaneſque. Elle avoit épouſé en 1687 Charles de Brion ; mais le mariage fut déclaré nul au bout de 10 jours.

FOREIRO, (François) en latin *Forerius*, Dominicain de Lisbonne, mort en 1581, fut un des trois théologiens choiſis pour travailler au *Catéchiſme du Concile de Trente*, où il avoit fait admirer ſon talent pour la chaire. On a de lui un ſavant *Commentaire ſur Iſaïe*, in-fol., qu'on a inſéré dans le *Recueil des grands Critiques*.

FOREST, (Pierre) ſavant médecin, plus connu ſous le nom de *Foreſtus*, né à Alcmaër en 1522, d'une famille noble, étudia & pratiqua la médecine en Italie, en France & dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597. On a de lui des *Obſervations ſur la Médecine*, 6 vol. in-fol., Francfort, 1623.

FOREST, (Jean) peintre du roi, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, étoit un excellent payſagiſte, & joignoit à ce talent beaucoup d'eſprit & un caractere plaiſant. Il fit le voyage d'Italie, où Pierre-François Mola lui donna des préceptes dont il ſut bien profiter ; & il étudia le coloris dans les ouvrages du Titien, du Giorgion & des Baſſan. On remarque dans ſes tableaux des touches hardies, de grands coups de lumiere, de ſavantes oppoſitions de clair & d'ombre, un ſtyle élevé, de beaux ſites & des figures bien deſſinées.

FORESTI *ou* FORESTA, (Jacques-Philippe de) eſt plus connu ſous le nom de *Philippe de Bergame* ſa patrie. Il entra dans l'ordre des Auguſtins, & s'y fit un nom. Il mourut en 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam juſqu'en 1503, & continuée depuis juſqu'en 1535 ; Paris, 1535, in-folio. Elle eut beaucoup de cours dans le ſiecle de l'auteur ; elle ne le méritoit guere. Si l'on excepte les événemens dont il a pu être témoin, tout le reſte n'eſt qu'une informe compilation des hiſtoriens les plus crédules. On a encore de Foreſta : *Confeſſionale* ou *Interrogatorium*, Veniſe, 1487, in-folio ; & un *Traité des Femmes illuſtres*, Ferrare, 1497, in-fol., en latin.

FORESTIER, (Pierre) ſavant chanoine d'Avalon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, eſt auteur de 2 vol. d'*Homélies* ; & de quelques autres

ouvrages, dont le meilleur eſt l'*Hiſtoire des Indulgences & des Jubilés*, in-12.

FORGEAU, (S.) *voyez* FERREOL.

FORGES, *voy.* DESFORGES-MAILLARD.

FORGET DE FRESNE, (Pierre habile ſecrétaire d'état, employé dans toutes les affaires importantes de ſon tems, mourut en 1610. C'eſt lui qui dreſſa le fameux *Edit de Nantes*. — Il ne faut pas le confondre avec Germain FORGET, avocat au bailliage d'Evreux, dont on a un *Traité des perſonnes & des choſes eccléſiaſtiques & décimales*, Rouen, 1625, petit in-8°.

FORMOSE, évêque de Porto, ſuccéda au pape Etienne V en 891. C'eſt le premier évêque transféré d'un autre ſiege à celui de Rome. Formoſe, déjà évêque, ne reçût point de nouvelle impoſition des mains : il fut ſeulement introniſé. Il mourut en 896, après avoir couronné Arnoul empereur. Etienne VI, ſucceſſeur de Formoſe, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer ſon corps, après avoir condamné ſa mémoire (*voyez* Etienne VI). Jean IX aſſembla un concile en 898, qui caſſa les articles du ſynode convoqué par Etienne VI, & rétablit la mémoire de Formoſe. *Voyez* AUXILIUS.

FORNARI, (Marie-Victoire) née à Genes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons & deux filles, qui tous embraſſerent la vie religieuſe. Après la mort de ſon mari, elle inſtitua l'ordre des Annonciades Céleſtes, & mourut en odeur de ſainteté le 15 décembre 1617. Sa *Vie* a été imprimée à Paris, en 1770, in-12. Son ordre a une centaine de maiſons, en Italie, en Allemagne, en France. Les religieuſes ſont habillées de blanc, avec un ſcapulaire bleu-de-ciel, & le manteau de même : c'eſt delà qu'elles ont tiré leur nom de *Céleſtes*.

FORSTER, (Jean) théologien proteſtant, né à Ausbourg en 1495, ami de Reuchlin, de Mélanchthon & de Luther, enſeigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, & y mourut en 1556. On a de lui un excellent *Dictionnaire Hébraïque*, Bâle, 1564, in-fol. — Il eſt différent d'un autre Jean FORSTER, mort en 1613, qui a laiſſé des *Commentaires ſur l'Exode*, *Iſaïe & Jérémie*, 3 vol. in-4°.; & *De interpretatione Scripturarum*, in-4°., Wittemberg, 1608.

FORSTER, (Valentin) eſt auteur d'une *Hiſtoire du Droit*, en latin, avec les *Vies des plus célebres Juriſconſultes*, juſqu'en 1580, tems où il écrivoit. — Nous avons eu dans ce ſiecle un 4e FORSTER (Nathanaël) qui a donné une *Bible Hébraïque*, ſans points, Oxford, 1750, 2 vol. in-4°.: édition eſtimée.

FORSTNER, (Chriſtophe) né en 1598, mourut en 1667, & publia dès l'âge de 19 ans, un ouvrage ſur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où Jean Cornaro, doge de Veniſe, le goûta tellement, qu'il l'honora de l'ordre de S. Marc. Forſtner vint enſuite en France, & retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munſter, il fit pa-

roître tant de prudence & de capacité, que le comte de Trautmansdorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la qualité de conseiller-aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8°., on a de lui : I. *De principatu Tiberii*. II. *Notæ politicæ ad Tacitum*. III. Un recueil de ses *Lettres* sur la paix de Munster, &c., &c.

FORT, (François le) d'une famille patricienne de Geneve, naquit dans cette ville en 1656. Une forte inclination pour les armes lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel Allemand au service du czar. Le Fort étoit hardi & entreprenant; il parloit assez bien 4 ou 5 langues. Il n'étoit point savant; mais il avoit beaucoup vu, sans avoir dans un degré égal le talent de digérer ses lectures. Pierre-le-Grand, qui avoit formé le dessein de réformer sa nation, le vit & lui donna sa confiance. En 1696, le Fort eut la conduite du siege d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le czar le mit à la tête de ses troupes de terre & de mer, & le fit son premier ministre d'état, avec la qualité d'ambassadeur & de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangeres. Le Fort eut part à tous les changemens que Pierre I fit dans son empire. Il mourut à Moscou en 1699. Le czar, pénétré de sa perte, lui fit des obseques magnifiques & y assista.

FORT, (le) *voyez* MORINIERE.

FORTESCUE, (Jean) lord, chef de justice & grand-chancelier d'Angleterre, sous le regne de Henri VI, a laissé plusieurs ouvrages estimés des Anglois sur la *Loi Naturelle*, & sur les *Loix d'Angleterre*, 1616, in-8°.

FORTIGUERRA, (Nicolas) cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes Eugene IV, Nicolas V, Pie II & Paul II. Il commanda l'armée du Saint-Siege avec succès, & mourut à Viterbe en 1473, à 55 ans.

FORTIGUERRA, (Nicolas) savant prélat de la même famille que le précédent, mourut en 1735, à 61 ans. On a de lui une *Version de Térence* en vers italiens, Urbin, 1736, fig., avec le texte latin. Sa maison étoit le rendez-vous de tout ce que Rome possédoit alors de plus excellens littérateurs, & leurs conversations ne rouloient que sur la littérature. Un jour on disputoit sur la prééminence entre le Tasse & l'Arioste : l'un & l'autre trouverent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra étoit pour le Tasse; & voulant prouver combien il étoit facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un poëme en 30 chants, qui fut commencé & fini en très-peu de tems. C'est le *Ricciardetto*, publié en 1738, in-4°.: ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur, à l'exemple de l'Arioste, s'est livré à tout ce que son imagination lui présentoit. Il y regne un désordre & une bizarrerie qui jettent le lecteur dans une contention d'esprit continuelle,

& qui en rendroient la lecture insoutenable, sans les plaisanteries & la versification aisée qu'il respire : la pudeur, la bienséance & la Religion y sont blessées tour-à-tour, de l'aveu même du traducteur. On l'a imité en vers françois en 1766, 2 vol. in-8°. : l'auteur (M. du Mourrier) chevalier de S. Louis, mourut de consomption en 1769, soit que son travail eût occasionné sa maladie, soit que sa maladie eût déterminé son travail.

FORTIUS, *ou plutôt* STERK, (Joachim) philosophe & mathématicien, plus connu sous le nom de *Fortius Ringelbergius*, né à Anvers vers l'an 1499, se fit aimer d'Erasme, d'Opsin, d'Hyperius & de plusieurs autres savans de son tems. On le mit assez jeune à la cour de l'empereur Maximilien I, où il resta jusqu'à l'âge de 17 ans ; de retour dans son pays, il fit des progrès étonnans dans l'étude des belles-lettres & la philosophie. Il employa ses heures de récréation à apprendre à dessiner & à graver. Vers l'an 1529, il se mit à parcourir les principales villes de la France. Arrivé dans une ville, il se mettoit aussi-tôt à enseigner quelque science, dont le cours n'étoit ordinairement que d'un mois. Il ne fut pas possible de le retenir plus long-tems dans aucune ville. Fortius étoit passionné pour les langues anciennes. On l'entendoit souvent dire qu'*il préféroit un mot de la pure latinité à un écu d'or.* Aucune science n'eut pour lui tant d'attrait que l'astronomie ; mais comme presque tous les astronomes de son siecle, il donna dans les chimeres de l'astrologie judiciaire. Il mourut vers 1536. Ses ouvrages ont été rassemblés sous le titre de *Joachimi Fortii Ringelbergii lucubrationes*, Lyon, 1556, in-8°. On y distingue un traité *De Ratione studii*, Anvers, 1529, dont Thomas Erpenius a donné une édition estimée, Leyde, 1622. Cet ouvrage renferme des avis très-judicieux, tant pour les maîtres que pour les écoliers ; mais ils sont balancés par des conseils qui sentent le pédantisme. Comme astrologue, il a soin d'y dresser l'horoscope de son livre.

FORTUNAT, *voyez* VENANCE FORTUNAT.

FORTUNATIANUS, *voy.* CURIUS.

FORTUNE, déesse, fille de Jupiter, qui présidoit au bien & au mal. On la représentoit aveugle & chauve, toujours debout, avec des aîles aux deux pieds, l'une sur une roue qui tourne avec vîtesse, & l'autre en l'air. On l'appelloit autrement *Sort*. Horace lui a adressé la belle Ode : *O diva gratum quæ regis Antium*, &c.

FOSCARARI, (Gilles) Dominicain Bolonois, mort évêque de Modene en 1564, à 53 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme* du concile de Trente. C'étoit un prélat savant, pieux & charitable. Il trouva dans sa frugalité & sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison des Filles-Repenties, & pour embellir son église & le palais épiscopal. Dans un tems de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse & son anneau.

FOSCARI, (François) d'une illuſtre famille de Veniſe, dont il augmenta encore le luſtre. Il fut en 1415 procurateur de S. Marc, & élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les ſuffrages. Voulant ſe rendre redoutable à ſes voiſins, il fit la guerre, & ſoumit à la république le Breſſan, le Bergamaſque, Crémone, Ravenne & d'autres places. Ces conquêtes coûterent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuroient hautement contre lui; il les appaiſa en offrant ſa démiſſion, qui ne fut pas acceptée. Ses ennemis ſuſciterent diverſes affaires à ſon fils, qui fut relégué d'abord à Treviſe, & enſuite 2 fois à la Canée. Le dernier exil accabla de douleur le malheureux doge, & il fut hors d'état de gouverner les affaires de la république. Il fut dépoſé à l'âge de 84 ans, en 1457, & Paſcal Maripert mis à ſa place. Il mourut 2 jours après. Son fils étoit mort lui-même dans ſa priſon; on l'avoit accuſé d'avoir aſſaſſiné un ſénateur; mais le véritable meurtrier déclara au lit de la mort, que Foſcari étoit innocent. Il n'étoit plus tems: l'infortuné Foſcari avoit péri, victime de la calomnie.

FOSCARINI, (Michel) ſénateur Vénitien, remplit différens poſtes dans ſa république, & mourut en 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Hiſtoire de Veniſe*, par Nani, 1696, in-4°, qui fait le tome 10e. de la *Collection des Hiſtoriens de Veniſe*, 1718, in-4°: collection aſſez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foſcarini avoit écrit par ordre de la république, & il eſt regardé comme un hiſtorien qui a eu de bons documens. On trouve deux de ſes *Nouvelles* dans celles de *gli Academici incogniti*, 1651, in-4°.

FOSCO, (Placide) Italien, médecin de Pie V, ſe diſtingua par ſa ſcience & par ſa vertu. Il mourut à Rome en 1574, âgé de 64 ans. On a de lui un traité: *De uſu & abuſu Aſtrologiæ in arte medica*. L'aſtrologie & l'aſtronomie étoient alors ſynonymes, & il eſt très-vraiſemblable que cette derniere ſcience n'eſt point inutile aux médecins. « Je vou-» drois, dit M. de la Lande, » que les médecins conſultaſ-» ſent au moins l'expérience à » cet égard, & qu'ils exami-» naſſent ſi les criſes & les pa-» roxiſmes des maladies n'ont » pas quelques correſpondan-» ces avec les ſituations de la » lune par rapport à l'équateur, » aux ſiſigées & aux apſydes. » Pluſieurs médecins m'en ont » paru perſuadés ».

FOSSE, (Charles de la) fils d'un orfèvre, naquit à Paris en 1640. Il entra dans l'école de le Brun, premier peintre du roi, & l'imita ſi bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer ſon éleve dans ſes grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, & à ſon retour il peignit le dôme de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloriſtes. Il excelloit dans le freſque, dans le payſage, & ſur-tout dans l'hiſtoire. Louis XIV lui accorda une penſion de mille écus. Il fut reçu de l'académie de peinture, & en devint recteur & profeſſeur. Il mourut à Paris en 1716. Sa ré-

putation l'avoit fait appeller en Angleterre, où milord Montaigu l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connoisseurs. Le roi Guillaume III étant venu les voir, proposa à la Fosse un établissement très-avantageux; mais vers ce même tems le célebre Mansard lui écrivit de revenir en France, où il étoit desiré.

FOSSE, (Antoine de la) sieur d'Aubigny, neveu du précédent, naquit à Paris en 1653 d'un orfèvre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de Créqui & du duc d'Aumont. Lorsque le marquis de Créqui fut tué à la bataille de Luzara, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, & il chanta sa mort dans une piece de vers que nous avons encore. La Fosse parloit & écrivoit purement l'italien. Une Ode qu'il fit en cette langue lui mérita une place dans l'académie des *Apatistes* de Florence. Il y prononça pour remercîment un discours en prose, sur ce sujet singulier : *Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus, ou des noirs?* Il avoit encore plus de talent pour la poésie françoise. Ses vers sont extrêmement travaillés : il avouoit lui-même que l'expression lui coûtoit plus que la pensée. On a de lui plusieurs Tragédies, dont *Manlius* est la meilleure; & une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase* en vers françois, des *Odes* d'Anacréon. On trouve après cette version plusieurs autres pieces de poésie. Il mourut en 1708, à 55 ans. Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par je ne sais quel motif, de la *Gabinie* de Bruéys, & du *Distrait* de Regnard.

FOSSÉ, (du) *voyez* THOMAS.

FOSTER, (Jacques) ministre Anglois, non-conformiste, né à Exceter en 1697, mourut le 5 novembre 1753, après avoir publié : I. L'*Excellence de la Révélation Chrétienne contre Tindal*, 1731. II. *Discours sur la Religion naturelle & les vertus sociales*, 2 vol. in-4°. III. Des *Sermons*. IV. Des *Traités de controverse*.

FOUCAULT, (Louis) comte de Daugnon, avoit été page du cardinal de Richelieu. Il s'attacha au duc de Fronsac qui commandoit les flottes de France. Il servit sous lui avec le rang de vice-amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, & se saisit après sa mort de la forte place de Brouage, dont le duc étoit gouverneur. Cette place fit la fortune de Foucault : car en la remettant, on lui donna pour récompense le bâton de maréchal de France le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire & d'argent.

FOUCAULT, (Nicolas-Joseph) Parisien, honoraire de l'académie des belles-lettres, fut successivement intendant de Montauban, de Pau & de Caen, & travailla par-tout pour le bien de l'état & des lettres. Il découvrit en 1704 l'ancienne ville des Viducasiens à deux lieues de Caen, & il en envoya

une relation exacte à l'académie des belles-lettres. Il avoit fait la découverte, quelque tems auparavant, du précieux ouvrage de Lactance : *De mortibus Perſecutorum*, & qu'on ne connoiſſoit que par une citation de S. Jerôme. Ce fut ſur ce manuſcrit, trouvé à l'abbaye de Moiſſac en Querci, que le ſavant Baluze le publia (*voyez* LACTANCE). Foucault mourut en 1721, âgé de plus de 80 ans. Il joignoit des mœurs douces à une vertu auſtere, & des agrémens à un ſavoir profond.

FOUCHER, (Simon) ſurnommé *le Reſtaurateur de la philoſophie académicienne*, parce qu'il travailla à reſſuſciter la philoſophie des anciens académiciens, né à Dijon en 1644, mourut à Paris en 1696, après avoir publié : I. *Hiſtoire de la Philoſophie académicienne.* II. *Diſſertation ſur la recherche de la vérité, ſuivie d'un Examen des ſentimens de Deſcartes*, & pluſieurs autres ouvrages aujourd'hui oubliés.

FOUCHER, (l'abbé Paul) de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, étoit un ſavant ſtudieux, & un homme doux & honnête. Il cultiva d'abord les ſciences exactes, & nous avons de lui une *Géometrie Métaphyſique*, 1758, in-8°. Il ſe tourna enſuite du côté de l'érudition, & eut des ſuccès en ce genre. Son Traité hiſtorique *De la Religion des anciens Perſes*, diviſé en pluſieurs Mémoires, imprimés dans différens volumes du Recueil de l'Académie des Belles-Lettres, prouve ſon ſavoir & ſa ſagacité. Ce ſont des recherches curieuſes & neuves ſur un ſujet traité juſqu'alors très-imparfaitement.

FOUCQUET, (Nicolas) marquis de Belle-Iſle, fils d'un conſeiller d'état, naquit en 1615. Sa mere, Marie de Maupeou, dame d'une piété éminente & d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, fut regardée comme la mere des pauvres, auxquels elle faiſoit diſtribuer de l'argent & des remedes. Elle eſt auteur d'un recueil très-répandu ſous le titre de *Remedes faciles & domeſtiques*, 2 vol. in-12. Nicolas Foucquet, ſon fils, donna dès ſon enfance des marques non équivoques de ſon eſprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, & procureur-général du parlement de Paris à 35. La place de ſurintendant des finances lui fut donnée en 1653, dans un tems où elles avoient été épuiſées par les dépenſes des guerres civiles & étrangeres. Foucquet auroit dû les ménager; il les diſſipa & en uſa comme des ſiennes propres. Il dépenſa près de 36 millions d'aujourd'hui à faire bâtir ſa maiſon de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnoient les fortifications de Belle-Iſle, les tentatives qu'il avoit faites ſur le cœur de madame de la Valliere, tout ſervit à irriter Louis XIV contre ſon miniſtre. On l'attira avec adreſſe à Nantes, & on l'arrêta le 7 ſeptembre 1661. Foucquet s'étoit défait fort imprudemment, quelque tems auparavant, de ſa charge de procureur-général. Son procès lui fut fait par des commiſſaires, qui le condamnerent en 1664 à un banniſ-

sement perpétuel, commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé, il y mourut, suivant le bruit commun, en 1680. De tous les amis que sa fortune lui avoit faits, il ne lui resta que Gourville, Pellisson, mademoiselle de Scuderi, ceux qui furent enveloppés dans sa disgrace, & quelques gens-de-lettres qu'il pensionnoit. Le premier assure dans ses *Mémoires*, que Foucquet sortit de sa prison quelque tems avant sa mort. Le second prit sa défense dans plusieurs *Mémoires* recueillis en 15 vol., qui sont des modeles d'éloquence. En 1789, il parut une Dissertation, pour prouver que cet intendant étoit le célebre *Masque-de-Fer:* opinion peu accréditée, & qui, comme le remarque un critique, ne s'accorde pas avec l'extrême respect qu'on porta toujours à ce prisonnier, & les mesures extraordinaires prises pour laisser son nom sous le plus grand secret. Il faut convenir néanmoins qu'elle acquiert quelque vraisemblance quand on considere qu'effectivement Foucquet fut d'abord enfermé à Pignerol, & qu'on ne sait pas positivement ce qu'il devint depuis. Le bruit a couru qu'il y étoit mort, d'autres disent qu'il mourut dans le sein de sa famille. *Voyez* MASQUE-DE-FER. Sa mere étoit une femme d'une éminente vertu. Lorsqu'elle apprit que son fils étoit arrêté à Nantes, elle se prosterna aussi-tôt & dit: « Je vous » remercie, mon Dieu; je vous » ai toujours demandé son sa» lut, & voilà le chemin »!

FOUCQUET, (Charles-Armand) fils du surintendant des finances, né à Paris en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint supérieur de S. Magloire en 1699, & fut quelque tems grand-vicaire auprès de Foucquet son oncle, évêque d'Agde. Les abbés Bignon, Duguet, Boileau & Couet, furent très-liés avec lui. Il eut l'amitié & la confiance du cardinal de Noailles. Il mourut à Paris dans la maison de S. Magloire, en 1734. Après la mort du P. de Latour, général de l'Oratoire, le P. Foucquet lui auroit infailliblement succédé, si son nom, inscrit sur la liste des *Appellans* & des *Réappellans*, ne l'avoit fait exclure.

FOUCQUET, (Charles-Louis-Auguste) comte de Belle-Isle, petit-fils du surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue l'an 1684, de Louis Foucquet, & de Catherine-Agnès de Levis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique & de l'histoire, furent dès son enfance ses lectures favorites; il ne les quittoit que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siege de Lille, y reçut une blessure, & devint brigadier des armées du roi en 1708, & mestre-de-camp-général des dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de Belle-Isle se rendit à la cour, fut très-bien accueilli de Louis XIV: & les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-pere. La mort de ce mo-

narque ayant changé le syſtême des affaires, la guerre fut déclarée en Eſpagne; le comte de Belle-Iſle mérita alors d'être créé maréchal-de-camp & gouverneur de Hunningue. Il eut la *1re.* place en 1718, & la ſeconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant ſuccédé dans la place de premier miniſtre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Iſle, lié avec M. le Blanc, fut entraîné dans la diſgrace de ce miniſtre & enfermé à la Baſtille. Il n'en ſortit que pour être exilé pendant quelque tems dans ſes terres. Ce fut dans le calme de la ſolitude qu'il travailla à ſon entiere juſtification. Il fut fait lieutenant-général en 1731, & gouverneur de la ville de Metz & du pays Meſſin en 1733. La guerre venoit d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devoit agir ſur la Moſelle, & s'empara de la ville de Treves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reſte de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il ſe rendit l'année ſuivante, 1735, à Verſailles, moins pour y être décoré de l'ordre du St.-Eſprit auquel le roi l'avoit nommé, que pour y être conſulté par le cardinal de Fleury. Les puiſſances belligérantes avoient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Iſle qui engagea le cardinal à ne point ſe déſiſter de ſes prétentions ſur la Lorraine. Rendu à lui-même, il employa le loiſir de la paix à écrire des *Mémoires* ſur les pays qu'il avoit parcourus, & ſur les différentes parties du gouvernement; ouvrage jugé un peu ſévérement par le marquis d'Argenſon dans ſes *Loiſirs*: » La preuve, dit-il, que ſes » idées ne ſont ni bien lumineuſes, ni réellement grandes, » c'eſt que ſon ſtyle eſt foible » & même plat, qu'il n'écrit » ni purement ni fortement ». C'eſt à lui qu'on dut preſque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. En 1741, il reçut le bâton de maréchal de France; & la mort de l'empereur Charles VI ayant rallumé la guerre, il fut nommé ambaſſadeur plénipotentiaire à la diete de Francfort pour l'élection de l'empereur Charles VII. La magnificence qu'il étala dans cette occaſion, ſera longtems célebre; il ſembloit être plutôt un des premiers électeurs, qu'un ambaſſadeur. Il avoit ménagé toutes les voix & dirigé toutes les négociations. Le roi de Pruſſe, informé de tout ce qu'il avoit fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : *Il faut convenir que le maréchal de Belle-Iſle eſt le Légiſlateur de l'Allemagne.* Si Charles VII fut élu & couronné, ce fut en partie par ſes ſoins. Ce prince eut quelques ſuccès, ſuivis de grands malheurs; les François furent abandonnés des Pruſſiens, enſuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Iſle ſe trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, & cette opération n'étoit pas facile. Il ſurmonta tous les obſtacles; & la retraite ſe fit à la fin de 1742. A la 3e. marche il fut atteint par le prince de Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au-delà d'une plaine où l'on pouvoit donner bataille. Le

prince

prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, & d'aller rompre les ponts sur la riviere d'Egra, par où les François devoient passer. Le maréchal de Belle-Isle choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison : il fit passer son armée sur des marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable ; grand nombre de soldats en périrent ; un des ôtages, que le maréchal de Belle-Isle avoit amené de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva le 26 décembre à Egra par une route de 38 lieues. Cette retraite hardie ne laissa pas d'être blâmée par quelques vieux militaires, parce que le maréchal eût sans peine obtenu une capitulation honorable, qui eût sauvé tant de braves soldats. C'est le parti que prit M. de Chevert, resté à Prague avec 3000 hommes (*voy.* CHEVERT). Cependant le maréchal de Belle-Isle se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avoit déjà déclaré prince du St.-Empire, le décora de l'ordre de la Toison d'or. De retour en France, il partagea ses momens entre les affaires, & les soins qu'il devoit à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, & il fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre, & conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondoient. Il les chassa peu-à-peu de cette province, & leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi qui l'avoit fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il étoit sur le point d'exécuter un plan qui devoit le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la malheureuse affaire d'Exiles, où son frere fut tué. La paix de 1748 ayant mis fin aux hostilités, il continua à jouir de la confiance de Louis XV, & devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumerent peu-à-peu, & il mourut le 26 janvier 1761, en chrétien & en sage. Le P. de Neuville prononça son Oraison funebre ; chef-d'œuvre d'éloquence & de sentiment, qui sans flatterie & sans exagération, donne de cet homme illustre la plus grande idée ; en même tems que l'orateur s'arrête sur des vérités sombres & salutaires fortement prononcées. On a reproché au maréchal de Belle-Isle d'avoir engagé le roi, malgré toutes les remontrances du cardinal de Fleury, à la guerre de 1741, qui ruina la France sans aucun avantage, & lui fit perdre sa considération morale & sociale au dehors par la violation de la Pragmatique-Sanction solemnellement jurée. Dans les fonctions de son ministere on l'a blâmé de s'attacher trop aux petits détails, & d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présen-

toit, & à protéger trop d'aventuriers; mais il retiroit ſes bontés dès qu'il s'appercevoit qu'on l'avoit ſurpris. *J'ai fait des fautes*, diſoit-il quelquefois; *mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir.* Haut avec les grands, il portoit dans les cours étrangeres toute la dignité qu'exigeoit la grandeur du maître qu'il repréſentoit; mais affable & prévenant avec ceux qui étoient au-deſſous de lui, il ne leur faiſoit point ſentir le poids de ſon autorité. Il aima les talens en homme éclairé, mais non pas en miniſtre qui ne protege les arts que par air. Le maréchal de Belle-Iſle étoit naturellement froid; ſes converſations n'étoient pas gaies, mais elles étoient inſtructives, & il ſavoit parler avec netteté & bien raconter un fait. Né ſobre, il n'aima jamais ni le jeu, ni la table; mais on ne peut diſſimuler qu'il eut beaucoup de penchant pour le beau-ſexe. Par ſon teſtament il donna au roi tous les biens qu'il avoit reçus en échange de Belle-Iſle, à la charge de payer ſes dettes qui étoient conſidérables. Le maréchal de Belle-Iſle avoit été marié deux fois. Il eut de ſon ſecond mariage avec Marie-Caſimire-Thérèſe-Genevieve-Emmanuelle de Bethune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appellé le comte de Giſors, tué en 1758 à l'armée du Rhin, dans la malheureuſe journée de Crevelt. Le *Teſtament politique*, publié ſous le nom du maréchal de Belle-Iſle, eſt une piece fabriquée par Chévrier & Maubert.

FOUCQUET, (Henri-Auguſte, baron de la Motte) fils de Charles de la Motte Foucquet, gentilhomme Normand, qui s'étoit retiré en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, fut admis fort jeune en qualité de page à la cour d'Anhalt-Deſſau; mais l'ardeur qu'il avoit de ſe diſtinguer dans le métier des armes, lui fit quitter ſecrétement la cour, & il s'enrôla en qualité de ſimple ſoldat au ſervice de Pruſſe. Sa valeur l'éleva ſucceſſivement juſqu'au grade de général d'infanterie. Il ſe diſtingua ſur-tout pendant la guerre de ſept ans. Schwerin ayant perdu la vie dans la ſanglante bataille de Prague, Foucquet remplaça ce héros; une balle briſa dans ſa main la garde de ſon épée & le bleſſa griévement; mais il ne perdit point contenance, il ſe fit lier l'épée à la main bleſſée, & continua de commander l'aîle gauche de l'armée qui, ſoutenue par un renfort de cavalerie, acheva la victoire. A la bataille de Landshut, le 23 juin 1760, après 7 heures de combat, il fut battu par Laudon & fait priſonnier. Après la paix, il ſe rendit à Brandebourg; il y finit ſes jours le 2 mai 1773.

FOUILLOUX, (Jacques du) gentilhomme Poitevin, mort ſous Charles IX, auquel il dédia ſon ouvrage ſur la Chaſſe, Rouen, 1650 ou 1656; Paris, 1653, & Poitiers, 1661, in-4°.

FOUILLOUX (Jacques) licencié de Sorbonne, né à la Rochelle, & mort à Paris en 1736, à 66 ans, ſe tracaſſa beaucoup en faveur du Janſéniſme. Il eut grande part à la pre-

miere édition de l'*Action de Dieu sur les Créatures*, in-4°, ou 6 vol. in-12, (*voyez* BOURSIER); aux *Quatre Gémissemens sur Port-Royal*, in-12; aux *Grands Hexaples*, 1721, 7 vol. in-4°., à l'*Histoire du Cas de Conscience*, 1705, en 8 vol. in-12; & à plusieurs autres productions polémiques, qu'il est inutile de faire connoître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

FOULLON, (Jean-Erard) Jésuite, né à Liege en 1608 d'une famille noble; prêcha avec applaudissement pendant 30 ans; mourut recteur du college de Tournay le 25 octobre 1668. Il fut la victime de sa charité, en servant les pestiférés. L'Ecriture-Sainte, la morale chrétienne & l'histoire de son pays furent les principaux objets de ses études. Nous avons de lui: I. *Commentarii historici & morales in libros Machabæorum*, Liege, 1659-1665, 2 vol. in-fol., estimés. II. *Vera Ecclesia, omnium in fide errorum commune remedium*, Liege, 1662. III. *Historiæ Leodiensis compendium*, Liege, 1655, très-exact. IV. *Historia Leodiensis*, Liege, 1735, 3 vol. in-folio. Les deux premiers volumes sont du P. Foullon, le troisieme a pour auteurs, Mrs. de Crassier & de Louvrex, éditeurs de cet ouvrage. Le P. Foullon l'a poussée jusqu'en 1612, & les continuateurs jusqu'au prince de Berghes. C'est la meilleure Histoire que nous ayons de la principauté de Liege.

FOUQUON *ou* GNAPHÉE, (Pierre le) né à Cormete, chassé de son monastere pour son penchant à l'Eutychianisme, gagna les bonnes graces de Zénon, gendre de l'empereur Léon, & obtint par son crédit le siege d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintint sur son siege malgré plusieurs sentences de déposition, & mourut en 488.

FOULON, (Guillaume) *Gnaphæus* (c'est son nom en grec), poëte latin, né à La Haye, mourut en 1568, à Norden en Frise, âgé de 75 ans. Il fit d'assez plates Comédies; mais comme elles ne sont pas communes, quelques curieux les recherchent. On a de lui: *Vita Joannis Pistorii a Woerden*, Leyde, 1649, in-8°; *Hypocrisis*, tragi-comédie, 1544, in-8°; *Misobarbarus*, comédie; *Acolastus de Filio Prodigo*, comédie, 1554, in-8°., &c. Il étoit protestant.

FOULQUES I, comte d'Anjou, dit *le Roux*, mort en 938, réunit & gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

FOULQUES II, dit *le Bon*, fils du précédent, mort à Tours en 958, fit défricher & cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété & les sciences dans ses états. On dit que le roi Louis d'Outremer, s'étant moqué de ce que Foulques le Bon s'appliquoit à l'étude & alloit souvent chanter au chœur, Foulques lui écrivit ces mots: *Sachez, Sire, qu'un prince sans lettres est un âne couronné.*

FOULQUES III, comte d'Anjou, dit *Nerra*, ou *le Jérosolymitain*, à cause de deux voyages qu'il fit à la Terre-Sainte, succéda, l'an 987, à Géoffroi son pere. Ce prince

belliqueux, prudent & rusé, remporta divers avantages sur ses voisins, & mourut à Metz en 1039.

FOULQUES IV, dit *Rechin*, fils du seigneur de Châteaulandon, & d'une fille de Foulques III (article précédent), succéda l'an 1060 à son oncle maternel Géoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinois & de la Touraine, qui étoient le partage de son frere aîné, & s'abandonna au vin & aux femmes. Il en épousa 3 consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la derniere, Bertrade de Montfort, le quitta pour Philippe I, roi de France. Il mourut en 1109. Il avoit composé une *Histoire des Comtes d'Anjou*, dont il se trouve dans le *Spicilege* de d'Achery un fragment, que l'abbé de Marolles a traduit dans son *Histoire d'Anjou*, 1681, in-4°.

FOULQUES, archevêque de Rheims, succéda à Hincmar en 883, tint un concile en 892, où il fit reconnoître roi, Charles le *Simple*, âgé de quatorze ans. On y menaça d'excommunication Baudouin, comte de Flandre, pour les usurpations des biens d'église, & pour avoir maltraité des ministres de l'autel. Le roi Charles ayant voulu dans la suite faire alliance avec les Normands encore idolâtres, Foulques lui fit des remontrances, qui paroissent n'être pas assez modérées. Quelques critiques l'excusent en disant qu'il avoit sauvé son prince encore enfant, des mains de ses ennemis; qu'il l'avoit élevé & lui avoit conservé la couronne, & que quoique ces services ne le dispensassent ni de la fidélité, ni du respect qu'il lui devoit, ils pouvoient cependant faire tolérer de sa part certaines expressions trop libres, dictées par le zele. Il fut assassiné par des vassaux de Baudouin en 900. Ce prélat étoit recommandable par ses connoissances & ses vertus.

FOULQUES *ou* FOUQUES, évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation, & se fit aimer des princes par ses Poésies ingénieuses en langue provençale. Il parut avec éclat au 4e. concile de Latran en 1215, & s'y intéressa pour S. Dominique, son intime ami. Il mourut en 1231.

FOUNTAINE, (André) savant antiquaire, dont nous avons un *Traité* curieux *sur les Médailles de Saxe*. On l'a placé dans le *Tréſor des Antiquités du Nord*, imprimé en latin à Londres, en 3 vol. in-fol.

FOUQUET, *voyez* FOUCQUET.

FOUQUIERES, (Jacques) peintre, né à Anvers vers l'an 1580, éleve de Breughel le Payſagiſte, & de Rubens qui l'employoit quelquefois à ſes tableaux, travailla au Louvre ſous Louis XIII. Ce monarque l'ennoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis, le firent appeller par dériſion le *Baron de Fouquieres*. Il ne peignit preſque plus, crainte de déroger à ſa nobleſſe; & dès qu'il prenoit le pinceau, il ne manquoit pas de ceindre ſon épée. Il mourut pauvre en 1621. Ce peintre a également réuſſi dans les grands morceaux & dans les petits. Il étoit excellent payſagiſte. Son coloris

eſt d'une fraîcheur admirable.

FOUR, (Dom Thomas du) bénédictin de S. Maur, a laiſſé une *Grammaire Hébraïque*, in-8°, fort méthodique, Paris, 1644. Il mourut à Jumieges en 1647, parvenu à peine à ſa 34e. année. Sa ſcience & ſa pieté étoient dans un degré égal. Nous avons encore de lui un *Teſtament ſpirituel pour ſervir de préparation à la mort*, in-12; & quelques autres ouvrages de piété.

FOUR, (Philippe-Sylveſtre du) habile antiquaire, & marchand droguiſte à Lyon, étoit de Manoſque. Il entretenoit commerce de lettres avec tous les ſavans antiquaires de ſon tems & principalement avec Jacques Spon, qui lui communiquoit ſes lumieres, & auquel il ouvroit généreuſement ſa bourſe. Du Four étoit riche, & il faiſoit ſur-tout de grandes libéralités à ceux de ſa ſecte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il ſe retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevai en Suiſſe, en 1685, à 63 ans. On a de lui: I. *Inſtruction morale d'un Pere à ſon Fils qui part pour un long voyage*, in-12. II. *Traités nouveaux & curieux du Café, du Thé & du Chocolat*, in-12. Il approuve l'uſage de ces boiſſons, mais avec quelques reſtrictions. Son ſtyle eſt aſſez mauvais, & ſes raiſonnemens ne ſont pas toujours concluans.

FOUR, (Charles du) curé de S. Maclou à Rouen, & enſuite abbé d'Aulnai, mort en 1679, s'eſt fait connoître par ſes diſputes avec le P. Briſacier, & par ſon zele contre la morale relâchée. Il eſt auteur de divers Ecrits eccléſiaſtiques ou polémiques. On ne les lit plus.

FOURIER, *voyez* FOURRIER.

FOURMONT, (Etienne) né en 1683 à Herbelai, village près de Paris, d'un pere chirurgien, montra dès ſa jeuneſſe des diſpoſitions ſurprenantes pour les langues. Il avoit la mémoire ſi heureuſe, qu'après avoir appris par cœur toutes les Racines Grecques de Port-Royal, il les récitoit ſouvent en rétrogradant. Il n'étoit encore qu'écolier, lorſqu'il donna ſes *Racines de la Langue Latine miſes en vers françois*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au college des Trente-Trois & à celui de Montaigu, il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin. Il ſuccéda à M. Galland en 1715, dans la chaire d'Arabe au college-royal; l'académie des Inſcriptions ſe l'aſſocia la même année, la ſociété royale de Londres en 1738, & celle de Berlin en 1741. Il mourut en 1745, à 62 ans. Il avoit joui pendant ſa vie de la conſidération due à ſon ſavoir, à la droiture, à la modeſtie & à la candeur qui l'accompagnoient. Le comte de Tolede, miniſtre d'Eſpagne, lui obtint une penſion de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France & l'Eſpagne. Le duc d'Orléans le mit au nombre de ſes ſecrétaires. Les ſavans François & étrangers le conſultoient dans tout ce qui concerne le grec, le perſan, le ſyriaque, l'arabe, l'hébreu & le chinois. On a de lui une foule d'ouvrages imprimés & manuſcrits, témoignages de ſon érudition

& de son amour pour le travail. I. *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens Peuples, jusqu'au tems de Cyrus*, 1735, 1 vol. in-4°, chargées de citations. II. Une *Grammaire Chinoise*, en latin, in-fol., 1742, sur laquelle on peut consulter le Journal des Savans, de mars & avril 1743. III. *Meditationes Sinicæ*, 1737, in-folio : ouvrage qui renferme les préliminaires de la Grammaire Chinoise, & l'explication de tout le techniſme de cette langue. IV. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, semées d'érudition. Fourmont avoit un frere, membre de cette compagnie comme lui, & professeur en langue syriaque au college-royal. Ce dernier, appellé Michel FOURMONT, mourut en 1746.

FOURNI, *voyez* FOURNY.

FOURNIER, (Guillaume) excellent critique de Paris, professeur en droit à Orléans, mit au jour en 1584, in-folio : *De verborum significationibus.*

FOURNIER, (Georges) né à Caen, se fit Jésuite, & mourut à la Fleche en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont : I. Une *Hydrographie*, 1667, in-fol. II. *Asiæ Descriptio, curante L. M. S.* 1656, in-folio : ouvrages bons pour leur tems, & qui ont servi à en faire de meilleurs.

FOURNIER, (Pierre-Simon) graveur & fondeur de caracteres, naquit à Paris en 1712. Il excella dans son art. Ses caracteres ont embelli la typographie ; ses lumieres l'ont éclairée. Il publia en 1737 la *Table des proportions* qu'il faut observer entre les caracteres, pour déterminer leurs hauteurs & fixer leurs rapports. Cette table est une découverte, non-seulement honorable pour son auteur, mais très-essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connoître à fond. Il donna en différens tems divers Traités historiques & critiques sur l'origine & les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant consommé dans la matiere qu'il traite. Ces différentes Dissertations ont été recueillies en 1 vol. in-8°, divisé en 3 parties. La derniere renferme une histoire curieuse des graveurs en bois. Mais l'ouvrage le plus important de Fournier, est son *Manuel Typographique, utile aux gens de lettres, & à ceux qui exercent les différentes parties de l'Art de l'Imprimerie*, en 2 vol. in-8°. L'auteur devoit y en joindre deux autres ; mais il fut prévenu par la mort en 1768. L'homme n'étoit pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son ame, l'esprit de religion dont il étoit animé, répandoit autour de lui une joie douce & toujours égale. Il aimoit la retraite & le travail, & même avec excès ; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différens caracteres qu'il avoit gravés, dans son *Manuel Typographique*. On y en trouve même pour la musique : il étoit l'inventeur de ces sortes de caracteres ; & ils le disputent, pour la beauté, à la musique gravée en taille-douce. C'est lui qui a péremp-

toirement réfuté M. Schoepflin qui avoit attribué l'invention de l'imprimerie à Guttemberg (*voyez* ce mot), en montrant que Guttemberg ne s'étoit point servi de caracteres mobiles, mais de planches gravées. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le passage même, dont M. Schoepflin étayoit son opinion, la renverse de fond en comble. Voyez le *Journal histor. & litt. 1er.* juillet 1791, pag. 327.

FOURNIVAL, (Simon) commis au secrétariat des tréſoriers de France, a fait un *Recueil des Titres* qui les concernent, Paris, 1655, in-fol., qui est rare. Il a été continué par M. Jean-Léon du Bourgneuf, tréſorier de France à Orléans, & imprimé en cette ville in-4°, 1745, 2 parties. Ces collections ont une place dans les grandes bibliotheques.

FOURNY, (Honoré Caille du) auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit une connoiſſance de l'hiſtoire de France, & des anciens titres & archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom : mais ſa modeſtie & ſon zele à obliger ſes amis, le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il lia amitié, fut le P. Anſelme de la Vierge-Marie, Auguſtin-Déchauſſé, qui avoit publié en 1674, l'*Hiſtoire généalogique & chronologique de la Maiſon de France, & des Grands-Officiers de la Couronne.* Du Fourny lui prodigua ſes avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très-grand nombre de fautes, & lorſque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que les corrections paruſſent être toutes du premier auteur, & il ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la ſuite des grands-officiers juſqu'à cette année. L'abbé de Longuerue l'a certainement jugé avec trop de ſévérité, quand il a dit : « M. du Fourny étoit » un bon homme, incapable » de vouloir tromper. Il ſavoit » ſa chambre des comptes ; » mais il ne ſavoit que cela. » Son livre fourmille de fautes. » On lui fourniſſoit des *Mé-* » *moires ;* mais il ne ſavoit pas » aſſez pour reconnoître ce » qu'ils avoient de défectueux ». Il eſt bien vrai que du Fourny n'a pas corrigé toutes les fautes qui ſe trouvoient dans l'ouvrage du P. Anſelme. Mais quel eſt le critique, même érudit & judicieux, qui en fait de recherches & de monumens plus ou moins authentiques, puiſſe ſe flatter de ſe déterminer toujours avec certitude ? Du Fourny mourut en 1731. Cette *Hiſtoire* eſt à préſent en 9 vol. in-fol., publiés depuis 1726 juſqu'en 1733, par les PP. Ange & Simplicien, Auguſtins-Déchauſſés, continuateurs de cette utile compilation ; ils ont mis le plus grand ſoin à diſtinguer les pieces authentiques de celles qui ne l'étoient pas.

FOURQUEVAUX, (Raimond de Pavie, baron de) étoit d'une branche de l'ancienne famille noble de Beccari de Pavie, retirée en France au tems des guerres entre les *Guelphes* & les *Gibelins.* Il commença à ſervir au ſiege de Naples ſous Lautrec, en 1528.

Il commandoit un corps considérable d'infanterie Grisonne & Italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554; il y fut blessé & prisonnier, & gardé 13 mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagême assez singulier pour en chasser plusieurs habitans mal-intentionnés. Il fit publier que deux chevaliers Espagnols devoient se battre en champ-clos hors de la ville. Il fit poser des barrieres pour les combattans, & dresser des échafauds pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, & ne laissa rentrer que les sujets fideles au roi. Il contribua beaucoup en 1562 à la délivrance de Toulouse, dont les Huguenots s'étoient presque rendus maîtres; & mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importans aux monarques qui l'employerent dans la province du Languedoc. Fourquevaux est auteur d'un livre intitulé: *Vies de plusieurs grands Capitaines François*, imprimé à Paris, en 1643, in-4°. Ces Vies sont au nombre de 14. Elles sont compilées fort exactement d'après les historiens du tems; c'est dommage que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

FOURRIER, (Pierre) de Mathincourt, bourg de Lorraine dont il étoit curé, étoit d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1565. Il entra jeune parmi les Chanoines-Réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir & sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations, l'une de Chanoines-Réguliers réformés qui enseignent, & l'autre de Religieuses pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissemens en 1615 & 1616. Il est difficile de dire tout le bien qu'elles ont opéré & qu'elles operent encore dans le monde chrétien. Les Religieuses, nommées communément *de la Congrégation de Notre-Dame*, sont particuliérement estimées dans toutes les villes où elles sont établies; elles y jouissent de la confiance bien méritée des parens pour l'éducation de leurs enfans, & répandent l'instruction avec l'amour de la vertu. Le Pere Fourrier mourut saintement en 1640. Il a été béatifié en 1730.

FOURSY, *voyez* FURSI.

FOX, (Jean) né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le regne de Henri VIII pour professer le Calvinisme en liberté. Il fit quelques voyages dans sa patrie, & s'y fixa entiérement sous la reine Elizabeth. Il mourut dans un âge avancé. L'ouvrage par lequel il est principalement connu, est intitulé: *Acta & monumenta Ecclesiæ*, en 3 vol. in-folio, réimprimé en 1684. Péarson lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnemens, &c.; dans une tête échauffée comme la sienne par les nouveaux dogmes, cela ne pouvoit être autrement. Dans sa jeunesse il avoit cultivé la poésie pour laquelle il avoit quelque talent. On a de lui plusieurs Pieces de Théâtre.

Jacques Bienvenu a traduit le *Triomphe de Jesus-Christ*, Geneve, 1562, in-4°, rare.

FOX, (Georges) né au village de Dreton dans le comté de Leiceſter, en 1624, n'avoit que 19 ans, lorſque ſa tête s'étant ſinguliérement exaltée, ſoit par quelque accident particulier, ſoit par un effet de ſon tempérament; il ſe crut tout d'un coup inſpiré de Dieu, & ſe mit à prêcher. Vêtu de cuir, depuis les pieds juſqu'à la tête, il alloit de village en village, criant contre la guerre & contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines, ne l'embarraſſa point. Quoique fils d'un ouvrier en ſoie, & quoiqu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'étoit appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Ecriture & de la controverſe. Il avoit de la mémoire & de l'enthouſiaſme. Les provinces de Leiceſter, de Nottingham & de Darbi, furent les premiers théâtres de ce ſombre charlatan. Il donna aux aveugles enthouſiaſtes qui le ſuivoient, le nom d'*Enfans de la lumiere*. Ayant comparu à Darbi devant les juges, il les prêcha ſi fort ſur la néceſſité de *trembler* devant le Seigneur, que le commiſſaire qui l'interrogeoit, s'écria qu'il avoit affaire à un *Quaker*, c'eſt-à-dire *Trembleur* en anglois, nom qu'on a donné depuis à cette ſecte. Fox s'aſſocia des femmes; ayant connu dans la priſon de Lancaſtre la dame Fell, veuve d'un illuſtre magiſtrat de cette province, il lui inſpira ſes erreurs & l'épouſa. Le patriarche du Quakériſme emmena avec lui ſa proſélyte en Amérique, l'an 1662. Elle partagea les fonctions de ſon miniſtere, & fit valoir ſes extravagances. Il y eut chez les ſots & les dupes les mêmes ſuccès qu'il avoit eus dans une partie de l'ancien monde. Ce ſuccès lui perſuada que ſi l'Europe, l'Aſie & l'Afrique ne s'étoient pas encore rangées ſous ſes étendards, c'eſt qu'elles l'ignoroient. Il écrivit donc à tous les ſouverains des lettres inſenſées, qu'on paya du plus profond mépris. Fox, revenu en Angleterre, continua de répandre ſes rêveries, & mourut en 1681. Peu de tems avant ſa mort il compoſa un gros volume ſur ſa *Vie* & ſes *Miſſions*: pour le rendre plus myſtérieux, il défendit par ſon teſtament de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le P. Catrou dans ſon *Hiſtoire des Trembleurs*, publiée en 1733 (*voyez* BARCLAY Robert). Dans une réponſe faite aux Quakers qui, en 1791, étoient venus dans l'aſſemblée nationale de France, Mirabeau réfuta leurs principes en ces termes: « Vous ne prêtez point, » dites-vous, de ſermens: mais » vous vous trompez; un ſerment n'eſt qu'une promeſſe » faite à Dieu; la conſcience » d'une ame pure eſt un temple » de la Divinité, & en promettant ſur votre conſcience, » vous faites intervenir Dieu » dans vos paroles... Le ſang » humain n'eſt jamais verſé par » vous ſur la terre: touchante » philoſophie! mais prenez garde; ne ſeriez-vous pas dans » une erreur que la vertu vous » cache? Auriez-vous permis » que ces hordes de ſauvages, » qui errent dans les déſerts

» de l'Amérique, eussent porté » le massacre dans la pacifique » Pensilvanie, qu'ils eussent » égorgé vos femmes, vos » enfans, vos vieillards, plu- » tôt que de sauver ces vies si » cheres en donnant la mort » à des meurtriers »? On sait qu'un écrivain trop fameux a comparé le Christianisme naissant à la secte des Quakers. Un si étrange parallele pourroit faire soupçonner qu'il avoit lui-même de fortes dispositions au Quakérisme. Quand la secte des Quakers aura subjugué les philosophes & les rois; quand elle aura détruit toutes les autres religions, & cela dans un siecle aussi éclairé que celui d'Auguste; quand durant 18 siecles elle aura eu le suffrage de tous les bons esprits; elle aura pour elle un grand argument. C'est à ceux qui savent apprécier les possibilités & pressentir l'avenir, à prononcer si le fanatisme des Trembleurs aura jamais ces succès.

FOX-MORZILLO, *Foxus Morzillus*, (Sébastien) né à Séville en 1528, fit ses études en Espagne & dans les Pays-Bas, & s'acquit de la réputation par ses ouvrages. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant Don Carlos, il quitta Louvain, & alla s'embarquer pour être plutôt auprès du prince; mais il fit malheureusement naufrage, & périt à la fleur de son âge. On a de lui des *Commentaires sur le Timée & sur le Phédon* de Platon, in-fol. & plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition.

FRA-BASTIEN, *voyez* SÉBASTIEN.

FRACASTOR, (Jerôme) naquit à Vérone vers l'an 1483, avec des levres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mere fut écrasée de la foudre, tandis qu'elle le tenoit dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses progrès dans les sciences & les beaux-arts furent rapides. Il cultiva surtout avec beaucoup de succès la poésie & la médecine. Le pape Paul III, voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour y engager les Peres; & ce fut alors qu'on le transféra à Bologne. Il mourut d'apoplexie à Casi, près de Vérone, en 1553, à 71 ans. Sa patrie lui fit élever une statue 6 ans après. Fracastor étoit en relation avec les meilleurs littérateurs de son tems, & en particulier avec l'illustre cardinal Bembo. Il étoit digne de ce commerce par les qualités de son cœur. Exempt d'ambition, content de peu, il mena une vie saine & joyeuse. Il parloit peu; mais lorsqu'il étoit en société avec ses amis, sa conversation étoit aussi gaie qu'animée. Dans la médecine, il s'attachoit à la guérison des maladies extraordinaires. Fracastor est principalement connu, par l'élégance avec laquelle il écrivoit en latin. Son poëme, intitulé: *Syphilis, sive de morbo Gallico*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. La versification en est riche & nombreuse, les images vives, les pensées nobles. On en a donné en 1753, in-12, une

Traduction en françois avec des notes. Il nous reſte pluſieurs autres ouvrages de ce poëte-médecin. On les a recueillis à Padoue en 1735, en 2 vol. in-4°. Les *Poéſies* avoient été imprimées ſéparément dans la même ville en 1718, in-8°.

FRACHETTA, (Jerôme) de Rovigo en Italie, ſe fit un nom par ſes ouvrages de politique. Le plus conſidérable eſt : *Il ſeminario de Governi, di Stato e di Guerra*, 1648, in-4°. Il mourut à Naples, au commencement du dix-ſeptieme ſiecle. Il demeura quelque tems à Rome, où il fut chargé par la cour d'Eſpagne de diverſes affaires ; mais ſon eſprit ſatyrique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une Traduction italienne du Poëme de Lucrece, avec d'excellentes remarques ſur l'Epicuréiſme.

FRAGUIER, (Claude-François) de l'académie françoiſe & de celle des belles-lettres, naquit à Paris en 1666. Les Peres la Baune, Rapin, Jouvenci, la Rue & Commire lui inſpirerent le goût des belles-lettres, & ſur-tout de la poéſie. Il prit l'habit de jéſuite en 1683, & le quitta en 1694, ſoit qu'il fût convaincu que ce n'étoit pas ſa vocation, ſoit que les ſupérieurs ne cruſſent pas qu'il eût l'eſprit de l'état religieux. L'abbé Bignon, chargé de préſider au Journal des Savans, engagea l'abbé Fraguier à partager ce travail, auquel il paroiſſoit propre par ſes connoiſſances, & ſur-tout parce qu'il poſſédoit différentes langues. Renfermé chez lui dans un âge peu avancé par des infirmités continuelles, il s'occupa d'une traduction de Platon, que ſa ſanté l'obligea d'abandonner ; mais il publia un poëme ſur la philoſophie de ce Grec, intitulé : *Ecole de Platon.* Il y montre un grand reſpect pour ces vieux pédagogues, qui ont donné des leçons qu'ils ne pratiquoient guere ; leçons qui elles-mêmes n'étoient pas toujours ſages, & reſpiroient ou la vanité ou la corruption des auteurs, & qui dans tous les cas étoient ſans reſſort & ſans ſanction (*voyez* PLATON, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, &c.). Ce poëme & les autres poéſies de l'abbé Fraguier ſe trouvent dans le Recueil de celles de Huet, publié en 1729, in-12, par les ſoins de l'abbé d'Olivet. On a encore de l'abbé Fraguier pluſieurs *Diſſertations*, inſérées dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Il mourut d'apoplexie en 1728, âgé de 62 ans. Le célebre Huet & d'autres ſavans illuſtres avoient été ſes amis ; mais ſes liaiſons avec Ninon de Lenclos, & ſon enthouſiaſme philoſophique qui alloit juſqu'à faire l'éloge du pédéraſte Socrate, éloignerent de lui les hommes vertueux.

FRAIN, (Jean) ſeigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, membre de l'académie de cette ville, mourut en 1724. Sa converſation étoit celle d'un homme qui avoit beaucoup lu, mais trop entêté de ſes idées. Sur la fin de ſes jours il devint preſque miſanthrope. On a de lui pluſieurs Traités de morale ſolidement écrits. I. *Nouveaux Eſſais de Morale*, in-12. II. *Traité de la vocation chrétienne des enfans.* III. *Converſations*

morales sur les jeux & les divertissemens. IV. *Traité de la confiance en Dieu.*

FRANC, (Martin le) prévôt & chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix V & du pape Nicolas V, étoit d'Aumale en Normandie, selon Fauchet. Il publia un mauvais livre (contre le roman de la *Rose*) intitulé : *Le Champion des Dames.* Il plaide assez mal leur cause; cependant l'édition de Paris, 1530, in-8°., est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune & de la Vertu*, Paris, 1519, in-4°.

FRANC, (Jean-Jacques le) marquis de *Pompignan*, premier président de la cour des aides de Montauban, membre de l'académie françoise, &c., né à Montauban en 1709, s'est fait un nom très-distingué dans divers genres de littérature. Bien différent de nos écrivains modernes, il s'étoit nourri de tous les sucs de la saine antiquité, & avoit puisé dans les mêmes sources où s'étoient abreuvés, si l'on peut hasarder cette expression, les Racine, les Despréaux, les J. B. Rousseau. Le latin, le grec, l'hébreu, ces trois langues qu'on peut regarder comme les trois fleuves de l'ancienne érudition, étoient familieres à M. de Pompignan : il y joignoit l'italien & l'anglois. On peut dire sans crainte d'être démenti par tout connoisseur impartial, que M. de Pompignan est le poëte François qui approche le plus de J. B. Rousseau, pour le talent d'exprimer en vers les beautés des prophetes. Quoiqu'un grand poëte, descendu de sa sphere pour sacrifier à sa passion, & se montrer le *plus petit des hommes*, ait dit : *Sacrés ils sont, car personne n'y touche;* cette plaisanterie n'empêchera point que les *Poésies sacrées* de M. de Pompignan ne reçoivent à jamais un juste tribut d'admiration. On sera toujours frappé de l'ode où Isaïe nous peint les *ombres hautaines des Souverains de l'Egypte renversées dans les enfers, sous la main de Dieu;* & de plusieurs autres remplies d'expressions nobles, d'idées vastes & sublimes. Par-tout on y retrouve le poëte instruit, l'homme qui possede toutes les richesses de sa langue, point de faux éclat, le terme propre, la rime conservée dans son exactitude. Voilà ce qui distinguera toujours M. de Pompignan de tous ces rimailleurs qui se sont avisés de vouloir imiter J. B. Rousseau. Ses *Poésies diverses* n'étincellent pas de beautés aussi frappantes. Mais sa tragédie de *Didon* est sans contredit une des meilleures qui ait paru sur le théâtre françois. Son *Voyage de Languedoc* plein d'agrément, de variété & d'intérêt, inférieur à celui de Bachaumont & de Chapelle du côté de la naïveté & de l'aisance, mais supérieur par la correction, la noblesse & la poésie, a paru moins occuper l'attention du public que sa traduction des Géorgiques, ouvrage généralement applaudi, devenu plus célebre encore par l'espece de lutte qu'il a essuyée contre celui de M. l'abbé Delille, & les paralleles multipliés qu'on a faits des deux traductions. « La maniere de M. » Delille, dit un critique juste » & éclairé, doit paroître plus

» brillante, & cela par un dé-
» faut qui a généralement réuſſi
» aux poëtes de ce ſiecle, c'eſt
» la méthode de travailler en
» marqueterie, par de petites
» phraſes morcelées, & en iſo-
» lant leurs vers. Cette mé-
» thode, qui détruit, à la vé-
» rité, l'harmonie générale
» d'un ouvrage, qui empêche
» d'en ſentir les liaiſons, d'en
» ſaiſir l'enſemble, & d'en
» ſuivre la marche, a de grands
« avantages pour briller aux
» yeux des lecteurs ſuperficiels,
» dont l'attention découſue &
» le goût de détail ne peut voir
» & juger qu'un petit objet à
» la fois. La maniere de M. de
» Pompignan, plus ſimple,
» plus naturelle, plus con-
» forme en général à la mar-
» che des idées & aux phraſes
» périodiques du poëte latin,
» plaira peut-être davantage
» aux connoiſſeurs qui ſenti-
» ront un peu mieux dans ſes
» vers le goût pur & vrai de
» l'antiquité, d'autant plus
» qu'on n'aura point à lui re-
» procher ce clinquant antithé-
» tique, ces bluettes du bel-
» eſprit, ces tours maniérés,
» ces petits agrémens ſans
» grace, & ce vermillon
» éblouiſſant dont M. l'abbé
» Delille a ſouvent enluminé
» la muſe de Virgile ». Sa tra-
duction d'*Eſchyle* & de quel-
ques dialogues de Lucien eſt
d'une perfection qu'il ſemble
difficile de ſurpaſſer; peu d'é-
crivains ont mieux gardé ſes
regles de la traduction, &
mieux conſervé l'eſprit des au-
teurs traduits. Il a donné en
1784 ſes *Œuvres complettes*,
Paris, 6 vol. in-8°, très-belle
édition. On ſouhaiteroit qu'il
eût fait un choix & qu'il n'eût
point aſſocié aux titres d'une
gloire ſolide, des bagatelles qui
ne peuvent rien y contribuer.
On eſt ſur-tout fâché d'y trou-
ver la *Priere univerſelle*, piece
remplie de maximes fauſſes,
que l'auteur, par une complai-
ſance mal entendue, a traduite
de Pope, à la ſollicitation de
quelques Anglois, faux amis
qui l'imprimerent à ſon inſu; &
que lui-même, par une ten-
dreſſe mal placée envers cet
enfant illégitime, n'a pas eu le
courage de ſupprimer. Il n'a-
voit jamais eu dans l'eſprit les
principes qu'elle renferme, &
en général il eſt difficile d'allier
d'une maniere plus étroite le
génie avec la religion, avec le
reſpect des mœurs, & les égards
dus à l'honnêteté & à la dé-
cence. On chercheroit en vain
dans ſes *Epîtres* & dans ſes *Diſ-
cours philoſophiques*, ce ton
d'aigreur & de cyniſme, qu'un
coloris ſéduiſant n'eſt pas ca-
pable d'adoucir; ces maximes
hardies qui défigurent toutes
les notions; cet appareil de ſen-
timent qui n'échauffe que l'ima-
gination & laiſſe le cœur froid.
On y trouve en revanche des
traits de force & de lumiere,
des leçons de morale, des regles
de goût qu'on peut adopter ſans
craindre de s'égarer. Tout ce
que le poëte y débite eſt tou-
jours d'accord avec les vrais
principes. Qu'on liſe avec at-
tention ſon *Epître* ſur la déca-
dence de la littérature fran-
çoiſe, on y reconnoîtra ſans
peine le danger des travers qu'il
condamne, la néceſſité des pré-
ſervatifs qu'il leur oppoſe, la
ſageſſe des réflexions qu'il pré-
ſente; on y admirera ſur-tout

un athlete vigoureux, luttant avec avantage contre les champions de la nouveauté & du mauvais goût. C'eſt un ſpectacle bien noble que celui d'un académicien, qui, au milieu de ſa compagnie, oſe rappeller les lettres à leur premiere dignité, élever la voix en faveur de la patrie & des mœurs, & défendre la foi de ſes peres, ſans que, ni les murmures d'une partie de l'aſſemblée, ni la ſurpriſe & l'indignation qui éclatent ſur le viſage de certains auditeurs, ni les regards ſéveres qu'on lui lance, puiſſent déconcerter l'intrépide avocat d'une cauſe ſi belle. Oppoſez à ce tableau celui d'un malheureux vieillard qui a fondé ſa réputation ſur la ruine de la religion & des mœurs, égayant ſes dernieres années par de coupables facéties, & rappellant toutes ſes forces pour jeter de la boue au viſage de ſon reſpectable confrere, parce qu'il a eu l'audace d'expoſer en pleine académie les ſentimens d'un honnête homme & d'un bon citoyen. Un homme d'eſprit l'a appellé *le dernier des Romains*. Il mourut dans ſon château de Pompignan, le 1 novembre 1784. M. de Sancy a conſacré ces vers à ſa mémoire:

Près de Rouſſeau le Franc eſt au ſacré vallon,
Favori de Minerve ainſi que d'Apollon,
Rien ne peut ternir ſa mémoire,
Et ſon triomphe eſt affermi:
Voltaire fut ſon ennemi,
C'eſt un nouveau titre à ſa gloire.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, ſes *Lettres* qui ſont en très-grand nombre, & dont on ſe propoſe de faire la collection, ne feront pas le moindre titre de ſa gloire. « Cet écrivain, » dit l'abbé Maury dans un *Diſcours*, où d'ailleurs il ne lui » a pas rendu aſſez de juſtice, » ſemble amollir ſon ſtyle & » s'attendrir au nom de l'amitié, dont il a la cordialité, » l'abandon, les aimables inquiétudes. Ce qui dans l'art » d'écrire lui a le moins coûté, » ſera peut être ce qui honorera » le plus ſa mémoire, & il aura » ce trait de reſſemblance avec » le chancelier d'Agueſſeau, » dont il fut chéri & eſtimé, » que ſes Lettres ſeront un des » plus beaux monumens de ſes » travaux & de ſon génie ».

FRANC, (Jean-George le) marquis de Pompignan, frere du précédent, né à Montauban le 22 février 1715, évêque du Puy en Velay en 1743, archevêque de Vienne en 1774, eſt mort à Paris le 30 décembre 1790, après avoir long-tems ſervi l'Egliſe par ſon zele, édifié la France par ſes vertus, & éclairé par ſes ſavans écrits, dont les principaux ſont: I. *Queſtions diverſes ſur l'Incrédulité*, in-12; ouvrage très-bien écrit, quoique d'une maniere un peu prolixe, & pluſieurs fois réimprimé. Il y examine, 1°. s'il y a beaucoup de véritables incrédules. 2°. Quelle eſt l'origine de l'incrédulité, 3°. Si les incrédules ſont des eſprits-forts. 4°. Si l'incrédulité eſt compatible avec la probité. 5°. Si elle eſt pernicieuſe à l'état. Toutes ces queſtions ſont traitées avec autant de profondeur que de ſageſſe. II. L'*Incrédulité convaincue par les Prophéties*, Paris, 1759, 3 vol. in-12. L'accom-

pliſſement des prophéties, dans l'expoſition claire & préciſe qu'en fait le ſavant prélat, en fixe le ſens, & met la vérité de la Religion dans le plus grand jour. III. *La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même*, Paris, 1772, in-12. Il a l'avantage d'y combattre des ennemis qui ſe détruiſent eux-mêmes par les contradictions & les abſurdités que renferment leurs ſyſtêmes comparés les uns avec les autres; il n'a beſoin pour les terraſſer que des propres traits qu'ils ſe lancent eux-mêmes, & il en fait réſulter le triomphe le plus complet & le plus glorieux pour la cauſe qu'il défend. IV. *La Dévotion réconciliée avec l'eſprit*, 1755, in-12. Il y prouve contre les détracteurs de la dévotion, qu'elle s'allie très-bien avec l'eſprit des belles-lettres, des ſciences, de gouvernement, des affaires & de ſociété. V. *Le véritable uſage de l'autorité ſéculiere dans les matieres qui concernent la Religion*, Avignon, 1782, in-12, 4e. édition. On y retrouve la même ſolidité qui caractériſe les ouvrages du ſavant évêque du Puy; car tous ces ouvrages ont été publiés avant qu'il ait été élevé ſur le ſiege de Vienne: il trace avec préciſion la ligne de démarcation qui ſépare les deux pouvoirs. Il a paru oublier les principes qu'il y établit, lorſqu'il a voulu jouer un rôle dans ce qu'on appelloit mal-à-propos *l'aſſemblée nationale de France*; mais il eſt à croire qu'il ne prévoyoit pas juſqu'où les choſes ſeroient portées. « Trop » bon, dit l'abbé Barruel, » pour ſoupçonner à quoi tendoient ceux qui ont abuſé de » ſa foibleſſe, il ſe laiſſa entrainer par ce parti, qui le » fit pour quinze jours, préſident de l'aſſemblée, qui lui » valut enſuite le miniſtere de » la feuille. Il fut à la cour ce » qu'eſt un honnête homme qui » dit ſon avis, mais qui ſans » nerf & ſans vigueur, ſe contente de gémir, de pleurer, » quand il voit prévaloir des » deſſeins pernicieux à l'Egliſe. » Il fut un de ces hommes qui, » par crainte du bruit, n'oſent » pas même ſouffler quand l'ennemi eſt aux portes; qui ſe » rangent même ſous ſes bannieres, ſous prétexte de l'engager à faire moins de mal; » il lui en a coûté, je ne dirai » pas des remords, mais des » larmes ameres, qu'il ne répandoit même qu'en ſecret » & en préſence de ſes amis. » Il avoit peur qu'on ne ſût aux » Jacobins qu'il avoit pleuré » ſur les maux de l'Egliſe. Il » eſt mort pour avoir étouffé » ſa douleur. Boſſuet l'eût exhalée; & la cour & la ville » & nos légiſlateurs auroient » ſu que la peur n'étouffe pas » la voix des Chryſoſtome » devant les précurſeurs du » ſchiſme & de l'héréſie. Boſſuet n'eût pas tenu ſous le » boiſſeau ce trait de lumiere » échappé depuis long-tems à » Rome ſur la conſtitution prétendue civile du clergé. Je le » ſais de ceux mêmes qui ont » vu & lu la Lettre du Pape » à M. de Pompignan. Elle en » diſoit aſſez pour décider notre » opinion ſur cette malheureuſe conſtitution du clergé. » La politique l'a tenue ſecrete; » je reproche à cette politique » les ſermens de tous ceux

» que la manifestation du Bref » adressé à M. de Pompignan » en auroit détournés. Nous » souhaitons que Dieu ne fasse » pas au prélat mort le même » reproche. La peur excuse » tout, mais c'est la peur même » qui a besoin d'excuse, & » Dieu seul connoît celles qui » peuvent la rendre pardon- » nable dans un prêtre ».

FRANCESCHINI, (Marc-Antoine) peintre Bolonois, naquit en 1648. Il fut l'éleve du Cignani. Il saisit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, après s'être fait une réputation étendue.

FRANC-FLORE, *voyez* FLORE (François).

FRANCHI, (Nicolas) *ou plutôt* NICOLO FRANCO, poëte satyrique, natif de Bénévent, l'ami, ensuite le rival de l'Arétin, attaqua comme lui les vivans & les morts; & en fut récompensé comme lui, si ce que nous avons dit à l'article *Arétin*, est vrai. Pie V l'ayant fait arrêter, il fut pendu à Rome en 1569. Si l'on en croit le Ghilini, il écrivoit avec beaucoup de délicatesse en vers & en prose; mais il est vrai seulement que Franco écrivoit des infamies & des ordures avec beaucoup de facilité. Son imagination étoit féconde en horreurs. Il se déchaina avec fureur contre le pape Paul III, contre tous les Farnese, contre les Peres du Concile de Trente, contre Charles-Quint, &c. On a de lui: I. Plusieurs *Sonnets sur l'Arétin*, qui furent imprimés avec la *Priapeia*, 1548, in-8°, de 225 pages. II. *Dialogi piacevoli*, Venise, 1542, in-8°. On a imprimé en 1777 la *Vie de Nicolo Franco*, ou *les dangers de la Satyre*, Paris, in-12.

FRANCHI, (Vincent) président du conseil-royal de Naples, sa patrie, & célebre jurisconsulte, mort en 1601, à 70 ans, a publié: *Decisiones sacri Regii Consilii Neapolitani*, in-folio.

FRANCHINI, (François) de Cosence, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, & allia Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Messa, puis de Populania, & mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, & d'autres petits ouvrages écrits avec assez d'agrément.

FRANCIA, (François le) peintre Bolonois, mort en 1518, à 68 ans, excelloit dans le dessin, & fut un des premiers artistes de son tems dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que Raphaël lui ayant adressé un tableau de *Ste. Cécile*, pour le corriger & le placer dans une église de Florence; Francia fut si frappé de sa beauté, que la jalousie dégénérée en désespoir, occasionna sa derniere maladie & sa mort.

FRANCISQUE, peintre, *voyez* MILE.

FRANCIUS, (Pierre) professeur d'éloquence, d'histoire & de grec à Amsterdam, sa patrie, né en 1645, voyagea en Angleterre, en France & en Italie. Il jouissoit d'une réputation assez étendue lorsqu'il mourut en 1704, à 59 ans. On a de lui: I. Un *Recueil de Poésies*, 1697, in-12. Ce Recueil contient des poésies héroïques où

où il y a trop peu d'élévation, des églogues, des élégies & des épigrammes; c'eſt dans ces deux derniers genres que Francius a réuſſi, ſur-tout dans les épigrammes. II. Des *Harangues*, 1705, in-8°. III. Des *Œuvres poſthumes*, 1706, in-8°.

FRANCK DE FRANKENAU, (Georges) médecin, naquit à Naumbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut créé *Poëte couronné* à Iene : il mérita cet honneur, par ſa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs & hébreux. Dans la ſuite, il devint ſucceſſivement profeſſeur en médecine à Heidelberg & à Wittemberg, d'où le roi de Danemarck, Chriſtiern V, le fit venir à ſa cour : il fut honoré à ſon arrivée, des titres de médecin du roi & de conſeiller-aulique. L'empereur Léopold ajouta celui de comte Palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés ſont : I. *Flora Francica*, in-12. II. *Satyræ medicæ*, in-4°. III. Pluſieurs *Lettres*. Il a auſſi laiſſé un grand nombre de Manuſcrits qui méritoient de voir le jour. L'académie *Léopoldine*, celle des *Ricovrati* de Padoue, & la ſociété royale de Londres, ſe l'étoient aſſocié. Il mourut en 1704, à 61 ans.

FRANCK, (Auguſte-Herman) théologien Allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ſes études à Leipſig. Il y fonda, avec quelques-uns de ſes amis, une eſpece de conférence ſur l'Ecriture-Sainte, qui ſubſiſte encore ſous le titre de *Collegium Philobiblicum*. Devenu miniſtre à Erfort, il fut obligé de ſortir de cette ville en 1691. Le fanatiſme que reſpiroient ſes ſermons, lui attira cette excluſion. L'électeur de Brandebourg l'appella dans ſes états : il s'y rendit, & il fut profeſſeur de grec & des langues orientales à Halle, puis de théologie en 1698. C'eſt dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maiſon des Orphelins*. Cette maiſon proſpéra tellement, qu'il y avoit, en 1727, 2196 jeunes gens, & plus de 130 précepteurs. On y donnoit à manger à près de 600 pauvres, ſoit étudians, ſoit orphelins. On prétend qu'elle déchoit aujourd'hui, & que l'empiriſme & les charlataneries d'un certain Baſedow, ont beaucoup contribué à lui faire perdre ſa gloire. Franck mourut en 1727, à 64 ans. On a de lui : I. Des *Sermons* & des Livres de dévotion, en allemand. II. *Methodus ſtudii Theologici*. III. *Introductio ad lectionem Prophetarum*. IV. *Commentatio de ſcopo Librorum Veteris & Novi-Teſtamenti*. V. *Manuductio ad lectionem Scripturæ ſacræ*. VI. *Obſervationes Biblicæ*. Les préjugés de ſecte qui régloient les jugemens de l'auteur, ont empêché que ſes ouvrages ne fuſſent répandus hors des pays du Nord.

FRANCK, (Simon) né à Jemeppe, près de Liege, en 1741, ſe diſtingua dès le premier âge dans les belles-lettres, particuliérement dans l'éloquence & dans la poéſie latine, comme on le voit par les pieces diverſes inſérées dans les *Muſæ Leodienſes*, 1761 & 1762, 2 vol. in-8°. Dans le premier de ces recueils, on diſtingue un Poëme épique ſur l'établiſſement du Chriſtianiſme au Ja-

pon, plein d'épisodes, images & comparaisons heureuses, & de très-beaux vers, qui a été réimprimé à la suite de la *Vie* de l'Apôtre des Indes, Liege, 1788. Parmi les pieces du second volume, on remarque l'Ode : *In impios sæculi nostri scriptores.* Ayant embrassé l'état ecclésiastique, & s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministere, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse, qu'il avoit contractée en visitant les malades avec un zele égal à ses autres vertus..... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire :

Manibus date lilia plenis,
His saltem accumulem donis, & fungar inani
Munere. Æneid. VI.

FRANCKENBERG, (Abraham de) seigneur de Ludwigsdorff & de Schwirse, dans la principauté d'Oels, se livra au fanatisme d'une secte obscure & méprisable. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ludwigsdorff, où il étoit né en 1593, & où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de Livres extravagans, en latin & en allemand, remplis de rêveries des Boehmistes. I. Une *Vie* de Jacques Boehm, fondateur de cette secte. II. *Vita veterum Sapientûm.* III. *Nosce te-ipsum*, &c. Il y a dans ces deux derniers ouvrages quelques vérités triviales, noyées dans le verbiage, & mêlées à diverses erreurs.

FRANCKENSTEIN, (Christian Godefroi) né à Leipsig en 1661, mort en 1717, après avoir voyagé en France, en Angleterre & en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipsig. Il avoit une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Continuation de l'Introduction à l'Histoire de Puffendorff.* II. *Vie de la Reine Christine.* III. *Histoire du 16e. & du 17e. siecle ;* qui ne sont que de mauvaises compilations.

FRANCKENSTEIN, (Jacques-Auguste) fils du précédent, mort à Leipsig en 1733, après avoir été professeur de la chaire du droit de la nature & des gens, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages & de dissertations latines, dont la plupart ne sont que des compilations, entr'autres : I. *De collatione bonorum.* II. *De Juribus Judæorum singularibus in Germania.* III. *De Thesauris*, &c., &c.

FRANCKLIN, (Benjamin) né en Angleterre, mort à Philadelphie en Amérique le 17 avril 1790, dans la 85e. année de son âge ; de simple prote d'imprimerie, parvint à se faire un nom distingué parmi les savans & parmi les politiques. Il s'appliqua beaucoup à varier les phénomenes de l'électricité & à les faire servir à une théorie qui donnât une idée juste de ce fluide si subtil & si merveilleux. Quoique toutes ses idées n'aient pas joui de l'approbation des savans, on ne peut nier qu'il n'ait répandu des lumieres sur cet objet, & que plusieurs de ses conjectures ne soient appuyées de l'expérience. Nous ne rangerons pas dans cette classe son système des Conducteurs, invention empirique, pour le moins inutile, mais

réellement dangereuse, comme il conste par la théorie même, & de plus par des effets tristement multipliés (*voyez* KIRCHMAN, PRINGLE). Son projet d'appaiser les tempêtes de la mer avec de l'huile & des matieres graisseuses, est aujourd'hui reconnu pour une illusion complette (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 1 juillet 1782, p. 337, & autres cités, *ibid.*). On sait qu'il a beaucoup travaillé à l'indépendance des colonies Angloises en Amérique, & c'est à ce titre que l'Assemblée nationale de France a décerné un deuil de trois jours pour honorer sa mémoire. Cependant la guerre dans laquelle il entraîna la France, a fait un mal infini à ce beau royaume, & l'on peut dire qu'elle a mis le comble au désordre de ses finances. « On » nous fit entreprendre, dit un » écrivain de cette nation, » contre toutes les regles de la » vraie politique autant que de » la justice, une guerre effroyablement dispendieuse; » guerre aussi follement conduite que légérement engagée; guerre où la nation fut » réduite à se regarder comme » triomphante quand elle n'avoit pas été battue, & » elle n'eut pas toujours cette » étrange gloire; guerre qui en » ôtant à nos rivaux des domaines immenses en étendue, » où leurs forces & leur commerce s'extravasoient avec » plus de faste que d'utilité » réelle pour eux, leur en a » rendu bien plus que l'équivalent, puisqu'une paix plus humiliante qu'avantageuse pour » nous a été suivie d'un traité » de commerce désastreux, » extravagant dans plusieurs » de ses dispositions, ruineux » dans toutes, & dont on » croiroit que l'objet a été d'indemniser l'Angleterre des » pertes qu'elle avoit faites en » Amérique, de lui assurer » en Europe, sur la France, » les tributs qu'elle ne pouvoit plus retirer dans l'autre » continent ». Du reste, c'est peut-être ce point de vue là même, qui a rendu cher le nom de Francklin à l'Assemblée nationale, puisque sous ce rapport elle lui doit son existence. Cet homme célebre, étant encore imprimeur, s'étoit fait une épitaphe singuliere, où l'on voit qu'à cette date il croyoit à la résurrection un peu plus fermement, que lorsqu'il demanda la bénédiction de Voltaire pour son fils (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1778, p. 465). Mais il paroît qu'à la fin il étoit revenu à cette croyance, puisqu'il voulut que l'épitaphe fût mise sur son tombeau. La voici, traduite littéralement par M. Bertin :

Le corps
de Benjamin Francklin imprimeur,
(comme la couverture d'un vieux livre
dont le dedans est arraché,
& qui n'a plus ni reliure ni dorure)
sert ici de pâture aux vers :
mais l'ouvrage en lui-même ne sera pas perdu,
car il reparoîtra un jour,
(ainsi qu'il l'a toujours pensé)
dans une nouvelle & plus belle édition,
revue & corrigée
par l'auteur.

FRANCO, (Battista) peintre Vénitien, mort en 1561, égaloit les plus habiles artistes

de ſon tems dans le deſſin ; mais il étoit foible dans le coloris, & peignoit d'une maniere fort ſeche.

FRANCO, *voyez* FRANCHI.

FRANÇOIS D'ASSISE, (S.) naquit à Aſſiſe en Ombrie l'an 1182. On le nomma *Jean* au baptême ; mais depuis on y ajouta le ſurnom de *François*, à cauſe de ſa facilité à parler la langue françoiſe, néceſſaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel ſon pere le deſtinoit. La piété ſeule avoit de l'attrait pour Jean. Il quitta la maiſon paternelle, vendit le peu qu'il avoit, ſe revêtit d'une tunique & ſe ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs, & il avoit déjà un grand nombre de diſciples, lorſque le pape Innocent III approuva ſa regle en 1210. Ce pape n'avoit pas, dit-on, voulu écouter un homme que ſon extérieur annonçoit peu avantageuſement ; mais ayant vu en ſonge le même pauvre qu'il avoit rebuté, dans l'attitude de ſoutenir l'égliſe de S. Jean de Latran qui paroiſſoit s'écrouler, il le fit rappeller & lui accorda ſa demande. L'année d'après, le ſaint fondateur obtint des Bénédictins l'égliſe de Notre-Dame de la Portioncule, près d'Aſſiſe. Ce fut le berceau de l'ordre des Freres-Mineurs, répandu bientôt en Italie, en Eſpagne & en France. L'enthouſiaſme qu'inſpiroient les vertus de François étoit ſi vif, que, lorſqu'il entroit dans quelque ville, on ſonnoit les cloches ; le clergé & le peuple venoient au-devant de lui, chantant des cantiques & jetant des rameaux ſur le paſſage. Sa nouvelle famille ſe multiplia tellement, qu'au 1*er.* chapitre général qu'il tint proche d'Aſſiſe en 1219, il ſe trouva près de 5000 Freres-Mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape Honorius III une bulle en faveur de ſon ordre. Pluſieurs de ſes diſciples vouloient qu'il demandât le pouvoir de prêcher par-tout où il leur plairoit, même ſans la permiſſion des évêques. Le ſage fondateur ſe contenta de leur répondre : » Tâchons de gagner les grands » par l'humilité & par le reſ» pect, & les petits par la pa» role & le bon exemple. Notre » privilege ſingulier doit être » de n'avoir point de privi» lege ». Réponſe digne de l'humble fondateur, mais qui n'empêche pas que les exemptions & privileges des religieux n'aient été ſouvent utiles à l'Egliſe, & même néceſſaires dans les dioceſes dont les évêques étoient ou favorables à l'erreur, ou inſoucians ſur le ſalut de leurs ouailles. Ce fut vers le même tems que François paſſa dans la Terre-Sainte ; il ſe rendit auprès du ſultan Mélédin pour le convertir. Il offrit de ſe jeter dans un bûcher pour prouver la Religion Chrétienne ; le ſultan n'ayant pas voulu le mettre à une telle épreuve, renvoya François avec honneur. Revenu en Italie, il inſtitua le Tiers-Ordre. Il voulut, par cette inſtitution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie ſemblable à celle de ſes religieux, ſans en pratiquer cependant toute l'auſtérité, & ſans quitter leurs mai-

ſons. Après avoir réglé ce qu'il croyoit convenir le plus à ſes différens enfans, & s'être démis du généralat, il ſe retira ſur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'eſt là qu'il vit, à ce que rapporte S. Bonaventure, un Séraphin crucifié qui perça ſes pieds, ſes mains & ſon côté droit; c'eſt l'origine du nom de *Seraphique* qui a paſſé à tout ſon ordre: événement étonnant, mais bien prouvé, que le pape Alexandre IV a vérifié par lui-même, & que le judicieux Fleury (liv. 79, n°. 5) a montré être hors des atteintes d'une critique équitable. Le P. Chalippe, Récollet, dans la *Vie de S. François*, Paris, 1736 & 1734, réfute très-bien ce que Baillet a étourdiment diſſerté ſur ce ſujet. Le ſaint patriarche mourut 2 ans après à Aſſiſe en 1226, âgé de 45 ans. Son amour pour la pauvreté, ſon détachement de tous les biens de la terre, & ſa profonde humilité, l'ont fait regarder comme un des plus parfaits modeles de l'abnégation chrétienne, de l'indifférence & du dépouillement évangélique. Sa maxime ou plutôt l'élan habituel de ſa piété, étoit les mots *Deus meus & omnia.* « Paroles d'un ſens ſu» blime & profond (dit un » philoſophe chrétien) : Dieu » eſt tout, quitter tout pour » lui, c'eſt ne rien quitter, » puiſque tout ſe retrouve en » lui éminemment ». Le Ciel ne tarda pas à faire éclater ſa ſainteté par pluſieurs miracles: ce n'en étoit pas un petit, que la merveilleuſe propagation de ſon ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à ſa Regle, à peine fut-il mort, qu'on l'interpréta de cent manieres. Ce partage produiſit dans la ſuite les différentes branches des *Récollets*, des *Picpuces*, des *Capucins*, des *Obſervantins*. Ces enfans du même pere, different beaucoup entr'eux par l'habit & par la façon de vivre. Les Chroniques de l'ordre marquent expreſſément, que le premier qui voulut ſe ſinguliſer dans l'habit, quoiqu'il fût un des huit anciens compagnons du ſaint fondateur, fut frappé de lepre & ſe pendit de deſeſpoir. L'ordre de S. François, malgré ſes différentes ſciſſions, a produit des hommes illuſtres par leur ſcience & leur vertu, & a donné à l'Egliſe cinq papes, & un grand nombre de cardinaux & d'évêques. Les ſervices qu'il a rendus à l'Egliſe & qu'il continue de rendre, ſont inappréciables, & ont amplement vérifié la viſion du pape Innocent. La haine que les ſectaires lui portent, eſt ſeule une preuve déciſive du bien qu'il a opéré, & des combats qu'il n'a ceſſé de livrer aux erreurs. De prétendus réformateurs ont voulu ramener ces religieux, ainſi que tous ceux qui embarraſſent les ennemis de l'Egliſe, au travail des mains, en uſage chez les anciens ſolitaires. Wiclef auroit bien voulu ériger cette prétention en dogme; & quoique l'Egliſe l'ait condamnée, quelques écrivains, parmi leſquels on eſt fâché de compter M. Fleury, ne ſe ſont pas aſſez écartés des ces erreurs. » Quels qu'aient été la vertu » des ſolitaires d'Egypte, dit un » hagiographe, & le zele pour » leur ſanctification perſon» nelle, il ſeroit déraiſonnable

» de vouloir en faire une regle » complette & adéquate pour » des religieux qui, ſans pro- » feſſer la même auſtérité, ſe » dévouent à l'inſtruction des » fideles, à la défenſe de la foi, » aux combats contre les hé- » rétiques. Si leur vie eſt moins » éclatante en mortification, » elle eſt parfois plus édifiante » en fait de docilité, d'humi- » lité & d'orthodoxie : car l'on » n'ignore pas avec quelle faci- » lité pluſieurs de ces ſolitaires » ſe ſont laiſſé entraîner dans » diverſes héréſies, & avec » quelle obſtination ils y ont » perſévéré : & de nombreux » monaſteres y perſéverent » encore aujourd'hui ». On lit dans les ouvrages de S. Jerôme, un paſſage exactement applicable à cette matiere, où l'on trouve toute l'éloquence & la ſévere logique de ce Pere. « *Si aut fiſcelam junco texerem, aut palmarum folia complicarem, aut in ſudore vultûs mei comederem panem, & ventris opus ſollicitâ mente pertractarem ; nullus morderet, nullus reprehenderet. Nunc autem quia juxta ſententiam Salvatoris, volo operari cibum qui non perit, error mihi geminus infligitur... O fratres dilectiſſimi, pro ſtabello, calathis, ſportelliſque, munuſculis monachorum, ſpiritualia hæc & manſura bona ſuſcipite* (2a. præfat. in lib. Job.). (*Voyez* S. Claude, Saint-Amour, Bonaventure, Norbert). La meilleure édition des *deux Regles* du ſaint patriarche & de ſes *Opuſcules*, eſt celle du P. Jean de la Haye, en 1641, in-folio. Elles ont été réimprimées en Allemagne en 1739, in-fol. Le P. Chalippe, Récollet, a donné ſa *Vie*, Paris, 1728, in-4°, & 1736, 2 vol. in-12.

FRANÇOIS DE PAULE, (S.) fondateur de l'ordre des Minimes, naquit à Paule en Calabre l'an 1416. Un attrait ſingulier pour la ſolitude & pour la piété le conduiſit dans un déſert au bord de la mer, où il ſe creuſa une cellule dans le roc. La réputation de ſa ſainteté attira auprès de lui une foule de diſciples, qui bâtirent autour de ſon hermitage un monaſtere, le premier de ſon ordre. On nomma d'abord ſes religieux les *Hermites de S. François*, mais François voulut qu'ils portaſſent le nom modeſte de *Minimes*. Il leur preſcrivit un carême perpétuel, & leur donna une regle, approuvée par le pape Alexandre VI & confirmée par Jules II. Le nom du ſaint fondateur ſe répandit en Europe avec le bruit de ſes vertus. Louis XI, dangereuſement malade, l'appella en France du fond de la Calabre, eſpérant d'obtenir ſa guériſon par ſes prieres. Ce prince, très-jaloux de tenir ſon rang, alla au-devant de lui & ſe proſterna devant l'humble religieux : « Vous » étiez alors, ô mon Dieu ! » connu dans le monde (s'écrie » à ce ſujet un orateur célé- » bre), & les cours des princes » n'étoient pas des lieux inac- » ceſſibles à votre grace ni à » la piété chrétienne, puiſque » vos ſerviteurs y étoient ſi ho- » norablement traités ». Quoique le Saint annonçât au roi une fin prochaine, au-lieu de la guériſon qu'il eſpéroit, il continua à jouir de toute ſa confiance, & l'aida à finir par une mort chrétienne une vie

qui, à bien des égards, ne l'avoit pas été. François établit quelques maisons en France, & mourut dans celle du Plessis-du-Parc en 1507 ; il fut canonisé en 1519, par Léon X. Les Minimes furent appellés en France *Bons-Hommes*, du nom de *Bon-homme* que les courtisans de Louis XI donnoient à leur pere. Les hommes du siecle ne manquent jamais de confondre la piété & la précieuse simplicité de l'Evangile, avec ce qu'ils appellent *Bonhomie*. Le P. Hilarion de Coste a donné sa *Vie* sagement écrite, in-4°.

FRANÇOIS XAVIER, (S.) surnommé l'*Apôtre des Indes*, né au château de Xavier au pied des Pyrénées en 1506, étoit neveu du célebre docteur Navarre. Il enseignoit la philosophie au college de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, & fut un des sept compagnons du Saint Espagnol, qui firent vœu dans l'église de Mont-Martre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des Infideles. Jean III, roi de Portugal, ayant demandé des missionnaires pour les Indes Orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa où il se fixa d'abord, il répandit la lumiere de l'Evangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. Un nombre infini de Barbares reçurent le baptême. Xavier leur inspira le goût pour le Christianisme, autant par ses vertus que par son éloquence ; & la Providence renouvella plus d'une fois en faveur de ces nouvelles églises, les merveilles des premiers tems du Christianisme. Il mourut en 1552, dans l'isle de Sancian, à la vue du royaume de la Chine, où il brûloit de porter la foi. Il étoit âgé de 46 ans, & en avoit employé dix & demi à la conversion des Indes. « Terme bien court, dit » l'abbé Berault, quand il n'eût » soumis qu'une nation au joug » de l'Evangile ! Mais s'il a établi la foi dans cinquante-deux » royaumes plus ou moins » étendus, s'il a arboré l'étendard de la croix dans trois » mille lieues de pays, s'il » a baptisé de sa main près » d'un million tant de Sarrasins » que d'Idolâtres, s'il a procuré à l'Eglise plus de nouveaux sujets que les fameux » héréſiarques de son siecle » n'ont fait de déserteurs & » d'apostats ; ne peut-on pas » dire que la rapidité des conquérans les plus mémorables » n'égala point la sienne, & » que s'il eût rempli la mesure » commune de la vie humaine, » le monde entier, pour son » zele, plutôt que pour leur » valeur, eût été un champ » trop étroit » ? Son corps, plusieurs fois relevé de terre, d'abord à l'isle de Sancian, puis à Malaca, ensuite à différentes fois à Goa, fut trouvé sans aucune corruption. En 1782, il fut derechef découvert & exposé durant trois jours aux yeux du public (*voyez* la Relation de M. Cicala, la nouvelle édition de sa *Vie* imprimée à Liege, p. 22, & le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1783, p. 449 — 1 mars 1788, p. 323). Grégoire XV le mit au nombre des Saints en 1622.

Les Proteſtans même lui ont donné ce nom. Tavernier dit *qu'on peut l'appeller à juſte titre le S. Paul & le véritable apôtre des Indes.* Richard Haklvit, au ſecond tome des *Navigations de la Nation Angloiſe*, en parlant de l'iſle de Sancian, remarque qu'elle eſt fameuſe par la mort de François Xavier, dont il fait un grand éloge, auquel il ajoute que *les hiſtoires modernes des Indes ſont remplies des excellentes vertus & des œuvres de ce ſaint homme.* Baldeus, dans ſon *Hiſtoire des Indes*, après avoir parlé de Xavier comme d'un autre S. Paul, dit que *les dons qu'il avoit reçus pour exercer la charge de miniſtre & d'ambaſſadeur de J. C., étoient ſi éminens, qu'il ne lui eſt pas poſſible de les exprimer.* Et quelques lignes après, adreſſant la parole au Saint même : *Plût à Dieu*, s'écrie-t-il, *qu'ayant été ſi célebre par votre miniſtere, notre Religion nous permît de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer.* Effectivement, la vie & les immenſes travaux de ce grand homme ſont le fruit viſible de cette conviction intime, de cette foi vive, de cette charité active & brûlante, que les ſyſtêmes & les opinions des hommes ne ſauroient produire : auſſi le zele pour la converſion des Infidéles a-t-il toujours été & ſera toujours propre à l'Egliſe Catholique ; ceux des ſectaires qui ont voulu l'imiter, n'ont pu en ſoutenir long-tems les apparences, moins encore en renouveller les effets : & pour dire un mot des apôtres de la nouvelle philoſophie ; contens d'enſeigner commodément dans des brochures la prétendue vérité, ils n'ont garde de quitter leurs foyers pour l'annoncer à des peuples ignorans & ſauvages. On a de S. François Xavier : I. Cinq livres d'*Epitres*, Paris, 1631, in-8°. II. Un *Catéchiſme.* III. Des *Opuſcules.* Ces ouvrages reſpirent le zele le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement ſûr & ſolide. Les Peres Turſelin & Bouhours, Jéſuites, ont élégamment écrit ſa *Vie*, l'un en latin, l'autre en françois. Celle-ci a été réimprimée à Liege, en 1788, avec divers Opuſcules de littérature & de piété. On a de M. Dulard une Epopée, intitulée la *Xaveriade, ou l'Apoſtolat de S. François Xavier*, un peu froide, mais pleine de grandes idées ; il y en a une autre en latin (*voyez* FRANCK).

FRANÇOIS DE BORGIA, (S.) duc de Gandie & vice-roi de Catalogne, jouiſſoit de la plus grande conſidération à la cour de Charles-Quint. Chargé de conduire à Grenade le corps de l'impératrice Iſabelle, pour y être dépoſé dans le tombeau royal, & obligé d'atteſter que c'étoit réellement le corps de cette princeſſe qui avoit été un prodige de beauté, il fut ſi frappé à l'ouverture du cercueil de ne pouvoir plus la reconnoître, que ce tableau de la mort devint pour lui une leçon ſubitement efficace. Il vécut en ſaint au milieu de la cour, & après la mort de ſon épouſe, il entra chez les Jéſuites, dont il fut le troiſieme général. Tous les honneurs le pourſuivirent dans ſa retraite ; de riches évê-

chés, le cardinalat, & d'autres dignités, lui furent offerts à plusieurs reprises, & après la mort de Pie V, une partie des cardinaux voulurent l'élever sur la chaire de S. Pierre. Il échappa à tout cela, & mourut à Rome quelques mois après ce pape, le 30 septembre 1572, à l'âge de 62 ans : après avoir établi sa Compagnie dans un grand nombre de provinces, & rendu de grands services à l'Eglise. Le voyage qu'il fit par ordre de Pie V avec le cardinal Alexandrin, pour réunir les princes Chrétiens contre les Infideles, avança sa mort; ses forces & l'état de sa santé ne répondant pas aux fatigues de cette commission. C'étoit un homme d'une mortification extraordinaire. Ste.-Thérese qui l'appelloit un *Saint*, recherchoit & suivoit ses conseils dans les affaires difficiles. Charles-Quint voulut le voir dans sa retraite de S. Juste, & lui répéta ce qu'il lui avoit confié long-tems auparavant, que son exemple avoit beaucoup servi à le déterminer à quitter le trône & le monde, & que dès-lors il en avoit conçu la résolution : anecdote qui détruit les contes imaginés sur l'abdication de ce prince (*voyez* VESAL). Clément X le mit au nombre des Saints en 1671. Il laissa plusieurs Ouvrages, traduits de l'espagnol en latin par le P. Alfonse Deza, Jésuite; Bruxelles, 1675, in-fol. *Voyez* sa *Vie*, publiée en françois, in-4°., par le P. Verjus, d'après Ribadeneira & Eusebe Niéremberg.

FRANÇOIS DE SALES, (S.) né au château de Sales, diocese de Geneve, en 1567, fit ses premieres études à Paris, & son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chamberi, puis prévôt d'Anneci; ensuite évêque de Geneve, après la mort de Claude Garnier son oncle en 1602. Son zele pour la conversion des Zuingliens & des Calvinistes avoit éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avoit gagné à l'Eglise plus de 70 mille hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602 qu'il fut évêque. Il seroit difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disoit, qu'*il n'y avoit point d'hérétique qu'il ne pût convaincre, mais qu'il falloit s'adresser à l'évêque de Geneve pour les convertir.* Un jour nouveau luisit sur le diocese de Geneve, dès qu'il en eut pris possession. Il fit fleurir la science & la piété dans le clergé séculier & régulier. Il institua l'an 1610 l'ordre de la Visitation, dont la baronne de Chantal, qu'il avoit détrompée des faux charmes du monde, fut la *1re.* supérieure. Il voulut qu'on y admît les filles d'un tempérament délicat, & même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austeres. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre & de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. Sur la fin de cette même année, François fut obligé de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec

Chriſtine de France. Cette princeſſe le choiſit pour ſon aumônier; le ſaint évêque, qui avoit déjà refuſé un évêché en France, & qui refuſa vers le même tems la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place, qu'à condition qu'elle ne l'empêcheroit point de réſider dans ſon diocèſe pour lequel il ſoupiroit. Il y retourna le plutôt qu'il put, & continua d'y vivre en paſteur des premiers ſiecles de l'Egliſe, en Irenée, en Auguſtin. L'an 1622, ayant eu ordre de ſe rendre à Lyon, où le duc de Savoie devoit voir Louis XIII, il fut frappé d'apoplexie le 27 décembre, & mourut le lendemain, à 56 ans. S. François de Sales étoit une de ces ames tendres & ſublimes, nées pour la vertu & pour la piété, & deſtinées par le Ciel à inſpirer l'une & l'autre. On remarque ce caractere dans tous ſes écrits: la candeur, l'onction qu'ils reſpirent, les rend délicieux même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux ſont: I. *Introduction à la Vie dévote.* Le but de ce livre étoit de montrer que la dévotion n'étoit pas ſeulement faite pour les cloîtres, mais qu'elle pouvoit être dans le monde, & s'y accorder avec les obligations de la vie civile & ſéculiere. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France & à celle de Piémont. II. Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le P. Fellon, Jéſuite, en 3 vol. & abrégé en un ſeul par l'abbé Tricalet. III. Des *Lettres ſpirituelles*, & d'autres ouvrages de piété, recueillis en 2 vol. in-fol. S. François de Sales y paroît un des myſtiques les plus judicieux de ces derniers tems. Les lecteurs qui voudront connoître plus en détail ſes ouvrages & ſes vertus, peuvent lire ſa *Vie* élégamment écrite par l'abbé Marſollier en 2 vol. & ſon *Eſprit*, par le Camus, évêque de Bellai, ſon intime ami. Ce dernier livre, inſipidement prolixe, a été réduit par M. Collot, docteur de Sorbonne, à un gros vol. in-8°., pluſieurs fois réimprimé.

FRANÇOIS DE LORRAINE, empereur d'Allemagne, naquit en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, & fut marié en 1736 avec Marie-Thérèſe, fille de l'empereur Charles VI (*voyez* ce mot). Après la mort de ce prince, il diſputa la couronne impériale à Charles VII, mort à Munich en janvier 1745. Il fut élu empereur le 13 ſeptembre de la même année. Le fléau de la guerre déſoloit alors toute l'Europe. On peut voir à l'article BROWN un précis des expéditions militaires de ce tems-là. La paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle, rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre s'étant allumée en 1756, fut terminée par le traité d'Hubertsbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heureux loiſir de la paix pour faire fleurir le commerce, les ſciences & les arts dans ſes états, qui le perdirent le 18 août 1765. Il mourut ſubitement à Inſpruck, où il s'étoit rendu pour les noces de ſon fils Léopold avec l'infante Marie-Louiſe d'Eſpagne. Comme il mourut au ſortir de la comédie, on ne man-

qua pas d'en accuſer l'air du ſpectacle, qu'on ſait être plus méphitique que dans les ſalles d'hôpitaux & d'anatomie. C'étoit un de ces hommes vertueux par religion & par ſentiment, qui font le bien pour lui-même, & ſavent ſe mettre à l'abri de cette célébrité bruyante, qui flatte la foibleſſe & la vanité juſques ſur le trône. Sa vie n'a été qu'une ſuite non interrompue d'actions de ſageſſe, de juſtice, de bienfaiſance; & cependant il y a peu d'empereurs qui aient fait moins de bruit dans le monde que François I. Seroit-ce une propriété de la véritable grandeur, de n'être pas compromiſe avec la garrulité humaine?

FRANÇOIS I, roi de France, parvint à la couronne le *1er.* janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII ſon beau-pere. Il étoit né à Cognac en 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, & de Louiſe de Savoie. Petit-fils de Valentine de Milan, il prit avec le titre de roi de France, celui de duc de Milan, & ſe mit à la tête d'une puiſſante armée pour aller ſe rendre maître de ce duché. Il n'ignoroit pas que les Suiſſes s'étoient emparés du Mont-Genevre & du Mont-Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il eſpéroit tout de ſon courage & de celui de ſes troupes. On tenta de paſſer les Alpes par les cols de l'Argentiere & de Guilleſtre, juſqu'alors impraticables; on en vint à bout, & les François ſe virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suiſſes. La bataille dura 2 jours, le 13 & le 14 de ſeptembre 1515. François I ne perdit point le ſang-froid dans cette action, auſſi longue que meurtriere; il paſſa une partie de la nuit à ranger ſes troupes, & une autre partie ſur l'affût d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de Trivulce diſoit, des 18 batailles où il s'étoit trouvé, *que c'étoient des jeux d'enfans;* mais *que celle de Marignan étoit une bataille de géans.* Les Suiſſes fuirent enfin, laiſſant ſur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, & abandonnant le Milanez aux vainqueurs. Maximilien Sforce lui en fit la ceſſion, & ſe retira en France, où il mourut. Les Génois ſe déclarerent pour les François: le pape Léon X, effrayé de leurs ſuccès, voit le roi à Bologne, & fait ſa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence, qu'après avoir obtenu l'abolition de la *Pragmatique-Sanction*, il conclut le 14 décembre 1515, le *Concordat* pour la collation des bénéfices, confirmé l'année ſuivante au concile de Latran. François obtint la nomination des bénéfices, & Léon les annates, en renonçant aux mandats, réſerves, expectatives, & autres droits dont jouiſſoit le ſiege de Rome. Les univerſités & les parlemens ne reçurent le *Concordat* qu'après de longues réſiſtances. Cependant les univerſités n'avoient pas tant à s'en plaindre, puiſque la troiſieme partie des bénéfices leur eſt réſervée par le moyen de l'impétration; & les parlemens ne faiſoient pas attention que François I, en accordant les annates, ſe procu-

roit d'ailleurs des avantages considérables ; & ils oublioient sans doute la maxime très-raisonnable comme très-catholique, que tous les Chrétiens doivent concourir à l'entretien du premier pontife, & à la splendeur de son siege : « maxime si peu contestée, dit un » jurisconsulte de ce siecle, » que le concile de Bâle, en » proposant l'abolition des annates, demandoit en même » tems un moyen de les suppléer, & de donner au souverain pontife, & l'administrateur de l'Eglise universelle, les secours nécessaires à » un gouvernement si vaste & » si composé. Febronius lui-» même, cet ardent adversaire » des pontifes Romains, con-» vient que les annates sont une » rétribution légitime, & fondée sur des vues & des fins » très-sages. Et quand on sait » que tout le produit des annates & autres droits quelconques, attachés aux expéditions romaines, ne vont » annuellement, pour toute la » France, qu'à 500 mille livres, » on ne peut comprendre les » clameurs que produit ce » mince objet, sans en chercher la source dans la haine » de Dieu & de son culte ». L'année d'après la conquête de Milan en 1516, Charles-Quint & François I signerent le traité de Noyon, où ils se donnerent mutuellement, l'un l'ordre de la toison-d'or, & l'autre celui de Saint-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles plus jeune, & moins craint par les électeurs, l'emporta sur lui, malgré les 400 mille francs qu'il dépensa pour avoir des suffrages. La guerre fut allumée dès-lors, & le fut pour longtems. Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre. Il la conquit & la perdit presqu'au même tems. Il fut plus heureux en Picardie ; il en chassa Charles qui y étoit entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin & plusieurs autres places : mais il perdoit le Milanez par les violences de Lautrec, & le connétable de Bourbon par les injustices de Louise de Savoie sa mere. Ce général se jeta dans le parti de l'empereur. Les François, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1522, à la Bicoque. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone & de Genes. Bourbon, secondé par Antoine de Leve, battit en 1524 l'arriere-garde de l'amiral Bonnivet à la retraite de Rebec, où Bayart fut tué ; il marcha vers la Provence, prit Toulon, & assiégea Marseille. François I courut au secours de la Provence, & après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanez & assiégea Pavie. On étoit dans le cœur de l'hiver. C'étoit une faute considérable, d'avoir formé un siege dans une saison si rigoureuse. François en fit une autre non moins importante, en détachant mal-à-propos dix mille hommes de son armée pour les envoyer conquérir Naples. Trop foible pour résister aux impériaux, il fut battu le 24 février 1525, après avoir eu deux

chevaux tués sous lui, & fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France (*voyez* LANNOY). Son malheur voulut encore qu'il fût pris par le seul officier François qui avoit suivi le duc de Bourbon, & que ce duc fût présent pour jouir de son humiliation. L'abbé Gervaise, dans la *Vie de S. Martin de Tours*, semble attribuer ce malheur à la violation du tombeau de ce Saint, d'où François I venoit de faire enlever une grille d'argent pour la convertir en monnoie. Comme il paroît que le roi lui-même, ainsi que la reine, étoit dans cette persuasion, il ne sera pas inutile de rapporter ici le passage de cet historien, homme raisonnable & instruit. « Quoique » François I eût fait serment » comme les rois ses prédécesseurs, lorsqu'il se fit recevoir abbé & chanoine de » l'église de S. Martin, d'en » être le protecteur, quelques » officiers de ses finances abusant de sa facilité, lui firent » croire que dans les besoins » pressans de l'état, il pouvoit » légitimement se servir du » treillis d'argent qui fermoit le » tombeau de S. Martin. Ils » vinrent à Tours au mois de » juillet de l'année 1522, signifier aux chanoines l'ordre » qu'ils avoient de l'enlever. » On trouve dans les registres » de cette église, la réponse que » le chapitre leur fit. Elle est » conçue en ces termes : *Les* » *chanoines disent qu'ils sont* » *très-humbles & très-obéissans* » *chapelains & orateurs dudit* » *seigneur roi, & qu'à eux n'est* » *de querelles, arguer & contester avec sa majesté; mais que* » *craignant d'offenser Dieu, le* » *créateur, & monsieur S. Mar-* » *tin, & pour les causes par eux* » *déjà alléguées, & autres légi-* » *times, ils n'osent & ne doivent* » *consentir ledit treillis être pris* » *ou enlevé.* Les officiers ne » laissèrent pas de passer outre; » le treillis fut mis en pieces » le 8 du mois suivant, & » chargé à la porte de l'église » dans des chariots, escortés » de plusieurs compagnies de » soldats, qui le conduisirent » à la monnoie. On en fit des » testons, où d'un côté la » figure de S. Martin est empreinte. Il s'en trouve encore quelques-uns dans les » cabinets des curieux. Cette » action si peu attendue d'un » prince catholique, jeta tous » les gens de bien dans la consternation. Ceux mêmes qui » s'étoient chargés de cette » entreprise, la trouverent si » honteuse, qu'ils ne voulurent jamais permettre qu'on » en dressât un procès-verbal. » Le fabricier de l'église & » quelques chanoines des plus » zélés, s'étant opiniâtrés à le » vouloir faire, en furent chassés avec les notaires. La » chose fut si loin, qu'ayant » paru à l'une des fenêtres de » l'église, pour voir ce qui » s'y passoit, l'on tira dessus » plusieurs coups d'arquebuse, » dont heureusement personne » ne fut blessé. Quelques historiens ont cru que les malheurs qui arriverent depuis à » François I, furent de justes » châtimens de la profanation » du tombeau de S. Martin. » En effet, on remarque que » ce prince ayant peu de tems » après porté ses armes dans

» le Milanois, & mis le siege » devant Pavie, il y fut aban- » donné des siens, son cheval » tué sous lui dans la retraite, » lui-même dangereusement » blessé, & arrêté sur les terres » que Charlemagne avoit don- » nées à l'église de S. Martin. » Il reconnut alors, mais trop » tard, que ce n'étoit pas sans » raison que Clovis avoit dit » autrefois, qu'il n'y avoit pas » lieu de se promettre la vic- » toire de ses ennemis, après » qu'on avoit offensé ce grand » Saint. Louise de Savoie, sa » mere, à qui il avoit laissé la » régence pendant son absence, » si-tôt qu'elle eut reçu la nou- » velle de la prise du roi, » vint avec les princes, enfans » de France, au tombeau du » Saint, implorer son secours, » & tâcha de réparer, par les » présens qu'elle y laissa, l'in- » jure qui lui avoit été faite. » Le roi lui-même n'eut pas » plutôt recouvré sa liberté, » qu'il y vint, avant d'aller à » Paris, pour lui en faire une » espece de satisfaction. La » colere de Dieu éclata d'une » maniere bien plus sensible » contre la personne de Jacques » Fournier (d'autres le nom- » ment *Beaune*, voyez ce » mot), seigneur de Sem- » blançai, qui avoit été l'au- » teur d'une si méchante ac- » tion; car cinq ans après, le » même jour que le treillis » avoit été enlevé, sur une » fausse accusation il fut con- » damné à être pendu, & le » fut en effet quelques jours » après à Montfaulcon, dans » le fief du prieuré de S. Mar- » tin-des-Champs ». Quoi qu'il en soit de ces observations, François I fut conduit à Madrid, où Charles le traita avec tous les égards possibles, & lui rendit la liberté par un traité qu'il savoit bien que son prisonnier n'observeroit pas. Par ce traité, signé à Madrid, le 14 janvier 1526, François renonçoit à ses prétentions sur Naples, le Milanez, Genes & Ast, à la souveraineté sur la Flandre & l'Artois. Il devoit céder le duché de Bourgogne; mais lorsque Lannoy vint le demander au nom de l'empereur, François I, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarerent au roi, qu'*il n'avoit pas le pouvoir de démembrer aucune province de sa monarchie*; & comme l'empereur se plaignit de ce manquement de parole, François lui fit dire en propres termes: *Vous avez menti par la gorge, & autant de fois que le direz, vous mentirez*. Il fit plus, il se ligua contre Charles avec les Vénitiens & presque toute l'Italie. Lautrec se rendit maître d'une partie de la Lombardie, & auroit pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée Françoise avec leur général, en 1528. Ces pertes avancerent la paix: elle fut conclue à Cambray en 1529. Le roi de France épousa Eléonore, veuve du roi de Portugal & sœur de l'empereur. Ses deux fils étoient restés en ôtage lorsqu'il sortit de prison; en violant le traité de Madrid, *il les exposa*, dit Voltaire, *au courroux de l'empereur; il y a des tems où cette infraction eût coûté la vie à ces deux princes;*

mais le caractere de Charles ignoroit ce genre de vengeance. François racheta ſes enfans moyennant deux millions d'or. Mais cette rançon devint fatale à la France, parce que le roi prit la réſolution indigne d'un grand prince, d'altérer la monnoie, & fit frapper des eſpeces de moindre aloi que celles qui avoient cours, pour payer cette ſomme. Cette ſupercherie, jointe à la foibleſſe qu'avoit eue François I d'abandonner ſes alliés à ſon rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix étoit conclue, qu'il travailla ſourdement à faire des ennemis à l'empereur. En 1534, il envoya en Amérique Jacques Cartier, habile navigateur de St-Malo, pour faire des découvertes; & en effet ce marin découvrit le Canada (*voyez* CARTIER). Il fonda le college-royal, il forma la bibliotheque royale; il auroit plus fait encore, ſans la paſſion malheureuſe de vouloir toujours être duc de Milan & vaſſal de l'empire malgré l'empereur. Il paſſe encore en Italie, & s'empare de la Savoie en 1535. L'empereur de ſon côté ſe jette ſur la Provence, aſſiege Marſeille, & eſt repouſſé. François I s'unit avec Soliman II; mais cette alliance avec un empereur Mahométan, excita les murmures de l'Europe chrétienne, ſans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une treve de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1530. L'empereur ayant paſſé quelque tems après par la France pour aller châtier les Gantois révoltés, lui promit l'inveſtiture du Milanez, ſi l'on en croit la plupart des hiſtoriens François, mais les Eſpagnols l'ont conſtamment nié: « Quelle apparence, diſent-ils, qu'un » prince ſenſé aura conſenti à » céder une grande & magnifique province, pour avoir » pu abréger ſon chemin, & » arriver quelques jours plutôt » aux portes d'une ville révoltée ». Voltaire lui-même aſſure que Charles ne donna qu'*une parole vague*; & l'on ne peut diſconvenir que la demande qu'en fit François dans ces circonſtances, ne fût très-déplacée. Si dans l'alternative d'être arrêté ou de promettre le Milanez, Charles eût pris ce dernier parti; la promeſſe eût été nulle ſelon toutes les regles du droit. Quoi qu'il en ſoit, la guerre ſe rallume bientôt après. François envoie des troupes en Italie, dans le Rouſſillon & dans le Luxembourg. Le comte d'Enghien bat les Impériaux à Cériſoles en 1544, & ſe rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberouſſe & Guſtave Waſa, ſe promettoit de plus grands avantages, lorſque Charles-Quint & Henri VIII, ligués contre François I, détruiſirent toutes ſes eſpérances, en pénétrant dans la Picardie & la Champagne. L'empereur étoit déjà à Soiſſons, & le roi d'Angleterre prenoit Boulogne. Le luthéraniſme fit le ſalut de la France. Les princes luthériens d'Allemagne s'uniſſent contre l'empereur. Charles, preſſant la France & preſſé dans l'Empire, fit la paix à Creſpi en Valois, le 18 ſeptembre 1544.

François I, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII. Ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut l'année d'après à Rambouillet, le dernier mars 1547, de cette maladie alors presqu'incurable, que la découverte du Nouveau-Monde avoit, dit-on, transplantée en Europe, mais que plusieurs savans croient être d'une date très-antérieure (*voyez* ASTRUC). Ce prince, passionné pour les femmes, avoit eu autrefois une maîtresse nommée *la Belle Ferronniere*. Le mari de cette femme, jaloux & vindicatif, avoit été prendre du mal dans un lieu de débauche, pour le donner à son infidelle, & par elle à son rival. Tout lui réussit comme il le desiroit, & François I mourut à 52 ans, après avoir souffert pendant 9 années. Un long portrait de François I seroit superflu; il est assez peint dans le cours de cet article. Il fut plus brave chevalier que grand prince. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint, son rival de gloire, mais plus puissant, plus heureux & plus circonspect. *Charles-Quint*, dit l'abbé Raynal, *n'agissoit que par des intérêts d'état, & François I, qui n'avoit en vue que des passions particulieres, y portoit ce motif petit & bas qui entraîne toujours l'humiliation* (Anecd. hist. tom. 1, p. 181). Comme il réfléchissoit peu, il entreprenoit les guerres avec une légéreté extrême, & s'exposoit imprudemment aux plus grands revers. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gouverna jamais lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Son zele pour la Religion fut singuliérement inconséquent: tandis qu'il faisoit brûler les hérétiques en France, il les soutenoit en Allemagne, & c'est à lui que le luthéranisme est redevable de n'avoir pas succombé à la puissance de Charles-Quint. La protection qu'il accorda aux beaux-arts, semble avoir couvert aux yeux des savans une partie de ses défauts. Il se trouva précisément dans le tems de la renaissance des lettres; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grece, & il les transplanta en France. Son regne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit & dans les mœurs des François. Il appella à sa cour les dames, les cardinaux & les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avoit été rendue en latin; elle commença l'an 1536 à l'être en françois. François I fut déterminé à ce changement par une expression barbare, employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris. Motif bien léger & plein d'inconséquence, puisqu'il eût été plus facile & plus simple de corriger un solécisme, que de changer de langue. » Cette innovation, dit un » observateur moderne, a eu » plus d'un mauvais effet. D'a» bord la langue romaine, ce » grand organe de l'érudition » & des sciences, cet idiôme » des grands modeles, a été » négligée. La jurisprudence » est

» est devenue un champ ouvert » à tout le monde; les ignorans, toujours plus présomptueux & plus prompts que » les gens instruits, s'en sont » emparés. La science de la » justice & des loix a dégénéré en verbiage & en chicane. Le nom d'*avocat* est » devenu l'étiquette des petits » maîtres, & un titre pour » ceux qui n'en ont pas d'autre. » La magistrature a été considérée comme un groupe de » gens ignares ou intéressés, » & quelquefois comme un » corps de factieux. Delà les » termes de *Robinerie*, de *Robinaille*, de *Robinauderie*, &c., » affectés aujourd'hui à une » profession qui mérita longtems le respect & la confiance des peuples. Tant il » est dangereux de toucher aux » usages établis, ne fût-ce » qu'en matiere de langue »! Ce fut encore François I qui introduisit la mode de porter les cheveux courts & la barbe longue, pour cacher une blessure qu'il reçut dans un jeu en 1521. Tous les courtisans eurent la plus longue barbe qu'ils purent; c'étoit alors un ornement de petit-maître. Les gens graves & les magistrats n'en portoient point; ils ne laisserent croître la leur, que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. François I accabla son peuple d'impôts, & il recommanda à son fils en mourant de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ 6 millions d'à-présent. Son *Histoire*, écrite par M. Gaillard, 8 vol. in-12, est le fruit de la prévention & de l'esprit national; tous les faits & tous les caracteres y sont défigurés. Ce prince est mieux apprécié dans la *Galerie philosophique du 16e. siecle*, par M. de Mayer, 2 vol. in-8°. On y trouve, après divers détails intéressans, ce portrait en petit: « François I, bon, » sincere, généreux, popu- » laire, mais inconséquent & » indiscret, jamais méchant ni » cruel, n'eut point de mœurs, » énerva & ruina la nation » sans le vouloir ».

FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau en 1544, de Henri II & de Catherine de Médicis, monta sur le trône après la mort de son pere en 1559. Il avoit épousé l'année d'auparavant Marie Stuart, fille unique de Jacques V, roi d'Ecosse. Quoique son regne ne fût que de 17 mois, il vit éclorre tous les maux qui depuis désolerent la France. François, duc de Guise, & le cardinal de Lorraine, oncles de ce roi enfant, par sa femme, furent mis à la tête du gouvernement, pour réprimer les Calvinistes qui menaçoient le royaume d'une entiere subversion. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & Louis son frere, prince de Condé, fâchés de n'avoir point de part à l'administration, résolurent de secouer le joug. Ils se joignirent aux Calvinistes pour détruire les Guises, protecteurs des Catholiques. L'ambition fut la cause de cette guerre, la Religion le prétexte, & la *Conspiration d'Amboise* le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de Condé en étoit l'ame invisible, & la Renaudie le conducteur. Celui-ci s'étant ouvert à Avenelles,

avocat de Paris, la plus grande partie des conjurés eſt arrêtée, & ils ſont exécutés. La Renaudie fut tué en combattant, & pluſieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conſpiration découverte & punie, le pouvoir des Guiſe n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connoiſſance du crime d'héréſie étoit renvoyée aux évêques & interdite aux parlemens. Ce fut le chancelier de l'Hôpital lui-même, quoique très-favorable aux proteſtans qui dreſſa cet édit; édit raiſonnable & aſſorti à la nature des délits, puiſque les évêques ſont les vrais juges de la doctrine. On défendit aux Calviniſtes de tenir des aſſemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connoiſſoit que de ces cas-là, & qu'on appelloit *la Chambre ardente*. Le prince de Condé, chef du parti calviniſte, fut arrêté, condamné à perdre la tête, & alloit finir par la main du bourreau, lorſque François II, malade depuis long-tems & infirme dès ſon enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un abcès qu'il avoit à la tête, & dont l'humeur ne put entiérement couler par ſon oreille. Quelques auteurs rapportent que cet accident devint mortel par le poiſon que le chirurgien, qui étoit huguenot, mêla parmi les remedes pour délivrer ſon parti de la crainte que lui inſpiroit la ſévérité indiſpenſable des loix de François II (*voyez* les Mémoires de Caſtelnau, avec les Notes de Jean le Laboureur).

FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou & de Brabant, & frere de François II, Charles IX & Henri III, né en 1554, ſe mit à la tête des mécontens lorſque ſon frere Henri III monta ſur le trône. Catherine de Médicis, ſa mere, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575 il ſe mit à la tête des Reiſtres, parce qu'on lui avoit refuſé la lieutenance-générale du royaume. On l'appaiſa; mais quelque tems après ayant été appellé par les Confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré ſon frere, & ſe rendit maître de quelques places. Il revint en France & repaſſa enſuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il ſignala ſon courage contre le duc de Parme qui aſſiégeoit Cambray, & ſe rendit maître de Cateau-Cambreſis en 1581. Il paſſa la même année en Angleterre pour conclure ſon mariage avec Elizabeth, qui le joua, & qui ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avoit donné pour gage de ſa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, & comte de Flandre à Gand, en 1582; mais l'année ſuivante ayant voulu aſſervir le pays dont il n'étoit que le défenſeur, & ſe rendre maître d'Anvers, il y fut entiérement défait & obligé de retourner en France. Il y mourut de phthiſie en 1584, à 29 ans, ſans avoir été marié, regardé comme un prince léger, bizarre, qui mêloit les plus grands défauts à quelques bonnes qualités.

FRANÇOIS DE BOURBON, comte de Saint-Pol & de Chaumont, né en 1491 de François, comte de Vendôme, signala son courage à la bataille de Marignan, en 1515. Le brave Bayard ayant fait chevalier François I après cette journée, accorda le même honneur à François de Bourbon. Ce général secourut Mezieres assiégé par les troupes impériales en 1521, prit Mouzon & Bapaume, & battit les Anglois au combat de Pas. A la bataille de Pavie en 1525, il fut du nombre des généraux prisonniers. Il se sauva, & fut repris en 1528 par Antoine de Leve, qui le surprit à Landriano, à 5 lieues de Milan. Les Lansquenets & les Italiens l'avoient abandonné dans ce péril, & sa cavalerie s'étoit sauvée à Pavie avec l'avant-garde. Il mourut à Cotignan, près de Rheims, en 1545.

FRANÇOIS DE BOURBON, duc de Montpensier, de Chatelleraut, prince de Dombes, dauphin d'Auvergne, fils de Louis de Bourbon IIe. du nom, donna des preuves de sa valeur au siege de Rouen en 1562, aux batailles de Jarnac & de Montcontour en 1569, & au massacre d'Anvers en 1572. Henri III le fit chevalier de ses ordres, & l'envoya en Angleterre. Après la mort de ce monarque, il fut un des plus fideles sujets de Henri IV, & un de ses plus braves généraux. Il se distingua à Arques & à Ivri en 1590. Il mourut à Lisieux en 1592, à 50 ans, après avoir soumis Avranches au roi, & lui avoir rendu d'autres services non moins importans.

FRANÇOIS DE BOURBON, comte d'Enghien, gouverneur de Hainaut, de Piémont & de Languedoc, naquit au château de la Fere, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Son courage se développa de bonne heure. François I lui confia en 1543 la conduite d'une armée, avec laquelle il se rendit maître de Nice, s'avança dans le Piémont, prit Crescentin, Dezance, & remporta la victoire de Cérisoles, le lundi de la fête de Pâques 1544. Il s'empara ensuite du Montferrat, à l'exception de Casal. L'année d'après, ce prince se jouant avec de jeunes seigneurs à défendre un fort de neige, y fut tué, en 1545, à 27 ans.

FRANÇOIS DE LORRAINE, duc de Guise & d'Aumale, fils aîné de Claude de Lorraine, duc de Guise, né au château de Bar en 1519, reçut au siege de Boulogne en 1545, une blessure qui, suivant quelques auteurs, le fit appeller le *Balafré*, quoique ce surnom semble n'appartenir qu'à Henri de Guise. Son courage se montra d'une maniere plus éclatante en 1553 à Metz, qu'il défendit vaillamment contre Charles-Quint. Les troupes de l'empereur, engourdies par le froid, laisserent plusieurs soldats après elles. Le duc de Guise, loin de les faire assommer, comme faisoient quelques généraux de ces tems malheureux, les reçut avec humanité. Autant sa valeur avoit paru durant le siege, autant sa générosité éclata-t-elle après. Plusieurs autres avantages en Flandre & en Italie, firent proposer

à quelques-uns de le faire *Vice-Roi de la France ;* mais ce titre paroiſſant trop dangereux dans un ſujet puiſſant & belliqueux, on ſe contenta de lui donner celui de *Lieutenant-Général des armées du roi au-dedans & au-dehors.* Les malheurs de la France ceſſerent, dès qu'il fut à la tête des troupes. En 8 jours il prit Calais & tout ſon territoire, au milieu de l'hiver. Il chaſſa pour toujours de cette ville les Anglois, qui l'avoient poſſédée 210 ans. Cette conquête, ſuivie de celle de Thionville, priſe ſur les Eſpagnols, mit le duc de Guiſe au-deſſus de tous les capitaines de ſon tems. Il prouva que le bonheur ou le malheur des états dépend ſouvent d'un ſeul homme. Maître de la France ſous Henri II, il le fut encore ſous François II. La conſpiration d'Amboiſe, tramée par les Proteſtans pour le perdre, ne fit qu'augmenter ſon crédit. Le parlement lui donna le titre de *Conſervateur de la Patrie.* Son autorité étoit telle, qu'il recevoit aſſis & couvert, Antoine, roi de Navarre, qui ſe tenoit debout & tête nue. Après la mort de François II, cette autorité baiſſa, mais ſans être entiérement abattue. Dès-lors ſe formerent les partis des Condé & des Guiſe. Du côté de ceux-ci étoient le connétable de Montmorenci & le maréchal de Saint-André, de l'autre étoient les Proteſtans & les Coligni. Le duc de Guiſe, zélé catholique, & l'ame du parti oppoſé aux Proteſtans, avoit réſolu de maintenir l'ancienne religion dans ſon éclat. Paſſant auprès de Vaſſi, ſur les frontieres de la Champagne, il trouva des Calviniſtes qui chantoient les pſaumes de Marot dans une grange. Ses domeſtiques prirent querelle avec eux. On en vint aux mains ; & il y eut près de 60 de ces malheureux tués & 200 de bleſſés. Cet événement imprévu, que les Proteſtans appellent le *Maſſacre de Vaſſi*, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de Guiſe prit Rouen, Bourges, & gagna la bataille de Dreux en 1562. Il fut alors au comble de ſa gloire. Vainqueur par-tout où il s'étoit trouvé, il étoit chéri des catholiques & le maître de la cour, affable, généreux, & en tout ſens le premier homme de l'état. Il ſe préparoit à aſſiéger Orléans, le centre de la faction proteſtante & leur place d'armes, lorſqu'il fut tué d'un coup de piſtolet en 1563 par Poltrot de Meré, gentilhomme huguenot. Les Calviniſtes qui, ſous François II & Henri II, n'avoient ſu que prier, & ſouffrir ce qu'ils appelloient le *martyre*, étoient devenus, dit un hiſtorien, des enthouſiaſtes furieux. Ils ne liſoient plus l'Ecriture, que pour y chercher des exemples d'aſſaſſinats. Poltrot ſe crut un Aod, envoyé de Dieu pour tuer un chef Philiſtin. Le parti, auſſi fanatique que lui, fit des vers à ſon honneur ; & il reſte encore des eſtampes avec des inſcriptions qui élevent ſon meurtre juſqu'au ciel, quoique ce ne fût que le crime d'un furieux auſſi lâche qu'imbécille. Valincour a écrit la *Vie* de François de Guiſe, in-12. Il parut en 1576 une ſatyre ſanglante

contre lui, le cardinal son frere & les autres Guise, sous le titre de *Légende de Charles, Cardinal de Lorraine*, &c., par François de l'Isle, in-8°. On la trouve dans le tome 6e. des *Mémoires de Condé*, in-4°. Le nom de l'auteur est supposé; on la croit de Regnier de la Planche. Aux traits flétrissans que renferme cette satyre, nous substituerons ceux ci; ils sont trop d'honneur à ce héros, pour les laisser dans l'oubli. Un jour qu'il visitoit son camp, le baron de Lunebourg, un des principaux chefs des Reistres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, & s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de Guise tira froidement l'épée, éloigna le pistolet & le fit tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier Allemand, alloit lui ôter la vie, lorsque Guise lui crie : *Arrêtez, Montpezat; vous ne savez pas mieux tuer un homme que moi.* Et se tournant vers l'emporté Lunebourg : *Je te pardonne*, lui dit-il, *l'injure que tu m'as faite; il n'a tenu qu'à moi de m'en venger. Mais pour celle que tu as faite au roi, dont je représente ici la personne, c'est à lui d'en faire la justice qu'il lui plaira.* Aussi-tôt il l'envoya en prison, & acheva de visiter le camp, sans que les Reistres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux.... On avoit averti le duc de Guise qu'un gentilhomme huguenot étoit venu dans son camp à dessein de le tuer; il le fit arrêter. Ce Protestant lui avoua sa résolution. Alors le duc lui demanda : *Est-ce à cause de quelque déplaisir que tu aies reçu de moi?* — *Non*, lui répondit le Protestant, *c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion.* — *Eh bien!* répliqua Guise, *si ta religion te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te pardonne*; & il le renvoya. Le duc de Guise avoit une intrépidité que les héros les plus fameux traiteroient d'imprudence. On lui montra un jour un homme qui s'étoit vanté de le tuer; il le fit venir, le regarda entre deux yeux, & lui trouvant un air embarrassé & timide : *Cet homme-là*, dit-il en levant les épaules, *ne me tuera jamais; ce n'est pas la peine de l'arrêter.*

FRANÇOIS *ou* FRANCISCUS DE VICTORIA, ainsi nommé du lieu de sa naissance, Dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur de plusieurs petits traités de théologie, recueillis en un vol. in-8°, sous le titre de *Theologicæ Prælectiones.*

FRANÇOIS DE JESUS MARIE, Carme réformé, natif de Burgos, fut professeur de théologie à Salamanque & définiteur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de Théologie morale*, imprimé à Salamanque, & réimprimé depuis à Madrid & à Lyon en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS ROMAIN, dit *le frere Romain*, de l'ordre de S. Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla en 1684 à la construction d'une arche du pont de Maestricht, par ordre des états de Hollande. Louis

XIV l'appella quelques années après en France pour achever le pont-royal, commencé par M. Gabriel, & qu'on déſeſpéroit de pouvoir finir. Le ſuccès de cet ouvrage lui valut les titres d'inſpecteur des ponts & chauſſées & d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il étoit auſſi bon religieux que grand architecte. Il donnoit aux devoirs de ſon état tous les momens qu'il pouvoit dérober à l'architecture.

FRANÇOIS, (Laurent le) né à Arinthod, dans le dioceſe de Beſançon, le 12 novembre 1698, paſſa quelques années dans la congrégation de la miſſion, & s'y diſtingua par ſes talens, qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du tems, après en être ſorti. Il mourut à Paris le 24 février 1782, & laiſſa ſes légataires univerſels, les pauvres de la paroiſſe dans laquelle il étoit né. Ses vertus répondoient à ſon zele pour la Religion, dont il pratiquoit les devoirs comme il en défendoit les dogmes. Nous avons de lui : I. *Lettre ſur le pouvoir des Démons*, in-4°. II. *Les Preuves de la Religion de J. C.*, 1751, 8 vol. in-12. III. L'*Examen du Catéchiſme de l'Honnête-Homme*, 1764, 1 vol. in-12. IV. *Réponſes aux difficultés propoſées contre la Religion Chrétienne, par J. J. Rouſſeau*, 1765, in-12. V. *Obſervations ſur* la Philoſophie de l'Hiſtoire, *&* le Dictionnaire philoſophique, 2 vol. in-8°, avec gravure. Voltaire, dans une Epître à d'Alembert, traite l'auteur de *pauvre imbécille, qui a fait un livre en deux volumes contre les philoſophes, que perſonne ne connoît & ne connoîtra.* Il faut cependant bien que le livre ait été connu, puiſqu'il a donné tant d'humeur à l'iraſcible philoſophe, dont l'honnête critique ne trouvoit ni eſprit, ni jugement chez les gens qui réfutoient ſes erreurs. VI. *Examen des faits qui ſervent de fondement à la Religion Chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur, ſont la *Réfutation du Syſtême de la Nature*, 4 vol. *Réfutation des trois Impoſteurs*. Ces ouvrages, ſans avoir le mérite de l'élégance & de la préciſion, ont celui de la clarté, de la ſimplicité, de la facilité & de l'onction. Les excellens raiſonnemens oppoſés aux erreurs du tems, ſemblent quelquefois s'affoiblir par la prolixité de l'expoſition & la marche grave & modeſte de l'auteur; mais pour peu qu'on réfléchiſſe & qu'on reſſerre l'enſemble, on en ſaiſit toute la force. Ce ſavant, comme la plupart des modernes, s'étoit laiſſé engouer de l'importance & de la beauté des maximes des anciens philoſophes Grecs & Perſes; mais ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de ſon erreur. Il s'apperçut que c'eſt une ruſe de nos philoſophes de nous donner des extraits de Zoroaſtre, de Confucius, & d'autres prétendus ſages de l'antiquité, pour faire croire que nous n'avions pas beſoin de la Religion Chrétienne, pour avoir une bonne morale : s'ils donnoient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne feroient point tant de dupes; car à côté d'une phraſe raiſonnable dictée par le bon ſens,

ils en mettroient une autre, qui sembleroit naître d'une extravagance consommée. « C'est raisonner pauvrement, dit un » savant théologien, de dire, » telle maxime de la loi chrétienne se trouve dans les philosophes, telle autre dans les » législateurs: l'une est prêchée » à la Chine, l'autre en Egypte » ou au Japon : celle-ci a été » connue du tems de Pythagore, » celle-là cinq ou six cents ans » après. Donc les hommes n'ont » pas été mieux instruits par » J. C. que par les païens ». *Voyez* COLLIUS, CONFUCIUS, EPICTETE, ZÉNON, &c.

FRANÇOIS, (Jacques-Charles) graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nanci en 1717 d'une famille honnête. Il commença par graver la vaisselle; mais il étoit né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné son talent pour la taille-douce à Lyon, il vint à Paris & y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa, dit-on, la *Gravure en dessin*, que d'autres attribuent à Demarteau (*voyez* ce nom). C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des éleves, d'excellens modeles à étudier & à copier. Cette découverte, qu'on lui a disputée, lui valut une pension de 600 livres, & le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita, hâterent sa mort, arrivée en 1769. C'étoit un homme simple, plus occupé de son travail que de ses succès. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Livre à dessiner*. II. Le *Recueil des Châteaux* que le roi de Pologne occupoit en Lorraine, gravés par ordre de ce monarque. III. Le *Corps-de-Garde*, d'après Vanloo. IV. La *Vierge*, d'après Vien. V. Les *Portraits* qui accompagnent l'Histoire des Philosophes modernes, de Saverien. VI. Une *Marche de Cavalerie*, d'après Parrocel, supérieurement gravée. VII. Le *Portrait de M. Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la maniere noire du crayon, toutes les façons de graver sont réunies.

FRANÇOIS, sculpteur, *voy.* QUESNOY (François du).

FRANÇOIS SONNIUS, *voyez* SONNIUS.

FRANÇOISE, (Sainte) dame Romaine, née en 1384, également respectable par sa piété & sa charité, mariée dès l'âge de 12 ans à Laurent Ponziani, morte en 1440, à 56 ans: fonda en 1425 le monastere des *Oblates*, appellées aussi *Collatines*, à cause du quartier de Rome, où elles furent transférées en 1433. « A toutes les » vertus de la femme forte, dit » un hagiographe, à la prévoyance, à l'activité & au » courage, elle joignoit dans » un degré rare, toutes celles » que le Christianisme a portées » si haut, la douceur, la charité, la patience, l'humilité. » On voyoit cette dame illustre porter sur ses épaules » ce qui étoit nécessaire à l'entretien des pauvres & de sa » communauté, ou conduire » à travers la ville l'animal » qui portoit ces provisions.

» On en raconte des choſes » fort extraordinaires, que tant » de ſainteté rend très-croya- » bles, indépendamment des » témoignages ſur leſquels elles » ſont appuyées ». Paul V la canoniſa; on fait ſa fête le 9 mars.

FRANÇOISE, femme de Pierre II, duc de Bretagne, fille de Louis d'Amboiſe, vicomte de Thouars, eut beaucoup à ſouffrir de l'humeur ſombre & chagrine de ſon mari, qui en vint juſqu'à la frapper: outrage dont elle fut ſi affligée, qu'elle en tomba malade. Le duc, la voyant à l'extrémité, lui demanda pardon, & vécut depuis avec elle dans une grande union. Elle fut ſa principale garde dans tout le tems de ſa maladie; mais ni ſes prieres, ni ſes ſoins, n'empêcherent point qu'il ne mourût. Il dit avant d'expirer, qu'*il laiſſoit ſon épouſe auſſi pure qu'il l'avoit reçue*. Les parens de cette princeſſe, & le roi Louis XI, employerent inutilement les prieres, la ruſe & la force, pour l'obliger à épouſer le duc de Savoie, qui la deſiroit ardemment à cauſe de ſa vertu. Elle ſe fit Carmélite en 1467, & mourut le 26 février 1485, victime de ſa charité. Elle gagna ſa derniere maladie auprès d'une religieuſe, qu'elle ſecourut juſqu'à la mort. L'abbé Barrin a écrit ſa *Vie*, Bruxelles, 1704, in-12.

FRANCOLINI, (Balthaſar) naquit à Fermo dans la Marche d'Ancone en 1650, ſe fit Jéſuite en 1666, enſeigna avec diſtinction la philoſophie & la théologie à Rome, & mourut au college Romain, le 10 février 1709, avec la réputation d'un religieux vertueux & ſavant. Son livre, intitulé: *Clericus Romanus contra nimium rigorem munitus*, imprimé à Rome avec les approbations ordinaires en 1705, & enſuite à Munich en 1707, a pour objet de réfuter les reproches des Janſéniſtes, & ſur-tout du docteur Arnauld, contre la maniere dont on adminiſtre dans l'Egliſe le Sacrement de pénitence.

FRANCOWITZ, (Mathias) né à Albona en Illyrie l'an 1520, eſt connu parmi les théologiens proteſtans, ſous le nom de *Flaccus Illyricus*. Luther eut en lui un diſciple ardent: ce fanatique s'éleva avec force contre l'*Interim* de Charles-Quint, & contre les projets de pacification. Il eut beaucoup de part à la compoſition des *Centuries de Magdebourg* (*voyez* JUDEX). Nous avons de lui: I. *Le Catalogue des Témoins de la Vérité*, Francfort, 1672, in-4°. (*voyez* EISENGREIN). II. *Miſſa Latina antiqua*, in-8°., Strasbourg, 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très-cher. Cette liturgie contient la foi & les uſages anciens de l'Egliſe Romaine. Les Proteſtans croyoient qu'elle ſeroit un témoignage contre les Catholiques; mais s'étant apperçus qu'elle fourniſſoit des armes à leurs adverſaires, ils n'oublierent rien pour en ſupprimer tous les exemplaires; & c'eſt la cauſe de leur rareté. On la trouve cependant en entier dans les *Annales* du P. le Cointe, & dans les *Liturgies* du cardinal Bona. Francowitz a donné un *Appendix* à ſa *Miſſa latina*

dans ſon édition de Sulpice-Severe, Bâle, 1556, in-8°. On a encore de lui une foule de Traités violens contre l'Egliſe Romaine. Il veut y prouver » que la papauté eſt une in- » vention du diable, & que » le pape eſt un diable lui- » même ». Tous les ouvrages de cet enthouſiaſte furieux ſont peu communs. Ceux qui ſont curieux de ſottiſes & de pauvretés, peuvent en voir le catalogue dans le tome 24e. des *Mémoires* de Nicéron. Il mourut à Francfort-ſur-le-Mein, en 1575, à 55 ans.

FRANCUS, prince Troyen, qu'on croit avoir été fils d'Hector. On dit qu'il paſſa dans la Germanie après la deſtruction de Troie, & que c'eſt de lui que les François tirent leur origine. Mais l'on comprend combien cette origine eſt incertaine, ſur-tout lorſqu'on ſonge que l'exiſtence même de la ville de Troie & de tous ſes héros, défendans & attaquans, eſt encore un problême. *Voyez* HOMERE.

FRANCUS, (Sébaſtien) fameux anabaptiſte du ſeizieme ſiecle, publia pluſieurs écrits remplis d'erreurs & de fanatiſme. Les théologiens de la confeſſion d'Ausbourg, aſſemblés à Smalcalde en 1540, chargerent Mélanchthon de le réfuter. Francus publia encore un *Livre* très-ſatyrique *contre les Femmes;* il fut réfuté par Jean Freherus & par Luther, qui ſe chargea volontiers de la cauſe du ſexe.

FRANGIPANI, (François-Chriſtophe, comte de) beau-frere du comte de Serin, conſpira avec lui contre l'empereur Léopold, & fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accuſation formée contre Frangipani, n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé & la tête tranchée. Tous ſes biens furent confiſqués au profit de l'empereur, & ſa famille dégradée de nobleſſe : l'exécution ſe fit publiquement dans la ville de Neuſtadt, où il étoit priſonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de réſignation & de conſtance.

FRANTZIUS, (Wolfgang) théologien Luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Voigtland, devint profeſſeur en hiſtoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1620. On a de lui : I. *Animalium Hiſtoria ſacra*, 1665, in-12, Dreſde, 1687, 2 vol. in-8°.; ouvrage recherché & curieux. II. *Tractatus de interpretatione ſacrarum Scripturarum*, 1634, in-4°.; & d'autres ouvrages, où, ſi l'on excepte quelques préjugés de ſecte, il y a des choſes utiles à recueillir. Le célebre Scheuchzer a conſulté l'*Hiſtoria Animalium* pour ſa *Phyſica Sacra*.

FRA-PAOLO, *voyez* SARPI (Paul).

FRASSEN, (Claude) né à Péronne en Picardie en 1620, définiteur-général de l'Obſervance de S. François, docteur de Sorbonne & gardien de Paris, mourut en 1711, à la 91e. année de ſon âge. Ce ſavant religieux avoit paru avec diſtinction dans le chapitre général de ſon ordre, tenu à Tolede en 1682, & dans celui de Rome

en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite. Les principaux fruits de ses veilles sont : I. Une *Philosophie* imprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4°. II. Une *Théologie* en 4 vol. in-fol., Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa Philosophie, qui étoit bonne cependant pour son tems : la logique, la métaphysique & la morale y sont très-bien traitées ; il y a, comme c'étoit alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à rendre l'esprit juste (*voy.* DUNS, OCCAM). III. *Disquisitiones Biblicæ*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4°., le 1*er.* sur la Bible en général, le 2*e.* sur le Pentateuque ; réimprimés avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage ; mais on y desireroit plus de méthode & de précision. On lui reproche d'avoir pillé dans la *Démonstration Evangélique* de M. Huet, & d'avoir masqué son larcin d'une ruse assez commune aux plagiaires. Il critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand : mais dans la suite il en demanda pardon à l'offensé.

FRATTA, (Jean) poëte Italien d'une famille noble de Vérone, laissa des *Eglogues*, & un poëme héroïque, intitulé *La Maltéide*, dont le Tasse faisoit cas. Ce poëme fut imprimé à Venise en 1596, in-4°., du vivant de son auteur.

FRAUDE, divinité qu'on représentoit avec une tête humaine, d'une physionomie agréable, & le reste du corps en forme de serpent, avec la queue d'un scorpion.

FRAVITA, *voy.* FLAVITA.

FREARD DU CASTEL, (Raoul-Adrien) né à Bayeux, réunissoit aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses momens de loisir étoient partagés entre l'étude de la géométrie & la culture des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné : I. *Elémens de la Géometrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12. II. L'*Ecole du Jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12. Ces ouvrages sont foiblement écrits.

FRÉDEGAIRE, le plus ancien historien François depuis Grégoire de Tours, est appellé *le Scholastique*, parce qu'autrefois on honoroit de ce nom les hommes qui se distinguoient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childebrand, frere de Charles Martel, une *Chronique*, qu'on trouve dans le Recueil des Historiens de France de Duchesne & de D. Bouquet. Elle va jusqu'en 641. Son style est barbare ; il manque de construction & d'arrangement. Il coule d'ailleurs trop rapidement sur des événemens intéressans. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. Sa *Chronique* a eu quelques continuateurs, qui l'ont conduite jusqu'en 768. On lui attribue aussi un *Abrégé de Grégoire de Tours*, où il se borne à copier cet historien.

FRÉDEGONDE, femme de Chilperic I, roi de France, née à Avancourt en Picardie d'une famille obscure, entra d'abord au service d'Audouaire,

re. femme de ce prince. Elle se servit de tout son esprit & de toute sa beauté pour la lui faire répudier. Chilperic prit une seconde femme ; Frédegonde la fit assassiner, & obtint le lit & le trône qu'elle occupoit. Ce monstre d'ambition & de cruauté inspira son mari, & lui fit commettre une foule de crimes. Il accabla d'impôts ses sujets, & fit la guerre à ses freres. Frédegonde seconda ses armes par le fer & le poison. Elle fit assassiner Sigebert, Merouée, Clovis, Pretextat, &c. Après la mort de Chilperic, elle arma contre Childebert, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, & reprit Paris avec les villes voisines qu'on lui avoit enlevées. Elle mourut en 597, couverte de gloire par ses succès, & d'opprobre par ses crimes. Nous parlons dans cet article d'après le plus grand nombre des historiens. Il y a cependant apparence que la haine publique exagéra beaucoup les vices & les maux attribués à Frédegonde.

FRÉDERIC, (S.) évêque d'Utrecht, & fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocese avec zele, & fut martyrisé en 838 pour la défense de la foi.

FRÉDERIC I, dit *Barberousse*, fils de Fréderic duc de Suabe, & duc de Suabe lui-même en 1147, après la mort de son pere, étoit né en 1121, & obtint la couronne impériale en 1152, à 31 ans, après Conrad III son oncle. Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 11 juin, après bien des difficultés sur le cérémonial. On savoit si peu à Rome ce que c'étoit que l'empire Romain, & toutes les prétentions étoient si contradictoires, que d'un côté le peuple se souleva, parce que le pape avoit couronné l'empereur sans l'ordre du sénat & du peuple; & de l'autre côté le pape Adrien écrivoit dans toutes ses Lettres, qu'il avoit conféré à Fréderic le *bénéfice* de l'empire Romain. Fréderic imposa silence aux députés du peuple : *Rome*, leur dit-il, *n'est plus ce qu'elle a été ; Charlemagne & Othon l'ont conquise, & je suis votre maître.* Non moins choqué des lettres du pape, il dit *qu'il tenoit son empire de Dieu & de l'élection des princes, & non de la libéralité des pontifes Romains.* Un légat devant qui il prononça ces paroles, voulut le lui contester; Fréderic le renvoya. Adrien lui envoya en 1157 à Besançon, où il étoit alors, un autre légat, auquel l'empereur fit protester que par le mot de *bénéfice*, le pape n'avoit entendu que la bénédiction ou le sacre, & non une investiture. L'année précédente, 1156, Fréderic avoit répudié Adelaïde, pour épouser Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne; & réunit par-là le comté de Bourgogne à ses états; mais ce prétendu mariage, contracté contre les regles de l'Evangile, le mit mal dans l'esprit des peuples, & ne contribua pas peu à la conduite des Milanois envers la nouvelle impératrice (*voyez* BÉATRIX). Après la mort d'Adrien, en 1160, Fréderic qui vouloit dominer à Rome, opposa au légitime por-

tife Alexandre III, l'antipape Victor, & ſucceſſivement deux autres. Les Milanois, indignés de ces violences, ſecouerent le joug en 1161, & tâcherent de former une république. Mais leur capitale fut priſe en 1162, & raſée juſques dans ſes fondemens. On paſſa la charue & on ſema du ſel ſur ſon terrein. Breſſe, Plaiſance furent démantelées, & les autres villes, qui avoient voulu être libres, perdirent non-ſeulement cet avantage, mais leurs privileges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits & de tous les fiefs uſurpés. Quatre docteurs de l'univerſité de Bologne qu'il conſulta, lui attribuerent tous ces droits, & même l'empire du monde entier, tels que les empereurs des premiers ſiecles l'avoient poſſédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques, tous ceux qui oſeroient douter de la monarchie univerſelle des empereurs Romains. On voit par cette plaiſante déciſion, que la juriſprudence des empereurs n'étoit pas mieux en ordre que celle des papes; & que ceux qui déclament tant contre la ſeconde, affectent à l'égard de la premiere un ſilence qui tient de l'injuſtice & de la mauvaiſe foi. Le pape Alexandre III, qui avoit été obligé de ſe retirer en France, excommunia Fréderic en 1168. Les villes de Lombardie ſe liguerent enſemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanois rebâtirent leur ville malgré l'empereur. Ils remporterent ſur lui une victoire ſignalée, près de Côme, en 1176; & cette victoire produiſit la paix entre Alexandre & Fréderic. Veniſe fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le ſuperbe Fréderic pliât. Il reconnut le pape, baiſa ſes pieds, lui ſervit d'huiſſier dans l'égliſe, & conduiſit ſa mule dans la place S. Marc. La paix fut jurée le 1er. août 1177, ſur l'Evangile, par 12 princes de l'empire. Tout fut à l'avantage de l'égliſe. Fréderic promit de reſtituer ce qui appartenoit au Saint-Siege. Les terres de la comteſſe Mathilde ne furent point ſpécifiées; & ce fut un nouveau ſujet de querelle entre l'empereur & le pape Urbain III. Les progrès des Sarraſins réunirent les eſprits. Saladin, le héros de ſon pays & de ſon ſiecle, avoit repris Jéruſalem ſur les Chrétiens. Le pape engagea Fréderic à reconquérir la Terre-Sainte. Ce prince ſe croiſa en 1189. Iſaac Lange, empereur de Conſtantinople, étoit l'allié de Saladin & du ſultan d'Icone. Fréderic fut donc obligé de combattre les Grecs. Il força les paſſages, remporta deux victoires ſur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, & alla mourir l'année ſuivante 1190, après un regne de 38 ans, près de Tarſe en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cidnus, de la maladie qu'Alexandre-le-Grand contracta autrefois dans le même fleuve. Il laiſſa en mourant une réputation célebre d'inégalité & de grandeur. Il couvrit ſon orgueil, ſon caractere violent & emporté, par le courage, la franchiſe, la libéralité, & la conſtance dans la bonne & la mauvaiſe fortune. Il avoit une mémoire ſurprenante, & même

beaucoup de savoir, pour un siecle où la rouille de l'ignorance étoit si épaisse, que presqu'aucun prince Allemand ne savoit ni lire, ni signer son nom. Jamais les revenus des empereurs n'avoient été plus considérables que sous Fréderic; il tiroit annuellement de l'Italie & de l'Allemagne 60 talens d'or, ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne : somme prodigieuse pour ce tems-là, où le domaine des empereurs avoit déjà souffert des pertes immenses. C'est sous Fréderic I que les archevêques de Mayence commencerent à prendre le titre d'*Archichanceliers* de l'empire.

FRÉDERIC II, petit-fils de Fréderic I, & fils de l'empereur Henri VI, né en 1194, élu roi des Romains en 1196, empereur en 1210, à 19 ans, ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après la mort d'Othon en 1218. Son regne commença par la diette d'Egra en 1219. Ce fut dans cette diette qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire, de ne plus rançonner les voyageurs qui passeroient dans leur territoire, & de ne pas faire de fausse monnoie : usages barbares, que les petits princes prenoient pour des droits sacrés dans ces tems de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il passa en Italie. Milan lui ferma ses portes, comme à un petit-fils de Barberousse; & il alla se faire couronner à Rome par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits violens contre les hérétiques, & par le serment d'aller se battre dans la Terre-Sainte. Fréderic né en Italie, & s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. Grégoire IX, successeur d'Honoré III, l'avertit en vain d'exécuter son serment, & l'excommunia en 1227 & 1228. Fréderic part pour la Terre-Sainte, & y arrive en septembre 1228. Mélédin, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui alloit fondre sur lui, conclut l'année d'après une treve de dix ans avec l'empereur. Grégoire IX irrité de ce que Fréderic avoit abandonné si légérement la cause des Chrétiens d'Orient, & exécuté son serment d'une maniere illusoire, l'anathématisa. Il assembla une armée, & s'empara d'une grande partie de la Pouille, dont il investit le beau-pere de Fréderic II, Jean de Brienne. Le jeune Henri son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son pere, & fit répandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasionna la révolte générale de la Sicile & de l'Italie. Fréderic, instruit de ces événemens, repasse en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rend maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette & de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appellés *Guelfes*, portoient le signe des deux clefs sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appelloient *Gibelins*, & portoient la croix; ils furent souvent vainqueurs. Le pape se réconcilie avec l'empereur en 1230, moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent & la restitution des villes qu'il lui avoit prises. Fréderic ne fut si facile, que parce que

ſon fils s'étoit révolté en Allemagne. Il va aſſembler une diette à Mayence; condamne en 1235 le rebelle à une priſon perpétuelle, & fait élire peu après ſon ſecond fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repaſſe en Lombardie en 1240, bat les Milanois & en fait un grand carnage. Il prend pluſieurs autres villes, ſoumet la Sardaigne, triomphe des forces de Veniſe & de Genes, ſe rend maître du duché d'Urbin & de la Toſcane, & aſſiege Rome. Ce fut alors que ce prince emporté & cruel, fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les priſonniers qu'il faiſoit. Il alla enſuite ſaccager Bénévent, le Mont-Caſſin, & les terres des Templiers. Rien n'arrêtoit ſes dégâts, & c'étoit ſur-tout à l'égard des miniſtres de l'Egliſe qu'il ſe montroit implacable. » Les temples, diſent les hiſ» toriens, furent ſaccagés; les » vaſes ſacrés ſervirent dans » ſa cuiſine; les cendres des » Saints, troublées dans leur » tombe, furent jetées aux » vents, leurs oſſemens diſ» perſés; des eccléſiaſtiques » languirent dans les fers; à » d'autres on creva les yeux, » d'autres furent chaſſés de » l'Empire, ou égorgés ou » livrés aux flammes. L'on fit » expirer ſur les bûchers, des » comtes & des barons du parti » Guelfe; d'autres périrent de » faim & de vermine dans les » priſons ſouterraines d'anti» ques donjons. Des villes de » cette faction furent ruinées » de fond en comble. Ezzelino, » Gibelin, furieux & ſangui» naire, fit périr par la faim, » le fer & le feu, douze mille » citoyens de Padoue, enfer» més dans l'amphithéâtre de » Vérone (*voyez* EZZELINO). Frédéric avoit été de nouveau excommunié par Grégoire IX en 1236. Le pape donnoit pour motif de cette excommunication, que les armées de ce prince avoient pillé des égliſes; qu'il avoit fait juger par des cours laïques les affaires eccléſiaſtiques; & qu'il avoit blaſphémé J. C. dans la diette de Francfort, & l'avoit mis au nombre des impoſteurs qui avoient trompé l'univers. Dans ſa Lettre, adreſſée aux princes & prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin de la 13e. année de ſon pontificat, 1239, Grégoire l'accuſe formellement d'avoir rangé le Sauveur du monde, Moïſe & Mahomet ſur une même ligne, & rapporte les paroles mêmes de l'empereur : *A tribus Baratatoribus, ut ejus verbis utamur, ſcilicèt Chriſto Jeſu, Moïſe, & Mahometo, totum mundum fuiſſe deceptum*, &c. (*voyez* VIGNES Pierre de). Cette derniere accuſation, la plus grave de toutes, fut niée par l'empereur, dans un Manifeſte envoyé à toutes les cours. Le pape, qui n'ajoutoit aucune foi à cette proteſtation, & qui avoit, comme il l'aſſure dans ſa Lettre, des preuves démonſtratives du fait, voulut faire aſſembler un concile; mais les prélats François, Anglois & Eſpagnols s'étant embarqués à Genes, furent faits priſonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur. Céleſtin IV, ſon

ſucceſſeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le ſiege vaqua pendant 19 mois. Enfin Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Fréderic, quand il étoit cardinal, s'efforça en vain de le réconcilier avec le Saint-Siege. Après bien des négociations inutiles, il le dépoſa dans le concile de Lyon, en 1245 : mais la ſentence ne fut prononcée qu'au nom du pape, & en préſence du concile, *præſente concilio*, non avec l'approbation du concile, *approbante concilio*, comme portent les décrets où le concile concouroit avec le pape. Il n'a point été queſtion dans ce concile du droit du pontife ſur la couronne du prince ; ce point n'y fut nullement agité, ni défini. Tout paroît avoir été ſuppoſé comme un article de juriſprudence reconnu (*voyez* MARTIN IV, GRÉGOIRE VII). Tout ſe réduiſoit à ſavoir ſi l'empereur étoit véritablement coupable des crimes dont on l'accuſoit ; c'eſt là deſſus qu'intervint le jugement. Des hiſtoriens & des juriſconſultes ont écrit que le point dont il s'agit ici, formoit une queſtion purement civile, très-différente de celle qui regardoit le prétendu domaine temporel des papes, & que c'étoit une prétention de ſuzeraineté. Sous le regne des Othon, diſent-ils, non-ſeulement le pape, comme ſouverain de Rome, conféroit l'empire ; mais il donnoit encore aux empereurs le pouvoir de déſigner leurs ſucceſſeurs. Après les Othon, il donna à certains princes d'Allemagne le droit d'élire les rois des Teutons, qui étoient enſuite élevés à la dignité impériale, & les empereurs élus lui prêtoient ſerment de fidélité (*Suppl. Baron., l. 2, c. 40, tom. 10, ann. 964; p. 783, 784 & 909*). Les papes prétendirent en conſéquence que les empereurs tenoient leur couronne du St.-Siege, comme les électeurs le droit d'élection. Delà ils inféroient, par une conſequence quelconque, le droit de les juger & de les dépoſer. On voit par une lettre de Fréderic II, que c'étoit-là une des raiſons ſur leſquelles Innocent IV appuyoit ſes prétentions ; elle eſt rapportée dans l'*Hiſtoire de France*, par Daniel, tom. 4, p. 373, édit. 1755. Quoi qu'il en ſoit, les écrivaſſiers qui ſe ſont épuiſés en ſarcaſmes, contre la conduite des pontifes dans ces tems pénibles & difficiles, n'ont pas eu l'équité d'obſerver qu'ils avoient les mœurs de leur tems, qu'ils en avoient adopté la juriſprudence & les maximes ; que c'eſt ſur cet état des choſes qu'il faut les juger, ainſi que les empereurs qui n'étoient pas plus au-deſſus de leur ſiecle que les papes, & dont la juriſprudence, comme nous venons de l'obſerver à l'article de *Fréderic I*, étoit plus défectueuſe encore & plus révoltante. Les papes d'aujourd'hui ſont très-éloignés de ces prétentions, & n'en ont pas qui leur ſoit plus chere que celle de donner aux ſouverains de la terre des exemples de modération, de douceur, de ſageſſe & de juſtice. » C'eſt une choſe ſinguliere, » dit un écrivain moderne, & » elle ſeroit inconcevable ſi » on ne connoiſſoit l'hypocriſie » du ſiecle, d'entendre nos » philoſophes déclamer avec fu-

» reur contre le droit que s'at-
» tribuoient les papes sur des
» rois chrétiens, précisément
» en faveur de l'Eglise qu'ils
» troubloient, & que leur de-
» voir étoit de protéger : tan-
» dis que ces mêmes philoso-
» phes font une profession ou-
» verte de renverser les trônes,
» de traiter en esclaves les rois
» les plus sages, & d'établir
» l'anarchie la plus affreuse sur
» les débris de toute autorité ».
Les peuples ligués de Lombardie battirent Frédéric ; les princes ne le regarderent plus que comme un impie : pour comble de malheur, les Allemands élurent contre lui, en 1246, Henri de Thuringe ; puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans la Pouille, il découvrit que son médecin vouloit l'empoisonner, & qu'il fut obligé de prendre des Mahométans pour sa garde. Ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroy, l'un de ses bâtards, qui, à ce qu'on prétend, l'empoisonna à Fiorenzuela en 1250, à 57 ans, & l'étouffa sous une pile de carreaux, parce que le poison n'agissoit pas assez promptement. D'autres le font mourir d'une maniere différente. Quoique d'un naturel violent & emporté, cet empereur avoit quelques qualités estimables. Actif, vigilant, courageux, il eût pu réprimer, s'il avoit voulu sérieusement, la puissance mahométane dans sa naissance. Il fonda des universités ; il cultiva les beaux-arts & les fit cultiver. Il composa un traité : *De arte venandi cum avibus*, imprimé avec *Albertus magnus*, *De falconibus*, Ausbourg, 1596, in-8°. Il fit traduire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'Aristote. Il paroît que dans les dernieres années de sa vie il étoit revenu à des sentimens plus religieux, puisque dans son testament il charge son fils Conrad de restituer tout ce qui pouvoit appartenir à l'Eglise, & légua 100,000 onces d'or pour le secours de la Terre-Sainte. Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans de grands sentimens de piété & de repentir.

FRÉDERIC III, dit *le Beau*, fils d'Albert I d'Autriche, fut élu par quelques électeurs en 1314 ; mais le plus grand nombre avoit déjà donné la couronne impériale à Louis de Baviere, qui le vainquit & le fit prisonnier dans une bataille décisive en 1322. Il mourut en 1330, après quelques années de prison, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns ; rongé des vers, selon les autres. Duchat lui attribue cette devise : A. E. I. O. V. que Matthieu Tympius prétend signifier, *Aquila Electa Justè Omnia Vincit*. L'événement fait voir qu'elle convenoit mieux à son rival. D'autres l'ont expliquée par *Austria Erit In Orbe Ultimo* ; d'autres par *Austria Erit Imperans Orbi Universo* ; d'autres enfin par *Audax Et Improbus Omnia Vertit*.

FRÉDERIC IV, empereur, *ou* III, selon quelques-uns, dit *le Pacifique*, né en 1415 d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, & fut couronné à Rome en 1452, de la main du pape Nicolas V. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome aucun

aucun acte de souverain, sans son consentement. Le couronnement de Fréderic est le dernier qui ait été fait à Rome, & fut un des moins éclatans. Eléonore de Portugal, qu'il avoit demandée en mariage, se rendit à Rome, & y fut couronnée impératrice en même tems que son époux. Fréderic ne vouloit pas d'abord consommer le mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtroit n'eût les mœurs italiennes. Il fallut qu'Alfonse, aïeul de sa femme, roi d'Arragon & de Naples, l'y engageât. L'empereur de retour en Allemagne s'abandonna à son humeur trop pacifique, & pour mieux dire, insouciante; il en résulta des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommerent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice & de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains, qui auroit le gouvernement de l'empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna en 1458 à Mathias, fils d'Huniade son défenseur. Fréderic se contenta de lui refuser la couronne de S. Etienne, qu'il avoit entre les mains: refus qui produisit une guerre sanglante. Mathias envahit l'Autriche, prend Vienne, en chasse l'empereur, qui, avec une suite de 80 personnes, se met à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. Il répétoit sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque: *L'oubli des biens qu'on ne peut recouvrer, est la félicité suprême.* Il se conduisit suivant ces principes; il finit la guerre par un traité de paix honteux en 1487, & mourut en 1493, à 78 ans. C'est au commencement du regne de cet empereur en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie. *Voyez* FUST.

FRÉDERIC I, roi de Danemarck en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par les armes. Il fit alliance avec Gustave I, qui s'étoit fait reconnoître roi de Suede, & se ligua avec les villes anséatiques. Après il introduisit le Luthéranisme dans ses états, l'an 1526. Il mourut en 1533.

FRÉDERIC II, roi de Danemarck, fils & successeur de Christiern III, augmenta ses états, favorisa l'académie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savans, & protégea Ticho-Brahé. Son regne ne fut troublé que par une guerre passagere avec la Suede; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut en 1588, à 54 ans.

FRÉDERIC III, d'abord archevêque de Brême, ensuite roi de Danemarck en 1648, après la mort de Christiern IV son pere, perdit plusieurs places, que Charles-Gustave, roi de Suede, lui enleva. Il mourut en 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, seroit héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitoit les autres ordres avec dureté, perdit en même tems une partie de ses privileges.

FRÉDERIC IV, roi de Danemarck, fils de Christiern V, monta sur le trône

de son pere en 1699. Il se ligua, avec le czar Pierre & le roi de Pologne, contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort désavantageuse, le roi de Suede ayant été réduit à se retirer en Turquie par le Czar, Fréderic se dédommagea de ses pertes & lui enleva plusieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans.

FRÉDERIC-AUGUSTE I, roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de Jean-Georges III, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de Jean-Georges IV, son frere, en 1694. Il fit ses premieres campagnes contre les François en 1689 sur les bords du Rhin, & y donna des marques de valeur. Choisi en 1695 pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, & eut sur eux de grands avantages. Ayant embrassé la Religion Catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, & couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie : il y eut quelques succès contre les Suedois ; mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siege de Riga, perdit la bataille de Cliffow & celle de Frawstadt; & après une guerre où il avoit été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avoit fait donner à Stanislas Leczinski en 1704. Après la bataille de Pultava, Fréderic-Auguste remonta sur le trône, & s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1733. Ce monarque avoit une force de corps incroyable; mais il étoit plus connu encore par sa bravoure, & sur-tout par sa grandeur d'ame dans la bonne & la mauvaise fortune. Sa cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Il signala son regne par un nouveau *Code*, par l'érection de différentes chaires académiques ; par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, & par d'autres établissemens qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets.

FRÉDERIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, & parvint au trône en 1734. Les dernieres années de son regne furent très-malheureuses. En 1756, le roi de Prusse s'empara de la Saxe, qu'il garda jusqu'à la paix conclue à Hubertsbourg, le 15 février 1763. Fréderic-Auguste mourut le 5 octobre de la même année. C'étoit un prince plein de bonté & de générosité; mais qui ayant des voisins puissans, négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister.

FRÉDERIC, prince de Hesse-Cassel, épousa, le 4 avril 1715, Ulrique Eléonore, sœur de Charles XII, roi de Suede. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frere, succéda à la couronne le 3 février 1719. L'année suivante

elle associa son époux au trône avec l'agrément des états, & Fréderic fut proclamé roi de Suede le 4 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres; & mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

FRÉDERIC-GUILLAUME de Brandebourg, surnommé *le Grand-Electeur*, né à Berlin en 1620, fit la guerre aux Polonois avec avantage. Elle finit par le traité de Braunsberg en 1657. Dans la guerre de 1674 contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne & les Hollandois. Il marcha dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de la retirer, pour s'opposer aux Suédois qui s'étoient emparés des meilleures places du Brandebourg. Fréderic les mit en fuite, fit une descente dans l'isle de Rugen, prit Fehrschantz, Stralsund, Gripswalde, & fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il mourut en 1688. L'auteur des *Mémoires de Brandebourg* en fait ce portrait, ou, pour mieux dire, ce panégyrique : « Frédéric-» Guillaume avoit toutes les » qualités qui font les grands » hommes; magnanime, dé-» bonnaire, généreux, hu-» main.... il devint le restau-» rateur & le défenseur de sa » patrie, le fondateur de la » puissance du Brandebourg, » l'arbitre de ses égaux... Avec » peu de moyens il fit de gran-» des choses, se tint lui seul » lieu de ministre & de géné-» ral, & rendit florissant un » état qu'il avoit trouvé ense-» veli sous ses ruines». Lorsque Fréderic II fit transporter les corps de ses ancêtres dans la nouvelle cathédrale de Berlin, il voulut voir celui de Fréderic-Guillaume, son bisaïeul. Après l'avoir considéré longtems en silence & les larmes aux yeux, il le prit par la main & dit aux assistans : *Messieurs, celui-ci a fait beaucoup.*

FRÉDERIC I, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Konigsberg en 1657. Le titre de *Roi* tentoit son ambition : il fit négocier en 1700 auprès de Léopold, pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avoit refusé, en 1695, de reconnoître la Prusse pour un duché séculier; mais en 1700, Fréderic lui ayant promis du secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de le reconnoître pour un royaume. L'Angleterre & la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suede & le roi de Pologne assurerent le consentement de ces deux couronnes, qui avoient un intérêt égal à ménager Fréderic; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu comme roi. On lui confirma en même tems la possession de la ville de Gueldres, & de quelques autres de ce duché dont il s'étoit emparé en 1703. Il augmenta encore ses états, du comté de Teklenbourg, de la principauté de Neufchâtel & de Valengin. Il mourut en 1713. Ce prince étoit magnifique & généreux, mais c'étoit aux dépens de ses sujets : il fouloit les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour étoit superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtimens somptueux, ses fêtes brillantes.

Il fonda l'université de Halle, la société royale de Berlin, & l'académie des Nobles. Il dépensoit ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de 40 mille écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure ; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il étoit » grand dans les petites choses, » & petit dans les grandes ».

FRÉDERIC-GUILLAUME I (*), roi de Prusse, né à Berlin le 15 août 1688, commença à régner en 1713, sous les auspices favorables de la paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice, le militaire. De cent chambellans qu'avoit eus son pere, il n'en retint que 12. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'*un prince doit être économe du sang & du bien de ses sujets*. La bonne administration de ses finances fit que, dès la 1re. année de son regne, il entretint 50 mille hommes sous les armes, sans qu'aucune puissance lui payât des subsides. La France & l'Espagne avoient enfin reconnu sa royauté, & la souveraineté de la principauté de Neufchâtel. On lui avoit garanti le pays de Gueldres & de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui & pour ses descendans. Le Nord étoit en feu par les querelles de Charles XII. Fréderic ne voulut pas s'en mêler, & tandis que ce héros soldat perdoit ses plus riches provinces, Fréderic acquéroit la baronnie de Limpourg dans la Suabe. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, & de se déclarer contre le roi de Suede, dont les procédés & les hostilités l'avoient d'autant plus irrité, qu'il ne vouloit pas les réparer. Fréderic, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : *Ah ! faut-il qu'un roi que j'estime, me contraigne à devenir son ennemi ?* Ses armes eurent un heureux succès ; il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, & revint vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la royauté, il en outroit cependant quelquefois les droits, & se rendoit maître des propriétés : c'est ainsi qu'il abolit en 1717 tous les fiefs dans ses états, & les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à 3 mois. Il repeupla la Prusse & la Poméranie, que la peste avoit dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Suabe & du Palatinat, & les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appellés dans ses états. Ceux qui établissoient des manufactures dans les vil-

(*) Ce seroit FRÉDERIC-GUILLAUME II, si on comptoit Fréderic-Guillaume *le grand-électeur* ; mais l'on date depuis l'érection de la Prusse en royaume. — D'un autre côté, il faut observer que c'est l'usage de cette cour de considérer l'ensemble de deux noms comme un nom différent. C'est pourquoi le *grand Fréderic* n'est que Fréderic II.

les, & ceux qui y faiſoient connoître des arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des privileges & des récompenſes. Il parcouroit annuellement toutes ſes provinces, & par-tout il encourageoit l'induſtrie & faiſoit naître l'abondance. Dès l'an 1718 ſon armée montoit à près de 60 mille hommes, nombre exceſſif pour l'étendue de ſes états; mais de ce mal il réſulta quelque bien : l'argent que les provinces payoient à l'état, leur revenoit ſans ceſſe par le moyen des troupes. Les laines qu'on vendoit aux étrangers & qu'on rachetoit après qu'ils les avoient travaillées, ne ſortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans. La paix de 1720 lui aſſura la ville & la principauté de Stetin. Fréderic avoit établi ſa réſidence à Potzdam, maiſon de plaiſance, dont il fit une belle ville où fleurirent les arts. Il y fonda un grand hôpital, où ſont entretenus annuellement 2500 enfans de ſoldats, qui peuvent apprendre les profeſſions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui ſont élevées aux ouvrages propres à leur ſexe. Il augmenta la même année, en 1722, le corps des cadets, où 300 jeunes gentilshommes apprennent l'art de la guerre. Tandis que Fréderic faiſoit fleurir ſes états au-dedans, il les ſoutenoit au-dehors. Il ſigna en 1727 le traité de Wuſterhauſen avec l'empereur : il conſiſtoit dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il penſa s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Pruſſe & d'Angleterre. Il s'agiſſoit de deux petits prés, ſitués aux confins de la vieille Marche & du duché de Zell, & de quelques payſans Hanovriens que des officiers Pruſſiens avoient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunſwick. L'année 1730 eſt remarquable par les brouilleries de Fréderic avec ſon fils, qui, lié de bonne heure avec les philoſophes & liſant leurs livres, n'avoit pas pris les maximes qui aſſurent la paix des familles. Le roi de Pruſſe, pere tendre, mais ſévere, l'envoya priſonnier à Cuſtrin ſur l'Oder, & ne le relâcha qu'après les prieres réitérées de l'empereur & du roi d'Angleterre. Il mourut le 31 mai 1740, avec tous les ſentimens de religion que l'on peut avoir hors de la véritable Egliſe. « La politique de » Fréderic, dit ſon illuſtre fils, » fut toujours inſéparable de » ſa juſtice. Moins occupé à » étendre ſes états qu'à les » bien gouverner, circonſpect » dans ſes engagemens, vrai » dans ſes promeſſes, auſtere » dans ſes mœurs, rigoureux » ſur celles des autres, ſcrupuleux obſervateur de la » diſcipline militaire, il préſumoit ſi bien de l'humanité, » qu'il auroit voulu que ſes » ſujets fuſſent auſſi ſtoïques » que lui ». Il n'aimoit pas les ſavans, ni les poëtes. La connoiſſance de l'hiſtoire, peut-être celle de la nature humaine, lui avoit perſuadé que les lettres cultivées au-delà d'un certain degré, & devenues d'un uſage trop général,

détruisoient l'énergie des nations & préparoient la chute des empires; & c'est peut-être à la conduite qu'il tint à cet égard, qu'il faut en partie attribuer la gloire du regne suivant (*voyez* GIRALDI Lilio, ROUSSEAU Jean-Jacques). « Il » retarda par-là, dit l'abbé » Denina, les progrès d'une » philosophie destructive & » de cet esprit léger qui com- » mençoit à se répandre de » son tems. C'étoit à l'époque » de la régence du duc d'Or- » léans que Fréderic-Guil- » laume montroit tant d'aver- » sion pour les modes & les » muses Françoises. C'étoit » dans ce tems que les Fran- » çois les plus sensés se plai- » gnoient de la futilité qui ré- » gnoit dans la littérature & de » la corruption du goût, qui » gagnoit amplement ». Les anecdotes suivantes acheveront de donner une juste idée de son caractere. Le roi & le prince royal (depuis Fréderic II) passant quelques jours à Bonn, l'électeur Clément-Auguste, de la maison de Baviere, les traita avec toute la magnificence possible. On leur donna, entr'autres, un bal. Fréderic-Guillaume étoit toujours fort mal habillé, car il portoit un uniforme aussi long-tems qu'il pouvoit; & quand il se faisoit faire un habit neuf, on y mettoit les boutons du vieux. Le prince royal n'étoit guere plus élégant; d'ailleurs il étoit fort triste & ne trouvoit aucun plaisir à tous les divertissemens. Le roi s'en étant apperçu, lui demanda la raison de sa tristesse, & pourquoi il ne dansoit pas. Fréderic baissa les yeux & regarda son habit tout usé. Mais le vigoureux monarque répondit en lui appliquant un ample soufflet devant toute la compagnie, & le poussa au milieu de la salle, en lui disant : *Allons, allons, marche!* Des larmes coulerent des yeux du prince; mais il fallut prier une dame & danser avec elle. — Quand Fréderic-Guillaume avoit fait sa revue, il alloit se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyoit au plus vîte. Il ne pouvoit pas souffrir sur-tout une femme dans les rues. Quand il en rencontroit quelqu'une, il la renvoyoit chez elle, avec une paire de soufflets, ou quelques coups de canne ou de pied, en disant : *Que fait ici cette gueuse? Les honnêtes femmes restent dans leur ménage.* Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenoient derriere le château dans une place publique, nommée *Jardin du Roi*, mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue il appella des soldats, envoya chercher des balais, & obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure. — Il ne pouvoit souffrir que les ministres de la parole de Dieu vinssent voir la parade; & quand il en appercevoit quelques-uns, il les envoyoit à coups de canne lire la Bible & faire des sermons. On publia la *Vie* de Fréderic-Guillaume en 2 vol. in-12, 1741. C'est un ouvrage très-médiocre, fait en partie sur les gazettes; mais plus véridique que la plupart des histoires modernes, écrites avec l'emphase du faux esprit philosophique.

FRÉDERIC II, roi de Prusse, né le 24 janvier 1712, succéda à son pere, Frédéric-Guillaume, le 31 mai 1740. Il entra la même année en Silésie à la tête d'une armée, pour enlever cette province à l'héritiere de Charles VI; & par une de ces révolutions dont la politique humaine offre tant d'exemples, on vit le successeur du plus fidele allié de l'Autriche, tourner sa puissance contre une maison long-tems défendue & secourue par ses ancêtres. Il ne trouva qu'une foible résistance, & fut bientôt maître des places les plus considérables. L'année suivante, le 9 avril, il surprit à Molvitz le comte de Neipperg, commandant 25 mille Autrichiens, & le défit entiérement, quoique le général Römer, à la tête de la cavalerie, eût d'abord culbuté l'armée Prussienne. Cette victoire fut suivie de celle de Czaslau, le 17 mai 1742; mais la cavalerie Prussienne y ayant été presque détruite, la paix fut signée le 11 juin à Breslaw; le comté de Glatz en Bohême & la Basse-Silésie furent cédés au roi. L'extrémité où les succès de Marie-Thérese avoient réduit l'empereur Charles VII & ses alliés, engagea le roi de Prusse à reprendre les armes. Il s'empara de Prague le 16 septembre 1744; mais les Hongrois la reprirent le 17 novembre de la même année. La victoire remportée à Friedberg le 24 juin 1745, sur les Autrichiens & les Saxons, fut suivie d'un nouveau traité de paix, conclu le 25 décembre, où les cessions précédentes furent confirmées. Depuis cette époque, Frédéric s'appliqua entiérement au gouvernement intérieur de ses Etats, à protéger le commerce, à établir des manufactures, embellir les villes & sur-tout sa capitale, élever des fortereſſes, &c.; jusqu'à ce qu'en 1756, sur le soupçon d'une alliance conclue entre le roi de Pologne & l'impératrice-reine, il entra brusquement en Saxe, combattit le général Brown à Lowositz en Bohême, le 1 octobre 1756, &, quoique la victoire parût indécise, s'empara peu de jours après de toute l'armée Saxonne, composée de 14 mille hommes, renfermée dans le camp de Pyrna. L'année suivante il s'avança jusqu'à Prague, donna le 6 mai une bataille sanglante, dans laquelle ayant rapidement occupé un vide que les Autrichiens, par trop d'ardeur, avoient laissé dans leur centre, il obligea une partie de leur armée de se retirer, & l'autre d'entrer dans Prague. Il assiégeoit cette ville lorsque le comte de Daun lui présenta la bataille à Kolin le 18 juin. Il y perdit ses meilleures troupes. Ses grenadiers furent repoussés à 6 reprises différentes; les voyant hésiter à obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque, il accourut en personne en leur criant: *Wollet ihr dann ewig leben?* (Voulez-vous donc vivre éternellement?). Cette exhortation singuliere les fit marcher à une septieme attaque, aussi inutile que les précédentes. Après cette défaite, il leva le siege & évacua la Bohême. Le 30 août de la même année ses troupes commandées par le général Lehvald, furent défaites

par les Russes à Gros-Jägerndorff dans la Prusse Brandebourgeoise, & le 7 septembre par les Autrichiens sur la Neiss dans la Lusace; mais le 5 novembre il remporta sur les François la fameuse bataille de Rosbach. Il perdit Schweidnitz le 12 novembre; & son armée, commandée par le prince de Beveren, fut défaite à Breslaw le 22 du même mois, ce qui rendit les Autrichiens maîtres de cette capitale de la Siléſie; mais ils la perdirent le 10 décembre, après avoir été totalement défaits à Lissa 5 jours auparavant. La campagne suivante s'ouvrit par le siege d'Olmutz, que le roi commandoit en personne, tandis que le comte de Daun s'occupoit à former une armée (car la défaite de Lissa avoit presqu'anéanti celle qui triompha à Kolin & à Breslaw). Ce général avança avec ses nouvelles troupes, intercepta un grand convoi, & cette armée composée, pour ainsi dire, de recrues que le danger de la patrie avoit fait accourir de toutes parts, força le roi à lever le siege de cette place importante (*). L'année 1758 fut remarquable par la bataille donnée à Zorndorff le 25 août; les Russes commandés par le général Fermer, & les Prussiens par leur roi, s'attribuerent également la victoire. La bataille de Hoch-Kirchen fut plus décisive, le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages, tomberent au pouvoir du comte de Daun; mais ce qui est plus étonnant qu'une victoire, c'est que le roi complettement battu partit comme un foudre pour la Siléſie, & fit lever le siege de Neiss qui étoit sur le point de se rendre. L'année 1759, l'armée Prussienne fut défaite à Zullichau le 23 juillet par le général Russe Soltikow, & à Kunnersdorff le 12 août par le même général & un corps d'Autrichiens, commandé par Laudon. Dresde se rendit aux Autrichiens le 4 septembre, & les Prussiens tâcherent inutilement de le reprendre en 1760. Ils eurent plus de succès au combat de Peitz le 30 octobre 1759; mais le général Finck s'étant placé près de Maxen avec 20 mille hommes sur un plateau commandé de toutes parts, fut environné par les Autrichiens & obligé de se rendre sans tirer un coup de fusil, le 20 novembre 1759. Le général Fouquet ne fut pas plus heureux le 23

(*) Cette observation & d'autres du même genre produiront peut-être un jour de grandes réformes dans l'état militaire; on pensera qu'une armée de 30 à 50 mille hommes de vieilles troupes peut en peu de mois, tandis que l'ennemi s'arrête au siege de quelque place frontiere, former & s'incorporer cent mille recrues, & qu'une telle armée composée de soldats sains, robustes & de bonne volonté, vaut plus de quatre cent mille forçats, énervés dans l'oisiveté, dans la corruption morale & physique; *bétail humain*, comme dit un homme d'esprit, qui périt trois fois avant qu'on en ait besoin. Le génie de l'humanité ouvrira peut-être un jour les yeux des rois sur cet important objet; mais la politique d'aujourd'hui mesure les masses du moment, & n'a point de calculs pour les moyens qui rendent l'état formidable sans parade & sans bruit.

juin 1760, ayant été battu & fait prisonnier à Landshut par Laudon, cet habile & actif militaire que Fréderic appelloit sa *sentinelle*, parce qu'il en étoit par-tout observé & le rencontroit par-tout. Le 3 novembre, les Prussiens eurent leur revanche à Torgau, où le comte de Daun avoit d'abord été victorieux; mais les Autrichiens ayant abandonné une montagne que le général Ziethen s'empressa d'occuper, l'honneur de cette journée resta à Fréderic. Laudon ayant pris Schweidnitz d'emblée en 1761, les Prussiens le reprirent en 1762 après un siege de deux mois. Mais Colberg étant tombé au pouvoir des Russes, & l'état menacé de toutes parts, Fréderic avoit besoin de tout son courage pour ne pas céder aux revers, lorsque la mort de la czarienne Elizabeth, arrivée en 1762, changea l'état des affaires & amena la paix, signée à Hubertsbourg le 15 février 1763. Le résultat de ce traité, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resteroit sur le pied où il étoit avant la guerre. Les divisions de la Pologne ayant inspiré en 1772 aux puissances voisines le projet de la démembrer, Fréderic eut pour sa part la Prusse-Polonoise & quelques autres districts. Les prétentions que l'impératrice forma sur la Baviere après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph en 1777, rallumerent la guerre, qui dura deux ans sans qu'il y ait eu de part & d'autre aucune action d'éclat. Par le traité conclu à Teschen le 13 mai 1779, on ajouta à l'Autriche quelques districts de la Baviere, & la succession de Bareuth & d'Anspach fut assurée à Fréderic. Ce monarque étoit occupé à former une ligue qu'il croyoit nécessaire à la sûreté & à l'équilibre de l'Allemagne, lorsque la diminution sensible de ses forces l'avertit que la fin de son regne n'étoit pas éloignée; une hydropisie qui se joignit à cet épuisement, avança sa mort & l'enleva à Sans-Souci, près de Potzdam, le 17 août 1786, dans sa 75e. année. Il avoit épousé Élizabeth-Christine de Brunswick, niece de l'impératrice, épouse de Charles VI, dont il n'eut point d'enfans. (*Voyez* MARIE-THÉRESE, LOUIS XV, BROWN, DAUN, CHARLES-ALEXANDRE, &c). Un génie vaste, vif & rapide; une étendue de vues qui embrassoit tout, une promptitude qui réunissoit presqu'au même instant le projet & l'exécution; la science de la guerre portée à son comble; une vie dure, agissante, infatigable; un fonds inépuisable de ressources personnelles & politiques dans les circonstances les plus pénibles, une administration ferme, égale, conséquente, feront toujours des idées attachées au nom de Fréderic II. Il aima les sciences & les arts, il les cultiva lui-même, fut l'ami & le Mécene des savans. S'il se trompa quelquefois sur l'objet de ses bienfaits, si de l'encouragement général il est né quelquefois un excès de confiance, si la licence & l'audace ont usurpé le nom de *liberté*, c'est qu'il est bien difficile à la prudence humaine de faire le bien sans mélange, & d'atteindre exclusivement le but qu'elle se propose. Ceux

qu'on appelle aujourd'hui *philosophes* l'ont regardé comme leur appui ; mais on sait avec quelle sévérité il les châtioit quand leur vanité & leur égoïsme osoient compromettre sa protection, & à quel point leur chef éprouva son ressentiment. Son zele pour la justice a pu s'égarer dans sa route par la célérité & l'ardeur avec lesquelles il l'a quelquefois poursuivie : mais si dans le flegme de la réflexion & la lenteur des formes judiciaires le magistrat peut s'abuser, ne jugeons pas trop sévérement le monarque dont la puissance ne prescrit pas contre l'erreur. Un état militaire égal à celui des plus grandes monarchies, l'obligea à tirer de ses provinces des subsides proportionnés à une si vaste dépense, à établir un ordre de finances qui sembloit presſurer le peuple : mais dans toutes les occasions il venoit à son secours ; les villes & les provinces ne réclamoient jamais en vain le trésor public ; il respecta la propriété, les possessions civiles & religieuses, comme un dépôt sacré, confié à sa défense. Trop judicieux pour s'en tenir en fait de religion à l'inconséquence des principes protestans, il fut comme tous les savans destitués de la lumiere de la vraie foi, dans un état d'indécision & de perplexité : mais la nécessité & l'importance de la religion en général lui étoient connues. Il aima, il protégea les Catholiques, conserva leurs églises, leurs prêtres, & ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre & à la pompe de leur culte. Tous les étrangers admirent le beau temple qu'ils ont élevé à Berlin sous ses auspices. Il étoit vivement touché de la majesté de leurs cérémonies, & sur-tout de la pompe imposante du sacrifice. Un jour qu'il avoit assisté à la grand'Messe, chantée dans la cathédrale de Breslaw par le cardinal de Zinzendorff, il dit à ce prélat : *Les Calvinistes traitent Dieu comme un serviteur, les Luthériens comme leur égal, mais les Catholiques le traitent en Dieu.* Vers la fin de son regne, ayant appris qu'une secte auparavant peu connue en Allemagne, & qui par-tout se fait passer pour un *fantôme*, faisoit des ravages à Brinn & à Olmutz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses états. On lui a reproché d'avoir profité de la foiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé & épuisé la Saxe, d'avoir réglé sur l'esprit de conquêtes & la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne & la rigueur du droit font dépendre d'autres principes ; mais » quel est le prince (dit le » maréchal de Berwick dans » ses excellens *Mémoires*), » quelle est la nation qui puisse » se vanter d'avoir toujours » préféré la bonne foi & la » justice à ses intérêts ? Il n'est » question que d'un peu plus » ou d'un peu moins ; car l'on » peut avancer hardiment, qu'il » semble que la Religion, l'é- » quité & la parenté ne sont » plus présentement des motifs » qui fassent impression ; & » que pour satisfaire son am-

» bition, & se procurer quel-
» ques avantages, l'on se croit
» tout permis ». Tout cela peut être, & n'est effectivement que trop vrai ; mais dans les jugemens moraux, ce n'est pas sur ce qui est généralement pratiqué, que le sage se regle, mais sur ce qui doit être pratiqué. L'équité n'eût-elle plus qu'un seul partisan, n'en eût-elle aucun, c'est sur elle, sur elle seule, sur ses droits invariables & imprescriptibles, que l'homme de probité, que l'homme chrétien se décide pour distribuer la louange & le blâme. Nous ne rassemblerons pas ici tous les traits de ce monarque célebre. Les portraits des rois guerriers sur-tout, ne peuvent acquérir qu'avec le tems le mérite d'une ressemblance parfaite. Il est des traits qui doivent être apperçus de loin pour faire leur véritable effet dans l'ensemble ; il est des couleurs trop vives ou trop foncées, que le tems doit réduire à des nuances convenables. Si l'admiration a ses excès, la censure a les siens. Si la personne des monarques s'illustre par des faits éclatans, la gloire des actions publiques est quelquefois obscurcie par des bruits sourds que l'indiscrétion répand sur la conduite personnelle. Quelques anecdotes suppléeront à l'ensemble d'un portrait complet. Frédéric aimoit les reparties libres, & s'en offensoit rarement, sur-tout quand elles étoient promptes & vives, & qu'il y avoit donné lieu. Dans une revue, ayant apperçu un officier qui avoit une balafre, il lui dit : *A quel cabaret avez-vous attrapé cela ? A Kolin*, répondit celui-ci, *où votre Majesté a payé l'écot* (le roi avoit été complettement battu à Kolin). — Par le partage de la Pologne & la prise de possession du roi, l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat, que Frédéric aimoit beaucoup, étant venu en 1776, lui rendre ses devoirs à Potzdam, le monarque lui dit : *Il est impossible que vous m'aimiez.* L'évêque répondit qu'il n'oublieroit jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain. » Pour moi, dit le roi, je suis
» vraiment votre ami, & j'ai
» beaucoup compté sur votre
» amitié. Si S. Pierre me re-
» fusoit un jour l'entrée du
» Paradis, j'espere que vous
» auriez la bonté de m'y por-
» ter sous votre manteau,
» sans que personne s'en ap-
» perçoive ». *Cela sera difficile*, reprit l'évêque, *car votre Majesté me l'a tellement rogné, que je ne pourrai jamais y cacher de la contrebande.* Le roi se mit à rire & prit fort bien la plaisanterie. — Soupant un jour avec l'abbé Bastiani, un des Italiens qu'il avoit souvent auprès de lui, Frédéric lui dit : » Quand vous aurez obtenu la
» tiare (car je ne doute point
» que vos vertus ne vous la
» procurent un jour), comment
» me recevrez-vous, lorsque
» j'irai à Rome pour vous ren-
» dre mes hommages » ? *Je dirai*, répondit l'abbé, *qu'on laisse entrer l'aigle noir, afin qu'il me couvre de ses aîles ; mais en même tems je me garderai de son bec.* — Un Anglois causoit un jour avec le roi de Prusse sur les débats du parle-

ment d'Angleterre. Fréderic, se plaignant du peu de ressort de l'autorité royale dans le royaume Britannique, dit: *Oh! si j'étois roi d'Angleterre.....* *Sire*, dit l'Anglois en l'interrompant, *si vous étiez roi d'Angleterre, vous ne le seriez pas vingt-quatre heures.* — On sait que le roi faisoit battre une grande quantité de petite monnoie de mauvais aloi, que l'on nommoit *pieces de six pfennings*. On payoit avec ces pieces les soldats, les ouvriers, & une partie des pensions des officiers civils & militaires; mais à aucune caisse royale on ne recevoit ces *six pfennings*, de sorte que le roi attiroit le bon argent dans ses coffres, pour n'en ressortir jamais, & distribuoit parmi le peuple cette mauvaise monnoie qui ne rentroit plus dans ses coffres. Un jour Fréderic passant à Potzdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan: il demande ce que c'est; on lui dit que le boulanger veut payer en *six pfennings* du bled qu'il a acheté du paysan, & que ce dernier refuse de prendre cette monnoie. Fréderic s'avance & dit au paysan: *Pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnoie?* Le paysan regarde le roi, & lui répond avec humeur: *La prends-tu, toi?* Le roi ne répondit pas un mot, & passa son chemin. — Un jeune officier quittoit quelquefois son uniforme, quoique cela fût défendu sévérement, & mettoit un habit verd, pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyoit le roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maitresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il apperçoit le roi, qui le reconnoit à son épée, qu'il avoit eu l'imprudence de garder. Qui êtes-vous? lui dit Fréderic. *Sire*, répond le jeune-homme, en se remettant de sa frayeur, *je suis un officier, mais je me promene ici incognito.* Le roi se mit à rire & lui dit: *Eh bien, prenez garde que le roi ne vous voie*, & il passa son chemin. — Cependant cette indulgence de Fréderic à l'égard de la liberté des reparties avoit des exceptions; quelquefois il en prenoit de l'humeur & ne pouvoit s'empêcher de la témoigner, & il reste toujours vrai en général qu'il n'est pas bon de rire avec les rois. « Fréderic, dit l'auteur » de sa vie, aimoit à railler » les autres, & la plaisanterie » lui étoit désagréable lorsqu'il » en étoit l'objet. Quand il » voyoit un médecin, la premiere chose qu'il lui demandoit, c'étoit le nombre de » personnes qu'il avoit envoyées dans l'autre monde. » L'un d'eux lui répondit: » *Pas tant que vous, Sire.* Il lui » tourna le dos & ne lui reparla de sa vie ». — Ce qui avoit irrité Fréderic contre Voltaire, c'est que Maupertuis lui avoit raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein étoit dans la chambre de Voltaire, où celui-ci corrigeoit le style des *Mémoires sur la Russie*, composés par cet officier, le roi lui envoya une piece de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein, en lui disant: *Mon ami, à une autre fois; voilà le roi qui m'envoie son linge sale à*

blanchir, je blanchirai le vôtre après. — La Métrie ayant dit au roi qu'on étoit bien jaloux de la faveur & de la fortune de Voltaire, il répondit: *Laissez faire; on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus.* » Fréderic, ajoute son biographe, n'eut jamais d'autre » dessein que de faire corriger » & publier ses ouvrages, » par cet auteur à la mode ». — Lorsque l'abbé Raynal vint à Berlin, Fréderic demanda à le voir, & se vengea par une petite méchanceté, du passage de l'*Histoire des deux Indes*, où il n'étoit pas ménagé. Le roi lui parla de son *Histoire du Stathoudérat* & de ses *Mémoires historiques*, & affecta de ne lui pas dire un mot de l'*Histoire des deux Indes*. L'abbé lui dit: *Sire, j'ai fait encore quelques autres ouvrages. — Je ne les connois pas*, lui répondit Fréderic; & il parla d'autre chose. On prétend que l'abbé n'auroit pas refusé la place de président de l'académie, si on la lui eût offerte; on en toucha quelque chose à Fréderic, qui rejeta la proposition bien loin. Il écrivit en même tems une lettre à d'Alembert, où il disoit les plus belles choses de l'abbé Raynal; mais dans les petits soupers on le traitoit de *fanatique* & de *déclamateur*. — Fréderic se moquoit de son académie qu'il avoit appris à connoître par toutes ces guerres intestines, aussi-bien que par la bizarrerie & la contradiction de ses jugemens. « Un jour, » dit l'auteur de sa *Vie*, il » voulut s'assurer si les louanges que les académiciens » prodiguoient à ses Mémoires » étoient bien sinceres. Pour » cet effet, il fit passer au » secrétaire perpétuel un manuscrit de sa façon, en cachant soigneusement d'où il » venoit. Soit oubli ou négligence, il n'en fut fait aucune » mention. Au bout de quelque tems, le nom de l'auteur transpira & les louanges » recommencerent; mais on » prétend que Fréderic répondit: *Vous m'avez appris ce » que je dois penser de vos suffrages* ». — Ce qui pouvoit un peu consoler l'académie, c'est que les jugemens de Fréderic n'étoient quelquefois pas mieux motivés. « Avant que » Voltaire eût avoué au roi » qu'il avoit fait la *Pucelle* » *d'Orléans*, Fréderic prétendoit que c'étoit faire injure au » plus bel-esprit de la France, » que de lui attribuer ce qu'il » appelloit *une infame rapsodie*. » Quand on sut que Voltaire » en étoit l'auteur, il se la fit » lire par d'Algarotti, & dit: » *Ce n'est pas cela que j'avois » lu; ceci est charmant, & il » n'y a que Voltaire capable » de faire un si bel ouvrage.* » C'étoit le même ouvrage, » mais les noms en imposent ». Le roi répara en quelque sorte cette inconséquence par les vers suivans, où la *Pucelle* sert de pendant à *Candide*:

Candide est un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle;
A ces traits on le connoît bien
Frere cadet de la *Pucelle*.
Leur vieux papa, pour rajeunir,
Donneroit une belle somme;
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune-homme.
Tout n'est pas bien: lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page;

Vous le verrez en cet ouvrage,
Où *tout eſt mal*, comme il le dit.

Quand Fréderic eut bien apprécié ſes académiciens, non-ſeulement il en fit ſon jouet, mais « il encouragea, dit l'auteur de ſa *Vie*, les plaiſanteries que l'on fit contre eux, & donna même le plan d'un ouvrage critique ſur leurs *Mémoires*. Quand il les faiſoit venir, c'étoit ſouvent pour ſe moquer d'eux. Il appelloit l'un ſon Monteſquieu, un autre ſon d'Alembert, un troiſieme ſon Fontenelle. Les bons académiciens faiſoient de profondes révérences, & alloient raconter ces beaux complimens à leur retour à Berlin, pendant que Fréderic rioit de leur crédulité & s'applaudiſſoit de ſon perſifflage. Il y a dans une ville de Suiſſe un homme *employé à la poſte aux lettres*, qui a été académicien de Berlin. Il ne manque pas pour ſe donner du relief, de faire parade de ce titre. Un plaiſant lui diſoit un jour : *Vous n'avez guere changé d'état ; vous étiez homme de lettres, maintenant vous êtes l'homme aux lettres.* Un autre Suiſſe, auſſi membre de l'académie de Berlin, a poſtulé dans ſa patrie une place d'eſpece de *Maſſier*, qui porte la livrée de l'état. Il n'a pas réuſſi, & a été obligé de reſter à Berlin » (*). — Après le départ de Voltaire, Fréderic défendit les plaiſanteries irréligieuſes : & cauſant un jour avec la comteſſe de Camas, il lui dit qu'il eſtimoit fort heureuſes les perſonnes qui pouvoient croire les vérités de la Religion ; mais que pour lui, ayant une fois pris ſon parti, il ne pouvoit plus changer ; *car*, ajouta-t-il, *ſi mes ſujets me voyoient maintenant aller à l'égliſe, ils ſe moqueroient de moi, & m'accuſeroient de foibleſſe.* — *Non, Sire*, lui répondit madame de Camas, *on les verroit verſer des larmes de joie.* — Nous finirons tous ces détails par le jugement qu'un écrivain connu vient de faire de l'adminiſtration de Fréderic, à l'occaſion du panégyrique de ce prince, publié par l'auteur de l'*Eſſai général de Tactique*. » Depuis cette guerre de ſept » ans, les forces de Fréderic » n'ont guere ſervi qu'à maintenir la paix en Europe, en » épouvantant ceux qui ſeroient tentés de la troubler. » Dans ce long repos, il reſtoit au roi de Pruſſe à acquérir une autre gloire, qui eût » expié cette gloire du guer-

(*) On ne peut s'empêcher de faire ici une réflexion auſſi frappante par ſa vérité, qu'humiliante pour les petits eſprits qui ſe croient ſavans, parce qu'ils ſont membres d'un corps réputé ſcientifique. Si ſous les yeux d'un roi qui ſe connoiſſoit en hommes, & ſur-tout en hommes de lettres, qui vouloit s'illuſtrer par les ſciences, par les ſecours & l'éclat qu'il leur donnoit ; ſi, dis-je, ſous les yeux & à la nomination immédiate d'un tel prince, de ſemblables perſonnages ont obtenu des *fauteuils* ; que penſer des académiciens des autres pays, que penſer de ce genre d'honneurs en général, que penſer de ceux qui l'ambitionnent ? *Voyez* PIRON, MURATORI, PLESSIS Armand.

» rier qui, comme le dit Mon-
» tesquieu, *laisse toujours une*
» *grande dette à payer à l'hu-*
» *manité.* Je parle de la gloire
» de grand administrateur &
» de grand législateur. Le pané-
» gyriste de Frédéric, attaché
» peut-être à la mémoire de
» ce grand homme par quel-
» que rapport secret de goût
» & de génie, voudroit bien,
» après en avoir fait le pre-
» mier des rois guerriers, lui
» assigner encore une des places
» les plus honorables parmi les
» monarques administrateurs
» & législateurs. Il paroît que
» les esprits les plus éclairés
» de l'Europe résisteront beau-
» coup à ce jugement : ce n'est
» pas que le panégyriste dissi-
» mule les reproches qui ont
» été faits à son héros ; mais il
» en atténue trop quelques-uns,
» & il voudroit trop balancer
» les autres par quelques biens
» particuliers, ouvrage de l'or-
» dre & de l'économie du roi
» de Prusse. Si on le considere
» comme législateur, ce *Code*
» *Frédéric*, auquel il a permis
» qu'on donnât son nom, ne
» méritoit pas de le porter. Ce
» n'est guere qu'un extrait du
» droit Romain, qui n'est pas
» au-dessus du livre de notre
» Domat. Tous les défauts des
» loix Romaines y sont, au
» nombre près, parce qu'on a
» tout abrégé ; & il est dou-
» teux qu'on y ait ajouté une
» seule grande vue de législa-
» tion ; car ce n'en est pas une
» que cet amour de simplicité
» & de rapide exécution, qui
» tient bien plus à l'esprit mili-
» taire qu'à l'esprit législateur.
» Si on le considere comme
» administrateur, l'inflexible
» équité ordonne de porter sur
» sa mémoire un jugement plus
» sévere encore. On cite les
» terres qu'il a fait défricher,
» les sables qu'il a rendu fer-
» tiles, les nombreux villages
» qu'il a élevés ou peuplés ;
» des manufactures par lui
» créées ou encouragées ; la
» population enfin augmentée
» dans son royaume, tandis
» que par-tout ailleurs elle a
» beaucoup de peine à se sou-
» tenir à son niveau. Tous ces
» faits peuvent n'être pas assez
» bien établis ; ils peuvent
» avoir été exagérés ; & quand
» ils seroient tous vrais & tous
» exacts, l'administration du
» roi de Prusse pourroit en-
» core avoir été très-vicieuse.
» N'ayant aucune cour, aucun
» faste, avec beaucoup d'éco-
» nomie, il a dû avoir beau-
» coup d'argent, & avec de
» l'argent il a pu faire des éta-
» blissemens utiles : il en a fait.
» Mais ce qu'un roi, tel puis-
» sant qu'il soit, peut faire par
» lui-même, est toujours peu
» de chose en comparaison de
» ce que feroit sa nation, s'il
» la laissoit libre de toute gêne
» & de toute entrave, en pro-
» tégeant seulement son indus-
» trie. Cent mille esprits qui
» méditent constamment sur
» leurs propres intérêts, voient
» toujours beaucoup plus de
» choses, & les voient mieux
» qu'un seul homme de génie
» qui médite quelquefois sur
» les intérêts des autres. Fré-
» deric avoit une manie bien
» indigne d'un esprit supérieur.
» Il vouloit tout voir & tout
» administrer par lui-même ;
» au-lieu que les grands ad-
» ministrateurs, éclairés par

» un petit nombre de principes » dont ils répandent la lumiere » sur leur nation, sont des » spectateurs tranquilles, & » non des créateurs inquiets » d'un ordre qui n'est jamais » si beau & si heureux que » lorsqu'il s'établit par lui- » même sur les loix éternelles » de la nature des choses & » des hommes. Le bien que » Fréderic a fait, est celui d'un » particulier très-puissant, » plutôt que l'œuvre d'un sou- » verain qui avoit du génie: » & si vous voulez prendre » une juste idée du méchant » système d'administration qu'il » avoit embrassé, voyez à » quelles misérables & hon- » teuses pratiques ce système » avoit conduit un grand hom- » me: voyez en quelle estime » il avoit pris cet art de nos » finances, dont notre déses- » poir est de ne pouvoir nous » délivrer; voyez-le travailler » de concert avec des faux- » monnoyeurs qu'il devroit » punir du dernier supplice, » & faire servir son effigie à » attester un mensonge & à » couvrir une fraude, multi- » plier des impôts à toutes les » entrées, sur tous les objets » de consommation, & se per- » suader encore, comme les » plus bornés de nos politiques, » que ce qui est pris sur la den- » rée n'est pas pris sur la terre, » que ce qui est pris sur les » marchandises étrangeres n'est » pas pris sur les nationaux qui » les achetent: voyez-le porter » l'inspection d'un inquisiteur, » sur des actions abandonnées » à la liberté dans les empires » les plus despotiques; défen- » dre à ses sujets riches de ma- » rier leurs filles sans sa permis- » sion; leur interdire les longs » voyages; ne pas leur per- » mettre de transporter hors de » la Prusse leur fortune: le » royaume d'un roi philosophe » semble être converti en un » cloître. Fréderic oublie, ou » il ignore que la liberté est la » chaîne la plus forte qui at- » tache les hommes dans un » pays, & il croit rendre son » empire florissant en dépouil- » lant ses sujets des droits les » plus sacrés de la nature. Je » ne croirai donc pas à tout ce » qu'on a dit des prospérités » de son peuple, parce que je » ne crois pas aux prospérités » des esclaves; & quand même » ce qu'on en a dit, seroit in- » contestable, je croirai qu'avec » un système opposé, Fréderic » eût fait cent fois plus de bien » encore. Et qu'on ne dise pas » que j'oppose un principe gé- » néral à un fait; ce principe » général est fondé sur des » faits universels: au reste, & » je dois le répéter, le pané- » gyriste du roi de Prusse » énonce lui-même presque » tous ces reproches, & s'il » tâche de les adoucir en fa- » veur d'un monarque qui a de » si grands droits à l'admira- » tion universelle, on voit sans » incertitude qu'il ne partage » aucune de ses erreurs, & » qu'il est loin, comme tant » d'autres, de se servir des » fautes d'un grand homme, » pour attaquer des vérités » auxquelles on doit plus de » respect encore ». Outre la *Vie* dont nous avons cité quelques passages, qui a paru à Strasbourg, en 1788, 4 vol. in-8°, l'abbé Denina en a donné une

une autre en 1789, beaucoup plus courte, mais écrite avec plus de discernement & de sagesse, 1 vol. in-8°. On a publié ses *Œuvres primitives*, c'est-à-dire, la collection des ouvrages qui avoient paru de son vivant, en 4 vol. in-8°, Amsterdam, 1790, & ses *Œuvres posthumes*, en 20 vol. in 8°, avec sa *Vie*, Amsterdam, 1789. Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qu'ils présentent de matieres propres à l'éloge ou à la censure. Il en est peu qu'on puisse regarder comme lui appartenant en entier. Mais si quelques philosophes lui ont attribué les leurs, un d'eux fut accusé de s'être attribué les siens; & l'on sait ce qu'il lui en coûta. Il n'y a pas d'apparence qu'un prince qui avoit un grand sens, ait écrit tout ce qu'on lit dans quelques-uns de ces ouvrages, moins encore qu'il l'ait pensé. Dans tous les cas, l'analyse de cette vaste collection nous meneroit trop loin, & ne pourroit s'accorder, dans un tems si voisin encore de sa gloire, avec les égards dus à un auteur royal.

FRÉDERIC de Holstein, *voyez* ADOLPHE-FRÉDERIC.

FRÉDERIC V, électeur Palatin, surnommé *roi d'Hyver*. Voyez FERDINAND II, empereur.

FREDOLI, (Berenger) né à Benne en Languedoc, d'une famille noble, mort à Avignon en 1323, étoit habile dans le droit. Il fut choisi en 1298 par Boniface VIII, pour faire la compilation du *Sexte*, c'est-à-dire, du 6e. livre des *Décrétales*, avec Guillaume de Mandagot & Richard de Sienne. Clément V l'honora du chapeau de cardinal en 1305.

FREGOSE, (Paul) cardinal, archevêque de Genes, sa patrie, doge en 1462, perdit cette place quelque tems après, la recouvra en 1463, & l'occupa encore deux fois. Il mourut à Rome en 1498.

FREGOSE, (Baptiste) neveu du précédent, fut élu doge en 1478. Il ne conserva que très-peu de tems cette dignité. La hauteur de son caractere & la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Tregui, mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture & le travail. On doit à sa plume: I. Un ouvrage italien en 9 livres; mais qui n'a paru qu'en latin, Milan, 1509, in-folio, de la traduction de Camille Ghilini, sur les *Actions mémorables*, dans le goût de Valere Maxime. Les meilleures éditions de ce Traité, souvent réimprimé, sont celles de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, & l'a orné d'une préface. II. La *Vie du Pape Martin V*. III. Un *Traité* latin *sur les Femmes savantes*. IV. Un autre en italien *contre l'Amour*, Milan, 1496, in-4°; traduit en françois, 1581, in-4°; l'original & la version sont également rares.

FREGOSE, (Fréderic) archevêque de Salerne & cardinal, de la même famille que les précédens, défendit la côte de Genes contre Cortogli, corsaire de Barbarie, qui la ravageoit. Il surprit ce pirate

dans le port de Biſerte, paſſa à Tunis & à l'iſle de Gerbes, & revint à Genes chargé de gloire & de butin. Les Eſpagnols ayant ſurpris Genes en 1522, Fréderic chercha un aſyle en France. François I le reçut avec diſtinction, & lui donna l'abbaye de S. Benigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal & évêque d'Eugubio, où il mourut en 1541. La langue grecque & l'hébraïque lui étoient familieres. Son ſavoir étoit ſoutenu par les vertus épiſcopales. On a de lui un *Traité de l'Oraiſon* en italien, Veniſe, 1542, in-8°.

FREGOSE, (Antonio Phileremo) poëte italien, du commencement du 16e. ſiecle, dont la *Cerva Bianca*, & autres Poéſies ont été réunies à Milan en 2 vol. in-8°; le 1er. en 1515, le 2e. en 1525, aſſez rares.

FREGOSE, *voy.* FULGOSE.

FREHER, *voyez* MARQUARD-FREHER.

FREIG, *Freigius*, (Thomas) natif de Fribourg en Briſgaw, enſeigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle & à Altorf, & mourut de la peſte vers 1583. On a de lui des *Paratitles* ſur le digeſte, in-8°, & d'autres ouvrages.

FREIND, (Jean) naquit en 1675, à Croton, dans le comté de Northampton, d'un pere miniſtre. Weſtminſter fut ſa premiere école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux Diſcours grecs, l'un d'Eſchine, l'autre de Démoſthenes, avec une traduction & des remarques. Il ſe conſacra enſuite à la médecine. Le comte de Peterborough l'emmena avec lui en 1705 en Eſpagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé ſa profeſſion pendant 2 ans, il paſſa à Rome & s'y lia avec tous les ſavans qui cultivoient ſon art. Freind de retour en Angleterre, fut renfermé à la tour de Londres, ſoupçonné d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état : malheureuſement les philoſophes & les lettres ne ſont que trop ſouvent dans ce cas-là (*voyez* VESPASIEN). On ſollicita en vain ſon élargiſſement pendant 6 mois; mais au bout de ce tems, le miniſtre étant tombé malade, Méad (*voyez* ce mot, confrere du priſonnier, ne voulut lui ordonner aucun remede, que Freind ne fût ſorti de la tour : conduite très-blâmable & qui ne prouve pas que Méad fût convaincu de l'innocence de ſon ami. Cependant Freind fut élargi, & obtint la place de premier médecin de la princeſſe de Galles, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres, à 52 ans, en 1728, membre de la ſociété royale. Freind étoit auſſi heureux dans la pratique, qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étoient reçues en Angleterre, comme celles d'Hippocrate dans la Grece. Des ouvrages qu'il a laiſſés, les principaux ſont : I. *Hiſtoire de la Médecine, depuis Galien juſqu'au 14e. ſiecle* : livre ſavant, traduit de l'anglois en françois, par M. Noguez, en 2 vol. in 4°, 1728. II. *L'Emmenologie, ou Traité de l'évacuation ordinaire des Femmes*, traduit en françois par Devaux, 1730, in-12. III. *Lectiones Chymicæ*, Amſterdam, 1710, in-8°. IV. *Traité de la Fievre*. Tous les

écrits de Freind ont été recueillis à Londres, in-fol., 1733, & à Paris, 1735, in-4°. Sa *Vie* eſt à la tête.

FREINSHEMIUS, (Jean) naquit en 1608 à Ulm en Suabe. Mathias Bernegger, ſavant de Strasbourg, lui confia ſa bibliotheque & lui donna ſa fille. L'univerſité d'Upſal lui ayant propoſé des avantages conſidérables, il y alla profeſſer l'éloquence pendant 5 ans. La reine Chriſtine, qui l'envioit à l'univerſité, le choiſit pour ſon bibliothécaire & ſon hiſtoriographe, avec ſa table & 2000 écus d'appointemens. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces honneurs & de revenir dans ſa patrie, pour rétablir ſa ſanté, que le climat de Suede avoit dérangée. L'électeur Palatin lui donna, un an après ſon départ d'Upſal, en 1656, une place de profeſſeur honoraire de l'univerſité de Heidelberg, & une charge de conſeiller électoral. Freinshemius n'en jouit pas long-tems, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce ſavant poſſédoit les langues mortes & preſque toutes les langues vivantes. Il joignoit à une littérature choiſie, de l'eſprit & du goût. Il s'occupa toute ſa vie avec autant de zele que de ſuccès à réparer les breches que le tems avoit faites à quelques auteurs. Il entreprit de faire des *Supplémens* à *Tite-Live* & à *Quinte-Curce*, & il y réuſſit. Il fut moins heureux dans ſes *Supplémens de Tacite*, parce que, pour faire revivre cet hiſtorien inimitable, il falloit un génie auſſi fort, auſſi vigoureux, auſſi profond que le ſien, & il s'en trouve à peine un dans vingt ſiecles. Le P. Brotier y a depuis complettement réuſſi. On a encore de Freinshemius des *Commentaires ſur Florus*, & quelques autres auteurs latins, qu'il a ornés de ſavantes tables.

FREIRE DE ANDRADA, (Hyacinthe) abbé de Ste-Marie de Chans, né à Béja en Portugal, l'an 1597, parut d'abord avec diſtinction à la cour d'Eſpagne : mais ſon attachement à la maiſon de Bragance indiſpoſa le miniſtere contre lui. Il s'éclipſa juſqu'au tems que Jean IV fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Il ſe rendit auprès de lui, & en fut très-bien reçu. Ce monarque lui offrit l'évêché de Viſeu, qu'il refuſa, prévoyant que le pape, qui ne reconnoiſſoit pas d'autre roi de Portugal que celui d'Eſpagne, ne lui accorderoit point ſes bulles. Il mourut à Lisbonne, en 1657, à 60 ans. Freire avoit l'eſprit léger, mais le cœur généreux & plein de franchiſe. Il défendoit ſes amis en ſecret, & les reprenoit en face. Il cultiva avec ſuccès la poéſie & l'hiſtoire. On a de lui : I. La *Vie de Don Juan de Caſtro*, in-fol., traduite en latin par Rotto, Jéſuite italien. C'eſt un des livres les mieux écrits en portugais. II. Des *Poéſies portugaiſes*, en petit nombre, mais élégantes.

FREITAG, (Jean) né à Nieder-Weſel, dans le duché de Cleves, en 1581, fut profeſſeur en médecine à Helmſtadt, médecin en différentes cours d'Allemagne, & enfin profeſſeur à Groningue, où il mourut en 1641. Il ne ceſſa de critiquer les ouvrages du céle-

bre Daniel Sennert, auquel il ne semble pas avoir rendu assez de justice, quoique plusieurs de ses critiques soient fondées. Les principaux ouvrages de Freitag sont : I. *Nubes Medicæ*, Francfort, 1616, in-4°. II. *Aurora medicorum*, 1630, in-4°. (*voyez* Manget, *Bibliotheca script. medicor.* t. 11, p. 346). — Il ne faut pas le confondre avec Jean FREITAG, né à Perleberg en 1587, qui pratiqua la médecine avec réputation à Ratisbonne, où il mourut en 1654, après avoir publié *de Melancholiâ Hypochondriacâ;* ni avec Jean-Henri FREITAG, qui publia un ouvrage sur la chymie en 1635, à Quedlimbourg; ni avec le major FREITAG, devenu célebre pour avoir donné à Francfort des coups de bâton à M. Arouet de Voltaire, par ordre de Fréderic II, roi de Prusse.

FREMINET, (Martin) peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome dans un tems que les peintres étoient partagés entre Michel-Ange de Caravage, & Joseph d'Arpino, dit le *Giosepin*. Il s'attacha à prendre ce que ces deux peintres avoient de meilleur, & y réussit. Freminet étoit très-instruit des sciences relatives à son art : il savoit l'anatomie, la perspective & l'architecture. Il fut un grand dessinateur, & l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; mais sa maniere fiere, les expressions fortes de ses figures, des muscles & des nerfs durement prononcés, & les actions de ses personnages trop recherchées, ne sont point du goût de tout le monde. Ses dessins sont terminés. Henri IV le fit son premier peintre, & Louis XIII l'honora du cordon de S. Michel. Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, & mourut à Paris en 1619.

FREMINVILLE, (Edme de la Poix de) né en 1680 à Verdun en Bourgogne, du lieutenant-général de cette ville, devint lui-même bailli de la Paliſſe. Les matieres féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particuliere. Le fruit de ses travaux fut le *Traité des Dixmes*, 1 vol. in-12; la *Pratique des Terriers*, en 5 vol. in-4°., qui est un excellent traité des fiefs. Il fit un 6e. volume, pour les droits des habitans. Il a extrait, par ordre alphabétique, le *Traité de la Police* du commissaire la Marre, sous le titre de *Dictionnaire de la Police*, en 1 vol. in-4°. : ouvrage estimé, & réimprimé en province, in-8°. Freminville mourut à Lyon, le 14 novembre 1773. C'étoit un homme savant & laborieux.

FREMIOT, *voyez* CHANTAL.

FREMIOT, (André) archevêque de Bourges, né à Dijon en 1573, d'une famille noble & féconde en personnes de mérite, chargé d'affaires importantes sous les rois Henri IV & Louis XIII, s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *Discours des marques de l'Eglise* contre les hérésies, 1610, in-8°., & d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris en 1641.

FRENICLE, (Nicolas) poëte François, né à Paris en

1600, fut conseiller-général en la cour des monnoies, & mourut doyen de la même cour après l'an 1661. On a de lui plusieurs pieces de théâtre : I. *Palemon & Niobé*, in-8°., deux pastorales. II. L'*Entretien des Bergers*, autre pastorale. III. Un Poëme intitulé : *Jesus crucifié*. IV. Une *Paraphrase des Psaumes* en vers, &c. Tous ces ouvrages sont très-médiocres.

FRENICLE DE BESSY, (Bernard) frere du précédent, mort en 1675, fut grand arithméticien & ami de Descartes. Ce philosophe faisoit grand cas de son arithmétique, qui le conduisoit à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnoit que sans le secours de l'algebre, dont en effet il ne faisoit aucun usage, Bessy fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le 5e. tome des anciens *Mémoires de l'Académie des Sciences*, dont il étoit membre : entr'autres, une Méthode pour trouver la solution des problêmes par les exclusions.

FRERET, (Nicolas) né à Paris en 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille. La nature ne lui avoit donné aucun goût pour le barreau, & par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire & à la chronologie, ses premieres passions. L'académie des Inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'origine des François*, rempli de propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le régent; il le fit renfermer à la Bastille. Bayle fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savoit presque par cœur. Les erreurs de ce fameux sceptique s'inculquerent dès lors dans son esprit. On ne s'en apperçoit que trop, lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasibule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, quoiqu'adroitement enveloppé; & sur l'*Examen des Apologistes du Christianisme*, 1767, in-8°.: ouvrage posthume, non moins répréhensible que le précédent. L'abbé Bergier l'a réfuté victorieusement par son ouvrage intitulé : *Certitude des Preuves du Christianisme*. Freret ayant obtenu sa liberté, s'adonna entiérement à ses anciennes études. On lui doit : I. Plusieurs *Mémoires*, pleins d'érudition & de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différens volumes de la collection académique des belles-lettres. Ceux dans lesquels il essaie d'éclaircir la chronologie Lydienne & la Chinoise, ont été d'abord recherchés; mais l'on s'est convaincu depuis, que ces fabuleuses histoires n'avoient rien gagné aux travaux de ce savant, beaucoup plus crédule en matiere de vieilles annales, qu'en matiere de religion. II. La *Préface*, les *Notes*, & une partie de la *Traduction* du roman espagnol, intitulé : *Tyran le Blanc*, 2 vol. in-12. III. Quelques ouvrages frivoles, qui n'amuseront guere les lecteurs sages. Freret avoit une vaste littérature. Il connoissoit l'intrigue de presque toutes les

pieces des différens théâtres de l'Europe. Sa mémoire étoit immenſe. Il écrivoit avec netteté & avec ordre; mais il avoit du penchant pour les opinions ſingulieres; ſes *Lettres de Thraſibule*, annoncent au jugement d'un critique judicieux, *un eſprit dur & un cœur corrompu.* L'auteur du *Dictionnaire Philoſophique* s'eſt ſouvent paré de l'érudition de Freret, & n'en a pas fait un meilleur uſage. Il mourut en 1749.

FRERON, (Elie-Catherine) né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talens. Il entra chez les Jéſuites, pour les y perfectionner. Il profeſſa pendant quelque tems avec ſuccès au college de Louis-le-Grand. Les Peres Brumoi & Bougeant le dirigerent dans ſes études, & lui inſpirerent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentemens l'ayant obligé de ſortir des Jéſuites en 1739, il aida d'abord l'abbé des Fontaines dans la compoſition de ſes feuilles, & donna enſuite un petit journal, ſous le titre de *Lettres de Mde. la Comteſſe*, in-12, 1746. Cette comteſſe étoit l'interprete de la raiſon & du bon goût, & elle s'exprimoit avec autant d'eſprit que de ſel. Comme la réputation de pluſieurs beaux eſprits n'étoit pas ménagée dans ces feuilles, ils eurent le crédit de les faire ſupprimer. Elles reparurent en 1749, ſous un autre titre. C'eſt au commencement de cette année que Freron publia ſes *Lettres ſur quelques Ecrits de ce tems*, qui renfermant une critique auſſi vive que piquante, ne plurent pas davantage à un grand nombre d'écrivains, que celles de la *Comteſſe*. Elles furent quelquefois interrompues; & ce fut preſque toujours au regret du public, qui aime à s'amuſer des critiques & de ceux qui en ſont l'objet. Après avoir publié 13 vol. de ce journal, l'auteur le fit paroître en 1754, ſous le titre d'*Année Littéraire*, & il en a publié régulièrement 8 vol. par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, juſqu'à ſa mort arrivée en mars 1776. Beaucoup d'eſprit naturel, de la gaieté, un goût ſûr, un tact fin, le talent de préſenter les défauts d'un ouvrage avec agrément : telles furent les qualités de ce redoutable journaliſte. De la partialité, une malignité quelquefois trop marquée, de la précipitation dans les jugemens : tels furent ſes défauts. Il avoit des mœurs douces, & ſa ſociété étoit facile & enjouée; mais le reſſentiment des injuſtices le rendit quelquefois injuſte. Ses autres ouvrages ſont : I. Un recueil d'*Opuſcules* en 3 vol. in-12, parmi leſquels on trouve des Poéſies qui ne ſont pas ſans mérite. L'*Ode ſur la Bataille de Fontenoi* eſt une des meilleures qui aient paru depuis Rouſſeau. II. *Les Amours de Vénus & d'Adonis*, in-12, 1748 : brochure traduite de l'italien du cavalier Marini. Freron étoit très-peu conſéquent dans l'attachement qu'il affichoit pour les bonnes mœurs. Diverſes analyſes qu'on voit dans l'*Année Littéraire*, en ſont une autre preuve. III. Il travailla pendant quelque tems au *Journal étranger*. Il l'abandonna pour s'occuper entiérement de ſon *Année Littéraire*, dont le privilege a été continué à ſa veuve.

FRESNAYE, (Jean Vauquelain de la) d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, enſuite lieutenant-général, & préſident au préſidial de cette ville, y mourut en 1606, à 72 ans. C'eſt le premier poëte François qui ait fait des ſatyres. Celles de la Freſnaye, plus ſenſées que plaiſantes, n'ont ni l'énergie, ni le piquant de Regnier; & par conſéquent ſont moins lues par les François, naturellement amis du ſel & de l'épigramme. On a encore de la Freſnaye: I. Un *Art Poétique* qu'on ne lit plus, & qu'on ne doit plus lire, parce que ce qu'il y a de bon, ſe trouve ailleurs, & que le reſte n'eſt qu'un recueil de préceptes triviaux, verſifiés foiblement. II. Un Poëme intitulé: *Pour la Monarchie de ce Royaume contre la Diviſion*, ouvrage d'un zélé patriote. III. Deux livres d'*Idylles*, & trois autres d'*Epigrammes*, d'*Epitaphes* & de *Sonnets*. Toutes ces Poéſies ont été recueillies par lui-même, in-8°., 1605, à Caen. Il étoit pere de des Iveteaux. *Voyez* ce mot.

FRESNE, Abraham-Alexis Quinault du) naquit d'une famille attachée au théâtre depuis long-tems. Il étoit d'un caractere extrêmement hautain, comme Baron. Il diſoit modeſtement, en parlant de lui: » On me croit heureux: erreur » populaire! Je préférerois à » mon état celui d'un gentil- » homme, qui mangeroit tran- » quillement douze mille livres » de rente dans ſon vieux châ- » teau ». Du Freſne étoit ſi glorieux, qu'il parloit à peine à ſes domeſtiques; & lorſqu'il étoit queſtion de payer un fiacre ou un porteur de chaiſe, il ſe contentoit de faire un ſigne, ou de dire d'un air dédaigneux: *Qu'on paie ce malheureux.* « Ce » n'eſt du reſte pas à ces mimes » qu'il faut s'en prendre, dit » un auteur, s'ils ſont pleins » d'inſolence & d'orgueil; mais » à l'engouement du public qui » leur fait perdre la tête par des » applaudiſſemens exagérés, » & par des richeſſes qui les » mettent de niveau avec les » plus grands ſeigneurs» (*voyez* BARON, ESOPUS, GARRICK, ROSCIUS). Cet hiſtrion eſt mort en 1767.

FRESNE, *voy.* CANGE (Du).

FRESNE, *voyez* FORGET.

FRESNOY, (Charles-Alfonſe du né à Paris en 1611, d'un pere apothicaire, fut deſtiné à la médecine par ſes parens, à la poéſie & à la peinture par la nature. Les beaux-arts l'emporterent ſur la pharmacie, malgré les mauvais traitemens que ſa famille lui fit eſſuyer. Il prit d'abord des leçons de deſſin chez Perrier & chez Vouet. De cette école il paſſa dans celle d'Italie, ſans autre ſecours pour vivre que ſon pinceau. Du Freſnoy fut obligé, pour ſubſiſter, de peindre des ruines & des morceaux d'architecture. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura juſqu'à la mort, vint le trouver à Rome, & l'aida à ſe tirer de l'indigence. Chaque jour étendoit la ſphere de ſes connoiſſances; il étudioit Raphaël & l'antique, & à meſure qu'il avançoit dans la théorie de ſon art, il écrivoit ſes remarques en vers latins pour s'aider dans la pratique. De ces ob-

ſervations raſſemblées, naquit ſon Poëme : *De Arte Graphica*, De l'Art de la Peinture : production admirable pour les préceptes ; mais dénuée d'ornemens & de graces, & très-inférieure, pour la pureté & l'élégance du ſtyle, au Poëme latin de l'abbé de Marſy, ſur le même ſujet. Du Freſnoy prenoit tour-à-tour la plume & le pinceau. Il approche du Titien pour le coloris, & de Carrache pour le deſſin. Ses tableaux & ſes deſſins ne ſont pas communs. Il mourut en 1665, chez un de ſes freres, dans le village de Villiers-le-Bel, à 4 lieues de Paris. Son *Poëme ſur la Peinture* a été traduit en françois par Roger de Piles en 1789. Il en a paru une traduction libre en vers, par M. Renou, avec des remarques. La meilleure édition de ce Poëme eſt celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de le Clerc, in-12.

FRESNOY, *voy.* LENGLET (Nicolas).

FRESNY, (Charles-Riviere du) né à Paris en 1648, paſſoit pour petit-fils de Henri IV, & lui reſſembloit. Il joignoit à un goût général pour les arts, des talens particuliers pour la muſique & le deſſin. Sans crayon, ſans pinceau, ſans plume, il faiſoit des tableaux charmans. Il excelloit ſur-tout dans l'art de diſtribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, & le privilege d'une manufacture de glaces. Du Freſny, extrêmement prodigue, le céda pour une ſomme médiocre. Il ſe fit rembourſer en même tems une rente viagere de 3000 livres, que Louis XIV avoit ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince diſoit : *Il y a deux hommes que je n'enrichirai jamais*, du Freſny & Bontems. C'étoient ſes deux valets-de-chambre, & preſque auſſi diſſipateurs l'un que l'autre. Du Freſny quitta la cour, après avoir vendu toutes ſes charges. Ses ouvrages ont été recueillis en 1731, en 6 vol. in-12. Ils renferment : I. Ses *Pieces de Théâtre*. II. Des Cantates, qu'il a miſes lui-même en muſique. III. Pluſieurs Chanſons. IV. Les *Amuſemens ſérieux & comiques*, petit ouvrage ſouvent réimprimé, & plein de peintures vives & plaiſantes de la plupart des états de la vie. V. Des *Nouvelles hiſtoriques*, &c. On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée & ſinguliere.

FREY, (Jean-Cécile) né à Keiſerſtul, profeſſa la philoſophie au college de Montaigu à Paris, & y mourut de la peſte l'an 1631. Ses ouvrages latins de Philoſophie furent imprimés en cette ville, in-8°, 2 vol. ; le 1*er.* en 1645, le 2*e.* en 1646. On trouve dans celui-ci quelques écrits de médecine, ſcience en laquelle il avoit été paſſé docteur.

FREY, *voyez* NEUVILLE.

FREY, (Jean-Jacques) né à Lucerne, le 17 février 1681, fut l'un des plus célebres graveurs de ſon temps, vécut longtems à Rome, & y mourut le 12 janvier 1751. Il a gravé d'après les plus grands maîtres, tels que Raphaël, le Guide, le Dominiquin, Annibal Carrache, Carlo Maratti, le Pouſſin. Son burin eſt vif & expreſſif.

Le Recueil de ſes gravures forme deux gros vol. in-fol.

FREZIER, (Amédée-François) né à Chamberi en 1682, d'une famille diſtinguée dans la robe, originaire d'Ecoſſe, vint à Paris pour étudier la juriſprudence : mais les mathématiques ayant plus d'attrait pour lui, il s'y livra entiérement, & entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies Eſpagnoles, au Pérou & au Chili en 1711, & employa ſon talent pour les fortifications à Saint-Malo, à St-Domingue en 1719, à Landau en 1728. Ce fut auſſi cette même année qu'il reçut la croix de S. Louis, & qu'il ſe maria. Il parvint enſuite au grade de lieutenant-colonel, & enfin de directeur de toutes les fortifications de la Bretagne. Il mourut en 1772, à l'âge de 92 ans. Nous avons de lui divers ouvrages : I. *Traité des Feux d'Artifice*, 1747, in-8°. II. *Voyage de la Mer du Sud*, 1716, in-4°, & 2 vol. in-12, 1717. III. *Théorie & Pratique de la coupe des Pierres & des Bois*, Strasbourg, 1769, 3 vol. in-4°. Il donna l'abrégé de ce livre, ſous le titre d'*Elémens de Stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8°.

FREZZI, (Fréderic) évêque de Foligno ſa patrie, avoit été Dominicain : il fut décoré de la mitre par Boniface IX en 1403, aſſiſta au concile de Piſe en 1409, & mourut en 1416 à Conſtance, pendant la tenue du concile. Il eſt auteur d'un poëme fort eſtimé des Italiens, intitulé : *Il Quadriregio*, ou *les Quatre Regnes de la vie de l'Homme ;* le 1*er.* regne eſt celui de *Cupidon*, le 2*e.* celui de *Satan*, le 3*e.* celui des *Vices*, & le 4*e.* celui de *Minerve* ou de la *Vertu*. Il fut imprimé pour la premiere fois à Foligno en 1481, in-fol., & cette édition eſt rare & recherchée. La derniere & la meilleure eſt celle de Foligno 1725, 2 vol. in-4°. Quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à Frezzi, pour le donner à Nicolas Malpigli, Bolonois ; mais les meilleurs bibliographes d'Italie ſoutiennent qu'il eſt certainement de Frezzi.

FRIART *ou* FRÉAR, *voyez* CHAMBRAY (Roland).

FRIBURGER, *voyez* GERING.

FRISCHE, (Dom Jacques du) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Sèez en 1641, donna en 1686 & 1690, avec Dom Nicolas le Nourri, une nouvelle édition de *S. Ambroiſe*, accompagnée de ſavantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit auſſi la *Vie de S. Auguſtin*, qui ſe trouve à la tête des Œuvres de ce ſaint docteur; il y travailla avec Dom Vaillant ſur les Mémoires de l'abbé de Tillemont. Dom Friſche travailloit à une nouvelle édition de *S. Grégoire de Nazianze*, lorſqu'il mourut à Paris en 1693, avec la réputation d'un ſavant vertueux.

FRISCHLIN, (Nicodême) né à Balingen, dans le duché de Wittemberg, en 1547, ſe tua en 1590, à 43 ans, en voulant ſe ſauver d'une tour où ſes vers l'avoient fait enfermer. Il avoit beaucoup de talent pour la poéſie. On a de lui ſeize livres d'*Elégies*, ſept *Comédies*, deux *Tragédies*, &c. Sa comédie de

Rebecca lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe voulut lui donner solemnellement à la diete de Ratisbonne. Il étoit partisan de Ramus : ses Écrits en matiere grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur *Callimaque*, *Aristophane*, *Virgile*, *Perse*, &c, qu'il a ou traduits, ou éclaircis par des notes. Ses *Œuvres Poétiques* parurent en 4 vol. in-8°, 1598 à 1607.

FRISCHMUTH, (Jean) né en 1619 à Wertheim, dans la Franconie, fut recteur, puis professeur des langues à Iene, où il mourut en 1687. On a de lui : I. Des Explications de plusieurs endroits difficiles de l'Ecriture-Sainte, dont quelques-unes sont assez heureuses. II. Plus de LX *Dissertations*, in-4°, *philologiques & théologiques*, sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

FRIZON, (Pierre) du diocese de Rheims, d'abord Jesuite, ensuite grand-maître du college de Navarre, & docteur de Sorbonne, mort en 1651, laissa : I. Une Histoire des cardinaux François, sous le titre de *Gallia Purpurata*, 1638, in-folio, ouvrage très-estimé d'abord, mais qui perdit quelque chose de son crédit, lorsque Baluze en eut dévoilé les bévues dans son *Anti-Frizonius*. II. Une *Edition de la Bible de Louvain*, avec les moyens de discerner les Bibles Françoises catholiques, d'avec les hérétiques, 1621, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas FRIZON, Jésuite Lorrain, mort au commencement de ce siecle, après avoir publié : I. *La Vie du Cardinal Bellarmin*, Nancy, 1708, in-4°. II. *La Vie du vénérable Jean Berchmans*, in-8°. III. *Abrégé des Méditations du P. Louis du Pont*, Châlons, 1712. Cet Abrégé est très-bien fait ; on en a donné une nouvelle édition en 1786, à Paris, chez Nyon, 4 vol. in-12.

FROBEN, (Jean) célebre imprimeur d'Hammelburg dans la Franconie, alla exercer sa profession à Bâle. Il fut le premier en Allemagne qui eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, & du discernement dans le choix des auteurs. Il publia les ouvrages de S. Jerôme, de S. Augustin, d'Erasme, qui vint lui-même à Bâle, attiré par sa réputation. Ces trois impressions sont les plus correctes de toutes celles de Froben. Il se proposoit de mettre au jour les Peres Grecs, lorsqu'il mourut en 1527 d'une chute. Son fils & son gendre soutinrent son nom avec honneur.

FROBISHER, *voyez* FORBISHER.

FRODOARD, *voyez* FLODOARD.

FRŒLICH, (Guillaume) né à Soleure en Suisse, servit avec beaucoup de zele & de gloire les rois François I, Henri II & Charles IX, & commanda, en qualité de colonel, plusieurs régimens Suisses au service de ces princes, & mourut à Paris en 1562, après 40 ans de service. On lui éleva un mausolée dans l'église des grands Cordeliers. Frœlich étoit zélé pour la Religion Catholique, autant que pour le service militaire. Il quitta sa patrie, lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs. Brantôme &

de Thou font un grand éloge de ce brave officier.

FRŒLICH, (Eraſme) né à Gratz en Styrie en 1700, entra chez les Jéſuites en 1716. Il profeſſa les belles-lettres & les mathématiques à Vienne, où il eut occaſion de ſuivre ſon inclination pour la connoiſſance des médailles. Il mourut en 1758. Nous avons de lui : I. *Quatuor tentamina in re nummariâ*, Vienne, 1737, in-4°, réimprimés en 1750. II. *De figurâ Telluris*, Paſſau, 1757, in-4°. III. *Annales rerum & Regum Syriæ*, 1751, in-fol. IV. Des *Diſſertations* ſur des médailles particulieres, parmi leſquelles on diſtingue *Familia Vaballathi nummis illuſtrata*, 1762, in-4°, &c.

FROIDMONT, (Libert) *Fromondus*, né à Hacourt, village du pays de Liege, en 1585, docteur, interprete-royal de l'Ecriture-Sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de S. Pierre de cette ville en 1653. Deſcartes & Janſenius étoient ſes amis; il publia l'*Auguſtinus* du dernier avec Henri Calenus, chanoine & enſuite archidiacre de Malines, & évêque de Ruremonde : ſervice dont on doit leur ſavoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître (*voyez* CALENUS & JANSENIUS). On a de Froidmont : I. Un *Commentaire* latin *ſur les Epîtres de S. Paul*, 2 tom. in-fol., 1670. C'eſt proprement un abrégé de celui d'Eſtius. II. Des *Commentaires ſur les Cantiques des Cantiques & ſur l'Apocalypſe*, peu utiles, & qui ſe reſſentent des erreurs qu'il avoit adoptées. III. *Vincentii lenis Theriaca*, contre les Peres Petau & Deſchamps, Jéſuites. Ce dernier ouvrage eſt polémique. On a encore de lui dans le même genre, avec des titres bizarres & ridicules : la *Lampe de S. Auguſtin ;* les *Mouchettes de la Lampe ; Colloque en rimes entre S. Auguſtin & S. Ambroiſe ;* ces écrits ſont en latin.

FROILA, *Ier.* de ce nom, roi d'Eſpagne, à Oviédo, à Léon & dans les Aſturies, étoit fils d'Alfonſe I, & commença de régner l'an 757. Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume, & s'oppoſa aux courſes des Maures. Depuis il remporta, l'an 760, une célebre victoire ſur Omar prince des Sarraſins en Galice, & tua 54 mille de ces barbares. Froila ſouilla ſa gloire par le meurtre de ſon frere Vimazan ; meurtre vengé bientôt après par Aurele ſon autre frere, qui lui ôta le trône & la vie en 768.

FROILA II, frere d'Ordogno, roi de Léon en Eſpagne, lui ſuccéda l'an 923, parce que les enfans de ſon frere n'étoient pas en état de régner. Il ne ſut imiter ſon prédéceſſeur que dans ce qu'il avoit fait de mal. A ſon exemple il fit mourir les enfans d'un grand ſeigneur de Caſtille, nommé Don Oſmond. Cette action acheva de révolter les Caſtillans. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigerent en eſpece de république, & firent choix de deux magiſtrats ſouverains pour les gouverner. Froila mourut de la lepre en 925, après avoir régné un peu plus d'un an.

FROILA, *voyez* FRUELA.

FROISSARD *ou* FROIS-

SART, (Jean) naquit à Valenciennes en 1337. Un esprit vif & inquiet ne lui permit pas de se fixer long-tems aux mêmes occupations & aux mêmes lieux. Il aimoit la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chere, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. On croit qu'il finit ses jours à Chimay, où il étoit chanoine & trésorier, vers 1402. Froissard étoit poëte & historien; mais il est plus connu sous cette derniere qualité, que sous la premiere. Sa *Chronique* a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition & une des moins communes, est celle de Lyon, in-fol. en 4 vol., 1559. Elle s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Jean Sleidan l'a abrégée. Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1467. On y trouve, dans un détail très-circonstancié, & même quelquefois jusqu'à la minutie, les événemens les plus considérables arrivés de son tems en Europe. On prétend qu'il y a un Manuscrit de sa Chronique à Breslaw, plus fidele que tous les imprimés. On a encore de lui plusieurs Pieces de Poésie, parmi lesquelles on distingue ses *Pastourelles*, un peu trop libres pour les productions d'un chanoine. Froissard fut un des premiers qui mit en vogue la *Ballade*.

FROLAND. (Louis) avocat au parlement de Rouen, mort en 1746, exerça sa profession à Paris, & y fut singuliérement consulté sur la Coutume de Normandie qu'il possédoit très-bien. On a de lui quelques ouvrages de droit, relatifs à la Coutume de son pays. I. *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles, situés en Normandie*, 1722, in-4°. II. *Mémoires concernant les Statuts*, 1729, 2 vol. in-4°. III. *Mémoires sur le Sénatusconsulte Velleïen*, 1722, in-4°. IV. — *sur la Comté-Pairie d'Eu*, in-4°.

FROMAGEAU, Germain) Parisien, docteur de Sorbonne, succéda à Delamet dans la décision des cas de conscience. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, & sa charité, à accepter l'emploi héroïque d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça long-tems avec beaucoup de zele. Il mourut en Sorbonne l'an 1705, laissant grand nombre de Décisions de cas de conscience, recueillies avec celles de son prédécesseur en 2 vol. in-fol., à Paris, 1732.

FROMAGET, (N.) mort en 1759, poëte médiocre, donna quelques Romans, & quelques Opéra-comiques déjà presqu'oubliés.

FROMENTHAL, (Gabriel Berthon de) juge-mage du Puy-en-Velay, mort vers 1762, fut l'oracle de son pays par son savoir, & ne fut pas moins estimé pour son intégrité. Ses *Décisions de Droit Civil, Canonique & François*, 1740, in-fol., sont consultées de tous les jurisconsultes.

FROMENTIERES, (Jean-Louis de) évêque d'Aire, étoit du Mans. Il prêcha l'Avent devant Louis XIV en 1672, & le Carême en 1680, & toujours avec succès. Eleve du P. Senaut de l'Oratoire, il mit comme lui, dans ses *Sermons*, de l'élévation & de la solidité. Quoi-

qu'il eût défendu en mourant de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. Cet orateur, plus attentif au fond des choſes qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance & la pureté du langage. Il mourut en 1684, extrêmement regretté de ſon dioceſe, malgré les réformes qu'il y avoit introduites.

FROMOND, *voyez* FROIDMONT.

FRONSAC, *voyez* MAILLÉ-BREZÉ.

FRONSPERG, (George, comte de) d'une maiſon illuſtre du Tirol, naquit en Suabe à Mindla, près de Memminghen. C'étoit un homme d'une valeur & d'une force extraordinaires. Il ſervit deux fois l'empereur Charles V en Italie, avec beaucoup de gloire, particuliérement à la bataille de Pavie; mais ſes emportemens allerent juſqu'à la fureur contre l'Egliſe Romaine. Fronſperg étoit Luthérien; & au fanatiſme d'un hérétique, il joignit la férocité d'un ſoldat. Ayant levé des troupes pour l'empereur contre le pape Clément VII, il fit publier qu'il enrichiroit ceux qui le ſuivroient, des dépouilles de Rome. Les Luthériens accoururent en foule pour s'enrôler ſous ſes enſeignes; & ſur l'eſpérance du ſac de Rome, ils ſe contenterent d'un écu par tête. Fronſperg ayant formé une armée d'environ 18,000 hommes, ſe mit en marche au mois d'octobre pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordeau tiſſu d'or & de ſoie, qu'il portoit en écharpe à la vue de tout le monde. Il diſoit à ceux qui lui en demandoient la raiſon, *que c'étoit pour traiter le pape comme les Ottomans traitoient leurs freres.* Ce barbare joignit l'armée du duc de Bourbon ſur la fin du mois de janvier 1527: mais il n'alla pas juſqu'à Rome; car pendant que les troupes étoient dans le Bolonois, il fut frappé d'une apoplexie, dont il mourut à Ferrare ſur la fin du mois de mars.

FRONTEAU, (Jean) chanoine-régulier Génovefain, & chancelier de l'univerſité de Paris, naquit à Angers en 1614, enſeigna la philoſophie & la théologie, s'attacha pendant quelque tems au parti des anticonſtitutionnaires, & fut exilé dans un prieuré de l'Anjou. Ayant quitté l'eſprit de parti, il revint à Paris & fut fait curé de la paroiſſe de Ste Magdelene à Montargis, où il mourut dix jours après ſa priſe de poſſeſſion en 1662. On a de lui divers ouvrages: I. *De diebus feſtivis*, in-fol., dans le *Kalendarium Romanum*, Paris, 1652, in-8°. II. *Antitheſes Auguſtini & Calvini*, 1651, in-16. III. *Epiſtolæ de origine parochiarum, de jure epiſcoporum, de priſcorum chriſtianorum moribus, de ſigno crucis. Annotata in Romanum Kalendarium*, &c.: la meilleure édition eſt celle de Vérone, 1733, in 8°. IV. Des *Diſſertations* pour prouver que l'Imitation de J. C. eſt de Thomas à Kempis, & non pas de Gerſon ni de Gerſen (*voyez* AMORT). V. Une édition des *Œuvres d'Ives de Chartres*, Paris, 1647, in-fol., accompagnée de remarques ſavantes & judicieuſes, & d'une Vie de ce pieux docteur. Le P. Fronteau poſſédoit neuf lan-

gues ; ce fut lui qui dreſſa la belle bibliotheque de Ste. Genevieve. Sa piété étoit auſſi ſolide qu'affectueuſe, & ne lui permit pas de reſter long-tems dans un parti qui n'en avoit que les dehors, & qui dans le dedans nourriſſoit l'orgueil de la rebellion contre l'Egliſe.

FRONTIN, (*Sextus-Julius Frontinus*) brave guerrier & ſavant juriſconſulte Romain, fut préteur l'an 70 de J. C. & enſuite conſul. Veſpaſien l'envoya en 78 contre les Anglois, & il les battit pluſieurs fois. La lecture des auteurs militaires, Grecs & Romains, perfectionna beaucoup ſes connoiſſances ſur l'art de la guerre. Il a laiſſé quatre livres de *Stratagêmes*, écrits, à ce qu'on croit, ſous Domitien, & imprimés avec les autres auteurs qui ont traité de l'art militaire ; Weſel, 1670, 2 vol. in 8° ; & ſéparément, Leyde, 1731, in-8° ; & Paris, ſans notes, 1763, in-12. Ils ſont traduits en françois avec Polyen, 1770, 3 vol. in-12. C'eſt l'ouvrage d'un capitaine, autant que d'un ſavant. L'expédition d'Angleterre l'avoit encore plus inſtruit que ſes lectures. Nerva lui donna l'intendance des eaux & des aqueducs de Rome, ſur leſquels il compoſa un ouvrage en deux livres, imprimé à Bâle & à Florence. Son traité *De qualitate agrorum*, vit le jour à Paris par les ſoins de Turnebe, avec les autres auteurs qui ont écrit ſur les Limites. On a encore de lui un petit livre : *De coloniis*. Ses livres : *De ſcientiâ militari*, qu'il avoit dédiés à Trajan, ſont perdus.

FRONTO, (Marcus-Cornelius) rhéteur latin, eut pour diſciples L. Verus & Marc-Aurele, qui fit ériger une ſtatue à ſon maître, & qui le nomma conſul. Son éloquence n'étoit pas fleurie, mais elle étoit noble & majeſtueuſe, & reſpiroit une certaine gravité auſtere : quelques-uns diſent que, pour cette partie, il étoit l'émule de Cicéron.

FRONTO, (Marcus-Julius) conſul l'an 96 de J. C., oſa s'écrier en plein ſénat, en parlant des abus qui ſe gliſſoient dans la punition des délateurs : « Il » eſt dangereux d'être gouverné par un prince ſous qui » tout eſt défendu (il vouloit » parler de Néron) ; & encore » plus dangereux de l'être par » un prince ſous qui tout eſt » permis ». Ces dernieres paroles tomboient ſur la facilité de Nerva, qui remédia bientôt aux déſordres dont elle avoit été la ſource.

FRONTO DUCÆUS, *voy.* DUC.

FROUMENTEAU, (Nicolas) écrivain du ſeizieme ſiecle. Ses ouvrages ſur le rétabliſſement des finances ſous le malheureux regne de Henri III, ſont encore recherchés malgré leur ſtyle ſuranné, par la candeur, la bonhommie & les vues utiles qui y regnent. Le premier eſt intitulé : *Secret des Finances de France*, in-8°, 1581 ; le ſecond, *Cabinet du Roi de France*, 1582, in-8°. Ce dernier ouvrage contient des infamies qui font preſqu'oublier les bonnes obſervations qui y ſont mêlées.

FRUCTUEUX, (S.) évêque de Tarragone, ſouffrit le martyre en 259, par ordre

d'Emilien, gouverneur de cette ville.

FRUCTUEUX, (S.) archevêque de Brague au septieme siecle, se retira dans une solitude & y bâtit un monastere qu'il nomma *Complutum*, parce qu'il le consacra à Dieu, sous l'invocation des saints Justin & Pasteur, martyrs de Complute (aujourd'hui Alcala de Hénarez, dans la Castille. Malgré l'amour qu'il avoit pour la retraite, ses vertus l'éleverent à l'épiscopat. On l'ordonna d'abord évêque de Dume; & en 656, le 10e. concile de Tolede le plaça sur le siege archiépiscopal de Brague. Il mourut en 665, après avoir édifié le monde & comme évêque & comme religieux. Ses reliques sont à Compostelle. On a encore deux regles, dont il est l'auteur. La premiere est dite de *Complute*; parce qu'elle étoit particuliere à l'abbaye de ce nom. La seconde, appellée *Regle commune*, s'observoit dans les autres communautés d'hommes & de femmes, dont il étoit fondateur. Sa *Vie*, écrite par un auteur contemporain, se trouve dans Bollandus, Mabillon & Bulteau.

FRUELA *ou* FROILA, usurpateur du royaume de Léon, vers le milieu du neuvieme siecle, étoit fils du roi Veremond, & comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir sans envie la couronne sur le tête d'Alfonse III, son neveu, qui avoit succédé à Ordogno, & qui par ses belles qualités étoit digne de régner: il se fit proclamer roi dans cette province. Alfonse, dont la prudence ne s'étendoit pas jusqu'à soupçonner de trahison ceux qui lui étoient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de Fruela, qui venoit se présenter devant Oviédo avec une armée assez forte; mais bientôt après il trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur, & de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

FRUGONI, (Charles-Innocent) poëte Italien, né à Genes le 21 novembre 1692, entra dans l'ordre des clercs réguliers Somasques, & enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années. Il se dégoûta en suite de son état, sollicita & obtint du pape la permission de quitter son ordre. Il étoit prêtre, & vécut le reste de sa vie à Parme, où l'infant Don Philippe l'honoroit de son estime. Il y mourut en 1768. La collection de ses poésies, fort estimées des Italiens, a paru à Parme en 1777, en 9 vol. in-8°.

FRUMENCE, (S.) apôtre de l'Ethiopie, étoit Tyrien. Etant allé dans l'Ethiopie avec Edesse son frere & Mérope, marchand & philosophe de Tyr, les deux freres plurent tellement par leur sagesse & leur science au roi, qu'il en fit ses favoris; il fit Edesse son échanson, & Frumence son trésorier. Frumence se servit de son crédit pour établir la Religion Chrétienne dans l'Ethiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par S. Athanase. Le Christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ces peuples reconnoissent qu'ils sont principalement redevables à S. Fru-

mence de leur conversion au Christianisme. Ils tomberent depuis dans l'hérésie d'Eutychès, & encore aujourd'hui ils ne reconnoissent qu'une nature en Jesus-Christ. Dans le 16e. siecle leur roi envoya une ambassade au pape Clément VII. Il se forma des missions dans leur pays. Grégoire XIII leur envoya des Jésuites; les succès répondirent d'abord à leurs travaux, mais ne se soutinrent pas : ces missionnaires furent martyrisés en 1670.

FRUTER, *ou plutôt* FRUITIERS, (Luc) *Fruterius*, critique, né en 1541 à Bruges, vint à Paris en 1566, & y mourut ayant à peine 25 ans. Il étoit ami de Muret & de plusieurs autres savans. On a de lui quelques Ouvrages, 1584, in-8°, bien écrits en latin, & qui promettoient beaucoup à la république des lettres. Quoique très-jeune, il avoit le jugement aussi sain que les vieillards les plus expérimentés.

FUCHSIUS, *voyez* FUSCH.

FUENTE, *voyez* PONCE DE LA FUENTE.

FUESLIN, (Jean-Conrad) né à Zurich en 1704, fut ministre à Veltheim en 1744, & mourut en 1775. On a de lui : I. *Thesaurus Historiæ Helveticæ*, Zurich, 1735, in-fol.; c'est un recueil des historiens latins de la Suisse. II. Un *Abrégé de l'Histoire de la Suisse* à la suite de *Helvetiorum Republica* de Simler, Zurich, 1734. Son fanatisme contre la Religion Catholique perce par-tout où il a trouvé occasion de le montrer.

FUET, (Louis) célebre avocat au parlement de Paris, mort en 1739, âgé d'environ 50 ans, est auteur d'un *Traité* estimé *sur les Matieres Bénéficiales*, 1723, in-4°. Rousseau de Lacombe l'a redonné sous le titre de *Jurisprudence Canonique*, in-fol, 1771, après l'avoir rectifié & augmenté.

FUGGER, (Ulric) né à Ausbourg d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape Paul III, & se fit ensuite protestant. Il faisoit des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Il se retira à Heidelberg, où il mourut en 1584, à 58 ans. Il légua sa bibliotheque, qui étoit très-belle, à l'électeur Palatin. C'est le seul individu de cette famille célebre qui ait abandonné la Religion Catholique. Il arriva même contre son intention, qu'il rendit grand service à cette Religion en destinant 1000 florins pour une œuvre pieuse, & engageant ses parens à en faire autant; car cette somme, beaucoup accrue, servit ensuite à la fondation du magnifique college de S. Sauveur à Ausbourg, un de ceux qui furent les plus utiles à l'Eglise Catholique en Allemagne. Les Jésuites l'occupent encore après leur suppression, en 1791, & il en sort une multitude d'ouvrages contre les erreurs & les faux docteurs du tems. On peut voir sur ce sujet; *Origo collegii S. J. ad sanctum Salvatorem. A. V. Fuggerianæ pietatis monumentum*; Ausbourg, 1786, 1 vol. in-8°.

FULBERT, évêque de Chartres en 1016, chancelier de France, suivant quelques-uns, avoit

avoit été disciple de Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II. Il passa d'Italie en France, & fit des leçons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1028, regardé comme le prélat de son tems qui connoissoit le mieux l'ancienne discipline, & qui la faisoit observer avec le plus d'exactitude. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1608, in-8°. On peut voir dans ses Epîtres combien il étoit considéré de tous les princes de son tems. Elles sont d'ailleurs bien écrites, & surtout fort utiles pour l'histoire, la discipline & les usages de son siecle. Ses autres ouvrages sont des Sermons, des Hymnes, des Proses; mais ce ne sont pas les plus précieuses parties de ses Œuvres.

FULGENCE, (*S. Fabius Claudius Gordianus Fulgentius*) né à Lepté dans la Bizacene, province d'Afrique, vers 468, de parens nobles, quitta le monde où il auroit pu briller par ses talens, pour s'enfermer dans un monastere. Il devint le pere d'une grande communauté en 494, fut ordonné prêtre à Rome en 500. On le tira de sa solitude, pour l'élever sur le siege de Ruspe en Afrique, en 508. Son zele contre l'arianisme déplut à Trasimond, roi des Vendales, qui l'exila en Sardaigne. Hilderic, successeur de ce prince barbare, le rappella en 523. Son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil il avoit composé plusieurs ouvrages. Le P. Sirmond en a publié quelques-uns, Paris, 1684, in-4°.: car nous n'avons pas tous ceux qui sont sortis de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent est son traité *De la Prédestination & de la Grace*, en 3 livres. Il y défend avec zele la doctrine de S. Augustin. Il mourut en 533, après avoir fait des biens infinis en Afrique par une science profonde, unie à une rare vertu.

FULGENTIUS-PLANCIADES, (*Fabius*) est auteur de trois *Livres de Mythologie*, publiés à Amsterdam, en 1681, 2 vol. in-8°; avec Julius-Hyginius, Lactancius-Placidus & Albricius, par Muncker, sous le titre de *Mythographi latini*. Il étoit, dit-on, évêque de Carthage dans le 6e. siecle. Nous avons de lui aussi un traité curieux : *De priscis vocabulis latinis*, Paris, 1586, in-4°.

FULGOSE *ou* FREGOSE, (Raphaël) enseigna vers l'an 1438, le droit avec réputation à Pavie & à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages, peu lus, même par les jurisconsultes. — Il y a un autre FULGOSE ou FREGOSE, (Baptiste) qui fut doge de Genes sa patrie, en 1478. *Voyez* FREGOSE (Baptiste).

FULLER, (Nicolas) de Southampton, fut successivement secrétaire de Robert Horn, évêque de Wincheſter, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, & recteur de Waltham. Il mourut à Aldington en 1623. On a de lui : I. *Miscellanea theologica & sacra*, Londres, 1617, in-4°. II. Un *Appendix* à cet ouvrage, Leyde, 1622, in-8°. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédoit très-bien les langues orientales.

FULLER, (Thomas) hiſtorien Anglois, né en 1608, fut miniſtre en différens endroits, chanoine de Salisbury, prédicateur à Londres. Le zele qu'il montra pour Charles I l'expoſa à des tracaſſeries de la part de l'uſurpateur qui le dépouilla de ſes emplois; il fut enſuite réintégré dans ſon canonicat de Salisbury, où il mourut le 16 août 1661. On lui doit: I. *Deſcription de la Paleſtine & des régions adjacentes, & des choſes mémorables y arrivées ſous l'Ancien & le Nouveau Teſtament*, Londres, 1662, in-fol., en anglois. Il s'y montre habile critique. II. *Hiſtoire de l'Egliſe depuis J. C. juſqu'en* 1648, Londres, 1655, in-fol. On comprend qu'elle n'eſt pas exempte de préjugés, ſur-tout quant aux derniers tems. III. *Hiſtoire des Croiſades*, Cambridge, 1651, in-fol. IV. *Vies des Hommes illuſtres d'Angleterre*, 1662, in-fol. V. *De la Vie des Théologiens modernes*, 1651, in-4°. VI. *Des Sermons & des Livres de controverſe.* Tout ce qu'il a écrit eſt en anglois.

FULRADE, abbé de Saint-Denys en France, archichapelain du roi Pepin, mort en 784, ſe diſtingua par ſa piété, par ſes talens & ſa capacité dans les affaires & les négociations importantes dont il fut chargé. Il ſut mériter la confiance des princes & des papes. Etienne II lui accorda divers privileges pour ſon abbaye de Saint-Denys, où il logea lorſqu'il vint en France ſolliciter du ſecours auprès de Pepin contre Aſtolfe. *Voy.* ETIENNE II.

FULVIE, dame Romaine, de la famille Fulvia qui donna tant de grands capitaines à la république, mariée d'abord au ſéditieux Clodius, enſuite à Curion, enfin à Marc-Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle étoit auſſi vindicative que ſon mari. Lorſqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle perça ſa langue avec un poinçon d'or, & joignit à cet outrage toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. Antoine l'avoit quittée pour Cléopatre, dont il étoit éperdument amoureux: elle voulut qu'Auguſte vengeât cet affront; mais n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, & les fit prendre à Lucius-Antoine, frere de ſon mari. Auguſte ayant été vainqueur, elle ſe retira en Orient, fut très-mal reçue par Antoine, & en mourut de douleur à Sicyone, l'an 40 avant Jeſus-Chriſt.

FULVIUS NOBILIOR, (Servius) de l'illuſtre famille Fulvia, dont nous venons de parler, fut élevé au conſulat l'an 255 avant J. C., avec *Emilius Paulus.* Ils ſignalerent leur adminiſtration par des victoires & des malheurs. Ayant appris l'infortune de Regulus, fait priſonnier en Afrique, ils y allerent pour ſoutenir la réputation des armes Romaines. Ils chaſſerent les Carthaginois qui aſſiégeoient Clupea; & après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage, avec près de 200 navires. *Marcus* FULVIUS NOBILIOR, petit-fils du conſul, fut envoyé l'an 189 avant J. C. en Eſpagne, & y rendit de grands ſervices à la république. Il fut auſſi honoré du conſulat l'an 193. Il ſe

distingua par la prise d'Ambracie, près du golphe de Larta, & obligea les Etoliens de demander la paix. — Il y eut du tems d'Auguste un sénateur nommé FULVIUS, qui ayant eu la foiblesse de dire à sa femme un secret important, que l'empereur lui avoit confié & qui fut divulgué sur le champ, se donna la mort de regret. Sa femme suivit cet exemple funeste.

FULVIUS-URSINUS *ou* FULVIO-ORSINI, Romain, bâtard, dit-on, de la maison des Ursins. Un chanoine de Latran l'éleva & lui donna son canonicat : il en employa les revenus à ramasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *Notes* sur Cicéron, Varron, Columelle, Festus-Pompeius, &c., & plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue ses traités : I. *De familiis Romanorum*, 1663, in-fol. II. *De Triclinio Romanorum*, 1689, in-12 ; où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclaircir cette matiere.

FUMÉE, (Adam) premier médecin de Charles VII, de Louis XI & de Charles VIII, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres-des-requêtes, & les eut jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. Il étoit mathématicien, médecin, poëte, historien. Louis XI, qui l'estimoit beaucoup, l'avoit souvent employé dans des négociations.

FUMÉE, *voy.* REUCHLIN.

FUMEL, (Jean-Félix-Henri de) né à Toulouse en 1717, sacré évêque de Lodeve en 1750, illustra son épiscopat par les vertus & les œuvres que la Religion inspire aux vrais ministres de Jesus-Christ. Il fut pendant 30 ans le pere & le consolateur de son peuple. Indépendamment des travaux propres de son ministere, auxquels il se livroit avec une activité incroyable ; payer les dettes des pauvres, secourir des familles honteuses, étoient ses actes de bienfaisance de chaque jour. Les curés du diocese trouvoient toujours chez lui des ressources pour leurs paroisses. L'église de la cathédrale, l'Hôtel-Dieu, l'hôpital, ont été les objets de sa générosité. Il aimoit surtout l'hôpital qu'il s'est appliqué à rendre utile & commode à force de dépenses, & qu'il a institué son héritier. Par le spectacle de ses vertus autant que par ses instructions, il a ramené à la Religion Catholique un grand nombre de Calvinistes, & leur a assuré un état honnête, sur-tout aux enfans persécutés ou abandonnés de leurs parens (*voyez* - en un exemple touchant dans le *Journ. hist. & littér.* 15 juillet 1784, p. 411). Il mourut le 26 janvier 1790, au milieu des ruines de l'Eglise de France, & dans le pressentiment douloureux des scenes plus affreuses encore qui alloient s'ouvrir. Il n'a eu d'autre oraison funebre que les sanglots des pauvres & les larmes de tous les Catholiques de son diocese.

FUNCH, FUNECCIUS *ou* FUNCCIUS, (Jean) ministre Luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518, s'attacha à la doctrine d'Osiander,

dont il épousa la fille, & exerça le ministere dans la Prusse. Il ne put se défendre de l'esprit de trouble qui agitoit tous les réformateurs de son siecle. Ayant été convaincu de donner à Albert, duc de Prusse, dont il étoit chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné avec quelques autres, comme perturbateur du repos public. Il eut la tête tranchée à Konigsberg en 1566. On a de lui une *Chronique depuis Adam jusqu'à 1560*, Wittemberg, 1570, in-fol. & quelques autres ouvrages auxquels son supplice donna de la célébrité autrefois, mais qui n'en ont plus aucune aujourd'hui.

FURETIERE, (Antoine) Parisien, abbé de Chalivoi, de l'académie françoise, fut exclu de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusoit d'avoir profité de son travail pour composer le Dictionnaire François qui porte son nom. Il se justifia dans des *Factums*; mais il ajouta aux raisons, des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec feu, mais qui n'en étoient pas moins des injures. On prétend qu'il chercha à se raccommoder avec eux avant sa mort, arrivée en 1688, à 68 ans. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, in-fol. 2 vol. ou in-4°, 3 vol. Basnage de Beauval le retoucha, l'augmenta, & en publia une édition beaucoup meilleure que la 1re., en 1701, 3 vol. in-fol., réimprimée à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. On a dit que ce Dictionnaire avoit donné naissance à celui de Trévoux, dont la derniere édition est de 1771, 8 vol. in-fol. Si cela est, il faut convenir que les imitateurs ont tellement perfectionné l'ouvrage, qu'on n'y reconnoît plus le premier architecte. Furetiere s'étoit fait connoître par d'autres ouvrages: I. Par 5 *Satyres* en vers, in-12, & des *Paraboles évangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12, les unes & les autres écrites foiblement. II. Par son *Roman bourgeois*, satyre morale & un peu trop personnelle, qui eut beaucoup de cours dans son tems. III. Par une *Relation des troubles arrivés au Royaume d'Eloquence*, in-12: allégorie forcée. On publia après sa mort un *Furetériana*; recueil où il y a bien des choses qui lui sont absolument étrangeres.

FURGOLE, (Jean-Baptiste) avocat au parlement de Toulouse, né en 1690 à Castel-Ferrus, dans le bas Armagnac, joignit à la science la plus profonde des loix, de la jurisprudence françoise, des usages, des coutumes, la connoissance de cette partie de l'histoire, qui est relative à la législation de tous les tems & de tous les pays. Le chancelier d'Agueſſeau, qui l'estimoit beaucoup, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire sur l'Ordonnance concernant les Donations, du mois de février 1731*. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-4°, a été réimprimé en 2 en 1761. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des Curés primitifs*, &c., un vol. in 4°, 1736, dont l'édition est épuisée depuis long-tems. Il se rendit à Paris pour présenter

lui-même son *Traité des Testamens & autres dispositions de derniere volonté*. Le chancelier parcourut cet ouvrage, & donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4°, 1745, & tous les exemplaires se trouverent enlevés à mesure que chaque vol. vit le jour. Il se préparoit à faire imprimer son *Commentaire sur l'Ordonnance des Substitutions*, lorsque le roi le nomma capitoul en 1745. Les occupations de cette charge l'empêcherent de finir l'édition de cet ouvrage. Il travailla en attendant à son *Traité de la Seigneurie féodale universelle, & du Franc-Aleu naturel*, qui a paru en même tems que son *Commentaire des Substitutions*, in-12, 1767. Ce savant jurisconsulte est mort au mois de mai 1761.

FURIUS-BIBACULUS, (Marcus) poëte latin de Crémone, vers l'an 103 avant J. C., écrivit des *Annales* en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragmens, & qui ne donnent pas une grande idée de ses talens. C'est de lui que parle Horace dans ce vers :

Furius hibernas canâ nive conspuit Alpes.

FURST, (Walter) *Furstius*, Suisse du canton d'Uri, fut un des fondateurs de la liberté helvétique. Il se joignit en 1307 à plusieurs de ses compatriotes, animés du desir de secouer le joug d'Albert d'Autriche. Furst travailla, de concert avec ses compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, & ce fut le premier signal de la liberté. *Voyez* TELL & MELCHTAL.

FURSTEMBERG, (Guillaume de) issu d'une des plus illustres maisons de l'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie, ou des *Porte-Glaives*, défendit cette province contre les armes des Moscovites; mais il fut moins heureux en 1560. On le prit prisonnier, & on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

FURSTEMBERG, (Ferdinand de) évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein en 1626, fut le pere de son peuple & le mécene des hommes de lettres. On lui est redevable de plusieurs monumens de l'antiquité, qui étoient dans son diocese de Paderborn. Il les fit renouveller à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, & en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta Paderbornensia*, Amsterdam, 1672, in-4°: collection utile & curieuse. On lui doit encore des *Poésies latines*, imprimées au Louvre en 1684, in folio & dignes de cet honneur, par la pureté du style & la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente.

FURSTEMBERG, (François Egon, prince de) fils d'Egon, comte de Furstemberg, naquit en 1626. Il fut grand-doyen & grand-prévôt de Cologne, & l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la Religion Catholique, & s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. L'évêque de Strasbourg mou-

rut à Cologne, le *1er.* avril de la même année.

FURSTEMBERG, (Guillaume Egon, prince de) frere du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal & abbé de S. Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, en sa 75*e.* année. Il avoit été postulé de 14 voix pour l'archevêché de Cologne en 1688; mais le prince Clément de Baviere l'emporta sur lui, après un procès vivement poussé de part & d'autre, & décidé par Innocent XI. Louis XIV en conçut un chagrin très-vif, & ce ne fut pas la moindre cause qui décida la guerre de 1688, terminée par la paix de Ryswick en 1697. Ce cardinal étoit un homme instruit, & doué de qualités très-estimables.

FURSY, *voyez* FOILLAN.

FUSCHIUS *ou* FUSCH, (Léonard) appellé l'*Eginete* d'Allemagne, naquit à Wembdingen en Baviere, l'an 1501. Il professa & exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, &c. L'empereur Charles-Quint l'ennoblit, & Cosme, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointemens pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha surtout à la partie la plus essentielle de la médecine, à la botanique. Son exemple & ses leçons la firent renaître en Allemagne, & exciterent l'émulation en France & en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia Stirpium*, le meilleur de tous, Bâle, 1542, in-fol. Il mourut, en 1566 à Tubinge, âgé de 65 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Remacle FUSCHIUS, de la ville de Limbourg, médecin qui a vécu long-tems en Allemagne, & qui est mort chanoine de S. Paul à Liege, en 1587, & qui a aussi donné une *Histoire des Plantes*, Anvers, 1544, & *Vies des Médecins*, Paris, 1542.

FUSELIER, *voyez* FUZELIER.

FUSI, (Antoine) docteur de Sorbonne, & curé de S. Barthélemi & de S. Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie & de paillardise. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Geneve en 1619, s'y maria, & y mourut. Il avoit donné, sous le nom de *Juvain Solonicque*, une satyre contre Vivian, maître des comptes, marguillier de S. Leu, intitulée : *Le Mastigophore*, 1609, in-8° ; & depuis sa retraite à Geneve, il y donna *Le Franc-Archer de la véritable Eglise*, 1619, in-8°. Il eut un fils digne de lui, qui se fit mahométan à Constantinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devoit le juger pour un crime qu'il avoit commis.

FUST *ou* FAUST, (Jean) orfevre de Mayence, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie; les deux autres sont Guttemberg & Schœffer. Il paroît qu'on lui doit particulièrement les caracteres sculptés mobiles; car il est vraisemblable que Guttemberg a imprimé avant lui, ou vers le même tems que lui, sur des

planches gravées. A l'égard de Schœffer, qui étoit écrivain de profeſſion, & devint depuis gendre de Fauſt, on ne peut lui diſputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons & les matrices, à l'aide deſquels cet art admirable fut porté à ſa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui conſtitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi Rationale divinorum Officiorum*, que Fauſt & Schœffer publierent en 1459, & qui fut ſuivi l'année d'après du *Catholicon Joannis Januenſis*. Parut enſuite la *Bible* de 1462, ſi recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avoient été précédés de deux éditions du *Pſautier* par les mêmes artiſtes; la premiere en 1457, & la 2e. en 1459; mais exécutées au jugement de quelques ſavans, l'une & l'autre avec des caracteres de bois ſculptés, quoique d'autres prétendent qu'elles ſont imprimées avec des caracteres de fonte, excepté les capitales. Ces deux éditions du Pſautier, exceſſivement rares, ſont des chef-d'œuvres de typographie, qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardieſſe, la propreté & la préciſion avec laquelle l'induſtrieux Schœffer en a taillé les caracteres, qui imitent la plus belle écriture du tems, que par la beauté & l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrées de trois couleurs, bleu, rouge & pourpre, à la maniere des camaïeux, & par la juſteſſe & la netteté de l'impreſſion. On connoît cependant des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons cités, quoique la date, ni le nom du lieu & de l'imprimeur n'y ſoient pas marqués. Tels ſont: I. Une *Bible* de la bibliotheque mazarine, imprimée avec des caracteres de bois mobiles, en 2 vol. in-fol. II. Le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches. III. Une *Hiſtoire de l'Ancien & du Nouveau Teſtament*, repréſentée en 40 figures gravées en bois avec des ſentences & des explications latines, ſculptées ſur les mêmes planches. IV. L'*Hiſtoire de S. Jean-l'Evangéliſte*, de même en 48 planches. V. *Ars moriendi*, en 24 pages, imprimées ſeulement d'un côté. Chaque page eſt compoſée d'une eſtampe en bois, qui repréſente un exemple des miſeres de la vie humaine, avec quelques explications gravées ſur la même planche; les feuillets ſont collés enſemble deux à deux: ce livre a été vendu 1000 liv. à la vente du cabinet de M. Mariette, en 1775. Ces trois derniers livrets, qui ſont tous in-folio, précedent ſûrement l'impreſſion en caracteres mobiles, & peuvent remonter juſqu'en 1440. La *Bible* doit avoir été imprimée entre 1450 & 1455. L'abbé Gheſquiere, long-tems aſſocié aux Bollandiſtes, prétend qu'on a un petit livret d'une date pour le moins auſſi ancienne, imprimé par un Jean Brito de Bruges; mais il paroît certain que cet ouvrage n'eſt point un fruit de la typographie, mais un manuſcrit exécuté avec de nouveaux ſoins & une méthode particuliere, quoique l'inſcription priſe dans un ſens abſolument littéral, ſemble dire autre choſe (*voyez* le *Journ. hiſt. &*

litt. 1*er.* août 1780, p. 514). On a écrit & répété bien des fois, que Fauſt étant venu à Paris pour y vendre une partie de ſon édition de la *Bible* de 1462, & en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaiſon de ce qu'on payoit alors les Bibles manuſcrites, mais à des prix fort différens, avoit été pourſuivi en juſtice par quelques acheteurs, qui ſe plaignoient de les avoir ſurpayés; qu'ayant même été accuſé de magie, à cauſe de la parfaite reſſemblance qu'on avoit remarquée entre les caracteres, il avoit été obligé de s'enfuir. Mais s'il eſt vrai que Fauſt a vendu à Paris des exemplaires d'une Bible, ce ne peut être de celle de 1462, puiſque le Pſautier imprimé cinq ans auparavant, *abſque calami exaratione*, lui ôtoit le moyen de faire des dupes. Quant à l'accuſation de magie, c'eſt un vieux conte qui doit ſon origine à l'hiſtoire du docteur Fauſtus ou Fauſt (*voyez* FAUSTUS). L'on ne peut douter néanmoins que Fauſt n'ait fait pluſieurs voyages à Paris. Il y étoit en 1466, & la preuve en réſulte d'un exemplaire des *Offices de Cicéron*, publiés cette année par le même Fauſt & Schœffer ſon gendre, exiſtant dans la bibliotheque publique de Geneve, à la fin duquel le premier poſſeſſeur de ce livre a noté de ſa main, « qu'il lui a été » donné par Jean Fauſt à Pa» ris, au mois de juillet 1466 ». On peut croire que Fauſt mourut de la peſte, qui cette même année enleva 40,000 habitans à la capitale, pendant les mois d'août & de ſeptembre; & d'autant mieux, qu'on ne trouve plus que le nom de Schœffer ſeul dans ſes ſouſcriptions des livres imprimés poſtérieurement à Mayence. *Voy.* GUTTEMBERG.

FUZELIER, (Louis) Pariſien, cultiva les lettres dès ſon enfance. Il fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec la Bruere, depuis le mois de novembre 1744, juſqu'à ſa mort arrivée le 19 ſeptembre 1752, dans la 80*e.* année de ſon âge. Cet auteur travailla ſeul ou en ſociété pour tous les théâtres de Paris.

G

GAAL, fils d'Obed, alla à Sichem, dans le deſſein de défendre & d'affranchir les habitans de cette ville, de l'oppreſſion & de la tyrannie d'Abimelech; mais il ſe vit indignement trahi par un certain Zébul, qui, par les avis qu'il donna à Abimelech, fut cauſe que Gaal fut battu, mis en fuite, & ſes troupes taillées en pieces. Gaal étant rentré dans Sichem, Zébul l'en chaſſa avec ſes gens.

GABALIS, *voyez* VILLARS (l'abbé de Mont-Faucon de).

GABATO, (Sébaſtien) ſurnommé le Nocher, *Nauclerus*, mérita ce titre par ſon habileté dans la navigation. Il étoit natif de Veniſe; il quitta ſa patrie, & s'établit à Briſtol en Angleterre. Il tenta le premier de

ſuivre une route différente de celle que Chriſtophe Colomb tenoit pour aller en Amérique. Colomb faiſoit toujours voile vers les Canaries, delà vers les Açores, & arrivoit en Amérique par le ſud-oueſt. Gabato au contraire, crut qu'on arriveroit plutôt & avec moins de peine, ſi l'on faiſoit voile toujours vers le nord-oueſt; & il ne ſe trompa point. Henri VII lui donna, en 1496, 3 vaiſſeaux marchands, avec leſquels il découvrit la terre de Labrador. On peut voir, ſur ce célebre navigateur, la *Vie de Henri VII*, par le chancelier Bacon.

GABBARA, géant de 9 pieds 8 pouces de haut, dont Pline fait mention. On le mena d'Arabie à Rome, du tems de l'empereur Claude. On peut croire que la grandeur que Pline lui donne, eſt exagérée, comme le ſont la plupart de ſes rapports: c'eſt au reſte à-peu-près la grandeur de Goliath.

GABINIEN, célebre rhéteur, enſeigna avec beaucoup de réputation la rhétorique dans les Gaules, pendant environ 20 ans, ſous l'empire de Veſpaſien. C'étoit, ſelon S. Jerôme, un torrent d'éloquence. Ce Pere renvoie au recueil des *Diſcours* de Gabinien, ceux qui aiment la délicateſſe & l'élégance du ſtyle. Ces Diſcours n'exiſtent plus aujourd'hui.

GABINIUS, (Aulus) conſul Romain 58 ans avant J. C., ayant obtenu le gouvernement de Syrie & de Judée par les intrigues de Clodius, réduiſit Alexandre, fils d'Ariſtobule, roi de Judée, à demander la paix, rétablit Hyrcan dans la dignité de grand-pontife, & rendit la tranquillité à la Judée. Il tourna enſuite ſes armes contre les Parthes; mais Ptolomée Auletès lui ayant offert 1000 talens, pour être rétabli ſur le trône d'Egypte, il marcha vers ce royaume. La cupidité étoit l'ame de toutes ſes entrepriſes. Il prolongea la guerre autant qu'il put; Archelaüs, ennemi de Ptolomée, payoit chérement ces retardemens. Archelaüs ayant été tué dans un combat, Gabinius mit ſon rival en poſſeſſion de ſon royaume. De retour à Rome, il fut accuſé de concuſſion & banni. Cicéron, qui l'avoit voulu faire condamner pendant ſon abſence, le défendit alors, & harangua vivement pour lui à la priere de Pompée. Gabinius mourut à Salone, vers l'an 40 avant J. C.

GABOR, *voyez* BETLEM-GABOR.

GABRIEL-SÉVERE, né à Monembaſie, autrefois Epidaure, ville du Péloponneſe ou Morée, ordonné évêque de Philadelphie en 1577, quitta cette égliſe, où il y avoit très-peu de Grecs, pour ſe retirer à Veniſe. Il fut évêque des Grecs répandus dans le territoire de la république. On a de lui divers Ouvrages de théologie, publiés en 1671, in-4°., par Richard Simon, en grec & en latin, avec des remarques dans leſquelles il prouve qu'on ne peut pas admettre cet évêque au rang des Grecs unis à l'Egliſe de Rome, puiſqu'il a écrit contre le concile de Florence. Quoique peu favorable aux Latins, le prélat Grec admettoit la tranſſubſtantiation ainſi qu'eux. On le voit clairement

dans ſon *Traité des Sacremens*; & l'on convient aujourd'hui même parmi les Proteſtans, que c'eſt la doctrine générale & uniforme de l'Egliſe Grecque. Les autres écrits rènfermés dans ce recueil, ſont, une *Défenſe* du culte que les Grecs rendent au pain & au vin que l'on doit conſacrer, lorſqu'on les porte au ſanctuaire; un *Diſcours* de l'uſage des colybes ou des légumes cuits, &c.

GABRIEL-SIONITE, ſavant Maronite, né à Edden, petite ville du Mont-Liban, profeſſeur des langues orientales à Rome, fut appellé à Paris en 1614, pour travailler à la *Polyglotte* de le Jay. C'eſt lui qui fournit les Bibles ſyriaque & arabe, imprimées dans cette *Polyglotte*. Il les avoit copiées ſur des manuſcrits, & y avoit ajouté, par un travail inconcevable, les points voyelles que nous y voyons, avec une verſion latine. Cet habile homme mourut à Paris en 1648, âgé de 72 ans, profeſſeur royal dans les langues ſyriaque & arabe. Les ſavans de cette capitale ſe perfectionnerent ſous lui dans la connoiſſance de ces idiômes. Il ne dirigea pas juſqu'au bout la *Polyglotte* de le Jay. Ce préſident s'étant brouillé avec lui, appella Abraham Ecchellenſis pour le remplacer. Gabriel-Sionite traduiſit encore la Géographie arabe, intitulée: *Geographia Nubienſis*, d'Abou Abdallah Mohamed Edriſſi, 1619, in-4°., & publia une Grammaire arabe; il fut aidé pour ces deux ouvrages par Jean Hesronita, Maronite. Il donna avec Victoire Scialac de Grenoble, les *Pſaumes* de David, traduits de l'arabe.

GABRIEL, (Jacques) parent & éleve du célebre Manſard, ſe rendit digne de ſon maître. Il acheva le *Bâtiment de Choiſi* & le *Pont-Royal*, ouvrages commencés par ſon pere, architecte du roi. Il donna le projet de l'*Egout de Paris*, & les plans d'un grand nombre de bâtimens publics, parmi leſquels on cite ceux de l'*Hôtel-de-Ville*, de la *Cour du Préſidial*, & de la *Tour de l'Horloge* de Rennes; de la *Maiſon-de-Ville* de Dijon, de la *Salle* & de la *Chapelle des Etats*, &c. Il étoit né à Paris en 1661, & y mourut en 1742.

GABRIELI, (N.) prélat Romain, d'une famille noble, ſe laiſſa ſéduire par un certain docteur Oliva, qui ſe mêloit de ſortilege. Ils furent arrêtés ſous le pape Alexandre VIII, ainſi que quelques-uns de leurs adhérens. Ils avouerent qu'ils tenoient des aſſemblées nocturnes, dans leſquelles ils offroient au démon du ſang humain, mêlé avec des hoſties & des reliques. On les accuſa encore d'autres crimes, non moins atroces. La plupart des malheureux partiſans d'Oliva furent condamnés à une priſon perpétuelle. Gabrieli perdit tous ſes bénéfices & ſes dignités, & fut enfermé dans un château, où il vécut juſqu'à la fin du 17e. ſiecle.

GABRIELLE DE BOURBON, fille de Louis de Bourbon I, comte de Montpenſier, épouſa en 1485 Louis de la Trémouille, tué à la bataille de Pavie en 1525. Elle en eut Charles, comte de Talmond, tué à la bataille de Marignan en 1515. Elle mourut au chà-

teau de Thouars en Poitou, en décembre 1516. On a d'elle : I. L'*Inſtruction des jeunes Pucelles*. II. *Le Temple du Saint-Eſprit*. III. *Le Voyage du Pénitent*. IV. Les *Contemplations de l'Ame dévote, ſur les Myſteres de l'Incarnation & de la Paſſion de J. C.*; & d'autres ouvrages de piété, manuſcrits. Cette princeſſe avoit autant de vertu que d'eſprit.

GABRIELLE D'ESTRÉES, *voy.* ESTRÉES.

GABRIELLE DE VERGI, *voyez* FAÏEL.

GABRINI, (Nicolas) dit *Rienzi*, né à Rome dans l'obſcurité, mais vain & intrigant, ſe fit députer par les Romains vers Clément VI à Avignon, pour perſuader ce pape de revenir à Rome. Pétrarque ſe joignit à lui; le poëte préſenta au pontife un beau poëme latin, & Gabrini lui fit une harangue éloquente. Mais celui-ci d'un génie bien plus exalté que Pétrarque, fit du parlement qui ſe tint à Rome pour entendre le rapport de l'ambaſſade d'Avignon, une vraie faction de conjurés contre la puiſſance pontificale. Ce fils audacieux d'un meûnier, & pour qui la charge de notaire avoit autrefois été une fortune, perſuada aux Romains de rétablir l'ancienne dignité de tribun du peuple, & s'y fit nommer par acclamation. Il les flatta de l'eſpoir chimerique de rétablir Rome dans ſon antique ſplendeur, d'en étendre de nouveau la domination ſur tout l'univers, & déclara que l'empire & l'élection de l'empereur appartenoient à ce peuple roi; citant devant lui, pour un terme fixe, tous les princes qui prétendoient droit à l'empire ou à l'élection de l'empereur. Il exerça d'abord une juſtice exacte, pourſuivit ſans relâche les brigands protégés par différens ſeigneurs, & prit des meſures ſi efficaces pour la tranquillité publique, qu'on pouvoit aller par-tout en pleine ſûreté, la nuit auſſi-bien que le jour. Bientôt il ſe rendit univerſellement odieux par ſon inſolence, ſon avarice & ſa cruauté. Il fut chaſſé de Rome, erra quelque tems fugitif, puis tomba au pouvoir du pape qui le fit empriſonner à Avignon, où il demeura dans les fers juſqu'à la mort de Clément VI. Le pape ſuivant l'en tira & le renvoya comme ſénateur à Rome, dans l'eſpérance de s'en ſervir avec avantage contre un ſecond tyran, nommé Baroncelli, qui fut mis en pieces par le peuple. Au bout de 4 mois, Rienzi eut le même ſort, le 8 octobre 1354, pour s'être abandonné de nouveau à l'injuſtice, aux exactions & aux violences de tout genre. « Tous ces déſordres, » dit un hiſtorien, & tant d'au» tres qui affligerent la capitale » du monde chrétien, furent » l'effet de la réſolution funeſte » qui tranſporta la réſidence » papale à Avignon. Comme » ſi les maux qui en réſulte» rent pour l'Egliſe, n'étoient » pas ſuffiſans pour punir cette » imprudence, & pour avertir » les papes de retourner dans » leur ſiege, il fallut que Rome » fût en proie aux factions & » à la plus déſolante anar» chie ». L'*Hiſtoire* de Gabrini a été écrite en italien par Thomas Fortifiocca, auteur contemporain. Nous en avons une

en françois, curieuſe & bien écrite, par le P. du Cerceau, Jéſuite, avec des additions & des notes du P. Brumoi. de la même ſociété. Cette Hiſtoire a été imprimée à Paris en 1733, in-12, ſous le titre de: *Conjuration de Nicolas Gabrini, dit de Rienzi, tyran de Rome, en 1347.*

GABURET, (Nicolas) chirurgien du roi Louis XIII, ne ſe rendit pas moins recommandable par la candeur de ſes mœurs, que par ſon habileté dans ſa profeſſion. Lorſqu'on fut obligé de préparer des lieux pour y recevoir ceux qui étoient attaqués de la peſte, Gaburet fut nommé en 1621 pour les gouverner. Cet emploi offrit une ample matiere au zele du chirurgien. Il ſe comporta dans ſes fonctions, preſque autant en miſſionnaire éclairé, qui cherche à guérir les ames, qu'en chirurgien expérimenté, qui donne ſon application à la guériſon des corps. Il mourut en 1662, dans un âge aſſez avancé.

GACON, (François) fils d'un négociant de Lyon, né en 1667, d'abord pere de l'Oratoire, ſortit de cette congrégation pour ſe livrer à la poéſie. Il avoit de la facilité; on dit même que Regnard l'employoit, lorſqu'il étoit preſſé, à mettre en vers quelques ſcenes de ſes comédies; mais cette facilité lui fut funeſte: il s'en ſervit pour ſe laiſſer aller à ſon humeur ſatyrique. Il y a quelquefois d'aſſez bonnes choſes dans ſes Satyres, mais encore plus de mauvaiſes. La plupart ne regardent que de petits auteurs, obſcurs dans leur tems même, aujourd'hui entiérement inconnus. Ses principaux écrits ſont: I. *Le Poëte ſans fard, ou Diſcours ſatyriques ſur toutes ſortes de ſujets*, 2 vol. in-12, 1696. Quelques mois de priſon furent le prix des traits de ſatyre dont cet ouvrage, d'ailleurs aſſez médiocre, eſt parſemé. II. Une *Traduction d'Anacréon* en vers françois, in-12. Gacon commenta le poëte Grec à ſa façon. Il noya le texte dans de prétendues anecdotes ſur ſon auteur, & dans une foule de réflexions ſatyriques, où il s'attacha moins à expliquer ſon original, qu'à lancer quelques traits contre des gens qu'il n'aimoit pas. III. *L'Anti-Rouſſeau, ou Hiſtoire ſatyrique de la Vie & des Ouvrages de Rouſſeau, en vers & en proſe; par M. F. Gacon.* C'eſt un gros vol. in-12, compoſé de rondeaux & de réflexions ſatyriques. Rouſſeau ſe vengea de ce libelle, par pluſieurs épigrammes pleines du ſel le plus piquant. IV. L'*Homere vengé*, in-12, *contre la Motte.* V. *Les Fables de la Motte, traduites en vers françois, au Café du Parnaſſe*, in-8°. De toutes les plaiſanteries de Gacon, c'eſt la moins mauvaiſe. VI. Pluſieurs *Brevets de la Calotte*, dans les Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de cette turpitude, 1752, 4 vol. in-12. VII. Plus de 200 *Inſcriptions* en vers, pour les portraits gravés par des Rochers... Gacon reprit l'habit eccléſiaſtique ſur la fin de ſes jours. Il eut le prieuré de Baillon, près Beaumont-ſur-Oiſe, où il mourut en 1725, âgé de 58 ans. Son ſtyle eſt lâche, lourd & diffus en proſe, dur & rampant en vers. Il

remporta pourtant le prix de l'académie françoiſe en 1717: mais beaucoup d'auteurs médiocres ont eu cet honneur; ſoit que les pieces manquent, ſoit que les bons écrivains ne s'embarraſſent pas d'ajouter à leurs lauriers les couronnes académiques, ſoit que la diſtribution des prix ſe décide, comme on l'a vu ſur-tout dans ces dernieres années, par la baſſeſſe & l'intrigue des concurrens.

GAD, 7e. fils de Jacob par Zelpha, naquit l'an 1754 avant J. C., & fut chef d'une tribu de ſon nom, qui produiſit de vaillans hommes. Ses enfans ſortirent d'Egypte au nombre de 45650, tous en âge de porter les armes.

GAD, prophete que David, perſécuté par Saül, conſulta pour ſavoir s'il devoit s'enfermer dans une fortereſſe. Le prophete l'en diſſuada. Il offrit par l'ordre de Dieu à David, le choix de la famine, de la guerre ou de la peſte, pour punir ce prince de ce que par vanité, & malgré ſa défenſe, il avoit fait faire le dénombrement du peuple. David ayant choiſi la peſte, Gad lui conſeilla d'offrir un ſacrifice à Dieu pour appaiſer ſa colere.

GADDI GADDO, (Ange) peintre Florentin, mort en 1312, à 73 ans, excella dans la peinture à la moſaïque. Ses ouvrages ſont répandus dans pluſieurs villes d'Italie, & ſurtout à Rome & à Florence. Il n'avoit point d'égal de ſon tems pour le deſſin. Gaddi s'occupa à un genre de travail aſſez ſingulier; il faiſoit peindre des coquilles d'œuf en diverſes couleurs, & les employoit enſuite avec beaucoup de patience & d'art, pour repréſenter différens ſujets.

GADDI, (Taddeo) fils du précédent, éleve du Giotto, bon peintre & bon architecte, mourut en 1352, âgé de 50 ans. C'eſt ſur ſes deſſins que fut conſtruit un des ponts qu'on voit à Florence, appellé *Ponte Vecchio*. Il fut employé auſſi dans la même ville à terminer la conſtruction de la tour de *Santa Maria del Fiore*, commencée par le Giotto. Il reſte auſſi de ce maître quelques peintures. Il s'attachoit ſur-tout à bien exprimer les paſſions, & il n'a pas mal réuſſi: on remarquoit auſſi beaucoup de génie dans ſa compoſition.

GADROIS, (Claude) Pariſien, directeur de l'hôpital de l'armée d'Allemagne, mourut en 1678, à la fleur de ſon âge; car à peine avoit-il 36 ans. Il étoit ami du docteur Arnauld. Baſin, maître-des-requêtes, & intendant de l'armée d'Allemagne, le prit auprès de lui en qualité de ſecrétaire, & lui donna 2 ans après la direction de l'hôpital de l'armée établi à Metz. Gadrois en viſitant les ſoldats & les officiers malades, contracta une maladie dont il mourut. On a de lui pluſieurs ouvrages de philoſophie: les plus connus ſont un petit *Traité des influences des Aſtres*, in-12; & un *Syſtême du Monde*, 1675, in-12. Ses écrits ne ſont plus guere conſultés, parce que Gadrois étoit paſſionné pour la philoſophie de Deſcartes; & que cette philoſophie, fruit de l'imagination de ſon inventeur,

plutôt que de l'étude de la nature, n'eſt plus regardée que comme un vieux roman, péniblement imaginé & dénué de vraiſemblance.

GAËTAN, (Saint) né à Vicence en 1480, d'une famille illuſtre, protonotaire apoſtolique participant, exerçoit cette charge à Rome, lorſqu'il forma le deſſein d'inſtituer un nouvel ordre de Clercs-Réguliers. Jean-Pierre Caraffe, archevêque de Théate ou Chiéti, depuis pape ſous le nom de Paul IV, Boniface Colli, gentilhomme Milanois, & Paul de Ghiſleri, ſe joignirent à lui pour commencer l'édifice. Le but de la nouvelle fondation étoit principalement de travailler à inſpirer aux eccléſiaſtiques l'eſprit de leur état, de combattre les héréſies renaiſſantes de toutes parts, & ſur-tout d'aſſiſter les malades & d'accompagner les criminels au ſupplice. Un des points de cet inſtitut, formé pour ſoulager les miſeres humaines, étoit de ne point quêter & de ne rien demander. Les quatre fondateurs, Gaëtan à la tête, firent leurs vœux le 14 ſeptembre 1524, dans l'égliſe de S. Pierre au Vatican. Le pape Clément VII avoit donné, deux mois auparavant, une bulle approbative de cet ordre de Clercs-Réguliers, appellés *Théatins*, parce que Caraffe, leur 1*er.* ſupérieur, conſerva le titre d'archevêque de Théate. Gaëtan fut ſupérieur après lui, & mourut ſaintement à Naples en 1547, dans la 67*e.* année de ſon âge, & la 23*e.* de la fondation de ſon ordre, des ſuites de ſes auſtérités, jointes à ſes travaux continuels. A l'approche de ſon dernier moment, les médecins lui conſeillant de renoncer à la coutume qu'il avoit de coucher ſur des planches. « Mon Sauveur eſt mort » ſur la croix, répondit-il; laiſ» ſez-moi du moins mourir ſur » la cendre ». Il fut béatifié en 1629, & canoniſé par Clément X en 1671; mais la Bulle de ſa canoniſation ne fut publiée qu'en 1691. On garde ſes reliques dans l'égliſe de S. Paul, à Naples. *Voyez* ſa *Vie* par le P. de Tracy, 1774, in-12. On a pluſieurs Lettres de S. Gaëtan. Huit ſont adreſſées à Laura Mignana, religieuſe Auguſtine de Breſcia, morte en odeur de ſainteté en 1525. Elles ont été imprimées dans l'Hiſtoire du monaſtere de ces religieuſes, en 1764, in-4°. Les autres ſe trouvent dans les Mémoires hiſtoriques ſur la Vie du Saint, par le P. Zinelli, imprimés à Veniſe en 1753, in-4°. Le feu divin dont Gaëtan étoit enflammé, ſe manifeſte dans ſes Lettres. L'abbé de Barral, vicaire de S. Mery, à Paris (qu'il ne faut pas confondre avec le lexicographe janſéniſte du même nom), a donné auſſi une édition de ces Lettres en 1785, Paris, 1 vol. in-12, avec de bonnes notes. C'eſt dommage que parmi ces Lettres il s'en ſoit gliſſé une de la fabrique du ſieur Caraccioli, ce fameux compoſiteur des Lettres de Ganganelli; l'éditeur auroit dû ſe tenir en garde contre une telle ſurpriſe. *Voy.* le *Journ. hiſt. & littér.*, 15 juillet 1780, p. 413.

GAFFAREL, (Jacques) né à Mannes, village de Provence, mort à Sigonce, dans le diocèſe de Siſteron, en 1681, à 80

ans, fut bibliothécaire du cardinal de Richelieu. Ce ministre l'envoya en Italie, pour y acheter les meilleurs livres imprimés & manuscrits. Gaffarel en revint avec une abondante moisson. Personne n'a pénétré plus avant que lui dans les sciences aussi mystérieuses que vaines des Rabbins, & dans toutes les ridicules manieres d'expliquer l'Ecriture, dont se servent les Cabalistes. On a de lui : I. *Curiosités inouies*, &c., qui ont été traduites en latin sous ce titre : *Curiositates inauditæ de figuris Persarum Talismanicis*, avec des notes de Grégoire Michaëlis, Hambourg, 1676, 2 vol. in-12 : cette édition est la plus estimée. L'auteur y montre l'abus des talismans ; mais malade lui-même en voulant guérir les autres, il leur attribue néanmoins quelques vertus. Cet ouvrage fut censuré par la Sorbonne. II. *Abdita Cabalæ Mysteria defensa*, Paris, 1625, in-4°. III. *Index codicum Cabalistorum Mss. quibus usus est J. Picus Mirandula*, Paris, 1651, in-8°. IV. *Quæstio pacifica, num Religionis dissidia, per Philosophorum principia, per antiquos Christianorum orientalium libros rituales, & per propria Hæreticorum dogmata conciliari possint ?* in-4°, 1645. On dit que le cardinal de Richelieu vouloit l'employer à réunir les Protestans à la Religion Catholique ; ce fut apparemment pour ce sujet que Gaffarel avoit fait ce Traité, où il y a quelques vues singulieres & beaucoup d'excellentes choses, propres à ramener les hérétiques qui seroient dans la bonne foi, & qui réfléchiroient sérieusement sur leur séparation d'avec l'ancienne Eglise des Chrétiens. V. *Histoire universelle du Monde souterrein, contenant la description des plus beaux antres & des plus rares grottes, caves, voûtes, cavernes & spélonques de la terre.* Il n'y a jamais eu que le *Prospectus* de cet ouvrage qui ait vu le jour ; & il est devenu rare. L'auteur en auroit fait un monument de folie & de savoir. Il vouloit y traiter les matieres les plus singulieres, & de la façon la plus ridicule. Entre ses mains tout se métamorphosoit en grottes. Gaffarel possédoit presque toutes les langues mortes & vivantes. On ne peut lui refuser la gloire de l'érudition ; mais il auroit pu charger un peu moins sa mémoire, & s'appliquer davantage à redresser son esprit, trop porté au singulier & au bizarre.

GAGE, (Thomas) Irlandois, jacobin en Espagne, fut envoyé en 1625 missionnaire en Amérique. Il acquit de grandes richesses dans ses missions, apostasia & se réfugia en Angleterre. Il publia en 1651, en anglois, une *Relation* curieuse *des Indes Occidentales*, que Colbert fit traduire en françois. Cette *Version*, publiée en 2 vol. in-12, 1676, eut autant de succès à Paris, malgré plusieurs retranchemens, que l'original en avoit eu à Londres. Gage étoit le premier étranger qui eût parlé avec quelqu'étendue, d'un pays dont les Espagnols défendent l'entrée à toutes les nations. Voilà ce qui donna du cours à ce *Voyage*, qui d'ailleurs n'a pas un grand mérite. L'affectation de l'auteur à débiter de petits contes sur

les moines, ſes anciens confreres; ſes mauvaiſes plaiſanteries ſur les cérémonies eccléſiaſtiques; la haine qu'il fait paroître contre les Eſpagnols, ſes bienfaiteurs; les inutilités dans le ſtyle & dans les faits : tout cela a indiſpoſé les amis de la vérité & les gens de goût contre l'auteur & contre le livre, dont la verſion françoiſe eſt d'ailleurs fort mal écrite. On l'attribue à Baillet.

GAGNIER, (Jean) Pariſien, d'abord catholique, montra dans la ſuite du penchant pour les nouvelles erreurs; afin de les profeſſer plus librement, il ſe retira en Angleterre, où il acheva ſes études à Cambridge & à Oxford. Il s'appliqua particuliérement à l'étude des langues orientales, devint profeſſeur d'arabe à Oxford, & y mourut vers l'an 1732. Il illuſtra la république des lettres par pluſieurs ouvrages, pleins de remarques ſavantes, accompagnées d'une critique judicieuſe & éclairée. Les plus connus ſont : I. *Vie de Mahomet*, traduite en latin d'Abulfeda, avec l'original, Oxford, 1723, in-4°; traduite en françois & augmentée de différens traits hiſtoriques tirés des auteurs arabes, 1730, 2 vol. in-12. On y voit une partie des impertinences, que ce prophete conquérant donnoit pour des inſpirations divines. Cet ouvrage eſt très-propre à réfuter l'apologie, que des prétendus philoſophes ont voulu faire de cet impoſteur. II. Une *Traduction latine* de la *Géographie d'Abulfeda*, Londres, 1732, avec l'arabe à côté, in-fol.; & avec les petits géographes, 1712, in-8°. III. Une autre, auſſi latine, du livre hébreu de *Joſeph Ben-Gorion*, Oxford, 1706, in-4°, avec des notes très-ſavantes. IV. *Vindiciæ Kircherianæ*, Oxford, 1718, in-fol.

GAGUIN, (Robert) né à Calonne ſur les confins de l'Artois & de la Flandre, d'une famille aſſez obſcure, ſe fit religieux, & entra dans un couvent des Mathurins, à Provins en Champagne. On lui trouva des diſpoſitions qui engagerent ſes ſupérieurs à l'envoyer à Paris. Il fit ſes études dans l'univerſité, & y prit le bonnet de docteur. Son mérite le fit parvenir au généralat de ſon ordre. Une grande connoiſſance des hommes & une prudence conſommée, lui acquirent une eſtime univerſelle. Il paſſoit pour l'homme de ſon ſiecle qui écrivoit le mieux en latin, jugement qui a éprouvé des contradictions. Il fut employé par les rois Charles VIII & Louis XII, dans pluſieurs négociations auſſi importantes qu'épineuſes, en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Ces voyages altérerent ſa ſanté, & interrompirent ſes études. Au retour d'une de ſes ambaſſades, il revint avec la goutte, & ne put obtenir du roi un ſeul regard pour le dédommager de ſes maux & de ſes peines. *Voilà*, dit-il, *comme la Cour récompenſe!* Il mourut à Paris en 1501, avec la réputation d'un homme ſincere & reconnoiſſant. Il n'abandonnoit pas ſes amis dans la diſgrace. Il paroît par ſes lettres qu'il étoit un malade un peu inquiet, & qu'il redoutoit beaucoup la mort. Nous avons de lui pluſieurs ouvrages en vers & en proſe.

prose. Les principaux sont : I. Une *Histoire de France en latin, depuis Pharamond jusqu'à l'année 1499*, in-fol., Lyon, 1524; traduite en mauvais français en 1514, par Desrey. Les auteurs des différentes Histoires de France se sont servis de celle de Gaguin, non pas pour les premiers tems de la monarchie, que l'historien a chargés de contes fabuleux, mais pour les événemens dont il avoit été témoin. II. La *Chronique de l'Archevêque Turpin*, traduite en françois, par ordre de Charles VIII, 1527, en gothique, in-4°, ou Lyon, 1583, in-8°. III. Des *Epîtres* curieuses, des *Harangues* & des *Poésies* en latin, 1498, in-4°. IV. Une *Histoire Romaine*, en 3 vol. in-fol., en gothique, recherchée par les bibliomanes, &c. V. Un *Poëme* latin *sur la Conception immaculée de la Vierge*, imprimé à Paris en 1497; il y a des épisodes & des expressions peu convenables, mais qu'il ne faut pas juger cependant sur nos idées, ni sur la fausse délicatesse de nos langues, qui, comme l'on sait, est en raison directe de la corruption des mœurs.

GAI, *voyez* GAY (Jean).

GAJADO, *voyez* CAJADO (Henri).

GAICHIÉS, (Jean) prêtre de l'Oratoire, théologal de Soissons & membre de l'académie de cette ville, troubla son repos par son attachement aux opinions de Jansenius, fut obligé par son évêque (Languet) de se démettre de sa théologale, & vint se fixer à Paris, où il mourut dans la maison des PP. de l'Oratoire, rue St. Honoré, en 1731, à 83 ans. L'abbé de Lavarde a publié le recueil de ses *Œuvres* en 1739, in-12. On y trouve x *Discours académiques*, aussi élégans que judicieux; & des *Maximes sur le ministère de la Chaire*. Cet ouvrage (attribué d'abord à Massillon qui le désavoua) est estimé, tant pour la solidité des préceptes, que pour les agrémens du style.

GAIGNY *ou* GANAY (Jean de) *Gagnæus*, docteur de Sorbonne, né à Paris, mort en 1549, fut chancelier de l'université & premier aumônier du roi François I. On a de lui de savans *Commentaires sur le Nouveau-Testament*, où le sens littéral est développé avec beaucoup de justesse. On les trouve dans la *Biblia magna* du P.e de la Haie. 5 vol. in-fol.

GAILL, (André) habile jurisconsulte, né à Cologne l'an 1526, fut conseiller de la chambre impériale à Spire, de la part de l'électeur de Treves, Jean de Leyen. Maximilien II & Rodolphe II l'honorerent de plusieurs commissions importantes. Son habileté dans la jurisprudence l'a fait nommer le *Papinien de l'Allemagne* : au savoir, il joignoit un grand zele pour la conservation de la foi de ses peres. Il mourut, selon la plus commune opinion, à Cologne, le 11 décembre 1587. Nous avons de lui : I. *Practicarum observationum libri duo*, Amsterdam, 1663, in-4°. C'est la meilleure édition; il y en a d'autres qui sont enrichies de remarques par Bernhardt Greven, Everard Fabricius, & Charles Othon Tyllius. II. *Decisiones Cameræ Imperialis*, avec Meisner; Francfort, 1603, 3

vol. in-fol. III. *Novum opus Consiliorum*, Francfort, 1666, in-fol. IV. Une édition, avec des additions, d'*Hadriani Gilmanni supplicationes processuum Cameræ Imperialis*, Francfort, 1601, 2 vol. in-fol.

GAILLARD DE LONJUMEAU, d'une ancienne maison de Provence, évêque d'Apt depuis 1673 jusqu'en 1695, année de sa mort, forma le premier le projet d'un grand Dictionnaire historique universel, & en confia l'exécution à Moreri, son aumônier. Il fit faire, pour la construction de cet édifice, depuis si augmenté, des recherches dans tous les pays, & sur-tout dans la bibliotheque du Vatican. Moreri dédia à son mécene la *1re.* édition de son Dictionnaire, entrepris en Provence, & publié à Lyon en 1674. Il lui donne des éloges magnifiques; l'évêque d'Apt les méritoit par son amour éclairé pour les arts, & par ses vertus.

GAILLARD, (Honoré) Jésuite, né à Aix en 1641, mort à Paris en 1727, exerça avec beaucoup de succès le ministere de la prédication, & fut aussi goûté à la cour qu'à la ville. Nous n'avons de lui que *IV Oraisons funebres*, imprimées séparément. Elles prouvent un talent marqué pour l'éloquence brillante & pathétique. Le P. Gaillard avoit rassemblé ses Sermons quelque tems avant sa mort; mais on ne sait ce que ce précieux recueil est devenu. Ce Jésuite joignit aux travaux de la chaire, ceux de la direction. C'est lui qui convertit la fameuse Franchon Moreau, actrice de l'opéra, qui épousa depuis un capitaine-aux-gardes.

GAILLARD, *voyez* FREGOSE (Baptiste).

GAÏNAS, Goth, devenu général Romain par sa valeur, & sur-tout par la foiblesse de l'empire, qui n'avoit alors aucun grand homme à mettre à la tête des armées. Il fit tuer Rufin, qui vouloit s'emparer du trône impérial. L'eunuque Eutrope, favori d'Arcadius après Rufin, eut la même ambition; Gaïnas appella les barbares dans l'empire, & ne les chassa que lorsqu'on lui eut remis l'indigne favori. Les empereurs Romains n'étoient plus ces fiers & puissans monarques de l'univers qui, au premier ordre, faisoient venir au pied de leur trône, des rois du bout du monde. Un particulier, un étranger, s'il avoit un peu de courage, les faisoit trembler. Gaïnas n'en continua pas moins de ravager l'empire, après la mort d'Eutrope. Il fallut que le lâche & foible Arcadius vînt le trouver à Chalcédoine, pour traiter de la paix. Ils se la jurerent; mais le Goth n'ayant pas pu obtenir de S. Jean-Chrysostome une église pour les Ariens, il tomba sur la Thrace, & mit tout à feu & à sang. Flavita le repoussa jusqu'au-delà du Danube, où il fut tué par Uldin, roi des Huns, l'an 400. Sa tête fut portée à Arcadius, qui la fit promener par toutes les rues de Constantinople.

GAIOT, (Marc-Antoine) natif d'Annonay, diocese de Lyon, professeur d'hébreu à Rome, publia en cette ville, en 1647, in-8°, les *Aphorismes*

d'*Hippocrate*, *en trois langues*, *à trois colonnes*; ſavoir, le texte grec; une verſion latine, où il prétend avoir été plus exact que Foës, & une traduction hébraïque, faite par des Rabbins.

GAIOT DE PITAVAL, *voy.* GAYOT.

GAITTE, (Charles) docteur de Sorbonne & chanoine de Luçon, publia en 1678 in-4°, un *Traité* théologique en latin *ſur l'Uſure*, qui parut ſévere aux caſuiſtes relâchés. Il eſt intitulé: *De uſura & fœnore.*

GAL *ou* GALL, *Gallus*, (S.) natif d'Irlande & diſciple de S. Colomban, fonda en Suiſſe le célebre monaſtere de S. Gal, dont il fut le premier abbé en 614. Il mourut vers 646. » Les courageux miſſionnaires (dit le Proteſtant, auteur du *Dict. géogr., hiſt. & polit. de la Suiſſe*) » chez des uſurpateurs » barbares, chez des peuples » abrutis par de longues déſo- » lations & par l'eſclavage, » firent ſuccéder à des ſuperſ- » titions abſurdes, ſouvent » atroces, des dogmes de bien- » faiſance & d'humilité, les » craintes & les conſolations » d'une vie à venir ». On a de S. Gal quelques ouvrages peu connus. — Il ne faut pas le confondre avec S. GAL, évêque de Clermont, mort vers 552.

GALADIN, (Mahomet) empereur du Mogol, dans le 16e. ſiecle, s'illuſtra par ſes belles qualités. Il poſſédoit l'art de régner. Ses ſujets pouvoient avoir audience deux fois par jour; & afin que les perſonnes de baſſe condition ne fuſſent pas repouſſées par ſes gardes, il fit mettre une clochette à ſon palais, dont la corde répondoit à la rue. Dès qu'il entendoit le ſon de la cloche, il deſcendoit, ou il faiſoit monter celui qui avoit des demandes ou des plaintes à lui faire. Il mourut en 1605. On prétend qu'il ſe ſeroit fait chrétien, ſi la pluralité des femmes ne l'avoit retenu dans le mahométiſme.

GALANTHES, roi des anciens Celtes, ſuccéda à ſa mere Galathea. Après avoir ſubjugué pluſieurs peuples, il leur donna le nom de *Galates*, & appella *Galatie*, le pays, qui fut depuis nommé *Gallia* (la Gaule). Leurs deſcendans s'étendirent juſques dans la Grece & dans l'Aſie-Mineure, où ils tranſporterent le nom de Galates.

GALANTHIS, ſervante d'Alcmene, qui pour avoir trompé Junon ſur la naiſſance d'Hercule, fut transformée en belette, & condamnée à faire ſes petits par la gueule.

GALANUS, (Clément) né à Sorrento, dans le royaume de Naples, Théatin, miſſionnaire en Arménie pendant douze ans, publia à ſon retour à Rome, en 1650, à 1661, deux gros volumes in-fol. en latin & en arménien, ſous ce titre: *Conciliation de l'Egliſe Arménienne avec l'Egliſe Romaine, ſur les témoignages des Péres & des Docteurs Arméniens.* L'auteur remarque dans ſa préface, qu'il a commencé par rapporter les hiſtoires des Arméniens avant de diſputer contre eux, parce que tous les ſchiſmatiques Orientaux ne veulent que ſous ce point de vue parler de la

religion avec les Occidentaux ; quand ils ſont convaincus, ils répondent « qu'ils ſuivent la » foi de leurs peres ; & que » les Latins ſont des Dialecti- » ciens, qui ayant l'eſprit ſub- » til, peuvent prouver, comme » des vérités, les plus grandes » fauſſetés du monde ». Cette réponſe prouve aſſez que c'eſt l'ignorance & l'entêtement qui entretiennent le ſchiſme fatal qui diviſe l'Egliſe Grecque d'avec la Latine. Du reſte, la méthode de Galanus eſt excellente : l'hiſtoire de la religion ſuffit pour faire connoître la véritable, pour montrer la nouveauté & l'inconſéquence des ſectes. Il enſeigna à Rome la théologie aux Arméniens en leur propre langue,

GALAS, (Matthieu) général des armées impériales, né à Maëſtricht où il fit ſon cours d'humanités, en 1589, fut d'abord placé en qualité de page auprès du baron de Baufremont, chambellan du duc de Lorraine. Il ſe ſignala tellement en Italie & en Allemagne, ſous le célebre Tilli, qu'après ſa mort il fut mis à la tête des armées de l'empereur Ferdinand II. Galas rendit des ſervices importans à l'empire, ainſi qu'au roi d'Eſpagne Philippe IV. Il voulut même s'emparer de la Bourgogne en 1636 ; mais il fut repouſſé à S. Jean-de-Lône, obligé d'en lever le ſiege & de retourner en Allemagne. Il réuſſit mieux contre les Suédois : cependant, ſon armée ayant dépéri près de Magdebourg par les habiles manœuvres de Torſtenſon, il fut diſgracié de l'empereur. Quelque tems après on lui rendit le commandement des troupes ; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort à Vienne en Autriche en 1647, à 58 ans, avec la réputation d'un des plus grands généraux de ſon tems. Son pere étoit né à Trente : ce qui a donné lieu à l'erreur de quelques hiſtoriens qui ont fait naître Matthieu Galas dans cette ville. On peut conſulter le P. Engelflus dans la préface de l'ouvrage intitulé : *Virtutis & Honoris Ædes.*

GALATÉE *ou* GALATEO, (Antoine) né à Galatina, village d'Italie qui lui donna ſon nom, s'appelloit originairement *Ferrari.* Il s'illuſtra dans le 15*e.* ſiecle, comme philoſophe, médecin, poëte & géographe. Nous avons de lui : I. Une excellente *Deſcription de la Japigi*, 1624, in-4°. II. Une autre de *Gallipoli.* III. Des vers latins & italiens. IV. L'*Eloge de la Goutte*, qu'il compoſa pour charmer les douleurs de cette cruelle maladie. V. *Succeſſi dell' armata Turcheſca n'ella citta d'Otranto dell' anno 1480*, in-4°, 1612. Il avoit accompagné le fils du roi de Naples à cette expédition. VI. *Vite de letterati Salentini.* Il mourut en 1517, âgé de 73 ans.

GALATHÉE, nymphe de la mer, fille de Nérée & de Doris, fut aimée de Polyphême : elle lui préféra Acis, que le géant écraſa avec un rocher.

GALATIN, (Pierre) Juif Italien, ſe convertit & ſe fit Franciſcain. Il devint enſuite docteur en théologie & pénitencier apoſtolique. Il étoit ſavant dans les langues, & ſe fit un nom par ſon traité *De Ar-*

canis Catholicæ veritatis, contre les Juifs. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, qui, sans être parfait, renferme des choses utiles & curieuses. La meilleure est celle de Francfort, 1612, in-folio. Galatin vivoit encore en 1532. L'auteur s'est beaucoup servi de l'ouvrage de Porcheti, qui lui-même avoit profité de celui de Raimond-Martin, selon son propre aveu.

GALAUP DE CHASTEUIL, né à Aix, d'une famille noble, en 1588, ami du célebre Peiresc, avoit beaucoup de goût pour les langues orientales, & alla les cultiver dans le pays même. Il se retira en 1631 sur le Mont-Liban, où il partagea son tems entre l'étude & la priere. Les courses des Turcs troublerent souvent le repos de sa solitude; mais sa vertu faisoit impression sur l'esprit même des Barbares. Il étoit si parfaitement connu de tous les Maronites, qu'après la mort de leur patriarche, ils voulurent le revêtir de cette dignité. Le saint solitaire la refusa, & mourut peu de tems après, en 1644, dans un monastere de Carmes-Déchaussés. On peut consulter sa *Vie*, in-12, écrite par Marchetti, prêtre de Marseille.—Il y a eu encore, de cette famille, François & Pierre GALAUP. Le premier, précepteur du fils du duc de Savoie, mort à Verceil en 1658, à 52 ans, cultivoit la poésie, la philosophie & la littérature. Il s'étoit mis d'abord au service de Lascaris, grand-maître de Malte; puis à celui du grand Condé, qui le fit capitaine de ses gardes. Ce prince étant sorti de France, Galaup se retira à Toulon, où il arma un vaisseau de guerre, sous la banniere de Malte. Après s'être signalé pendant plusieurs années, il fut pris par des Algériens & mis en esclavage. Il en sortit au bout de 2 ans, & passa au service du duc de Savoie, qui, pour récompenser son mérite, le gratifia d'une pension de 2000 livres. Il avoit traduit *Les Petits Prophetes*, & mis en vers françois quelques livres de la *Thébaide* de Stace... Le second, mort en 1727, à 84 ans, faisoit joliment des vers provençaux, & étoit lié avec Furetiere, la Fontaine, Boileau & Mlle. de Scuderi. Il a laissé une *Explication*, in-fol., *des Arcs de triomphe*, dressés à Aix pour l'arrivée des ducs de Bourgogne & de Berri.

GALBA, (*Servius Sulpitius*) empereur Romain, de la famille des Sulpice, féconde en grands hommes, naquit dans une petite ville d'Italie, proche Terracine, le 24 décembre, la 5e. année avant l'ere commune. Il exerça avec honneur la charge de préteur à Rome, puis celles de gouverneur d'Aquitaine, de général des armées dans la Germanie, & ensuite dans l'Espagne Tarragonoise. Dans le tems qu'il étoit en Afrique, il rendit un jugement remarquable. Deux citoyens se disputant la possession d'un cheval, sur lequel les témoins ne s'accordoient point; Galba ordonna que l'animal seroit conduit les yeux bandés à son abreuvoir ordinaire; qu'ensuite on lui ôteroit son bandeau, & qu'il appartiendroit à celui de ses deux maîtres chez qui il se rendroit de lui-même. Au milieu

de ſes emplois, il ſe livra à la ſolitude, pour ne point donner priſe aux ſoupçons inquiets de Néron. Il ne put les éviter. Ayant déſapprouvé les vexations cruelles que les intendans exerçoient dans toutes les provinces de l'empire, Néron envoya ordre de le faire mourir. Galba évita le ſupplice, en ſe faiſant proclamer empereur. Toute la Gaule le reconnoît. Néron eſt forcé de ſe donner la mort, l'an 68 de J. C. Quoique moins affermi ſur le trône qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, Galba ne prit aucune précaution pour ſa ſûreté. Il ſe livra au contraire à trois hommes obſcurs, que les Romains appelloient *ſes Pédagogues*. Le 1er. favori étoit T. Vinius Ruſinus, autrefois ſon lieutenant en Eſpagne, & d'une inſatiable avarice. Un jour étant à la table de l'empereur Claude, il vola une coupe d'or. Claude, qui en fut informé, le fit inviter encore le lendemain, & le fit ſervir ſeul en vaiſſelle de terre. Le 2e. favori étoit Cornelius Laco, capitaine de ſes gardes, que ſon orgueil rendoit inſupportable à tout le monde; mais extrêmement lâche & pareſſeux, ayant autant d'ignorance que de préſomption. Le 3e. étoit Marcianus Icelus, le premier de tous les affranchis de Galba, & qui ne prétendoit pas moins que la première dignité dans l'ordre des chevaliers. Ces trois favoris le gouvernant tour-à-tour avec des vices différens, le firent paſſer continuellement d'un vice à un autre. A la vérité, il rappella les exilés du regne précédent; mais l'avarice l'empêcha d'achever ſon ouvrage; il oublia la reſtitution des biens, & au lieu de réparer les crimes de Néron, il s'en rendit le complice. Les ſoldats n'eurent pas moins à s'en plaindre que les citoyens. Les troupes de la marine lui ayant demandé le titre de *Légionnaires*, que Néron leur avoit accordé, il fit fondre ſur elles ſes cavaliers, qui en maſſacrerent une grande partie. Galba, aſpirant au trône, avoit promis de grandes ſommes aux Prétoriens; il les refuſa, dès qu'il y fut monté. *Un empereur*, leur dit-il fièrement, *doit choiſir ſes ſoldats, & non les acheter*. Cette réponſe irrita ſes troupes; elles proclamerent Othon & aſſaſſinerent Galba, l'an 69 de J. C. Cet empereur fut dans l'empire ce que Sylla avoit été dans la république; l'un donna le premier exemple de la tyrannie, l'autre de la révolte. Il dévoila, dit Tacite, un ſecret funeſte aux Romains, & funeſte à lui-même, en leur apprenant qu'un empereur pouvoit être élu hors de Rome: *Evulgato Imperii arcano, poſſe Principem alibi quàm Romæ fieri* (Tac. Hiſt. l. 1). Galba fut grand, tant qu'il ne régna pas; mais ſes vertus devinrent des défauts, lorſqu'il fut empereur. Il ne ſut pas s'élever avec la fortune, & garda toujours le caractere d'un particulier, ou il outra celui de roi. Il avoit 73 ans lorſqu'il fut tué.

GALDIN, (S.) né à Milan de l'illuſtre maiſon de la Scala, célebre dans l'hiſtoire d'Italie, s'attacha de bonne heure au ſervice des autels, après s'y être préparé par l'étude de l'Ecriture-Sainte, par une grande

innocence de mœurs, & par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il devint ſucceſſivement archidiacre & chancelier de l'égliſe de Milan. Les archevêques Ribald & Hubert ſe déchargerent ſur lui d'une partie de l'adminiſtration du diocefe, qui étoit alors rempli de troubles & de confuſion. Ce fut dans ce tems que l'empereur Barberouſſe ſe mit en marche contre la ville de Milan, qui prétendoit avoir le droit excluſif de choiſir ſes magiſtrats, & qu'il l'attaqua avec une nombreuſe armée, & la força de ſe rendre à diſcrétion après un ſiege de dix mois. Ce prince porta la vengeance aux derniers excès. La ville fut détruite, & les habitans eurent à peine la vie ſauve (*voyez* FRÉDERIC Barberouſſe). Hubert, archevêque de Milan, étant mort en 1166, Galdin, quoique abſent, fut élu pour lui ſuccéder. Le pape le ſacra lui-même, le fit cardinal & le nomma légat du Saint-Siege. Galdin remplit avec exactitude tous les devoirs d'un digne paſteur. Il annonçoit aſſidument la parole de Dieu; ſoulageoit les malheureux avec une bonté paternelle, & prévenoit même leurs beſoins; rétablit la diſcipline, qui avoit beaucoup ſouffert, étouffa toutes les ſemences de diviſion, & s'occupa ſur-tout à détruire les erreurs des Cathares, eſpece de Manichéens qui avoient profité des troubles occaſionnés par la guerre, pour s'introduire en Lombardie. Il mourut au milieu de ſon clergé & de ſon peuple, le 18 avril 1176, après avoir fait, malgré ſa foibleſſe, un long ſermon qu'il débita avec beaucoup de feu. Sa mort fut généralement pleurée. Sa ſainteté éclata par pluſieurs miracles. Il eſt honoré dans les anciens bréviaires de Milan, & eſt nommé le 18 avril dans le Martyrologe Romain. *Voyez* ſes deux *Vies*, l'une & l'autre authentiques, avec les notes du P. Henſchénius, avril, tom. 2, p. 593.

GALE, (Thomas) né à Scruton, dans le duché d'Yorck en 1606, fut ſucceſſivement directeur de l'école de S. Paul, membre de la ſociété royale de Londres, & enfin doyen d'Yorck en 1697. Ses ouvrages décelent une profondeur d'érudition étonnante. Les principaux ſont: I. *Hiſtoriæ Poëticæ antiqui Scriptores*, Paris, 1675, in-8°., Oxford, 1676, in-8°. Ce ſont les anciens écrivains de la mythologie, accompagnés de ſavantes notes, & précédés d'un Diſcours préliminaire non moins ſavant. II. *Jamblicus de Myſteriis Egyptiorum*, &c., Oxford, in-folio, 1678, en grec & en latin, avec des éclairciſſemens qui renferment un fonds d'érudition immenſe. III. *Hiſtoriæ Britannicæ, Saxoniæ & Anglo-Danicæ Scriptores quindecim*, Oxford, 1687, & 1691, 2 vol. in-fol. avec une préface qui fait ſentir le mérite de cette compilation, & une table des matieres fort ample. IV. *Rhetores ſelecti*, Oxford, 1676, in-8°., d'un mérite égal aux précédens. V. *Opuſcula Mythologica, Ethica & Phyſica*, en grec & en latin, Cambridge, 1671, in-8°., ou Amſterdam, 1688. Il mourut le 8 avril 1702, que l'on comp-

toit alors en Angleterre 1701. On lui attribue encore : *Antonini iter Britanniarum*, 1709, in-4°. avec des notes ; mais c'eſt ſon fils Roger qui a publié cet ouvrage. Le même a traduit en anglois la ſcience des *Médailles de Jobert*, 1715, in-8°., & donné des explications de médailles & d'inſcriptions dans différens recueils. — Un autre de ſes fils, Samuel GALE, né à Londres en 1682, mort en 1754, a donné au public l'*Hiſtoire de la cathédrale d'Yorck*, in-fol.

GALEANO, (Joſeph) ſavant médecin de Palerme, pratiqua ſon art avec beaucoup de ſuccès, & en développa les principes avec d'autant plus de ſagacité, qu'il l'avoit exercé pendant 50 ans. Son génie s'étendoit à tout, belles-lettres, poéſie, théologie, mathématiques ; mais il ne fit qu'effleurer ces différens genres, pour approfondir davantage la médecine. On a de lui pluſieurs ouvrages en italien. Les plus connus ſont : *Methodo di conſervar la ſanita, e di curare ogni morbo col ſolo uſo dell'aqua vita*, en 1622, in-4°. ; *Il Cafe con piu diligenza eſaminato*, 1674, in-4°. On en a auſſi en latin, parmi leſquels on diſtingue ſon *Hippocrates redivivus, paraphraſibus illuſtratus*, en 1650, 1663 & 1701 ; & ſa *Politica medica pro leproſis*. On lui doit encore un *Recueil des petites Pieces* des écrivains les plus célebres qui ont cultivé les Muſes Siciliennes, en 5 vol. Galéano mourut en 1675, regretté de ſa patrie dont il étoit l'oracle. Les pauvres perdirent en lui un bienfaiteur ingénieux.

GALEN, (Matthieu) né à Weſtcapel en Zélande, vers l'an 1528, enſeigna la théologie avec réputation à Dilingen, puis à Douay, devint chancelier de l'univerſité de cette ville, y fit fleurir les ſciences, & mourut en 1573. On a de lui : I. *Commentarium de Chriſtiano & Catholico Sacerdotio*, Dilingen, 1563, in-4°. II. *De Originibus Monaſticis*. III. *De Miſſæ Sacrificio*. IV. *De ſæculi noſtri choreis ;* & d'autres écrits pleins d'érudition, quelquefois dépourvus de critique, mais remplis d'une ſage morale.

GALEN, (Jean Van-) capitaine fameux au ſervice des Provinces-Unies des Pays-Bas. Né d'une bonne famille ; mais pauvre, il commença par être matelot. Ses progrès furent ſi rapides, que dès l'âge de 26 ans, il fut capitaine de vaiſſeau. Il ſe ſignala contre les François, les Anglois, les Maures & les Turcs. En 1652 il bloqua, avec quelques vaiſſeaux des états de Hollande, 6 vaiſſeaux Anglois, enfermés dans le port de Livourne. D'autres vaiſſeaux étant venus à leur ſecours, il y eut un combat dans lequel Van-Galen fut bleſſé à la jambe. On voulut l'engager à ſe retirer, mais il répondit : *C'eſt mourir glorieuſement, que de perdre la vie au milieu de la victoire que l'on remporte pour ſa patrie.* Il fallut lui couper la jambe, & il mourut 9 jours après à Livourne, l'an 1653. Son corps fut tranſporté à Amſterdam ; les Etats lui firent ériger un monument ſuperbe, qu'on voit dans l'égliſe neuve d'Amſterdam.

GALEN, (Chriſtophe-Bernard) d'une des plus anciennes familles de Weſtphalie, porta d'abord les armes. Il les quitta pour un canonicat de Munſter, mais ſans perdre le goût de ſon premier état. Elu évêque de cette ville, & ne pouvant la ſoumettre à ſon autorité, il l'aſſiégea en 1661, la prit & la conſerva, en faiſant bâtir une forte citadelle. En 1664 il fut choiſi pour être un des directeurs de l'armée de l'Empire, contre les Turcs, en Hongrie. Il n'eut pas le tems d'y ſignaler ſon courage, la paix ayant été conclue d'abord après ſon arrivée. L'année ſuivante il endoſſa encore la cuiraſſe pour les Anglois contre les Hollandois, & remporta ſur eux divers avantages. La paix ſe fit en 1666, par la médiation de Louis XIV; mais la guerre recommença en 1672, pour une ſeigneurie que la Hollande lui retenoit. Uni avec les François, il enleva aux Etats pluſieurs villes & places fortes. Les armes de l'empereur l'ayant obligé de faire la paix, il ſe ligua avec le roi de Danemarck contre le roi de Suede, & lui enleva quelques places. Galen, grand capitaine, mauvais évêque, avoit la bravoure d'un ſoldat. Il mourut en 1678, à 74 ans, auſſi peu regretté de ſon peuple que de ſes troupes. Sa *Vie*, traduite en françois par le Lorrain, en 1679, in-12, eſt un ouvrage mal écrit, rempli de faits haſardés ou exagérés: Jean Van Alpen, chanoine de Cologne & de Munſter, l'a réfutée dans ſon traité: *De Vita & rebus geſtis Chriſtophori Bernardi, epiſcopi & principis Monaſterienſis*, &c., Coesfeldt, 1694, in-8°.

GALENUS, *voyez* GALIEN.

GALEOTI, (Nicolas) Jéſuite Italien, mort en 1748, eſt célebre par les *Vies des Généraux de ſa Compagnie, avec leurs portraits*, in-fol., latin & italien, imprimées à Rome en 1748. Ses ſavantes Notes ſur le *Muſæum Odeſcalcum*, Rome, 1751, 2 tom. in-fol., ſont un ouvrage poſthume.

GALEOTI-MARTIO, (*Galeotus-Martius*) natif de Narni, fut ſecrétaire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, & précepteur de Jean Corvin ſon fils. Il mourut à Lyon en 1478. On a de lui: I. Un *Recueil des Bons-Mots de Mathias Corvin*, dans la Collection des Hiſtoriens de Hongrie, Francfort, 1600, in-fol. II. Un traité *De Homine interiore, & de corpore ejus*, Bâle, 1518, in-4°.; qui fit beaucoup de bruit, à cauſe de quelques ſentimens peu orthodoxes qu'il fut obligé de rétracter. III. *De Doctrinâ promiſcuâ*, dédié à Laurent de Médicis, Florence, 1488; Lyon, 1552, in-8°. C'eſt un mélange de queſtions de médecine, de phyſique & d'aſtrologie. C'eſt ſur-tout dans le livre intitulé: *De Incognitis vulgo*, qu'il fit parade de ſes ſentimens hétérodoxes. Il y réduiſoit la Religion à la ſeule pratique de la loi naturelle. Il en fit circuler quelques copies manuſcrites, qui penſerent lui coûter cher; car dans ces tems on ne répandoit pas auſſi impunément qu'aujourd'hui la doctrine philoſophique.—Il y a eu un autre GALEOTI, (Barthélemi) qui donna, dans le 16e. ſiecle, une

Hiſtoire des Hommes illuſtres de Bologne, ſa patrie, Ferrare, 1590, in-4°.

GALERE-ARMENTAIRE, empereur Romain, *voy.* MAXIMIEN (*Galerius Valer. Maximianus*).

GALIANI, (Ferdinand) né le 2 décembre 1728 à Chieti, où ſon pere rempliſſoit la charge d'auditeur royal. Il fut envoyé à Naples, à l'âge de 8 ans, chez ſon oncle, Céleſtin Galiani, archevêque de Tarente & grand chapelain du roi, qui eut ſoin de ſon éducation. Ses talens ne tarderent pas à ſe montrer. Il publia en 1750, à l'âge de 21 ans, un ouvrage ſur la monnoie, qui eut un ſuccès décidé, puiſque le gouvernement adopta les principes de l'auteur, qui avoit gardé l'anonyme. A cette époque, il entra dans la carriere eccléſiaſtique, & fut pourvu d'un bénéfice de 500 ducats, auquel il réunit une abbaye. Après avoir voyagé en diverſes contrées d'Italie, il revint à Naples en 1753. Nommé en 1759 ſecrétaire de l'ambaſſade en France, il paſſa dix ans à Paris & s'y lia avec tous les beaux eſprits, ſur-tout avec les encyclopédiſtes & le ſeigneur de Ferney. De retour à Naples, il ne ceſſa de s'y occuper des ſciences & des lettres juſqu'en 1787, qu'il mourut dans cette ville le 30 octobre, à l'âge de 58 ans. On a de lui, outre le traité ſur la monnoie dont nous avons parlé, pluſieurs écrits ſur les antiquités d'*Herculanum*, de *Pompeia* & de *Stabia*; une *Oraiſon funebre de Benoît XIV*; un *Dialogue ſur les femmes*; un Traité *ſur les Géans*, à l'occaſion d'un jeune Irlandois d'une ſtature extraordinaire, nommé *Magrat*; des *Notes* ſur Horace, qui ont paru dans la *Gazette littéraire de l'Europe*; divers Mémoires *ſur le commerce des Grains*, *ſur la diſette qui affligea la France en 1763 & 1764*, &c., où les économiſtes ne ſont pas ménagés; un Opéra intitulé le *Socrate imaginaire*, &c. « On trouve dans » tout cela, dit l'abbé de S. Léger, un écrivain facile & plaiſant, chez qui les graces n'offuſquent pas le jugement. La » vérité ne permet pourtant » pas de diſſimuler que pluſieurs traits cauſtiques épars » dans les dialogues, & plus » encore les ſarcaſmes qui couloient à flots de la bouche de » Galiani dans les ſociétés, lui firent des ennemis à Paris, » où il avoit beaucoup perdu » de l'eſtime publique, quand » il en partit en mai 1769, pour » retourner à Naples & rentrer dans le conſeil du commerce; néanmoins il entretint toujours un commerce » épiſtolaire avec *Diderot*, *d'Alembert*, *Voltaire*, les abbés » *Batteux*, *Arnauld*, *Barthelemy*, & nos autres ſavans, » dont il a conſervé les Lettres, » qui forment neuf bons volumes ». M. Diodati a publié ſa *Vie*, Naples, 1788, in-8°. L'hiſtorien ne diſſimule pas les fautes & les vices de ſon héros : il lui applique ces paroles de Cornelius Nepos ſur Thémiſtocle : *Hujus vitia maximis ſunt emendata virtutibus.* Eſpece de paradoxe ou d'impoſſibilité ſuivant Horace :

Virtus eſt vitium fugere & ſapientia primâ
Stultitiâ caruiſſe.

— Il avoit un frere nommé *le marquis Galiani*, dont il existe une *Traduction de Vitruve, avec des Commentaires*, Naples, 1758, in-fol.

GALIEN, *Claudius Galenus* (suivant les regles, il faudroit dire GALENE), célebre médecin sous Antonin, Marc-Aurele & quelques autres empereurs, naquit à Pergame d'un habile architecte, vers l'an 131 de J. C. On n'épargna rien pour son éducation. Il cultiva également les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie; mais la médecine fut son goût & son talent principal. Il parcourut toutes les écoles de la Grece & de l'Egypte, pour se perfectionner sous les plus habiles maîtres. Il s'arrêta à Alexandrie, le rendez-vous de tous les savans, & la meilleure école de médecine qu'on connût alors. D'Alexandrie il passa à Rome, & s'y fit des admirateurs & des envieux. Ses confreres, jaloux de sa gloire dans l'art si conjectural, mais si nécessaire à l'humanité, de guérir les malades, attribuerent ses succès à la magie. Toute la magie de Galien étoit une étude profonde des écrits d'Hippocrate, & sur-tout de la nature. Une peste cruelle, qui ravagea une partie du monde, l'obligea de retourner dans sa patrie; mais il fut rappellé à Rome par les lettres obligeantes de Marc-Aurele. Cet empereur avoit une confiance aveugle en lui. Après la mort de ce prince, Galien retourna de nouveau dans sa patrie, où il mourut dans une vieillesse avancée, vers l'an 210 de J. C. Il dut sa longue vie à sa frugalité; car il étoit d'ailleurs d'un tempérament très-délicat. Sa maxime (& ce doit être celle de quiconque aime sa santé) étoit de *sortir de table avec un reste d'appétit*. Ses mœurs, son caractere répondoient à son habileté, & ajoutoient encore à sa réputation. Outre les principes de la médecine, il avoit étudié ceux de toutes les sectes philosophiques. Il se trompa néanmoins étrangement dans les idées qu'il se forma des Chrétiens. Il les confondoit avec les Juifs, qu'il accusoit de croire aveuglément les fables les plus absurdes, & devint leur ennemi déclaré. Il reconnoissoit les causes finales, & s'élevoit au Créateur par l'étude de ses ouvrages. Un jour qu'il avoit expliqué l'anatomie du corps humain : *J'ai*, dit-il, *offert à l'Eternel un sacrifice plus agréable, que le sang des boucs & des taureaux*. Leçon utile pour ces demi-médecins, qui pour avoir entrevu lestement quelques opérations de la mystérieuse nature, arrêtent leurs regards sur la superficie de l'ouvrage, en méconnoissent le but, la sagesse de l'ensemble, & l'Auteur lui-même (*voy.* ELOY). Une partie des écrits de ce médecin, périt dans l'incendie qui consuma le temple de la Paix à Rome, où ils avoient été mis en dépôt. Ceux qui nous restent ont été publiés à Bâle, en 1538, 6 vol. qu'on relie en 4. Cette édition fut suivie d'une autre à Venise en 1625, 6 volumes, en grec & en latin; & elle a été éclipsée par celle de Chartier, avec Hippocrate, Paris, 1639, 13 tomes en 9 vol. in-fol. Galien devoit beaucoup à

Hippocrate, & ne s'en cachoit pas. Plusieurs modernes sont redevables de leurs connoissances à ces illustres anciens, & les ont décriés : semblables aux enfans qui déchirent le sein qui les nourrit. Mais le plus grand nombre des médecins s'est réuni, non-seulement à les respecter, mais à prendre leurs écrits pour des modeles, & leurs décisions pour des oracles. Les hommes sages & impartiaux ont tenu un milieu entre les détracteurs & les partisans outrés de ces peres de la médecine. Ils ont jugé d'eux comme ils jugent de leur art, pour lequel il ne faut avoir ni trop de confiance, ni trop de mépris. On convient que Galien a beaucoup contribué aux progrès de la médecine par ses expériences ; mais qu'il lui a fait aussi beaucoup de tort par ses raisonnemens trop subtils, par ses *qualités cardinales*, & autres chimeres.

GALIFET *ou* GALIFECT, (Joseph) Jésuite, est particuliérement connu par un ouvrage de *Cultu sacro-sancti Cordis Jesu*, Rome, 1726, in-4°, dédié au pape. Ce livre traite amplement de la charité immense de J. C. pour les hommes, dont le souvenir nous est retracé par le symbole de son cœur, & des sentimens que ce souvenir doit faire naître dans l'ame des fideles reconnoissans : ce qu'on exprime ordinairement par *dévotion envers le sacré Cœur* (*voyez* MARGUERITE-MARIE ALACOQUE). Mais comme l'esprit de l'homme toujours inquiet & *immodicus*, selon l'expression d'un ancien, ne sait s'arrêter où il faut, le P. Galifet a joint à son ouvrage un *Appendix*, pour prouver qu'il faut joindre le culte du cœur de la sainte Vierge à celui de l'Homme-Dieu (*cultum Cordis Mariæ a cultu Cordis Jesu non separemus*). Cette singularité qui sembloit confondre des cultes, dont les objets sont l'un de l'autre à une distance infinie, & dont le second ne pouvoit entrer dans l'esprit de la représentation symbolique dont nous avons parlé, excita des murmures de la part même des personnes les plus dévotes envers la sainte Vierge, & d'un autre côté trouva des défenseurs & des partisans. Clément XIII se contenta de la condamner par le fait, en instituant exclusivement la fête du *sacré Cœur de Jesus*, & en expliquant la nature & l'objet de cette fête, de maniere à ne souffrir aucune extension. On peut voir là-dessus le *Journal hist. & littér.*, 15 juillet 1791, p. 428 — 15 septembre, p. 110. On a encore reproché au P. Galifet d'avoir rassemblé dans cet *Appendix* beaucoup de choses, où la sévere théologie n'est pas d'accord avec la piété de l'auteur. Tout y est porté à l'extrême ; tout ce qui a pu être taxé d'inexactitude ou d'hyperbole dans les écrits de quelque homme célebre, y est répété comme autant d'expressions normales de la croyance catholique. Il est impossible de lire cette partie de l'ouvrage, sans que l'imagination sorte des bornes où se tient la notion d'une pure créature, & sans prendre l'idée d'une espece d'égalité qui heurte les fondemens de la foi. « On » est étrangement embarrassé

» (a dit quelqu'un à cette occa-
» sion) quand, après la lec-
» ture de ces sortes de livres,
» on vient à rencontrer cette
» maxime fondamentale du
» Christianisme, si clairement
» & si magnifiquement énon-
» cée par le Prince des Apôtres:
» *Non est in alio aliquo salus,*
» *neque enim aliud nomen est*
» *sub cœlo datum hominibus in*
» *quo oporteat nos salvos fieri.*
Act. IV. *Voyez* MURATORI.

GALIGAÏ, (Eléonore) fille d'un menuisier & d'une blanchisseuse, épousa le célebre & malheureux Concini, depuis maréchal d'Ancre. Elle étoit venue en France avec Marie de Médicis, dont elle étoit sœur de lait, & qui l'aima toujours tendrement. Cette femme, modele de laideur, & sans aucun autre mérite que celui de l'intrigue, obtint pour son mari les postes les plus brillans. L'abus insolent qu'ils firent de leur faveur, souleva tous les grands de la cour, & Louis XIII en particulier. Concini fut tué, & sa femme conduite à la Bastille. On lui imputa mille crimes, & sur-tout celui de la magie; mais tout son sortilege, comme elle répondit elle-même à ses juges, qui lui demandoient comment elle avoit ensorcelé la reine, étoit *le pouvoir qu'ont les ames fortes sur les ames foibles.* Cette réponse ne la sauva point; elle perdit la tête en place de Greve, l'an 1617, comme sorciere. On ajouta à l'accusation de la magie, celle de Judaïsme (*voy.* CONCINI). La relation de sa mort se trouve avec celle de son mari, dans l'*Histoire des Favoris*, par du Puy. On fit aussi sur sa mort une tragédie intitulée: *La Magicienne étrangere*, en 4 actes & en vers, Rouen, 1617, in-8°: satyre atroce & grossiere. La Galigaï avoit eu un fils & une fille. Celle-ci mourut peu de tems après le meurtre de son pere. Le fils fut enveloppé dans la sentence rendue contre sa mere, & dégradé de noblesse. Il se retira à Florence, où il jouit de 14,000 écus de rente, que son pere, heureusement pour lui, avoit placés dans cette ville. Le frere de la Galigaï, parvenu à l'archevêché de Tours & à l'abbaye de Marmoutiers, se démit de ces deux bénéfices, sur lesquels on lui donna une bonne pension, & alla finir ses jours en Italie, loin des orages des cours.

GALILÉE GALILEI, fils naturel de Vincent Galilei, noble Florentin (*voyez* son article), naquit en 1564. Après avoir étudié la nature pendant quelque tems à Venise, il obtint une chaire de philosophie à Padoue, & la remplit pendant 18 ans avec le plus grand succès. Cosme II, grand-duc de Toscane, l'envia à cette ville, & le lui enleva pour le fixer à Florence. Il l'y attacha par les titres de son premier philosophe & son premier mathématicien. Lorsque Galilée étoit à Venise, il avoit eu occasion de voir une des lunettes d'approche que Jacques Metius avoit inventées en Hollande. Cette découverte le frappa tellement, qu'il en fit une semblable. Metius avoit dû cette invention en partie au hasard; Galilée la fit servir à l'astronomie. Aidé de cet instrument, il vit plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors, le croi-

sant de l'astre de Vénus, les quatre Satellites de Jupiter, appellés d'abord les *Astres de Médicis*, &c. Il auroit été à souhaiter pour son repos, qu'il se fût borné à faire des observations dans le ciel; mais il voulut absolument embrasser un système : il se détermina pour celui de Copernic. Scheiner, Jésuite Allemand, à qui on doit la découverte des taches du Soleil, combattit son ardeur à soutenir une chose incertaine, qui lui paroissoit d'ailleurs compromettre le témoignage des Livres-Saints (*voy.* SCHEINER). Dès l'an 1611, l'inquisition de Rome avoit fait un décret contre l'opinion de Copernic, contraire, selon elle, à l'Ecriture. Galilée, dont on estimoit les talens en attaquant les idées, en fut quitte pour une défense de ne plus soutenir son système, ni de vive voix, ni par écrit. Le cardinal Bellarmin, chargé de lui faire cette défense; lui donna un écrit par lequel il déclaroit « qu'il n'avoit été ni puni, » ni même obligé à se rétracter; » mais qu'on avoit seulement » exigé de lui qu'il abandonnât » ce sentiment, & qu'il ne le » soutînt plus à l'avenir ». Galilée promit tout ce qu'on voulut, & sur-tout de ne plus contourner l'Ecriture-Sainte pour établir son système (car il alloit jusqu'à prétendre qu'il étoit tiré de la Genese, & vouloit en faire un dogme). Il tint sa parole jusqu'en 1632 : il eût pu continuer à jouir du repos, d'autant plus aisément, que par un décret de l'an 1620, on lui avoit permis d'enseigner son système comme une hypothese astronomique. Mais la vanité dont un mérite reel ne garantit pas toujours les savans, lui ayant fait publier en 1632 des *Dialogues* pour établir l'immobilité du Soleil & le mouvement de la Terre, comme une chose inconteſtable, l'inquisition le cita de nouveau. On lui rappella ses promesses; il se défendit mal, & il fut condamné, le 21 juin 1633, par un décret signé de 7 cardinaux à être empriſonné, & à réciter les sept Psaumes pénitenciaux une fois chaque semaine, pendant 3 ans. Galilée demanda pardon & abjura son grand attachement à une hypothese plausible, qu'il regardoit comme la source de sa gloire; mais au moment que la cérémonie finit, il dit en frappant la terre du pied : *Cependant elle remue* (*E pur si move*). Il est cependant certain que cette assertion n'avoit point, au moins alors, ce degré d'évidence & de démonstration qui nécessite le consentement & subjugue l'esprit d'une maniere invincible (*voyez* COPERNIC); on peut même dire qu'il n'avoit pas lui-même de ce système une idée parfaitement nette & bien conséquente, puisqu'il en dérivoit, comme une vérité évidente & inconteſtable, le flux & reflux de la mer, qui, au jugement de tous les savans, n'y a pas le moindre rapport (*). Les cardinaux inquisiteurs le renvoyerent en

(*) On trouvera toute cette matiere amplement développée, tant pour la partie historique que pour la partie astronomique & physique, dans les *Observations philosophiques sur les Systêmes*, 3e. édition, Liege, 1788, p. 95, n. 112 *& suiv.*

Toſcane, où il vécut comme il vouloit dans la campagne qu'il avoit dans le territoire d'Arcetri. M. Maillet du Pan, quoique proteſtant, a publié en 1784 une Diſſertation, où il réfute les injures bannales que les écrivailleurs ont coutume de dire à cette occaſion contre l'inquiſition, & prouve que tous les torts étoient du côté de Galilée. Un M. Ferri a fait de vains efforts pour affoiblir cette démonſtration (*voyez* le *Journ. hiſt. & littér.*, 15 mai 1785, p. 112). Galilée lui-même a ſupérieurement réfuté tous ces contes. « Le Pape (dit-il, dans une » lettre qu'il écrivoit au Pere » Receneri, ſon diſciple) me » croyoit digne de ſon eſtime.... » Je fus logé dans le délicieux » palais de la Trinité-du-Mont... » Quand j'arrivai au St-Office, » deux Jacobins m'intimerent » très-honnêtement de faire » mon apologie.... J'ai été » obligé de rétracter mon opi- » nion en bon catholique ». — » Pour me punir, continue- » t-il, on m'a défendu les *Dia-* » *logues*, & congédié après » cinq mois de ſéjour à Rome... » Aujourd'hui je ſuis à ma cam- » pagne d'Arcetri, où je reſpire » un air pur auprès de ma chere » patrie ». La vieilleſſe de Galilée fut affligée par une diſgrace plus réelle : il perdit la vue trois ans avant ſa mort, arrivée à Florence en 1641, à 78 ans. Il fut enterré dans l'égliſe de Ste Croix, où on lui a élevé un mauſolée en 1737, vis-à-vis celui de Michel-Ange. Cet aſtronome étoit d'une phyſionomie prévenante, & d'une converſation vive & enjouée. Il cultivoit preſque tous les arts agréables. La géographie lui doit beaucoup, par ſes obſervations aſtronomiques ; & la méchanique, pour la théorie de l'accélération. On prétend qu'il puiſa une partie de ſes idées dans Leucippe. Peut-être ne connut-il jamais ni Leucippe, ni ſa doctrine. Il eſt bien vrai que les modernes ont pris beaucoup des anciens, mais on les dépouille quelquefois avec trop de rigueur, de l'invention des ſyſtêmes vrais ou faux qu'ils ont pu imaginer tout auſſi-bien que les ſpéculateurs de Rome & d'Athenes. Le goût de Galilée n'étoit rien moins que pur. Ses jugemens en fait de littérature, ne prouvent pas la ſolidité de ſon eſprit. Il étoit à la tête des plus fanatiques admirateurs de l'*Arioſte*, & donnoit hautement la préférence aux bizarreries & aux caprices de ce poëte bouffon, ſur les beautés nobles & régulieres du Taſſe. Les Ouvrages de cet homme célebre ont été recueillis à Florence en 1718, en 3 vol. in-4°. Il y en a quelques-uns en latin, & pluſieurs en italien. Cette édition eſt ornée d'une *Vie* curieuſe & intéreſſante de l'auteur.

GALILÉE, (Vincent) fils du précédent, ſoutint avec honneur la réputation de ſon illuſtre pere. C'eſt lui qui a le premier appliqué le *Pendule* aux horloges : invention à laquelle on doit la perfection de l'horlogerie. Son pere avoit inventé le *Pendule ſimple*, dont il ſe ſervit utilement pour les obſervations aſtronomiques. Il eut même la penſée de l'appliquer aux horloges ; mais il ne l'exécuta pas, & en laiſſa l'honneur à ſon fils, qui en fit l'eſſai à

Veniſe en 1649; cette invention fut perfectionnée, dans la ſuite, par Huygens.

GALILEI, (Vincent) pere du célebre Galilée, gentilhomme Florentin, ſavant dans les mathématiques, & ſur-tout dans la muſique, fit inſtruire ſon fils, quoiqu'illégitime, comme s'il eût été ſon enfant propre. Il lui inſpira ſon goût pour les mathématiques; mais il ne put jamais lui donner celui de la muſique. Ses ouvrages prouvent ſes connoiſſances. Les plus eſtimés ſont cinq *Dialogues* en italien *ſur la Muſique*, Florence, 1581 & 1602, in-folio. Il attaque dans le dernier Joſeph Zarlin, & y traite de la muſique ancienne & moderne. Deſcartes a confondu pluſieurs fois le pere avec le fils.

GALILEI, (Alexandre) architecte Florentin, né en 1691, voyagea dans différentes contrées de l'Europe; de retour de l'Angleterre, où il s'étoit arrêté pendant ſept ans, il devint ſurintendant des édifices publics de Toſcane. Il fut appellé à Rome par Clément XI. La Façade de S. Jean-de-Latran, la Chapelle Corſini de cette égliſe, & la Façade de S. Jean des Florentins, ſont des ouvrages qui lui font honneur. Cet artiſte entendoit très-bien la décoration & le choix des ornemens, qui quelquefois font diſparoître des vices d'architecture. Il mourut en 1737.

GALINDON, *voyez* PRUDENCE *le Jeune*.

GALIOTE, *voyez* GOURDON.

GALISSONNIERE, (Roland Michel Barrin, marquis de la) lieutenant-général des armées navales de France, né à Rochefort le 11 novembre 1693, entra au ſervice en 1710, comme garde de la marine, & après diverſes promotions, fut nommé gouverneur-général du Canada en 1745. Il remplit cette place comme s'il eût toujours été occupé de cet état; & le ſuccès que les armes françoiſes eurent dans cette partie du monde, furent le fruit de l'ordre qu'il y avoit établi. Il repaſſa en France en 1749, & fut nommé chef d'eſcadre. Tout le monde connoît la célebre expédition de Minorque, ſi glorieuſe pour M. de la Galiſſonniere, mais qui acheva de ruiner ſa ſanté, dérangée depuis pluſieurs années. Il mourut à Némours, le 26 octobre de la même année, âgé de 63 ans. Aux talens ſupérieurs de ſon état, à des connoiſſances très-variées, cet illuſtre marin joignoit un zele & une bonté de cœur rares. D'une exacte probité & de mœurs auſteres, il n'étoit ſévere qu'envers lui-même.

GALITZIN, (Baſile) ſeigneur d'une des plus illuſtres & des plus puiſſantes familles de Ruſſie, gouverna preſque ſeul ſous la minorité des deux czars Ivan & Pierre, & fut vice-roi de Caſan, d'Aſtracan, & garde-ſceau de la Ruſſie. Son caractere ambitieux & intrigant donna lieu de le ſoupçonner d'avoir penſé lui-même à monter ſur le trône de Moſcovie; & ce ſoupçon, joint aux échecs que ſes armes eſſuyerent, le rendit l'horreur de la Ruſſie. Dans ſa premiere campagne contre les Tartares de Crimée, ceux-ci vinrent au-devant de lui avec quelques

tonneaux

tonneaux remplis de ducats, & ils engagerent Galitzin à leur vendre la paix. Dans une autre expédition contre les mêmes peuples, il fit mettre le feu aux herbes seches d'un désert, de cent lieues de longueur, pour leur ôter toute espérance de fourrages. Pendant l'incendie, le bruit courut que l'ennemi approchoit; on n'étoit pas bien disposé à le recevoir, on prit l'alarme : il fallut fuir au travers même de ce feu qui brûloit encore, & la flamme ou la fumée fit périr plusieurs milliers de soldats. Cette malheureuse expédition attira à Galitzin une aversion extrême. Quelques jours avant qu'il partît de nouveau pour l'armée, on trouva le matin devant sa porte un cercueil, avec un billet, où on lui annonçoit, que *s'il ne réussissoit pas mieux dans cette campagne que dans la précédente, ce cercueil seroit sa demeure.* Le succès fut le même qu'auparavant ; on ne lui ôta pas cependant la vie, mais il fut cassé : on confisqua tous ses biens, & on le relégua en Sibérie. Cet exil, quelque tems après, fut changé en un plus doux; il fut envoyé dans une de ses terres, près de Moscow. Il se retira sur la fin de ses jours dans un couvent, où il s'assujettit à toute l'austérité des moines Grecs. Il y mourut en 1713, âgé de près de 80 ans. Galitzin avoit préparé les voies au czar Pierre, & on lui attribue avec raison une grande partie des changemens qui se sont faits en Moscovie.

GALITZIN, (Michel-Michaëlowitz, prince de) né en 1674, de la même famille du précédent, aida le czar Pierre-le-Grand dans la guerre de Charles XII. Il se trouva presqu'à toutes les batailles, & en gagna plusieurs sur mer & sur terre. Ce fut lui qui termina heureusement cette guerre par la paix de Nystadt, après avoir commandé plus de dix ans en Finlande. Ses services ne demeurerent pas sans récompense. Il devint premier welt-maréchal en 1725; & après la mort du czar, il fut déclaré président du college d'état de guerre. Il mourut en 1730, regardé comme un bon ministre & un grand capitaine.

GALLA, fille de l'empereur Valentinien & de Justine, fut mariée l'an 386 à Théodose, & fut mere de Galla Placidia (dont on parlera au mot PLACIDIE) & de Gratien, mort jeune. Philostorge dit qu'elle étoit arienne; il est vrai que sa mere l'avoit fait élever dans les principes de l'arianisme; mais il y a lieu de croire que l'épouse de Théodose & la mere de Placidie étoit bonne catholique. M. Fléchier dit que l'empereur Théodose « l'avoit » retirée des erreurs où l'im- » pératrice Justine l'avoit en- » gagée dans son enfance, & » lui avoit fait part non-seu- » lement de son trône, mais » encore de sa piété ». Elle mourut en couches à Constantinople, vers le mois de mai de l'an 394. — Il ne faut pas la confondre avec GALLA, femme de Jules Constance qui étoit frere de Constantin-le-Grand, & mere de Gallus, frere de Julien l'Apostat.

GALLA-PLACIDIA, *voyez* PLACIDIE.

GALLAND *ou* GALAND, (Pierre) *Galandius*, principal du college de Boncour à Paris, & chanoine de Notre-Dame, étoit d'Aire en Artois. Il lia une étroite amitié avec Turnebe, qui fut son disciple, avec Budé, Vatable, Latomus, &c., & fut estimé de François I. Il mourut en 1559. On a de lui divers Ouvrages en latin, qui ne sont pas assez bons pour en donner le catalogue.

GALLAND, (Auguste procureur-général du domaine de Navarre, & conseiller d'état, étoit très-versé dans la connoissance des droits du roi, & dans celle de l'histoire de France. Ses ouvrages, pleins d'une érudition curieuse & recherchée, en sont un témoignage. Les principaux sont : I. *Mémoires pour l'Histoire de Navarre & de Flandre*, 1648, in-fol. II. Plusieurs *Traités sur les Enseignes & Etendards de France*, sur *la Chappe de S. Martin*, sur *l'Office du Grand-Sénéchal*, sur *l'Oriflamme*, &c. III. *Discours au Roi sur la naissance & accroissement de la ville de la Rochelle*, 1628, in-8°. IV. Un *Traité contre le Franc-Aleu*, sans titre, dont la meilleure édition est de 1637, in-4°. On croit que Galland mourut vers l'an 1644.

GALLAND, (Antoine) né à Rollo dans la Picardie, en 1646, de parens pauvres, mais vertueux, se tira de l'obscurité par ses talens pour les langues orientales. Il obtint une chaire de professeur en arabe au college-royal, & une place à l'académie des inscriptions & belles-lettres. Le grand Colbert l'envoya dans l'Orient. Il en revint avec une moisson abondante ; il copia des inscriptions, il dessina des monumens, il en enleva même ; il obtint des attestations sur la croyance de l'Eglise Grecque, touchant l'Eucharistie, très-favorables à celle de l'Eglise Latine. Ces voyages le perfectionnerent dans la connoissance de l'arabe & des mœurs mahométanes. Les ouvrages qui nous restent de lui, ont été empruntés en partie des Orientaux. Les principaux sont : I. *Traité de l'Origine du Café*, 1690, in-12, traduit de l'arabe. II. *Relation de la mort du Sultan Osman, & du couronnement du Sultan Mustapha*, traduite du turc, in-12. III. *Recueil des Maximes & des Bons-Mots tirés des Ouvrages des Orientaux*, in-12. IV. *Les mille & une Nuits*. C'est un recueil de Contes arabes, les uns piquans, les autres insipides ; mais présentant en général de bonnes moralités, en douze vol. in-12, réimprimés en 6. Dans les deux premiers vol. de ces Contes, l'exorde étoit toujours : « Ma chere sœur, si » vous ne dormez pas, faites-» nous un de ces beaux Contes » que vous savez ». Quelques jeunes gens, ennuyés de cette uniformité, allerent, une nuit qu'il faisoit très-grand froid, frapper à la porte de l'auteur qui court en chemise à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque tems à lui demander s'il étoit M. Galland, auteur des *Mille & une Nuits*, & s'il étoit levé, ils finirent la conversation par lui dire : » Monsieur Galland, si vous » ne dormez pas, faites-nous » un de ces beaux Contes que » vous savez ». V. La *Préface*

de la Bibliotheque Orientale de d'Herbelot, qu'il continua après la mort de ce ſavant. Galland mourut en 1715, à 69 ans. Il étoit ſimple dans ſes mœurs & dans ſes manieres comme en ſes ouvrages. Il ne ſe propoſoit dans ſes livres que l'exactitude, ſans ſe mettre en peine des ornemens. Il aimoit l'étude avec paſſion ; s'occupant peu des beſoins de la vie, & dédaignant ſes commodités. *Voyez* ſon éloge dans le recueil de ceux de M. de Boze.

GALLE, (Servais) *Servatius Gallæus*, Hollandois, né à Ziriczée, vers l'an 1630, mort à Campen en 1709, eſt auteur d'un *Traité* latin *ſur les Oracles des Sybilles*, 2 vol. in-4°, Amſterdam, 1689; le 1*er.* contient les *Oracles* avec un Commentaire. Le ſecond contient des Diſſertations ſur tout ce qu'on peut dire des Sybilles. Il prouve leur exiſtence contre Socin, il ſoutient qu'elles ont été inſpirées par le démon; il nie qu'elles aient été vierges, & prétend qu'il n'y a rien de fixe ſur leur nombre. Il y fait une ſortie pleine de fiel contre quelques Saintes, à qui l'on a attribué le don de prophétie. « Plaiſant » embarras, dit un critique, » où s'eſt trouvé ce bon pro» teſtant! Reconnoiſſant l'exiſ» tence des Sybilles & leur » inſpiration; mais craignant » quelques fâcheuſes conſé» quences contre ſa ſecte, il » aime mieux les faire inſpi» rer par le démon, & leur » enlever leur virginité, que » de fournir quelque preuve » en faveur des vierges qui, » parmi les Catholiques, ont » paru avoir quelque connoiſ» ſance de l'avenir ». On a encore de lui une édition de *Lactance*, Leyde, 1660, où il fait tous ſes efforts pour réfuter les notes qu'Iſæus avoit faites ſur cet ancien auteur chrétien, & pour métamorphoſer Lactance en huguenot. Il a travaillé à une édition de *Minutius Felix*, qui n'a pas vu le jour, & qui apparemment ne valoit pas mieux que la précédente.

GALLI, *voyez* BIBIENA.

GALLICAN, (S.) conſul Romain ſous l'empereur Conſtantin, battit les Scythes, & ſouffrit le martyre à Alexandrie, par ordre de Julien l'apoſtat, le 25 juin 362.

GALLICAN, tribun de l'armée de Veſpaſien. Il ſe ſignala beaucoup à la priſe de Jotapat, & fut envoyé à Flave Joſephe, pour l'exhorter à ſe rendre.

GALLICZIN, *voy.* GALITZIN.

GALLIEN, (*Publius Licinius Gallienus*) fils de l'empereur Valérien, fut aſſocié à l'empire par ſon pere, l'an 253 de J. C., & lui ſuccéda l'an 260. Le nouvel empereur avoit ſignalé ſon courage contre les Germains & les Sarmates; mais la volupté amollit ſon ame, dès qu'il fut ſur le trône impérial. Pendant que tout le monde gémiſſoit ſous le poids des guerres & des calamités publiques, il vivoit tranquillement à Rome, toujours environné de femmes impudiques, tantôt couché ſur des fleurs, tantôt plongé dans des bains, ou crapuleuſement aſſis à table, ne reſpirant que pour le plaiſir, & n'ayant point d'autre objet. Les mimes, les bouffons for-

moient son cortege ordinaire, & des femmes prostituées l'accompagnoient tous les jours lorsqu'il alloit au bain. Il étoit devenu insensible à tout ce qui ne regardoit pas la volupté. Quelqu'un étant venu lui dire que le royaume d'Egypte s'étoit révolté contre lui: *Eh bien!* répondit-il, *ne saurions-nous pas vivre sans le lin d'Egypte?* Un autre lui apprenant la défection des Gaules, il répondit d'un air insolent: *Qu'importe? Est-ce que l'Etat ne peut subsister sans les longues casaques & sans les draps d'Arras?* Il ne reçut pas avec moins d'indifférence la nouvelle qu'on lui apporta des désordres qu'avoit fait en Asie un furieux tremblement de terre, & celle d'une derniere invasion des Scythes; il ne dit que ces mots: *Il faudra nous passer de salpêtre.* La perte de plusieurs autres provinces ne le toucha pas davantage, & on eût dit, à le voir & l'entendre, qu'il étoit un simple particulier. Il fallut enfin qu'il sortît de sa léthargie. Posthume & Ingenuus se firent proclamer empereurs en même tems, l'un dans les Gaules, l'autre dans l'Illyrie. Gallien marcha contre celui-ci, le vainquit & le tua. Il fit périr tous les rebelles, sans distinction d'âge ni de sexe, ou par lui-même, ou par ses lieutenans. *Epousez*, écrivit-il à l'un deux, *ma querelle, & vengez-la comme si c'étoit la vôtre.* Les soldats & le peuple de Mœsie, irrités de tant d'exécutions barbares, proclamerent un nouvel empereur, tué par ses gardes peu de tems après. Macrianus, élu empereur en Egypte vers le même tems, y régna près de 2 années. Trente tyrans dans différentes parties de l'empire se mirent, ou se firent mettre sur la tête la couronne impériale. Gallien, plongé dans l'assoupissement des plaisirs, n'avoit de vivacité que celle que lui donnoit sa colere; dès qu'elle étoit appaisée, il retomboit dans son indolence. Son pere avoit été fait prisonnier par les Perses; au-lieu de l'aller délivrer, il confia le soin de le venger à Odenat. Ce général fit ce que l'empereur auroit dû faire; il chassa les Barbares des terres de l'empire, & porta la terreur dans leur propre pays. Odenat ayant été tué, Zenobie, sa veuve, prit le titre de reine de l'Orient, & fit proclamer empereurs ses trois fils. Héraclien, envoyé contre elle, fut battu, & son armée taillée en pieces. Auréole, Dace d'origine, berger d'extraction, prenoit dans le même tems le titre d'empereur, & se rendoit maître de Milan. Gallien alla mettre le siege devant cette ville. Le rebelle, pour se défaire de lui, fit donner de faux avis aux principaux officiers, & leur persuada, par ses émissaires, que Gallien avoit résolu leur perte. On forma à l'instant une conjuration contre lui, & on l'assassina l'an 268 de J. C., avec son fils Valérien qu'il avoit associé à l'empire. Il avoit alors 50 ans. Ce prince cruel & brutal fut à quelques égards plus modéré & plus juste que les empereurs les plus vantés. Les Chrétiens, dont les Trajan & les Marc-Aurele firent couler le sang dans toutes les provinces de l'empire, furent épargnés par Gallien. Il les connut, il les

jugea mieux ; il conçut du respect pour leurs vertus, fit publier des édits de pacification en leur faveur, leur accorda le libre exercice de leur religion, ordonna qu'on leur rendit les cimetieres où ils s'assembloient, & qu'on restituât aux particuliers tous les biens confisqués. Tant il est vrai que l'orgueil philosophique & une vaine ostentation de vertu, sont souvent plus à craindre que des vices reconnus & avoués !

GALLION, (Junius) sénateur Romain, fut d'avis que les cohortes Prétoriennes, après plusieurs campagnes, auroient le droit d'être assises parmi les quatorze ordres. Il en fut rudement repris par l'empereur Tibere, qui sur le champ le fit sortir du sénat, puis de l'Italie. Il choisit l'agréable ville de Lesbos pour le lieu de sa retraite. Tibere sut qu'il s'y plaisoit, & il le fit revenir à Rome, où il fut obligé de demeurer dans la maison des magistrats. C'est toute la récompense qu'il eut pour les bassesses qu'il avoit faites auprès de ce tyran.

GALLION, (Junius) frere de Séneque, précepteur de Néron. Étant proconsul d'Achaïe, les Juifs lui amenerent S. Paul pour le faire condamner ; mais Gallion leur dit « qu'il ne se » mêloit point de leurs disputes de religion, & qu'ils » eussent à vider leur différend entr'eux » (*Act. 18*). Cette réponse semble prouver que ce proconsul regardoit ces démêlés avec indifférence. Cependant quelques historiens en ont conclu, que, s'il n'étoit pas chrétien, il avoit quelque penchant au Christianisme. Gallion, condamné à mort par Néron, se tua lui-même ; ce dernier trait prouve mieux que tout le reste qu'il n'étoit pas chrétien.

GALLO, (Alonzo) auteur Espagnol, à qui nous devons un Traité fort recherché & très-rare, sur-tout en France, écrit dans sa langue, sous ce titre : *Declaracion del valor del Oro*, Madrid, 1613, in-12. Cet ouvrage a été d'un grand usage pour ceux qui travaillent ce métal ou qui le négocient. L'auteur vivoit dans le 17e. siecle. — Il ne faut pas le confondre avec GALLO (Jean-Baptiste). *Voyez* GELLI.

GALLOCHE, (Louis) natif de Paris, mort en 1761, âgé de 91 ans, fut éleve de Boullongne qui l'instruisit, en lui dévoilant les principes de la peinture d'après les tableaux même des grands hommes. Cette façon d'instruire habitua Galloche à un goût de théorie, qui semble avoir nui en quelque sorte au progrès des connoissances qu'on acquiert par la pratique. On voit néanmoins quantité de beaux tableaux de cet artiste ; entr'autres, la *Résurrection du Lazare*, à l'église de la Charité ; le *Départ de S. Paul de Milet pour Jérusalem*, à Notre-Dame ; *S. Nicolas, évêque de Myre*, à Saint-Louis du Louvre ; l'*Institution des Enfans trouvés*, à Saint-Lazare ; la *Samaritaine*, & la *Guérison du Possédé*, à Saint-Martin-des-Champs ; *S. Nicolas de Tolentin*, dans l'église des Petits-Peres ; & dans la sacristie, la *Translation des Reliques de S. Augustin* : c'est le chef-d'œuvre de l'auteur, ainsi que son tableau de réception à l'acadé-

mie royale, repréſentant *Hercule qui rend Alceſte à ſon époux Admete*.... Galloche fut gratifié par le roi d'un logement & d'une penſion. François le Moine fut ſon diſciple. Il mourut recteur & chancelier de l'académie royale.

GALLOIS, (Jean) abbé de Saint-Martin-des-Cores, ſecrétaire de l'académie des ſciences, profeſſeur en grec au college-royal, & inſpecteur du même college, naquit à Paris en 1632, & y mourut d'hydropiſie en 1707. Il travailla après Sallo, le pere du Journal des Savans, à cet ouvrage périodique; mais il n'y mit pas la même critique; il ſavoit combien elle offenſoit lors même qu'elle eſt modérée & juſte. Les auteurs furent contens, mais le public le fut moins: on l'accuſa de prodiguer les louanges, non-ſeulement aux bons écrivains, mais même aux médiocres; défaut devenu commun à tous les journaliſtes, & qui va toujours croiſſant, en raiſon directe de la décadence du goût & des ſciences. « La bonne critique, dit un auteur moderne, a diſparu avec le vrai ſavoir. Elle a ceſſé d'être ſévere, parce qu'elle a ſenti ſa foibleſſe & ſon impuiſſance; elle a craint ſes propres jugemens, parce qu'elle n'a pas ſu les fonder aſſez en raiſon & en droit pour les faire reſpecter. Delà tous ces périodiſtes louangeurs qui ne ſavent qu'admirer & s'épanouir lors même qu'ils analyſent la pauvreté & la ſottiſe. C'eſt l'ignorance qui compoſe avec l'ignorance, qui loue pour être louée à ſon tour, comme ces faux prophetes dont il eſt dit dans l'Ecriture: *Beatificant & beatificantur* ». Obſervation du reſte qui ne convient pas dans toute ſon étendue à l'abbé Gallois & qui ne doit ſe rapporter qu'au mauvais exemple qu'il a donné, & qui eſt aujourd'hui ſi bien ſuivi. Le grand Colbert, touché de l'utilité de ce Journal, prit du goût pour l'ouvrage, & bientôt après pour l'auteur. Après avoir éprouvé long-tems ſon eſprit, ſa littérature, ſes mœurs, il le prit chez lui en 1674, & lui donna toujours une place à ſa table & dans ſon carroſſe. L'abbé Gallois lui apprit un peu de latin dans ſes voyages de Verſailles à Paris. On n'a de lui que les extraits de ſes Journaux, & quelques petits écrits qui ne formeroient pas un volume.

GALLONIUS, (Antoine) prêtre Oratorien de Rome, mort en 1605, publia en italien: I. Une *Hiſtoire des Vierges*, 1591, in-4°. II. Les *Vies de quelques Martyrs*, 1597, in-4°. III. La *Vie de S. Philippe de Néri*, in-8°. IV. De *Monachatu S. Gregorii*, Rome, 1604, in-4°. Il y prétend avec Baronius, que S. Grégoire n'a pas été Bénédictin, mais de l'ordre de S. Equice, dont S. Grégoire fait mention dans ſes Livres de morale. V. Il mit au jour en 1591, in-4°, avec les figures de Tempeſta, un *Traité* en italien, curieux & fait avec beaucoup de ſoin, *ſur les différens ſupplices* dont les Païens ſe ſervoient pour faire ſouffrir les Martyrs de la primitive Egliſe. Cet ouvrage traduit en latin par l'auteur, fut imprimé en 1594, &

réimprimé en 1659 à Paris. Gallonius non-seulement recueillit ce qui se trouve des tourmens des Martyrs dans leurs Actes, dont plusieurs pourroient être suspects aux esprits forts; mais aussi ce qu'on lit dans les auteurs anciens, tant profanes qu'ecclésiastiques. Ce livre est une réponse victorieuse à cette phrase d'un incrédule moderne : « Il est difficile de » concilier avec les loix Ro» maines, tous ces tourmens » recherchés, toutes ces muti» lations, ces langues arra» chées, ces membres coupés » & grillés, &c. ». Il se peut qu'aucune loi Romaine n'ordonna jamais de tels supplices; mais la fureur des Romains idolâtres les inventoit, & les juges les laissoient faire, & souvent les ordonnoient eux-mêmes. Le traité de Gallonius en est la preuve. « Le même argument, » dit un savant moderne, prou» veroit la fausseté de toutes » les atrocités exercées par les » Adrets, les Halberstad, les » la Marck, les Sonoi, &c. : » car où sont les loix qui, chez » les Protestans, ordonnent de » tels supplices envers les Ca» tholiques? Et pour rester dans » l'histoire Romaine, par quel» les loix de la jurisprudence » criminelle, les Chrétiens sous » Néron furent-ils enduits de » poix & transformés en flam» beaux »? Le livre *De Cruce* de Juste-Lipse peut servir de pendant à celui de Gallonius.

GALLOWAI, *voyez* RUVIGNI.

GALLUCCI, (Ange) *Angelo Galluccio*, né à Macerata l'an 1593, entra dans la société des Jésuites en 1606, enseigna pendant 24 ans la rhétorique dans le college Romain, avec beaucoup de réputation, & mourut à Rome le 28 février 1674. Son principal ouvrage est la continuation des décades : *De Bello Belgico* du P. Famien Strada, son confrere, depuis 1590 jusqu'à 1609, imprimée à Rome en 1671, 2 vol. in-4°. Sa latinité est pure & élégante, mais son style est plus affecté & moins coulant que celui de Strada.

GALLUCCI, *ou plutôt* GALLUZZI, (Tarquin) *Gallutius*, Jésuite Italien, mort à Rome en 1649, à 75 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Vindicationes Virgilianæ*, Rome, 1621, in-4°. II. *Commentarii tres de Tragœdia, de Comœdia & de Elegia*, Paris, 1631 & 1645, 2 vol. in-fol. Il étoit passionné pour Virgile, autant que madame Dacier l'étoit pour Homere. Il a tâché de venger le poëte Latin de toutes les critiques qu'il a essuyées. — Il y a eu encore de ce nom, Jean-Paul GALLUCCI, savant astronome Italien, du 16e. siecle, dont les principaux ouvrages sont : I. Un Traité *Degli Stromenti di Astronomia*, Venise, 1597, in-4°. II. *Speculum Uranicum*, in-fol. III. *Cœlestium corporum Explicatio*, in-fol. IV. *Theatrum mundi & temporis*, in-fol., &c.

GALLUS, (Cornelius) de Fréjus en Provence, grand capitaine & bon poëte, étoit chevalier Romain. Il aima Cytheris, affranchie de Volumnius, & la célébra dans ses vers; mais cette courtisanne le quitta pour s'attacher à un autre : ce qui donna occasion à Virgile

de composer sa 10e. Eglogue, pour consoler Gallus de cette perte. L'empereur Auguste lui donna le gouvernement d'Egypte; Gallus pilla ce pays, &, selon quelques-uns, conspira contre son bienfaiteur, qui l'envoya en exil. Il s'y tua de désespoir l'an 26 avant J. C. Virgile, qu'on peut croire n'avoir eu pour amis que des gens d'un mérite distingué, fait l'éloge de ce poëte. Gallus avoit travaillé dans le genre élégiaque; mais il ne reste presque rien de ses Poésies. Les fragmens que nous en avons, se trouvent dans l'édition de *Catulle & Tibulle*, 1771, 2 vol. in-8°. & in-12, avec une élégante traduction françoise par M. le marquis de Pezai.

GALLUS, (Vibius) natif des Gaules, orateur célebre sous le regne d'Auguste, parut au barreau avec tant d'éclat, qu'on lui donna un des premiers rangs parmi les orateurs Romains, après Cicéron. Séneque, son ami & son admirateur, a conservé quelques échantillons de ses plaidoyers. Gallus mourut frénétique.

GALLUS, (Vibius Trebonianus) proclamé empereur Romain en 251, à la place de Dece qu'il fit mourir, étoit d'une bonne famille Romaine, dont il souilla la gloire par des actions lâches & honteuses. Outre le meurtre de son prince, il conclut avec les Goths une paix si ignominieuse, que les Romains n'en avoient point fait de semblable jusqu'alors : le traité portoit qu'ils payeroient aux Goths un tribut annuel. Domitien avoit cependant introduit autrefois la coutume de donner de l'argent aux Barbares, pour les empêcher de ravager les terres de l'empire. Il ne tarda pas long-tems à porter la peine de ses infames actions; mais l'empire la partagea avec lui. Les Goths & les autres peuples ennemis des Romains, ne se contentant pas du traité avantageux qu'ils avoient fait, le rompirent presqu'aussi-tôt qu'ils l'eurent conclu. Ils vinrent fondre sur la Thrace, la Mœsie, la Thessalie & la Macédoine, qu'ils ravagerent, & où ils commirent, sans que Gallus témoignât s'en soucier, tous les désordres ordinaires aux nations septentrionales. Les Perses, d'un autre côté, qui n'ignoroient pas les progrès des Goths, entrerent sous les ordres du fameux Sapor, dans les provinces de Mésopotamie & de Syrie; & poussant plus avant, ils subjuguerent l'Arménie, d'où ils chasserent le roi Tiridate. Gallus, aussi tranquille que s'il n'eût point eu d'ennemis, demeuroit à Rome plongé dans les plaisirs. Après avoir associé à l'empire Volusien son fils, qui n'étoit encore qu'un enfant, comme s'il eût dû le trône des Césars à sa valeur & au mérite de son nouveau collegue, il fit battre des pieces de monnoie avec cette inscription : *Virtus Augustorum*. Cependant le peuple paroissoit si irrité de l'indolence de Gallus, que ce prince chercha à l'appaiser, en adoptant un jeune fils de Dece; mais craignant qu'il ne vengeât la mort de son pere, il l'empoisonna depuis secrettement. Gallus ajouta à tous ses crimes, la persécution des Chrétiens;

mais le courroux du Ciel se manifesta en même tems contre l'empire, par une peste épouvantable. Ce fléau commença en Ethiopie, sur les confins de l'Egypte, se répandit de là dans toutes les provinces, & fut aussi funeste par sa durée que par sa violence. Gallus fut massacré par ses soldats à Terni, l'an 253. Son fils Volusien, qu'il avoit décoré de la pourpre, fut tué avec lui.

GALLUS, (Flavius-Claudius Constantius) fils de Jules Constance & frere de l'empereur Julien, fut créé César en 351, par l'empereur Constance son cousin, qui lui fit épouser sa sœur Constantine. Il avoit passé sa jeunesse avec Julien dans une espece d'exil, où ils furent élevés dans la piété. Gallus parut très-attaché au Christianisme; il abolit l'oracle d'Apollon dans un fauxbourg d'Antioche, où il faisoit sa demeure, brûla les villes des Juifs qui s'étoient révoltés, défit les Perses & s'acquit la réputation d'un prince courageux. Mais les perfides conseils de Constantine le perdirent: pour satisfaire leur avarice, ils s'abandonnerent à toutes sortes de vexations & de cruautés. Gallus fit massacrer Domitien, préfet d'Orient, Théophile, gouverneur de Syrie, & Montius, ministre des finances. On prétend même qu'il forma le projet de détrôner Constance. Ce prince le fit arrêter; on procéda contre lui comme contre un simple particulier, & il eut la tête tranchée en 354. Il n'avoit que 29 ans. Constance fit périr les principaux complices de ses crimes. *Voyez* CONSTANTINE.

GALLUZZI, *voyez* GALLUCCI.

GALOPIN, (Georges) né à Mons en Hainaut, vers l'an 1620, Bénédictin dans le monastere de St.-Guislain, s'opposa avec véhémence à la réforme de St.-Vanne, que l'on introduisit dans ce monastere, & nuisit par-là à sa réputation; il paroît néanmoins par toute la suite de sa conduite, que c'étoit un homme droit & vrai, qui peut-être dans cette réforme appréhendoit quelque nouveauté. Il se retira à Douay, où il fut fait professeur de philosophie au college du roi; il y mourut le 21 mars 1657. Il s'appliqua à donner de bonnes éditions avec des notes des anciens auteurs ecclésiastiques, qui n'avoient pas encore vu le jour; entr'autres, du *Verbum abbreviatum* de Pierre le Chantre; du *Commentaire sur le Pentateuque* de S. Bruno, évêque de Wurtzbourg; de l'*Aurora* de Pierre Riga; la *Vie de S. Veron*, par Albert, abbé de Gembloux; & une *Généalogie des Comtes de Flandre*, tirée des manuscrits du monastere de Saint-Guislain.

GALVANO, (Antoine) fils naturel d'Edouard Galvano, naquit dans les Indes, & fut fait gouverneur des isles Moluques. Il signala le commencement de son gouvernement, par la victoire qu'il remporta dans l'isle de Tidor sur 20,000 hommes, n'en ayant avec lui que 350. Il purgea les mers voisines de tous les corsaires. Il ne se rendit pas moins recommandable par sa bonté pour les naturels du pays, & par le soin qu'il prit de les faire instruire

des vérités de la religion. On assure que, pendant 4 ans, il dépensa 70 mille cruſades : auſſi acquit-il le glorieux titre d'*Apôtre des Moluques*. Ses libéralités l'ayant réduit à un état qui n'étoit guere au-deſſus de la miſere, il ſe rendit l'an 1540 en Portugal, où il ne trouva pas de reconnoiſſance auprès du roi Jean III, dont il avoit augmenté les revenus de 500 mille cruſades. Il ſe vit obligé de ſe retirer dans l'hôpital de Lisbonne, où il vécut juſqu'en 1557. Il avoit écrit une *Hiſtoire des Moluques*, qui eſt perdue ; mais on imprima, en 1555 à Lisbonne, un *Traité des divers Chemins*, par leſquels les marchandiſes des Indes ont été apportées en Europe, & *des Découvertes* faites juſqu'en 1550.

GAMA, (Vaſco de) né à Sines, ville maritime de Portugal, d'une famille illuſtre, s'eſt immortaliſé par la découverte du paſſage aux Indes Orientales, par le cap de Bonne-Eſpérance. Le roi Don Emmanuel l'envoya en 1497 dans les Indes pour les reconnoître. Il courut toute la côte orientale de l'Afrique, deſcendant en divers lieux pour tenter de faire alliance avec les rois. Il ſe conduiſit de même ſur la côte orientale de l'Inde ; mais il ne trouva de favorables diſpoſitions que dans le roi de Melinde, qui le fit accompagner à ſon retour par un ambaſſadeur. Gama, ſatisfait de ſon premier voyage, ſe prépara à en faire un ſecond avec une flotte de 20 vaiſſeaux. Le roi, pénétré d'eſtime pour ſon mérite & de reconnoiſſance pour ſes ſervices, le fit comte de Vidiguere, & amiral des mers des Indes, Perſe & Arabie ; titre que ſes deſcendans conſervent. Il partit le 10 février 1502, & après s'être vengé des inſultes qu'il avoit ſouffertes la premiere fois, en bombardant quelques places, & battant pluſieurs petites flottes des princes barbares, il revint avec 13 vaiſſeaux chargés de richeſſes, le 1*er.* ſeptembre 1503. Enfin le roi Jean III l'ayant nommé vice-roi des Indes en 1524, l'y renvoya pour la 3*e.* fois ; mais à peine avoit-il établi ſon ſiege à Cochin, qu'il y mourut le 24 décembre 1525. Ses lieutenans venoient de défaire les flottes de Calicut & de Cananor. On dit qu'il publia la *Relation* de ſon premier voyage dans les Indes ; mais on ne la trouve point. Ce grand homme fut honoré du DON, pour lui & pour ſa poſtérité, & créé Grand du Portugal. On voit ſes exploits amplement détaillés dans l'élégante *Hiſtoire des Indes* du P. Maffée.

GAMA, (Antoine de) né à Lisbonne en 1520, mort dans cette ville à 75 ans, fut conſeiller d'état & grand-chancelier du roi de Portugal. Les écrits qu'il nous a laiſſés, ſont : I. *Deciſiones ſupremi Luſitaniæ Senatûs*, in-fol. II. *Tractatus de Sacramentis præſtandis ultimo ſupplicio damnatis*. Ce ſavant magiſtrat tiroit ſon plus grand luſtre de ſon érudition, de ſa probité & de ſa religion, & il le fit rejaillir ſur les dignités qu'il remplit.

GAMA, (Emmanuel de) avocat au parlement de Paris, publia en 1706, in-12, une

Dissertation sur le Droit d'Aubaine, droit qui paroitroit barbare, si un long usage ne l'avoit consacré. Ce n'est proprement qu'un factum; mais il roule sur une question importante. L'auteur prétend que le droit d'aubaine ne s'étend que sur les étrangers établis dans le royaume, & non pas sur ceux qui n'y font que passer en voyageant.

GAMACHE, (Joachim Rouault de) gentilhomme de Poitou, acquit une grande réputation sous Charles VII & sous Louis XI. Il se trouva à 2 batailles & à 17 sieges, sans avoir pourtant commandé en chef. Son action la plus éclatante est la défense de Paris pendant la guerre du *Bien public*, en 1465. Ses services, qui lui méritèrent le bâton de maréchal, ne le garantirent point des jaloux, ni des défiances de Louis XI. Ce prince le fit arrêter en 1476, & juger par des commissaires. Gamache fut condamné, non-seulement à perdre ses charges, mais encore à payer au roi 20,000 francs d'amende, & à garder la prison pendant 5 ans; mais le maréchal n'en conserva pas moins sa liberté & ses biens. On ne dit point quel étoit son crime, ni pour quelle raison l'arrêt ne fut point exécuté. Gamache mourut en 1478.

GAMACHE, (Philippe de) abbé de Saint-Julien de Tours, docteur & professeur de Sorbonne, né en 1568, se distingua par l'ardeur avec laquelle il soutint le docteur Richer (*voyez* ce mot). Sans l'appeller un grand homme (comme fait le *Lexicographe critique*, aussi outré dans ses éloges que dans ses satyres), on peut dire que Gamache étoit un bon scholastique. On a de lui des *Commentaires sur la Somme de S. Thomas*, 2 vol. in-fol. Cet écrivain mourut en 1625, à 57 ans.

GAMACHES, (Etienne-Simon) né à Meulan, entra chez les chanoines de Sainte-Croix de la Bretonnerie, & s'y distingua par un esprit méditatif & profond. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes. Nous avons de lui: I. Une *Astronomie physique, ou Principes généraux de la nature appliqués au méchanisme astronomique*, 1740, in-4°. II. *Système du Cœur*, sous le nom de *Clarigny*, 1703, in-12. III. *Système du Philosophe Chrétien*, 1721, in-8°. IV. *Dissertations littéraires & philosophiques*, 1755, in-8°. Mais celui de ses livres qui est le plus connu, est intitulé: *Les agrémens du langage réduit à ses principes*, 1757, in-12. Cet ouvrage, qu'un homme d'esprit appelloit le *Dictionnaire des pensées fines*, a été vainement déprisé par l'abbé Goujet. Il est digne d'être lu par quiconque veut écrire. L'auteur mourut en 1756, dans sa 84e, année.

GAMALIEL, docteur de la loi, & à ce que l'on croit, disciple secret de J. C., maître de S. Paul, fut très-favorable aux Apôtres dans une assemblée que les Juifs tinrent pour les faire mourir. Il fut sensiblement touché du mauvais traitement qu'ils reçurent, & sur-tout du martyre de S. Etienne, qu'il fit ensevelir honorablement, mais sans se montrer. On dit que ce saint homme fut ensuite décou-

vert & martyrisé avec son fils Abibon, âgé de 20 ans; qu'en 415 il apparut en songe à un saint prêtre nommé *Lucien*, à qui il découvrit l'endroit où reposoit son corps & celui de S. Etienne. Nous avons un écrit de Lucien lui-même sur ce sujet. Il nous apprend que Gamaliel ayant enlevé le corps de S. Etienne, la nuit après son martyre, l'avoit enseveli dans un tombeau neuf, où il fut depuis enterré lui-même avec Abibon son fils & Nicodeme. Ces corps furent effectivement trouvés dans l'endroit que Gamaliel avoit indiqué. S. Augustin & Evode racontent la chose avec des circonstances qui ne laissent aucun doute sur la vérité du récit de Lucien. Cet illustre docteur de l'Eglise rapporte en particulier les guérisons miraculeuses qui se firent lors de la translation du corps de S. Etienne. « Quel témoi-» gnage, s'écrie un orateur » chrétien, en faveur des hon-» neurs que nous rendons aux » dépouilles mortelles des ser-» viteurs de Dieu! Les Saints » eux-mêmes nous en montrent » les dépôts, & d'autres Saints » accourent pour les honorer, » & le Dieu de tous les Saints » fait éclater au milieu de tout » cela les merveilles de sa puis-» sance; & les hommes qui » attestent tout cela comme » témoins oculaires, sont des » saints eux-mêmes, & de » grands docteurs, des génies » fermes & profonds; & cela » dans le tems où de l'aveu » des novateurs, l'Eglise étoit » encore chaste & pure. Que » faut-il donc à l'erreur pour » la confondre, si de telles » raisons & de tels faits ne la » confondent pas »? *Voyez* SS. GERVAIS & PROTAIS.

GAMBARA, (Véronique) née à Bresse en 1485, mariée à un seigneur Italien, fut veuve de bonne heure, & ne voulut point se remarier, pour être moins gênée dans son goût pour la poésie & pour la littérature. Elle mourut à Corregio en 1550. Ses *Poésies* ont été imprimées plusieurs fois, & en dernier lieu à Bresse en 1759, in-8°.

GAMBARA, (Laurent) poëte latin, de Bresse en Italie, mort en 1586, à 90 ans, demeura long-tems auprès du cardinal Alexandre Farnese, son ami & son protecteur. On lui doit: I. Un *Traité* latin *sur la Poésie*, in-4°, Rome, 1586. L'auteur voudroit que les poëtes chrétiens n'employassent pas dans leurs ouvrages les noms des dieux du Paganisme. La poésie perdroit, peut-être, quelques agrémens; mais elle seroit plus digne des lecteurs sages. On peut excepter les noms qui sont devenus en quelque sorte purement symboliques, pour signifier les choses mêmes auxquelles présidoient ces factices divinités (*voyez* RAPIN René). II. Un Poëme en 4 chants, intitulé: *Columbus*, ou *la Colombiade*. Ce fut le cardinal de Granvelle qui l'engagea à le composer; l'auteur le lui dédia. C'est l'histoire de Christophe Colomb mise en vers. Madame du Bocage a fait un *Poëme* sur le même sujet en vers françois. Les *Poésies* de Gambara sont en général lâches & foibles. On en a plusieurs éditions: les meilleures

ont celles de Rome en 1581 & 1586, in-4°. On estime ses Eglogues, intitulées *Venatoriæ*. — Il ne faut pas le confondre avec Hubert GAMBARA, né à Bresse, évêque de Tortone. Il fut chargé de commissions importantes par les papes Léon X, Clément VII & Paul III. Les services qu'il leur rendit, lui procurerent le chapeau de cardinal en 1539. Il mourut à Rome en 1549. — Jean-François GAMBARA son neveu, évêque de Tortone, cardinal, mourut à Rome en 1584, à 54 ans, après avoir rendu de grands services à la maison d'Autriche.

GAMBART, (Adrien) pieux & zélé missionnaire, fut un des premiers disciples de S. Vincent de Paule. Il mourut à Paris le 19 décembre 1668, à 68 ans, après avoir consacré sa vie à l'instruction des pauvres & des gens de la campagne. On a de lui des Prônes sous le titre de *Missionnaire paroissial*, en 8 vol. Ceux qui s'appliquent à instruire le peuple de la campagne, recherchent encore aujourd'hui cet ouvrage.

GANAY, (Jean de) *voyez* GAIGNY.

GAND, *voy.* HENRI de Gand.

GANIBASIUS, (Jean) *voy.* GONNELLI.

GANTÈS *ou* GANTERI, (Jean de) d'une maison ancienne originaire de Piémont, établie en Provence, naquit à Cuers en 1330. Il se signala en qualité de chevalier, sous Robert le Bon, comte de Provence, & commanda des corps considérables sous Jeanne, reine de Naples, de Sicile & de Jérusalem. Il suivit cette princesse à Naples, où il appaisa une sédition populaire. Il partit ensuite pour Rome, & soutint avec honneur la cause & les intérêts de sa souveraine. De retour en Provence, l'an 1373, il leva un corps considérable de troupes dans la contrée de Cuers, de Souliers & d'Hiere, pour s'opposer à des brigands qui, sous le nom de *Tuschiens*, ravageoient la Provence au nombre de plus de 12000 hommes. Les états du pays, tenus à Aix en 1374, nommerent Jean de Siméonis, généralissime contre ces brigands, & Jean de Gantès fut son lieutenant-général. Ces deux généraux défirent totalement les Tuschiens. Gantès mérita le surnom de *Brave*, & la place de lieutenant-général des troupes de la reine Jeanne. Il mourut à Cuers, en 1389. — Il y a eu un Annibal GANTÈS, qui fit imprimer à Auxerre, l'*Entretien familier des Musiciens*, 1643, in-8°. Cet ouvrage, rare & singulier, est recherché des curieux. L'auteur étoit de Marseille, & chanoine de St-Etienne d'Auxerre.

GANYMEDE, fils de Tros, roi des Troyens. Jupiter, sous la forme d'un aigle, l'enleva, & le transporta au ciel, pour lui servir d'échanson & lui verser le nectar.

GANZ, *voy.* DAVID GANZ.

GARA, (Nicolas) Palatin de Hongrie, né dans l'obscurité, s'en tira par sa valeur. Il parvint aux plus éminentes dignités du royaume de Hongrie. Elizabeth, veuve du roi Louis I, mort en 1382, lui en confia le gouvernement. Si on en croit quelques historiens, Gara ne se servit de son pouvoir & de son

crédit, que pour tyranniſer les petits & opprimer les grands : ſelon d'autres, ces reproches ſont peu fondés, & le mécontentement des grands ne vint que de ce qu'ils ſe voyoient éloignés des affaires. Ils prirent les armes & donnerent la couronne de Hongrie à Charles de Duras, roi de Naples. Gara, le regardant comme un uſurpateur, le fit aſſaſſiner. Alors la reine Elizabeth, accompagnée de ſon miniſtre & du meurtrier de Charles, parcourut les diverſes provinces de l'état pour ſe faire reconnoître. Le gouverneur de Croatie, confident du prince aſſaſſiné, ſe ſervit de cette occaſion pour être ſon vengeur. Il aſſembla la nobleſſe & le peuple, prit Gara & Elizabeth. Il tua le premier, & fit jeter la ſeconde, enfermée dans un ſac, au fond de la riviere (d'autres diſent qu'elle mourut priſonniere au château de Novigrad). Il ne reſtoit que Marie, fille d'Elizabeth ; il l'enferma dans une priſon. Sigiſmond, marquis de Brandebourg, auquel cette princeſſe avoit été promiſe, vint la délivrer, fit périr ſon perſécuteur par le dernier ſupplice, & l'épouſa enſuite.

GARAMOND, (Claude) Pariſien, mort dans ſa patrie en 1561, étoit un très-célebre graveur & fondeur de caracteres. Il grava, par ordre de François I, les trois ſortes de caracteres grecs, dont Robert Etienne s'eſt ſervi dans ſes éditions. Il n'excelloit pas moins pour les autres caracteres. Ce fut lui qui bannit des imprimeries la barbarie gothique, & qui donna le goût des beaux caracteres romains. Ses caracteres ſe ſont extrêmement multipliés, par le grand nombre qu'il en a gravé & par les frappes qui en ont été faites.

GARASSE, (François) Jéſuite d'Angoulême, prit l'habit de la ſociété en 1601, à 15 ans. Né avec du feu, de l'imagination, mais ſans goût & ſans jugement, il ſe mit à écrire contre ceux qui lui déplurent. Il ſe ſignala ſur-tout contre le poëte Théophile & l'avocat Paſquier. On doit à ſa plume infatigable : I. *Recherches des Recherches d'Etienne Paſquier*, in-8°. Tout ce que la fougue la plus impétueuſe peut inſpirer de groſſiéretés, eſt entaſſé dans cet ouvrage. Ce qui peut excuſer l'auteur à un certain point, c'eſt que les écrits de Paſquier n'étoient pas plus exempts d'expreſſions baſſes & ridicules, moins encore de colere & d'emportement. C'eſt une eſpece de repréſailles, mais qu'un homme de bon goût & d'une ame élevée ne ſe ſeroit pas permiſe. Les fils de Paſquier entreprirent de venger leur pere. Le Jéſuite avoit adreſſé ſon premier ouvrage : *A feu Etienne Paſquier, par-tout où il ſera.* Les fils de l'avocat-général, dont le ſtyle ne s'éloignoit pas de celui de Garaſſe, lui adreſſerent la réponſe : *En quelque lieu qu'il ſoit.* II. *Doctrine curieuſe des Beaux-Eſprits de ce tems, ou prétendus tels*, 1623, in-4° : ouvrage contre les Déiſtes, rempli de turlupinades & de raiſons, qui auroient eu plus d'effet ſi elles avoient été ſeules. III. *Rabelais réformé*, in-12 : mauvais livre de controverſe contre du Moulin, & qui n'eſt

point du tout, comme quelques-uns l'ont cru, une refonte de l'inintelligible livre de Rabelais. IV. *Somme de Théologie*, 1625, in-fol., censurée par la Sorbonne. L'auteur y dégrade la majesté de la religion, par le style le plus familier & le plus bouffon. V. *Le Banquet des Sept-Sages, dressé au logis de M. Louis Servin.* Ce livre, publié sous le nom d'*Espinceil*, à Paris, 1617, in-8°, est la plus rare des productions de Garasse; il y a quelques bonnes plaisanteries. On a de lui des *Poésies latines*, in-4°: ce sont des *Élégies* sur la mort de Henri IV, & un *Poëme* sur le sacre de son fils Louis XIII. L'auteur relégué à Poitiers par ses supérieurs, mourut en secourant les pestiférés en 1631, à 46 ans. Ce Jésuite, si amer dans ses livres, étoit doux dans la société; sa colere n'est que dans sa plume, & ses actions & sa conduite portoient l'empreinte de la charité. Dans des tems plus modernes, le style de Garasse a provoqué l'imitation de plus d'un homme célebre. Son livre de *Recherches des Recherches d'Etienne Pasquier*, peut être regardé comme les archives, où Voltaire a puisé les injures qu'il a prodiguées à tant d'écrivains. Il y a cependant cette différence entre lui & Garasse, que celui-ci se borneit à dire que ses adversaires étoient des *impies*, des *athées*, des *ânes*, des *sots par bémol*, des *sots par béquarre*, des *sots à la plus haute gamme*, & que le champion de l'abbé Bazin a traité les siens non-seulement d'*ânes* & de *sots*, mais de *crocans*, de *cuistres*, de *marauts*, de *fripons*, d'*ivrognes*, de *sodomites*, de *scélérats*, d'*auteurs mourant de honte & de faim*. De plus, Garasse ne se passionnoit que contre ceux qu'il croyoit être les ennemis de Dieu, de la morale & de la justice : l'émule de Garasse faisoit des injures un usage tout inverse. Chaque siecle a donc sa nuance. Si Garasse étoit un déclamateur burlesque, comment nommera-t-on son imitateur & enchérisseur ?

GARCEZ, (Julien) Dominicain Arragonois, né en 1460, étudia à Paris, fut reçu docteur en Sorbonne, enseigna ensuite la théologie dans sa patrie avec réputation, fut nommé par Charles-Quint premier évêque de Tlascala au Mexique, où il fut le pere de son peuple. Il s'intéressa sur-tout au sort des Indiens, & écrivit à ce sujet un *Traité* en forme de lettre adressée au pape Paul III. Padilla l'a traduite, & l'a fait imprimer dans son Histoire du Mexique. Garcez mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1547.

GARCIAS, (Nicolas) jurisconsulte du 13e. siecle, natif de Séville, laissa des *Commentaires sur les Décrétales*. — Il faut le distinguer de Nicolas GARCIAS, autre savant jurisconsulte Espagnol du 17e. siecle, dont on a un *Traité des Bénéfices*, estimé, 1618, in-fol.

GARCIAS LASSO DE LA VEGA (& par abbréviation, *Garcilasso*), poëte Espagnol, natif de Tolede, eut l'avantage d'être élevé auprès de l'empereur Charles-Quint. Il suivit ce prince en Allemagne, en Afrique, en Barbarie & en Provence. Il fut blessé dans cette

derniere expédition. Ayant voulu faire étalage de sa bravoure aux yeux de son maître, il reçut un énorme coup de pierre au pied d'une tour, près de Fréjus, & mourut à Nice de ses blessures, en 1536, à 36 ans. Garcias est un de ceux à qui la poésie espagnole a le plus d'obligation. Il la purgea, non-seulement de son ancienne barbarie, mais il lui prêta diverses beautés, empruntées des étrangers anciens & modernes. Ses ouvrages offrent beaucoup de majesté & moins d'enflure que ceux des autres poëtes de sa nation. Paul Jove prétend que ses *Odes* ont la douceur de celles d'Horace ; mais elles n'en ont pas l'énergie. On a donné plusieurs éditions des *Poésies* de Garcias. Sanctius, le plus savant grammairien d'Espagne, les a commentées. Il releve, en bon commentateur, les moindres beautés de son original. Ce qu'il y a de plus utile dans ses notes, ce sont les comparaisons des beaux morceaux de Garcias, avec ceux des poëtes anciens qu'il a imités. Les *Observations* de Sanctius parurent à Naples en 1664, in-8°.

GARCIAS LASSO DE LA VEGA, natif de Cusco au Pérou, a donné en espagnol l'*Histoire de la Floride*, & celle *du Pérou & des Incas*, écrites d'un style ampoulé ; & traduites, l'une en latin & l'autre en françois, par Baudoin, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-4°, avec figures. Cette Histoire n'est qu'une espece de roman, imaginé par ce Péruvien en l'honneur de sa patrie. L'auteur se ressentoit de la foiblesse d'esprit qui caractérisoit sa nation. Il est étonnant que la plupart des écrivains François aient plutôt adhéré aux narrations de ce visionnaire, qu'aux récits de Xerès, de Zarate, de Herrera, & d'autres historiens judicieux & instruits. Marmontel, dans ses *Incas*, leur a aussi préféré les contes de l'écrivain Péruvien : il est naturel du reste que pour faire un roman de cette espece, il n'ait consulté ni le vrai ni le vraisemblable. M. Paw, dans ses *Recherches sur les Américains*, réfute la plupart des extravagances de Garcias Lasso, qu'on nomme ordinairement *Garcilasso ;* mais le critique, en combattant quelques erreurs de fait, en écrit d'autres beaucoup plus graves, où les vérités de la morale, de la Religion & de la bonne physique, sont étrangement compromises.

GARCIAS DE LOAYSA, *voyez* GIRON.

GARDE, (Antoine Iscalin des Aymares, baron de la) & marquis de Brigançon, connu d'abord sous le nom de capitaine Polin, naquit d'une famille obscure au village de la Garde en Dauphiné, dont il acheta par la suite la seigneurie, & ne dut son élévation qu'à son courage & à son esprit. Parvenu de l'état de simple soldat au grade de capitaine, Guillaume du Bellay-Langey le fit connoître à François I, qui l'envoya en ambassade à Constantinople, vers Soliman II, en 1541. Il devint ensuite général des galeres, & se fit une grande réputation sur mer par ses belles actions. Il commandoit en Provence comme lieutenant-général, lors de la sanglante exécution qui se fit contre

tre les Vaudois de Cabrieres & Merindol, en 1545. Il fut empriſonné à cette occaſion, & deſtitué du généralat des galeres ; mais au bout de 3 ans, il fut élargi, déclaré innocent & réintégré dans ſa charge (*voyez* OPPEDE). Elle lui fut encore ôtée en 1557, & ne lui fut rendue qu'en 1566. Il mourut d'hydropiſie à 80 ans, en 1578.

GARDE, (Philippe Bridard de la) né à Paris en 1710, mort le 3 octobre 1767, fut chargé des fêtes particulieres que Louis XV donnoit dans ſes appartemens. Il avoit un goût ſingulier pour ce genre. La marquiſe de Pompadour fut ſa bienfaitrice ; ſa mort le jeta dans une habitude de mélancolie, qu'il ne fut pas maître de diſſiper. Il faiſoit la partie des ſpectacles pour le *Mercure de France*. On a de lui : *Les Lettres de Théreſe*, 2 vol. in-12 ; *Annales amuſantes*, in-12 ; *La Roſe*, opéra-comique ; & d'autres frivolités où il n'y a rien à gagner pour la ſageſſe & les mœurs, ni même pour le bon eſprit.

GARDIE, (Pontus de la) gentilhomme de Carcaſſonne, célebre par ſon courage & par ſes aventures, ſervit d'abord en Piémont, puis en Ecoſſe, enſuite en Danemarck. Ayant été fait priſonnier dans un combat contre les Suédois, Eric XIV, roi de Suede, le prit à ſon ſervice. Ce prince ayant perdu ſon trône, la Gardie conſerva ſa faveur auprès de Jean III, à qui ſa bravoure avoit été utile. Il lui confia des commiſſions importantes à Rome & à Vienne, & le déclara en 1580 général des troupes de Suede contre les Moſcovites. Pontus ſe rendit maître de la Carélie, & fit d'autres conquêtes avec autant de courage que de bonheur. Ses victoires furent ſuivies des négociations pour la paix. Dans cet intervalle la Gardie périt malheureuſement, l'an 1585, dans le port de Revel. Il avoit épouſé une fille naturelle du roi. Il en eut deux fils, deſquels ſont deſcendus les comtes de la Gardie, qui ſont des plus grands ſeigneurs de Suede.

GARDIE, (Magnus-Gabriel de la) comte d'Avensbourg, fut ſucceſſivement conſeiller, tréſorier, premier maréchal de la cour, chancelier de Suede, enfin premier miniſtre & directeur-général de la juſtice dans tout le royaume. Il fut fort avant dans les bonnes graces de la reine Chriſtine, qu'il empêcha d'abdiquer autant qu'il fut en lui ; mais ayant été obligé de ſe retirer de la cour en 1654, cette reine fit ce qu'elle voulut. Il y rentra ſous Charles-Guſtave, qui le nomma tréſorier du royaume, lieutenant du roi, & généraliſſime dans la Livonie. En 1656 il obtint le gouvernement de la Samogitie & de la Lithuanie, & défendit Riga avec tant de vigueur, que les Moſcovites furent obligés de ſe retirer au bout de ſix mois de ſiege. Après la mort du roi, il fut élu chancelier du royaume, & eut part à la régence. Il fut enſuite premier miniſtre de Charles XI, qu'il aſſiſta utilement de ſes conſeils. Il mourut en 1686.

GARDINER, (Etienne) ſavant évêque de Wincheſter & chancelier d'Angleterre, na-

tif de St-Edmond, dans le comté de Suffolck, souscrivit à l'arrêt du divorce de Henri VIII, & le défendit par son traité : *De verâ & falsâ obedientiâ :* Londres, 1535, in-4°. Il ne se sépara de l'Eglise Romaine qu'en ce seul point. S'étant opposé à la réformation, il fut empriſonné & dépoſé ſous Edouard VI, rétabli ſous Marie ; & il mourut en 1555, laiſſant quelques *Ecrits de controverſe*, in-8°.

GARENGEOT, (René-Jacques Croiſſant de) né à Vitry le 30 juillet 1688, étoit membre de la ſociété royale de Londres, & démonſtrateur royal en chirurgie à Paris, où il mourut le 10 décembre 1759. Il avoit beaucoup de connoiſſances & de dextérité. Ses ouvrages ſont : I. *La Mytomie humaine*, 1750, 2 vol. in-12. II. *Traité des Inſtrumens de Chirurgie*, 1727, 2 vol. in-12. III. *Des Opérations de Chirurgie*, 1749, 3 vol. in-12. IV. *L'Anatomie des Viſceres*, 1742, 2 vol. in-12. V. *L'Opération de la Taille*, 1730, in-12. Ces différens écrits ſont eſtimés.

GARET, (D. Jean) Bénédictin de St-Maur, naquit au Havre-de-Grace en 1617, & mourut à Jumieges en 1694, à 77 ans, avec la réputation d'un ſavant conſommé & d'un bon religieux. Il donna une belle édition de *Caſſiodore*, à laquelle il a joint une *Diſſertation* curieuſe ſur la profeſſion monaſtique de ce célebre ſénateur Romain. Cette édition parut à Rouen en 1679. 2 vol. in-fol. Les notes en ſont ſavantes & judicieuſes. *Voyez l'Hiſtoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, pag. 158 & 159.

GARETIUS, (Jean) né à Louvain, chanoine régulier de l'ordre de St. Auguſtin, ſe diſtingua par ſon zele, ſes prédications & l'étude des ſaintes Lettres. On a de lui : I. *De veritate Corporis Chriſti in Euchariſtiâ.* C'eſt une collection des paſſages des Peres Grecs & Latins, touchant la certitude du dogme de l'Euchariſtie. La derniere édition eſt d'Anvers, 1569, in-8°. II. *De mortuis vivorum precibus juvandis*, Anvers, 1564, in-16. III. *De Sacrificio Miſſæ*, Anvers, 1561, in-12. IV. *De Sanctorum invocatione*, Gand, 1570, in-8°. Ces ouvrages ont paru traduits & commentés en françois, ſous le titre de *Perpétuité de la Foi.* Ceux qui les ont lus & qui les ont confrontés avec celui qui, ſous ce dernier titre, a fait tant d'honneur à Nicole & Arnauld, n'auront pas de peine à groſſir l'hiſtoire des réputations uſurpées. L'auteur mourut à Louvain en 1571. — Son frere Henri GARETIUS, docteur en médecine dans l'univerſité de Padoue, eſt auteur de quelques ouvrages de ſon art.

GARIDEL, (Pierre) né à Manoſque en Provence, profeſſeur de médecine en l'univerſité d'Aix, publia en 1715 une *Hiſtoire des Plantes qui naiſſent en Provence*, 1 vol. in-fol., avec figures. Il mourut en 1737, à 78 ans.

GARIN LE LOHERANS *ou* LE LORRANS. C'eſt le nom du plus ancien roman que nous ayons en langue romance, ou vulgaire françoiſe. L'auteur vivoit en 1150, ſous le regne de Louis le Jeune, biſaïeul de S.

Louis. Il y chante en vers les beaux faits de Heruis, duc de Metz, fils du duc Pierre, & pere de Garin ou Guerin le Loherans, auſſi duc de Metz & de Brabant. Le poëte ſuppoſe que ces princes vivoient ſous les regnes de Pepin & de Charles Martel, & en raconte beaucoup d'aventures fabuleuſes. La plupart des hiſtoriens de Lorraine citent cependant ce poëme comme une hiſtoire véritable, au moins quant au fonds : car il eſt impoſſible de ſoutenir tous les contes qu'il y débite. L'auteur n'a aucune teinture de la vérité de l'hiſtoire, ni des vraies généalogies; il peche, à tout moment, contre la chronologie & la géographie. Tout l'uſage que l'on peut faire de ce roman, ſe réduit à connoître le goût, le langage & les mœurs de ce tems-là.

GARISSOLES, (Antoine) miniſtre de la religion prétendue-réformée, né à Montauban en 1587, a publié pluſieurs ouvrages, dont les principaux ſont : I. L'*Adolphiæ*, poëme épique en 12 livres, où il chante, en beaux vers latins, les exploits de Guſtaphe-Adolphe. II. Un autre *Poëme* latin à la louange des Cantons Suiſſes Proteſtans. III. Diverſes *Theſes de Théologie*. IV. Un traité : *De imputatione primi peccati Adæ*, & un autre : *De Chriſto mediatore*. Il mourut en 1650.

GARLANDE, (Jean de) grammairien, né dans le village de Garlande en Brie, paſſa en Angleterre après la conquête de ce royaume, par le duc Guillaume, & il y enſeigna avec honneur. Il vivoit encore en 1081. C'eſt ſon ſéjour en Angleterre qui a fait croire à pluſieurs écrivains qu'il étoit Anglois. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés & manuſcrits. Les principaux des imprimés ſont : I. Un écrit en vers rimés, intitulé : *Facetus*, ſur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain & envers ſoi-même, Cologne, 1520, in-4°. II. Un *Poëme ſur le mépris du monde*, fauſſement attribué à S. Bernard, Lyon, 1489, in-4°. On le trouve auſſi avec le précédent. III. Un autre *Poëme*, intitulé *Floretus* ou *Liber Floreti*, ſur les dogmes de la foi & ſur preſque toute la morale chrétienne, imprimé avec les précédens. IV. Un *Traité des Synonymes*, & un autre *des Equivoques* ou termes ambigus, Paris, 1494; Londres, 1505, in-4°. V. *Dictionnarium artis Alchymiæ, cum ejuſdem artis Compendio*, Bâle, 1571, in-8°. On trouve en général beaucoup plus de goût & de ſavoir dans cet auteur, qu'on n'en ſuppoſe pour l'ordinaire aux écrivains de ſon tems : & c'eſt une nouvelle preuve contre les détracteurs de ces prétendus ſiecles d'ignorance, que l'abbé Berault a ſi bien réhabilités.

GARNET, (Henri) Jéſuite, né à Nottingham en Angleterre, l'an 1555, après avoir enſeigné les mathématiques à Rome avec une réputation égale à celle du célebre Clavius, devint provincial de ſa compagnie en Angleterre, & travailla juſqu'en 1606, avec autant de zele que de ſuccès, à y ſoutenir la foi catholique. La conjuration des poudres donna occaſion aux ennemis de cette religion, de ſe défaire d'un adverſaire redoutable. Ils

l'accuſerent d'avoir eu connoiſſance de cette odieuſe entrepriſe ; il l'avoit eue effectivement, mais par la voie de la confeſſion, & avoit employé tous les moyens de perſuaſion pour détourner les conjurés de leur deſſein. Le miniſtre Cécil lui fit faire ſon procès ; le P. Garnet fut pendu & écartelé le 3 mai, en préſence d'une multitude incroyable de peuple, qui vouloit voir mourir le *Grand Jéſuite :* c'eſt ainſi qu'on l'appelloit communément, même parmi les Proteſtans ; les Catholiques le révérerent comme un martyr. Tout le monde a entendu parler de l'épi ſur lequel étoit tombée une goutte de ſang, où le viſage du P. Garnet étoit peint avec la plus grande reſſemblance. Larrey dit que c'eſt une ſuperſtition ; Dupleix & les auteurs catholiques en ont parlé différemment. Le roi demanda lui-même à voir l'épi ; mais l'ambaſſadeur d'Eſpagne l'avoit déjà fait paſſer au college Anglois à Liege (il eſt aujourd'hui entre les mains d'un de mes amis, qui le conſerve ſoigneuſement). *Voyez* JACQUES VI, roi d'Ecoſſe.

GARNIER, (Robert) né à la Ferté-Bernard, ville du Maine, en 1534, mort au Mans en 1590, fut lieutenant-général de cette ville, & obtint une place de conſeiller au grand-conſeil ſous Henri IV. La lecture de Séneque le tragique lui ayant donné du goût pour l'art dramatique, il travailla, & dès ſa ſeconde piece il diſputa le pas à Jodelle, le pere de la tragédie françoiſe. Ses amis le mirent au deſſus d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide ; mais les gens de goût ſentoient qu'il étoit beaucoup au-deſſous de ces Grecs. Les *Tragédies* de Garnier furent recueillies à Lyon en un vol. in-12, en 1597, & à Paris, 1607. On a encore de lui l'*Hymne de la Monarchie*, in-4°, 1568 ; & d'autres Poéſies, qui ne valent pas mieux que ſon *Théâtre*. L'abbé le Clerc, dans ſa *Bibliotheque* du Richelet, prétend qu'il faut placer la naiſſance de Garnier en 1545, & ſa mort en 1601, à 56 ans.

GARNIER, (Sébaſtien) procureur à Blois, ſous le regne de Henri IV, s'occupa de la poéſie avec peu de ſuccès. Il eſt auteur d'une *Henriade*, dont il fit imprimer les huit derniers chants à Blois, 1593, in-4°. Il y célebre les exploits de ce prince contre les Eſpagnols. On réimprima ce poëme en 1770, in-8°, pour prouver que Voltaire y avoit pris l'idée de ſa Henriade. On a encore de Garnier, la *Loyſſée*, Blois, 1594, in-4°. Ce ſont les trois premiers chants d'un poëme ſur l'expédition de S. Louis dans la Terre-Sainte. — Il ne faut pas le confondre avec Claude GARNIER, poëte contemporain de Malherbe, dont on a des *Poéſies* imprimées en 1609, in-12, qui ſont parfaitement oubliées.

GARNIER, (Jean) Jéſuite, profeſſeur d'humanités, de rhétorique, de philoſophie & de théologie, naquit à Paris en 1612, & mourut à Bologne en 1681, en allant à Rome où ſa compagnie l'avoit député. C'étoit un homme plein de piété & de ſavoir : les ouvrages qui nous reſtent de lui, en ſont des

témoignages. Les principaux ſont : I. Une édition de *Marius Mercator*, 1673, in-folio ; avec quantité de pieces, de notes, de diſſertations ſur le Pélagianiſme, d'une grande recherche. On les a réimprimées dans l'*Appendix* de S. Auguſtin, Anvers, 1703, in-fol. II. Une édition de *Liberat*, in-8°, Paris 1675, avec de ſavans commentaires. III. Une édition du *Journal des Papes* (*Liber diurnus*), 1680, in-4°, accompagnée de notes hiſtoriques & de diſſertations très-curieuſes. IV. Le *Supplément aux Œuvres* de Théodoret, 1684, in-fol. V. *Syſtema Bibliothecæ Collegii Pariſienſis Societatis Jeſu.* C'eſt un volume in-4°, parfaitement bien diſpoſé, & très-utile à ceux qui veulent mettre en ordre les grandes bibliotheques. *Voyez* l'éloge que le P. Hardouin a fait de ce Jéſuite, à la tête de ſon *Supplément aux Œuvres* de Théodoret. Le cardinal Noris critiqua avec peut-être un peu d'aigreur, des annotations géographiques & d'autres remarques du P. Garnier, dans ſa Diſſertation ſur les ſynodes tenus à l'occaſion du Pélagianiſme ; mais lorſque ce cardinal eut lu le *Marius Mercator* du P. Garnier, il revint des préjugés qu'il avoit adoptés trop légérement contre ce ſavant, & dit que Garnier approchoit du mérite des Peres Petau & Sirmond ; il ajouta que les Diſſertations ſur le Pélagianiſme lui avoient tellement plu, que s'il les avoit vus avant de faire imprimer ſon *Hiſtoire Pélagienne*, il ne l'auroit jamais donnée au public. On trouve ces anecdotes détaillées dans la Vie du cardinal Noris, par les freres Ballerini. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre-Ignace GARNIER auſſi Jéſuite, né à Lyon, en 1692, mort à Avignon en 1763, dont on a les *Penſées, du marquis de ** ſur la Religion & l'Egliſe*, 1759, in-12.

GARNIER, (Dom Julien) de Connerai, au dioceſe du Mans, Bénédictin de St.-Maur en 1690, mort à Paris en 1725, âgé d'environ 55 ans, joignoit à une grande variété de connoiſſances, ces manieres douces & prévenantes, ce caractere aimable, qui déſarment les envieux & nous font des amis. Ses ſupérieurs le chargerent de l'édition de *S. Baſile*, une des meilleures qui ſoient ſorties de la congrégation de St.-Maur. La *Préface* eſt un morceau précieux, par une critique très-judicieuſe, & un diſcernement ſûr pour diſtinguer les ouvrages véritables des écrits ſuppoſés. Dom Garnier n'en put faire paroître que 2 vol. Dom Maran, chargé de continuer ce travail après la mort de ſon confrere, mit au jour le 3e. en 1730. Il n'eſt point indigne des premiers. *Voyez* l'*Hiſtoire littéraire de la Congrégation de St-Maur*, p. 470.

GAROFALO, (Benvenuto) peintre, naquit à Ferrare en 1481, & mourut en 1559. Il fut long-tems entre les mains de mauvais maîtres, qui empêcherent ſes talens de ſe développer ; mais il fit un voyage en Italie, où la vue des ouvrages des plus célebres peintres échauffant ſon génie, le mit en état de produire de belles choſes. Il excelloit à copier les tableaux de Raphaël. Dans ceux qu'il ne devoit qu'à lui-même, il

peignoit ordinairement un œillet, par alluſion à ſon nom qui, en italien, ſignifie la même choſe. On a deux morceaux de lui au Palais-Royal, à Paris, & une belle copie du tableau de la *Transfiguration* de Raphaël.

GARRICK, (David) né à Herefort en 1716, s'eſt fait une grande célébrité par les rôles divers qu'il a joués ſur les théâtres de Londres. Dans un ſiecle où les hommes & les femmes conſacrés à la frivolité publique, ſont eſtimés & préconiſés comme des gens qui auroient ſauvé la patrie ; la gloire de l'hiſtrion Anglois n'a pas de quoi ſurprendre. Du reſte, ce n'eſt pas ſeulement à la gloire d'acteur qu'il a oſé aſpirer ; on l'a encore flatté de celle d'écrivain digne de ſervir de modele. Des gens dont le fanatiſme ſervile exalte tout ce qui eſt une fois parvenu à faire quelque bruit, ſont embarraſſés à trouver quelque choſe qu'ils puiſſent comparer à la délicateſſe, à l'élégance des épilogues de Garrick. Pour apprécier ſon mérite, ſous ce dernier point de vue, il faut ſavoir ce que c'eſt qu'un épilogue anglois. A la fin d'une piece, vous êtes tout ſurpris de voir un acteur ou une actrice ſortir des couliſſes, ſouvent un papier à la main, & débiter de mémoire ou en liſant, un ſermon ſatyrique, qui n'a ſouvent aucun rapport avec ce que l'on vient de jouer. Il mourut à Londres en 1779, & fut enterré dans l'égliſe de Weſtminſter, comme Newton, & avec la même pompe que lui. Si comme on l'aſſure, il a laiſſé quatre millions de biens, ſes héritiers ont le droit de le trouver un très-grand homme ; mais le public, dont cette ſomme atteſte la duperie & la balourdiſe, paroîtra bien petit. Il eſt vrai que les anciens mimes levoient ſur les individus oiſifs & diſſipés des tributs peut-être plus forts encore (*voyez* ROSCIUS) ; mais cela prouve préciſément que l'eſpece humaine a toujours eu du goût pour les ſottiſes, & n'a jamais cru les payer trop cher.

GARSAULT, (François-Alexandre) petit-fils d'un écuyer de la grande écurie du roi de France, s'occupa beaucoup de tout ce qui concerne les chevaux, ce qui le mit en état de publier *Le nouveau Parfait-Maréchal*. Les éditions multipliées de cet ouvrage, montrent qu'il a été bien accueilli & qu'il eſt fort utile. Il avoit auparavant donné l'*Anatomie du Cheval*, traduite de l'anglois de Snap, Paris, 1737, in-4°. On a encore de lui : I. *Traité des Voitures*, 1756, in-4°. Il y donne entr'autres la deſcription d'une voiture inverſable, dont il s'eſt long-tems ſervi. II. Le *Guide du Cavalier*, 1769, in-12. III. *Le Notionnaire de ce qu'il y a de plus utile dans les connoiſſances utiles*, 1761, in-8°. IV. *Le fait des Cauſes célebres*. V. *Deſcriptions de pluſieurs Arts*, dans les Mémoires de l'académie. Il mourut en 1778, à 85 ans.

GARTH, (Samuel) poëte & médecin Anglois, de la province d'Yorck, mort le 18 janvier 1719, cultiva avec un ſuccès égal ces deux arts différens. Il fut admis dans le college des médecins de Londres,

en 1693. On doit à ſon zele la fondation du *Diſpenſary*. C'eſt un appartement du college médical de Londres, dans lequel on donne aux pauvres les conſultations *gratis*, & les médecines à bas prix. Cet établiſſement, qui fait tant d'honneur à l'humanité, excita contre lui la plupart des médecins & des apothicaires. Garth ſe vengea d'eux par un petit poëme en 6 chants, dans le goût du *Lutrin* de Boileau, intitulé : *Le Diſpenſary*, dont la 6e. édition a été donnée à Londres en 1706, in-8°. C'eſt une bataille entre les médecins & les apothicaires. Cette ſatyre n'eſt pas toujours fine; mais elle eſt très-piquante. On y trouve de l'imagination, de la variété, de la naïveté, & même du ſavoir.

GARZI, (Louis) peintre de Piſtoie dans la Toſcane, diſciple d'André Sacchi, & émule de Carle Maratti dans cette école, fut chéri de ſon maître, & ſurpaſſa ſon rival. Il avoit de grandes parties, un deſſin correct, une belle compoſition, un coloris gracieux, une touche facile. Après avoir fait pluſieurs ouvrages à Rome, il fut appellé à Naples; mais on tenta vainement de l'y retenir. Il retourna à Rome, où il peignit, à l'âge de 80 ans, par ordre de Clément XI, la voûte de l'égliſe des Stigmates. Il termina cet ouvrage ſupérieur à tout ce qu'il avoit fait dans les plus belles années de ſa jeuneſſe. C'eſt ſon chef-d'œuvre. Il mourut peu de tems après, en 1721, à 83 ans.

GARZONI, (Thomas) né à Bagnacavallo, chanoine-régulier de Latran, mourut en 1589, à 40 ans. Il eſt auteur de différens ouvrages moraux, imprimés à Veniſe, 1617, in-4°. I. *Théâtre de divers Cerveaux du monde*, traduit en françois par Gabriel Chapuis, 1586, in-16. L'*Hôpital des Foux incurables*, traduit en françois par François de Clarier, ſieur de Longueval, 1620, in-8°. III. *Il mirabile Cornucopia conſolatorio*, 1601, in-8°. C'eſt un ouvrage burleſque, pour conſoler un homme qui croyoit ſa femme infidelle.

GASPAR, *voyez* MAGES.

GASPARINI, ſurnommé BARZIZIO, du lieu de ſa naiſſance Barzizia, près de Bergame, où il naquit vers l'an 1370, contribua beaucoup à ramener en Italie le goût de la belle latinité. Il lut Cicéron, Virgile, Céſar, tous les bons écrivains de l'antiquité, en prit l'eſprit, & le communiqua à ſes diſciples. L'univerſité de Padoue l'appella pour profeſſer les belles-lettres; le duc de Milan, Philippe-Marie Viſconti, jaloux d'un tel homme, le lui enleva. Ce prince le combla de bienfaits, & l'honora de l'intimité la plus flatteuſe. Gaſparini mourut en 1431, regretté par les uns comme ami, par les autres comme un maître, par tous en général comme la gloire de l'Italie. Nous avons de lui des *Commentaires* ſur divers livres de Cicéron, des *Epîtres* imprimées en Sorbonne, 1479, in-4°; des *Harangues* & d'autres productions. Ses *Lettres* & ſes *Harangues* ont été réimprimées en 1723, avec une préface utile & curieuſe. Son traité *De Eloquentia* eſt imprimé avec *Stephani Fliſci Sy-*

nonyma, Turin & Milan, 1480, in-folio.

GASSENDI, (Pierre) prévôt de la cathédrale de Digne, & professeur-royal de mathématiques à Paris, naquit en 1592 à Chanterfier, bourg près Digne. Un esprit vif & pénétrant, une mémoire heureuse, une envie de tout apprendre, annoncerent à ses parens qu'il pourroit être un jour l'honneur de leur famille. Quoiqu'ils ne fussent pas riches, ils eurent soin de son éducation. Dès l'âge de 4 ans, cet enfant précoce composoit, dit-on, & déclamoit de petits sermons. Son goût pour l'astronomie se développa peu de tems après, & il devint si fort, qu'il se privoit du sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. On l'envoya à Digne pour y achever ses études. Il y professa la rhétorique pendant une année. Il avoit eu cette chaire au concours, quoiqu'il n'eût que 16 ans. En 1614, il fut nommé théologal de Digne, & 2 ans après on l'appella à Aix, pour y aller remplir les chaires de professeur de théologie & de philosophie dans l'université de cette ville. Gassendi ne garda ces places que 8 ans. L'amour de la solitude le ramena à Digne. Il y entreprit un ouvrage contre la Philosophie d'Aristote, qu'il fit imprimer à Grenoble, où il fut envoyé pour les affaires de son chapitre. Ce philosophe eut ensuite occasion d'étudier l'anatomie, pour laquelle Descartes avoit encore plus de goût que lui. Il composa un écrit pour prouver que l'*Homme n'est destiné à manger que du fruit*, & que l'usage de la viande étant contraire à sa constitution, étoit abusif & dangereux. Il fondoit ce système particuliérement sur la figure des dents de l'homme, qui, disoit-il, annoncent un animal frugivore; mais cet argument n'est pas plus solide que celui que M. de Buffon tire, en faveur du système contraire, de la configuration de l'estomac; & l'on ne risque rien de dire que cette controverse n'est point encore décidée, & qu'il n'y a point d'apparence qu'elle le soit jamais par des observations de cette espece. Celle de M. de Buffon se trouve en opposition avec l'opinion commune, qui regarde les végétaux comme la nourriture de l'homme avant le déluge, & avec la bonne constitution de tant de personnes qui ne mangent point de viande; & celle de Gassendi est suffisamment réfutée par le droit qu'a l'homme de tuer les animaux pour s'en nourrir, droit qui seroit une cruauté inutile & révoltante, si leur chair étoit contraire à sa santé, & qui est néanmoins constaté par des titres sûrs & justes (*voyez* le *Spect. de la Nature*, tom. 3, p. 494). Il est arrivé dans cette matiere comme dans les autres : en voulant généraliser les décisions, on ne peut les assortir à la nature, lorsqu'elle n'a point de regle constante & uniforme. Quoi qu'il en soit, Gassendi se conduisoit suivant ses principes; & pendant les dernieres années de sa vie, il ne voulut point rompre l'abstinence du carême, quoiqu'il fût très-malade. Un procès l'ayant appellé à Paris, il se fit des amis puissans, tels

que MM. du Vair, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Lyon. Ce fut par la protection de celui-ci, qu'il eut, en 1645, une chaire de mathématiques au college-royal. Descartes changeoit alors la face de la philosophie; il ouvroit une nouvelle carriere. Gassendi y entra avec lui; il attaqua ses *Méditations*, dont quelques-unes sont des rêves, & jouit de la gloire de voir partager les philosophes de son tems en Cartésiens & en Gassendistes. Les deux émules différoient beaucoup. Descartes, entraîné par son imagination, bâtissoit un système de philosophie, comme on construit un roman; il vouloit tout prendre dans lui-même. Gassendi, homme d'une grande littérature, ennemi déclaré de tout ce qui avoit quelqu'air de nouveauté, étoit extrêmement prévenu en faveur des anciens. Chimeres pour chimeres, il aimoit mieux celles qui avoient deux mille ans. Il prit d'Epicure & de Démocrite, ce que ces philosophes lui paroissoient avoir de plus raisonnable; mais la source étoit si mauvaise, qu'il n'y avoit pas de bon choix à faire. Il renouvella les atômes & le vide, & les ajusta à sa mode & le mieux qu'il put. Gassendi, en soutenant l'Epicurisme, se fit des adversaires; & malgré la pureté de ses mœurs, malgré la plus exacte probité, on attaqua sa religion; mais cette imputation resta sans d'autre preuve, que l'analogie de son système avec celui d'Epicure; analogie dont Gassendi avoit tâché de prévenir les conséquences, en enseignant l'existence d'un Être-Suprême. Son système n'en étoit pas meilleur en bonne physique. Il mourut le 25 octobre 1656, dans la 65*e.* année de son âge. Des incommodités fréquentes, jointes à son application continuelle, avoient ruiné sa santé. Gassendi avoit une vivacité douce, qui s'échappoit quelquefois en saillies. Un imbécille voulant lui faire adopter le système de la Métempsycose, & lui disant les choses les plus absurdes, il répondit: « Je » savois bien que, suivant Py» thagore, les ames des hom» mes après leur mort entroient » dans le corps des bêtes; mais » je ne croyois pas que l'ame » d'une bête entrât dans le » corps d'un homme ». Réponse applicable à nos profonds Matérialistes, qui renchérissent encore sur les Pythagoriciens. Gassendi avoit cependant aussi ses travers: indépendamment de ses atômes, il s'étoit beaucoup occupé de l'astrologie judiciaire; il disoit, à la vérité, que c'*étoit un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé.* Il avoit appris l'astronomie en vue de l'astrologie; mais il y fut trompé tant de fois, qu'il l'abandonna pour se donner entiérement à la premiere. Il avoit mis à la tête de ses livres: *Sapere aude;* ce n'étoit pas le moyen d'y réussir, que de prendre Epicure pour maître. Montmor, qui lui avoit donné un appartement pendant sa vie, fit recueillir ses ouvrages après sa mort. Ils furent imprimés à Lyon en 6 vol. in-fol., 1658, avec la Vie de Gassendi, par Sorbiere. Ils renferment: I. La *Philosophie d'Epicure.* II. La *Philosophie de l'Auteur.* III. Des *Œuvres Astronomiques.* IV.

Les *Vies de Peireſc*, *d'Epicure* (roman apologétique), *de Copernic*, *de Tico-Brahé*, *de Peurbachius*, &c. V. La *Réfutation des Méditations de Deſcartes ;* recueil de viſions philoſophiques qui en combattent d'autres. VI. Divers autres *Traités*. VII. Des *Epîtres*. Ces ouvrages montrent de l'érudition, mais cette érudition nuit ſouvent à ſes raiſonnemens, ſemble affoiblir ſon jugement, & porter la confuſion dans ſes idées. Deſcartes avoit certainement ſur lui la ſupériorité du ſtyle & du génie. Le P. Bougerel de l'Oratoire a donné en 1737, à Paris, la *Vie de Pierre Gaſſendi*, gros vol. in-12, qui offre beaucoup de recherches, mais peu d'agrément, & trop de minuties & de digreſſions étrangeres à ſon ſujet. François Bernier a abrégé la *Philoſophie de Gaſſendi*, en 8 vol. in-12. Il a paru en 1770 un *Abrégé de la Vie & de la Philoſophie de Gaſſendi*, par M. de Camburat. C'eſt une apologie du philoſophe & de ſes opinions, pleine d'inexactitudes, de vues ſuperficielles & fauſſes.

GASSION, (Jean de) maréchal de France, né à Pau en 1609, étoit fils d'un préſident au parlement de cette ville : il ſervit d'abord en Piémont, & paſſa enſuite au ſervice de Guſtave-Adolphe, roi de Suede, & s'y diſtingua par diverſes actions de bravoure, que ce prince eût récompenſé, s'il n'eût été tué à la bataille de Lutzen en 1632. Gaſſion ayant perdu ſon bienfaiteur, retourna en France, ſuivi de ſon régiment, avec lequel il joignit l'armée du maréchal de la Force en Lorraine. Il défit 1400 hommes en 3 petits combats, prit Charmes, Neuchâtel, & d'autres places. Les années ſuivantes le virent paroître au combat de Ravon, au ſiege de Dole, à la priſe d'Heſdin, au combat de Saint-Nicolas, à la priſe d'Aire. Mais un des endroits où il ſe ſignala le plus, ce fut à Rocroi. Bleſſé dangereuſement à la priſe de Thionville, il eut pour récompenſe de ſes exploits le bâton de maréchal de France en 1643. Il fut déclaré l'année d'après lieutenant-général de l'armée de Flandre, & continua de donner des preuves de ſa valeur au ſiege de diverſes places, ſur-tout à celui de Gravelines, qu'il prit conjointement avec le maréchal de la Meilleraye. Il arriva à ce ſiege une anecdote ſinguliere, qui prouve que des ſubalternes, peuvent quelquefois oublier l'obéiſſance & la ſubordination, pour prévenir les malheurs qui naiſſent des paſſions des chefs, & que les plus ſacrées regles ont leurs exceptions. Voici comme Puyſégur raconte la choſe dans ſes *Mémoires*. « Lors de la priſe de » Gravelines en 1644, le régi» ment des gardes, conduit par » la Meilleraye, entre le pre» mier dans la place : le pre» mier régiment de l'armée » étant le ſeul qui, ſuivant » l'uſage du tems, ait droit » d'entrer dans une ville con» quiſe, quand il eſt aſſez fort » pour la garder. Gaſſion voulant y faire entrer le régi» ment de Navarre, la Meil» leraye s'y oppoſe ; & la que» relle s'échauffant, ils mettent » tous deux l'épée à la main, » l'un criant : *A moi, Navarre*,

» & l'autre : *A moi, les gardes.* » Les deux maréchaux & les » deux régimens ſont ſur le » point d'en venir aux mains, » lorſque le marquis de Lam- » bert arrive. Il fait ce qu'il » peut pour les appaiſer ; mais, » voyant qu'il n'y réuſſit pas, » il dit, d'un ton de maître, » au régiment des gardes & à » celui de Navarre : *Meſſieurs, » vous êtes, les troupes du roi. » Il ne faut pas que la méſintel- » ligence de deux généraux vous » faſſe couper la gorge. C'eſt » pourquoi je vous commande, » de la part du roi & de M. le » duc d'Orléans, de retirer vos » armes, & de ne plus obéir ni » à M. de la Meilleraye ni à » M. de Gaſſion.* Les troupes » lui obéiſſent ; & les deux » maréchaux, voyant qu'ils ne » ſont plus les maîtres, ſe re- » tirent. Cette action, égale- » ment ſage & hardie, aug- » menta conſidérablement la » réputation de Lambert ». Gaſſion reçut un coup de mouſ- quet au ſiege de Lens, en 1647, & mourut 5 jours après à Arras, regardé comme un bon poli- tique & un grand capitaine, infatigable, ardent, intrépide. Il avoit établi parmi les gens du métier les plus entendus, la maxime que *la ſpéculation étoit merveilleuſe dans le cabi- net ; mais qu'il falloit néceſſaire- ment de l'audace & de l'action à la guerre.* L'abbé de Pure a donné l'*Hiſtoire du Maréchal de Gaſſion*, en 4 vol. in-12, écrite d'un ſtyle languiſſant & diffus.

GASSNER, (Jean-Joſeph) prêtre du dioceſe de Coire en Suiſſe, curé d'un village Au- trichien, nommé Cloeſterlé, enſuite conſeiller eccléſiaſtique & chapelain du prince-évêque de Ratisbonne, s'eſt rendu cé- lebre en Allemagne par le don qu'on lui a attribué de guérir les malades par l'invocation & l'efficace du nom adorable du Sauveur. Le fameux M. Lava- ter, miniſtre de Zurich, & un grand nombre de Proteſtans & de Catholiques ont atteſté ce fait comme témoins oculaires ; d'autres l'ont nié ; quelque-uns ont eſſayé de l'expliquer par des raiſons purement phyſi- ques. On peut voir tout ce qu'on a dit pour ou contre ces guéri- ſons, dans le *Journal hiſtorique & littéraire*, 15 juin 1776, p. 248, — 15 décembre 1777, p. 595, — 1 octobre 1784. p. 234. L'abbé Gaſſner étoit au reſte un homme de bien, un ec- cléſiaſtique plein de charité & de zele, reſpectable par ſes mœurs, ſa piété & ſon déſinté- reſſement. Il eſt mort le 4 avril 1779. M. Haen, à la fin de ſon Traité *de Miraculis*, Francfort, 1776, parle de Gaſſner d'une maniere qui ſemble tenir de la prévention, & qui prouve qu'il a adopté avec une entiere con- fiance la diatribe publiée par le moine Hertzinger, contre ce vertueux prêtre. Mais on voit en même tems l'embarras où il ſe trouve d'expliquer une multi- tude innombrable de faits dont il ne conteſte pas la certitude ; il combat tous les moyens de les expliquer naturellement, & paroît enfin décidé à les re- garder pour de la magie : ce qui n'eſt guere plus philoſo- phique que de les donner pour des miracles. Et le bon Gaſſner avoit d'ailleurs l'air ſi peu ma- gicien ! Ceux qui l'ont com- paré à Meſmer, & lui ont ſup-

posé les secrets du prétendu magnétisme, n'ont pas raisonné plus juste. Le savant abbé Holl, dans la *Statistica Eccles. Germ.*, & le célebre Martin Gerbert, abbé de S. Blaise, dans son *Historia Nigræ Sylvæ*, ont parlé de Gassner d'une maniere à embarrasser ses adversaires.

GASTALDI, (Jerôme) d'une maison célebre, vit le jour à Genes, au commencement du dix-septieme siecle. L'état ecclésiastique qu'il avoit embrassé de bonne heure, l'entraîna à Rome. L'Italie, exposée aux contagions fréquentes, éprouva en 1656 une peste cruelle; Rome en fut bientôt infectée. On jeta les yeux sur Gastaldi, pour l'emploi périlleux de commissaire-général des hôpitaux. Nommé ensuite commissaire-général de santé, il mérita par sa vigilance, son activité & ses soins, l'archevêché de Bénévent, le chapeau de cardinal & la légation de Bologne. Il mourut en 1685. Plusieurs monumens élevés à ses frais, à Rome & à Bénévent, attestent son désintéressement & sa bienfaisance. Nous avons de lui un ouvrage trop peu connu. Il fut imprimé à Bologne, in-fol., sous ce titre : *Tractatus de avertenda & profligandâ peste, politico-legalis.* Les expériences multipliées, les précautions nécessaires, les remedes éprouvés qu'on doit employer pour prévenir ou pour se délivrer de ce fléau redoutable, tout est détaillé dans ce traité avec autant de clarté que de méthode.

GASTALDI, (Jean Baptiste) conseiller-médecin ordinaire du roi de France, docteur de la faculté de médecine d'Avignon, naquit à Sisteron en 1674, & mourut en 1747 à Avignon, où il s'étoit fixé de bonne heure. La faculté à laquelle il se fit aggréger, lui dut beaucoup : il en occupa pendant plus de 40 ans la premiere chaire. Il avoit dans ses leçons le rare talent de mêler l'utile à l'agréable. Il n'excella pas moins dans la pratique que dans la théorie. La peste qui ravagea Avignon en 1720, fit connoître à cette ville combien un tel homme lui étoit utile. Il joignit à une probité exacte & à une conduite réguliere, beaucoup de facilité à s'énoncer & à se communiquer. Ses principaux écrits sont : I. *Institutiones Medicinæ Physico-Anatomicæ*, in-12. Quoique de son tems la nouvelle physique n'eût pas fait de grands progrès dans les écoles des provinces, l'auteur adopte dans cet ouvrage, & y explique celle de Descartes. II. Plusieurs *Questions de Médecine.* Les journalistes de Trévoux les ont analysées dans le tems, & ont loué l'auteur sur le choix des matieres & sur sa précision.

GASTAUD, (François) d'abord Pere de l'Oratoire, ensuite prédicateur à Paris, enfin avocat à Aix en Provence, sa patrie, mourut en 1732 à Viviers, où il étoit exilé, & fut privé de la sépulture ecclésiastique, traitement qu'il dut à son attachement aux convulsionnaires & à ses écrits contre le respectable évêque de Marseille, Henri-Xavier de Belsunce. C'étoit un de ces hommes qui sacrifient leur repos à des tracasseries volontaires, &

qui pour se tirer de la foule, s'associent à des factions bruyantes. Il fut un des plus ardens admirateurs du P. Quesnel. On a de Gastaud : I. Un *Recueil d'Homélies sur l'Epître aux Romains*, 2 vol. in-12. II. *La Politique des Jésuites démasquée*, & d'autres ouvrages oubliés.

GASTINAU, (Nicolas) Parisien, naquit en 1621. Il étoit curé d'Anet, aumônier du roi, & ami des théologiens de Port-Royal. Il mourut en 1696, à 76 ans, laissant 3 vol. de *Lettres* contre le ministre Claude, aussi savantes que solides : une conversation avec un Protestant en fut l'occasion. L'auteur avoit brillé dans les conférences théologiques & anticonstitutionnelles, qui se tenoient chez le docteur Launoi.

GASTON, III, surnommé *Phœbus*, comte de Foix, & vicomte de Béarn, s'est illustré par sa valeur, par sa générosité, par les bâtimens qu'il éleva, & par sa magnificence. Gaston ayant refusé de faire hommage de ses terres au roi Jean, ce monarque le retint prisonnier à Paris, & lui donna depuis la conduite d'une armée en Guyenne. Il mourut subitement à Ortez, en 1391, au retour de la chasse, comme on lui versoit de l'eau sur les mains pour souper. Il avoit composé un livre intitulé : *Phœbus, des déduys de la Chasse*, in-4°, sans date, réimprimé en 1529 à Paris. Il eut d'Agnès de Navarre, Gaston, prince de Foix, dont la fin fut funeste. Le comte son pere entretenoit une maîtresse, & Agnès sa mere fut obligée de se retirer dans la Navarre. Charles II, qui en étoit roi, oncle du jeune Gaston, lui donna une poudre pour mettre sur les viandes qu'on serviroit à son pere, en lui faisant accroire qu'elle le guériroit de son fol amour. Cette poudre étoit un poison. La chose fut vérifiée, & le jeune prince mourut d'ennui, en 1382, dans une prison où son pere l'avoit fait enfermer.

GASTON DE FOIX, duc de Némours, fils de Jean de Foix, comte d'Etampes, & de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, se signala à 23 ans dans la guerre de son oncle en Italie. Il repoussa d'abord une armée de Suisses, passa rapidement quatre rivieres, prit Bologne, gagna la bataille de Ravenne, le 11 avril, jour de Pâques 1512, & y fut tué en voulant envelopper un reste d'Espagnols qui se retiroient. Il n'avoit que 24 ans.

GASTON DE FRANCE, (Jean-Baptiste) duc d'Orléans, fils de Henri IV & frere de Louis XIII, né à Fontainebleau en 1608, n'est guere connu dans l'histoire, que par ses cabales contre le cardinal de Richelieu. Poussé par ses favoris, il tenta plusieurs fois de le perdre. Ce fut lui qui porta le duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, à se soulever. Il traversa la France pour l'aller joindre, plutôt comme un fugitif suivi de quelques mutins, que comme un prince qui se prépare à combattre un roi. Cette révolte eut des suites fort tristes. Montmorenci fut pris, & Gaston l'abandonna au ressentiment de Richelieu. Sa vie fut un reflux perpétuel de querelles & de raccommodemens avec le

roi & le cardinal (*voy.* PLESSIS RICHELIEU Armand). Il fut encore mêlé dans la conspiration de Bouillon & de Cinq-Mars. Il se tira d'affaire, en accusant ses complices & en s'humiliant. Après la mort de son frere, il fut nommé lieutenant-général du royaume. Il rétablit sa réputation par la prise de Gravelines, de Courtrai & de Mardick; mais il la ternit bientôt encore, en cabalant contre Mazarin. Il fut relégué à Blois, où il mourut en 1660, regardé comme un prince pusillanime & lâche. Il laissa des *Mémoires*, depuis 1608 jusqu'en 1635, revus par Martignac. Ils ont été réimprimés en 1756, à Paris, in-12, à la suite des *Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France, sous Henri III, Henri IV & Louis XIII.*

GASTON *ou* GAST, gentilhomme du Dauphiné, bâtit sur la fin du 11e. siecle, un hôpital pour y recevoir les malades qui venoient visiter le corps de S. Antoine, que Josselin avoit apporté dans le Viennois. Ce fut le commencement de l'ordre de Saint Antoine, approuvé par Urbain II au concile de Clermont en 1095. Cet ordre a été réuni en 1777 à celui de Malte par le pape Pie VI.

GATAKER, (Thomas) théologien Anglois, né à Londres en 1574, fut pasteur à Lincolns-Inn, & ensuite à Rotherhith, où il mourut en 1654. Les ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savans, sont: I. *Adversaria miscellanea.* II. Une édition du livre de l'empereur *Marci Antonini, de Rebus suis*, Londres, 1707, in-4°. III. Une *Dissertation sur le style du Nouveau-Testament*, contre Pfochen (*voy. ce mot*). IV. *Cinnus:* c'est le titre d'un recueil d'observations diverses, principalement sur les livres sacrés: fruit d'une critique quelquefois juste & savante, quelquefois légere & fausse. Gataker étoit un homme d'érudition; mais la singularité de ses sentimens, & la bizarre affectation de son style, ont dégoûté bien des gens de la lecture de ses ouvrages. On a publié un recueil des principaux écrits de Gataker, sous ce titre: *Thomæ Gatakeri Opera critica*, Utrecht, 1698, in-folio.

GATIEN, (S.) fut un des zélés missionnaires qu'envoya le pape Fabien, l'an 250, pour porter l'Evangile dans les Gaules. Il devint premier évêque de Tours, y fit plusieurs chrétiens, & y mourut vers la fin du 3e. siecle.

GATIMOZIN, *voyez* GUATIMOZIN.

GATTINARA, (Mercurin Alborio de) ainsi nommé du lieu de sa naissance dans le Piémont, devint chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui l'employa en diverses négociations importantes. Il mourut à Inspruck en 1530, à 60 ans. Clément VII l'avoit fait cardinal l'année précédente, pour récompenser son mérite.

GAVANTUS, (Barthélemi) consulteur de la congrégation des Rites, & général des Barnabites, étoit de Milan, & mourut à Rome vers 1640. Il est principalement connu par son *Commentaire sur les Rubri-*

gues du Miſſel & du Bréviaire Romain ; ouvrage plein de recherches, & très-propre à entretenir la dignité & la régularité des cérémonies ſaintes. Les détails en paroiſſent ſans doute très-indifférens aux hommes du ſiecle ; mais les miniſtres du Seigneur zélés pour ſon culte, le liſent avec autant d'intérêt que d'utilité. L'auteur néglige quelquefois les raiſons littérales ou hiſtoriques des cérémonies, pour s'attacher à des conſidérations myſtiques ; il eût dû tâcher de joindre conſtamment les unes aux autres. La meilleure édition de cet ouvrage, qui eſt bon pour la pratique, eſt celle de Turin, avec les obſervations de Merati, 1736 à 1740, 5 vol. in-4°, fig. Ces obſervations ſont exactes, ſolides, & ſuppléent à celles qui ont échappé à Gavantus. On a auſſi de lui : *Manuale Epiſcoporum*, 1647, in-4° ; & un *Traité des Synodes Diocéſains*, 1639.

GAUBIL, (Antoine) Jéſuite, né à Gaillac en 1688, mort en 1760, fut envoyé en qualité de miſſionnaire à la Chine, où il paſſa 36 ans, & où il ſe fit aimer par ſes mœurs & reſpecter par ſes connoiſſances aſtronomiques. Il étoit correſpondant de l'académie des ſciences de Paris, membre de celle de Pétersbourg, & interprete à la cour de Pékin. Il étoit très-verſé dans la littérature chinoiſe ; il envoya beaucoup de Mémoires au P. Souciet & à Freret, qui en ont fait uſage dans leurs ouvrages. Nous avons de lui une bonne *Hiſtoire de Genghiskan*, 1739, in-4° ; & la *Traduction du Chou-king*, Paris, 1771, in-4°. Le P. Gaubil étoit un de ces hommes qui ſavent de tout & qui ſont propres à tout. Les docteurs Chinois eux-mêmes admirerent ſouvent comment un étranger avoit pu ſe mettre ſi bien au fait de leurs ſciences. Il devint leur maître. Il leur développoit les endroits les plus difficiles de leur *King*, mais ſes commentaires tenoient ſouvent de l'imagination ; il n'eſt guere poſſible d'en faire d'autres ſur les livres des Chinois. *Voyez* l'Eloge du P. Gaubil dans le 31*e.* vol. des *Lettres curieuſes & édifiantes* Paris, 1774, & dans le 26*e.* de l'édition de 1781.

GAUBIUS, (Jerôme-David) né à Heidelberg, le 24 janvier 1705, étudia la médecine ſous ſon oncle à Amſterdam, puis ſous le célebre Boerhave, auquel, quoiqu'étranger, il ſuccéda dans ſa chaire à Leyde. Il atteignit preſque la réputation de ſon maître, & fut nommé médecin du ſtathouder. Il mourut le 29 novembre 1780. On lui doit : I. *Methodus concinnandi formulas remediorum*, Leyde, 1767, traduite en françois, Paris, 1769, in-12. II. *Inſtitutiones Pathologicæ*, Leyde, 1763, 2 vol. in-8°.

GAUDENCE, (S.) évêque de Breſſe en Italie vers 387, fut élu, tandis qu'il étoit en Orient ; & quoiqu'il alléguât ſa jeuneſſe & ſon incapacité, il fut ordonné malgré lui. On croit qu'il étoit un des trois évêques, que l'empereur Honorius & le concile d'Occident députerent l'an 405 à Arcade, pour obtenir le rétabliſſement de S. Chryſoſtome. Cet illuſtre perſécuté écrivit à S. Gau-

dence, le remerciant des travaux qu'il avoit essuyés pour la défense de sa cause. Nous ignorons le tems de la mort de S. Gaudence; mais il paroît qu'il vivoit encore l'en 410. Il laissa des *Sermons* & des *Lettres*, dont on a donné, par les soins du cardinal Quirini, une édition à Bresse en 1738, in-fol. avec ceux de S. Philastre & des autres évêques qui ont occupé ce siege.

GAVESTON, (Pierre de) favori d'Edouard II, roi d'Angleterre en 1307, étoit fils d'un gentilhomme Gascon, qui avoit rendu de grands services à Edouard I. Il fut élevé auprès du jeune prince, qui, parvenu à la couronne après la mort de son pere, donna à ce favori le comté de Cornouaille. Au bout de quelque tems, ce prince passa en France pour épouser Isabelle, fille de Philippe le Bel; il laissa à Gaveston le gouvernement de son royaume. L'élévation & l'orgueil de ce favori exciterent la haine & l'envie des grands, qui vinrent à bout de le faire exiler; mais ce ne fut que pour un tems. Le roi ne pouvant souffrir son absence, le fit revenir pour épouser sa niece, sœur du comte de Glocester: & engagea les seigneurs du royaume à approuver ce retour & cette alliance. Gaveston n'en parut pas plus modéré, & sa mauvaise conduite obligea les grands du royaume à se liguer encore une fois contre lui. Ils leverent une puissante armée, le poursuivirent à force ouverte, & se saisirent de lui. Lorsque le roi sut qu'il étoit prisonnier, il témoigna vouloir lui parler; mais le comte de Warwick, piqué des outrages qu'il en avoit reçus en particulier, lui fit trancher la tête en 1312.

GAUFRIDI, (Jean) fils d'un président-à-mortier au parlement de Provence, avoit été conseiller dans le même parlement. Le tems que lui laissoient les devoirs de sa charge, il l'employoit aux recherches historiques de sa province. La privation de la vue, & sa mort arrivée en 1689, à 60 ans, l'empêcherent de mettre au jour le fruit de son travail. Son fils, l'abbé Gaufridi, publia son *Histoire de Provence*, à Aix, 1694, 2 vol. in-fol. En 1733 on l'a fait paroître avec de nouveaux titres. Cette Histoire est mieux écrite, & cependant moins estimée que celle de Bouche. *Voyez* ce mot.

GAUFRIDI, *voyez* GOFRIDY.

GAULI, *voyez* BACICI.

GAULMIN, (Gilbert) de Moulins en Bourbonnois, mort en 1665, à 60 ans, conseiller d'état, étoit versé dans les langues anciennes & modernes. On a de lui, outre des *Epigrammes*, des *Odes*, des *Hymnes*, & une tragédie d'*Iphigénie*: I. Des *Notes* & des *Commentaires sur l'Ouvrage de Psellus*, touchant les opérations des démons. il..... Sur celui de *Théodore Prodromus*, contenant les Amours de Rhodante & de Dosiclès. III.... Sur le *Traité de la vie & de la mort de Moïse, par un Rabbin anonyme*, 1629, in-8°. IV. Des *Remarques sur le faux Callisthene*. V. Il publia le premier, en 1618, in-8°., le roman d'*Ismene & Isménie*, attribué à Eustathius, en grec, avec

avec une traduction latine. Ces ouvrages décelent de l'érudition. Ses vers ne manquent pas de chaleur, mais souvent de goût.

GAULTIER, *voyez* GAUTHIER.

GAURIC, (Luc) astrologue de Gifoni dans le royaume de Naples, faisoit ses prédictions sous Jules II, Léon X, Clément VII & Paul III. Ces pontifes donnerent des marques d'estime à ce prédiseur, dans un siecle où l'astrologie étoit la marotte des savans, & surtout des astronomes que l'on confondoit alors pour cette raison avec les astrologues & les devins. Paul III lui donna fort mal-à-propos l'évêché de Civita-Ducale. Gauric mourut à Ferrare en 1559, à 82 ans. On a de Gauric plusieurs ouvrages où ses imaginations sont consignées.

GAURIC *ou plutôt* GOWRI, (le comte) l'un des plus grands seigneurs d'Ecosse, fut exécuté avec plusieurs de ses freres, sous le regne du roi Jacques VI, vers la fin du 16e. siecle. Gregorio Lethi & d'autres Protestans racontent qu'il avoit conspiré contre le roi, & rapportent à ce sujet des circonstances tout-à-fait singulieres; mais leur récit, copié dans presque tous les Dictionnaires, n'est qu'un roman sans réalité & sans vraisemblance, fabriqué pour affoiblir l'horreur des cruautés exercées envers une famille illustre, dont le seul crime étoit l'attachement à la foi catholique. Hume, en parlant de la prétendue délivrance de Jacques, convient qu'*elle eut cette circonstance amere, que les ecclésiastiques persisterent à soutenir en face à ce prince, que personne n'avoit conspiré contre lui.*

GAUSSEM *& non* GAUSSIN, (Jeanne-Catherine) fameuse actrice, née à Paris en 1711, d'une ouvreuse de loges, mourut dans cette ville en 1767. Ses succès furent extraordinaires; elle réussissoit sur-tout dans les rôles d'amour : mais des motifs de religion l'engagerent à quitter sa profession en 1764. Elle trouva dans la retraite & dans les pratiques des vertus chrétiennes, une satisfaction qu'elle n'avoit pas goûtée sur le théâtre où elle avoit tant plu.

GAUTHIER, surnommé *le Vieux*, excellent joueur de luth, a laissé plusieurs pieces, rassemblées avec celles de Denys Gauthier son cousin, doué du même talent, dans un volume intitulé : *Livre de tablature des Pieces de Luth sur différens modes.* Les auteurs y ont ajouté quelques regles pour bien toucher cet instrument si gracieux, mais presqu'entiérement abandonné en France, par la difficulté de le bien jouer.

GAUTHIER, (Claude) célebre avocat au parlement de Paris, dans le 17e. siecle, étoit plus connu par son caractere caustique & très-mordant, que par son éloquence. On a de lui des *Plaidoyers* qu'on ne lit plus guere, en 2 vol. in-4°., 1688.

GAUTHIER, (Pierre) musicien, de la Ciotat en Provence, étoit directeur d'un Opéra qui séjournoit alternativement à Marseille, à Montpellier & à Lyon. S'étant em-

barqué au port de Cette, il périt avec le vaisseau qui le portoit, en 1697, à 55 ans. Il y a de lui un recueil de *Duo* & de *Trio*, estimés des connoisseurs. La musique instrumentale étoit son principal talent. Voltaire prétend, dans un écrit contre J. J. Rousseau, qu'on trouva la musique du *Devin du Village*, dans les papiers de Gauthier, & qu'elle fut ajustée aux paroles par le citoyen de Geneve.

GAUTHIER, (Jean-Baptiste) né à Louviers, dans le diocese d'Evreux, en 1685, mort d'une chute en revenant de sa patrie à Paris, en 1755, à 71 ans, fut le théologien de l'évêque de Boulogne (de Langle), & ensuite de l'évêque de Montpellier (Colbert). Ce dernier prélat le prit chez lui en apparence pour être son bibliothécaire; mais réellement pour être son conseil & son écrivain. Après la mort de son bienfaiteur, l'abbé Gauthier se retira à Paris, où il continua de donner au public des brochures contre les incrédules, ou contre la constitution *Unigenitus*: car par une concurrence singuliere, l'impiété & la soumission à l'Eglise irritoient également son zele. On peut en voir une liste exacte dans la *France littéraire* de 1758. Celles qui ont été les plus répandues, sont: I. Le *Poëme de Pope* (intitulé l'*Essai sur l'Homme*), *convaincu d'impiété*, in-12, 1746. II. *Lettres théologiques... contre le système impie & socinien des Peres Hardouin & Berruyer*, 1756, 3 vol. in-12: ouvrage semé de raisonnemens justes, d'un zele amer & d'une critique outrée. III. *Les Jésuites convaincus d'obstination à permettre l'idolâtrie à la Chine*, 1743, in-12. IV. Plusieurs *Lettres* destinées à prémunir les fideles contre l'irréligion, 1746, in-12. V. *Critique du Ballet moral, dansé dans le College des Jésuites de Rouen*, 1756, in-12. VI. *Réfutation d'un libelle intitulé*: La Voix du Sage & du Peuple, 1750, in-12. VII. *Vie de Soanen*, évêque de Senez, 1750, in-8°. & in-12. VIII. *Les Lettres persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12. IX. *Histoire abrégée du Parlement de Paris, durant les troubles du commencement du regne de Louis XIV*, 1754, in-12. En lisant les critiques de l'abbé Gauthier, on ne peut s'empêcher de le regarder comme un homme plein de fiel; « Tous ces » ouvrages, dit l'auteur des » *Trois Siecles*, mouroient à » mesure qu'ils voyoient le » jour. Son génie ne s'enflam- » moit que par la fermentation » de sa bile. Ce n'est pas ainsi » qu'on doit réfuter ses adver- » saires. Si on n'a pas le talent » de la plaisanterie, il faut du » moins avoir le langage de » l'honnêteté & de la raison ».

GAUTHIER *ou* GAULTHIER, (François-Louis) né à Paris en 1696, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure de Savigny-sur-Orge, par le cardinal de Noailles, en 1728, & en remplit les devoirs jusqu'en 1781 qu'il mourut. On lui doit: I. *Traité contre les danses & les mauvaises chansons*. II. *Traité contre le luxe & la parure dans les habits*. III. *Réflexions sur les O de l'Avent*. IV. *Explication des huit Béatitudes*. V. *Homélies sur les Evangiles*. Il s'étoit démis de

ſa cure un mois avant ſa mort, pour ſe retirer au Val-de-Grace, à Paris, où il eſt mort; ce qui n'a pas peu contribué à fortifier les ſoupçons qu'on avoit de ſon oppoſition aux déciſions de l'Egliſe : ce qui eſt à regretter dans un homme qui a écrit tant de bonnes choſes.

GAUTIER-STUART, *voyez* STUART (Gautier).

GAUTRUCHE, (Pierre) né à Orléans en 1602, ſe fit Jeſuite en 1624, & ſe conſacra entiérement à l'étude des belles-lettres, de la philoſophie, & à l'inſtruction de la jeuneſſe. M. Huet l'appelle *vir diffuſæ eruditionis*. Il a profeſſé pendant plus de trente ans dans la ville de Caen, & y eſt mort le 30 mai 1681. On a de lui : I. Un *Cours de philoſophie & de mathématiques*. II. *Hiſtoire poétique*. III. *Hiſtoire-Sainte*, dont la treizieme édition eſt de 1692, 4 vol. in-12.

GAWRI, *voyez* GAURIC (le comte de).

GAY, (Jean) poëte Anglois, d'une ancienne famille de la province de Devonshire, fut mis de bonne heure dans le commerce ; mais il le quitta bientôt pour la poéſie. En 1712 il fut fait ſecrétaire de la ducheſſe de Monmouth. En 1714, il accompagna à Hanovre le comte de Clarendon ; mais ce ſeigneur s'étant démis de ſes emplois, Gay revint en Angleterre, & publia des *Tragédies*, des *Comédies*, des *Opéra* & des *Fables* : celles-ci, imprimées à Londres en 1753, 2 vol. in-8°., fig., ont été traduites en françois par madame Keralio. Elles manquent d'invention & de ſel; la chute n'en eſt pas heureuſe, & les réflexions en ſont trop longues. On a encore de lui : I. Des *Paſtorales*. On les préfere à toutes les autres productions de Gay. Les bergers ne ſont ni petits-maîtres, ni courtiſans, comme dans pluſieurs Eglogues françoiſes. II. Des *Poéſies diverſes*, publiées en 1715, en 2 vol. in-12. Il y en a pluſieurs d'un tour heureux & agréable. Gay étoit doux, affable, généreux, mais d'une indolence exceſſive qui tenoit de l'apathie & qui mettoit le déſordre dans ſes affaires. Après diverſes viciſſitudes, tantôt dans l'opulence, tantôt dans la médiocrité, il mourut en 1732, chez un ſeigneur Anglois, qui, depuis quelques années, pourvoyoit libéralement à tous ſes beſoins.

GAYOT DE PITAVAL, (François) naquit à Lyon en 1673, d'un pere conſeiller au préſidial de cette ville. Il prit le petit collet, qu'il quitta bientôt, pour ſuivre l'exemple de ſes deux freres qui étoient l'un & l'autre dans le ſervice. Auſſi peu propre à l'état militaire qu'à l'état eccléſiaſtique, il ſe fit recevoir avocat en 1723, & prit une femme. Son éloquence n'ayant réuſſi que très-foiblement au barreau, & ne poſſédant qu'une fortune médiocre, il ſe mit à publier volume ſur volume, juſqu'à ſa mort, arrivée en 1743, après plus de 40 attaques d'apoplexie. On peut appliquer à Pitaval, ce que la Bruyere a dit de certains écrivains : « Il y a des eſprits, » ſi je l'oſe dire, inférieurs & » ſubalternes, qui ne ſemblent » faits que pour être le regiſtre » ou le magaſin de toutes les

» productions des autres gé-
» nies. Ils ſont plagiaires, tra-
» ducteurs, compilateurs : ils
» ne penſent point, ils diſent
» ce que les auteurs ont penſé;
» & comme le choix des pen-
» ſées eſt invention, ils l'ont
» mauvais, peu juſte. Ils rap-
» portent beaucoup de choſes,
» plutôt que d'excellentes cho-
» ſes ». Ce portrait eſt celui de Pitaval. Ses ouvrages en ſont un témoignage authentique. Les principaux ſont : I. *Relation des campagnes de 1713 & 1714*, très-mal rédigée ſur les Mémoires du maréchal de Villars. II. *L'Art d'orner l'eſprit en l'amuſant*, 2 vol. in-12 : recueil de bons mots, plutôt fait pour gâter le goût, que pour enrichir la mémoire. III. *Bibliotheque des Gens de la Cour*, en 6 vol. in-12, compilée pour le peuple. IV. Les *Cauſes célebres*, en 20 vol. in-12 : collection qui intéreſſe par ſon objet; mais qui dégoûte par le ſtyle fade, rampant, entortillé, louche, du compilateur; par les puérilités, en vers & en proſe, dont il l'a ſemée; par des hors-d'œuvres ſans nombre; par le mauvais choix des matériaux; par la profuſion du verbiage le plus vain & le plus commun. M. Garſault a réduit les 20 vol. des *Cauſes célebres* en un ſeul, ſous le titre de *Faits des Cauſes célebres & intéreſſantes*. Un M. Beſdel en a donné un *Abrégé* en un volume in-12, Liege, 1788. M. de la Ville, avocat, a donné une ſuite en 4 vol. in-12. La continuation de cet ouvrage a pris la forme de journal & une marche périodique : le public ſenſé n'y a rien gagné.

GAZA, (Théodore) un de ces ſavans Grecs qui ſe retirerent en Italie, après la priſe de Conſtantinople, étoit de Theſſalonique. Il trouva dans le cardinal Beſſarion un ardent protecteur, qui lui procura un bénéfice dans la Calabre. Ce Grec apprit ſi bien & ſi promptement le latin, qu'il ſentit les beautés de cette langue comme ceux qui en avoient fait une longue étude. Il mourut à Rome en 1475, à 80 ans. On dit qu'étant allé préſenter à Sixte IV quelques-uns de ſes ouvrages, ce pape ne lui fit qu'un préſent fort modique. Gaza le jeta de dépit dans le Tibre, diſant en colere, « que les ſavans ne
» doivent pas ſe donner la
» peine d'aller à Rome, puiſque
» le goût y étoit ſi dépravé, &
» que les ânes les plus gras y
» refuſoient le meilleur grain »: invective plate & groſſiere, & qui donneroit une idée déſavantageuſe de ſon caractere, ſi elle étoit bien conſtatée : mais il y a tout lieu de la révoquer en doute. On a de lui : I. Une *Traduction* en latin *de l'Hiſtoire des Animaux* d'Ariſtote. C'eſt une des premieres verſions, dans laquelle on a pu connoître le génie du philoſophe Grec, défiguré par les Arabes & les ſcholaſtiques. II. Une *Grammaire Grecque*, in-4°., en 1540. III. La *Traduction de l'Hiſtoire des Plantes* de Théophraſte. IV. Celle des *Aphoriſmes* d'Hippocrate. V. Une *Verſion* grecque *du Songe de Scipion*, & du traité *De Senectute*, de Cicéron, &c.

GAZELLI, prince d'Apamée, & gouverneur de Syrie pour le ſultan d'Égypte, s'op-

posa d'abord aux Turcs : mais voyant que Toman bey, son maître, avoit été pris & mis à mort par Selim en 1517, il implora la clémence du vainqueur, & fut continué dans le gouvernement de Syrie. Après la mort de Selim, Gazelli tâcha d'engager le gouverneur d'Egypte, Cayer bey, à rétablir la puissance des Mameluques : mais celui-ci fit mourir ses ambassadeurs. Gazelli, nonobstant cette nouvelle, livra bataille aux Turcs, près de Damas, contre le bacha Ferhat. Il fut tué en combattant vaillamment l'an 1550.

GAZET, (Guillaume) chanoine d'Aire, & curé à Arras sa patrie, mourut dans cette derniere ville en 1602, à 58 ans. On a de lui : I. *L'Histoire Ecclésiastique des Pays-Bas*, 1614, in-4°. II. *Vies des Saints*, Rheims, 1613, 2 vol. in-8°. ; & plusieurs livres de piété. L'auteur manque de critique, & son style est négligé.

GAZET, (Alard) Bénédictin de Saint-Vaast, à Arras sa patrie, prévôt de Saint-Michel, près de cette ville, se distingua par sa piété & par sa science ; il mourut en 1626, âgé de 60 ans, après avoir donné une bonne édition des *Œuvres de Cassien*, avec des notes critiques, Arras, 1628, in-fol.

GAZOLA, (Joseph) médecin de Vérone, où il établit l'académie *degli Aletofili*, mort en 1715, à 54 ans, a donné quelques ouvrages de médecine, entr'autres : *Il Mondo ingannato da falsi Medici*, Pérouse, 1716, in-8°. Il y convient que les malades meurent aussi souvent des remedes que des maladies, & enseigna à se passer des médecins.

GEBELIN, (Antoine COURT DE) natif de Lausanne, de plusieurs académies, censeur-royal, mort à Paris, le 13 mai 1784, a publié : I. *Histoire de la Guerre des Cevennes*, 1760, peu exacte & écrite d'un style qui n'est pas celui de l'histoire, 3 vol. in-12. II. *Le Patriote François & impartial*, 1753, 2 vol. in-12 ; cette derniere qualité n'est presque jamais celle de l'auteur ; il n'avoit ni l'esprit assez calme ni la raison assez ferme pour l'acquérir. III. *Le Monde primitif, analysé & comparé avec le Monde moderne, considéré dans son génie allégorique & dans les allégories auxquelles conduit ce génie ;* Paris, 1773-1774, 2 vol. in-8° ; ouvrage d'un esprit foible, crédule & chimérique ; ensemble de combinaisons arbitraires & ridicules, écrit d'une maniere entortillée, mystérieuse & pleine de prétentions. Des philosophes qui ne l'entendoient pas mieux que le reste du public, l'ont prôné, parce qu'il paroissoit dans plus d'un endroit fronder l'histoire sainte & les notions reçues touchant l'âge & la création du monde : mais les vrais savans en ont fait un objet de risée ; l'un d'eux l'a comparé à l'ouvrage de Postel, intitulé : *La Clef des choses cachées depuis le commencement du monde*. Un critique plus modéré (M. l'abbé de Fontenay) en a parlé de la maniere suivante : « Nous » avouons franchement que » nous ne saurions caractériser » l'ouvrage de M. Court de » Gebelin, qui lui a fait une » si grande réputation auprès

» de certaines perſonnes. Nous » en avons lu quelque choſe, » & nous avons été repouſſés » à la vue de tous ces ſyſtê- » mes imaginaires, de ces con- » jectures frivoles, de ces fa- » tras, & des inutilités dont » ce livre eſt rempli. Mais peut- » être eſt-ce notre faute, ſi » nous n'avons pas l'eſprit de » l'admirer ». V. *Hiſtoire naturelle de la Parole, ou Précis de la Grammaire univerſelle*, 1776, in-8°; extrait du Monde primitif, & dont le mérite doit par conſéquent être apprécié ſur celui de l'ouvrage précédent. V. *Le Monde primitif, analyſé & comparé avec le Monde moderne, conſidéré dans les origines françoiſes*; Paris, 1778, in-8°. Le goût de M. de Gebelin pour les idées bizarres & romaneſques, fut cauſe de ſa mort. Le magnétiſme animal, prêché & pratiqué à Paris par un charlatan Allemand, nommé *Meſmer*, exalta ſon imagination au point qu'il n'en fut plus le maître. Il ſe magnétiſa ſi bien, qu'il tomba roide à deux pas de l'endroit où il s'exerçoit dans le nouvel art. Peu de tems avant ſa mort, il avoit eu de grands démêlés avec un M. Cailhava, touchant la préſidence d'une coterie ſcientifique, nommée le *Muſée de la rue Dauphine*, & dépenſa, pour ſe maintenir dans cette dignité imaginaire, plus de 15 mille livres; ce qui ne contribua pas peu à groſſir la ſomme des dettes qu'il laiſſa à ſa mort. On lui a fait cette épitaphe :

Ci-gît ce pauvre Gebelin,
Qui parloit grec, hébreu, latin;
Admirez tous ſon héroïſme :
Il fut martyr du magnétiſme.

Le comte d'Albon a fait déterrer ſon cadavre, pour lui ériger un mauſolée dans ſon jardin: démarche peu aſſortie au bon ſens qui par-fois regne dans les *Diſcours* de cet économiſte.

GEBER, (Jean) Grec ſuivant les uns, Eſpagnol ſuivant les autres, étoit médecin & aſtronome. On a de lui pluſieurs ouvrages, dans leſquels on trouve beaucoup d'expériences chymiques, même de celles que l'on donne aujourd'hui pour nouvelles. Le célebre Boërhaave en parle avec eſtime dans ſes *Inſtitutions chymiques*. On ne ſait en quel tems il vivoit; on croit que c'eſt vers le 9e. ſiecle. L'abbé Lenglet du Freſnoy a recueilli tout ce qu'on pouvoit dire ſur la perſonne & les ouvrages de ce chymiſte, dans le 1er. vol. de ſon *Hiſtoire de la Philoſophie hermétique*. Ceux qui prétendent que Geber a travaillé le premier à la recherche d'un *Remede univerſel*, ſe fondent ſur certaines expreſſions que l'on trouve dans ſes écrits. Telle eſt celle-ci : *L'or, ainſi préparé, guérit la lepre & toutes ſortes de maladies*. Mais il paroît que ces paroles doivent ſe prendre dans un ſens énigmatique & ridiculement myſtérieux, tel que les chymiſtes d'alors affectoient dans leurs leçons; & qu'il eſt queſtion ici de convertir en or les métaux les plus bas, qui ſont les *lépreux*. On peut voir pluſieurs de leurs apophtegmes & de leurs grimoires favoris dans le *Mundus ſubterraneus* du P. Kircher, 2e. partie, pag. 292. Les *Traités* de Geber furent imprimés à Dantzig, 1682, in-8°. Sa *Géomance*, en

italien, eſt de Veniſe, 1552, in-8°, fig. Ses ouvrages, quoique défigurés par les viſions de l'alchymie & d'autres préjugés, contiennent pluſieurs choſes utiles & curieuſes ſur la nature, la purification, la fuſion, & la malléabilité des métaux, ſur les ſels & les eaux fortes.

GEBHARD, archevêque de Saltzbourg, étoit d'une illuſtre famille de Suabe, & fut pourvu de cette dignité en 1061. Il ſoutint conſtamment le parti du pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV. Et en conſidération de ce ſervice, il fut honoré par ſa Sainteté du titre de légat-né dans toute l'Allemagne, que ſes ſucceſſeurs ont auſſi pris après lui. Il fut enſuite exilé par l'empereur, & mourut en 1091, dans le château de Werſten, qu'il avoit fait bâtir.

GEBHARDT, (*Janus*) ſavant humaniſte, né à Schwartzhoven, près de Neubourg, dans le haut Palatinat, en 1592: après avoir parcouru une grande partie de l'Allemagne & de la Suede pour ſolliciter de l'emploi, il obtint enfin à Groningue une chaire d'hiſtoire & de la langue grecque. Il y mourut le 3 octobre 1632. Nous avons de lui: I. Des *Notes ſur Catulle, Tibulle & Properce*, Francfort, 1615, in-4°. II. Une *Edition de Cornelius Nepos*, avec une chronologie & des commentaires, Amſt., 1662, in-12. III. *Ciceron, Ovide, Quintilien, Rufin*, &c., corrigés ſur les manuſcrits de la bibliothèque Palatine; Hanau, 1615, in-4°. IV. Des *Poéſies*, Groningue, 1618, in-12, eſtimées.

GEDALIAH, fameux Rabbin, mort en 1448, a fait une chaîne de *Tradition depuis Adam juſqu'à l'an 761 de J. C.* en 2 parties, & une 3e., où il traite de la création du monde, Veniſe, 1587, in-4°. On a encore de lui d'autres écrits.

GÉDÉON, fils de Joas, de la tribu de Manaſsès, & 5e. juge d'Iſraël vers l'an 1245 avant J. C., fut choiſi par l'Ange du Seigneur pour être le libérateur d'Iſraël. Gédéon, dont l'humilité étoit extrême, & qui prenoit d'ailleurs cet ange pour un homme, eut beſoin de voir des miracles pour croire la vérité de cette miſſion. Ayant fait cuire un chevreau pour l'offrir, l'ange lui dit d'en mettre la chair & du pain ſans levain dans une corbeille, & le jus dans un pot, de l'apporter ſous un chêne, & de verſer ce jus ſur la chair qu'il mit ſur une pierre. L'ange toucha la pierre avec une baguette, & il ſortit auſſi-tôt de cette pierre un feu qui conſuma la chair & le pain. Gédéon ayant enſuite étendu ſur le ſoir la toiſon, il la trouva le lendemain toute mouillée de la roſée, ſans en voir ſur la terre des environs. Le ſurlendemain le contraire arriva, la terre étant mouillée & la toiſon ne l'étant pas. Gédéon commença ſa miſſion par abattre de nuit l'autel de Baal. Il fit ſonner enſuite de la trompette, & vit autour de lui en peu de tems une armée de 32 mille hommes, qu'il réduiſit à 300, qu'il n'arma que d'un pot, d'une lampe cachée dans ce pot, & d'une corne de bélier ou d'une trompette. Gédéon s'avança pendant la nuit, avec les 300 hommes, avec ordre

de casser tous ensemble leurs pots. L'ordre ayant été exécuté à propos, les ennemis crurent avoir une grande armée à combattre. Ils tournerent leurs armes les uns contre les autres; & ceux qui échapperent à cette boucherie, furent mis en pieces par les vainqueurs. Gédéon les poursuit, tue de sa propre main Zébée & Salmana, & délivre la terre de ces hommes féroces (*voyez* JOSUÉ). « Afin, dit un » écrivain moderne, qu'on ne » puisse se méprendre sur le » véritable auteur de la victoire, ces libérateurs, choisis » pour affranchir le peuple de » Dieu, ne sont pas les plus riches ni les plus accrédités de » la nation, ni les plus distingués » par leurs talens & leur expérience. On n'emploie ni » le nombre ni le courage des » combattans, ni la force des » armes. Par-tout Dieu paroît » seul; ou s'il met en œuvre » quelques moyens, ils sont » si foibles, si mépriſables par » eux-mêmes, que l'on est » obligé de reconnoître que » c'est Dieu qui agit. Si la victoire avoit été remportée par » les voies ordinaires, on auroit arrêté les yeux sur les » hommes, & oubliant Dieu » qu'on ne voyoit pas, on leur » auroit rapporté toute la gloire » des bons succès. Au contraire, la maniere dont tout » est conduit chez ce peuple, ne » laisse aucun lieu à l'équivoque, & l'on est forcé d'y reconnoître le doigt de Dieu ». Les Israélites voulurent donner la couronne à Gédéon, & le proclamer roi, offrant même la succession au trône à sa postérité, mais il refusa. « Non, » dit-il, je ne régnerai pas « sur vous, ni moi, ni mes » enfans: ce sera le Seigneur » qui sera votre roi ». Il continua à gouverner comme *juge*, avec beaucoup de sagesse & d'équité, & mourut dans un âge avancé, l'an 1239 avant J. C., laissant 70 enfans de plusieurs femmes, outre Abimelech qu'il eut d'une concubine, & qui tua tous les autres.

GEDICCUS, (Simon) docteur en théologie & ministre à Magdebourg, a répondu sérieusement au traité paradoxal, attribué à Acidalius contre les femmes. Ce dernier prétendoit que les femmes n'appartiennent point à l'espece humaine. La *Defensio Sexûs muliebris de Gedicco*, a été imprimée pour la 1re. fois en 1593, & se trouve avec l'ouvrage de son antagoniste, à La Haye, 1642, in-12.

GEDOYN, (Nicolas) né à Orléans d'une famille noble en 1667, fut Jésuite pendant dix ans. Rentré dans le monde avec les agrémens de l'homme d'esprit, il y plut, & y plut peut-être trop. On a prétendu que la fameuse Ninon de Lenclos l'aima éperdument, & qu'à 80 ans elle en vint aux dernieres foiblesses; mais cette anecdote est peu vraisemblable. Il obtint un canonicat de la Sainte-Chapelle en 1701, fut reçu à l'académie des belles-lettres en 1711, à l'académie françoise en 1719, & nommé à l'abbaye de Notre-Dame de Baugency en 1732. Il mourut au château de Font-Pertuis, près de son abbaye, en 1744. Ses principaux ouvrages sont:

I. Une *Traduction de Quintilien*, in-4°, & en 4 vol. in-12. Ce n'eſt point une traduction ſcrupuleuſe & littérale ; l'abbé Gedoyn a traité l'original avec l'aſſurance d'un maître, & d'un maître qui ſe donne trop de liberté. II. Une *Traduction de Pauſanias*, en 2 vol. in-4° : exacte, fidelle, élégante, & ornée de ſavantes notes. III. *Œuvres diverſes*, Paris, 1745, in-12. C'eſt un recueil de petites diſſertations ſur des matieres de morale & de littérature, en général utiles, écrites élégamment, mais ſans fineſſe. IV. Pluſieurs *Diſſertations* curieuſes, en manuſcrit ; c'eſt un examen du *Paradis perdu* de Milton. Examen trop ſévere qui paroît ſe reſſentir quelquefois de l'humeur ou de la prévention, mais où il y a des remarques fort raiſonnables.

GEHAN-GUIR, roi des Indes, commença de régner en 1604, & mourut en 1628. Deux de ſes fils déjà avancés en âge, dont l'aîné ſe nommoit Koſrou, & le cadet Kourom, ennuyés de la longueur du regne de leur pere, firent tous leurs efforts pour monter ſur le trône pendant ſa vie. Koſrou leva une puiſſante armée ; mais il fut vaincu & fait priſonnier, avec les ſeigneurs qui avoient ſuivi ſon parti. Son pere ne voulant pas le faire mourir, ſe contenta de lui ôter la vue avec un fer chaud. Il le garda auprès de lui, dans le deſſein de laiſſer le royaume à Bolaki, fils aîné de ce prince rebelle. Cependant Kourom, qui employoit tout ſon crédit pour ſe faire roi, attira dans ſon gouvernement de Decan, ſon frere aîné Koſrou, comme dans un lieu où il vivroit avec plus de douceur, & trouva le moyen de s'en défaire ſecrettement. Après ſa mort, il forma le deſſein de détrôner ſon pere. Gehan-Guir marcha au-devant de ce fils rebelle, avec une armée fort nombreuſe ; mais il mourut en chemin, après avoir recommandé ſon petit-fils Bolaki à Souf-Kan, généraliſſime de ſes armées, & ſon premier miniſtre d'état. Souf-Kan avoit donné ſa fille à Kourom ; il trahit les intérêts de Bolaki, légitime ſucceſſeur de la couronne, & mit ſon gendre ſur le trône.

GEIER, (Martin) théologien Luthérien, profeſſeur en hébreu, miniſtre de S. Thomas, prédicateur, confeſſeur, & membre des conſeils eccléſiaſtiques de l'électeur de Saxe, étoit né à Leipſig en 1614, & mourut en 1681, à 67 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* en latin ſur l'*Eccleſiaſte*, les *Proverbes*, *Daniel* & les *Pſaumes*. II. Un *Traité* latin *ſur le deuil des Hébreux*. III. Pluſieurs autres ouvrages, pleins d'érudition. On les a recueillis à Amſterdam, 1695, en 3 vol. in-fol.

GEINOZ, (François) membre de l'académie des belles-lettres, & aumônier de la compagnie générale des Suiſſes, étoit de Hull, petite ville dans le canton de Fribourg, & mourut en 1752 à Paris, à 56 ans. C'étoit un homme très-eſtimable par ſes vaſtes connoiſſances, & ſur-tout par ſa probité : il avoit la candeur de ſon pays. On a de lui des *Diſſertations* dans les *Mémoires de*

l'Académie des Belles-Lettres. Elles roulent presque toutes sur Hérodote. Ce savant académicien préparoit une nouvelle édition de ce pere de l'histoire grecque, ou si l'on veut, des fables de l'histoire grecque, corrigée sur les manuscrits de la bibliotheque du roi. On peut voir un éloge plus étendu de l'abbé Geinoz, dans *l'Histoire Militaire des Suisses au service de France*, par M. le baron de Zurlauben.

GELAIS, (Saint-) *voyez* SAINT-GELAIS (Octavien & Melin de).

GELASE I, (S.) pape, Afriquain, successeur de Félix III en mars 492, fut occupé, comme son prédécesseur, des troubles de l'Eglise d'Orient, & ne put les terminer. Il refusa constamment sa communion à Euphemius, patriarche de Constantinople, qui ne vouloit point condamner publiquement la mémoire d'Acace. Gelase convoqua à Rome, en 494, un concile de 70 évêques. On y fit un *Catalogue des Ecritures-Saintes*, conforme à celui que l'Eglise Catholique reçoit aujourd'hui. On nomme avec distinction dans les actes du concile, plusieurs Peres de l'Eglise, parmi lesquels on compte S. Cyprien, S. Athanase, S. Grégoire de Nazianze, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Jean-Chrysostome, S. Ambroise, S. Augustin, S. Hilaire, S. Jerôme & S. Prosper. Le pieux pontife mourut le 19 novembre 496, laissant entr'autres écrits, un *Traité contre Eutychès & Nestorius*, que nous avons; & des *Lettres* qui ont servi à Baronius pour écrire l'histoire de ce tems. Il avoit aussi composé des *Hymnes*, des *Préfaces* & des *Oraisons* pour le saint Sacrifice & pour l'administration des Sacremens. On lui a attribué un ancien *Sacramentaire de l'Eglise Romaine*, qui contient toutes les Messes de l'année, & les Formules des Sacremens. Il est le premier qui ait fixé les ordinations aux Quatre-Tems. Denys-le-Petit, dans sa lettre au prêtre Julien, insérée dans la *Collection Romaine* de Holstenius, fait de Gelase un éloge magnifique. « Les mœurs de » ce pontife, dit un historien, » honorerent son savoir & ses » talens. Il étoit d'une rare » piété, donnoit à la priere ou » à de saints entretiens, avec » les plus dignes serviteurs de » Dieu, tout le tems qui lui » restoit de ses fonctions su- » blimes. Elevé à la dignité la » plus éminente, il la regardoit » comme le plus pésant fardeau, » & comme une vraie servi- » tude, qui le rendoit comp- » table envers tout le monde. » Il nourrissoit tous les pauvres » qu'il pouvoit découvrir, vi- » voit lui-même en pauvre, » & dans la pratique des aus- » térités les plus rigoureuses ». Anastase II lui succéda.

GELASE II, (Jean de Gaëte) chancelier de l'Eglise Romaine & cardinal, fut élu pape en 1118, & succéda à Pascal II. Cencio, consul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur Henri V, & excité par lui (d'autres disent que ce fut Henri en personne), entre dans le conclave l'épée à la main, donne aux cardinaux des coups de pied à droite & à gauche, saisit le nouveau pon-

tiſe à la gorge, & l'accable de coups. Cette férocité brutale met la conſternation dans Rome, & Henri pouſſant ſa pointe, fait donner la couronne pontificale à Bourdin, archevêque de Brague, qui prit le nom de Grégoire VIII. Gelaſe II ſe retira d'abord à Gaëte, où il fut ſacré, puis à Capoue, où il excommunia dans un concile cet anti-pape, & celui qui l'avoit fait élire. Il paſſa enſuite en France, aſſembla un concile à Vienne, & mourut à l'abbaye de Cluny, qu'il édifia par des mœurs pures & une mort ſainte. Il expira le 29 janvier 1119, après une année de pontificat. On ne peut s'empêcher d'obſerver ici que les hiſtoriens modernes, en parlant des différends des papes & des empereurs, ne font pas obſerver les torts de ces derniers, quoique les papes ne ſe ſoient jamais portés à des violences comparables à celles que Henri exerça envers le pieux & modeſte Gelaſe. *Voy.* LOUIS V, Empereur.

GELASE DE CYZIQUE, auteur Grec du 5e. ſiecle, a écrit l'*Hiſtoire du Concile de Nicée*, tenu en 325. Cette Hiſtoire n'eſt qu'un roman au jugement des meilleurs critiques; du moins dans pluſieurs points ne s'accorde-t-elle pas avec les actes & avec les relations les plus dignes de foi. Le contenu en eſt du reſte très-ſage & orthodoxe: il paroît même que l'auteur a voulu prévenir des objections, & fermer quelques échappatoires à l'erreur, & que c'eſt ce qui lui a fait un peu broder ſon Hiſtoire. C'eſt ainſi qu'il fait prononcer le concile ſur la divinité du St.-Eſprit, quoique ſelon les actes reconnus, il n'ait parlé que du Verbe, parce que cela ſuffiſoit; la divinité du Fils, ſelon la remarque de S. Auguſtin, établiſſant celle du St.-Eſprit, que les Ariens ne croyoient pas être inférieur au Verbe (*voyez* le *Cath. philoſ.* t. 3, n°. 433). On la trouve dans la *Collection des Conciles*. On l'a auſſi imprimée ſéparément en grec & en latin, Paris, 1599, in-8°.

GELDENHAUR, (Gérard) hiſtorien & théologien de Nimegue, fut d'abord chanoine-régulier de l'ordre de Ste. Croix, ſecrétaire & lecteur de l'évêque d'Utrecht. Il quitta l'Egliſe Catholique pour le Luthéraniſme, & ſur-tout pour une femme, qui avoit fait plus d'impreſſion ſur ſon cœur, que les opinions de Luther ſur ſon eſprit. Il fut profeſſeur d'hiſtoire à Marpurg pendant quelques années: voulant ſe rendre de là à Wittemberg, il fut aſſaſſiné par des voleurs en 1542, à 50 ans. Eraſme ſon ami, outré de ſon changement, écrivit contre lui. On doit à cet écrivain, une *Hiſtoire de Hollande*, Leyde, 1611, & Harlem, 1650. Il y a beaucoup de recherches, mais peu de ſincérité, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il dit de Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht. On ne parlera point de quelques *Ouvrages de controverſe*; l'auteur ne les a écrits que pour donner un air de raiſon à ſon apoſtaſie.

GELÉE, (Claude) dit *le Lorrain*, né en 1600, dans le dioceſe de Toul, de parens fort pauvres, parut preſque ſtupide dans ſon enfance. On l'envoya

vainement à l'école; il n'y put rien apprendre. On le mit chez un pâtissier, & il ne profita pas davantage. Sa seule ressource fut de se mettre à la suite de quelques jeunes gens qui alloient à Rome. Augustin Tassi, peintre célebre, le trouva assez bon pour lui broyer ses couleurs, soigner son cheval & faire sa petite cuisine. Il le prit à son service, & lui donna quelques leçons de peinture. Gelée n'y put d'abord rien comprendre; mais les semences de l'art se développerent peu-à-peu, & il devint le premier payságiste de l'Europe. Il est une preuve de ce que peut la constance du travail contre la pesanteur de l'esprit. Aucun peintre n'a mis plus de fraîcheur dans ses teintes, n'a exprimé avec plus de vérité les différentes heures du jour, & n'a mieux entendu la perspective aërienne. Il n'avoit point de talent pour peindre les figures. Celles qu'on voit dans ses payságes sont de Philippe Lauri, ou de Courtois. Ses dessins sont admirables pour le clair-obscur; on y trouve la couleur & l'effet des tableaux. Gelée a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte avec beaucoup d'art. Ce peintre mourut à Rome en 1682.

GELÉE, (Théophile) médecin de Dieppe, mort vers 1650, excella dans la théorie & dans la pratique de son art. Il est auteur d'un excellent *Abrégé d'Anatomie*, réimprimé avec des augmentations, en 1656, in-8°, à Paris; & d'une *Traduction des Œuvres d'André du Laurens*, imprimée à Rouen en 1661, in-fol. avec figures.

GELIOT, (Louvan) auteur du 17e. siecle, connu par un ouvrage sur l'art héraldique, intitulé : *La vraie & parfaite Science des Armoiries*, Pierre Palliot l'augmenta, & le fit imprimer à Dijon, in-folio, 1660. Les curieux le recherchent encore.

GELLERT, (Christian Furchtegott) professeur de philosophie à Leipsig, né à Haymelen, bourg entre Freyberg & Chemnitz, en 1715, mourut le 13 décembre 1769. Il eut un grand nombre de disciples, & se fit un nom célebre dans sa patrie. Il est moins connu chez les étrangers comme professeur de philosophie, que comme fabuliste & littérateur. Les Allemands le placent au rang de leurs meilleurs poëtes. Nous avons de lui : I. Des *Fables* & des *Contes*, traduits en plusieurs langues. On lui reproche d'être quelquefois monotone & diffus, & de ne pas assez respecter les mœurs; quoiqu'à cet égard il soit plus réservé que beaucoup d'autres : on a dit pour l'excuser, que la licence tient en quelque sorte à la nature des *Contes;* si cela étoit, la réponse seroit fort simple, c'est qu'il ne faut pas faire de *Contes*. II. Un *Recueil de Cantiques*. Il y a du sentiment, de l'élévation & de la bonne poésie; la langue Allemande prend sous sa plume des tournures avantageuses, & déploie des richesses long-tems inconnues. III. La *Dévote*, comédie; ouvrage rempli d'idées & d'expressions triviales, moins propres à corriger la fausse dévotion, qu'à ridiculiser la véritable. Ses *Fables* & ses *Lettres*, traduites en françois, ont paru en 1775, 5 vol. in-8°, avec sa vie.

GELLI *ou* GALLO, (Jean-Baptiſte) poëte Florentin, avoit une condition inférieure à ſon eſprit: il étoit tailleur ou chauſſetier. Il fut un des ornemens de l'académie *degli Umidi* de Florence, & en fut regardé comme le reſtaurateur, par la réputation que ſes ouvrages donnerent à cette compagnie. Les principaux ſont: I. Des *Dialogues*, faits ſur le modele de ceux de Lucien; ils plurent beaucoup aux lecteurs qui attachent aſſez de prix aux bons mots, pour leur ſacrifier le ſentiment de la vertu. Leur titre eſt *Caprici del Bottaio Fiorenza*, 1549 ou 1551, in-8°. Ils ont été traduits en françois ſous le titre de *Diſcours fantaſtiques de Juſtin Tonnellier*, par Cl. de Kerquiſinen, Paris, 1575, in-16. II. *La Circé*: elle a auſſi été traduite en françois aſſez mal, en 1680, in-12. III. Une *Verſion italienne du Traité* latin *des Couleurs* de Porzio, Florence, 1551, in-8°. IV Deux *Comédies*. Gelli mourut en 1563, à 64 ans.

GELLIUS, (Aulus) *voyez* AULUGELLE.

GELMI, (Jean-Antoine) poëte de Vérone, floriſſoit dans le 16e. ſiecle. Il a publié des *Sonnets* italiens, & d'autres *Poéſies*, où l'on remarque un goût fin & délicat. On dit qu'il faiſoit ces pieces ſur le champ.

GELON, fils de Dinomene, s'empara de l'autorité de Syracuſe, l'an 484 avant J. C., après avoir abandonné à ſon frere Hiéron, Géla, ville de Sicile ſa patrie. Cet uſurpateur avoit les qualités d'un héros & les vertus d'un roi. Il remporta une victoire conſidérable près d'Himere ſur les Carthaginois, commandés par Amilcar. La fortune, au-lieu de l'enorgueillir, le rendit plus doux, plus affable, plus humain. Il alla ſans armes dans l'aſſemblée des Syracuſains, juſtifia ſa conduite, & fut élu roi, l'an 479 avant J. C. Il mourut après 7 ans de regne, pleuré comme un pere. On lui éleva un ſuperbe monument, environné de 9 tours d'une hauteur prodigieuſe, & on lui décerna les honneurs qu'on rendoit alors aux demi-dieux.

GEMISTE, (George) ſurnommé *Platon*, philoſophe Platonicien, ſe retira à la cour de Florence, alors l'aſyle des lettres, après la priſe de Conſtantinople ſa patrie, par les Turcs. Il s'étoit trouvé au concile de Florence en 1438, & y avoit brillé par l'étendue de ſes lumieres & la prudence de ſon caractere. Il mourut âgé de près de cent ans, laiſſant pluſieurs ouvrages: I. *Commentaire ſur les Oracles magiques de Zoroaſtre*, Paris, 1599, in-8°, grec & latin: livre d'une érudition profonde, mais quelquefois frivole. II. Pluſieurs *Traités hiſtoriques*, qui décelent une vaſte connoiſſance de l'Hiſtoire grecque: telle eſt une *Hiſtoire de ce qui a ſuivi la bataille de Mantinée, avec des éclairciſſemens ſur Thucydide*, Veniſe, 1503, in-fol. III. Un *Traité de la différence de Platon & d'Ariſtote*, Paris, 1541, in-8°: il penche beaucoup vers le premier.

GEMMA, (Reinier) dit *le Friſon*, parce qu'il étoit de Dockum dans la Friſe, profeſſa la médecine avec ſuccès à Louvain, & mourut dans

cette ville en 1555, à 46 ans. Il passoit pour un des plus habiles astronomes de son tems, & donna plusieurs ouvrages de mathématiques, entr'autres : I. Une *Mappemonde*, bonne pour son tems. Il la dédia à l'empereur Charles-Quint, qui y trouva une faute en la parcourant : l'auteur profita de cette correction. II. *Methodus Arithmeticæ*, in-8°. III. *De usu annuli Astronomici*, &c.

GEMMA, (Corneille) fils du précédent, né à Louvain en 1535, fut reçu docteur en médecine en 1570. Il y enseigna avec réputation cette science, & fut aussi célebre astronome que son pere. Il mourut en 1579. On a de lui : I. *De Arte Cydognomica*, Anvers, 1569, 3 vol. in-4°. II. *Cosmocritice seu de Naturæ divinis characterismis*, Anvers, 1575, in-8°. C'est un tableau des merveilles de la nature, dont l'auteur a profondément saisi la marche & le but. Il y a des réflexions admirables, exprimées avec un langage de sentiment qui touche autant qu'il instruit le lecteur. III. *De prodigioso Cometæ specie ac naturâ anni* 1577. C'étoit un homme vertueux & fortement attaché aux bons principes ; ses ouvrages se font lire avec plaisir & avec fruit. On y trouve quelques erreurs physiques, alors universellement reçues, mais en petit nombre, & d'une conséquence bien moindre que celles dont fourmillent les livres de physique les plus vantés dans ce siecle superficiel & suffisant, où nous jugeons si sévérement nos peres & nos maitres. Sa latinité est en général très-pure, son style élégant & sonore. Beyerling lui fit cette épitaphe :

Quis lapis hic? Gemmæ. *Gemmam lapis an tegit? inquis.*
At condi in Gemmâ *debuerat potiùs.*
Non ità : nam quævis minor illo Gemma *fuisset,*
Et posito Gemmâ, Gemma *fit iste lapis.*

GENCA, *voyez* GENGA.

GENDRE, (Louis le) né en 1659 à Rouen, d'une famille obscure, s'attacha à François de Harlay, alors archevêque de cette ville, & qui dans la suite le fut de Paris. Ce prélat lui donna un canonicat de Notre-Dame en 1690 ; l'abbé le Gendre lui dut plusieurs autres bienfaits, & n'en perdit point le souvenir. Il mourut en 1733, à 74 ans. Il avoit, depuis 1724, l'abbaye de Claire-Fontaine au diocese de Chartres. On lui est redevable de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Histoire de France, contenant* : 1°, *l'Histoire des Rois jusqu'à la mort de Louis XIII* ; 2°, *les Mœurs & Coutumes de la Nation dans les différens tems de la Monarchie* ; 3, *la Généalogie de la Maison-Royale* ; 4°, *l'Histoire des grands Officiers de la Couronne* ; Paris, 1718, en 3 vol. in-fol. & en 8 vol. in-12. C'est un des abrégés les plus exacts de l'Histoire de France ; il est écrit d'un style simple & un peu lâche. Les premiers volumes parurent en 1700, & ne furent pas beaucoup recherchés, parce qu'il est très-difficile de rendre intéressans les premiers siecles de la monarchie Françoise ; ce sont pour ainsi dire les tems fabuleux de la nation. Les derniers vo-

lumes furent mieux accueillis. *Les Mœurs & Coutumes des François*, &c., a été imprimé séparément à Paris en 1712 & en 1753, in-12. C'est un ouvrage curieux & estimé; Velly & Villaret y ont puisé la plupart des notes dont ils ont enrichi leur *Histoire de France*. II. *Vie de François de Harlay*, in-8°. C'est la reconnoissance qui mit la plume à la main de l'auteur; cependant en louant son héros, l'auteur ne déguise pas toujours ses défauts. III. *Essais du regne de Louis-le-Grand*, in-4° & in-12, dont il se fit 4 éditions en 18 mois. Si le Gendre a pris un peu trop le ton de panégyriste, les honnêtes gens d'aujourd'hui lui pardonnent volontiers ce défaut, par comparaison aux infames détracteurs de ce grand roi, qui barbouillent sa mémoire avec les couleurs d'une philosophie infecte & virulente. IV. *Vie du Cardinal d'Amboise, avec un Parallele des Cardinaux qui ont gouverné les Etats*, in-4°, Paris, 1724; & Rouen, 2 vol. in-12: ce sont des tableaux assommans pour les détracteurs de l'administration sacerdotale; & qui démontrent, par des faits éclatans & l'état glorieux des plus grandes monarchies, que des hommes consacrés au Seigneur, délivrés des embarras du mariage, & n'ayant d'autre famille que le peuple, possédant d'ailleurs la science & le zele du bien public, sont des anges de salut que Dieu envoie aux nations dans sa miséricorde. *Voyez* SAMUEL, SUGER, XIMENÈS, &c.

GENDRE, (Gilbert-Charles le) marquis de Saint-Aubin, mort à Paris sa patrie, en 1706, à 59 ans, est connu dans la république des lettres par deux ouvrages estimables: I. *Traité de l'Opinion*, en 8 vol. in-12. C'est un tissu d'exemples historiques, sur l'empire de l'opinion dans les différentes sciences. L'auteur les accompagne de quelques réflexions pour éclaircir les faits, ou pour dissiper des erreurs. II. *Antiquités de la Maison de France*, in-4°., Paris, 1739. Le marquis de Saint-Aubin forme un nouveau système sur les commencemens de la maison de France; mais quelque sagacité & quelque savoir qu'il fasse paroître, son opinion n'est pas plus capable de fixer les esprits sur cette matiere, que celles des écrivains qui l'ont précédé & qui le suivront.

GENDRE, (Nicolas le) sculpteur, natif d'Etampes, mort à Paris en 1670, à 52 ans, a laissé de beaux morceaux de sculpture. Il fut l'illustre disciple d'un maître très-médiocre: on remarque dans ses ouvrages une sagesse & un repos admirables. On peut voir ceux qui embellissent l'église de S. Nicolas du Chardonnet, à Paris.

GENDRON, (Claude Deshais) médecin ordinaire de Monsieur, frere de Louis XIV, & du duc d'Orléans son fils, étoit d'une bonne famille de Beauce. Il prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier; il excella sur-tout dans l'art de guérir les cancers & les maladies des yeux. Il ajoutoit à toutes les connoissances qui peuvent rendre un médecin utile à l'humanité, les agré-

mens de l'esprit & les qualités du cœur, qui le rendent cher à la société. Parvenu à un âge assez avancé, il se retira à Auteuil, près de Paris, dans la maison qui avoit appartenu à Boileau, son ami. C'est dans cette retraite philosophique qu'il mourut en 1750, à 87 ans, pleuré des pauvres dont il étoit le pere, des chrétiens dont il étoit l'exemple, & même des médecins, quoiqu'ils eussent en lui un concurrent redoutable. L'abbé Ladvocat dit que Voltaire étant allé un jour lui présenter un de ses ouvrages, se trouva tout-à-coup saisi de respect pour un endroit si cher aux muses, & fit cet impromptu :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfans d'Apollon ;
Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace,
Esculape y paroît sous celui de Gendron.

Mais ce poëte a désavoué ces vers. On assure que Gendron laissa plusieurs manuscrits; un entr'autres sur l'*Origine, le développement & la reproduction de tous les êtres vivans :* matiere dans l'obscurité de laquelle il s'est certainement perdu, comme tous ceux qui ont voulu la discuter. *Voyez* MUYS.

GÉNÉBRARD, (Gilbert) né vers 1537 à Riom en Auvergne, prit l'habit de Bénédictin de Cluni, & vint étudier à Paris, où il fit des progrès dans les sciences & dans les langues. Il fut reçu docteur de la maison de Navarre en 1563, & devint professeur en langue hébraïque au college-royal en 1569. Pierre Danès, évêque de Lavaur, touché de son mérite, se démit en sa faveur de son évêché, & présenta une requête aux états de Blois, pour le faire recevoir. Henri III y avoit consenti, le clergé & la noblesse y applaudissoient, mais le tiers-état s'y opposa; parce que la Robe favorisoit Pibrac frere du président, à qui cet évêché étoit promis depuis long-tems. Dans ces tems pénibles & difficiles, où la plupart des François regardoient la Religion Catholique comme une condition pour le moins aussi essentielle à la succession au trône que la loi salique (*voyez* HENRI IV), Génébrard se déclara pour la ligue & la soutint de tous ses efforts. D'ailleurs le parti protestant étoit également une ligue, & une ligue armée contre le trône & l'autel; ligue pour ligue, celle des Catholiques lui parut plus légitime. En 1591, Grégoire XIV, à la sollicitation du duc de Mayenne & de plusieurs autres seigneurs, le nomma à l'archevêché d'Aix, dont il ne prit possession qu'en 1593. Avant cette époque il avoit publié un traité *des Elections*, qui dans la suite lui causa des désagrémens. Il y soutenoit les élections des évêques par le clergé & le peuple contre la nomination du roi, Paris, 1592, in-8°. Le parlement d'Aix le fit brûler par la main du bourreau, bannit l'auteur du royaume, avec défense d'y revenir, sous peine de la vie. On lui permit pourtant d'aller finir ses jours à son prieuré de Semur en Bourgogne. Il y mourut en 1597, à 60 ans. On mit ce vers sur son tombeau :

Urna

Urna capit cineres, nomen non orbe tenetur.

Génébrard étoit certainement un des hommes les plus savans de son siecle. Ses vertus, & sur-tout la pureté de ses mœurs, le firent respecter des personnes les plus illustres. S. François de Sales se glorifioit d'avoir été son disciple. Les plus connus de ses ouvrages, sont : I. Une *Chronologie sacrée*, in-8°. : ouvrage qui peut être lu encore utilement aujourd'hui & où il y a bien des choses remarquables qu'on chercheroit vainement ailleurs. II. Un *Commentaire sur les Psaumes*, in-8°., savant & bien écrit, qui doit être mis au premier rang avec ceux de Jansénius de Gand & de Siméon de Muis. Il y défend la version des Septante, contre les partisans outrés du texte hébreu, tel qu'il est aujourd'hui, y compris sur-tout les ponctuations des Rabbins. La meilleure édition de cet ouvrage, est celle de Paris, 1588, in-fol. III. *Trois Livres de la Trinité*, in-8°. IV. Une *Traduction de Flave Josephe* en françois, en 2 vol. in-8°. V. La Traduction de différens Rabbins, in-fol. VI. Une *Edition des Œuvres d'Origene*, estimée même après celle des Bénédictins qui auroient très-bien fait de conserver la Dédicace de Génébrard au roi Charles IX, où il y a d'excellentes choses, & l'Apologie de Pamphile pour Origene. VII. Quelques Ecrits polémiques.

GENESIUS, (Jean) que l'on nomme aussi *Joseph Byzantius*, historien Grec, sous les regnes de Léon & de Constantin Porphyrogenete son fils. Nous avons de lui l'*Histoire de l'Empire Grec*, depuis Léon l'Arménien jusqu'à Basile le Macédonien, en 886; elle parut en grec & en latin à Venise, in-fol., 1733. On la conserve manuscrite à Leipsig, dans la bibliotheque Pauline, à l'académie.

GENEST, (Charles-Claude) naquit à Paris en 1636. Ayant perdu son pere dès son enfance, il s'imagina d'aller aux Indes chercher fortune. A peine fut-il en haute mer, qu'un vaisseau Anglois l'enleva & le conduisit à Londres. Sa ressource en Angleterre fut d'enseigner le françois aux enfans d'un seigneur du pays; mais cette vie ne l'accommodant point, il repassa en France. Il fut placé, par la protection du duc de Nevers & de Pellisson, en qualité de précepteur auprès de mademoiselle de Blois, mariée depuis au duc d'Orléans. Il fut ensuite nommé à l'abbaye de Saint-Vilmer, devint aumônier de la duchesse d'Orléans son éleve, secrétaire des commandemens du duc du Maine, membre de l'académie françoise; & mourut à Paris en 1719, à 84 ans. L'abbé Genest avoit des mœurs aimables & le cœur généreux. Homme de cour, simple & vrai, sans affectation, sans empressement, il sut plaire à ce qu'il y avoit alors de plus élevé & de plus délicat. Sa vertu se fait sentir dans tous ses ouvrages, & y plaît encore plus que son génie. Les principaux sont : I. *Principes de Philosophie, ou Preuves naturelles de l'existence de Dieu & de l'immortalité de l'Ame*, in-8°, Paris, 1716 : ouvrage labo-

rieux, dans lequel la philoſophie de Deſcartes eſt miſe en rimes plutôt qu'en vers; mais ſi la poéſie & la partie ſyſtématique ſont foibles, les grandes vérités n'y ſont pas moins fortement énoncées, quoique toutes les preuves n'y ſoient pas également bonnes. « Un avis, dit » un critique, qu'on ne ſauroit » trop répéter, ſur-tout en par- » lant aux gens de bien, c'eſt » de ne jamais appuyer des » choſes inconteſtables ſur des » idées particulieres ». II. Une belle *Epître en vers à M. de la Baſtide*, pour l'engager à rentrer dans le ſein de l'Egliſe: morceau plein de chaleur & d'éloquence, qui cependant ne produiſit aucun effet. III. Des *Pieces de Poéſies*, couronnées à l'académie avant qu'il fût honoré du fauteuil. IV. Une petite *Diſſertation ſur la Poéſie Paſtorale*, in-12. V. Pluſieurs *Tragédies*: celle de *Pénélope* eſt la plus eſtimée. Elle attache autant par le caractere vertueux de ſes principaux perſonnages, que par le merveilleux des incidens, & par ſon dénouement pathétique. Elle reſpire le goût de la belle & ſimple antiquité. Le grand Boſſuet, ennemi du théâtre, fut ſi pénétré des ſentimens de vertu, dont la tragédie de *Pénélope* eſt ſemée, qu'il témoigna, dit-on, qu'il ne balanceroit pas à approuver les ſpectacles, ſi l'on y donnoit toujours des pieces auſſi épurées: mais l'on conçoit qu'une telle ſuppoſition changeroit tout l'état de l'hiſtrioniſme. On trouve dans les *Mémoires hiſtoriques & philologiques* de M. Michault (tom. I, pag. 1), une *Vie* aſſez détaillée de l'abbé Geneſt, par M. l'abbé d'Olivet.

GENET, (François) né à Avignon en 1640 d'un avocat, chanoine & théologal de la cathédrale d'Avignon, & enſuite évêque de Vaiſon, eut le chagrin d'être enveloppé dans l'affaire des *Filles de l'Enfance* de Toulouſe, qu'il avoit reçues dans ſon dioceſe. Il fut arrêté en 1688, conduit d'abord au Pont-Saint-Eſprit, enſuite à Niſmes, & de là à l'iſle de Rhé, où il paſſa 15 mois. Rendu à ſon dioceſe à la priere du pape, il ſe noya dans un petit torrent, en retournant d'Avignon à Vaiſon, l'an 1702. On a de ce prélat la Théologie connue, ſous le nom de *Morale de Grenoble*, qui a paru ſuſpecte à pluſieurs évêques de France, ainſi qu'à l'univerſité de Louvain, comme on peut le voir dans le jugement qu'elle rendit le 10 mars 1703. La meilleure édition de cet ouvrage, inférieur aux *Conférences d'Angers*, eſt de 1715, en 8 vol. in-12. Les 2 vol. de *Remarques* (publiées ſous le nom de *Jacques de Remonde*) contre la *Morale de Grenoble*, furent cenſurés par le cardinal le Camus, & mis à l'*Index* à Rome: le zele du critique a paru le conduire à une extrémité contraire. La *Théologie de Grenoble* a été traduite en latin, 1702, 7 vol. in-12, par l'abbé GENET ſon frere, prieur de Sainte-Gemme, mort en 1716, qui eſt auteur des *Cas de conſcience ſur les Sacremens*, 1710, in-12.

GENEVE, (Robert de) fils d'Amédée, comte de Geneve, évêque de Térouane, puis de

Cambray, cardinal, fut élu pape sous le nom de Clément VII à Forli, le 21 septembre 1378, par 15 des cardinaux qui avoient nommé Urbain VI cinq mois auparavant. Il fut reconnu pour légitime pape en France, en Espagne, en Ecosse, en Sicile, dans l'isle de Chypre, tandis que le reste de la chrétienté reconnoissoit Urbain VI. Cette double élection causa un schisme, qui dura l'espace de 40 ans. Ce pape, faux ou légitime, mourut d'apoplexie le 26 septembre 1394, à Avignon, où il avoit établi son siege. *Voyez* URBAIN VI.

GENEVIEVE, (Sainte) vierge célebre, née à Nanterre, près de Paris, vers 422, consacra à Dieu sa virginité par le conseil de S. Germain, évêque d'Auxerre, qui fit lui-même la cérémonie de cette consécration. Cette sainte fille ayant été accusée d'hypocrisie & de superstition, l'illustre prélat confondit la calomnie & fit connoître son innocence. Attila, roi des Huns, étant entré dans les Gaules avec une armée formidable, les Parisiens voulurent abandonner leur ville; mais Genevieve les en empêcha, leur assurant que Paris seroit respecté par les barbares. L'événement justifia sa prédiction, & les Parisiens n'eurent plus pour elle que des sentimens de vénération & de confiance. Ce fut par le conseil de cette Sainte que Clovis commença l'église de S. Pierre & S. Paul, où elle fut enterrée; & qui depuis l'an 512 a pris son nom. La réputation de Ste Genevieve étoit si grande, que S. Siméon Stylite avoit coutume d'en demander des nouvelles à ceux qui venoient des Gaules. Son tombeau devint célebre par plusieurs miracles, & fut orné d'ouvrages précieux, travaillés par S. Eloi. Sa *Vie* écrite en latin, 18 ans après la mort de Clovis, est un monument contemporain, digne de la plus grande confiance: les doutes que quelques critiques ont élevés contre l'antiquité & l'authenticité de cette *Vie*, ne paroissent pas solidement motivés. « On voit, » disent les savans Bénédictins, » auteurs de la *Bibliot. Litt. de la France*, tom. 3, p. 151, » que c'étoit un auteur grave, » judicieux, plein de piété, » & qui ne manquoit pas d'é- » rudition pour le siecle où il » vivoit; il écrivoit cette Vie » dix-huit ans après la mort » de la Sainte, & par consé- » quent l'an 530 ». La *Vie* de S. Germain, par le prêtre Constance, rapporte la consécration de Ste. Genevieve par ce Saint. Ce Constance écrivoit du vivant même de Ste. Genevieve (*voyez* les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, 31 juillet). C'est dans le superbe temple, élevé à l'Eternel, sous l'invocation de cette sainte Vierge, que furent portés en triomphe les os du chef des philosophes modernes, en 1791, & que cette carcasse odieuse, pour laquelle jadis la terre avoit refusé d'ouvrir son sein, fut déposée avec celles de ses complices, comme autant de reliques de la philosophie. Alors on se souvint avec étonnement & avec effroi de la prophétie consignée dans la premiere édition de cet ouvrage, art. *Soufflot* (*voyez* le *Journ. histor. & littér.*, 1 août 1791,

pag. 557). — Quelques légendes font mention d'une Ste. GENEVIEVE, ducheſſe de Brabant, qui, accuſée d'adultere & exilée par le duc ſon époux, ſe retira dans le déſert avec ſon enfant, qu'une biche venoit réguliérement allaiter. On ajoute que le duc étant à la chaſſe, les chiens pourſuivirent cette biche, qui ſe réfugia avec ſon fan dans la caverne de la ducheſſe; que le duc ayant franchi cet aſyle, fut conſterné d'y trouver ſon épouſe dans cet état, & convaincu de ſon innocence. Les critiques révoquent en doute cette hiſtoire ſinguliere, que M. le Grand, habile graveur, a repréſentée, en 1789, dans une très-belle eſtampe, & que M. Berquin a célébrée par une romance, dont voici deux couplets :

Cœurs ſenſibles que ſes entrailles
Souffrirent dans la longue nuit!
Le jour renaît, dans les brouſſailles
Elle va chercher quelque fruit.
Elle revient. Qu'apperçoit-elle?
Une biche accourt vers l'enfant;
Il preſſe ſa douce mamelle;
Près d'eux bondit un jeune fan.

O grand dieu! le cœur d'une mere
Eſt un bel ouvrage du tien!
Son fils peut vivre, elle l'eſpere;
Ses propres maux ne lui ſont rien.
Dans le creux d'un rocher ſauvage,
La biche accompagne ſes pas,
Dans ſa main vient brouter l'herbage,
Et nourrir l'enfant dans ſes bras.

GENGA, (Jerôme) *& non* GENCA, peintre & architecte, né à Urbin en 1476, ſe diſtingua ſur-tout dans l'architecture. Parmi les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, on cite un palais qu'il bâtit pour le duc d'Urbin ſur le Mont-Impérial, près de Peſaro, & l'égliſe de St. Jean-Baptiſte de la même ville. Cet artiſte mourut en 1551. C'eſt de lui que l'illuſtre famille Genghi tire ſon origine.

GENGA, (Barthélemi) fils du précédent, ſe rendit digne de la réputation de ſon pere, par ſon habileté dans le même art. Les princes s'envioient l'avantage de le poſſéder. Le grand-maître de Malte envoya deux chevaliers exprès à Urbin pour le demander au duc, qui ne le céda qu'avec peine. Comme Genga étoit occupé aux fortifications du port & de la ville de cette iſle, il fut attaqué d'une pleuréſie, qui l'emporta en 1558, à l'âge de 40 ans, regretté de tous les chevaliers.

GENGHIS-KAN, fils d'un Kan des Mogols, naquit à Diloun en 1163. Il n'avoit que 13 ans lorſqu'il commença à régner. Une conjuration preſque générale de ſes ſujets & de ſes voiſins, l'obligea de ſe retirer auprès d'Avenk-Kan, ſouverain des Tartares. Il mérita l'aſyle que ce prince lui accorda, par des ſervices ſignalés, non-ſeulement dans les guerres contre ſes voiſins, mais encore dans celles qu'il eut à ſoutenir contre ſon frere qui lui avoit enlevé ſa couronne. Genghis-Kan le rétablit ſur ſon trône, & épouſa ſa fille. Le Kan, oubliant ce qu'il devoit à ſon gendre, réſolut ſa perte. Genghis-Kan ayant pris la fuite, fut pourſuivi par Avenk-Kan & par Schokoun ſon fils. Il les défit l'un & l'autre. Cette victoire irrita ſon ambition. Il leva une grande armée, avec laquelle il conquit, dans moins

de 22 ans, la Perſe, le Catai, une partie de la Chine, la Corée & preſque toute l'Aſie. Sa domination s'étendoit 1800 lieues de l'orient à l'occident, & plus de mille du ſeptentrion au midi. Il ſe préparoit à achever la conquête de la Chine, lorſqu'une maladie l'enleva au milieu de ſes triomphes, en 1227, à 66 ans. Son regne ne fut preſque qu'une ſuite de dévaſtations. Il ne fit que détruire des villes, ſans en fonder, ſi l'on excepte Bocara, & quelques autres qu'il permit qu'on réparât. Genghis-Kan partagea ſes états entre ſes quatre fils. Il déclara grand Kan des Tartares, ſon 3e. fils Oktai, dont la poſtérité régna dans le nord de la Chine, juſques vers le milieu du 14e. ſiecle... Un autre fils du célebre conquérant, nommé Touſchi, eut le Turqueſtan, la Bactriane, le royaume d'Aſtracan & le pays des Usbecs. Le fils de celui-ci fit des courſes juſqu'en Pologne, en Hongrie, & aux portes de Conſtantinople. Il s'appelloit Batou-Kan. Les princes de la Tartarie-Crimée & les Kans-Usbecs deſcendent de lui... Touli, ou Tuli-Kan, autre fils de Genghis, eut la Perſe du vivant de ſon pere, le Koraſan & une partie des Indes... Un 4e. fils, nommé Zagathai, régna dans l'Inde Septentrionale & dans le Tibet... « Si l'on a » blâmé Charlemagne d'avoir » diviſé ſes états, on doit » en louer Genghis-Kan, dit » un hiſtorien. Les états du » conquérant François ſe tou- » choient, & pouvoient être » gouvernés par un ſeul hom- » me; ceux du Tartare, par- » tagés en régions différentes » & beaucoup plus vaſtes, » demandoient pluſieurs mo- » narques ». L'événement n'a guere juſtifié cette obſervation. Malgré la faute que peut avoir fait Charlemagne en diviſant ſes états, ſon empire a ſubſiſté long-tems après lui; les partages qui l'affoiblirent, ne le rendirent pas méconnoiſſable. Celui de Genghis-Kan, comme toute conquête qui n'eſt que le fruit de la violence & de la rapacité, s'eſt évanoui comme la fumée d'un vaſte incendie.

GÉNIUS *ou* GENIUS, dieu de la nature, qu'on adoroit comme la divinité qui donnoit l'être & le mouvement à tout. Il étoit ſur-tout regardé comme l'auteur des ſenſations agréables & voluptueuſes : d'où eſt venu cette eſpece de proverbe, ſi commun chez les anciens : *Genio indulgere.* On croyoit que chaque lieu avoit un Génie tutélaire, & que chaque homme avoit auſſi le ſien. Pluſieurs même prétendoient que les hommes en avoient chacun deux, un bon qui portoit au bien, & un mauvais qui inſpiroit le mal. Il eſt aiſé de voir que ces opinions dérivoient de l'ignorance de Dieu, de ſa providence, de ſon immenſité, préſentes à tout & qui ſuffiſoient à tout. On peut y voir auſſi une corruption de ce que les Livres-Saints nous apprennent des Anges, miniſtres & exécuteurs des ordres de Dieu; le crédule & ſtupide paganiſme en a fait autant de petits dieux particuliers.

GENNADE, patriarche de Conſtantinople, ſuccéda l'an

458 à Anatole. Il gouverna son église avec zele & avec sagesse, & mourut en 471. Il ne nous reste presque rien de ses écrits. Il avoit composé des *Homélies*, & un *Commentaire sur Daniel.*

GENNADE, *voyez* SCHOLARIUS (George).

GENNADE, prêtre & non évêque de Marseille, mort vers 492 ou 493, a été accusé d'avoir adhéré quelque tems aux erreurs des Semi-Pélagiens, parce qu'il ne suivoit point les sentimens de S. Augustin sur la grace & sur le libre-arbitre; mais cette raison ne suffit pas pour suspecter son orthodoxie; la doctrine de ce Pere n'étant regle de foi qu'autant qu'elle est contradictoire aux erreurs condamnées dans Pélage (*voyez* AUGUSTIN, SADOLET). On a de lui : I. Un livre *Des Hommes illustres*, altéré, à ce qu'on croit, par une main étrangere. II. Un *Traité des Dogmes Ecclésiastiques*, qu'on trouve parmi les Œuvres de S. Augustin. III. Il avoit composé plusieurs autres ouvrages, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

GENNES, (Julien-René-Benjamin de) de Vitré en Bretagne, naquit l'an 1687, entra dans la congrégation de l'Oratoire, & y fut ordonné prêtre en 1726. Il devint professeur de théologie à Saumur, à l'âge de 30 ans. Une *These* qu'il y fit soutenir *sur la Grace*, ayant été censurée par l'évêque & par la faculté d'Angers, le P. de Gennes publia 3 *Lettres* contre ces censures. Il fut envoyé par ses supérieurs à Montmorency, puis à Troyes, & ensuite à Nevers, avec défense de prêcher. Ayant protesté, en 1729, contre tout ce qui se feroit dans l'assemblée des Peres de l'Oratoire, il fut exclu de cette congrégation par plusieurs lettres de cachet. Après avoir donné de nouvelles scenes, il alla en habit de payſan se cacher dans le village de Milon, près de Port-Royal. Il se rendit ensuite à Paris, fut renfermé à la Bastille, & envoyé 4 mois après en Hainaut, dans un couvent de Bénédictins. Sa liberté lui ayant été rendue onze mois après, à cause du dérangement de sa santé, il alla voir l'évêque de Sénez à la Chaise-Dieu. Il mourut en 1748. *C'étoit*, dit l'abbé Ladvocat, *un homme vif, véhément, emporté.* Son ardeur pour la vérité des prétendus miracles du diacre Pâris, & pour les prodiges des convulsions, passoit les bornes d'un fanatisme ordinaire. On a de lui : I. Quelques *Ecrits* en faveur des miracles des Convulsionnaires. II. Un *Mémoire* sur l'assemblée de la congrégation de l'Oratoire de 1733, que l'abbé Barral appelle un *chef-d'œuvre.* III. Un autre *Mémoire* sur l'assemblée de 1729. Tous ouvrages qui avoient l'air d'avoir été écrits dans le cercle des saltimbanques de S. Médard.

GENOUILLAC, *voyez* GOURDON.

GENSERIC, roi des Vandales en Espagne, fils de Godégisile & d'une concubine, commença son regne en 428, par une victoire signalée sur Hermenric, roi des Sueves. Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, perdu à la cour par le crédit d'Aëtius son rival, appella Genseric dans son gou-

vernement pour s'y maintenir par son secours; mais s'étant ensuite réconcilié avec l'empereur, il voulut inutilement l'engager à repasser en Espagne. Il tenta de le chasser les armes à la main, & fut battu. Aspar, envoyé à son secours avec toutes les forces de l'empire, fut vaincu dans une nouvelle bataille, plus funeste que la premiere. Genseric, resté maître de toute l'Afrique, y établit l'arianisme par le fer & par le feu; &, suivant la pensée de Paul Diacre, « il fit la » guerre à Dieu, après l'avoir » faite aux hommes ». Quelque tems après, Valentinien III ayant été tué par Maxime, Eudoxie sa veuve, appella le héros Vandale pour venger ce meurtre. Genseric, gagné par ses présens, & ne cherchant qu'à se signaler, fait voile vers l'Italie avec une puissante flotte. Entré dans Rome le 15 juin 455, il livra cette ville au pillage. Ses soldats la saccagerent pendant 14 jours avec une fureur inouie. Les Romains virent renverser leurs maisons, piller & détruire leurs églises, enlever leurs femmes, massacrer leurs enfans. Eudoxie, victime de sa vengeance, fut menée en captivité avec ses deux filles Eudoxie & Placidie. Le vainqueur affermi en Afrique, devint redoutable à toute l'Europe, dont il désoloit chaque année les côtes par ses flottes. Ce corsaire couronné ravagea tour-à-tour la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, la Dalmatie. Il n'étoit pas moins barbare chez lui, que chez les autres. S'étant imaginé que sa bru cherchoit à l'empoisonner pour se voir reine après sa mort, il lui fit couper le nez & les oreilles, & la renvoya dans cet état hideux au roi Théodemer son pere. Ce monstre étoit possédé de cette mélancolie sombre, qui n'éclate jamais, dans les particuliers & dans les princes, que par des forfaits & des barbaries atroces. La terre en fut délivrée en 477. On ne peut nier que Genseric, malgré sa cruauté, n'ait été le plus habile politique de son siecle, capable de former les plus grands projets & de les exécuter, vigilant, actif, infatigable, parlant peu, mais à propos; habile à semer la division parmi ceux qu'il vouloit affoiblir, sachant en tirer avantage & saisir adroitement les occasions.

GENTILIS DE FOLIGNO *ou* GENTILIS *de Gentilibus*, médecin, dont on a des *Commentaires sur Avicenne*, in-fol., & d'autres ouvrages. Il mourut de la peste à Pérouse en 1348.

GENTILIS, (Albéric) de Castello-san-Genesio, dans la Marche d'Ancone. Matthieu Gentilis son pere, qui y exerçoit la médecine, ayant embrassé les opinions des novateurs, entraîna ses deux fils dans l'erreur. Albéric se retira en Angleterre. Il fut fait professeur en droit à Oxford, & mourut à Londres en 1608, à 58 ans. Il est auteur: I. De trois livres *De Jure belli*, Leyde, 1589, in-4°., qui n'ont pas été inutiles à Grotius. II. *De Legationibus*. III. *De Juris interpretibus*. IV. *De Advocatione hispanicâ*.

GENTILIS, (Scipion) frere du précédent, naquit en 1563.

Il étoit encore fort jeune, lorſqu'il quitta l'Italie avec ſon pere. Il étudia à Tubinge, puis à Wittemberg, & enfin à Leyde, ſous Hugues Doneau & ſous Juſte-Lipſe. Il enſeigna enſuite le droit avec une réputation extraordinaire à Altorf, & fut conſeiller de Nuremberg. Gentilis mourut en 1616. Ses principaux ouvrages ſont : I. *De Jure publico Populi Romani*, 1662, in-8°. II. *De Conjurationibus*, 1602, in-8°. III. *De Donationibus inter virum & uxorem*, 1604, in-4°. IV. *De Bonis maternis & ſecundis Nuptiis*, 1606, in-8°. On voit par le ſtyle de ſes livres, qu'il ſavoit mêler les fleurs de la littérature avec les épines de la juriſprudence. Ses Œuvres complettes (*Opera omnia*) ont été imprimées à Naples, 1663.

GENTILIS, (Jean-Valentin) parent des précédens. Obligé de quitter ſon pays pour éviter la peine de mort dont il étoit menacé à cauſe de l'impiété de ſes opinions, il ſe réfugia à Geneve. Il trouva quelques Italiens que le même ſujet y avoit amenés, & forma avec eux un nouvel arianiſme. Leurs nouveautés donnerent lieu au Formulaire de foi dans le conſiſtoire italien en 1558. Gentilis y ſouſcrivit, & ne laiſſa pas de ſemer clandeſtinement ſes erreurs. Les magiſtrats prirent connoiſſance de cette affaire, & le mirent en priſon. Convaincu d'avoir violé ſa ſignature, il préſenta en vain divers écrits pour colorer ſes opinions. On le condamna à faire amende-honorable, & à jeter lui-même ſes écrits au feu. Après avoir exécuté cette ſentence, il vécut quelque tems tranquille : mais ſe voyant à Geneve avec déſagrément, à cauſe de la haine que lui portoit Calvin, & l'envie de dogmatiſer, dont il ne pouvoit ſe guérir, il quitta cette ville, contre le ſerment qu'il avoit fait aux magiſtrats de n'en point ſortir ſans leur permiſſion. Il voyagea dans le Dauphiné, dans la Savoie, & retourna dans le canton de Berne. Il fut reconnu & mis en priſon ; mais il s'échappa & s'enfuit vers George Blandrata, médecin, & Jean-Paul Alciat, Milanois, ſes aſſociés, qui s'efforçoient alors de répandre l'arianiſme en Pologne. Le roi ayant publié en 1566 un édit de banniſſement contre ces novateurs étrangers, Gentilis paſſa en Moravie, puis à Vienne en Autriche. Ayant appris la mort de Calvin, il retourna dans le canton de Berne. Le bailli qui l'avoit autrefois empriſonné, ſe trouvant encore en charge, ſe ſaiſit de lui en juin 1566. La cauſe fut portée à Berne, & Gentilis ayant été convaincu d'avoir attaqué le myſtere de la Trinité, fut condamné à perdre la tête. Il mourut avec impiété, ſe glorifiant d'*être le premier martyr qui perdoit la vie pour la gloire du Pere*, *au lieu*, diſoit-il, *que les Apôtres & les autres Martyrs n'étoient morts que pour la gloire du Fils* (*voyez l'Hiſtoire* de ſon ſupplice en latin, par Beze, Geneve, 1567, in-4°.). Gentilis étoit léger & inconſtant dans ſes opinions, & en changeoit ſelon les tems : ſort de tous les ſectaires, qui ayant ſecoué le joug de la foi & l'autorité de

l'Eglise, ne savent plus à quoi s'en tenir (*voyez* SERVET). Les termes de *Trinité*, d'*Essence*, d'*Hypostase*, étoient, selon lui, de l'invention des théologiens; mais qu'importe, pourvu que les idées que ces mots renferment, n'en soient pas? Pour parler juste sur la divinité de Jesus-Christ, il vouloit qu'on dît, que le *Dieu d'Israël*, *qui reste seul vrai Dieu & le Pere de N. S. Jesus-Christ*, *avoit versé dans celui-ci sa divinité*. Il avançoit que Calvin faisoit une *Quaternité*, en admettant une Essence Divine & les trois Personnes: comme si ces trois Personnes n'étoient pas l'Essence Divine; ainsi que le savent & le disent tous les enfans des Chrétiens. Ce chef des Réformateurs écrivit contre lui; mais comme il savoit par lui-même que les écrits n'intimident guere un enthousiaste, il chercha à lui faire une réponse plus décisive; il travailla à le faire brûler, & à son grand regret il n'avoit pas pu réussir. Cet intolérant réformateur sembloit intimement convaincu qu'il avoit un privilege exclusif, de fronder la doctrine de l'Eglise & la croyance générale des Chrétiens: dans tout autre dogmatisant, cet attentat lui paroissoit digne du feu. *Voyez* KAPRINAI, LENTULUS, SERVET.

GENTILLET, (Innocent) jurisconsulte, protestant de Vienne en Dauphiné, d'abord président de la chambre de l'Edit de Grenoble, établie en 1576, ensuite syndic de la république de Geneve. On a de lui: I. Une *Apologie* latine *de la Religion Protestante*, 1588, Geneve, in-8°. II. Le *Bureau du Concile de Trente*, Geneve, 1586, in-8°., dans lequel il prétend ridiculement que ce concile est contraire aux anciens canons & à l'autorité du roi. III. Un écrit publié sous le titre de l'*Anti-Machiavel*, Leyde, 1547, in-12. IV. L'*Anti-Socin*, 1612, in-4°. Ouvrages savans & sages, par-tout où l'auteur n'a point l'occasion de prôner les erreurs de sa secte.

GENTIUS, (George) né à Dahme dans la Basse-Lusace, en 1618, étudia les langues savantes, se rendit habile dans les mathématiques & dans la médecine, alla à Constantinople, & parcourut tout le Levant. De retour en Europe, il fut fait conseiller de Jean-George II, électeur de Saxe, & interprete pour les ambassadeurs. Il mourut à Freyberg en Saxe, en 1667. On a de lui plusieurs traductions latines. Les principales sont: I. *Rosarium politicum de Persico in latinum versum*, avec des notes, Amsterdam, 1652 & 1654, in-fol. Nous l'avons aussi en françois sous le titre de *Gulistan, ou l'Empire des Roses, par Sadi, prince des poëtes Turcs & Persans*, traduit par André du Ryer, Paris, 1634; item, traduit par M***, Paris 1704, in-8°. II. *Historia Judaïca, res Judæorum ab eversâ æde Hierosolymitanâ ad hæc ferè tempora usque, complexa; a Salomone ben Virga, de Hebræo in latinum versa*, Amsterdam, 1651, in-4°.

GEOFFRIN *ou* JOFRAIN, (Claude) Parisien, d'abord Franciscain, ensuite Feuillant, prieur, visiteur & assistant-général de son ordre, est plus connu sous le nom de *Dom Je-*

rôme. Il remplit les chaires de la cour & de la capitale. Mais en 1717, s'étant mêlé fort mal-à-propos des disputes qui déchiroient l'Eglise, il fut exilé à Poitiers. Rappellé à Paris, il y mourut en 1721, à 82 ans. Ses *Sermons* ont été publiés en 1737, en 5 vol. in-12, par l'abbé Joli de Fleury, chanoine de Notre-Dame. L'éloquence de Dom Jerôme étoit plus solide que fleurie; sa déclamation pathétique contribua beaucoup à sa réputation de prédicateur.

GEOFFROI, abbé de Vendôme en 1093, & cardinal l'année suivante, étoit d'Angers, & mourut vers l'an 1130. Louis-le-Gros, roi de France, & les papes Urbain II, Paschal II, Calixte II, Honorius II, le chargerent des affaires les plus importantes & les plus épineuses. Nous avons de lui cinq livres de *Lettres*, onze *Sermons*, & des *Opuscules*, où l'on trouve un excellent Traité sur les Investitures. Tous ces écrits ont été publiés en 1610, par le P. Sirmond. La *Lettre à Robert d'Arbrissel*, fondateur de Fontevrauld, sur sa familiarité avec les femmes, est certainement de lui, quoiqu'on en ait contesté l'authenticité: elle se trouve dans les manuscrits de son tems. Mais Geoffroi revint de son préjugé, rendit justice à Robert, & devint un de ses plus ardens défenseurs.

GEOFFROI DE ST-OMER, fut un des neuf gentilshommes qui formerent l'ordre des Templiers, l'an 1118, & celui qui se distingua le plus dans cette institution. *Voyez* HUGUES DES PAÏENS.

GEOFFROI DE MONMOUTH, surnommé *Arturus*, archidiacre de Monmouth en Angleterre, puis évêque de S. Asaph, florissoit vers 1152 sous le regne de Henri II. Les Centuriateurs de Magdebourg le font contemporain du vénérable Bede, & lui donnent le titre de cardinal; mais les auteurs Anglois ne sont pas de cette opinion. On a de lui: I. *De Exilio Ecclesiasticorum*. II. *De corpore & sanguine Domini*. III. *Carmina diversi generis*. IV. *Commentaria in Prophetias Merlini*, &c.; mais le plus célebre de ses ouvrages, est une *Histoire de la Grande-Bretagne*, dans la collection des Historiens d'Angleterre par Commelin. Comme elle contient divers faits apocryphes, & qu'il y a inséré la vie du roi Artus par Merlin, Possevin, Baronius, & d'autres savans l'ont mis au nombre des écrivains romanciers ou fabuleux.

GEOFFROI, (Etienne-François) né à Paris en 1672, d'un apothicaire, voyagea en France, en Angleterre, en Hollande & en Italie, pour se perfectionner dans la connoissance de la médecine, de la chymie & de la botanique. De retour dans sa patrie, il reçut le bonnet de docteur, obtint les places de professeur de chymie au jardin du roi, de médecine au college-royal, & fut associé à l'académie des sciences de Paris & à la société royale de Londres. Cet habile homme mourut en 1731. Son caractere doux, circonspect, modéré, & peut-être un peu timide, le rendoit attentif à écouter la nature & à l'aider à propos. Il ne refusoit ses

ecours à perſonne. Une choſe ſinguliere, qui lui fit tort dans les commencemens, c'eſt qu'il s'affectionnoit trop pour ſes malades. Leur état lui donnoit un air triſte & alarmé, qui les affligeoit. On a de ce ſavant médecin: *De materiâ medicâ, ſive De medicamentorum ſimplicium hiſtoriâ, virtute, delectu & uſu*, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage important, un des plus recherchés, des plus certains & des plus complets que l'on ait eus juſqu'à préſent, a été traduit en françois en 7 vol. in-12, par Bergier, médecin de Paris, né à Myon, près de Salins, mort en 1748, à 44 ans, regretté de ſes confreres, & encore plus de ſes malades. Il en a paru une continuation en 3 vol. par M. de Nobleville, qui y a joint auſſi une *Hiſtoire des Animaux*, 6 vol., & enfin une table générale, ce qui fait en tout 17 vol. in-12.

GEOFFROI, (Jean-Baptiſte) né à Charolles en Bourgogne, en 1705, & mort à Sémur, petite ville de la même province, en 1782, a occupé pendant 22 ans à Paris, dans le college de Louis-le-Grand, la chaire de rhétorique, rendue ſi célebre par les Coſſart, les Jouvency, les Porée, ſes prédéceſſeurs. Il s'étoit fait la réputation d'un homme d'eſprit, & même de bel-eſprit: ſes harangues & ſes plaidoyers la lui avoient acquiſe. Il étoit moins connu comme prédicateur. Cependant ſes diſcours ont été jugés avec raiſon dignes d'être publiés: ce ſont des ſermons ſur les myſteres & ſur la morale, qui compoſent les deux premiers volumes, des panégyriques qui forment le troiſieme. Pluſieurs de ces Sermons ſont écrits d'un ſtyle ſimple, affectueux, & preſque ſans nul apprêt, tandis que d'autres ſont remarquables par les mouvemens oratoires, & les richeſſes de l'imagination. On a reproché à l'auteur d'avoir trop prodigué les antitheſes; & ce reproche eſt fondé: c'eſt la maniere de l'auteur, & ſes Oraiſons latines ne l'avoient déjà que trop prouvé. Mais dans tous ces Sermons on trouve une morale pure, de la dignité, des maximes propres à inſtruire & à édifier les fideles. On y remarque ſurtout la bonne & ancienne coutume, la ſeule digne de la prédication évangélique, de prendre l'Ecriture-Sainte & les ouvrages des Peres pour baſe de l'inſtruction, de les expliquer, de les commenter, d'en reproduire les ſentences ſous différens rapports, par des répétitions heureuſement amenées, & propres à renforcer la premiere impreſſion. Maniere des Boſſuet, des Bourdaloue, des Neuville, &c., & qui ſervira toujours de modele aux vrais orateurs chrétiens. Ses harangues latines ont été imprimées de ſon vivant; mais ſes ſermons n'ont paru que quelques années après ſa mort, à Lyon, 1788, 4 vol. in-12.

GEOFFROI, *voyez* JOUFFROI & GROSTESTE.

GÉOFRIN, (N.) morte à Paris en 1779, s'eſt fait un nom par ſes liaiſons avec les beaux-eſprits de ce ſiecle, qu'elle aſſembloit chez elle,

Mêlant de trente plats la ſolide ambroſie,
Au nectar fugitif de la philoſophie.

Peu contente de ce genre de célébrité, elle parcourut toutes les cours de l'Allemagne, se rendit à Vienne & de là à Varsovie, pour recueillir le tribut de louanges qu'elle s'imaginoit être dû par les princes à son bel-esprit. On connoit le mot de Fontenelle, apprenant la mort de Mad. de Tencin : *J'irai donc manger chez la Géofrin.* D'Alembert & d'autres académiciens ont fait de grands éloges de Mad. Géofrin qui nommoit les gens-de-lettres, qui lui faisoient la cour, *des bêtes frottées d'esprit*, en faisant allusion au mot de Mad. de Tencin, qui les appelloit *ses bêtes*. Voltaire ne paroît pas avoir été fort prévenu en faveur des assemblées scientifiques qu'elle tenoit chez elle, quand il a dit :

Ils parloient, disputoient, & crioient tous ensemble ;
Ainsi lorsqu'à dîner une vieille rassemble
Quinze ou vingt beaux-esprits, fameliques auteurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs ;
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.

L'auteur des *Annales politiques* l'a couverte de ridicule, ainsi que ses convives, dans une satyre intitulée : *L'Enterrement de la Pie.* Il est certain que son enthousiasme pour la philosophie & le bel-esprit, a rendu sa vie inquiete, & lui a fait chercher dans l'ostentation & le bruit, un bonheur qui, chez le sexe sur-tout, ne germe que dans une sagesse modeste & paisible. *Voyez* FAYETTE, GRAFIGNY, SUZE, TENCIN.

GEORGE, (S.) martyr sous Dioclétien. Son nom est très-célebre chez les Chrétiens, & même chez les Mahométans : ceux-ci lui attribuent plusieurs miracles, entr'autres celui d'*avoir rendu à la vie le bœuf d'une pauvre veuve*, qui l'avoit reçu dans sa maison. Il y avoit autrefois à Constantinople cinq ou six églises de ce nom. Il se faisoit un grand concours de peuple à une de ces églises : elle s'appelloit *Mangalles*, & étoit attenante à un monastere, situé du côté de la Propontide. C'est delà que l'Hellespont, ou le détroit des Dardanelles a pris le nom de *Bras de S. George.* Ce Saint est honoré par plusieurs autres églises d'Orient, principalement en Géorgie. On voit par S. Grégoire de Tours qu'il étoit fort célebre en France dans le 6e. siecle. S. Grégoire-le-Grand ordonna de réparer une ancienne église bâtie en son honneur, qui étoit sur le point de tomber en ruines. On trouve son Office dans le Sacramentaire de ce pape, & dans plusieurs autres. Sainte Clotilde dressa des autels sous son nom, & voulut que l'église du monastere de Chelles, dont elle étoit fondatrice, fût aussi dédiée sous son invocation. Il est dit dans l'ancienne Vie de S. Droctovée, qu'on apporta des reliques du Saint à Paris, & qu'on les déposa dans l'église de S. Vincent, aujourd'hui de S. Germain-des-Prés, lorsqu'on en fit la dédicace. Fortunat de Poitiers a composé une piece de vers sur une église du même Saint, qui étoit à Mayence. Il résulte de ces autorités, que son

culte est fort ancien dans l'Occident, & sur-tout en France. Les gens de guerre avoient beaucoup de dévotion pour S. George, principalement fondée sur ce que l'on disoit qu'il avoit été lui-même guerrier, au rapport de Métaphraste. Il est présentement premier patron de la république de Genes. Les Anglois, sous leurs rois Normands, rapporterent des Croisades, une grande dévotion à ce Saint. Le concile national, tenu à Oxford en 1222, ordonna que sa fête fût de précepte dans toute l'Angleterre. Ce fut sous sa protection qu'Edouard III mit l'ordre de la Jarretiere, qu'il institua en 1330. Certains hérétiques avoient forgé des actes de ce Saint. Le pape Gélase les condamna dans le célebre concile qui se tint à Rome en 494. Calvin & les Centuriateurs de Magdebourg, ont avancé qu'il n'y avoit jamais eu de S. George; mais leur prétention est dénuée de toutes preuves, & réfutée par les titres & les monumens les plus authentiques. Jurieu, Reynolds & Echard, n'ont pas rougi de confondre ce Saint avec un Arien nommé George, qui usurpa le siege d'Alexandrie (*voyez* l'article suivant). Les fables des hérétiques sont tellement incorporées à l'histoire de ce Saint, qu'on ne peut plus démêler la vérité dans les actes qui nous restent de lui; mais l'ancienneté & l'universalité de son culte par toute l'Eglise, ne permettent pas de douter de son existence (*voyez* S. Roch, Sainte Catherine); c'est un point inconteſtable, prouvé d'ailleurs par un grand nombre d'auteurs qui ont écrit depuis le 5e. siecle jusqu'à présent. S. George est ordinairement représenté à cheval, & ayant un dragon sous ses pieds, pour marquer qu'il a vaincu par sa foi le démon, désigné dans l'Apocalypse sous le nom de dragon. Quelques auteurs ont conjecturé qu'il étoit le même que ce jeune homme, qui, au rapport de Lactance, dans son livre *De la mort des persécuteurs*, mit en pieces les édits qui avoient été affichés à Nicomédie. Le P. Papebroch a donné des preuves de cette conjecture. *Voyez* Jean.

GEORGE, fameux Arien, devint maître du siege d'Alexandrie par intrusion. Il persécuta avec une cruauté inouie, S. Athanase & les Catholiques, massacra un grand nombre de ceux-ci, bannit leurs évêques, pilla les maisons des orphelins & des veuves, traita avec la derniere barbarie les vierges consacrées au Seigneur. Enfin ses désordres allerent si loin, que les païens eux-mêmes ne purent souffrir un pareil monstre. Ils le massacrerent sous le regne de Julien. On remarque dans tous les tems que les évêques intrus étoient des hommes féroces & détestables: la lâcheté qui s'unit au sacrilege dans ces ames viles & basses, en fait des especes de monstres, odieux à ceux mêmes qui les mettent en action, ou qui par leur scélératesse personnelle, devroient naturellement être portés à applaudir à la leur.

GEORGE, despote de Servie en 1440, suivoit la religion grecque, aussi-bien que

ſes peuples; mais il étoit accuſé d'y avoir mêlé quelques impiétés de l'Alcoran, par le grand commerce qu'il avoit avec les Turcs. La Servie étant alors la borne commune des Turcs & des Hongrois, il s'étoit vu réduit dès ſa jeuneſſe à porter les armes, tantôt pour les Ottomans, tantôt pour les Chrétiens. Enfin Mahomet II rechercha ſon alliance, & épouſa Marie, ſa fille; mariage nul ſelon les loix chrétiennes. Le ſultan s'étoit propoſé d'uſurper un jour la Servie pour la dot de ſon épouſe, il fit aveugler avec un fer ardent Etienne & George, fils du deſpote. Il préparoit le même traitement à Lazare, ſon 3e. fils; mais ce pere infortuné trouva le moyen de le ſauver des mains de ce barbare. En 1445, Mahomet II vint en perſonne aſſiéger la ville de Novigrad en Servie. S'en étant rendu maître, il ſe borna à cette conquête, parce que Marie négocia l'accommodement de ſon pere, en le détachant d'Huniade, & des intérêts communs de la chrétienté. George mourut en 1457, d'une bleſſure qu'il reçut à la main, en faiſant combattre un petit corps d'armée contre les Hongrois: tant il ſe méprenoit ſur ſes vrais ennemis. Il laiſſa la conduite de ſon état à Irene Cantacuzene, ſon épouſe, & à Lazare, le plus jeune de ſes fils. Ceux que Mahomet avoit fait aveugler, furent privés de la ſucceſſion, & ſortirent en même tems de Servie, ſur le bruit que le ſultan venoit pour s'en emparer. George, qui étoit le cadet, ſe retira en Hongrie & Etienne en Albanie. Leur frere Lazare ſuccéda à la couronne, & mourut la même année, après avoir fait périr par le poiſon ſa mere, pour régner ſeul: mais bientôt la puiſſance Mahométane abſorba ce petit état; & vu la conduite de ceux qui le gouvernoient, il n'y a pas de quoi s'en étonner.

GEORGE, moine Grec, floriſſoit dans le milieu du 10e. ſiecle, & a écrit l'*Hiſtoire* des empereurs d'Orient depuis Léon le Philoſophe juſqu'à Romain II, en 963. C'eſt une ſuite de celle de Geneſius. On la trouve dans l'*Hiſtoire Byzantine*, Paris 1685.

GEORGE DE TRÉBISONDE, ainſi appellé, parce qu'il étoit originaire de cette ville, naquit à Candie, & vint à Rome ſous le pape Eugene IV. Après avoir profeſſé la rhétorique & la philoſophie pendant pluſieurs années avec ſuccès, il fut ſecrétaire de Nicolas V. On lui doit: Une *Rhétorique*, dont la 1re. édition ſans date, eſt de Wendelin de Spire, vers 1470, in-folio, réimprimée avec d'autres rhéteurs, Veniſe, 1523, in-folio. II. Pluſieurs *Traductions* de livres grecs & latins, entr'autres, de la *Préparation Evangélique* d'Euſebe: verſion que le ſavant Petau mépriſoit avec raiſon. III. Des *Ecrits de Controverſe* en faveur de l'Egliſe Latine contre la Grecque; dans la *Græcia Orthodoxa* d'Allatius, grec-latin, Rome, 1652 & 1659, 2 vol. in-4°. IV. Quelques Ouvrages, dans leſquels il fait paroître un mépris extrême pour Platon, & un enthouſiaſme inconſidéré pour Ariſtote.... George de Trébiſonde étoit un homme ardent,

colere, querelleur, bizarre. Il quitta la cour de Rome, pour briller dans celle d'Alfonse, roi de Naples; mais il fut bientôt las de celle-ci. Il retourna à Rome, où il mourut vers l'an 1484.

GEORGE SYNCELLE, *voyez* SYNCELLE.

GEORGE ACROPOLITE *ou* LOGOTHETE, *voyez* ACROPOLITE.

GEORGE, *dit* AMIRA, savant Maronite, vint à Rome sous le pontificat de Clément VIII, & y mit au jour une *Grammaire Syriaque & Chaldaïque*, 1596, in-4°, estimée des savans. De retour en Orient, il fut fait patriarche des Maronites, y fit recevoir la réformation du Calendrier, & mourut vers 1641. George Amira souffrit beaucoup avec son troupeau, durant la guerre des Turcs contre les Emirs. Ce fut lui qui reçut au Mont-Liban Galaup de Chasteuil.

GEORGEON, *voyez* GUICHARDIN.

GEORGES, duc de Clarence, frere d'Edouard IV, roi d'Angleterre, fut convaincu d'avoir eu dessein de secourir la duchesse de Bourgogne contre le roi son frere. Son procès lui fut fait; on le condamna à être ouvert tout vif pour lui arracher les entrailles & les jeter au feu, puis à avoir la tête tranchée, après quoi son corps devoit être mis en quatre quartiers; mais sa mere ayant fait modérer cette sentence, on le jeta dans un tonneau de biere, & on l'y laissa jusqu'à ce qu'il fût étouffé. C'est ainsi que finit ce prince infortuné, l'an 1478.

GEORGES-LOUIS DE BRUNSWICK, duc & électeur d'Hanovre, étoit fils d'Ernest-Auguste de Brunswick. Il naquit le 8 mai 1660. Il commanda avec succès l'armée impériale en 1708 & 1709. La reine Anne étant morte le 11 août 1714, Georges fut proclamé roi d'Angleterre le même jour, en vertu d'un acte du parlement d'Angleterre du 14 mars 1701, confirmé le 25 octobre 1705. Quelques jours après son couronnement, le roi dit que *la quantité de monde qu'il avoit vu à cette cérémonie, l'avoit fait penser au jour de la résurrection des morts.* Miladi Cowper répondit : *Sire, aussi ce jour-là fut-il celui de la réjurrection de l'Angleterre & de tous les bons Anglois.* Réponse flatteuse, mais qui tomboit à faux, puisque le regne d'Anne qui venoit de finir, étoit un des plus glorieux que présentent les annales de la Grande-Bretagne : mais la réflexion du roi est d'un sombre instructif, & ressemble à celle de Xercès, que S. Jerôme a si bien commentée (*Epist. ad Heliodorum*). La nation Angloise continua à prospérer sous son regne. En 1726, elle mit trois flottes en mer : la *1re.* alla en Amérique, & empêcha l'arrivée des galions en Espagne : la *2e.* croisoit sur les côtes d'Espagne, & observoit de près le mouvement des Espagnols : la *3e.* fit voile pour la Mer-Baltique, où elle empêcha les Moscovites de mettre à exécution les projets qu'ils avoient formés. Georges I mourut l'année d'après, en 1727, à Osnabruck, d'une apoplexie, en allant d'Angleterre à Hanovre.

GEORGES-AUGUSTE, second du nom, duc de Brunswick, fils du précédent, naquit en 1683, & succéda à son pere en 1727, dans ses états d'Angleterre & d'Allemagne. La même maladie l'emporta. Il fut frappé, le matin 25 octobre 1760, d'une apoplexie foudroyante, qui termina dans un moment sa longue vie & son heureux regne. Politique habile, il sut gouverner un peuple qui ne sait guere obéir, & en obtint tout ce qu'il voulut. Les armes des Anglois prospérerent dans la guerre de 1741, que Georges II soutint avec gloire; & leur puissance s'accrut dans celle de 1756, qu'il ne vit pas terminer. Dans la premiere, il maintint la reine de Hongrie dans ses possessions, après la mort de Charles VI; & dans la seconde, il fit des conquêtes au Nouveau-Monde, & ses vaisseaux firent des prises immenses. On raconte de ce prince une anecdote qui donne la meilleure idée de son caractere. En 1746 il se trouvoit masqué à un bal, & causoit avec une dame masquée aussi, & qu'il ne connoissoit pas. Cette dame lui proposa d'aller avec elle se rafraîchir au buffet; le roi y consentit. On lui verse à boire: *A la santé du prétendant*, dit la dame. — *De tout mon cœur*, répondit ce monarque: *je bois volontiers à la santé des princes malheureux.* Son petit-fils GEORGES III, lui a succédé.

GEORGIEVITZ, (Barthélemi) Hongrois, versé dans les langues, florissoit dans le 16e. siecle, visita les Lieux-Saints, & fut détenu captif pendant 13 ans chez les Turcs. Nous avons de lui plusieurs ouvrages: I. *De Turcorum ritu & ceremoniis*, Paris, 1545, in-12. Dom Montfaucon en faisoit grand cas. II. *Disputatio de Fide Christiana*, &c., Vienne, 1547. III. *De afflictione christianorum captivorum sub Turcico jugo*, avec fig., Worms, 1545, in-8°. IV. Il a traduit de la langue perse en latin un ouvrage singulier, & qui pourroit bien être une prophétie: *Prognome seu præsagium Mahumetanorum, primum de Christianorum calamitatibus, deinde de suæ gentis interitu*, Bâle, 1551, in-8°.

GERAN, (St.) *voyez* GUICHE.

GERARD: c'est le nom de trois saints personnages, dont le 1er. fut tiré du séminaire des clercs de Cologne, pour gouverner l'église de Toul en 963: il occupa ce siege avec édification l'espace de 31 ans... Le 2e., d'abord moine de St. Denys, puis premier abbé de Brogne, au diocese de Namur, mourut en 959... Le 3e., mort en 1138, étoit frere de S. Bernard & religieux de Corbie. Les légendes de Hongrie font aussi mention d'un S. Gerard, martyr précipité du haut d'une montagne voisine de Bude, où l'on voit une chapelle bâtie en son honneur. On peut voir dans l'ouvrage de l'élégant & judicieux Ithuanfi: *De rebus Pannonicis*, diverses particularités touchant ce Saint, & nommément un genre de punition tout-à-fait singulier, attaché aux descendans de l'auteur de sa mort.

GERARD, *voy.* GERHARD.

GERARD TOM *ou* TUNG, natif de l'isle de Martigues en Provence,

Provence, suivant quelques écrivains, étoit plus vraisemblablement d'Amalfi. Il fut l'instituteur & le premier grand-maître des *Freres Hospitaliers de St. Jean de Jérusalem*, connus aujourd'hui sous le nom de *Chevaliers de Malte*. Cet ordre commença dès le tems où la ville de Jérusalem étoit encore en la puissance des Infideles. Des marchands d'Amalfi en Italie obtinrent la permission de bâtir, vis-à-vis l'église du St. Sépulcre, un monastere de Bénédictins, où les pélerins latins pussent trouver l'hospitalité. L'abbé de ce monastere fonda en 1080 un hôpital, dont il donna la direction à Gerard, homme recommandable par sa piété. Ce saint homme prit un habit religieux l'an 1100, avec une croix de toile blanche à huit pointes sur l'estomac. Il donna cet habit à plusieurs personnes qui s'engagerent dans cette société, & firent les trois vœux de chasteté, de pauvreté & d'obéissance, avec un vœu particulier de soulager les Chrétiens. Ces religieux obtinrent de grands privileges dès leur naissance. Anastase IV les confirma en 1154 par une bulle, dans laquelle il leur permet de recevoir des clercs pour faire l'Office divin & administrer les Sacremens, & des laïcs de condition libre pour le service des pauvres : telles sont les trois sortes de personnes qui composent l'ordre de St. Jean de Jérusalem; les *Freres Chevaliers*, les *Clercs*, & les *Freres Servans*. Le saint fondateur mourut en 1120, & eut pour successeur Raymond du Puy. L'abbé Vertot a écrit l'*Histoire* de cet ordre. *Voyez* VERTOT.

GERARD LE GRAND *ou* GROOT, célebre par ses vertus, ses écrits & ses sermons, naquit à Deventer en 1340, & mourut en 1384, à 44 ans. Il institua les Clercs-Réguliers, appellés les *Freres de la vie commune*, parce que sans s'engager par aucun vœu, ils demeuroient ensemble & se procuroient par leur travail, qui consistoit principalement à copier les livres des saints Peres, & à les corriger sur des anciens manuscrits, tout ce qui étoit nécessaire pour leur entretien, sans qu'aucun se réservât rien en particulier. Gerard établit aussi une congrégation de filles, qui après leurs exercices spirituels, s'occupoient à des ouvrages convenables à leur sexe. Il y en eut plusieurs monasteres dans les Pays-Bas, dirigés par les Clercs de la même congrégation. Il donna pour directeur avant de mourir, à ses disciples, Florent Radewyns de Deventer, qui a été le maître spirituel de Thomas à Kempis (*voyez* STANDONCK). Plus de la moitié de leurs maisons furent ruinées par les Protestans de Hollande & d'Allemagne dans le 16*e*. siecle. Cette congrégation, approuvée en 1376 par Grégoire XI, subsiste encore avec honneur à Cologne, à Wesel & ailleurs. Gerard avoit été chanoine d'Aix-la-Chapelle & d'Utrecht; mais le desir de la solitude lui fit quitter ces bénéfices. Nous avons de lui plusieurs Livres de piété, dont quelques-uns sont imprimés parmi les Œuvres de Thomas à Kempis; ils en ont souvent l'onction &

l'admirable ſimplicité ; Cologne, 1660, in-8°, tom. III : la plupart des autres ſont reſtés manuſcrits.

GERARD, (Balthaſar) né à Villefans en Franche-Comté, ayant appris que Philippe II, roi d'Eſpagne, avoit mis à prix la tête de Guillaume, prince d'Orange, chef de la révolte des Pays-Bas, s'imagina qu'il étoit chargé d'exécuter cet arrêt. De fauſſes idées qu'il s'étoit faites des avantages que la Religion & l'état retireroient de la mort du prince proſcrit, en exaltant ſon imagination, acheverent d'égarer ſon eſprit. Un jour que le prince ſortoit de ſon palais à Delft, Gerard le tua d'un coup de piſtolet, chargé de trois balles. Dès que le meurtrier eut été arrêté, il demanda du papier & une plume pour écrire tout ce qu'on vouloit apprendre de lui. Il déclara que, depuis ſix ans, il avoit réſolu de donner la mort au prince d'Orange, chef des hérétiques rebelles. Il avoua, que ſi le prince vivoit, il le tueroit encore, dût-on lui faire ſouffrir mille tortures. Après avoir été appliqué à la queſtion, on prononça la ſentence de mort. Elle portoit qu'on lui brûleroit la main droite avec un fer rouge, & les parties charnues avec des tenailles ; qu'on couperoit enſuite ſon corps vivant, en quatre quartiers ; qu'on lui ouvriroit le ventre, & qu'après lui avoir arraché le cœur, on lui en battroit le viſage ; enfin qu'on lui couperoit la tête. Cet arrêt fut exécuté le 14 juillet 1584, ſans que le jeune homme jetât un ſoupir. Philippe II ennoblit tous les deſcendans de ſa famille. Nous n'imiterons ni les hommes inconſidérés, qui ont donné des éloges à l'action de Gerard, ni les philoſophes inconſéquens de ce ſiecle, dont pluſieurs prêchent avec Raynal, l'aſſaſſinat des rois, & parlent avec une horreur factice & hypocrite de l'exécuteur d'un arrêt prononcé par un roi légitime contre un ſujet rebelle ; qui ne ſe recrient pas lorſque la tête d'un prince, légitime ſucceſſeur du trône, eſt miſe à prix en Angleterre (en 1746), & qui font un crime à Philippe d'avoir proſcrit un chef de rebellion. Tout ce qu'on peut dire de plus raiſonnable, de plus conforme aux principes du droit des gens & de l'équité naturelle, c'eſt que la révolte des Pays-Bas ayant déjà pris une eſpece de conſiſtance, & ſon chef paroiſſant en poſſeſſion de l'indépendance, la nouvelle conſtitution de gouvernement étant à quelques égards affermie, la puiſſance légiſlative de l'ancien ſouverain reſtoit ſans activité & ſans force, & ne pouvoit par conſéquent autoriſer une action qui, dans un tel état des choſes, & ſur-tout par les circonſtances qui en précéderent & accompagnerent l'exécution, fut regardée, au moins par les étrangers, comme un aſſaſſinat.

GERARD, (Jean) théologien Luthérien, né à Quedlimbourg en 1582, enſeigna la théologie à Iene avec réputation. On a de lui grand nombre d'ouvrages. Les principaux ſont : I. Des *Lieux communs de Théologie*. II. La *Confeſſion catholique*. III. L'*Harmonie des quatre Evangéliſtes*,

Geneve, 1646, 3 vol. in-folio. IV. Des *Commentaires sur la Geneſe, ſur le Deutéronome, ſur les Epîtres de S. Pierre & ſur l'Apocalypſe.* Il mourut en 1637.

GERARD, (Jean) ſavant Luthérien, profeſſeur en théologie & recteur de l'académie d'Iene, ſa patrie, mourut en 1668, à 57 ans. On a de lui : I. Une *Harmonie des Langues Orientales.* II. Un *Traité de l'Egliſe Cophte*, & d'autres ouvrages eſtimés. Jean-Erneſt Gerard, ſon fils, marcha ſur les traces de ſon pere.

GERASIME, (Saint) ſolitaire de Lycie, après avoir mené long-tems la vie érémitique dans ſon pays, paſſa enſuite en Paleſtine, où il ſe laiſſa ſurprendre par Théodoſe, moine vagabond, qui lui inſpira les erreurs d'Eutychès. Le ſaint abbé Euthyme lui ouvrit les yeux, & ſa faute ne ſervit qu'à le rendre plus humble, plus vigilant & plus pénitent que jamais. Il bâtit enſuite une Laure de 70 cellules, près du Jourdain, dans laquelle il finit ſaintement ſa vie, avec un grand nombre de ſolitaires, le 5 mars 475, dans un âge avancé. La priere & la méditation des vérités éternelles, remplirent entiérement ſes dernieres années. L'auteur du *Pratum ſpirituale* dit qu'il guérit un lion qui s'étoit enfoncé une forte épine dans le pied, que cet animal lui reſta attaché, & mourut de regret après avoir perdu ſon maître.

GERAUD *ou* GERARD, (Saint) *Geraldus*, moine de Corbie, abbé de St. Vincent de Laon, puis de St. Médard de Soiſſons, & enfin premier abbé de St. Sauve, près de Bordeaux; mourut le 5 avril 1095. Sa vie avoit été ſainte, ſa mort le fut auſſi. Il a laiſſé une *Vie de S. Adalhard*, inſérée dans les *Acta Sanctorum.*

GERAUD, (Saint) comte & baron d'Aurillac, fonda l'abbaye d'Aurillac, ordre de S. Benoît, en 894, & mourut le 13 octobre 909. Il fut le pere des pauvres & l'exemple des ſolitaires.

GERBAIS, (Jean) né en 1626 à Rupois, village du dioceſe de Rheims, docteur de Sorbonne en 1661, profeſſeur d'éloquence au college-royal en 1662, mort en 1699, à 73 ans, avoit un eſprit vif & pénétrant. On a de lui pluſieurs ouvrages en latin & en françois; les premiers ſont mieux écrits que les ſeconds. Les principaux ſont : I. Un traité *De cauſis majoribus*, in-4°., 1691, pour prouver que les cauſes des évêques doivent être jugées en premiere inſtance par le métropolitain & par les évêques de la province. Ce traité déplut à la cour de Rome, non-ſeulement par les aſſertions qu'il contenoit ſur les libertés de l'Egliſe Gallicane, mais auſſi par la maniere dure dont elles étoient exprimées. Innocent XI le condamna en 1680. L'aſſemblée du clergé de l'année ſuivante, ordonna à Gerbais d'en publier une nouvelle édition corrigée, *pour donner*, dit l'abbé Barral, dans ſon Dictionnaire critique, *quelque ſatisfaction à la cour de Rome*, QUI N'EN AUROIT DÛ RECEVOIR AUCUNE. Qu'en ſait-il, & de quel droit ſe mêle-t-il de condamner la conduite d'un corps

si respectable, qui sans doute savoit ce qu'il devoit & ce qu'il ne devoit pas au Siege de Pierre? II. Un *Traité du pouvoir de l'Eglise & des Princes, sur les empêchemens du Mariage.* L'auteur y prouve contre Launoy, que l'Eglise a toujours usé du pouvoir de constituer des empêchemens dirimans (*voyez* LAUNOY). Il accorde cependant aussi aux princes le pouvoir d'établir de tels empêchemens : sentiment qui a été défendu encore par d'autres catholiques, mais qui, comme le remarque un savant théologien de ce siecle, ne résiste pas à une très-simple, mais invincible observation. « Il me vient » en idée (écrit-il à M. Ricci, » évêque de Pistoie), que les » empereurs Romains ont sans » besoin inondé l'Europe, l'Asie » & l'Afrique du sang de leurs » meilleurs sujets, dans l'unique vue d'extirper la Religion Chrétienne. Car une » seule loi, qui, en vertu de » leur droit inhérent & notoire, eût statué que la profession du Christianisme étoit » un empêchement dirimant le » mariage, suffisoit pour faire » oublier, à la fin d'une génération, le nom adoré de J.C., » sans verser une goutte de » sang, sans opprimer tout l'univers. Les Chrétiens eussent » dû renoncer au Christianisme, ou s'abstenir du mariage » qui, en vertu de la loi impériale, seroit devenu pour eux » un sacrilege & une incestueuse union. Ainsi l'Eglise, » composée seulement de célibataires, dont la propagation » est impossible, eût péri dans » sa naissance. Que pourriez-» vous opposer à cette difficulté? Que les empereurs, » dans le cours de trois siecles, » ont ignoré ce droit, ou qu'ils » n'y ont pas songé, ou qu'ils » ont préféré contre l'ordre » des choses les persécutions & » le carnage? Mais qui sont donc » les princes auxquels Dieu a » révélé ce pouvoir qu'il leur » avoit donné? Comment, entre » tant d'apostats, dans l'espace » de trois cents ans, ne s'en est-il » pas trouvé un seul qui, instruit de ce dogme, suggérât » à César un moyen si facile & » si efficace? Comment l'empereur Julien, élevé dans les » mêmes écoles, imbu des » mêmes principes que les Basile & les Grégoire; Julien, » si bien instruit dans la Religion à laquelle il renonça, » qu'il pouvoit prendre à tâche » de la combattre, même par » sa plume, & d'engager les » meilleurs auteurs ecclésiastiques de son tems à lui répondre; comment, dis-je, » cet empereur n'a-t-il point » usé d'un moyen si doux & » si conforme à son plan de détruire le Christianisme sans » verser de sang? Supposons » que tous ceux qui professoient » la Religion du Galiléen, fussent déclarés inhabiles à contracter un mariage légitime : » ce seul & simple édit de l'apostat eût effectué dans un » moment ce que n'avoit pu » faire le fer des Dioclétien & » des Maximin. Parcourez ainsi » l'histoire des siecles; appliquez cette idée aux empereurs Ariens & Iconoclastes, » aux protestans d'Allemagne, » au long & cruel regne de la » reine Elizabeth, & figurez-

» vous quelles pertes eût pu » pétuité de l'Eglise, & la na-
» causer au catholicisme une » ture intrinseque du sacre-
» seule loi sur les mariages. » ment, que Dieu ne peut avoir
» Cette évidence dont vous » accordé aux princes de la
» parlez n'est donc qu'une chi- » terre aucun pouvoir sur la
» mere, & ce dogme a été » validité du mariage. Et il ne
» ignoré dans toute l'Eglise, » vous serviroit de rien de dire
» jusqu'au tems de Launoy, de » que les empereurs païens ou
» de Dominis; & ce sera un » les princes hérétiques ne pou-
» dogme que Dieu aura révélé » voient user de ce pouvoir au
» à ces docteurs, ou qu'ils au- » désavantage de la Religion
» ront fabriqué. Quoi! si J. C. » Chrétienne ou de l'Eglise Ca-
» eût donné aux princes le pou- » tholique. Car si ce droit leur
» voir d'annuller les mariages; » appartenoit en effet, ils
» pouvoir qui à chaque instant » auroient pu s'en servir tou-
» pouvoit tourner à la destruc- » jours (*), si non licitement,
» tion de son Eglise; il s'ensui- » du moins validement; & la
» vroit qu'il a réuni dans son » défense seroit toujours tom-
» plan des principes contradic- » bée indirectement sur la vali-
» toires qui se détruisent mu- » dité du sacrement; de sorte
» tuellement : car, d'un côté, » que les Chrétiens, selon les
» il eût voulu que nulle force » principes même de leur reli-
» humaine ne pût faire cesser » gion, eussent été obligés d'o-
» son regne spirituel sur la ter- » béir & de préférer une stéri-
» re; & d'un côté, il eût per- » lité destructive à un manifeste
» mis que tous les souverains » concubinage ». On peut voir
» eussent le moyen de le ruiner d'autres réflexions également
» de fond en comble, dès qu'ils simples & justes dans le *Journal*
» l'auroient voulu. Il auroit ins- *hist. & litt.*, 15 février 1791,
» titué des sacremens dans son p. 250. III. Des *Lettres sur le*
» Eglise, comme des sources *Pécule des Religieux faits curés*
» inépuisables de ses graces, & *ou évêques*, 1698, in-12. IV. Une
» il auroit dépendu de la vo- édition des *Réglemens touchant*
» lonté d'un seul homme de les *les Réguliers*, donnée par ordre
» tarir tout d'un coup. Puis- du clergé de France, qui le gra-
» qu'il est donc impossible de tifia d'une pension de 600 livres.
» soupçonner même que la Sa- Ces réglemens parurent en 1665,
» gesse éternelle ait pu tomber in-4°., avec les notes du savant
» dans une absurdité si pal- Hallier. On les trouve aussi
» pable, il est évident, en sup- dans les *Mémoires du Clergé*, par
» posant, comme vous êtes le Merre, tome VIe. V. Quel-
» contraint de le faire, la per- ques *Ecrits* sur la comédie, sur

(*) Comme conservateurs de la Religion de l'empire, ils ne pouvoient manquer d'y recourir. Ils eussent d'ailleurs dit aux Chrétiens : " Vous „ n'avez pas d'obligation de vous marier, votre Religion vous invite „ même à un état plus élevé; eh bien! suivez ce conseil. L'empire est „ d'ailleurs assez peuplé, & les populateurs n'y manquent pas „. Dès-lors les Chrétiens finissoient.

la parure des femmes, &c. Gerbais fonda par ſon teſtament deux bourſes dans le college de Rheims, dont il étoit principal. *Voyez* TUDESCHI.

GERBEL, (Nicolas) *Gerbelius*, juriſconſulte, natif de Pforzheim, habile dans les langues & dans la juriſprudence, fut profeſſeur en droit à Strasbourg, où il mourut fort vieux en 1560. Le préſident de Thou l'appelle *virum optimum, & pariter doctrinâ ac morum ſuavitate excellentem.* Son principal ouvrage eſt une deſcription eſtimée de la Grece, ſous le titre de : *Iſagoge in Tabulam Græciæ Nicolai Sophiani*, imprimée à Bâle en 1550, in-fol. On a encore de lui : I. *Vita Joannis Cuſpiniani.* II. *De Anabaptiſtarum ortu & progreſſu*, &c. Ces écrits ſont curieux.

GERBERGE, fille de S. Guillaume, comte de Toulouſe, renonça de bonne heure au monde, pour mener une vie retirée à Châlons. Elle édifioit cette ville par ſes vertus, lorſque Lothaire, uſurpateur du trône impérial ſur ſon pere Louis-le-Débonnaire, eut la cruauté de la faire enfermer dans un tonneau comme une ſorciere & une empoiſonneuſe, & de la faire précipiter dans la Saône, où elle périt. C'étoit pour ſe venger de Gaucelme & du duc Bernard, freres de cette princeſſe, qui s'étoient oppoſés à ſes deſſeins ambitieux, & qui avoient favoriſé contre lui le parti de l'empereur ſon pere. Le P. Daniel prétend dans ſon *Hiſtoire de France*, que Gerberge avoit d'abord épouſé le comte Wala, & embraſſé enſuite la profeſſion monaſtique dans le tems que ce ſeigneur prit de ſon côté l'habit de religieux dans l'abbaye de Corbie.

GERBERON, (Gabriel) né à Saint-Calais dans le Maine en 1628, fut d'abord de l'Oratoire, & ſe fit enſuite Bénédictin dans la congrégation de S. Maur en 1649. Il y enſeigna la théologie durant quelques années. Il s'expliquoit avec ſi peu de ménagement en faveur de la doctrine de Janſenius, que Louis XIV voulut le faire arrêter dans l'abbaye de Corbie, en 1682; mais il échappa aux pourſuites de la maréchauſſée, & ſe ſauva en Hollande. Sa vivacité & ſon enthouſiaſme l'y ſuivirent. L'air de Hollande étant contraire à ſa ſanté, il paſſa dans les Pays-Bas. L'archevêque de Malines le fit ſaiſir en 1703, & le condamna comme partiſan des nouvelles erreurs ſur la grace. Le P. Gerberon fut enſuite enfermé par ordre du roi dans la citadelle d'Amiens, puis au château de Vincennes, ſans que ni les priſons, ni les châtimens puſſent modérer la chaleur de ſon zele, pour ce qu'il appelloit la bonne cauſe. L'on ne doutoit pas qu'il dût mourir dans l'oppoſition aux décrets de l'Egliſe, lorſqu'il revint à des ſentimens plus catholiques. Il demanda avec empreſſement de ſigner le formulaire, ce qu'il fit le 18 avril 1710, rétractant la doctrine de tous ſes livres, & témoignant beaucoup de douleur, de ſon attachement aux opinions condamnées. On le mit en liberté, & le 30 du même mois rendu à ſes freres, il ratifia de ſon plein gré dans l'abbaye de S. Germain-des-Prés, ce qu'il

avoit fait à Vincennes. Il étoit tems qu'il se reconnût. A une obstination de cinquante ans, enfin désavouée, il ne survécut pas dix mois entiers, étant mort le 25 janvier 1711, à l'âge de 82 ans; « non sans de cruels » remords, dit un historien, » sur-tout à cause du grand » nombre d'ames qu'il avoit » égarées; mais en même tems » avec une ferme confiance » dans les miséricordes du Sei- » gneur, & avec une vivacité » de repentir qui a pu en expier » le délai ». On a de lui plusieurs ouvrages sur les disputes du tems, ou sur ses querelles particulieres. Ceux qui ont échappé au naufrage de l'oubli, sont : I. Une *Histoire générale du Jansénisme*, 3 vol. in-12, Amsterdam, 1703, telle qu'on devoit l'attendre d'un apôtre de cette doctrine. Il a laissé sur le même sujet : *Annales Jansenianï*, qui n'ont pas été imprimées, & qui ne doivent pas l'être. L'auteur traita ses ennemis de *Molinistes outrés*, de *Disciples de Pélage*, de *Semi-Pélagiens*. II. Plusieurs *Livres de Piété*, écrits avec feu. III. Des éditions de *Marius Mercator*, Bruxelles, 1673, in-12; de *S. Anselme* & de *Baïus*, Paris, 1675 & 1621, in-folio. IV. Une *Apologie* latine *de Rupert, abbé de Deutz, au sujet de l'Eucharistie*, Paris, 1669, in-8°. V. Un *Traité historique sur la Grace*. VI. *Lettres à M. Bossuet, évêque de Meaux*. VII. La *Confiance chrétienne*. VIII. Le *Chrétien désabusé*. IX. La *Regle des Mœurs, contre les fausses Maximes de la Morale corrompue*, in-12. X. La *Défense de l'Eglise Romaine*. XI. L'*Histoire de la Robe sans couture de N. S. J. C., qui est révérée dans l'église des religieux Bénédictins d'Argenteuil*; ouvrage qui manque de critique, où l'auteur se fonde sur des titres qui sont eux-mêmes suspects; & qui, quand même ils seroient authentiques, ne prouveroient rien. XII. Les *Avis salutaires de la Ste. Vierge à ses Dévots indiscrets*. Ce livre, qui corrigeoit un excès par un autre, fut défendu à Rome en 1674, *donec corrigatur*, & ensuite absolument. Le P. Bourdaloue fit un sermon pour le réfuter (*De la dévotion envers la Ste. Vierge*, dans le 2e. tome des Mysteres). Le P. Gerberon avoit dans ses ouvrages, comme dans son caractere, une impétuosité qui faisoit de la peine à ses amis mêmes; mais en même tems quelque chose de plus franc & de plus droit que n'ont ordinairement les gens de parti; & c'est peut-être ce qui le détacha enfin de la faction à laquelle il avoit sacrifié ses talens & son repos, l'espace d'un demi-siecle.

GERBERT, (Martin) né à Horb dans la Forêt-Noire, en 1720, entra dans l'ordre de S. Benoît, où il se distingua par son vaste savoir & ses vertus. Devenu abbé du célebre monastere de S. Blaise, il ne relâcha rien de son application à l'étude, en même tems qu'il consacra une vie laborieuse & édifiante au bien de sa maison, de ses sujets & de l'Eglise catholique, dont les intérêts l'ont aussi vivement que constamment occupé, comme on le voit par la nature de ses ouvrages qui sont en grand nom-

bre, & dont voici les principaux. I. *Apparatus ad eruditionem theologicam*, Fribourg, 1754. II. *Theologia vetus & nova circa realem præsentiam Christi in Eucharistia*, Fribourg, 1753. III. *Principia theologiæ exegeticæ ; præmittuntur prolegomena theol. universæ.* S. Blaise, 1757. IV. *Principia theologiæ dogmaticæ juxta seriem temporum & traditionis ecclesiasticæ digesta*, 1758. V. *Principia theologiæ symbolicæ*, 1758. VI. *Principia theologiæ mysticæ ad renovationem interiorem & sanctificationem christiani hominis*, 1758. VII. *Principia theologiæ moralis juxta principia & legem evangelicam*, 1758. VIII. *Principia theologiæ canonicæ quoad exteriorem Ecclesiæ formam & gubernationem*, 1759. IX. *Principia theologiæ sacramentalis*, 1759. X. *Theologia liturgica*, 1759. XI. *Dissert. de recto & perverso usu theol. scholasticæ*, 1759. XII. *Dissert. de ratione exercitiorum scholasticorum, præcipuè disputationum, cùm inter Catholicos, tùm inter Hæreticos, in rebus fidei*, 1759. XIII. *Demonstratio veræ Religionis veræque Ecclesiæ*, 1760. XIV. *De legitimâ Ecclesiæ potestate circa sacra*, 1761. XV. *De communione potestatis ecclesiasticæ inter summos Ecclesiæ principes, Pontificem & episcopos*, 1761. XVI. *De veteri liturgia Alemannica.* XVII. *De cantu & musicâ sacrâ a prima Ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus.* XVIII. *De radiis Divinitatis in operibus naturæ, providentiæ & gratiæ*, 1762. XIX. *Iter Alemannicum; accedit Italicum & Gallicum*, 1765. XX. *De festorum dierum numero minuendo, celebritate amplianda*, 1765. XXI. *De eo quod est juris ecclesiastici & divini in Sacramentis*, 1767. XXII. *De peccato in Spiritum S. in hac & altera vita irremissibili*, 1767. Tous ces ouvrages respirent une érudition vaste & variée, sagement digérée & employée, une logique exacte, la plus pure orthodoxie, une grande piété, un zele brûlant. Son administration, ses voyages, sa conversation douce, intéressante, instructive, l'ont fait connoître & estimer autant que ses profondes études. La piété & l'humilité s'étoient admirablement unies chez lui avec la science & le plus rare mérite. Il a retracé dans un degré éminent les utiles travaux & les vertus qui distinguoient autrefois cet Ordre célebre, dont la réputation est si étrangement déchue. Rien ne peut exprimer la douleur qu'il ressentoit à la vue de cette décadence ; mais ce qui le touchoit plus vivement encore, c'est l'apostasie de tant de Religieux de différens Ordres qui dogmatisent aujourd'hui en Allemagne, soit dans les chaires, soit dans les livres ; qui, hérétiques enfroqués comme les Fra-Fulgentio & les Fra-Paolo, déchirent le sein de l'Eglise d'une maniere plus sûre que par une apostasie avouée. Le savant & pieux abbé en parle de la maniere la plus touchante dans son livre *De legitima Ecclesiæ potestate circa sacra ;* mais il espere en même tems que l'Eglise qui a triomphé de tant de persécuteurs, triomphera également de ces derniers, les plus odieux comme les plus dangereux de tous. *Quod de persecutionibus ethnicorum professa est*

antiquitas, id de insultibus Hæreticorum etiam verum fit, Ecclesiam indè novum florem, decorem & amplitudinem nanciſci. Id quod etiam ſperamus, dum jam dolentes cernimus IPSOS ECCLESIÆ FILIOS AD CONCUTIENDAM ECCLESIASTICAM AUCTORITATEM PRORUENTES, IMBIBITIS PROTESTANTIUM LATENTER PRINCIPIIS (De leg. Eccl. pot. l. 2. c. 3). Dans ſon *Hiſtoria Nigræ Sylvæ*, 3 vol. in-4°, il y a quelques préjugés contre les Jéſuites, que ſans doute le judicieux auteur a quittés plus tard, à la faveur de la lumiere répandue par les événemens. Peut-être ne s'eſt-il pas aſſez conſtamment défendu contre les embûches de ce ſiecle, dont ſa bonne-foi & ſa franchiſe ne prévoyoient pas toujours les ſuites, comme elles n'en devinoient pas les principes. Les nouveautés bruyantes lui faiſoient aſſez aiſément illuſion; & les voyageurs éclairés ſont tout ſurpris de voir le beau & vaſte monaſtere de S. Blaiſe affublé, d'une maniere tout-à-fait déſagréable à la vue, du frivole & dangereux empiriſme des conducteurs. En général, les Bénédictins en Allemagne n'ont pas été aſſez en garde contre les nouveautés de tout genre. Eſpérons que la criſe actuelle leur ouvrira les yeux. Du reſte, les Religieux de S. Blaiſe, à l'imitation de leur chef, ont toujours été zélés pour l'orthodoxie. C'eſt à l'un d'eux que nous devons le *Febronius abbreviatus*, où les erreurs de ce chef de ſecte ſont ſavamment & judicieuſement analyſées.

GERBILLON, (Jean-François) né en 1654 à Verdun ſur la Meuſe, Jéſuite en 1670, fut envoyé à la Chine en 1685, & arriva à Pekin en 1688. L'empereur le goûta tellement, que, trois mois après ſon arrivée, il eut ordre de ſuivre les ambaſſadeurs envoyés en Moſcovie, pour régler les limites de cet empire & de celui de la Chine. Le Jéſuite, aidé d'un de ſes confreres, applanit toutes les difficultés, & fut le médiateur d'une paix avantageuſe. L'empereur Chinois, pénétré de reconnoiſſance, le fit revêtir de ſes habits royaux, & le prit pour ſon maître de mathématiques & de philoſophie. Il lui permit de prêcher & de faire prêcher la Religion chrétienne dans ſes vaſtes états, & voulut l'avoir toujours auprès de lui dans ſes promenades, dans ſes voyages, & même dans ſes maladies. Le P. Gerbillon mourut à Pekin en 1707, ſupérieur-général de toutes les miſſions de la Chine. Il a compoſé des *Elémens de Géométrie*, tirés d'Euclide & d'Archimede; & une *Géométrie pratique & ſpéculative*. Ces deux ouvrages, écrits en chinois & en tartare, furent magnifiquement imprimés à Pekin. On trouve dans la *Deſcription de l'Empire de la Chine* du P. du Halde, des *Obſervations hiſtoriques ſur la grande Tartarie*, par le P. Gerbillon, ainſi que les *Relations* des voyages qu'il fit en ce pays. La relation de ſon *Voyage de Siam* n'a point été imprimée. On dit que c'eſt ſur cet ouvrage que l'abbé de Choiſi compoſa ſa Relation, en y ajoutant quelques ornemens, dont

les Mémoires du P. Gerbillon avoient beſoin. Le ſtyle n'étoit pas le principal mérite des écrits de ce Jéſuite. On peut voir des extraits de ſon manuſcrit ſur Siam, dans le tome *1er.* des *Mélanges hiſtoriques* de M. Michault.

GERHARD *ou* GERARD, (Ephraïm) juriſconſulte Allemand, né à Giersdorf, dans le duché de Brierg, en 1682, fut avocat de la cour & de la régence à Weimar. Il profeſſa enſuite le droit à Altorf, où il mourut en 1718, à 36 ans. On a de lui divers ouvrages de juriſprudence & de philoſophie. Le principal a pour titre : *Delineatio Philoſophiæ rationalis ;* on trouve à la fin une excellente diſſertation : *De præcipuis ſapientiæ impedimentis*, &c. Il y a un grand nombre de ſavans du nom de Gerhard ou Gerard. *Voyez* GERARD.

GERHARD, *voyez* TERENTIUS (Jean Gerhard).

GERING, (Ulric) Allemand, fut un des trois imprimeurs, que les docteurs de la maiſon de Sorbonne firent venir à Paris, vers 1469, pour y faire les premiers eſſais du bel art de l'imprimerie. Gering ayant amaſſé de grands biens, fit des fondations très-conſidérables aux colleges de Sorbonne & de Montaigu. Il mourut dans celui-ci en 1510. Les deux imprimeurs qui le ſuivirent en France, étoient Martin Crantz & Michel Fribuiger.

GERLAC, (PETRI de Deventer) chanoine de l'ordre de S. Auguſtin, dans le monaſtere de Windesheim, mourut en odeur de ſainteté, l'an 1411. Il a laiſſé en latin des *Soliloques*, in-12 ou in-24, qu'on a traduits en françois, in-12.

GERLACH, pieux hermite, dont on conſervoit le corps dans l'abbaye des dames Norbertines, qui porte ſon nom, à 2 lieues de Maëſtricht (Sous le regne de Joſeph II, cette maiſon a été détruite, & les dames tranſportées à Ruremonde). Dans ſa *Vie* imprimée en 1745, à Maëſtricht, chez Lekens, on rapporte des choſes étonnantes, dont quelques-unes font plutôt l'éloge de la piété que du diſcernement du ſiecle où ce Saint a vécu.

GERMAIN, (S.) fils du Patrice Juſtinien, fut dès ſa jeuneſſe un des principaux ornemens du clergé de Conſtantinople. Son mérite le fit élever ſur le ſiege épiſcopal de Cyzique. En 715 on l'élut patriarche de Conſtantinople ; il s'oppoſa avec zele à l'empereur Léon l'Iſaurien, iconoclaſte, qui le chaſſa du ſiege patriarchal. S. Germain mourut en 733, âgé de 95 ans, avec une grande réputation d'eſprit & de vertu. Les ouvrages qu'on lui attribue, ſont pour la plupart de GERMAIN NAUPLIUS, patriarche Grec de Conſtantinople, depuis 1227 juſqu'en 1239, qui écrivit à Grégoire IX, en 1232, pour la réunion des égliſes, tint des conférences avec les députés du pape à Nicée, aſſembla un concile à Nymphée en 1234, & montra enfin peu de ſincérité dans ſon procédé. Ses écrits ſe trouvent dans la *Bibliotheque des Peres*. Nous avons cependant de S. Germain trois *Lettres* ſur les affaires des Iconoclaſtes (*voyez*

D. Ceillier, tom. 18, p. 62). Il avoit fait une *Apologie de S. Grégoire de Nyſſe contre les Origénistes ;* Photius en admiroit l'élégance & la politeſſe.— Il ne faut pas confondre ces deux Germain avec un 3e. GERMAIN, auſſi patriarche de Conſtantinople en 1264, qui renonça à ſon ſiege, & fut député au concile de Lyon en 1274, par Michel Paléologue.

GERMAIN, (S.) né à Auxerre en 380, d'une famille illuſtre, fit ſes études à Rome, & brilla dans le barreau de cette ville. Devenu enſuite gouverneur de ſa patrie & commandant des troupes du pays, il ſe fit tellement aimer des peuples par ſon intégrité, qu'après la mort de S. Amateur, évêque d'Auxerre, le clergé, la nobleſſe & le peuple le demanderent d'une commune voix pour ſon ſucceſſeur. Auxerre goûta, ſous ſon nouveau paſteur, toutes les douceurs de la paix & de la concorde. Germain diſtribua tous ſes biens aux pauvres & à l'Egliſe. Le Pélagianiſme faiſoit alors des ravages en Angleterre. Les prélats des Gaules, aſſemblés en 429, envoyerent Germain avec Loup, évêque de Troyes, pour arrêter la force du poiſon. Ces médecins ſpirituels firent en peu de tems beaucoup de guériſons par l'éloquence de leurs exhorations, par la ſainteté de leur vie. S. Germain y fit une ſeconde miſſion en 446. Pluſieurs miracles éclatans opérerent la converſion de ce qui reſtoit de Pélagiens. Au retour de ce ſecond voyage, il paſſa en Italie, & mourut à Ravenne en 448. On a cru avoir trouvé en 1717, dans l'abbaye de ſaint Marien d'Auxerre, les reliques de S. Germain; mais les bons critiques en ont conteſté l'authenticité, quoique l'abbé le Bœuf l'ait ſoutenue. Sa *Vie* fut écrite par le prêtre Conſtance, auteur contemporain, à la priere de S. Patient, archevêque de Lyon: elle ſe trouve dans *Surius*.

GERMAIN, (S.) Succeſſeur d'Euſebe dans l'évêché de Paris, étoit né dans le territoire d'Autun, de parens nobles, vers 496. Childebert I le choiſit pour ſon archichapelain, titre qui répond à celui de grand-aumônier. Germain étoit un homme apoſtolique, tout brûlant de zele pour le ſalut des ames. C'eſt lui qui fonda le monaſtere de S. Germain-des-Prés. Il mourut en 576. Nous avons de cet évêque une excellente *Lettre* à Brunehaut, dans laquelle il exhorte cette reine, avec beaucoup de force, à empêcher le roi Sigebert de faire la guerre au roi Chilperic. Dom Bouillart, Bénédictin de S. Maur, a recueilli tout ce qu'on peut dire ſur ce digne paſteur, dans ſon *Hiſtoire de l'Abbaye de S. Germain*, publiée en 1724, in-fol. avec des figures relatives au ſujet.

GERMAIN, (D. Michel) Bénédictin de S. Maur, né à Péronne en 1645, mort à Paris en 1694, avoit fait profeſſion en 1663. Il aida le ſavant Mabillon, dans la compoſition des 7e. & 8e. ſiecles des *Actes Bénédictins*, & dans celle de la *Diplomatique :* il ſe chargea du Traité *ſur les Palais des Rois*, qui contient environ la 5e. partie du livre. On a encore de lui

l'*Hiſtoire de l'Abbaye de Notre-Dame de Soiſſons*, 1675, in-4°. L'auteur avoit un grand fonds d'eſprit, une imagination vive, & une mémoire heureuſe.

GERMAIN, (Pierre) orfevre du roi, né à Paris en 1647, mort en 1684, excella dans le deſſin & dans la gravure. Colbert le chargea de ciſeler des deſſins allégoriques ſur les planches d'or, qui devoient ſervir de couverture aux livres contenant les conquêtes du roi. Ce travail précieux fut admiré & dignement récompenſé. On a encore de cet illuſtre graveur, des Médailles & des Jetons, où il repréſenta les plus fameux événemens du regne célebre, ſous lequel il vivoit. Il mourut à la fleur de ſon âge; mais ſes talens ſe perpétuerent avec le plus grand éclat dans ſon fils aîné.

GERMAIN, (Thomas) fils du précédent, naquit à Paris en 1674. Il fit un ſéjour en Italie, où il ſe perfectionna dans le deſſin & dans l'orfévrerie. Le palais de Florence eſt enrichi de pluſieurs de ſes chef-d'œuvres. De retour en France, il travailla pour toutes les cours de l'Europe. Le roi fut ſi ſatisfait d'un *Soleil* donné à l'égliſe de Rheims, le jour de ſon ſacre, qu'il lui accorda un logement aux galeries du Louvre. Tous ſes ouvrages reſpirent le génie & le goût. Il mourut à Paris en 1748.

GERMAIN, (Robert, comte de Saint-) né à Lons-le-Saunier, en Franche-Comté, en 1708, d'une famille noble & très-ancienne, entra chez les Jéſuites, & les quitta enſuite pour s'attacher au parti des armes. Il ſervit avec diſtinction en Hongrie, dans la guerre de 1737 contre les Turcs, paſſa enſuite ſucceſſivement au ſervice de l'empereur Charles VII, de la France, du Danemark, où il fut à la tête des affaires militaires, revêtu de la dignité de feld-maréchal, & jouiſſant de la plus grande conſidération juſqu'en 1772, époque de la ſcene tragique qui enſanglanta la capitale du Danemarck par la mort des comtes Struenſée & Brandt. La maniere dont il ſe conduiſit dans cette affaire délicate, fait un honneur infini à la droiture de ſon caractere. Voyant l'impoſſibilité de diriger les choſes vers le dénouement qui lui ſembloit le plus conforme à la vérité & à la juſtice, il jugea qu'il étoit de ſon devoir, de demander ſa retraite. Il l'obtint ſans difficulté, & les cent mille écus, ſtipulés dans ſon traité, lui furent accordés; il ſe hâta de quitter Copenhague & de ſe retirer à Hambourg. Incertain ſur le lieu où il fixeroit ſa demeure, & ſur l'emploi qu'il feroit de ſon argent, il le confia au banquier le plus renommé de Hambourg, qui devoit lui en payer l'intérêt. Quelque tems après, la ſituation de ce banquier ſe dérangea; il fit banqueroute, & toute la fortune du comte de Saint-Germain s'y trouva tellement compromiſe, qu'il n'a jamais pu en rien recouvrer. Il étoit déjà parti de Hambourg pour Bordeaux; après y avoir ſéjourné quelque tems, il avoit enfin fixé ſon domicile à Lauterbach en Haute-Alſace, où il vivoit depuis quelque tems dans la ſolitude & en vrai phi-

loſophe, ſans ambition, & eſpérant de terminer ainſi ſa carriere dans le repos; lorſqu'en 1775, Louis XVI jeta les yeux ſur lui pour remplacer M. du Muy dans le miniſtere de la guerre. Le réſultat général du miniſtere, court, gêné ſans ceſſe, toujours contrarié du comte de Saint-Germain, eſt le tableau d'une ſuite d'opérations utiles. Leur ſort, comme celui de tout ce qui eſt au pouvoir des hommes, a dépendu des circonſtances: mais la poſtérité ne pourra refuſer à leur auteur, les éloges que méritent une fermeté, rare dans ſa place, un déſintéreſſement plus rare encore, & le courage avec lequel il l'a quittée, quand il a vu ſa bonne volonté, juſques-là ſouvent inefficace, devenue abſolument inutile. Le comte de Saint-Germain étoit à peine rendu à lui-même, qu'il mourut à Paris le 15 janvier 1778. Il ne faut pas juger ſon mérite & ſes qualités ſur ce qu'en dit l'auteur des *Commentaires des Mémoires de M. le Comte de Saint-Germain*, Londres, 1780; ouvrage de paſſion & d'un reſſentiment auſſi lâche que peu mérité de la part de M. de Saint-Germain; ni par ce qu'a écrit de lui M. de Saint-Auban (*voyez* le *Journal hiſtorique & littéraire de Luxembourg*, 15 juin 1780). Le ſeul reproche fondé qu'on puiſſe faire à cet homme célebre, & dont plus d'une fois il eſt convenu lui-même, c'eſt de n'avoir point aſſez approfondi le caractere des perſonnes qui l'approchoient, & d'avoir rencontré des écueils, qu'une triſte expérience & la connoiſſance déſeſpérante de la méchanceté humaine a bien moins de peine à éviter, que la franche & confiante droiture, qui ſe perſuade aiſément l'impoſſibilité d'une choſe dont elle ne ſent pas la poſſibilité en elle-même. Les *Mémoires* que nous avons ſous ſon nom, Amſterdam, 1779, 1 vol. in-8°, ſont effectivement de lui pour le fond; mais ils ont été altérés par une main infidelle, & dirigés par des principes tout oppoſés à ceux de M. de Saint-Germain.

GERMANICUS, (Céſar) fils de Druſus & de la vertueuſe Antonia, niece d'Auguſte, hérita du caractere & des vertus de ſa mere. Tibere, ſon oncle paternel, l'adopta. Il exerça enſuite la queſture, & fut élevé au conſulat l'an 12 de J. C. Auguſte étant mort 2 ans après, pendant que Germanicus commandoit en Allemagne, il refuſa l'empire que les ſoldats lui offroient, & ramena les rebelles à la paix & à la tranquillité. Il battit enſuite les Allemands, défit Arminius, & reprit ſur les Marſes une aigle Romaine qu'ils gardoient depuis la défaite de Varus. Rappellé à Rome, il y triompha, & fut déclaré empereur d'Orient. Tibere qui l'avoit honoré de ce titre, l'envoya en Orient pour y appaiſer les troubles. Germanicus vainquit le roi d'Arménie, le détrôna, & donna la couronne à un autre. Tibere, jaloux de ſes ſuccès, le fit empoiſonner à Daphné, auprès d'Antioche, par Piſon, l'an 29 de J. C., à 34 ans. Les peuples & les rois verſerent des larmes à ſa mort. Le monſtre qui l'avoit ordonnée, fut le ſeul qui l'apprit avec

joie ; il voulut en vain arrêter les pleurs & les gémiſſemens des Romains. Germanicus, doux dans la ſociété, fidele dans l'amitié, prudent & brave à la tête des armées, s'étoit gagné tous les cœurs. Les qualités de ſon eſprit répondoient à celles de ſon ame. Au milieu du tumulte des armes & de la guerre, il cultiva la littérature & l'éloquence. Il avoit compoſé des *Comédies* grecques, une *Traduction d'Aratus* en vers latins, & des *Epigrammes ;* le tems en a épargné quelques-unes, imprimées à Cobourg, 1715 & 1716, in-8°, & dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. Il y en a d'ingénieuſes, il y en a de foibles ; mais on ne s'attend pas qu'un grand capitaine, chargé des armées d'un empereur, verſifie comme un poëte de profeſſion. Germanicus avoit épouſé Agrippine, dont il eut 9 enfans, parmi leſquels on compte Caligula, qui déshonora le nom de ſon illuſtre pere.

GERMOIN, (Anaſtaſe) archevêque de Tarentaiſe, & ſavant juriſconſulte, a écrit un traité *De Juriſdictione Eccleſiaſtica*, in-fol. Le duc de Savoie l'envoya ambaſſadeur en Eſpagne, où il mourut en 1627.

GERMON, (Barthélemi) Jéſuite, né à Orléans en 1663, mort dans cette ville en 1718, fut aux priſes pendant quelque tems avec deux célebres Bénédictins de S. Maur, Dom Mabillon & Dom Couſtant. La *Diplomatique* du premier lui avoit déplu ; il prétendit y trouver pluſieurs diplomes faux & publia quelques *Diſſertations* latines à ce ſujet, 1703, 1706, 1707, en 3 vol. in-12, écrites avec pureté & élégance. Pluſieurs littérateurs prirent parti pour lui ; d'autres ſe déclarerent pour le Bénédictin. L'abbé Raguet, dans ſon *Hiſtoire de la Diplomatique de D. Mabillon*, après avoir ſaiſi ſtudieuſement le vrai état des controverſes, ſe décide pour le Jéſuite. Le P. Germon s'engagea auſſi dans les conteſtations concernant les 101 propoſitions de Queſnel ; il fit, dit-on, 2 vol. in-4° ſur ces propoſitions, ſous le titre de *Traité Théologique* que le cardinal de Biſſy, un des plus zélés adverſaires de l'Oratorien, adopta & publia ſous ſon nom (*voyez* THIARD Henri). Nous avons encore de lui : *Lettres & Queſtions ſur l'Hiſtoire des Congrégations* de Auxiliis *du P. Serry*, *Dominicain.*

GERONCE, général des troupes du tyran Conſtantin, dans le 4e. ſiecle, ſe brouilla avec cet uſurpateur, & réſolut de le dépouiller de la pourpre impériale, pour en revêtir Maxime, une de ſes créatures. Il aſſiégea dans Vienne Conſtantin ; mais l'armée de l'empereur Honorius l'obligea de s'enfuir en Eſpagne. Ses ſoldats, pleins de mépris pour lui, réſolurent de s'en défaire. Il fut attaqué dans ſa propre maiſon en 411. Voyant qu'il lui étoit impoſſible de ſe défendre, il ôta la vie à un de ſes amis, à ſa femme, & ſe la ravit à lui-même par un coup d'épée qu'il ſe plongea dans le cœur.

GERONDIO DE LA CAMBASAS, *voyez* IOLA.

GERSEN, GESEN *ou* GESSEN, (Jean) noms donnés à

un abbé de Verceil, dont l'existence est un problême parmi les savans. Quelques Bénédictins dans le siecle passé & dans celui-ci, M. l'abbé Valart, ont essayé de le faire passer pour auteur du livre de l'*Imitation de J. C.*, que l'opinion aussi générale que solidement établie, attribue à Thomas à Kempis. M. Valart, dans une Dissertation, mise à la tête d'une édition très-infidelle de cet ouvrage, imprimé chez Barbou, in-12, en 1758, croit prouver, 1°, que l'Imitation de J. C. est plus ancienne que Thomas à Kempis; 2°, qu'elle étoit connue avant l'an 1330; 3°, que Jean Gerſen en est l'auteur, puisqu'on voit son nom jusqu'à 5 fois dans un manuscrit ancien, & qu'on le retrouve dans d'autres manuscrits. Toutes ces prétentions ont été réfutées par l'abbé Ghesquiere, célebre Bollandiste, par Eusebe Amort, & depuis par l'abbé Desbillons, dans une excellente Dissertation, publiée à Manheim en 1780, à la tête d'une nouvelle édition de cet ouvrage précieux, où toutes les altérations faites dans l'édition de M. Valart sont corrigées, & l'ouvrage rendu à son premier état sur la foi des plus anciens exemplaires. *Voyez* KEMPIS, AMORT, CHARLIER, NAUDÉ.

GERSON, *voyez* CHARLIER.

GERTRUDE, (Sainte) née à Landen en Brabant, l'an 626, de Pepin, prince de Landen, maire du palais, & ministre des rois d'Austrasie; fut abbesse de Nivelle en 647, & mourut le 17 mars 659, à 33 ans. Sa *Vie* a été écrite par un auteur contemporain, témoin des principaux faits qu'il rapporte. *Voyez* les *Acta Sanctorum Belgii*, tom. 3, p. 146, 149. Nous l'avons aussi en italien, par Bonnucci, in-12; & en françois, par des Escœuvres, 1612, in-8°. — Il ne faut pas la confondre avec Ste. GERTRUDE d'Eisleben en Saxe, abbesse du monastere de Rodart, puis d'Elpédian, ordre de S. Benoît, qui mourut en 1292, après avoir édifié ses contemporains par ses vertus & ses écrits. Le livre de ses *Révélations* a été imprimé plusieurs fois. Ste. Gertrude y trace le vrai portrait de son ame. C'est le récit de ses communications avec Dieu, & des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de Ste. Thérese, est peut-être le plus propre à nourrir la piété dans les ames. On distingue les éditions données par Lanspergius, Chartreux, mort en 1539, & par le célebre Blosius, abbé de Liessies. Dom Canteleu en a donné une édition, Paris, 1662, in-8°, sous le titre de: *Insinuationes divinæ pietatis*, &c., & Dom Mege en a donné une autre, sous le titre de: *Sanctæ Gertrudis V. & Abbatissæ ord. S. Benedicti Insinuationum divinæ pietatis exercitia*, Paris, 1664, in-12. On a encore de ce dernier une traduction françoise de la *Vie* & des *révélations de Ste. Gertrude*, Paris, 1671, in-8°. — Quant à Ste. GERTRUDE qui est honorée d'un culte particulier en Franconie, il est probable que c'est la même que celle de Nivelle.

GERVAIS & PROTAIS, (Saints) souffrirent la mort

sous Néron, ou au plus tard, sous Domitien. On lit dans S. Ambroise, qu'ils s'étoient longtems préparés à la victoire qu'ils remporterent, par les exercices de la piété, & par la constance avec laquelle ils résisterent à la corruption du siecle. Le même Pere ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de J. C., & les appelle les premiers martyrs de Milan. Le lieu où étoient leurs reliques, fut révélé à S. Ambroise par une vision qu'il eut en songe. D'autres disent que les Saints eux-mêmes lui apparurent, & lui firent connoître l'endroit qui renfermoit leurs corps. Ambroise fit creuser la terre dans l'endroit indiqué. On y trouva deux corps, le fond du tombeau couvert de sang, & toutes les marques qui pouvoient constater la vérité de ces reliques. Elles furent transportées avec beaucoup de pompe dans la basilique de Fauste, dite aujourd'hui de St. Vital & de St. Agricole, & de là dans la basilique Ambrosienne. Il se fit plusieurs miracles à la levée de leurs corps & à leur translation. Les Ariens de Milan firent tous leurs efforts, pour nier la vérité des miracles opérés par l'interceſſion de ces Saints; « mais ils montroient » par-là, dit S. Ambroise, qu'ils » n'avoient pas la même foi » qu'eux. Autrement, continue-t-il, pourquoi auroient-» ils cherché à détruire des » miracles aussi évidens? Cette » foi est confirmée par nos » ancêtres; les démons eux-» mêmes sont forcés de rendre » témoignage à une doctrine » que nient les hérétiques ». S. Paulin de Nole & S. Augustin rapportent que la découverte de ces reliques, faite en 386, mit fin à la persécution suscitée par les Ariens contre S. Ambroise. Effectivement le saint évêque les réduisit au silence, en confondant dans son second Discours, les impostures par lesquelles ils tâchoient d'offusquer l'éclat de ces miracles. Cependant, à la honte de l'esprit humain, Midleton a renouvellé les contes des Ariens. Mais le protestant Cave n'a pu s'empêcher de regarder ces miracles comme incontestables. « La vérité de ces pro-» diges, dit-il, est suffisam-» ment prouvée par les té-» moignages de S. Ambroise, » de S. Augustin & de S. Paulin, » qui étoient tous sur les lieux. » Ils s'opérerent à la face de » toute la ville, & ils furent » deux fois la matiere des ser-» mons de S. Ambroise. Je ne » doute point que Dieu ne les » ait faits pour confondre l'im-» piété arienne, & pour pren-» dre hautement la défense de » la doctrine catholique, qui » éprouvoit tant de contra-» dictions, & qui étoit si vio-» lemment persécutée ». *Voy.* GAMALIEL.

GERVAIS DE TILBURY, ainsi nommé d'un bourg d'Angleterre sur la Tamise, étoit neveu de Henri II, roi d'Angleterre. Il eut un grand crédit auprès de l'empereur Othon IV, auquel il dédia une *Description du Monde*, & une *Chronique*. Gervais de Tilbury composa encore l'*Histoire d'Angleterre*, celle *de la Terre-Sainte*, & d'autres ouvrages peu estimés, & qui manquent de critique & d'exactitude.

GERVAIS-

GERVAIS-CHRÉTIEN, *voyez* CHRÉTIEN (Gervais).

GERVAIS, (Charles-Hubert) intendant de la musique du duc d'Orléans, régent du royaume, & ensuite maître de la musique de la chapelle du roi, mourut à Paris en 1744, à 72 ans. On a de lui : I. Un livre de *Cantates* estimées. II. Trois Opéra : *Méduse*, *Hypermnestre*, & les *Amours de Protée*. III. Plusieurs *Motets*.

GERVAISE, (Nicolas) Parisien, fils d'un médecin, s'embarqua fort jeune pour le royaume de Siam, avec quelques missionnaires de la congrégation de St. Vincent de Paule. Le jeune-homme ne fut point spectateur oisif dans ses voyages ; il s'instruisit par lui-même, ou par les livres du pays, de tout ce qui concernoit les mœurs & les productions des contrées qu'il parcourut. De retour en France, après 4 ans de séjour à Siam, il devint curé de Vannes en Bretagne, puis prévôt de l'église de saint Martin de Tours. Il alla ensuite à Rome, & y fut sacré évêque d'Horren. Il s'embarqua pour exercer son zele dans le lieu de sa mission ; il fut massacré par les Caraïbes en 1729, avec ses compagnons. Le public lui est redevable de plusieurs ouvrages : I. *Histoire naturelle & politique du Royaume de Siam*, in-12. II. *Description historique du Royaume de Macaçar*, in-12. C'est comme une suite du précédent. Quoique l'on sente bien que l'un & l'autre sont la production d'un jeune écrivain, on ne laisse pas d'y trouver des choses curieuses sur les mœurs, les habitans, les loix, les coutumes, la religion, les révolutions des pays qu'il décrit. L'abbé Gervaise étoit revenu en France avec deux fils du roi de Macaçar. III. *Vie de S. Martin, évêque de Tours*, Tours, 1699, 1 vol. in-4°, pleine de recherches édifiantes & instructives : Dom Badier l'a jugée avec trop de sévérité & d'aigreur. IV. *Histoire de Boëce, sénateur Romain, avec l'Analyse de tous ses Ouvrages*, in-12, en 1715 : bon livre, dirigé par une critique solide & judicieuse.

GERVAISE, (Dom Armand-François) frere du précédent, d'abord Carme-Déchaussé, ensuite religieux de la Trappe ; plut tellement à l'abbé de Rancé, par ses lumieres & par son zele, qu'il le fit nommer abbé de son monastere en 1696. Dom Gervaise, impétueux, bouillant, bizarre, inquiet, singulier, n'étoit point fait pour être à la tête d'une maison qui demandoit un homme de paix. Il voulut faire des changemens au-dedans & au-dehors de l'abbaye. Il affecta de ne point consulter l'abbé de Rancé, à qui il devoit son élévation, & de ne point suivre sa façon de gouverner. Le pieux réformateur, voyant son ouvrage prêt à être changé ou détruit, engagea adroitement le nouvel abbé à donner sa démission. C'est sans doute ce qui a fait dire à un écrivain, qui souvent bouleverse les événemens pour placer un bon mot, qu'*après avoir fondé & gouverné son institut, il se démit de sa place & voulut la reprendre.* Dom Gervaise, dépouillé de son abbaye, sortit de la Trappe, erra quelque

tems de ſolitude en ſolitude. Il conſervoit par-tout la maniere de vivre de la Trappe. Mais ayant publié ſon premier volume de l'*Hiſtoire générale de Cîteaux*, in-4°., les Bernardins, qui étoient vivement attaqués dans cet ouvrage, obtinrent des ordres de la cour contre lui. Il fut arrêté à Paris en ſortant du Luxembourg, puis conduit & renfermé à l'abbaye de Notre-Dame de Reclus, dans le dioceſe de Troyes. Il y mourut en 1751, âgé de 91 ans, regardé comme un de ces hommes qui, malgré pluſieurs bonnes qualités, ſont toujours haïs, parce qu'ils mêlent à la vertu, l'aigreur & l'amertume de leur caractere. On a de lui : I. Les *Vies de S. Cyprien*, in-4°.; *de S. Irénée*, 2 vol. in-12; *de S. Paul*, 3 vol. in-12; *de S. Paulin*, in-4°.; *de Rufin*, 2 vol. in-12; *de S. Epiphane*, in-4°. Les matériaux ont été pris dans les *Mémoires* de Tillemont, mais le ſtyle eſt de l'auteur. De l'imagination, de la chaleur, de la facilité; mais peu de juſteſſe, beaucoup de négligences & d'idées ſingulieres : voilà ſon caractere. II. La *Vie d'Abailard & d'Héloïſe*, 2 vol. in-12. III. Les *Lettres d'Abailard & d'Héloïſe*, traduites en françois d'une maniere fort libre. IV. *Hiſtoire de l'Abbé Suger*, 1721, 3 vol. in-12, curieuſe, mais inexacte. V. *Hiſtoire de l'Abbé Joachim, ſurnommé le Prophete, religieux de l'ordre de Cîteaux... où l'on voit l'accompliſſement de ſes prophéties ſur les Papes, ſur les Empereurs, ſur les Rois, ſur les Etats, & ſur tous les ordres religieux*; 1745, 2 vol. in-12 (*voyez* JOACHIM). VI. *Hiſtoire générale de la Réforme de l'ordre de Cîteaux en France*, in-4°. Le 1*er.* volume de cet ouvrage peu commun, contre lequel les Bernardins porterent des plaintes, n'a pas été ſuivi du ſecond. VII. *Jugement critique, mais équitable, des Vies de feu M. l'Abbé de Rancé, réformateur de l'Abbaye de la Trappe, écrites par les ſieurs Maupeou & Marſollier*, in-12, 1744, Troyes, ſous le titre de Londres. L'auteur y releve pluſieurs fautes, que ces deux écrivains ont commiſes contre la vérité de l'hiſtoire. Il ſe juſtifie ſur pluſieurs imputations, d'une maniere qui peut paroître ſatisfaiſante. Il faut lire cet écrit, quand on veut bien connoître le réformateur de la Trappe, un peu flatté par ſes hiſtoriens; mais il ne faut pas non plus s'en rapporter entiérement à l'eſprit aigri & un peu romaneſque de Dom Gervaiſe. On peut voir auſſi la longue *Apologie* qu'il publia au ſortir de la Trappe. VIII. Quelques autres ouvrages imprimés & manuſcrits.

GERY, (André-Guillaume de) né à Rheims le 17 février 1727, entra dans la congrégation de Ste. Genevieve en 1742, enſeigna la philoſophie & la théologie dans ſon ordre, & s'appliqua en même tems à annoncer la parole de Dieu; ce qu'il fit avec un ſuccès marqué dans la capitale de la France. Il devint ſucceſſivement curé de S. Léger à Soiſſons, & de S. Irénée à Lyon, & fut peut-être un peu trop lié avec M. de Fitzjames à Soiſſons, & avec M. de Montazet à Lyon, pré-

lats regardés comme peu soumis aux décrets de l'Eglise. De grade en grade, Gery parvint à être élu supérieur général de son ordre en 1778, & il mourut d'une attaque d'apoplexie le 7 octobre 1786. Nous avons de lui des *Sermons*, des *Prônes*, & quelques *Panégyriques*. Ce recueil est en 6 vol. in-12, Paris, 1788.

GERYON, roi des trois isles de Minorque, Majorque & Ivica (anciennement les isles Baléares & Ebuse) avoit trois têtes avec une seule ame. Horace l'appelle *Ter amplum Geryonem*. Il fut tué par Hercule, parce qu'il nourrissoit des bœufs avec de la chair humaine. Un chien à trois têtes & un dragon à sept, gardoient ces bœufs : Hercule tua aussi ces monstres.

GESLEN *ou* GHELEN, (Sigismond de) *Gelenius*, né à Prague, fut correcteur de l'imprimerie de Froben, emploi qui alors supposoit du mérite & du talent, & mourut en 1554, après avoir traduit du grec en latin, *Josephe*, *S. Justin*, *Denis d'Halicarnasse*, *Philon*, *Appien*, & d'autres auteurs.

GESLER, d'autres disent GRISLER, gouverneur de la Suisse, ou du moins du canton d'Uri, pour l'empereur Albert, provoqua, dit-on, par ses vexations & ses cruautés le soulevement de ces peuples : mais les critiques ne sont pas d'accord sur toutes les particularités qu'on en raconte. *Voyez* TELL.

GESNER, (Conrad) surnommé *le Pline d'Allemagne*, né à Zurich en 1516, mort en 1565, à 49 ans, professa la médecine & la philosophie avec beaucoup de réputation. Après avoir employé toute sa vie à la culture des lettres, il voulut mourir au milieu d'elles. Attaqué de la peste, & se sentant près de son dernier moment, il se fit porter dans son cabinet, où il expira. La botanique & l'histoire naturelle l'occuperent toute sa vie. Beze dit « qu'il » avoit lui seul toute la science » qui avoit été partagée entre » Pline & Varron ». Sa probité & son humanité le firent autant estimer que son savoir. L'empereur Ferdinand I, qui considéroit Gesner, donna à sa famille des armoiries, qui marquoient les matieres qu'il avoit approfondies. C'étoit un écu écartelé. Dans le premier quartier on voyoit une Aigle aux ailes déployées ; dans le 2*e.* un Lion armé ; dans le 3*e.*, un Dauphin couronné ; dans le 4*e.*, un Basilic entortillé. On a de lui : I. Une *Bibliotheque universelle*, publiée à Zurich, en 1545, in-fol. C'est une espece de Dictionnaire d'auteurs & de livres, dont on donna un *Abrégé* en 1583, in-fol., plus estimé que l'ouvrage même. II. *Historia Animalium*, Zurich, 1551, 4 vol. in-fol. Cette compilation offre de grandes recherches ; mais elle n'est pas toujours exacte. III. Un *Lexicon Grec & Latin*, 1560, in-folio. Gesner possédoit bien ces deux langues ; mais comme il écrivoit pour avoir du pain, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans sa Bibliotheque, ses ouvrages ne sont pas exempts de fautes. IV. *Opera Botanica*, Nuremberg, in-fol., 1754. C'est à Gesner que nous devons l'idée d'établir les genres des plantes, par rapport à

leurs fleurs, à leurs semences, & à leurs fruits. On doit regarder comme une perte considérable, celle du *Grand Herbier* qu'il avoit entrepris, & dont il parle souvent dans ses différens écrits sur la botanique.

GESNER *ou* GESSNER, (Salomon) né à Zurich en Suisse, s'est fait une réputation très-distinguée parmi les poëtes Allemands, & a mérité une place parmi le petit nombre des écrivains modernes, qui, dans leur genre, ont paru balancer le mérite des anciens. On ne peut au moins lui refuser le mérite d'avoir étendu les limites, dans lesquelles s'étoit renfermée jusqu'ici la Pastorale, en lui donnant un intérêt tout-à-la-fois plus moral, en joignant aux peintures les plus naïves de la simple nature, des situations plus touchantes & plus variées, avec un caractere de mœurs plus pur & plus idéal. Il faut convenir toutefois que ce genre par lui-même n'est pas favorable aux mœurs; la tendresse en fait le ressort & le but; & en général ces sortes de lectures ne peuvent qu'énerver les cœurs des jeunes lecteurs, réprimer l'énergie de leur ame dans son premier essor, & étouffer les grands sentimens dans leur naissance. Son Poëme: *La Mort d'Abel*, qui renferme de grandes beautés, est le titre le plus solide de sa gloire. Il est mort à Zurich, d'une attaque d'apoplexie, le 2 mars 1788, âgé de 62 ans. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Reutlingen, 1775, 3 vol. in-12; elles font partie d'une grande collection de poëtes Allemands.

GESSÉE, (Jean de la) né en Gascogne en 1551, & secrétaire du duc d'Alençon, a laissé des *Poésies latines & françoises*, assez ignorées. Le recueil des premieres parut à Anvers en 1580, in-8°; & celui des secondes, en 1583, in-8°.

GESTEL, (Corneille Van) né à Malines en 1658, fut curé aux environs de Gand, puis chanoine de Malines, où il mourut le 19 janvier 1748. Nous avons de lui *Historia sacra & profana Archiepiscopatûs Mechlinienſis*, avec fig. La Haye, 1725, 2 vol. in-fol. Cette Histoire estimable par le grand nombre de faits qu'elle renferme, par l'étendue des recherches, & par l'ordre qui y regne, ne l'est guere du côté du style.

GESVRES, *voy.* POTIER.

GETA, (*Septimius*) fils de l'empereur Sévere & frere de Caracalla, eut l'humeur féroce dans son enfance; mais lorsque l'âge eut développé son caractere, il parut doux, tendre, compatissant, sensible à l'amitié. Un jour que Sévere vouloit faire périr tous les partisans de Niger & d'Albin, & que Caracalla lui conseilloit d'immoler leurs enfans avec eux, Geta dit: « Ne faisons point cela; » trop de personnes seroient » fâchées de la victoire que » nous venons de remporter » sur les rebelles ». Caracalla ne pouvoit le souffrir. Sa jalousie éclata après la mort de Sévere, lorsque Geta partagea l'empire avec lui. Après avoir inutilement essayé de s'en défaire par le poison, il le poignarda entre les bras de Julie, leur mere commune, qui voulant parer les coups, fut blessée

à une main l'an 212 de J. C. Geta n'avoit pas encore 23 ans; ſa modération promettoit au peuple Romain des jours heureux & tranquilles. Ceux qui étudient l'hiſtoire en vrais philoſophes, remarquent que lorſque les crimes des nations ſont venus à maturité, & que le tems de la punition des empires eſt arrivé, les bons princes périſſent de maniere ou d'autre, & les monſtres ſeuls vivent & regnent.

GEUNS, (Pierre) né en 1706 à Maëſeyck, petite ville du pays de Liege, ſe rendit jeune à Paris, où il apprit l'orfévrerie ſous de grands maîtres, & ſe fit remarquer par l'exactitude de ſa gravure ſur l'argent & le cuivre. De retour dans ſa patrie vers 1731, il s'adonna entiérement à ſon goût pour les ſciences pratiques & les arts. La géométrie, l'électricité, l'optique, l'art du tour, mais ſur-tout les aimans artificiels, faiſoient alternativement l'objet de ſes recherches. Les perſonnes les plus diſtinguées s'empreſſerent de voir ſon laboratoire. Il étoit en relation avec les ſavans de Paris & de Hollande; mais trop d'application lui cauſa un épuiſement, & il mourut le 6 février 1776. Entre un grand nombre d'obſervations faites ſur les objets de ſes études favorites, il n'a fait imprimer qu'un *Mémoire ſur la Conſtruction des Aimans artificiels*, &c, Venlo, 1768, in-12. Ce petit livre, écrit en ſtyle aſſez dur & négligé, contient des choſes neuves & curieuſes. Ses pieces d'argenterie & de gravure, ſes inſtrumens de phyſique & d'optique, ſes tabatieres, médailles, pyramides d'ivoire, &c., faites au tour, mais ſur-tout ſes aimans artificiels qui ſont d'une force ſurprenante, ſont encore très-recherchés des connoiſſeurs.

GEYSSOLM, (Guillaume) de l'illuſtre famille des barons de Cromnes en Ecoſſe, fut évêque de Dumblane dans le même royaume. Les hérétiques l'ayant chaſſé de ſon ſiege, Marie Stuard & Henri ſon époux l'envoyerent, en qualité d'ambaſſadeur, auprès de Pie V & de ſes ſucceſſeurs, pour les aſſurer de leur attachement à la foi catholique. Le ſaint pontife, touché de l'état déplorable où les fureurs des hérétiques avoient réduit cette reine infortunée, lui envoya des nonces pour la conſoler, & de l'argent pour la ſecourir. Geyſſolm ſe fit eſtimer de Pie V & de S. Charles, qui lui donna le vicariat de l'archiprêtré de Ste Marie-Majeure. L'évêque de Dumblane fut pourvu quelque tems après de l'évêché de Vaiſon en Provence, ſuffragant d'Avignon, qu'il défendit contre les Calviniſtes du Dauphiné. Sixte V connoiſſant les grandes qualités de Geyſſolm, & le cas qu'en faiſoit Jacques VI, roi d'Ecoſſe, l'envoya nonce auprès de lui. Geyſſolm, de retour à peine dans ſon dioceſe, le quitta pour ſe renfermer, à l'âge de 30 ans, dans la grande Chartreuſe, où il fit profeſſion. Son mérite le fit nommer prieur de Notre-Dame des Anges à Rome. Peu après il fut fait procureur-général de ſon ordre. Ce ſaint homme mourut dans cet emploi le 26 ſeptembre 1593.

GEYSSSOLM, (Guillaume)

neveu du précédent, lui succéda l'an 1584, dans le siege de Vaison. Il eut les vertus de son oncle. Comme lui, il fut envoyé à Jacques VI, en qualité de nonce. Il ne négligea rien pour rétablir la Religion Catholique dans sa patrie; & ne pouvant réussir, il revint dans son évêché. On lui donna le gouvernement du Comtat-Venaissin, après la mort de l'évêque de Carpentras. Il mourut le 13 décembre 1629. L'aïeule maternelle de ce prélat étoit sœur de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il est auteur d'un livre solidement écrit, mais peu connu aujourd'hui, intitulé : *Examen de la Foi Calviniste.*

GHÉERAERDS, (Marc) peintre & graveur Flamand du seizieme siecle, s'établit à Bruges, & excella dans les payfages. Vers 1566 il se retira en Angleterre, où il mourut. On a de lui : I. Un *Plan de la Ville de Bruges*, qu'il dessina & grava dans la derniere perfection. II. Les *Fables véridiques, ou la vérité enseignée par des animaux*, Bruges, 1567, in-4°., en flamand. Ce sont les Fables d'Esope, ornées d'estampes estimées des connoisseurs; elles ont été copiées par Venceslas Hollar. III. L'*Art de l'Enluminure*, Amsterdam, 1705, in-12.

GHEIN, (Jacques) graveur Hollandois. Son burin est extrêmement net & pur, mais un peu sec. On a de lui le *Maniement des Armes*, 1607, in-fol.

GHÉNART, (Antoine) né à Visé, dans la principauté de Liege, vers l'an 1522, fut chanoine de l'Eglise de Liege, vice-doyen, inquisiteur de la foi & professeur en théologie. Il assista au concile de Trente avec Guillaume de Poitiers, prévôt de la même Eglise, & mourut le 1 mars 1595, fort regretté, sur-tout des pauvres dont il avoit été le pere. Ghénart a eu la plus grande part à l'édition du *Maître des Sentences*, faite à Louvain, 1546, in-4°. On a encore de lui : *Manipulus curatorum a Guidone de Monte Rocherii; adjunctus est ritus celebrandi SS. Missæ officium juxta morem Diœcesis Leodiensis. Item, Hildeberti, Cenomanensis Episcopi, poëma de officio missæ;* Anvers, 1570, in-12.

GHILINI, (Jerôme) né à Monza, dans le Milanez, en 1589, se maria fort jeune, & partagea son tems entre les soins de sa maison & la littérature. Devenu veuf, il reçut l'ordre de prêtrise & le bonnet de docteur en droit canon. Il mourut à Alexandrie de la Paille, vers l'an 1670, membre de l'académie des *Incogniti* de Venise, & protonotaire apostolique. On lui doit plusieurs ouvrages en vers & en prose. Les plus connus des savans, sont : I. *Annali di Alessandria*, Milan, 1666, in-fol. II. *Theatro di Uomini letterati*, en 2 vol. in-4°., Venise, 1647 : livre curieux, mais qui manque d'exactitude.

GHILINI, (Camille) *voyez* FREGOSE (Baptiste).

GIACOMELLI, (Michel-Ange) secrétaire des brefs aux princes sous le pape Clément XIII, chanoine du Vatican, & archevêque *in partibus* de Chalcédoine, naquit en 1695, & mourut en 1774 d'un débordement de bile. Il fut d'abord

bibliothécaire du cardinal Fabroni, & enſuite du cardinal Colligola. Il avoit tout ce qu'il falloit pour ces places : une vaſte littérature & la connoiſſance des langues. Divers écrits en faveur du Saint-Siege lui mériterent les bienfaits des pontifes Romains. Il perdit cependant ſous Clément XIV la place de ſecrétaire des brefs, peut-être parce qu'il avoit montré des ſentimens trop favorables à une ſociété menacée d'une ruine prochaine. Il s'étoit acquitté de cet emploi à la grande ſatisfaction des amateurs d'une belle & pure latinité ; ſon ſtyle étoit plein de dignité & d'onction. On a de lui divers ouvrages : les principaux ſont : I. Une traduction latine du *Traité de Benoît XIV, ſur les Fêtes de J. C. & de la Vierge, & ſur le Sacrifice de la Meſſe*, Padoue, 1745. II. Une *Verſion* en italien *du livre de S. Jean-Chryſoſtome ſur le Sacerdoce.* III. *Prométhée aux liens*, tragédie d'Eſchyle, & l'*Electre* de Sophocle, traduites du grec, Rome, 1754. IV. Les *Amours de Cherée & Callirhoé*, traduits du grec, Rome, 1755 & 1756. V. Une *Edition du Commentaire de Philon*, évêque de Carpaſi, *ſur le Cantique des Cantiques.* VI. Une excellente *Verſion* italienne *de la Bible*, imprimée après ſa mort. VII. Une Traduction des *Inſtitutiones Eccléſiaſticæ* de Benoît XIV, &c. Ce prélat étoit un homme très-laborieux. Il avoit de la philoſophie dans l'eſprit & dans le caractere ; & quoique naturellement vif & ſenſible à l'honneur, il ſoutenoit les diſgraces avec fermeté : ſes manieres étoient honnêtes, & il étoit également propre à vivre avec les grands & avec les gens-de-lettres.

GIANNONE, (Pierre) né dans le royaume de Naples, vers 1680, s'eſt rendu pendant quelque tems fameux par une *Hiſtoire de Naples*, où il avoit raſſemblé tous les genres de ſarcaſmes contre les prêtres, les religieux, les miniſtres de la Religion en général, & ſurtout contre le ſiege de Rome ; c'eſt une compilation faite ſans d'autre choix que celui de l'ignorance ou de la mauvaiſe foi, de tout ce qui peut rendre odieux l'Egliſe Catholique & ſes paſteurs. Chaſſé de ſa patrie, il chercha un aſyle dans les états du roi de Sardaigne. C'étoit le ſage Charles Emmanuel III, qui, inſtruit des qualités de l'auteur & de l'ouvrage, envoya Giannone dans une maiſon où il mourut en 1748. Cette ſatyre groſſiere, ſous le nom d'*Hiſtoire*, eſt diviſée en 40 livres, & imprimée à Naples, en 4 vol. in-4° ; 1723. Le mépris où elle eſt tombée, l'a rendue aſſez rare. La traduction françoiſe qu'en fit un certain Deſmoneaux, attaché à M. le duc d'Orléans, fils du régent (La Haye, 1742, 4 vol. in-4°), eſt mal écrite. On a extrait de ce corps d'hiſtoire, tout ce qui regarde la partie eccléſiaſtique : c'eſt un in-12, imprimé en Hollande, ſous ce titre : *Anecdotes eccléſiaſtiques*, &c. Excellent régal pour des ſectaires ennemis de l'Egliſe Catholique & de l'autorité pontificale. On a donné, depuis la mort de l'auteur, un volume d'*Œuvres poſthumes*, 1760, in-4°, qui contient ſa profeſſion

de foi, qui eût été bien néceſſaire de ſon vivant. Joſeph San-Félice, Jéſuite, a ſolidement réfuté les erreurs & menſonges de Giannone dans ſes *Refleſſioni morali e theologiche*, Rome (ſous le nom de Cologne) 1728, 2 vol. in-4°.

GIATTINI, (Jean-Baptiſte) Jéſuite de Palerme en Sicile, mort à Rome en 1672, à 72 ans, a fait un grand nombre de *Diſcours* & de *Tragédies* à l'uſage des colleges; mais ſon principal ouvrage eſt la *Traduction* latine de l'*Hiſtoire du Concile de Trente* de Pallavicin, Anvers, 1670, 3 vol. in-4°.

GIBERT, (Jean-Pierre) naquit à Aix en 1660, & prit le bonnet de docteur en droit & en théologie dans l'univerſité de cette ville. Après avoir profeſſé pendant quelque tems la théologie aux ſéminaires de Toulon & d'Aix, il quitta la province pour ſe fixer dans la capitale. Ami de la retraite & de l'étude, il vécut à Paris en véritable anachorete. Sa nourriture étoit ſimple & frugale; toutes ſes actions reſpiroient la candeur & la ſimplicité évangélique. Il refuſa conſtamment tous les bénéfices qu'on lui offrit. Quoiqu'il fût le canoniſte du royaume le plus conſulté & le plus laborieux, il vécut & mourut pauvre en 1736, à 76 ans. Les principaux fruits de ſa ſavante plume, ſont: I. *Mémoires concernant l'Ecriture-Sainte, la Théologie ſcholaſtique & l'Hiſtoire de l'Egliſe*, un vol. in-12, qui n'eut point de ſuite. II. *Inſtitutions eccléſiaſtiques & bénéficiales, ſuivant les principes du droit commun & les uſages de France.* La 2e. édition, augmentée d'obſervations importantes, puiſées dans les Mémoires du Clergé, eſt de 1736, 2 vol. in-4°. III. *Conſultations canoniques ſur les Sacremens en général & en particulier*, 1725, 12 vol. in-12. IV. *Tradition ou Hiſtoire de l'Egliſe ſur le Sacrement de Mariage*, 1725, 3 vol. in-4°. Il démontre par une ſuite non interrompue de monumens les plus authentiques, tant de l'orient que de l'occident, que cette matiere a toujours été ſoumiſe à la juriſdiction de l'Egliſe. Ces argumens tirés de l'autorité, ſont d'ailleurs exactement conformes aux lumieres d'une ſaine raiſon, à toutes les notions du Chriſtianiſme & aux intérêts de la ſociété civile. « J'ai frémi, dit un ſage » & ſavant proteſtant (M. de » Luc), j'ai frémi toutes les » fois que j'ai entendu diſcuter » philoſophiquement l'article » du mariage. Que de ma- » nieres de voir, que de ſyſ- » têmes, que de paſſions en » jeu! On nous dit que c'eſt » à la légiſlation civile d'y » pourvoir; mais cette légiſ- » lation n'eſt-elle donc pas en- » tre les mains des hommes, » dont les idées, les principes » changent ou ſe croiſent? » Voyez les acceſſoires du ma- » riage qui ſont laiſſés à la lé- » giſtation civile; étudiez, » chez les différentes nations & » dans les différens ſiecles, » les variations, les bizarreries, » les abus qui s'y ſont intro- » duits; vous ſentirez à quoi » tiendroit le repos des familles » & celui de la ſociété, ſi » les légiſlateurs humains en » étoient les maîtres abſolus.

» Il eſt donc fort heureux, » que ſur ce point eſſentiel, » nous ayons une loi divine, » ſupérieure au pouvoir des » hommes. Si elle eſt bonne, » gardons-nous de la mettre » en danger, en lui donnant » une autre ſanction que celle » de la Religion. Mais il eſt » un nombre de raiſonneurs » qui prétendent qu'elle eſt dé- » teſtable ; ſoit : il en eſt pour » le moins un auſſi grand » nombre, qui ſoutiennent » qu'elle eſt ſage, & auxquels » on ne fera pas changer d'a- » vis. Voilà donc la confirma- » tion de ce que j'avance ; ſa- » voir, que la ſociété ſe divi- » ſeroit ſur ce point, ſelon la » prépondérance des avis en » divers lieux. Cette prépon- » dérance changeroit par toutes » les cauſes qui rendent va- » riable la légiſlation civile, » & ce grand objet qui exige » l'uniformité & la conſtance, » pour le bonheur & le repos » de la ſociété, ſeroit le ſujet » perpétuel des diſputes les » plus vives. La Religion a » donc rendu le plus grand ſer- » vice au genre-humain, en » portant ſur le mariage une » loi ſur laquelle la bizarrerie » des hommes eſt forcée de » plier ; & ce n'eſt pas-là le » ſeul avantage que l'on retire » d'un code fondamental de » morale, auquel il ne leur » eſt pas permis de toucher » (*Lettres ſur l'Hiſt. de la Terre & de l'Homme, tom. 1, p. 48*). *Voyez* DOMINIS, ESPENCE, GERBAIS, LAUNOY, POTHIER. V. *Corpus Juris Canonici per regulas naturali ordine diſpoſitas*, 1737, 3 vol. in-fol. Cette compilation, aſſez bien digérée, a été recherchée, & l'eſt encore.

GIBERT, (Balthaſar) parent du précédent, naquit comme lui à Aix en 1662. Après avoir profeſſé pendant 4 ans la philoſophie à Beauvais, il obtint une des chaires de rhétorique du college Mazarin, & la remplit pendant 50 ans avec autant de zele que d'exactitude. L'univerſité de Paris qu'il honoroit par ſes talens, & dont il défendoit dans toutes les occaſions les droits avec beaucoup de chaleur, lui déféra pluſieurs fois le rectorat. En 1728, le miniſtere lui fit offrir une chaire d'éloquence au college royal, vacante par la mort de l'abbé Couture ; mais il crut devoir la refuſer. En 1740, ſes démarches contre la conſtitution *Unigenitus*, le firent exiler à Auxerre. Il mourut à Régennes, dans la maiſon de l'évêque, en 1741, à 77 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages, parmi leſquels on diſtingue : 1. La *Rhétorique ou les Regles de l'Eloquence*, in-12 : ouvrage exceſſivement loué par les journaliſtes. Un littérateur inſtruit, qui lira cet ouvrage, n'y trouvera cependant tout au plus qu'une compilation de la *Rhétorique* d'Ariſtote, de celle d'Hermogene ; du livre de l'*Orateur* de Cicéron, & des *Inſtitutions* Oratoires de Quintilien. Il eſt vrai qu'il y regne beaucoup de méthode, qu'il y a de l'érudition, beaucoup de citations ; mais les ouvrages didactiques, ſur-tout de cette eſpece, exigent encore du goût, de la critique, des vues bien préſentées, & principalement une élocution ſoignée, propre

à animer les préceptes que l'auteur veut faire goûter. C'eſt préciſément la partie foible de cette rhétorique. Le ſtyle en eſt tantôt diffus, tantôt embrouillé, & toujours ſans caractere. II. *Jugemens des Savans ſur les Auteurs qui ont traité de la Rhétorique*, 3 vol. in-12. C'eſt un recueil de ce qui s'eſt dit de plus curieux & de plus intéreſſant ſur l'éloquence, depuis Ariſtote juſqu'à nos jours. Cet ouvrage, fort ſupérieur aux *Jugemens* de Baillet & pour le fond & pour la forme, a eu pourtant moins de cours. III. Des *Obſervations* aſſez juſtes ſur le *Traité des Etudes* de Rollin. C'eſt un volume in-12 de près de 500 pages, écrit avec autant de vivacité que de politeſſe. Rollin y répondit en peu de mots; Gibert répliqua: mais cette petite guerre ne rompit pas les liens qui uniſſoient les deux célebres antagoniſtes, en les attachant l'un & l'autre à la cauſe du diacre Pâris.

GIBERT, (Joſeph-Balthaſar) neveu de Balthaſar, né à Aix en Provence en 1711, avocat au Parlement de Paris, membre de l'académie des Inſcriptions, ſecrétaire de la librairie & imprimerie de France, mourut le 12 novembre 1771, avec la réputation d'un homme ſavant. On a de lui: I. *Lettre à M. Freret ſur l'Hiſtoire ancienne*, 1741, in-12. II. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Gaules & de la France*, Paris, 1744, in-12. D. Jacques-Martin, Bénédictin, a fait une critique de ces Mémoires, ſous le titre d'*Eclairciſſemens hiſtoriques ſur les origines Celtiques & Gauloiſes*. III. *Lettre ſur la chronologie des Babyloniens*, 1743, in-12. IV. *Tableau des meſures itinéraires anciennes*, 1756. V. Grand nombre de *Diſſertations* dans les Mémoires de l'académie des Inſcriptions.

GIBERTI, (Jean-Matthieu) pieux & ſavant évêque de Vérone, né à Palerme, fut employé par les papes Léon X & Clément VII dans des affaires importantes. Il étoit fils naturel de François Giberti, Génois, général de l'armée navale du pape. Il gouverna ſon diocèſe avec tant de ſageſſe, de zele & de prudence, que S. Charles Borromée & pluſieurs autres évêques, établirent dans leurs égliſes les mêmes ordonnances que Giberti avoit établies dans la ſienne. Il mourut en 1543, pleuré de ſes ouailles, dont il étoit l'exemple par ſes vertus, & le pere par ſes immenſes charités. Les gens-de-lettres perdirent en lui un ardent protecteur. Giberti avoit une preſſe dans ſon palais pour l'impreſſion des Peres Grecs. C'eſt delà que ſortit, en 1529, cette édition grecque des *Homélies de S. Jean-Chryſoſtome ſur S. Paul*, ſi eſtimée pour l'exactitude & pour la beauté des caracteres. Ses ouvrages latins ont été imprimés à Oſtiglia, 1740, in-4°., ſeconde & très-belle édition.

GIBIEUF, (Guillaume) docteur de Sorbonne, natif de Bourges, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il fut vicaire-général du cardinal de Bérulle, & ſupérieur des Carmélites en France. Il mourut à Saint-Magloire, à Paris, après l'an 1650. On a de lui divers ouvrages, entr'autres: un *Traité*

latin *de la liberté de Dieu & de la Créature*, 1630, in-4°. Il y enseigne des choses qui paroissent approcher des erreurs qui ont été condamnées dans Jansenius, comme le témoigne Isaac Habert, évêque de Vabres, dans sa *Théologie des Peres Grecs*, p. 148. On peut cependant assurer qu'il aimoit sincérement la vérité. Dès qu'il fut que le Saint-Siege avoit condamné la doctrine de l'évêque d'Ypres, il rompit avec ceux qui resterent attachés à ce parti, comme il en conste par une lettre circulaire qu'il écrivit aux Carmélites en 1629. Il étoit ami intime de Descartes & du P. Mersenne.

GIBSON, (Edmond) savant Anglois, né en 1669, Evêque de Lincoln en 1715, de Londres en 1720, est mort le 6 septembre 1748. Il s'est distingué davantage par les éditions enrichies de notes, & les traductions de bons ouvrages, que par ses propres productions. On lui doit: I. *Chronicon Saxonicum a Christo nato ad annum 1154*, Oxford, 1692, in-4°. Cette chronique d'Angleterre, utile & curieuse, écrite en langue saxone, est traduite en latin par Gibson. II. *Œuvres posthumes de Henri Spelman* (voyez ce mot). III. *La Grande-Bretagne de Cambden*, traduite en anglois avec des additions, Londres, 1722, 2 vol. in-fol. IV. *Catalogue des manuscrits des Bibliotheques de Tenison & Dugdale*, Oxford, 1692, in-4°. V. *Codex Juris Ecclesiastici Anglicani*, 1711, in-fol.

GIÉ, (le Maréchal de) *voyez* ROHAN.

GIEZI, *voyez* ÉLIZÉE.

GIFFEN, (Hubert) *Giphanius*, jurisconsulte de Buren dans la Gueldre, né vers l'an 1533, professa le droit avec beaucoup de réputation à Strasbourg, à Altorf & à Ingolstad; le duc de Baviere ne lui permit d'enseigner dans cette ville, qu'après qu'il eut abjuré le Protestantisme. L'empereur Rodolphe II, qui l'appella à la cour, l'honora des titres de conseiller & de référendaire de l'empire. Giffen mourut dans un âge fort avancé à Prague, en 1604. On a de lui des *Commentaires sur la Morale & la Politique d'Aristote*, in-8°., sur *Homere*, sur *Lucrece*; & plusieurs *Ouvrages de Droit*, parmi lesquels on distingue ses *Notes sur les Institutes de Justinien*. Ce savant fut accusé plus d'une fois de plagiat, & sur-tout par Lambin; mais c'est un reproche qu'on peut faire à presque tous les commentateurs, & on ne voit pas que Giffen l'ait mérité plus qu'un autre.

GIFFORD, (Guillaume) archevêque de Rheims, mort en 1629, à 76 ans, est auteur du livre intitulé: *Calvino-Turcismus*, qui parut à Anvers en 1597, in-8°., sous le nom supposé de *Guillaume Reginald*. Il fit beaucoup de bruit, & les Huguenots en furent très-mécontens.

GIGAULT, (Bernardin) marquis de Bellefond, gouverneur de Vincennes, & maréchal de France, étoit fils de Henri-Robert Gigault, seigneur de Bellefond, & gouverneur de Valogne. Il se signala en diverses occasions sous Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal en 1668. Il commanda

l'armée de Catalogne en 1684, & battit les Eſpagnols. Il mourut en 1694, à 64 ans. — GIGAULT de Bellefond, (Jacques-Bonne) parent du précédent, fut évêque de Baïonne en 1735, archevêque d'Arles en 1741, & de Paris en 1746. Il eſt mort de la petite vérole en 1747.

GIGGEIUS, (Antoine) prêtre de la congrégation des Oblats, docteur du college Ambroſien à Milan, mort en 1632, eſt connu par un *Theſaurus Linguæ Arabicæ*, 1632, 4 vol. in-fol., fort eſtimé. Il eſt encore auteur de la traduction latine d'un *Commentaire* de trois Rabbins ſur les *Proverbes de Salomon*, Milan, 1620, in-4°., & d'une *Grammaire Chaldaïque & Targumique*, que l'on garde en manuſcrit dans la Bibliotheque de Milan.

GIL DE FRÉDÉRIC, (François) Dominicain, miſſionnaire au Tonquin, trouva en arrivant en 1735 dans la partie occidentale de ce royaume, vingt mille chrétiens, qui avoient été baptiſés par les miſſionnaires de ſon ordre. Il s'appliqua auſſi-tôt à cultiver cette nouvelle vigne avec le plus grand ſoin; mais en 1737, ayant été arrêté par un bonze, il fut condamné à mort l'année ſuivante. Son ſupplice fut longtems différé. On s'engagea à lui laiſſer la vie, pourvu qu'il déclarât ſeulement qu'il n'étoit venu au Tonquin, qu'en qualité de marchand. Mais cette déclaration étant un menſonge, il ne voulut pas même permettre qu'un autre le fît en ſon nom. Les idolâtres, étonnés de l'ardeur que le miſſionnaire marquoit pour le martyre, ne purent s'empêcher de s'écrier: *Les autres hommes deſirent de vivre, & celui-ci ne ſoupire qu'après la mort!* Rien n'étant capable d'ébranler la conſtance du P. Gil, il fut décapité le 22 janvier 1744.

GILBERT, (S.) premier abbé de Neuffontaines en Auvergne, ordre de Prémontré, étoit un gentilhomme qui ſe croiſa avec le roi Louis le Jeune, qu'il accompagna en Paleſtine l'an 1146. De retour en France, il embraſſa la vie monaſtique avec Pétronille ſa femme, fonda l'abbaye de Neuffontaines en 1151. Il y mourut l'année d'après.

GILBERT, abbé de Cîteaux, étoit Anglois; il ſe diſtingua tellement par ſon ſavoir & par ſa piété, dans ſon ordre & dans les univerſités de l'Europe, qu'il fut ſurnommé *le Grand* & *le Théologien*. Il mourut à Cîteaux en 1166 ou 1168, laiſſant divers *Ecrits de Théologie & de Morale*.

GILBERT, ſurnommé l'*Anglois*, eſt le premier de ſa nation qui ait écrit ſur la pratique de la médecine. Il avoit beaucoup voyagé, & l'avoit fait utilement. Il connoiſſoit les ſimples, leurs vertus & leurs propriétés. Son *Abrégé de Médecine* en eſt un témoignage. Nous en avons une édition publiée à Geneve en 1608, in-4°, & in-12.

GILBERT DE SEMPRINGHAM, fondateur de l'*Ordre des Gilbertins* en Angleterre, né à Lincoln vers 1104, mais originaire de Normandie, fut pénitencier, & tint une école pour inſtruire la jeuneſſe. Il mourut très-âgé en 1189, après avoir, outre la fondation de ſon ordre,

établi plusieurs hôpitaux. S. Bernard l'aimoit & l'estimoit.

GILBERT, (Gabriel) Parisien, secrétaire des commandemens de la reine Christine de Suede, & son résident en France, amassa peu de bien dans ces emplois. Il seroit mort dans l'indigence, si Hervard, protestant comme lui, ne lui avoit donné un asyle sur la fin de ses jours. On a de Gilbert des *Tragédies*, des *Opéra* & des *Poésies diverses*, l'*Art de plaire*, poëme, recueillis en 1661, in-12. On y trouve quelques bons vers; mais en général ses productions sont au-dessous du médiocre. Il mourut en 1675.

GILBERT DE LA PORRÉE, *voyez* PORRÉE.

GILBERT, (Nicolas-Joseph) né à Fontenoy-le-Château, près de Nancy, en 1750, de parens honnêtes, mais sans fortune, vint très-jeune à Paris, dans le dessein de se livrer aux lettres, & de lier connoissance avec des hommes instruits. Ses premiers pas dans la carriere annoncerent un poëte. A travers les inégalités de sa verve, on apperçut le vrai talent. Le *Dix-Huitieme Siecle*, son *Apologie*, les Odes sur le *Jugement dernier*, sur le *Jubilé*, sur le *Voyage de Monsieur en Piémont*, & quelques autres, justifierent les espérances qu'il avoit données. Si, d'un côté, les ennemis que lui a faits le genre de la satyre, ont trop ravalé son mérite, de l'autre, les personnes véritablement impartiales se sont empressées de payer à ses poésies un juste tribut d'estime. Ses adversaires les plus décidés n'ont pu lui refuser de la hardiesse dans les idées, une tournure saillante, souvent neuve, une maniere ferme & vigoureuse dans le jet du vers. Zélateur des bons principes, dévoué à la Religion, il ne prit la plume que pour fronder la médiocrité & les systêmes téméraires de l'homme égaré. Inhabile à déguiser son indignation, il ne faisoit point de grace aux mauvais ouvrages, & ne pouvoit soutenir, dans les écrivains les plus célebres, l'apparence même d'une erreur qui blessoit la sainteté de nos dogmes. Il est mort à Paris, l'an 1780, des suites d'une chute de cheval, qui lui occasionna une espece de délire, durant lequel il avala une clef qui avança sa mort. Frappé à l'excès de la haine que les philosophes lui portoient, & de la crainte des manœuvres qu'ils emploient avec tant d'art & de succès contre ceux qui n'ont pas l'avantage ou le malheur de penser comme eux, il s'imaginoit que l'univers entier conspiroit contre sa personne: tout lui faisoit ombrage. Insensiblement cette terreur insurmontable a desséché sa vie, & l'a conduit au tombeau. Jusqu'au moment de sa mort, il avoit sans cesse à la bouche les paroles consolantes que nous fournit la Religion. Son dernier ouvrage est une *Paraphrase du Psaume 40*, dans laquelle il exprime ses alarmes & conjure les fantômes qui le troubloient. Il a concouru plusieurs fois pour des prix de poésie à l'académie, mais il a toujours eu le déplaisir de voir couronner des pieces inférieures aux siennes, au jugement des littérateurs impartiaux. Ses *Œuvres*

ont été imprimées à Paris, 1788, 1 vol. in-8°.

GILDAS, (S.) surnommé *le Sage*, né à Dumbriton en Ecosse, l'an 520, prêcha en Angleterre & en Irlande, & y rétablit la pureté de la foi & de la discipline. Il passa ensuite dans les Gaules, & s'établit auprès de Vannes, où il bâtit le monastere de Ruis. Il en fut abbé, & y mourut le 29 janvier 570 ou 581. Il reste de lui quelques *Canons de Discipline*, dans le *Spicilege* de d'Achéri; & un *Discours sur la ruine de la Grande-Bretagne*, Londres, 1568, in-12, & dans la Bibliotheque des Peres. L'abbaye de Ruis porte le nom de son fondateur. Gildas fut un des plus illustres solitaires du 6e. siecle. Il s'occupoit uniquement à combattre le vice & l'erreur.

GILDON, fils de Nubel, seigneur puissant de Mauritanie, dans le 4e. siecle. Firmus, un de ses freres, s'étant révolté contre Théodose-le-Grand en 373, Gildon prit les armes contre lui, le réduisit à s'étrangler lui-même, & obtint le gouvernement d'Afrique. Après la mort de Théodose, pendant la vie duquel il avoit commencé de remuer, il se révolta contre Honorius en 393, favorisa les hérétiques & les schismatiques, & défendit la traite des bleds en Italie pour affamer cette province; mais Mascezel, son autre frere, qu'il avoit contraint de s'enfuir, étant rentré en Afrique avec une assez petite armée, tailla en pieces 70 mille hommes de Gildon, qui s'étrangla à son tour en 398.

GILDON, (Charles) critique Anglois, né à Gillengham en Dorset-Shire en 1666, abandonna la Religion Catholique, publia les ouvrages antichrétiens de Charles Blount, revint à des sentimens plus raisonnables, qu'il manifesta dans son *Manuel des Déistes*, & mourut en 1723, (*voyez* BLOUNT Charles). Gildon s'étant avisé de critiquer Pope, celui-ci lui répondit, en lui donnant une place dans sa *Dunciade*.

GILEMME, (Pierre) prêtre imposteur, se présenta pour guérir, par la magie, la démence de Charles VI, roi de France. On voulut éprouver ce qu'il savoit faire; il promit de délivrer 12 hommes liés de chaînes de fer; mais ayant manqué son opération, le prévôt de Paris le fit brûler avec ses compagnons l'an 1403.

GILIMER, l'un des descendans du fameux Genseric, détrôna en 531 Hunneric, roi des Vandales, son cousin, & se mit la couronne sur la tête. L'empereur Justinien l'envoya sommer plusieurs fois de la lui rendre; mais il ne reçut point d'autre réponse, sinon que « les » affaires de l'Afrique ne le » regardoient point; & que s'il » vouloit faire la guerre, on » étoit tout prêt à lui faire » face ». Bélisaire, général Romain, envoyé contre lui, le vainquit dans les plaines de Tricameron, à quelques lieues de Carthage, se rendit maître de cette ville, & bientôt de toute l'Afrique. L'usurpateur, pressé de tous côtés, se rendit. La misere qu'il avoit essuyée, l'avoit tellement endurci au malheur, que lorsqu'on le présenta à Bélisaire, il avoit l'air aussi

riant que s'il eût été dans la prospérité. Le vaincu fut conduit jusqu'au Cirque, où l'empereur étoit assis sur son trône. Se rappellant alors ce qu'il avoit été, il s'écria : *Vanité des vanités, & tout n'est que vanité!*.. Justinien le relégua dans la Galatie, où il lui assigna des terres pour vivre avec sa famille ; il l'eût même fait patrice, s'il n'avoit été infecté de l'hérésie arienne, à laquelle il refusa de renoncer.

GILLES, *voyez* GILON.

GILLES, (S.) *Ægidius*, né à Athenes, passa en France, se retira dans un désert près de l'embouchure du Rhône, de là dans un lieu voisin du Gard, & enfin dans une forêt au diocese de Nismes, où il s'occupa entiérement du service de Dieu. Ce fut, dit-on, à la priere d'un roi de France, qu'il reçut des disciples qui observerent longtems la regle de S. Benoît. On a presque toujours confondu ce Saint avec un S. GILLES, que S. Césaire d'Arles créa abbé d'un monastere, près de cette ville, & qu'il envoya à Rome en 514, pour obtenir du pape Symmaque la confirmation des privileges de son église. Le P. Stilting, l'un des Bollandistes, a prouvé, dans une savante dissertation, que S. Gilles, Athénien de nation, vivoit à la fin du 7e. & au commencement du 8e. siecle ; & que l'autre florissoit au commencement du 6e. Baronius les a confondus, trompé apparemment par une ancienne *Vie* de ce Saint, qui n'est qu'une compilation sans critique.

GILLES DE ROME, *voyez* COLONNE (Gilles).

GILLES, seigneur de Chantocé, étoit fils de Jean VI, duc de Bretagne. Il fut étouffé en 1450 entre deux matelas, après 3 ans & dix mois de prison, par ordre du duc François I, son frere. On l'accusoit d'entretenir des intelligences avec les Anglois, & d'avoir violé quantité de femmes & de filles. Son plus grand crime, à ce que disent quelques historiens, étoit la haine implacable qu'avoit pour lui le duc son frere aîné. On ajoute, que le Cordelier qui avoit confessé le prince Gilles, cita de sa part le duc François au jugement de Dieu, pour y comparoître en un certain jour qu'il lui marqua par écrit ; & que le duc mourut en effet peu de mois après. Quoique ces anecdotes ne soient peut-être pas assez constatées, l'on n'a point de raison plausible de les rejeter. *Voyez* FERDINAND l'*Ajourné*.

GILLES, (Pierre) né à Albi en 1490, après s'être rendu habile dans les langues grecque & latine, dans la philosophie & l'histoire naturelle, voyagea en France & en Italie. Il dédia en 1533 un ouvrage à François I, & il exhorta ce prince dans son épître dédicatoire, d'envoyer à ses frais des savans, voyager dans les pays étrangers. Le roi goûta cet avis, & envoya, quelque tems après, Pierre Gilles dans le Levant : mais celui-ci n'ayant rien reçu de la cour pendant tout son séjour, fut obligé, après la mort de François I, arrivée en 1547, de s'enrôler dans les troupes de Soliman II, pour pouvoir subsister. Dans un autre voyage, il fut pris par des cor-

faires, & mené captif à Alger. Quand il eut obtenu sa liberté, par les soins généreux du cardinal d'Armagnac, évêque de Rhodez, il se rendit à Rome auprès de son bienfaiteur, chargé des affaires de France, & y mourut en 1555, à 65 ans. On a de lui : I. *De vi & natura Animalium*, Lyon, 1533, in-4° : ce n'est proprement qu'un extrait d'Héliodore, d'Appien, d'Elien & de Porphyre, accompagné des observations du compilateur. II. *De Bosphoro Thracio libri tres*, in-24. III. *Topographia Constantinopoleos libri quatuor*, in-24, & dans l'*Imperium Orientale* de Banduri. Ces deux derniers ouvrages ne sont pas inutiles aux géographes.

GILLES DE CHIN, chevalier célebre par sa force & son courage, est regardé comme le vainqueur d'un dragon terrible qui désoloit les environs de Mons dans le Hainaut. Les détails de ce combat sont extrêmement semblables à ceux du chevalier Gozon (*voyez* ce mot) contre le fameux dragon de Rhodes, & cette ressemblance affoiblit beaucoup l'authenticité des deux histoires. *Voyez* l'*Histoire de Notre-Dame de Vasmes*, Mons, 1771, 1 vol. in-12. On montre la tête du dragon à l'hôtel-de-ville de Mons, & on voyoit à l'abbaye de S. Guislain, l'épitaphe de Gilles de Chin ; mais elle a disparu avec la vieille église.

GILLES DE VITERBE, hermite de S. Augustin, professeur de philosophie & de théologie, devint, par ses talens, général de son ordre en 1507, patriarche de Constantinople & cardinal. Il fit l'ouverture du concile de Latran en 1512, & fut chargé par Léon X de plusieurs affaires aussi importantes qu'épineuses. Ce savant prélat mourut à Rome en 1532, laissant des ouvrages en vers & en prose, sacrés & profanes. Dom Martenne a donné dans sa grande Collection d'anciens Monumens, plusieurs *Lettres* de Gilles de Viterbe, intéressantes pour la plupart, par les particularités qu'elles renferment sur l'auteur, ou sur les affaires de son tems. On a encore de lui des *Commentaires* sur quelques morceaux de l'Ecriture ; des *Dialogues*, des *Epîtres*, des *Poésies*.

GILLES, (Nicole *ou* Nicolas) secrétaire de Louis XII, & contrôleur du trésor, mort en 1503, a fait des *Annales ou Chroniques de France*, depuis la destruction de Troie jusqu'en 1496. Cette histoire n'est bonne que depuis le regne de Louis XI. Denys Sauvage, Belleforest, & plusieurs anonymes, ont fait des additions aux *Annales* de Gilles, & Gabriel Chapuis les a continuées jusqu'à l'an 1585, in-fol. Elles ont été traduites en latin. On y trouve des choses curieuses : mais la crédulité extrême de Gilles l'a si fort décrié, qu'on n'ose presque pas le citer.

GILLES, (Saint-) sous-brigadier de la premiere compagnie des Mousquetaires du roi de France, né en 1680, mourut en 173... dans un couvent de Capucins où il s'étoit retiré. Ce poëte parloit peu, ayant son esprit souvent occupé à combiner de petits morceaux de poésie, dont il faisoit part

à ſes amis. Son imagination étoit gaie, & quelquefois libertine. Il réuſſiſſoit particuliérement dans des ſujets obſcenes, talent malheureux qui a produit ſes *Contes* & ſes *Chanſons*. La plus grande partie de ſes Poéſies a été imprimée en 1 vol., intitulé: *La Muſe Mouſquetaire*. Cette Muſe a l'air que ſon titre annonce; mais peu de correction & peu de fineſſe. Saint-Gilles avoit un frere, qui mourut en 1745, à 86 ans. Celui-ci étoit auteur d'*Ariarathe*, tragédie qui ne réuſſit point. Il rampa dans la foule obſcure & nombreuſe des rimeurs peu favoriſés des Muſes.

GILLES, (Jean) de Taraſcon en Provence, né en 1669, mourut en 1705 à Toulouſe, maître de muſique de l'égliſe Saint Etienne. Il unit à beaucoup de talens de grandes vertus. On l'a vu ſe mettre dans un état d'indigence, pour en retirer ceux qui y étoient. Il fut enfant-de-chœur avec le célebre Campra dans la métropolitaine d'Aix. Guillaume Poitevin, prêtre de cette égliſe, leur enſeigna la muſique. Gilles ſe fit bientôt un nom par ſes talens. Bertier, évêque de Rieux, qui l'eſtimoit particuliérement, demanda pour lui la maîtriſe de S. Etienne à Toulouſe; mais le chapitre avoit diſpoſé de cette place en faveur de Farinelli. Celui-ci, informé de ce qui ſe paſſoit, alla trouver ſon concurrent, & le força d'accepter ſa démiſſion; démarche qui leur fait également honneur. Nous avons de Gilles: I. De beaux *Motets* & en grand nombre. On eſtime ſur-tout ſon *Diligam te*. II. Une *Meſſe des Morts*. C'eſt ſon chef-d'œuvre; elle fut chantée la premiere fois pour ſon auteur.

GILLET, (François-Pierre) né à Lyon en 1648, avocat au parlement de Paris en 1674, mourut dans cette ville en 1720. Il fit quelque honneur au barreau par ſes plaidoyers; mais il en fit moins à la république des lettres par ſes traductions des *Catilinaires* de Cicéron, & de pluſieurs de ſes *Oraiſons*. Ces verſions ſont non-ſeulement inférieures à l'original, mais même aux traductions qui ont paru depuis. Ses *Plaidoyers*, publiés en 2 vol. in-4°, offrent de l'érudition, de la ſolidité, & quelquefois de la force; mais le ſtyle eſt un peu ſec, & l'auteur ne ſera jamais compté parmi les grands orateurs.

GILLET, (Louis-Joachim) chanoine-régulier de Ste Geneviève à Paris, & bibliothécaire de cette abbaye juſqu'en 1717, fut curé de Mahon, dans le dioceſe de Saint-Malo. Après en avoir rempli les fonctions pendant 23 ans, il revint prendre ſon emploi de bibliothécaire. Il mourut en 1753, à 74 ans. C'étoit un homme très-eſtimable. Il allioit la modeſtie au ſavoir, les vertus ſociales aux exercices ſédentaires du cabinet, & beaucoup de douceur à une longue habitude d'infirmités. Nous avons de lui une *Nouvelle Traduction de l'hiſtorien Joſephe, faite ſur le grec; avec des Notes critiques & hiſtoriques, pour en corriger le texte dans les endroits où il paroît altéré, l'expliquer dans ceux où il eſt obſcur, fixer les tems & les circonſtances de quelques événemens qui ne ſont pas aſſez dé-*

veloppés, éclaircir les sentimens de l'auteur, & en donner une juste idée; 4 vol. in-4°, 1756 & années suivantes, à Paris, chez Chaubert & Hériſſant. Cette verſion, plus fidelle que celle d'Arnaud d'Andilli, eſt reſtée au-deſſous de la célébrité de cette derniere, quoiqu'avec des avantages & des titres de préférence bien marqués.

GILLI, (David) miniſtre Proteſtant, natif de Languedoc, abjura le Calviniſme en 1683, & ramena pluſieurs errans au bercail. Louis XIV & le clergé de France lui firent une penſion juſqu'à ſa mort, arrivée à Angers en 1711, à 63 ans. On a de lui un recueil, ſous le titre de *Converſion de Gilli*, 1683, in-12. Il renferme les raiſons qu'il eut de ſe réunir à l'Egliſe Romaine.

GILLOT, (Jacques) d'une famille noble de Bourgogne, étoit chanoine de la Ste.-Chapelle de Paris, & doyen des conſeillers-clercs du parlement. Sa maiſon étoit une eſpece d'académie, ouverte à tous les ſavans. Il mourut en 1619, laiſſant une riche bibliotheque. Ce chanoine eut beaucoup de part au *Catholicon d'Eſpagne, ou Satyre Menippée*, Ratisbonne (Elzevir), 1664, in-12; & avec les notes de Godefroi, Bruxelles, 1709, 3 vol. in-8°. C'eſt dans ſa maiſon que fut compoſée cette ſatyre, pour tourner en ridicule la ligue catholique, quoiqu'il fût plus naturel qu'un chanoine tournât ſes talens contre la ligue huguenote, plus digne par les troubles qu'elle cauſoit depuis long-tems dans le royaume, & par ſa rebellion formelle contre le trône & l'autel, de faire l'objet de l'indignation des bons citoyens & des ſarcaſmes des ſatyriques (*voyez* DUCHAT, le FEVRE Antoine, MONTGAILLARD). Ce fut Gillot qui imagina la proceſſion burleſque rapportée dans cet ouvrage, & que les imbécilles ont priſe pour une réalité: mais cette calomnie théâtrale contre les religieux & le clergé, ne peut donner qu'une mauvaiſe opinion de l'auteur. La harangue du légat eſt encore de lui. Les autres harangues ſont de Florent Chrétien, de Nicolas Rapin, & de Pierre Pithou, trois beaux-eſprits, d'une religion très-équivoque. Nous avons encore de Gillot: I. Des *Inſtructions & Lettres miſſives, concernant le Concile de Trente*, dont la meilleure édition eſt celle de Cramoiſi, 1654, in-4°. II. La *Vie de Calvin*, imprimée in-4°, ſous le nom de Papire Maſſon, & qui, ſelon quelques-uns, eſt effectivement de ce dernier.

GILLOT, (Germain) d'une famille noble de Paris, reçut le bonnet de docteur en Sorbonne, & ſe diſtingua par ſes lumieres & ſes vertus. Il dépenſa plus de cent mille écus à faire élever de pauvres jeunes gens, & à les rendre capables de ſervir l'Egliſe par leurs talens, ou l'état par quelque profeſſion honnête. Pluſieurs de ſes éleves brillerent dans le barreau, & dans les facultés de médecine, de droit & de théologie. On les appelloit *Gillotins*, & ce nom annonçoit à la fois la généroſité de leur bienfaiteur & leur propre mérite. Des eccléſiaſtiques qu'il avoit

élevés donnerent leurs soins, pour que ses bienfaits se perpétuassent. L'abbé Gillot mourut en 1688, à 66 ans.

GILLOT, (Louise-Genevieve) Parisienne, morte dans sa patrie en 1718, à 68 ans, fut mariée à de Saintonge, avocat, qui cultiva ses talens pour la poésie. Ses *Œuvres* consistent en *Epitres*, *Eglogues*, *Madrigaux*, *Chansons*, deux Comédies, & deux Tragédies-Opéra. Son pinceau étoit facile, mais foible. Outre ses *Poésies*, recueillies en 1714, in-12, on a d'elle une Nouvelle historique, très-romanesque, intitulée: *Histoire de Don Antoine, roi de Portugal*, in-12.

GILON *ou* GILLES, diacre de l'église de Paris, ensuite moine de Cluny, enfin évêque de Tusculum & cardinal, fut un des meilleurs poëtes du 12e. siecle. Il réunissoit, dit l'abbé le Bœuf, le goût & la fécondité. On a de lui: I. Un *Poëme latin*, où il chante la 1re. croisade de 1190. II. Une *Instruction* en vers, qu'il dédia au prince Louis, fils de Philippe-Auguste, pour lui inspirer l'amour de la vertu par l'exemple de Charlemagne qu'il y célebre: c'est ce qui a fait appeller cet ouvrage, *le Carolin*. III. La *Vie* de S. Hugues, abbé de Cluny.

GIOACHINO GRECO, plus connu sous le nom de *Calabrois*, vivoit vers l'an 1640. C'étoit le plus habile joueur d'échecs de son tems. Il parcourut toutes les cours de l'Europe, pour chercher son pareil, mais il ne le trouva point. Nous avons de lui les *Regles du Jeu d'Echecs*, qu'il aimoit tant, petit vol. in-12, dont on trouve le précis dans l'*Académie des Jeux*. Le duc de Nemours, Arnaud le Carabin, Chaumont de la Salle, les trois plus fameux joueurs de la cour de France, voulurent rompre une lance avec ce champion, & furent vaincus.

GIOCONDO, (Jean) *Joconde* ou *Juconde*, Dominicain, né à Vérone vers le milieu du 15e. siecle, se fit un nom par sa capacité dans les sciences, dans les arts, & dans la connoissance des antiquités & de l'architecture. Il fut appellé en France par Louis XII, & construisit à Paris le Pont-au-Change, & le Pont Saint-Michel. Ce fut encore lui qui pour remédier aux attérissemens causés dans les lagunes de Venise, par l'embouchure de la Brenta, qui faisoient craindre qu'un jour cette ville ne se trouvât jointe à la terre-ferme, imagina de détourner une partie des eaux de cette riviere, & de les faire entrer dans la mer, auprès de Chioggia. S'étant retiré à Rome, il fut choisi, après la mort de Bramante, pour un des architectes de l'église de S. Pierre: il travailla avec Raphaël d'Urbin & Antoine Pangallo à renforcer les fondemens de cet immense édifice, auxquels Bramante n'avoit pas donné la solidité nécessaire. Giocondo est auteur de *Remarques* curieuses *sur les Commentaires de César*; & il fut le premier qui publia le dessin du pont que ce conquérant fit construire sur le Rhin, dont la description jusqu'alors avoit été mal-entendue. Il a donné aussi des éditions de *Vitruve* & de *Frontin*.

Ce fut par ſon moyen qu'on trouva dans une bibliotheque de Paris, la plupart des Epîtres de Pline, qu'Alde Manuce imprima. Son ſavoir ne ſe bornoit pas à l'architecture & aux antiquités ; il étoit également verſé dans la philoſophie & la théologie, & fut le maître de Jules-César Scaliger, qui l'appelloit *une ancienne & bonne bibliotheque de toutes les ſciences.* Dès avant 1506, il avoit, avec la permiſſion du pape, quitté l'habit de ſon ordre, & vivoit en prêtre ſéculier. Il mourut dans un âge très-avancé, vers 1530.

GIOJA, (Flavio) né à Paſitano, château dans le voiſinage d'Amalfi, vers l'an 1300, connut la vertu de la pierre d'aimant, s'en ſervit, dit-on, dans ſes navigations, & peu-à-peu, à force d'expériences, il inventa la *Bouſſole.* On ajoute que, pour apprendre à la poſtérité que cet inſtrument avoit été inventé par un ſujet des rois de Naples (alors cadets de la maiſon de France), il marqua le Nord avec une fleur de lys : exemple qui fut ſuivi par toutes les nations qui firent uſage de cette utile découverte. On prétend que les Chinois la connoiſſoient depuis long-tems; mais on ſait que cette vaine nation s'attribue bien des choſes qu'elle n'a appriſes qu'avec beaucoup de peine des Européens, & que les notions qu'elle a eues avant leur arrivée, ſont toujours reſtées dans une eſpece d'enfance ſans développement & ſans perfection. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt la bouſſole qui ouvrit, pour ainſi dire, l'univers. Les voyages auparavant étoient longs & pénibles ; on n'alloit preſque que de côte à côte : mais grace à cette invention, on trouva une partie de l'Aſie & de l'Afrique, dont on ne connoiſſoit que quelques côtes, & l'Amérique, dont on ne connoiſſoit rien du tout. *Voyez* HUGUES DE BERCY.

GIOLITO DE FERRARI, (Gabriel) célebre imprimeur de Veniſe dans le 16*e.* ſiecle, étoit originaire de Frino, ville de Montferrat, d'où Jean ſon pere, imprimeur lui-même, étoit venu s'établir à Veniſe, vers 1530. Gabriel ſe fit une grande réputation dans ſon art, qu'il mérita plus cependant par l'élégance de ſes caracteres, & par la qualité du papier qu'il employoit, que par la correction de ſes éditions, qui n'eſt pas toujours auſſi ſoignée qu'on pourroit le deſirer. Il vécut fort eſtimé & conſidéré à Veniſe, & reçut pendant ſa vie des marques diſtinguées de la faveur de pluſieurs princes. Il tiroit ſon origine de la famille noble des Ferrari de Plaiſance, & ſa nobleſſe lui fut confirmée par un diplome de l'empereur Charles V en 1547. Il mourut en 1581, & laiſſa deux fils, Jean & Jean-Paul, qui furent imprimeurs comme lui.

GIORDANI, (Vital) né à Bitonto en 1633, paſſa ſa jeuneſſe dans la débauche, & épouſa un fille ſans biens. Un de ſes beaux-freres lui ayant reproché ſes déſordres, il le tua, & s'enrôla dans la flotte que le pape envoyoit contre les Turcs. L'amiral lui trouva du génie ; il lui donna l'emploi d'écrivain, qui étoit vacant. Giordani, obligé d'apprendre

l'arithmétique pour remplir ſes fonctions, dévora celle de Clavius, & prit du goût pour les mathématiques. De retour à Rome, en 1659, il devint garde du château Saint-Ange, & profita du loiſir que lui donnoit cet emploi, pour ſe livrer à l'étude des mathématiques. Il y fit de ſi grands progrès, que la reine Chriſtine de Suede le choiſit pour ſon mathématicien. Louis XIV le nomma pour enſeigner les mathématiques à Rome, dans l'académie de peinture & de ſculpture qu'il y avoit établie en 1666; & le pape Clément X lui donna la charge d'ingénieur du château Saint-Ange. Giordani eut, en 1685, la chaire de mathématiques du college de la Sapience, fut reçu membre de l'académie des *Arcadi*, le 5 mai 1691, & mourut en 1711, à 78 ans. Il étoit d'un tempérament bilieux & violent, mais infatigable. Il fit des excès de travail, qui lui attirerent des maladies fâcheuſes; il ſe rétabliſſoit par un bon régime. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Euclide reſtituto*, 1686, in-fol. II. *De componendis gravium momentis*, 1685. III. *Fundamentum doctrinæ motûs gravium*, 1686. IV. *Ad Hyacinthum Chriſtophorum Epiſtola*, in-fol., 1705, à Rome, comme les précédens. Ces écrits eurent de la réputation dans leur tems.

GIORGION, (George) peintre célebre, né en 1478, au bourg de Caſtel-Franco, quitta la muſique, pour laquelle il avoit du goût & du talent, pour la peinture. Il apprit cet art ſous Jean Bellin. L'éleve paſſa tout-à-coup, de la maniere de ſon maître, à une autre qu'il ne dut qu'à lui-même. L'étude qu'il fit des ouvrages de Léonard de Vinci, & ſurtout celle de la nature, acheva de le perfectionner. Ce fut lui qui introduiſit à Veniſe la coutume où étoient les grands, de faire peindre les dehors de leurs maiſons. Titien ayant connu la ſupériorité de ſes talens, le viſitoit fréquemment, pour lui dérober les ſecrets de ſon grand art; mais le Giorgion trouva des prétextes pour lui interdire ſa maiſon. Cet habile maître mourut en 1511, à 33 ans, de la douleur que lui cauſa l'infidélité de ſa maîtreſſe. Dans l'eſpace d'une vie ſi courte, il porta la peinture à un point de perfection qui ſurprend tous les connoiſſeurs. Il entendoit parfaitement l'art ſi difficile de bien ménager les jours & les ombres, & de mettre toutes les parties dans une belle harmonie. Ses tableaux ſont ſupérieurs à tous ceux qu'on connoiſſoit alors, par la force & la fierté. Son deſſin eſt délicat, ſes carnations ſont peintes avec une grande vérité, ſes figures ont beaucoup de rondeur, ſes portraits ſont vivans, & ſes payſages touchés avec un goût exquis.

GIOSEPIN, *voy.* ARPINO.

GIOTTO, (Le) peintre, naquit en 1276 à Veſpignano, près de Florence, de parens pauvres. Le fameux Cimabué, fondateur de l'école Florentine, l'ayant rencontré à la campagne qui gardoit les troupeaux de ſon pere, & qui en les regardant paître, les deſſinoit ſur une brique, le mit au nombre de ſes éleves. Giotto profita tellement ſous ſon maître, qu'a-

près sa mort, il passa pour le premier peintre de l'Europe. On rapporte que le pape Benoît XI voulant éprouver le mérite des peintres Florentins, envoya un connoisseur pour rapporter un dessin de chacun. Le Giotto se contenta de faire sur du papier, à la pointe du pinceau & d'un seul trait, un cercle parfait. Cette hardiesse, & en même tems cette sureté de main, donna au pape une grande idée de son talent, & fit naître ce proverbe italien : *Tu sei più rondo, che l'O del Giotto*... Benoît l'appella à Rome, d'où il passa à Avignon dans le tems de la translation du Saint-Siege. Après la mort de Clément V, il retourna dans sa patrie, & mourut à Florence en 1334. Les Florentins ont fait élever sur son tombeau une statue de marbre. Pétrarque & le Dante, amis de ce peintre, le célébrerent dans leurs vers. Le grand tableau de Mosaïque qui est sur la porte de l'église de S. Pierre de Rome, est de lui.

GIPHANIUS, *voyez* GIFFEN.

GIRAC, (Paul-Thomas, sieur de) natif d'Angoulême, fut conseiller au présidial de cette ville, l'intime ami de Balzac, & l'adversaire de Voiture. Il défendit le premier contre Costar, partisan outré du second. Cette querelle produisit une vive fermentation dans son tems ; mais aujourd'hui les écrits & les injures qu'elle fit vomir, ne causeroient que de l'ennui. Girac paroît savant dans les siens, mais encore plus emporté. Il mourut en 1663.

GIRALDI, (Lilio Gregorio savant profond dans les langues, dans la connoissance de l'antiquité & dans les mathématiques, naquit à Rome en 1478, & y mourut en 1552, dans la misere. Il disoit ordinairement » qu'il avoit eu à combattre » contre trois ennemis, la na» ture, la fortune & l'injus» tice ». Il perdit son bien & sa bibliotheque, lorsque l'armée de Charles-Quint pilla sa patrie. La goutte vint se joindre à la pauvreté, & il en fut tellement tourmenté dans sa vieillesse, qu'il ne pouvoit pas tourner le feuillet d'un livre. Les écrits de ce savant ont été recueillis à Leyde, en 1596, 2 vol. in-fol. Les plus souvent cités sont : I. *Syntagma de Diis Gentium;* livre excellent pour ce qu'il contient, mais qui ne renferme pas tout ce qu'on peut faire entrer dans une Mythologie. II. L'*Hiſtoire des Poëtes Grecs & Latins* III. Celle *des Poëtes de son tems.* Ces deux ouvrages sont moins consultés, que son Histoire des Dieux des Gentils. IV. *Progymnasmata adversùs litteras & litteratos*, où l'on trouve le germe des idées que J. J. Rousseau a depuis développé sur les mauvais effets des lettres & des sciences (*voyez* ROUSSEAU Jean-Jacques, & FRÉDERIC-GUILLAUME I, roi du Prusse). Mais si Giraldi a osé écrire contre les *lettrés* de son tems, la plupart sages & réservés, qu'eût-il dit de cette nuée de *gens-de-lettres* qui couvre aujourd'hui la surface du globe, & ronge comme les sauterelles d'Egypte, tout ce qui retient encore quelque apparence de verdure ?

GIRALDI-CINTIO, (Jean-

Baptiſte) né à Ferrare d'une famille noble, au commencement du 16e. ſiecle, tint un rang diſtingué parmi les poëtes & les littérateurs de ſon tems. Il mourut en 1573, à 69 ans. On a de cet auteur : I. Neuf *Tragédies*, dont la meilleure eſt *l'Orbeche*. II. Un poëme en 16 chants, intitulé : *L'Ercole*, imprimé à Modene en 1557, in-4°. III. Un recueil de 100 nouvelles, ſous ce titre : *Hecatommiti Nel Montegale, appreſſo Lionardo Torrentino*, 1565, en 2 vol. in-8° : c'eſt le plus connu de ſes ouvrages, dont nous avons indiqué les principaux. Ces écrits ſont en italien. Il a donné en latin des *Poéſies & l'Hiſtoire d'André Doria*, Leyde, 1696, 2 tom. in-fol.

GIRALDUS, *voy.* GIRAUD.

GIRARD DE VILLETHERI, (Jean) prêtre de Paris, mort dans ſa patrie en 1709, à 68 ans, enrichit l'égliſe d'un grand nombre de livres de piété. Ses Traités recueillis, pourroient compoſer un corps de morale-pratique pour toutes les conditions & tous les états. Il appuie ce qu'il dit, par les principes de la raiſon, par l'Ecriture-Sainte, par les Peres & par les conciles. Ses principaux ouvrages ſont : I. *Le véritable Pénitent.* II. *Le Chemin du Ciel.* III. *La Vie des Vierges.* IV. Celle *des Gens mariés, des Veuves, des Religieux, des Religieuſes, des Riches & des Pauvres.* V. *La Vie des Saints.* VI. *La Vie des Clercs.* VII. Un *Traité de la Vocation.* VIII. *Le Chrétien étranger ſur la terre.* IX. Un *Traité de la Flatterie.* X. Un autre *de la Médiſance.* XI. *La Vie de J. C. dans l'Euchariſtie.* XII. *Le Chrétien dans la tribulation.* XIII. Un *Traité des Egliſes & des Temples.* XIV. Un autre *du reſpect qui leur eſt dû.* XV. *La Vie de S. Jean de Dieu.* XVI. Un *Traité des Vertus théologales ;* enfin *la Vie des Juſtes.* Ces différens ouvrages ſont chacun en un ou 2 vol. in-12 ; on les a ſouvent réimprimés ; il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent écrits avec plus de pureté & de préciſion.

GIRARD, (Guillaume) archidiacre d'Angoulême, avoit été ſecrétaire du duc d'Epernon. Après la mort de ce duc, il donna des *Mémoires* pour ſa vie en 4 vol. in-12. Il nous y apprend beaucoup de particularités intéreſſantes. Sur la fin de ſes jours, cet auteur ſe livra entiérement à la piété & ne s'occupa plus que d'objets religieux. Ce fut alors qu'il entreprit la traduction des Œuvres du pieux Louis de Grenade. Elle parut ſur la fin du 17e. ſiecle, en 10 vol. in-8°, ou 2 vol. in-fol. C'eſt la plus exacte que nous ayons ; mais nous pourrions en avoir une plus élégante.

GIRARD, (Albert) habile géometre Hollandois, publia, vers l'an 1629, un livre intitulé : *Invention nouvelle en algebre.* Il y traite des racines négatives, ou affectées du ſigne *moins ;* & montre que dans certaines équations cubiques, ou du 3e. degré, il y a toujours trois racines ; ou deux poſitives & une négative, ou deux négatives & une poſitive. Girard entrevoyoit d'autres réſultats de ce genre, que Deſcartes développa peu de tems après.

GIRARD, (Jean-Baptiſte) Jéſuite, natif de Dole, ſe fit un nom dans ſon ordre par ſes talens. Après avoir profeſſé les humanités & la philoſophie, il ſe conſacra à la prédication & à la direction; & il exerçoit ces emplois avec autant d'aſſiduité que de ſuccès. Un nombre infini de femmes du monde furent miſes par lui dans le chemin du ſalut. Pluſieurs filles entrerent dans le cloître à ſa perſuaſion, & en furent l'exemple. Il fut envoyé d'Aix à Toulon en 1728, pour être directeur du ſéminaire royal de la marine. Parmi les pénitentes qui vinrent à lui, il ſe trouva Marie-Catherine Cadiere, fille de 18 à 20 ans, née avec un cœur ſenſible, & entêtée de la paſſion de faire parler de ſes vertus. La pénitente, échauffée par le plaiſir d'avoir un directeur qui la prônoit partout, voulut avoir une réputation encore plus étendue. Elle prétendit avoir des extaſes & des viſions. Son directeur parut d'abord y ajouter quelque croyance; mais ſentant qu'il y avoit quelque choſe d'outré dans la conduite de ſa pénitente, il chercha à s'en débarraſſer. La Cadiere, piquée contre lui, choiſit un autre directeur. Elle s'adreſſa à un Carme, fameux janſéniſte, & connu par ſa haine contre les Jéſuites. Il engagea ſa pénitente à faire une dépoſition, dans laquelle elle declara que le P. Girard, après avoir abuſé d'elle, lui avoit fait perdre ſon fruit; & comme par cette déclaration elle auroit été auſſi coupable que lui, elle l'accuſa d'enchantement & de ſortilege. Cette miſérable étala ſa honte aux yeux de l'univers, pour l'unique plaiſir de la vengeance. L'affaire fut portée au parlement d'Aix, & elle mit la combuſtion dans les familles. Enfin, après des cabales, des querelles, des ſatyres, des chanſons & des injures ſans nombre, le parlement déchargea le P. Girard des accuſations intentées contre lui, & la Cadiere condamnée aux dépens. Cet arrêt fut prononcé le 16 décembre 1731. Peut-être ceux qui ſe ſont étonnés que le parlement ne juge a point avec plus de rigueur, ne connoiſſent pas aſſez les circonſtances où ce tribunal ſe trouvoit, ni le dangereux fanatiſme du parti qui s'étoit déclaré pour la prétendue dévote. On aſſure d'ailleurs que le réſultat des interrogatoires qu'elle a ſubis, prouve plus de folie que de méchanceté, plus de docilité à des impulſions étrangeres, que de malice perſonnelle. Après que le procès fut terminé, le P. Girard fut envoyé par ſes ſupérieurs à Dole. Il y fut recteur, & y mourut avec la réputation d'un homme zélé & vertueux; mais pas toujours aſſez circonſpect. La fureur d'écrire eſt telle en France, qu'on a formé ſix volumes in-12 des pieces de ce ſingulier procès.

GIRARD, (Gabriel) aumônier de madame la ducheſſe de Berry, fille du régent, & interprete du roi pour les langues eſclavonne & ruſſe, mérita une place à l'académie françoiſe par quelques ouvrages de grammaire qui reſpirent la philoſophie: I. *Synonymes François, leurs différentes ſignifica-*

tions, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec juſteſſe, in-12. Ce livre, plein de goût, de fineſſe & de préciſion, ſubſiſtera autant que la langue, & ſervira même à la faire ſubſiſter. Le but de l'auteur eſt de prouver que preſque tous les mots qu'on regarde comme parfaitement ſynonymes dans notre langue, different réellement dans leur ſignification, à-peu-près comme une même couleur paroît ſous diverſes nuances. Ce grammairien philoſophe ſaiſit admirablement ces différences imperceptibles, & les fait ſentir à ſon lecteur, en rendant ce qu'il apperçoit & ce qu'il ſent, par des termes propres & clairs. Le choix des exemples eſt excellent, à quelques-uns près, qu'il auroit pu ſe diſpenſer de prendre dans des matieres de galanterie. Les autres préſentent preſque toujours des penſées fines & délicates, des maximes judicieuſes, & des avis importans pour la conduite. M. Beauzée a donné en 1769 une nouvelle édition de cet ouvrage, augmenté d'un volume, & de quelques articles poſthumes de l'abbé Girard. L'abbé Roubaud a effacé en quelque ſorte cet ouvrage par les *Nouveaux Synonymes François*, Paris, 1786, 4 vol. in-8°. Mais il convient lui-même que l'abbé Girard a le mérite *d'avoir le premier ouvert les yeux à la nation, ſur la richeſſe que la langue acquerroit par la ſeule explication des ſynonymes, qui ſans une différence nette & préciſe, la ſurchargent de mots en l'appauvriſſant d'idées*. L'ouvrage de l'abbé Roubaud n'eſt d'ailleurs pas à l'abri de la critique. On y trouve quelquefois une métaphyſique de langage, des idées exotiques & romaneſques, qui ſemblent tenir à la ſecte des *économiſtes* à laquelle il étoit agrégé. II. Une Grammaire ſous le titre de *Principes de la Langue Françoiſe*, 2 vol. in-12, 1747 : inférieure aux *Synonymes*, du moins pour la forme ; mais qui offre d'excellentes choſes, & même, ſuivant ſon titre, les vrais principes de la langue. L'auteur ſubtiliſe trop ſur la théorie du langage, & ne cherche pas aſſez à en expoſer clairement & nettement la pratique. L'abbé Girard mourut en 1748, à 70 ans. C'étoit un homme d'un eſprit fin, & verſé dans la lecture des bons écrivains.

GIRARD, (Gilles) curé d'Hermanville, près Caen, né à Campſour, dans le dioceſe de Coutances, a été un des meilleurs poëtes latins de ſon tems. Il avoit perfectionné ſon talent dans l'univerſité de Caen, où il profeſſa les humanités. Il réuſſit ſur-tout dans l'Ode Alcaïque, & ne le cede en ce genre à aucun poëte moderne. Nous avons de lui un nombre aſſez conſidérable de *Poéſies lyriques*, dont la plupart ont été couronnées aux Palinods de Rouen, & imprimées ſéparément. L'auteur mourut en 1762, âgé de 60 ans.

GIRARD DU HAILLAN, *voyez* HAILLAN.

GIRARDON, (François) ſculpteur & architecte, né à Troyes en Champagne, l'an 1628, de Nicolas Girardon, fondeur de métaux, eut pour maître Laurent Maziere. Après s'être perfectionné ſous Fran-

çois Anguier, il s'acquit une si grande réputation, que Louis XIV l'envoya à Rome pour étudier les chef-d'œuvres anciens & modernes, avec une pension de mille écus. De retour en France, il orna de ses ouvrages en marbre ou en bronze les maisons royales. Après la mort de le Brun, Louis XIV lui donna la charge d'inspecteur-général de tous les morceaux de sculpture. Les plus célebres de ses ouvrages sont : I. Le magnifique *Mausolée du Cardinal de Richelieu*, dans l'église de la Sorbonne. II. La *Statue équestre de Louis XIV*, où le héros & le cheval sont d'un seul jet ; c'est son chef-d'œuvre. III. Dans les jardins de Versailles, l'*Enlevement de Proserpine par Pluton*, & les *Groupes* qui embellissent les bosquets des Bains d'Apollon, &c. Il mourut à Paris en 1715, à 88 ans. Il avoit été reçu de l'académie de peinture en 1657, professeur en 1659, recteur en 1674, & chancelier en 1695. Catherine du Chemin, son épouse, se fit un nom par son talent de peindre les fleurs. *Voyez* CHEMIN (Catherine du)

GIRAUD, (Sylvestre) *Giraldus*, né à Mainapir, dans le comté de Pembrock, se distingua parmi les savans de son tems. Après avoir professé dans l'université de Paris & à Oxford, il devint archidiacre & chanoine de S. David. Il s'occupa beaucoup des affaires d'Angleterre ; mais il se fit tant d'ennemis par sa rigidité, que son élection à l'évêché de S. David ne fut pas confirmée par le pape, dont cependant il avoit toujours pris les intérêts. Il mourut vers 1220, âgé de 75 ans. On trouve de lui plusieurs ouvrages dans l'*Anglia Sacra* de Warthon, & dans l'*Anglica* de Cambden. Sa *Description du Pays de Galles* (*Cambria*) a été imprimée séparément à Londres, 1585, in-8°.

GIRAUDEAU, (Bonaventure) Jésuite, né à Saint-Vincent-sur-Jard en Poitou, mourut en 1774, âgé de 77 ans, après avoir donné : I. Une *Méthode pour apprendre la Langue Grecque*, 1751 & suiv., 5 parties in-12. II. *Praxis Linguæ sacræ*, 1757, in-4°. ; ouvrage très-estimé, quoiqu'il y ait quelques vues hypothétiques. Il prétend, comme Masclef (*voyez* ce mot), lire l'hébreu sans les points massorétiques ; mais avec cette différence, que par-tout où il manque une voyelle, il y place la lettre O, au lieu que Masclef y met la premiere voyelle qui se trouve dans le nom de la consonne qui précede : système qui d'abord paroît arbitraire, mais que l'auteur semble avoir puisé dans la lecture & l'étude des anciennes versions. Il y a cependant des cas où il en paroît résulter des sens incommodes & difficiles. III. *Les Paraboles du P. Bonaventure*, petit in-12, rempli de moralités bien déduites, ingénieusement & sagement adaptées à l'éducation de la jeunesse. IV. L'*Evangile médité*, ouvrage digne de son titre, dont on a fait plusieurs éditions in-12 & en 8 vol., par les soins de M. Duquesne, vicaire-général de Soissons, à qui le manuscrit avoit été confié par feu M. de Beaumont, archevêque de Paris. Il y a des passages pleins

d'éloquence & de feu. Le ſtyle en eſt pur, coulant, naturel; la maniere grande & noble; les idées vaſtes, les réflexions profondes. C'eſt la philoſophie de l'Evangile. Le vrai chrétien, & ſur-tout le chrétien inſtruit, y trouve de quoi nourrir ſubſtanciellement ſa penſée & ſon cœur. « Tout y eſt digne du fils » de Dieu, dit un Proteſtant (M. Nallat, recteur de l'égliſe de S. Pierre en l'iſle de Guernesey) » tout y répond à la » ſublimité de ſa doctrine & à » l'excellence de ſes ſaints préceptes. Les réflexions touchent & perſuadent, tant par » leur ſolidité, leur beauté, » que par la maniere de les expoſer, qui eſt digne d'elles. » Tout y eſt méthodique, lié, » ſimple, inſtructif, & ſur-tout » onctueux » (*Lettre de M. Nallat à l'Abbé Duqueſne*, en date du 14 avril 1777).

GIRON, (D. Pierre) duc d'Oſſone, iſſu d'une famille illuſtre d'Eſpagne, fut vice-roi de Sicile & de Naples, & prit, dit-on, part à la conjuration contre Veniſe (*voyez* CUEVA). Les Napolitains ayant porté des plaintes contre lui, le duc leur répondit avec la fierté d'un homme qui n'auroit rien eu à ſe reprocher; & ſes réponſes ſervirent preſque à le juſtifier: cependant, après avoir été enfermé pendant 3 ans, il mourut dans la priſon en 1624, ſans qu'on lui eût prononcé ſa ſentence. On rapporte de lui pluſieurs fades plaiſanteries, qu'on trouve dans tous les inſipides recueils de bons mots. Gregorio Leti a écrit ſa *Vie*, & l'a brodée à ſa maniere.

GIRON GARCIAS DE LOAYSA, archevêque de Tolede, né à Talavera en Eſpagne, fut appellé à la cour de Philippe II, qui le fit ſon aumônier, lui confia l'éducation de l'infant d'Eſpagne ſon fils, & le plaça enſuite ſur le ſiege de Tolede. Il ne l'occupa pas long-tems, car il mourut 5 ou 6 mois après, en 1599. On dit que le chagrin qu'il conçut du peu de conſidération que lui témoignoit le roi Philippe III, ſucceſſeur de Philippe II, hâta ſa mort; mais cette foibleſſe n'eſt pas à préſumer dans un homme dont le caractere montroit de la fermeté & n'avoit jamais paru aſſervi à l'ambition. Ce ſavant prélat avoit publié en 1593, in-fol, une nouvelle *Collection des Conciles d'Eſpagne*, avec des notes & des corrections. C'étoit la meilleure qu'on eût avant celle du cardinal d'Aguirre.

GIROUST, (Jacques) Jéſuite, né à Beaufort en Anjou en 1624, mort à Paris en 1689, à 65 ans, remplit avec beaucoup de diſtinction les chaires de la province & de la capitale. Sa maniere de prêcher étoit comme ſon ame, ſimple & ſans fard; mais dans cette ſimplicité il étoit ordinairement ſi plein d'onction, qu'en éclairant les eſprits, il gagnoit preſque toujours les cœurs. Le P. Bretonneau, ſon confrere, publia ſes *Sermons* en 1704, 5 vol. in-12. On y trouve une éloquence naturelle & forte; mais il n'eſt pas difficile de s'appercevoir que le P. Girouſt s'attachoit plus aux choſes qu'aux paroles, qu'il négligeoit un peu trop. Peut-être croyoit-il que la ſimplicité du ſtyle

aidoit beaucoup le pathétique, donnoit à l'éloquence un air plus naturel & plus touchant, & produiſoit l'onction. Son Avent eſt intitulé : *Le Pécheur ſans excuſe*. C'étoit l'uſage des prédicateurs de ce tems-là, de choiſir un deſſein général, auquel ils rapportoient tous les diſcours de l'Avent. On a ſagement réformé cette coutume bizarre, qui entraînoit des répétitions faſtidieuſes, mettoit des entraves au génie, & fatiguoit l'attention des auditeurs. Le P. Girouſt prêchoit & agiſſoit ; ſes mœurs étoient dignes de ſes ſermons.

GIRY, (Louis) Pariſien, avocat au parlement & au conſeil, fut l'un des premiers membres de l'académie Françoiſe. Il ſe fit un nom dans le monde par ſa probité & ſon déſintéreſſement, & dans la république des lettres par ſes traductions. On diſtingue celles de l'*Apologétique* de Tertullien, effacée par celle de l'abbé Gourcy en 1781 ; de l'*Hiſtoire ſacrée* de Sulpice Sévere ; de la *Cité de Dieu* de S. Auguſtin ; des *Epîtres choiſies* de ce Pere ; du *Dialogue des Orateurs* de Cicéron, in-4°. Elles eurent beaucoup de cours de ſon tems ; mais elles ſont quelquefois obſcures, ſouvent infidelles, & d'une diction trop négligée. Ce traducteur mourut à Paris en 1665, à 70 ans.

GIRY, (François) fils du précédent, entra dans l'ordre des Minimes, & en devint provincial. Il fut également recommandable par ſa piété, ſon ſavoir & ſa modeſtie. Il avoit une ſi grande facilité à s'exprimer ſur les matieres de dévotion, qu'il écrivoit ſans préparation. Son plus grand ouvrage eſt la *Vie des Saints*, en 2 vol. in-fol. Elle eſt écrite avec onction ; mais elle n'eſt pas entiérement purgée de fables. Il eſt à croire que les *Vies des Saints* traduites de l'anglois par M. Godeſcard, 1763-1781, & dont on a donné une nouvelle édition en 1783, 12 vol. in-8°, feront oublier l'ouvrage du P. Giry. Ce pieux écrivain mourut en 1688, à 53 ans. Le P. Raffron, ſon confrere, provincial de la province de France, a écrit ſa *Vie*, in-12, 1691.

GISBERT, (Blaiſe) Jéſuite, né à Cahors en 1657, prêcha avec beaucoup de ſuccès. Il paſſa les dernieres années de ſa vie dans le college de Montpellier, où il mourut le 28 février 1731. On a de lui : I. L'*Art d'élever un Prince* ; in-4°., réimprimé en 1688, en 2 vol. in-12, ſous le titre de l'*Art de former l'eſprit & le cœur d'un Prince* : livre rempli de lieux communs, ainſi que le ſuivant. II. *La Philoſophie du Prince*, Paris, 1689, in-8°. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, eſt ſon *Eloquence chrétienne*, Lyon, 1714, in-4°., réimprimée in-12, à Amſterdam, 1728, avec les remarques de Jacques Lenfant. Il a été traduit en italien, en allemand, &c.

GISCALA, (Jean de) ainſi nommé, parce qu'il étoit originaire de cette ville, en Paleſtine. C'étoit un brigand, qui exerça les plus horribles cruautés pendant la guerre des Juifs contre les Romains. Après la priſe de Giſcala, il ſe jeta dans

Jéruſalem, où il ſe rendit chef de parti. Il appella les Iduméens à ſon ſecours contre Ananus, grand-ſacrificateur, & contre les bons citoyens, qu'il traita avec la derniere indignité. Ses plus grands divertiſſemens étoient de piller, voler & maſſacrer. Ce ſcélérat s'étant joint à Simon, fils de Gioras, qui étoit un autre chef de parti, ils ne diſcontinuerent pas leurs brigandages & leurs maſſacres, que la ville ne fût entiérement ruinée. Ils firent plus périr de monde par le fer, le feu & la faim, que les Romains qui les aſſiégeoient, avec toutes leurs machines de guerre. Mais tous ces crimes ne reſterent pas impunis. Après la ruine de la ville & du temple, Jean de Giſcala ſe cacha dans des égoûts, où il fut trouvé au bout de quelques jours. Tite le condamna à mourir dans une horrible priſon : peine trop douce pour de ſi grands crimes.

GISCON, fils d'Himilcon, capitaine des Carthaginois, après avoir fait la guerre avec beaucoup de bonheur, fut banni de ſa patrie par une cabale, & rappellé enſuite. On lui permit de ſe venger de ſes ennemis comme il voudroit. Il ſe contenta de les faire proſterner par terre, & de leur preſſer le cou ſous un de ſes pieds; vengeance bien légere pour un Carthaginois. Peu de tems après, l'an 309 avant J. C., il fut général d'une armée pour la Sicile, fit la guerre aux Corinthiens, & conclut une paix avantageuſe.

GISORS, (le comte de) *voy.* FOUCQUET, (Charles-Louis-Auguſte) à la fin de l'article.

GIULANO DE MAJANO, ſculpteur & architecte Florentin, né en 1377, eut beaucoup de réputation en ſon tems, ſur-tout pour l'architecture. Le roi Alfonſe l'ayant appellé à Naples, il y conſtruiſit pour lui le magnifique palais de *Poggio Reale*, & embellit cette ville de pluſieurs autres édifices; il fut auſſi employé à Rome par le pape Paul II. Il mourut à Naples, âgé de 70 ans, en 1447, honoré des regrets du roi Alfonſe, qui lui fit faire de ſuperbes obſeques.

GIUNTINO, *voy.* JUNCTIN.

GIVRI, *voyez* MESMES (Jean-Antoine de).

GLABER, (Rodolphe) Bénédictin de Cluni, floriſſoit ſous les regnes de Robert & de Henri I, rois de France. Il aima & cultiva la poéſie. Le plus conſidérable de ſes ouvrages eſt une *Chronique ou Hiſtoire de France*, qui finit à l'an 1046, adreſſée à l'abbé Odilon, ſans ordre & ſans ſuite, pleine de fables; mais, malgré ces défauts, très-utile pour les premiers tems de notre monarchie. On peut conſulter ſur Glaber un Mémoire fort curieux, dont M. de la Curne a enrichi le tome 8e. des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. On trouve la *Chronique* de Glaber dans les *Collections* de Pithou & de Duchesne.

GLABRIO, *voy.* ACILIUS.

GLAIN, (N. de Saint-) né à Limoges vers 1620, ſe retira en Hollande, pour y profeſſer avec plus de liberté la religion prétendue-réformée, à laquelle cependant il ne tenoit qu'autant qu'elle étoit oppoſée à la ſeule

Religion véritable. Après avoir servi dans les armées en qualité de capitaine de la république, il travailla pendant quelque tems à la Gazette d'Hollande. La lecture des livres de Spinosa changea ce protestant en athée. Il traduisit en françois le trop fameux *Tractatus Theologico-Politicus*. Cette traduction parut d'abord sous ce titre : *La Clef du Sanctuaire*. L'ouvrage ayant fait beaucoup de bruit, l'auteur, pour le répandre encore davantage, le fit reparoître avec le titre de *Traité des Cérémonies superstitieuses des Juifs ;* & enfin il l'intitula : *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matieres les plus importantes du salut.* Il est difficile de trouver cette traduction avec ces trois titres réunis. Elle fut imprimée à Cologne, en 1678, in-12. C'est un recueil d'extravagances & d'impiétés, où Freret & d'autres savans plus modernes ont puisé des réflexions dont ils se sont fait honneur comme si elles leur appartenoient en propre, & qu'il y eût en effet de quoi s'en glorifier.

GLANDORP, (Mathias) de Cologne, se consacra à la chirurgie & à la médecine dans la ville de Brême, dont il étoit originaire. Il y mourut en 1640, médecin de l'archevêque, & physicien de la république. Ses ouvrages ont été publiés à Londres en 1729, in-4°., sous ce titre : *Glandorpi Opera omnia, nunc simul collecta & plurimùm emandata.* Son éloge est à la tête de cet utile recueil. Il renferme plusieurs Traités curieux d'antiquités Romaines.

GLANVILL, (Joseph) né à Plimouth en Angleterre, en 1636, membre de la société royale, fut chapelain de Charles II, & chanoine de Worcester. Il se distingua par une mémoire heureuse & un esprit pénétrant. Il mourut en 1680, laissant plusieurs ouvrages en anglois. Les principaux sont : I. *De la vanité de dogmatiser ;* livre dans lequel il prouve l'incertitude de nos connoissances, & combien on a tort de se passionner pour celles qui ne sont que d'invention humaine. II. *Lux Orientalis*, ou Recherches sur l'opinion de quelques Orientaux, touchant la préexistence des ames. III. *Scepsis scientifica*, ou l'Ignorance avouée, servant de chemin à la science. IV. Des *Sermons*. V. Un *Essai sur l'Art de Prêcher*. VI. *Philosophia pia*, Londres, 1671, in-8°. VII. Le *Plus ultrà*, ou les Progrès des Sciences depuis Aristote. VIII. Divers *Ecrits* contre l'incrédulité, parmi lesquels il faut distinguer une brochure curieuse & rare, intitulée : *Eloge & défense de la Raison en matiere de religion.* L'auteur attaque dans cet ouvrage le scepticisme, & le fanatisme de toutes les especes.

GLAPHYRA, femme d'Archelaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane en Cappadoce, se rendit fameuse par sa beauté & par le commerce qu'elle eut avec Marc-Antoine. Elle obtint de ce général le royaume de Cappadoce pour ses deux fils Sisinna & Archelaüs, à l'exclusion d'Ariarathe.

GLAPHYRA, petite-fille de la précédente, & fille d'Archelaüs, roi de Cappadoce, épousa Alexandre, fils d'Hérode & de

Mariamne. Elle mit la diviſion dans la famille de ſon beau-pere, & cauſa par ſa fierté la mort de ſon mari. Hérode ayant privé de la vie Alexandre, renvoya Glaphyra à ſon pere Archelaüs, & retint les deux enfans que ſon fils avoit eus d'elle. Archelaüs, fils d'Hérode, devint ſi amoureux d'elle, que pour l'épouſer il répudia ſa femme. Glaphyra mourut quelque tems après ce 2e. mariage. Alexandre & Tygranes, deux fils qu'elle avoit eus d'Alexandre, ſon 1er. mari, abandonnerent la religion judaïque, & ſe retirerent auprès d'Archelaüs, leur aïeul maternel, qui prit ſoin de leur fortune.

GLAREANUS, *voy.* LORIT.

GLASER, (Chriſtophe) apothicaire ordinaire de Louis XIV & du duc d'Orléans, eſt connu par un *Traité de Chymie*, publié pour la 1re. fois à Paris, in-8°., 1688, & traduit en anglois & en allemand. Ce livre eſt court, mais clair & exact.

GLASSIUS, (Salomon) théologien Luthérien, docteur & profeſſeur de théologie à Iene, & ſurintendant général des égliſes & des écoles de Saxe-Gotha, s'acquit de la réputation, & mourut à Gotha en 1656, à 63 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages en latin. Le principal eſt ſa *Philologie ſacrée*, Leipſig, 1705, in-4°.

GLATIGNY, (Gabriel de) premier avocat-général de la cour des monnoies, & membre de l'académie de Lyon, naquit dans cette ville en 1690, & y mourut en 1755, à 65 ans. On a publié en 1757 un *Recueil de ſes Œuvres*, in-12, qui renferme ſes Harangues au palais, & ſes Diſcours académiques.

GLAUBER, (Jean-Rodolphe) Allemand, s'appliqua à la chymie dans le dix-ſeptieme ſiecle, & ſe fixa à Amſterdam, après avoir beaucoup voyagé. Il compoſa différens *Traités*, dont quelques-uns ont été traduits en latin & en françois. Toutes ſes Œuvres ont été raſſemblées dans un volume allemand, intitulé : *Glauberus concentratus*. Ce livre a depuis été traduit en anglois, & imprimé in-fol. à Londres en 1689. Il eſt utile ; mais il le ſeroit davantage, ſi l'auteur n'avoit pas mêlé ſes raiſonnemens & ſes vaines ſpéculations à ſes expériences. On a de lui en latin, *Furni Philoſophici*, 1658, 2 vol. in-8°, traduit en françois en 2 vol. in-8°. Glauber avoit le défaut de tous les charlatans ; il vantoit ſes ſecrets, & en faiſoit un vil trafic.

GLAUCUS, pêcheur célebre dans la mythologie, fut métamorphoſé en triton, & regardé comme un dieu marin. Circé l'aima inutilement ; il s'attacha à Scylla, que la magicienne par jalouſie changea en monſtre marin, après avoir empoiſonné la fontaine où ces deux époux alloient ſe cacher.

GLEICHEN, comte Allemand, fut, dit-on, pris dans un combat contre les Turcs, & mené en Turquie, où il ſouffrit une longue & dure captivité. On ajoute qu'il plut tellement à la fille du ſultan, qu'elle promit de le délivrer & de le ſuivre, pourvu qu'il l'épouſât, quoiqu'elle ſût qu'il étoit déjà marié ; qu'ils s'embarquerent en ſecret, & qu'ils

arriverent à Veniſe, d'où le comte alla à Rome, & obtint du pape une permiſſion ſolemnelle de l'épouſer, & de garder en même tems la comteſſe Gleichen, ſa premiere épouſe. Mais tout ce récit n'eſt qu'une fable débitée par Hondorf, auteur Luthérien, qui ne l'a racontée, que pour en faire un pendant au double mariage du landgrave de Heſſe. Ajoutez qu'on ne dit point en quel tems ce ſeigneur vivoit, ni quel eſt le pape qui donna cette diſpenſe; ni quel effet le ſcandale de ce double mariage produiſit parmi les fideles; ni pourquoi tant de gens, de princes ſur-tout, que parfois une telle diſpenſe accommoderoit très-bien, ne ſe ſont jamais aviſés de la demander, à l'imitation & après le bon ſuccès du comte de Gleichen : ni pourquoi le landgrave de Heſſe lui-même, & Luther ſon diſpenſateur, n'ont pas allégué un exemple ſi impoſant, &c. Le fait eſt, que ſouvent les anciens chevaliers & ſeigneurs ſont repréſentés ſur leurs tombeaux entre deux femmes, parce qu'en effet ils en ont eu ſucceſſivement deux: comme on le voit dans le magnifique mauſolée du comte Pierre de Mansfeld à Luxembourg; & qu'il n'en a pas fallu davantage pour donner lieu à la fable du double mariage du comte de Gleichen. On peut conſulter ſur ce ſujet : *Diſquiſitio hiſtorico-critica in comitem de Gleichen, cujus monumentum eſt in Eccleſia S. Petri, Erfordiæ*, par D. Placide Muth, Erfurt, 1788, in-12; l'auteur démontre que l'hiſtoire du prétendu double mariage eſt une pure fable.

GLEN, (Jean de) imprimeur & graveur en bois, né à Liege vers le milieu du 16e. ſiecle, a donné un livre curieux & recherché, intitulé : *Des habits, mœurs, cérémonies, façons de faire anciennes & modernes*, in-8°, Liege, 1601. Il eſt orné de 103 figures de ſon invention, de maniere que ce livre lui appartient entiérement comme auteur, imprimeur & graveur. Ces eſtampes ſont en général d'un deſſin correct, & ont beaucoup d'expreſſion. On a encore de lui : *Les merveilles de la Ville de Rome*, avec figures.

GLICAS *ou* GLYCAS, (Michel) hiſtorien Grec, ſavant dans la théologie & dans l'hiſtoire eccléſiaſtique & profane, paſſa une partie de ſa vie en Sicile. L'on ignore s'il a vécu dans le monde ou dans le cloître, dans le mariage ou dans le célibat. Il n'eſt connu particuliérement que par des *Annales depuis Adam juſqu'à Alexis Comnene*, mort en 1118. L'auteur mêle à ſon ouvrage, important pour les derniers tems, une foule de queſtions théologiques & phyſiques, qui ne ſont guere du reſſort de l'hiſtoire. Il eſt crédule & exagérateur. Le P. Labbe en a donné une édition au Louvre en 1660, in-fol. grec & latin. La traduction eſt de Leunclavius; mais l'éditeur l'a revue, & l'a enrichie de notes & d'une 3e. partie. Cet ouvrage eſt une des pieces de la Collection appellée *Bizantine*.

GLISSON, (François) profeſſeur royal de médecine à Cambridge, fit pluſieurs découvertes anatomiques qui lui acquirent

quirent une grande réputation. La principale eſt celle du canal, qui conduit la bile du foie dans la véſicule du fiel. Il mourut à Londres en 1677. On a de lui pluſieurs écrits eſtimés. Les principaux ſont : I. *De Morbo puerili*, Leyde, 1671, in-8°. II. *De ventriculo & inteſtinis*, Londres, 1677, in-4°. III. *Anatomia hepatis*, Amſterdam, 1665, in-12. Ces deux derniers livres ſe trouvent auſſi dans la *Bibliotheque Anatomique* de Manget.

CLOSCA *ou* KLOSCHKA, (Sophronius) pape Grec, ſe diſtingua en Hongrie & en Tranſilvanie par un fanatiſme brutal & féroce, contre les Grecs qui acceptoient l'union avec l'Egliſe Romaine. Il avoit inſéré dans le ſymbole *Sanctam Eccleſiam* CONSTANTINOPOLITANAM, & employoit tous les moyens pour faire recevoir cette addition: mépriſé & chaſſé par-tout par les Catholiques & les Grecs unis, mis en priſon par ordre du gouvernement, il s'échappa, & ſe joignit à Horiah, lors de la révolte des Valaques en 1784. Après des excès & des cruautés inouis, il fut pris, exécuté avec lui, à Carlsbourg, le 28 février 1785. *Voyez* HORIAH.

GLUCK, (Chriſtophe) chevalier, célebre muſicien Allemand, peu content de la réputation qu'il s'étoit acquiſe dans ſa patrie par ſa compoſition, voulut l'étendre en France. Les premieres pieces qu'il y donna dans le goût italien, n'eurent point de ſuccès; il vit bien qu'il ne réuſſiroit point à faire d'emblée, une réforme dans la muſique françoiſe; il tâcha donc de l'allier avec la muſique italienne, & ſa muſique d'*Iphigénie en Aulide*, exécutée ſelon ce projet, fut reçue avec enthouſiaſme. La mobilité françoiſe fit qu'il enleva tous les ſuffrages; il n'y avoit plus que la muſique de Gluck qui plût. Les Piccini, les Sacchini, les Grétry, vinrent enſuite traverſer M. Gluck; comme ils étoient nouveaux, on courut à eux, & on oublia le réformateur de la muſique françoiſe, qui eut beau donner de nouvelles pieces; on ne les goûta pas; Gluck ſe retira à Vienne en Autriche, où il mourut en 1787.

GLYCERE, courtiſanne de Sycyone, ſe diſtingua tellement dans l'art de faire des couronnes, qu'elle en fut regardée comme l'inventrice. Il y a eu auſſi une autre courtiſanne du même nom, qu'Harpalus fit venir d'Athenes à Babylone, où Alexandre-le-Grand l'avoit laiſſée pour garder ſes tréſors & ſes revenus. Il fit donner, pour lui plaire, des fêtes qui coûterent des ſommes immenſes.

GLYCERE, (*Flavius Glycerius*) étoit un homme de qualité qui avoit eu des emplois conſidérables dans le palais des empereurs d'Occident. Dominé par l'ambition, & ſecondé par quelques grands, il ſe fit donner le titre d'Auguſte à Ravenne; au commencement de mars 473. Il repouſſa les Oſtrogoths à force de préſens. Il ſe croyoit affermi ſur le trône, lorſque Léon, empereur d'Orient, fit élire Julius Nepos, qui marcha vers Rome, y entra le 24 juin 474, & ſurprit Glycere ſur le port de cette ville. Nepos

ne voulant pas tremper ſes mains dans ſon ſang, le fit renoncer à l'empire, & ſacrer évêque de Salone en Dalmatie. Glycere trouva le repos dans ſon nouvel état, ſe conduiſit en digne paſteur, & mourut vers l'an 480.

GMELIN. Il y a deux voyageurs de ce nom qui nous ont donné diverſes relations touchant les provinces les moins connues de l'empire Ruſſe. Celle du vieux Gmelin eſt la plus eſtimée, & a paſſé ſous le titre de *Relation d'un voyage à Kamtſchatka*, imprimée à Pétersbourg, en langue ruſſe, en 1735; en allemand, à Gottingue, en 1752; & en françois par M. Keralio, ſous le titre de *Voyage en Sibérie*, Paris, 1767, 2 vol. in-12. — Le jeune GMELIN (Samuel) fut d'abord profeſſeur à Tubingen, puis membre de l'académie de Pétersbourg, qui le choiſit pour viſiter différentes parties de l'empire Ruſſe; il parcourut en 1768 & ſuiv. les bords du Don & du Volga, le Caucaſe, & le rivage de la mer Caſpienne. Il fut arrêté dans ſa courſe par un prince Tartare, qui prétendoit avoir des ſujets de plaintes contre la Ruſſie. Il fut jeté dans diverſes priſons. La Ruſſie donna ſatisfaction à ce prince, mais Gmelin n'en profita point, étant mort auparavant en juillet 1774, dans un village du Mont-Caucaſe. On parvint cependant à retirer ſes papiers des mains des Tartares. Sa Relation a été imprimée en allemand à Pétersbourg, en 1773 & 1774, 3 vol. in-8°.

GNAPHÉE, *voyez* FOULON (Pierre & Guillaume).

GNIPHON, *Gnipho*, (Marc-Antoine) grammairien Gaulois, contemporain de Cicéron, enſeigna la rhétorique à Rome, dans la maiſon de Jules-Céſar, avec ſuccès & avec déſintéreſſement. Il mourut âgé d'environ 50 ans.

GOAR, (S.) prêtre, né en Aquitaine, quitta ſa patrie pour aller ſervir Dieu dans la ſolitude. Il ſe fit conſtruire une petite cellule avec un oratoire ſur la rive gauche du Rhin, entre Mayence & Coblentz. L'éclat de ſes vertus & de ſes miracles engagea Sigebert à lui offrir le gouvernement de l'égliſe de Treves: mais le Saint le refuſa & mourut dans ſa ſolitude, qui fut bientôt peuplée à l'occaſion des fréquens pélerinages qui ſe faiſoient à ſon tombeau. C'eſt aujourd'hui une ville qui porte ſon nom. Charlemagne avoit fait vœu de n'y paſſer jamais ſans rendre ſes devoirs au Saint, dans la Baſilique où il avoit fait dépoſer ſes reliques.

GOAR, (Jacques) né à Paris en 1601, Dominicain en 1619, fut envoyé dans les miſſions du Levant, y demeura neuf ans, & y apprit à fond la croyance & la coutume des Grecs. De retour à Rome, il lia une étroite amitié avec tous les ſavans, & en particulier avec Léon Allatius. Toutes les bibliotheques lui furent ouvertes. Il y puiſa ce vaſte fonds d'érudition qui paroît dans tous ſes écrits. Il revint à Paris en 1644. Le principal de ſes ouvrages eſt l'*Eucologe ou Rituel des Grecs*, publié en 1647, à Paris, in-fol., grec & latin. Cette édition fut faite ſur une foule

d'exemplaires imprimés & manuscrits, qu'il rechercha avec beaucoup de soins & de peines. Il l'enrichit de savantes remarques, qui sont d'une grande utilité pour bien connoître les liturgies & les cérémonies ecclésiastiques de l'Eglise Grecque. Cet ouvrage, devenu rare, a été réimprimé à Venise en 1730, in-fol. Le P. Goar publia aussi la *Chronographie* de George Syncelle, en grec & en latin, Paris, 1652, in-fol. Il mourut en 1653, à 53 ans.

GOBAT, (George) Jésuite, né dans le diocese de Bâle en 1600, mort à Constance le 23 mars 1679, a publié une *Théologie* en 4 vol. in-fol., où il y a plusieurs propositions d'une morale relâchée, que l'auteur a répétées d'après beaucoup d'autres, & qui ont été condamnées depuis par le Saint-Siege. Ceux qui ont voulu l'en rendre personnellement responsable, comme M. de Seve, évêque d'Arras, ont montré combien peu ils étoient au fait de ces matieres. Voyez les *Vindiciæ Gobatianæ*, 1706, 1 vol. in-4°.

GOBELIN, (Gilles) teinturier sous le regne de François I, trouva, à ce que l'on dit, le secret de teindre la belle écarlate, qui depuis ce tems-là a été nommée l'*Ecarlate des Gobelins*. Il demeuroit au fauxbourg Saint-Marcel à Paris, où sa maison & la petite riviere qui passe auprès, portent encore aujourd'hui le nom de *Gobelins*.

GOBIEN, (Charles le) Jésuite, de St-Malo, fut secrétaire & procureur des Missions, & mourut à Paris en 1708, à 55 ans; c'étoit un homme d'un esprit plein de ressources, d'un caractere actif, & un assez bon écrivain. Nous avons de lui: I. L'*Histoire des Isles-Marianes*, 1700, in-12. II. Le commencement des *Lettres édifiantes*, dont il y a 34 recueils in-12, & dont on vient de faire une nouvelle édition en 24 vol. (Paris, 1781) qui offrent des détails intéressans sur l'histoire naturelle, la géographie & la politique des états que les Jésuites ont parcourus. Le P. Gobien entra dans la trop fameuse querelle entre les Missionnaires, sur le culte que les Chinois rendent à Confucius & aux morts. Les éclaircissemens qu'il a donnés à ce sujet, se trouvent dans les *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine* du P. le Comte, en 3 vol. in-12 (*voyez* TOURNON). Le 3e. vol. de cet ouvrage est entiérement de lui. Il est composé des *Lettres sur les progrès de la Religion à la Chine*, 1697, in-8°; & de l'*Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine, en faveur de la Religion Chrétienne, & éclaircissemens sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius*, 1698, in-12.

GOBINET, (Charles) principal du college du Plessis, docteur de la maison & société de Sorbonne, né à Saint-Quentin, instruisit la jeunesse confiée à ses soins, par ses exemples & par ses ouvrages. Les principaux sont: I. *Instruction de la Jeunesse*, in-12, 1655, & souvent réimprimée depuis. II. *Instruction sur la Pénitence & sur la sainte Communion*, in-12. III. *Instruction sur la maniere d'étudier*, in-12, &c. Tous ces ouvrages font honneur à la re-

ligion & au jugement de l'auteur ; le ſtyle en eſt quelquefois ſuranné. Il mourut à Paris en 1690, à 77 ans. Quoique ſa vie eût été très-pure, un prêtre imprudent qui l'aſſiſtoit à la mort, lui dit : *Qu'il eſt terrible de tomber dans les mains d'un Dieu vivant !* L'illuſtre mourant lui répondit : *Qu'il eſt doux de tomber entre les mains d'un Dieu mort en croix pour nous !* Il expira un inſtant après.

GOBRIAS, un des ſept ſeigneurs de Perſe, qui, après la mort de Cambyſe, s'unirent pour chaſſer les Mages uſurpateurs du trône vers l'an 521 avant J. C. Il étoit beau-pere de Darius, & il accompagna ce prince dans ſon expédition contre les Scythes. Ces peuples ayant envoyé à Darius un oiſeau, un rat, une grenouille & cinq fleches ; Gobrias conjectura que ce préſent ſignifioit : » O Perſes ! ſi vous ne vous » envolez comme les oiſeaux, » ou ſi vous ne vous jetez » dans les marais comme les » grenouilles, ou ſi vous ne » vous cachez ſous la terre » comme les rats, vous ſerez » percés de ces fleches ». L'événement fit voir que Gobrias n'avoit pas mal deviné, au moins quant au réſultat de ſon explication. Son fils Mardonius devint gendre de Darius.

GOCLENIUS, (Conrard) né en 1485 à Mengeringshauſen, dans le comté de Waldeck, chanoine à Anvers ; fit ſes études à Louvain, & fut le premier profeſſeur de la langue latine dans le college des Trois-Langues, fondé de ſon tems. Il mourut à Louvain le 25 janvier 1539, & ſe fit un nom : I. Par de ſavantes *Notes ſur les Offices de Cicéron*, Bâle, in-4°. II. Par une nouvelle *Edition de Lucain*. III. Par une *Traduction* latine de l'*Hermotime* de Lucien, ou *Des Sectes des Philoſophes*, Louvain, 1522. Eraſme, ſon ami intime, faiſoit cas de ſon caractere & de ſon érudition.

GOCLENIUS, (Rodolphe) docteur en médecine, & ardent diſciple de Paracelſe, né à Wittemberg en 1572, & mort en 1621, après avoir été profeſſeur de phyſique, puis de mathématiques à Marpurg. On a de lui : I. *Uranoſcopia, Chiroſcopia & Metopoſcopia*, 1608, in-12 ; & quantité d'autres ouvrages en faveur des divinations ſuperſtitieuſes. II. *Tractatus de Magnetica vulneris curatione*, 1613, in-12. Le P. Roberti, Jéſuite, attaqua cet ouvrage, & prouva que ce n'étoit qu'un tas de fauſſetés, de ſuperſtitions & de ſottiſes ; & que s'il y avoit quelque choſe de réel, il n'étoit pas dans l'ordre naturel. Le docteur Meſmer a reſſuſcité de nos jours les rêveries de Goclenius. *Voy.* Van Helmont.

GOCLENIUS, (Rodolphe) né à Colbach, dans le comté de Waldeck, en 1547, fut environ 50 ans profeſſeur de logique à Marpurg, où il mourut en 1628. Il étoit poëte & philoſophe. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui ne ſont lus de perſonne. Les principaux ſont : I. *Miſcellanea theologica & philoſophica*, in-8°. II. *Conciliator philoſophicus*, in-8°. III. *Idea Philoſophiæ Platonicæ*, in-8°. IV. *Lexicon Philoſophorum*, in-fol.

V. *Physiognomicæ & Chiromanticæ specialia*, in-8°, &c.

GODARD, (S.) archevêque de Rouen, né à Salenci en Picardie, étoit frere, à ce qu'on croit, de S. Médard, évêque de Tournay. Son zele parut dans la conversion d'un grand nombre d'idolâtres à Rouen; mais l'action qui lui fait le plus d'honneur, est d'avoir contribué, avec S. Remy de Rheims, à amener le roi Clovis I au Christianisme. Il mourut saintement vers l'an 530.

GODEAU, (Antoine) né à Dreux d'une bonne famille, se destina d'abord au siecle; mais une demoiselle qu'il recherchoit ayant refusé de l'épouser, parce qu'il étoit petit & laid, il vint à Paris & y embrassa l'état ecclésiastique. Produit à l'hôtel de Rambouillet, le bureau du bel-esprit, & souvent du faux esprit, il y brilla par ses vers & par une conversation aisée. Il fut un de ceux qui, en s'assemblant chez Conrart, contribuerent à l'établissement de l'académie françoise. Le cardinal de Richelieu, instruit de son mérite, lui accorda une place dans cette compagnie naissante. On dit que ce ministre lui donna l'évêché de Grasse, pour faire un jeu de mots. Godeau présente à ce cardinal une *Paraphrase* en vers du Cantique *Benedicite*, & il reçoit pour réponse : *Vous m'avez donné* Benedicite, *& moi je vous donne* Grasse. Plusieurs critiques prétendent que le cardinal de Richelieu ne prononça jamais cette platitude, & leurs raisons paroissent plausibles (*voy.* les *Remarques* de l'abbé Joly, sur le *Dictionnaire* de Bayle, au mot Balzac). Il est vrai néanmoins qu'il commença sa *Traduction des Psaumes* par la Paraphrase du *Benedicite*; & ce poëme, très-bon pour le tems, le fit connoître avantageusement. Dès que Godeau eut été sacré, il se retira dans son diocese, & se dévoua entiérement aux fonctions épiscopales. Il tint plusieurs synodes, instruisit son peuple, réforma son clergé, & fut une leçon vivante des vertus qu'il demandoit aux autres. Innocent X lui accorda des bulles d'union de l'évêché de Vence avec celui de Grasse; mais le clergé de Vence s'étant opposé à cette union, il quitta le diocese de Grasse, & mourut à Vence en 1672, à 67 ans. Ce prélat écrivoit avec beaucoup de facilité en vers & en prose; mais ses vers ne sont le plus souvent que des rimes; & sa prose, coulante & aisée, est quelquefois trop abondante & trop négligée. Les principaux fruits de son esprit fécond, sont : I. *Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin du 9e. siecle*, 3 vol. in-fol., & 6 gros vol. in-12. A quelques vieux mots près, & quelques tours également surannés, son style égale au moins celui des auteurs qui ont traité depuis les mêmes objets. Il a même plus de nombre, plus de majesté, que plusieurs d'entr'eux; moins d'inégalité & de cascades; en un mot, plus de cette grandeur unie & soutenue, que demande la dignité de l'histoire. Son ouvrage présente moins de détails que celui de l'abbé Fleury; mais il se fait lire avec plus de plaisir

Godeau prend la ſubſtance des originaux, ſans s'aſſujettir à leurs paroles, & fait un corps de divers membres épars çà & là. Fleury, au contraire, ſe pique d'employer les propres expreſſions des anciens hiſtoriens, & ſouvent ſe borne à les coudre l'un à l'autre. Une autre différence entre les deux ouvrages, eſt qu'on ne remarque pas dans celui de Godeau, ces idées de cenſure & de réforme, qui dirigent ſi ſouvent les jugemens de Fleury, ces éloges excluſifs de la primitive Egliſe, cette prévention contre la diſcipline actuelle, &c.: les novateurs par-là en font moins de cas; mais c'eſt un préjugé en ſa faveur. Cependant dans le compte qu'il rend de la condamnation des *Trois Chapitres*, au 5e. concile général, il ne s'eſt pas aſſez défié de leurs artifices. II. *Paraphraſes des Epîtres de S. Paul & des Epîtres Canoniques*, in-4°; dans le goût des Paraphraſes du P. Carrieres, qui, en prenant l'idée de l'évêque de Graſſe, l'a perfectionnée. III. *Vies de S. Paul*, in-4°; *de S. Auguſtin*, in-4°; de *S. Charles Borromée*, 1748, 2 vol. in-12. IV. *Les Eloges des Evêques qui dans tous les ſiecles de l'Egliſe ont fleuri en doctrine & en ſainteté*, in-4°. V. *Morale chrétienne*, 3 vol. in-12, pour l'inſtruction des curés & des prêtres du dioceſe de Vence. L'auteur, ennemi de la morale relâchée, oppoſa cet ouvrage aux maximes pernicieuſes de certains caſuiſtes. VI. *Les Pſaumes de David, traduits en vers françois*, in-12. Les Calviniſtes s'en ſervent dans le particulier, à la place de ceux de Marot, qu'on chante dans les temples. Quoique le ſtyle de cette verſion ſoit en général lâche & diffus, cependant la verſification a de la nobleſſe & de la douceur. VII. *Le Nouveau-Teſtament traduit & expliqué*, in-8°, en 2 vol., 1668. VIII. Pluſieurs autres Poéſies; les *Faſtes de l'Egliſe*, qui contiennent plus de 15000 vers; le *Poëme de l'Aſſomption*; celui de *S. Paul*, de la *Magdelene*, de *S. Euſtache*; des *Eglogues chrétiennes*, &c... Godeau, touché des abus que la plupart des verſificateurs faiſoient de la poéſie, voulut la ramener à ſon véritable uſage; mais il mérita plus d'éloges pour ſon intention, que pour ſes ſuccès. Froid dans les détails, méthodique dans l'ordonnance, uniforme dans les expreſſions, il ſe copie lui-même, & ne connoît pas l'art de varier ſes tours & ſes figures, de plaire à l'eſprit & d'échauffer le cœur. On eſt forcé de ſe demander en le liſant, comme le Jéſuite Vavaſſeur: *Godellus utrùm Poëta?* Et le goût répond preſque toujours: *Non.* Il diſoit « que » le paradis d'un auteur, c'étoit » de compoſer, le purgatoire » de revoir & de corriger ſes » ouvrages, & l'enfer de les » imprimer ». Ceux qui ont beaucoup imprimé avec la ſenſibilité d'auteur, n'auront pas de peine à reconnoître cet *enfer*, aujourd'hui ſur-tout que l'ignorance & la cupidité ont fait de la typographie une ſimple marotte de commerce.

GODEAU, (Michel) profeſſeur de rhétorique au college des Graſſins, enſuite rec-

teur de l'université & curé de Saint-Côme à Paris, mourut à Corbeil, où des ordres supérieurs l'avoient relégué, le 25 mars 1736, à 80 ans. On a de lui un assez grand nombre d'écrits, sur-tout en vers latins. Le plus connu est une *Traduction* d'une partie *des Œuvres Poétique de Despréaux*, imprimée à Paris en 1737, in-12. Tous ceux qui se connoissent en vers latins avoueront (dit un célebre critique) que ceux du traducteur ne sont guere dignes de son original; & cela devoit être ainsi, quelque talent que le traducteur pût avoir: ceux qui ont une idée juste des langues anciennes & des modernes, du latin & du françois, n'en douteront pas. On peut ajouter qu'en général tout ouvrage, dont le mérite consiste en grande partie dans le style, les expressions, les tours propres au génie de la langue dans lequel il est écrit, sera toujours la matiere d'une pauvre traduction.

GODEFROI DE BOUILLON, né avant le milieu du onzieme siecle à Basy, village du Brabant-Wallon, à deux lieues de Nivelle, étoit fils d'Eustache II, comte de Boulogne & de Lens. En 1076 il succéda à son oncle Godefroi le Bossu, duc de la Basse-Lorraine, dans le duché de Bouillon. Sa mere, la pieuse Ide le forma à la vertu & à la piété, & elle eut la satisfaction de réussir. Les chanoines de la cathédrale d'Anvers se font honneur d'avoir pour leur fondateur ce héros chrétien: il fit aussi de grandes largesses à l'évêque de Verdun, & lui donna le comté de sa ville épiscopale. Il servit, avec autant de fidélité que de valeur, l'empereur Henri IV en Allemagne & en Italie. La réputation de bravoure que ses succès lui avoient acquise, & sa piété, le firent choisir pour un des principaux chefs des Croisés, que le pape Urbain II & les autres princes chrétiens envoyerent dans la Terre-Sainte. Il partit pour cette expédition au printems de l'année 1096. avec ses freres Eustache & Baudouin. Les Grecs s'opposerent vainement à leur passage. Godefroi obligea l'empereur Alexis Comnene de lui ouvrir les chemins de l'Orient & de dissimuler ses inquiétudes. Par les traités qu'il fit avec ce prince, il devoit lui rendre les places de l'empire qu'il prendroit sur les Infideles, à condition qu'il fourniroit à l'armée des vivres & des troupes. Mais Alexis craignit pour ses propres états, & il ne tint rien de ce qu'il avoit promis. Godefroi alla mettre le siege devant Nicée, s'en rendit maître, & en continuant sa route, il prit un grand nombre de places dans la Natolie. L'armée croisée étoit alors composée de cent mille cavaliers & de 500 mille gens de pied; multitude mal combinée & mal assortie: mais la valeur & la sagesse du chef sembloient suppléer à ce qu'il manquoit d'énergie & d'ordre à ces légions informes. Antioche fut prise par intelligence, le 3 juin 1098. Trois jours après il arriva une armée immense, qui assiégea les Croisés renfermés dans la ville. Comme ils étoient sans provisions, ils se virent réduits à manger les chevaux & les

chameaux. Dans cette extrémité ils furent délivrés par la découverte vraie ou prétendue de la Ste. Lance : découverte faite sur l'indication d'un clerc Provençal, qui avoit eu une révélation. Cet événement ranima tellement le courage des Croisés, qu'ils repoussèrent vivement les Turcs, & remportèrent sur eux une grande victoire. La ville de Jérusalem fut prise l'année suivante (1099), après 5 semaines de siege. On fit main-basse sur les Infideles ; le massacre fut horrible, tout nageoit dans le sang, les vainqueurs fatigués du carnage, en avoient horreur eux-mêmes. Godefroi, dont la piété égaloit la valeur, fut sans doute un de ceux que ces fureurs soulevèrent. Après la prise de cette ville, il ne songea qu'à satisfaire sa dévotion, quitta sa cuirasse, se revêtit de laine, fit le tour de la ville à pieds nuds, & alla visiter le S. Sépulcre. Huit jours après la conquête de Jérusalem, les seigneurs Croisés l'élurent roi de la ville & du pays. Ce prince refusa les marques de la royauté, disant qu'il ne convenoit pas de porter une couronne d'or dans une ville où JESUS-CHRIST avoit été couronné d'épines. Il refusa même le titre de *Roi*, & se contenta de celui de *Duc & d'Avoué du S. Sépulcre*. Le sultan d'Egypte appréhendant que les Chrétiens, après de si grands avantages, ne pénétrassent dans son pays, & les voyant tellement affoiblis, que de 300 mille hommes qui avoient pris Antioche, il en restoit à peine 20 mille, envoya contre eux une armée de 400 mille combattans. Godefroi la défit entiérement, & par cette victoire devint le maître de toute la Terre-Sainte, à la réserve de deux ou trois places. Il songea moins à étendre ses nouveaux états, qu'à les conserver & à y mettre une bonne police. Il établit un patriarche, fonda deux chapitres de chanoines, l'un dans l'église du S. Sépulcre, l'autre dans l'église du Temple, & un monastere dans la vallée de Josaphat. Après cela il donna un *Code de Loix* à ses nouveaux sujets, qui eurent la douleur de le perdre après un an de regne. Il mourut le 18 juillet de l'an 1100. Ce nouveau royaume subsista quatre-vingt-huit ans. Godefroi fut le modele des héros chrétiens, & il seroit à souhaiter que nous eussions de lui une bonne *Vie*. Il montra dès son enfance une grandeur d'ame, une générosité, une douceur, une modestie qui charmoient tous ceux qui avoient à vivre avec lui. Sa vertu & sa piété ne se démentirent jamais. Personne n'a possédé comme lui la pénétration d'esprit, la solidité du jugement, l'intrépidité du courage, la force & les autres avantages du corps. Son pere, un des plus grands guerriers de son tems, lui apprit de bonne heure tout ce qui peut faire exceller dans la profession des armes. Sa mere lui enseigna les maximes du Christianisme, qu'il observa depuis à la tête des armées, avec autant de régularité qu'il eût fait dans un cloître. Il assistoit à l'Office-Divin avec la plus tendre dévotion ; & ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine qu'il sortoit de l'église pour aller prendre la nourriture dont il

avoit besoin. Il portoit une sainte envie à ceux qui ont la liberté de chanter toujours les louanges du Seigneur aux pieds des autels, & il tâchoit au moins d'avoir quelque part à leur ferveur & à leurs bonnes œuvres. Durant toute la Croisade, on distingua toujours ses troupes au bon ordre qu'elles observoient. Il commençoit & finissoit toutes ses entreprises par des actes de religion. Durant sa maladie qui dura cinq semaines, il se prépara à la mort avec de grands sentimens de piété, & avec le courage d'un héros chrétien. « Jamais, dit » l'abbé de Choisy (*Journal des* » *Savans*, 1712, p. 119), l'an» tiquité fabuleuse ne s'est ima» giné un héros aussi parfait en » toutes choses, que la vérité » de l'histoire nous représente » Godefroi de Bouillon. Sa nais» sance étoit illustre, mais ce » fut son mérite qui l'éleva » au-dessus des autres, & l'on » peut dire de lui que sa gran» deur fut l'ouvrage de sa » vertu ». Son *Code de Loix*, dont on conserve une copie dans la bibliotheque du Vatican, & quelques autres en France, a été traduit, mais peu exactement, & imprimé à Venise en 1535. On en trouve une partie dans *Deliciæ Equestrium ordinum* de François Mennens, Cologne, 1613, in-12. Il y a une *Lettre* de Godefroi à Boëmond dans *Guillaume de Tyr*, liv. 2, chap. 10, édit. de Bâle, 1564, où il répond à Boëmond, qui lui avoit dit de se défier d'Alexis Comnene, qu'*il connoissoit la malignité de cet empereur, & qu'il en éprouvoit tous les jours quelque chose*. Les exploits de Godefroi sont consignés dans *Labores Herculis Christiani Godefridi Bullionii*, Lille, 1674, in-12, du P. de Waha, Jésuite; ouvrage d'une latinité pure & nerveuse; & dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Deux Protestans, Regner Reineccius, professeur d'Helmstadt, & Matthieu Dresser, professeur à Leipsig, ont attaqué les Croisades; mais le P. Gretzer, Jésuite, les a victorieusement réfutés dans son traité *De Cruce*, *lib. 3*; ce qui n'empêche pas les philosophes modernes d'être les mauvais singes de ces deux sectaires (*voy.* S. BERNARD, PIERRE L'HERMITE, LOUIS VII, S. LOUIS, &c). L'auteur d'un *Essai sur l'Histoire générale*, prétend que Godefroi de Bouillon vendit sa terre de Bouillon au chapitre de Liege; ce que d'autres ont nié, alléguant que Godefroi n'étoit pas propriétaire du duché de Bouillon, & que ce duché formoit le patrimoine d'Ide, sa mere, qui lui survécut; mais cette raison est fausse, Godefroi ayant succédé dans ce duché en 1076, à son oncle Godefroi le Bossu, qui l'avoit adopté pour son fils.

GODEFROI, (S.) évêque d'Amiens, mort au monastere de S. Crespin de Soissons, en 1118, se rendit recommandable par ses vertus & par ses connoissances.

GODEFROI DE VITERBE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fouilla pendant 40 ans dans les archives de l'Europe, pour y recueillir de quoi composer une *Chronique*, qu'il dédia au pape Urbain III; mais qui, malgré cela, paroît n'avoir pas

été entrepriſe pour favoriſer la cauſe des papes contre les empereurs. Godefroi avoit été chapelain & ſecrétaire de Conrad III, Fréderic I & Henri VI; & l'eſprit de cour, ſi on en croit quelques critiques, a influé ſur ſa plume; mais ce reproche ne paroît guere fondé; l'auteur parle reſpectueuſement des Papes & rend juſtice à Grégoire VII. Cette Chronique commence à Adam, & finit en 1186. Elle eſt écrite en vers & en proſe. L'auteur affecte dans ſes vers, quoique latins, des rimes & des jeux de mots: c'étoit le goût de ſon ſiecle. Il y traite indifféremment le ſacré & le profane. Il y parle de tous les princes du monde, & il intitule ſa Chronique *Pantheon:* comme ſi ces hommes, vers de terre ainſi que tous les autres, étoient des dieux! Quoique cette compilation ſoit marquée au coin de la barbarie, on ne peut refuſer de l'érudition à l'auteur. D'autres chroniqueurs, en particulier Martin de Pologne, ont profité de ſon ouvrage, & en ont copié tant le faux que le vrai. La meilleure édition de ſa *Chronique* eſt celle de Hanovre en 1613, dans le recueil des *Hiſtoriens d'Allemagne*, par Piſtorius.

GODEFROI, (Denys) juriſconſulte célebre, né en 1549 à Paris, d'un conſeiller au Châtelet, s'acquit une réputation au parlement; mais ayant embraſſé le Calviniſme, il fut obligé de ſe retirer à Geneve; il profeſſa enſuite le droit dans quelques univerſités d'Allemagne, où il mourut en 1622, à 73 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit, parmi leſquels on diſtingue: I. Le *Corpus Juris civilis*, avec des notes, que Claude Ferrieres louoit avec un enthouſiaſme qui ſemble tenir de la prévention. Les meilleures éditions ſont celles de Vitré, 1628, & d'Elzevir, 1683, 2 vol. in-fol. II. *Notæ in quatuor Libros Inſtitutionum.* III. *Opuſcula varia Juris.* IV. *Praxis Civilis, ex antiquis & recentioribus Scriptoribus.* V. *Index chronologicus Legum & Novellarum a Juſtiniano Imperatore compoſitarum.* VI. *Conſuetudines Civitatum & Provinciarum Galliæ, cum notis*, in-fol. VII. *Quæſtiones politicæ, ex Jure communi & Hiſtoriâ deſumptæ.* VIII. *Diſſertatio de Nobilitate.* IX. *Statuta regni Galliæ cum Jure communi collata*, in-fol. X. *Synopſis ſtatutorum municipalium.* XI. Une édition en grec & en latin du *Promptuarium Juris* d'Harmenopule. XII. Des *Conjectures & diverſes Leçons ſur Séneque*, avec une défenſe de ces *Conjectures*, que Grutter avoit attaquées. XIII. Un *Recueil des anciens Grammairiens Latins*, &c. On attribue encore à Denys Godefroi: I. *Avis pour réduire les Monnoies à leur juſte prix & valeur*, in-8°. II. *Maintenue & défenſe des Empereurs, Rois, Princes, Etats & Républiques, contre les Cenſures, Monitoires & Excommunications des Papes*, in-4°.: ouvrage dont le titre annonce ſuffiſamment le fanatiſme de l'auteur. III. *Fragmenta duodecim Tabularum, ſuis nunc primùm Tabulis reſtituta*, 1616, in-4°. Les *Opuſcules* de Denys Godefroi ont été recueillis & imprimés en Hollande, in-fol.

Dans ceux mêmes dont l'objet paroît indifférent, l'auteur n'a jamais manqué de faire entrer, quand il l'a pu, les préjugés de sa secte.

GODEFROI, (Théodore) fils aîné du précédent, naquit à Geneve en 1580. Il embrassa la Religion Catholique que son pere avoit quittée, obtint une charge de conseiller d'état, & mourut en 1649, à Munster, où il étoit en qualité de conseiller de l'ambassade de France pour la paix générale. La république des lettres lui doit : I. Le *Cérémonial de France*, recueil curieux, in-4°, & publié ensuite par Denys son fils, en 2 vol. in-fol. II. *Mémoire concernant la préséance des Rois de France sur les Rois d'Espagne*, in-4°. III. *Histoires de Charles VI*, par Jean Juvenal des Ursins; de *Louis XII*, par Seyssel & par d'Auton, &c.; de *Charles VIII*, par Jaligny & autres; du *Chevalier Bayard*, *avec le Supplément*, par Expilly, in-8°.; de *Jean le Meingre*, *dit Boucicault*, *maréchal de France*, in-4°.; d'*Artus III*, *duc de Bretagne*, in-4°.; de *Guillaume Maresçot*, in-4°. Godefroi n'est que l'éditeur de ces Histoires, composées par des auteurs contemporains; mais il les a enrichies de notes & de dissertations. — Denys GODEFROI, son fils, né à Paris en 1615, & mort en 1681, en a fait réimprimer la plus grande partie avec de nouvelles additions (*Jean*, fils de Denys, petit-fils de Théodore, mort en 1732, a donné aussi des éditions de différens ouvrages). IV. *De la véritable Origine de la Maison d'Autriche*, in-4°. V. *Généalogie des Ducs de Lorraine.* VI. *L'Ordre & les Cérémonies observées aux Mariages de France & d'Espagne*, in-4°. VII. *Généalogie des Comtes & Ducs de Bar*, in-4°. VIII. *Traité touchant les Droits du Roi très-chrétien sur plusieurs Etats & Seigneuries voisines*, in-fol., sous le nom de Pierre Dupuy. IX. *Généalogie des Rois de Portugal*, *issus*, *en ligne directe masculine*, *de la maison de France qui regne aujourd'hui*, in-4°. X. *Entrevue de Charles IV*, *empereur... & de Charles V*, *roi de France : plus*, *l'entrevue de Charles VII*, *roi de France*, *& de Ferdinand*, *roi d'Arragon*, &c., in-4°. Godefroi n'écrit ni purement, ni poliment; mais il pense juste, & n'avance rien sans le prouver avec autant de savoir que de netteté.

GODEFROI, (Jacques) frere du précédent, persévéra dans le Calvinisme. Il fut élevé aux premieres charges de la république de Geneve, sa patrie, & en fut cinq fois syndic. Il y mourut en 1652, à 65 ans. C'étoit un homme d'une profonde & exacte érudition. On a de lui : I. L'*Histoire Ecclésiastique* de Philostorge, en grec & en latin, 1642, in-4°, avec une version peu fidelle; un *Appendix* & des Dissertations pour l'intelligence de cet historien. II. Le *Mercure Jésuitique.* C'est un recueil de pieces concernant les Jésuites. On sent assez quelle est la nature de ces pieces, & comment ces religieux y sont traités dans un tems où les Calvinistes les considéroient comme les seuls ennemis redoutables de leur

secte. La derniere édition de cet ouvrage est de 1631, en 2 vol. in-8°. III. *Opuscula varia, juridica, politica, historica, critica*, in-4°. IV. *Fontes Juris civilis*, 1653, in-4°. V. *De diversis regulis Juris*, 1653, in-4°. VI. *De famosis Latronibus investigandis*, in-4°. VII. *De Jure præcedentiæ*, in-4°. VIII. *De Salario*, in-4°. IX. *Animadversiones Juris civilis*. X. *De Suburbicariis Regionibus*, in-4°, Francfort, 1617. XI. *De statu Paganorum sub Imperatoribus Christianis*, Leipsig, 1616, in-4°. XII. *Fragmenta Legum Juliæ & Papiæ, collecta & notis illustrata*. XIII. *Codex Theodosianus*, 1665, 4 vol. in-fol. XIV. *Vetus Orbis descriptio, Græci Scriptoris sub Constantio & Constante Imperatoribus*, grec & latin, avec des notes, in-4°.

GODEFROI, (Jacques) né à Carentan, mort en 1624, étoit contemporain & rival de Berault. Il avoit une grande connoissance des loix, & une dialectique excellente, qui le rendit souvent redoutable à son illustre adversaire. Il est auteur d'un *Commentaire de la Coutume de Normandie*, joint à celui de Berault & d'Aviron, 1684, & 1776, 2 vol. in-fol.

GODEFROI, (Arnold) né à Anneberg, ville de Misnie, en 1666, fit toutes ses études à Wittemberg, & s'y distingua par sa sobriété, son application & ses progrès. Dégoûté de ses maitres, à cause de leurs mauvaises mœurs, il passa à Dresde, où il fit éclater son aversion pour les Luthériens, & son penchant pour le particularisme; c'est-à-dire, pour la religion individuelle, fruit de l'esprit particulier & du choix personnel. Appellé à Giessen pour y enseigner l'histoire, il remplit très-peu de tems cette chaire, & publia un ouvrage sur son abdication, forcée, disoit-il, par sa conscience. De Giessen, il passa à Quedlinbourg, & s'y retira chez Jean-Henri Spregelius, dont il épousa la fille. Ses discours, & quelques ouvrages où il débitoit ses nouveautés, occasionnerent des brouilleries, qui ne l'empêcherent pas de parvenir aux charges de prédicateur de la duchesse-douairiere d'Eisenach, d'inspecteur à Werben, & enfin de prédicant à Saint-Jacques de Perleberg, dans la Marche de Brandebourg, où il mourut du scorbut, accompagné d'une fievre ardente, le 30 mai 1714. Dans son *Histoire de l'Eglise*, il attaque toutes les sociétés chrétiennes. Ses principaux disciples ou défenseurs, furent Dippelius, que les Luthériens nommoient le *Bouffon bannal des Piétistes*; Krazenstejnius, qui fit du bruit à Quedlinbourg; Magdelene, servante de Spregelius, l'une des héroïnes d'Arnold, depuis femme publique: Spregelius lui-même; Karl, Schoedius, &c., & d'autres aussi fanatiques que le maître.

GODEFROI, *voyez* GEOFFROI.

GODEGRAND, *voyez* CHRODEGAND.

GODESCALC, *voyez* GOTESCALC.

GODIN, (Louis) né à Paris en 1704, montra de bonne heure beaucoup de talent pour les mathématiques. L'académie

des sciences lui ouvrit son sein en 1725. Il fut comme le chef des académiciens qui allerent au Pérou en 1735, pour la mesure du degré de la terre; voyage bruyant, mais qui ne produisit rien de solidement utile, ni même de bien certain relativement à son objet direct (*voyez* CONDAMINE). Etant entré au service de l'Espagne, il obtint en 1752 la place de directeur de l'académie des gardes-marines de Cadix, où il est mort le 11 juillet 1760. On a de lui: I. Un journal sous le titre de *la Connoissance des Tems*. II. *Table des Mémoires de l'Académie des Sciences*, in-4°. III. *Machines approuvées par l'Académie*, 6 vol. Ce savant étoit aussi estimable par son caractere, que par son érudition & ses talens.

GODINOT, (Jean) docteur en théologie & chanoine de la cathédrale de Rheims, naquit dans cette ville en 1661. Persuadé, on ne sait comment, qu'il pouvoit unir le commerce aux fonctions canonicales, il s'enrichit par celui du vin. L'usage qu'il fit de ses richesses, sembloit en quelque sorte en légitimer l'acquisition. Il employa 500 mille livres à faire venir de la bonne eau dans la ville, & à embellir les promenades publiques. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'a rendu plus célebre dans un certain monde, que tout ce qu'il a fait de bien à la ville de Rheims. Il mourut en 1749.

GODONNESCHE, (Nicolas) garde des médailles du cabinet du roi, perdit cette place & fut mis à la Bastille en 1732, pour avoir fait les figures qui sont dans le livre fanatique de Bourfier, intitulé: *Explication abrégée des principales Questions qui ont rapport aux affaires présentes*, 1731, in-12. On a encore de lui: *Les Médailles de Louis XV*, in-fol. Il mourut en 1761.

GODWIN, (Thomas) littérateur Anglois, profond dans la connoissance des langues & de l'antiquité, étoit né à Sommerset, & mourut en 1642, à 55 ans, après avoir professé avec distinction dans l'université d'Oxford. On a de lui: I. *Moses & Aaron*, réimprimé à Utrecht en 1698, in-8°, avec les notes de Reizius. Godwin explique avec beaucoup d'érudition les rits ecclésiastiques & politiques des Hébreux. II. Un bon Abrégé des antiquités Romaines, publié sous le titre: d'*Antiquitatum Romanarum compendium*, in-4°.

GODWIN, (François) évêque de Landaff, puis d'Herford, mourut en 1633, à 72 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entr'autres: I. *De Præsulibus Angliæ*, in-4°. II. *Annales d'Angleterre sous Henri VIII, Edouard VI & Marie*, en latin, Londres, 1616, in-fol. Son fils Morgan a traduit ces *Annales* en anglois, Londres, 1630, in-fol. Il y en a une version françoise par Loigny, Paris, 1647, in-4°. Ceux qui n'ont pas les préjugés actuels des Anglois, en font peu de cas; l'auteur semble avoir voulu faire l'apologie du schisme, & des cruautés qui l'ont cimenté.

GOERÉE, (Guillaume) savant libraire d'Amsterdam, né à Middelbourg en 1635,

mort à Amſterdam en 1711, eſt auteur de quelques ouvrages ſur l'hiſtoire des Juifs, ſur la peinture, ſur l'architecture. Ils ſont écrits en flamand. Les principaux ſont : I. *Les Antiquités Judaïques*, Utrecht, 1700, 2 vol. in-fol., ornés de belles eſtampes. Il y a de l'érudition, mais auſſi beaucoup de hors-d'œuvres, & il ne paroît pas que l'auteur ait puiſé dans les ſources. Les tailles-douces n'y ſervent ſouvent que d'ornement, & on peut croire qu'une bonne partie de l'ouvrage a été faite pour les amener. On doit porter le même jugement du ſuivant : II. *Hiſtoire de l'Egliſe Juive, tirée des écrits de Moyſe*, 1700, 4 vol. in-fol., ornée d'eſtampes. III. *Hiſtoire Eccléſiaſtique & Civile*, Amſterdam, 1705, in-4°, &c. IV. *Introduction à la pratique de Peinture univerſelle*, in-8°. V. *De la connoiſſance de l'Homme, par rapport à ſa nature & à la peinture*, in-8°. VI. *Architecture univerſelle*, &c. Il étoit fils de Hugues-Guillaume GOERÉE, mort à Middelbourg en Zélande, vers l'an 1643, qui a donné une traduction en flamand du *Traité de la République des Hébreux* de Pierre Cunæus, Amſterdam, 1682, in-8°. Il a auſſi donné une *Continuation* de ce Traité en deux volumes, qui a encore été augmentée d'un volume par Guillaume Outran, qui fait le 4e. volume de cette collection, Amſterdam, 1701, in-12. Le tout a paru auſſi en françois à Amſterdam, 1705. Guillaume Goerée eut un fils nommé *Jean*, qui ſe fit une grande réputation par ſon habileté dans le deſſin. Il deſſina les beaux tableaux qui ſont dans la ſalle bourgeoiſe de l'hôtel-de-ville d'Amſterdam. Il mourut dans cette ville le 4 janvier 1731.

GOERTZ, (Jean baron de) du duché de Holſtein, ſut plaire à Charles XII par ſon caractere entreprenant & ſon audace. Ce que ce prince étoit à la tête d'une armée, il l'étoit dans le cabinet. Employé par ſon maître en différentes négociations haſardeuſes, il fut arrêté en Saxe & en Hollande. Il échappa la premiere fois du milieu de 6 cavaliers; la ſeconde, il fut remis en liberté, & ſon affaire fut aſſoupie. Il s'agiſſoit de faire révolter l'Angleterre en faveur du Prétendant, & d'embraſer l'Europe par une guerre générale. Il s'agita beaucoup, & ne réuſſit point. Chargé des finances du royaume de Suede, il eut recours à des moyens extrêmes & ruineux, pour fournir aux dépenſes que les folies héroïques de l'Alexandre du Nord exigeoient. Auſſi, à la mort de ce prince, il fut arrêté; & pour appaiſer les peuples, en leur ſacrifiant une victime du pouvoir arbitraire qui les avoit fait gémir ſous Charles XII, il fut décollé le 2 mars 1719.

GOETHALS, *voy.* HENRI de Gand.

GOETZE, (George-Henri) Luthérien de Leipſig, dont on a un très-grand nombre d'ouvrages ſinguliers en latin & en allemand. Parmi les latins, on diſtingue : *Selecta ex Hiſtoria Litteraria*, Lubeck, 1709, in-4°; & *Melethemata Annæbergenſia*; ibid., 1709, 3 vol. in-12, qui contiennent pluſieurs diſ-

sertations qui avoient paru séparément. Il mourut à Lubeck en 1729, à 61 ans, surintendant des églises de cette ville.

GOEZ, (Damien de) gentilhomme Portugais, se fit un nom dans le monde par les emplois qu'il occupa, & dans la république des lettres par ses ouvrages. Il fut camérier du roi Emmanuel, qui lui confia plusieurs négociations importantes dans les cours de Pologne, de Danemarck & de Suede. Entraîné par la passion de la littérature, il se retira à Louvain, pour la cultiver plus tranquillement. Cette ville ayant été assiégée en 1542 par 25,000 François, Goez se mit à la tête des écoliers, fit des prodiges de valeur, & fut pris enfin par les assiégeans. Lorsqu'il eut sa liberté, il retourna en Portugal, pour écrire l'histoire de cet état; mais il ne put achever ce grand ouvrage. Il se laissa tomber dans son feu en 1596, & n'en fut retiré que mort & à demi-brûlé. Le même accident est arrivé de nos jours à l'abbé Lenglet du Fresnoy & au roi Staniſlas. Parmi les ouvrages que ce savant & fécond écrivain a mis au jour, on se contentera d'indiquer: I. *Legatio magni Indorum Imperatoris ad Emmanuelem Lusitaniæ Regem, anno 1513*, Louvain, 1532, in-8°. C'est un mémoire curieux sur l'ambassade du Prêtre Jean en Portugal. II. *Fides, religio, moresque Æthiopum*, in-4°, Paris, 1544. III. *Commentaria rerum gestarum in India a Lusitanis, anno 1538*, Louvain, 1549, in-8°. IV. *Urbis Ulyssiponis descriptio*, Evora, 1554, in-4°. V. *Histoire du Roi Emmanuel*, en portugais, in-fol. VI. *Chronique*, en portugais, *du Prince Don Juan II*, in-fol., &c.

GOFFREDY, élève de Bartholomé, peintre & graveur du 17e. siecle, a égalé son maître par sa touche légere & spirituelle: mais il est fort au-dessous de lui pour le coloris. Ses payſages sont recherchés.

GOFRIDY, (Louis) curé de la paroisse des Acoules de Marseille, avoit beaucoup de goût pour les livres de magie; à force de lire ces sortes de productions, il s'avisa de les mettre en pratique, & d'en faire servir les leçons à des amours infames. Ce prêtre sacrilege & abominable fut condamné au feu par le parlement de Provence. L'arrêt fut exécuté le dernier avril 1611. Plusieurs années après l'exécution de ce profanateur, sa maîtresse reparut sur la scene. Dénoncée au parlement d'Aix comme sorciere, elle fut condamnée, en 1633, à être renfermée pour le reste de ses jours. On voit par-là & par cent autres exemples, que ceux qui nient absolument l'existence de la magie & des sortileges, ne sont pas seulement opposés aux témoignages les plus formels de l'Ecriture-Sainte, de l'histoire sacrée & profane, mais encore aux déciſions constantes & uniformes des magistrats les plus integres & les plus respectables. » S'armer de pyrrhonisme (dit » un critique sage & réser- » vé) & nier tous les faits, » accuser d'imbécillité ou de » fourberie tous les auteurs an- » ciens & modernes, attribuer

» tout à des causes naturelles » que l'on ne connoît pas & » que l'on ne peut pas assigner, » c'est une méthode très-peu » philosophique; elle prouve » qu'un homme craint les dis- » cussions, & ne se sent pas » en état de rendre raison de » rien. Bayle lui-même en juge » ainsi. Nous n'adoptons point » tous les faits rapportés par » les auteurs qui ont traité de » la magie; un très-grand nom- » bre de ces faits ne sont pas » assez constatés: nous savons » que par ignorance l'on a sou- » vent attribué à l'opération » du démon des phénomenes » purement naturels, que plu- » sieurs personnes ont été faus- » sement accusées de magie » & punies injustement; mais » il ne s'ensuit pas delà qu'il » n'y ait jamais eu de magie » proprement dite. Sur cette » matiere il y a un milieu à » garder entre l'incrédulité ab- » solue & la crédulité aveu- » gle ». *Voyez* le BRUN, DEL-RIO, HAEN, MAFFÉE Scipion, SPÉ, MÉAD.

GOGUET, (Antoine-Yves) naquit à Paris en 1716, d'un pere avocat. Les succès des premieres études sont souvent équivoques. Goguet en est un exemple. Il fit ses humanités & sa philosophie sans éclat; il ne brilla pas davantage dans la magistrature, lorsqu'il eut acheté une charge de conseiller au parlement. Mais dès qu'il eut pris le goût de la littérature, pour laquelle il étoit propre, son génie naturellement froid & tardif s'échauffa, & fut bientôt en état de produire d'excellentes choses. Il mit au jour en 1758 son savant ouvrage de l'*Origine des Loix, des Arts, des Sciences, & de leur progrès chez les anciens peuples*, en 3 vol. in-4°; réimprimé depuis en 6 vol. in-12, Paris, 1778. L'auteur considere la naissance & les progrès des connoissances humaines depuis Adam jusqu'à Cyrus. Cette matiere, intéressante pour l'esprit humain, est traitée dans ce livre avec beaucoup d'érudition. Son style, en général noble & élégant, n'est pas tout-à-fait exempt de ces expressions que la mode introduit, & que le goût réprouve. Goguet ne jouit pas long-tems des éloges que le public savant donnoit à son ouvrage. La petite vérole, maladie que personne n'avoit jamais tant craint que lui, l'emporta le 2 mai 1758, à 42 ans. Il laissa, par son testament, ses manuscrits & sa bibliotheque à Alexandre Conrart FUGERE, conseiller de la cour des aides, son ami, qui l'avoit beaucoup servi dans ses études, & que la douleur de sa perte précipita 3 jours après dans le tombeau. Ces deux savans étoient dignes l'un de l'autre, par l'esprit & par le cœur. Doux, simples, modestes, religieux, ils avoient les mêmes connoissances & les mêmes vertus. Goguet avoit commencé, lorsqu'il mourut, un grand ouvrage sur l'*Origine & les Progrès des Loix, des Arts & des Sciences en France, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à nos jours.* Le succès de sa 1re. production doit faire regretter qu'il n'ait pas eu le tems de donner la seconde.

GOHORRI, (Jacques) professeur de mathématiques à Paris,

tis, parent du préſident Fauchet, traduiſit en françois les tomes X, XI, XII & XIII de l'*Amadis de Gaule*. On a encore de lui : I. Un petit livre ſingulier, intitulé : *Le livre de la Fontaine périlleuſe, avec la Chartre d'Amours . . . Œuvre très-excellent de Poéſie antique, contenant la Sténographie des myſteres ſecrets de la ſcience minérale*. Il ne ſe donna que pour l'éditeur & le commentateur de cet ouvrage, imprimé à Paris en 1572, in-8°. II. *Traité des vertus & propriétés du Petun*, appellé en France l'*Herbe à la Reine* ou *Médicée* : c'eſt le tabac, récemment alors découvert. Il mourut en 1576. *Voyez* NICOT.

GOIS, (Les) bouchers de Paris ſous le regne de Charles VI, vers la fin du 14e. ſiecle & au commencement du 15e, étoient 3 freres. La France étoit alors partagée en deux grandes factions : celle d'Orléans, dite des *Armagnacs*, & celle des *Bourguignons*. Ces trois bouchers, auxquels pluſieurs autres du même métier ſe joignirent, avec une troupe d'écorcheurs & d'autres artiſans & gens de néant, prirent le parti du duc de Bourgogne, & cauſerent de grands déſordres dans Paris, pillant & tuant ceux qu'on ſoupçonnoit de favoriſer les Armagnacs.

GOLDAST, (Melchior-Haiminsfeld) de Biſchofs-Zell en Suiſſe, conſeiller du duc de Saxe, mort en 1635, étoit un homme extrêmement laborieux, & un grand compilateur. Il laiſſa divers ouvrages. Les principaux ſont : I. *Monarchia ſancti Imperii Romani*, 1611, 1613 & 1614, en 3 vol. in-fol. C'eſt une compilation de différens Traités ſur la juriſdiction civile & eccléſiaſtique, aſſez curieuſe, mais pleine de faux titres. L'auteur y a ſurtout ramaſſé ſans diſcernement ni critique, tout ce qui paroît favorable à ſa ſecte, & propre à donner des idées fauſſes de l'Égliſe Catholique. II. *Alemanniæ Scriptores*, 1730, 3 vol. in-fol. ; recueil utile. III. *Commentarius de Bohemiæ regno*, in-4°. IV. *Informatio de ſtatu Bohemiæ quoad jus*, in-4° ; réimprimés à Francfort en 1627. V. *Sybilla Francica*, Urſel, 1606, in-4°. C'eſt un recueil de différens morceaux ſur la Pucelle d'Orléans ; il eſt rare. VI. *Scriptores aliquot rerum Suevicarum*, in-4°. VII. *Collectio Conſtitutionum Imperatorum*, 2 vol. in-fol. VIII. *Collectio Conſuetudinum & Legum Imperialium*, in-fol. IX. *Politica Imperialia*, 2 vol. in-fol. *Voyez* un *Recueil de Lettres* qui lui furent écrites par divers ſavans : on l'imprima en 1688 à Francfort.

GOLDMAN, (Nicolas) né à Breſlaw en 1623, & mort à Leyde en 1665, eſt auteur de pluſieurs ouvrages. Les plus connus ſont : I. *Elementa Architecturæ militaris* ; & un autre *Traité d'Architecture*, publié par Sturmius. II. *De Stylometricis*. III. *De uſu proportionarii Circuli*.

GOLDONI, (Charles) né à Veniſe en 1707, eſt regardé comme le Moliere de l'Italie. Il alla à Paris en 1761, & fournit aux comédiens pluſieurs pieces dont le ſuccès retarda, mais n'empêcha pas la deſtruction du théâtre Italien. Il enſeigna en même tems cette

langue à Mesdames de France. Il a paru, en 1787, *Mémoires de M. Goldoni, pour servir à l'Histoire de sa Vie & de son Théâtre*, 3 vol. in-8°. Il vivoit encore en 1789, mais fort vieux & caduc.

GOLIATH, géant de la ville de Geth, d'environ 9 pieds 3 pouces de hauteur, fut tué par David d'un coup de pierre, vers l'an 1063 avant J. C. Ses armes répondoient à la grandeur de sa taille. Son casque étoit d'airain; sa cuirasse, de même métal, pesoit 5000 sicles, ce qui fait plus de 156 livres de notre poids. Il avoit aussi des bottes & un bouclier d'airain. Le fût de sa hallebarde étoit de la grosseur d'une ensuble de tisserand; & le fer dont elle étoit garnie, pesoit 600 sicles de fer, c'est-à-dire, près de 20 livres. Horstius prétend que ses armes devoient peser au moins 272 livres de notre poids.

GOLIUS, (Jacques) né à La Haye en 1596, succéda au savant Erpenius dans la chaire d'arabe de l'université de Leyde. Il voyagea en Afrique & en Asie pour se perfectionner dans la connoissance des langues orientales. Les Turcs le laisserent fouiller dans les bibliotheques de Constantinople, & on voulut l'y retenir en lui procurant de grands avantages. Il préféra le séjour de Leyde, & y mourut en 1667, à 71 ans. On a de ce savant: I. Une édition de l'*Histoire de Tamerlan*, en caractere arabe, Leyde, 1636, in-4°, composée en arabe par Achmet Arabchah; traduite en françois par Petis-de-la-Croix, 1722, 4 vol. in-12. II. Une autre de l'*Histoire des Sarasins*, par Elmacin. III. Un *Dictionnaire Persan*, qu'on trouve dans le *Lexicon Heptaglotton* de Castel. IV. Un *Lexicon Arabe*, Leyde, 1653, in-fol., estimé pour son exactitude. V. Les *Elémens Astronomiques* d'Alfergan, avec de savans commentaires, Amsterdam, 1669, in-4°: ouvrage peu commun. C'est Golius qui a donné ou procuré à la bibliotheque de Leyde, les manuscrits orientaux en différentes langues, depuis le n°. 1*er*. jusqu'à 211 du catalogue de Pierre vander Aa, pag. 409.

GOLIUS, (Pierre) *ou* CELESTIN DE STE. LUDUVINE, frere du précédent, né à Leyde, se fit Carme-Déchaussé, & passa à Alep en qualité de missionnaire: il remplit cet emploi avec beaucoup de zele dans toute la Syrie, & érigea un *monastere de son ordre* sur le Mont-Liban: il alla ensuite à Rome, où il enseigna la langue arabe, & travailla à l'édition de la Bible en cette langue, imprimée l'an 1671 par les soins de Sergius Risius, savant Maronite, archevêque de Damas. Ses supérieurs l'envoyerent vers ce tems visiter les missions des Indes; il mourut à Surate vers l'an 1673. On a de lui: I. Une *Traduction* en langue arabe *de l'Imitation de J. C.*, par Thomas à Kempis, imprimé à Rome en 1663. II. *Vie de Ste Thérese*, en arabe. III. Il a traduit en latin de l'arabe, *Paraboles & Sentences*. IV. *De Præcipuis Controversiis inter Catholicos & Hæreticos Orientis*, & plusieurs ouvrages de piété. V. *Les commencemens de la Mission des*

Peres Carmes, ſur le Mont-Liban, en italien.

GOLTZIUS, (Hubert) célebre antiquaire, né à Venloo, dans le duché de Gueldre, en 1525, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, recherchant des inſcriptions, des tableaux anciens, des médailles. Son mérite lui ouvrit tous les cabinets & toutes les bibliotheques. La ville de Rome l'honora de la qualité de citoyen. De retour dans les Pays-Bas, il mit ſous preſſe un grand nombre d'ouvrages. Les principaux ſont : I. *Faſti Romani, ex antiquis numiſmatibus & marmoribus ære expreſſi & illuſtrati*, in-fol., *Brugis, 1566 : typis ejuſdem Cl. Goltzii ;* & à Anvers, 1618, in-fol., avec des notes d'André Schot & de Louis Nonius. II. *Icones Imperatorum Romanorum, & ſeries Auſtriacorum, Caſp. Gevarſii*, in-fol. C'eſt un recueil de toutes les médailles échappées aux injures des tems, ou aux dévaſtations des barbares, depuis Jules-Céſar juſqu'à Charles-Quint. On a accuſé Goltzius de n'avoir pas toujours ſu diſtinguer les médailles ſuppoſées, d'avec les véritables. Cependant Vaillant aſſure, qu'après un examen exact, il n'en a pas trouvé une ſeule dont on puiſſe douter. III. *Julius Cæſar, ſeu illius Vita ex numiſmatibus*, in-fol. IV. *Cæſar Auguſtus ex numiſmatibus*, in-fol. V. *Sicilia & magna Græcia, ex priſcis numiſmatibus*, in-fol., Anvers, 1617, avec des notes d'André Schot. Ouvrage ſavant & eſtimé. VI. *Catalogue des Conſuls.* VII. Un *Tréſor d'Antiquités*, Anvers, 1579, in-4°, plein de recherches. Tous ces ouvrages ſont en latin, & forment 5 vol. in-fol., imprimés à Anvers en 1644 & 1645. On le trouve auſſi dans le Tréſor des Antiquités Grecques & Romaines. Ce ſavant mourut à Bruges en 1583, à 57 ans. Il étoit auſſi peintre & graveur en bois. Il avoit une imprimerie chez lui, pour qu'il ſe gliſſât moins de fautes dans ſes ouvrages. *Voy.* Nicéron, t. 34.

GOLTZIUS, (Henri) peintre & graveur, naquit en 1558, au village de Mulbracht, dans le duché de Juliers. Il alla à Rome & à Naples, où il fit beaucoup d'études d'après les antiques & les productions des meilleurs artiſtes. Il a peu travaillé en peinture ; mais il a gravé pluſieurs ſujets en diverſes manieres. On a beaucoup d'Eſtampes fort eſtimées, faites d'après les deſſins qu'il avoit apportés d'Italie. On remarque dans celles de ſon invention, un goût de deſſin qui a quelque choſe de rude & d'auſtere ; mais on ne peut trop admirer la légéreté, & en même tems la fermeté de ſon burin. Il mourut à Harlem en 1617.

GOMAR, (François) théologien calviniſte, chef des *Gomariſtes* ou *Contre-Remontrans*, naquit à Bruges en 1563. Après avoir étudié ſous les plus habiles théologiens calviniſtes, il obtint une chaire de théologie à Leyde en 1594, & l'occupa avec diſtinction. Arminius profeſſoit alors dans l'univerſité de cette ville ; ce ſectaire, trop favorable à la nature humaine, donnoit à l'homme tout le mérite des bonnes œuvres. Gomar, partiſan des opinions de Cal-

vin ſur la prédeſtination, auſſi inquiet que cet héréſiarque & auſſi fanatique, s'éleva avec force contre un ſentiment qui lui paroiſſoit anéantir les droits de la grace. Il attaqua Arminius en particulier & en public. La mort de celui-ci ne termina pas les conteſtations. Vorſtius fut mis en ſa place, ſans que Gomar pût l'empêcher (*voyez* VORSTIUS). Il y eut de longues conférences, ſur-tout dans le fameux conciliabule de Dordrecht en 1618, qui, loin de rapprocher les partis, les aigrirent davantage. Les Gomariſtes vouloient ſoumettre les Arminiens aux décrets de ce prétendu concile; inconſéquence riſible dans des ſectaires, qui rejetoient l'autorité de l'Egliſe, & ne connoiſſoient point de tribunal infaillible en matiere de dogme. « L'on a peine de » retenir ſon indignation, dit » un critique d'ailleurs très-» modéré, quand on voit le » ſynode de Dordrecht ſe fonder ſur la promeſſe que J. C. » a faite à ſon Egliſe, d'être » avec elle juſqu'à la conſommation des ſiecles, pendant » que tous les Proteſtans font » profeſſion de croire que ce » divin Sauveur a abandonné » cette même Egliſe, immédiatement après la mort des » Apôtres; que pendant quinze » cents ans, il y a laiſſé introduire les erreurs les plus » monſtrueuſes, & les ſuperſtitions les plus groſſieres, » de maniere que cette Egliſe » n'étoit plus l'Egliſe de J. C., » mais la proſtituée de Babylone, de laquelle il a fallu » ſe ſéparer au ſeizieme ſiecle, » pour pouvoir faire ſon ſalut. » Que penſer encore, quand » on voit les docteurs de Dordrecht rappeller l'exemple & » la méthode des anciens conciles, de condamner les erreurs, & que l'on ſe ſouvient des déclamations fougueuſes, que les Proteſtans » ſe ſont permiſes contre tous » les conciles? Pour comble » de ridicule, ils citent la conduite des princes & des ſouverains, qui ont protégé l'Egliſe, contre les attaques des » hérétiques, après avoir cent » fois blâmé les empereurs qui » ſe ſont mêlés des diſputes de » religion; ils félicitent l'Egliſe » Belgique d'être délivrée *de » la tyrannie de l'Antechriſt Romain, & de l'horrible idolâtrie du papiſme*, pendant » qu'eux-mêmes exercent contre leurs freres un des principaux actes de cette prétendue tyrannie, en ſe rendant juges & arbitres de la » croyance, &c. Auſſi les Arminiens ne manquerent pas de » faire à leurs adverſaires tous » les reproches que les Proteſtans ont faits contre le » concile de Trente, qui les a » condamnés. Ils dirent que » ceux qui s'arrogeoient le droit » de les juger, étoient leurs » accuſateurs & leurs parties; » qu'un ſynode devoit être » libre; que les accuſés devoient y être admis à ſe défendre & à ſe juſtifier; que » leurs prétendus juges ſe rendoient arbitres de la parole » de Dieu, &c. On n'eut aucun égard à leurs plaintes, » ni à leurs clameurs ». Il eſt conſtant aujourd'hui que le ſynode de Dordrecht ne fut autre choſe qu'une farce politique,

jouée par le prince Maurice de Naſſau, prince d'Orange, pour ſe défaire de quelques républicains qui lui faiſoient ombrage (*voyez* BARNEVELDT). Gomar mourut à Groningue en 1641, à 78 ans. Ses *Ouvrages* ont été recueillis in-fol., à Amſterdam, en 1644. *Voyez* ARMINIUS & EPISCOPIUS.

GOMBAUD, *voyez* GONDEBAUD.

GOMBAULD, (Jean-Ogier de) l'un des premiers membres de l'académie françoiſe, né à Saint-Juſt de Luſſac, près de Brouage, étoit d'une famille diſtinguée de Saintonge. Il ſe produiſit à la cour de la reine Marie de Médicis, plut à cette princeſſe par ſes vers, & en obtint une penſion de 1200 livres, réduite depuis à 400. Son zele pour la pureté du langage alloit juſqu'au fanatiſme. Il propoſa un jour ſérieuſement aux académiciens, « de s'obliger par » ſerment d'employer les mots, » approuvés à la pluralité des » voix dans l'aſſemblée ». Gombauld, ſi ardent pour la langue françoiſe, ne lui a pas rendu de grands ſervices, ni par ſes poéſies foibles & inégales, ni par ſa proſe, quelquefois légere, mais plus ſouvent lâche. Ses Œuvres Poétiques ſont : I. Des *Tragédies*, mal conduites & mal verſifiées, à l'exception de quelques tirades. II. Une Paſtorale, in-8°, en 5 actes, intitulée *Amarante*, où les bergers & bergeres parlent un peu trop le langage des courtiſans. III. Des *Sonnets*, 1646, in-4°, en grand nombre, parmi leſquels Boileau n'en comptoit que deux ou trois paſſables. IV. Des *Epigrammes*, 1657, in-12, préférées à ſes *Sonnets*, quoiqu'elles ſoient l'ouvrage de ſa vieilleſſe. On les a miſes à côté de celles de Mainard, & on en a retenu quelques-unes. V. *Endymion*, in-8°, roman aujourd'hui confondu dans la foule des frivolités. VI. *Traités & Lettres concernant la Religion*, Amſterdam, 1669, in-12. Il mourut en 1666, preſque nonagénaire.

GOMBERVILLE, (Marin le Roi, ſieur de) Pariſien ſuivant les uns, & ſuivant d'autres, né à Chevreuſe, dans le dioceſe de Paris, fut un de ceux qui furent choiſis parmi les beaux-eſprits du royaume, lorſque le cardinal de Richelieu forma l'académie françoiſe. A l'âge de 14 ans, il donna un recueil de 110 *Quatrains* à l'honneur de la vieilleſſe : ouvrage foible, & dont on n'auroit pas fait mention, s'il n'eût été prématuré. Il s'appliqua dans la ſuite à compoſer des *Romans*; mais ayant fait connoiſſance avec les ſolitaires de Port-Royal, il ne voulut plus écrire d'ouvrage profane. Cette ferveur s'attiédit un peu ſur la fin de ſes jours, mais il n'en fut, dit-on, pas moins attaché au parti. Il mourut en 1674, à 75 ans. On a de lui des ouvrages en vers & en proſe. Ceux du premier genre ſont des *Poéſies diverſes*, dans le Recueil de Lomenie de Brienne. Son *Sonnet ſur le S. Sacrement*, & celui *ſur la Solitude*, ſont les meilleures pieces de ce recueil. Les productions du 2e. genre ſont : I. Des romans : *Polexandre*, 5 vol. in-8°.; la *Cythérée*, 4 vol. in-8°.; la *Jeune Alcidiane*, in-8°., ou 3 vol. in-12, pleins d'a-

ventures peu vraisemblables & longuement contées. II. *Discours sur les vertus & les vices de l'Histoire & de la maniere de bien écrire*, avec un traité de l'*Origine des François*, in-4°., Paris, 1620. Ce petit ouvrage est fort rare; parmi les remarques utiles qu'il renferme, il y en a plusieurs de singulieres & de fausses. III. L'édition des *Mémoires du Duc de Nevers*, 2 vol. in-fol., Paris, 1605. Ces Mémoires commencent en 1574, & finissent en 1596; mais Gomberville les a enrichis de plusieurs pieces curieuses qui vont jusqu'en 1610, année de l'assassinat d'Henri IV. IV. *Relation de la riviere des Amazones*, traduite de l'espagnol du Jésuite d'Acunha, avec d'autres Relations, & une *Dissertation* sur cette riviere, in-12, 4 vol. V. *La Doctrine des Mœurs, tirée de la Philosophie des Stoïques, représentée en cent tableaux & expliquée en cent discours*, in-fol., en 1646 : ouvrage qui fut plus recherché pour les planches, que pour les paroles.

GOMER, fille de Débélaïm, renonça à la prostitution dans laquelle elle vivoit, pour épouser le prophete Osée, dont elle eut, dit l'Ecriture, 3 enfans, 1 fils & 2 filles. Le saint homme reçut ordre du Seigneur de prendre pour épouse une femme débauchée, pour marquer dans le langage typique, alors en usage chez les Juifs & d'autres nations, la prostitution & les désordres de Samarie, qui avoit abandonné le Seigneur pour se livrer à l'idolâtrie; & il épousa Gomer. *Voyez* OSÉE.

GOMEZ DE CIUDAD-REAL, (Alvarez) poëte latin de Guadalaxara, dans le dioceſe de Tolede, fut mis comme enfant d'honneur auprès de l'archiduc (depuis, l'empereur Charles-Quint). Il se fit un nom en Espagne par ses Poésies latines. Les plus connues sont : I. Sa *Thalie Chrétienne, ou les Proverbes de Salomon en vers*, in-8°. II. Sa *Muse Pauline, ou les Epîtres de S. Paul en vers élégiaques*, 1529, in-8°. III. Son *Poëme sur la Toison d'or*, 1540, in-8°. C'est le chef-d'œuvre de Gomez. Il mourut en 1538, à 50 ans. On lui reproche de mêler dans ses poésies chrétiennes les noms des divinités païennes, mais c'étoit l'usage du tems : sa latinité est riche & pure, sa versification facile & harmonieuse.

GOMEZ, (Louis) jurisconsulte, natif d'Orihuela, dans le royaume de Valence, enseigna le droit avec réputation. Il mourut en 1543, évêque de Fano, après avoir exercé divers emplois dans la chancellerie de Rome, où il avoit été appellé. Plusieurs auteurs ont fait l'éloge de sa piété & de son érudition. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus d'honneur, est un recueil intitulé : *Variæ resolutiones Juris civilis, communis & regii.*

GOMEZ DE CASTRO, (Alvarez) de Ste.-Eulalie, près de Tolede, mort en 1580, à 65 ans, est auteur de divers ouvrages en vers & en prose. Le plus connu est son *Histoire du Cardinal Ximenès*, à Alcala de Henarez, 1569, in-fol. Nous avons la *Vie* de ce cardinal en françois, par Marsollier, & mieux encore par Fléchier.

GOMEZ, (Magdelene-An-

gélique Poisson de) née à Paris en 1684, morte à S. Germain-en-Laye en 1770, étoit fille de Paul Poisson, comédien. Don Gabriel de Gomez, gentilhomme Espagnol, peu favorisé de la fortune, lui trouvant de l'esprit & des graces, l'épousa. Elle se consacra entiérement au genre romanesque. Sa plume, plus féconde que correcte, fit éclorre un grand nombre de productions galantes, sur lesquelles le public même frivole s'est beaucoup refroidi, & que le public sage n'a jamais lues. Les principales sont: I. *Les Journées amusantes*, 8 vol. in-12. II. *Anecdotes Persanes*, 2 vol. in-12. III. *Histoire secrette de la Conquête de Grenade*, in-12. IV. *Histoire du Comte d'Oxford*, avec *celle d'Eustache de Saint-Pierre au siege de Calais*, in-12. V. *La Jeune Alcidiane*, 3 vol. in-12. VI. *Les Cent Nouvelles nouvelles*, 10 vol. in-12. Madame de Gomez est encore auteur de plusieurs Tragédies, dont aucune n'est restée au théâtre. La versification en est lâche & languissante.

GOMEZ, *voyez* Pereira (Georges).

GONDEBAUD *ou* Gombaud, troisieme roi de Bourgogne, fils de Gondicaire, frere & meurtrier de Chilperic, s'empara de son royaume aussi-tôt après qu'il l'eut massacré. Son regne commença en 491. Il porta la même année la guerre en Italie, pilla & ravagea l'Emilie & la Liturgie, se rendit maître de Turin, & répandit la terreur & la désolation. Au retour de cette sanglante expédition, il donna Clotilde, sa niece, à Clovis, qui la lui avoit demandée; mais cette union n'empêcha pas celui-ci de se joindre à Gondesigile (second fils de Gondioc, roi des Bourguignons, qui, après avoir partagé les états de son pere avec ses freres, avoit fait de Geneve le siege de son royaume), & d'attaquer Gondebaud. Cet usurpateur fut défait & poursuivi jusqu'à Avignon, où il s'enferma l'an 500. Obligé de racheter sa vie & son royaume, le vaincu accepta les conditions que le vainqueur voulut lui imposer; mais à peine fut-il délivré, qu'il reprit les armes. Il alla assiéger Gondesigile dans Vienne, le prit & le fit égorger au pied des autels, dans une église d'Ariens, où il s'étoit réfugié. Depuis cette expédition, Gondebaud fut paisible possesseur de son royaume jusqu'à sa mort en 516, après un regne de 25 ans. Ce monarque mourut dans l'arianisme qu'il professoit en public, quoiqu'il désapprouvât en secret cette hérésie. Gondebaud, tout barbare qu'il étoit, donna de très-bonnes loix à son peuple. On y remarque en général un grand fonds d'équité, beaucoup de pénétration, une attention singuliere à prévenir les moindres différends, une profonde politique, & des vues dignes d'un Chrétien. Tel est en général le caractere des premiers rois François: un mélange de barbarie & de sagesse. Si le Christianisme ne les dépouilla pas entiérement de leurs vices & de leurs erreurs, il les éleva fort au-dessus de ce qu'ils étoient avant de le connoître. Les loix de Gondebaud for-

ment le recueil qu'on nomme la *Loi Gombette*.

GONDESIGILE, *voyez* l'article précédent.

GONDI, *voyez* RETZ.

GONDRIN, (Louis-Henri de Pardaillan de) né au château de Gondrin, diocèse d'Auſch, en 1620, d'une famille ancienne, fut nommé en 1644 coadjuteur d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, ſon couſin. Il prit poſſeſſion de cet archevêché en 1646, & le gouverna juſqu'à ſa mort, arrivée le 20 ſeptembre 1674, à 54 ans. Il eut de grands démêlés avec les Jéſuites qu'il interdit dans ſon diocèſe pendant plus de 25 ans. Le parti de Janſenius le regardoit comme un appui; cependant Gondrin ſigna en 1653 la Lettre de l'aſſemblée du clergé au pape Innocent X, où les prélats reconnoiſſent « que les *cinq* fameuſes *Propoſitions* ſont dans » *Janſenius*, & condamnées *au* » *ſens de Janſenius*, dans la » conſtitution de ce pontife ». Il ſigna auſſi le Formulaire ſans diſtinction, ni explication; mais enſuite il parut s'en repentir, & ſe joignit aux quatre évêques d'Alet, de Pamiers, d'Angers & de Beauvais, pour écrire à Clément IX, « qu'il » étoit néceſſaire de ſéparer la » queſtion *de fait* d'avec celle » *de droit*, qui étoient confondues dans le *Formulaire* ». L'abbé Berault l'appelle un « caméléon qui prenoit la couleur » de tous les objets intéreſſans » qui l'environnoient, & la » quittoit auſſi-tôt qu'ils ceſſoient de l'intéreſſer ». On a de lui: I. Des *Lettres*. II. Pluſieurs *Ordonnances Paſtorales*. III. On lui attribue la *Traduction* des *Lettres choiſies* de S. Grégoire-le-Grand, publiée par Jacques Boileau.

GONET, (Jean-Baptiſte) provincial des Dominicains, mort à Beziers ſa patrie, en 1681, à 65 ans, étoit docteur de l'univerſité de Bordeaux, où il profeſſa long-tems la théologie. Sa piété égaloit ſon ſavoir. Nous avons de lui une *Théologie* imprimée à Lyon, 1681, en 5 gros vol. in-fol., ſous le titre de *Clypeus Theologiæ Thomiſticæ*; & quelques autres ouvrages de ſcholaſtique. Bayle dit que Gonet fit approuver dans l'univerſité de Bordeaux, où il avoit profeſſé, les *Lettres Provinciales*; il ne fait pas attention que les Jacobins, & une partie de la doctrine de leur école, ſont attaqués dans ce livre. Les autres écrits de Gonet ſont: I. *Manuale Thomiſtarum*, 6 vol. in-12. II. *Diſſertatio Theologica de Probabilitate*.

GONGORA-Y-ARGORE, (Louis) ſurnommé de ſon tems le *Prince des Poëtes Eſpagnols*, naquit à Cordoue en 1562, fut chapelain du roi d'Eſpagne, & mourut dans ſa patrie en 1627. Ce poëte a eu des admirateurs zélés, & de grands adverſaires. On ne peut lui refuſer la gloire d'avoir étendu les bornes de la langue caſtillane, & de l'avoir enrichie de beaucoup de choſes nouvelles; mais on lui reproche des figures giganteſques & des métaphores outrées. Ses *Œuvres Poétiques* ont été imprimées pluſieurs fois, in-4°., à Madrid, à Bruxelles & ailleurs.

GONNELIEU, (Jerôme de) né à Soiſſons en 1640,

Jéſuite en 1657, mort à Paris en 1715, parcourut avec ſuccès la carriere brillante de la chaire, & celle de la direction, moins éclatante, mais auſſi difficile. Ses mœurs étoient une prédication continuelle, & la plus efficace. Ses ouvrages, fruits de ſa piété & de ſon zele, ſont en grand nombre. Le plus connu eſt ſon *Imitation de J. C.*, in-12, traduite fidellement & avec onction, quoiqu'infiniment inférieure à l'original, & augmentée de réflexions & de prieres.

GONNELLI, (Jean) ſurnommé l'*Aveugle de Combaſſi*, du nom de ſa patrie, lieu proche de Volterre dans la Toſcane, fut l'éleve de Pierre Tacca, diſciple de Jean de Bologne. Ses talens donnoient de grandes eſpérances, lorſqu'il perdit la vue à l'âge de 20 ans. Cet accident ne l'empêcha point d'exercer la ſculpture; il faiſoit des Figures de terre cuite, qu'il conduiſoit à leur perfection par le ſeul ſentiment du tact. Il fit plus; il tenta de faire de la même maniere des Portraits, & il en fit de très-reſſemblans; tels que ceux du pape Urbain VII, & de Coſme I, grand-duc de Toſcane. On en a vu pluſieurs en France. Cet artiſte ſinglier mourut à Rome, ſous le pontificat d'Urbain VIII.

GONSALVE-FERNANDEZ DE CORDOUE, ſurnommé *le Grand Capitine*, duc de Terra-Nova, prince de Venouſe, d'une des plus illuſtres maiſons d'Eſpagne, ſe ſignala d'abord contre les Portugais. Il ſervit enſuite ſous le regne de Ferdinand & d'Iſabelle, à la conquête du royaume de Grenade, où il ſe rendit maître de diverſes places. Ferdinand V, roi d'Arragon, le mit à la tête des troupes qu'il envoya dans le royaume de Naples, ſous prétexte de ſecourir Fréderic & Alfonſe ſes couſins; mais en effet pour les dépouiller. Il pouſſa la guerre avec vigueur, & ſe rendit maître par capitulation, en 1501, de Tarente. Ses troupes, mécontentes de manquer de tout, menacerent de ſe révolter, & tinrent au général les plus inſolens propos; mais la préſence d'eſprit, le ſang-froid & la fermeté de Gonſalve, les continrent dans le devoir. Comme il avoit beſoin d'un grand événement pour affermir ſon autorité, il aſſiege Cérignoles, afin de déterminer les François à haſarder une bataille; il a le bonheur de l'engager & de vaincre. Il s'empare de Naples ſans coup férir, & emporte les châteaux l'épée à la main en 1503. Les richeſſes qu'on y avoit amaſſées, deviennent la proie du vainqueur. Comme quelques ſoldats ſe plaignoient de n'avoir pas eu aſſez de part au butin: *Il faut réparer votre mauvaiſe fortune*, leur dit Gonſalve; *allez dans mon logis, je vous abandonne tout ce que vous y trouverez*. Cependant une nouvelle armée, arrivée de France, menaçoit de tomber ſur les Eſpagnols. Gonſalve, quoique beaucoup plus foible, ſe retranche à la vue des François. Comme les officiers Eſpagnols trouvoient quelque témérité dans la conduite de leur général, il leur dit héroiquement: « J'aime mieux trouver

» mon tombeau en gagnant un » pied de terre sur l'ennemi, » que prolonger ma vie de cent » années en reculant quelques » pas ». L'événement justifia cette résolution. Gonsalve battit les François en détail, finit la guerre par de savantes manœuvres, & assura à l'Espagne la possession du royaume de Naples, dont il devint connétable. Ses ennemis l'accusèrent de vouloir se rendre souverain de ce royaume; & on a dit que Ferdinand ajouta foi à ces bruits, parce que s'étant rendu à Naples, il obligea Gonsalve à le suivre en Espagne : mais il pouvoit avoir d'autres raisons d'emmener Gonsalve, & de souhaiter d'avoir près de lui un si habile homme. Louis XII, roi de France, vit Gonsalve en passant à Savone, le fit manger à sa table, & s'entretint longtems avec lui. Ce héros mourut à Grenade en 1512, à 72 ans, laissant une réputation immortelle de bravoure, qui lui fit donner le nom de *Grand Capitaine*. On voit son mausolée dans le chœur de l'église des Hiéronymites, & en dehors de l'église, cette inscription gravée sur une table de jaspe : *Gonzales Fernando a Corduba, Gallorum ac Turcarum terrori.* Sa générosité contribua autant à sa gloire, que sa valeur. La république de Venise lui fit présent de vases d'or, de tapisseries magnifiques, & de martres zibelines, avec un parchemin où étoit écrit en lettres d'or, le décret du grand-conseil qui le faisoit noble Vénitien. Il envoya tout à Ferdinand, excepté le parchemin. Le P. du Poncet, Jésuite, a donné l'Histoire de ce grand capitaine, Paris, 1714, 2 vol. in-12.

GONSALVE, (Martin) fanatique du 14e. siecle, natif de Cuença en Espagne, prétendit qu'il étoit l'Ange S. Michel, à qui Dieu avoit réservé la place de Lucifer, & qui devoit combattre un jour contre l'Antechrist. L'inquisition le livra au bras séculier qui en fit une justice sévere. Il avoit un disciple nommé Nicolas le Calabrois, qui voulut se faire passer après sa mort pour le Fils de Dieu, & qui assura que le Saint-Esprit devoit sauver, au jour du jugement, tous les damnés par ses prieres. Nicolas le Calabrois prêcha ces erreurs à Barcelone, & finit comme son maître.

GONTAULT, *voy.* BIRON.

GONTHIER, poëte latin du 13e. siecle, après avoir été maître d'école, fit moine de l'abbaye de Pars, ordre de Cîteaux, dans le dioceſe de Bâle. On a de lui : I. *Historia Constantinopolitana sub Balduino circa annum 1203*, insérée dans les *Leçon. anciennes* de Henri Canisius. Gonthier composa cette Histoire sur la relation de son abé Martin qui avoit assisté au siege de Constantinople. II. *De Oratione, Jejunio & Eleemosyna libri XIII*, Bâle. On ne sait s'il faut attribuer l'ouvrage suivant au même Gonthier, ou s'il est d'un autre auteur du même nom : *Guntheri Poetæ Ligurini, sive de Gestis Friderici I*, publié par les soins de Conrad Peutinger, Ausbourg, 1507 in-fol. & plusieurs fois depuis. Ce poëme dont la latinité tient de la pureté des premiers siecles, porte

le titre de *Ligurinus*, parce que l'auteur y chante l'expédition de Fréderic Barberousse dans la Ligurie, c'est-à-dire, dans le Milanois & dans la Lombardie. — Il est différent d'un autre GONTHIER, moine de S. Amand, qui a donné : I. *Martyrium S. Cyriaci*, en vers. II. *Historia Miraculorum S. Amandi*, dans les Bollandistes, fevr. tom. 1. Gonthier assista à la translation du corps de S. Amand en 1107, & fut témoin des miracles arrivés à cette occasion : preuve de fait bien respectable en faveur du culte des Saints & de leurs reliques. *Voy.* GAMALIEL, GERVAIS & PROTAIS.

GONTHIER, (Charles) comte de Schwartzbourg, dans la Thuringe. On l'élut empereur d'Allemagne en 1347, pour l'opposer à Charles IV, roi de Bohême, qu'un autre parti avoit nommé à l'empire. Pendant que ces deux concurrens se disposoient à la guerre pour se rendre maîtres de la couronne impériale, Gonthier mourut de poison à Francfort, à l'âge de 45 ans, 6 mois après son élection. Ce fut un médecin qui le lui présenta comme un remede. On l'enterra dans l'église de S. Barthélemi, & on lui fit des funérailles royales, auxquelles assista Charles son adversaire. Gonthier étoit un prince courageux & digne de l'empire.

GONTHIER, *voyez* GUINTIER.

GONTRAN, roi d'Orléans & de Bourgogne, fils de Clotaire I, commença à régner en 561, & établit le siege de sa domination à Châlons-sur-Saône ou à Lyon. Les Lombards se répandirent dans ses états, & les ravagerent. Mummol, un des plus heureux généraux de son siecle, les poursuivit jusqu'en Italie, & les tailla en pieces. Gontran, délivré de ces barbares, tourna ses armes contre Récarede, roi des Goths; mais elles n'eurent aucun succès. Il fut plus heureux dans la guerre contre Waroc, duc de Bretagne, qui fut forcé de lui rendre hommage en ces termes : *Nous savons comme vous, que les villes armoriquaines* (Nantes & Rennes) *appartiennent de droit au fils de Clotaire, & nous reconnoissons que nous devons être leurs sujets...* Chilperic, avec lequel il étoit alors en guerre, ayant été tué, Gontran, loin de profiter de sa mort, se prépara à la venger. Il servit de pere à Clotaire son fils, & défendit Frédégonde sa veuve, contre la vengeance que Childebert & Brunehaut en auroient pu tirer. Ce prince mourut en 593, à 60 ans, sans laisser d'enfans. L'Eglise le mit au nombre des Saints; il mérita cet honneur, par son amour pour la paix, par son zele pour la Religion & la justice, par ses libéralités envers les malheureux.

GONZAGUE, (Louis de) d'une illustre maison d'Italie, qui a donné deux impératrices à l'Allemagne, une reine à la Pologne, & un grand nombre de cardinaux, étoit fils de Gui de Gonzague. Après avoir défait Passarino Bonifcola, tyran de Mantoue, en 1327, il devint lui-même seigneur de cette ville, sous le titre de *Vicaire de l'Empire*, & mourut en 1360, âgé de 93 ans.

Jean-François, un de ſes deſcendans, né en 1390, ſe fit un nom par ſon habileté & ſon courage. Il fut général des troupes de l'Egliſe pour la défenſe de Bologne ſous Jean XXIII, & de celles des Vénitiens contre les Milanois. Il fut créé marquis de Mantoue par l'empereur Sigiſmond en 1433, & mourut en 1444.

Fréderic II fut fait duc de Mantoue par l'empereur Charles-Quint, qui lui conſerva en même tems le marquiſat de Montferrat, & mourut en 1540.

Son petit-fils, Vincent de Gonzague, finit la poſtérité maſculine de la branche aînée, & mourut en 1627.

Fréderic II avoit un autre fils nommé Louis, qui, s'étant venu établir en France, fut duc de Nevers par ſon mariage avec Henriette de Cleves. *Voyez* NEVERS.

Son fils, Charles de Gonzague, étoit duc de Nevers en France, lorſqu'il alla prendre poſſeſſion du duché de Mantoue. Il fut ſecondé par les armes de Louis XIII, & ſe conduiſit avec autant de prudence que de valeur. Il mourut en 1637.

Son petit-fils, Charles IV, s'étant déclaré pour le roi d'Eſpagne, Philippe V fut mis au ban de l'empire, & dépoſſédé de ſon duché : il mourut à Padoue en 1708, ſans poſtérité légitime.

Il y avoit d'autres branches de cette maiſon, qui ne purent entrer en poſſeſſion de Mantoue. Ce duché reſta à la maiſon d'Autriche. La branche de Guaſtalla étant éteinte en 1729, ce duché fut réuni à celui de Mantoue, & depuis joint aux duchés de Parme & de Plaiſance. Voyez *Antonii Poſſevini junioris*, *Gonzagarum Mantuæ & Montisferrati Ducum*, *Hiſtoria*, Mantoue, 1628, in-4°; les *Mémoires du Duc de Nevers*, 1665, 2 vol. in-fol., & l'*article* GOSSELINI.

GONZAGUE, (Cécile de) fille de François I de Gonzague, marquis de Mantoue, apprit les belles-lettres de Victorin de Feltri, & y fit des progrès admirables. Sa mere, Paule Malateſta, dame illuſtre par ſa vertu, par ſon ſavoir & par ſa beauté, lui inſpira le mépris du monde, & l'engagea à ſe faire religieuſe. Ses vertus illuſtrerent le cloître autant que ſes connoiſſances. Elle floriſſoit au 15e. ſiecle.

GONZAGUE, (Eléonore-Hippolyte de fille de François II, marquis de Mantoue, & femme de François-Marie de la Rovere duc d'Urbin, fit paroître une conſtance héroïque dans l'adverſité, & ne quitta pas d'un ſeul moment ſon mari dans ſes diſgraces. Elle fut un modele de chaſteté. Elle ne voulut avoir aucune familiarité avec les femmes de mauvaiſe réputation & leur défendit l'entrée de ſon palais. Elle en chaſſa même pluſieurs de ſes terres. Cette vertueuſe dame mourut en 1570. Elle eut 2 fils & 3 filles. L'aîné fut duc d'Urbin, & le puîné fut duc de Sore & cardinal; les trois filles furent mariées à des princes, & ſe montrerent dignes de leur illuſtre mere.

GONZAGUE, (Julie de) de l'illuſtre famille de ce nom, fut un des ornemens du 16e. ſiecle. Elle épouſa Veſpaſien

Colonne, comte de Fondi, & ne fut pas moins célebre par ſes attraits que par ſes vertus & ſon eſprit. La réputation de ſa beauté enflamma la curioſité & peut-être les deſirs de Soliman II, empereur des Turcs. Il chargea Barberouſſe, roi d'Alger & ſon amiral, d'enlever Julie. Ce général arriva la nuit à Fondi, où elle tenoit ſa petite cour, prit la ville par eſcalade, & ne manqua que d'un moment ſa proie. Julie au premier bruit s'évada en chemiſe par une fenêtre, & s'étant engagée dans les montagnes, elle ne ſauva ſon honneur qu'à travers mille périls. Cette héroïne (ſi conſtante en amour, qu'après la mort de ſon mari elle refuſa les plus grands ſeigneurs) le fut moins en matiere de religion. Elle ſe laiſſa entraîner, dit-on, dans les erreurs de Luther. Ayant perdu ſon époux, elle prit pour deviſe une *Amaranthe*, que les botaniſtes appellent *Fleur d'amour*, avec ces mots : *Non moritura.*

GONZAGUE, Lucrece de) dame illuſtre du 16e. ſiecle, ſe ſignala également par ſes vertus & par ſes écrits. Hortenſio Lando lui dédia ſon *Dialogue ſur la modération des Paſſions*. Elle fut malheureuſe dans ſon mariage avec Jean-Paul Manfrone, qu'elle épouſa à regret à l'âge de 14 ans. Il étoit brave, mais il ſe conduiſit ſi mal, que le duc de Ferrare le fit mettre en priſon, & le trouva digne du dernier ſupplice; il uſa néanmoins de clémence & ne le fit point mourir, en conſidération de Lucrece ſon épouſe. Cette illuſtre dame employa tous les moyens qui lui parurent les plus propres à procurer la liberté à ſon mari; mais elle ne put rien obtenir. Ils pouvoient ſeulement s'écrire. Enfin, ſon mari étant mort dans la priſon, elle ne voulut point ſe remarier, & mit ſes deux filles dans des couvens. On recueillit ſes *Lettres*, in-12, 1552, à Veniſe, & on y inſéra juſqu'aux billets qu'elle écrivoit à ſes domeſtiques. Ce recueil eſt un monument de ſa piété & de ſon eſprit.

GONZAGUE, (Hercules) né en 1505 de François de Gonzague & d'Elizabeth d'Eſt, fut évêque de Mantoue, archevêque de Tarragone, & créé cardinal par Clément VII en 1527. Il arrêta avec beaucoup de zele les progrès de l'héréſie en Italie. Paul III, en reconnoiſſance des ſervices qu'il rendoit à la Religion, lui adreſſa un bref l'an 1545, où il lui accordoit une pleine autorité ſur tout ſon clergé ſéculier & régulier. Pie IV l'envoya au concile de Trente en qualité de ſon premier légat. Il y mourut le 12 mars 1563.

GONZAGUE, (S. Louis de) fils de Ferdinand, marquis de Châtillon, de la maiſon de Mantoue, entra chez les Jéſuites, & s'y ſanctifia en peu de tems par l'exercice de toutes les vertus, ſur-tout par une grande pureté de mœurs & une ardente charité; il mourut d'une langueur contractée au ſervice des malades à Rome en 1591, âgé d'un peu plus de 23 ans, après en avoir paſſé près de 6 dans la ſociété. On l'enterra dans l'égliſe du college des Jéſuites. Son corps a été

depuis transféré dans une chapelle qui y a été bâtie sous son invocation, par le marquis Scipion Lancelotti. S. Louis de Gonzague fut béatifié par Grégoire XV en 1621, & canonisé par Benoît XIII en 1626. Le P. d'Orléans a écrit sa *Vie*. On trouve l'histoire de ses miracles dans le P. Cépario, & dans les Bollandistes.

GONZAGUE, (Louise-Marie de) reine de Pologne, étoit fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, puis de Mantoue. Elle épousa Ladislas-Sigismond IV, roi de Pologne en 1645, & fut couronnée l'année d'après à Cracovie. Elle se maria ensuite, par dispense du pape, à Jean-Casimir, frere de Ladislas. Un grand fonds d'esprit & de piété, la grandeur de son courage dans des tems difficiles, les moyens qu'elle prit pour remettre la tranquillité dans la Pologne, troublée par les armes des Suédois & par la faction des rebelles, la firent aimer & respecter. Elle mourut d'apoplexie en 1661.

GONZAGUE, *voyez* ANNE.

GONZALÈS, *voyez* COQUES.

GONZALÈS DE MENDOZA, *voyez* MENDOZA.

GONZALEZ DE CASTIGLIO, (Jean) Augustin Espagnol, célebre par sa piété & par ses prédications, mourut à Salamanque en 1479, à 49 ans. Il fut empoisonné à l'autel par une hostie consacrée, qu'une dame lui avoit fait donner, transportée de fureur de ce qu'il avoit converti son amant.

GONZALEZ, (Thyrse) Espagnol, général des Jésuites, mort à Rome en 1705, a combattu la doctrine de la probabilité, soutenue par plusieurs casuistes, dans un *Traité* imprimé à Rome en 1694, in-fol. Il y montre que ce n'est pas une opinion généralement reçue dans la société; il prouve même qu'enseignée au 16e. siecle dans toutes les écoles, elle a eu pour premiers adversaires des Jésuites, entr'autres Rebellus en 1608, Comitolus en 1609, André Blancus sous le nom de *Candidius Philaletes*. Il la réfute ensuite très-fortement, sans néanmoins obliger les théologiens de son ordre à suivre son sentiment, déclarant qu'il écrit comme simple particulier, & non comme général. On a encore de lui: I. Un *Traité* contre les propositions de l'assemblée du clergé de France de 1682. II. *Manuductio ad conversionem Mahumetanorum*. III. *Veritas Religionis Christianæ demonstrata*.

GONZALEZ TELLEZ, (Emmanuel) professeur de droit à Salamanque en 1655, a laissé un *Commentaire sur les Décrétales*, en 4 vol. in-fol., 1693.

GONZALEZ, *voyez* GONSALVE DE CORDOUE.

GOOL, (Jean van) peintre Hollandois, né à La Haye en 1685, mort vers l'an 1757, avoit la touche ferme & la composition agréable. Il a donné, *Théâtre des Peintres Flamands, contenant leurs vies & leurs ouvrages*, en flamand, La Haye, 1750-1751, 2 vol. in-8°. Ce n'est qu'une compilation de faits & une liste de tableaux, sans jugement sur les manieres différentes des peintres.

GORDIEN le pere, (*Marcus Antonius Gordianus Africanus*)

fils de Metius Marcellus, descendoit par sa mere de l'empereur Trajan. Après avoir exercé le consulat avec distinction, il fut envoyé proconsul en Afrique. Les cruautés de l'empereur Maximin, & les exactions tyranniques de ses intendans, ayant fait révolter cette province, les légions proclamerent en 237 Gordien empereur, quoiqu'il eût alors 80 ans. Il refusa d'abord; mais voyant qu'on le menaçoit de le tuer, il accepta & s'associa son fils. Le sénat instruit de cette nouvelle, lui décerna le titre d'Auguste, & déclara les Maximin pere & fils, ennemis publics. Maximin furieux marcha contre le nouvel empereur, qui envoya son fils pour le combattre. Ce jeune prince ayant été tué après un combat sanglant, Gordien le pere s'étrangla de désespoir à Carthage, où il s'étoit retiré. Il fut autant regretté pour sa douceur, que pour son courage & son esprit. Il ressembloit beaucoup à Auguste; il en avoit la voix, le geste & la taille. Il avoit composé dans sa jeunesse un *Poëme sur la Vie des Antonin.*

GORDIEN le fils, (*Marcus Antonius Gordianus Africanus*) fils du précédent, fut instruit dans les belles-lettres par Serenus Sammonicus le jeune, qui lui laissa sa bibliotheque, composée de 62,000 vol. Son esprit cultivé, son caractere doux & complaisant, le firent aimer de l'empereur Héliogabale, qui lui donna la charge de questeur ou de trésorier des finances. Alexandre Sévere lui confia ensuite la préfecture de Rome, & la maniere dont il remplit cette charge, lui mérita le consulat. Son pere étant parti l'an 230 pour aller gouverner l'Afrique, il le suivit en qualité de lieutenant de cette province. En 237 l'un & l'autre furent reconnus empereurs. Gordien le fils marcha à la tête d'une armée contre Capellien, gouverneur de Mauritanie, qui étoit resté fidele à Maximin; mais il fut vaincu & tué le 25 juin de la même année 237. Ses vertus militaires étoient offusquées & affoiblies par un penchant extrême pour les femmes. Il s'abandonna tellement à cette passion, que dans la vigueur de l'âge il ne lui restoit plus que la foiblesse de la vieillesse. Il n'avoit que 46 ans lorsqu'il fut tué, & n'avoit joui du rang d'empereur qu'environ 40 jours.

GORDIEN le jeune, (*Marcus Antonius Gordianus Pius*) petit-fils de Gordien le vieux, fut honoré du titre de César, âgé seulement de 12 ans, en 237. A 16 il fut proclamé empereur, & tous les peuples de l'empire le reconnurent avec transport. Cet enfant eut toute la sagesse d'un vieillard instruit par l'expérience. Il épousa dans sa 18e. année Furia Sabina Tranquillina, fille de Misithée, homme célebre par son savoir & son éloquence, & par d'autres qualités bien plus importantes. Gordien le fit préfet du prétoire, aussi-tôt qu'il eut épousé sa fille. Ce fut par le conseil de cet homme sage qu'il entreprit plusieurs grands édifices, dont le plus magnifique fut celui du champ de Mars. Il contenoit deux vastes galeries de mille pieds de longueur,

& éloignées de 500 l'une de l'autre. Entre ces deux galeries étoit de chaque côté une haute paliſſade de laurier & de myrte, & au milieu une terraſſe de la longueur des galeries, ſoutenue par pluſieurs rangs de petites colonnes ; au-deſſus de cette même terraſſe s'élevoit une autre galerie de 500 pieds de long... Il y avoit près de 4 ans que Gordien régnoit paiſible, quand Sapor, roi de Perſe, ravagea les provinces de l'empire. Le jeune empereur partit bientôt après, pour le combattre avec une armée nombreuſe. Au lieu de s'embarquer avec ſes troupes, ce qui étoit le plus court, il préféra la terre à la mer, & traverſa exprès la Mœſie, afin d'y arrêter les progrès des Goths & d'autres peuples du Nord, qui, ſemblables à un torrent, venoient d'inonder la Thrace. Il y ſignala ſon entrée par une victoire qu'il remporta ſur les Barbares; & après y avoir établi l'aſſurance & l'ordre, il continua ſa route par le détroit de l'Helleſpont, & enſuite par l'Aſie-Mineure ; de là il paſſa en Syrie, où Sapor & lui en vinrent bientôt aux mains. Gordien fut vainqueur, & reprit ſur lui la ville d'Antioche : il ſe rendit auſſi maître de Cares & de Niſibe, deux places conſidérables dont s'étoient emparés les Perſes. Le ſénat lui décerna le triomphe, & donna à ſon beau-pere le titre de *Tuteur de la Republique*. Tandis qu'il illuſtroit le nom romain par ſes exploits, Philippe, préfet du prétoire, la ſeconde perſonne de l'empire, voulut être la premiere. Il fit aſſaſſiner le jeune Gordien en 244. L'armée honora ſa mémoire par un tombeau où elle dépoſa ſon corps, ſur les confins de la Perſe, avec cette inſcription en langues grecque, ſyriaque, latine & égyptienne : « Au divin GORDIEN, vainqueur des Perſes, » des Goths & des Sarmates, » qui a mis fin aux troubles do» meſtiques de l'Empire, & » ſubjugué les Germains, mais » non les Philippes »... Le ſénat, auſſi ſenſible à cette perte que l'armée, fit un décret en l'honneur des Gordien, par lequel leur poſtérité étoit exempte de tous les emplois onéreux de la république.

GORDIUS, roi de Phrygie & pere de Midas, étoit un laboureur qui parvint de la charue au trône. Il n'avoit pour tout bien que deux attelages de bœufs, l'un pour labourer, l'autre pour traîner ſon chariot. Les Phrygiens, ayant appris de l'Oracle, que celui qu'ils rencontreroient ſur un char, ſeroit leur roi, ils décernerent la couronne à Gordius. Midas, ſon fils, offrit le chariot de ſon pere à Jupiter. Le nœud qui attachoit le joug au timon, étoit fait, dit-on, avec tant d'adreſſe, que le vulgaire étonné, fit courir le bruit que l'empire de l'Aſie appartiendroit à celui qui le dénoueroit ; on citoit même à ce ſujet la déciſion d'un oracle. Alexandre-le-Grand paſſant à Gordium, capitale de la Phrygie, fut curieux de voir cet ouvrage qu'on diſoit être ſi merveilleux. Il vit le nœud, & ſans s'amuſer à le défaire méthodiquement, comme avoient cherché en vain tant d'autres, il bruſqua la difficulté en le coupant

pant d'un coup d'épée : ce qui fait dire à Q. Curce : *Oraculi sortem vel eluſit vel implevit.*

GORDON, (Jacques) d'une des meilleures maiſons d'Ecoſſe, alla à Rome, où il ſe fit Jéſuite en 1563 ; il ſe rendit habile dans la philoſophie, la théologie & les langues. Il enſeigna l'hébreu avec réputation à Bordeaux, à Paris & à Pont-à-Mouſſon ; & voyagea en Allemagne, en Danemarck & dans les iſles britanniques, où il eut beaucoup à ſouffrir pour la Religion Catholique. Il mourut à Paris en 1620, à 77 ans. On a de lui : *Controverſiarum Chriſtianæ fidei Epitome*, Cologne, 1620, 2 vol. in-8°.

GORDON, (Jacques Leſmore) d'une des plus illuſtres maiſons d'Ecoſſe, né à Aberden en 1552, entra chez les Jéſuites à Paris en 1573. Après avoir enſeigné la théologie, & gouverné les colleges de Toulouſe & de Bordeaux, il fut appellé à la cour pour être confeſſeur de Louis XIII. Il mourut à Paris en 1641, à 88 ans. Il eſt auteur : I. D'un *Commentaire* latin *ſur la Bible*, en 3 vol. in-fol. II. D'une *Chronologie*, in-fol., auſſi en latin, depuis la création du monde juſqu'à l'an 1617. III. D'une *Théologie morale* en 2 vol. in-fol., & de quelques autres Ouvrages en latin.

GORDON, (Thomas) mort au mois de juillet 1750, à 66 ans, avoit le génie de la politique & de la littérature. Son goût pour les écrivains penſeurs l'engagea à donner en 1739 une bonne *Traduction* angloiſe *de Tacite*. Les Réflexions dont il l'accompagna, ſont pour la plupart neuves & judicieuſes. Elles furent traduites en françois, & parurent à Amſterdam, 1742, 2 vol. in-12. En 1743, il donna la *Traduction* angloiſe *de Salluſte*. Les Diſcours politiques y joints, furent auſſi traduits en françois, 1759, 2 vol. in-12, & quoique moins eſtimés que ſes *Réflexions* ſur Tacite, on peut les lire avec fruit.

GORDON, (Alexandre) Ecoſſois, voyagea en Italie, où il s'arrêta long-tems ; paſſa de là en France, en Allemagne ; fut ſecrétaire de pluſieurs ſociétés ſcientifiques en Angleterre, & ſe rendit, en 1741, dans la Caroline, où il occupa divers emplois. Il étoit juge de paix, lorſqu'il y mourut après l'an 1750. On a de lui : I. *Vie du Pape Alexandre VI, & de ſon fils Céſar Borgia*, traduite en françois, Amſterdam, 1732, 2 vol. in-8°. Ouvrage curieux & à quelques égards aſſez impartial ; cependant pouſſé peut-être trop loin, ſelon Lenglet du Freſnoy : « La conduite de » ce pape, ajoute le même » critique, a été déréglée, & » on ne l'a que trop fait ſa- » voir ». L'original de cet ouvrage a été imprimé en 1726, in-fol. II. *Voyage en Ecoſſe*, avec 66 planches, 1726, in-fol. III. *Supplément* à ce voyage, 1732. IV. *Eſſai ſur les Antiquités Egyptiennes*, 1737 & 1739, in-fol.

GORELLI, poëte Italien, natif d'Arezzo, a écrit en vers ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable dans ſa patrie depuis 1310 juſqu'en 1384. Son ouvrage eſt utile pour connoître l'hiſtoire de ſon tems. C'eſt un fort mauvais *Poëme ;* mais c'eſt

une assez bonne chronique. Le savant Muratori l'a inséré dans sa grande *Collection des Ecrivains de l'Histoire d'Italie.*

GORGIAS, célebre capitaine des troupes d'Antiochus Epiphanes, fut envoyé par Lysias en Judée avec Nicanor, à la tête d'une puissante armée, pour désoler tout le pays. Judas Machabée, s'étant avancé contre ces deux généraux, attaqua d'abord Nicanor, le vainquit, & força Gorgias à se retirer. Deux ans après, celui-ci en étant encore venu aux mains avec Judas, fut vaincu. Il étoit sur le point d'être pris par Dosithée, lorsqu'un de ses cavaliers lui donna moyen de se sauver.

GORGIAS le *Léontin*, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Leontium, ville de Sicile, sophiste & orateur célebre, fut envoyé par les Léontins à Athenes, pour demander du secours contre les Syracusains, l'an 417 avant J. C., & obtint ce qu'il demandoit. On dit qu'il vécut au-delà de cent ans.

GORGONES, (Les) trois sœurs, filles de Phorcus & de Ceta. Elles demeuroient, suivant Hésiode, près du jardin des Hespérides, & transformoient en pierres ceux qui les regardoient. Elles n'avoient toutes les trois qu'un seul œil, dont elles se servoient tour-à-tour. On les peint coëffées de couleuvres avec de grandes aîles, des défenses de sanglier pour des dents, & des griffes de lion aux pieds & aux mains. Persée délivra la terre de ces trois monstres, connus dans la fable sous les noms de Méduse, Euryale & Sthenio. Il coupa la tête à Méduse avec le secours de Minerve, & la déesse l'attacha à son égide ou bouclier.

GORGOPHONE, fille de Persée & d'Andromede, & femme de Perieres, roi des Messeniens, se remaria, après la mort de son époux, avec Œbalus. C'est la premiere femme que l'histoire profane remarque s'être engagée en de secondes noces. On voit dans le 4e. livre de l'*Enéide*, que ces mariages étoient considérés comme une espece d'adultere & une infidélité odieuse.

GORI *ou* GORIO, (Antoine-François) savant antiquaire de Florence, professeur public de l'histoire, s'est acquis la plus grande réputation par les ouvrages qu'il a publiés depuis environ 1727 jusqu'en 1760, tels sont : I. *Thesaurus veterum Diptycorum consularium & Ecclesiasticorum*, Florence, 1759, 3 vol. in-fol. II. *Musæum Etruscum*, Florence, 1737, 2 vol. in-fol., orné de 200 planches avec des explications savantes. III. *Musæi Guarnaccii antiquæ monumenta Etrusca, eruta e Volaterranis hypogæis*, Florence, 1744, in-fol. Ces monumens d'une antiquité indubitable, découverts dans les fouilles de Volterre, sont très-utiles, avec l'aide des observations de Gori, pour éclaircir l'histoire, la Religion, les mœurs & les cérémonies des anciens Etrusques. IV. *Musæum Florentinum*, Florence, 11 vol. in-fol., 1731-1764, avec un grand nombre de figures. C'est une description de la riche galerie de Florence. V. *Inscriptiones antiquæ Græcæ & Romanæ*, Florence, 1744, 3 vol. in-fol. Ce sont

les inſcriptions anciennes qui ſe trouvent dans la Toſcane, avec des explications. VI. *Monumentum, ſive Columbarium libertorum & ſervorum Liviæ Auguſtæ & Cæſarum*, Florence, 1727, in-fol. C'eſt la deſcription d'un monument découvert en 1726, dans la voie Appienne. VII. *Muſæum Cortonenſe*, avec François Valeſi & Rodolphe Venuti, Rome, 1750, in-fol.

GORIN DE SAINT-AMOUR, *voyez* AMOUR.

GORION, *voyez* JOSEPH BEN GORION.

GORLÉE, (Abraham) né à Anvers, mort à Delft en Hollande, le 15 avril 1609, étoit extrêmement verſé dans la connoiſſance des médailles, des monnoies anciennes & des autres antiquités. C'étoit ſa paſſion dominante. On a de lui: I. *Dactyliotheca*, Nuremberg, 1600, in-4°, réimprimé à Leyde en 1695, avec des notes de Jacques Gronovius, & en 1707, 2 vol. in-4°. C'eſt un traité ſur les anneaux & les ſceaux des anciens: il eſt ſavant & curieux. II. *Theſaurus numiſmatum familiarum Romanarum*, in-fol., Leyde, 1608. On y trouve une ample critique de l'ouvrage de Fulvius Urſinus ſur la même matiere. III. *Paralipomena Numiſmatum*. On voit dans ces différens ouvrages un homme qui s'étoit nourri des meilleurs auteurs de l'antiquité.

GOROPIUS, (Jean) médecin, né dans un village du Brabant en 1518, voyagea en Italie, en Eſpagne & en France, fut médecin de la reine Eléonore, épouſe de François I, & de Marie, reine de Hongrie. Philippe II lui offrit l'emploi de ſon médecin; mais Goropius dégoûté de la cour, ſe contenta d'un préſent conſidérable que ce prince lui fit. Il exerça long-tems ſa profeſſion à Anvers. Il l'abandonna enſuite pour ſe livrer entiérement à l'étude de l'antiquité, & mourut à Maëſtricht en 1572, à 53 ans. C'étoit un homme bizarre, qui ſoutenoit des opinions ridicules. Ses *Origines Antverpianæ*, 1569, in-fol., ſont pleines d'érudition, mais où le jugement n'a pas toujours préſidé; il prétend que la langue flamande eſt celle qu'ont parlé nos premiers parens. Quelque ſingulieres que ſoient ſes preuves grammaticales, elles ont été adoptées & miſes ſous un nouveau jour, par Adrien Scriekius, 40 ans après. Stevin (*voyez* ce mot) approche auſſi de cette haute idée de la langue flamande. Il y a, du reſte, dans cet ouvrage de Goropius, d'excellentes choſes, & où la ſaine critique a préſidé; telle que ſon *Atvatica* & ſa *Gigantomachia*. Dans la premiere, il montre que la prétendue *Advatica* ou *Atvatuca*, dont parle Céſar, n'eſt qu'une faute de copiſte pour *Ad Varucam* (*voyez* VAROUX, dans le *dict. géograph.*, 1791). Dans l'autre, il prouve que tout ce que l'on raconte de l'exorbitante grandeur des géans, n'eſt qu'un amas de fables (*voyez* SLOANE) On a encore de lui: *Opera Goropii hactenùs non edita*, Anvers, 1580, in-fol. Ouvrage comme le précédent, où les paradoxes ſont mêlés avec des vérités. Il y attaque judicieuſement les Maſſoretes qui

ont défiguré le texte hébreu de l'Ecriture par leurs points voyelles (*voyez* CAPPEL, ELÉAZAR, HODY, MASCLEF). Goropius fut ſurnommé *Becanus*, parce qu'il vit le jour dans un village de Brabant, nommé Hilverenbeck.

GORRAN, (Nicolas de) religieux Dominicain, natif du Maine, mort vers 1295. Philippe-le-Hardi le nomma confeſſeur de ſon fils, depuis roi de France, ſous le nom de Philippe-le-Bel. On a de lui : I. Des *Commentaires* ſur preſque toute la Bible. II. Des *Sermons*, & quelques autres Ouvrages, dont la plupart ne ſe trouvent qu'en manuſcrit dans la bibliotheque de Sorbonne.

GORRIS, (Jean de) *Gorreus*, médecin de Paris, mort en 1572, à 72 ans; étoit Proteſtant. Il fut retranché deux fois de la faculté, à cauſe de ſa croyance, & rétabli autant de fois. Il poſſédoit aſſez bien le grec, & il donna une traduction latine du poëte Nicandre. Ses *Œuvres* furent imprimées en 1622, in-fol. Son fils nommé de même, & médecin comme lui, a laiſſé des Opuſcules, 1660, in-4°. Les ouvrages du fils & du pere ne ſont guere conſultés, parce qu'il a paru depuis eux des livres meilleurs & mieux faits.

GORTZ, *voyez* GOERTZ.

GOSSELINI, (Julien) né à Nice de la Paille, dans le Montferrat, en 1525, fut dès l'âge de 17 ans, ſecrétaire de Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Sicile. Il continua de l'être, lorſque ce vice-roi fut fait gouverneur de Milan; & eut la même fonction ſous le duc d'Albe & ſous le duc de Seſſe, qui furent ſucceſſivement gouverneurs de cet état, après la mort de Gonzague. Le duc de Seſſe l'emmena avec lui à la cour d'Eſpagne, où Goſſelini ſe rendit ſi agréable par ſon adreſſe & par ſa prudence, qu'il fut employé dans les affaires que le duc avoit auprès du roi. Le marquis de Peſcaire, ſucceſſeur du duc de Seſſe, eut pour Goſſelini les mêmes égards. Mais le duc d'Albuquerque qui lui ſuccéda, ne jugea pas favorablement de ſon eſprit; & Goſſelini manqua d'avoir des affaires très-ſérieuſes. Il rentra en grace ſous le marquis d'Aimonte, & ſous le duc de Terranova, gouverneurs du Milanez, & fut leur ſecrétaire. On dit qu'il avoit un talent merveilleux pour pacifier les querelles. Il mourut à Milan en 1587, à 62 ans. On a de lui divers ouvrages : I. La *Vie de Ferdinand de Gonzague*, 1579, in-4°. II. La *Conjuration de Jean-Louis de Fieſque;* inférieure à celle du cardinal de Retz. III. *L'Hiſtoire de la Conjuration des Pazzi.* IV. Un recueil de *Poéſies Italiennes*, publiées à Veniſe, 1588, in-8°, & réimprimées pluſieurs fois.

GOTESCALC, fameux Bénédictin, né en Allemagne, prit l'habit monaſtique à Orbais, dioceſe de Soiſſons, & y fut élevé au ſacerdoce. Après s'être rempli de ce qu'il croyoit être la doctrine de S. Auguſtin, il paſſa à Rome, & de là dans l'Orient, où il répandit ſes ſentimens ſur la prédeſtination. De retour en Italie, l'an 847, il s'entretint ſur cette matiere, auſſi ſublime qu'obſcure, avec

Northingue, évêque de Vérone, qui, effrayé de ſes principes, les déféra à Raban, archevêque de Mayence. Ce prélat convaincu que le Bénédictin enſeignoit que Dieu néceſſite tous les hommes à ſe ſauver ou à ſe perdre, l'anathématiſa en 848 dans un concile. Il écrivit contre lui à Hincmar, archevêque de Rheims, dans le dioceſe duquel Goteſcalc avoit reçu la prêtriſe. Hincmar convoqua un concile l'année d'après, à Quiercy-ſur-Oiſe. Goteſcalc fut dégradé du ſacerdoce & fouetté publiquement en préſence de Charles-le-Chauve, enſuite enfermé dans l'abbaye d'Hautevilliers. Les verges ne le changerent point. Il écrivit deux *Confeſſions de foi* pour ſoutenir ſa doctrine, offrant de la prouver en paſſant de ſuite par 4 tonneaux pleins d'eau, d'huile ou de poix bouillante, ou même par un grand feu. On rit de ſon fanatiſme, & on le laiſſa en priſon. S. Remy, archevêque de Lyon, ſe déclara pourtant contre le châtiment qu'il avoit eſſuyé. Goteſcalc mourut dans ſa priſon en 868, victime de ſon opiniâtreté. Hincmar lui fit refuſer les ſacremens & la ſépulture comme à un hérétique obſtiné. Cet archevêque peint le Bénédictin comme un homme ruſtique, inquiet, bizarre & inconſtant. C'eſt ſous ces traits qu'on le connoiſſoit, dit-il, dans ſon monaſtere. Flodoart, dans ſon *Hiſtoire de l'Egliſe de Rheims*, chap. 12, dit « qu'il étoit » dangereux d'avoir des con» férences particulieres avec » cet hérétique, parce qu'il ſou» tenoit impudemment qu'on » lui avoit dit des choſes aux» quelles on n'avoit jamais » penſé ». Uſſerius a donné ſon *Hiſtoire* à Dublin, 1631, in-4°. C'eſt le premier livre latin, imprimé en Irlande : on la trouve dans *Vindiciæ prædeſtinationis & gratiæ*, Paris, 1650, 2 vol. in-4°, & dans l'*Hiſtoria Gotheſcalchi prædeſtinatiani*, Paris, 1655, in-fol., du P. Cellot. *Voyez* auſſi l'*Hiſtoria prædeſtinatianiſmi* du Pere Sirmond.

GOTH, (Laurent) archevêque d'Upſal en Suede, au 16e. ſiecle. Le roi Jean, voulant relever le Catholiciſme dans ſes états, l'engagea à mettre ſon nom à une *Liturgie*, conforme quant au fond à la Liturgie Catholique. C'étoit l'ouvrage du clergé Suédois, qui, par ordre de ce prince, s'étoit aſſemblé pluſieurs fois dans cette vue. Pour donner plus d'autorité à cette *Liturgie*, le prince voulut la faire paroître ſous un nom reſpectable dans l'égliſe de Suede. Les ménagemens dont on fut obligé d'uſer, en firent déranger l'ordre, & engagerent à ſupprimer l'*Invocation des Saints*, les *Prieres pour les Morts*, la *Mémoire du Pape*, le mot de *ſacrifice*, &c. Elle n'eut pas plutôt paru, qu'elle choqua les deux partis, & cauſa de grands troubles. On fut obligé de la ſupprimer ; ce qui l'a rendue rare. Elle eſt intitulée : *Liturgia Suecanæ Eccleſiæ*, &c., *cum Præfatione & notis Laurentii Upſalenſis archiepiſcopi*, in fol., Stockholm, 1576.

GOTTI, (Vincent-Louis) de Bologne en Italie, naquit en 1664. De ſimple Domini-

cain, il s'éleva au cardinalat par ſes vertus & ſon ſavoir. Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1728. Il mourut en 1742, à 78 ans, laiſſant pluſieurs ouvrages, parmi leſquels on diſtingue ſa *Theologia Scholaſtico-Dogmatica*, ſuivant l'eſprit de S. Thomas, à Rome en 12 vol. in-4°, à Veniſe, 1750, 3 vol. in-fol. Quoique l'auteur ſoit diffus, & qu'il traite des queſtions qui ne ſont pas toujours intéreſſantes, cet ouvrage eſt eſtimable par une érudition vaſte, bien dirigée, & toujours par les bons principes.

GOTTSCHED, poëte Allemand, né à Konigsberg, mort à Leipſig en 1766; eſt auteur: I. D'une *Poétique*, à la tête de laquelle il a placé une *Traduction* en vers *de l'Art Poétique d'Horace;* & il finit chaque chapitre par les préceptes de Boileau. II. De *Caton d'Utique*, tragédie. III. D'une *Grammaire Allemande.* IV. D'un *Cours de Philoſophie*, où les imaginations les plus creuſes des ſyſtémateurs modernes ſont enſeignées comme des vérités éternelles. L'auteur ſe met en devoir de calculer & d'arranger au mieux des hypotheſes, dont bientôt on ne parlera pas plus que de l'horreur du vide & des antipériſtaſes; défaut qui lui eſt commun avec la plupart de nos phyſiographes. On en a fait juſqu'à ſept éditions, dont la derniere eſt de Leipſig, 1762, 2 vol. in-8°. Il a donné auſſi une traduction allemande du livre de *l'Eſprit*, Leipſig, 1760, avec des notes plus abſurdes encore que l'ouvrage commenté, & digne d'un athée déclaré. Madame Gottſched, ſon épouſe, a traduit dans ſa langue pluſieurs auteurs étrangers. Elle a fait auſſi *Panthée*, tragédie, & des *Comédies*.

GOUBEAU, (François) peintre d'Anvers, éleve de Baur, s'eſt diſtingué par ſes *Bambochades.* Il mourut en 1640.

GOUDELIN, (Pierre) *Gudelinus*, juriſconſulte, né à Ath en Hainaut en 1550, s'appliqua beaucoup aux belles-lettres, & à l'étude des langues ſavantes, enſeigna long-tems le droit à Louvain, où il avoit été fait docteur en 1586, & mourut le 18 octobre 1619. Ses ouvrages, publiés d'abord ſéparément, ont été réunis & publiés à Anvers, 1685, in-fol. Ce volume contient les traités: I. *De Jure noviſſimo.* II. *Syntagma regularum juris.* III. *De Jure feudorum.* IV. *De Teſtamentis: ſubjungitur Maximiliani Wittebort J. U. D. in auctoris obitum Funebris Oratio habita in exequiis XXII Octob.*, 1619. Valere André en fait un grand éloge.

GOUDELIN *ou* GOUDOULI, (Pierre) le coryphée des poëtes Gaſcons, naquit à Toulouſe d'un pere chirurgien. Il fut reçu avocat, mais il n'en fit jamais les fonctions. Il plut par ſes vers & ſes bons mots au duc de Montmorenci, & aux premieres perſonnes de ſa patrie. Ce poëte auroit pu s'enrichir; mais il négligea tellement la fortune, qu'il ſeroit mort dans l'indigence, ſi ſes concitoyens ne lui euſſent aſſigné une penſion viagere. Il mourut à Toulouſe en 1649, à 70 ans. Ses *Ouvrages* ont été imprimés plu-

sieurs fois in-12, à Toulouse, & une fois à Amsterdam en 1700, 2 vol. in-12, avec les autres poëtes Gascons. Leur caractere particulier est l'enjouement & la vivacité, & un certain naturel qui déplairoit beaucoup en françois, mais qui enchante en gascon. C'est, comme on a dit d'un autre poëte, une liqueur qui ne doit pas changer de vase. Le P. Vaniere, Jésuite, a pourtant traduit en latin, son *Poëme sur la mort de Henri IV*; mais outre que la langue latine supporte certaines images que la langue françoise réprouve, cette piece a plus de noblesse que les autres productions de Goudouli. On rapporte de Goudouli beaucoup de saillies, dont quelques-unes sont plaisantes, & les autres très-plates; & la plupart ne sont que des répétitions de bouffonneries plus anciennes.

GOUDIMEL, (Claude) musicien de Franche-Comté, fut tué à Lyon en 1572, par quelques personnes irritées de ce qu'il avoit mis en musique les Psaumes de Marot & de Beze, & paroissoit attaché aux nouvelles sectes qui troubloient l'état & répandoient le sang des Catholiques.

GOVEA, (Jacques) *Goveanus*, de Beja dans le Portugal, fut principal du college de Ste. Barbe à Paris. Il y éleva trois neveux, qui se rendirent illustres par leur savoir. Martial GOVEA, l'aîné des trois freres, devint bon poëte latin, & publia à Paris une *Grammaire* de cette langue. Antoine GOVEA, le plus jeune des trois, fut aussi le plus illustre (*voyez* son article qui suit). André GOVEA, le second, fut nommé principal du college de Ste. Barbe à la place de son oncle. Son mérite le fit appeller à Bordeaux, pour exercer un pareil emploi dans le college de Guienne. Il y alla en 1534, & y demeura jusqu'en 1547, que Jean III, roi de Portugal, le rappella dans ses états, pour l'établissement d'un college à Conimbre, semblable à celui de Guienne. Govea mena avec lui en Portugal, Buchanan, Grouchi, Guerente, Vinet, Fabrice, la Coste, Tevius & Mendez. Tous ces savans étoient très-capables d'instruire la jeunesse (Buchanan n'avoit pas encore fait connoître son penchant pour les nouvelles erreurs). Il mourut à Conimbre, en 1548, âgé de 50 ans. Il ne fit rien imprimer; mais ses talens pour l'éducation lui firent un nom célebre.

GOVEA, (Antoine) fils d'un gentilhomme Portugais, se rendit à Paris vers 1505, auprès de son oncle Jacques Govea, principal du college de Ste. Barbe. Il professa avec succès la jurisprudence à Toulouse, à Valence, à Avignon, à Cahors, à Grenoble, & enfin à Turin, où Philibert, duc de Savoie, l'avoit appellé. Il y mourut en 1565, à 60 ans, conseiller de ce prince, avec la réputation d'un des plus habiles jurisconsultes & des plus savans littérateurs de son siecle. Ses *Ouvrages de Droit* ont été recueillis par lui-même en un vol. in-fol., 1562, à Lyon. Ses écrits de belles-lettres sont: I. Deux livres d'*Epigrammes latines*, Lyon, 1539. II. Des *Editions de Virgile & de Térence*,

corrigées sur d'anciens manuscrits, & enrichies de notes. III. Un *Commentaire sur les Topica* de Cicéron, Paris, 1545, in-8°. L'abbé d'Olivet en parle avec éloge dans sa Préface de la belle édition des Œuvres de ce pere de l'éloquence romaine. IV. *Variarum lectionum Libri duo*, in-fol. Il laissa un fils (Mainfroi) qui se distingua dans les belles-lettres & dans l'un & l'autre droit, & qui a écrit quelques ouvrages. Il mourut en 1613, conseiller-d'état à la cour de Turin.

GOUFFIER, (Guillaume) plus connu sous le nom de l'*Amiral de Bonnivet*, étoit fils de Guillaume Gouffier, chambellan de Charles VIII, d'une des plus anciennes familles de Poitou. Après s'être signalé dans diverses occasions, il fut envoyé par François I, ambassadeur extraordinaire en Angleterre. De retour en France, l'an 1521, il commanda l'armée destinée au recouvrement de la Navarre, & prit Fontarabie. On parloit alors de paix; mais l'amiral ayant persuadé au roi de conserver cette place, monument de sa valeur, fut la cause d'une guerre funeste à la France & à l'Europe. François I l'envoya en 1525 commander l'armée en Italie, & il y fit de nouvelles fautes. Il assiégea Milan & le manqua; il se fortifia ensuite dans Biagrassa, & fut forcé de l'abandonner; il se retira vers Turin, & fut blessé dans cette retraite, mémorable par la mort du chevalier Bayard. Bonnivet, revenu en France, conseilla à François I d'aller en personne en Italie. Cette expédition fut fatale à l'état. Le roi donna la bataille de Pavie à sa persuasion. L'amiral fut tué dans cette journée, le 24 février 1525. Brantôme peint avec des couleurs très-favorables, la figure, l'esprit & les graces de Bonnivet.

GOUJET, (Claude-Pierre) chanoine de S. Jacques de l'Hôpital, des académies de Marseille, de Rouen, d'Angers & d'Auxerre, naquit à Paris en 1697, d'un tailleur, qui s'opposa en vain à son goût pour l'étude, & mourut dans cette ville en 1767, après avoir été quelque tems de la congrégation de l'Oratoire. Les travaux de cet écrivain laborieux, avoient beaucoup affoibli sa vue, & il étoit presque aveugle, lorsque la république des lettres le perdit. Ses principaux ouvrages sont: I. *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, traduit du latin de Grotius, in-12. II. *Vie des Saints*, en 2 vol. in-4°, qu'on relie en un. Mézengui a eu part à ce livre, qui n'est qu'une compilation, à tous égards très-inférieure aux *Vies des Saints*, traduites de l'anglois par l'abbé Godescard. III. *Abrégé des Vies des Saints*, in-12: c'est l'ouvrage précédent réduit à un très-gros vol. in-12. IV. *Supplément au Dictionnaire de Moreri*, 1735, 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé un grand nombre de fautes, mais il lui en est échappé plusieurs. Il a accordé des articles considérables à des hommes assez inconnus, & l'impartialité ne l'a pas guidé dans ses recherches. En 1749 il donna un nouveau *Supplément* in-fol., en 2 vol., qui a à-peu-près les

mêmes défauts que le précédent. V. *Bibliotheque des Ecrivains Eccléſiaſtiques*, en 3 vol. in-8°., pour ſervir de ſuite à celle de Dupin. Cette continuation n'a pas réuſſi. Les analyſes de la plupart des écrits dont il parle, ſont trop diffuſes. Un inconvénient encore plus grand, eſt de donner d'amples extraits des livres de morale, qui ſont entre les mains de tout le monde. Il s'y montre conſtamment grand admirateur des diſciples de l'évêque d'Ypres. Le ſtyle eſt d'ailleurs un peu négligé & trop verbeux. VI. *Diſcours ſur le renouvellement des Etudes depuis le 14e. ſiecle.* On le trouve dans la continuation de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*, par le P. Fabre, que l'auteur avoit beaucoup aidé, & dont il partageoit les ſentimens à l'égard de la conſtitution *Unigenitus*. VII. *De l'état des Sciences en France, depuis la mort de Charlemagne juſqu'à celle du Roi Robert*, 1737, in-12. Cette diſſertation remporta le prix à l'académie des belles-lettres. Sans ſes liaiſons trop connues avec les diſciples de Janſenius, l'abbé Goujet auroit été aſſocié à cette compagnie; c'eſt au moins ce qu'il dit dans une de ſes *Lettres*, où l'on peut voir que l'égoïſme n'eſt point toujours incompatible avec la morale ſévere. » Sans ſollicitation de ma part » & ſans m'en prévenir, elle » députa, après la mort de » l'abbé de Vertot, ſix de ſes » membres, pour demander la » permiſſion de m'élire à la » place du défunt. Le cardinal » de Fleury ſe jeta ſur mes ſen- » timens, qui n'ont jamais été » cependant autres que ceux » de l'Egliſe ». VIII. *Bibliotheque Françoiſe, ou Hiſtoire de la Littérature Françoiſe*, en 18 vol. in-12. C'eſt l'ouvrage le plus célebre de l'abbé Goujet; mais il le ſeroit bien davantage, ſi, ſans nous donner la liſte de tant de vieux auteurs & de tant de mauvais ouvrages, il avoit commencé aux beaux jours du Parnaſſe François; s'il avoit marqué les révolutions du goût & du génie, & tracé avec un pinceau vrai, brillant & ferme, le caractere des hommes de lettres les plus diſtingués. En ſuivant ce plan, il auroit épargné beaucoup d'ennui au lecteur, & beaucoup de peine à l'auteur. Son ouvrage ſeroit fini, au lieu qu'il a donné 18 vol. ſans pouvoir achever ſeulement la partie des belles-lettres. IX. Une nouvelle *Edition du Dictionnaire de Richelet*, en 3 vol. in-fol., 1756, avec un grand nombre d'additions & de corrections : vers le même tems il en donna un *Abrégé*, en un vol. in-8°. X. L'*Hiſtoire du College-Royal de France*, en un vol. in-4°, & en 3 vol. in-12 : ouvrage plein de recherches curieuſes. XI. *Hiſtoire du Pontificat de Paul V*, en 2 vol. in-12, 1766. C'eſt ſon dernier ouvrage. L'auteur n'y rend pas aux Jéſuites le tribut de reconnoiſſance qu'ils ſembloient pouvoir attendre d'un homme élevé par eux. XII. Un grand nombre de *Vies* particulieres, *de Nicole*, *de Duguet*, *de Singlin*, *du Cardinal Paſſionei*, &c., &c., &c. XIII. Il fournit plus de deux mille corrections ou additions pour le Dictionnaire de Moreri de 1732, la plupart

relatives à la ſecte dont il plaidoit les intérêts; ce qui a changé ce volumineux Dictionnaire, que l'impartialité du premier auteur avoit rendu d'un uſage général, en un ouvrage de parti, & un répertoire de convulſionnaires. Dans la même vue, il a fourni pluſieurs *Diſſertations* au P. Deſmolets, pour la continuation des *Mémoires de Littérature*; & un grand nombre d'articles au P. Nicéron, auteur des *Mémoires des Hommes illuſtres*.

GOUJON, (Jean) ſculpteur & architecte Pariſien, ſous François I & Henri II, retraça, par ſes ouvrages, les beautés ſimples & ſublimes de l'antiquité. Un auteur moderne le nomme avec raiſon *le Correge de la Sculpture*. Goujon, ainſi que ce peintre, a quelquefois péché contre la correction; mais il a toujours conſulté les graces. Perſonne n'a été au-deſſus de lui pour les figures de demi-relief. Rien n'eſt plus beau en ce genre, que ſa Fontaine des Saints-Innocens, rue Saint-Denis, à Paris. Un ouvrage non moins curieux, eſt une eſpece de Tribune, ſoutenue par des caryatides giganteſques, qui eſt au Louvre dans la ſalle des Cent-Suiſſes. Sarraſin, célebre ſculpteur, n'a cru pouvoir mieux faire que d'imiter ces figures, d'un goût exquis & d'un deſſin admirable. Perrault les a fait graver par Sébaſtien le Clerc, dans ſa Traduction de Vitruve. On croit que Goujon a travaillé au deſſin des Façades du vieux Louvre, conſtruites ſous Henri II, à cauſe du bel accord qui regne entre la ſculpture & l'architecture.

GOULART, (Simon) de Senlis, mourut miniſtre à Geneve en 1628, à 85 ans. Il blâmoit la manie qu'avoient les Proteſtans de ſon tems de multiplier les confeſſions de foi, » comme ſi celle qui ſe trouve » dans le Symbole des Apôtres » n'étoit pas ſuffiſante, quoi- » qu'elle ait paru telle aux » trois premiers ſiecles de l'E- » gliſe ». Il ne ſongeoit pas que lorſqu'on ſe détache une fois du corps de l'Egliſe, on eſt dans le cas de changer toujours de croyance, & par-là dans le cas d'articuler tous les jours ce que l'on croit. Il n'avoit commencé à apprendre les langues qu'à l'âge de 28 ans; ce qui ne l'empêcha pas d'écrire aſſez bien en latin. On a de lui pluſieurs ouvrages de belles-lettres, d'hiſtoire & de controverſe. Les plus connus ſont: I. Sa plate *Traduction de Séneque*. II. *Petits Mémoires de la Ligue*, 1602, 6 vol. in-8°, aſſez curieux. On les a réimprimés à Paris en 1758, 6 vol. in-4°, avec des notes & des pieces originales. La plupart ſont intéreſſantes; mais quelques-unes n'apprennent preſque rien. III. *Recueil d'Hiſtoires mémorables de notre tems*. IV. Traduction du livre *de Lapſis* de S. Cyprien. V. Divers *Traités de Morale*. VI. Des additions & des changemens conſidérables au *Catalogue des Témoins de la Vérité* de Francowitz. — Son fils Simon GOULART, miniſtre à Amſterdam, eſt auteur d'un *Traité de la Providence*, 1627, in-12. Il perdit ſa place de miniſtre pour n'avoir pas adopté les ſentimens des Gomariſtes.

GOULDMAN, (François) habile grammairien Anglois du 17e. siecle, est connu par un *Dictionnaire Latin-Anglois & Anglois-Latin*. La 3e. édition, augmentée par Robertson, in-4°, 1674, est estimée.

GOULU, (Jean) naquit à Paris en 1576, de Nicolas Goulu, professeur royal. Il embrassa la profession d'avocat; mais ayant manqué de mémoire en plaidant sa premiere cause, il quitta le barreau pour le cloître. Il se fit Feuillant à l'âge de 28 ans, & se fit connoître par la plume, s'éleva aux premieres charges de son ordre, & en devint général. L'enthousiasme pour Balzac, étoit alors à son plus haut point. Goulu crut devoir examiner le titre de sa réputation, & publia en 1627, 2 volumes de *Lettres de Philarque à Ariste*, où il emploie quelquefois le ton de la politesse reçue assez généralement dans ce tems-là, mais qui n'honore pas la raison. Le public se déclara pour lui dans ce différend, & les *Lettres de Philarque* lui attirerent une foule de louanges. On ne l'appelloit que *Gouffre d'érudition; Hercule Gaulois; Destructeur du Tyran de l'éloquence; Héros véritable, & seul digne des lauriers attachés à l'usurpateur*. Le prieur Ogier & la Motte-Aigron furent presque les seuls qui écrivirent contre lui, & qui renchérirent sur les injures qu'il avoit dites à Balzac. Ils le peignirent comme « un ivrogne, » buvant nuit & jour dans un » verre plus grand que la coupe » de Nestor, & comme un » gourmand qui faisoit très- » bonne chere en gras, quoi- » qu'il eût le teint assez frais » pour ne pas pouvoir se dis- » penser du maigre. ». Personnalités odieuses, aussi peu propres à décider un différend, qu'à donner une idée avantageuse de ceux qui emploient de telles armes. Cette querelle auroit été poussée plus loin; mais le général Goulu la termina par sa mort, arrivée en 1629, à l'âge de 54 ans. On a de lui: I. *Vindiciæ Theologicæ Ibero-Politicæ*, 1628, in-8°., en faveur des droits de la monarchie. II. La *Vie de S. François de Sales*, 1624, in-4°. Marsollier en a donné une meilleure. III. Des *Traductions* qu'on ne lit plus. IV. Des livres de *Controverse*. *Voyez* BALZAC.

GOURDAN, (Simon) né à Paris en 1646, entra dans l'abbaye de S. Victor en 1661, & y mena une vie édifiante. Aspirant à une vie plus parfaite, il voulut entrer à la Trappe, mais l'abbé de Rancé lui conseilla de continuer ses exercices de piété dans la maison où il avoit fait profession. Le P. Gourdan vécut en solitaire & en saint dans l'abbaye de S. Victor, & y mourut en 1729, laissant: I. Des *Proses* & des *Hymnes*, qu'on chante dans différentes églises de la capitale & des provinces. II. Des *Ouvrages de Piété*, pleins de lumiere & d'onction. III. Une *Histoire* manuscrite *des Hommes illustres de S. Victor*, en plusieurs vol. in-fol. On a publié en 1756 à Paris, in-12, la *Vie* de ce pieux & savant religieux. Cet ouvrage édifiant est suivi de plusieurs *Lettres*, qui roulent principalement sur la constitution *Unigenitus*, pour la-

quelle il étoit très-zélé, ne croyant pas qu'on pût rejeter une seule décision doctrinale de l'Eglise universelle, sans ébranler tout l'édifice de la foi chrétienne.

GOURDON DE GENOUILLAC, (Galiotte de) ou la *Mere de Ste. Anne*, réformatrice de l'ordre de S. Jean de Jérusalem en France, étoit prieure du monastere de Beaulieu. Elle naquit en 1589, d'une famille noble & considérable de Quercy, & mourut l'an 1618 en odeur de sainteté. Les religieuses de cet ordre avoient autrefois la robe rouge & le voile blanc; mais après la prise de Rhodes par Soliman II, en 1522, elles prirent l'habit & le voile noir pour marquer leur deuil.

GOURGUES, (Dominique de) gentilhomme huguenot, natif du Mont de Marsan en Gascogne, voulant se venger des Espagnols qui avoient détruit une colonie des François huguenots établie sur les côtes de la Floride, dont l'Espagne étoit en possession, équipa trois vaisseaux à ses dépens, & mit à la voile en 1567. Il alla descendre à la Floride, enleva trois forts, & fit pendre plus de 800 Espagnols à des arbres. De retour en France, il fut reçu avec admiration par les huguenots, & avec indignation par la cour, qui désapprouvoit cette démarche odieuse, faite en mépris de l'autorité & au milieu d'une paix parfaite avec l'Espagne. Le roi lui fit défendre de paroître devant lui. La reine Elizabeth le demanda dans la suite pour commander la flotte Angloise. Il mourut à Tours en 1593, en allant prendre le commandement de cette flotte.

GOURLIN, (Pierre-Etienne) né à Paris en 1695, embrassa l'état ecclésiastique, & fut ordonné prêtre en 1721. Il s'acquit une certaine célébrité par sa vive opposition aux décrets dogmatiques de l'Eglise. Interdit par son archevêque, M. de Vintimille, il vécut caché, ne s'occupant qu'à écrire en faveur du parti qu'il avoit embrassé, & mourut le 15 avril 1775 à Paris. Le curé de la paroisse lui refusa les derniers sacremens; mais par ordre du parlement & des huissiers exécuteurs, il fut administré. On connoît de lui: I. *Instruction sur la Justice Chrétienne*, in-12. II. *Mandement & Instruction pastorale de M. de Fitz-James, évêque de Soissons, contre le P. Berruyer*, 1760, 7 vol. in-12. III. *Institution & Instruction Chrétienne*, dédiée à la reine de Naples, connue sous le titre de *Catéchisme de Naples*, 1783, 3 vol. in-12. C'est une des marottes favorites de la secte janſenienne, pour répandre ses erreurs dans l'enseignement public, sur-tout dans celui de la jeunesse (*voyez* le *Journ. hist. & litt.*, 1 janv. 1789, pag. 66). IV. Plusieurs écrits polémiques, contre la bulle *Unigenitus*. V. Quelques écrits contre l'abbé de Prades. Il y a des gens qui, à la honte de l'esprit humain, combattent la vérité & l'erreur, l'impiété & la foi avec une ardeur égale.

GOURNAI, (Marie le Jars de) d'une famille distinguée, naquit à Paris en 1566. C'est dans cette ville qu'elle connut Montaigne. Elle avoit pour lui

une admiration qui tenoit du fanatiſme. Cet écrivain, un des plus vains égoïſtes que la philoſophie ait produits, flatté de ſes éloges, la nomma *ſa fille d'alliance*, & la fit héritiere de ſes écrits. Les langues ſavantes lui étoient, dit-on, familieres; mais ce qu'il y a d'abſolument certain, c'eſt qu'elle écrivoit mauſſadement dans la ſienne. Son ſtyle, chargé de vieux mots, n'eſt plus ſupportable à préſent. Lorſque l'académie françoiſe voulut réformer la langue, Mlle. de Gournai parla beaucoup contre cette entrepriſe; & l'on ne peut diſconvenir qu'elle n'eût raiſon: ſi on pouvoit rendre les langues vivantes, invariables & incorruptibles, comme les langues mortes, ce ſeroit un grand préſent fait aux ſciences & aux lettres. Son caractere impétueux ſe fait ſentir dans deux ſatyres, où elle laiſſe tout le cours à ſa mauvaiſe humeur. Défaut pardonnable à une femme, mais non pas à celles qui affichent la philoſophie, quoiqu'elles ſoient particuliérement dans le cas d'avoir beſoin d'indulgence (*voyez* la FAYETTE, SUZE, &c.). Elle mourut à Paris en 1645, à 78 ans. Ses ouvrages furent recueillis en 2 vol. in-4°., 1634 & 1641, ſous le titre d'*Avis ou Préſens de Mlle. de Gournai.* On a encore d'elle une édition *des Eſſais de Montaigne*, 1635, en 3 vol.

GOURVILLE, (Jean-Herauld, Sr. de) naquit à la Rochefoucauld en 1625. Le fameux duc de ce nom lui ayant reconnu de l'eſprit, le prit pour ſon valet-de-chambre, & en fit bientôt ſon ami & ſon confident. Il plut non-ſeulement à ſon maître, mais même au grand Condé, & au ſurintendant Foucquet. Enveloppé dans la diſgrace de cet illuſtre infortuné, il paſſa dans les pays étrangers. Il mourut en 1705. On prétend que c'eſt pour lui que Boileau fit cette épitaphe:

Ci-gît, juſtement regretté,
Un ſavant homme ſans ſcience,
Un gentilhomme ſans naiſſance,
Un très-bon homme ſans bonté.

Les commentateurs de cette épitaphe diſent que Gourville étoit tel que le ſatyrique le repréſente: parlant bien, quoiqu'il ne ſût pas grand'choſe; ayant un caractere & des manieres, quoique d'une naiſſance obſcure; & careſſant tout le monde, ſans aimer perſonne. On a de lui *des Mémoires depuis 1642 juſqu'en 1698*, en 2 vol. in-12, 1730 & 1782. Ils ſont écrits d'un ſtyle animé, naturel; mais négligé & peu correct.

GOUSSENCOURT, (Mathieu) né à Paris en 1583, ſe fit Céleſtin en 1606, s'adonna à l'étude de l'hiſtoire, & mourut dans le monaſtere de ſon ordre à Paris, en 1660. Il a donné au public: *Martyrologe des chevaliers de Malte*, Paris, 1643, 2 vol. in-fol., réimprimé en 1654.

GOUSSET, (Jacques) théologien de la religion prétendue-réformée, né à Blois en 1635, d'une bonne famille, fut fait miniſtre à Poitiers en 1662, & en ſortit à la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut en 1704, âgé de 69 ans, profeſſeur en grec & en théologie à Groningue. Ses ouvrages ſont: I. *Commentarii Linguæ*

Hebraïcæ. C'eſt un bon Dictionnaire Hébreu; la meilleure édition eſt celle de Leipſig en 1743, in-4°. II. Une *Réfutation* en latin *du Chiſouck Emaunach* ou *Bouclier de la Foi*, du rabbin Iſaac, Amſterdam, 1712, in-fol. Cette production eſt très-foible. III. *Conſidérations théologiques & critiques contre le Projet d'une nouvelle Verſion*, 1698, in-12. Ce livre eſt contre le *Projet de Charles le Cene. Voyez* CENE.

GOUTHIER *ou* GUTHIER *ou* GUTHIERES, (Jacques) avocat au parlement de Paris, né à Chaumont en Baſſigny, mort l'an 1638, cultiva le droit & les belles-lettres avec un ſuccès égal. Les amateurs de l'antiquité lui ſont redevables de pluſieurs écrits: I. *De vetere jure Pontificio urbis Romæ*, in-4°., 1612: ouvrage qui lui mérita le titre de citoyen Romain pour lui & pour ſa poſtérité. II. *De Officiis domûs Auguſtæ publicæ & privatæ*, in-4°., Paris, 1628, & in-8°., Leipſig, 1672. Cette matiere y eſt traitée avec beaucoup de ſavoir. III. *De jure Manium*, Leipſig, 1671, in-8°. IV. Deux petits traités, l'un *De orbitate toleranda*, & l'autre, *Laus cœcitatis*, &c. Gouthier faiſoit auſſi des vers latins, & les faiſoit bien. Il y a du feu & de l'expreſſion dans ſa piece intitulée: *Rupella capta.* L'auteur l'adreſſa au cardinal de Richelieu.

GOUTHOEVEN, (Gauthier) né à Dordrecht en 1577, a donné *Les Chroniques de Hollande... ornées de généalogies & de deſcriptions des villes, &c., commençant à l'an 449, & finiſſant à l'an 1620*, en flamand. On en a donné pluſieurs éditions, la derniere eſt de La Haye, 1636, in-fol. Ce livre plein de recherches & de choſes intéreſſantes, eſt eſtimé. Gouthoeven eſt mort vers l'an 1628.

GOUVEST DE MAUBERT, (Jean-Henri) né à Rouen en 1721, eſt autant connu par ſes aventures que par ſes ouvrages. On le vit ſucceſſivement capucin, apoſtat, ſecrétaire du roi de Pologne, Auguſte III, puis rentrer dans ſon ordre, en ſortir enſuite pour parcourir un nouveau cercle de bizarreries & de ſingularités, & finir par mourir proteſtant à Altena, en 1767. On a de lui divers écrits marqués au coin d'un génie ſingulier qui ſembloit avoir approfondi tous les détours de la politique, qui obſervoit avec fineſſe, mais qui écrivoit avec plus de vivacité & de force, que de pureté & de préciſion. Les principaux ſont: I. *Le Teſtament politique du Cardinal Alberoni*, in-12; où il y a bien des idées ſur des abus tant vrais que prétendus qui regnent en Eſpagne; Maubert étoit un juge peu ſûr dans ce genre. II. *Teſtament politique de Walpole*, qui ne vaut pas celui d'Alberoni. III. *Hiſtoire politique du Siecle*, in-4°., 2 vol. 1757: livre qui eut du ſuccès, mais dont l'auteur ne publia que les deux premiers vol. IV. Diverſes brochures: l'*Illuſtre Payſan*, l'*Ami de la fortune*, *Ephraïm juſtifié*, &c. V. Un *Mercure hiſtorique.*

GOUX DE LA BOULAYE, (François le) fils d'un gentilhomme de Beaugé en Anjou, parcourut une partie du monde.

De retour de ſon premier voyage, il parut ſi défiguré, que ſa mere même ne voulut pas le reconnoître. Il fut obligé d'intenter un procès pour avoir ſon droit d'aîneſſe. Quelques années après il fut envoyé en qualité d'ambaſſadeur auprès du Grand-Seigneur & du Grand-Mogol; mais il mourut en Perſe d'une fievre-chaude durant ce voyage, vers l'an 1669. On a de lui la *Relation de ſes Voyages*, juſqu'en 1650, in-4°., qu'il publia en 1653. Il y a des choſes curieuſes, & quelques-unes de fauſſes. Le ſtyle en eſt d'ailleurs très-incorrect.

GOUYE, (Thomas) Jéſuite, né à Dieppe en 1650, habile dans les mathématiques, fut reçu de l'académie des ſciences en 1699. Cette compagnie faiſoit beaucoup de cas de ſes lumieres. Il mourut à Paris dans la maiſon profeſſe des Jéſuites, en 1725, à 75 ans. Son principal ouvrage eſt intitulé: *Obſervations Phyſiques & Mathématiques, pour ſervir à la perfection de l'Aſtronomie & de la Géographie, envoyées de Siam à l'Académie des Sciences de Paris, par les PP. Jéſuites, miſſionnaires*, avec des réflexions & des notes, en 2 vol. dont le premier eſt in-8°., & le ſecond in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec ſon compatriote GOUYE de Longuemare, né en 1715, mort en 1763, greffier au bailliage de Verſailles, dont nous avons: I. *Diſſertations ſur la Chronologie des Rois Mérovingiens*, Paris, 1748 & 1756, in-12. II. *Diſſertation ſur des Points de l'Hiſtoire des enfans de Clovis I*, 1744, in-12. III.... *ſur l'état du Soiſſonois ſous les enfans de Clotaire I*, 1745, in-12. IV.... *ſur l'ancienne Hiſtoire de France*, 1756, in-12.

GOWER, (le chevalier John) mourut aveugle à Londres en 1402. Il paſſe pour le plus ancien auteur qui ait écrit en anglois. On a imprimé de lui un *Poëme* anglois, *de Confeſſione amantis*, Londres, 1532, in-fol. La 1re. édition eſt de l'an 1493.

GOWRI, *voyez* GAURIC (le comte de).

GOZON, (Dieudonné) grand maître de l'ordre de S. Jean de Jéruſalem. Ce qui contribua beaucoup à lui faire obtenir cette dignité, fut le bonheur qu'il eut d'exterminer un dragon monſtrueux qui infeſtoit l'iſle de Rhodes. Cet animal étoit, dit-on, de la groſſeur d'un cheval moyen; il avoit à ſa tête de ſerpent, de longues oreilles couvertes d'une peau écaillée. Ses quatre jambes reſſembloient à celles d'un crocodile, & ſa queue faiſoit pluſieurs plis & replis ſur ſon corps. Il couroit, ajoute-t-on, battant de ſes aîles, & jetant le feu par les yeux avec des ſifflemens horribles. Aucun chevalier n'avoit pu délivrer l'iſle de ce monſtre, & tous y avoient péri; il étoit même défendu ſous peine de mort de le tenter davantage. Gozon oſa néanmoins l'entreprendre, & en vint à bout. Cette hiſtoire, vraie ou fauſſe, ſe voit encore ſur de vieilles tapiſſeries; mais l'on y voit auſſi les aventures d'Hercule & de Théſée. Ce qui doit la rendre ſuſpecte, eſt ſa parfaite reſſemblance avec celle de Gilles de Chin (*voyez* GILLES). On ſait auſſi que ces dragons que les anciens ſculp-

teurs & peintres plaçoient à côté des héros, ne ſont que les ſymboles de quelque fléau, dont ils ont délivré leur patrie; & que dans des tems poſtérieurs on a bâti ſur ces vieilles ſtatues, ou peintures, des hiſtoires merveilleuſes. La famine, la peſte, la guerre, les héréſies, le ravage des inſectes, des bêtes fauves, &c., tout cela étoit repréſenté par l'emblême d'un ſerpent ou d'un dragon. Quoi qu'il en ſoit, Gozon tient un rang diſtingué dans l'hiſtoire de Malte. Il mourut en 1353, regretté pour ſa vertu & ſon courage. On mit, dit-on, ſur ſon tombeau : *Draconis extinctor* (*L'exterminateur du Dragon*). Il étoit de la langue de Provence. On peut voir les détails de ce combat dans l'*Hiſtoire de Malte*, par l'abbé Vertot, tom. 2, p. 192. Le P. Kircher dans ſon *Mund. ſubt.* en fait une deſcription pittoreſque & pleine d'intérêt. Le P. Schott en parle auſſi dans les *Mirabilia naturæ & artis*.

GRAAF *ou* GRAEF, (Regnier de) médecin Hollandois, naquit à Schoonhaven en Hollande, l'an 1641. Son pere s'étoit rendu célebre par pluſieurs machines hydrauliques : le fils le fut par quelques découvertes anatomiques. Après avoir étudié à Leyde & en France, il ſe retira à Delft, où il mourut en 1673, à 32 ans. Il s'étoit acquis, dans un âge peu avancé, une grande réputation par de ſavans ouvrages : I. *De ſucco pancreatico*, Leyde, 1664, in-12, & 1671, in-8°. II. *De Virorum organis generationi inſervientibus*, Roterdam, 1668 & 1672. III. Un traité ſemblable *De Mulierum organis*, Leyde, 1672, in-8°. Il prétend dans ces écrits, que tous les animaux tirent leur origine des œufs; avant lui, Ténon avoit prétendu avoir vu ces œufs, Graff lui diſputa cet avantage, Swammerdam revendiqua la même découverte; mais il paroît qu'il n'y avoit pas de quoi ſe quereller. Valiſnieri en examinant ces prétendus œufs, a reconnu ou cru reconnoître que ce ne ſont que les réſervoirs d'une liqueur fécondante. Quoi qu'il en ſoit, le ſyſtême de l'Ovariſme a eu de grands partiſans, & n'eſt pas encore généralement abandonné, malgré les difficultés inſurmontables qu'on lui oppoſe, ainſi qu'à ceux des autres naturaliſtes, occupés à expliquer un myſtere qui, au jugement des plus grands phyſiciens, ne ſera jamais dépouillé des ténebres dont l'Auteur de la nature l'a enveloppé. On peut conſulter ſur cette matiere le *Catéchiſme philoſophique*, tom. 1, n°. 62 (*voy.* KIRCHER Athanaſe, LEUWENHOECK, MUYS, &c.). Tous les Ouvrages de Graaf furent recueillis à Leyde, 1673 & 1705, in-8°.

GRAAF, (Nicolas de) né vers le milieu du dix-ſeptieme ſiecle en Hollande, s'appliqua à l'étude & à la pratique de la chirurgie. Il fit cinq voyages dans les Indes Orientales. Il mourut en 1687. Nous avons de lui : *Voyages aux Indes Orientales, avec une Relation curieuſe de la Ville de Batavia, & des mœurs & du commerce des Hollandois établis dans les Indes*, en flamand, 1703, in-4°; traduit en françois, Amſterdam 1719, in-12.

GRABE,

GRABE, (Jean-Erneſt) né à Konigsberg en Pruſſe, l'an 1666, quitta ſa patrie pour l'Angleterre, où il fut ordonné prêtre. Il reçut le bonnet de docteur à Oxford, & obtint une penſion du roi Guillaume, qui lui fut continuée par la reine Anne. Il mourut à Londres en 1711, au milieu de ſa carriere. Ce ſavant s'eſt fait honneur par ſes connoiſſances dans l'antiquité eccléſiaſtique. On a de lui : I. Un *Spicilege* des écrits des Peres & des hérétiques des trois premiers ſiecles, Oxford, 1714, 3 vol. in-8°. II. Une édition de l'*Apologie de S. Juſtin, martyr*, in-folio, 1700, en grec & en latin avec des notes. III. Une de la Bible des *Septante* ſur le manuſcrit alexandrin, Oxford, 1707 à 1720, 4 vol. in-fol., réimprimée à Zurich en 1730, même format; cette édition eſt plus ample, la premiere eſt plus belle. Dans cette Bible, le manuſcrit d'Alexandrie n'eſt pas imprimé tel qu'il étoit, mais tel qu'on a cru qu'il devoit être. On y a changé les endroits qui ont paru être des fautes de copiſtes, & les mots qui étoient de différens dialectes. Quelques-uns ont applaudi à cette liberté, d'autres l'ont blâmée; ils ont prétendu que le manuſcrit étoit exact, que les conjectures ou les diverſes leçons avoient été rejetées dans les notes dont il étoit accompagné. IV. *De forma conſecrationis Euchariſtiæ*, Londres, 1721, in-8°. On l'accuſe d'avoir quelquefois manqué de critique. Grabe étoit un petit homme ardent, mélancolique, & ayant cette conſtance pour le travail que donne la mélancolie. Quoique proteſtant, il donnoit beaucoup de poids à la tradition.

GRACCHUS, (*Tiberius-Sempronius*) de l'illuſtre famille de Sempronia, & petit-fils du proconſul Gracchus, tué dans une embuſcade par les troupes d'Annibal, fut deux fois conſul & une fois cenſeur. Il mérita deux fois l'honneur du triomphe, prit & ruina un grand nombre de villes des Celtibériens en Eſpagne, vers 193 avant J. C. Quelque tems après il ſoumit la Sardaigne, & en tira un ſi grand nombre d'eſclaves, que la durée de leur vente donna lieu à ce proverbe: *Sardi venales.*

GRACCHUS, (*Tiberius & Caïus*) fils de Sempronius Gracchus, époux de Cornelie, fille de Scipion l'Africain, furent très-bien élevés par leur mere. Ils ſe ſignalerent l'un & l'autre par leur éloquence & par leur zele pour les intérêts du peuple Romain dans le deſſein de s'attacher la multitude. Tiberius s'étant fait élire tribun du peuple, demanda : Qu'en exécution de la loi *Agraire*, quiconque poſſéderoit plus de 500 arpens de terre, en fût dépoſſédé; que ces terres fuſſent réparties entre les plus pauvres citoyens; & que les propriétaires fuſſent obligés à ne ſe point ſervir d'eſclaves pour les cultiver, mais de gens de condition libre pris dans le pays. Ces demandes étoient très contraires aux intérêts du ſénat & de la nobleſſe; & la premiere violoit le droit ſacré de propriété, d'une maniere violente & tyrannique. Il falloit un homme auſſi remuant que l'é-

toit Gracchus, pour faire passer une pareille loi. On le nomma commissaire ou triumvir, avec Appius Claudius son beau-pere, & Caïus-Gracchus son frere, pour faire la distribution des terres. Attalus, roi de Pergame, mort sans enfans, avoit nommé le peuple Romain son héritier. Gracchus se saisit de ses trésors au nom du public, & les distribua à ceux des citoyens qui ne pouvoient pas avoir part à la distribution des terres. Son triomphe fut de courte durée. Il fut massacré au milieu de ses partisans, le jour même qu'ils alloient le continuer dans le tribunat pour l'année suivante, 133*e.* avant J. C. — Caïus Gracchus son frere, aussi enthousiaste que lui pour les prétendus intérêts du peuple, fut tué environ 12 ans après, victime de son ambition, & de cette politique tortueuse qui anime le peuple contre l'ordre établi, & ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose, pour régner dans le trouble & sur des ruines. *Voyez* DRUSUS Marcus-Livius.

GRACCHUS, (*Sempronius*) se fit exiler dans l'isle de Cerine sur la côte d'Afrique, pour son commerce avec Julie, fille d'Auguste. Il y fut assassiné après un exil de 14 ans, par l'ordre de Tibere, qui fit mourir aussi Julie dans l'isle de Pandataire, où elle avoit été confinée. On croit que c'est de lui que l'on trouve quelques vers dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

GRACES (les) *ou* CHARITES, divinités célebres, étoient filles de Jupiter & de la belle Eurynomé, fille de l'Océan; & selon d'autres, de Bacchus & de Vénus. On en comptoit deux ou quatre, mais plus communément trois, Aglaïa ou Pasithée, Thalie & Euphrosine.

GRACIAN, (Jerôme) Carme-Déchaussé, né à Valladolid, le 6 juin 1545, fut commissaire apostolique pour la réformation des Carmes dans l'Andalousie. Cet emploi lui accasionna beaucoup de chagrin. Il fut obligé d'aller à Rome pour se justifier sur les accusations qu'on avoit intentées contre lui. Il eut le malheur de tomber entre les mains des Tunisiens, qui le firent esclave. En 1595 il fut racheté : quelque tems après l'archiducheſſe Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, le prit pour son confesseur. Il mourut le 21 septembre 614. Ce Pere a toujours été un modele de vertus. Ste. Thérese, S. François de Sales, Clément VIII, le Pere Ribera & D. Jean Palafox en ont parlé avec éloge. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages ascétiques, presque tous en espagnol. André del Marmol, avocat de Madrid, a publié sa *Vie*, Valladolid, 1619, in-4°.

GRACIAN, (Balthasar) Jésuite Espagnol, né à Calataiud, dans l'Arragon, mort recteur du college de Tarragone en 1658, se distingua dans sa société par ses sermons & par ses écrits. La plupart de ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°, & souvent réimprimés. Il y a d'excellentes choses, mais elles sont noyées dans trop de paroles. « Il paroît » (dit l'abbé des Fontaines) » que cet écrivain avoit plus

» de mémoire & d'imagination, » que de Jugement. Il faut lire » quantité de choſes inutiles, » & quelquefois ſingulieres, » avant de trouver une ré» flexion ſage & ſolide. En cher» chant toujours l'énergie & » le ſublime, il devient outré » & ſe perd dans les nues ; » mais malgré une foule de » penſées découſues, obſcures, » impénétrables, Gracian a » des maximes rendues avec » vivacité, avec eſprit, & qui » renferment un grand ſens ». Ceux de ſes ouvrages qui ont été traduits d'eſpagnol en françois, ſont : I. *Le Héros*, traduit par le P. de Courbeville, Jéſuite, Paris, 1725 ; & Roterdam, 1729, in-12. II. *L'Homme univerſel*, in-12, par le même. III. Les *Maximes de Balthaſar Gracian*, Paris, 1730, in-12, par le même. Amelot, qui ſe croyoit un grand politique, avoit traduit cet ouvrage, ſous le titre de l'*Homme de Cour ;* mais cette traduction eſt défectueuſe : où Gracian eſt obſcur, ſon interprete l'eſt au moins autant. IV. *Réflexions politiques ſur les plus grands Princes, & particuliérement ſur Ferdinand le Catholique*, Amſterdam, 1731, in-12, traduites par M. de Silhouette, depuis contrôleur-général. Un an après, le P. de Courbeville en publia une ſeconde verſion, ſous ce titre : *La Politique de Dom Ferdinand le Catholique*, Paris, 1732, in-12. V. *L'Homme détrompé, ou le Criticon*, traduit par Maunoy, en 3 vol. in-12 ; beaucoup moins célebre que l'*Homme de Cour*.

GRADENIGO, (Pierre) doge de Veniſe en 1290, découvrit la conjuration de Bajamonte Tiépolo, & en prévint les ſuites. Il gouverna la république avec ſageſſe, & mourut en 1303. C'eſt lui qui changea en ariſtocratie le gouvernement de Veniſe, qui, depuis 1173, étoit preſqu'entiérement populaire, & qui donna à cette république à-peu-près la forme qu'elle a préſentement. — Barthélemi GRADENIGO, autre doge de Veniſe, élu en 1339, ſoumit les Candiots révoltés, & mourut en 1342. C'eſt de ſon tems qu'arriva, dit-on, l'aventure d'un pêcheur qui reçut un anneau d'or de la main de S. Marc l'Evangéliſte. — Jean GRADENIGO, élu doge de Veniſe en 1354, marcha ſur les traces de ſes ancêtres. La guerre contre les Génois ſe renouvella de ſon tems. Elle dura peu. On en ſoutint une plus violente contre le roi de Hongrie, qui aſſiégea Tréviſe. Le doge alla défendre cette place en perſonne, & y mourut, n'ayant gouverné qu'un an & quelques mois.

GRAEF, *voyez* GRAAF.

GRÆVIUS, (Jean Georges) né à Naumbourg en Saxe en 1632, étudia deux ans ſous le ſavant Gronovius. Après avoir enſeigné les belles-lettres à Duisbourg en 1656, & à Deventer en 1658, il obtint une chaire d'éloquence à Utrecht en 1661, une de politique & d'hiſtoire en 1667. Il l'occupa avec diſtinction, compta des princes parmi ſes diſciples, & mourut en 1703, à 71 ans. On doit à ſes recherches : I. *Theſaurus Antiquitatum Romanarum*, 1694 & années ſuivantes, en 12 gros vol. in-fol. Cette collection

immenſe ne renferme pas tous les auteurs, ni même les meilleurs qui ont traité cette matiere. Le compilateur en a oublié pluſieurs, & n'a pas toujours choiſi les bonnes éditions de ceux qu'il y a inſérés. On lui a cependant beaucoup d'obligations d'avoir publié un grand nombre de traités utiles, dont la plupart ſe trouvoient difficilement. II. *Theſaurus Antiquitatum Italicarum*, en 6 vol. in-fol., Leyde, 1704, orné de planches, continué par l'infatigable Pierre Burman juſqu'au 45e. volume : c'eſt une ſuite de la collection précédente. III. Des *Editions* de pluſieurs auteurs Grecs & Latins; d'*Héſiode*, avec des notes judicieuſes & de la plus grande érudition; de la plus grande partie des *Œuvres* de Cicéron; de *Florus*, avec une préface dictée par le jugement & par le goût; de *Céſar*; de *Suétone*, &c., & de pluſieurs auteurs des derniers ſiecles. IV. *Syntagma variarum diſſertationum rariorum*, Utrecht, 1702, in-4°. V. Cent & vingt *Lettres* en latin, publiées par Jean-Albert Fabricius, 1707, in-12. Grævius étoit un ſavant poli & aimable, ſans orgueil & ſans ſuffiſance. L'illuſtre Huet étoit lié avec lui, & lui a adreſſé pluſieurs Lettres, imprimées dans ſes Diſſertations ſur différens ſujets.

GRAFFIO, plus connu ſous le nom de *Jacobus de Graffiis*, caſuiſte du 16e. ſiecle, natif de Capoue, fut abbé du Mont-Caſſin, & grand-pénitencier de Naples. On a de lui en 2 vol. in-4°, divers ouvrages *ſur la Morale & les Cas de conſcience.*

GRAFIGNY, (Françoiſe d'Iſſembourg d'Happoncourt) naquit à Nanci, vers la fin du 17e. ſiecle, d'un major de la gendarmerie du duc de Lorraine, & d'une petite-niece du fameux Callot. Elle fut mariée à François Hugo de Grafigny, chambellan du duc de Lorraine, homme emporté, avec lequel elle courut pluſieurs fois riſque de la vie. Après bien des années, elle en fut ſéparée juridiquement. Cet époux finit ſes jours dans une priſon, où l'avoit fait renfermer ſon caractere violent & ſa mauvaiſe conduite. Madame de Grafigny vint à Paris avec mademoiſelle de Guiſe, deſtinée à M. le maréchal de Richelieu. Pluſieurs beaux-eſprits réunis dans une ſociété où elle avoit été admiſe, l'engagerent à fournir quelque choſe pour le *Recueil de ces Meſſieurs*, vol. in-12, publié en 1745. Elle donna la Nouvelle Eſpagnole, intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus*; bagatelle qui eſſuya des critiques. Quelque tems après parurent ſes *Lettres d'une Péruvienne*, 2 vol. in-12. Le ſtyle en eſt quelquefois alambiqué, & d'autres fois trop peigné. Il y a certaines maximes qui ne paroiſſent pas aſſez réfléchies. *Cénie*, drame en 5 actes en proſe, eſt un de ces petits romans qu'on appelle *Comédies larmoyantes*, écrit avec délicateſſe. *La Fille d'Ariſtide*, autre piece en 5 actes en proſe, lui eſt fort inférieure. L'auteur mourut à Paris en 1758, à 64 ans. Quoique modeſte, elle avoit un amour-propre aſſez vif. Une critique, une épigramme lui cauſoient un véri-

table chagrin, & elle l'avouoit de bonne foi, prouvant par ſa douloureuſe ſituation que les femmes ſavantes ſont une choſe que la nature ſemble n'avoir pas compriſe dans ſon plan (*voyez* la FAYETTE, GÉOFRIN, des HOULIERES, SUZE, TENCIN). Les *Lettres d'une Péruvienne* & *Cénie* ont été traduites en italien; mais elles ſont aujourd'hui peu lues en France. L'auteur du *Colporteur* prétend que madame de Grafigny n'eſt pas l'auteur de ces deux ouvrages. « Elle acheta, » dit-il, le premier d'un abbé, » & un autre abbé plus géné» reux lui donna le ſecond ». Si l'allégation eſt vraie, madame Grafigny eſt moins reſponſable des choſes qu'on a trouvé dignes de critique dans ces productions: mais ſi ſon innocence y gagne, c'eſt aux frais de ſon jugement.

GRAILLY, (Archambaud de) *voyez* FOIX (Pierre de).

GRAILLY, (Jean de) captal de Buch, un des plus grands capitaines de ſon ſiecle, fut autant ennemi de la France qu'il étoit brave & intrépide. Employé ſucceſſivement au ſervice des rois de Navarre & d'Angleterre, il ſe ſignala contre les généraux François; mais ſon courage ne le garantit pas d'être deux fois leur priſonnier; la 1re. en 1364, à la bataille de Cocherel, gagnée par le célebre du Gueſclin: la 2e. en 1372, durant le ſiege de Soubiſe. Le roi d'Angleterre ne put obtenir ſa liberté qu'après beaucoup de peines, & à condition qu'il ne porteroit plus les armes contre la France; mais cette condition parut ſi dure au captal de Buch, qu'il aima mieux reſter priſonnier dans la tour du Temple à Paris, où il mourut l'an 1377.

GRAIN *ou* GRIN, (Jean le) d'une ancienne famille originaire des Pays-Bas, naquit en 1565, fut conſeiller & maître-des-requêtes de Marie de Médicis, & mourut dans ſa maiſon de Montgeron, proche Paris, en 1642. Son averſion contre les Jéſuites alloit juſqu'au fanatiſme; il défendit par ſon teſtament à ſes deſcendans de leur confier l'éducation de leurs enfans. On a de lui: I. *Deux Décades:* la 1re. contenant l'Hiſtoire de Henri IV; & la 2e. celle de Louis XIII juſqu'à la mort du maréchal d'Ancre en 1617. L'une fut imprimée en 1614, & l'autre en 1618, in-fol. Tout ce que la prévention contre l'Egliſe Catholique, le Saint-Siege, les religieux, le concile de Trente, &c., peut imaginer de ſarcaſmes & d'imputations odieuſes, eſt accumulé dans ces prétendues hiſtoires. II. *Recueil des plus ſignalées batailles, journées & rencontres, depuis Mérouée juſqu'à Louis XIII*, in-fol. 3 vol., collection mal digérée. Le Grain narre déſagréablement; il s'écarte à tout moment de ſon ſujet, pour dire ce qu'il ſait ſur la philoſophie, l'hiſtoire; &c; il ſe permet des déclamations emportées & des inepties puériles. Il dit, par exemple, que ſi Henri III eût laiſſé le duc de Guiſe en Hongrie pour combattre les Turcs, il eût rendu le monarque François *le Roi des Turbans & le Turban des Rois de la terre.*

GRAINDORGE, (André)

de Caen en Normandie, fit le premier, dans le 16e. siecle, des figures sur les toiles ouvrées. Richard son fils perfectionna son invention. Le pere ne représentoit sur la toile que des carreaux & des fleurs; le fils y représenta des animaux & toutes sortes d'autres figures, & donna à cet ouvrage le nom de *Haute-Lice*, peut-être à cause des lices ou fils entrelacés dans la trame. C'est ce que nous appellons *Toiles damassées*, à cause de leur ressemblance avec le *damas* blanc. Cet habile ouvrier donna le premier la méthode d'en faire des services de table. Son fils Michel éleva plusieurs manufactures en divers endroits de la France, où ces *Toiles damassées* sont devenues fort communes.

GRAINDORGE, (André) né à Caen, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, étoit un philosophe, & suivoit les principes d'Epicure & de Gassendi (*voyez* ce mot). Il mourut en 1676, à 60 ans. On a de lui : I. Un *Traité de la Nature du Feu, de la Lumière & des Couleurs*, in-4°. Un autre *Traité*, peu commun *de l'Origine des Macreuses*, Caen, 1680, in-12, & d'autres ouvrages.

GRAINDORGE, (Jacques) parent du précédent, religieux Bénédictin de l'abbaye de Fontenai, & prieur de Culey, se distingua dans l'étude de l'astronomie : mais il y joignit celle de l'astrologie; & crut avoir trouvé, par le moyen de cette derniere, le secret si recherché des longitudes, & il annonça sa prétendue découverte dans des programmes qu'il fit imprimer. Il voulut la soutenir par un livre, qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à ses délires. Il mourut quelque tems après, en 1680, à 78 ans.

GRAINSBOROUGH, un des plus habiles peintres que l'Angleterre ait produits, étoit né à Sudbury, dans la province de Suffolk, en 1727, & mourut à Londres le 2 août 1788. Il excelloit dans divers genres, & a laissé des tableaux que les Anglois mettent à côté de ceux de Van-Dick & de Rubens.

GRAINVILLE, (Charles-Joseph de Lespine de) conseiller au parlement de Paris, savant, laborieux & bon juge, mort en 1754, a donné : I. Un *Recueil d'Arrêts*, rendus en la 4e. chambre des enquêtes, 1750, in-4°. II. *Mémoires sur la Vie de Pibrac*, 1758, in-12, curieux & exacts.

GRAM, (Jean) archiviste, historiographe, bibliothécaire & conseiller du roi de Dannemarck, né dans le Jutland en 1685, mourut à Copenhague en 1748. Il laissa un *Corpus diplomatum ad res Danicas attinentium*, qui est encore manuscrit, en plusieurs volumes in-fol. Ce savant contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Copenhague. Il a donné une édition de ce qui nous reste d'*Archytas*, avec la Traduction latine & une Dissertation sur ce philosophe, in-4°, Copenhague.

GRAMAYE, (Jean-Baptiste) d'Anvers, devint prévôt d'Arnheim, & historiographe des Pays-Bas. Il parcourut l'Allemagne & l'Italie, d'où il alloit passer en Espagne; mais

des corsaires d'Afrique l'emmenerent à Alger. Il obtint sa liberté, revint dans les Pays-Bas, fit divers voyages, & mourut à Lubeck en 1635. On a de lui : I. *Africæ illustratæ Libri x*, in-4°, 1622. C'est l'histoire de l'Afrique depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Quoique l'historique domine, il y a de très-bons détails pour la géographie. II. *Diarium Algerienſe*, Ath, 1622, in-8°. L'auteur avoit été malheureusement à portée de bien connoître cette partie. Ses infortunes ont été utiles aux géographes. III. *Antiquitates Belgicæ*, Louvain, 1708, in-fol. ; ouvrage curieux & plein de recherches. IV. *Hiſtoria Namurcenſis*, Anvers, 1607, 2 vol. in-4° ; elle a été effacée par celle du P. du Marne. Ces deux ouvrages se trouvent aussi réunis en un vol. in-fol. On a encore de Gramaye, des vers moins estimés que ses recherches.

GRAMOND *ou* GRAMMOND, (Gabriel, seigneur de) dont le nom étoit Barthélemi, président au parlement de Toulouse, d'une ancienne famille de Rouergue, mort en 1654. On a de lui : I. Une *Hiſtoire de France, depuis la mort de Henri IV juſqu'en 1629*, in-fol., 1643. Gramond composa son Histoire en latin, pour qu'elle pût être regardée comme une continuation de celle du président de Thou ; mais Gramond a écrit avec moins d'élégance ; son style est quelquefois guindé, & sa latinité n'est pas toujours pure : mais en général il écrit bien, & on le lit avec plaisir, & ce qui lui fait plus d'honneur, avec confiance. C'est vainement que Sarrau, Gui-Patin, & Arnaud d'Andilly, ont tâché de décrier cette Histoire. Ce dernier a sans doute voulu se venger de la maniere dont l'auteur avoit parlé de lui. Les Protestans ont autant élevé l'ouvrage de de Thou, qu'ils ont déprimé celui-ci ; il est inutile d'en dire les raisons. On y trouve des choses très-curieuses, que d'autres se sont bien gardés de rapporter. II. Une *Hiſtoire des Guerres de Louis XIII* contre ses sujets protestans, 1625, in-4°, curieuse, intéressante. Le titre est : *Hiſtoria proſtratæ a Ludovico XIII, ſectariorum in Gallia, religionis.*

GRAMONT, (Gabriel de) cardinal de l'illustre maison de Gramont dans la Navarre, s'acquit l'estime & l'amitié de François I. Ce prince l'employa dans des négociations importantes, & le combla de biens & d'honneurs. Il eut successivement les évêchés de Conserans, de Tarbes & de Poitiers, puis les archevêchés de Bordeaux & de Toulouse. Il mourut au château de Balma, près de Toulouse, en 1534, avec la réputation d'un prélat courtisan & d'un négociateur habile.

GRAMONT, (Antoine de) de la même famille que le précédent, porta les armes dès l'âge le plus tendre, & se signala en 1630, à la défense de Mantoue, où il fut blessé. Le cardinal de Richelieu lui fit épouser une de ses parentes, & se chargea de sa fortune. Il servit avec distinction en Allemagne en 1635, en Flandre & en Alsace les deux années sui-

vantes, & commanda en Piémont, ſous le cardinal de la Valette, en 1638. Il ſecourut Verceil l'année d'après, & prit Chivas. Ses exploits aux ſieges d'Arras, de Bapaume & de la Baſſée, lui mériterent, en 1641, le bâton de maréchal de France. Au commencement de 1642, il fut défait en Flandre, près de l'abbaye d'Honnecourt. Il fut plus heureux en Allemagne, où il prit Philisbourg en 1644, & à la bataille de Lens en 1648. Il fut chef de l'ambaſſade qu'on envoya à Francfort en 1657, pour l'élection de l'empereur; & il alla à Madrid, 2 ans après, faire la demande de l'infante. En 1663, il fut reçu duc & pair, & mourut à Bayonne en 1678, à 74 ans. C'étoit un des hommes les plus aimables de la cour de Louis XIV, poli, magnifique, bon plaiſant, également propre aux armes & au cabinet. Nous avons de lui des *Mémoires*, in-12, ou 2 vol. petit in-12. Ils renferment ſes négociations en Allemagne & en Eſpagne, lorſqu'il y fut envoyé pour le mariage de l'infante avec Louis XIV. C'eſt le duc de Gramont ſon fils, qui donna ces Mémoires au public. *Voyez* HAMILTON.

GRAMONT, *voyez* GRANMONT.

GRANADO, (Jacques) Jéſuite, né à Cadix en 1572, ſe diſtingua par ſa piété, & par une charité active & infatigable; ſa mémoire eſt encore en grande vénération en Eſpagne, mais principalement à Séville, où il a introduit l'uſage de célébrer très-ſolemnellement l'octave du S. Sacrement, & à Grenade, où il mourut le 5 janvier 1632. On a de lui des Commentaires ſur la premiere partie de la Somme de ſaint Thomas.

GRANCEY, (Jacques de Rouxel de Medavy, comte de) d'une ancienne maiſon de Normandie; ayant ſervi avec diſtinction ſous Louis XIII en Piémont, en Flandre, en Lorraine & ailleurs, obtint le bâton de maréchal de France en 1651. Il gagna depuis une bataille en Italie contre le comte de Caracene; mais ſes irréſolutions l'empêcherent d'en profiter. Il mourut en 1680, à 78 ans. Son petit-fils, Jacques-Léonor, fut maréchal de France en 1724, & mourut en 1725, ne laiſſant qu'une fille.

GRANCOLAS, (Jean) Pariſien, docteur de Sorbonne, chapelain de Monſieur, frere de Louis XIV, enſuite chapelain de S. Benoît, mourut en 1732 avec la réputation d'un homme ſavant, mais rude, auſtere & ſingulier. Il étoit la terreur des jeunes bacheliers qui vouloient prendre le bonnet de docteur. C'eſt le dernier, ſuivant le bénin auteur du *Dictionnaire critique*, qui ait ſu parler latin dans les aſſemblées de la faculté. S'il parloit bien latin, il a eu depuis de dignes imitateurs en Sorbonne; mais il écrivoit aſſez mal en françois. Quoique ſes ouvrages ne ſoient qu'une compilation des paſſages des Peres, de Canons, d'extraits de liturgie & d'autres monumens eccléſiaſtiques, ils ne méritent pas moins d'être lus par ceux qui voudroient avoir des matériaux pour travailler. On a de lui: 1. *Traité*

des Liturgies, in-12, 1698. L'auteur y décrit la maniere dont on a dit la Meſſe en chaque ſiecle, dans les égliſes d'Orient & d'Occident. II. *L'Ancien Sacramentaire de l'Egliſe*, en 1699. On y trouve toutes les anciennes pratiques obſervées dans l'adminiſtration des ſacremens, chez les Grecs & chez les Latins. III. *Commentaire hiſtorique ſur le Bréviaire Romain*, 2 vol. in-12, 1727; un des meilleurs ouvrages de Grancolas. Il a été traduit en latin & imprimé à Veniſe, in-4°, 1734. IV. *Critique des Auteurs Eccléſiaſtiques*, 2 vol. in-8°. V. *De l'Antiquité des Cérémonies des Sacremens*. VI. *Hiſtoire abrégée de l'Egliſe de Paris*, 2 vol. in-12: ſupprimée par le miniſtere public, à la priere du cardinal de Noailles qui n'y étoit pas ménagé. VII. Des *Traductions* de quelques Peres, & des Traités ſur des matieres théologiques.

GRAND, (Antoine le) philoſophe Cartéſien, appellé par quelques-uns l'*Abbréviateur de Deſcartes* étoit de Douay, & vivoit dans le 17e. ſiecle. Ses principaux ouvrages ſont: I. *Inſtitutio Philoſophiæ ſecundùm principia Carteſii*, in-4°, ouvrage qui a eu le ſort du ſyſtême qu'il développe. II. *Curioſus Naturæ arcanorum perſcrutator*, in-8°. Il y a des choſes utiles. III. *Hiſtoria ſacra a mundo condito ad Conſtantinum magnum*, Londres, in-8°. C'eſt ſon meilleur ouvrage.

GRAND, (Joachim le) né en 1653 à Torigny en Normandie, Pere de l'Oratoire en 1671, quitta cette congrégation 5 ans après, ſe chargea de quelques éducations, & devint ſecrétaire d'ambaſſade de l'abbé d'Eſtrée en Portugal & en Eſpagne. Il n'y eut point d'affaires de conſéquence, auxquelles l'abbé le Grand n'eût part. En 1704 il fut fait ſecrétaire des ducs & pairs de France. Le marquis de Torcy lui donna des marques d'eſtime & de confiance; il fut ſecrétaire du département des affaires étrangeres, & mourut à Paris en 1733, à 80 ans, laiſſant pluſieurs ouvrages pleins de recherches: I. *Mémoire touchant la Succeſſion à la Couronne d'Eſpagne*, 1711, in-8°. II. *L'Allemagne menacée d'être bientôt réduite en monarchie abſolue*, en 1711, in-4°. Ces deux Mémoires n'eurent pas l'approbation de l'empereur & de ſes alliés: l'auteur n'y diſcute pas la matiere en homme impartial. III. *Traité de la Succeſſion à la Couronne de France par les Agnats*, c'eſt-à-dire, pour la ſucceſſion maſculine directe, 1728, in-12. Cet ouvrage, ſavant & curieux, eſt très-utile pour connoître une partie du droit public de France. IV. *Hiſtoire du Divorce de Henri VIII*, en 3 vol. in-12: ouvrage qui renferme des pieces curieuſes, la défenſe de Sanderus & la réfutation de Burnet. V. La *Traduction* du portugais en françois de la *Relation hiſtorique de l'Abyſſinie* du P. Jerôme Lobo, Jéſuite, qu'il a ornée de quinze diſſertations ſavantes; les huit dernieres regardent la religion des Ethiopiens, Paris, 1728, in-4°. VI. *Traduction de l'Hiſtoire de l'Iſle de Ceylan*, par Ribeyro, 1701, in-12. L'abbé le Grand étoit un homme de

bien, attaché aux bons principes; il écrivoit d'une maniere intéreſſante, quoique ſans art & preſqu'avec négligence.

GRAND, (Marc-Antoine le) acteur & poëte François, mort à Paris en 1728, à 56 ans, étoit né dans cette ville le jour que Moliere mourut. Il a fait au moins une trentaine de pieces pour les comédiens François, ou pour les Italiens. La plupart ſont oubliées. Ses Œuvres ont paru en 1770, 4 vol. in-12.

GRAND, (Louis le) né à Troyes en 1588, mort en 1664 dans cette ville, où il étoit conſeiller, a laiſſé un *Commentaire* eſtimé *ſur la Coutume de Troyes*, réimprimé pour la 3e. fois à Paris en 1737.

GRANDET, (Joſeph) pieux & ſavant curé de Ste.-Croix d'Angers, dont la mémoire eſt en bénédiction dans cette ville, pour les biens ſpirituels & temporels qu'il a procurés à ſa paroiſſe, & même dans tout le dioceſe, eſt mort en 1724, à 78 ans. Il eſt auteur : I. Des *Vies de M. Crétey, curé en Normandie.* II. — *de Mademoiſelle de Melun, princeſſe d'Epinoy, inſtitutrice des Hoſpitalieres de Baugé & de Beaufort en Anjou.* III. — *du Comte de Moret, fils naturel d'Henri IV.* IV. — *de M. Dubois de la Ferté, chevalier de Malte.* V. — *de M. Louis Grignon de Montfort, miſſionnaire.* VI. D'une *Diſſertation ſur l'Apparition de J. C. au S. Sacrement*, en la paroiſſe des Ulmes de S. Florent, près Saumur, le 2 juin 1668. Tous ces livres ont chacun 1 vol. in-12. VII. Grandet a encore laiſſé une *Hiſtoire Eccléſiaſtique d'Angers*, qu'on garde en manuſcrit au ſéminaire de cette ville.

GRANDIER, (Urbain) curé & chanoine de Loudun, fameux par l'hiſtoire de la poſſeſſion vraie ou prétendue des Urſulines de cette ville, avoit plus d'eſprit & de feu que de religion & de mœurs. M. de la Rochepozai, évêque de Poitiers, l'avoit condamné le 3 de janvier 1630, à jeûner au pain & à l'eau tous les vendredis pendant trois mois, interdit *a divinis* dans le dioceſe pour cinq ans, & pour toujours dans la ville de Loudun, où il menoit une vie ſcandaleuſe. Il y avoit quelques années qu'il entretenoit une fille, aſſez heureuſe encore dans ſes déréglemens pour ſentir les remords de ſa conſcience. Ce fut pour calmer ſes ſcrupules que Grandier compoſa un traité contre le célibat des prêtres, qu'on trouva parmi ſes papiers, lorſqu'il fut arrêté, écrit de ſa main, & qu'il avoua être de lui. Ses déſordres ayant extrêmement prévenu contre lui, quand il fut accuſé de la poſſeſſion des religieuſes qui éclata au mois d'octobre 1632, il ne put perſuader l'évêque de Poitiers de ſon innocence ſur le nouveau crime dont on l'accuſoit. Le prélat fit faire des procédures à ſon officialité. Quelque tems après, M. de Laubardemont, conſeiller-d'état, ſe trouvant à Loudun, dont il venoit faire démolir le château, Mignon, directeur des Urſulines, l'entretint fort au long de la poſſeſſion, en quoi il fut ſecondé par pluſieurs des principaux habitans, qui avoient plus d'une raiſon de ne pas aimer le curé; & pour lui faire mieux comprendre juſ-

qu'où alloit la méchanceté de Grandier, ils dirent qu'il étoit l'auteur de la *Cordonniere de Loudun* (libelle infame contre le cardinal de Richelieu). M. de Laubardemont étant retourné à Paris, le cardinal lui fit expédier une ample commiſſion, en date du dernier de novembre 1633, pour examiner la poſſeſſion. Muni de ce pouvoir, il ſe rendit à Loudun le 6 décembre. Le lendemain, Grandier fut arrêté & conduit à Angers. Les diableries devinrent plus violentes que jamais, & Grandier, ſur le témoignage conſtant & uniforme des religieuſes, fut condamné à être brûlé vif. Le 18 octobre 1634, on le conduiſit au lieu du ſupplice, & il aima mieux mourir ſans confeſſion, que de ſe confeſſer à un des religieux de S. François, qu'on avoit nommé pour l'aſſiſter, prétendant qu'ils étoient ſes parties. Ceux qui deſirent de plus grands détails ſur cette affaire, peuvent conſulter deux ouvrages: I. L'*Hiſtoire des Diables de Loudun*, in-12, à Amſterdam, 1693, réimprimée pluſieurs fois, & compoſée par Aubin, calviniſte de Loudun, réfugié en Hollande; cette qualité de l'auteur annonce aſſez de quelle maniere l'affaire eſt traitée. II. L'*Examen & diſcuſſion critique de l'Hiſtoire des Diables de Loudun, de la poſſeſſion des Religieuſes Urſulines, & de la condamnation d'Urbain Grandier*; par M. de la Menardaye, prêtre, 1719, in-12: c'eſt une réfutation du précédent (il ne faut pas confondre cette réfutation avec celle que Pilet de la Meſnardiere a faite du livre de Duncan). Quoiqu'elle marque un peu de crédulité, elle contient pluſieurs faits avérés & difficiles à expliquer. Ce qui doit ſur-tout engager les gens ſages à ſuſpendre leur jugement, c'eſt que pour adopter entiérement le récit de l'auteur calviniſte, il faudroit ſuppoſer que toutes ces religieuſes, au nombre de plus de vingt, n'eurent ni conſcience, ni religion, ni aucun genre de remords juſqu'au dernier ſoupir, puiſqu'aucune n'a fait réparation au malheureux Grandier, brûlé vif ſur leur dépoſition (*voyez* GOFRIDY). Du reſte, ceux qui ont prétendu qu'il n'étoit pas coupable de ſortilege, ne l'ont pas regardé comme digne d'un meilleur ſort; ils ont cru que la Juſtice divine s'étoit ſervie des paſſions de ſes ennemis, qui lui impoſerent un crime qu'il n'avoit pas commis, pour lui en faire expier un grand nombre d'autres.

GRANDIN, (Martin) docteur & profeſſeur de Sorbonne, né à Saint-Quentin en 1604, mort à Paris en 1691, à 87 ans. Nous avons de lui un *Cours de Théologie* en 6 vol. in-4°., publié après ſa mort par l'abbé d'Argentré en 1710 & 1712, & bien reçu du public. Il eſt intitulé: *Opera Theologica*. L'abbé Grandin joignoit à une grande piété, beaucoup d'eſprit & de ſavoir. Il parloit aiſément, purement, & écrivoit de même.

GRANDVAL, (Nicolas-Racot) mort à Paris ſa patrie en 1753, à 77 ans, eſt auteur de quelques *Comédies* & du *Poëme de Cartouche*, in-8°., fig., qui réuſſit beaucoup dans le

tems. Il parodia, pour ce sujet ignoble, les meilleurs vers de la *Henriade*.

GRANET, (François) diacre de Brignolle en Provence, vint assez jeune à Paris. Son érudition variée, & son goût pour la littérature & la critique, le firent connoître avantageusement. Il travailla aux Journaux, & donna des éditions de divers ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée en 1741, à 49 ans. Ses principales productions sont : I. La *Traduction* de la *Chronologie de Newton*, 1728, in-4°. II. Un *Recueil de Remarques sur les Tragédies de Corneille & de Racine*, 2 vol. in-12. III. Plusieurs volumes du Journal intitulé : *Bibliotheque Françoise*. IV. Plusieurs articles du *Nouvelliste du Parnasse* & des *Observations sur les Ecrits modernes* : feuilles périodiques, auxquelles l'avoit associé l'abbé des Fontaines (*voyez* ce mot.) Les défauts & les qualités des deux critiques étoient les mêmes : du savoir, du goût, de la justesse, mais quelquefois un peu de partialité & d'humeur. V. L'édition des *Œuvres de Launoy*, Geneve, 1731, en 10 vol. in-fol. avec la préface, la vie de l'auteur, & un *Launoyana* : morceaux curieux, & dont le style montre que l'auteur étoit bon humaniste. *Voy.* LAUNOY (Jean de).

GRANET, (Jean-Joseph) censeur-royal, & ancien avocat au conseil, étoit d'Aix, & mourut à Paris en 1759, à 74 ans. Il a fait l'*Histoire de l'Hôtel-Royal des Invalides*, Paris, 1736, in-folio, avec figures; redonnée par l'abbé Pérau en 1756. Il avoit de la littérature, & ses lumieres en ce genre n'avoient point nui aux études propres à son état.

GRANGE, (Jean de la) d'une ancienne famille du Beaujolois, se fit Bénédictin & se rendit habile dans la jurisprudence civile & canonique. Devenu abbé de Fécamp, il fut employé par le pape Innocent VI dans des affaires importantes. Charles le Sage, instruit de sa capacité, le fit ministre d'état & surintendant de ses finances, lui donna l'évêché d'Amiens, & lui procura la pourpre romaine en 1375. Après la mort de Charles V, arrivée en 1380, il craignit le ressentiment de Charles VI, auquel il avoit parlé durement du vivant du roi son pere, & il quitta la cour. Il se retira à Avignon, où il mourut en 1402.

GRANGE, (François de la) *voyez* MONTIGNY.

GRANGE, (Louis-Joseph de Chancel de la) né en 1676, d'une famille ancienne, à Antoniat, près de Périgueux, lisoit dès ses plus tendres années les poëtes & les romanciers. Son pere, vieux guerrier, crut corriger sa manie, en jetant au feu sa petite bibliotheque, & ne fit que l'augmenter. Le jeune la Grange passa de Périgueux à Bordeaux, où il continua ses études chez les Jésuites. Ce fut dans cette ville qu'il fit une petite *Comédie* en 3 actes, qui fut représentée plusieurs jours de suite par les écoliers. Cette singularité d'un enfant de 9 ans lui fit un nom. Madame de la Grange, devenue veuve, & espérant bien des talens de son fils, le mena

à Paris, & le fit placer dans les pages de madame la princesse de Conti. Il avoit apporté de Bordeaux une tragédie intitulée : *Jugurtha ;* il parvint à la faire représenter, & ce drame sans être bon, fit honneur à la jeunesse du poëte, qui n'avoit que 16 ans. De nouvelles pieces augmenterent sa réputation. Mais ce qui le fit le plus connoître, fut un libelle contre Philippe, duc d'Orléans, intitulé : *Philippiques.* La Grange passa pour l'auteur de ces Odes, où, à travers plusieurs morceaux prosaïques & beaucoup de vers lâches, on trouve des stances admirables. Le duc d'Orléans voulut le faire saisir : il fut obligé de se sauver à Avignon, d'où il fut tiré par la lâche subtilité d'un officier & conduit aux isles Sainte-Marguerite. Ses talens & sa gaieté le rendirent agréable au gouverneur, qui lui donna quelque liberté dans le château. Le poëte, ingrat, fit une épigramme contre ce généreux gouverneur, qui le renvoya dans son cachot. Extrêmement resserré dans cette prison, il trouva le moyen de faire parvenir une Ode au duc d'Orléans, contre lequel il avoit écrit ses *Philippiques.* Il y avouoit sa faute & peignoit son repentir. Ce prince lui accorda la permission de se promener quelquefois ; il en profita pour recouvrer entiérement sa liberté. Il gagna les soldats qui l'escortoient dans ses heures de promenade ; ils lui procurerent une barque, qui le conduisit au port de Ville-Franche. La Grange, se flattant d'obtenir de l'emploi en Espagne, se rendit à Madrid. L'ambassadeur de France lui ayant enlevé par ses plaintes, la protection du roi d'Espagne, la Grange passa en Hollande. Dès qu'il fut arrivé à Amsterdam, les états-généraux, dont il réclama l'appui, le firent recevoir bourgeois de cette ville, pour le mettre à l'abri des représentations de l'ambassadeur de France. Le roi de Pologne, Auguste, électeur de Saxe, lui fit donner une montre d'or d'un très-grand prix, en l'invitant de se rendre auprès de lui. Il eût sans doute accepté cette offre, sans la mort du duc d'Orléans, qui apporta un changement heureux dans sa situation. Il obtint son rappel en France, où il a toujours vécu depuis. Il mourut au château d'Antoniat le 27 décembre 1758. Il travailloit depuis long-tems à une Histoire du Périgord. Son grand âge ne lui ayant pas permis de continuer ce travail, il donna ses manuscrits aux chanoines-réguliers de Chancellade. On a publié les *Œuvres de la Grange-Chancel*, corrigées par lui-même, à Paris, 1759, en 5 vol. in-12. On y trouve les pieces dramatiques de l'auteur, plusieurs Opéra & des Poésies diverses. « Ses plus » grands succès, dit un cri- » tique, ont été préciſément » dans le genre qu'il auroit dû » s'interdire. Ses *Philippiques* » sont aussi pleines d'énergie » que de fiel & d'atrocité. On » a voulu l'excuser par la vé- » rité du tableau. Mais est-il » permis de tracer de tels ta- » bleaux, quelque ressem- » blans qu'ils soient, quand » il n'y a que du scandale &

» aucun bon effet à en at-
» tendre »?

GRANGE, *voyez* RIVET de la (Dom-Antoine).

GRANGE, (N. de la) d'une bonne famille de Montpellier, fut élevé avec soin; mais l'inquiétude & la bizarrerie de son esprit ne lui permirent pas de se fixer à un état. Il dissipa ses biens, & n'eut que la foible ressource de sa plume. Il donna au théâtre italien diverses Comédies, telles que les *Contre-Tems*, l'*Italien marié à Paris*, & la *Gageure*. Il mit aussi en vers l'*Ecossoise* de Voltaire. Il a fait encore plusieurs *Traductions* : I. Celle du *Roman d'Adrienne*, en 2 vol. in-12. II. Celle d'un mauvais roman anglois, intitulé : *Le Coche*, 1767, 2 vol. in-12. III. Enfin il mit en vers de 8 syllabes *Le Phaëton renversé*, poëme allemand, où il y a des graces & de la gaieté. La Grange travailloit facilement; mais les malheurs qu'il amena lui-même sur sa vie, l'obligerent trop souvent d'écrire à la hâte. Il mourut à l'hôpital de la Charité à Paris, en 1767.

GRANGE, (N. de la) Parisien, parvint à faire ses études, malgré les obstacles de la pauvreté de ses parens, devint gouverneur des fils de M. le baron de Holbach, & mourut en 1775, à 37 ans. Il donna en 1768 une bonne Traduction de *Lucrece*, 2 vol. in-8° & in-12, accompagnée de remarques pleines d'érudition & d'une critique saine. Il travailla ensuite à une version de *Séneque*, qui n'a paru qu'après sa mort, Paris, 1778, 6 vol. in-12. Elle est, à quelques endroits près, fidelle, élégante & précise. On a encore de lui une édition des *Antiquités de la Grece* de Lambert Bos, Paris, 1769, in-12.

GRANGER, (N.) natif de Dijon, mort en revenant d'un voyage de Perse, à deux journées de Bassora, vers l'an 1733, a laissé, dit-on, des Relations de ses courses dans différentes parties du Levant; mais on n'a encore mis au jour que son *Voyage d'Egypte*, qui est instructif & intéressant. L'on y voit ce qu'il y a de plus remarquable, principalement sur l'histoire naturelle. Cette Relation, publiée en 1745, à Paris, chez Vincent, est précédée d'une préface historique, dans laquelle on lit plusieurs particularités sur l'auteur.

GRANJON, (Robert) célebre graveur, & fondeur de caracteres d'imprimerie, florissoit vers le milieu du seizieme siecle.

GRANMONT, chef des Flibustiers, étoit gentilhomme, & né à Paris dans le dix-septieme siecle. Avec des qualités qui l'auroient pu élever aux premiers honneurs de la guerre, il avoit tous les vices d'un corsaire. Il porta la débauche des femmes & du vin aux plus grands excès, la cruauté & l'irréligion jusqu'où elle peut aller. Une de ses plus considérables expéditions fut la prise de Campêche en 1685. Cette ville étoit aux Espagnols, & Granmont ne leur fit aucun quartier. Deux de ses gens ayant été pris en cette occasion par un détachement que commandoit le gouverneur de Mérida, Granmont les envoya redemander au gouverneur, promettant de lui

renvoyer tous les prisonniers qu'il avoit faits jusques-là, sans en excepter le gouverneur de Campêche & les autres officiers. Sa demande lui ayant été refusée, parce qu'on se défioit de lui & qu'on étoit outré de sa barbarie, il réduisit toute la ville en cendres, fit sauter la forteresse, & brûla, le jour de S. Louis, dans un feu de joie, pour 200,000 écus de bois de Campêche. On croit qu'il mourut l'année suivante 1686. Il avoit armé un navire, où il mit environ 180 hommes, & avoit mis en mer dans le mois d'octobre 1686; mais l'on n'a jamais pu savoir ce que ni lui ni son équipage étoient devenus. L'histoire de ses exploits & des autres Flibustiers & Boucaniers, peut servir de pendant à ce que l'on raconte des excès de quelques Espagnols en Amérique; avec cette différence néanmoins que ces derniers ont agi contre des nations barbares, la plupart antropophages & abominables; & les Flibustiers contre une nation policée & chrétienne, qui a toujours donné des preuves de générosité & d'honnêteté à la nation, dont ces brigands étoient issus.

GRANVELLE, *voyez* PERRENOT.

GRAPHÆUS *ou* SCHRIVER, (Corneille) imprimeur & bon littérateur, né à Alost, fut secrétaire de la ville d'Anvers, donna beaucoup de petits *Poëmes* au public, à l'occasion des événemens mémorables arrivés de son tems, & des *Eglogues sacrées*. Il mourut en 1558, à l'âge de 77 ans. Jean Servilius a donné des notes sur les *Eglogues sacrées* de Graphæus, Anvers, 1536, in-12.

GRAS, (Louise le) fille de Louis de Marillac, frere du garde-des-sceaux, & du maréchal de ce nom, fut infiniment plus recommandable par ses vertus, que par sa naissance. Ayant épousé Antoine le Gras, secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis, elle le perdit en 1625 après douze ans de mariage. Ce fut alors que s'étant mise sous la conduite de S. Vincent de Paul, ce grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissemens qu'il fit sur-tout à Paris. Elle fonda conjointement avec lui la Congrégation des *Filles de la Charité*, dite aussi *Sœurs-Grises*. Ces filles, destinées à avoir soin des pauvres malades, se multiplierent beaucoup en peu de tems. Elles ont plus de 300 établissemens tant en France qu'en Pologne & dans les Pays-Bas. « Peut-être n'est-il rien de » plus grand sur la terre, dit » Voltaire, que le sacrifice » que fait un sexe délicat, de » la beauté & de la jeunesse, » souvent de la haute naissance, » pour soulager dans les hôpi- » taux, ce ramas de toutes les » miseres humaines, dont la » vue est si humiliante pour » notre orgueil & si révoltante » pour notre délicatesse ». On ne peut que louer cette réflexion, qui est bien saillante dans la bouche d'un tel homme; mais le même homme se trompe en ajoutant que *cette Congrégation si utile est la moins nombreuse*. Ce que nous venons de dire, prouve le contraire. Les enfans-trouvés ressentirent aussi des effets de la charité de madame le Gras. Elle loua une

maiſon dans le fauxbourg Saint-Victor, pour ſervir de retraite à ces infortunés. Cette généreuſe bienfaitrice de l'humanité mourut ſaintement en 1662, à 71 ans. On peut conſulter ſa *Vie* écrite par Gobillon, in-12. Les Sœurs de la Charité ont données preuves éclatantes de fermeté & de religion durant la révolution de France; elles eſſuyerent en 1791 les traitemens les plus indignes & les plus cruels, plutôt que de communiquer avec les prêtres apoſtats & ſchiſmatiques. « Ces infortunées filles (dit M. Burke, dans la ſéance du parlement d'Angleterre, le 6 juin 1791), » conſacrées aux devoirs les » plus ſublimes de la Religion » & de l'humanité ſouffrante, » ont été traînées dans les rues » & frappées de verges *par les* » *ſouverains de la nation Fran-* » *çoiſe;* & cela parce que le » prêtre dont elles avoient reçu » la Communion, ne s'étoit pas » ſoumis au *teſt*. Cette in- » ſulte faite aux mœurs, qui » auroit trouvé des vengeurs » dans les pays les plus bar- » bares, n'a été ni punie ni » même cenſurée; & on nous » vante la tolérance d'un pays » où on ſe ſouille de pareils » excès ». *Voyez* VINCENT DE PAUL. Sa *Vie* écrite par Gobillon, 1676, in-12, a été revue & augmentée par M. Collet, Paris, 1769, in-8°.

GRAS, (Antoine le) Pariſien, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il ſe fit remarquer par ſes talens & ſes mœurs. Etant rentré dans le monde, il cultiva les lettres, & s'attacha ſur-tout à l'étude de l'Ecriture & des Peres. Nous avons de lui: I. Les *Vies des grands Capitaines*, traduites en françois du latin de Cornelius Nepos, 1729, in-12. II. *Ouvrages des ſaints Peres qui ont vécu du tems des Apôtres*, traduits avec des notes, 1717, in-12, & réimprimés en 1749 ſous le même format. Ces deux verſions ſont exactes & fidelles. L'auteur mourut en 1751, âgé d'environ 70 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques le GRAS, avocat à Rouen, ſa patrie, mort vers 1600, dont on a en vers françois la *Traduction* de l'ouvrage d'Héſiode, qui a pour titre: *Les Œuvres & les Jours*.

GRASSIS, (Paris de) maître des cérémonies ſous le pape Léon X, enſuite évêque de Peſaro, a laiſſé un *Cérémonial* qui eſt eſtimé. Il fit une épitaphe qu'il ſuppoſa que Publius Craſſus avoit compoſée pour ſa mule. Les antiquaires y furent trompés.

GRASSIS, (Paduanus de) Franciſcain, natif de Barlette, floriſſoit au ſeizieme ſiecle. Il prêcha & il écrivit avec un ſuccès égal. On a de lui: *De Republica Eccleſiaſtica*, & *Enchiridion Eccleſiaſticum*, Veniſe, 1583, in-4°; & d'autres ouvrages.

GRASWINCKEL, (Théodore) natif de Delft, avocat fiſcal des domaines de Hollande, greffier & ſecrétaire de la chambre mi-partie de la part des états-généraux, établie à Malines pour terminer les différends des Brabançons & des Hollandois, mourut en cette ville en 1666, à 66 ans. Il étoit verſé dans les matieres de droit, dans les belles-lettres & dans

la poéſie latine. Ses principaux ouvrages ſont : I. Un livre : *De jure Majeſtatis*, 1642, in-4°. II. *De fide hæreticis & rebellibus ſervanda*, 1660. III. *Libertas Veneta, ſeu Venetorum in ſe ac ſuos imperandi jus*, 1634, in-4°, qui lui procura le titre de chevalier de Saint-Marc. IV. *Pſalmorum Davidis paraphraſis*, en vers héroïques, La Haye, 1643, in-4°. V. *Thomæ a Kempis de Imitatione Chriſti libri tres, carmine expreſſi*, Roterdam, 1661. On n'a pas de peine à deviner la raiſon qui l'a empêché de mettre en vers le quatrieme livre de ce précieux ouvrage. Avant lui, Caſtalion avoit pris un autre biais; ce fut de changer le livre & de le calviniſer (*voyez* KEMPIS). Graſwinckel étoit parent & grand ami de Grotius; il accompagna cet homme célebre lorſqu'il fut obligé de ſe retirer en France, pour ſe ſouſtraire aux pourſuites des Gomariſtes, & publia pluſieurs ouvrages pour la défenſe de ceux de ſon parent.

GRATAROLE, (Guillaume) médecin de Bergame, profeſſa ſon art à Padoue avec beaucoup de diſtinction : mais s'étant laiſſé ſéduire par les nouveaux hérétiques, il ſe retira à Bâle, où il mourut en 1568, à 52 ans, dans un état qui approchoit de l'indigence. Il étoit riche à Padoue ; il ſacrifia ſa fortune au Calviniſme. Les ouvrages qui ont fait le plus d'honneur à ſon ſavoir, ſont : I. Un *Traité de la maniere de conſerver & d'augmenter la mémoire*, en latin, Francfort, 1591, in-12; traduit en françois par Etienne Cope, Lyon, 1586, in-16. II. Un autre *Traité de la conſervation de la ſanté des Magiſtrats, des Voyageurs, des Hommes d'étude*, en latin, Francfort, 1591, in-12. III. *De prædictione morum naturarumque Hominum, facili ex inſpectione partium corporis*, in-8°. IV. *De vini natura*, Cologne, 1671, in-8°. Gratarole voulut auſſi ſe mêler de controverſe. Il écrivit un mauvais livre ſur les marques de l'Ante-Chriſt. Bon médecin, pitoyable théologien, il remplit cet ouvrage du plus abſurde fanatiſme. Tout ce qu'il a compoſé eſt en latin... Bonjean GRATAROLE, ſon parent, vivoit à-peu-près dans le même tems, & s'acquit quelque réputation par une *Topographie*, en italien, de la riviere de Salo, dans le Breſſan, ſa patrie ; & par quelques bonnes tragédies, *Actéé*, *Polixene*, *Aſtianax*. Le marquis Maffei jugea cette derniere digne d'entrer dans ſon recueil.

GRATIANI, (Antoine-Marie) naquit en 1537, dans la petite ville del Borgo ſan Sepulchro en Toſcane. Le cardinal Commendon, qui voulut bien être ſon maître, & qui trouva dans ſon diſciple les diſpoſitions les plus heureuſes, le fit ſon ſecrétaire. Gratiani le ſuivit en Allemagne, en Pologne & ailleurs. Ce cardinal le traita plutôt en ami qu'en homme de ſa ſuite, lui confiant toutes ſes affaires, prenant conſeil de lui, & cherchant les occaſions de l'employer pour faire valoir ſon mérite. Il le récompenſa de ſes ſervices par une riche abbaye. Après la mort de ſon bienfaiteur, Gratiani fut ſecrétaire de Sixte V, nonce

à Veniſe & évêque d'Amelia. Il mourut dans cette ville en 1611, à 75 ans, avec la réputation d'un très-bel-eſprit & d'un ſaint évêque. Les ouvrages qui l'ont fait connoître, ſont : I. *De vita Joannis-Franciſci Commendoni, Cardinalis, Libri quatuor*, publiés par Fléchier, ſous le nom maſqué de *Roger Akakia*, in-4°, en 1669; & traduits en françois par le même, Paris, 1671, in-4°. II. *De bello Cyprio*, publié à Rome en 1624, in-4°. Cet ouvrage, écrit avec autant d'élégance & de pureté que le précédent, a été traduit en françois avec peu de ſuccès par le Pelletier d'Angers, Paris, 1685, in-4°, de même que le ſuivant. III. *De caſibus adverſis illuſtrium Virorum ſui ævi*, écrit avec autant de vérité que d'élégance. Cet intéreſſant ouvrage n'a vu le jour qu'en 1670 (Paris, in-4°), un ſiecle après ſa compoſition; M. Fléchier en ayant fait imprimer le manuſcrit trouvé dans la Bibliotheque du baron Ferdinand de Furſtemberg, évêque de Paderborn & de Munſter.

GRATIANI, (Jerôme) ſecrétaire & conſeiller-d'état du duc de Modene, étoit un auteur Italien du dernier ſiecle. On lui doit pluſieurs ouvrages en proſe & en vers. Le principal dans ce dernier genre eſt un Poëme épique, ſous ce titre : *Il Conquiſto di Granata*. On ne le mettra jamais à côté de celui du Taſſe, quoique la verſification en ſoit aſſez douce. On fait quelque cas d'une tragédie de cet auteur, intitulée : *Il Cromvele*. Elle fut dédiée à Louis XIV & imprimée à Paris. On trouve dans le recueil de ſes *Varie Proſe*, quelques morceaux agréables.

GRATIANI, (Jean) profeſſeur en philoſophie à Padoue, a donné une *Hiſtoire de Veniſe* en latin, 3 vol. in-4°, Padoue, 1725; elle commence à l'an 1615, & finit à l'an 172.. Elle ne renferme pas ſeulement ce qui s'eſt paſſé de mémorable dans l'état de Veniſe, mais auſſi un grand nombre d'événemens qui n'ont point de rapport avec cette république.

GRATIEN, pere de l'empereur Valentinien I, étoit de Cibale en Pannonie (aujourd'hui Hongrie). Il fut ſurnommé *le Cordier*, parce qu'un jour, comme il portoit dans ſa premiere jeuneſſe une corde pour la vendre, cinq ſoldats qui voulurent la lui arracher, ne purent jamais en venir à bout. Cette force extraordinaire le fit connoître. Il entra dans l'état militaire, parvint par degrés à la dignité de tribun, & obtint le commandement de l'armée d'Afrique. Des envieux l'accuſant de concuſſion, il quitta ce poſte, & ſe retira dans la Grande-Bretagne, où il commanda quelque tems après les troupes qui s'y trouvoient. Enfin, après avoir obtenu la permiſſion de ſe démettre de ſes emplois, il finit ſes jours dans une retraite honorable.

GRATIEN, empereur Romain, naquit à Sirmich en 359. Son pere Valentinien lui donna le titre d'Auguſte, dès l'âge de huit ans, en 367. Gratien lui ſuccéda en 375, à l'âge de 16 ans & demi. Brave capitaine, ſage empereur, il fit des loix, protégea les lettres & ſauva l'état. Pour ſoutenir le fardeau de

l'empire, il s'associa Théodose, & lui donna Constantinople avec la Thrace & toutes les provinces de l'Orient. Son courage éclata bientôt après contre les Goths & contre les Allemands. La guerre avec ceux-ci lui fut très-heureuse; il fit cesser le ravage qu'ils faisoient dans les Gaules, en les taillant en pieces, & en leur tuant 30,000 hommes. Son zele pour le Christianisme égala son courage. Après la mort de Valens, il rappella les exilés, & ordonna aux Ariens de rendre les églises aux Catholiques. Il y avoit à Rome dans le sénat un autel de la Victoire, démoli en 357 par ordre de l'empereur Constance, & rétabli ensuite par Julien. Gratien le fit non-seulement détruire; mais il se saisit des revenus destinés pour entretenir les sacrifices & les prêtres des idoles, & attribua ces fonds à l'épargne. Il refusa & fit effacer de ses titres celui de *Pontifex Maximus*, que les empereurs idolâtres s'étoient arrogé, & que les empereurs chrétiens avoient laissé subsister sans y faire attention. « Telle » est la nature du despotisme, » dit un auteur moderne: lorsqu'il a maîtrisé la terre, il » usurpe les droits du Ciel; » il veut être *Pontife* & *Dieu*, » quand il ne trouve plus dans » un empire temporel de quoi » flatter son orgueil. Cette manie n'est pas exclusivement » propre aux siecles païens; » on la voit reparoître dans » tous les tems, & notre siecle » en a retracé les traits ». Gratien supprima les privileges & les immunités de ces sacrificateurs idolâtres. Il abolit également celles que les Païens avoient accordées à leurs Vestales, & ordonna que le fisc se saisiroit des terres que l'on donneroit par testament, ou à ces vierges, ou aux temples, ou aux prêtres des idoles. Il leur permit seulement de recevoir les legs des choses mobiliaires. Tous ces changemens irriterent un peuple fanatique & superstitieux. Maxime, général des troupes Romaines dans la Bretagne, fut proclamé empereur par les légions qu'il commandoit. Gratien marcha contre lui, le joignit à Paris; mais il fut lâchement abandonné par ses troupes. Obligé de se sauver, il tourna ses pas vers l'Italie, & en arrivant à Lyon, il fut arrêté, livré aux rebelles & massacré en 383. Ce prince, aussi grand qu'infortuné, n'avoit alors que 24 ans, dont il en avoit régné sept & 9 mois. S. Ambroise versa des pleurs sur son tombeau, qu'il regardoit comme celui d'un martyr. Le choix qu'il fit de Théodose pour être son collegue, & qui par-là devint son successeur, auroit suffi seul pour rendre son nom cher à l'Eglise & à l'empire.

GRATIEN, simple soldat, fut couronné empereur par les légions Romaines révoltées dans la Grande-Bretagne, pour l'opposer à Honorius, vers l'an 407; mais il fut mis à mort 4 mois après, par ceux-mêmes qui l'avoient élevé à l'empire.

GRATIEN, né à Chiusi dans la Toscane, Bénédictin (selon la commune opinion) dans le monastere des SS. Felix & Nabor à Bologne, est auteur d'une célebre collection des

Décrets des papes & des conciles, qui compose la 1re. partie du *Droit Canonique*. Il acheva cet ouvrage vers l'an 1151, & mourut peu après. Il intitula ce recueil : *La Concorde des Canons discordans*, parce qu'il y rapporte plusieurs autorités qui paroissent opposées, & qu'il concilie bien ou mal. Gratien inséra dans ce recueil les Décrétales d'Isidore Mercator (*voyez* ce mot), & de quelques autres qui l'avoient précédé. Plusieurs auteurs ont travaillé à corriger les défauts de la collection de Gratien, entr'autres *Antonius Augustinus*. Son traité *De emendatione Gratiani* est necessaire à ceux qui lisent l'ouvrage de Gratien. Nous avons une excellente édition de ce *Traité*, publiée par les soins de Baluze. Le *Décret de Gratien*, imprimé à Mayence, in-fol., 1472, fait une des principales parties du corps du *Droit Canon*, dont nous avons plusieurs éditions. Celles de Rome, 1582, 4 vol. in-fol., & de Lyon, 1671, 3 vol. in-fol., sont recherchées. M. Savioli, dans les *Annales de Bologne*, 1785, ne croit pas que Gratien ait été Bénédictin ni moine ; il réfute les Annales des Camaldules, où ce canoniste est regardé comme ayant été de cet ordre. Le premier auteur qui donne à Gratien la qualité de moine, est Vincent de Beauvais qui vivoit un siecle entier après lui, & qui ne dit même rien de positif sur cet objet ; car il s'exprime ainsi : *Gratianus, ut ferunt, Monachus.*

GRATIUS-FALISCUS, poëte Latin, contemporain d'Ovide, auteur d'un poëme sur la *Maniere de chasser avec les Chiens*, dont la meilleure édition est celle de Leipsic, 1659, in-4°, avec les notes du savant Janus Ulitius. Il y en a une autre d'Elzevir, 1645, in-12. On le trouve aussi dans les *Poëtæ Latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4° ; dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire ; & dans le *Recueil* des poëtes qui traitent de la chasse, Leyde, 1728, in-4°.

GRATIUS, (*Ortuinus*) supérieur d'un college à Cologne, où il mourut en 1542, étoit né à Holvick, diocese de Munster. On a de lui : I. *Triumphus B. Job*, en vers élégiaques, & en 3 livres, Cologne, 1537, in-fol. II. *Fasciculus rerum expetendarum & fugiendarum*, Cologne, 1535, in-fol., réimprimé par les soins d'Edouard Brown, Londres, 1690, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de pieces concernant le concile de Bâle. Son attachement à la Religion Catholique lui attira l'inimitié de Reuchlin, d'Hutten, & de plusieurs autres professeurs. Ceux-ci, pour tourner en ridicule le langage barbare des théologiens scholastiques, & quelques-unes de leurs opinions, firent imprimer en 1516 & 1517, in-4°., 2 parties, *Epistolæ obscurorum Virorum ad Dominum Magistrum Ortuinum Gratium*, réimprimées souvent depuis, entr'autres à Londres, 1710, in-12. Léon X condamna, le 15 mars 1517, ce livre, où la plaisanterie préparoit les esprits aux nouveautés du Luthéranisme. Gratius y opposa *Lamentationes obscurorum Virorum non prohibitæ per Sedem Apostolicam*, Cologne, 1518, in-8°.,

réimprimé en 1649. Le vrai nom de ce ſavant étoit *Graës*.

GRATUS, diacre de l'Egliſe Catholique dans le 5e. ſiecle, vivoit en quelque retraite de Provence, peu éloignée du célebre monaſtere de Lérins. Il y pratiquoit de grandes auſtérités, & s'y appliquoit beaucoup à la lecture. Mais ſoit que ce genre de vie lui ait affoibli l'eſprit, ſoit qu'il lui ait enflé le cœur, il s'imagina avoir des révélations, en même tems qu'il écrivoit des erreurs contraires à la foi. Il compoſa un petit Traité, dans lequel il prétendoit montrer qu'il n'y avoit en JESUS-CHRIST, Dieu & Homme, qu'une ſeule nature, qui étoit la divine. C'étoit proprement l'*Eutychianiſme*. Gratus envoya ſon écrit à Fauſte, alors abbé de Lérins, depuis évêque de Riez, qui trouvant cet écrit auſſi mal digéré que mal penſé, héſita d'abord de répondre. Il répondit cependant après un certain tems, & réfuta fortement les erreurs de Gratus, à qui il donna auſſi de fort bons avis, ſur la conduite qu'il devoit tenir pour ne point s'expoſer à abandonner la vérité.

GRAVELOT, (Henri-François) Bourguignon, célebre graveur, naquit à Paris le 26 mars 1699. Après avoir été à l'iſle de St.-Domingue, il revint en France & s'appliqua entiérement au deſſin. Il paſſa enſuite à Londres, où il reſta 13 ans. C'eſt depuis ſon retour, en 1745, que ſont ſortis de ſon crayon tous ces beaux deſſins qui ont orné beaucoup de livres; pluſieurs de ceux-ci ne méritoient pas cette diſtinction. Il mourut à Paris, en 1773.

GRAVEROL, (François) avocat, né à Niſmes en 1635, & mort dans cette ville en 1694, étoit membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Il laiſſa : I. Pluſieurs *Diſſertations* ſur diverſes médailles. II. Le médiocre Recueil intitulé : *Sorberiana*, in-12. III. De ſavantes *Obſervations ſur les Arrêts du Parlement de Toulouſe*, recueillies par la Rocheflavin, Toulouſe, 1720, in-4°. IV. *Notice ou Abrégé hiſtorique des 22 Villes chefs des Dioceſes de la Province de Languedoc*, in-fol., ouvrage ſuperficiel & inexact. Ce juriſconſulte eut une grande réputation de ſon tems, par ſon érudition, & par la connoiſſance des monumens de l'antiquité. — Jean GRAVEROL, ſon frere puîné, né à Niſmes en 1636, quitta Lyon, où il étoit miniſtre, à la révocation de l'édit de Nantes, & ſe réfugia à Amſterdam, puis à Londres, où il mourut en 1718. Il eſt auteur de divers ouvrages de controverſe, dont le principal eſt *Moſes vindicatus*, Amſterdam, 1694, in-12; ſolide réfutation du livre de Burnet, intitulé : *Archeologia Philoſophica, ſive Doctrina antiqua de rerum originibus*. Graverol défend la narration de Moyſe, contre les explications ineptes & allégoriques de Burnet, avec autant de force de raiſon, que de zele pour la bonne doctrine.

s'GRAVESANDE, (Guillaume-Jacques de) mathématicien célebre, naquit à Bois-le-Duc en 1688. Ses heureuſes diſpoſitions pour les ſciences

lui firent un grand nom dans un âge peu avancé. A 18 ans il avoit commencé son *Essai de Perspective*. Associé en 1713 au *Journal Littéraire*, il remplit cet ouvrage d'extraits & de dissertations, qui le firent rechercher. Il passa deux ans après en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, y vit Newton, s'en fit aimer & estimer, & obtint une place dans la société royale de Londres. De retour en Hollande, on lui offrit une chaire de professeur en astronomie & en mathématiques à Leyde, & il l'accepta. La physique étoit alors assez mal enseignée dans cette académie. s'Gravesande ouvrit un cours complet de physique expérimentale, & le remplit avec la plus grande distinction. Le landgrave de Hesse l'ayant appellé en 1721 à Cassel, pour porter son jugement sur une machine d'Orphireus, qui prétendoit avoir trouvé le mouvement perpétuel, il l'admira. Mais ne pouvant rien décider, parce que l'artiste en cachoit l'intérieur, il engagea le prince à la faire déplacer, pour voir si elle n'avoit aucune communication avec quelque mobile extérieur : mais Orphireus aima mieux mettre sa machine en pieces. s'Gravesande, de retour en Hollande, fut nommé professeur de philosophie à Leyde en 1734, & y mourut en 1742 d'un excès de travail. Outre cette philosophie qui dévoile les secrets de la nature, il possédoit cette autre philosophie, bien plus nécessaire au bonheur, qui va jusqu'à l'ame. Ses mœurs étoient douces & faciles. Quoiqu'il fût d'un tempérament fort vif, il sut en être le maître ; & sa vivacité ajouta aux agrémens de son esprit, sans altérer la bonté de son cœur. Ses principales productions sont : I. *Essai sur la Perspective*, peut-être le meilleur qui ait paru sur cette matiere, avec un *Traité de l'usage de la Chambre obscure* pour le dessin. II. *Physices elementa Mathematica, experimentis confirmata, sive Introductio ad Philosophiam Newtonianam* : ouvrage composé en partie dans les barques publiques, sans que le bruit & le babil des voyageurs pussent le tirer de ses méditations, & le distraire des calculs les plus compliqués. Allemand, son disciple, professeur de Leyde, en a donné une bonne édition en 1742. Joncourt, pasteur & professeur à Bois-le-Duc, l'a traduit en françois, en 1746, 2 vol. in-8°. Quoique zélé Newtonien, s'Gravesande y donne de sages avis touchant le peu de solidité des opérations algébriques, fondées souvent sur des suppositions gratuites, & les erreurs où l'on peut tomber en s'appuyant sur des calculs dirigés par l'opinion même qu'ils doivent établir ; espece de cercle vicieux très-commun dans la physique moderne. *Ejus conditionis est ut non detegatur nisi conferendo computationem cum observationibus ; sed computatio tabulas eum in finem constructas pro fundamento habet, & has satis accuratas esse quis affirmabit ?* III. *Matheseos universalis elementa*, Leyde, in-8°. C'est un cours d'algebre à l'usage de ceux qui fréquentent les colleges. L'auteur le publia en 1727. Tout

abrégé qu'eſt cet ouvrage, il le fit placer au rang des premiers mathématiciens de l'Europe. IV. *Philoſophiæ Newtonianæ inſtitutiones*, 1744, in-8°, dans leſquelles l'auteur abrégea ſes Elémens de Phyſique. V. *Introductio ad Philoſophiam, Metaphyſicam & Logicam.* Cet ouvrage fut ſi goûté, qu'on l'imprima tout de ſuite à Veniſe, avec l'approbation des inquiſiteurs. Il fut auſſi traduit en françois, 1737, in-12.

GRAVESON, (Ignace-Hyacinthe-Amat de) Dominicain, docteur de Sorbonne, né à Graveſon, village près d'Avignon, fut appellé à Rome par ſon général. Il fut un des théologiens du concile de cette ville en 1725; mais l'air de Rome lui étant contraire, il ſe retira à Arles, où il mourut en 1733, à 63 ans. Ses ouvrages publiés à Veniſe en 1740, en 7 vol. in-4°, renferment: I. Une *Hiſtoire de l'Ancien-Teſtament* & une *Hiſtoire Eccléſiaſtique juſqu'en 1730;* aſſez peu lues l'une & l'autre. La derniere a néanmoins été réimprimée ſéparément à Ausbourg en 1751, 2 tom. in-fol., & à Veniſe, 1762, avec des notes & une continuation juſqu'à l'an 1760, par Jean-Dominique Manſi. II. *Un Traité de la Vie & des Myſteres de J. C.* III. Une *Hiſtoire du brave Crillon*, in-12. IV. Pluſieurs *Opuſcules ſur la Grace efficace & la Prédeſtination.* Le P. de Graveſon eut beaucoup de part à la réconciliation du cardinal de Noailles, avec le Saint-Siege, & à ſon adhéſion à la bulle *Unigenitus.* Il étoit d'un caractere doux & conciliant, mais il ſe laiſſa aller quelquefois à des préventions ſingulieres: comme lorſqu'il s'aviſa de déclarer ſuppoſée & fabriquée, la fameuſe lettre de S. François de Sales au Pere Leſſius, préciſément parce qu'il ne la trouvoit pas dans le recueil des lettres de cet évêque; comme ſi les lettres qu'un homme écrit durant ſa vie, pouvoient être promptement raſſemblées dans un recueil complet, où aucune ne ſeroit omiſe.

GRAVIER, (Charles) comte de Vergennes, né à Dijon, le 28 décembre 1719, remplit avec diſtinction la place d'ambaſſadeur de France, à Stockholm & à Conſtantinople, & fut appellé en 1774 au département des affaires étrangeres. Après la mort du comte de Maurepas, en 1782, il devint premier miniſtre, & jouit de toute la confiance de Louis XVI. Il mourut à Paris, le 13 février 1787, à l'âge de 68 ans. Les troubles de la Hollande qu'il croyoit être avantageux à la France, & qu'il entretint avec des ſommes immenſes; & la paix de 1783, furent les principaux événemens de ſon miniſtere, durant lequel il donna des preuves de probité, de modération & de prudence; quoique ſes vues n'aient pas toujours eu toute la ſolidité que l'intérêt de la choſe publique ſembloit demander. Sa politique avoit plus de fineſſe que de dignité, & ſes moyens montroient plus de défiance & d'inquiétude, que de véritable grandeur. Il laiſſa enlever les barrieres aux Hollandois, & leur vit paiſiblement faire la guerre au ſujet de l'Eſcaut, dans le

tems même qu'il prétendoit les attacher à la France par de nouveaux liens; d'un autre côté, il maintenoit la captivité de l'Escaut, après avoir combattu pour la liberté des mers. Un reproche plus grave, est la guerre d'Amérique qui éclata vers la fin du ministere du comte de Maurepas, mais à laquelle, comme ministre des affaires étrangeres, il avoit particuliérement coopéré, & qu'on regarde comme son ouvrage propre. C'est cette guerre, parfaitement inutile & très-nuisible à la France, malgré quelques acquisitions coloniales, qui a accéléré la catastrophe de ce beau royaume, tant en obérant l'état de maniere à ne pouvoir se relever, que par des moyens qui ont provoqué & consommé la révolution. Si le célebre auteur du *Discours sur l'Histoire universelle*, le grand Bossuet, écrivoit les événemens de nos jours, il ne manqueroit pas d'observer comment la Providence a rendu avec usure à la France, le mal qu'elle avoit fait à l'Angleterre, en prenant au milieu de la paix & contre la foi des traités, le parti de ses sujets révoltés dans un autre hémisphere. Peut-être eût-il remarqué encore que c'est le même la Fayette, que pour cet effet on envoya en Amérique, qui fut le général de la révolution Françoise, & le geolier du roi captif. On a donné en 1788, le *Portrait du C. de Vergennes*, in-8°. Il y a de fort bons & de fort mauvais morceaux. M. de Mayer a publié sa *Vie publique & privée*, Paris, 1789, in-8°: barbouillage philosophique: l'auteur s'y embrouille de maniere à ne s'entendre pas lui-même. *Voyez* le *Journ. hist. & littér.* 1 mars 1790, p. 367.

GRAVINA, (Pierre) poëte Italien de Gravina, ville du royaume de Naples, mourut en 1528, à 75 ans. On a ses *Poésies* in-4°, Naples, 1532. Sannazar en faisoit cas.

GRAVINA, (Dominique) Dominicain, parvint aux premieres charges de son ordre par son mérite, & mourut à Rome en 1643, à 70 ans. On a de lui: I. *Stato della Religione di San Domenico*, Rome, 1605, in-12. II. *De Catholicis præscriptionibus*, Naples, 1627, 2 tomes in-fol. & d'autres ouvrages de théologie estimés. — Il ne faut pas le confondre avec le P. GRAVINA, Jésuite, auteur d'une *Théologie*, qui a eu un grand cours en Italie, & qui est réellement bien rédigée. Il est vrai que l'auteur y enseigne le probabilisme, mais avec des réserves & des regles qui semblent faire rentrer son opinion dans l'esprit de celle qu'elle paroît combattre. Il écrivoit vers le milieu de ce siecle, & vivoit encore en 1760.

GRAVINA, (Jean-Vincent) né en 1664 à Rogliano, dans la Calabre ultérieure, obtint d'Innocent XII une chaire de droit. Il avoit la manie des réformes, & le premier abus qu'il prétendit corriger, fut l'argumentation scholastique; mais il est plus que douteux si en cela il rendoit service aux sciences. L'argumentation scholastique a eu ses inconvéniens, on l'a fait servir à des spéculations inutiles & ridicules; mais réduite à de justes bornes, elle est

la conſervatrice d'une bonne logique, & prémunit l'eſprit contre les ſophiſmes de tous les genres, regardés aujourd'hui comme des raiſonnemens ſolides (*voyez* DUNS, ANSELME, SUARÈS, &c.). Gravina mourut à Rome en 1718, à 54 ans, avec la réputation d'un poëte & d'un orateur médiocre, d'un ſavant quelquefois cauſtique, & quelquefois paradoxal. On a de lui : I. *Originum Juris libri tres;* où il y a beaucoup de recherches, & en même tems des vues ſuperficielles & fauſſes. II. *De Romano Imperio liber ſingularis :* ouvrage qui fourmille d'erreurs, mais l'auteur eſpéroit que le peuple Romain, auquel il eſt dédié, ne s'en appercevroit pas ; & il eut raiſon. III. *Della Ragione Poëtica*, en 2 liv. ; eſpece de poétique, traduite en françois, à Paris, 1755, en 2 petits vol. in-12, ſous ce titre : *Raiſon ou Idée de la Poéſie.* IV. *Inſtitutiones Canonicæ :* ouvrage poſthume, imprimé à Turin en 1742, in-8°. V. Quelques *Tragédies* qui n'ont pas eu de ſuccès, Veniſe, 1740, in-8°. VI. Un *Diſcours ſur les Fables anciennes*, & un autre *ſur la Tragédie.* On a fait une édition des *Œuvres* de Gravina, à Leipſig, en 1737, in-4°, avec des notes pédanteſques & paraſites, d'un nommé Maſcovius. On a publié ſa vie à Rome en 1762, ſous ce titre : *De Vita & ſcriptis Vincentii Gravinæ Commentarius.* Eſpece d'éloge funebre, fait par un M. Serray, prêtre hiéronymite. *Voyez* SERGARDI.

GRAVIUS, (Henri) ou plutôt *Vermolanus*, Dominicain, prit le nom de *Gravius*, parce qu'il étoit de Grave, enſeigna la théologie, fut prieur à Nimegue, & mourut dans ſa patrie le 22 octobre 1552, avec la réputation d'un homme ſavant, ſur-tout dans les langues. Nous avons de lui : I. *Annotationes in B. Cyprianum*, Cologne, 1544. Jacques Pamelius s'eſt ſervi de ces notes pour ſon édition de S. Cyprien. II. *Scholia & annotationes in Hieronymi Epiſtolas*, Anvers, 1568, & Cologne, 1618. Elles ſont plus propres à faire remarquer les beautés du ſtyle de S. Jerôme, qu'à ſervir d'explication. III. Une *Edition* des *Œuvres* de S. Jean Damaſcene, Cologne, 1560, conférées avec pluſieurs exemplaires grecs. IV. Une *Edition* des *Œuvres* de S. Paulin, corrigée, Cologne, 1560, in-8°. *Voyez* le P. Echard, tom. 2.

GRAVIUS, (Henri) natif de Louvain, fils d'un imprimeur, enſeigna la théologie avec beaucoup de réputation, pendant 20 ans. Il fut appellé à Rome par le pape Sixte-Quint, pour ſoigner l'édition de la Vulgate. Grégoire XIV l'admit à ſa cour ; les cardinaux Caraffa, Borromée, Colonne, & ſur-tout Baronius, l'honorerent d'une affection toute particuliere. Il mourut à Rome en 1591, 5 mois après ſon arrivée, à 55 ans. Baronius fit ſon épitaphe, & écrivit une lettre à la faculté de théologie de Louvain, où il déploie tous les ſentimens de la plus vive douleur d'avoir perdu ſon meilleur ami. Les notes du 7e. tome des *Œuvres* de S. Auguſtin, Anvers, 1578, ſont de Gravius.

GRAVIUS, *voy.* GREAVES.

GRAUNT, (Edouard) écrivain Anglois, fut maître de l'école de Weſtminſter, & mourut l'an 1601. On a de lui : I. *Græcæ Linguæ Spicilegium.* II. *Inſtitutio Græcæ Grammatices.* Ces ouvrages furent eſtimés dans leur tems.

GRAUNT, (Jean) membre de la ſociété royale de Londres, ſe fit un nom par ſon ouvrage, intitulé : *Obſervations naturelles & politiques ſur les Bills de mortalité.* Il embraſſa la Religion Catholique-Romaine ſur la fin de ſa vie, après avoir été puritain & ſocinien. La ſociété royale le perdit en 1674.

GRAWER, (Albert) théologien Luthérien, né à Meſecow, village de la Marche de Brandebourg, en 1575, s'acquit une grande réputation dans ſon parti par ſes écrits contre les Sociniens, contre l'Egliſe Romaine, & contre les Calviniſtes. Son ſtyle étoit très-emporté. On a de lui : I. *Abſurda abſurdorum, abſurdiſſima Calviniſtica*, Iene, 1612, in-4°. II. *Anti-Lubinus de natura mali*, Magdebourg, 1606, in-4°. Ce livre eſt contre Eilhart Lubin, qui avoit renouvellé le manichéiſme en l'ajuſtant à ſa mode, & fait deux principes de Dieu & du néant. III. *Bellum Calvini & Jeſu-Chriſti*, ibid., 1605, in-4°. Il mourut en 1617, ſurintendant des égliſes du pays de Weimar.

GRAY, (Jeanne) épouſe de Gilfort, fils de Jean Daudley, duc de Northumberland, étoit petite-fille de Marie, ſœur de Henri VIII. Marie étant reſtée veuve de Louis XII, roi de France, & n'en ayant point eu d'enfans, avoit épouſé Brandon, duc de Suffolk, dont elle avoit eu une fille, mariée à Henri Gray, duc de Suffolk, pere de Jeanne. Le duc de Northumberland, ayant ſuccédé à la faveur du duc de Sommerſet auprès d'Edouard VI, craignit que ce prince ne ſuccombât en peu de tems à la foibleſſe de ſa complexion : il ne trouva d'autre moyen de maintenir ſon autorité, que d'éloigner du trône les princeſſes Marie & Elizabeth, & de faire proclamer reine, Jeanne, ſa bru. Edouard VI, zélé proteſtant, ſe prêta aux vues de ſon miniſtre, dérogea à l'ordre de ſucceſſion établi par Henri VIII, & déſigna pour lui ſuccéder les filles de Henri Gray, dont Jeanne étoit l'aînée. Jeanne s'oppoſa tant qu'elle put à ſon élévation. « C'eſt un » attentat, diſoit-elle, de bou- » leverſer l'ordre dans la ſuc- » ceſſion des rois. La couronne » appartient en premier lieu à » la princeſſe Marie, puis à la » princeſſe Elizabeth, à moi » après elles ſeulement ; & me » préſerve le Ciel de prévenir » mon rang » ! Cependant cette princeſſe fut proclamée à Londres ; mais le parti & le droit de Marie l'emporterent. Jeanne fut renfermée dans la tour de Londres, avec Elizabeth qui régna depuis. On lui fit ſon procès ; & le beau-pere & l'époux de cette infortunée eurent la tête tranchée avec elle en 1554. Elle n'avoit que 17 ans.

GRAZZINI, (Antoine-François) poëte Italien, ſurnommé *il Laſca*, mourut en 1583, âgé de 79 ans, 10 mois & 27 jours, à Florence ſa patrie, où il fut un des fondateurs de l'académie de la *Cruſca*. L'ouvrage qui lui a fait le plus de

réputation, eſt un recueil de Nouvelles ou de Contes, imprimé à Paris en 1756, in-8° & in-4°, ſous le titre de Londres; & traduit en françois en 1775, deux vol. in-8°. Il eſt regardé en Italie comme un émule de Bocace : mais il eſt plus ſage, plus réſervé que lui, quoiqu'il ne le ſoit pas encore aſſez. Toutes ſes Nouvelles ne ſont pas gaies; il y en a de très-tragiques, dans leſquelles il a l'art d'intéreſſer, & qui ſont propres à produire des réflexions utiles. Il a laiſſé encore des *Stances*, des *Comédies*, un Poëme burleſque, &c.

GRÉATERICK *ou* GREATERACK, (Valentin) Irlandois, qui fit beaucoup de bruit en Angleterre au ſiecle 17e., principalement en 1664 & 1665, par une maniere ſinguliere & inconnue, de guérir diverſes maladies. Par tout ce que l'on en raconte, on eſt tenté de le regarder comme le Meſmer & le Caglioſtro de ce tems-là. Il fut appellé à Wittehal, où la cour ne fut pas trop perſuadée de ſon pouvoir. Il parut à la ville, & y fut plus goûté. Les uns prétendoient que ces guériſons étoient fauſſes, les autres diſoient qu'elles étoient procurées par des moyens ſuperſtitieux & illicites. Le guériſſeur ſe défendit, & publia une Lettre adreſſée au célebre Boyle, dans laquelle il fait une hiſtoire abrégée de ſa vie. Il joignit à cet écrit un très-grand nombre de certificats, qui atteſtoient la réalité des cures qu'il avoit faites. Cependant ſa réputation ne ſe ſoutint pas. On trouve dans la *Vie de St-Evremont* par Deſmaiſeaux, quelques détails ſur cet homme ſingulier, ainſi qu'une piece intitulée : *Le Prophete Irlandois*, inſérée dans le 2e. tom. des Œuvres de St-Evremont; mais l'hiſtoire de Greaterick y eſt fort défigurée : les deux auteurs parlent de cet Irlandois d'après leurs idées & d'après des bruits vagues, plutôt que d'après des faits conſtatés. On ſeroit quelquefois tenté de croire qu'il y a dans l'hiſtoire ou le roman qu'ils en font, des vues qu'ils n'ont oſé avouer.

GRÉAVES, (Jean) *Gravius*, né à Calmoor, dans le comté de Hant en Angleterre, en 1602, fit de grands progrès dans l'étude de la philoſophie, des mathématiques, & ſur-tout des langues orientales. Son mérite lui procura une chaire de géométrie en 1630, dans le college fondé par Gresham. L'avidité du ſavoir lui fit entreprendre pluſieurs voyages en Italie, en Turquie & en Egypte. Il fit un aſſez long ſéjour à Conſtantinople, à Rhodes & à Alexandrie, examinant tout ce qui pouvoit le mener à la connoiſſance de la nature & de l'antiquité. Il meſura en géometre les fameuſes pyramides d'Egypte, & en rendit compte en ſavant. Il repaſſa en Angleterre l'an 1640, avec une abondante moiſſon de manuſcrits, de pierres gravées, de médailles & de monnoies. On le choiſit alors pour profeſſeur d'aſtronomie à Oxford; mais ſon attachement à la famille royale, le fit chaſſer de l'univerſité par les parlementaires. Gréaves, retiré à Londres, y travailla ſans relâche juſqu'à ſa mort, arrivée en 1652, à 50 ans. Parmi les

savans ouvrages dont il enrichit la république des lettres, on distingue : I. *Elementa Linguæ Persicæ*, Londres, 1649, in-4°. II. *De Cyclis Arabum & Persarum astronomicis*, 1648, in-4°. III. *Epochæ celebriores Ulug-Bei*, 1650, in-4°. IV. *Astronomia Schah-Cholgii, Persæ*, 1652, in-4°. V. Une excellente *Description des Pyramides d'Egypte*, en anglois, in-8°, traduite en françois par Thevenot, qui l'inséra dans le premier Recueil de ses Voyages, in-fol. VI. *Traité de la maniere de faire éclorre les Poulets dans les fours, selon la méthode des Egyptiens.* VII. Un savant *Discours sur le Pied & le Denier Romain*, pour servir de principes aux mesures & aux poids des anciens, en anglois, in-8°. VIII. Il a publié une *Dissertation* très-curieuse *du Serrail*, de Robert Withers, en anglois, in-8°.

GREBAN, (Arnoul & Simon) poëtes François du 15e. siecle, tous deux nés à Compiegne; le 1er. chanoine du Mans; le 2e. docteur en théologie, & secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine, sous le roi Charles VII : ont composé, vers 1450, *le Mystere des Actes des Apôtres à personnages*, dont il y a 3 éditions différentes pour les changemens; la 1re. de 1537, 2 vol. in-fol.; la 2e. de 1540, 2 vol. in-4°; la 3e., à laquelle on a joint le *Mystere de l'Apocalypse, de Louis Choquet*, 3 vol. in-fol., toutes trois à Paris.

GRECINUS, (Julius) sénateur Romain, qui vivoit sous l'empereur Caïus Caligula, étoit de Fréjus. Il cultiva les belles-lettres avec succès, & il fut un des hommes les plus éloquens de son tems. Séneque le philosophe n'en parle qu'avec admiration. Il paroît par Columelle qu'il avoit écrit sur l'agriculture & les vignes. On lui accorda une place dans le sénat, & il la remplit avec honneur. Caligula voulut l'obliger à accuser Marcus Silanus, que ce prince haïssoit, quoiqu'il fût innocent; Grecinus le refusa, & l'empereur irrité lui fit ôter la vie, vers l'an 40 de notre ere vulgaire.

GRECOURT, (Jean-Baptiste-Joseph Villart de) chanoine de l'église de St. Martin de Tours, naquit dans cette ville vers 1683, d'une famille bien alliée. Il débuta dans le monde par quelques Sermons, plus satyriques que moraux. Il en prêcha un entr'autres, qui n'étoit qu'un tissu d'anecdotes scandaleuses sur la plupart des dames de Tours. L'indignation publique l'obligea de renoncer à une occupation qui demandoit un homme plus grave & plus exemplaire. Il se mit donc à ses goûts & fit des *Contes* & des *Epigrammes;* il les lisoit dans toutes les sociétés, & les lisoit de façon à séduire les juges les plus séveres. Ses Poésies perdoient leur prix dans toute autre bouche. L'abbé de Grecourt étoit un des meilleurs lecteurs de son tems. Ce talent, son enjouement & ses saillies le faisoient rechercher; mais sa méchanceté & son humeur satyrique le faisoient craindre & quelquefois fuir. Il se piquoit d'érudition, quoique très-mal à propos. Il possédoit tant soit peu les auteurs latins, & vouloit qu'on crût qu'il connoissoit

le Grec, quoiqu'il n'en sût pas un mot. On se plaisoit souvent à confondre son ignorance; mais il payoit d'effronterie. La maturité de l'âge ne le fit changer ni de conduite, ni de caractere; & il mourut comme il avoit vécu, en 1743, à 56 ans. Ses *Poésies* ont été publiées en 1747, en 2 vol., & réimprimées à Luxembourg en 1761, mais enflées de quantité de Pieces du même genre par différens auteurs; en 4 vol. in-16. Elles renferment: I. Le *Poëme de Philotanus*, qui n'est pas de lui, à ce que prétendent les conteurs d'anecdotes. Il ne fit, dit-on, que le revoir & l'embellir de quelques tirades. Quoi qu'il en soit, ce poëme eut du succès parmi les partisans de Jansenius, mais les Catholiques & les lecteurs honnêtes en eurent horreur. Ce qui acheva de le mettre au rebut, c'est que les graces du style ne réparoient en aucune sorte la dégoûtante absurdité du sujet. « Le style » en est bas (dit Voltaire que » nous citons ici de préférence), sans dialogue, sans » graces, sans finesse, sans » pureté, sans imagination dans » l'expression, & ce n'est enfin » qu'une histoire satyrique de » la bulle *Unigenitus*, en vers » burlesques ». Quelque mécontens que dussent être les Jésuites, d'un ouvrage rempli de basses & ordurieres calomnies, l'auteur les voyoit souvent à Tours, vivoit & mangeoit avec eux; telle étoit la lâcheté de son caractere. Il préparoit, dit-on, un autre *Poëme*, où le parti opposé n'auroit pas été plus épargné: mais la Providence n'a pas permis que la vérité & la foi orthodoxe fussent souillées par les éloges d'un tel panégyriste. II. Des *Contes*, quelquefois plaisans, toujours obscenes. III. Des *Epigrammes*, des *Chansons*, des *Fables*, qui offrent quelquefois de la douceur, mais qui sont en général assez médiocres, & d'une poésie foible. L'abbé des Fontaines, qui l'avoit beaucoup connu, donne une idée peu favorable de son caractere: ce critique dit expressément (dans le tome 1*er.* de ses *Jugemens*), « que sa langue & » sa plume l'avoient exclus de » la plupart des maisons de » Tours ». Les efforts qu'a fait un journaliste (*J. Encyc.*, 15 décembre 1784 & 1 janvier 1785) pour en donner des idées avantageuses, n'ont pas persuadé les lecteurs impartiaux. Si on lui a attribué quelques pieces infames qui n'étoient pas de lui, c'est que la réputation qu'il s'étoit faite par ses ouvrages & sa conduite, rendoit l'attribution vraisemblable.

GRÉGOIRE I, (S.) surnommé le Grand, d'une illustre famille Romaine, fut préteur de Rome en 573. Le mépris des grandeurs humaines l'engagea à se retirer dans un monastere, qu'il avoit fait bâtir sous l'invocation de S. André. Le pape Pélage II le tira de cette retraite, pour le faire un des Sept-Diacres de Rome. Il l'envoya peu de tems après à Constantinople, en qualité de nonce, pour implorer le secours de l'empereur Tibere II contre les Lombards. De retour à Rome en 584, il fut secrétaire de Pélage; & après la mort

de ce pape, le clergé & le peuple l'élurent pour lui succéder. Grégoire se croyant incapable de soutenir un fardeau dont tout le monde l'avoit jugé digne, se cacha; mais en vain: il fut ordonné le 3 septembre en 590. La peste ravageoit alors Rome: il fit faire une procession générale, d'où l'on croit qu'est venue celle du jour de S. Marc, appellée encore *la grande Litanie*. La plus importante affaire qui occupoit l'Eglise dans ce tems-là, étoit les *trois Chapitres*. Le saint pontife n'oublia rien pour éteindre ce schisme (*voyez* VIGILE). Son zele s'étendoit à tout. Il envoya en Sardaigne des évêques pour convertir les Idolâtres, il en envoya en Angleterre, exhortant les missionnaires à se servir à propos de la douceur & des récompenses. S. Augustin, chef de la mission d'Angleterre, fit de grands fruits, & convertit le roi de Kent. S. Grégoire tenoit de tems en tems des conciles à Rome, pour maintenir la discipline ecclésiastique, & réprimer l'incontinence du clergé. Il s'éleva avec force contre le titre de *Patriarche œcuménique* que prenoit le patriarche de Constantinople: titre que le pape même ne prenoit pas, quoique chef & pasteur de l'Eglise universelle (*voyez* PHOCAS), & cassa les actes du concile de cette ville, tenu en 589. Un autre service qu'il rendit à l'Eglise, fut la réforme de l'Office-Divin. Il fonda à Rome une école pour le chant de l'Eglise. Le moine S. Augustin, en partant pour l'Angleterre, emmena des chantres de cette école, qui passerent en France & instruisirent les Gaulois. Grégoire termina saintement sa vie le 12 mars 604, consumé par les travaux de l'épiscopat & du cabinet. Il travailla avec zele à réunir les schismatiques, & à convertir les hérétiques; mais il vouloit qu'on employât à leur égard la persuasion & non la violence. Il s'opposa aux vexations qu'on exerçoit contre les Juifs, pour les attirer au Christianisme. *C'est*, disoit-il, *par la douceur, la bonté, l'instruction, qu'il faut appeller les Infideles à la Religion Chrétienne, & non par les menaces & par la terreur.* Quoique S. Grégoire fût d'une si grande humilité, qu'il se donna lui-même le titre de *Serviteur des Serviteurs de J. C.*, titre adopté par ses successeurs; il soutenoit avec zele l'autorité du St.-Siege. Son pontificat est une réfutation de fait de tout ce que le compilateur Febronius & d'autres ennemis du siege de Rome, ont imaginé touchant les prétendus effets des fausses décrétales; depuis Isidore Mercator, l'autorité des papes n'a point été plus clairement & plus généralement reconnue dans l'Eglise que sous le pontificat de Grégoire (*voyez* S. LÉON, ISIDORE, LUTHER, S. PIERRE). Il écrivoit aux autres évêques avec toute la dignité & la fermeté du chef de l'Eglise; il avertissoit, instruisoit, reprenoit les rois; & ces grands de la terre l'écoutoient comme leur pere. Son pontificat présente le tableau d'une vaste théocratie, où la Religion plus puissante que les loix & les armes, réunit

toutes les nations chrétiennes par la voix de son pontife, & en se couvrant elle-même de gloire, faisoit encore la félicité temporelle des peuples. « L'u» nion de toutes les églises » Occidentales, sous un pon» tife souverain, dit un auteur » protestant & philosophe, » faciliroit le commerce des na» tions, & tendoit à faire de » l'Europe une vaste répu» blique; la pompe & la splen» deur du culte, qui apparte» noient à un établissement si » riche, contribuoient en quel» que sorte à l'encouragement » des beaux-arts, & commen» çoient à répandre une élé» gance générale de goût, en la » conciliant avec la Religion ». Sa table étoit simple & frugale, malgré les richesses que possédoit déjà l'Eglise Romaine. Dans une lettre au soudiacre Pierre, recteur du patrimoine de Sicile, il lui dit : « Vous » m'avez envoyé un mauvais » cheval & 5 bons ânes; je ne » puis monter le cheval, parce » qu'il ne vaut rien, ni les » ânes, parce que ce sont des » ânes ». Ces paroles sont une preuve que l'écurie de ce grand pape n'étoit pas bien magnifique. De tous les papes, Saint Grégoire le Grand est celui dont il nous reste le plus d'écrits. Les principaux sont : I. Son *Pastoral;* c'est un traité des devoirs des pasteurs. On ne sauroit trop leur en recommander la lecture. II. Des *Homélies.* III. Des *Commentaires sur Job*, pleins de leçons propres à former les mœurs : ce qui les a fait appeller les *Morales de S. Grégoire.* IV. Des *Dialogues*, composés en partie pour célébrer les miracles de plusieurs Saints d'Italie. Le saint pontife s'y est un peu trop livré au goût de son siecle pour le merveilleux. V. *Douze Livres de Lettres*, qui offrent quelques particularités sur l'histoire de son tems, & des décisions sur divers points de discipline. Cet illustre pape avoit le génie tourné du côté de la morale, & il s'étoit fait un fonds inépuisable de pensées spirituelles. Il les exprimoit d'une maniere assez noble, & les renfermoit plutôt dans des périodes que dans des sentences. Ses termes ne sont par fort choisis, & sa composition n'est pas beaucoup travaillée; mais elle est facile, bien suivie, & se soutient toujours également. Il n'a rien de bien élevé & de bien vif; mais ce qu'il dit est vrai & solide. On ne lui reproche que d'être trop diffus dans ses explications de morale, & trop recherché dans ses allégories. Barbeyrac & d'autres Protestans ont eu tort d'exercer sur cet article leur critique caustique & déraisonnable; les allusions & les allégories dont les saints Peres se sont quelquefois occupés, n'étoient pas destinées à expliquer proprement le texte sacré, ni à servir de preuve à des vérités contestées par les infideles. Ces hommes zélés saisissoient toutes les occasions d'instruire & d'édifier, de porter à la vertu, de parler des mysteres de la foi, conformément à l'avis de S. Paul : *Quid enim sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur?* Phil. 1. L'Ecriture-Sainte leur étoit si familiere, & ils prenoient tant de goût à la réciter, qu'ils en

ont souvent fait des explications ingénieuses, sans prétendre déroger à la dignité du sens littéral. De toutes les éditions des Ouvrages de S. Grégoire, la plus ample & la plus correcte, est celle que Dom de Ste.-Marthe, général des Bénédictins de S. Maur, publia en 1707, en 4 vol. in-fol. Avant qu'on eût celle-là, on estimoit celle de Pierre Gussanvillan, prêtre de Chartres, publiée à Paris, 1675, 3 vol. in-fol. Sa *Vie* a été écrite par Dom de Ste.-Marthe, & imprimée à Rouen, in-4°, en 1697. Elle est préférable à l'*Histoire de son Pontificat*, par Maimbourg. Nous n'avons rien dit du reproche fait à S. Grégoire, d'avoir fait brûler les livres des auteurs païens: les gens instruits savent que c'est un conte qui ne mérite aucune croyance. Bayle & Barbeyrac, quoique très-injustes envers les Peres, sont convenus que l'accusation n'est pas prouvée, l'auteur de l'*Histoire de l'Eclectisme* a fait voir qu'elle n'a même aucune vraisemblance; elle n'est fondée que sur le récit de Jean de Sarisbery écrivain du 12e. siecle, estimable par ses principes plus que par ses connoissances historiques, & qui, à tous égards, ne peut servir de témoin ni même d'annaliste aux événemens du 6e. siecle. Avant S. Grégoire, Rome avoit été saccagée deux ou trois fois par les Barbares; il est impossible que sous son pontificat, la Bibliotheque du Mont-Palatin ait encore subsisté, & qu'il ait pu en faire brûler les livres. Le seul fait vrai est que S. Grégoire écrivit à Didier, archevêque de Vienne, pour le blâmer de ce qu'il enseignoit la grammaire à quelques personnes: en effet, un évêque a des devoirs plus pressans & plus sacrés que celui-là. Montagne a trouvé bon, malgré la démonstration du contraire, d'ajouter foi au récit de Jean de Sarisbery: nos incrédules moutonniers, sur la parole de Montagne, répéteront éternellement la même accusation contre S. Grégoire. Qu'elle soit vraie ou fausse, probable ou improbable, cela ne fait rien; elle peut imposer aux ignorans, & rendre odieuse la Religion, cela leur suffit: & c'est ainsi qu'ils travaillent à perfectionner la critique & l'histoire. S'ils étoient les maîtres d'anéantir tous les titres du Christianisme, & de brûler tous nos livres, ils n'en laisseroient pas subsister un seul.

GRÉGOIRE II, (S.) pape en 715, après Constantin, mérita la double clef par le succès avec lequel il avoit rempli des commissions importantes. Il étoit Romain, & signala son pontificat par son zele. Il rétablit le monastere du Mont-Cassin; convoqua deux conciles, l'un en 721 contre les mariages illicites, & l'autre en 729 contre les Iconoclastes; envoya S. Boniface prêcher en Allemagne; & mourut en 731, regretté pour ses vertus, son zele & ses lumieres. Les historiens Grecs accusent Grégoire II d'avoir engagé les Romains à se soulever contre Léon l'Isaurien, & à lui refuser le tribut: mais on sait combien doit être suspect le témoignage des Grecs, déjà prévenus d'une secrette aversion contre l'Eglise

l'Eglise Romaine, & d'ailleurs trop éloignés pour être bien instruits des véritables ressorts qui pouvoient exciter ces mouvemens à Rome. Une pareille entreprise de la part de Grégoire eût été contre ses propres principes, puisqu'il disoit à ce prince dans une de ses lettres (*Conc.* Labbe, tom. 7), que ni les pontifes ne devoient point se mêler des affaires de la république, ni l'empereur de celles de l'Eglise. D'ailleurs l'histoire nous apprend le contraire, puisque ce pape se joignit à l'exarque de Ravenne, pour conserver l'Italie à l'empereur contre les entreprises de Petasius (Baronius, *Annal. ann. 729, p. 94*). Peu de tems auparavant, le même pontife s'étoit fortement opposé au dessein qu'avoit formé l'armée Romaine, d'élire un autre empereur à la place de Léon, comme le rapporte Paul Diacre, *Lib. 6, de Gestis Longobard., c. 39*. Cet auteur ne parle ni du refus du tribut, ni de la prétendue déposition de l'empereur. Les Latins, tels qu'Anastase, Landulfe & Bellarmin, qui parlent de cette déposition, ne font que copier Théophanes, Zonaras, & les autres historiens Grecs qui, selon Baronius (tom. 9 p. 63), ne méritent pas la moindre croyance. Enfin les faits postérieurs prouvent que Léon ne fut jamais déposé, puisque Grégoire III & les évêques d'Italie lui présenterent des requêtes où ils le reconnoissent pour leur maître légitime. On a de ce pape *15 Lettres* & un *Mémoire* donné à ses envoyés en Baviere, sur divers points de discipline. On les trouve dans les *Collections des Conciles* du P. Labbe, tom. 7.

GRÉGOIRE III, natif de Syrie, succéda à Grégoire II en 731. Un de ses premiers soins fut d'écrire à l'empereur Léon, pour lui faire de vifs reproches de ce qu'il persistoit à soutenir les Iconoclastes; mais sa lettre ne produisit rien. Il assembla un concile en 732, dans lequel il excommunia ces hérétiques. Les Lombards faisoient tous les jours de nouvelles entreprises contre les Romains; le pape, pressé par ces barbares, implora le secours de Charles-Martel. Ses légats envoyés à ce prince, lui promirent de la part de ce pontife, que s'il le secouroit, il se soumettroit à sa domination, & le reconnoîtroit pour consul & patrice de Rome, vu que l'empereur (c'étoit Léon l'Isaurien) abandonnoit l'Italie, & cessoit de la regarder comme sa propriété, en ne la défendant pas, & n'y portant aucun genre de secours, quoiqu'on l'en eût beaucoup sollicité. D'ailleurs, c'étoit de la part des princes & du peuple Romain, que Grégoire envoyoit cette légation à Charles-Martel: *Decreto Romanorum principum.... quod sese populus Romanus... ad SUAM DEFENSIONEM & invictam clementiam confugeret.* Cette légation qu'on regarde comme l'origine des nonces apostoliques en France, ne produisit rien. Charles-Martel la reçut avec honneur, & la renvoya avec des présens; mais il étoit trop occupé en France contre les Sarrasins, pour aller se battre en Italie contre les Lombards. Grégoire III mou-

rut peu de tems après, en 741, regardé comme un pontife magnifique & charitable. C'eſt le premier pape qui gouverna, en ſouverain, l'exarcat de Ravenne; non par aucune donation expreſſe (*voy.* ETIENNE II) mais par l'eſpece d'abandon où les Grecs l'avoient laiſſé, & le conſentement de fait qu'on donne à l'aliénation d'une choſe qu'on ne veut ni conſerver ni réclamer. Son pontificat eſt une des époques de la grandeur temporelle des papes. On a de lui 2 *Lettres* dans les *Collections des Conciles*.

GRÉGOIRE IV, Romain, recommandable par ſon ſavoir autant que par ſa piété, obtint la couronne pontificale en 827. Ce fut lui qui entreprit de rebâtir la ville d'Oſtie, pour défendre l'embouchure du Tibre contre les incurſions des Muſulmans qui s'étoient emparés de toute la Sicile. Il la nomma *Gregoriopolis*. Dans le tems des troubles entre Louis le Débonnaire & ſes fils, Grégoire vint en France à la priere de Lothaire, pour tâcher de mettre la paix. C'étoit là ſon but unique, comme il le déclara lui-même à l'empereur : *Sachez*, dit-il, *que je ne ſuis venu que pour procurer la paix que le Sauveur nous a tant recommandée :* n'ayant pu réuſſir, il ſe retira à Rome, mécontent des deux partis, & y mourut en 844. C'eſt Grégoire qui fit célébrer la fête de *Tous les Saints* dans l'univers chrétien. On a de lui 3 *Lettres* dans les *Collections des Conciles*.

GRÉGOIRE V, Saxon, nommé auparavant *Brunon*, parent de l'empereur Othon, fut élu pape après Jean XVI en mai 996. Creſcentius, conſul de Rome, qu'il avoit protégé auprès de l'empereur, eut l'ingratitude de lui oppoſer Philagathe, évêque de Plaiſance, & de le chaſſer de Rome. Grégoire fut obligé de chercher un aſyle en Franconie. L'anti-pape qui prit le nom de Jean XVII, fut chaſſé par Othon, & excommunié par Grégoire dans le concile aſſemblé à Pavie l'an 997. Il eſt faux que cet anti-pape ait été traité avec cruauté par Grégoire, il n'y a qu'un anonyme qui l'ait avancé dans la *Vie de S. Nil, le jeune abbé*. Le premier éditeur de cette Vie a réfuté ce conte dans une note, de même que le P. Clé dans les *Acta Sanctorum*, tom. 7, ſept. p. 279. Grégoire ne jouit pas long-tems du pontificat, étant mort en 999. On a de lui 4 *Lettres* dans les *Collections des Conciles*.

GRÉGOIRE VI, Romain & archiprêtre de l'Egliſe Romaine, nommé auparavant *Jean Gratien*, fut ordonné pape en 1044, après avoir acheté le ſouverain pontificat de Benoit IX. Ce pape trouva le temporel de ſon égliſe tellement diminué, qu'il fut obligé d'excommunier avec éclat ceux qui l'avoient uſurpé. Cet anathême ne fit qu'irriter les coupables, qui vinrent en armes juſqu'à Rome : mais Grégoire les chaſſa : retira pluſieurs terres de l'égliſe, & rétablit la ſûreté des chemins, tellement remplis de voleurs, que les pélerins étoient obligés de s'aſſembler en grandes troupes pour ſe défendre contre eux. Cette ſage conduite déplut aux Romains, accoutumés au brigandage. Le

feu de la sédition alloit se rallumer, lorsque l'empereur Henri III vint en Italie, fit célébrer un concile à Sutri, près de Rome, en 1046, où Grégoire VI abdiqua le pontificat. Clément II fut mis à sa place. On a dans la Collection des Conciles une *Lettre* circulaire de Grégoire VI à tous les fideles. Le P. Papebroch montre dans une Dissertation particuliere, insérée dans le *Propylæum ad Acta Sanctorum*, p. 184, qu'on doit regarder Grégoire VI comme pape légitime & nullement simoniaque ; une des raisons qu'il allegue, c'est que Grégoire & le clergé ont cru, à la bonne foi, pouvoir faire renoncer au pontificat, l'indigne Benoît IX à prix d'argent, & faire par-là cesser un très-grand scandale dans l'Eglise : *Papatum non tam emit quàm redemit pecuniam dando.* Il ajoute que le concile de Sutri lui ayant fait sentir qu'il y avoit du doute, si son élection n'étoit point simoniaque, Grégoire ne tarda pas de se dépouiller des ornemens pontificaux, & de remettre le bâton pastoral ; ce qui est digne du plus grand éloge. Il se retira ensuite dans le monastere de Cluni, où il termina ses jours dans les exercices de la vie religieuse.

GRÉGOIRE VII, appellé auparavant *Hildebrand*, fils d'un charpentier de Soano en Toscane, fut élevé à Rome, & se fit moine de Cluni sous l'abbé Odilon. Devenu, selon quelques-uns, prieur de cet ordre, & abbé de S. Paul *citra muros* à Rome, il jouit d'une grande considération sous le pape Léon IX, à l'élection duquel il avoit beaucoup contribué. Ce pontife lui laissa la principale autorité, & il la conserva sous Alexandre II. Après la mort de ce pape, en 1073, la voix publique le désigna pour son successeur. Il fut élu ; mais il ne fut sacré que deux mois après son élection, parce qu'il voulut attendre le consentement de l'empereur Henri IV. C'est, suivant le savant Pagi, le dernier pape dont le décret d'élection ait été envoyé à l'empereur pour être confirmé. Le nouveau pape, animé d'un zele intrépide, forma de vastes projets touchant la réformation de l'Eglise, sur-tout pour l'abolition de la simonie, appuyée alors de toute l'autorité impériale. *Cette autorité* (dit Voltaire, Annal. de l'Emp. ann. 1076) *avoit tout envahi. Les empereurs nommoient aux évêchés, & Henri IV les vendoit.* Pour corriger plus efficacement cet abus, Grégoire se conduisit selon le droit que lui attribuoit une jurisprudence, devenue dominante dans son siecle. Il se crut maître du spirituel & du temporel, pour autant que le temporel pouvoit nuire ou favoriser le spirituel. Il ne tarda pas à se brouiller avec Henri IV. Ils se raccommoderent & se brouillerent de nouveau en 1075. Le pape lui fit ordonner par ses légats, sous peine d'anathême, de se rendre à Rome à un jour marqué. Ce prince naturellement violent & emporté, chassa ignominieusement les légats, & se vengea avec outrance, en suscitant contre le pape un brigand nommé *Cencius*, fils du préfet de Rome, qui saisit le pontife dans Sainte-

Marie-Majeure, au moment où il disoit la Messe. Des satellites le menerent prisonnier dans une tour, d'où Cencius devoit l'envoyer en Allemagne. Le peuple Romain, offensé d'une telle violence, escalada la tour & délivra le pontife. Henri IV convoquoit en même tems (en 1076) un concile à Worms, qui déposa Grégoire sur l'exhibition d'une histoire scandaleuse de la vie du pape, dans laquelle on le chargeoit de crimes inouis & incroyables. Grégoire, de son côté, tenoit un synode à Rome. Henri y fut excommunié, &, suivant la jurisprudence de ce tems-là, déposé. Cette sentence néanmoins n'auroit été que vaine, si Henri IV eût été assuré de l'Allemagne & de l'Italie; mais sa mauvaise conduite, ses injustices, & son mépris affecté pour les droits de la Religion & de l'Eglise, lui avoient fait des ennemis sans nombre. Les seigneurs Allemands crurent pouvoir se donner un autre empereur. Henri IV résolut de parer ce coup en allant en Italie désarmer la colere de Grégoire. Lorsqu'il fut arrivé à Canosse, où le pape s'étoit retiré, il fut obligé de demeurer 3 jours nus pieds & couvert d'un cilice dans l'enceinte de cette forteresse: son humeur inconstante & son caractere faux & dissimulé, ne permettant pas de croire que sa conversion, fruit de la crainte, fût sincere. Enfin, le 4e. jour, le pape permit qu'il parût en sa présence. Après l'avoir repris avec autant de sévérité que de charité, il lui donna l'absolution, sous la promesse qu'il seroit soumis à l'Eglise & à son chef, & qu'il iroit attendre son arrêt à Ausbourg. Les Lombards, méprisant le fier Henri ainsi humilié, prirent la résolution de reconnoître pour roi le fils de Henri IV, encore enfant. Cette conspiration l'engagea à rompre son traité avec Grégoire, 15 jours après l'avoir signé. Le pape l'excommunia de nouveau, & fit élire empereur Rodolphe, duc de Suabe, l'an 1077: mais le nouvel empereur fut vaincu & blessé à mort dans la fameuse bataille de Mersbourg. Après cette victoire, Henri marcha vers Rome, avec Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il avoit fait élire sous le nom de Clément III. Il assiégea Grégoire dans le château Saint-Ange, & alloit le prendre prisonnier, lorsque Robert Guischard, prince de la Pouille, se présenta pour le secourir. Henri repassa en Allemagne, laissant l'Italie dans le trouble. Le parti qu'il laissa dans Rome, ne cessa de chagriner Grégoire, qui se retira à Salerne, où il mourut saintement en 1085, en se consolant dans ses souffrances par la pureté de ses vues & la droiture de son zele, & adressant aux assistans ces paroles: *Dilexi justitiam & odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.* Quelques satyres que les protestans & les philosophes aient publiées contre lui, il est certain que sa conduite à l'égard de Henri étoit la suite naturelle des opinions reçues dans ce tems-là. Il falloit bien que l'on crût généralement que l'Eglise avoit quelque pouvoir sur les rois chrétiens (pour autant qu'ils pouvoient la troubler ou l'assis-

ter), puiſque Grégoire le répétoit dans toutes ſes lettres. L'empereur lui-même étoit là-deſſus dans l'opinion de ſon ſiecle. *Un ſouverain*, dit-il, dans une lettre adreſſée à Grégoire, *n'a que Dieu pour juge, & ne peut être dépoſé pour aucun crime, ſi ce n'eſt qu'il abandonne la foi* (*voyez* MARTIN IV). Mais ſi les empereurs ſe trompoient à leur déſavantage, ils s'en dédommageoient par des prétentions qui ne leur donnoient rien moins que l'univers entier (*voyez* FRÉDERIC *Barberouſſe*, LOUIS V, NOBLE Euſtache le). Né avec un grand courage, & élevé dans la diſcipline monaſtique la plus réguliere, Grégoire avoit un deſir ardent de purger l'Egliſe des vices dont il la voyoit infectée. Il auroit voulu faire régner à leur place les vertus dont il étoit animé. S'il avoit eu affaire à un autre prince qu'à Henri IV, il auroit épargné à l'Europe le ſpectacle de tant de guerres, qui ne firent qu'augmenter les maux qu'il vouloit guérir. Un philoſophe moderne a fait ſur cet objet des réflexions plus équitables que tout ce qu'on lit dans les perpétuelles déclamations des périodiſtes & brochuraires du jour contre cette époque de l'hiſtoire de l'Egliſe. « Si les papes, dit-il, » ſe ſont trompés en croyant » poſſéder une autorité temporelle, ils en ont pour l'ordinaire fait un uſage louable & » humain, en entretenant la » paix entre les princes chrétiens, en les uniſſant contre » des hordes barbares qui étendoient tous les jours leurs » conquêtes ſanguinaires, en » réprimant la ſimonie, la violence, & les excès de tous » les genres que des maîtres altiers & cruels commettoient » contre des ſujets foibles & » opprimés; elle avoit ſervi, » ſelon la remarque d'un homme célebre, à faire de tout le » monde chrétien une ſeule famille, dont les différends ſe » jugeoient par un pere commun, pontife du Dieu de la » concorde & de la juſtice. » Grande & intéreſſante idée » de l'adminiſtration la plus » vaſte & la plus magnifique » qu'on pût imaginer » (*voyez* BONIFACE VIII). En 1580, le nom de Grégoire VII fut inſéré dans le Martyrologe Romain, corrigé par ordre de Grégoire XIII. Enfin ſous le pontificat de Benoît XIII, on l'a placé dans le Bréviaire, avec une légende qui a été ſupprimée par les parlemens en France, & par l'empereur dans tous ſes états d'Allemagne & d'Italie, comme contraire au droit des rois; & cela dans le tems qu'une philoſophie altiere, encouragée par les rois mêmes, ſe diſpoſoit à culbuter les trônes au gré de ſes caprices, & à changer en principes toutes les extravagances de l'anarchie: inconſéquence que les parlemens & les rois n'ont pas tardé d'expier ſévérement. On a de Grégoire VII 9 livres de *Lettres* écrites depuis 1073 juſqu'en 1082, pleines de l'énergie & de la fermeté inflexible qui animoient le courageux pontife. Il y a parmi ces Lettres, inſérées dans les Collections des Conciles, un traité intitulé: *Dictatus Papæ*, qui lui a été fauſſement attribué, comme l'ont

prouvé les meilleurs critiques, entr'autres Pagi & le P. Alexandre. Il y a apparence que cette piece, singuliere par les prétentions exorbitantes qu'elle renferme, a été composée, ou par un ennemi qui vouloit le rendre odieux, en lui prêtant les vues les plus ambitieuses; ou par un flatteur qui vouloit aller à la fortune par cette bassesse. *Voyez* HENRI IV, HENRI V, FRÉDERIC II, MARTIN IV, & la réflexion qui est à la fin de l'art. THOMAS DE CANTORBERY.

GRÉGOIRE VIII, appellé auparavant *Albert de Mora*, étoit de Bénévent. Il succéda au pape Urbain III, le 20 octobre 1187, fut sacré à Ferrare, & mourut le 17 décembre suivant à Pise, après avoir réconcilié cette république avec celle de Genes, & exhorté les princes Chrétiens à entreprendre une nouvelle croisade. C'étoit un pontife savant, éloquent, de mœurs exemplaires & d'un zele vif. On a de lui 3 *Lettres* dans les Collections des Conciles. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Bourdin, qui avoit pris le nom de Grégoire VIII. *Voy.* BOURDIN.

GRÉGOIRE IX, (Ugolin) cardinal-évêque d'Ostie, succéda à Honorius III en 1227. Il étoit neveu d'Innocent III, de la famille des comtes de Segni, & natif d'Anagnie. Le triste état de la Terre-Sainte, l'oppression des Chrétiens, & les progrès alarmans des Sarrasins, l'engagerent à faire prêcher une nouvelle croisade. L'empereur Fréderic II renvoyoit le voyage de Palestine autant qu'il pouvoit, & paroissoit oublier le serment solemnel qu'il avoit fait d'y porter ses armes. Grégoire l'avertit en vain d'exécuter son serment, & l'excommunia en 1227 & 1228. La paix honteuse conclue sans nécessité avec le soudan de Babylone, le fit anathématiser de nouveau. Cependant la réconciliation se fit en 1230, mais les divisions recommencerent en 1236; le pillage des églises & d'autres violences attirerent à Fréderic une nouvelle excommunication. Les esprits s'aigrirent de plus en plus; Grégoire alla jusqu'à offrir l'empire à S. Louis pour Robert son frere, comte d'Artois. « Comment, » répondit ce saint roi, le pape » a-t-il osé déposer un prince, » qui n'a point été convaincu » des crimes dont on l'accuse? » S'il avoit mérité d'être dépo- » posé, ce ne pourroit être que » par un concile général ». Ces paroles prouvent quel étoit le droit public de ce tems-là; & que si quelques-uns refusoient le droit de déposition au pape, ils ne doutoient pas du moins qu'il n'appartînt au concile: mais si le concile n'a pas plus de droit sur les couronnes que le pape, & si les princes se trompoient là-dessus aussi-bien que les pontifes, il y a une injustice insigne à rendre ces derniers seuls responsables de ces opinions (*voyez* GRÉGOIRE VII, FRÉDERIC *Barberousse*, FRÉDERIC II, &c.). L'empereur brûloit d'aller se venger de Grégoire, lorsqu'il apprit sa mort arrivée le 21 août 1241. Ce pontife extrêmement zélé avoit témoigné beaucoup d'ardeur pour la réunion des Grecs & la conversion des

Mahométans. Il envoya même à plusieurs princes musulmans de longues instructions, par lesquelles il essayoit de les amener au Christianisme. On a de lui des *Lettres* dans la Collection des Conciles. Gerard Vossius, prévôt de Tongres, a publié la *Vie* & les *Lettres* de ce pape en grec & en latin, avec des notes savantes, à Rome, 1587.

GRÉGOIRE X, (Thibaud) né à Plaisance de l'illustre famille des Visconti, devint archidiacre de Liege, & s'éleva avec zele contre Henri de Gueldre, évêque & prince de cette ville, qui scandalisoit son peuple par sa vie irréguliere. Ayant été maltraité par ce prélat, auquel il avoit fait en plein chapitre les remontrances les plus fortes, il quitta Liege pour aller consoler & encourager les croisés. Il étoit dans la Terre-Sainte avec Edouard, roi d'Angleterre, lorsqu'il apprit qu'il avoit été élu pape par compromis, en 1271. Il indiqua l'année suivante un concile général. La lettre de convocation marquoit trois principales raisons de le tenir; le schisme des Grecs, le mauvais état de la Terre-Sainte, & les vices & erreurs qui se multiplioient dans l'Eglise. Ce concile se tint à Lyon en 1274, & fut très-nombreux. On y compta 500 évêques, 70 abbés, des ambassadeurs de presque tous les princes chrétiens. Henri de Gueldre y fut accusé par les députés de son église, & prévoyant qu'il seroit déposé, il aima mieux donner sa renonciation à l'évêché de Liege. Après le concile, Grégoire fit faire des préparatifs pour la Croisade; mais ils furent sans effet: il ne se fit plus aucune entreprise générale pour la Terre-Sainte. Le pape mourut peu de tems après, à Arrezzo, le 10 janvier 1276. Il se rendit recommandable par sa piété, son savoir, & son amour de la discipline. Il avoit été élu à la persuasion de S. Bonaventure, qui connoissoit son mérite. Ce fut lui qui ordonna que les cardinaux, après la mort du pape, seroient renfermés dans un conclave, & qu'ils y seroient jusqu'à ce que l'élection fût faite: réglement sage, qui empêcha que le Saint-Siege ne fût trop long-tems vacant, & qui arrêta les intrigues & les séditions. Le Jésuite Bonucci a publié la *Vie* de Grégoire X en 1711, à Rome, in-4°. On a de lui des *Lettres* dans les *Conciles* du P. Labbe.

GRÉGOIRE XI, (Pierre Roger) né au château de Maumont, dans le Limousin, pape en 1370. Il étoit neveu du pape Clément VI, qui l'avoit fait cardinal avant l'âge de 18 ans, & lui avoit donné un grand nombre de bénéfices: abus qu'on s'efforçoit de justifier, par la nécessité où étoient les cardinaux de soutenir leur dignité. Son savoir & son mérite lui avoient procuré la tiare. Son premier soin fut de réconcilier les princes Chrétiens, d'envoyer du secours aux Arméniens attaqués par les Turcs, & de réformer les ordres religieux. Avignon étoit encore la résidence des papes depuis que Clément V avoit quitté Rome: mais la présence de Grégoire étoit très-nécessaire

à l'Italie. La plupart des villes de l'état ecclésiastique s'étoient révoltées ; les Florentins faisoient des courses jusqu'aux portes de Rome. Le pape voulant remédier à ces désordres, & sur-tout vivement pressé par Ste. Brigitte de Suede, & Ste. Catherine de Sienne, passa à Rome en 1377 ; & depuis, cette ville n'a point été sans pape. Il y mourut l'année d'après, mécontent des Romains & regrettant le séjour d'Avignon ; mais ne pouvant se dissimuler, le bien qu'il avoit fait par son retour à l'Eglise & à l'état (*voyez* GABRINI). Ce pontife se rendit recommandable par la bonté de son caractere, & par son savoir dans le droit civil & canonique. Ce fut lui qui proscrivit le premier les erreurs de Wiclef. On a de lui des *Lettres* dans Wading & Bzovius.

GRÉGOIRE XII, Vénitien connu sous le nom d'*Ange Corario*, avoit été honoré de la pourpre par le pape Innocent VII. L'esprit de conciliation qu'il avoit marqué dans ses nonciatures, lui fit donner le souverain pontificat en 1406, dans le tems malheureux du schisme d'Occident. On eut la précaution de lui faire signer un compromis, par lequel il s'engageoit à renoncer à la tiare, en cas que l'autre contendant cédât de son côté. Les deux papes s'épuiserent en lettres & en promesses ; ils devoient abandonner leur droit l'un & l'autre. Grégoire XII ne cessoit de l'écrire, Benoît XIII de le dire ; & tous les deux étoient fort éloignés de l'exécuter. Les cardinaux, voyant qu'ils n'agissoient pas de bonne foi, convoquerent un concile général à Pise en 1409, dans lequel il les déposerent, & élurent Alexandre V. Pour contrebalancer ce concile, Grégoire en tint un à Udine dans le Frioul ; mais craignant à tout moment d'être arrêté, il se retira à Gaëte, sous la protection de Ladislas, roi de Naples. Ce prince l'ayant abandonné, il se réfugia à Rimini, d'où il envoya sa renonciation au concile de Constance en 1415. Grégoire, instruit qu'elle avoit été acceptée, quitta la tiare & toutes les autres marques de la dignité pontificale. Le concile, en reconnoissance de sa soumission, lui donna les titres de *Doyen des Cardinaux*, & de *Légat perpétuel* dans la Marche d'Ancone. Il mourut à Recanati en 1417, à 92 ans : pénétré du néant de la grandeur, & détrompé de ces sublimes miseres qui avoient semé sa vie d'amertumes.

GRÉGOIRE XIII, (*Hugues Buoncompagno*) Bolonois, successeur de Pie V en 1572. C'étoit un des hommes les plus profonds de son siecle dans la jurisprudence civile & canonique. Il l'avoit professée avec distinction, & avoit paru avec non moins d'éclat au concile de Trente, en qualité de jurisconsulte. Son pontificat sera éternellement célebre par la réformation du Calendrier. Il s'y étoit glissé des erreurs si considérables, qu'on ne célébroit plus les fêtes dans leur tems, & que celle de Pâque, au-lieu de demeurer entre la pleine lune & le dernier quartier de la lune de mars, se feroit trouvée insensiblement au solstice

d'été, puis en automne, & enfin en hiver. Il s'agissoit de mettre ordre à cette confusion. Les cardinaux Pierre d'Ailly, Nicolas de Cusa & Paul de Middelbourg (*voyez* ce mot), évêque de Fossombrone, avoient écrit sur la nécessité de la réformation du Calendrier. On avoit résolu d'en traiter dans les conciles de Constance, de Bâle, & dans le 5e. de Latran; mais ce fut sans effet. Sixte IV y employa Regio-Montan, qui mourut avant d'avoir exécuté son projet. Jean de Sepulveda de Cordoue, Luc Gauric de Naples, & d'autres y travaillerent après la premiere publication du concile de Trente; mais on n'y décida rien, & la chose fut renvoyée au Saint-Siege; enfin Grégoire XIII ayant adopté le système d'Aloïsio Lilio, habile mathématicien & médecin de Rome, & l'ayant communiqué au P. Christophe Clavius, Jésuite Allemand, le plus grand géometre de son tems, termina les difficultés & acheva cette importante réformation par sa bulle du 24 février 1582. Lilio fournit la maniere la plus simple & la plus facile de rétablir l'ordre de l'année, tel qu'on le voit dans le nouveau calendrier: il ne falloit que retrancher dix jours à l'année 1582, où l'on étoit pour lors, & prévenir le dérangement dans les siecles à venir. Grégoire XIII eut plus de peine à faire recevoir cette réforme par les nations, qu'à la faire rédiger par les mathématiciens. Elle fut rejetée par les Protestans d'Allemagne, de Suede, de Danemarck, d'Angleterre, uniquement parce qu'elle venoit du pape. « Comme s'il étoit permis, dit Bossuet, à aucun homme raisonnable, de ne pas recevoir la raison de quelque part qu'elle vienne ». Ils craignirent que les peuples, en recevant des loix dans l'astronomie, n'en reçussent bientôt dans la Religion. Ils s'opiniâtrerent à suivre l'ancien calendrier, & c'est delà qu'est venu l'usage d'ajouter aux dates les termes de *vieux style* pour ceux qui retenoient l'année julienne, & de *nouveau style* pour l'année grégorienne. En France, dans les Pays-Bas, dans la Grece, on refusa d'abord; mais on reçut ensuite cette vérité utile, qu'il auroit fallu recevoir des Turcs, dit un homme d'esprit, s'ils l'avoient proposée: les Anglois l'adopterent en 1752; leur exemple fut suivi des Suédois en 1753, & des Protestans d'Allemagne en 1776, il n'y a plus que les Russes qui aiment mieux, dit un auteur judicieux, être brouillés avec tout le ciel, que de se rencontrer avec l'Eglise Romaine. Grégoire XIII mit en même tems la derniere main à un ouvrage non moins desiré par les jurisconsultes, que la réformation du calendrier l'étoit par les astronomes. C'est le *Décret* de Gratien. Il le publia, enrichi de savantes notes. Le pape avoit beaucoup travaillé lui-même à cette correction, dans le tems qu'il professoit à Bologne. Les derniers jours de son pontificat furent marqués par une ambassade, envoyée du Japon de la part des rois de Bungo & d'Arima, & du prince d'Omura, pour reconnoître l'autorité du Saint-

Siege : événement glorieux & consolant pour l'Eglise, déchirée par les nouvelles sectes, & dont on étoit redevable aux missionnaires Jésuites. Grégoire mourut l'année d'après, en 1585, à 83 ans. Le peuple eût été très-heureux sous ce pontife, si la tranquillité publique de ses états n'avoit pas été quelquefois troublée par des bandits, encouragés par l'impunité qu'ils se promettoient de son excessive douceur.

GRÉGOIRE, XIV, (Nicolas *Sfondrate*) né à Milan, pape après Urbain VII en 1590, mort en 1591, gouverna trop peu l'Eglise, vu l'espérance que son zele, sa prudence & ses vertus avoient fait naître d'un heureux pontificat. Il se déclara contre le roi Henri IV, croyant devoir empêcher qu'un prince non catholique montât sur le trône de France. La consolation de voir rentrer Henri dans le sein de l'Eglise, étoit réservée à Clément VIII. Sa sobriété étoit si grande, qu'il n'usa d'un peu de vin que sur la fin de sa vie. Il donna le chapeau rouge aux cardinaux réguliers.

GRÉGOIRE XV, (Alexandre *Ludovisio*) Bolonois, pape en 1621, mort en 1623, à l'âge de 70 ans, érigea l'évêché de Paris en métropole; fonda la Propagande; approuva la réforme des Bénédictins de S. Maur; donna des secours considérables à l'empereur & au roi de Pologne, qui soutenoient une rude guerre, l'un contre les hérétiques, l'autre contre les Turcs; aima les pauvres & assista les malades. Il donna une Constitution par laquelle il ordonna que les suffrages pour l'élection des papes seroient secrets, & par-là plus libres. On a des preuves de sa science dans plusieurs ouvrages qu'il laissa, entr'autres : *Epistola ad Regem Persarum Schah Abbas, cum notis Hegalfoni*, 1627, in-8°; & les *Décisions de la Rote*. Ce pape canonisa quatre Saints fort célebres, S. Ignace de Loyola, S. François-Xavier, S. Philippe de Néri & sainte Thérese. Urbain VIII lui succéda.

GRÉGOIRE DE NÉOCÉSARÉE, (S.) surnommé *le Thaumaturge*, disciple d'Origene, fut élevé au siege de Néocésarée, sa patrie, vers l'an 240. Grégoire évita cet honneur par la fuite; mais il fallut qu'il se rendît à la vocation divine & aux sollicitations du peuple. Son épiscopat fut une suite non interrompue de prodiges opérés sur les êtres sensibles & sur les insensibles. Il fut, pour ainsi dire, le maître de la nature & des cœurs. On rapporte que manquant de place pour bâtir une église, il fit, par l'efficace de sa priere, reculer une montagne, qui laissa l'espace nécessaire à cet effet, réalisant ainsi ces paroles de l'Evangile : *Si habueritis fidem, dicetis monti huic : transi hinc illùc; & transibit.* Lorsqu'il monta sur le siege de Néocésarée, il ne trouva dans cette ville que 17 Chrétiens : se voyant près de mourir, il n'y avoit plus qu'un pareil nombre d'Idolâtres. *Je dois à Dieu de grandes actions de graces!* s'écria-t-il plein de joie, *je ne laisse à mon successeur qu'autant d'Infideles que j'ai trouvé de Chrétiens.* Il expira peu

après, en 265. Les Peres parlent de lui comme d'un nouveau Moïse, d'un nouveau Paul. Ruffin & Usuard le nomment Martyr, suivant la coutume des Grecs, qui donnoient ce nom à ceux qui avoient beaucoup souffert pour la cause de l'Evangile. Parmi les ouvrages de cet illustre défenseur de la foi, il y en a plusieurs qui ne sont pas de lui, mais le *Remercîment à Origene*, morceau de la plus sublime éloquence; un *Symbole* ou *Profession de foi sur la Trinité*; l'*Epître Canonique* & la *Paraphrase de l'Ecclésiaste*, que nous avons sous son nom, sont certainement de lui. Tous ces écrits ont été recueillis en un volume in-folio, grec & latin, en 1626, à Paris. Pour les Sermons qui lui ont été attribués, on croit qu'ils sont de S. Proclus, disciple & successeur de S. Jean Chrysostome. S. Grégoire de Nysse a écrit que la *Profession de Foi sur la Trinité* lui fut communiquée par une voie surnaturelle: cependant elle ne comprend rien au-delà ni au-dessus des symboles ordinaires; mais elle est exacte & orthodoxe, avec une grande précision de termes: ce qui dans un tems où les disputes embrouilloient la chose, & où le langage théologique n'étoit pas encore formé, quoique la foi fût constante & uniforme, pouvoit être précieux & pas au dessous d'une instruction surnaturelle.

GRÉGOIRE DE NAZIANZE, (S.) dit *le Théologien*, naquit vers l'an 328 à Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce. Il étoit fils de S. Grégoire, évêque de Nazianze, & de Ste. Nonne: l'un & l'autre également illustres par leur piété. Leur premier soin fut d'élever leur fils dans la vertu & dans les lettres. A Césarée, à Alexandrie, à Athenes, où on l'envoya étudier sous les plus habiles maîtres, il brilla par ses mœurs & par son esprit. C'est dans cette derniere ville qu'il connut le fameux Julien, qui depuis voulut l'approcher de son trône, mais inutilement. Grégoire n'aimoit pas le grand monde, qu'il regardoit comme l'écueil de la vertu. Dès qu'il eut fini ses études, il s'enfonça dans un désert avec Basile, son illustre ami, & n'en sortit que pour aller soulager son pere, qui, accablé sous le poids des années, ne pouvoit plus porter le fardeau de l'épiscopat. Ce respectable vieillard, affoibli par l'âge, avoit signé le *Formulaire de Rimini*; son fils l'engagea à rétracter sa signature, instruisit les fideles, & résista aux hérétiques. Elevé au sacerdoce par son pere, & ensuite sacré évêque de Sazime en Cappadoce par S. Basile, il abandonna ce siege à un autre évêque, pour se retirer de nouveau dans la solitude. Son pere, prêt à descendre dans le tombeau, le pria une seconde fois de venir gouverner son église. Grégoire se rendit à ses instances; il fit toutes les fonctions d'évêque, mais sans en vouloir prendre le titre. Grégoire son pere mourut en 374, à l'âge de près de 90 ans, ayant gouverné son diocese environ 45 ans. On lit dans les ouvrages du fils un détail fort édifiant de ses vertus, sur-tout de son zele & de son humilité. On

voulut forcer le fils d'accepter l'épiſcopat, & il s'alla cacher encore une fois dans ſon déſert. Ses amis l'engagerent à en ſortir, pour gouverner l'égliſe de Conſtantinople, alors en proie aux Ariens. Dès qu'il parut, les hérétiques furent terraſſés & confondus. En vain s'armerent-ils de la calomnie & de l'impoſture; l'empereur Théodoſe le Grand rendit juſtice au ſaint évêque, & ſe déclara pour la foi. Les prélats d'Orient, aſſemblés par ordre de ce prince, lui confirmerent l'évêché de Conſtantinople; mais voyant que ſon élection cauſoit du trouble, il s'en démit, retourna à Nazianze, gouverna encore cette égliſe pendant quelque tems, y fit établir un évêque, & enfin retourna dans ſa retraite, où il mourut en 389, à 62 ans. L'abbé Duguet a fait un beau parallele de S. Baſile & de S. Grégoire de Nazianze: mais ces deux Saints, ſi conformes par l'amitié, l'innocence, la ſolitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiſcopat, les travaux pour l'Egliſe, ne l'ont pas été en tout. S. Baſile avoit plus de capacité pour les affaires, & plus de douceur dans la ſociété. « L'ardente paſſion de » Grégoire de Nazianze pour » la ſolitude (dit l'abbé Ladvocat) le rendoit d'une humeur triſte, chagrine, & un » peu ſatyrique ». — « Mais » avoit-il tort, reprend un auteur judicieux, de préférer le repos de la ſolitude » aux troubles que les Ariens » avoient excités dans toutes » les villes épiſcopales, & aux » orages qu'ils formoient contre » tous les évêques orthodoxes? » Il avoit été en butte à leurs » perſécutions, ils attenterent » plus d'une fois à ſa vie; le » ſaint évêque n'employa contre eux que la douceur & la » patience, jamais il ne voulut » implorer contre eux le bras » ſéculier, & il ordonnoit à » ſes ouailles de leur rendre le » bien pour le mal; il conſentit » à ſortir de la ſolitude toutes » les fois que le bien de l'Egliſe » l'exigea; mais il aima mieux » quitter le ſiege de Conſtantinople que de conteſter avec » ſes collegues. Où trouvera-t-on une vertu plus pure, » plus douce & plus déſintéreſſée »? Il reſte de lui beaucoup d'ouvrages, dont les principaux ſont: I. *LV Sermons.* II. Un grand nombre de *Lettres.* III. Des *Poéſies.* Ces différentes productions ont été recueillies à Paris en 1609 & 1611, 2 vol. in-fol., avec des notes, & la verſion de l'abbé de Billy, très-verſé dans la langue grecque. D. Marand en prépare une autre, dont un volume a paru. On trouve dans *Tollii inſignia Itinerarii Italici*, Utrecht, 1696, in-4°, des *Poéſies* de S. Grégoire de Nazianze, qui n'avoient pas encore été imprimées. On eſt forcé, en liſant les écrits de ce Pere, d'avouer qu'il a remporté le prix de l'éloquence ſur tous les orateurs de ſon ſiecle, pour la pureté de ſes termes, pour la nobleſſe de ſes expreſſions, pour l'élégance du ſtyle, pour la variété des figures, pour la juſteſſe des comparaiſons, pour la force des raiſonnemens, pour l'élévation des penſées: malgré

cette élévation, il eſt naturel, coulant, agréable. Ses périodes ſont pleines, & ſe ſoutiennent juſqu'à la fin. C'eſt l'Iſocrate des Peres Grecs. On peut néanmoins lui reprocher qu'il affecte trop de ſe ſervir des antitheſes, des alluſions, des comparaiſons, & de certains autres ornemens, qui prodigués, rendent le ſtyle précieux & efféminé. Ses *Sermons* ſont mêlés d'un grand nombre de penſées philoſophiques, & ſemés de traits d'hiſtoire & même de mythologie. Il eſt auſſi exact que ſublime dans l'explication des myſteres : qualité qui lui mérita le nom de *Théologien* par excellence. Ses *Poéſies* furent, preſque toutes, le fruit de ſa retraite & de ſa vieilleſſe; mais on ne laiſſe pas d'y trouver le feu & la vigueur d'un jeune poëte. M. Hermant a écrit ſa *Vie*, in-4°, avec exactitude & éloquence.

GRÉGOIRE DE NYSSE, (S.) évêque de cette ville, naquit en Cappadoce vers l'an 331. Frere puîné de S. Baſile le Grand, il étoit digne de lui par ſes talens & ſes vertus. Il s'appliqua de bonne heure aux belles-lettres, & acquit une profonde érudition. Il profeſſa la rhétorique avec beaucoup de diſtinction. S. Grégoire de Nazianze l'engagea à quitter cet emploi, pour entrer dans le clergé; il abandonna dès-lors la littérature profane, ſe donna tout entier à l'étude des ſaintes Ecritures, & ſe fit autant admirer dans l'Egliſe, qu'il l'avoit été dans le ſiecle. Ses ſuccès le firent élever ſur le trône épiſcopal de Nyſſe en 372. Son zele pour la foi lui attira la haine des hérétiques, qui vinrent à bout de le faire exiler en 374 par l'empereur Valens. Du fond de ſa retraite, il ne ceſſa de combattre les errans & d'inſtruire les orthodoxes. Il s'expoſa à toutes ſortes de dangers pour aller conſoler ſon peuple. L'empereur Théodoſe ayant rappellé les exilés à ſon avénement à l'empire, Grégoire retourna à Nyſſe en 378. L'année ſuivante il aſſiſta au grand concile d'Antioche, qui le chargea de viſiter les Egliſes d'Arabie & de Paleſtine, déchirées par le ſchiſme & infectées de l'arianiſme. Grégoire travailla en vain à procurer la paix & la vérité. Il ne brilla pas moins en 381 au grand concile de Conſtantinople, qu'à celui d'Antioche. Il y prononça l'*Oraiſon funebre de S. Melece*, évêque de cette derniere ville. Les Peres du concile lui donnerent les plus grands éloges, & le chargerent des commiſſions les plus importantes. Cet illuſtre Saint mourut en 396, dans un âge fort avancé, avec le ſurnom de *Pere des Peres*. Ses Ouvrages ont été publiés en latin & en grec en 1615, à Paris, en 2 vol. in-fol., par le P. Fronton du Duc. Il y ajouta un troiſieme vol. in-fol., en 1618, par forme d'Appendice. Claude Morel y fit quelques additions en 1638. Cette derniere édition en 3 vol. n'eſt pas correcte, & l'on préfere celle de 1615. Les principaux ſont : I. Des *Oraiſons funebres*. II. Des *Sermons*. III. Des *Panégyriques de Saints*. IV. Des *Commentaires ſur l'Ecriture*. V. Des *Traités dogmatiques*. S. Grégoire de Nyſſe peut être comparé aux

plus célebres orateurs de l'antiquité pour la pureté, l'aisance, la force, la fécondité & la magnificence de son style, sur-tout dans ses ouvrages polémiques. Il y montre une pénétration d'esprit singuliere & une sagacité merveilleuse à démasquer l'erreur. C'est celui de tous les Peres qui a le mieux réfuté Eunomius. On lui reproche cependant d'avoir trop donné à l'allégorie, & d'avoir quelquefois expliqué dans un sens figuré des textes de l'Ecriture, qu'il auroit été plus naturel de prendre à la lettre (*voy.* S. GRÉGOIRE le Grand). Dans son *Discours sur la Mort*, il paroît admettre cette purgation générale qu'on attribue aux Origénistes; ce qui l'a fait accuser d'avoir partagé leurs erreurs. Plusieurs auteurs l'ont lavé de cette calomnie : ils prouvent que ce qu'on trouve dans ses écrits de trop favorable à l'Origénisme, y a été ajouté par les hérétiques. « C'est » une injustice (dit un auteur » célebre après avoir rapporté » ces différentes critiques) de » reprocher aux Peres de l'E- » glise des défauts qui leur » étoient communs, avec tous » les écrivains de leur tems, » & que l'on regardoit alors » comme des perfections, c'en » est une autre d'exiger d'eux, » des raisonnemens toujours » clairs, lorsqu'ils traitent des » mysteres très-profonds & » nécessairement obscurs; c'en » est une enfin de les blâmer, » d'avoir plutôt cherché à inspirer la vertu à leurs auditeurs, qu'à augmenter leurs » connoissances. S. Grégoire » n'est tombé dans aucune des » erreurs, que l'on a censurées » dans Origene; ses opinions » qui paroissent singulieres, » sont dans le fond très-sages; » ce sont plutôt des doutes » que des dogmes; & si les » critiques protestans avoient » imité sa modération, tout le » monde leur en sauroit gré ».

GRÉGOIRE DE TOURS, (S.) évêque de cette ville, d'une famille illustre d'Auvergne, naquit vers l'an 544. Gallus, évêque de Clermont, son oncle, le fit élever dans les sciences & dans la vertu. Devenu évêque de Tours en 573, il assista à plusieurs conciles, montra beaucoup de fermeté en diverses occasions, sur-tout contre Chilpéric & Frédegonde, qu'il reprit souvent de leurs désordres. Sur la fin de ses jours il se rendit à Rome, y fut reçu comme il le méritoit par le pape Grégoire, & mourut en 595, à 51 ans. On a de lui : I. Une *Histoire Ecclésiastique & profane*, depuis l'établissement du Christianisme dans les Gaules, par Photin, évêque de Lyon, jusqu'en 595. Grégoire de Tours est le pere de l'Histoire de France; mais il n'est pas le modele des historiens. Simple, crédule, il n'a mis du choix ni dans les faits, ni dans le style. Le sien est aussi rude & aussi grossier que le siecle où il vivoit. Il ne se fait pas un scrupule de mettre un cas pour un autre. Il ne marque ni les dates du jour, ni celles de l'année où sont arrivés les événemens. Mais malgré ces défauts, il faut le lire, parce que nous ne savons guere sur nos premiers rois que ce que cet historien nous en a ap-

pris. La meilleure édition de ſon ouvrage eſt celle de Dom Ruinart ; en 1699, à Paris, in-fol. Dom Bouquet l'a inſérée dans ſa grande Collection des Hiſtoriens de France, après l'avoir revue ſur des manuſcrits inconnus à ſon confrere. L'abbé de Marolles en a donné une verſion, 1638, 2 vol. in-8°, qui eſt, comme toutes les autres ſorties de la même main, rampante, infidelle, &c. II. *Huit Livres ſur la gloire des Martyrs & Confeſſeurs, & les miracles des SS. Julien & Martin.* Ils ſont remplis de tant de prodiges ſi extraordinaires, qu'il eſt difficile qu'on ait ajouté foi à tous, même dans ſon ſiecle, quelque goût qu'on eût pour le merveilleux. On peut conſulter ſur cet hiſtorien le tome 3e. de l'*Hiſtoire Littéraire de la France*, par Dom Rivet : on y trouvera une notice exacte de tous les ouvrages de Grégoire de Tours, & un détail circonſtancié de toutes les éditions, tant générales que particulieres qu'on en a faites, avec le jugement qu'on doit en porter.

GRÉGOIRE d'*Arimini* ou de *Rimini*, général des Auguſtins en 1357, ſurnommé le *Docteur authentique*, eſt auteur d'un *Commentaire ſur le Maître des Sentences*, Valence, 1500, in-fol. ; d'un *Traité de l'Uſure*, & d'autres ouvrages peu eſtimés, Rimini, 1522, in-fol. Il combattit quelques théologiens ineptes qui ſoutenoient que » Dieu peut faire que deux pro» poſitions contradictoires ſur » un même ſujet, ſoient vraies » en même tems ». On l'a quelquefois ſurnommé *Tortor puerorum*, à cauſe de l'opinion qu'il ſoutenoit touchant les enfans morts ſans baptême.

GRÉGOIRE DE S. VINCENT, né à Bruges en 1584, ſe fit Jéſuite à Rome, à l'âge de 20 ans. Diſciple de Clavius pour les mathématiques, il les profeſſa avec réputation à Louvain, & fut appellé à Prague par l'empereur Ferdinand II, où il répondit parfaitement à l'idée qu'on avoit conçue de ſa capacité. Philippe IV, roi d'Eſpagne, le voulut avoir pour enſeigner cette ſcience au jeune prince Jean d'Autriche ſon fils. Le Pere Grégoire de S. Vincent n'étoit pas moins recommandable par ſon zele que par ſa ſcience. Il ſuivit l'armée de Flandre pendant une campagne, & y reçut pluſieurs bleſſures en confeſſant les ſoldats bleſſés ou mourans. Il mourut d'apoplexie à Gand en 1667, à 83 ans. On a de lui en latin trois ſavans ouvrages de mathématiques : I. *Opus Geometricum quadraturæ circuli, & ſectionum coni, decem Libris comprehenſum*, Anvers, 1647, en 2 vol. in-fol. Quoiqu'il ne démontre pas dans cet ouvrage la *Quadrature du Cercle*, ſon livre contient un grand nombre de vérités & de découvertes importantes. Le P. Léotaud, Jéſuite, a publié une critique de cet ouvrage, Lyon, 1654, in-4°. II. *Theoremata Mathematica*, Louvain, 1624, in-4°. III. *Opus Geometricum poſthumum*, Gand, 1668, in-fol. Le P. Grégoire a enrichi la géométrie d'un nombre inconcevable de vérités inconnues, de vues profondes, de recherches étendues. Leibnitz l'éleve au-deſſus de Galilée & de Cavalieri du coté

de l'invention. Auteur vaſte, pénétrant, original, il a réſolu la plupart des problêmes qui avoient arrêté les anciens géometres, & ceux qu'il n'a pu réſoudre, il en a porté la ſolution au point, où les calculs modernes les laiſſent encore aujourd'hui. Le fameux P. Caſtel diſoit qu'en poſſédant bien les ouvrages de Grégoire de S. Vincent, on ſavoit tout Newton, & que le géometre Anglois s'étoit enrichi des dépouilles du géometre Flamand.

GRÉGOIRE, (Pierre) Toulouſain, célebre profeſſeur en droit, mourut en 1597 à Pont-à-Mouſſon. On a de lui : I. *Syntagma Juris univerſi*, in-fol. II. *De Republica*, in-8°, & d'autres ouvrages, pleins d'érudition; il s'eſt rendu ſur-tout célebre par ſa *Réponſe au conſeil donné par Charles du Moulin, ſur la diſſuaſion de la réception du concile de Trente en France*, Lyon, 1584, in-16. On la trouve dans les Bibliotheques de du Verdier, de Denis-Simon, de Lenglet, de le Long, &c., & dans le 5e. vol. des Œuvres de du Moulin, par-tout ſous le nom de *Grégoire*, & pas Gringoire, comme dit de Bure.

GREGORAS, *voyez* NICEPHORE Gregoras.

GREGORY, (Jean) écrivain Anglois, mort en 1646, étoit habile dans les langues & dans la théologie. On a de lui : I. Des *Notes ſur le Droit Civil & Canonique*. II. Des *Remarques* en anglois *ſur quelques paſſages de l'Ecriture-Sainte*, Oxford, 1646, in-4°, & en latin, Londres, 1660, in-4°. Ces ouvrages ſont très-médiocres.

GREGORY, (Jacques) né à Aberdeen en Ecoſſe, en 1638, donna à l'âge de 24 ans ſon *Optica promota ;* ouvrage célebre, où l'on trouve la théorie du téleſcope de réflexion, qu'on a eu par conſéquent tort d'attribuer à Newton, qui à cette époque n'avoit que 20 ans, & n'avoit encore rien publié : on l'attribueroit avec plus de raiſon au P. des Chales, qui alors en avoit 41, & qui donne la deſcription de ce téleſcope dans ſa *Dioptrique*, l. 3, prop. 54. Grégory ſe rendit enſuite à l'univerſité de Padoue, qui jouiſſoit alors d'une grande réputation ; il y fixa ſa réſidence pendant quelques années, & publia en 1667 : *Vera circuli & hyperboles quadratura*. Dans ce traité il fit part aux ſavans d'une nouvelle découverte, à ſavoir, l'invention d'une ſérie convergente à l'infini pour les aires du cercle & de l'hyperbole. Dans la ſeconde édition qu'il fit paroître de cet ouvrage en 1668, il y ajouta un nouveau traité ſous le titre de *Geometriæ pars univerſalis inſerviens quantitatum curvarum tranſmutationi & menſuræ*. Dans cet ouvrage, il donna pour la premiere fois, une méthode pour la tranſmutation des courbes. En conſéquence de ces ouvrages, il fut honoré de la correſpondance des mathématiciens les plus célebres, de Newton, Huygens, Halley & Wallis. L'année ſuivante, il donna à Londres un autre ouvrage, intitulé : *Exercitationes Geometricæ*, qui ſervit à augmenter la réputation qu'il s'étoit ſi juſtement acquiſe. Vers ce tems, il fut élu profeſſeur des mathématiques dans l'univerſité

l'université de S. André, mais au bout de 6 ans, il fut invité à remplir la même chaire dans l'université d'Edimbourg. Il n'avoit occupé cette place que pendant quelques mois, quand au mois d'octobre 1675, étant employé à montrer à ses disciples, au travers d'un téleſcope, les ſatellites de Jupiter, il fut frappé ſubitement d'un aveuglement entier, & mourut quelques jours après, à l'âge de 37 ans.

GREGORY, (David) neveu du précédent, fut élu en 1683 profeſſeur de mathématiques dans l'université d'Edimbourg, à l'âge de 23 ans, & publia la même année: *Exercitatio Geometrica de dimenſione figurarum; ſive ſpecimen methodi generalis quaſvis figuras dimetiendi.* Devenu profeſſeur d'aſtronomie dans l'université d'Oxford, il publia en 1693, dans les *Tranſactions philoſophiques*, la réſolution du problème de Florence: *De Teſtudine veliformi quadribili*, & il continua de communiquer au public, de tems en tems, pluſieurs eſſais mathématiques, dont le plus important eſt *Catoptricæ & dioptricæ ſphericæ elementa*, qui ont ſervi à perfectionner le téleſcope inventé par ſon pere; que Dolland, Ramsden & le P. Kéri ont porté encore à une plus grande perfection. En 1702, il fit paroître *Aſtronomiæ, Phyſicæ & Geometricæ elementa*, & s'engagea quelque tems après, à donner en ſociété avec ſon collegue Halley, les *Coniques* d'Apollonius: mais avant de faire de grands progrès dans cet ouvrage, il mourut dans la 49e. année de ſon âge, à Maidenhead, l'an 1710.

GREGORY, (Jean) petit-fils de Jacques Grégory, mourut à Edimbourg en 1773, après s'être diſtingué dans la médecine. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Edimbourg en 1788, 4 vol. in-8°.

GRENADE, (Louis de) né l'an 1504 en Eſpagne, dans la ville de ce nom, prit l'habit de S. Dominique, & l'illuſtra par ſes vertus & ſes écrits. Les rois de Portugal & de Caſtille le conſidéroient beaucoup. La reine Catherine, ſœur de Charles-Quint, voulut le placer ſur le ſiege de Brague; mais il le refuſa, & y fit nommer à ſa place le pieux Dom Barthélemi des Martyrs. Ce ſaint religieux mourut en 1588. Les principaux fruits de ſa plume, ſont: I. Le *Guide des Pécheurs*, un vol. II. Le *Mémorial de la Vie Chrétienne*, 3 vol. III. Un *Catéchiſme*, 4 vol. 1709. IV. Un *Traité de l'Oraiſon*, 2 vol. Ces écrits ſont en eſpagnol. V. Des *Sermons* latins, en 6 vol. in-8°, Anvers, 1604. VI. *Vie de Jean d'Avila*, &c. Girard a traduit en françois la plus grande partie des ouvrages de Grénade. Cette Verſion, en 2 vol. in-fol., & en 10 in-8°, eſt enrichie de la Vie de l'auteur, le modele des religieux. Les hiſtoriens & les bibliographes eccléſiaſtiques, le peignent comme un excellent auteur aſcétique. Ses écrits ont été célébrés par S. Charles Borromée, qui y puiſoit les inſtructions qu'il faiſoit à ſon peuple, & par S. François de Sales, qui ne ſe laſſoit point de les étudier & d'en conſeiller la lecture. Ils ſeroient une des meilleures nourritures qu'on pût fournir aux ames pieuſes, ſi on

en retranchoit quelques légendes apocryphes. Le pape Grégoire XIII, sous le pontificat duquel Grenade les composa, témoigna plusieurs fois « que » cet écrivain faisoit plus de » bien à l'Eglise que s'il eût » rendu la vie aux morts & la » vue aux aveugles ». Effectivement, les écrits d'un homme de génie, qui unit le talent au zele, & la force du discours à l'onction, produit des fruits plus étendus & plus précieux, que toutes les guérisons corporelles : aussi le Sauveur du monde n'a-t-il fait servir celles-ci qu'à l'efficace de sa prédication.

GRENAN, (Benigne) poëte latin de Noyers en Bourgogne, professeur de rhétorique au college d'Harcourt, mort à Paris en 1723, à 42 ans, a laissé des *Harangues* & des *Poésies*. On remarque dans les unes & dans les autres un style pur & élégant, des pensées nobles & délicates, & une imagination vive & sage. Ses *Vers* sont en partie dans le *Selecta Carmina quorumdam in Universitate Parisiensi Professorum ;* & ses *Discours*, en un recueil de harangues, dans le goût du précédent. On a encore de lui une *Paraphrase* en vers latins des *Lamentations de Jérémie*. — Pierre GRENAN, frere aîné de Benigne, mort en 1722, à 62 ans, provincial de la Doctrine Chrétienne, est connu par une Satyre de 22 pages, sous le titre d'*Apoplexie de l'equivoque*. C'est une continuation de celle de Despréaux sur le même sujet. Celle-ci n'étoit pas assez bonne pour demander une suite.

GRESHAM, (Thomas) né à Londres en 1519, d'une famille noble de Nortfolk, exerça le négoce à l'exemple de plusieurs gentilshommes de son pays. Il fit un usage magnifique des richesses, que son industrie lui avoit procurées. Il fit bâtir à ses dépens la *Bourse* de Londres en 1566. Le feu la consuma cent ans après, & on l'a rebâtie depuis, mais aux dépens des deniers publics. On lui doit aussi la fondation d'un College qui porte son nom. La moitié des professeurs est nommée par le lord-maire & par les aldermans de Londres, & l'autre moitié par les marchands de soie.

GRESSET, (Jean-Baptiste-Louis) écuyer, chevalier de S. Michel, historiographe de l'ordre de S. Lazare, l'un des Quarante de l'académie françoise, mourut à Amiens, sa patrie, le 16 juin 1777, à 68 ans, sans laisser d'enfans de son mariage avec une demoiselle de cette ville. Les agrémens de son commerce, la solidité de ses principes, l'honnêteté de ses mœurs, le firent chérir & estimer de tous ses concitoyens, & lui avoient mérité les graces de la cour. Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse en 1775, & Monsieur le nomma historiographe de l'ordre de S. Lazare. Le maire d'Amiens & le corps municipal assisterent à ses obsèques. On fit ce distique sur la mort de cet homme illustre :

Hunc lepidique Sales lugent,
Venereque pudicæ ;
Sed prohibent mores ingeniumque mori.

Il avoit été Jésuite, & il fut obligé de sortir de cet ordre

célebre, à cauſe de l'éclat que fit dans le monde ſon premier poëme. Nous parlons de *Ververt*, ouvrage plein de ſel, de facilité & de graces, & dont le mérite parut d'autant plus grand, que le ſujet offroit moins de reſſources. L'auteur avoit fait un nouveau chant, intitulé l'*Ouvroir*, où l'on trouvoit, dit-on, des traces du même talent; mais il le brûla dans ſa derniere maladie : malgré que les choſes en elles-mêmes ne ſe prêtaſſent à aucune mauvaiſe conſéquence, il craignoit que la frivolité ou la corruption du ſiecle, n'abuſaſſent d'un badinage ingénieux, innocent & honnête, pour déroger aux honneurs & au reſpect dus à la vertu. *Ververt* fut ſuivi de la *Chartreuſe*. Cette épître annonce un caractere original, une philoſophie aimable, une harmonie douce & une fécondité d'expreſſions, qui dégénere quelquefois en luxe. L'*Epître au P. Bougeant*, les *Ombres* qui lui ſont fort inférieures, roulent ſur le même fonds d'idées, trop ſouvent répétées en phraſes longues & traînantes. *L'Epître à ſa Sœur ſur ſa convaleſcence*, vaut beaucoup mieux. Son *Lutrin vivant*, ſujet un peu groteſque, eſt traité avec toute la gaieté d'une imagination facile & quelquefois un peu folâtre. L'auteur voulut s'élever de la poéſie légere à la tragédie, mais ſon *Edouard III*, joué en 1740, n'a plus paru ſur le théâtre. L'intrigue en eſt froide, & le ſtyle plus froid encore. A quelques vers près, ſa diction eſt pénible, ampoulée & incorrecte. *Sidnei*, repréſenté en 1745, n'offre qu'une intrigue petite & un roman aſſez commun. *Le Méchant* fut joué avec un grand ſuccès en 1747. Greſſet abandonna de bonne heure ce genre d'écrire, & rompit abſolument avec tout ce qui avoit rapport au théâtre; on peut voir les raiſons chrétiennes & vraiment philoſophiques qu'il donne lui même de cette réſolution, dans une lettre inſérée à la fin du 2e. tom. des *Lettres ſur les Spectacles*, par M. Deſprez de Boiſſy. Nous avons encore de Greſſet, des *Odes*, dont quelques-unes offrent de belles images; une *Traduction* en vers *des Eglogues de Virgile*, & un *Diſcours ſur l'Harmonie*, en proſe, où l'on deſireroit moins d'emphaſe & plus de choſes. Ses *Œuvres*, pluſieurs fois réimprimées, ſont en 2 vol. in-12. On a trouvé parmi ſes papiers 2 petits poëmes, intitulés le *Gazetin* & le *Parrain magnifique*.

GRETSER, (Jacques) Jéſuite de Marckdorf en Suabe, profeſſa long-tems avec diſtinction dans l'univerſité d'Ingolſtadt, & mourut dans cette ville en 1625, à 64 ans. Egalement verſé dans les langues anciennes & modernes, dans l'hiſtoire & dans la théologie, il a beaucoup compilé ſur l'antiquité eccléſiaſtique & profane. Il ſeroit au rang des ſavans du premier ordre, ſi le flambeau de la critique eût toujours éclairé ſes recherches, & s'il en eût écarté tant de pieces & d'hiſtoires fabuleuſes. Ce qu'on doit le plus eſtimer dans ſes écrits, eſt la variété prodigieuſe des matériaux qu'il a amaſſés pour ceux qui voudront travailler après lui ſur les ſujets qu'il a

traités. Gretſer étoit non-ſeulement recommandable comme érudit, mais encore comme controverſiſte. Il écrivoit avec beaucoup de facilité, mais avec trop de véhémence. Les ouvrages qu'il a compoſés, ou traduits, forment un Recueil de 17 vol. in-fol., imprimés à Ratisbonne en 1734 & années ſuivantes. Pluſieurs ſont contre les hérétiques, d'autres pour les Jéſuites, & quelques-uns ſur des matieres d'érudition. Le plus connu eſt un traité ſavant, mais diffus : *De Cruce*, 3 tom. in-4°, & un vol. in-fol. Il y a victorieuſement réfuté les calomnies des hérétiques contre les Annales de Baronius, au rapport de Sponde, qui l'appelle un athlete très-exercé dans ces ſortes de combats. Lenglet du Freſnoy dit que tout ce que Gretſer a fait ou publié, ſoit hiſtorique, ſoit dogmatique, eſt fort eſtimé. Les ouvrages de Gretſer ſont du nombre de ceux que le parlement de Paris a fait brûler. *Voy.* JOUVENCY, SANTAREL.

GREVENBROECK, peintre Flamand, excelloit dans les *Marines*. Il ſe ſignala ſur-tout dans l'art de faire des figures en petit, en obſervant exactement la perſpective & la gradation des différens plans, les jours & les ombres ; en un mot, la vérité des objets. Il vivoit dans le 17e. ſiecle.

GREVIL, (Foulques) né dans le comté de Warwick en 1554, étoit chevalier du bain & baron du royaume. Il ajouta à ces titres celui d'écrivain. Poli en proſe & en vers, il contribua à la renaiſſance du bon goût en Angleterre. Ses deux tragédies : *Alaham* & *Muſtapha*, faites ſur le modele des anciens, en ſont une preuve. Son *Hiſtoire du regne de Jacques I* eſt peu exacte, & comme on devoit s'y attendre, fort louangeuſe, puiſque ce prince l'avoit fait chancelier de l'échiquier, membre du conſeil-privé, & lui avoit donné le château de Warwick. On a encore de lui : I. *Vie de Philippe Sidney*, 1652, in-8°. II. *Œuvres poſthumes*, 1670, in-8° ; ce ſont des poéſies. Un de ſes domeſtiques l'aſſaſſina en 1628, & ſe tua lui-même tout de ſuite.

GREVIN, (Jacques) poëte françois & latin, né à Clermont en Beauvoiſis, l'an 1538, a mis au jour une Tragédie, deux Comédies & une Paſtorale, imprimées en 1561, in-8°, par Robert Etienne, ſous le titre de *Théâtre de Jacques Grevin*. Quelques autres de ſes poéſies ont paru dans ſon *Olympe*, imprimé par le même Robert Etienne, en 1561, in-8°. Marguerite de France, ducheſſe de Savoie, qui l'avoit mené en Piémont avec elle, le fit ſon médecin & ſon conſeiller. Il mourut à Turin en 1570, n'ayant pas encore 32 ans. Il étoit calviniſte, & il ſe joignit à la Roche-Chandieu & à Florent Chrétien, pour travailler à la piece intitulée : *Le Temple ;* ſatyre contre Ronſard, qui avoit, dans ſon Diſcours ſur les miſeres du tems, parlé défavorablement de la nouvelle ſecte. Grevin ſe mêloit auſſi de médecine ; & un de ſes ouvrages contre l'Antimoine, publié en 1566, in-4°, fit proſcrire ce remede par la faculté. Cette défenſe fut confirmée par un

arrêt du parlement. Paulmier, médecin de Paris, convaincu d'en avoir fait usage, fut chassé en 1609 de son corps. On a encore de lui un *Traité des Venins*, Anvers, 1567, in-4°, qu'on a traduit en latin; & une *Description du Beauvoisis*, Paris, 1558, in-8°. M. de Thou parle très-avantageusement de ses talens & de son caractere; mais on sait que cet historien ne ménage pas assez l'éloge, quand il s'agit des calvinistes.

GREW, (Néhémie) médecin de Londres, mort subitement en 1711, est connu par plusieurs écrits: I. *Anatomie des Plantes*, en anglois, Londres, 1682, in-fol., traduite en françois, Paris, 1765, in-12. II. *Description du Cabinet de la Société Royale de Londres*, en anglois, Londres, 1681, in-fol., fig. III. *Cosmologie sacrée*, Londres, 1701, in-fol. Il fait en celui-ci de très-bonnes réflexions sur la Providence, sur le gouvernement divin du monde matériel, animal & raisonnable, & sur l'excellence de l'Ecriture-Sainte. En qualité de médecin, il exerça son art avec autant d'intelligence que de bonheur.

GRIBEAUVAL, (Jean-Baptiste-Vaquette de) lieutenant-général des armées de France, premier inspecteur du corps-royal de l'artillerie, né à Amiens le 15 septembre 1715, entra comme volontaire, en 1732, au régiment royal d'artillerie, & en 1735, fut fait officier pointeur; son goût pour l'étude & l'application, le fit attacher particuliérement à la partie des mines, & en 1752, il fut nommé capitaine des mineurs. M. d'Argenson, ministre de la guerre, le choisit pour aller prendre des renseignemens sur l'artillerie Prussienne, où le système des pieces légeres, attachées aux régimens d'infanterie, venoit d'être introduit. M. de Gribeauval remplit cette commission de la maniere la plus utile, & rapporta en France des mémoires intéressans, non-seulement sur l'objet qui avoit déterminé sa mission, mais aussi sur l'état des frontieres & fortifications qu'il avoit visitées. Depuis l'année 1757 jusqu'en 1762, il servit dans l'armée Autrichienne en qualité de général de bataille, & commandant l'artillerie, le génie & les mineurs. Ce fut lui qui conduisit les opérations du siege de Glatz, & qui prolongea la défense de Schweidnitz, attaquée par le roi de Prusse en personne; le feld-maréchal comte de Guasco, commandant dans la place, l'ayant laissé maître de toutes les opérations relatives à la défense. Après 63 jours de tranchée ouverte, il fut fait prisonnier de guerre avec la garnison. A la paix, le duc de Choiseul le rappella en France, où il vint prendre le grade de maréchal de-camp. Peu de mois après, il fut fait inspecteur-général de l'artillerie, & commandant en chef du corps des mineurs. Il n'y a pas une branche relative à l'artillerie, tant de siege que de campagne, que M. de Gribeauval n'ait recréée ou réformée, & à laquelle son nom ne puisse être appliqué. La France perdit cet habile officier le 9 mai 1789.

GRIBNER, (Michel-Henri) naquit à Leipsig en 1582, fut

fait professeur en droit à Wittemberg, d'où il passa à Dresde & enfin à Leipsig, où il avoit été appellé pour succéder au célebre Mencke, son beau-pere. Il mourut en 1734. C'étoit un homme de bien, un savant charitable & laborieux, qui rendit de grands services à l'université. Outre plusieurs *Dissertations académiques*, on a de lui des *Ouvrages de Jurisprudence* en latin.

GRIENPERGER, (Christophe) Jésuite, natif du Tirol, professa avec réputation les mathématiques à Rome, à Gratz, & en différens colleges du cercle d'Autriche. Il mourut en 1636, âgé de 74 ans, après avoir publié *Elementa Euclidis contracta*, Gratz, 1636, & quelques autres ouvrages.

GRIFFET, (Henri) Jésuite, prédicateur du roi de France, né à Moulins en Bourbonnois, l'an 1698, mourut en 1771 à Bruxelles, où il s'étoit retiré, après la destruction de la société en France. Une mémoire heureuse, un esprit facile, joints à beaucoup d'amour pour le travail, lui donnerent les moyens de se livrer avec succès à plusieurs genres de littérature. Nous avons de lui: I. Une nouvelle édition de l'*Histoire de France* du P. Daniel, Paris, 1756, 17 vol. in-4°.; avec des *Dissertations* savantes & curieuses. Les tom. 13, 14 & 15 contiennent une *Histoire du regne de Louis XIII*, qui appartient entiérement à l'éditeur, & qui est écrite avec autant de sagesse que d'exactitude. II. *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'Histoire*, Liege, 1769, in-12; livre sensé, judicieux, solide sur les moyens de connoître la vérité, quand on écrit ou qu'on étudie l'histoire. III. Des *Sermons*, Liege, 1767, 4 vol. in-12. Ils offrent un plan bien présenté, des preuves solides, de la clarté & du naturel; mais l'éloquence du P. Griffet manque un peu de chaleur & de coloris, & il y a du vide dans certains discours. IV. Divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue son *Année chrétienne*, en 18 vol. in-12. V. Des *Poésies latines*, in-8°. On eût dû en faire un triage, car quelques-unes ne méritoient guere l'impression. On estime les *Hymnes* du Bréviaire de Bourges qu'il a composées. VI. Une bonne édition des *Mémoires du P. d'Avrigny, pour l'histoire profane*, 1757, 5 vol. in-12, avec des augmentations & des corrections utiles. VII. *Insuffisance de la Religion naturelle*, Liege, 2 vol. in-12. Sous ce titre, il a donné tout ce qu'il avoit dans son porte-feuille sur les matieres de Religion, & même sur celles qui n'y ont aucun rapport. VIII. Une édition des *Délices des Pays-Bas*, avec des augmentations, dont quelques-unes ne sont pas exemptes de partialité, Liege, 1769, 5 vol. in-12.

GRIFFIER, (Jean) peintre, connu sous le nom du Gentilhomme d'Utrecht, naquit à Amsterdam en 1658, & mourut à Londres. Il s'attacha particuliérement à représenter les plus belles Vues de la Tamise, & y réussit. Il excelloit dans le paysage. Robert Griffier, son fils, soutint avec honneur la gloire de son pere.

GRIFFITH, (Michel) connu auſſi ſous les noms d'*Alford* & de Jean *Flood*, naquit à Londres en 1587, étudia la philoſophie à Séville, entra dans la ſociété des Jéſuites aux Pays-Bas, de là paſſa ſucceſſivement à Naples & à Rome, retourna vers 1625 en Angleterre, où il exerça les fonctions de miſſionnaire pendant 33 ans, & mourut à St.-Omer en 1652. Nous avons de lui : I. *Annales Eccleſiæ Britannicæ*, &c., Liege, 1663, 4 vol. in-fol. L'auteur a ſuivi la méthode de Baronius; ces Annales ſont le fruit de bien des recherches : elles ont beaucoup ſervi au P. Serein Creſſy, Bénédictin Anglois, pour ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique. II. *Britannia illuſtrata*, Anvers, 1641, in-4°., enrichie de diſſertations ſur la pâque des Bretons, le mariage des Clercs, &c.

GRIGNAN, *voy.* SÉVIGNÉ.

GRIMALDI, (François-Marie), né à Bologne en 1518 d'une famille illuſtre, entra chez les Jéſuites à l'âge de 15 ans, & s'acquit en peu de tems une grande réputation. Il ſe diſtingua ſur-tout dans la phyſique & l'aſtronomie. Son traité *De lumine & coloribus iridis*, a ſervi beaucoup à ceux qui ont écrit après lui ſur cette matiere (*voyez* DOMINIS). Newton en a pris pluſieurs principes fondamentaux de ſon optique. Le P. Grimaldi avoit cru reconnoître une différente réfrangibilité dans les rayons, Newton n'a pas héſité d'adopter cette idée, qui aujourd'hui eſt combattue par des phyſiciens du premier nom, & par des expériences qui paroiſſent déciſives. Il eſt auſſi le premier qui ait obſervé la *diffraction* de la lumiere, c'eſt-à-dire que la lumiere ne pouvoit pas paſſer près d'un corps, ſans s'en approcher & ſe détourner de ſon chemin. Il travailla long-tems avec Riccioli, augmenta de concert avec lui de 305 étoiles le catalogue de Kepler, & mourut en 1562, âgé de 45 ans. Quelques-uns lui attribuent la dénomination des taches de la lune, mais elle eſt de Riccioli, & c'eſt pourquoi on y trouve le nom de *Grimaldus* entre ceux des philoſophes illuſtres, & non pas celui de Riccioli, qui ne pouvoit pas décemment l'y placer lui-même.

GRIMALDI, (Dominique) archevêque & vice-légat d'Avignon, abbé de Montmajor-lez-Arles, &c., étoit fils de Jean-Baptiſte, ſeigneur de Montaldeo, & chevalier de la Toiſon-d'or. Il fut nommé par le pape Pie V, commiſſaire-général des galeres de l'Egliſe, & ſe trouva à la bataille de Lépante l'an 1571. Depuis, il fut évêque de Savonne l'an 1581, ſous Grégoire XIII, qui le transféra trois ans après à l'évêché de Cavaillon, dans le Comtat-Venaiſſin, & peu après le nomma à l'archevêché, & à la vice-légation d'Avignon. On y avoit beſoin d'un homme de tête & d'expérience, pendant la fureur des guerres civiles. Dominique Grimaldi y agit avec autant de prudence que de zele contre les hérétiques, & mourut l'an 1592. Il a laiſſé un volume de lettres qui n'ont pas été publiées.

GRIMALDI, (Jerôme) noble Génois, cardinal du titre de la Sainte-Trinité *in. mont.*

Pincio, archevêque d'Aix en Provence & évêque d'Albano, étoit fils de Jean-Jacques Grimaldi, baron de Saint-Félix au royaume de Naples. Il fut vice-légat du Patrimoine, gouverneur de Rome, nonce en Allemagne l'an 1632, nonce en France l'an 1641, & créé cardinal par Urbain VIII l'an 1642. Par le décès du cardinal Fachinetti, il étoit devenu doyen du sacré college; mais l'attachement qu'il avoit pour son église, l'empêcha d'aller à Rome jouir des honneurs attachés à cette dignité. Il mourut dans son palais archiépiscopal le 4 novembre 1685, âgé de 90 ans, extraordinairement regretté, particuliérement des pauvres, à cause de sa charité.

GRIMALDI, (Jean-François) surnommé *le Bolognese*, parce qu'il étoit de Bologne, naquit en 1606. Elevé & parent des Carrache, il s'acquit une réputation aussi étendue que la leur. Les papes Innocent X, Alexandre VII & Clément IX l'honorerent de leur protection & de leur familiarité. Le cardinal Mazarin l'ayant fait venir en France, employa son pinceau à embellir le Louvre & son palais. De retour à Rome, il fut élu prince de l'académie de S. Luc. Ses manieres nobles & son cœur bienfaisant lui avoient fait autant d'amis, que ses talens lui avoient procuré d'admirateurs. Touché de l'état d'indigence d'un gentilhomme Sicilien, logé près de lui, il alla jeter plusieurs fois de l'argent dans sa chambre, sans se laisser appercevoir. Le gentilhomme ayant surpris son bienfaiteur, tomba à ses pieds, pénétré d'admiration & de reconnoissance. Le Bolognese le prit alors dans sa maison, & en fit son meilleur ami. Cet homme célebre excelloit dans le payſage : le feuiller en est admirable, ses sites sont très-heureusement choisis; son pinceau est moëlleux, son coloris agréable. Ses Dessins, ainsi que ses Gravures, sont très-goûtés des artistes. Il mourut à Rome en 1680.

GRIMAREST, (Jean-Léonor le Gallois de) maître de langues à Paris, a donné au public : I. *Campagnes de Charles XII, roi de Suede*, Paris, 1705, 4 vol. in-12; pitoyable ouvrage, mais qui renferme plus de vérités que l'histoire de ce prince donnée par Voltaire. II. *Mémoires historiques de la révolte des fanatiques* (des Cévennes), 1708, in-8°. III. *Vie de Moliere*, à la tête des anciennes éditions de ce poëte comique. IV. *Traité du Récitatif*, 1707, in-12. V. *Eclaircissemens sur la Langue Françoise*, 1712.

GRIMAUDET, (François) avocat à Anvers, sa patrie, puis conseiller au présidial de cette ville, mourut en 1580, à 60 ans. Ses *Œuvres*, imprimées à Amiens, 1669, in-fol., sont citées & consultées par les jurisconsultes.

GRIMBERGHEN, *voyez* ALBERT (Joseph de Luynes.

GRIMOALD, fils de Pepin de Landen ou le Vieux, eut après lui la place de maire-du-palais d'Austrasie en 639; mais ayant voulu mettre son fils sur le trône en 656, le roi Clovis II le fit mourir, ou le condamna, suivant d'autres historiens, à une prison perpétuelle.

— Il ne faut pas le confondre avec GRIMOALD, fils de Pepin le Gros ou de Hériſtal, & maire-du-palais du roi Dagobert II; il fut aſſaſſiné en 714. — Ni avec GRIMOALD, duc de Bénévent, & roi des Lombards vers 663. Godebert & Pertharite, fils d'Aribert, dernier roi de Lombardie, ſe diſputoient la couronne; Grimoald profita de leurs diviſions pour la leur enlever. Il ſe ſoutint ſur le trône par ſon eſprit, ſa ſageſſe & ſon courage. Il mourut en 671.

GRINGONNEUR, (Jacquemin) Pariſien, peintre du 14e. ſiecle, n'eſt connu que par l'invention des *Cartes à jouer*, vers l'an 1392. Il imagina ces peintures pour diſtraire Charles VI de ſa triſte ſituation, & pour charmer ſes chagrins dans les intervalles de ſa démence; fourniſſant par-là une reſſource au déſœuvrement des oiſifs, & un aliment funeſte à la paſſion ruineuſe des joueurs.

GRINGORE, (Pierre) héraut-d'armes du duc de Lorraine, mort après 1544, eſt auteur de pluſieurs Moralités en vers, qui ne ſont pas communes, telles que la *Chaſſe du Cerf des Cerfs;* les *Menus Propos de la Mere-Sotte;* les *Fantaiſies de la Mere-Sotte*, &c. On ne peut guere ſoutenir la lecture d'aucune de ces platitudes. Il y a pourtant des curieux qui les recherchent, pour ſatisfaire la manie des choſes rares.

GRIS, (Jacques le) écuyer & favori de Pierre II, comte d'Alençon, devint amoureux de la femme de Jean de Carouge, officier du même prince. Le mari étant allé faire un voyage à la Terre-Sainte, le Gris rendit viſite à ſon épouſe, qui le reçut comme un ami de ſon époux. Ce perfide tâcha d'abord de la ſéduire; mais n'ayant pas pu y réuſſir, il la força dans ſa chambre. Cette dame, pour tirer vengeance de cet outrage, le déclara à ſon mari, lorſqu'il fut de retour. Carouge cita le corrupteur au parlement de Paris, qui, faute de preuves convaincantes, ordonna que les deux parties videroient leur querelle dans un champ de bataille, ſeul à ſeul. Le roi & toute la cour furent préſens à ce duel, qui ſe fit à Paris en 1386. La victoire que Jean de Carouge y remporta, perſuada tout le monde de la juſtice de ſa cauſe & de l'innocence de ſa femme. Son adverſaire fut livré mort au bourreau, qui, après l'avoir traîné comme un ſcélérat, le pendit à Montfaucon. Voilà comme le plus grand nombre des hiſtoriens racontent cette aventure. Cependant Juvenal des Urſains, & le Moine de Saint-Denys, diſent que le Gris étoit innocent. Le véritable coupable, étant près de périr, avoua ſon crime & diſculpa le Gris.

GRISLER, *voyez* GESLER.

GRIVE, (Jean de la) géographe de la ville de Paris, né à Sedan, fut pendant quelque tems membre de la congrégation de S. Lazare. Il la quitta pour ſe livrer entiérement à la géométrie & aux mathématiques. Il mourut en 1757, à 68 ans, avant d'avoir mis la derniere main à une *Topographie de Paris*, ſi bien circonſtanciée, qu'on devoit avoir, par ce moyen, toutes les di-

menſions de cette vaſte capitale. M. Hugnin, éleve de l'abbé de la Grive, a publié quelques feuilles de ce plan. On a encore de ce célebre géographe: I. Un *Plan de Paris*, 1728, bon, mais mal gravé. L'abbé de la Grive mécontent du graveur, briſa les planches & réſolut de graver lui-même ſes ouvrages. II. Les *Environs de Paris*. III. Le *Plan de Verſailles*. IV. Les *Jardins de Marly*. V. Le *Terrier du Domaine du Roi aux environs de Paris*. VI. Un *Manuel de Trigonométrie Sphérique*, publié en 1754. VII. *Cours de la riviere de la Seine, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure*. Il travailla avec M. Caſſini à déterminer la Méridienne de Paris.

GRIVEL, (Jean) conſeiller d'état des archiducs Albert & Iſabelle, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, le 15 mars 1560, mourut à Bruxelles en 1624. Il donna les Déciſions du parlement de Dole, dont il avoit été conſeiller, ſous le titre de *Deciſiones Senatûs Dolani*, Dijon, 1731, in-fol.

GROBENDONQUE, (Charles) né à Malines en 1600, entra chez les Jéſuites, & fut envoyé en 1625 en Bohême, où il enſeigna la philoſophie à Prague & à Olmutz. Les Saxons s'étant emparés de ce royaume en 1631, il ſe retira à Paſſau avec le comte de Martinitz, vice-roi de Bohême. De retour à Prague, il mourut le 16 décembre 1672, particuliérement regretté de la nobleſſe de Bohême, qui dans les affaires difficiles le conſultoit comme un homme conſommé dans les voies de la vraie politique. On a de lui quelques écrits contre la fauſſe; entr'autres: I. *De ortu & progreſſu ſpiritûs politici, & quò ille, niſi fortiter occurratur, tandem ſit evaſurus*, Prague, 1666, in-fol. II. *Apologeticus pro ſocietate Jeſu, Politicismi a pluribus inſimulata*, Prague, 1666, in-fol. III. *Methodus piè tranſigendi tempus ſacri Adventûs*, Prague, 1660, in-4°. IV. *Modus tranſigendi tempus intra Adventum & Quadrageſimam*, Prague, 1661, in-12. V. *Modus tranſigendi tempus S. Quadrageſimæ*, Prague, 1661, in-12. VI. *Modus tranſigendi tempus a Paſcha uſque ad Corpus Chriſti*, Prague, 1662, in-12. VII. *Modus tranſigendi præcipuas feſtivitates Beatiſſimæ Virginis Mariæ*, Prague, 1669, in-12.

GRODICIUS, (Staniſlas) Jéſuite Polonois de Poſnanie, docteur & profeſſeur en théologie à Vilna, recteur du college de Cracovie, mort en 1613 à Poſnanie, à 72 ans. Nous avons de lui 8 vol. de *Sermons latins* pour tous les Dimanches & toutes les Fêtes de l'année, & divers ouvrages polémiques, aſcétiques, en polonois.

GROESBECK, (Gerard de) d'une illuſtre famille du duché de Gueldre, fut élevé ſur le ſiege épiſcopal de Liege, l'an 1564. Il gouverna ce vaſte diocèſe dans des tems difficiles, avec prudence, & ſur-tout avec beaucoup de zele, de fermeté & de courage. Il préſerva le troupeau qui lui étoit confié, de la contagion des nouvelles héréſies qui faiſoit tant de progrès dans les environs. Par un diſcours qu'il prononça à l'aſ-

ſemblée des états de la principauté, il démontra d'une maniere ſi vive & ſi pathétique, que le ſalut de la patrie dépendoit d'un attachement inviolable à la foi antique, que tous les membres des états s'écrierent d'une voix commune, qu'ils étoient prêts à tout ſacrifier pour conſerver ce précieux tréſor. Quelques petites villes de ſa dépendance s'étant laiſſé ſéduire par les artifices des ſectaires, & ſe préparant à la révolte, il ſut les faire rentrer dans le devoir par la force, ayant employé auparavant, mais ſans fruit, la voie de la douceur & de la perſuaſion. Voyant que les apôtres des nouvelles erreurs ſe vantoient de pénétrer juſque dans ſa capitale, il fit une loi par laquelle il défendoit à tous les bourgeois de cette ville de donner aſyle à aucun étranger, ſans en avertir les magiſtrats ou ſes officiers. Le prince d'Orange, chef des rebelles des Pays-Bas, amenant en 1568 une armée de l'Allemagne, demanda à traverſer Liege. Groesbeck aſſembla les états, leur repréſenta de quelle conſéquence il étoit de recevoir dans une ville eccléſiaſtique, un prince qui n'avoit pris les armes que pour ſe révolter contre ſon ſouverain, & pour détruire l'ancienne Religion : en conſéquence le paſſage lui fut refuſé. Le prince d'Orange aſſiégea la ville, mais Groesbeck l'obligea de ſe retirer. Grégoire XIII l'honora de la pourpre Romaine l'an 1578. Il n'en jouit pas long-tems, il mourut l'an 1580, âgé de 64 ans. Il avoit ſignalé les commencemens de ſon gouvernement par un recueil de *Statuts & Ordonnances, touchant la maniere de procéder*, qui eſt encore aujourd'hui en uſage.

GROLLIER DE SERVIERE, (Nicolas) ſavant ingénieur, mort à Lyon en 1689, à 63 ans, avoit ramaſſé un Cabinet de Machines très-curieuſes, dont la *Deſcription* a été imprimée à Lyon, 1719, in-4°.

GRONOVIUS, (Jean-Frédéric) né à Hambourg en 1611, parcourut preſque toute l'Europe, devint profeſſeur de belles-lettres à Deventer, puis à Leyde, mourut dans cette ville le 28 décembre 1671. Il a donné des éditions eſtimées de pluſieurs auteurs latins, de *Plaute*, de *Salluſte*, de *Tite-Live*, de *Pline*, de *Quintilien*, d'*Aulugelle*, de *Tacite*, des *Tragédies* de Séneque, &c. Il a reſtitué quantité de paſſages, & en a corrigé d'autres avec beaucoup de ſuccès. On a encore de lui un in-4°, Leyde, 1691, ſous ce titre : *De ſeſterciis, ſeu ſubſecivorum pecuniæ veteris & romanæ lib. IV ;* & une édition du traité *De jure Belli & Pacis* de Grotius, avec des notes, Amſterdam, 1680, in-8°. Il n'étoit pas ſeulement ſavant dans les belles-lettres, il étoit auſſi habile juriſconſulte.

GRONOVIUS, (Jacques) fils du précédent, naquit à Deventer en 1645, voyagea en Angleterre & en Italie, & s'y fit des amis & des protecteurs. Le grand-duc de Toſcane lui donna une chaire à Piſe, qu'il quitta en 1679, pour aller occuper celle de ſon pere à Leyde. Il y mourut en 1716, à 71 ans, avec le titre de géographe de la ville, & la réputation d'un

homme savant, mais caustique. On ne pouvoit le contredire, même sur des points indifférens, sans être exposé à tout ce que la bile d'un pédant orgueilleux a de plus amer. Son caractere le fit plus haïr, que ses ouvrages ne le firent estimer. Les principaux sont : I. Le *Trésor des Antiquités Grecques ;* compilation assez bonne, en 13 vol. in-fol. On accompagne ordinairement ce recueil, des *Antiquités Romaines* de Grævius, 12 vol. in-fol., de celles de Sallengre, 3 vol. in-fol., du *Dictionnaire* de Pitiscus, 3 vol. in-fol., des *Supplémens* de Polenus, Venise, 1757, 5 vol. in-fol., des *Inscriptions* de Gruter, 4 vol. in-fol., des *Antiquités d'Italie* de Grævius & de Burman, 45 vol. II. Une infinité d'éditions d'auteurs Grecs & Latins, de *Macrobe*, de *Polybe*, de *Tacite*, de *Sénèque* le tragique, presque achevé par son pere ; de *Pomponius Mela*, d'*Aulugelle*, de *Cicéron*, d'*Ammien-Marcellin*, de *Quinte-Curce*, de *Phedre*, &c. La meilleure de toutes est celle d'*Hérodote*, publiée en 1715, in-fol. avec des corrections & des notes. III. *Geographi antiqui*, Leyde, 1694 & 1699, 2 vol. in-4° ; recueil estimé. IV. Des *Dissertations sur différens sujets*, chargées d'érudition. V. *Plusieurs Ecrits polémiques :* monumens du fiel qui rongeoit son cœur.

GRONOVIUS, (Laurent Théodore) échevin & conseiller de la ville de Leyde, s'est fait connoître par divers écrits & par son cabinet d'histoire naturelle, qui fixoit l'attention des voyageurs. Il mourut d'apoplexie à Leyde en 1777.

GROOT, *voyez* GERARD le Grand.

GROPPER, (Jean) savant controversiste, né à Soest en Westphalie en 1502, fut successivement prévôt & official de Santen, prévôt de Soest, écolâtre de S. Gérèon à Cologne, & enfin chanoine de la Métropole. La voie de douceur qu'il choisit, pour ramener les hérétiques à la foi de leurs peres, rendit sa religion suspecte. Le plan de réconciliation qu'il dressa l'an 1536, ne fut goûté ni des Catholiques, ni des Luthériens. Charles-Quint le mit au nombre des trois théologiens catholiques qu'il choisit pour assister au colloque de Ratisbonne, de l'an 1541. Ce choix alarma quelques Catholiques, entr'autres, Eckius ; ils eurent dans la suite sujet de calmer leurs inquiétudes. Bucer & Sleidan prétendent que Gropper accorda beaucoup de points aux Protestans ; mais celui-ci leur donna un démenti formel par un écrit imprimé en 1545, in-fol. & plus encore par sa maniere d'agir. En 1545 il fut député à la diete de Worms, & y haranguaavec tant de force, que l'électeur de Cologne, Herman de Wied, fut dépose par l'autorité du pape & de l'empereur. Paul III le récompensa de ses travaux par la prévôté de Santen. Le nouvel archevêque, Adolphe de Schawenbourg, le mena avec lui au concile de Trente, où il parut avec éclat. Le pape Paul IV, satisfait du zele qu'il montroit contre les nouvelles sectes, voulut l'élever à la pourpre Romaine, mais il eut l'hu-

milité de la refuſer. Il ſe rendit cependant à Rome, à la ſollicitation de ce pontife, & y mourut le 14 mars 1559. Paul IV prononça lui-même ſon oraiſon funebre, & en parla comme d'un homme auſſi vertueux que ſavant; il dit entr'autres choſes: *Nequaquàm Gropperum amiſimus, ſed ad Deum præmiſimus*, Gropper étoit profondément inſtruit dans l'hiſtoire & la diſcipline de l'Egliſe; perſonne peut-être de ſon tems ne l'a ſurpaſſé dans la théologie dogmatique, & dans la ſcience de la tradition. Il fut l'ame des conciles provinciaux de Cologne, tenus l'an 1536 & 1549, imprimés pluſieurs fois, & que l'on trouve dans les Conciles du P. Labbe, tom. 14. On a de lui: 1. *Enchiridion Chriſtianæ Religionis*, imprimé à la ſuite du concile de 1536. C'eſt un excellent abrégé de la théologie dogmatique. Il a été cependant mis à l'*Index donec corrigatur*, parce que ſans doute il ne s'étoit pas aſſez clairement énoncé ſur certains points. II. *De la préſence véritable... du corps & du ſang de J. C.*, Cologne, 1546, in-fol. en allemand. Karbachi en a publié une mauvaiſe traduction latine, mais Surius en a donné une très-exacte, Cologne, 1560, in-4°. Cet ouvrage eſt l'un des meilleurs que nous ayons ſur la controverſe, & le premier où la matiere de l'Euchariſtie ſoit traitée à fond. Il eſt auteur encore de pluſieurs autres ouvrages polémiques & dogmatiques. Son amour pour la pureté étoit extrême, & alloit juſqu'à des ſingularités plaiſantes; ayant trouvé une ſervante occupée à faire ſon lit, il la réprimanda vivement, & fit jeter le lit par la fenêtre. — Il ne faut pas le confondre avec Gaſpar GROPPER, ſon frere, qui fut nonce à Cologne & rendit de grands ſervices à la Religion Catholique en Allemagne. L'univerſité de Louvain, dans une lettre du 28 mars 1574, lui dit entr'autres choſes, ces paroles remarquables: *Chriſtus, Paſtor Paſtorum, reverendam veſtram Paternitatem ac Gratiam diutiſſimè conſervet, ad nominis ſui gloriam, Eccleſiæ Catholicæ exultationem, & utriuſque Germaniæ ab hæreſibus & ſcandalis expurgationem.*

GROS, (Nicolas le) docteur en théologie de l'univerſité de Rheims, né dans cette ville en 1675, de parens obſcurs, s'eſt fait un nom par le rôle qu'il a joué dans le parti des Anticonſtitutionnaires. Après avoir été chargé par l'archevêque de Rheims, le Tellier, du petit ſéminaire de Saint-Jacques, il devint enſuite chanoine de la cathédrale; mais ſon oppoſition à la bulle *Unigenitus* ayant déplu au ſucceſſeur de le Tellier (Mailli), ce prélat l'excommunia & obtint une lettre de cachet contre lui. Le chanoine, obligé de ſe cacher, parcourut différentes provinces de France, paſſa en Italie, en Hollande, en Angleterre, & enfin ſe fixa à Utrecht. Le ſoi-diſant archevêque de cette ville, nommé Barckman, lui confia la chaire de théologie de ſon ſéminaire d'Amersfort; emploi qu'il remplit avec tout le zele d'un enthouſiaſte juſqu'à ſa mort, arrivée à Rhinwik, près d'Utrecht, en 1751,

à 75 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart sur les affaires du tems, ou sur quelques disputes particulieres qui y avoient rapport. Les principaux sont : I. *La sainte Bible, traduite sur les textes originaux, avec les différences de la Vulgate*, 1739, in-8°. La même a été publiée par M. Rondet, en 6 petits vol. in-12 ; mais cette édition, dans laquelle on a fait quelques changemens, est moins recherchée. II. *Manuel du Chrétien*, contenant l'ordinaire de la Messe, les Psaumes, le Nouveau-Testament & l'Imitation de J. C., traduits par le même. Ce recueil a été plusieurs fois imprimé in-18 & in-12. III. *Méditations sur la Concorde des Evangiles*, 3 vol. in-12, Paris, 1730 ; *Méditations sur l'Epître aux Romains*, 1735, 2 vol. in-12 ; *Méditations sur les Epîtres Canoniques*. Ces trois ouvrages sont le fruit des conférences que l'abbé le Gros faisoit au séminaire d'Amersfort. IV. *Motifs invincibles d'attachement à l'Eglise Romaine pour les Catholiques, ou de réunion pour les prétendus Réformés.* Ces mêmes motifs auroient dû faire changer de sentiment à M. le Gros. V. *Discours sur les Nouvelles Ecclésiastiques*, in-4° & in-12, 1735. VI. *Les Entretiens du Prêtre Eusebe & de l'Avocat Théophile, sur la part que les Laïcs doivent prendre à l'affaire de la Constitution*, in-12. VII. *Lettres théologiques contre le Traité des Prêts de commerce, & en général contre toute usure*, in-4°. VIII. *Dogma Ecclesiæ circa usuram expositum & vindicatum ;* avec divers autres Ecrits en latin sur l'usure, in-4° ; & des *Observations sur une Lettre attribuée à feu M. de Launoy, sur l'usure*, in-4°. M. Barckman, archevêque de la petite église, & M. Petitpied ont eu part à cet ouvrage. IX. *Du renversement des Libertés de l'Eglise Gallicane dans l'affaire de la constitution* Unigenitus, 1716, 2 vol. in-12. Il y étale ouvertement le système de Richer & de Marc-Antoine de Dominis, & fait consister les libertés Gallicanes dans une anarchie complette. On y lit (t. 1, p. 346) que *tous les pasteurs & tous les peuples fideles, possedent en tout tems le fonds & la propriété des clefs.* X. *Mémoire sur les Droits du second Ordre du Clergé*, 1718, in-4°. Ouvrage qui renferme le même système que le précédent. Il a été proscrit par arrêt du conseil du roi de France, du 29 juillet 1733. Le Gros fut un des principaux soutiens des églises jansénistes de Hollande : troupeau foible, qui dépérit tous les jours.

GROS-GUILLAUME, *voy.* GUERIN.

GROSLEY, (Pierre Jacques) connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages où il y a de l'esprit, de l'érudition, de bonnes & de mauvaises observations, est mort le 4 Novembre 1785, à Troyes en Champagne, où il étoit né en 1718. De tous ses écrits, celui qu'on a lu le plus, est son *Voyage d'Italie*, donné sous le nom *de deux Gentilshommes Suédois*, Londres, 1764, 4 vol. in-12. Il y a inséré une très-bonne Dissertation publiée en 1756, sur la conjuration de Venise, qu'il prouve n'être qu'une

chimere, comme Naudé & Capriata l'avoient dit avant lui. Il a paru un *Supplément* à ce *Voyage*, 1 vol. in-12, où la relation d'un M. Sharp & ſes fauſſes vues ſur l'Italie & les Italiens ſont très-bien réfutées. Parmi les autres écrits de Groſley, on diſtingue : I. La *Vie de Pierre Pithou*, magiſtrat célebre, mais dont les Catholiques, après même qu'il eut abjuré l'héréſie de Calvin, ne furent pas trop contens ; Paris, 1756, 2 vol. in-12. II. *Londres*, 3 vol. in-12, Neuchatel, 1770, & en 4 vol., Lauſanne, 1774. On s'attend à y trouver une deſcription de la capitale de l'Angleterre, mais très-ſouvent on y trouve toute autre choſe. Ce que l'auteur diſſerte, t. 1, p. 495, ou t. 2, p. 61, ſur la vanité, l'orgueil & l'humilité, prouve aſſez qu'il n'avoit pas une idée juſte des vertus que l'Evangile inſpire & des vices qu'il proſcrit. Il eſt aiſé de voir qu'il ſe piquoit de ſingularité & que les paradoxes avoient pour lui des attraits preſſans. C'eſt ſans doute par une ſuite de cette diſpoſition d'eſprit, que par ſon teſtament il laiſſa 600 liv. pour dreſſer un monument ſépulcral au docteur Arnauld, comme à *un parfait anachorete, ſupérieur aux grands mobiles des déterminations humaines, & détaché des vues qui ont formé les recrues de tous les partis*. Sa *Vie*, par Maydieu, chanoine de la cathédrale de Troyes, eſt remplie de puérilités & de niaiſeries ; ce qui n'eſt pas étonnant, puiſqu'elle eſt écrite en partie par Groſley lui-même : il y parle fort amplement de ſes aïeux, de leurs domeſtiques, & ſurtout de ſa gouvernante.

GROSSEN, (Chrétien) théologien luthérien, né à Wittemberg en 1602, mort en 1673, fut fait profeſſeur à Stettin en 1634, & ſurintendant général des égliſes de la Poméranie en 1663. On a de lui un *Traité contre la Primauté du Pape*, & d'autres ouvrages qu'on ne lit plus, & qu'on n'auroit jamais dû lire.

GROSSE-TESTE, (Robert) *voyez* ROBERT.

GROSTESTE, (Martin) ſeigneur des Mahis, né à Paris en décembre 1649, fut élevé dans la religion prétendue-réformée ; mais il en fit abjuration à Paris, l'an 1681, entre les mains de Coiſlin, évêque d'Orléans, depuis cardinal. Peu de tems après il alla à Orléans, où il eut le bonheur de convertir à la foi catholique un grand nombre de perſonnes, entr'autres ſon pere, ſa mere & un de ſes freres. Des Mahis devint enſuite chanoine de la cathédrale d'Orléans. Il mourut dans cette ville en 1694, à 45 ans, n'étant que diacre, & n'ayant jamais voulu, par humilité, recevoir l'ordre de prêtriſe. On a de lui : I. *Conſidérations ſur le Schiſme des Proteſtans*. II. *Traité de la préſence réelle du Corps de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie*. Ces deux traités ont paru à Orléans en 1685. III. *La vérité de la Religion Catholique, prouvée par l'Ecriture-Sainte*, Paris, 1697, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1713, en 3 vol. in-12, avec des augmentations conſidérables de l'abbé Geoffroy, mort à Paris en 1715.

Des Mahis avoit un autre frere, Claude GROSTESTE, sieur de la Mothe, qui se retira à Londres, en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes. Il y fut ministre de l'église de la Savoie, & y mourut en 1713, à 66 ans, membre de la société de Berlin. On a de lui un *Traité de l'Inspiration des Livres sacrés*, Amsterdam, 1695. II. Plusieurs *Sermons*. III. D'autres ouvrages, qui eurent du succès dans les pays protestans.

GROTIUS, (Hugues) né à Delft en 1583, d'une famille illustre, eut une excellente éducation, & y répondit d'une maniere distinguée. A 15 ans, en 1598, il soutint des theses sur la philosophie, les mathématiques & la jurisprudence, avec un applaudissement général. L'année d'après il vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, & y mérita par son esprit & par sa conduite les éloges de Henri IV. De retour dans sa patrie, il plaida sa premiere cause à 17 ans, & fut fait avocat-général à 24. Roterdam souhaitoit de jouir de ses talens: il s'y établit en 1613, & y fut fait syndic. Les querelles des *Remontrans* & des *Contre-Remontrans* agitoient alors la Hollande. Barneveldt étoit le protecteur des premiers. Grotius, s'étant déclaré pour le parti de cet homme célebre, son ami, le soutint par ses écrits & par son crédit. Leurs ennemis se servirent de ce prétexte pour les perdre l'un & l'autre. Barneveldt eut la tête tranchée en 1618, & Grotius fut enfermé dans le château de Loevestein. Sa femme ayant eu la permission de lui faire passer des livres, les lui envoya dans un grand coffre; l'illustre prisonnier se mit dans ce coffre, & échappa par cette ruse à ses persécuteurs. Après avoir roulé quelque tems dans les Pays-Bas catholiques, il chercha un asyle en France, & l'y trouva. On l'accusa dans son pays de vouloir se faire catholique; mais il répondit à un de ses amis, que « quelque avantage qu'il » eût de passer d'un parti foible » qui l'avoit maltraité, à un » parti fort qui le recevroit à » bras ouverts, il n'étoit pas » tenté de le faire.... Et puis- » que j'ai eu, ajoutoit-il, assez » de courage pour supporter » la prison, je n'en manquerai » point, j'espere, pour souf- » frir l'exil & la pauvreté ». Louis XIII lui fit une pension, mais elle lui fut mal payée. Il retourna en Hollande, y trouva les mêmes ennemis, & passa en Suede, où il fut très-bien accueilli. La reine Christine le fit son conseiller en 1634, & l'envoya ambassadeur en France. Après y avoir demeuré onze ans, il partit pour Stockholm, fut très-bien reçu de Christine, lui demanda son congé, l'obtint avec peine, & mourut à Rostock, en retournant dans sa patrie, en 1645, à 63 ans. Son corps a été transporté à Delft, & on y a élevé un beau mausolée à la mémoire de cet illustre savant en 1777. Grotius étoit d'une figure agréable. Il avoit des yeux vifs, un visage serein & riant. Son ambition étoit très-modérée. Il écrivoit à son pere tandis qu'il étoit ambassadeur: » Je suis rassasié d'honneurs. » J'aime la vie tranquille, & » je serois fort aise de ne plus

» m'occuper

» m'occuper que de Dieu & » d'ouvrages utiles à la poſté» rité ». Il étoit à la fois bon miniſtre, excellent juriſconſulte, théologien, hiſtorien, poëte & bel-eſprit. Les principaux de ſes ouvrages ſont: I. Un excellent traité : *De jure Belli & Pacis, cum notis variorum*, 1712, in-8°. Il a été traduit en françois par Barbeirac, 1729, 2 vol. in-4°; mais on le lit moins utilement dans la verſion que dans l'original, écrit noblement, & d'un latin inintelligible pour la plupart des lecteurs d'aujourd'hui. Cet ouvrage a paſſé autrefois pour un chef-d'œuvre; & malgré la foule des livres publiés ſur cette matiere, il mérite encore aujourd'hui une place diſtinguée parmi les productions de ce genre. Il y a pourtant un trop grand étalage d'érudition; les paſſages y étouffent les raiſonnemens. Divers points relatifs à la loi naturelle, tels que l'uſure, le menſonge, le concubinage, &c., n'y ſont pas traités avec aſſez d'exactitude; & c'eſt ſans doute pourquoi il a été condamné à Rome. La meilleure édition du texte eſt celle en 3 vol. in-folio, 1696, 1700 & 1714, avec des commentaires. La traduction eſt accompagnée de remarques; elle paſſe pour fort exacte. II. *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, traduit du latin en françois par l'abbé Goujet, in-12. Cet ouvrage, compoſé d'abord par Grotius en vers flamands, pour fortifier dans le Chriſtianiſme les matelots qui font le voyage des Indes, a été traduit en grec, en arabe, en anglois, en perſan, en allemand. Il fut cependant condamné à Rome pour quelques erreurs relatives à la religion de l'auteur. Il y a d'excellentes vues & des raiſonnemens pleins de force. Voltaire l'a fort déprimé, & l'on en ſent aſſez les raiſons. Le 6e. & dernier livre eſt une courte, mais excellente réfutation du mahométiſme. III. Des *Œuvres théologiques*, qui renferment des Commentaires ſur l'Ecriture-Sainte, & d'autres Traités, recueillis à Amſterdam en 1679, en 4 vol. in-folio. On a accuſé l'auteur d'avoir donné quelquefois dans le Pélagianiſme & le Socinianiſme; d'avoir prodigué l'érudition profane dans des matieres ſacrées; d'avoir cherché dans le texte de l'Ecriture, moins ce qui y eſt, que ce que le commentateur vouloit y voir, &c. La plupart de ces reproches ſont fondés, & il faut avouer que pluſieurs endroits de ſes Commentaires paroiſſent favorables aux nouveaux ariens. L'on trouve dans la *Bibliotheque Polonoiſe*, une de ſes lettres au fameux Socinien Crellius, qui, ſi elle n'a pas été altérée par ces ſectaires, donne de violens ſoupçons ſur ſa religion. Néanmoins il a combattu le ſentiment de Socin, en ſoutenant la préexiſtence du Verbe; mais il paroît ſe rapprocher de lui dans pluſieurs autres points. Cela ne donne pas une grande idée des diſpoſitions qu'on lui a ſuppoſées, ſur-tout vers la fin de ſa vie, pour la Religion Catholique; mais peut-être avoit-il quitté ces ſentimens. Ses variations & ſes incertitudes, ſes nouvelles erreurs même, étoient propres à rame-

ner à la vérité une esprit aussi juste que le sien. Il voyoit que tout cela découloit naturellement de l'*esprit privé* des protestans, & du droit d'interpréter l'Ecriture à sa mode (*voyez* SERVET). Le P. Petau qui avoit eu d'étroites liaisons avec lui, étoit persuadé que la mort avoit prévenu l'exécution du dessein qu'il avoit formé d'abjurer ses erreurs à son retour de Suede, & dans cette idée il ne fit point difficulté de dire la Messe pour lui. IV. Des *Poésies*, 1617 & 1622, in-8°. Il y en a quelques-unes d'heureuses; mais sa vaste littérature éteint souvent son feu poétique. V. *De imperio summarum Potestatum circa sacra*, La Haye, 1661, in-12; traduit en françois en 1751, in-12, sous ce titre: *Traité du pouvoir du Magistrat politique sur les choses sacrées.* Si dans cet ouvrage il semble accorder au pouvoir civil une influence trop marquée sur les choses religieuses, il faut se souvenir que l'auteur étoit protestant. » Que des sectaires qui ont » secoué le joug de l'Église, » dit un théologien, aient des » regles de conduite morale, » des statuts de discipline, » ou même des decrets de » croyance asservis à la vo- » lonté des princes; c'est une » suite naturelle, & de plus, » une punition bien méritée de » leur révolte contre l'autorité » spirituelle, immuable, in- » faillible, établie par J. C. » Toute hérésie impose un joug » humain; il est juste qu'elle soit » elle-même sous le joug des » hommes: *In servitutem gene-* » *rans, & servit cum filiis suis* » (Galat. 4). Mais la vraie foi » est affranchie de cette servi- » tude; l'Eglise de J. C., cette » grande & féconde mere des » Chrétiens, est libre; ses » dogmes, sa morale, sa cons- » titution ont Dieu pour au- » teur, & ne dépendent que » de lui: *Illa autem, quæ sur-* » *sùm est Jerusalem, libera est,* » *quæ est mater nostra* (ibid.) ». Il avoit du reste des sentimens très-raisonnables sur la nécessité d'un chef dans l'Eglise, sur la primauté & l'autorité du Pontife Romain: comme on le voit dans ses notes sur Cassandre & Rivet (*voy.* MÉLANCHTHON). VI. *Annales & historia de rebus Belgicis, ab obitu regis Philippi, usque ad inducias anni 1609.* L'auteur a parfaitement imité Tacite dans ces Annales; il est comme lui énergique & concis; mais cette précision le rend quelquefois obscur. Comme lui, il a développé toutes les intrigues, tous les ressorts, tous les motifs des événemens dont il a été le témoin. VII. *Historia Gothorum*, in-8°: inférieure à la précédente pour le style, mais très-utile pour les recherches sur l'histoire d'Espagne & sur celle de la décadence de l'Empire Romain. VIII. *De Antiquitate Reipublicæ Batavicæ*, in-24: ouvrage plein d'érudition. IX. Des Tragédies peu théâtrales, & dont le sujet est mal choisi. Elles parurent sous le titre de *Tragœdiæ*, &c., 1635, in-4°. X. *De origine gentium Americanarum Dissert. duæ*, 1642 & 1643, 2 vol. in-8°. XI. *Excerpta ex Tragœdiis & Comœdiis Græcis*, Paris, 1626, in-4°. XII. *Philosophorum sententiæ de Fato*, Paris, 1640, in-4°. XIII. Des

Lettres, publiées en 1687, in-fol. XIV. *Annotata in consultationibus Georgii Cassandri.* XV. *Rivetiani apologetici discussio* : c'est sur-tout dans ces deux ouvrages qu'on voit qu'il n'étoit pas éloigné de revenir à la Religion de ses peres. XVI. *Mare liberum*, 1609, contre Selden (*voyez* ce mot & BONAERT). Le style de Grotius est aisé, coulant, noble & ferme. Son latin est assez pur & supérieur à ce qu'il est dans la plupart des ouvrages de jurisprudence, de controverse & d'érudition. On peut consulter sur cet homme célebre sa *Vie* par M. de Burigny, en 2 vol. in-12, 1752. L'historien y entre dans de grands détails sur son héros & sur ses négociations. Mais en général l'ouvrage est foiblement & froidement écrit, d'une maniere lâche & verbiageuse, comme tout ce que nous a donné M. de Burigny. On voit dans l'*Histoire métallique* de la Hollande, une médaille, sur laquelle Grotius est appellé *le phénix de la patrie*, *l'oracle de Delft*, *le grand esprit*, *la lumiere qui éclaire la terre.*

GROUCHI, *Gruchius*, (Nicolas de) d'une famille noble de Rouen, fut le premier qui expliqua Aristote en grec. Il enseigna avec réputation à Paris, à Bordeaux & à Conimbre. De retour en France, il alla à la Rochelle, où l'on vouloit établir un college. Il y mourut en 1572. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. Une *Traduction de l'Histoire des Indes*, par F. L. de Castagneda, Paris, 1554, in-4°. II. Un traité *De Comitiis Romanorum*, & des *Ecrits* contre Sigonius, in-fol. Ce savant craignoit Grouchi ; & ne parla contre lui que lorsqu'il eut appris sa mort : lâcheté impardonnable.

GRUBENMANN, (Jean-Ulrich) natif de Tuffen dans le Canton d'Appenzel, se distingua par des ouvrages de charpente, & sur-tout par les ponts nommés *Hængwerck*, ouvrages pendans, tel que celui de Schaffhouse, qui n'a que deux arches, & qui n'en auroit qu'une, si on avoit laissé faire le constructeur. Ce pont a néanmoins 364 pieds de long. — Son frere, Jean GRUBENMANN, construisit le pont qui est sur le Rhin, près de Reichenau, dans le pays des Grisons, d'une seule arche, long de 240 pieds. Les deux freres construisirent ensemble un pont de bois long de 200 pieds, qui n'est pas un *Hængwerck*, ou pont pendant, dont la force est dans la charpente supérieure, mais une seule arche, où le bois tient lieu de voûte. Nous ignorons l'année de la mort de ces ingénieux charpentiers.

GRUDÉ, *voy.* CROIX-DU-MAINE (la).

GRUDIUS, (Nicolas *Nicolaï* dit) trésorier du Brabant, & fils d'un président du conseil souverain de Hollande & de Zélande, mourut à Venise en 1571. On a de lui des *Poésies profanes* ; Leyde, 1612, in-8°, en latin, avec celles de ses freres Adrien Marius & Jean Second ; & des *Poésies sacrées*, Anvers, 1566, in-8°. *Voyez* SECOND (Jean).

GRUE, (Thomas) littérateur François, mort vers la fin du siecle passé, à qui nous de-

vons des traductions de quelques ouvrages anglois. Les principales ſont : I. *Les Religions du Monde*, traduit de l'anglois de Roſſ, in-4°. II. *La Porte ouverte pour parvenir à la connoiſſance du Paganiſme*, traduit auſſi de l'anglois d'Abraham Roger, in-4°. On l'eſtime pour la connoiſſance qu'il donne des mœurs des Brames Aſiatiques.

GRUET, (Jacques) Genevois, fameux libertin, débitoit ſes impiétés vers le milieu du 16e. ſiecle ; il étoit auſſi oppoſé à Calvin & à ſes partiſans, qu'aux défenſeurs de la véritable Religion, parce qu'il n'en profeſſoit aucune. Il ne manquoit d'ailleurs ni d'eſprit, ni d'érudition, & il ſouffroit impatiemment les hauteurs des Calviniſtes & leur prétendue réforme. Il eut la hardieſſe d'afficher des placards en 1547, dans leſquels il accuſoit les Réformés de la ville de Geneve, d'être des eſprits remuans, qui, après avoir renoncé à la vérité, & la plupart à leur premier état, vouloient dominer ſur toutes les conſciences. Tout cela étoit très-vrai, mais l'ingénuité de Gruet lui coûta cher, elle lui attira les affaires les plus fâcheuſes. On ſaiſit ſes papiers, on y trouva des preuves d'irréligion, & on ſe ſervit de ce prétexte pour le condamner à perdre la tête. Cette ſentence fut exécutée en 1549. Son plus grand crime, aux yeux des Genevois, étoit d'avoir dévoilé leur patriarche Jean Calvin, dont il avoit peint le caractere & la conduite ſous ſes véritables couleurs.

GRUGET, (Claude) Pariſien, vivoit au 16e. ſiecle. Il s'eſt fait connoître par des *Traductions* qu'il a données de l'italien & de l'eſpagnol ; & par l'édition de l'*Heptameron de la Reine de Navarre*, 1560, in-4°.

GRUMBACH, (Guillaume) gentilhomme Allemand, excita en 1566 une guerre civile en Saxe, & porta ſes armes dans les provinces voiſines. Après avoir aſſaſſiné l'évêque de Wurtzbourg dans la Franconie, il pilla la ville, & y commit toutes ſortes d'excès. L'empereur Maximilien II le mit au ban de l'Empire, & tous ceux qui ſuivoient ſon parti. Auguſte, électeur de Saxe, nommé pour exécuter ce ban, aſſiegea la ville de Gotha, & la citadelle Grimmeſtein, où Grumbach s'étoit retiré, ſous la protection du duc Jean-Fréderic, fils de ce Jean-Fréderic que Charles-Quint fit priſonnier à Mulberg, s'en empara après quatre mois de ſiege, prit Grumbach & ſes complices, qui périrent ſur l'échafaud en 1567. Le duc Jean-Fréderic fut conduit à Vienne dans une charette, avec un bonnet de paille ſur la tête, & ſes états furent donnés à Jean-Guillaume ſon frere.

GRUNSKLÉE, (Jean) né à Ludiz en Bohême, en 1655, entra chez les Jéſuites en 1671, & y enſeigna diverſes ſciences. On a de lui des Éloges funebres, & quelques Oraiſons académiques où l'éloquence va de niveau avec la pure latinité. On diſtingue parmi ces pieces, l'*Eloge de Charles de Lichtenſtein, évêque d'Olmutz*, Olmutz, 1695 ; celui d'Eléonore d'Autriche, reine de Pologne, imprimé ſous le titre : *Virtus poſt fata perennans*, Prague,

1698; & une Harangue intitulée *Deus adjutor*, sur la prise de Bude, prononcée devant les états de Bohême, en 1686.

GRUTER, (Jean) né à Anvers en 1560, reçut au baptême le nom de *Jean*, qu'il changea ridiculement en celui de *Janus*. Dès l'âge de 7 ans il passa en Angleterre avec son pere & sa mere qui étoit Angloise. Le Protestantisme les avoit fait chasser d'Anvers. La mere de Gruter, femme d'esprit & de savoir, fut le premier maître de son fils. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il professa avec réputation à Wittemberg, où le duc de Saxe lui avoit donné une chaire d'histoire, & à Heidelberg, où il eut la direction de cette magnifique bibliotheque, transportée à Rome quelque tems après. Ce savant mourut à Heidelberg en 1627, à 66 ans. Son nom est célebre par plusieurs ouvrages utiles. Les principaux sont: I. *Inscriptiones Antiquæ*, en un gros vol. in-fol., à Heidelberg, 1601. L'auteur avoit beaucoup fouillé dans les ruines de l'antiquité; cet ouvrage en est une preuve. Il le dédia à l'empereur Rodolphe, qui l'en remercia en lui accordant un privilege général pour tous ses livres, avec pouvoir d'accorder lui-même des privileges aux autres auteurs. Ce monarque lui destinoit aussi la dignité de comte de l'Empire; mais il mourut avant que d'en avoir été revêtu. Grævius a considérablement augmenté le Recueil de Gruter, & en a fait 4 gros vol. in-fol., imprimés à Amsterdam, 1707. II. *Lampas, seu Fax Artium; hoc est, Thesaurus criticus*, en 6 vol. in-8°, Francfort, 1602-1612, & à Florence, 1637, in-fol. Gruter y a réuni un grand nombre de traités, composés par les plus excellens critiques du 16e. siecle, & que l'on auroit peine à trouver, s'il ne les eût rassemblés. Jean-Philippe Pareus y a ajouté un septieme volume en 1623, qui n'est presque qu'une violente diatribe contre Gruter. III. *Deliciæ Poëtarum Gallorum*, 3 vol. in-12; *Italorum*, 2 vol. *Belgarum*, 4 vol. On a donné à l'imitation de Gruter: *Deliciæ Poëtarum Germanorum*, 6 vol. *Hungaricorum*, 1 vol. *Scotorum*, 2 vol. *Danorum*, 2 vol. IV. *Historiæ Augustæ scriptores*, in-fol., *& cum notis variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°. V. *Chronicon Chronicorum*, &c., Francfort, 1614, 2 vol. in-8°. Cette Chronique commence à la naissance de J. C., & finit en 1613. Elle est pleine d'inexactitudes, d'inutilités, tandis que bien des choses remarquables sont omises. VI. *M. T. Ciceronis opera cum notis*, Hambourg, 3 vol. in-fol. Jean-Albert Fabricius estimoit beaucoup cette édition. Gruter a encore donné des éditions, avec des notes, d'Ovide, de Plaute, de Florus, de Séneque, de Tite-Live, de Velleius-Paterculus, de Salluste, & quantité d'autres ouvrages. Gruter étoit un homme fort laborieux, qui étudioit tout le jour, & une grande partie de la nuit, & toujours debout. Ses ennemis l'accuserent d'athéisme, mais son attachement au protestantisme ne s'accorde point avec l'imputation d'irréligion. Il étoit plein de suffi-

sance, & ne répondoit à ses critiques, que par un langage qui le déshonoroit, comme on peut s'en convaincre par ce qu'il a écrit contre Jean-Philippe Pareus qui, à son tour, l'avoit aussi bien maltraité.

GRYLLUS, *voyez* XENOPHON.

GRYNÉE, (Simon) ami de Luther & de Mélanchthon, naquit en Suabe l'an 1493, & mourut à Bâle en 1541. C'est lui qui publia le premier l'*Almageste* de Ptolomée en grec. — Il y a eu de la même famille Jean-Jacques GRYNÉE, professeur à Heidelberg, mort en 1617. On a de lui plusieurs Ecrits, principalement sur l'Ecriture-Sainte. La néphrétique, la mort de ses enfans, & d'un de ses gendres qu'il aimoit comme son fils, éprouverent sa patience & hâterent sa mort.

GRYPHIUS, (Sébastien) de Reuthlingen en Suabe, vint s'établir à Lyon, où il exerça l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès. C'est à son occasion que Jean Vouté de Rheims disoit que « Robert » Etienne corrigeoit parfaitement les livres, que Colines » les imprimoit très-bien; mais » que Gryphius réunissoit les » deux talens & de corriger & » d'imprimer. »

Inter tot norunt' libros qui, cudere, tres sunt
Insignes; languet cætera turba fame.
Castigat Stephanus, sculpit Colinæus; utrumque
Gryphius edoctâ mente manuque facit.

Gryphius méritoit cet éloge: il rechercha avec empressement les plus habiles correcteurs, veilla sur eux, & fut lui-même un excellent correcteur: l'*enfer*, dont parle M. Godeau (*voyez* ce mot), devenoit un paradis pour les auteurs dont les ouvrages s'imprimoient chez lui. Il mourut en 1556, à 63 ans. Parmi les belles éditions dont il a enrichi la littérature, on distingua sa Bible latine de 1550, 2 vol. in-fol. Il y employa le plus gros caractere qu'on eût vu jusqu'alors. C'est un chef-d'œuvre de typographie. On fait cas de toutes les *Bibles Hébraïques* qu'il a publiées; & en particulier de l'édition du *Trésor de la Langue sainte* de Pagnin. — Antoine GRYPHIUS, son fils, soutint dignement la réputation de son pere. Ils avoient pour enseigne un *Gryphon*, & c'est la marque ordinaire de leurs livres. — François GRYPHIUS, frere de *Sébastien*, se distingua aussi par la beauté de ses caracteres & de ses éditions.

GRYPHIUS, (André né à Glogaw en 1616, mort en 1664, syndic des états de Glogaw, tient le premier ou du moins l'un des premiers rangs dans le tragique, parmi les poëtes de sa nation. Il a aussi composé quelques petites *Farces*, & une *Critique* assez fine du ridicule des anciennes comédies allemandes.

GRYPHIUS, (Chrétien) fils du précédent, né à Fraustadt en 1649, devint professeur d'éloquence à Breslaw, puis principal du college de la Magdelene dans la même ville, & enfin bibliothécaire. Il mourut en 1706, à 57 ans, après s'être fait jouer dans sa chambre une excellente piece de poésie de

sa façon, qu'il avoit fait mettre en musique, *sur les consolations que la mort du Sauveur fournit aux mourans*. Ses ouvrages sont : I. L'*Histoire des Ordres de Chevalerie*, en allemand, 1709, in-8°. II. *Poésies Allemandes*, entr'autres des *Pastorales*, in-8°. III. *La Langue Allemande formée peu-à-peu, ou Traité de l'origine & des progrès de cette Langue*, in-8°, en allemand. IV. *Dissertatio de Scriptoribus Historiam sæculi XVII illustrantibus*, in-8°.

GUADAGNOLI, (Philippe) né vers l'an 1596 à Magliano, dans l'Abruzze ultérieure, occupa avec honneur une chaire de professeur en arabe & en chaldéen dans le college de la Sapience. La congrégation de la Propagande l'employa à traduire l'Ecriture-Sainte en arabe, sous le pontificat d'Urbain VIII, avec Sergius Risius, savant Maronite, archevêque de Damas, & Pierre Golius ou Célestin de S. Léduvine, Carme. Cette Bible fut imprimée à Rome en 1671, 3 vol. in-fol. Il mourut à Rome en 1656, âgé d'environ 60 ans, laissant une bonne *Réponse* aux objections d'Ahmed-Ben-Zin-Ulabedin, docteur mahométan, 1631, in-4°. On a encore de lui une *Grammaire Arabe*, imprimée in-fol. à Rome, 1642.

GUAGNIN, (Alexandre) né en 1538 à Vérone, s'établit en Pologne, où il servit dans les guerres de Livonie, de Moldavie, &c, avec distinction ; Sigismond Auguste l'ennoblit & le fit gouverneur de Vitepsk. Il mourut en 1614 à Cracovie. Il est auteur d'un livre fort rare & fort estimé, intitulé : *Sarmatiæ Europæ Descriptio*, Spire, 1581, in-fol. On a encore de lui : *Rerum Polonicarum scriptores*, 1584, 3 vol. in-8°, Francfort ; & un *Compendium Chronicorum Poloniæ* : cet abrégé forme le 1*er*. vol. de l'ouvrage précédent.

GUALBERT, (S. Jean-) fondateur de la congrégation de Vallombreuse, étoit de Florence. Outre des moines, il reçut des laïcs, qui menoient la même vie que ceux-là, & ne différoient que par l'habit : c'est le premier exemple que l'on trouve de Freres-Lais ou Convers, distingués par état, des Moines de chœur, qui dès-lors étoient clercs, ou propres à le devenir. Gualbert jeta les premiers fondemens de son institut à Camaldoli, & se retira ensuite à Vallombreuse. Il mourut en 1073 à Passignano. On suit dans son ordre la regle de S. Benoît selon son austérité primitive. *Voyez* sa *Vie* écrite avec beaucoup d'exactitude par Blaise Melanisius, général du même ordre, & publiée avec de longues notes par le P. Cuper, dans les *Acta Sanctorum*.

GUALDO-PRIORATO, (Galeazzo) mort à Vicence, sa patrie, en 1678, à 72 ans, historiographe de l'empereur, a laissé plusieurs ouvrages historiques, écrits en italien d'une maniere assez agréable. Les principaux sont : I. L'*Histoire des Guerres de Ferdinand II & de Ferdinand III*, depuis 1630 jusqu'en 1640, in fol. II. Celle *des Troubles de la France*, depuis 1643 jusqu'en 1654, & continuée. III. Celle *du Ministere du Cardinal Mazarin*, 1671, 3 vol. in-12. Elle a été

traduite en françois. IV. L'*Hiſtoire de l'Empereur Léopold*, Veniſe, 1670, 3 vol. in-fol., avec figures. Tous ces écrits ſont en italien, & ce dernier eſt le plus recherché.

GUALTERUS, (Rodolphe) gendre de Zuingle, né à Zurich en 1529, ſuccéda à Bullinger, & mourut en 1586, à 67 ans. On a de lui des *Commentaires* ſur la Bible, & d'autres ouvrages. On lit dans le *Dictionnaire* de Placcius, que Gualterus eſt auteur de la *Verſion de la Bible* attribuée à Vatable; mais rien de plus faux. L'ouvrage le plus connu & le plus rare de cet auteur, eſt une déclamation fanatique contre le pape, ſous ce titre: *Anti-Chriſtus id eſt, Homiliæ quibus probatur Pontificem Romanum verè eſſe Anti-Chriſtum*, Zurich, 1546, in-8°. Il peut ſervir de regle pour apprécier le jugement qui regne dans les autres ouvrages de ce Zuinglien.

GUALTHER *ou* GAUTHIER DE CHATILLON, natif de Lille en Flandre, vivoit au commencement du 13e. ſiecle; il eſt auteur d'un Poëme latin, intitulé: *Alexandreida* ou Hiſtoire d'Alexandre, Ulm, 1559, in-12; Lyon, 1558, in-4°, en caractere italique. Quelques-uns, entr'autres Valere André, diſent que cet auteur a été évêque de Maguelonne (ce ſiege épiſcopal a été transféré à Montpellier par Paul III, en 1536), & ils l'appellent *Philippe Gualther de Châtillon;* mais Caſimir Oudin a prouvé qu'il n'a point été évêque & qu'on ne le nommoit pas *Philippe*.

GUARIN, (Pierre) Bénédictin de St. Maur, né dans le dioceſe de Rouen en 1678, & mort bibliothécaire de St. Germain-des-Prés à Paris, en 1729, à 51 ans, profeſſa avec diſtinction les langues grecque & hébraïque dans ſon ordre. Il fit des éleves, auxquels il ſavoit inſpirer l'amour & le reſpect pour leur maître. On a de lui: I. Une *Grammaire Hébraïque*, en latin, 2 vol. in-4°, 1724 & 1726. II. Un *Lexicon Hébreu*, publié en 1746, auſſi en 2 vol. in-4°. L'auteur avoit laiſſé cet ouvrage imparfait, il ne l'avoit pouſſé que juſqu'à la lettre M; mais il a été achevé par M. le Tournois. Dom Guarin étoit un adverſaire de Maſclef, & n'approuvoit pas ſon ſyſtême ſur les voyelles hébraïques (*voy.* MASCLEF). L'abbé de la Bletterie, alors de l'Oratoire, diſciple de Maſclef, lui répondit dans la nouvelle édition de la *Grammaire* de ſon maître, publiée à Paris en 1730, 2 vol. in-12.

GUARINI, iſſu d'une illuſtre famille de Vérone, ayant appris la langue latine, fit le voyage de Conſtantinople pour prendre ſous Chryſoloras des leçons de grec, puis revint enſeigner à Veniſe, à Florence, à Vérone & à Ferrare. Il mourut en 1460, laiſſant, outre un *Compendium Grammaticæ Græcæ ab Emm. Chryſolorâ digeſtæ*, Ferrare, 1509, in-8°, diverſes *Traductions* & *Notes* ſur des auteurs anciens. L'un de ſes fils, Baptiſte GUARINI, profeſſoit les belles-lettres à Ferrare depuis 33 ans, en 1494. Il a publié des *Poëſies latines*, Modene, 1496, in-fol.: *De ſecta Epicuri; De ordine docendi & ſtudendi*, Iene, 1704, in-8°. Il

étoit grand oncle du suivant.

GUARINI, (Jean-Baptiste) naquit à Ferrare en 1537. C'étoit alors les beaux jours de la littérature en Italie. Les Guarini ses aïeux, avoient contribué à la faire renaître par leurs soins & par leurs écrits. Les talens du jeune Guarini lui frayerent la voie de la fortune. Il fut secrétaire d'Alfonse II, duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs commissions dans les différentes cours de l'Europe. Après la mort de ce prince, il passa au service de Vincent de Gonzague, de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane, & du duc d'Urbin. Il mourut à Venise en 1612, à 74 ans. Ses productions poétiques sont en grand nombre. L'esprit, la douceur, la facilité les caractérisent; mais elles manquent souvent de naturel & de décence. On peut surtout faire ce reproche à son *Pastor Fido*, Venise, 1602, in-4°; Amsterdam, par Winghendorp, 1654, in-24; Elzevir, 1678, in-24, fig. de le Clerc; Vérone, 1735, & Amsterdam, 1736, in-4°; Glasgou, 1763, in-8°; Paris, 1768, in-12. Les beautés de cette Pastorale fermerent les yeux de presque tous les lecteurs sur ses défauts, sur les longueurs, les jeux de mots, les pensées fausses, les comparaisons outrées, les saillies froides, les peintures voluptueuses, dont elle est remplie. M. Pecquet en a donné une traduction, dont il a paru une édition italienne & françoise en 2 vol. in-12. Toutes ses *Œuvres* sont imprimées à Vérone en 1737, 4 vol. in-4°.

GUARINI, (Camille) Théatin, né à Modene en 1624, mort en 1683, étoit architecte de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; Turin renferme plusieurs palais & églises élevés sur ses dessins. C'est dans le genre des édifices sacrés qu'il a le plus exercé ses talens: on en voit à Modene sa patrie, à Vérone, à Vicence, & même hors de l'Italie, à Lisbonne, à Prague, à Paris. Quelque vogue qu'ait eu Guarini, il s'en faut bien cependant que son architecture recueille les suffrages des connoisseurs. Avec moins de génie que le Borromini, il a beaucoup renchéri sur tous les défauts qu'on lui reproche. Ses compositions sont pleines d'irrégularités, de caprices & de bizarreries, tant dans les plans que dans les élévations & les ornemens. Cet artiste au reste avoit étudié les meilleurs auteurs d'architecture, Vitruve, Alberti, Palladio, &c.: on peut s'en convaincre en lisant son *Architecture civile*, ouvrage posthume, publié à Turin en 1747, in-fol. Comment, avec tant de lumieres sur son art, a-t-il pu prendre une route si opposée au bon goût?

GUARNACCI, (Mario) né à Volterre en 1701, s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres & à la théologie, prit le degré de docteur à Florence, fut aide d'étude de Charles Rezzonico, élevé depuis au pontificat sous le nom de *Clément XIII*, devint prélat domestique de Clément XII, chanoine de S. Jean de Latran, &c. Retiré dans sa patrie, en 1757, il y fit une précieuse collection d'antiqui-

trés étruſques, dont on trouve la deſcription dans le tome III des *Œuvres* de Muratori. On a de ce prélat : I. Une Continuation des *Vitæ & geſta Romanorum Pontificum & Cardinalium* d'Alfonſe Ciaconius, entrepriſe par ordre de Benoît XIV, & pouſſée juſqu'au pontificat de Clément XII; Rome, 1751, 2 vol. in-fol. II. Un Recueil de Poéſies, entre leſquelles on diſtingue une Poétique en vers italiens. III. *Origines italiques*, en italien, Lucques, 1768, 2 vol. in-fol. Il y ajouta un 3e. vol., Lucques, 1772 : ouvrage critiqué par l'auteur du traité *Des premiers habitans de l'Italie*, attribué au P. Bardetti. Philippe Ferroni a publié ſon Eloge funebre, Florence, 1785, in-4°. Il eſt enrichi de notes. La ville de Volterre doit divers embelliſſemens à ce littérateur, l'un des plus illuſtres d'Italie, qui mourut le 21 août 1785.

GUARNERUS, *voyez* IRNERIUS.

GUASCO, (Octavien) né à Turin, ſe fixa pendant quelque tems à Paris, où il fréquenta les beaux eſprits, & ſe lia d'une étroite amitié avec les coryphées de la philoſophie moderne, dont il reçut un brevet pour aller prêcher le nouvel Evangile en Allemagne, ce qui lui procura un canonicat de Tournay. Il mourut en 1783, après avoir publié : I. *Diſſertations hiſtoriques, politiques & littéraires*, Tournay, 1756, 2 vol. in-12. Ces diſſertations, au nombre de quatre, ſur des ſujets très-diſparates, contiennent pluſieurs bonnes remarques, parmi quelques-unes de frivoles & de fauſſes. II. *De l'uſage des Statues chez les Anciens*, Bruxelles, 1768, in-4°., avec des figures. Il y a de l'érudition, de la bonne critique & des bévues. III. Quelques *Diſſertations* couronnées par l'académie des Inſcriptions. IV. L'*Eſprit des Loix*, traduit en italien. V. L'*Hiſtoire de l'Empire Ottoman*, de Demetrius Cantemir, en italien. VI. Les *Satyres* d'Antiochus Cantemir, traduites en françois, avec la Vie de ce prince, écrite en admirateur panégyriſte, 1750, 2 vol. in-12. VII. L'*Economie de la Vie humaine*, traduit en françois, 1755, in-8°. On remarque dans preſque tout ce qui eſt de lui, le ton leſte & tranchant d'un homme qui court après l'approbation de ceux qui diſtribuent la célébrité, & qui eſt moins occupé de l'objet ſur lequel il écrit, que de l'opinion des gens dont il recherche le ſuffrage.

GUASPRE DUGHET, éleve & beau-frere du Pouſſin, naquit à Rome en 1613. Son goût & ſes talens pour le payſage éclaterent de bonne heure. Il loua quatre maiſons dans les quartiers les plus élevés de Rome, pour y étudier la nature. La chaſſe qu'il aimoit paſſionnément, lui fournit des ſites d'un effet piquant. Ses ouvrages ſont recommandables par un air de liberté admirable, par la délicateſſe de la touche, par la fraîcheur du coloris, par un art particulier à exprimer les vents, à donner de l'agitation aux feuilles des arbres, à repréſenter des orages & des bourraſques. Il mourut à Rome en 1675.

GUAST, (du) *voyez* AVALOS (Alfonse).

GUATIMOZIN, neveu & gendre de Montezuma, s'empara de l'empire du Mexique après la mort de ce prince, tué par ses sujets rebelles. Après quelques succès, il fut vaincu & pris par Cortez. Les soldats Espagnols furieux de ne trouver pas à la prise de Mexico les trésors dont ils s'étoient flattés, étendirent le prisonnier sur des charbons pour les lui faire découvrir, Cortez l'arracha de leurs mains : mais accusé quelque tems après de trahison & d'attiser les révoltes continuelles des Mexicains, il fut condamné à être étranglé. C'est au moins ce que la plupart des historiens nous apprennent de la fin de Guatimozin; Cortez dans ses *Lettres* ne dit rien de cette catastrophe. *Voyez* CORTEZ, MONTEZUMA.

GUAY-TROUIN, (René du) lieutenant-général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal & militaire de S. Louis, & l'un des plus grands hommes de mer de son siecle, naquit à Saint-Malo le 10 juin 1673. Son pere étoit un riche négociant de cette ville & un habile marin. Le jeune du Guay-Trouin fit sa premiere campagne en 1689. En 1694 il fit une descente dans la riviere de Lymerick, où il prit un brûlot, 3 bâtimens, & enleva 2 vaisseaux Anglois, qu'il attaqua avec une frégate dont le roi lui avoit confié le commandement; mais quelque tems après il fut pris & mené à Plimouth. Sa prison ne fut pas longue. Peu de jours après son retour, il alla croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit 2 vaisseaux de guerre. Louis XIV, charmé de cette action, lui envoya une épée. Après quelques autres prises, il rencontra en 1696 le baron de Wassenaër, depuis vice-amiral de Hollande, escortant une flotte marchande avec 3 vaisseaux, le combattit, & enleva le vaisseau qu'il commandoit, avec une partie de la flotte. Ensuite de ce combat, il passa en 1697 de la marine marchande à la marine royale. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée, il continua à faire des prises. Il joignit, en 1707, 4 vaisseaux qu'il commandoit, à une escadre du roi armée à Dunkerque, qui enleva une flotte Angloise escortée de 5 vaisseaux de guerre. Le roi récompensa ses exploits par des lettres de noblesse, dans lesquelles il est dit « qu'il avoit pris plus de » 300 navires marchands & 20 » vaisseaux de guerre ». De toutes ses expéditions, la plus connue est la prise de Rio-Janéiro, une des plus riches colonies du Brésil en 1711. En onze jours il fut maître de la place & de tous les forts qui l'environnoient : la perte des Portugais fut de plus de 25 millions. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans, qui s'intéressoit à la compagnie des Indes, crut ne pouvoir mieux en assurer le succès, qu'en se réglant par les avis de du Guay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le conseil de cette compagnie. Le guerrier donna de très-bons conseils au prince, tant sur l'administration générale, que sur le détail qu'il ne faut jamais négliger. Louis XV,

instruit des services de du Guay-Trouin, le fit, en 1728, commandeur de l'ordre de S. Louis & lieutenant-général. Il lui confia, en 1731, le commandement d'une escadre destinée à soutenir l'éclat de la nation Françoise dans le Levant & dans toute la Méditerranée. Du Guay-Trouin vint terminer sa carriere à Paris en 1736. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1740 à Paris, en un volume in-4°., par les soins de M. de la Garde, son neveu, qui les a continués depuis 1715, où du Guay-Trouin les avoit finis. On en avoit donné auparavant une édition en Hollande, in-12, dans laquelle on avoit retranché ou changé tout ce qui avoit paru exagéré ou contraire aux relations hollandoises.

GUAZZI *ou* GUAZZO, (Etienne) bel-esprit Italien, & secrétaire de la duchesse de Mantoue, étoit de Casal, & mourut à Pavie en 1563. On a de lui : I. Des *Poésies*. II. Un Traité en italien, qui a pour titre : *La civile Conversazione*, Bresse, 1574, in-4°. III. *Dialoghi piacevoli*, Venise, 1586, in-4°. Ils eurent beaucoup de cours dans leur tems.

GUAZZI *ou* GUAZZO, (Marc) natif de Padoue, se signala dans les armes aussi-bien que dans les lettres, & mourut en 1556. Ses ouvrages sont : I. Une *Histoire de Charles VIII*, Venise, 1547, in-12. II. Une *Histoire de son tems*, 1553, in-fol. III. Un *Abrégé de la Guerre des Turcs avec les Vénitiens*, in-8°. IV. Diverses *Poésies*, entr'autres, *Astolfo borioso*, 1549, in-4°., &c.

GUDVER, (N.) curé de S. Pierre-le-Vieux, à Laon, dépouillé ensuite de sa cure, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise, mort le 3 septembre 1737, après avoir renouvellé son appel au futur concile, & mis des injures contre la bulle *Unigenitus* dans son testament. Il est auteur : I. De la *Constitution*, *avec des remarques & des notes*. II. *Entretiens sur les Miracles de M. Pâris*.

GUÉBRIANT, (Jean-Baptiste Budes, comte de) maréchal de France & gouverneur d'Auxone, naquit au château du Plessis-Budes en Bretagne, l'an 1602. Il fit ses premieres armes en Hollande; & après s'être signalé en diverses occasions importantes, il fut créé maréchal-de-camp. Chargé de conduire l'armée de la Valteline dans la Franche-Comté, pour l'unir à celle que le duc de Longueville y commandoit, il s'en acquitta avec gloire. Il fut ensuite envoyé en Allemagne auprès du duc de Weimar, après la mort duquel le commandement passa à Bannier. Ce général ne sympatisant pas avec Guébriant, les choses allerent mal, & le commencement de la campagne de 1641 fut si malheureux, qu'ils furent obligés de se séparer. Mais quelque tems après, Guébriant vola au secours de son rival. Celui-ci en fut si touché, qu'à sa mort, il légua ses armes à Guébriant, qui avoit déjà reçu le même honneur du duc de Weimar. Cette même année 1641, le général François fut vainqueur à Wolffenbutel & au combat de Clopenstal, & l'année d'après, à celui d'Ordingen, près de Cologne. Lam-

boi, général des impériaux, y fut fait prisonnier avec Merci. Le comte de Guébriant cueillit de nouveaux lauriers à Nuits, à Quempen qu'il assiégea & qu'il prit. Louis XIII récompensa ses exploits par le bâton de maréchal de France. Il continuoit à servir avec gloire, lorsqu'il fut mortellement blessé au siege de Rotweil, petite ville de Suabe. Les assiégés ne voulant pas s'exposer à être emportés de vive force, prirent le parti de se rendre. Le général se fit porter dans la place, & y expira le 7 novembre 1643. Le Laboureur a écrit sa *Vie*, avec assez peu d'agrément, mais avec assez d'exactitude, quoiqu'elle ne soit pas exempte de partialité.

GUEDEVILLE, *voyez* GUEUDEVILLE.

GUEDIER DE ST.-AUBIN, (Henri-Michel) docteur & bibliothécaire de Sorbonne, né à Gournai-en-Brai, diocese de Rouen, l'an 1695, mort en 1742, à 47 ans, se distingua par ses vertus & par ses lumieres. Il savoit le grec, l'hébreu, l'anglois, l'italien, & toutes les sciences qui ont du rapport à la théologie & à la morale. On lui doit : I. L'*Histoire-Sainte des deux Alliances*, 7 vol. in-12, 1741 : ouvrage inférieur à celui de Berruyer pour le coloris, la douceur, le brillant du style; mais écrit d'une maniere plus digne de la sublime simplicité des Livres-Saints. C'est une espece de concorde de l'Ancien & du Nouveau-Testament, enrichie de réflexions sages & de dissertations savantes, & dirigée par l'intelligence des langues & par une critique judicieuse. II. Plusieurs *Traités de Théologie*, manuscrits. III. Un grand nombre de *Décisions de Cas de conscience*. L'auteur les avoit résolus pendant 14 ans, avec cette sagesse qui fait tenir le milieu entre l'extrême sévérité & le relâchement.

GUELLETTE, *voy.* GUEULLETTE.

GUENEBAUD, (Jean) médecin de Dijon, est connu par un livre singulier, intitulé : *Le Réveil de Chindonax, prince des Vacies, Druides, Celtiques*, Dijon, 1621, in-4°. : c'est l'explication d'un monument relatif à la religion des Gaulois, qu'il avoit trouvé dans son vignoble. Cet écrivain mourut vers 1630.

GUENOIS, (Pierre) lieutenant-particulier à Issoudun, dans le 16e. siecle, a donné : I. Une *Conférence des Ordonnances*, 1578, 3 vol. in-fol. II. Une *Conférence des Coutumes*, 1596, 2 tom. en 1 vol. in-fol. Il y en a des exemplaires avec le titre de 1620, mais c'est la même édition.

GUERARD, (D. Robert) Bénédictin de S. Maur, né en 1641 à Rouen, relégué à Ambournay en Bresse, pour avoir eu part au livre intitulé l'*Abbé Commendataire*, sut mettre à profit son exil. Il rechercha avec soin les manuscrits anciens; il eut le bonheur de trouver l'ouvrage de S. Augustin, contre Julien, intitulé; *Opus imperfectum*, dont on ne connoissoit alors que 2 exemplaires dans l'Europe. Il l'envoya aux éditeurs des Œuvres de ce Pere, avec lesquels il avoit travaillé avant son exil,

D'Ambournay, Dom Guerard fut envoyé à Feſcamp, & enſuite à Rouen, où il mourut en 1715. On a de lui un *Abrégé de la Bible*, en 2 vol. in-12, publié en 1707. Il eſt en forme de queſtions & de réponſes familieres, avec des éclairciſſemens tirés des ſaints Peres & des meilleurs interpretes. Tout n'y eſt pas exact. On en a donné une édition latine à Anvers, avec des Prolégomenes, 3 vol. in-8°.

GUERCHIN, (François Barbieri de Cento, *dit* le) ainſi nommé, parce qu'il étoit louche, naquit à Cento, près de Bologne, en 1590. Il peignit dès l'âge de 8 ans; il tira de ſon génie les premiers principes de ſon art; & il ſe perfectionna enſuite à l'école des Carrache. Une académie, qu'il établit en 1616, lui attira un grand nombre d'éleves de toutes les parties de l'Europe. La reine Chriſtine de Suede l'honora d'une viſite, & lui tendit la main, *pour toucher*, diſoit-elle, *celle qui avoit produit tant de chef-d'œuvres*. Le roi de France lui offrit la place de ſon premier peintre; mais il aima mieux accepter un appartement dans le palais du duc de Modene. Il ne ſortoit jamais de ſon attelier, ſans être accompagné de pluſieurs peintres, qui le ſuivoient comme leur maître & le reſpectoient comme leur pere. Le Guerchin les aſſiſtoit, dans le beſoin, de ſes conſeils, de ſon crédit & de ſon argent. Doux, ſincere, poli, charitable, pieux, il fut un modele pour les Chrétiens comme pour les peintres. Il mourut en 1667, à 77 ans, ſans avoir été marié. Ses principaux ouvrages ſont à Rome, à Bologne, à Parme, à Plaiſance, à Modene, à Reggio, à Milan. Il rendoit certains objets avec beaucoup de vérité; mais la correction, la nobleſſe & l'expreſſion, qui ſont les fruits d'un travail réfléchi, lui ont manqué pour l'ordinaire. Cet artiſte aima mieux ſe livrer à la nature, & donner plus de force & de fierté à ſes tableaux, que de mettre ſon génie dans les entraves de l'imitation.

GUERET, (Jean) Jéſuite, eut le malheur d'avoir été régent de philoſophie du parricide Jean Châtel. Il fut arrêté & banni en 1595, quoique Châtel eût proteſté conſtamment que ni le P. Gueret, ni aucun Jéſuite n'avoit aucune part à ſon crime. Dans quelques ouvrages du tems, le P. Gueret eſt nommé *Quiret*. Voy. CHATEL (Jean).

GUERET, (Gabriel) né à Paris en 1641, fut reçu avocat en 1660. Il ſe diſtingua dans le barreau, moins par ſes plaidoyers, que par ſes conſultations. Il mourut à Paris en 1688, à 47 ans, laiſſant pluſieurs ouvrages: I. Le *Parnaſſe réformé*. II. La *Guerre des Auteurs*; c'eſt une ſuite de l'ouvrage précédent. Gueret étoit indigné des intrigues & des cabales littéraires de ſon tems, qui n'étoient rien en comparaiſon de celles qui déshonorent le nôtre. III. *Entretiens ſur l'éloquence de la Chaire & du Barreau*, ſemés de réflexions judicieuſes & de leçons utiles. IV. La *Carte de la Cour*, 1663, in-12: c'eſt une allégorie ingénieuſe, mais moins piquante

que ſon *Parnaſſe réformé*. V. La *Promenade de Saint-Cloud, ou Dialogue ſur les Auteurs*; ils ſont très bien aſſaiſonnés. VI. Le *Journal du Palais*, conjointement avec Brodeau. C'eſt un recueil bien digéré des arrêts des parlemens de France, publié d'abord en 2 vol. in-4°., & enſuite en 2 vol. in-fol., 1737. VII. Une édition des *Arrêts notables du Parlement*, recueillis par le Prêtre, & réimprimés en 1679, augmentés de notes ſavantes & de pieces curieuſes.

GUERET, (Louis-Gabriel) docteur de Sorbonne, ancien vicaire-général de Rhodez, né à Paris, mort le 9 ſeptembre 1759, âgé de 80 ans, étoit fils du précédent. Il s'eſt fait connoître par quelques brochures en faveur des réfractaires aux décrets de l'Egliſe, & des moyens qu'ils emploient pour ſoutenir leur rebellion. Il avoit un frere, curé de S. Paul, qui mourut en 1773.

GUERICK, (Othon de) conſeiller de l'électeur de Brandebourg & bourg-meſtre de Magdebourg, naquit en 1602, & mourut en 1686 à Hambourg. Ce fut lui qui inventa la *Machine Pneumatique*; les *deux Baſſins de cuivre* appliqués l'un contre l'autre, que 16 chevaux ne pouvoient ſéparer en tirant; le *Marmouſet de verre*, qui deſcendoit dans un tuyau quand le tems étoit pluvieux, & en ſortoit quand il devoit être ſerein. Cette derniere machine diſparut à la vue du barometre, ſur-tout depuis que Huygens & Amontons eurent donné les leurs. Les expériences de Guerick ſur le vide ont été imprimées en 1672, in-fol. en latin, ſous le titre d'*Experimenta Magdeburgica*.

GUÉRIN, (Guillaume) avocat-général au parlement de Provence, fut revêtu de cette charge la même année que cette cour donna un arrêt ſévere contre les Vaudois. Il ſe chargea de le faire exécuter, & il s'en acquitta avec une exactitude effrayante. On compta 22 bourgs détruits ou mis en cendres. Henri II, dont le pere avoit ordonné cette exécution (*voyez* OPPEDE), permit, par une inconſéquence ordinaire dans des gouvernemens foibles, aux ſeigneurs ruinés de ces villages détruits, de porter leurs plaintes au parlement de Paris. On chercha des crimes pour faire périr Guérin, qui fut condamné à être pendu, non pour l'exécution dont nous venons de parler, comme pluſieurs hiſtoriens & en dernier lieu Voltaire, l'ont avancé; mais pour *pluſieurs fauſſetés, calomnies, prévarications, abus & malverſations ès deniers du roi & d'autres particuliers*, & la ſentence fut exécutée à Paris en 1554. Cependant quelques auteurs ont cru que les raiſons alléguées dans la ſentence, n'étoient qu'un prétexte, & que la mort de Guérin étoit l'ouvrage des partiſans ſecrets de ces ſectaires: la juſtification du préſident Oppede; leur parcit être en même tems celle de l'avocat-général.

GUÉRIN, *voyez* TENCIN.

GUÉRIN, (François) profeſſeur au college de Beauvais à Paris, mort le 29 mai 1751, âgé de 70 ans, étoit de Loches en Tourraine. On a de lui: I. *Les Annales de Tacite, traduites*

en françois, en 3 vol. in-12. On trouve trop d'art, trop d'esprit, trop de finesse dans Tacite, & trop peu de tout cela dans son traducteur. II. Une *Traduction de Tite-Live*, plus exacte & plus élégante que celle de Tacite, & qu'on a réimprimée avec des corrections chez Barbou à Paris, en 10 vol. in-12.

GUERIN DU ROCHER, (N.) après avoir passé plusieurs années dans la société des Jésuites, continua après l'extinction de la société, à se livrer au goût des lettres & aux recherches d'érudition. En 1777, il fit paroître l'*Histoire véritable des Tems fabuleux*, Paris, 3 vol. in-8°. Il y montre que l'Ecriture-Sainte a fourni la matiere des anciennes histoires & des mythologies, & que l'histoire d'Egypte en particulier n'est qu'un travestissement des faits rapportés dans la Bible. Si ses observations sont fondées sur des étymologies plausibles, elles le sont bien davantage encore sur des rapprochemens & des paralleles tout-à-fait frappans. Les philosophes, que cette maniere de voir n'accommodoit pas, se sont élevés contre un ouvrage qui ruinoit de fond en comble plus d'une creuse spéculation. M. de la Harpe y a d'abord opposé une critique leste, que les savans ont regardée comme une turlupinade, & qu'ils ont dédaignée (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 15 octobre 1777, pag. 237). MM. de Guignes, Anquétil & du Voisin l'ont attaqué plus sérieusement, mais l'abbé Chapelle a repoussé leur critique, celle de M. du Voisin sur-tout, avec tant de vigueur, que celui-ci n'a cru pouvoir y répondre qu'en faisant saisir par voie d'autorité toute l'édition de la *Défense* (ibid. 15 août 1780, pag. 601). Il est bien à regretter que l'ouvrage qui devoit être porté à 12 volumes, n'ait pas été continué, le goût de l'auteur pour la piété & l'exercice des saintes œuvres, l'ayant invinciblement tourné vers d'autres objets. Il étoit entiérement occupé à des œuvres de charité, aux travaux de la direction & de l'instruction, lorsqu'il fut immolé à Paris avec les autres victimes du sacerdoce, le 2 septembre 1792. Voyez BERGIER, BONNAUD & les articles LAVAUR, OPHIONÉE, OVIDE, &c.

GUERINIERE, (François Robichon de la) écuyer du roi, est auteur de deux ouvrages estimés: I. L'*Ecole de Cavalerie*, plusieurs fois imprimée, & dont la plus belle édition est de 1733, in-fol. avec figures. Elle fut réimprimée en 1736, 2 vol. in-8°; mais les figures sont inférieures à celles de l'in-fol. II. Les *Elémens de Cavalerie*, en 2 vol. in-12. L'auteur mourut en 1751.

GUEROALD, (Guillaume) vivoit au commencement du 16e. siecle, & publia à Caen un *Commentaire* peu savant sur l'ouvrage supposé d'Æmilius Macer, orné de 77 planches en bois très-mauvaises, sans date, in-8° & in-4°, pour l'instruction des jeunes médecins.

GUERRE, *voyez* JACQUET.

GUERRE, (Martin) né à Andaye, dans le pays des Basques, fameux par l'imposture d'Arnauld du Thil, son ami.

Martin

Martin ayant épousé Bertrande de Rols, du bourg d'Artigat, au diocese de Rieux en Languedoc, & ayant demeuré environ 10 ans avec elle, passa en Espagne, puis en Flandre, où il prit les armes. Huit ans après, Arnauld du Thil, son ami, se présenta à Bertrande, & lui dit qu'il étoit son mari; il donna à cette femme tant d'indices, qu'elle le prit en effet pour son époux. Mais dans la suite l'imposture fut découverte. Le vrai mari étant arrivé dans le tems qu'on alloit juger à Toulouse le procès intenté à cette occasion, du Thil fut pendu & brûlé à Artigat en 1560. Ce fait extraordinaire a fait naître bien des réflexions sur la réserve, avec laquelle il faut juger de la vérité, ou de la fausseté des rapports de l'histoire. « Sans parler de plusieurs » événemens fort étranges arrivés de nos jours (dit l'évêque de Boulogne dans une » Inst. Past. de 1767), & si » surprenans, si contraires aux » vraisemblances, que jamais » on ne s'y seroit attendu, & » que les âges suivans auront » peine à les croire; combien les » siecles passés ne fourniſſent-» ils pas d'exemples de faits » très-singuliers, très-étonnans, » dans lesquels le faux s'est » trouvé beaucoup plus vrai-» semblable que le vrai? Qu'y » avoit-il de plus apparent, que » le mensonge du faux Martin » Guerre, qui fut reconnu pour » être le véritable mari de » Bertrande de Rols, par les » quatre sœurs & de l'oncle du » mari, par les parens de la » femme & par elle-même, » avec des circonstances si » plausibles, qu'elles firent » long-tems balancer les juges, » même après l'arrivée du véritable Martin Guerre? Il ne » faut donc pas juger les choses » par leurs apparences ou leurs » vraisemblances; & si on doit » suivre cette maxime dans » l'histoire profane, à plus forte » raison dans l'histoire sacrée, » dont les récits ont la sanction & la garantie de Dieu ».

GUERSANS *ou* GUERSENS, (Jules *ou* Julien) poëte & jurisconsulte, né à Gisors en Normandie, l'an 1543, fut avocat, puis sénéchal de Rennes en Bretagne. Il mourut de la peste dans cette ville en 1583, âgé de 40 ans. Il a laissé quelques *Pieces de Théâtre;* diverses *Poésies*, les unes en latin, les autres en françois. Les vers de Guersans sont mauvais; le ton, l'air & l'accent qu'il leur donnoit en les prononçant, leur prêtoit un mérite qu'ils perdoient à la lecture.

GUESCLIN, (Bertrand du) connétable de France, né en Bretagne l'an 1311, s'est immortalisé par une valeur héroïque, accompagnée d'une prudence consommée. Ses parens négligerent extrêmement son éducation; il ne sut jamais ni lire, ni écrire, à l'exemple de presque tous les nobles de son tems. Dès sa plus tendre enfance, il ne respiroit que les combats. *Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde*, disoit sa mere; *il est toujours blessé, le visage déchiré, toujours battant ou battu.* On l'a dépeint d'une taille forte & épaisse, les épaules larges, les bras nerveux. Ses yeux étoient petits, mais vifs & pleins de feu. Sa physiono-

mie n'avoit rien d'agréable. *Je ſuis fort laid*, diſoit-il étant jeune, *jamais je ne ſerai bien venu des dames ; mais du moins je ſaurai me faire craindre des ennemis de mon roi.* Il ne dut ſa fortune qu'à ſon génie. Dès l'âge de 15 ans il reçut le prix dans un tournoi donné à Rennes. Il y étoit allé inconnu, & contre la volonté de ſon pere, après avoir emprunté le cheval d'un meûnier. Depuis il ne ceſſa de porter les armes, & toujours avec ſuccès. Après la funeſte journée de Poitiers, en 1356, pendant la captivité du roi Jean, il vint au ſecours de Charles, fils aîné de ce prince, & régent du royaume. Melun ſe rendit, la riviere de Seine fut libre, pluſieurs places ſe ſoumirent. Charles V, ayant ſuccédé à ſon pere en 1364, récompenſa ſes ſervices comme ils le méritoient, & n'en fut que mieux ſervi. Du Gueſclin, ayant porté du ſecours à Henri, comte de Tranſtamare, qui avoit pris le titre de roi de Caſtille, contre Pierre le Cruel, poſſeſſeur de ce royaume, fit diverſes conquêtes ſur ce prince, lui ravit la couronne & l'aſſura à Henri. Ce monarque lui donna cent mille écus d'or, avec le titre de connétable de Caſtille. Bertrand retourna bientôt en France, pour défendre ſa patrie contre l'Angleterre. Les Anglois, auparavant victorieux dans tous les combats, furent battus par-tout. Du Gueſclin, devenu connétable de France (*voyez* ETIENNE), tomba dans le Maine & dans l'Anjou ſur les quartiers des troupes Angloiſes, les défit toutes les unes après les autres, & prit de ſa main leur général Grandſon. Il rangea le Poitou & la Saintonge ſous l'obéiſſance de la France. Il ne reſta aux Anglois que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Breſt & Baïonne. Le connétable mourut au milieu de ſes triomphes devant Châteauneuf de Rendon, en 1380. Il fut enterré à St. Denys, auprès du tombeau que Charles V s'étoit fait préparer. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des ſouverains. En diſant adieu aux vieux capitaines qui l'avoient ſuivi depuis quarante ans, du Gueſclin les pria *de ne point oublier ce qu'il leur avoit dit mille fois*, qu'*en quelque pays qu'ils fiſſent la guerre, les gens d'égliſe, les femmes, les enfans & le pauvre peuple n'étoient point leurs ennemis.* On peut conſulter Monſtrelet, du Tillet & Chaſtelet qui publia en 1666, in-fol., l'*Hiſtoire* de cet illuſtre capitaine ; & encore l'*Hiſtoire de Bertrand du Gueſclin*, par M. Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; & les *Mémoires* de M. de la Curne de Ste-Palaye, *ſur l'ancienne Chevalerie.*

GUESLE, (Jacques de la) procureur-général au parlement de Bourgogne, mort en 1602, a donné : I. Des *Remontrances*, gros in-4°. II. Un *Traité* in-4° *ſur le comté de Saint-Pol.* III. Une *Relation curieuſe du procès fait au Maréchal de Biron.*

GUESNAY, (Jean-Baptiſte) Jéſuite, né à Aix en Provence, mort en 1658, a publié : I. Des *Annales de Marſeille*, Lyon, 1657, in-fol., en latin. Ce n'eſt qu'une compilation mal digérée & ſans critique. II. *Magdalena*

Massilienſis advena, Lyon, 1643, in-4°. III. *S. Joannes Cassianus illustratus*, Lyon, 1652, in-4°.

GUET, (du) *voyez* DUGUET.

GUETTARD, (Jean-Etienne) né à Etampes en 1715, fut élevé chez ſon aïeul, habile pharmacien, qui lui donna de bons principes d'hiſtoire naturelle. Ses connoiſſances le firent admettre à l'académie des ſciences, & lui procurerent la place de médecin botaniſte & de garde du cabinet d'hiſtoire naturelle du duc d'Orléans. Il mourut le 7 janvier 1786. Cet académicien eſt un des premiers qui ait accrédité les cartes météorologiques, dans leſquelles on ſent bien que l'eſprit de ſyſtême entre pour beaucoup. Il prétendit un des premiers en 1751, que les montagnes d'Auvergne ſont des volcans éteints: opinion attaquée par M. le comte de Rangouſe, défendue par M. le Grand d'Auſſi (*voyez* le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 février 1786, p. 251 — 1 août 1788, p. 501). Il s'étoit étroitement lié avec des gens d'une ſecte qui profeſſe une morale ſévere: & avoit dans ſon extérieur & ſes diſcours quelque choſe de commandé, qui rendoit ſa ſociété un peu embarraſſante. M. de Buffon le cite ſouvent dans les Epoques de la nature: mais pluſieurs de ſes obſervations ſont péremptoirement contraires aux ſyſtêmes du Pline François. On lui doit: I. Des *Mémoires ſur différentes parties des Sciences & des Arts*, 1768 & années ſuiv., 5 vol. in-4°. II. *Obſervations ſur les Plantes*, 1747, 2 vol. in-12.

GUÉVARA, (Louis Velez) dramatiſte & romancier Eſpagnol, né à Icija, dans l'Andalouſie, mort en 1646, a laiſſé pluſieurs Comédies, imprimées en diverſes villes d'Eſpagne; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à répandre ſon nom, eſt une piece facétieuſe, intitulée: *El Diablo cojuelo*, qui a ſervi de canevas à le Sage, pour compoſer ſon *Diable boiteux* (ſignifié par *El Diablo cojuelo*). L'auteur des *Lectures amuſantes* a traduit de nouveau cet ouvrage, mais moins librement, & l'a inſéré dans ſa 1re. partie, à-peu-près tel qu'il ſe lit en eſpagnol. L'imagination de Guévara ne lui préſentoit que des idées ſingulieres & plaiſantes. Il imprimoit un caractere de gaieté aux ſujets même les plus graves: on peut le nommer le *Scarron* d'Eſpagne.

GUÉVARA, (Antoine de) évêque de Mondonedo, naquit dans la petite province d'Alava, & fut élevé à la cour de la reine Iſabelle de Caſtille. Après la mort de cette princeſſe, il entra dans l'ordre de St. François, & s'y diſtingua par ſa piété & par ſes talens. Charles-Quint le choiſit pour ſon prédicateur ordinaire, & enſuite pour ſon hiſtoriographe. Il mourut en 1544. On a de lui: I. L'*Horloge des Princes*, ou *la Vie de Marc-Aurele & de Fauſtine ſa femme*, in-8°: ouvrage romaneſque, où l'on trouve quelques utiles moralités. Il le donna comme une traduction d'un manuſcrit grec, qu'il diſoit avoir reçu de Florence. Voſſius prétend que c'eſt une impoſture indigne d'un évêque; mais ces ſortes de contes typographiques ſont ſi

communs & si connus, qu'ils ne trompent personne, & par-là ne peuvent pas être traités de mensonges proprement dits. D'Hesberai des Essars, qui l'a traduit en françois, differte aussi un peu trop sérieusement ou trop scrupuleusement sur l'authenticité de cet ouvrage. Sa Traduction a paru en 1588. Les Italiens en avoient une version dès 1548. Les Allemands l'ont mis en latin, & l'ont enrichi de notes, scholies, aphorismes, &c. II. Des *Epîtres dorées*, in-8°. III. *Vies des Empereurs Romains*. IV. Le *Mont du Calvaire*, 2 vol. in-8°. V. *Du mépris de la Cour*, in-8°.

GUÉVARA, (Antoine de) prieur de St. Miguel d'Escalada, & aumônier de Philippe II, roi d'Espagne, étoit neveu du précédent. Il abandonna la cour pour se livrer à l'étude. On a de lui des *Commentaires* latins *sur Habacuc* & *sur les Psaumes*, in-4° & in-fol., avec un *Traité de l'autorité de la Vulgate*.

GUEUDEVILLE, (Nicolas) fils d'un médecin de Rouen, Bénédictin de St. Maur en 1671, quitta sa religion, son ordre & la France, pour vivre indépendant en Hollande, où il se maria, s'érigea en écrivain, & se fixa à La Haye, où il mourut de misere vers 1721. Les principaux fruits de la plume de cet apostat sont: I. L'*Esprit des Cours de l'Europe*, ouvrage périodique qui parut en 1699, & que d'Avaux fit supprimer, parce que la France y étoit souvent outragée. Après le départ de ce ministre, le gazetier reprit son ouvrage, & le poussa jusqu'à 1710, sous le titre de *Nouvelles des Cours de l'Europe*, par un homme qui n'avoit jamais vu l'antichambre, ni le cabinet d'un ministre. II. *Critique générale du Télémaque*, in-12, en 2 parties. La 1re. est moins mauvaise que la seconde; mais l'une & l'autre ne méritent guere d'être lues que par ceux qui aiment les écarts d'une imagination sans frein, & de l'emportement sans goût & sans correction. III. L'*Utopie de Morus*, in-12, traduite du latin, longuement & platement. IV. La *Traduction de l'Eloge de la Folie*, in-12, marquée au même coin que la précédente. V. Celle de la *Variété des Sciences d'Agrippa*, en 3 vol. in-12. VI. Celle des *Comédies de Plaute*, avec des remarques, en 10 vol. in-12. Le style du traducteur est trainant, ampoulé, bas, hérissé de phrases de halle, obscene, & en tout sens digne de la plus vile populace. Les remarques ne valent pas mieux; elles assommeroient le lecteur le plus aguerri aux lectures des platitudes & des infamies. VII. Un *Atlas historique*, en 7 vol. in-fol., compilé par la faim & la soif, avec autant d'inexactitude que de précipitation.

GUEULLETTE, (Thomas-Simon) avocat au parlement, & substitut du procureur du roi au Châtelet, naquit à Paris en 1683, & mourut doyen de la compagnie à la fin de 1766. Il est auteur de plusieurs romans qui ne lui ont guere survécu; tels que les *Mille & un Quart-d'Heures*, en 3 vol. in-12; les *Sultanes de Guzarate*, 3 vol. in-12, &c.: fruits d'une plume, plus attentive à consulter le goût des personnes frivoles & oisives, que l'uti-

lité du lecteur éclairé & judicieux. Il a donné plusieurs pieces au théâtre italien, & présidé à l'édition de quelques ouvrages.

GUGLIELMINI, (Dominique) naquit à Bologne en 1655, & fut nommé professeur de mathématiques par le sénat, qui lui donna, en 1686, l'intendance générale des eaux de cet état. Cinq ans après il publia un ouvrage sur la *Mesure des Eaux courantes*. Ce traité, fort net & fort méthodique, lui valut en 1694. une chaire de professeur en hydrométrie. Il mit ensuite au jour son grand ouvrage de la *Nature des Rivieres*, dans lequel il sut allier les idées les plus simples de la géométrie, avec la physique la plus compliquée. L'académie des sciences de Paris se l'étoit associé en 1696, avant la publication de cet écrit, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ce savant termina sa vie en 1710, à 55 ans. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV, ce grand protecteur des sciences & des savans : il bâtit une maison de l'argent que ce monarque lui avoit fait passer, & mit le nom de son bienfaiteur sur le frontispice. On a de lui : I. Le traité *Della Natura de Fiumi*, dont nous venons de parler, & dont la meilleure édition est celle de Bologne, 1739, in-4°, avec les notes de Manfredi. II. *De Cometarum natura & ortu*, 1681, in-12. C'est un nouveau système sur les cometes, qui n'a pas éclairci plus que les autres, la nature de ces astres singuliers, que Riccioli appelloit *Splendidum enigma, nunquam solvendum* (voy. CLAIRAUT, HEVELIUS). III. *De sanguinis natura & constitutione*. Il étoit aussi habile médecin, que bon mathématicien. IV. Deux *Lettres Hydrostatiques*, sur une dispute qu'il eut avec Papin au sujet de son *Hydrostatique*. Tous ses Ouvrages furent imprimés à Geneve en 1719, 2 vol. in-4°.

GUI, fils, non de Lambert, mais d'un autre Gui, duc de Spolette, se fit déclarer roi d'Italie en 889, & couronner empereur en 891, après la mort de Charles III, dit le Gros. Bérenger, duc de Frioul, prenoit en ce tems-là le même titre. Les deux compétiteurs s'accorderent. Ils convinrent que Gui auroit la France, & Bérenger l'Italie ; mais Gui ayant différé trop long-tems de se rendre en France, y trouva les affaires changées. Il ne tarda pas de se brouiller avec Bérenger, auquel il enleva Pavie, après avoir remporté deux victoires sanglantes. Cependant son regne ne fut pas heureux. Arnould, fils de Carloman, auquel on avoit décerné la couronne impériale, le chassa de la Lombardie en 893, & l'obligea de se retirer à Spolette. Gui travailloit à rassembler une armée, lorsqu'une hémorragie l'enleva à ses projets en 894. Il montra quelques talens, mais encore plus d'ambition.

GUI, templier, frere de Humbert, *voyez* MOLAY.

GUI DE CRÊME, cardinal, fut élu anti-pape l'an 1164, par la faction d'Octavien, auquel il succéda sous le nom de Paschal III. Appuyé de l'autorité de l'empereur Fréderic I, il continua le schisme contre le

pape légitime Alexandre III ; mais après beaucoup de traverſes, il mourut miſérablement l'an 1168. Le ſchiſme ne finit pas à ſa mort.

GUI DE BOULOGNE *ou* D'AUVERGNE, fils de Robert VIII, comte d'Auvergne, & de Marie de Flandre, ſa ſeconde femme, fut comte, puis archevêque de Lyon en 1340, & enfin fait cardinal deux ans après par Clément VI. Ce pape, après avoir réduit le Jubilé de cent ans à cinquante, envoya le cardinal de Boulogne à Rome, avec le cardinal de Ceccan, pour y faire l'ouverture de l'année ſainte. Ils y appaiſerent une ſédition, que l'intérêt y avoit fait émouvoir. Peu après, Gui alla en qualité de légat en Hongrie & en Eſpagne. On l'employa encore en France, & Grégoire XI l'envoya une ſeconde fois en Eſpagne, pour y réconcilier les rois de Caſtille & de Portugal qui étoient en guerre. Il en vint heureuſement à bout ; mais à ſon retour il mourut à Lérida le 25 novembre 1373. Son corps fut porté en France, & enterré dans l'abbaye du Val-Luiſant, dite du Bouchet en Auvergne, où étoit le tombeau de ſes prédéceſſeurs. — Il ne faut pas le confondre avec GUI D'AUVERGNE, fils de Robert VI & d'Eléonore de Baſſie, évêque de Tournay & de Cambray, vers l'an 1285, ni avec un autre du même nom, également archevêque de Lyon en 1233.

GUI DE FOULQUES, *voyez* CLÉMENT IV.

GUI DE LUZIGNAN, *voyez* LUZIGNAN.

GUI DE PERPIGNAN, fut ainſi nommé, parce qu'il étoit de cette ville. Il fut général des Carmes en 1318, évêque de Majorque en 1321, puis d'Elne vers 1330, & mourut à Avignon en 1342. Ses principaux ouvrages ſont : I. *De concordia Evangeliſtarum*, 1631, in-fol. II. *Correctorium Decreti*. III. Une *Somme des Héréſies, avec leur réfutation*, Paris, 1528. IV. Des *Statuts Synodaux*, publiés par Baluze à la fin du *Marca Hiſpanica*, &c. Ses mœurs le firent autant reſpecter que ſes écrits.

GUI-PAPE, conſeiller au parlement du Dauphiné, fut employé par Louis XI dans des négociations importantes. Il s'illuſtra par ſes ouvrages. Le plus connu eſt intitulé : *Deciſiones Gratianopolitanæ*. La meilleure édition de ce livre, eſtimé pour la juſteſſe, la clarté & la méthode, eſt de Geneve en 1643, in-fol. avec les notes de pluſieurs juriſconſultes. Chorier en a donné un abrégé en françois, ſous le titre de *Juriſprudence de Gui-Pape*, Lyon, 1692, in-4°. On a d'autres livres de droit de cet écrivain ; mais ils ſont inférieurs à celui-ci. Il mourut en 1475, à 73 ans.

GUIARD, fanatique qui répandit ſes rêveries ſous Philippe-le-Bel. Il ſe diſoit l'*Ange de Philadelphie*, dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe. Il fut pris, & répondit en extravagant. On le condamna au feu ; il devint plus ſage, ſelon quelques-uns, abjura ſon fanatiſme, & fut enfermé vers l'an 1310 dans une étroite priſon : d'autres le font mourir ſur l'échafaud victime de ſon obſtination.

GUIARD, (Antoine) Bénédictin de la congrégation de

S. Maur, né à Saulieu, diocese d'Autun, en 1692, mort en 1760, a publié : I. *Entretiens d'une Dame avec son Directeur sur les modes du siecle*, in-12. II. *Réflexions politiques sur la régie des Bénéfices*. III. *Dissertation sur l'honoraire des Messes*, 1748, in-8°, & 1757, in-12, qui a paru sévere à bien du monde, parce que l'auteur ramene tout à l'antiquité : regle qui renverseroit bien des choses raisonnablement établies. Aussi l'auteur a-t-il essuyé des critiques fondées. *Voyez* Collet, *Traité des saints Mysteres*, chapitre 18.

GUIARD, *voyez* GUYARD.

GUIBERT, antipape, natif de Parme, chancelier de l'empereur Henri IV, qui le fit mettre sur le siege archiépiscopal de Ravenne, ensuite sur le St Siege de Rome en 1080, quoiqu'il eût été excommunié pour avoir dépouillé son Eglise. » Ce sont toujours, dit un historien, des gens de cette espece, que l'orgueil ou la vengeance des princes du siecle » emploient contre la Religion, & qu'ils ne trouvent, » hélas! que trop parmi ceux-» mêmes qui ont reçu l'onction du sacerdoce ». Il prit le nom de Clément III, & se rendit maître de Rome par les armes. Après une fortune diverse & une vie scandaleuse, il mourut misérablement en 1100. Cette mort n'éteignit pas le schisme. Les os de l'antipape Guibert furent déterrés dès que la paix eut été rendue à l'Eglise, & jetés dans la riviere.

GUIBERT, abbé de Nogent sous Coucy, né d'une famille distinguée du diocese de Beauvais, mourut dans son abbaye en 1124. Sa vie avoit été entiérement consacrée à la piété & au travail. Dom Luc d'Achéry a publié ses ouvrages en 1651, in-fol. Les principaux sont : I. Une *Histoire des premieres Croisades*, connue sous le titre de *Gesta Dei per Francos*. On y trouve des faits curieux & vrais, mêlés avec des faits minutieux ou fabuleux. II. Un *Traité des Reliques des Saints*, dans lequel il rejette une dent de J. C. conservée à S. Médard de Soissons, comme une fausse relique. En effet, toutes les reliques de ce genre ne méritent aucune croyance. III. Un *Traité de l'Incarnation* contre les Juifs; & plusieurs autres *Traités* utiles & curieux, dont on peut voir une notice exacte dans le tom. 10e. de l'*Histoire Littéraire de France*. On voit dans une lettre de Guibert à l'abbé Sigefroi, ce passage remarquable sur la présence réelle : « Si l'Eucharistie » n'est qu'une ombre & qu'une » figure, nous sommes tombés des ombres de l'ancienne » loi en des ombres encore » plus vides ».

GUIBERT, (Apolline comte de) né à Montauban le 12 novembre 1743, entra très-jeune dans le régiment d'Auvergne, dont son pere étoit major. Il fit sa premiere campagne dans la guerre de 1756, à l'âge de 13 ans & demi, & dans les trois dernieres campagnes, il fut employé dans l'état-major de l'armée, dont son pere avoit été nommé major-général. Il servit ensuite en Corse, & se distingua au combat de Ponte-

Nuovo, qui soumit cette isle à la France. Après avoir été successivement colonel de la légion Corse, & colonel-commandant du régiment de Neustrie, il fut nommé rapporteur du conseil de guerre en 1787, maréchal-de-camp en 1788, & inspecteur-général de l'infanterie de la division d'Artois la même année, & mourut à Paris le 16 mai 1790. Son *Essai de Tactique* lui a fait une réputation distinguée parmi les écrivains qui ont écrit sur les opérations militaires. Quoiqu'il y ait bien des idées que les gens du métier ont reconnues dangereuses ou impraticables, on y trouve des vues utiles & qui décelent un génie observateur. Voltaire, auquel il envoya cet ouvrage, lui répondit par une Epître qui est une des meilleures poésies légeres de ce poëte (*voyez* le *Journ. hist. & littér.* de fév. 1774, p. 93). On a encore de lui : I. Trois *Tragédies*, où l'on trouve de l'élévation, de la hardiesse & de la chaleur, mais trop peu de cette connoissance de l'art & de cette correction dans le style, sans lesquelles on ne peut faire un bon ouvrage dramatique. II. L'*Eloge de Catinat ;* l'*Eloge du roi de Prusse ;* on comprend aisément que l'un & l'autre sont des panégyriques ; mais l'on est surpris d'entendre, dans le dernier sur-tout, M. Guibert parler de la guerre, de ses tristes & inutiles trophées (car il ne s'agissoit pas de guerres défensives & nécessaires), comme d'une source de félicité & de gloire. On ne reconnoît pas là la philosophie dont il prétendoit suivre les maximes. Il avoit oublié, sans doute, les vers que Voltaire lui avoit adressés dans l'Epître dont nous venons de parler :

Je conçus que la guerre est le premier des arts,
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards
En dictant leurs leçons, étoit digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.
Mais je vous l'avoûrai, je formai des souhaits
Pour que cet art si beau ne s'exerçât jamais ;
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

III. Une *Lettre de l'assemblée nationale*, pleine de maximes fausses & impolitiques, sous le nom de l'abbé Raynal : supercherie qui n'a pas tardé à être découverte & qui a causé de l'étonnement à ceux qui croyoient M. de Guibert au-dessus de ces petits moyens. IV. Un *Traité de la force publique*, où, comme dans ses autres écrits, on trouve parmi de bonnes choses, des vues exaltées & romanesques. Comme rapporteur du conseil de guerre, il avoit eu une grande part aux changemens considérables que ce conseil avoit faits dans la constitution militaire. On l'en regarda comme le principal auteur, & il devint l'objet de la haine de tous ceux dont les réformes choquoient les intérêts, les opinions ou les habitudes. Il est certain que ces réformes n'étoient au moins ni assez nécessaires, ni assez préparées, puisqu'elles soulevèrent pres-

que toute l'armée. M. de Guibert fit une cruelle expérience de cette disposition, lorsque s'étant rendu à Moulins, quoique malade, pour l'élection des députés aux états-généraux, il éprouva la plus violente opposition, tant de la part de la noblesse que du tiers-état. Vainement voulut-il se justifier par un mémoire où il développa des maximes populaires; qui lui attirerent un ordre de se démettre de sa charge de rapporteur du conseil de guerre. Son ame ardente & toujours occupée du desir de la gloire, en fut si profondément blessée, qu'il en mourut. Dans un long délire qui a précédé sa mort, ce sentiment fut presque le seul qui parut occuper son imagination; il répétoit souvent: *On me connoîtra, on me rendra justice:* espece d'appel à la postérité, qui ne s'occupe guere de ces jugemens rétrogrades, dont l'intérêt expire avec celui de la matiere qui en fait l'objet, & qui dans tous les cas ne peut porter ses consolations au-delà du tombeau. Il étoit fils de Charles-Benoît, comte de Guibert, gouverneur des Invalides, mort le 8 décembre 1786.

GUIBOURS, (Pierre) plus connu sous le nom de *Pere Anselme*, voyez ANSELME & FOURNY.

GUICHARD, (Claude de) seigneur d'Arandas & de Tenay, vit le jour à Saint-Rambert en Bugei, où il s'illustra par la fondation du college du Saint-Esprit. Ses talens l'ayant fait connoître au duc de Savoie, ce prince le nomma son historiographe, & l'éleva ensuite aux places de secrétaire-d'état & de grand-référendaire. Il mourut en 1607, après avoir publié une *Traduction de Tite-Live*, & un ouvrage curieux & recherché des antiquaires, malgré son style suranné; en voici le titre: *Funérailles & diverses manieres des Anciens d'ensevelir*, in-4°, Lyon, de Tournes, 1581.

GUICHARDIN, en italien GUICCIARDINI, (François) naquit à Florence en 1482, d'une famille noble & ancienne. Après avoir professé le droit, il parut au barreau, & avec un tel éclat, qu'on l'envoya ambassadeur à la cour de Ferdinand, roi d'Arragon. Trois ans après, en 1515, Léon X le prit à son service, & lui donna le gouvernement de Modene & de Reggio. Après la mort de Léon X, & celle d'Adrien VI son successeur, Guichardin devint gouverneur de Bologne sous Clément VII; mais Paul III le priva de ce gouvernement. Guichardin, obligé de retourner dans sa patrie, y mourut en 1540, à 58 ans, après avoir donné une *Histoire*, en italien, *des principaux événemens arrivés depuis 1494 jusqu'en 1532*. On lui reproche d'être trop attentif à remarquer jusqu'aux minuties; de prêter trop facilement des motifs honteux & injustes; d'être trop prévenu pour son pays. La vérité ne conduit pas toujours sa plume, lorsqu'il parle des papes & des François, contre lesquels il paroît quelquefois un peu passionné. Il avoit d'ailleurs un grand fonds de religion, de probité & de zele pour le bien public. Char-

les-Quint lui donna des marques d'une estime particuliere. Il est encore auteur d'*Avis & Conseils en matiere d'Etat*, Anvers, 1525, in-4°; traduits en françois, Paris, 1577, in-8°.

GUICHARDIN, (Louis) neveu du précédent, laissa: I. Une *Description des Pays-Bas*, in-fol., 1587, en italien; & traduite en françois par Belleforêt, avec un grand nombre de figures; & en latin, avec des corrections par Regner Vitellius de Ziriczée. Elle est savante & curieuse. La version françoise fut publiée en 1612, in-fol.; la latine en 1652 & en 1660, à Amsterdam. II. *Hore di recreazione*, 1600, in-12; ce dernier a été traduit en françois, 1576, in-16. III Des *Mémoires* sur ce qui s'est passé en Europe, depuis 1530 jusqu'en 1560, Anvers, 1565, in-4°, en italien; ils ont été traduits en latin par Paul Kerckhove de Dunkerque, Anvers, 1566, in-8°. Il y blâme les impositions du duc d'Albe, qui l'en punit par la prison. Le prisonnier n'en avoit pas moins raison, du moins à l'égard du dixieme, impôt absurde & tyrannique; & peut-être le seul excès de pouvoir, absolument inexcusable dans ce fameux gouverneur de la Belgique. Il étoit né à Florence vers l'an 1523 & il mourut à Anvers en 1589, à 66 ans.

GUICHE, (Jean-François de la) comte de la Palice, seigneur de Saint-Géran & maréchal de France, d'une famille noble & ancienne, se signala en diverses occasions sous les rois Henri IV & Louis XIII. Il eut beaucoup de part aux affaires de son tems, & mourut à la Palice en Bourbonnois en 1632, à 63 ans. Il étoit neveu de Philibert de LA GUICHE, maître de l'artillerie sous Henri IV, qui, à la journée d'Ivri, fit faire 4 décharges, avant que les ennemis eussent pu tirer un coup de canon. Le maréchal de la Guiche obtint le bâton par le crédit du duc de Luynes. Il servit avec distinction aux sieges qui se firent en 1621 & 1622. Il passoit pour avoir plus de bravoure que de talent. — Le petit-fils de ce maréchal, Bernard de LA GUICHE, fut soustrait au moment de sa naissance, & eut un procès fameux à soutenir pour être réintégré dans son état, par arrêts de 1663 & 1666. Il mourut en 1696, ne laissant qu'une fille religieuse. Il étoit lieutenant-général, & avoit été chargé de plusieurs ambassades.

GUICHENON, (Samuel) avocat à Bourg-en-Bresse, né à Mâcon en 1607, mourut en 1664. C'est un des historiens les moins élégans, mais des plus judicieux du 17e. siecle. Le duc de Savoie lui donna le titre de son historiographe, avec une pension. On a de lui: I. L'*Histoire généalogique de la Maison de Savoie*, in-folio, 1660, Lyon, 2 vol. enrichis de figures. II. L'*Histoire de Bresse & Bugei*, in-fol., Lyon, 1650, avec fig. Elle contient des recherches curieuses qui remontent fort haut. On en a donné une nouvelle édition en 1770. III. *Bibliotheca Sebusiana*, in-4°., 1660. C'est un recueil des actes & des titres les plus curieux de la province de Bresse & de Bugei.

GUIDE, (le) *ou* GUIDO

RENI, peintre Bolonois, né en 1575, étoit fils d'un joueur de flûte. Son pere lui fit apprendre à toucher du clavecin; mais la muſique avoit moins de charmes pour lui que le deſſin. On le mit chez Denys Calvart, peintre Flamand. Il paſſa enſuite ſous la diſcipline des Carrache, & ne fut pas long-tems ſans ſe diſtinguer par ſes ouvrages. Le pape Paul V, qui prenoit un plaiſir ſingulier à le voir peindre, lui donna un carroſſe avec une forte penſion. Le prince Jean-Charles de Toſcane lui fit préſent d'une chaîne d'or, de ſa médaille, & de 60 piſtoles, pour une tête d'Hercule qu'il avoit peinte en moins de deux heures. Sa facilité étoit prodigieuſe: il auroit fini ſes jours, comblé de biens & d'honneurs; mais le jeu le détournoit du travail, & lui enlevoit dans un inſtant tous les fruits de ſon application. Réduit à l'indigence par cette folle & malheureuſe paſſion, il ne peignit plus que pour vivre, & peignit mal, parce qu'il le fit avec trop de rapidité. Il eut la douleur de voir dans ſa vieilleſſe ſes tableaux négligés par les connoiſſeurs. Pourſuivi par ſes créanciers, & abandonné par ſes prétendus amis, il mourut de chagrin en 1642, à 67 ans. Ses principaux ouvrages ſont en Italie; il y en a pluſieurs en France, dans le cabinet du roi, & au palais-royal. On y remarque un pinceau léger & coulant, une touche gracieuſe & ſpirituelle, un deſſin correct, des carnations ſi fraîches, qu'on ſemble y voir circuler le ſang. Ses têtes ſur-tout ſont admirables.

GUIDI, (Charles-Alexandre) né à Pavie en 1650, mort à Freſcati en 1712, eſt regardé en Italie comme le reſtaurateur de la poéſie lyrique. Le duc de Parme, le pape Clément XI, la reine Chriſtine de Suede, applaudirent à ſes talens & les employerent. Cette princeſſe, voulant célébrer l'avénement de Jacques II au trône d'Angleterre, le chargea de compoſer la piece qu'elle vouloit faire mettre en muſique. Chriſtine fournit l'idée de ce morceau, qui, ſans être un chef-d'œuvre, offre des beautés, & y ajouta même quelques vers de ſa façon, qui ne furent pas les plus applaudis. La nature n'avoit pas favoriſé Guidi des avantages extérieurs de la figure; mais ſa laideur étoit compenſée par les qualités de ſon eſprit & par les charmes de ſon caractere. Il étoit ennemi de la ſatyre, & le jugement préſidoit à ſes diſcours. On a de lui: I. Les *Homélies de Clément XI*, ſon bienfaiteur, imitées en vers. Cette traduction eſt fort libre, & il falloit qu'elle le fût pour ſe faire lire. Elle parut en 1712. II. Pluſieurs *Poéſies lyriques*, Rome, 1704, in-4°: très-eſtimées pour la douceur & la facilité de la verſification. III. La paſtorale d'*Endymion*, publiée en 1726, avec ſa Vie, par Creſcimbeni, in-12.

GUIDI, (Louis) prêtre, mort en janvier 1780, ſervit avec beaucoup de zele le parti des convulſionnaires, en travaillant à la rédaction de la Gazette eccléſiaſtique (*voyez* ROCHE Jacques Fontaine de la), & fut même l'avocat des Calviniſtes. Il plaida leur cauſe

avec beaucoup de chaleur, dans ſon *Dialogue entre un Evêque & un Curé, ſur les Mariages des Proteſtans*, 1775; ouvrage ſuperficiel & déclamatoire, dont les ſophiſmes furent dévoilés dans *Les Proteſtans déboutés de leurs prétentions par les principes, & les paroles mêmes du Curé, leur apologiſte*, Liege, 1776, in-12. Guidi fit une *Suite* à ſon *Dialogue*, qui fut réfutée ingénieuſement par les *Cent Queſtions d'un Paroiſſien*, Liege, 1776, in-12. Tout l'ouvrage du patron des Calviniſtes fut mis au néant par le livre intitulé : *La Tolérance Chrétienne, oppoſée au tolérantiſme philoſophique, ou Lettres d'un Patriote au ſoi-diſant Curé, ſur ſon Dialogue au ſujet des Proteſtans*, Fribourg, 1784, in-12 (*voyez* LOUIS XIV, MORNAY, SOULIER, &c.). On a encore de Guidi : I. *Vues propoſées à l'Auteur des Lettres pacifiques*, 1753, in-12. II. *Lettres à l'Auteur de l'écrit intitulé :* La légitimité & la néceſſité de la loi du ſilence, 1759, in-12. III. *Jugement d'un Philoſophe Chrétien, ſur les écrits pour & contre la légitimité de la loi du ſilence*, 1760, in-12. IV. *Entretiens philoſophiques ſur la Religion*, 3 vol. V. L'*Ame des Bêtes*, 1783, in-12.

GUIDICCIONE, (Jean) né à Lucques, s'attacha au cardinal Farneſe, qui prit la tiare, ſous le nom de Clément VII, en 1524. Guidiccione étoit déjà évêque de Foſſombrone; mais le pape le fit gouverneur de Rome, nonce auprès de Charles-Quint, & ſucceſſivement gouverneur de la Romagne & de la Marche-d'Ancone. Il mourut au mois d'août 1541, dans ſa 61e. année. On a de lui : I. *Orazione alla Republica di Lucca*, Florence, 1558, in-8°. II. *Rime*, Bergame, 1753, in-8°.; ces Poéſies ſont eſtimées.

GUIDO *de Monte Rocherii*, eſt connu par un ouvrage intitulé : *Manipulus Curatorum*, écrit l'an 1333. C'eſt une inſtruction pour les Néophytes. La premiere édition parut à Paris en 1473. Antoine Ghenart en donna une à Anvers en 1570. Guido étoit François & profeſſeur en théologie.

GUIDOTTI, (Paul) bon peintre, ſculpteur paſſable, & médiocre architecte, né à Lucques en 1569, & mort en 1629, avoit reçu de la nature un génie ardent, & inſatiable de connoiſſances. Il imagina de ſe faire des ailes & de voler; ces ailes étoient fabriquées de baleine, recouvertes de plumes, & adaptées au corps par-deſſous les bras. Après quelques expériences ſecretes, il voulut en faire l'eſſai public à Lucques. Il prit ſon vol d'un lieu élevé de la ville, & ſe ſoutint aſſez bien juſqu'à la diſtance d'un quart de mille, au bout de laquelle ſes ailes le laiſſerent tomber ſur un toit qu'il enfonça, & de là dans une chambre, avec une cuiſſe caſſée. *Voyez* DANTE (Jean-Baptiſte) & OLIVIER de Malmeſmuri.

GUIELME *ou* GUILIELME, (Jean) jeune-homme d'une grande érudition, né à Lubec en 1555, mourut à Bourges en 1584, où il étoit allé pour entendre Cujas. On a de lui, *Quæſtiones Plautinæ*, & d'autres ouvrages, dont Juſte-Lipſe, de Thou & les autres ſavans font de grands éloges.

GUIET, *voyez* GUYET.

GUIGNARD, (Jean) que quelques-uns nomment *Briquarel*, Jésuite, né à Chartres, bibliothécaire du college de la compagnie à Paris, fut condamné à être pendu le 7 janvier 1595, par le parlement de Paris; « parce que l'on trouva, dit le Continuateur de Fleury, » un papier écrit de sa main » dans le tems qu'on assassina » Henri III. C'étoit de ces libel- » les que les troubles avoient » enfantés, & qu'une curiosité » indiscrete faisoit garder ». Il protesta & soutint jusqu'à la mort, que cet écrit avoit été fait avant la réduction de Paris, & avant le pardon général, que le roi, lorsqu'il se fut rendu maître de Paris, avoit accordé à tous ceux qui étoient tombés dans de pareilles fautes. Le principal motif de sa condamnation fut, peut-être, qu'il avoit négligé de brûler ce papier; mais combien d'autres auroient été enveloppés dans cette condamnation, si on avoit fait la recherche des cabinets & des bibliotheques de Paris, où tant d'écrits de cette nature se sont conservés? M. de Thou observe qu'on procéda en cette occasion contre les Jésuites, sans observer les regles ordinaires de la justice, & sans même les entendre: *Non servato juris ordine, neque partibus auditis*, l. 132. On trouve dans les *Mémoires d'Etat* de Philippe Hurault, comte de Chiverni & chancelier de France, le passage suivant touchant ce Jésuite. « Il soutint qu'il avoit » toujours été d'avis de prier » Dieu pour sa majesté. Il ne » voulut jamais crier merci au » roi, disant que depuis qu'il » s'étoit converti, il ne l'avoit » jamais oublié au *Memento* de » la Messe. Etant venu au lieu » du supplice, il protesta de » son innocence, & néanmoins » ne laissa d'exhorter le peuple » à l'obéissance au roi & révé- » rence au magistrat, même fit » une priere tout haut pour la » majesté, à ce qu'il plût à » Dieu lui donner son Saint- » Esprit... puis pria le peuple » de prier Dieu pour les Jé- » suites, & n'ajouter foi lé- » gérement aux faux rapports » qu'on faisoit courir d'eux; » qu'ils n'étoient point assassins » des rois comme on vouloit » leur faire entendre, ni fau- » teurs de tels gens qu'ils déte- » soient, & que jamais les Jé- » suites n'avoient procuré ni » approuvé la mort du roi quel- » conque». *Voy.* CHATEL (Jean).

GUIGUES, 5e. général des Chartreux, naquit dans le 11e. siecle, au château de St.-Romain en Dauphiné, d'où il avoit pris son surnom. Il gouverna son ordre pendant près de 30 ans, avec beaucoup d'attention & de vigilance. Il s'acquit beaucoup de réputation; elle étoit le prix d'une grande piété, jointe à la science des lettres, à une mémoire sûre & à une éloquence forte. Il écrivit la *Vie* de S. Hugues, évêque de Grenoble, son contemporain, & grand protecteur des Chartreux. Il profita des lumieres qu'il avoit puisées dans l'étude des Lettres divines, de l'autorité qu'il avoit acquise parmi ses religieux, & de la condescendance qu'il devoit à S. Hugues, pour rédiger les coutumes & les statuts de

son ordre. Cet ouvrage imprimé à Bâle en 1510, in-fol., & réimprimé en 1703, aussi in-fol. est extrêmement rare. Il y a cinq parties, dont la 5e., qui renferme les privileges de l'ordre, manque quelquefois. Il est intitulé : *Statuta Ordinis Carthusiensis*. Guigues a encore composé des *Méditations*, Munich, 1685, in-12, & dans la Bibliotheque des Peres.

GUIJON, (Jacques) avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1542, mort dans la même ville en 1625, à 83 ans, cultiva avec succès la poésie latine. Ses *Œuvres* ont été recueillies avec celles de ses trois freres (André, Hugues & Jean) par M. de la Mare, conseiller au parlement de Dijon, 1658, in-4°. Son frere André, né en 1547, étoit mort en 1631, Hugues en 1622, âgé de 70 ans, & Jean en 1605, à 71 ans. On fait cas de sa *Traduction* en vers latins de l'*Ouvrage de Denys le Periégete*, ou *de Carax* (voyez DENYS DE CARAX). Elle est aussi exacte qu'une version en vers peut l'être.

GUILBERT, (Pierre) clerc tonsuré, ancien précepteur des pages du roi de France, publia les *Mémoires historiques & chronologiques de Port-Royal*, 3e. partie, de 1668 à 1752, Utrecht, 1755, 7 vol. in-12; & la 1re. partie du même depuis l'origine jusqu'en 1632, Utrecht, 1758, 2 vol.; la 2e. n'a pas été imprimée. Ouvrage minutieux, où l'on découvre sans peine l'esprit de parti (*voy.* CLÉMENCET, RACINE). On a encore de lui : I. *Jesus au Calvaire*, 1731, in-16. II. La *Traduction de l'Amour pénitent*, 3 vol. in-12. III. Une *Description de Fontainebleau*, 1731, 2 vol. in-12. Il mourut en 1759, à 62 ans.

GUILLANDINO, (Melchior) médecin, né à Kœnigsberg en Prusse, fit des voyages en Asie & en Afrique, pour satisfaire sa curiosité & se perfectionner dans la botanique. Il fut pris dans une de ses courses par des pirates, & mené à Alger, où il servit sur les galeres. Ayant obtenu sa liberté, il se rendit à Padoue, & son habileté lui procura la place de démonstrateur des plantes. Il mourut dans cette ville en 1589, extrêmement âgé. On a de lui divers ouvrages; mais il est connu principalement par un in-4°, imprimé à Venise en 1572, sous ce titre : *Papyrus*. C'est un commentaire savant, & plein de recherches, des trois chapitres de Pline sur ce sujet.

GUILLAUD, (Claude) natif de Beaujeu sur la Saône, près de Lyon, docteur de la faculté de Paris, chanoine & théologal d'Autun, mort vers l'an 1553. On a de lui : I. *Commentaire sur les Evangiles selon S. Matthieu & S. Jean*, Paris, 1550 & 1562. II. *Conférence sur les Epîtres de S. Paul & les Epîtres Canoniques*, Paris, 1544 & 1548. III. *Homélies pour le Carême*, Paris, 1560. Les *Conférences sur les Epîtres*, &c., furent condamnées en 1545 par la faculté dont il étoit membre. Il se retira en Bourgogne, où il donna, selon le témoignage de la même faculté, des marques d'attachement à la saine doctrine & de haine pour l'erreur.

GUILLAUME, (S.) duc d'Aquitaine, étoit fils du comte

Thierri. Il commanda les armées de Charlemagne contre les Sarrasins, les chassa d'Orange, & remporta sur eux des victoires décisives. Il fit fleurir ensuite la justice & les lettres dans sa province; & finit ses jours en 812, dans le monastere de Gellone, diocese de Lodeve, qu'il avoit fondé. Ce monastere est connu aujourd'hui sous le nom de *St. Guillelme du Désert.*

GUILLAUME IX, dernier duc d'Aquitaine de la maison des anciens comtes de Poitou, fut dans sa jeunesse abandonné à tous les vices. Sa naissance, son pouvoir, ses richesses, son esprit, sa force corporelle, tout sembloit lui promettre l'impunité. Lorsque l'antipape Anaclet II fut opposé par un parti au pape Innocent II en 1130, Guillaume se déclara contre le vrai pontife. Innocent n'ayant pu le gagner, lui envoya S. Bernard en 1135, qui se rendit auprès de lui à Parthenai en Poitou, & qui le trouva très-opiniâtre. Les moyens humains étant inutiles, le saint eut recours à Dieu. Un jour que le duc étoit à la porte d'une église, où Bernard disoit la Messe, le saint abbé vint à lui, les yeux enflammés de zele, tenant en main le corps de JESUS-CHRIST: *Voici*, dit-il à Guillaume, *votre Dieu & votre juge; oserez-vous le mépriser?* Il le menace de la colere du Ciel, & le déclare frappé de la foudre de l'excommunication s'il n'obéit. Guillaume étonné & effrayé, promit tout. Le lendemain il veut éluder sa promesse, mais les menaces du Saint commencent à avoir leur effet. L'évêque, que le duc avoit intrus sur le siege de Limoges, tombe de dessus sa mule, se casse la tête & meurt. Celui que l'on avoit intrus à Poitiers, est subitement attaqué d'une maladie grave, & dans un accès de fievre, se coupe la gorge avec un rasoir (« L'Aventure particuliérement » remarquable, est-il dit dans » un ouvrage très-récent, par » ses rapports avec celle de » l'évêque constitutionnel de » cette même ville de Poitiers, » frappé de mort en 1791, au » moment qu'environné de son » clergé schismatique, il alloit » chanter la premiere grand'- » Messe. Le grand S. Hilaire » se permettroit-il cette ven- » geance sainte, contre les » usurpateurs de son antique » siege?) Il n'en falloit pas davantage pour faire rentrer Guillaume en lui-même. Il renonça sincérement au schisme, se rendit à Clairvaux, où il passa plusieurs jours, vivant avec les moines & observant leurs regles. Etant allé en pélerinage à St. Jacques en Galice, il y mourut en 1137. Il laissa en mourant ses états au roi Louis le Gros, en le priant de marier sa fille unique Eléonore, suivant sa condition. Elle épousa Louis VII, dit *le Jeune*. Voyez ELÉONORE.

GUILLAUME DE MALAVAL, (S.) gentilhomme François, après avoir mené une vie licencieuse, se renferma ensuite dans l'hermitage de Malaval, au territoire de Sienne. Il y fonda les *Guillemins* ou *Guillemites*, & y mourut le 10 février 1157. Sa nouvelle famille s'étendit beaucoup en France, en Bohême & en Saxe.

GUILLAUME, (S.) fon-

dateur de la congrégation de *Mont-Vierge*, institua cet ordre en 1119, sur une montagne du royaume de Naples, appellée le *Mont-Virginien*. Les premiers compagnons de ses austérités l'ayant quitté, il se retira à Salerne en Sicile, où il fonda un monastere. Il y mourut en 1142.

GUILLAUME, (S.) pieux & savant archevêque de Bourges, en 1199, de la maison des anciens comtes de Nevers, gouverna cette Eglise en pasteur des premiers siecles du Christianisme. Il mourut en 1209, laissant une mémoire chere au clergé de France, dont il avoit été l'ornement, & aux pauvres, dont il avoit été le pere. Il fut enterré dans la cathédrale de Bourges. En 1562, les Huguenots brûlerent son corps, & jeterent ses cendres au vent. L'université de Bourges lui rend un culte particulier.

GUILLAUME D'HIRSAUGE, (S.) fut tiré en 1069 de l'abbaye de St. Emmeran de Ratisbonne, pour être abbé d'Hirsauge. Il fonda un grand nombre de monasteres, fit fleurir dans son abbaye la piété, la science & les arts, & mourut en 1091. On a de lui quelques *Ouvrages de Philosophie & d'Astronomie*, Bâle, 1531, in-4°, dont le mérite est très-mince.

GUILLAUME, roi des Romains, comte de Hollande, IIe. de ce nom, étoit fils de Florent IV, comte de Hollande & de Mathilde de Brabant. Le pape Innocent IV & les Romains, opposés à l'empereur Fréderic II, firent si bien, qu'après la mort de Henri de Thuringe, roi des Romains, le comte Guillaume lui fut subrogé, par l'élection des sept grands officiers de l'Empire, à Veringen, près de Cologne, en 1247. L'année suivante, Guillaume assiégea Cologne, la prit après six mois de siege, & y fut couronné le jour de la Toussaint. Il étoit alors âgé de 20 ans; il choisit pour ses ministres, Othon, évêque d'Utrecht, & Henri, duc de Brabant, son oncle. Après la mort de Fréderic, arrivée en 1250, Hugues, légat du Saint-Siege, le confirma dans la possession de l'empire, qu'on continua néanmoins de lui disputer. Il défit les Flamands, & fit la guerre aux Frisons occidentaux qui s'étoient révoltés contre lui; mais cette guerre lui fut fatale. Il fut assommé, en 1256, par des payſans cachés dans les roseaux d'un marais, où son cheval s'enfonça dans la glace. C'étoit un prince d'un bon naturel, & qui donnoit les plus belles espérances d'un regne heureux.

GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, fils & successeur de Rollon, premier duc de Normandie, ne fut ni moins brave, ni moins courageux que son pere. Les Bretons n'ayant pas voulu reconnoître sa suzeraineté, il les contraignit par la force des armes à lui faire hommage. Il le fit peu de tems après lui-même au roi Raoul, qui ajouta à son duché la terre des Bretons, c'est-à-dire, l'Avranchin & le Contentin. Riulfe, comte de Contentin, ayant voulu imiter la révolte des Bretons, n'eut pas un meilleur succès. Guillaume aida Louis d'Outremer, l'an 936, à monter sur le

le trône à la place de Raoul. Il força ensuite Arnoul, comte de Flandre, à rendre à Helluin de Montreuil la forteresse qu'il lui avoit enlevée. L'an 942 s'étant rendu à Pequigny-sur-Somme, pour une entrevue que ce comte lui avoit demandée, il fut assassiné sous la foi du serment par les gens de ce dernier.

GUILLAUME I, le *Conquérant*, fils naturel de Robert I, duc de Normandie & d'Arlette, fille d'un pelletier de Falaise, naquit dans cette ville en 1027. Il régnoit en Normandie, après avoir disputé son héritage avec ses parens, lorsque S. Edouard, roi d'Angleterre, l'appella au trône par son testament; Edgar, héritier légitime de la couronne, ayant pris la fuite par les intrigues & les menaces de Guillaume. Il passa dans cette isle en 1066, avec une flotte nombreuse, pour prendre possession de son royaume. Les Anglois avoient déféré la couronne à Harald, le plus grand seigneur du pays, qui tint tête à Guillaume. La bataille de Hastings décida du sort des deux concurrens. Harald y fut tué avec ses deux freres & 50,000 Anglois. Le vainqueur fut couronné solemnellement à Londres, après quelques autres avantages qui lui mériterent le surnom de *Conquérant*. Guillaume sut gouverner comme il avoit su combattre. Plusieurs révoltes étouffées, des irruptions des Danois rendues inutiles, des loix rigoureuses durement exécutées, signalerent son regne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même esclavage. Les révoltes continuelles de ses sujets lui firent penser qu'il valoit mieux les gouverner avec l'épée qu'avec le sceptre. Il anéantit leurs privileges; il s'appropria leurs biens pour lui, ou pour ceux qui avoient vaincu avec lui; il leur donna non-seulement d'autres loix, mais une autre langue. Il ordonna qu'on plaidât en normand, & depuis lui tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à Edouard III. C'étoit un idiôme barbare, mêlé de françois & de danois, qui n'avoit aucun avantage sur celui qu'on parloit en Angleterre. On prétend qu'il traita non-seulement la nation vaincue avec dureté, mais qu'il avoit encore des caprices tyranniques. Transporté par sa passion pour la chasse, il détruisit un jour vingt-six villages & autant d'églises paroissiales, dans un contour de 30 milles, pour y faire un parc & y renfermer des bêtes fauves. Il est constant que Guillaume fit la gloire de l'Angleterre, si la triste célébrité des armes peut faire la gloire d'une nation. Des citadelles furent bâties dans différens endroits; la tour de Londres, commencée par son ordre, fut achevée en 1078. Guillaume, devenu valétudinaire, quitta l'Angleterre pour aller faire diete en Normandie. Il étoit à Rouen, tâchant de se décharger, par les remedes & l'exercice, de la graisse qui l'incommodoit; lorsqu'il apprit que Philippe I, roi de France, avoit demandé quand il releveroit de ses couches? Le Normand lui fit répondre « que

» cela ne tarderoit pas, & » qu'au jour de sa sortie il » iroit lui rendre visite avec » dix mille lances en forme de » chandelles ». En effet, dès qu'il put se tenir à cheval, il désola le Vexin François, & brûla Mantes; vengeant ainsi, par des exécutions barbares, une mauvaise plaisanterie. Il vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage, mais étant tombé de cheval en sautant un fossé auprès de Mantes, il mourut à Rouen de cette chute en 1087, à 60 ans, après avoir possédé la Normandie près de 52 ans, & l'Angleterre 21: regardé comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant, mais trop sévere & quelquefois cruel. Quoiqu'il eût beaucoup de zele pour la Religion, & qu'il eût fondé un grand nombre de monasteres, il n'épargnoit dans sa fureur pas plus le sacré que le profane. Il laissa de Matilde, fille du comte de Flandre, trois fils: Robert, qui étoit l'aîné, eut le duché de Normandie avec le Maine; Guillaume eut le royaume d'Angleterre; & Henri, le plus jeune, hérita de ses trésors, avec une pension considérable. Guillaume n'eut pas plutôt les yeux fermés, que tous les seigneurs de sa cour disparurent. Ses officiers ne penserent qu'à piller son palais. Guillaume, archevêque de Rouen, & Herluin de Conteville, furent les seuls qui s'occuperent des soins de sa sépulture. Son corps fut transporté à Caen, & inhumé dans l'église du monastere S. Etienne qu'il avoit fondé (*voyez* ce qui arriva lors de son inhumation, au mot Asselin, bourgeois de Caen).

GUILLAUME II, le *Roux*, fils de Guillaume le Conquérant, dur & fier comme lui, fut destiné par son pere à régner en Angleterre, pour raffermir un trône chancelant, que la modération & la clémence auroient renversé. Il fut couronné en 1087; il s'épuisa en belles promesses en recevant le sceptre, & il n'en tint aucune. La Religion, qui adoucit si heureusement les mœurs les plus féroces, n'étoit pour lui qu'un fantôme. Il persécuta le clergé séculier & régulier; il exila le célebre Lanfranc, archevêque de Cantorbery, pour avoir osé lui faire des remontrances; il ne traita par mieux Anselme, son successeur. Les avantages qu'il eut à la guerre, le mirent en état d'appesantir le joug des Anglois. Il vainquit Malcolm, roi d'Ecosse, & le tua avec son fils Edouard; il passa en France au secours du château du Mans; assiégé par le comte de la Fleche, & il le fit prisonnier en 1099. L'année d'après, Guillaume chassant dans une forêt de Normandie, y fut blessé d'un coup de fleche, tiré sans dessein par Gautier Tirel, l'un de ses courtisans. Il mourut de cette blessure en 1100, à 44 ans, avec la réputation d'un tyran, & d'un tyran avare. Il n'avoit point été marié.

GUILLAUME, roi d'Ecosse, successeur de Malcolm IV en 1165, hérita de son amour pour la Religion. Henri II, roi d'Angleterre, l'ayant fait prisonnier en 1174, il le tint long-tems renfermé dans la tour de Fa-

laiſe en Normandie. Ce prince ayant recouvré ſa liberté, rétablit ſon royaume dans l'indépendance, & régna avec autant de bonheur que de gloire. Sa grandeur d'ame dans l'adverſité fut égale à ſa modération dans la proſpérité. Ces diſpoſitions étoient une ſuite de ſa haute piété. Ce prince mourut à Sterling en 1214. Ce fut lui qui fonda l'abbaye de Lendorik, ſous l'invocation de la Ste. Vierge, celle d'Aberbrock ou Arbroth, de l'ordre de Cîteaux, en l'honneur de S. Thomas de Cantorbery, qu'il avoit connu dans ſa jeuneſſe. Il rebâtit la ville de Perth qui avoit été preſqu'entiérement détruite par une inondation, & fonda de concert avec ſa mere un monaſtere de Ciſterciennes à Haddington.

GUILLAUME de Naſſau, prince d'Orange, qui jeta les fondemens de la république des Provinces-Unies, naquit dans le château de Dillenbourg en 1533. Son pere fut Guillaume l'aîné, comte de Naſſau, & ſa mere Julienne, fille de Bothon, comte de Stolberg. Dans ſa jeuneſſe il alla à la cour de Charles-Quint, dont il fut page, & enſuite gentilhomme de la chambre. Ce monarque s'entretenoit ſouvent avec lui des affaires d'état les plus importantes, & lorſqu'il donnoit audience à des miniſtres étrangers, il n'y avoit très-ſouvent que Guillaume de Naſſau, à qui il fût permis de demeurer dans la chambre. A l'âge de 12 ans, il hérita de la ſucceſſion de René, prince d'Orange, ce qui fit que quelques-uns l'appellerent *le riche*. A peine avoit-il 22 ans, lorſque Charles-Quint, en 1556, le choiſit pour porter à ſon frere Ferdinand la couronne impériale qu'il venoit d'abdiquer. Il fut auſſi envoyé auprès du college électoral dans la même affaire. Ce même empereur le nomma auſſi généraliſſime de ſes troupes & gouverneur de Hollande, de Zélande & d'Utrecht. Philippe II le traita avec la diſtinction qui étoit due à un prince qu'il regardoit comme ſon premier vaſſal, & le combla de bienfaits & de marques d'eſtime: mais Guillaume obéiſſoit, & il vouloit régner. Il eſpéra de monter au rang ſuprême, en excitant des révolutions en Flandre; & il avoit effectivement ſi bien conduit ſes projets depuis le commencement des troubles, que ſi la mort n'en eût coupé la trame, il eſt indubitable qu'ils alloient être couronnés en Hollande & en Zélande des plus heureux ſuccès. Il ſuſcita des ennemis à Philippe dans toutes les parties de l'Europe, & appella aux Pays-Bas pluſieurs armées de Proteſtans Allemands qui, joints aux ſectaires qui s'étoient déjà multipliés dans ces provinces, y commirent des excès inouis. Philippe l'ayant proſcrit & mis ſa tête à prix, un Bourguignon, nommé Balthaſar Gerard (*voy.* ce mot), s'imagina faire une action méritoire, en exécutant cet arrêt, & aſſaſſina le prince à Delft en 1584. Guillaume étoit né pour acquérir une vraie gloire, ſi, content de ſa fortune, il ne ſe fût pas livré aux mouvemens de la plus vaſte ambition. Il réuniſſoit l'application, l'activité, la libéralité,

le talent de la parole, la plus profonde connoiſſance des affaires, à l'ambition, à la fourberie, à l'audace & à l'avidité. Perſonne ne ſut mieux que lui ménager les eſprits, gagner les ſuffrages, ſe couvrir de prétextes, accélérer ou retarder les réſolutions, en un mot, ſaiſir plus habilement ſes avantages dans les aſſemblées publiques & les négociations particulieres. Auſſi eſtimoit-on beaucoup plus ſa capacité dans le maniement des affaires d'état, que ſes talens pour l'art militaire. Il n'eut pas d'autre religion que celle qu'il étoit de ſes intérêts de ſuivre. Il naquit luthérien en Allemagne. Il embraſſa la Religion Catholique lorſqu'il vint en Flandre. Au commencement de la rebellion des Pays-Bas, il favoriſoit toutes les nouvelles ſectes, ſans en embraſſer aucune; & ſi en dernier lieu il parut ſe décider pour le Calviniſme, c'eſt que ſes erreurs étoient les plus oppoſées à la doctrine de l'Egliſe Romaine, dont le roi d'Eſpagne prenoit la défenſe.

GUILLAUME III DE NASSAU, prince d'Orange, roi d'Angleterre, naquit à La Haye, en 1650, de Guillaume de Naſſau, prince d'Orange, & de Henriette Marie, fille de Charles I, roi d'Angleterre. Il étoit arriere-petit-fils de ce Guillaume aſſaſſiné par Balthaſar Gerard (*voyez* ce mot). Elu ſtadhouder en Hollande, l'an 1672, il fut nommé général des troupes de la république, alors en guerre avec Louis XIV. Ce prince, dit un hiſtorien célebre, nourriſſoit ſous le flegme Hollandois, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toujours depuis dans ſa conduite, ſans s'échapper jamais dans ſes diſcours. Son humeur étoit froide & ſévere; ſon génie actif & perçant. Son courage, qui ne ſe rebutoit jamais, fit ſupporter à ſon corps foible & languiſſant, des fatigues au-deſſus de ſes forces. Il étoit valeureux ſans oſtentation, ambitieux, mais ennemi du faſte; né avec une opiniâtreté flegmatique, faite pour combattre l'adverſité; aimant les affaires & la guerre. Tel étoit le prince que les Hollandois oppoſerent à Louis XIV. La république craignoit alors beaucoup pour ſa liberté. Les armées Françoiſes étoient en Hollande. Guillaume offrit le revenu de ſes charges & tout ſon bien pour ſecourir l'état; il fit percer les digues, & couvrit d'eau les chemins par où les François pouvoient pénétrer dans le pays; réſolu de ne pas ſurvivre à la perte de ſa patrie, & *de mourir*, diſoit-il, *dans le dernier retranchement*. Quand le danger fut paſſé, il ligua une partie des puiſſances de l'Europe contre eux. Ses négociations promptes & ſecretes réveillerent de leur aſſoupiſſement l'Empire, le conſeil d'Eſpagne, le gouverneur de Flandre, l'électeur de Brandebourg. La campagne de 1674 fut remarquable par la ſanglante bataille de Senef, dont les deux partis s'attribuerent la gloire. Les ſuccès divers de cette guerre amenerent la paix de Nimegue en 1678. On venoit de ſigner le traité; mais avant qu'il fût publié, le prince d'Orange, ſoit qu'il ignorât l'état des choſes, ſoit qu'il crût pou-

voir empêcher une paix désavantageuse par une victoire, fond sur le maréchal de Luxembourg, engage un combat sanglant, long & opiniâtre, qui ne produisit aucun fruit, que la mort de 2000 Hollandois & d'autant de François. La paix de Nimegue fut suivie d'une guerre dont le premier objet ne lui fut guere honorable. Le prince d'Orange avoit épousé Marie-Stuard, fille de Jacques II. Le zele de ce monarque pour la Religion Catholique, irrita ses sujets contre lui. Son gendre résolut de profiter de ce soulevement, il passa en Angleterre en 1688, chassa son beau-pere de sa maison & de son trône, & s'y mit à sa place. Après cet humiliant triomphe, il ligua une partie de l'Europe contre Louis XIV, pour qu'il ne pût pas secourir le roi détrôné. Il gagna la bataille de la Boine en 1690, qui obligea Jacques II à quitter l'Irlande; mais les années suivantes il fut battu à Steinkerque & à Nerwinde, sans que ces défaites le décourageassent. On disoit de lui, qu'*avec de grandes armées, il faisoit admirablement la petite guerre; comme Turenne avoit fait supérieurement la grande avec de petites armées.* Il fit des retraites qui valoient des victoires, prit Namur, & tint toujours la campagne. Louis XIV l'ayant reconnu roi d'Angleterre, la paix fut rendue à l'Europe. Le traité en fut signé à Riswick en 1697. Le testament de Charles II, roi d'Espagne, en faveur des Bourbons, au préjudice des princes de sa maison, ralluma la guerre. Le roi Guillaume, plus agissant que jamais dans un corps sans force & presque sans vie, remuoit toute l'Europe pour affoiblir la France. Il devoit, au commencement de 1702, se mettre à la tête des armées. La mort prévint ce dessein; une chute de cheval, suivie d'une petite fievre, l'emporta le 16 mars de la même année. Guillaume, en usurpant le trône, conserva la place de stadhouder. Il se déplaisoit en Angleterre, où il essuyoit continuellement des dégoûts. On le força de renvoyer sa garde Hollandoise, & de congédier les régimens formés de réfugiés François, qu'il s'étoit attachés. Il passoit très-souvent à La Haye, pour se consoler des chagrins qu'on lui donnoit à Londres. On a dit, pour justifier ses fréquens voyages, qu'*il n'étoit que stadhouder en Angleterre, & qu'il étoit roi en Hollande.* Les Anglois cesserent de l'aimer, dès qu'ils l'eurent pris pour maître. Ses manieres ne prévenoient pas en sa faveur; il les avoit fieres, austeres, rebutantes. Quoiqu'il sût toutes les langues de l'Europe, il parloit peu & sans agrément. Sa dissimulation tenoit trop de la défiance. Toujours sombre & rêveur il avoit plus de jugement que d'imagination. L'ardeur avec laquelle il s'opposa à l'ambition conquérante de Louis XIV, le fit l'ame d'une puissante ligue, & lui attacha tous les ennemis de la France.

GUILLAUME, abbé de S. Thierry, près de Rheims, naquit d'une famille noble vers la fin du 11e. siecle. Il fut étroitement lié d'amitié avec S. Bernard. Il abdiqua l'abbatialité pour finir ses jours tranquil-

lement dans le monaſtere de Signi, ordre de Cîteaux, où il mourut l'an 1150. S. Bernard témoigna bien le cas qu'il faiſoit de ſa doctrine, en lui dédiant ſon *Traité de la Grace & du libre Arbitre*, & le ſoumettant à ſa cenſure. On a un grand nombre d'ouvrages de ce religieux: I. Des *Méditations* inſérées dans la *Bibliotheque des Peres*, Lyon, 1677, tom. 22. II. *De natura & dignitate amoris* dans les dernieres éditions de S. Bernard. III. Des *Commentaires ſur les Cantiques des Cantiques*, inſérés dans la *Bibliotheque de Cîteaux*, tom. 4. IV. La *Vie* de S. Bernard, qu'on voit dans Surius & dans les *Acta Sanctorum*, au 20 d'août. V. Pluſieurs Ouvrages de controverſe & autres.

GUILLAUME DE TYR, archevêque de cette ville, étoit, ſelon Voſſius, de la Syrie, d'autres le font Germain, & quelques-uns François. Il aſſiſta au concile de Latran de l'an 1179, en dreſſa les actes, & mourut à Rome vers 1184. On a de lui une *Hiſtoire des Croiſades*, en 32 livres, qui commence à l'an 1180, & finit à l'an 1184. Son ſtyle eſt ſimple & naturel; l'auteur eſt prudent, judicieux, modeſte, & ſavant pour le tems auquel il écrivoit. Cette *Hiſtoire* a été publiée à Bâle en 1549, in-folio. Elle ſe trouve dans *Geſta Dei per Francos* de Bongars. Il y en a une Continuation juſqu'en 1275, que l'on trouve dans l'*Ampliſſima Collectio* de Martenne. Jean-Herold en avoit fait une 2e. Continuation juſqu'en 1521, qui a été imprimée avec l'*Hiſtoire*, Bâle, 1564, in-fol. Gabriel du Préau l'a traduite en françois, Paris, 1573, in-folio. — Il ne faut pas le confondre avec un autre GUILLAUME, évêque de Tyr, mort en 1129, dont il nous reſte des *Epîtres* à Bernard, patriarche d'Antioche.

GUILLAUME, ſurnommé *Calculus*, moine de Jumiege, vivoit dans le onzieme ſiecle, ſous Guillaume le Conquérant. On a de lui une *Hiſtoire de Normandie*, diviſée en huit livres, dans le Recueil de Cambden, 1603, & dans celui de Ducheſne, 1619, tous deux in-fol. Le ſtyle de cet auteur eſt paſſable pour le ſiecle où il vivoit; mais il manque de critique, défaut commun à preſque tous les anciens écrivains.

GUILLAUME LE BRETON, ainſi nommé, parce qu'il étoit de Bretagne, naquit vers l'an 1170. Il fut chapelain de Philippe-Auguſte, qu'il accompagna dans ſes expéditions militaires, & dont il mérita l'eſtime. On a de lui: I. Une *Hiſtoire* en proſe de ce monarque, pour ſervir de ſuite à celle de ſon médecin nommé *Rigord*. II. Un poëme intitulé *Philippide*, qui eſt une eſpece de gazette. Ces deux ouvrages ſont utiles pour l'hiſtoire de ſon tems. Ils ont été imprimés à Zuickaw en 1657, in-4°, & dans la Collection des Hiſtoriens de France.

GUILLAUME D'AUXERRE, évêque de cette ville en 1207, transféré ſur le ſiege de Paris en 1220, par ordre du pape Honorius, mourut en 1223, après avoir ſaintement gouverné ces dioceſes. Il eſt auteur d'un ouvrage qui n'a pas vu le jour, intitulé: *De Officiis eccleſiaſticis*; mais il ne l'eſt pas,

comme on le croit communément, d'une *Somme de Théologie*, in-folio, 1500, qui porte le nom de *Guillaume d'Auxerre*. Le GUILLAUME, auteur de cette *Somme*, vivoit dans le même tems que lui, & mourut en 1230, après avoir professé la théologie à Paris, avec beaucoup de succès. Il avoit été archidiacre de Beauvais. — Il y a eu un 3e. GUILLAUME d'Auxerre, Dominicain, mort provincial de son ordre en 1294, que l'on dit avoir été également professeur de Paris, & dont il reste parmi les manuscrits de Sorbonne quelques *Sermons* qu'il a prêchés. *Voyez* les Mémoires de Littérature du P. des Molets, tom. 3, part. 2, pag. 317, &c.

GUILLAUME D'AUVERGNE, évêque de Paris, gouverna sagement cette église, fonda des monasteres, opéra des conversions par ses sermons, fit condamner la pluralité des bénéfices par les plus habiles théologiens de son diocese, & montra beaucoup de zele pour faire fleurir les études dans l'université de cette ville. Il mourut en 1248. C'est à ce prélat que S. Louis, roi de France, demanda la croix au moment qu'il eut recouvré la parole, & dit qu'il vouloit faire le vœu d'aller au secours de la Terre-Sainte. On a de lui des *Sermons*, & des *Traités* sur divers points de discipline & de morale. Le Feron les a recueillis & publiés en 1674, 2 vol. in-fol. Ils contiennent des *Commentaires sur les Psaumes*, *les Livres sapientiaux*, & divers *Traités*, dont quelques-uns ne sont pas de lui. Le style de ce prélat, sans avoir rien d'élégant, ni de délicat, est simple, intelligible, naturel, & moins barbare que celui des scholastiques de son tems. Il traite aussi moins de questions métaphysiques qu'eux, & s'attache surtout à la morale & à la discipline. Il réfute quelquefois Aristote, ce qui n'étoit pas une petite témérité dans son siecle. Il savoit très-bien l'Ecriture-Sainte & les écrivains profanes; mais il avoit peu lu les Peres.

GUILLAUME DE ST-AMOUR, *voyez* AMOUR (ST-).

GUILLAUME DE LYND-WOODE, jurisconsulte Anglois, & évêque de Saint-David, dont on a un recueil des Constitutions des Archevêques de Cantorbery, sous le titre de *Provinciale seu Constitutiones Angliæ*, Oxford, 1633, in-fol., mourut en 1446. Il a paru une édition plus ample de ce recueil utile, à Londres, 1679, in-fol.

GUILLAUME DE MALMESBURY, Bénédictin Anglois, & célebre historien du douzieme siecle. Henri Savil fit imprimer à Londres, en 1596, in-fol., les ouvrages de cet écrivain. Ils sont estimés, quoique le style soit sans ornemens.

GUILLAUME DE VORILONG, fameux théologien scholastique du quinzieme siecle, de l'ordre des Freres Mineurs, mort en 1464, laissa un *Commentaire sur le Maître des Sentences*, & un *Abrégé des Questions de Théologie*, intitulé : *Vade mecum*, in-fol.

GUILLAUME DE CHARTRES, religieux Dominicain, chapelain de S. Louis, mort vers l'an 1280, a continué l'*Hist-*

toire de ce prince, commencée par Geofroy de Beaulieu. Il recueillit avec soin tout ce qui avoit pu échapper aux recherches de celui-ci, & l'ajouta à son ouvrage. Cette continuation, insérée dans le 5e. tome de la Collection de Duchesne, contient plusieurs faits qui méritent d'être sus; mais elle est écrite d'un style guindé.

GUILLAUME DE NEUBRIDGE, *voyez* LITLE.

GUILLAUME DE NANGIS, Bénédictin de l'abbaye de St. Denys en France, mourut vers 1302. Il est auteur des *Vies de S. Louis*, de son fils *Philippe le Hardi*; & de deux *Chroniques*, dont les historiens ecclésiastiques & profanes ont fait usage. La principale s'étend jusqu'en 1301, & elle est écrite avec clarté & d'un latin passable. On la trouve dans le 5e. volume de la Collection de Duchesne. Elle a eu deux continuateurs, qui l'ont poussée, l'un jusqu'en 1340, l'autre jusqu'en 1368. Le premier paroît homme d'esprit; l'autre est un moine agreste & grossier. Sans le secours de ces deux continuations, nous n'aurions presque rien de sûr touchant les événemens écoulés dans cet espace de tems.

GUILLAUME, né à Conches en 1080, donna des leçons de grammaire & de philosophie à Paris, & mourut au milieu du douzieme siecle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Philosophia de Naturis*, 1474, 2 vol. in-folio, aussi rare qu'inutile. Son système est celui des atômes.

GUILLAUME DE PASTRINGO, Véronois, fut employé par les l'Escale, ses souverains. Il obtint de Benoît XII leur absolution, pour avoir tué l'évêque de Vérone, & une autre fois la confirmation de la seigneurie de Parme. Il connut beaucoup Pétrarque, & lui communiquoit les livres de sa riche bibliotheque. Nous avons de lui : *Liber de Originibus rerum; in quo agitur de scripturis virorum illustrium, ordine litterarum; de fundatoribus urbium*, &c., Venise, 1547, in-16. Il étoit syndic de Vérone en 1337.

GUILLAUME, (Jacquette) auteur d'un livre intitulé : *Les Dames illustres, où, par bonnes & fortes raisons, il se prouve que le luxe féminin surpasse en toute sorte de genre le sexe masculin*, in-12, Paris, 1675, dédié à mademoiselle d'Alençon. C'est un fatras de raisonnemens en vers & en prose, mal digérés & mal conçus; on y trouve cependant le portrait pseudonyme de quelques personnes illustres de son sexe; les conférences catholiques de la reine Christine, pour répondre aux objections des ministres.

GUILLEBAUD, *voyez* PIERRE DE SAINT-ROMUALD.

GUILLELME, *voyez* GUIELME.

GUILLEMEAU, (Jacques) né à Orléans en 1550, chirurgien ordinaire des rois Charles IX & Henri IV, fut un des plus célebres disciples d'Ambroise Paré. Il porta dans l'étude de la chirurgie, un esprit cultivé par les belles-lettres. Les langues savantes lui étoient familieres: elles lui ouvroient les ouvrages des anciens. Ces guides, aides de celui de l'expérience, en

firent un des plus habiles hommes de son tems. Ses ouvrages ont été recueillis à Rouen en 1649, in-fol. Les principaux sont : I. La *Chirurgie d'Ambroise Paré*, traduite de françois en latin, avec autant de fidélité que d'élégance. II. Des *Tables anatomiques*, avec figures. III. Un *Traité des Opérations*, écrit avec beaucoup de précision & de justesse. Il mourut à Paris en 1612.

GUILLEMETTE de Bohême, fille fanatique du 13e. siecle, qui se fit des sectateurs par son hypocrisie. Elle sut si bien se contrefaire, qu'elle mourut en odeur de sainteté, l'an 1281. Ses fourberies ayant été dévoilées après sa mort, on déterra son corps & on le brûla. Ses disciples soutenoient qu'elle étoit le St.-Esprit incarné sous le sexe féminin ; & d'autres extravagances ridicules & sacrileges.

GUILLET DE SAINT-GEORGE, (George) premier historiographe de l'académie de peinture & de sculpture à Paris, où il fut reçu en 1682, naquit à Thiers en Auvergne, vers 1625, & mourut à Paris en 1705. Il se fit connoître par plusieurs ouvrages, qu'il donna sous le nom de son frere Guillet de la Guilletiere. I. *Histoire de Mahomet II*, 2 vol. in-12. II. *La Vie de Castrucio Castracani*, in-12. C'est une traduction de l'historique romanesque que Machiavel a fait de ce brigand, dont il auroit bien voulu faire un héros : l'abbé Sallier l'a solidement réfutée. III. *Les Arts de l'Homme d'épée*, 2 vol. in-12. IV. *Lacédémone ancienne & nouvelle*, in-12. V. *Athenes ancienne & nouvelle*, in-12. Guillet eut de grands démêlés avec Spon, sur les antiquités d'Athenes.

GUILLEVILLE, (Guillaume de) Bernardin de l'abbaye de Chalis, vivoit encore en 1358, & avoit alors 63 ans. Il est auteur d'un roman en vers, intitulé : *Les trois Pélérinages*, celui *de la Vie humaine*, celui *de l'Ame séparée du corps*, & celui *de Jesus-Christ* ; Paris, in-4°., sans date ; mais il est de la fin du 15e. siecle.

GUILLIAUD, (Claude) docteur de la maison & société de Sorbonne, né à Villefranche en Beaujolois, enseigna l'Ecriture-Sainte avec réputation, & devint chanoine & théologal d'Autun, vers le milieu du 16e. siecle. On a de lui : I. Des *Commentaires sur S. Matthieu*, in-fol., *sur S. Jean*, in-fol., & *sur les Epîtres de S. Paul*, in-8°. II. Des *Homélies* pour le Carême.

GUILLIMANN *ou* WILLEMANN, (François) du canton de Fribourg, professeur d'histoire dans la ville de ce nom, est célebre en Allemagne : I. Par son livre *de Rebus Helvetiorum*, Fribourg, 1598, in-4°., & avec les *Annales Boïorum*, d'Aventin, Leipsig, 1710, in-fol. II. Par son *Histoire des Evêques de Strasbourg*, Fribourg, 1608, in-4°. ; ouvrage curieux & peu commun, qui va jusqu'en 1607. III. Par une *Histoire des Comtes de Hapsbourg*, Milan, 1605, in-4°., estimée. IV. Par des *Poésies latines*.

GUIMENIUS, *voy.* MOYA.

GUIMOND *ou* GUITMOND, Bénédictin, évêque d'Averse en 1080, étoit de Normandie.

On lui doit un *Traité de la vérité du Corps & du Sang de Jesus-Christ*, contre Berenger, publié avec d'autres ouvrages sur le même sujet, Louvain, 1561, in-8°. Trithême & Yves de Chartres font un grand éloge de son savoir & de sa piété. Il mourut en 1084 dans un âge avancé. Quelques-uns disent qu'il fut aggrégé au college des cardinaux par Alexandre II, l'an 1061.

GUINTIER *ou* GONTHIER, (Jean) né en 1487 à Andernach, fut médecin de François I. S'étant retiré à Strasbourg pour suivre les nouvelles erreurs, il y professa le grec qu'il avoit déjà enseigné à Louvain, & y exerça la médecine. Il fut obligé de renoncer à la chaire grecque, & mourut en 1574. C'est lui qui a donné le nom de *Pancreas* au corps glanduleux attaché au péritoine; qui a découvert l'union de la veine & de l'artere spermatique, des deux conduits qui répondent de la matrice aux mamelles. Il a traduit beaucoup d'écrits de Galien & d'autres auteurs. Il a aussi donné quelques *Traités* latins *sur la Peste*, in-8°., *sur les Femmes grosses & les Enfans*, in-8°., &c. Les traductions & les autres ouvrages de Guintier auroient été lus davantage, sans la dureté de son style, & le grand nombre d'expressions barbares qu'il emploie.

GUION, *voyez* GUYON.

GUISARD, (Pierre) naquit à la Salle, dans les Cévennes, d'un médecin protestant. Le fils embrassa la profession de son pere; mais il abandonna le Calvinisme pour la Religion Catholique. Il vint à Paris en 1742, & il s'y fit estimer; mais l'amour de la patrie le rappella à Montpellier. Il fit dans cette ville un cours gratuit & public de Physique expérimentale, qui reçut beaucoup d'applaudissemens. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des personnes de l'art: I. *Pratique de Chirurgie, ou Histoire des Plaies*, réimprimée pour la 3e. fois en 1747, en 2 vol. in-12, avec de nouvelles observations & un recueil de theses de l'auteur. Cet ouvrage contient une méthode simple, courte & aisée pour se conduire sûrement dans les cas les plus difficiles. II. *Essai sur les Maladies Vénériennes*, in-8°, Avignon, sous le titre de La Haye, en 1741. L'auteur proscrit les méthodes violentes, & en propose une beaucoup plus douce. Il mourut à Montpellier en 1746, à 46 ans.

GUISCARD *ou* GUISCHARD, (Robert) étoit Normand, & fils de Tancrede de Hauteville, qui, chargé d'une nombreuse famille, envoya ses deux aînés en Italie, pour y chercher fortune ou se la faire par la voie des armes. Ces héros ou brigands ayant réussi, appellerent leurs cadets, parmi lesquels Robert Guiscard se signala. Devenu duc de la Pouille & de la Calabre, il passa en Sicile avec son frere Roger, & fit la conquête de cette isle sur les Grecs & sur les Arabes, qui la partageoient alors avec eux. Il falloit achever la conquête de tout ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Il restoit encore des princes de Salerne, descendans de ceux qui avoient

les premiers attiré les Normands dans ce pays. Robert les chassa & leur prit Salerne. Ils se réfugierent dans la Campagne de Rome, & se mirent sous la protection de Grégoire VII. Ce pape excommunia l'oppresseur qui s'empara de tout le Béneventin, que l'empereur Henri III, surnommé *le Noir*, avoit donné au Saint-Siege. Robert travailla à se réconcilier avec le Pontife, & y réussit ; il lui restitua Bénevent, & lui fut dans la suite constamment attaché. Plusieurs critiques prétendent que c'est à cette époque que remonte l'hommage que les rois de Naples rendent annuellement au St.-Siege ; Guiscard ayant consenti à n'avoir ce royaume que comme un fief & en se reconnoissant vassal du pape (*voyez* CHARLES de France). Robert maria ensuite sa fille à Constantin, fils de l'empereur de Constantinople, Michel Ducas. Ce mariage ne fut pas heureux. Guiscard ayant sa fille & son gendre à venger, résolut d'aller détrôner l'empereur d'Orient, après avoir humilié celui d'Occident. La cour de Constantinople n'étoit en ce tems-là qu'un continuel orage. Michel Ducas avoit été chassé du trône par Nicephore, surnommé Botoniate ; & Constantin, gendre de Robert, avoit été fait eunuque : enfin, Alexis Comnene avoit pris le sceptre impérial. Robert, pendant ces révolutions, s'avançoit vers Constantinople. Pour avoir un prétexte de faire la guerre à l'empereur Grec, il prit un moine dans un couvent, l'engagea à se dire Michel déposé par Nicephore. Il assiégea Durazzo le 17 juin 1081. Les Vénitiens, engagés par les promesses & par les présens d'Alexis, secoururent cette place. La famine se mit dans l'armée de Robert, & si Alexis eût temporisé, elle auroit péri ; mais il donna bataille le 18 octobre ; fut vaincu, & Robert Guiscard prit la ville. Le vainqueur fut obligé de passer en Occident l'année d'après, pour combattre Henri IV, empereur d'Allemagne, qui avoit porté la guerre dans ses états. Il laissa Bohémond, son fils, dans la Grece ; mais ce prince ayant été vaincu, son pere repassa en Orient. Après des victoires & quelques échecs, il mourut en 1085, à 80 ans. Guiscard avoit de grandes qualités : vaste dans ses projets, ferme dans ses résolutions, vif dans ses entreprises, il tenta beaucoup, & réussit presque toujours ; mais il ternit l'éclat de ses exploits par une ambition effrénée, à laquelle il sacrifioit tout.

GUISCARD, *voy.* BOURLIE.

GUISCHARD, (Charles) colonel au service du roi de Prusse ; manioit également bien l'épée & la plume. Cet officier, dont le nom militaire étoit *Quintus Icilius*, avoit servi avec distinction dans la guerre de 1756. Il profita du loisir de la paix pour mettre la derniere main à ses *Mémoires militaires sur les Grecs & les Romains*, dont la derniere édition est de Berlin, 1774, 4 vol. in-8°, ou 2 vol. in-4°. Quoiqu'il y ait quelques idées particulieres dans cet ouvrage, & qu'il déprime

trop le chevalier Follard, on ne peut qu'eſtimer la ſagacité & l'érudition de l'auteur.

GUISE, (Claude de Lorraine, duc de) étoit 5e. fils de René II, duc de Lorraine, & de Philippe de Gueldre, ſa ſeconde femme. Après avoir conteſté inutilement la ſucceſſion du duché de Lorraine à Antoine ſon frere aîné, il vint s'établir en France, & y épouſa Antoinette de Bourbon, princeſſe du ſang, le 18 avril 1513. Sa valeur, ſon génie hardi, ſes grandes qualités, & la faveur du cardinal Jean de Lorraine ſon frere, cimenterent ſa puiſſance. C'eſt en ſa faveur que le comté de Guiſe fut érigé en duché-pairie au mois de janvier 1527. Il mourut en 1550, après s'être ſignalé en pluſieurs occaſions, & ſur-tout à la bataille de Marignan. Il laiſſa 7 fils & 4 filles, dont l'aînée épouſa Jacques Stuart V, roi d'Ecoſſe.

De ſes 7 fils, l'un fut : I. François (*voyez* FRANÇOIS de Lorraine)... II. Charles, cardinal (*voyez* CHARLES de Lorraine, archevêque de Rheims)... III. Claude, duc d'Aumale (*voyez* AUMALE)... IV. Louis, cardinal, archevêque de Sens, né en 1527, mort en 1578... V. Pierre, mort jeune... VI. François, grand-prieur & général des galeres, mort en 1563. VII. René, marquis d'Elbœuf (*voyez* ELBŒUF).

FRANÇOIS DE LORRAINE, l'aîné de tous, eut trois fils ; le ſecond, Charles, fut duc de Mayenne (*voyez* CHARLES de Lorraine, duc de Mayenne). Le 3e., Louis. L'aîné étoit Henri, qui eſt l'objet de l'article ſuivant. Parmi les fils de Henri, deux méritent une place dans ce Dictionnaire. L'un fut cardinal (*voyez* GUISE de Lorraine, cardinal) ; l'autre étoit Charles (*voy.* GUISE Charles).

Le fils aîné de Charles fut Henri, qui mourut ſans laiſſer de poſtérité (*voyez* GUISE Henri, petit-fils du Balafré).

Son frere puîné, nommé Louis, fut duc de Joyeuſe, & mourut en 1654, avant ſon frere ; mais il laiſſa de la fille du duc d'Angoulême, qu'il avoit épouſée, Louis-Joſeph de Lorraine, duc de Guiſe, mort en 1671 : ſon fils unique, François-Joſeph, mourut à l'âge de 5 ans, en 1675.

Cette famille ſubſiſte encore dans les branches collatérales des ducs d'Elbœuf (*voy.* HARCOURT).

GUISE, (Henri de Lorraine, duc de) fils aîné de François de Lorraine, duc de Guiſe, naquit en 1550. Son courage commença à ſe déployer à la bataille de Jarnac en 1569, & ſe ſoutint toujours avec le même éclat. Un coup de feu qu'il reçut à la joue, dans une rencontre près de Château-Thierri, le fit ſurnommer *le Balafré ;* mais cette bleſſure ne lui ôta rien des charmes de ſa figure. Sa bonne mine, ſon air noble, ſes manieres engageantes lui concilioient tous les cœurs. Idole du peuple & des ſoldats, il voulut jouir des avantages que le ſuffrage public lui promettoit. Il ſe mit à la tête d'une armée, pour défendre la foi catholique contre les Proteſtans. Ce fut le commencement de l'aſſociation appellée la *Ligue*, projettée par ſon oncle le cardinal de Lor-

raine. La premiere propoſition de cette confédération fut faite dans Paris. On fit courir chez les bourgeois les plus zélés, un projet d'*Union pour la défenſe de la Religion, du Roi & de la liberté de l'Etat.* Le duc de Guiſe anime les Catholiques, remporte pluſieurs victoires ſur les Calviniſtes, & ſe voit bientôt en état de preſcrire des loix au foible Henri III, qu'il engagea à publier un édit qui anéantiſſoit tous les privileges des Huguenots. Il demanda la publication du concile de Trente, la ceſſion de pluſieurs places de ſûreté, le changement des gouverneurs, & pluſieurs autres articles. Henri III, irrité de ces demandes, lui défend de paroître à Paris; le duc y vient malgré ſa défenſe. Delà la journée des Barricades, qui lui donna un nouveau crédit, en faiſant éclater ſa puiſſance aux yeux des Ligueurs & des Royaliſtes. Son autorité étoit ſi grande, que les corps-de-garde de la capitale refuſerent de recevoir le mot du guet que le prévôt des marchands vouloit leur donner de la part du roi, & ne voulurent recevoir l'ordre que du duc de Guiſe. Henri III fut forcé de quitter Paris, obligé de faire la paix avec le duc, mais cette paix fut un piege. L'ayant fait appeller au château de Blois, il poſta des aſſaſſins qui ſe jeterent ſur lui & le percerent de pluſieurs coups de poignard, le 23 décembre 1588. Il avoit alors 38 ans. Le cardinal de Guiſe, Louis ſon frere, fut maſſacré le lendemain. Leurs cadavres furent mis dans de la chaux vive, pour être promptement conſumés. Les os furent brûlés dans une ſalle du château, & les cendres jetées au vent, pour empêcher le peuple d'honorer leurs reliques. Le meurtre de ces deux freres n'éteignit point les feux de la guerre civile. L'aſſaſſinat d'un héros & d'un prêtre rendirent Henri III exécrable aux yeux de tous les Catholiques, ſans le rendre plus redoutable. Les hommes qu'il venoit de faire mourir étoient adorés, le duc ſur-tout. Auprès de lui, tous les autres princes paroiſſoient peuple. On vantoit non-ſeulement la nobleſſe de ſa figure; mais encore la généroſité de ſon cœur, & ſur-tout ſon grand attachement à la Religion Catholique, qui étoit dans le plus grand danger, & que le gros de la nation réclamoit comme ſa plus précieuſe poſſeſſion.

GUISE, (Charles de Lorraine, duc de) fils aîné de Henri, duc de Guiſe, ſurnommé *le Balafré*, naquit le 20 août 1571. Il fut arrêté le jour de l'aſſaſſinat de Blois, & renfermé au château de Tours, d'où il ſe ſauva en 1591. Il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie. Les Ligueurs l'auroient élu roi, ſans le duc de Mayenne ſon oncle, jaloux de l'empire qu'il acquéroit ſur les eſprits & ſur les cœurs. On prétend que la fameuſe ducheſſe de Montpenſier, ſa tante, étoit amoureuſe de lui. C'eſt ce jeune prince qui tua de ſa main le brave Saint-Pol. Il ſe ſoumit à Henri IV en 1594, & obtint le gouvernement de Provence. Il fut employé ſous Louis XIII; mais le cardinal de Richelieu, re-

doutant la puiſſance de cette maiſon, le contraignit de ſortir de France. Charles ſe retira à Florence, & alla mourir à Cuna, dans le Siennois, le 30 ſeptembre 1640. Il laiſſa pluſieurs enfans de Henriette-Catherine de Joyeuſe ſon épouſe, veuve du duc de Montpenſier, & fille unique du maréchal de Joyeuſe. Son fils aîné fut Henri qui ſuit.

GUISE, (Henri de Lorraine, duc de) petit-fils du *Balafré*, naquit à Blois en 1614. Après la mort de ſon frere aîné, il quitta le petit collet & l'archevêché de Rheims, auquel il avoit été nommé, pour épouſer la princeſſe Anne de Mantoue. Le cardinal de Richelieu s'étant oppoſé à ce mariage, il paſſa à Cologne, s'y fit ſuivre par ſa maîtreſſe, & l'abandonna bientôt pour la comteſſe de Boſſut, qu'il épouſa, & qu'il laiſſa peu de tems après pour revenir en France. Il y auroit pu vivre tranquille; mais ſon génie ardent & incapable de repos, l'envie de faire revivre la fortune de ſes ancêtres, dont il avoit le courage, le fit entrer dans la révolte du comte de Soiſſons, uni avec l'Eſpagne contre Richelieu & la France. Le parlement lui fit ſon procès, & il fut condamné par contumace en 1641. Après s'être ligué avec l'Eſpagne, il ſe ligua contre elle. Les Napolitains révoltés en 1647 contre Philippe IV, par les intrigues & l'argent de la France, qui à tout prix cherchoit une province de la domination d'Eſpagne, pour la rendre enſuite en échange contre les Pays-Bas (*voyez* PHILIPPE IV), ayant produit une révolte à Naples, le duc de Guiſe, qui en attendant l'événement, ſe tenoit à Rome, s'y porta auſſi-tôt; mais il fut fait priſonnier, & conduit en Eſpagne, où il demeura juſqu'en 1652. De retour à Paris, il ſe conſola par des plaiſirs bruyans & frivoles, du peu de ſuccès de ſon entrepriſe. Il brilla beaucoup dans le fameux carrouſel de 1662. On le mit à la tête du quadrille des Mores; le prince de Condé étoit chef des Turcs. Les courtiſans diſoient en voyant ces deux hommes: *Voilà les Héros de l'Hiſtoire & de la Fable.* Le duc de Guiſe reſſembloit effectivement beaucoup à un héros de la mythologie, ou à un aventurier des ſiecles de chevalerie. Ses duels, ſes amours romaneſques, ſes profuſions, ſes aventures le rendoient ſingulier en tout. Il mourut en 1664. Ses *Mémoires* ſur ſon entrepriſe de Naples ont été publiés en un vol. in-4°, & in-12. Pluſieurs perſonnes ont cru qu'ils étoient de ſon ſecrétaire Saint-Yon. Cette penſée a été combattue par pluſieurs autres, & particuliérement par les journaliſtes de Trévoux, au vol. de décembre 1703.

GUISE, (Louis de Lorraine, cardinal de) avoit les inclinations plus militaires qu'eccléſiaſtiques. Il étoit fils de Henri de Lorraine, duc de Guiſe, tué à Blois; & comme ſon pere, il ne reſpiroit que les armes. Quoiqu'archevêque de Rheims & honoré de la pourpre Romaine, il ſuivit Louis XIII dans l'expédition du Poitou en 1621. A l'attaque d'un fauxbourg au ſiege de Saint-Jean-d'Angeli, il ſe ſignala comme les plus

braves officiers. Il mourut quelques jours après à Saintes, le 21 juin 1621, n'étant que soudiacre. Il avoit eu un procès avec le duc de Nevers, au sujet d'un bénéfice, & il auroit voulu le vider l'épée à la main. Il lui fit faire des excuses en mourant, & se repentit de sa vie dissipée & guerriere. Il laissa plusieurs enfans (entr'autres Achille de Lorraine, comte de Romorantin) qu'il avoit eus de Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, à laquelle Moréri donne le nom de son amie, & qui fut une des maîtresses de Henri IV. Charlotte-Christine, fille d'Achille, & veuve du marquis d'Assy, intenta en 1688 un procès pour avoir la succession de la maison de Guise. Elle prétendit que le cardinal de ce nom avoit épousé la comtesse de Romorantin, son aïeule, le 4 février 1611, & elle produisit différens papiers pour appuyer ses prétentions. L'affaire ne fut point jugée. — Il ne faut pas le confondre avec deux autres cardinaux de ce nom. Le premier étoit frere de François de Lorraine, duc de Guise, & fils de Claude de Lorraine (*voy.* CHARLES, après les ducs régnans de Lorraine). Le second étoit neveu du précédent, & fils de François, duc de Guise, tué au siege d'Orléans par Poltrot. Il succéda au cardinal Charles de Lorraine, son grand-oncle, dans l'archevêché de Rheims, & fut l'un des principaux partisans de la Ligue; mais Henri III le fit tuer à Blois, avec le duc de Guise son frere, le 24 décembre 1588. On le conduisit dans une salle obscure, où quelques soldats le massacrerent à coups de hallebarde. *Voyez* ci-dessus GUISE (Henri).

GUISE, (Dom Claude de) fils naturel de Claude de Lorraine, duc de Guise, fut abbé de S. Nicaise & ensuite de Cluni, & mourut en 1612. On feroit beaucoup de tort à ses vertus & à sa vie exemplaire, si on s'en rapportoit à une satyre grossiere, intitulée : *Légende de D. Claude de Guise*, 1574, in-8°. Ce libelle étoit très-rare avant que d'avoir été réimprimé dans le tom. 6 des *Mémoires de Condé*. On l'attribue à Dagonneau, calviniste, juge de Cluni; ou à Gilbert Régnaut, juge-mage de Cluni, aussi calviniste. Le cardinal de Guise avoit voulu le déposer, à la sollicitation de D. Claude; mais il s'étoit fait maintenir par arrêt; & le lendemain, après avoir tenu audience, il jeta ses provisions dans le parquet, & alla faire les fonctions d'avocat à Mâcon.

GUISE, *voyez* GUYSE.

GUITMOND, *voyez* GUIMOND.

GUITON, (Jean) se signala à la Rochelle, lorsque le cardinal de Richelieu assiégea en 1627 ce boulevard du Calvinisme. Les Rochelois élurent Guiton pour leur maire, leur capitaine & leur gouverneur. Avant d'accepter une place qui lui donnoit la magistrature & le commandement des armes, il prit un poignard, & dit en présence de ses principaux compatriotes : « Je serai maire, » puisque vous le voulez, à » condition qu'il me sera per- » mis d'enfoncer ce poignard » dans le sein du premier qui » parlera de se rendre. Je con- » sens qu'on en use de même

» envers moi, dès que je pro-
» poserai de capituler; & je
» demande que ce poignard
» demeure tout exprès sur la
» table de la chambre où nous
» nous assemblons dans la mai-
» son-de-ville ». Son fanatisme arrêta long-tems les succès des assiégeans, mais la valeur raisonnée triompha enfin de l'enthousiasme de secte.

GUITTON D'AREZZO, un des premiers poëtes Italiens, florissoit vers 1250. On trouve ses *Poésies* dans un *Recueil d'anciens Poëtes Italiens*, Florence, 1527, in-8°.

GUNDLING, (Nicolas-Jerôme) naquit près de Nuremberg, en 1671, d'un pere ministre, auteur d'une *Dissertation sur le Concile de Gangres*. Le fils devint successivement professeur en philosophie, en éloquence & en droit naturel à Halle. Il mourut recteur de l'université de cette ville en 1729, à 59 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages de littérature, de jurisprudence, d'histoire & de politique, où il y a du savoir, des choses solides & bien vues, mais aussi des paradoxes, des idées fausses & vaines. Ses principaux ouvrages sont : I. *Nouveaux Entretiens*, in-8°. II. *Projet d'un Cours d'Histoire Littéraire*. III. *Historia Philosophiæ moralis* in-8°. IV. *OTIA*, ou *Recueil de Discours sur divers sujets de Physique, de Morale, de Politique & d'Histoire*, 3 vol. in-8°. V. *De jure oppignorati Territorii*, in-4°. VI. *Status naturalis Hobbesii, in corpore Juris civilis defensus & defendendus*, in-4°. VII. *De statu Reipublicæ Germanicæ sub Conrado I*, in-4°. Ludewig a réfuté cet ouvrage. VIII. *Gundlingiana*, en allemand. IX. *Commentatio de Henrico Aucupe*, in-4°. X. *Via ad veritatem*, ou *Cours de Philosophie*, 3 vol. in-8°. XI. *Mémoire historique sur le Comté de Neufchâtel*. La modestie & la modération de Gundling n'égaloient pas son érudition; il étoit caustique, tranchant, & très-décisif dans des matieres douteuses & même dans celles où il avoit certainement tort.

GUNTHER, (Edmond) professeur d'astronomie au college de Gresham en Angleterre, mourut en 1626, avec une grande réputation: ses leçons & ses écrits la lui avoient acquise. On a de lui *Canon triangulorum, seu Tabulæ tangentium & secantium*, Londres, 1620, in-8°., &c.

GUNTHER, poëte Allemand, se distingua de bonne heure. Ses talens firent son malheur. Un poëte jaloux mêla dans la boisson de Gunther, des drogues qui l'enivrerent au moment qu'on devoit le présenter à Auguste II, roi de Pologne. Au milieu du compliment qu'il débita à ce monarque, il fit une chute honteuse. Cet accident lui causa un chagrin si amer, qu'il en mourut à l'âge de 28 ans. Il laissa plusieurs morceaux de Poésies, dans lesquels on remarque du génie naturel & des graces, mais peu de correction. Ce poëte florissoit au commencement du 18e. siecle. On a, entr'autres ouvrages de sa façon, une *Ode* sur la victoire que le prince Eugene remporta sur les Turcs : victoire qui a aussi été célébrée par le grand Rousseau.

GUNTHERUS, *voy.* GONTHIER.

GUNZEL,

GUNZEL, (Jean) né à Commotau en Bohême, entra chez les Jésuites en 1676, fut envoyé en Portugal & de là au Brésil en 1694. Il mourut au milieu de ses travaux apostoliques, sans qu'on sache précisément l'année : mais on a de lui deux Relations pleines d'intérêt, aussi bien accueillies par les savans que par les hommes zélés pour les progrès de l'Evangile. *Description de l'Auteur à Bahia, & des Nations sauvages, vers lesquelles il est envoyé*, 1694. *Notices touchant sa Mission au Brésil, & des mines d'or qui se trouvent dans ce territoire*, Lisbonne, 1720. Les Espagnols dans leurs relations, l'appellent quelquefois *Guinsol*.

GURTLER, (Nicolas) né à Bâle en 1654. Après avoir professé en différentes villes d'Allemagne, il occupa la chaire de théologie de Franeker en 1707, & mourut en 1711. Ses principaux ouvrages sont : I. *Lexicon Linguæ Latinæ, Germanæ, Græcæ & Gallicæ*, 1702. II. *Historia Templariorum*, 1702, in-4°. III. *Origines mundi*, in-4°., 1708 : ouvrage plein d'érudition, mais dans lequel l'auteur adopte beaucoup d'étymologies incertaines & d'idées ridicules sur la mythologie. IV. *Institutiones Theologicæ*, 1721, in-4°., &c. Les écrits de Gurtler sont estimés des théologiens protestans.

GUSSANVILLAN, (Pierre) natif de Chartres, embrassa l'état ecclésiastique, & s'appliqua à la critique sacrée. Un des fruits de son étude est une bonne édition des *Œuvres de S. Grégoire le Grand*, Paris, 1675, 3 vol. in-fol. C'étoit la meilleure avant celle des Bénédictins de la congrégation de S. Maur, donnée en 1705, 4 vol.

GUSTAVE I, roi de Suede, connu sous le nom de GUSTAVE WASA, étoit fils d'Eric Wasa, duc de Gripsholm. Christiern II, roi de Danemarck, s'étant emparé de la Suede en 1520, le fit enfermer dans les prisons de Copenhague. Gustave, échappé de la prison, erra long-tems dans les montagnes de la Dalecarlie, fut volé par son guide, & se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Après diverses aventures, il vint à bout de soulever les Dalecarliens, se mit à leur tête, chassa Christiern, prit Stockholm, fut élu roi par les Suédois en 1523. Pour affermir sa domination, il s'imagina devoir abolir l'ancienne religion du pays, & établit le Luthéranisme dans ses états. Il s'empara d'une partie des biens du clergé; mais pour que le peuple adoptât plus facilement ce changement, il lui laissa des évêques, en diminuant leurs revenus & leur pouvoir. Quelques mouvemens que firent les Dalecarliens, en faveur de la Religion Catholique, ne furent pas heureux. Gustave étouffa leurs murmures. Il fit ensuite déclarer la couronne de Suede héréditaire, aux états de Westeras, en 1544, & mourut en 1560, âgé de 70 ans. Ceux qui parlent toujours avec enthousiasme des hommes à révolutions, sur-tout de ceux qui à la révolte ont joint l'abolition de la Religion Catholique, ont peint Gustave comme un héros. Mais les écrivains qui ne jugent pas précisément des choses & des hommes, par les

ſuccès d'une entrepriſe, n'en ont pas donné une idée ſi favorable. L'abbé Berault, qui en fait d'ailleurs un grand éloge, convient « qu'il ravaloit » ſon ame au manege de la » feinte & de la fourberie, à de » baſſes chicanes, à des oppreſ- « ſions manifeſtes, à des ma- » nœuvres indignes d'une pro- » bité même vulgaire, &c. ». Il s'étoit ſervi des payſans Dalecarliens pour ſatisfaire ſes vues ambitieuſes, & les écraſa quand ils voulurent maintenir l'ancienne Religion. La conſidération que donna pour le moment à la Suede une révolution d'éclat, ne ſe ſoutint pas. Elle tomba ſi rapidement, que Pibrac, chancelier de Henri IV, encore ſimple roi de Navarre, ſe plaignant des procédés de la cour de France, diſoit « qu'elle » n'avoit pas plus d'égard pour » ce monarque, que pour un » roi de Suede ou de Chypre».

GUSTAVE-ADOLPHE II, dit *le Grand*, roi de Suede, né à Stockholm en 1594, ſuccéda à ſon pere Charles en 1611, après avoir été élevé d'une maniere digne de ſa naiſſance. Sa valeur éclata d'abord contre les rois de Danemarck, de Moſcovie & de Pologne, qui l'avoient attaqué en même tems. Il fit la paix avec les deux premiers, & obligea le dernier à quitter la Livonie. Après avoir terminé heureuſement cette guerre, il fit alliance avec les Proteſtans d'Allemagne contre l'empereur & les princes catholiques qui s'étoient joints à lui pour la défenſe de l'ancienne religion. La France, par des vues politiques, ſe déclara en 1631 pour Guſtave & les Proteſtans. Ceux-ci encouragés préſentent des requêtes à l'empereur, levent des troupes, tandis que Guſtave avance en augmentant toujours ſon armée. Ses miniſtres voulurent le détourner de cette guerre, ſous prétexte qu'il manquoit d'argent. *Mes armées*, leur répondit-il, *ont du courage & de l'intelligence ; elles arboreront mon étendard chez l'ennemi, qui payera mes troupes.* Il commença ſes conquêtes en Allemagne par l'iſle de Rugen, & par la Poméranie, pour être aſſuré de ſes derrieres. Il défendit, ſous les plus grieves peines, de faire le moindre tort aux habitans ; il fit même diſtribuer du pain aux pauvres. Sa maxime étoit, que *pour ſe rendre maître des places, la clémence ne vaut pas moins que la force*... Guſtave parcourut dans moins de deux ans & demi les deux tiers de l'Allemagne, depuis la Viſtule juſqu'au Danube & au Rhin. Tout ſe ſoumit à lui, toutes les places lui ouvrirent leurs portes. Il força, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à ſe joindre à lui ; l'électeur de Saxe lui donna ſes propres troupes à commander ; l'électeur Palatin dépoſſédé vint combattre avec ſon protecteur. Guſtave remporta une victoire complette devant Leipſig, le 7 ſeptembre 1631, ſur Tilli, général de l'empereur. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, prirent la fuite dans cette journée ; mais la diſcipline Suédoiſe répara ce malheur. Le roi de Suede charge l'électeur de Saxe, qui a combattu avec lui, de porter la guerre dans la Siléſie & dans la Bohême, & il entre lui-même dans la Franconie, dans le Pa-

latinat, & dans l'archevêché de Mayence. Il avoit accoutumé ſon armée à un ordre & à des manœuvres qui n'étoient pas connues ailleurs, & c'eſt la grande raiſon de ſes ſuccès. Tilli vaincu devant Leipſig, le fut encore au paſſage du Lech. Guſtave entreprit le ſiege d'Ingolſtad. Il va reconnoître une fortification qu'il veut faire attaquer: les canonniers de la place tirerent ſur lui, & ſi juſte, qu'un boulet emporta la croupe de ſon cheval. Après d'inutiles efforts, il eſt obligé de lever le ſiege. L'année ſuivante (1632) Guſtave donna, dans la plaine de Lutzen, la fameuſe bataille contre Walſtein, autre général de l'empereur. La victoire fut long-tems diſputée. Les Suédois la remporterent; mais ils perdirent Guſtave, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de 2 balles & de 2 coups d'épée (quelques auteurs aſſurent qu'il fut tué avant l'action, en allant reconnoître l'ennemi). Guſtave paroiſſoit avoir quelque preſſentiment de ſon malheur, lorſque voyant, peu de jours auparavant, les Proteſtans accourir en foule au-devant de lui avec de grandes démonſtrations de joie & d'admiration, il dit « qu'il craignoit bien que » Dieu, offenſé de leurs acclamations, ne leur apprît bientôt que celui qu'ils révéroient comme un dieu, n'étoit qu'un homme mortel ». Il diſoit ordinairement, « qu'il » n'y avoit point d'hommes » plus heureux, que ceux qui » mouroient en faiſant leur métier »; il eut cet avantage, ſuppoſé que cette guerre fût un devoir pour lui: mais il étoit tranquille en Suede, l'empereur ne ſongeoit pas à lui, & il ne paroît pas que les ſujets mécontens d'un empire étranger aient pu lui préſenter des titres aſſez impoſans, pour légitimer une aggreſſion hoſtile, contre un monarque qui ne l'avoit léſé en rien. Il emporta dans le tombeau le nom de Grand, les regrets du Nord, & l'eſtime de ſes ennemis; mais les maux infinis qu'il fit à la Religion Catholique, qu'il détruiſit dans une grande partie de l'Allemagne, ſemblent le placer parmi les perſécuteurs de l'Egliſe. Le pillage qu'il permettoit à ſes troupes, la ſpoliation des égliſes, les horreurs inouies qui ſe commettoient dans les villes priſes d'aſſaut, ont rendu ſon nom odieux dans pluſieurs provinces, mais ſur-tout en Baviere. Ses amis lui reprochoient deux défauts, l'emportement & la témérité. Il ſe juſtifioit par deux maximes, moins vraies qu'il ne penſoit. « Puiſque je » ſupporte patiemment les travers de ceux auxquels je » commande, ils doivent auſſi » excuſer la promptitude & la » vivacité de mon tempérament ». C'eſt ainſi qu'il répondoit au premier reproche: voici comment il rejetoit le ſecond: « Un roi ſe déclare indigne de la couronne qu'il » porte, lorſque, dans un engagement, il fait difficulté de » ſe battre comme un ſimple » ſoldat ». Guſtave, qui donnoit des ſoins très-ſuivis aux exercices militaires, avoit le même zele pour tout ce qui intéreſſoit ſa religion. Il paroît qu'il étoit luthérien de bonne foi, & que ſon zele pour cette

secte fut un des motifs de tous les maux qu'il fit aux Catholiques. Il composa lui-même des prieres qu'on récitoit tous les jours dans son camp, à des heures marquées. Ce prince avoit coutume de dire que *les meilleurs Chrétiens étoient les meilleurs soldats.* Sous sa tente, au milieu des armes, il donnoit quelque tems à la lecture de la parole de Dieu. « Je cher-» che à me fortifier contre les » tentations, en méditant nos » livres sacrés, dit-il un jour à quelqu'un de ses officiers qui le surprit dans ce pieux exercice (*voyez* FÉNÉLON Gabriel). » Les personnes de » mon rang ne sont respon-» sables de leurs actions qu'à » Dieu, & cette indépendance » donne occasion à l'ennemi de » notre salut de nous tendre » des pieges dangereux, contre » lesquels nous ne pouvons » être assez sur nos gardes »... On l'avertit que deux officiers alloient se battre en duel, Gustave alla les trouver accompagné du bourreau, auquel il ordonna en leur présence de pendre sur le champ celui qui survivroit à l'autre. Depuis ce moment on n'entendit plus parler de duel. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube, & peut-être détrôner l'empereur, lorsqu'il fut tué. Que n'a-t-on pas débité sur la mort de ce roi guerrier? On en accusa François Albert, duc de Lauembourg, un de ses généraux, qui fut tué lui-même par les Autrichiens. On imputa sa mort au cardinal de Richelieu, qui avoit besoin de sa vie. Une lettre trouvée ces dernieres années dans les archives de Suede, explique de toute autre maniere cet événement. Elle est datée du 29 janvier 1725, & adressée par M. André Groëdging, prévôt du chapitre de Wexio en Suede, à M. Nic. Hawedson Dhol, secrétaire des archives de ce royaume. En voici la teneur. « Lorsque j'é-» tois en Saxe en 1686, je dé-» couvris par un heureux ha-» sard les circonstances de la fin » déplorable du roi Gustave-» Adolphe. Ce prince étoit » sorti, sans autre suite que » celle d'un valet, pour aller » à la découverte de l'ennemi. » Un brouillard épais qu'il fai-» soit ce jour-là, l'empêcha » d'appercevoir un détache-» ment de troupes Autrichien-» nes, qui firent feu sur lui, » & le blesserent sans le tuer. » Le valet qui aidoit le roi à » retourner à son camp, l'a-» cheva d'un coup de pistolet, » & s'empara d'une paire de » lunettes, dont ce prince qui » avoit la vue fort basse, se » servoit constamment. J'ache-» tai ces lunettes du doyen de » Naumbourg. Lors de mon » séjour en Saxe, le meurtrier » du roi étoit fort vieux, & » tiroit vers sa fin. Les remords » qu'une action aussi atroce de-» voit naturellement lui occa-» sionner, ne lui laissoient pas » un moment de repos. Il en-» voya chercher le doyen, » dont je viens de parler, & » lui fit l'aveu de son crime. » J'ai appris ces détails de la » bouche même du doyen, » dont j'achetai les lunettes, » que j'ai déposées dans les ar-» chives de Suede ». Puffendorf a écrit sa *Vie* en latin, in-fol. Il en a paru une nou-

velle *Hiſtoire* à Amſterdam, 1764, in-4°, ou 4 vol. in-12. Il laiſſa de Marie-Eléonore, fille de Sigiſmond, électeur de Brandebourg, une fille unique, qui lui ſuccéda à l'âge de cinq ans. *Voyez* CHRISTINE.

GUSTAVE III, roi de Suede, né le 24 janvier 1746, reçut une éducation heureuſe, ſous la conduite du comte Guſtave de Teſſin, & ſuccéda à ſon pere en 1771, âgé de 25 ans. Dès l'année ſuivante, il entreprit de changer la forme de gouvernement qui étoit ariſtocratique, & de s'emparer de toute l'autorité de l'adminiſtration. Il fit arrêter le ſénat, dépoſer les ſénateurs qu'il remplaça par d'autres qui lui étoient dévoués, & laiſſant ſubſiſter quelques formes d'un gouvernement libre, il s'affermit réellement dans tous les pouvoirs d'un monarque abſolu. Après avoir voyagé dans différentes contrées de l'Europe, & joui des plaiſirs qu'un prince jeune & puiſſant peut recueillir ſur les chemins de ce monde, il fut plus ſérieuſement occupé en 1788, lorſqu'à la ſollicitation de la Pruſſe, il entreprit la guerre contre la Ruſſie pour faire une diverſion en faveur de la Porte. Il y eut diverſes actions par mer & par terre, peu déciſives & dont pour l'ordinaire les deux partis s'attribuerent l'avantage; mais le 4 juillet 1790, la flotte Suédoiſe fut totalement défaite, perdit 7 vaiſſeaux de ligne, pluſieurs frégates & 5000 hommes. Cependant la flotte légere des Ruſſes ayant été détruite peu de tems après, Guſtave trouva le moyen de faire le 14 août 1790, une paix honorable, & acquit quelques diſtricts de la Finlande, qui fixerent les bornes des deux empires d'une maniere plus tranchante. La révolution de France trouva en lui un ennemi déclaré. Pour être à même de la combattre, il aſſembla en 1792 une diete à Geſle, dont les principaux membres n'approuverent pas ſa réſolution. Il y eut des repréſentations très-fortes que le roi ſupprima. Le mécontentement s'accrut par les coups d'autorité qui intervinrent. Guſtave retourna à Stockholm, multiplia les ſpectacles, les bals, les opéra, moyens ſouvent employés pour diſtraire le peuple, & lui dérober l'aſpect de la choſe publique. Mais au milieu d'un de ces divertiſſemens, le roi reçut, le 16 mars, un coup de piſtolet dont il mourut le 29. Prince actif, décidé, courageux; voulant le bien ſans toujours en diſtinguer les moyens; jaloux de la gloire du trône ſans vouloir paroître ennemi de la liberté; ami des Catholiques ſans rien faire qui pût irriter les proteſtans; employant la perſuaſion & déployant en même tems tous les reſſorts de la puiſſance armée; affable & populaire envers les petits autant que ſérieux, quelquefois dur, avec les grands; il eut cet enſemble de qualités en quelque ſorte diſparates, que la politique humaine ſait réunir pour aſſurer le ſuccès de ſes plans, lorſqu'une politique ſupérieure ne les traverſe pas. Il avoit épouſé en 1766 Sophie-Magdelene, fille de Fréderic V, roi de Danemarck, dont il eut Guſ-

tave-Adolphe qui lui succéda.

GUTHIER, *voyez* GOUTHIER.

GUTTEMBERG, (Jean) naquit à Mayence d'une famille noble du nom de Sorgenloch, dont les différentes branches avoient des surnoms pris des enseignes qui distinguoient les maisons qu'elles habitoient, tels que celui de Guttemberg, qui étoit le surnom de la sienne. C'est ce gentilhomme Allemand que quelques auteurs ont voulu faire passer pour l'inventeur de l'imprimerie. On prétend prouver par des documens tirés des archives de la ville de Strasbourg, & publiés en 1760 par M. Schœpflin, dans un ouvrage intitulé: *Vindiciæ Typographicæ*, qu'avant 1440, Guttemberg avoit commencé dans cette ville ses premiers essais de typographie. Mais ces essais ne furent pas faits avec des caracteres de bois mobiles, comme le veut M. Schœpflin; mais avec des planches gravées, comme le prouve le sieur Fournier, célebre graveur de caracteres, auquel M. Baer, dans sa *Lettre sur l'origine de l'Imprimerie*, (Strasbourg, 1761) a répondu d'une maniere peu satisfaisante, en interprétant à sa guise un passage allemand, trouvé dans les archives de Strasbourg (*voy.* le *Journ. hist. & littér.*, 1 juillet 1791, p. 327). Ce ne fut qu'après 1444, qu'obéré par les dépenses que ces essais lui avoient coûtées, Guttemberg vint s'associer à Mayence avec Jean Fust, orfevre & artiste habile. Schœffer, écrivain & homme industrieux, fut aussi admis dans cette société. Ils travaillerent ensemble jusqu'en 1455, & il est très-probable qu'une *Bible sans date*, & sans aucune indication du nouvel art qui l'avoit produite, dont le 2e. volume seulement, imprimé sur vélin, existe dans la bibliotheque Mazarine, & dont le caractere sculpté en bois & mobile, atteste une antiquité plus reculée que la *Bible* connue, que Fust & Schœffer imprimerent l'an 1462 en caracteres de fonte; il est très-probable, dis-je, que cette Bible fut un des premiers fruits de leurs travaux. Il est encore assez vraisemblable que cette même Bible, dont tous les sommaires & les lettres initiales sont ajoutés à la main, est celle dont on a tant parlé, pour avoir été vendue à Paris par Fust, comme manuscrite, plutôt que la Bible de 1462, annoncée dans la souscription comme une production du nouvel art d'imprimer (*voyez* ce que nous avons dit là-dessus à l'article FUST). Guttemberg se sépara de ses associés vers 1455. Les dix années de sa vie, qui s'écoulerent entre cette époque & l'année 1465, sont remplies différemment par les auteurs qui ont parlé de lui. Les uns le font revenir à Strasbourg pour y exercer l'imprimerie, ce qui est peu vraisemblable; les autres le font rester à Mayence; quelques-uns veulent qu'il ait passé à Harlem en Hollande. Mais comme on ne peut citer aucun ouvrage imprimé qui porte son nom, il n'y a là-dessus que des conjectures plus ou moins arbitraires. Ce que les monumens du tems nous apprennent, c'est qu'en 1465 il fut reçu au nombre des gentilshommes d'Adolphe de Nassau,

électeur de Mayence, avec des appointemens annuels, & qu'il mourut en 1468, âgé de plus de 60 ans. *Voyez* COSTER, JENSON, FUST, FOURNIER, MENTEL.

GUTWIRTH, (Melchior) né à Budweiſs en Bohême, l'an 1626, ſe fit Jéſuite en 1644, & mourut d'apoplexie à Prague, après avoir exercé divers emplois dans la ſociété, en 1705. On a de lui divers ouvrages, parmi leſquels, *S. Wenceſlai Martyris & Patroni Bohemiæ virtutes*, Olmutz, 1651, in-8°. *De virtutibus XIV Cæſarum Auſtriacorum*, Olmutz, 1659, in-8°. *Melchiſedech panem & vinum offerens*, Prague, 1669, in-4°, &c.

GUYARD, (Bernard) né à Craon, dans l'Anjou, en 1601, Dominicain, docteur en théologie, mourut à Paris le 19 juillet 1674. Il eſt auteur : I. De la *Vie de S. Vincent-Ferrier*, 1634, in-8°. II. *Diſcrimina inter doctrinam Thomiſticam & Janſenianam*, 1655, in-4°. III. *La Fatalité de Saint-Cloud*, in-fol. & in-12, où il tâche de prouver que ce n'eſt pas un Dominicain qui a tué Henri III : on lui a oppoſé *La véritable Fatalité de St.-Cloud*, qui ſe trouve dans le Journal de Henri III. Le P. Steill & Dolmans ont auſſi ſoutenu l'opinion du P. Guyard. *Voyez* Clément.

GUYARD DE BERVILLE, (N.) né à Paris en 1697, ne fut pas favoriſé de la fortune, & il traîna une vie obſcure, qu'il finit en 1770 à Bicêtre, où la miſere l'avoit forcé de ſe retirer. Nous avons de lui l'*Hiſtoire de Bertrand du Gueſclin*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, écrite d'une maniere diffuſe, avec peu de choix dans les détails, & encore moins dans celui des réflexions, qui ſont la plupart très-communes, ſouvent plates & fauſſes. Il a un peu mieux réuſſi dans l'*Hiſtoire du chevalier Bayard*, Paris, 1760, in-12.

GUYARD, *voy.* GUIARD.

GUYAUX, (Jean-Joſeph) né l'an 1684 à Wamfercée, village du Brabant Wallon, fit ſa philoſophie à Louvain, où il remporta la palme en 1703. Il fut fait profeſſeur de l'Ecriture-Sainte en 1723, docteur en théologie, & chanoine de S. Pierre en 1727 ; préſident du college du pape en 1731, chanoine de l'égliſe de Gand en 1734, & enfin doyen de Saint-Pierre. Il ne dut tous ces emplois qu'à ſes vertus & à ſa ſcience, rien n'étant plus éloigné de ſon caractere que l'ambition, que les intrigues, la ſoupleſſe & la lâcheté qu'elle inſpire. Il mourut le 8 janvier 1774, à Louvain, après avoir fait des legs conſidérables aux pauvres, & laiſſé de groſſes ſommes pour fonder des bourſes en faveur de pauvres étudians. On a de lui : I. *Commentarius in Apocalypſim*, Louvain, 1781, in-8°, où il combat le ſyſtême que Kerkherder établit dans ſa *Monarchia Romæ paganæ*. Le commentaire de Guyaux eſt principalement formé, quant à la partie hiſtorique, ſur l'Expoſition de l'Apocalypſe de Boſſuet, & quant aux explications myſtiques, ſur les Commantaires du docteur Froidmont. Le ſtyle de cet ouvrage n'eſt ni pur ni agréable

II. *Quæſtio monaſtico-theologica de carnium eſu*, Louvain, 1749, in-4°. C'eſt une diſſertation polémique faite en faveur du cardinal d'Alſace, archevêque de Malines, qui, en ſa qualité d'abbé d'Afflighem, avoit retiré en 1748 aux religieux de ce monaſtere, une diſpenſe pour manger gras, qui y avoit ſubſiſté pendant 46 ans. III. *Prælectiones de ſancto Jeſu-Chriſti Evangelio, deque Actis & Epiſtolis Apoſtolorum.* M. Gerard, chanoine de l'égliſe de Gand, & ci-devant profeſſeur en philoſophie à Louvain, eſt occupé à donner l'édition de cet ouvrage, qui doit être en 7 ou 8 volumes in-8°. Guyaux a travaillé à l'édition de la Bible de du Hamel (*voyez* ce mot), 1740.

GUYET, (François) natif d'Angers, mort vers 1653, fut précepteur du cardinal de la Valette, prieur de S. André, près de Bordeaux, & paſſa la plus grande partie de ſa vie à Paris, au college de Bourgogne. Il a donné des éditions de *Héſiode*, *Heſychius*, *Phèdre*, *Térence*, &c., avec des remarques critiques.

GUYET, (Charles) Jéſuite à Tours, né en 1601, mort en 1664, travailla ſur les cérémonies de l'Egliſe ; le fruit de ſes travaux fut un gros in-folio, intitulé : *Heortologia, ſive de Feſtis propriis locorum.* Ce livre eſt plein d'érudition & de bonne critique ; on y trouve des choſes intéreſſantes non-ſeulement pour l'hagiographie & l'hiſtoire eccléſiaſtique, mais encore pour l'hiſtoire profane.

GUYMIER, (Côme) conſeiller-clerc au parlement de Paris, ſa patrie, & préſident aux enquêtes, étoit un magiſtrat plein d'intégrité & de lumieres. Il mourut l'an 1503. Il étoit chanoine de S. Thomas du Louvre, doyen de l'égliſe collégiale de S. Julien de Laon. Il compoſa, vers l'an 1486, un *Commentaire ſur la Pragmatique-Sanction* de Charles VII, roi de France, dont la meilleure édition eſt celle qu'en donna Pinſſon, avocat au parlement de Paris, en 1666, in-fol.

GUYMONT, *voyez* TOUCHE, (Claude Guymont de la) & GUIMOND.

GUYON, (Symphorien) né à Orléans, entra dans l'Oratoire en 1625. Il fut envoyé quelque tems après, avec le P. Bourgoing, à Malines, pour y établir une maiſon de ſa congrégation. Nommé curé de S. Victor à Orléans en 1638, il gouverna cette paroiſſe avec édification, & s'en démit, en faveur de ſon frere, trois mois avant ſa mort, arrivée en 1657. On a de lui : l'*Hiſtoire de l'Egliſe & Dioceſe, Ville & Univerſité d'Orléans*, 1647, in-fol. La ſeconde partie de cet ouvrage curieux, mais mal écrit, ne parut qu'en 1650, avec une préface de Jacques Guyon, ſon frere. Celui-ci eſt auteur d'un petit ouvrage, intitulé : *Entrée ſolemnelle des Evêques d'Orléans*, 1666, in-8°, compoſé à l'occaſion de l'entrée de d'Elbene. — Il y avoit eu auparavant un autre GUYON, (Louis) dont les *Leçons diverſes*, imprimées à Lyon, 1625, 3 vol. in-8°, ſont au nombre des livres peu communs & curieux.

GUYON, (Jeanne-Marie Bouvieres de la Mothe-) née à Montargis en 1648, épousa, à l'âge de 18 ans, le fils de l'entrepreneur du canal de Briare, appellé *Guyon*. Devenue veuve à 25 ans, avec de la beauté, du bien, de la naissance & un esprit fait pour le monde, elle donna dans une spiritualité singuliere, où l'on crut reconnoître les traces du Quiétisme. Un voyage qu'elle fit à Paris, la mit à même de lier connoissance avec d'Arenthon, évêque de Geneve, qui, touché de sa piété, l'appella dans son diocese. Elle s'y rendit en 1681, & passa ensuite dans le pays de Gex. Il y avoit alors dans cette contrée un Lacombe, Barnabite Savoyard, directeur fameux, qui communiqua ses idées à madame Guyon, & tous deux se mirent à prêcher le renoncement entier à soi-même, le silence de l'ame, l'anéantissement de toutes les puissances, une indifférence totale pour la vie ou la mort, pour le paradis ou l'enfer. Cette vie n'étoit, en suivant la nouvelle doctrine, qu'*une anticipation de l'autre*, qu'*une extase sans réveil*. L'évêque de Geneve, instruit du progrès que faisoient ces deux apôtres d'une mysticité suspecte, les chassa l'un & l'autre. Ils passerent de Gex à Thonon, puis à Turin, de Turin à Grenoble, de Grenoble à Verceil, & enfin à Paris; & par-tout ils se firent des prosélytes. Les jeûnes, les courses, les chagrins acheverent d'affoiblir leur cerveau. Madame Guyon fut enfermée en 1688, par ordre du roi, dans le couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine, à Paris. Ayant recouvré sa liberté par le crédit de madame de Maintenon, elle parut à Versailles & à Saint-Cyr. Les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemart, touchées de l'onction de son éloquence & de la chaleur de sa piété douce & tendre, la regarderent comme une sainte, faite pour amener le ciel sur la terre. L'abbé de Fénélon, alors précepteur des enfans de France, se fit un plaisir de former avec elle un commerce d'amitié, de dévotion & de spiritualité, inspiré & conduit par la vertu, & si fatal depuis à tous les deux. Madame de Guyon, fiere & sûre de son illustre disciple, se servit de lui pour donner de la vogue à ses idées mystiques; elle les répandit sur-tout dans la maison de Saint-Cyr. L'évêque de Chartres, Godet Desmarêts, s'éleva contre la nouvelle doctrine. Un orage se formoit; madame Guyon crut le dissiper, en confiant tout ses écrits à Bossuet. Ce prélat, l'évêque de Châlons, depuis cardinal de Noailles, l'abbé Tronçon, supérieur de S. Sulpice, & Fénélon, assemblés à Issy, dresserent 34 articles. On vouloit par ces articles proscrire les maximes pernicieuses de la fausse spiritualité, & mettre à couvert les saines maximes de la vraie. Madame Guyon, retirée à Meaux, les souscrivit, & promit de ne plus dogmatiser. On l'accusa, mais elle n'en convint pas, de n'avoir pas tenu parole. La cour, fatiguée des plaintes qu'on portoit contre elle, la fit enfermer

d'abord à Vincennes, puis à Vaugirard, & enfin à la Baſtille. L'affaire de madame Guyon produiſit la diſpute ſur le Quiétiſme entre Fénélon & Boſſuet. Ce différend ayant été terminé par la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, & par la ſoumiſſion de l'illuſtre auteur de cet ouvrage, madame Guyon ſortit de la Baſtille en 1702, & mourut à Blois en 1717, dans les tranſports de la piété la plus affectueuſe. L'abbé de la Bletterie a écrit trois *Lettres*, eſtimées & rares, dans leſquelles il la juſtifie des calomnies que ſes ennemis avoient inventées pour noircir ſa vertu. Malgré des lettres interceptées du Barnabite Lacombe à ſon éleve, & de l'éleve à ſon maître, très-tendres & très-vives, les gens ſenſés regarderent toujours Lacombe & madame Guyon, comme deux perſonnes irréprochables dans leurs mœurs. C'étoient, ſelon toute apparence, des perſonnes bien intentionnées, mais qui, cherchant à approfondir les voies extraordinaires, par leſquelles Dieu conduit quelques ames à lui, s'égarerent, au moins dans le langage & dans la maniere d'énoncer des choſes qu'il faut abandonner tout uniment au ſecret de Dieu (*voyez* la fin de l'article ARMELLE). Les principaux ouvrages de cette femme célebre, ſont : I. Les *Torrens ſpirituels*, le *Moyen court & très-facile de faire oraiſon*, & le *Cantique des Cantiques expliqué*, in-8°. II. Sa *Vie* écrite par elle-même, en 3 vol. in-12, Cologne, 1720. De toutes les productions de madame Guyon, c'eſt la moins commune. III. *Diſcours chrétiens*, 2 vol. IV. *L'Ancien & le Nouveau-Teſtament, avec des explications & des réflexions*, 20 vol. in-8°. V *Des Lettres ſpirituelles*, en 4 vol. in-8°. VI. Des *Cantiques ſpirituels* & des *Vers myſtiques*. On remarque dans tous ces écrits, de l'imagination, du feu, de l'élégance, & encore plus d'extravagance, ſur-tout quand on prend les choſes à la lettre. Mais il paroît qu'à l'égard des myſtiques, cette eſpece de critique littérale ne peut avoir lieu ſans que les Taulere, les Rusbroch, les Bloſius, & d'autres auteurs reconnus comme très-ſages & parfaitement orthodoxes, ne ſoient dans le cas de donner bien de l'embarras (*voyez* RUSBROCH). Il eſt cependant impoſſible de juſtifier madame Guyon, ſi tout ce que ſes écrits contiennent, eſt effectivement d'elle; mais c'eſt de quoi douteront probablement ceux qui verront le teſtament qu'elle fit ſur le point de mourir, & où, après avoir fait ſa profeſſion de foi de la maniere la plus entiere & la plus touchante, elle ajoute : » Je dois à la vérité & pour ma » juſtification, proteſter avec » ſerment, qu'on a rendu de » faux témoignages contre moi, » ajoutant à mes écrits, me » faiſant dire & penſer, ce à » quoi je n'avois jamais penſé » & dont j'étois infiniment » éloignée; qu'on a contrefait » mon écriture diverſes fois; » qu'on a joint la calomnie à » la fauſſeté, me faiſant des » interrogatoires captieux, ne » voulant pas écrire ce qui

» me juſtifioit, & ajoutant à » mes réponſes, mettant ce que » je ne diſois pas, ſupprimant » les faits véritables : je ne » dis rien des autres choſes, » parce que je pardonne tout » & de tout mon cœur, ne » voulant pas même en con- » ſerver le ſouvenir ». *Voyez* FÉNÉLON.

GUYON, (Claude-Marie) né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, entra dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta enſuite. Il vint à Paris, où ſa plume s'exerça ſur divers ſujets. Il fit quelques extraits pour les feuilles de l'abbé des Fontaines, qui, en reconnoiſſance, retoucha le ſtyle de quelques-uns de ſes écrits. Il mourut à Paris en 1771, âgé d'environ 70 ans. Ses principaux ouvrages ſont : I. La continuation de l'*Hiſtoire Romaine* de Laurent Echard, depuis Conſtantin juſqu'à la priſe de Conſtantinople, par Mahomet II, 10 vol. in-12. C'eſt une eſpece d'hiſtoire du Bas-Empire, écrite, dit un auteur, d'un ſtyle digne du titre. Cette ſaillie eſt doublement injuſte; en ce que l'ouvrage de l'abbé Guyon n'eſt pas intitulé *Hiſtoire du Bas-Empire;* & que le ſtyle eſt convenable au livre, & aſſez pur. Les faits ne ſont pas toujours exacts, mais ils ſont aſſez bien rapprochés, & en général cet abrégé eſt eſtimable. II. *Hiſtoire des Empires & des Républiques*, 12 vol. in-12, 1733 & années ſuivantes. Cet ouvrage, qui ſembloit être une eſpece d'imitation, & qui devoit effacer l'*Hiſtoire ancienne* de Rollin, n'a pas eu le même ſuccès. Il y a peut-être plus de recherches & d'enſemble, mais le ton en eſt froid, & tout le réſultat d'un foible effet : le déſordre & la négligence de Rollin plaiſent davantage. III. *Hiſtoire des Amazones*, 2 vol. in-12, curieuſe. IV. *Hiſtoire des Indes*, 3 vol. in-12, telle qu'on pouvoit l'attendre d'un homme qui n'avoit voyagé que de ſon cabinet, & qui n'avoit pas toujours conſulté les meilleurs auteurs. VI. *Oracle des nouveaux Philoſophes*, 2 vol. in-8°. Il entreprend dans cet ouvrage de réfuter les erreurs & les impiétés de Voltaire. Pour le faire avec ſuccès, ſa méthode eſt d'en rapprocher les principes, & de mettre cet écrivain en contradiction avec lui-même. Voltaire lui oppoſa pour toute réponſe des injures, auxquelles l'abbé Guyon fut d'autant moins ſenſible, que ſon livre eut le plus grand ſuccès. VI. *Bibliotheque Eccléſiaſtique*, en forme d'inſtructions ſur toute la Religion, 1772, 8 vol. in-12. C'eſt le dernier ouvrage de l'abbé Guyon, & ce n'eſt pas le meilleur. VII. *Eſſai critique ſur l'établiſſement de l'Empire d'Occident*, 1752, in-8°; aſſez bon, quoiqu'un peu ſuperficiel.

GUYOT, (Germain-Antoine) avocat au parlement de Paris, ſa patrie, né en 1694, mort en 1750, a laiſſé pluſieurs ouvrages de droit. Le principal eſt *Traité* ou *Diſſertations ſur pluſieurs matieres féodales*, tant pour le pays de droit-écrit, que pour le pays-coutumier, en 6 vol. in-4°. Ce livre embraſſe toute la matiere des fiefs; elle y eſt traitée avec beaucoup d'étendue, mais avec

assez peu d'ordre. On y a joint des *Observations sur le droit des Patrons & des Seigneurs de Paroisse, aux honneurs dans l'Eglise*, &c., in-4°.

GUYOT DE MERVILLE, *voyez* MERVILLE.

GUYOT DES FONTAINES, *voyez* FONTAINES.

GUYSE, (Jacques de) né à Mons, se fit Cordelier, & mourut à Valenciennes en 1398. Il avoit travaillé sur l'*Histoire du Haynaut* en latin, dont on a donné un extrait en françois, sous ce titre : *Illustrations de la Grande Belgique*, ou *Annales du Hainaut*, jusqu'en 1244, Paris, 1531, 3 vol. in-fol.—Nicolas de GUYSE, de la même famille, natif de Mons, mort le 17 juillet 1621, chanoine de Cambray, est auteur d'une *Histoire de la Ville de Mons, avec une Chronologie des Comtes de Haynaut jusqu'à Philippe II*, Cambray, 1621, in-4°, insérée dans *Antiquitates Belgicæ* de J. B. Gramaye, Louvain, 1708, in-fol. Cette Histoire, bien écrite en latin, ne manque point de critique, ni d'ordre.

GUYSE *ou* GUISE, (Guillaume) théologien Anglois, né près de Gloceſter en 1653, d'une bonne famille, se rendit habile dans les langues orientales. Il mourut de la petite vérole en 1683, comme il préparoit une édition de la *Géographie* d'Abulfeda. On a de lui une *Traduction* latine du commencement de la *Mischne*, avec de savantes remarques, Oxford, 1690, in-4°.

GUZMAN, (Alfonse Perez de) fameux capitaine Espagnol, vers l'an 1293, avoit servi long-tems en qualité de lieutenant-général dans les armées des princes de Maroc. Après y avoir acquis beaucoup de réputation & de richesses, il passa en Espagne, où il donna commencement à la maison des ducs de Medina-Sidonia. Il étoit gouverneur de Tarif, lorsque cette ville fut assiégée par Jean, infant de Castille. Ce prince, qui avoit en sa puissance un des fils de Guzman, menaça le pere de lui couper la gorge à ses yeux, s'il ne rendoit la place qu'il défendoit. Mais Guzman, méprisant ses menaces, lui répondit « que plutôt que de commettre une trahison, il lui » donneroit lui-même de quoi » égorger son fils »; & en même tems lui jetant son poignard par-dessus les murailles, il alla se mettre à table avec sa femme. Cette fermeté héroïque irrita la cruauté de l'infant, qui fit couper la tête au jeune Guzman. Un spectacle si barbare fit jeter des cris aux soldats assiégés qui en étoient les spectateurs. Guzman qui les entendit, craignant qu'ils ne fussent causés par quelque assaut, quitta son dîner pour courir aux remparts; mais ayant appris de quoi il s'agissoit : *C'est peu de chose*, dit-il; *veillez seulement à la garde de la place.* Alors il retourna se mettre à table avec la même constance, sans marquer aucun trouble, & sans en rien témoigner à Marie Coronel sa femme. Lopez de Vega a consacré par de beaux vers l'action généreuse de Guzman. Les descendans de ce héros ont pris pour cimier de leurs armes, une tour, au haut de laquelle paroît un cavalier armé qui jette un poignard, avec ces mots

pour devise : *Mas pesa el rei que la sangre* : Je préfere l'intérêt du roi à celui du sang.

GYÉ, (le maréchal de) *voy.* ROHAN.

GYGÈS, officier & favori de Candaule, roi de Lydie, qui lui fit voir sa femme toute nue. La reine apperçut Gygès, & soit amour, soit vengeance, elle ordonna à cet officier de tuer son mari, lui offrant à ce prix sa main & la couronne. Gygès devint roi de Lydie par ce meurtre, vers l'an 718 avant J. C. (*voyez* CANDAULE). Platon raconte différemment cette usurpation : il dit que la terre s'étant entr'ouverte, Gygès, berger du roi, descendit dans cet abîme; que là il vit un grand cheval, dans les flancs duquel étoit un homme qui avoit à son doigt un anneau magique, doué de la vertu de rendre invisible; qu'il le prit & s'en servit pour ôter sans péril la vie à Candaule, & pour monter sur son trône. Mais ce récit merveilleux n'est qu'une greffe de la fable, mal entée sur la souche historique : si toutefois toute l'histoire de Lydie n'est pas fabuleuse (*voyez* CRŒSUS). — La mythologie vante un géant de ce nom, qui avoit cent bras, comme Briarée son frere.

GYLIPPE, capitaine Lacédémonien, envoyé en Sicile pour porter du secours aux Syracusains contre les Athéniens. Après avoir été vaincu dans le premier combat, il remporta des victoires signalées sur Nicias & Démosthenes. Ces généraux se rendirent avec leurs troupes, à condition qu'on leur laisseroit la vie, & qu'on ne les retiendroit point dans une prison perpétuelle; mais on ne leur tint pas parole. Ils furent mis à mort, & leurs soldats tourmentés avec une cruauté inouie. Gylippe accompagna ensuite Lysandre à la prise d'Athenes, vers l'an 414 avant J. C. Ce général le chargea de porter à Sparte l'argent qu'il avoit recueilli dans ses glorieuses campagnes. Cet argent montoit à 1500 talens, sans compter les couronnes d'or, dont les villes lui avoient fait présent. L'avarice de Gylippe lui fit commettre une lâcheté détestable : il ouvrit les sacs par dessous, & après en avoir tiré 300 talens, il les recousit fort adroitement; mais les bordereaux renfermés dans chaque sac dévoilerent sa friponnerie. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de sa patrie, emportant par-tout la honte, dit Rollin, d'avoir terni par cette bassesse la gloire de ses belles actions.

H

HABACUC, le 8e. des douze petits Prophetes, commença à prophétiser, suivant l'opinion la plus commune, au commencement du regne de Joachim. Il est difficile de décider si ce prophete est l'Habacuc qu'un ange emporta par

les cheveux à Babylone, pour donner à manger à Daniel, alors dans la foſſe-aux lions. Ses *Prophéties* ne renferment que 3 chapitres. Il prédit à ſa nation la captivité, le renverſement de l'empire des Chaldéens, la délivrance des Juifs par Cyrus, & celle du genre humain par J. C. L'oraiſon qui termine ces prophéties, & qui commence *Domine, audivi auditionem tuam & timui*, eſt un des plus beaux & des plus touchans cantiques de l'Ecriture-Sainte, rempli d'images vaſtes, ſublimes, magnifiques, de ſentimens vifs & profonds. Les Grecs font la fête d'Habacuc.

HABERKORN, (Pierre) né en 1604 à Butzbach en Vétéravie, fut ſurintendant & profeſſeur en théologie à Gieſſen, où il mourut au mois d'avril 1676. Il parla beaucoup dans divers colloques tenus au ſujet de la Religion. Son principal ouvrage eſt intitulé : *Heptas diſputationum Anti-Wallemburgicarum.* Ce livre, dans lequel il s'efforce de renverſer les principes de MM. de Wallembourg, eſt un recueil de tout ce que les Proteſtans ont dit pour juſtifier leur ſchiſme. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Joſeph HABERKORN de Haberfels, né à Königswarthen en Bohême, l'an 1734, dont on a 14 vol. de *Sermons*, Breſlau, 1780-1781. Il y a des vues ſolides, des diviſions juſtes & tranchantes, une diction pure, ſans être affectée comme l'eſt aujourd'hui celle de la plupart des ouvrages allemands ; mais le développement eſt ſouvent embarraſſé, les preuves en déſordre, & remplacées quelquefois par une verboſité qui déroge au prix des choſes. Il vivoit encore en 1786.

HABERT, (François) poëte françois du ſecond âge de notre poéſie, natif d'Iſſoudun en Berri, vivoit dans le 16e. ſiecle. Il fleurit depuis 1540 juſqu'après 1569. On fait encore cas de ſes *Trois nouvelles Déeſſes*, petit poëme imprimé à Paris en 1546, in-12, bon pour ſon tems. Après Marot, il eſt celui de tous ſes contemporains qui a réuni le plus de grace & d'énergie dans ſes ouvrages qui ſont nombreux. C'eſt dans les *Epîtres* qu'il a le mieux réuſſi. Il en a fait d'hiſtoriques, de badines & de philoſophiques. La manie de cette vaine & folle philoſophie qui veut faire de l'or, gagna cet auteur, & lui fit traduire quelques mauvais ouvrages ſur cette matiere. — Pierre HABERT, ſon frere, n'eut pas autant de ſuccès dans la poéſie. Ses ouvrages ne laiſſerent pas de lui procurer des charges honorables à la cour de Charles IX & de Henri III. Il fut pere d'Iſaac HABERT, qui s'adonna auſſi à la littérature ; mais dont les productions ſont auſſi ignorées que celles de ſon pere.

HABERT, (Iſaac) fils d'Iſaac Habert, dont nous venons de faire mention, fut docteur de la ſociété de Sorbonne, théologal de Paris, nommé évêque de Vabres en 1645, & mourut en 1668. Il ſe fit un nom par ſes *Sermons*, par ſon érudition, & ſur-tout par le zele avec lequel il s'éleva contre Arnauld, & les autres diſciples de Janſenius.

C'étoit un homme auſſi eſtimable par ſes vertus que par ſes connoiſſances. On a de lui : I. Une *Traduction* latine *du Pontifical des Grecs*, in-fol., Paris, 1643. Cet ouvrage eſt enrichi de ſavantes remarques, qui ont fait regarder ſon auteur comme un des théologiens qui aient le mieux connu les vrais principes de la liturgie & des cérémonies eccléſiaſtiques. II. Des *Vers* latins, & des *Hymnes* en la même langue pour la fête de S. Louis, dans le Bréviaire de Paris. Les Muſes latines lui étoient favorables. III. *De conſenſu Hierarchiæ & Monarchiæ, adversùs Optatum Gallum*, Paris, 1640, in-4°. IV. Pluſieurs *Ecrits contre Janſenius & contre Arnauld.* Quoiqu'il fût fort oppoſé aux Janſéniſtes, il n'adoptoit pas les ſentimens des Jéſuites, & combattoit ceux de Molina, de Vasquez, de Leſſius, &c. : il rend cependant juſtice à ce dernier, maltraité par les univerſités de Louvain & de Douay, & convient que le pape Sixte V lui fut favorable; que les propoſitions cenſurées furent bien accueillies à Rome, & reconnues *ſanæ doctrinæ articuli.* Il eſt encore auteur de la *Lettre* contre Janſenius, que ſignerent preſque tous les évêques de France, & qu'ils envoyerent au pape en 1651.

HABERT DE CERISI, (Germain) abbé de S. Vigor de Ceriſi, au dioceſe de Bayeux, l'un des ornemens de l'académie françoiſe dans ſa naiſſance, mourut en 1655, avec la réputation d'un des plus beaux eſprits de ſon tems. On a de lui des *Poéſies* chrétiennes, & quelques-unes décemment galantes. Sa *Métamorphoſe des Yeux de Philis en Aſtres*, 1639, in-8°., fut vantée de ſon tems comme un chef-d'œuvre. On a encore de ce poëte une *Vie du Cardinal de Bérulle*, qui n'eſt qu'un panégyrique bourſoufflé, in-4°, Paris, 1646.

HABERT, (Philippe) frere du précédent, académicien comme lui, mort en 1637, à 32 ans, au ſiege d'Emmerick, ſous les ruines d'une muraille, qu'un tonneau de poudre fit ſauter, par la négligence d'un ſoldat qui y laiſſa tomber ſa meche. Son poëme intitulé : *Le Temple de la Mort*, offre de beaux vers, & des tableaux d'une philoſophie ſombre & douce, pleins d'avis utiles qu'on trouve, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture-Sainte, dans une maiſon de deuil plutôt que dans celle des noces (*voy.* HERWEY, MONTFLEURY).

HABERT, (Henri-Louis) ſeigneur de Montmort, conſeiller au parlement, puis doyen des maîtres-des-requêtes, mort en 1679, étoit membre de l'académie françoiſe. C'eſt lui qui donna en 1658, en 6 vol. in-fol., les *Œuvres* de Gaſſendi, dont il avoit été l'ami & le protecteur. Il orna cette édition d'une préface latine, bien écrite. On a encore de Montmort 3 ou 4 *Epigrammes*, & quelques autres petites *Pieces de Poéſie*, imprimées dans les Recueils de ſon tems. Huet, dans ſes Mémoires latins, dit de Montmort, qu'il étoit *Vir omnis doctrinæ & ſublimioris & humanioris amantiſſimus :* mais ſon zele pour le creux ſyſtême de Gaſſendi, ne donne pas une idée également favorable de ſon jugement.

HABERT, (Louis) docteur de la société de Sorbonne, natif de Blois, fut successivement grand-vicaire de Luçon, d'Auxerre, de Verdun & de Châlons-sur-Marne. Il se retira ensuite en Sorbonne, où il passa le reste de ses jours à décider les cas de conscience. L'auteur du *Dictionnaire des Livres Jansénistes*, l'appelle *un Janséniste radouci, qui par des routes obliques revient toujours au système janssénien.* On a de lui : I. Un *Corps complet de Théologie*, en 7 vol. in-12. La partie dogmatique & la partie morale y sont traitées avec autant de solidité que de précision ; il y a cependant des choses qui prêtent à la critique. II. *La Pratique de la Pénitence*, connue sous le nom de *la Pratique de Verdun*, a paru un peu rigoureuse : le lexicographe anti-janséniste l'appelle *Pratique impraticable.* Il faut convenir néanmoins qu'elle est fort propre à corriger la pratique contraire, devenue commune, & qui le devient tous les jours davantage, à mesure que l'esprit & les sentimens d'une vraie pénitence deviennent rares (*voyez* CONCINA. Habert mourut à Paris en 1718, à 83 ans.

HABERT, (Suzanne) tante d'Isaac Habert, évêque de Vabres, & femme de Charles du Jardin, officier du roi Henri III, demeura veuve à l'âge de 24 ans. Elle savoit l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, la philosophie, & même la théologie. Elle mourut en 1633, dans le monastere de Notre-Dame de Grace, à la Ville-l'Evêque, près de Paris, où elle s'étoit retirée depuis près de 20 ans. Elle laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits entre les mains du prélat son neveu, qui n'en auroit pas sans doute privé le public, s'ils avoient mérité les éloges que quelques auteurs leur ont donnés.

HABICOT, (Nicolas) chirurgien de Bonny en Gatinois, fut employé à la suite des armées & à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il mourut en 1624, laissant plusieurs ouvrages, monumens de son habileté. On estime surtout son *Traité de la Peste.* On trouva, en 1613, près le château Langon en Dauphiné, le corps du prétendu *Theutobocus*, roi des Theutons, d'une grandeur énorme. Cette découverte donna lieu à Habicot de composer sa *Gigantostéologie, ou Discours des os d'un Géant*, écrit de 60 pages, qu'il dédia la même année à Louis XIII. Ce livre fit naître une foule d'écrits pour & contre ; mais on est aujourd'hui d'accord sur l'illusion de cette découverte. *Voyez* RIOLAN, SLOANE.

HABINGTON, (Guillaume) Anglois, fit ses études à Saint-Omer & à Paris, & retourna dans sa patrie, où il s'appliqua à l'histoire. On a de lui celles d'*Edouard I, roi d'Angleterre*, Londres, 1640, in-fol., & d'*Edouard IV*, 1648, l'une & l'autre en anglois. Il mourut en 1654.

HACKEMBACH, *voyez* HAGEMBACH.

HACKET *ou* HAGUET, (Guillaume) fanatique Anglois, au 16e. siecle, s'érigea en prophete, & attira dans son parti deux personnes qui avoient quelque

quelque ſavoir, Edmond Coppinger & Henri Arthington. Ces deux fanatiques furent les hérauts de Hacket. Ils voulurent le faire paſſer pour un grand prophete, compa ble à J. C. Ils entreprirent même, le 16 juillet 1591, de le publier hautement dans les rues de la ville de Londres : ils furent arrêtés, & on leur fit leur procès. Hacket fut condamné à être pendu; Coppinger ſe laiſſa mourir dans la priſon, & Arthington obtint ſa grace.

HACKSPAN, (Théodore) théologien Luthérien, né à Weimar en 1607, ſe rendit habile dans les langues orientales, & en fut le premier profeſſeur à Altorf. Il obtint auſſi la chaire de théologie, & mourut en 1659, à 52 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages ſur la Bible, eſtimés en Allemagne. Les principaux ſont : I. *Miſcellaneorum ſacrorum Libri duo.* II. *Notæ Philologico-Theologicæ in rariora & difficiliora Veteris & Novi Teſtamenti loca*, 3 vol. in-8°. III. *Obſervationes Arabico-Syriacæ in quædam loca Veteris & Novi Teſtamenti*, in-4°. IV. *Specimen Theologiæ Thalmudicæ.* V. *Sylloge diſputationum Theologicarum & Philologicarum*, Altorf, 1663, in-4°. VI. *Lucubrationes.... in difficillima utriuſque Teſtamenti loca*, Altorf, 1685, in-8°.

HACMEON, prince Grec, fut tourmenté des furies comme Oreſte, pour avoir tué ſa mere, qui avoit tué ſon mari à l'exemple de Clytemneſtre.

HADDICK, (André de) conſeiller intime de l'empereur, & préſident du conſeil de guerre, mort à Vienne en 1790, à l'âge de 79 ans, s'eſt fait une réputation extraordinaire par un grand nombre d'actions hardies & heureuſes. Peu de généraux ont fait la guerre avec plus d'activité & de réſolution. Il s'eſt particuliérement diſtingué dans celle de 7 ans, & s'empara de Berlin en 1757. Fréderic II l'eſtima, & c'eſt un des généraux Autrichiens qui traverſerent le plus conſtamment les plans de l'infatigable monarque.

HADRIEN, *voy.* ADRIEN; cependant il faut obſerver qu'Hadrien eſt la véritable orthographe, ce mot étant écrit par un H dans les médailles.

HAECX, (David) né à Anvers vers l'an 1595, embraſſa l'état eccléſiaſtique, & ſe tranſporta à Rome, où il devint camérier d'Urbain VIII. Il mourut le 7 février 1656. On a de lui *Dictionnarium Malaïco-Latinum, & Latino-Malaïcum*, Rome, de la typographie de la Propagande, 1631, in-4°. Il a été traduit en hollandois & imprimé à Batavia en 1707.

HAEFTENIUS, (Benoît) né à Utrecht, ſe fit Bénédictin, & établit la réforme dans l'abbaye d'Afflighem, dans le Brabant, y introduiſit les conſtitutions de la congrégation des SS. Viton & Hidulte (elles y ſont aujourd'hui adoucies avec la permiſſion du Saint-Siege). Il mourut le 31 Juillet 1648, à 60 ans, après avoir publié pluſieurs pieux & ſavans ouvrages; entr'autres, *Diſquiſitiones Monaſticæ*, très-eſtimées.

HAEN, (Antoine de) conſeiller-aulique & médecin de l'impératrice Marie-Thérese, mort à Vienne le 3 ſeptembre

1776, eſt connu dans la république des lettres comme l'un des plus ſavans & des plus habiles médecins de l'Europe. Ennemi de l'empiriſme de tant de pratiques modernes, fruit de la frivolité & de l'inconſiſtance des eſprits de ce ſiecle, Haen ne ſe régloit que ſur des principes reconnus, & la grande leçon de l'expérience. Les traités qu'il a ſucceſſivement publiés ſous le titre de *Ratio Medendi*, forment 17 vol. in-8°, dont le dernier a paru à Vienne en 1774. On a encore de lui pluſieurs autres Diſſertations ſéparées, parmi leſquelles il faut diſtinguer le traité *De Magiâ*, Veniſe, 1775, 1 vol. in-8°. De Haen y combat la crédulité du peuple, & cette multitude de contes que les ſiecles d'ignorance ont enfantés ſur la magie; mais il maintient conformément à l'Ecriture-Sainte, aux ſaints Peres, & à l'hiſtoire de tous les ſiecles, la poſſibilité de la magie, & même ſa réalité, quoique dans des cas beaucoup plus rares que le vulgaire ne l'imagine. Cet ouvrage a fait beaucoup de bruit, & ſes adverſaires s'en ſont ſervis pour affoiblir ſa réputation. « On » ſent aſſez que dans le tems » où nous ſommes, on eſt mal » reçu à parler d'agens ſurnaturels; mais eſt-ce préciſément ſur les opinions reçues » ou rejetées dans ce ſiecle, » qu'il faut juger les notions humaines, généralement adoptées dans les ſiecles précédens? Ne ſeroit-il pas raiſonnable que l'impartiale » poſtérité prononçât ſur les » différends élevés entre notre » philoſophie & celle de nos » ancêtres? Les conteſtations » des ſiecles reſſemblent à celles » des individus contemporains, » chacun ſe croit le mieux fondé, chacun prétend avoir » pour ſoi les droits & les honneurs de la raiſon; il leur » faut un juge qui ne ſoit pas » partie ». Voilà ce que nous écrivions en 1782, lors de la premiere édition de ce Dictionnaire; depuis cette époque, ces obſervations ont paru acquérir de la conſidération & de la force. La magie eſt devenue une marotte de mode, comme le remarquent Mirabeau dans ſa *Monarchie Pruſſienne*, Archenholtz dans ſon *Tableau de l'Angleterre*, &c. Les *Mémoires* de S. Simon nous ont appris que le duc d'Orléans, régent de France, en faiſoit ſon étude. Nous liſons dans d'autres *Mémoires*, que le maréchal de Richelieu a donné des preuves du même goût. Et quel concours de curieux n'y eut-il pas à Paris, pour voir les myſtérieux tours de Caglioſtro, ſans que perſonne en donnât l'explication phyſique! Que de groſſes perruques & de cordons bleus ou rouges, qui ne croyoient pas en Dieu, allóient ſe repaître de ces farces nécromantiques, & ſouper avec Voltaire, Rouſſeau & Henri IV! Il ne s'agit pas de ſavoir ſi effectivement ils obtenoient ce qu'ils cherchoient; ils le cherchoient, cela ſuffit; ils croyoient de plus qu'ils l'avoient obtenu, & ſortoient delà tout ébahis (*voyez* FAUSTUS). On trouve l'analyſe & la défenſe du traité *De Magiâ*, dans le *Journ. hiſt. & litt* 15 mars 1776, p. 399; 15 mai 1776, pag. 92. *Voyez* DEL-

RIO, MAFFÉE, le BRUN, SPÉ.

HAER, (Florent Vander) chanoine & tréſorier de la collégiale de S. Pierre à Lille, né à Louvain en 1547, mort en 1634, fit une étude particuliere de l'hiſtoire de ſon pays & des antiquités eccléſiaſtiques, & donna au public: I. *De initiis tumultuum Belgicorum*, Louvain, 1587, in-12. C'eſt l'hiſtoire de ce qui eſt arrivé aux Pays-Bas du tems du duc d'Albe; elle eſt écrite avec beaucoup de fidélité, & peut-être avec trop d'élégance. II. *Antiquitatum Liturgicarum arcana*, Douay, 1605, in-8°. Il y donne deux explications de chaque Meſſe *de Tempore;* la premiere, moitié littérale, moitié aſcétique, renferme l'enchaînement des parties qui compoſent le texte: la ſeconde eſt une ſuite de recherches ſur l'origine des cérémonies de la Meſſe; quoiqu'il y ait beaucoup d'érudition pour le tems où il vivoit, cependant il a été effacé par le cardinal Bona, par D. Martenne & par le P. le Brun. III. *Les Chaſtelains de Lille, leur ancien eſtat, office & famille, des Comtes anciens de Flandre, & une deſcription de l'ancien eſtat de la Ville de Lille*, &c., Lille, 1611. Ouvrage écrit ſur de bons mémoires, avec exactitude & diſcernement; il eſt d'une grande utilité pour l'hiſtoire & la généalogie des princes de ce pays.

HAGEDORN, poëte Allemand, a fleuri dans le 18e. ſiecle. Il eſt mort en 1754, après avoir célébré tour-à-tour l'amour & la vertu, le vin & la ſageſſe. Il a imité pluſieurs *Fables* & pluſieurs *Contes* de la Fontaine.

HAGEMBACH, (Pierre de) chevalier, conſeiller & maître-d'hôtel de Charles, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince, en 1469, gouverneur des comtés de Ferrete, de Sundgaw, de Briſgaw & d'Alſace. Il ſe conduiſit d'une maniere ſi tyrannique dans ces gouvernemens, que Sigiſmond, archiduc d'Autriche, fit une ligue avec les Suiſſes, le Palatinat, les villes de Strasbourg, de Bâle, & même avec Louis XI, &c., pour chaſſer Charles, duc de Bourgogne. On érigea un tribunal, où Pierre Hagembach fut entendu, convaincu de concuſſions & de malverſations, & condamné à perdre la tête. Cette ſentence fut exécutée le 9 mai 1474. Le duc de Bourgogne voulut venger la mort de ſon favori. Cette querelle dura long-tems, & les peuples en furent les victimes, comme dans toutes les diſputes des rois.

HAGUENBOT, *voy.* CORNARIUS.

HAHN, (Simon-Fréderic) né à Bergen, dans la Baſſe-Saxe, après avoir donné, pendant quelques années, des leçons publiques à Halle, devint profeſſeur d'hiſtoire à Helmſtadt, & eut enſuite les titres de conſeiller, d'hiſtoriographe, & de bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne, à Hanovre. Il mourut en 1729, à 37 ans. Ses principaux ouvrages ſont: I. Les 4 premiers volumes d'une *Hiſtoire de l'empire*, exacte, mais peſamment écrite. II. *Collectio Monumentorum veterum & recentiorum ineditorum*, 2 vol. in-8°. Il avoit commencé à ſe faire con-

noître dans le monde littéraire par une *Dissertation sur l'origine du Cloître de Bergen :* c'est une abbaye protestante près de Magdebourg, où la formule de concorde fut dressée en 1579. Il a donné aussi une continuation du *Chronicon Bergense* par Henri Meibomius, & des *Dissertations* sur divers sujets.

HAIDEN, (Jean) né à Hradischt en Moravie, en 1716, se fit Jésuite en 1736, & professa diverses sciences avec un succès extraordinaire. C'étoit un des hommes les plus érudits de ce siecle, comme ses ouvrages le prouvent. Il vivoit encore, mais vieux & caduc, en 1786. On a de lui : I. *Dissertationes de Therapeutis Philonis Judæi*, Prague, 1756, in-4°. II. *De Instituto Ecclesiæ infantibus mox cum Baptismo conferendi sacramenta Confirmationis & Eucharistiæ Dissertatio*, 1758, in-4°. III. *De Eugenii IV decreto pro Armenis : num tanquam pars Synodi oecumenicæ Florentinæ sit respiciendum*, 1759, in-4°. IV. *De Prudentii Marani Opinione, Homousion Antiochiæ seculo tertio proscriptum negantis*, 1760, in-4°. V. *Animadversiones criticæ in Chronologiam*, 1760, in-8°. VI. *Exercitationes Chronologicæ de tribus præcipuis annis Christi, Nati, Baptizati & morientis, ad calculum Joannis Kepleri olim apud Pragenses Astronomi accommodatæ*, 1761, in-8°. VII. *Appendix ad Exercitationes Chronologicas de professionis Romanæ sedis, & obitus Principis Apostolorum Petri annis*, 1761, in-8°.

HAILLAN, (Bernard de Girard, seigneur du) né à Bordeaux en 1535, commença par la poésie, & s'adonna ensuite entiérement à l'histoire. Charles IX l'honora du titre de son historiographe. Il étoit calviniste ; mais il se fit catholique, quand il parut à la cour. Henri III le fit généalogiste de l'ordre du St-Esprit. Il mourut à Paris en 1610, dans sa 76e. année. On a de lui : I. Une *Histoire de France*, depuis Pharamond jusqu'à la mort de Charles VIII, en plusieurs vol. in-8°, & 1627, 2 vol. in-fol. C'est le premier corps d'histoire de France, composé en françois ; mais ce n'est pas le meilleur. L'auteur a surchargé son Histoire de plusieurs harangues, ennuyeuses pour ceux qui ne cherchent que des faits, & mille fois plus insipides pour ceux qui aiment le style simple & naturel. Du Haillan parlant sans ménagement du pape, des évêques & des maisons les plus illustres, plut à ceux qui ne cherchent dans la lecture que la méchanceté, la calomnie & la morgue. II. *De l'état & succès des affaires de France*, in-8°, 1613 : livre qui offre des choses singulieres, & plusieurs de hasardées. III. *Regum Gallorum icones versibus expressæ*, in-4°. IV. *Histoire des Ducs d'Anjou*, 1580, in-8°. V. Un poëme intitulé : *Le Tombeau du Roi très-chrétien Henri II*, in-8°. VI. *L'union des Princes*, autre poëme, in-8°.

HAIMON, *voyez* AIMON.

HAITON, prince Arménien, seigneur de Curchi, servit pendant plusieurs années dans les guerres contre les Sarrasins & les Tartares ; il embrassa ensuite la vie religieuse en 1305,

dans le monaſtere de l'ordre des Prémontrés, nommé *Epiſcopia*, dans l'iſle de Chypre. En 1307 il ſe rendit à Poitiers, pour ſe trouver à une conférence au ſujet des croiſades; il y donna des inſtructions pour cette entrepriſe, & y récita une *Hiſtoire* des peuples de l'Orient, ou plutôt une deſcription des royaumes de ce pays; Nicolas Salcon, interprete du pape, la traduiſit en latin.

HAKEM-BAMRILLAH, 3e. calife de la race des Fatimites, commença à régner à l'âge de onze ans, ſous la tutelle d'un gouverneur, l'an de J. C. 996. Son regne ne fut célebre que par des extravagances. Il ordonna que, toutes les nuits, les maiſons & boutiques du Caire fuſſent ouvertes & éclairées; que les femmes ne ſortiſſent jamais de leur logis, & défendit aux ouvriers de faire aucune chauſſure à leur uſage. Il vouloit paſſer pour dieu, & fit faire un catalogue de 16000 perſonnes qui le reconnoiſſoient pour tel. Il fit brûler la moitié de la ville du Caire, & piller l'autre par les ſoldats. Il obligea les Juifs & les Chrétiens de porter des marques ſur leurs habits, pour les diſtinguer des Muſulmans. Il en contraignit pluſieurs à renoncer à la Religion; puis il leur permit d'en faire une profeſſion ouverte. Il fit démolir l'égliſe de la Réſurrection ou du Calvaire de Jéruſalem, & la fit rebâtir enſuite. Il interdit le pélérinage de la Mecque, ſupprima le jeûne du Ramadhan, & les cinq prieres par jour. « Tels ſont, dit » un auteur, les caprices du » deſpotiſme, du pouvoir blaſé » par ſes excès, & qui ne ſait » plus comment aſſouvir la » paſſion de commander ». Ses ſujets s'imaginerent qu'il avoit deſſein d'abolir le Mahométiſme, & de s'ériger en nouveau légiſlateur: on conſpira contre lui, & on le fit mourir l'an 1021.

HAKLVIT, (Richard) ſavant géographe Anglois, né en 1553, fut prébendier de Briſtol en 1585, de Weſtminſter en 1605, & mourut en 1616; il eſt connu par un *Recueil des Navigations des Anglois*, 1598-1600, 3 vol. in-fol.; on trouve dans le 2e. tom., un paſſage remarquable de la part d'un proteſtant touchant S. François Xavier (*voyez* cet article); par la traduction des *Découvertes des Portugais* par Galvano, Londres, 1601, in-4°, & la *Deſcription de la Virginie*, 1609, in-4°.

HALBAUER, (Fréderic) théologien Luthérien, naquit à Alſtad en Thuringe, l'an 1692. Il devint profeſſeur d'éloquence & de poéſie en 1713, puis de théologie en 1738. On a de lui des livres théologiques; un grand nombre de *Diſſertations* académiques; des *Lettres*; des *Recueils*; de nouvelles éditions d'auteurs célebres, &c. Il mourut l'an 1750.

HALBERSTADT, Chriſtian de Brunſwick, connu dans les guerres d'Allemagne ſous le nom de *duc d'Halberſtadt*, parce qu'il étoit adminiſtrateur de cet évêché, ſignala ſa haine contre les Catholiques par tous les excès que le fanatiſme de ſecte peut inſpirer à une ame féroce & ſanguinaire. On le nomma l'évêque *enragé*, & il ſe nom-

moit lui-même *l'Ami de Dieu & l'ennemi des Prêtres.* Il ravagea une grande partie de l'Allemagne, brûlant & saccageant tout ce qui tomboit en son pouvoir. S'étant rendu maître de Paderborn, il fit enterrer l'évêque tout vif, laissant seulement paroître la tête, qu'il écrasa avec les pieds de son cheval, en sautant & voltigeant dessus. Il se faisoit servir à table par des femmes & des filles catholiques toutes nues; & après le repas, les ayant fait prostituer par ses favoris, il les faisoit égorger ou noyer. Le brave Tilli poursuivit ce monstre & l'abattit par de grandes victoires, sur-tout par celle de Stadlo en 1623. Le vaincu imputa cette défaite au colonel Kniphausen, qu'il fit arrêter & renfermer au fort de Schenk. » C'est l'ordinaire, dit un auteur contemporain, en telles » grandes affaires, où l'on jette » toujours la faute sur quelqu'un, ne regardant qu'à ce » qui est de la conduite humaine, & non à la Providence divine ». Il mourut à Wolfenbuttel en 1626, regardé comme une bête féroce, & détesté même par les Protestans. Nous remarquerons que dans ce siecle où l'on ressasse cent contes faux ou exagérés sur les chefs du parti catholique, on ne dit pas le mot des atrocités, aussi reelles qu'incroyables de ce Phalaris de l'Allemagne. Dans ce siecle de philosophie, toutes les horreurs sont prônées ou excusées, dès qu'elles s'exercent contre les partisans de la seule Religion véritable.

HALDE, (Jean-Baptiste du) Jésuite, né à Paris en 1674, mort dans cette ville en 1743, avoit été secrétaire, pendant quelque tems, du P. le Tellier. Les ouvrages que nous avons de ce pieux & savant religieux, sont: 1. *Description historique, géographique & physique de l'Empire de la Chine, & de la Tartarie Chinoise*, en 4 vol. in-fol., 1735. Cette date dément ce que dit le lexicographe critique, que cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de son auteur. On en a fait une édition à La Haye en 1736, en 4 vol. in-4°, avec quelques additions; & en anglois, à Londres, 1739, en 4 vol. in-8°, avec divers retranchemens. Cette description du vaste empire de la Chine, est la plus ample & la meilleure qui ait été faite dans aucune langue. Le style en est simple, uni, agréable, intéressant. Peut-être le P. du Halde flatte trop la nation dont il parle; mais, s'il trompe en cela quelquefois ses lecteurs, on voit que c'est bien malgré lui, & qu'il a été trompé le premier. Les relations de ce pays sont nécessairement inexactes (*voyez* LE COMTE, MAILLA). Ce seroit un crime capital de dire à la Chine ce qu'on pense de la nation & de l'empire. Le P. du Halde nous apprend qu'on payeroit bien cher la témérité de contredire les idées nationales. Douter seulement de l'extrême antiquité de la Chine, ce seroit s'attirer les châtimens les plus graves, « ni l'un ni » l'autre de ces fameux écrivains (*Echuhi* & *Sema-Ouen-kong*) n'a pensé à retrancher » les trois premieres familles, » ni même à insinuer que les » empereurs nommés dans le

» *Chu-King*, n'aient pas réel-
» lement existé & ne soient
» que des personnages feints &
» allégoriques. Si quelqu'un à
» la Chine s'avisoit de leur at-
» tribuer une pareille opinion,
» peut-être que sa témérité lui
» coûteroit cher ». Description de la Chine, t. 1. préf. pag. 14... Si la *témérité* d'attribuer à un historien Chinois, une opinion contraire à l'antiquité de cet empire, coûteroit si cher; que fera-t-on du *téméraire* auteur qui professeroit lui-même une telle opinion, qui oseroit ravaler les Chinois au-dessous des Egyptiens, & en faire une colonie de ce dernier peuple? Le charitable P. du Halde ne se contente pas de donner une fois un avertissement si salutaire & si important, il le répete prudemment à la page 264. « Cette opinion est si
» bien établie parmi les histo-
» riens de la Chine, que si
» quelqu'un s'avisoit de rap-
» procher davantage de nos
« tems l'origine de leur em-
» pire, il seroit regardé comme
» l'inventeur d'une doctrine
» erronée, & exposé à de
» grandes peines ». Il est inutile d'ajouter que la liberté n'est pas plus grande dans les autres articles de l'excellence chinoise, que dans celui de l'antiquité. On sent assez que les missionnaires, écrivant au milieu de cette vaine & ombrageuse nation, n'ont pas la liberté de dire ce qu'ils pensent, & que sans déroger à la vérité, ils sont obligés, pour ne pas se perdre avec leurs ouailles & les espérances d'un christianisme naissant, de la parer de couleurs agréables à ces hôtes altiers & intraitables, de relever le bien autant qu'ils le peuvent, pour oser dire le mal; d'insister sur les narrations avantageuses, pour passer légérement sur celles qui laissent une impression contraire. Il faut ajouter que les exagérations des missionnaires Chinois tiennent naturellement à de serreurs involontaires & très-conciliables avec la bonne foi. Ne voyons-nous pas tous les jours l'impérieuse influence des préjugés nationaux, même éphémeres & de peu de durée, sur les meilleurs esprits? Que sera-ce donc des erreurs affermies par une longue suite de siecles, revêtues de la sanction du trône, garanties de l'impression de la vérité par des loix séveres & cruelles? Est-il étonnant que dans un tel état de choses, des étrangers soient entraînés dans les opinions d'un peuple babillard & vain, qui leur impose par des monumens factices, par l'appareil illusoire des sciences qu'il affiche, par des autorités qu'un respect stupide, mais légal, ne permet pas d'apprécier, &c.? II. *Lettres édifiantes & curieuses*, écrites des missions étrangeres, depuis le 9e. recueil jusqu'au 26e. Cette collection offre quelques faits incroyables, & plusieurs remarques utiles sur les sciences & les arts, sur le moral & le physique des pays que ces missionnaires ont parcourus. III. Des *Harangues* & des *Poésies* latines, in-4°.

HALDREN, *voyez* WESEL (Arnold).

HALE *ou* HALÈS, (Matthieu) naquit à Alderny, dans le comté de Glocester, en 1609.

d'un marchand drapier. Il exerça la charge de chef-de-justice du banc du roi, sous Charles II, avec autant d'intégrité que de lumieres. Il avoit été élevé dans la secte des Puritains; cependant il ne voulut jamais reconnoître Cromwel. L'usurpateur respecta cette fermeté, & lui dit « que puisqu'il ne » connoissoit pas la légalité de » son droit, tout ce qu'il de- » mandoit de lui, étoit de dis- » tribuer cette justice, sans » laquelle aucune société ne » peut subsister, d'une maniere » digne de ses sentimens & de » sa réputation, que ce n'étoit » pas son gouvernement per- » sonnel, mais l'ordre public & » social qu'il le prioit de main- » tenir en qualité de juge ». Il mourut en 1676, à l'âge de 67 ans. Gilbert Burnet a écrit sa *Vie*. On a de lui: I. *De l'origine de l'Homme*, 1677, in-fol. II. *Contemplations morales & théologiques*, 1679, in-8°. III. *Observations sur les expériences de Toricelli*. IV. *Essai sur la gravitation des Corps fluides*, 1677, 2 vol. in-8°. V. *Observations sur les principes des Mouvemens naturels, & sur-tout de la raréfaction & de la condensation*, 1677, in-8°. VI. *Histoire des Ordonnances Royales*, 1668.

HALÈS, *voyez* ALÈS.

HALES, (Jean) né à Bath en 1584, professeur en langue grecque à Oxford, accompagna, en 1618, l'ambassadeur de Jacques I en Hollande, durant la tenue du synode de Dordrecht, dont il a donné la relation dans ses *Lettres*. Les révolutions arrivées en Angleterre, sous Charles I, bouleverserent la fortune de Hales, fidele à son prince & zélé pour l'église Anglicane. N'ayant jamais voulu se soumettre au parti dominant, il fut privé de son canonicat de Windsor, contraint de vendre sa bibliotheque pour avoir du pain, & de se retirer dans la maison d'une pauvre veuve, dont le mari avoit été autrefois son domestique. Il y mourut en 1656, à 72 ans. On a de lui des *Sermons*, des *Lettres* & des *Opuscules théologiques*, 1716, in-12. Le principal est son *Traité du Schisme & des Schismatiques*, dont les principes déplurent à la religion qui dominoit alors.

HALES, (Etienne) docteur en théologie, recteur de Teddingthon, chapelain du prince de Galles, & membre de la société royale de Londres, naquit en 1677. Son *Ventilateur*, sa *Statique des Animaux*, traduite en françois par Sauvages, Geneve, 1744, in-4°; sa *Statique des Végétaux*, & l'*Analyse de l'Air*, traduites en 1735, in-4°, par M. de Buffon, sont remplis d'idées neuves & profondes. Il obtint en 1739 le prix fondé par le chevalier Copley, & ce furent ses expériences sur la maniere de dissoudre la pierre dans la vessie, qui le lui mériterent. Nous avons encore de lui: *L'Art de rendre l'eau de la mer potable*, traduit en françois, in-12: & plusieurs *Dissertations* sur l'eau de goudron; sur les injections utiles aux hydropiques; sur les tremblemens de terre; sur l'électricité; sur la maniere de faire passer de l'air à travers une liqueur qu'on distille; sur le moyen de conserver les approvisionne-

mens dans les vaiſſeaux ; ſur les abus des liqueurs fortes, &c. Ces divers ouvrages, quoique l'objet n'en ſoit pas toujours parfaitement rempli, prouvent autant de ſavoir que de zele pour le bien public. Ce naturaliſte ingénieux eſt mort en 1761, à 84 ans.

HALI-BACHA, gendre de Sélim II, & général de la flotte des Turcs en 1570 & 1571, après avoir ravagé pluſieurs iſles de la république de Veniſe, combattit dans le golphe de Lépante contre l'armée chrétienne, qui venoit à pleines voiles ſur ſa flotte. Don Juan d'Autriche, ayant vigoureuſement attaqué la capitane, Hali tomba mort d'un coup de mouſquet ; & les Eſpagnols y monterent auſſi-tôt, en arracherent l'étendard, & s'en rendirent les maîtres. Don Juan fit en même tems crier *Victoire !* Les Chrétiens ayant gagné la bataille, firent priſonniers les deux fils de Hali, & les conduiſirent à Rome, où l'un d'eux mourut, & l'autre fut renvoyé à la princeſſe ſa mere, qui avoit fait de magnifiques préſens à Don Juan, pour obtenir ſa liberté.

HALI-BEIG, premier dragoman, ou interprete du grand-ſultan, fut amené de Pologne à Conſtantinople par les Tartares qui l'avoient fait eſclave. Il fut élevé dans le ſerrail. Il ſavoit 10 langues ; le françois, l'anglois, l'allemand lui étoient auſſi familiers que ſa langue maternelle. Son principal ouvrage eſt un *Traité de la Liturgie des Turcs, de leurs Pélérinages à la Mecque, de leur Circonciſion, & de la maniere dont ils viſitent les malades.* Ce traité curieux fut inſéré par Smith, qui le traduiſit en latin, dans l'*Appendix* de l'*Itinera mundi* d'Abraham Perit-Sol, Oxford, 1691, in-4°. Hali-Beig penſoit ſérieuſement à quitter le Mahométiſme pour le Chriſtianiſme, dans lequel il avoit été élevé, lorſqu'il mouruten 1675.

HALITGAR, évêque de Cambray en 816, accompagna Ebbon, archevêque de Rheims, dans ſa miſſion du nord en 822, fut envoyé ambaſſadeur à Conſtantinople en 828, par Louis le Débonnaire, aſſiſta au 6e. concile de Paris en 829, & mourut l'an 830. Nous avons de lui : *De remediis peccatorum & ordine pœnitentiæ*, ouvrage diviſé en 6 livres. On le trouve dans la Bibliotheque des Peres, tom. 14.

HALITGARIUS, *voyez* RABAN.

HALL, (Joſeph) naquit à Ashbi, dans le comté de Leiceſter, en 1574. Après avoir profeſſé l'éloquence avec ſuccès, il fut doyen de Worceſter, enſuite évêque d'Exceſter, & enfin de Norwich. Il eut beaucoup à ſouffrir dans les orages des guerres civiles de Cromwel ; il fut empriſonné, dépouillé de ſes biens, & mourut, la plume à la main, en 1656. On remarque dans tous ſes ouvrages, imprimés in-fol., à Londres, 1662, un ſtyle pur, ſimple & clair, & ce qui eſt encore plus eſtimable, beaucoup de modération & de ſageſſe. Son livre *Mundus alter & idem*, in-12, eſt une peinture des mœurs de pluſieurs nations. Quelques-uns des écrits de ce prélat ont été traduits en françois par

Jacquemot, entr'autres ſes *Lettres*, Geneve, 1627, in-12.

HALLÉ, (Pierre) né à Bayeux en 1611, acheva ſes études à Caen. Il s'y diſtingua tellement par ſes *Poéſies*, qu'il fut nommé profeſſeur de rhétorique, & recteur de l'univerſité de cette ville. Le chancelier Seguier étant allé à Caen pour appaiſer les troubles de Normandie, conçut pour lui beaucoup d'eſtime, & l'amena à Paris : Hallé y devint régent de rhétorique au college d'Harcourt, puis lecteur en grec au college-royal, & enfin profeſſeur en droit canon. Il mourut à Paris en 1689, à 78 ans. C'étoit un homme exempt d'ambition, de mœurs exactes, & uniquement occupé des devoirs de ſon état. On a de lui : I. Des *Poéſies* & des *Harangues* latines, recueillies enſemble en 1655, in-8°. II. Des *Ouvrages de Juriſprudence*. Il a bien écrit dans ces différens genres.

HALLÉ, (Antoine) profeſſeur d'éloquence dans l'univerſité de Caen, & l'un des meilleurs poëtes latins de ſon ſiecle, étoit de Bazanville, près Bayeux. Il mourut à Paris en 1676, à l'âge de 83 ans. On a de lui pluſieurs *Pieces de Poéſie*, in-8°. ; & quelques *Traités ſur la Grammaire Latine*.

HALLÉ, (Claude-Guy) peintre, né en 1651, mort en 1736 à Paris, ſa patrie, dut ſa ſupériorité dans ſon art à l'étude conſtante de la nature. Il devint directeur de l'académie de peinture, & ſe concilia l'eſtime des connoiſſeurs par ſes talens, & leur amitié par l'enjouement de ſon caractere. Hallé ne vit jamais l'Italie, & il peignit cependant dans le bon goût italien, en étudiant aſſidument les tableaux des grands maîtres qui ſont dans les cabinets des amateurs à Paris. Ce peintre avoit une douceur de mœurs ſinguliere. On le nomma un jour arbitre, au ſujet d'un tableau qu'on ne vouloit pas recevoir, parce que le jeune peintre à qui on l'avoit commandé, s'en étoit mal acquitté. Hallé retoucha le tableau, & termina le different au contentement de toutes les parties. Ce maître diſpoſoit heureuſement ſon ſujet; ſes compoſitions ſont riches, ſes têtes gracieuſes ; ſon deſſin eſt correct, ſon coloris frais, ſa touche facile, & le clair-obſcur eſt ménagé dans ſes ouvrages avec beaucoup d'intelligence. On a gravé après lui. Il laiſſa un fils (Noël) qui s'eſt rendu digne de ſon pere, & une fille mariée au fameux Reſtout.

HALLER, (Albert) célebre médecin de Berne, né en 1708, mort le 12 décembre 1777, membre du conſeil ſouverain de ce Canton, & chevalier de l'Etoile polaire, a fait honneur à ſon ſiecle par ſes connoiſſances. La poéſie l'occupa dans ſa jeuneſſe : la plupart de ſes productions en ce genre, traduites en françois, parurent en 1775, in-8°. Il ſe livra depuis à la pratique de la médecine & à l'étude de l'hiſtoire naturelle avec une ardeur incroyable. Ses propres ouvrages, & ceux dont il a été l'éditeur, lui ont donné une grande célébrité. On a de lui en françois, la *Formation du Poulet*, in-12, & l'*Irritabilité des Nerfs*, 2 vol. in-12 ; des *Lettres contre*

les Incrédules, 2 vol. in-8°. Ses autres écrits sont en latin. I. *Stirpes Helvetiæ*, Gottingue, 1742, in-fol. II. *Opuscula minora*, 3 vol. in-4°. III. *Disputationes Anatomicæ*, 8 vol. in-4°. IV. *Elementa Physiologiæ*, 8 vol. in-4°. V. *Hippocratis Opera genuina*, 1770, 4 vol. in-8°., &c. Haller paroît avoir été un homme doux, tranquille, aimant la retraite, cherchant les douceurs de la vie privée, & méritant, par la simplicité de ses mœurs, que la jalousie lui pardonnât sa gloire. C'est un bonheur que ce caractere même ne donne pas toujours ; mais Haller en a joui ; il n'a pas payé sa renommée par le prix qu'il faut ordinairement mettre à cette fumée, c'est-à-dire, par les tracasseries qui empoisonnent la vie d'un homme illustre en quelque genre que ce soit. M. Bioernstahl, dans ses *Lettres écrites durant le cours de ses voyages*, en parlant de Voltaire & de Haller, fait le parallele suivant de ces deux personnages. « L'un est superficiel & l'autre solide : l'un fait des vers sur toutes sortes de sujets, & verse sur tous la couleur de ses fictions : l'autre, poëte & philosophe, aime sur toutes choses la vérité & la vertu. L'un ne parle que de tolérance, & ne veut rien souffrir ni de Dieu, ni des hommes : l'autre pratique la morale & l'Evangile. L'un détruit, l'autre édifie. Enfin l'un augmente la masse des erreurs, & l'autre celle des vérités ». Il faut convenir néanmoins que les principes de Haller, généralement sages, n'ont pas toujours eu le degré de consistance & de persévérance qu'on avoit lieu d'attendre de la solidité de son jugement & de ses vues. Son *Epître à M. Stœhelin, sur la fausseté des vertus humaines*, est une satyre amere de tous les principes de religion & de morale. Cette production informe l'a fait placer par des critiques chrétiens, parmi ces Israélites, adorateurs inconséquens du vrai Dieu, qui, pour ménager leurs ennemis, ont la foiblesse de donner en passant quelques coups d'encensoir aux idoles des nations. Mais il paroît que l'on doit regarder cette *Epître* comme un ouvrage de jeunesse, suffisamment rétracté par les *Lettres contre les Incrédules*.

HALLERSTEIN, (Augustin) né en Autriche d'une famille illustre, se fit Jésuite, & se consacra aux missions étrangeres. Envoyé à la Chine, il succéda au P. Koegler dans la place de président du tribunal des mathématiques, & mourut en 1774, frappé d'apoplexie au moment qu'il apprit la suppression de la société. Ses *Observations* ont été publiées par le P. Hell avec celles du P. Koegler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4°. — Il avoit un frere très-distingué par ses vertus & ses lumieres, qui fut long-tems confesseur du duc Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, & mourut vers 1780.

HALLES, *voyez* HALES.

HALLEY, (Edmond) né à Londres en 1656, s'adonna d'abord à la littérature & aux langues, & se consacra ensuite entiérement à l'astronomie. Ayant résolu, dès l'âge de 19

ans, un problême, par lequel il détermina les aphélies & l'excentricité des planetes, le gouvernement l'envoya en 1676 à l'isle de Sainte-Hélene; voyage où il fit plusieurs observations astronomiques. De retour dans sa patrie, il succéda à Wallis, en 1703, dans la place de professeur de géométrie à Oxford, & à Flamstéed dans celle d'astronome du roi. La société royale de Londres & l'académie des sciences de Paris se l'associerent : la premiere le fit son secrétaire, place qu'il remplit avec distinction. Il mourut à l'observatoire de Gréenwich en 1742, à 86 ans. A un esprit vif & pénétrant, il joignit une imagination féconde & fleurie. Il s'amusa même quelquefois de la poésie. Lorsque le czar Pierre le Grand vint en Angleterre, il y vit Halley. Il l'interrogea sur la flotte qu'il avoit dessein de former, & sur les sciences & les arts qu'il vouloit introduire dans ses états. Sa curiosité fut tellement satisfaite de ses réponses & de son entretien, qu'il l'admit familiérement à sa table, & qu'il en fit son ami. Il étoit franc & décidé dans ses jugemens, égal & réglé dans ses mœurs, doux & affable, toujours prêt à se communiquer, & sur-tout désintéressé. Il a vécu & il est mort dans cette médiocrité, dont le choix libre suppose tant de ressources dans l'ame & de lumieres dans l'esprit. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire, sont : I. *Catalogus Stellarum australium*, Londres, 1678, in-4°. Cet ouvrage fut donné la même année à Paris, in-12, par Royer, avec la traduction françoise à côté, & un planisphere celeste de l'hémisphere austral, pour faire une seconde partie à ses *Cartes du Ciel* & à son *Catalogue des Etoiles*. Celui de Halley avoit été dressé d'après les observations que l'auteur avoit faites en 1677 à l'isle de Sainte-Hélene, pays le plus méridional que les Anglois eussent alors sous leur domination (*voyez* FLAMSTÉED). II. *Apollonii Pergæi de sectione rationis, Libri duo, ex Arabico manuscripto latinè versi*, Oxford, 1706, in-8°. III. *Apollonii Pergæi Conicorum Libri octo; & Sereni Antissensis, de sectione Cylindri & Coni, Libri duo*, Oxford, 1710, in-folio : édition magnifique, & qui est le fruit d'un travail immense. Halley y a rétabli les textes traduits, & a suppléé, &c. IV. *Tabulæ astronomicæ*, Londres, 1749, in-4°. Elles ont été traduites en françois par l'abbé Chappe d'Auteroche, in-8°, 1754, & par M. de la Lande, 1759, in-8° : cette derniere traduction est la plus estimée. V. *Abrégé de l'Astronomie des Cometes*. On sait que c'est sur-tout par une prédiction de Halley qu'on a cru démontrer le cours régulier des cometes, supposé par Newton, & sur lequel les astronomes ont fait & font encore tant de calculs, presque toujours démentis, particuliérement par les cometes, annoncées par divers astronomes pour ces dernieres années, où néanmoins aucune n'a paru avec les caracteres indiqués. Quelques systêmes récens, tels que ceux du P. Berthier, de MM. Goussier & Marivetz, &c., qui représentent les cometes comme des

tourbillons lumineux & éphémeres, détruiſent par le fondement l'opinion reçue ſur le cours de ces aſtres caudataires; & l'on ſent aſſez que dans une telle ſuppoſition, tous les efforts qu'on fait pour donner aux cometes une apparition périodique & géométriquement réguliere, ſont parfaitement vains (*voyez* CLAIRAUT, GUGLIELMINI). VI. *Théorie ſur les variations de la Bouſſole*, dans les Mémoires de la ſociété royale. Il dreſſa une carte pour ces variations, qui eſt d'un grand uſage. On la trouve dans l'*Eſſai de Phyſique de Muſchenbroëck*, publié à Leyde en 1739. VII. *Méthode directe & géométrique* pour trouver les aphélies & les excentricités des planetes. VIII. Un *Mémoire ſur un Téleſcope* de ſon invention, qui fit beaucoup de bruit dans le monde ſavant. IX. Pluſieurs autres *Mémoires* ſur différens points de phyſique & d'aſtronomie. X. Quelques *Vers latins*.

HALLIER, (François) né à Chartres, docteur & profeſſeur de Sorbonne, fut ſucceſſivement archidiacre de Dinan, théologal de Chartres, ſyndic de la faculté de théologie de Paris, & enfin évêque de Cavaillon en 1656. Il ne garda pas long-tems ce ſiege, étant mort en 1659, à 64 ans, d'une paralyſie qui lui fit oublier tout ce qu'il avoit ſu, juſqu'à l'Oraiſon Dominicale. Hallier fit pluſieurs voyages dans la Grece, en Angleterre, en Italie, & par-tout il fit admirer ſes talens. Urbain VIII l'auroit fait cardinal, ſi une forte brigue & des raiſons d'état n'avoient fait paſſer le chapeau qui lui étoit deſtiné, ſur la tête du commandeur de Valencey. Dans ſon ſecond voyage de Rome, en 1652, il fit éclater beaucoup de zele contre les cinq propoſitions de Janſenius, dont il ſollicita & obtint la condamnation. Delà tout le mal que les Janſéniſtes ont dit de lui; ce qui n'a pas empêché les gens impartiaux de reconnoître dans ſes ouvrages, de la force dans les raiſonnemens, & de l'érudition dans les recherches. Les principaux ſont: I. Un ſavant *Traité de la Hiérarchie* (voyez CELLOT). II. Des *Commentaires ſur les Réglemens du Clergé de France, touchant les Réguliers*, qui l'engagerent dans des diſputes avec les Jéſuites, & divers autres religieux, &c. III. Un *Traité des Élections & des Ordinations*, 1636, in-fol. C'eſt ſon chef-d'œuvre. Cet ouvrage lui valut une penſion de la part du clergé de France; il eſt clair & méthodique. IV. Des *Ecrits polémiques* contre les Janſéniſtes & contre les réguliers. Tous ſes ouvrages ſont en latin.

HALLIFAX, *voyez* MONTAGUE.

HALLMANN, (Jean-Chrétien) poëte Allemand, travailla pour le théâtre, & donna pluſieurs pieces accueillies par ſes compatriotes. Il étoit proteſtant, mais il abandonna les erreurs de Luther pour embraſſer la Religion Catholique. Il mourut à Breſlaw en 1704.

HALLOIX, (Pierre) ſavant Jéſuite, né à Liege en 1572, poſſédoit les langues ſavantes, & étoit verſé dans l'hiſtoire eccléſiaſtique. Il prêcha avec beaucoup d'éloquence

pendant plusieurs années. A la science, il joignoit toutes les vertus qui font le vrai religieux. Il mourut le 30 juillet 1656. On a de lui : I. *Anthologia Poëtica Græco-Latina*, Douay, 1617, in-12. II. *Illustrium Ecclesiæ Orientalis scriptorum qui sanctitate & eruditione floruerunt*, Douay, 1633 & 1636, 2 vol. in-fol. Le premier volume a pour objet les écrivains de l'Eglise d'Orient du premier siecle; dans le second, il s'agit de ceux du deuxieme siecle. Cet ouvrage est plein d'érudition & de recherches; on lui reproche cependant un défaut de critique, sur-tout à l'égard de S. Denis l'Aréopagite. Plusieurs vies de ces Saints ont trouvé place dans les *Acta Sanctorum*. III. *Origenes defensus*, Liege, 1648, in-fol., dédié au pape Innocent X, & attaqué par le cardinal Henri de Noris.

HALYATES, *voyez* ALYATES.

HAMAL, (Jean-Noël) naquit à Liege en 1709, de Henri-Guillaume, maître de musique de la cathédrale, succéda en 1738 à son pere dans cet emploi, y porta ses talens & sa réputation, & se fit une célébrité beaucoup plus grande. Deux voyages qu'il fit à Rome, & les liaisons qu'il y forma avec les plus grands maîtres, contribuerent beaucoup à le perfectionner dans un art, où il avoit fait déjà les plus grands progrès. La hardiesse du génie l'affranchit quelquefois des regles, & on le vit avec succès s'élancer dans des routes nouvelles, qui fixerent l'admiration des connoisseurs. Ses compatriotes ont célébré beaucoup l'opéra de *Chaufontaine*, musique d'un goût tout-à-fait ingénieux & habilement assorti au sujet. Ses oratoires de *Judith* & de *Jonathas*, & le psaume *In te Domine speravi*, qu'il mit en musique peu de jours avant sa mort, arrivée le 26 novembre 1778, doivent être placés parmi ses meilleures compositions. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique; son neveu, Henri Hamal, lui a succédé.

HAMAYDE, (Ignace-François) docteur & professeur en droit à Louvain, mort dans cette ville en 1712, à 64 ans, fut l'oracle des Pays-Bas. On le consultoit de toutes parts & sur toutes les matieres. Sa piété égaloit son savoir. De tous ses écrits, le plus utile est le traité *De recusationibus Judicum*. On s'en sert souvent dans les tribunaux & avec avantage.

HAMBERGER, (George-Albrecht) professeur en physique & en mathématiques à Iene, né à Beyerberg en Franconie, l'an 1662, mourut à Iene en 1716. On a de lui divers traités de ces deux sciences, fort estimés. Les plus connus sont : I. *De Iride diluvii*. II. *De opticis oculorum vitris*. III. *De Hydraulica, de frigore*. IV. *De basi Computi ecclesiastici*, &c. Il y regne un savoir réel & utile, & en même tems modeste & circonspect.

HAMEL, (Jean-Baptiste du) né en 1624, à Vire en Normandie, d'un pere avocat, entra chez les Peres de l'Oratoire à 19 ans, & en sortit dix ans après pour être curé de Neuilli-sur-Marne. En 1663 il quitta sa cure pour la dignité de chance-

lier de l'église de Bayeux. Alors il se livra entiérement à son goût pour la physique. Le grand Colbert le choisit en 1666 pour être secrétaire de l'académie des sciences. Deux ans après, Colbert de Croissi, plénipotentiaire pour la paix d'Aix-la-Chapelle, l'y mena avec lui. Du Hamel l'accompagna encore en Angleterre. Il fit ce voyage en philosophe : sa principale curiosité fut de voir les savans, sur-tout l'illustre Boyle, qui lui ouvrit, dit Fontenelle, tous les trésors de la physique expérimentale. De Londres il passa à Amsterdam, & y porta le même esprit. Il recueillit dans ces deux voyages des richesses dont il orna ses livres. De retour en France il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée en 1706, à 82 ans. Il fut pendant toute sa vie dans une extrême considération auprès des plus grands prélats. Cependant il n'a jamais possédé que de très-petits bénéfices, & il n'en a point possédé dont il ne se soit dépouillé en faveur de quelqu'un. Les principaux fruits de sa plume sont : I. *Astronomia Physica*, & un traité *De Meteoris & Fossilibus*, imprimés l'un & l'autre, en 1660, in-4°. A la forme de dialogue qu'ont ces deux ouvrages, & à cette maniere de traiter la philosophie, on reconnoît, dit Fontenelle, que Cicéron a servi de modele ; mais on le reconnoît encore à une latinité pure, & à un grand nombre d'expressions ingénieuses & fines. Son imagination fleurie & ornée a répandu ses agrémens sur la sécheresse de la matiere. II. *De corporum affectionibus*. III. *De mente humana*. IV. *De corpore animato* : tous les trois profonds, fruits de la réflexion & de l'expérience. V. *De consensu veteris & novæ Philosophiæ*, in-4°, Rouen, 1675. On y trouve une espece de physique générale, ou plutôt un traité des premiers principes. Il y fait voir que les idées des anciens physiciens ne sont pas si étranges que l'on pense, & rentrent dans le résultat des plus modernes. VI. L'*Histoire de l'Académie des Sciences*, dont la derniere édition est celle de 1701, in-4°. VII. *Opera Philosophica & Astronomica*, Nuremberg, 1681, 4 tom. in-4°. VIII. *Philosophia vetus & nova, ad usum Scholæ accommodata*, 1700, 6 vol. in-12. Il y combine avec impartialité les idées anciennes avec les nouvelles. IX. *Theologia speculatrix & practica*, 1691, 7 vol. in-8°, en très-beau latin. X. *Theologiæ Clericorum Seminariis accommodatæ Summarium*, en 5 vol. C'est un abrégé du cours précédent, augmenté & corrigé. XI. *Institutiones Biblicæ, seu Scripturæ sacræ Prolegomena, unà cum selectis annotationibus in Pentateuchum*. Cet ouvrage fut l'avant-coureur d'une grande Bible, Paris, 1706, in-fol., & Louvain, 1740, in-fol., & avec des notes, dont une partie par M. Guyaux. Richard Simon & Dom Calmet en font peu de cas ; mais ces deux commentateurs ne sont pas juges compétens en cette matiere. Il est bien vrai que les notes de du Hamel ne présentent rien de bien saillant & de neuf ; mais la Bible n'est pas un fond sur lequel on doit travailler avec l'esprit de nou-

veauté ; il seroit à souhaiter que Richard Simon se fût réglé sur cette maxime. — Il ne faut pas le confondre avec un du HAMEL, curé de S. Méry à Paris, prétendu saint du parti Janséniste, dont M. Treuvé (*voy.* ce mot) nous a donné la *Vie*.

HAMEL DU MONCEAU, (Henri-Louis du) né à Paris en 1700, consacra toute sa vie à étendre & à perfectionner les connoissances qui ont rapport à l'agriculture, à la marine, au commerce, aux arts méchaniques, & a écrit sur tout cela avec méthode & clarté. Ses ouvrages peuvent être regardés comme des livres élémentaires ; ils renferment ordinairement des recherches bien dirigées, l'exposition de plusieurs expériences nouvelles & curieuses, des instructions méthodiques, écrites sans déclamation & sans lieux-communs étrangers à son sujet. Ses talens l'éleverent au poste d'inspecteur de la marine. Il mourut le 23 août 1782. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité de la Fabrique des Manœuvres pour les Vaisseaux, ou l'Art de la Corderie perfectionné*, 1747, in-4°. II. *Elémens d'Architecture navale, ou Traité pratique de la construction des Vaisseaux*, 1758, in-4°. III. *Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux, avec la maniere de purifier l'air des salles des hôpitaux*, 1759, in-12. IV. *Traité général des Pêches maritimes, des Rivieres & des Etangs*, in-fol., avec fig. V. *Elémens d'Agriculture*, 2 vol. in-12. VI. *Traité de la culture des Terres, suivant les principes de M. Tull*, traduit en partie de l'anglois, 1750 & suiv., 6 vol. in-12. VII. *Traité de la conservation des Grains & en particulier du Froment*, 1753 & 1768, in-12.... & *Supplément* à ce Traité, in-12. VIII. La *Physique des Arbres, où il est traité de l'anatomie des plantes & de l'économie végétale*, 1758, 2 vol. in-4°. IX. *Traité des Arbres & des Arbustes qui se cultivent en France en pleine terre*, 1755, 2 vol. in-4°, traduit en allemand par Œlhafen, Nuremberg, 1762, in-4°. X. *Des Semis & Plantations des Arbres, & de leur culture*, 1760, in 4°. XI. *De l'exploitation des Bois*, avec la description des arts qui se pratiquent dans les forêts, 1764, 2 vol. in-4°, avec fig. XII. *Du transport, de la conservation & de la force des bois*, in-4°. On y trouve le moyen d'attendrir les bois, de leur donner diverses courbures pour la construction des vaisseaux, &c. XIII. *Traité des Arbres fruitiers*, 2 vol. in-4°, orné de près 200 planches bien gravées d'après nature. XIV. *Traité de la Garance & de sa culture*, in-12. XV. *Histoire d'un Insecte qui dévore les grains dans l'Angoumois, avec les moyens de le détruire*, in-12, avec fig. On a encore de lui les *Arts du Charbonnier ;* de l'*Epinglier*, par Réaumur, avec des additions, 1761, in-4° ; du *Cirier*, du *Cartier*, 1763 ; de la *Forge des Enclumes*, avec l'*Art d'adoucir le Fer fondu* de Réaumur, 1763, in-folio ; de *rafiner le Sucre*, 1764, in-folio ; de la *Draperie*, 1764, in-folio ; de *friser & rafiner les Etoffes de Laine*, 1765, in-folio ; du *Couvreur*, 1765 ; de *faire des Tapis*, façon de Turquie, 1765, in-folio ;

in-folio; de la *Forge des Ancres*; du *Serrurier*, 1767. L'*Art du Potier de terre*; *Fabrique de l'Amidon*; l'*Art du Savonnier*; l'*Art de faire des Pipes à fumer*; de *faire de la Colle forte*; du *Charbonnier*, ou *Maniere de faire le Charbon de Bois*, 1766, in-fol., &c., &c., dans les Descriptions des arts, données par l'académie des sciences.

HAMELMANN, (Herman) né à Osnabruck en 1525, commença à y prêcher la doctrine de Luther. Chassé de cette ville, il fut reçu à Bilefeld par les chanoines, & il instruisit la jeunesse selon le catéchisme de son patriarche. Il fut nommé ensuite surintendant des églises du duché de Brunswick, pour les régler selon la confession d'Ausbourg. Enfin, il devint surintendant général du comté d'Oldenbourg en 1593, & mourut en 1595. Ses principaux ouvrages sont : I. *Commentarius in Pentateuchum*, 1563, in-fol. II. *Opera Genealogico-historica de Westphalia & Saxonia inferiori*, Lemgow, 1711, in-4°, estimé. III. *Chronicon Oldenburgicum*, Oldenbourg, 1599, in-fol., en allemand. Cette Chronique des rois de Danemarck, de la maison d'Oldenbourg, qui a commencé à régner en 1448, est recherchée, quoiqu'elle soit rédigée avec peu de méthode & d'agrément.

HAMILTON, (Antoine, comte d') de l'ancienne maison de ce nom en Ecosse, naquit en Irlande, & passa en France avec sa famille, qui avoit suivi Charles II, lorsqu'il vint y chercher un asile après la mort de son pere. Ce prince ayant été [illegible] trône de ses ancêtres, le suivit en Angleterre. [illegible] alors que le comte de G[illegible]rien; & y épousa sa sœur, une des plus aimables personnes de son sexe. Le nouvel époux emmena sa femme en France. Le comte d'Hamilton passoit souvent la mer pour la voir. Il fut obligé enfin de s'y fixer pour toujours, lorsque Jacques II, après la perte de ses états, vint s'y réfugier. Il mourut à S. Germain-en-Laye en 1720, à 74 ans. Il avoit l'esprit aisé & délicat, l'imagination vive & brillante. On lui reproche son penchant pour la satyre. Ses ouvrages recueillis en 1749, en 6 vol. petit in-12, renferment : I. Des *Poésies* d'un mérite peu saillant; la totalité du plus petit de ses ouvrages, dit l'abbé des Fontaines, est presque toujours assez mauvaise. II. Des *Contes de Féerie*. III. Les *Mémoires du Comte de Gramont* (*Philibert*), qui occupent 2 vol. de cette édition, & qu'on a imprimés séparément. Ces Mémoires, dont le fond est très-mince, n'ont que le mérite d'un style vif & gai. On a publié en 1776 un 7e. vol des *Œuvres d'Hamilton*, à Paris, chez le Jai, qui peut servir de supplément aux six autres.

HAMMON, *voy.* AMMON.

HAMMOND, (Henri) docteur en théologie d'Oxford, naquit à Chersey, dans la province de Surrey, & mourut en 1660, à 55 ans, chargé de la conduite du diocese de Worcester, dont il devoit être évêque. Ses ouvrages ont été recueillis à Londres en 1684, en

veauté ; il
que Rich
sur cett
pas l'
H
plus

réabli sur le
s, Hamilton
gé. Ce fut
ramont

III. Un *Commentaire sur les Pſaumes*, &c.

HAMON, (Pierre) natif de Blois, maître à écrire de profeſſion, montra cet art à Charles IX, dont il devint enſuite ſecrétaire. Il entreprit de donner au public quelques eſſais des différentes manieres d'écrire, dont on s'étoit ſervi dans les ſiecles précédens, & même dans les plus éloignés. Il réuſſit heureuſement dans ce projet, qu'il exécuta vers l'an 1566, avec le ſecours des manuſcrits de la bibliotheque du roi, & de ceux des abbayes de S. Denys & de S. Germain-des-Prés, à Paris; mais il abuſa de ſon talent, & ayant été convaincu d'avoir ſuppoſé de fauſſes pieces, il fut pendu à Paris le 7 mars 1569. Ce malheureux étoit huguenot, & l'hiſtoire des prétendus martyrs du Calviniſme ſuppoſe qu'il fut exécuté pour cauſe de religion, mais rien n'eſt plus faux.

HAMON, (Jean) docteur en médecine de la faculté de Paris, né à Cherbourg en Normandie, mort à Port-Royal-des-Champs en 1687, à 69 ans. Il étoit depuis 30 ans dans cette retraite, à laquelle il ſe conſacra pour acquérir des vertus; mais il échoua toujours devant

H A M

celles qui ſont néceſſaires pour ſe ſoumettre aux déciſions de l'Egliſe. Ses principaux ouvrages ſont : I. Des *Soliloques* en latin, traduits en françois par M. l'abbé Goujet, ſous ce titre: *Gémiſſemens d'un cœur chrétien, exprimés dans les paroles du Pſaume CXVIII*, Paris, 1731, in-12. II. Un *Recueil de divers Traités de Piété*, Paris, 1675, 2 vol. in-12; & deux autres *Recueils* en 1689, 2 vol. in-8°. III. La *Pratique de la Priere continuelle, ou Sentimens d'une Ame vivement touchée de Dieu*, in-12. IV. *Explication du Cantique des Cantiques*, avec une longue Préface de Nicole, Paris, 1708, 4 vol. in-12; & quelques autres ouvrages, fort recherchés du parti, & où il y a des maximes étrangement propres à obſtiner les eſprits dans la rebellion contre l'Egliſe, en faiſant regarder comme méritoires & profitables la privation des Sacremens & autres peines décernées contre ceux qui refuſent d'écouter la mere commune des fideles.

HAMPDEN, (Jean) ſe diſtingua dans le parti qui ſe qualifioit de républicain, ſous le malheureux regne de Charles I, roi d'Angleterre. C'étoit un homme de bien qui avoit des mœurs, de l'éloquence & de la valeur. Il croyoit avoir embraſſé le parti le plus avantageux aux intérêts du peuple. Un hiſtorien de ſon pays demande ſi, malgré ſon zele pour le bien public, il n'eſt point coupable envers ſes concitoyens, pour avoir compromis la monarchie & la conſtitution? Il eſt vrai que ſi Cromwel avoit eu des fils ſemblables

à lui, c'en étoit fait pour longtems de la liberté angloise. Mais si Hampden eut des torts (& assurément il en eut plus d'un), au moins ne peut-on lui reprocher d'avoir voulu faire à sa patrie tout le mal qu'il lui a fait. Ajoutons qu'il mourut avant que l'hypocrite & ténébreux Cromwel parût en vainqueur sur la scene. » Mais l'erreur de Hampden, » dit le même historien, est » une grande leçon pour les » gens de bien qui, dans des » tems de troubles, seroient » tentés de prendre parti con- » tre l'ordre établi : ne pou- » vant prévoir toutes les suites » d'une révolution, ni calculer » tous les effets du nouveau » pouvoir, ils doivent se tenir » en garde contre tout ce qui » tend à renverser un état de » choses éprouvé par une lon- » gue expérience ». Hampden fut blessé à la tête d'un régiment de troupes parlementaires. Charles I lui-même l'estimoit tant, qu'il lui envoya son propre chirurgien ; mais la blessure étoit mortelle, & emporta Hampden quelques jours après.

HAMZA, docteur mahométan, vivoit vers l'an 1020, sous le calife Hakim. Mécontent du gouvernement, il osa entreprendre d'abolir le mahométisme. Pour ôter à l'Alcoran toute la considération qu'on lui portoit, il jugea qu'il falloit opposer un nouveau plan de religion à celui du faux prophete. Il composa un livre intitulé : *Le livre des témoignages des Mysteres de l'Unité.* Petis-de-la-Croix, qui le traduisit de l'arabe en françois par l'ordre de M. de Ponchartrain, dit qu'on peut l'appeller *la crême de l'élégance arabique.* Mais tout élégant qu'il étoit, il ne produisit rien ; & l'éloquence barbare de l'Alcoran fit toujours la même impression sur les barbares qui professoient le mahométisme.

HANAPES, (Nicolas) né près d'Aubenton, dans la Thierache, se fit Dominicain, & devint patriarche de Jérusalem. Il a donné *Exempla Biblica in materias morales*, &c., imprimé à Prague & à Wirtzbourg, 1753; ouvrage utile aux prédicateurs qui veulent nourrir leurs discours des passages & exemples de la Bible.

HANCKIUS, *voyez* HANKIUS.

HANDEL, (George-Fréderic) musicien célebre, né à Halle en Saxe, l'an 1684, passa en Angleterre pour y exercer ses talens. Ses *Opéra* enchanterent la nation Britannique, qui le combla de biens & d'honneurs pendant sa vie, & lui érigea un monument après sa mort, arrivée en 1759 à Londres. Il laissa une succession de 20 mille livres sterlings. *Voyez* GARRICK.

HANGEST, (Jerôme de) docteur de la maison de Sorbonne, natif de Compiegne, d'une famille noble & ancienne, fut chanoine, écolâtre & grand-vicaire de l'église du Mans, sous le cardinal de Bourbon, évêque de cette ville. Il y mourut en 1538. Ce savant se signala contre les Luthériens, & enfanta quantité d'ouvrages de morale & de controverse. Le plus connu dans ce dernier genre est son *Traité des Académies* contre Luther. Il défend les universités & l'usage d'y

prendre des degrés, & justifie la bonne théologie scholastique; & fait voir que cette méthode d'enseigner est très-bonne, quoiqu'on on en ait quelquefois abusé. Définir & expliquer les termes, poser des principes, en tirer des conséquences, prouver une proposition, résoudre les objections, c'est la méthode géométrique. Cette marche est lente, mais elle est ferme; elle amortit le feu de l'imagination, mais elle en prévient les écarts; elle n'accommode point un génie bouillant, mais elle satisfait un esprit juste (*voy.* S. ANSELME, DUNS, SUARÈS, S. THOMAS, &c.). On a encore de lui : I. Un traité de controverse, intitulé : *Lumiere évangélique sur la sainte Eucharistie.* II. Un autre *De libero arbitrio*, &c.

HANKIUS, (Martin) né à Breslaw en 1633. Il fut nommé professeur en histoire, en politique & en éloquence, en 1661, bibliothécaire de la bibliotheque d'Elizabeth dans la même ville, en 1670, protecteur du college de ce nom en 1681, enfin recteur & inspecteur de toutes les écoles de la confession d'Ausbourg dans ce pays, en 1688. Il mourut à Breslaw en 1709, à 76 ans, dont il en avoit employé 50 à professer. Voici les meilleurs ouvrages de ce savant : I. *De Byzantinarum rerum Scriptoribus liber*, in-4°., 1667 : ouvrage érudit & méthodique. II. *De Romanarum rerum Scriptoribus*, 1669 & 1675, 2 vol. in-4°. Dans l'ouvrage précédent, l'auteur rend compte des écrivains de l'histoire Byzantine; dans celui-ci, de ceux de l'histoire Romaine. Il compile les différens jugemens qu'on en a portés. III. Plusieurs ouvrages sur l'histoire & les antiquités de la Silésie, tels que *Antiquitates Silesiacæ ad annum 1170*, 2 vol. in-4°., 1707; & *De Silesiis indigenis eruditis*, depuis 1165 jusqu'en 1550, in-4°., 1702 & 1705. IV. Des *Harangues*, des *Comédies* & des *Poésies.* Ces divers écrits lui acquirent tant de réputation en Allemagne, que l'empereur Léopold l'appella pour ranger certaines parties de sa bibliotheque.

HANNEKEN, (Mennon) théologien Luthérien, né à Blaxen, dans les pays d'Oldenbourg, en 1595, devint professeur de morale, puis de théologie & des langues orientales à Marpurg, & enfin surintendant des églises de Lubeck, où il mourut en 1671. Ses principaux ouvrages roulent sur la controverse. On a encore de lui : I. Une *Grammaire Hébraïque.* II. *Expositio Epistolæ Pauli ad Ephesios*, Marpurg, 1631, in-4°. — Philippe-Louis HANNEKEN son fils, mort professeur de théologie à Wittemberg en 1706, est aussi auteur de divers *Ouvrages* peu connus *sur l'Ecriture*, in-4°. & in-12.

HANNIBAL, *voy.* ANNIBAL.

HANNIBALIEN, (*Flavius Claudius Hannibalianus*) né à Toulouse & élevé à Narbonne, étoit neveu de Constantin. Ce prince l'ayant formé à l'art militaire, le déclara roi de Pont, de Cappadoce & d'Arménie, & lui fit épouser en 335 sa fille aînée Constantine. Il ne régna pas long-tems. Les soldats, excités par Constance son cou-

ſin, le poignarderent en 338, ſous prétexte qu'il ne devoit y avoir d'autres Auguſtes que les fils de Conſtantin. Hannibalien périt à la fleur de ſon âge, dans une ville de Bythinie, où étoit la ſépulture du fameux Annibal, & c'eſt ſans doute d'où vient le nom d'*Hannibalien*. Il aimoit le faſte, & l'on prétend qu'à l'exemple des rois de Perſe, il prenoit le titre de *Roi des Rois*. Ces qualités empêcherent les bons citoyens de le regretter.

HANNON, fils de Naas, roi des Ammonites. Ses courtiſans lui ayant inſinué que les ambaſſadeurs envoyés par David pour le complimenter ſur ſon avénement à la couronne, n'étoient que des eſpions, il leur fit raſer la barbe & couper les habits juſqu'à la moitié. Cette démarche barbare lui coûta la vie & ſon royaume, David lui ayant ôté l'un & l'autre.

HANNON, l'un des plus puiſſans citoyens de Carthage, voulant ſe rendre maître de la république, avoit invité aux noces de ſa fille les ſénateurs, pour les faire empoiſonner. Son projet fut découvert; mais le ſénat, appréhendant le crédit du coupable, ſe contenta de le prévenir par un décret, qui défendoit en général la trop grande magnificence des noces. Hannon n'ayant point réuſſi par la ruſe, eut recours à la force ouverte. Il ſe retira à la tête de 20,000 eſclaves armés, dans un château extrêmement fortifié, d'où il tâcha d'engager dans ſa révolte les Africains & le roi des Maures; mais il fut pris & conduit à Carthage. On enveloppa ſa famille dans ſon malheur, quoiqu'elle n'eût point de part à ſa conjuration, & elle fut exterminée avec lui vers l'an 348 avant J. C.

HANNON, général Carthaginois, fut chargé par la république de faire le tour de l'Afrique vers l'an 570, avant l'ere chrétienne. Il entra dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, découvrit pluſieurs pays, & ne fut arrêté dans ſes courſes que par le défaut des vivres. Quelques ſavans ont prétendu qu'il étoit parvenu juſqu'à l'extrémité de l'Arabie; mais ce ſentiment n'eſt pas fondé. Pline & Plutarque rapportent à ſon ſujet une anecdote, qui montre combien ſes compatriotes étoient jaloux de leur liberté. Il avoit tellement adouci la férocité d'un lion, qu'il s'en ſervoit pour porter une partie de ſon bagage. Les Carthaginois s'imaginerent que cet homme, après avoir apprivoiſé un animal ſi farouche, viendroit à bout de tout ce qu'il entreprendroit, & qu'ainſi ils avoient lieu de craindre qu'il ne ſe rendît maître de leur état. C'eſt pourquoi ils l'exilerent pour le reſte de ſes jours... On a ſous ſon nom des *Voyages* qui ne ſont pas de lui. Henri Boekler en donna une ſavante édition en grec & en latin, avec des notes utiles, à Leyde, 1674, in-12. On les trouve auſſi dans les *Petits Géographes*, de l'édition d'Oxford, 1698.

HANSIZ, (Marc) Jéſuite, né en Carinthie, l'an 1682, a donné *Germania Sacra*, Auſbourg, 1727, 2 vol. in-fol., & le *Prodromus* du troiſieme, conſiſtant dans une ample & ſavante diſſertation ſur l'évê-

ché de Ratisbonne, Vienne, 1755, in-fol. Il seroit à desirer que nous en eussions la suite, écrite avec la même érudition & la même sagesse : on auroit une bonne histoire ecclésiastique de cet empire. Elle seroit très-nécessaire dans un tems où une foule d'écrivains ignorans & hétérodoxes, travaillent à défigurer les annales de l'Eglise, de celle d'Allemagne en particulier, par tous les traits de la calomnie & du mensonge. Le P. Hansiz mourut à Vienne en 1766, à l'âge de 84 ans.

HANS-SACHS, c'est-à-dire Jean-Sachs, poëte Allemand, natif de Nuremberg. Il se forma en Allemagne un corps de poëtes sous le nom de *Meister Saenger* ou *Maîtres Poëtes*. C'étoient des gens de métier qui imaginerent d'assujettir le talent des Muses aux statuts de leurs communautés. Cette confrérie de poissons accordoit la permission de faire des vers, & pour rimer en paix, il falloit se faire inscrire sur les registres du corps, qui étoit divisé en *Garçons* poëtes, *Compagnons* poëtes, & *Maîtres* poëtes. Les licences s'expédioient dans ce bureau des Muses, au nom des compagnons & des maîtres. Hans-Sachs en étoit le doyen. Les brevets de célébrité & autres faveurs académiques de nos jours semblent être pris des statuts de Hans-Sachs. Il a laissé 5 gros vol. in-fol. de fort mauvais vers, Nuremberg, 1560-1579, où l'on voit cependant briller quelques étincelles de génie, à travers cent bassesses & cent grossiéretés. Il mourut l'an 1576, à 81 ans.

HARÆUS ou VERHAER, (François) né à Utrecht vers l'an 1550, embrassa l'état ecclésiastique, parcourut l'Allemagne & l'Italie, fit connoissance du P. Antoine Possevin, & l'accompagna dans les voyages que ce Pere entreprit par ordre de Grégoire XIII. De retour dans sa patrie, il fut pourvu d'un canonicat de S. Jacques à Louvain, où il mourut le 11 janvier 1632. On a de lui : I. *Annales Ducum, seu Principum Brabantiæ totiusque Belgii*, Anvers, 1623, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est divisé en trois parties, la premiere regarde le Brabant, la seconde les Provinces-Unies, la troisieme les troubles des Pays-Bas jusqu'à la treve de 1609. Le tout est enrichi de portraits. Ces Annales passent pour la meilleure histoire qu'on ait du Brabant : elles sont généralement fort exactes & fidelles. II. *Concordia Historiæ sacræ & profanæ, per Olympiades & Fastos, a Româ conditâ usque ad Christum passum*, Anvers, 1614, in-fol. III. *De Vitis sanctorum omnium nationum & temporum*, Cologne, 1605, in-fol. C'est un abrégé de Surius. IV. *Biblia sacra cum expositionibus priscorum patrum litteralibus & mysticis*, Anvers, 1630, 2 vol. in-fol. On n'estime pas beaucoup ce que Haræus a écrit sur la Bible.

HARALD, *voy.* HAROLD.

HARBARD, (Burchard) professeur de théologie à Leipsig, mort en 1614, à 68 ans, dut le jour à une famille noble & distinguée de Konitz en Prusse. Ses écrits sont : I. *Doctrina de conjugio : De Confessione : De Magistratu politico.*

II. *Theſes de Smalkaldinæ Confeſſionis articulis : De lege divina*, &c. On s'attend bien qu'ils doivent être imbus des préjugés de la ſecte.

HARCOURT, (Henri de Lorraine, comte d') *voy.* HENRI.

HARCOURT, (Henri, duc d') né en 1654, d'une ancienne maiſon de Normandie, féconde en perſonnes illuſtres, porta les armes à l'âge de 18 ans. Après s'être diſtingué dans pluſieurs ſieges & combats, il fut envoyé en 1697 ambaſſadeur en Eſpagne. Il s'y conduiſit avec tant d'eſprit & de ſageſſe, qu'à ſon retour le roi érigea ſon marquiſat de Thury en duché, ſous le titre d'Harcourt, en novembre 1700, puis en pairie l'an 1709. Il eut beaucoup d'influence ſur le teſtament de Charles II, par lequel ce prince éloigna de ſon trône ſa propre maiſon, pour y appeller celle de France. Il mourut en 1718, à 64 ans, après avoir reçu le bâton de maréchal de France en 1703, & le collier des ordres du roi en 1705. Il eut entr'autres enfans de Marie-Anne Claude de Brulard, ſon épouſe : I. François, duc d'Harcourt, pair & maréchal de France, capitaine des gardes-du-corps, mort en 1750, à 61 ans. II. Louis-Abraham, doyen honoraire de l'égliſe de Paris, & abbé de Signy & de Preuilly, mort en 1750, à 56 ans. III. Henri-Claude, lieutenant-général des armées du roi, mort en 1769, à 62 ans, à qui ſa veuve a fait élever en 1776 un magnifique tombeau dans l'égliſe de Notre-Dame à Paris. IV. Et Anne-Pierre, auſſi maréchal de France, en 1775, & gouverneur de la province de Normandie.

HARDER, (Jean-Jacques) habile médecin, né en 1656, mort l'an 1711, a été ſucceſſivement profeſſeur de rhétorique, de phyſique, d'anatomie, de botanique & de médecine pratique à Bâle, & enfin premier médecin de diverſes cours d'Allemagne. On a de lui : I. *Prodromus phyſiologicus.* II. *Exercitationes anatomicæ & medicæ familiares.* III. *Apiarium, obſervationibus medicis centum refertum.* Il étoit de l'académie des *Ricovrati* à Padoue, & de celle des Curieux de la Nature.

HARDERWICK, (Gerard) né dans la Gueldre, enſeigna la philoſophie à Cologne, y fut curé de Ste. Colombe, & y mourut l'an 1503. Il a donné des *Commentaires* ſur Ariſtote, ſur quelques ouvrages d'Albert le Grand, & ſur les livres de philoſophie du pape Jean XXI, qui ont été imprimés, 1486-1504, en pluſieurs vol. in-fol.

HARDION, (Jacques) né à Tours en 1686, vint à Paris en 1704, & ſe dévoua à l'étude des belles-lettres. Admis en 1711 à l'académie des inſcriptions en qualité d'élève, il fut aſſocié en 1713 & penſionnaire en 1728. Il donna pluſieurs diſſertations que l'on peut conſulter dans les Mémoires de cette compagnie. En 1730 il fut élu de l'académie françoiſe, & l'année ſuivante il commença l'*Hiſtoire de l'origine & des progrès de la Rhétorique dans la Grece.* Il avoit publié ſur cette matiere 12 diſſertations, lorſque le roi le chargea de donner des leçons à Meſda-

mes de France. Ce fut pour l'usage de ſes illuſtres éleves qu'il compoſa ſa nouvelle *Hiſtoire Poétique*, avec un *Traité de la Poéſie Françoiſe & de la Rhétorique*, 3 vol. in-12; ſon *Hiſtoire univerſelle*, dont il a donné 18 vol. in-12, ouvrage eſtimé & utile, quoique le jugement & la ſaine critique n'y aient pas toujours préſidé. M. Linguet y a ajouté deux volumes; déclamation verbiageuſe, hériſſée de pointes & de mauvaiſes plaiſanteries, auſſi contraires au fond de l'hiſtoire, qu'au ſtyle qui lui convient; où tous les faits ſont intervertis, & les caracteres défigurés; où les grands hommes ſont peints comme des monſtres, & les monſtres comme des grands hommes; où des vérités de tous les genres ſont ſacrifiées à des ſaillies; où des fauſſetés palpables ſont données pour des maximes; où la haine contre la Religion & ſes miniſtres eſt montée au même point que dans ſon *Eſſai ſur le Monachiſme*. Quand on réfléchit que cette maniere affreuſe d'écrire l'hiſtoire eſt depuis devenue générale, que les annales du genre-humain ſont devenues un dépôt de corruption, que le récit des faits prend ſes couleurs dans les paſſions & la ſcélérateſſe des écrivains; on préfere de lire les fictions de la fable & les contes des Bonnes (*voyez la fin de l'art.* LOUIS XV). Hardion mourut à Paris, au mois de ſeptembre 1766.

HARDOUIN, (Jean) né à Quimper d'un libraire de cette ville, entra fort jeune chez les Jéſuites. Il s'y diſtingua beaucoup par une pénétration prompte, une mémoire heureuſe, mais encore plus par le goût des paradoxes & des opinions ſingulieres. Selon lui, tous les écrits anciens étoient ſuppoſés, à l'exception des ouvrages de Cicéron, de l'*Hiſtoire naturelle* de Pline, des *Satyres* & des *Epîtres* d'Horace, & des *Géorgiques* de Virgile. Son *Enéide* a été viſiblement compoſée par un Bénédictin du 13e. ſiecle, qui a voulu décrire allégoriquement le voyage de S. Pierre à Rome. Il n'eſt pas moins clair que les *Odes* d'Horace ſont ſorties de la même fabrique, & que la *Lalagé* de ce poëte n'eſt autre choſe que la Religion Chrétienne. Aucune médaille ancienne n'eſt authentique, ou du moins il y en a très-peu, & en expliquant celles-ci, il faut prendre chaque lettre pour un mot entier: par ce moyen on découvre un nouvel ordre de choſes dans l'Hiſtoire. Cette bizarre façon d'interpréter lui attira une plaiſanterie ſingulière. Un antiquaire, outré de tant d'extravagances, voulut les pouſſer encore plus loin. » Non, mon Pere, lui dit-il » un jour, il n'y a pas une » ſeule médaille ancienne qui » n'ait été frappée par les Bé- » nédictins: Je le prouve; ces » lettres CON. OB. qui ſe » trouvent ſur pluſieurs mé- » dailles, & que les antiquaires » ont la bêtiſe d'expliquer par » CONSTANTINOPOLI OBSIG- » NATUM, ſignifient évidem- » ment: CUSI OMNES NUMMI » OFFICINA BENEDICTINA ». Cette interprétation ironique ébranla le P. Hardouin, mais elle ne le changea pas.... On

assure qu'un Jésuite, son ami, lui représentant un jour que le public étoit fort choqué de ses paradoxes & de ses absurdités, le P. Hardouin lui répondit brusquement : « Hé ! croyez-» vous donc que je me serai » levé toute ma vie à quatre » heures du matin, pour ne dire » que ce que d'autres avoient » déjà dit avant moi » ? Son ami lui répliqua : « Mais il ar-» rive quelquefois qu'en se » levant si matin, on compose » sans être bien éveillé, & » qu'on débite les rêveries » d'une mauvaise nuit pour des » vérités démontrées ». Ses supérieurs l'obligerent de donner une rétractation de ses délires; il la donna, & n'y fut pas moins attaché. Ses sentimens menent à un pyrrhonisme universel & à l'incrédulité ; cependant il étoit plein de vertu & de religion. Il disoit *que Dieu lui avoit ôté la foi humaine, pour donner plus de force à la foi divine.* Il mourut à Paris en 1729, à 83 ans, laissant plusieurs disciples dans sa société, entr'autres le fameux P. Berruyer. Ses principaux ouvrages sont : I. Une édition de *Pline le Naturaliste*, à l'usage du dauphin, en 1685, en 5 vol. in-4° ; réimprimée en 1723, en 3 vol. in-folio. Les notes sont augmentées dans cette derniere édition, & les paradoxes y sont un peu moins multipliés. L'ouvrage est exécuté d'ailleurs avec beaucoup de sagacité & d'exactitude. II. *La Chronologie rétablie par les Médailles*, en 2 vol. in-4°, Paris, 1697, en latin. C'est dans ce livre, supprimé dès qu'il parut, que l'auteur débite son système insensé sur la supposition des écrits de l'antiquité. III. Une édition des *Conciles :* travail auquel le clergé de France l'avoit engagé, & pour lequel il lui faisoit une pension. Il est d'autant plus singulier, que l'auteur se fût chargé de cette entreprise, qu'il pensoit que tous les conciles tenus avant celui de Trente, étoient tout autant de chimeres: *Si cela est, mon Pere*, dit un jour le P. le Brun de l'Oratoire au Jésuite, *d'où vient que vous avez donné une édition des Conciles ? — Il n'y a que Dieu & moi qui le sachions*, répondit Hardouin. Cette édition, imprimée au Louvre en 1715 à grands frais, en 12 vol. in-fol. & dont on estime la Table, est une réimpression augmentée de l'édition précédente du Louvre, 1644, 37 vol. in-fol. Le débit en fut arrêté par le parlement, sur le rapport des docteurs Witasse, Pirot, Dupin, Bertin, Anquetil, le Merre, nommés pour l'examiner. Le résultat de cet examen fut, que cette compilation renfermoit plusieurs maximes contraires à celles de l'Eglise Gallicane, & que le compilateur avoit écarté plusieurs pieces essentielles & authentiques, pour mettre à leur place des pieces futiles & fausses. L'auteur fut obligé de faire beaucoup de changemens, qui produisirent plusieurs cartons qu'on ne trouve pas facilement. Cette collection est moins estimée que celle du P. Labbe, quoiqu'elle renferme plus de 23 conciles qui n'avoient pas encore été imprimés. La raison en est, que le P. Hardouin en a écarté beaucoup de pieces qui se trou-

vent dans celle du P. Labbe. IV. Un *Commentaire sur le Nouveau-Testament*, in-fol., publié à Amsterdam & à La Haye en 1741 : ouvrage rempli de visions & d'érudition, comme tous ceux de l'auteur. Il y prétend que J. C. & les Apôtres prêchoient en latin. V. Une savante édition des *Harangues* de Themistius. VI. *Opuscula selecta*, imprimés en Hollande en 1709, in-folio. VII. *Opuscula varia*, plus recherchés que les précédens. Ils furent publiés après sa mort en 1733, in-fol., à Amsterdam, chez du Sauzet, par un littérateur très-connu, à qui le P. Hardouin, son ami, avoit confié plusieurs manuscrits. L'écrit le plus considérable de ce Recueil, tant par sa singularité que par sa longueur, a pour titre : *Athei detecti*. Ces athées sont des hommes célebres, la plupart bien chrétiens, qui ont osé dire non-seulement que Dieu étoit la vérité, mais que la vérité étoit Dieu : ce qui, suivant le P. Hardouin, est une preuve sans réplique de leur impiété. VIII. Quelques autres ouvrages imprimés sur la *derniere Pâque de J. C.* 1693, in-4° ; contre la *Validité des ordinations anglicanes*, par le Courayer, 2 vol. in-12 ; & plusieurs manuscrits déposés à la bibliotheque du roi par l'abbé d'Olivet, à qui l'auteur les avoit confiés. En 1766 il a paru à Londres un volume in-8°, intitulé : *J. Harduini, ad censuram veterum Scriptorum, Prolegomena.* Il fortifie dans cet ouvrage son système sur les anciens, malgré la rétractation qu'il avoit été contraint d'en faire en 1707. On ne sauroit prendre le travers plus ingénieusement, ni plus savamment. Toutes ces étranges idées lui ont mérité cette épitaphe, qui peint assez bien cet homme à la fois dévot & pyrrhonien, adorateur & destructeur de l'antiquité, prodige d'érudition, en anéantissant tous les monumens des connoissances humaines : elle est de M. Vernet, professeur à Geneve.

In expectatione Judicii,
Hìc jacet
Hominum paradoxotatos,
Natione Gallus, Religione Romanus,
Orbis litterati portentum :
Venerandæ antiquitatis cultor & destructor,
Doctè fabricitans,
Somnia & inaudita commenta vigilans edidit,
Scepticum piè egit.
Credulitate puer, audaciâ juvenis, deliriis senex.

On l'a traduite ainsi en françois :

Dans l'attente du jugement
Ci-gît un prodige étonnant.
Enfant de l'Eglise Romaine,
La France lui donna le jour :
L'esprit inconstant qui l'entraîne
Soutient & détruit tour-à-tour
Dans les accès de sa docte folie
La vénérable antiquité :
Il songe, il rêve, & nous publie
Les vains fruits de son insomnie
Sur le ton de la vérité ;
Par des nœuds secrets il allie
Le scepticisme avec la piété.
En trois mots c'est tout dire :
Enfant par sa crédulité,
Dans l'âge bouillonnant par sa témérité,
Vieillard par son délire.

HARDY, (Alexandre) Parisien, mort vers 1630, est l'auteur le plus fécond qui ait travaillé en France pour le

th'âtre. Dès qu'on lit Hardy, dit Fontenelle, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la disposition de ses pieces non plus. Tout sujet lui est bon. La mort d'Achille, & celle d'une bourgeoise que son mari surprend dans le crime, tout cela est également tragédie chez lui. Nul scrupule sur les mœurs, ni sur les bienséances. Tantôt on trouve une courtisanne au lit, qui par des discours soutient assez bien son caractere. Tantôt l'héroïne de la piece est violée. Tantôt une femme mariée donne des rendez-vous à son galant : les premieres caresses se font sur la scene ; &, de ce qui se passe entre les deux amans, on n'en fait perdre aux spectateurs que le moins qu'il se peut. « C'est » exactement, dit un auteur » moderne, où nous en sommes » revenus dans ces dernieres » années. Figaro & presque » toutes les nouvelles pieces » sont précisément dans ce goût » là. Mais il s'en faut bien que » les pieces de Hardy fussent » courues comme les nôtres. » Il étoit obligé d'aller de ville » en ville, comme un baladin » de foire, pour ne pas mou» rir de faim avec sa troupe ». Ses ouvrages forment 6 gros vol. in-8°.

HARÉE, *voyez* HARÆUS.

HARIOT *ou* HARRIOT, (Thomas) mathématicien Anglois, né à Oxford en 1560, mort à Londres en 1621, fit un voyage à la Virginie en 1585. Outre la *Relation* de ce voyage, traduit de l'anglois en latin avec figures, à Francfort, 1590, in-folio, on a de lui la *Pratique de l'Art analytique pour réduire les Equations algébriques*, publiée en latin, Londres, 1631 ; ouvrage qui apprend à dégager les termes algébriques, & donne aux équations une forme plus commode pour les opérations ; & montre combien une équation peut contenir de racines fausses & de racines véritables. C'est dans ce livre que les Anglois prétendent que Descartes a copié ce qu'il a écrit sur l'algebre.

HARLAY, (Achilles de) né à Paris en 1536, de Christophe de Harlay, président-à-mortier, fut conseiller au parlement à 22 ans, président à 36, & premier président après la mort de Christophe de Thou, son beau-pere. La Ligue protestante & la catholique partageoient alors la France : Harlay ne voulut être ni de l'une ni de l'autre. Bussi le Clerc le retint quelque tems prisonnier à la Bastille. Henri IV ayant rendu la paix à son royaume, Harlay en profita pour rétablir la justice & faire fleurir les loix. Il mourut en 1616, à 80 ans.

HARLAY, (Nicolas de) de Sancy, né en 1546, mort en 1629, fut successivement conseiller au parlement, maître-des-requêtes, ambassadeur en Angleterre & en Allemagne, colonel-général des Cent-Suisses, premier maître-d'hôtel & surintendant des finances. Il engagea les Suisses à donner un secours de 10,000 hommes à Henri III ; & se fit catholique quelque tems après Henri IV, disant qu'il falloit être de la même religion que son prince. C'est sur ce changement que

d'Aubigné composa la satyre intitulée : *La Confession catholique de Sancy*, qu'on trouve dans le *Journal d'Henri III*. On a de lui un *Discours sur l'occurrence de ses affaires*, in-4°. On y voit bien des particularités sur les regnes de Henri III & Henri IV. Les *Mémoires de Villeroi* renferment plusieurs de ses remontrances à la reine Marie de Médicis.

HARLAY, (François de) naquit à Paris en 1625, d'Achilles de Harlay, marquis de Champvallon. Son zele pour la conversion des Protestans, ses succès, ses sermons, la prudence avec laquelle il gouverna l'archevêché de Rouen, lui valurent en 1671 celui de Paris. Il tint des conférences de morale, convoqua des synodes, donna des réglemens salutaires, publia des mandemens, & présida en chef à plus de dix assemblées du clergé. Louis XIV lui préparoit un chapeau de cardinal, lorsqu'il mourut d'apoplexie en 1695, à 70 ans. Son éloge fut prononcé dans l'assemblée du clergé de cette année. L'abbé le Gendre a écrit sa *Vie*, in-4°, en latin (*voyez* l'article de cet historien). Il avoit succédé dans le siege de Rouen à François de HARLAY, son oncle, qui mourut en 1653, & de qui on a des *Observations sur l'Epitre aux Romains*, qu'il fit imprimer au château de Gaillon en 1641, in-8°, & *Ecclesiasticæ historiæ liber*, Paris, 1629, in-4°, peu estimé.

HARNEY, (Martin) né à Amsterdam le 6 mai 1634, étudia en philosophie à Louvain, & entra chez les Dominicains en 1650. Il enseigna dans son ordre avec beaucoup de distinction, y occupa les emplois les plus importans, fit trois fois le voyage de Rome, & mourut à Louvain le 22 avril 1704. Il jouit de l'estime des papes & des cardinaux, & de la confiance du célebre Humbert de Precipiano, archevêque de Malines. Profondément instruit dans les sciences théologiques, il se servit de ses connoissances pour combattre l'hérésie janséniene qui troubloit alors l'Eglise Belgique, & composa différens ouvrages, en faveur des décrets émanés du Saint-Siege. Un des plus connus est son traité de l'*Obéissance raisonnable des Catholiques des Pays-Bas, par rapport à la lecture de l'Ecriture-Sainte, en langue vulgaire, examinée à fond, & démontrée contre monsieur A. A.* (Antoine Arnaud) *dans son Traité de la lecture de l'Ecriture-Sainte ; avec quelques pieces authentiques, relatives à la matiere*, en flamand, Anvers, 1686, in-12. Les défenseurs d'Arnaud lui opposerent 12 lettres. Mais il établit son sentiment avec une nouvelle force dans sa dissertation : *De lectione Gallicæ translationis Novi Testamenti, Montibus impressa*, &c. ; & publia en latin son traité flamand, sous le titre : *De Sacra Scriptura linguis vulgaribus legenda, rationabile obsequium Belgii Catholici*, 1692, in-12. Les Jansénistes continuerent à l'attaquer, mais les gens sensés jugerent que cette controverse étoit décidée en sa faveur par la raison, l'autorité, & une multitude d'événemens que présente l'histoire eccle-

ſaſtique. Les philoſophes même & les proteſtans conviennent aujourd'hui de la ſageſſe des regles établies à ce ſujet chez les Catholiques. « Je trouve » très-ſage, dit J. J. Rouſſeau, » la circonſpection de l'Egliſe » Romaine ſur les traductions » de l'Ecriture, en langue vul- » gaire : & comme il n'eſt pas » néceſſaire de propoſer tou- » jours au peuple les images » allégoriques du *Cantique des* » *Cantiques*, ni les malédictions » de David contre ſes enne- » mis, ni les raiſonnemens de » S. Paul ſur la grace ; il eſt » dangereux de lui propoſer la » ſublime morale de l'Evan- » gile dans des termes qui ne » rendent pas exactement le » ſens de l'auteur : car pour » peu qu'on s'en écarte en » prenant une autre route, on » va très-loin ». David Hume nous apprend qu'en Angleterre, après la naiſſance de la prétendue réforme, on fut obligé d'ôter au peuple les traductions vulgaires de l'Ecriture-Sainte, à cauſe des conſéquences qui en réſultoient, & du fanatiſme que cette lecture entretenoit. » Dans aucune école de philo- » ſophie, dit un auteur judi- » cieux, on ne s'eſt aviſé d'inſ- » truire les éleves en leur met- » tant ſeulement à la main les » écrits du fondateur de la » ſecte ; on n'eſpéra jamais » former des juriſconſultes par » la ſimple inſpection des loix, » des médecins par la ſeule » lecture d'Hippocrate, ni des » géometres ſans autre ſecours » que les élémens d'Euclide. » On ſent que tout livre quel- » conque a beſoin d'explica- » tion, ſur-tout pour les com- » mençans, que les inſtructions » de vive voix applaniſſent le » chemin, & préviennent les » mépriſes. Si quelques génies » ſupérieurs ſe ſont inſtruits » par les livres ſans le ſecours » d'aucun maître, ces exem- » ples très-rares ne ſont pas » regle pour tous les hom- » mes ». *Voyez* ARUNDEL Thomas, EUSTOCHIUM, PRODICUS.

HARO, (Don Louis de) héritier du célebre comte, duc d'Olivarès, ſon oncle maternel, miniſtre d'état de Philippe IV, lui ſuccéda dans le miniſtere, & gouverna l'Eſpagne ſous le nom de ce monarque. Ce fut lui qui conclut la paix des Pays-Bas, & celle de France, en 1659, avec le cardinal Mazarin. Les deux miniſtres ſe rendirent à l'iſle des Faiſans, & y déployerent l'un & l'autre toute leur politique. Celle du cardinal, dit Voltaire, étoit la fineſſe ; celle de Don Louis, la lenteur. Celui-ci ne donnoit preſque jamais de paroles, & celui-là en donnoit toujours d'équivoques. Le génie du miniſtre Italien étoit de vouloir ſurprendre ; celui de l'Eſpagnol étoit d'empêcher qu'on ne le ſurprît. On prétend qu'il diſoit du cardinal : *Il a un grand défaut en politique, c'eſt qu'il veut toujours tromper.* Pour le prix de la paix que Don Louis avoit conclue, le roi d'Eſpagne érigea en 1660 ſon marquiſat de Carpio en duché-grandeſſe de la premiere claſſe, & lui donna le ſurnom *de la Paix*. Ce miniſtre mourut en 1661, à 63 ans. C'étoit un homme d'un eſprit conciliant, d'un caractere doux & ſans ambition. Il parvint à la

faveur de ſon maître par ſon ſeul mérite.

HAROLD I *ou* HARALD, roi d'Angleterre, fils naturel de Canut I, lui ſuccéda, en 1036, au préjudice de Canut II, fils légitime de ce prince. Les Anglois voulurent mettre la couronne ſur la tête de Canut; mais Harold fut le plus fort, & l'emporta. L'année ſuivante il écrivit une lettre ſous le nom de la reine Emme, pour inviter Alfred & Edouard, les fils de cette reine & d'Ethelred II, à venir en Angleterre pour recouvrer la couronne. Les deux jeunes princes donnerent dans le piege : Alfred fut arrêté, on lui creva les yeux, & il mourut peu de tems après : Edouard repaſſa en Normandie, & la reine Emme ſe retira en Flandre, chez le comte Baudouin. Harold ſe fit déteſter par ſes crimes, & mourut ſans enfans en 1039.

HAROLD II, fils du comte Godwin, ſe fit elire roi après la mort de S. Edouard III, en 1066, au préjudice d'Edgard, à qui la couronne d'Angleterre appartenoit par ſa naiſſance. Toſton, ſon frere, & Guillaume le Conquérant lui diſputerent la couronne; il vainquit le premier, & fut tué par le ſecond à la célebre bataille d'Haſtings. A ſa mort finit la domination des rois Anglo-Saxons, qui régnoient depuis plus de 600 ans ſur la Grande-Bretagne.

HARPAGE, ſeigneur Mede, l'un des principaux officiers d'Aſtyages, ayant reçu ordre de faire mourir Cyrus, le confia à un berger, lui apprit ſa naiſſance, & le porta à détrôner Aſtyages. *Voyez* ce mot.

HARPALICE, la plus belle fille d'Argos, fut aimée éperdument de Clymenus ſon pere, qui aſſouvit ſa flamme inceſtueuſe, après avoir gagné ſa nourrice. Il la maria avec beaucoup de peine, & fit enſuite mourir ſon gendre pour la reprendre; mais Harpalice, outrée de ce double crime, lui fit manger ſon propre fils, à l'exemple de Procné. Elle fut changée en oiſeau, ſelon la fable. Clymenus ſe tua de déſeſpoir. Ces horreurs mythologiques ne ſont utiles que par la leçon de la cataſtrophe. — Il y a eu deux autres HARPALICE. La 1re. aima avec paſſion Iphicus, & mourut de chagrin de s'en voir mépriſée : c'eſt d'elle qu'un certain cantique fut appellé *Harpalice*. L'autre eſt l'objet de l'article ſuivant.

HARPALICUS, roi des Amymnéens, dans la Thrace, eut une fille nommée HARPALICE, qu'il nourrit de lait de vache & de jument, & qu'il accoutuma de bonne heure au maniement des armes. Elle le ſecourut contre Néoptoleme, fils d'Achille, qu'elle mit en fuite. Harpalicus ayant été tué quelque-tems après par ſes ſujets, Harpalice ſe retira dans les bois, d'où elle fondoit ſur les beſtiaux du canton, & les enlevoit. Elle fut priſe dans des rêts qu'on lui avoit tendus; & après ſa mort, les payſans ſe firent la guerre, pour avoir les troupeaux qu'elle avoit volés.

HARPALUS, célebre aſtronome Grec, vers l'an 480 avant J. C., corrigea le Cycle de 8 années, que Cléoſtrate avoit

inventé. Il proposa celui de 9 ans ; mais ce nouveau Cycle d'Harpalus eut besoin lui-même d'être corrigé par Meton. *Voyez* ce mot.

HARPALUS, seigneur Macédonien, & l'un des capitaines d'Alexandre le-Grand, s'attacha à ce prince durant ses démêlés avec Philippe, qui l'exila ; mais dès que ce roi fut mort, Alexandre rappella Harpalus, & lui donna la charge de grand-trésorier, ensuite le gouvernement de Babylone. Le conquérant Macédonien ayant entrepris son expédition des Indes, Harpalus, persuadé qu'il ne reviendroit plus, accabla le peuple de vexations inouies, & dissipa le trésor confié à ses soins par ses prodigalités (*voyez* GLICERE). Le héros revint ; & le gouverneur, pour échapper à sa colere, ramassa 5000 talens, leva 6000 hommes, & se sauva dans l'Attique. Chassé d'Athenes, qui ne vouloit point attirer sur elle les armes d'Alexandre, il se retira vers l'an 327 avant J. C. en Crête, où il fut tué en trahison par un de ses amis. Alexandre ajoutoit une foi si aveugle à la probité d'Harpalus, qu'il fit mettre aux fers comme des calomniateurs, ceux qui lui porterent la premiere nouvelle de la fuite de ce perfide. Telles sont les préventions des rois pour ou contre ceux qui fixent leur affection ou leur haine.

HARPIES, monstres, filles de Neptune & de la Terre, avoient un visage de femme, le corps de vautour, avec des ailes, des griffes aux pieds & aux mains, & des oreilles d'ours. Les principales étoient Aëllo, Ocypete & Celæno. Junon envoya ces monstres pour infecter de leurs ordures & enlever les viandes de dessus la table de Phinée. Zethès & Calaïs les chasserent ; mais Iris, par l'ordre de Junon, les fit revenir dans la Thrace. Les Troyens de la suite d'Enée ayant tué des troupeaux qui appartenoient aux Harpies, ils eurent une espece de guerre à soutenir contr'elles ; & Celæno, dans sa fureur, fit à Enée les plus terribles prédictions.

HARPOCRATE, le dieu *du silence*, étoit fils d'Isis. On le représentoit sous la figure d'un jeune-homme demi-nu, avec un manteau parsemé d'yeux & d'oreilles, & une mître égyptienne sur la tête. Il tenoit d'une main une corne, & avoit un doigt posé sur sa bouche. Le pêcher lui étoit consacré, parce que la feuille de cet arbre a la forme d'une langue. On a imprimé à Lyon, 1603, in-8° : *Harpocrates, sive De recta silendi ratione.*

HARPOCRATION, (Valerius) rhéteur d'Alexandrie, laissa un *Lexicon* curieux *sur dix Orateurs de la Grece.* Il s'y montre un auteur très-poli. On y trouve des détails utiles sur les magistrats, sur les plaidoyers, sur le barreau d'Athenes. Philippe de Maussac donna une édition grecque & latine de cet ouvrage, avec de savantes notes, à Paris en 1614, in-4°. Valois l'aîné a fait sur le même livre des observations importantes, insérées dans les éditions de Leyde, in-4°., 1683, & 1696.

HARRINGTON, (Jean) poëte Anglois sous Elizabeth &

Jacques I, s'eſt fait un nom par ſon livre d'*Epigrammes*, & par une bonne traduction en anglois du *Roland le furieux* de l'Arioſte.

HARRINGTON, (Jacques) écrivain politique d'Angleterre, né en 1611, d'une ancienne famille de Rutland, accompagna Charles I dans ſa premiere expédition d'Ecoſſe. Après la mort déplorable de ce bon & malheureux monarque, il s'enferma dans ſon cabinet, éloigné des hommes qui commettoient de telles horreurs, & ne converſant qu'avec ſes livres. Ses ennemis l'ayant peint comme un homme dangereux, il fut conduit en 1661 à la tour de Londres, avec le comte de Bath, enſuite à l'iſle de Saint-Nicolas, & de là à Plimouth. Le comte de Bath obtint ſa liberté. Il mourut en 1677, à 66 ans. Ses ouvrages, raſſemblés par Jean Toland, ont été magnifiquement imprimés à Londres en 1700, in-fol. Si on en juge par l'éditeur, il doit y avoir bien des choſes à reprendre. Le principal eſt celui qui eſt intitulé : *Oceana*. C'eſt un plan de république, où l'on trouve du génie, de l'invention, & des projets chimériques. Une foule de critiques s'éleverent ; Harrington leur répondit. On trouve ces réponſes à la ſuite de ſon ouvrage.

HARRIOT, *voy.* HARIOT.

HARRIS, (Gautier) né à Gloceſter vers l'an 1651, étoit médecin & membre du college-royal de Londres. Il exerça ſa profeſſion avec beaucoup de réputation, & vécut juſqu'en 1725. Il fut médecin de Guillaume, prince d'Orange, depuis roi de la Grande-Bretagne. Nous avons de lui un traité fort eſtimé : *De morbis acutis Infantium*, qu'il mit au jour à la priere de Thomas Sydenham, fameux médecin de Londres. Ce traité lui fit donner le nom de *Médecin des Enfans*.

HARRISON, général des parlementaires, & complice de la condamnation du roi d'Angleterre Charles I, fut pendu publiquement l'an 1670.

HARRISON, (Jean) habile méchanicien Anglois, naquit en 1693 à Foulby, dans le comté d'Yorck, d'un pere qui, avec ſon métier de charpentier, ſe mêloit de raccommoder des horloges & des montres. Le jeune Harriſon hérita du goût de ſon pere pour la méchanique, & ſe rendit célebre par ſa montre marine, deſtinée à déterminer les longitudes en mer. Après divers eſſais, qui ne réuſſirent pas au gré des connoiſſeurs, il réuſſit la quatrieme fois, au point d'obtenir le prix de 20,000 liv. ſterl. promis pour cet objet par un acte du regne de la reine Anne. Il fit une cinquieme montre de cette eſpece, qu'il tâcha encore de perfectionner. Mais malgré tout cela on ne peut pas dire qu'il ait atteint ſon but. Le mouvement de cette machine ne peut être exact en mer, non-ſeulement à cauſe du balancement du vaiſſeau, mais auſſi à raiſon des différens degrés de chaleur, des différens parages ou climats que l'on parcourt. Pour remédier à ces anomalies, Sully, horloger Anglois, a inventé une pendule dont les vibrations ſe font verticalement ; mais il n'a

n'a pas mieux réuſſi : avant Harriſon, Huygens avoit prétendu avoir trouvé le moyen de déterminer la longitude par les pendules. Comme la plupart des méchaniciens occupés dans leurs ateliers, Harriſon avoit peine à rendre ſes idées par écrit, comme on peut le voir par ſa *Deſcription du méchaniſme, propre à donner une meſure préciſe du tems*, 1775, in-8°.; ouvrage écrit ſans méthode & ſans ſtyle. Il mourut à Londres, le 24 mars 1776, à 83 ans.

HARTKNOCH, (Chriſtophe) ſavant hiſtorien Allemand, fut profeſſeur à Thorn, puis à Konigsberg, & mourut en 1687. On a de lui : I. *De republica Polonicâ libri II*, Francfort, 1687, 2 vol. in-8°. Il traite dans le 1*er*. liv. de l'hiſtoire de Pologne ; dans le ſecond, du droit public de ce royaume. Cet ouvrage eſt eſtimé, quoiqu'il ſoit écrit ſans ornement & ſans grace. II. *Deſcription & Hiſtoire de la Pruſſe*, en allemand, Francfort, 1684, in-fol. avec fig. III. *Hiſtoire Eccléſiaſtique de la Pruſſe*, Francfort, 1686, in-4°., en allemand. IV. *De originibus Pomeranicis*. V. *Chronicon Pruſſiæ*, de Duſbourg, enrichies de notes ſavantes, Iene, 1679, in-4°.

HARTMAN, (Jean-Adolphe) naquit à Munſter en 1680, de parens catholiques. Après avoir été Jéſuite pendant pluſieurs années, il ſe fit Calviniſte à Caſſel en 1715, & devint peu après profeſſeur de philoſophie & de poéſie. Il fut fait en 1722 profeſſeur d'hiſtoire & d'éloquence à Marpurg, où il mourut en 1744. Ses ouvrages les plus connus ſont : I. *Hiſtoria Haſſiaca*, 3 vol. II. *Etat des Sciences dans la Heſſe*, en allemand. III. Les *Vies* de quelques papes, en latin. On comprend qu'un apoſtat ne les a pas traités de la meilleure maniere poſſible. IV. *Præcepta eloquentiæ rationalis*, &c.

HARTMAN, (George) mathématicien Allemand, inventa en 1540 le bâton de l'artillerie, *Baculus Bombardicus*. Il eſt auſſi auteur d'une *Perſpective*, réimprimée à Paris en 1556, in-4°.

HARTMAN, (Wolfgang) compoſa les *Annales d'Auſbourg*, Bâle, 1596, in-fol. : compilation où l'on trouve bien des choſes qui tiennent à l'hiſtoire générale de l'Allemagne.

HARTMANN, (Sigiſmond) Jéſuite, né à Vienne en 1632, ſe diſtingua par ſes connoiſſances dans les mathématiques, & en aſtronomie, & mourut à Prague en 1681, après avoir publié *Obſervatio Cometæ*, 1664.—*Cotoptrica illuſtrata propoſitionibus phyſico-mathematicis ; item de Maximis & Minimis ſpeculis*, Prague, 1668, in-fol.

HARTSOEKER, (Nicolas) né à Gouda en Hollande, l'an 1656, d'un miniſtre remontrant, s'appliqua aux belles-lettres, aux langues, & s'attacha ſur-tout à la phyſique & aux mathématiques. L'académie des ſciences de Paris & celle de Berlin ſe l'aſſocierent. Le czar Pierre voulut l'emmener avec lui ; mais Harſoeker préféra le ſéjour d'Amſterdam à celui de Moskou. Pour reconnoître cette préférence, on lui fit dreſſer aux dépens du public, une eſpece d'obſervatoire ſur un des baſtions de la ville.

C'eſt-là qu'il entreprit un grand miroir ardent, compoſé de pieces rapportées, ſelon le deſſin qu'il en avoit vu dans la *Catoptrique* de Kircher (*voyez* ARCHIMEDE). Jean-Guillaume, électeur Palatin, lui ayant donné les titres de ſon premier mathématicien, & de profeſſeur honoraire en philoſophie dans l'univerſité d'Heidelberg, il quitta Amſterdam. Après la mort de ce prince, il ſe retira à Utrecht, où il mourut en 1725, à l'âge de 69 ans. Il étoit vif, enjoué, d'une bonté & d'une facilité, dont de faux amis, dit Fontenelle, abuſerent ſouvent. Il aima mieux ramener les tourbillons de Deſcartes, que d'adopter le vide de Newton. Son imagination lui dictoit quelquefois ſes obſervations & ſes découvertes, comme lorſqu'il vit diſtinctement une ville dans la lune avec toutes les chauſſées qui y conduiſoient. On a de lui : I. Un *Cours de Phyſique*, accompagné de pluſieurs pieces ſur cette ſcience, La Haye, in-4°, 1730. II. Une foule d'Opuſcules, parmi leſquels il y en a peu d'intéreſſans.

HARTUNG, (Jean) né à Miltemberg en 1505, mort en 1579, enſeigna le grec à Fribourg, dans le Briſgaw, avec réputation. On a de lui de ſavantes *Notes* en latin ſur les trois premiers livres de l'*Odyſſée*; & une *Verſion* latine des *Argonautiques* d'Apollonius, qui eſt peu exacte.

HARTZEIM, (Joſeph) vertueux & ſavant Jéſuite, né à Cologne en 1694, d'une famille patricienne, après avoir enſeigné les belles-lettres, paſſa à Milan pour y étudier la théologie, & eut en même tems la chaire de grec & d'hébreu. Durant le ſéjour qu'il fit à Rome, & dans les principales villes d'Italie, il lia amitié avec des ſavans célebres, & particuliérement avec Muratori. De retour dans ſa patrie, il enſeigna la philoſophie & la théologie, & fut 10 ans interprete de l'Ecriture, ſur laquelle il donna chaque année des diſſertations eſtimées & recherchées des ſavans, ſans préjudicier aux fonctions de la chaire & du confeſſionnal, dont jamais rien ne put le détourner. M. Schannat, ſavant eccléſiaſtique, auteur de l'*Hiſtoire de Worms*, ayant formé le deſſein de donner la *Collection des Conciles* de l'égliſe d'Allemagne, amaſſa des matériaux, qui le conduiſoient depuis le 4e. ſiecle juſqu'au 13e. La mort l'ayant empêché de les mettre en œuvre, le P. Hartzeim, à la ſollicitation de M. de Manderſcheit, archevêque de Prague, ſe chargea de les mettre en état de paroître. Par ſes connoiſſances & ſes correſpondances avec les ſavans d'Allemagne, il les augmenta du double. Il mit au jour les 4 premiers volumes, & avoit achevé le 5e., lorſqu'il fut frappé d'un coup d'apoplexie, dont il mourut 3 jours après, en 1763. Le P. Herman Scholl, ſon confrere, ſe chargea de continuer cet ouvrage, & publia les 5, 6, 7 & 8e vol. Sa ſanté qui étoit fort délicate, ne ſe ſoutint pas. Il tomba dans une langueur, qui l'enleva au bout de 3 mois, en 1768. Le P. Gilles Neiſſen lui ſuccéda, & a publié les 9 & 10e. vol. Enfin A. Hef-

selman a donné l'*Index* de cet ouvrage, Cologne, 1790, in-fol. L'édition de Cologne, qui est in-fol., est en beau papier & beaux caracteres. On trouve au commencement du 5e. vol. la liste des ouvrages du P. Hartzeim, qui sont les suivans : I. *Summa historiæ omnis ab exordio rerum ad annum a Christo nato 1718*, Luxembourg, in-18. II. *De initio Metropoleos Coloniæ, &c., disquisitio*, Cologne, 1732, in-4°. III. *Inscriptionis Herfellensis Ubio-Romanæ explanatio*, Cologne, 1745, in-4°. C'est l'explication d'une inscription trouvée à Herfel, village du pays de Cologne, dont les habitans étoient les *Ubii*, quand les Romains vinrent s'y établir. IV. *Bibliotheca Scriptorum Colonienſium*, Cologne, 1747, in-fol. V. *Dissertationes x historico-criticæ in Sacram Scripturam*, in-fol. VI. *Catalogus historico-criticus codicum MSS. Bibliothecæ Ecclesiæ Metropolitanæ Colonienſis*, Cologne, 1752, in-4°. VII. *Historia Rei nummariæ Colonienſis, & Dissertationes de eadem*, Cologne, 1754, in-4°. VIII. *Prodromus historiæ Universitatis Colonienſis cum synopsi actorum, & scriptorum a facultate theologicâ pro ecclesiâ catholicâ & repub.*, Cologne, 1759, in-4°. Le P. Hartzeim a encore laissé les manuscrits suivans, qu'il n'a pas eu le loisir de retoucher. 1°. *Eifflia occidentalis illustrata, opus a Schannat cœptum, ab Hartzeim ad finem perductum, figuris o natum & codice diplomatico auctum.* 2°. *Vita S. Annonis diplomatica.* 3°. *Historia Collegii Tricoronati.* 4°. *Historia litteraria Germaniæ* 5°. *Concionum Germanicarum tomi plures.* 6°. *Exercitiorum S. Ignatii tomi aliquot.* 7°. *Collectio diplomatum pro Archidiœcesis Colonienſis, ducatuumque Montenſis & Juliacenſis Historia.*

HARTZHEIM, (Gaspar) né à Cologne, se fit Jésuite, enseigna pendant presque toute sa vie les belles-lettres, la philosophie & la théologie dans différens colleges, & mourut à Cologne vers 1735. On a de lui : I. *Explicatio fabularum & superstitionum in S. S. indicatarum, allegorico, analogico, morali, præter litteralem sensum*, Cologne, 1724, & Padoue, 1731, in-8°. II. *Nicolai de Cusa cardinalis vita*, Trevès, 1730, in-8°. III. Plusieurs livres de piété en latin.

HARVÉE *ou* HARVEI, (Guillaume) *Harveus*, né à Folkston, dans le comté de Kënt, en 1578, mort en 1657, à 80 ans, fut médecin de Jacques I & de Charles I, & professeur d'anatomie & de chirurgie dans le college des médecins à Londres, sur lequel il répandit ses bienfaits. C'est à lui qu'on attribue ordinairement la découverte de la circulation du sang, quoiqu'il soit certain que Cesalpin l'enseigna long-tems avant lui, & que le Jésuite Fabri en ait parlé avant que le livre de Harvée lui fût tombé entre les mains ; mais Harvée l'a mise dans tout son jour, & l'a prouvée par des expériences multipliées. « Cependant, dit un physicien, » il faut avouer que jusqu'ici » ç'a été une découverte plus » curieuse qu'utile. Il ne paroît pas que la médecine en

» ait profité. La théorie du » pouls, traitée long-tems au- » paravant avec art & ſuccès, » paroît avoir rempli tout ce » qu'on eût pu eſpérer de la » connoiſſance de la circula- » tion » (*voyez* HÉROPHILE). On a de cet illuſtre médecin, des ouvrages eſtimables. Les principaux ſont : I. *Exercitatio anatomica de motu cordis & ſanguinis*, Leyde, 1639 ; Glaſcow, 1751, in-4°. II. Un traité *De circulatione ſanguinis*, Roterdam, 1649. III. Un autre *De generatione animalium*, Londres, 1651, in-4°. IV. Un autre *De ovo* (voyez GRAAF Reinier). V. Un livre en anglois, intitulé : *Nouveaux Principes de Philoſophie*, &c. Ces divers écrits ont été réunis à Londres, 1666, in-4°.

HARVÉE, (Gédéon) habile médecin, né en Angleterre, dans la province de Surrey, mort en 1700, eſt connu principalement par deux Traités curieux, & qui ne ſont pas communs : I. *Ars curandi morbos expectatione*. Schal lui oppoſa *Ars ſanandi cum expectatione, oppoſita arti curandi nudâ expectatione*. II. *De vanitatibus, dolis & mendaciis Medicorum* ; ces deux ouvrages recherchés, ont été imprimés enſemble à Amſterdam, 1695. Il publia d'autres écrits en anglois, où il étale, en fait de médecine, un ſcepticiſme outré, & ſubſtitue quelquefois aux opinions reçues les paradoxes les plus étranges. Il mourut à Londres au commencement du dix-huitieme ſiecle.

HASE, (Théodore de) naquit à Brême en 1682, parcourut l'Allemagne & la Hollande, & devint profeſſeur de belles-lettres à Hanau. L'année ſuivante il fut rappellé à Brême, pour y être miniſtre & profeſſeur d'hébreu. Il fut reçu, quoique abſent, docteur en théologie à Francfort-ſur-l'Oder en 1712, & membre de la ſociété royale de Berlin en 1718. Enfin il devint, en 1723, profeſſeur de théologie à Brême, où il mourut le 25 avril 1731. On a de lui un vol. in-8° de *Diſſertations*, pleines d'érudition. Il travailloit avec Lampe à un Journal, commencé ſous le titre de *Bibliotheca hiſtorico-philologico-theologica* ; & continué ſous celui de *Muſæum hiſtorico-philologico-theologicum*.

HASECH, (Antoine) eccléſiaſtique du dioceſe de Liege, devint célebre par ſon grand âge, & les moyens qui l'y firent parvenir. Son évêque l'ayant interrogé comment il avoit conſervé ſes forces & ſa ſanté beaucoup au-delà d'un ſiecle, il répondit qu'il s'étoit conſtamment abſtenu de trois choſes : *Mulierum, ebrietatis & iracundiæ* (voyez LEONICENUS). Il mourut en 1526, à l'âge de 125 ans, ayant été durant cent ans curé de Gulich ou Gouvi, dans le pays de Luxembourg, & ſelon d'autres, de Gelick ou Geule, près de Maëſtricht. Son portrait qui a été gravé, devient fort rare.

HASSAN-BACHA, grand-viſir de l'empire Ottoman, né en Afrique, d'abord prit ſervice dans la marine d'Alger. Tombé entre les mains des Eſpagnols, il fut envoyé à Naples, d'où après avoir été mis en liberté, il paſſa à Conſtantinople. Les traitemens doux

& humains qu'il avoit constamment éprouvés de la part des Chrétiens, pendant sa captivité, lui avoient inspiré les sentimens favorables qu'il a conservés toute sa vie pour les Francs. Son courage éclata à la fameuse bataille de Tschesmé, le 5 juillet 1770, où la flotte Turque fut réduite en cendres par les Russes. Avant la bataille, il avoit proposé un moyen extrême, c'étoit d'accrocher chaque vaisseau Russe par une caravelle, d'y mettre le feu & de faire sauter les deux bâtimens à la fois. Tous les capitaines rejeterent ce projet, Hassan-Bacha fut le seul qui l'exécuta, & il parvint à se sauver. Elevé ensuite au poste éminent de grand-amiral, ou capitan-Bacha, il sut conserver cette dignité pendant une longue suite d'années dans une cour orageuse & sujette aux plus grandes vicissitudes. Sa réputation s'établit de plus en plus par les expéditions dans la Syrie, & sur-tout en Egypte, où il parvint à soumettre les rebelles par une grande rigueur. Après avoir rétabli l'ordre en 1775 à Smyrne, il prit les villes de Gaza, de Jaffa & d'Acre, où le fameux Daher, chéik de cette ville, eut la tête tranchée. Il parcourut une partie de l'Egypte, & en rapporta un butin immense. Les beys d'Egypte s'étant révoltés, Hassan-Bacha mit à la voile de Constantinople au printemps de l'an 1786; il débarqua à Alexandrie, mit en déroute l'armée des rebelles, en fit passer un grand nombre au fil de l'épée, & marcha vers le Caire dont il s'empara. La guerre ayant éclaté de nouveau entre les Turcs & les Russes en 1788, il fut nommé grand-amiral de la Mer-Noire, & généralissime des troupes qui devoient agir sur ses bords. Il y eut des batailles navales peu décisives, le 18 & le 28 juin & le 14 juillet. Mais la mer ayant été prise de glaces dès le mois de novembre, & Oczakow ayant perdu par-là sa principale défense, cette forteresse fut emportée le 6 décembre, sans que l'amiral pût rien faire pour l'empêcher. Ces mauvais succès le firent déposer; mais en rendant justice à sa valeur, le sultan le fit séraskier d'Ismaïl. Il commanda un corps en Bessarabie en 1789, mais ne fit rien de remarquable. Les Turcs avoient essuyé des malheurs de tout côté pendant cette campagne. Le grand-visir avoit été battu à Martinestie, près de Focksan, par l'armée combinée des Autrichiens & des Russes, Orsova étoit bloquée, Bender s'étoit rendu aux Russes; la Porte dans cette extrémité le nomma grand-visir, mais il ne répondit point à l'attente du public, & donna lieu à divers bruits, qui n'ont pas été bien éclaircis. Il mourut à Schiumla au mois de mars 1790, âgé de 87 ans.

HATON *ou* HETTON, abbé de Richenou, puis évêque de Bâle vers 801, fut envoyé en ambassade, par Charlemagne, vers Nicephore, empereur de Constantinople, l'an 811. Il publia une relation de ce voyage, qu'il nomma *Itinéraire*. Hatton se démit de son évêché en 822, & se retira dans le monastere de Richenou, où il mourut saintement en 836. On a de

lui un *Capitulaire* pour l'instruction de ſes prêtres. Cet ouvrage curieux eſt inſéré dans le *Spicilege* de dom Luc d'Acheri. Il eſt encore auteur d'une *Relation de la Viſion de Wettin*, dans le tome 5e. des Actes de S. Benoît de Mabillon.

HATTON, *voyez* OTHON.

HAUDICQUER DE BLANCOURT, (François) vivoit ſur la fin du 17e. ſiecle, tems auquel il fit paroître : I. L'*Art de la Verrerie*, Paris, 1697, in-12. II. *Recherches ſur l'Ordre du Saint-Eſprit*, 1695 ou 1710, 2 vol. in-12. III. *Le Nobiliaire de Picardie*, 1693, & avec des frontiſpices de 1695, in-4°. Ce livre eſt recherché des curieux à cauſe de ſa rareté, mais non pas à cauſe de ſa fidélité; il a été effacé par celui que M. Bignon a fait dreſſer en 1717.

HAVENSIUS, (Arnaud) ſavant Jéſuite, né à Bois-le-Duc en 1540, fut reçu docteur en théologie à Cologne, où il enſeigna cette ſcience avec applaudiſſement; après avoir paſſé vingt-ſept ans dans la ſociété, il la quitta par amour de la ſolitude, & ſe fit Chartreux à 46 ans. Il ne s'y acquit pas moins d'eſtime que dans la ſociété; fut prieur de pluſieurs couvens, viſiteur de la province, & mourut à Gand, l'an 1611, à 71 ans. Il eſt auteur de divers ouvrages : I. *De auctoritate Sanctorum Patrum in decernendis fidei dogmatibus*, Cologne, 1620, in-8°: ce n'eſt qu'une harangue. II. *De erectione novorum Epiſcopatuum in Belgio*, Cologne, 1609, in-4°. III. *De crudelitate nonnullorum priſcorum ac recentium hæreticorum*, 1608, in-8°: ouvrage plein de choſes, écrit avec élégance & intérêt.

HAVERCAM, (Sigebert) profeſſeur en hiſtoire, en éloquence & en langue grecque à Leyde, & membre de l'académie de Cortone en Italie, mourut en 1742, à 58 ans. Il s'étoit acquis une grande réputation par ſon ſavoir. Il poſſédoit ſupérieurement la ſcience des médailles. Entr'autres fruits de ſa laborieuſe application, on a de lui pluſieurs éditions d'auteurs grecs & latins : d'*Eutrope*, in-8°, 1729; de *Joſephe*, Amſterdam, 1726, 2 vol. in-folio, avec des notes très-ſavantes, mais trop étendues; de l'*Apologétique* de Tertullien. On lui doit encore : I. Les *Médailles de grand & de moyen Bronze, du Cabinet de la Reine Chriſtine de Suede*, en latin, La Haye, 1740, in-fol., avec des Commentaires, & en françois dans le même format. II. *Imperatorum Romanorum numiſmata aurea a julio Cæſare ad Heraclium, ex muſæo Principis Croyi*, avec des explications de Jean Hamelarius, & une deſcription du cabinet de Louis Smids, enrichies de notes de Havercam, Amſterdam, 1738, in-4°. III. Et un bon ouvrage intitulé : *Sylloge Scriptorum qui de Græcæ linguæ recti pronuntiatione ſcripſerunt*, Leyde, 1736, 2 vol. in-4°.

HAVERMANS, (Macaire) né à Bréda le 30 ſeptembre 1744, chanoine-régulier de l'ordre de Prémontré, étoit né avec un génie prématuré, vif, pénétrant; mais avec une ſanté extrêmement délicate, qu'il acheva de ruiner par ſon application continuelle à l'étude. Il mourut en 1680 à Anvers,

âgé seulement de 36 ans. Son principal ouvrage est intitulé : *Tyrocinium theologiæ moralis*, Anvers, 1675, 2 vol. in-8°. II. La *Défense* de ce livre, Cologne, 1676. III. *Lettre apologétique au Pape Innocent XI.* IV. *Disquisition théologique sur l'amour du Prochain.* V. *Disquisition*, où il examine : *Quel amour est nécessaire & suffisant pour la justification dans le Sacrement de Pénitence ?* Tous ces ouvrages sont en latin. « C'étoit, dit Foppens, dans la » *Bibliotheque Belgique*, un » homme savant, mais auquel » quelques critiques crurent » trouver une teinte de Jan» sénisme ».

HAVERS, (Clopton) médecin Anglois, publia en 1691 un *Traité d'Ostéologie.* L'année suivante, il fut traduit de l'anglois en latin. La derniere impression est celle de Leyde, en 1734, sous ce titre : *Novæ quædam Observationes de Ossibus*, in-8°. Havers a bien écrit sur les os; il a fait quelques découvertes sur le périoste & sur la moëlle; il a cru en avoir fait encore quelques autres, mais elles avoient été faites avant lui.

HAVIEL, (Thomas) chevalier Anglois, forma un parti contre Marie d'Angleterre, en 1553. Il étoit fort attaché au Calvinisme; & à l'exemple de tous les sectaires, il voulut le maintenir par la rebellion. Il engagea dans son parti la princesse Elizabeth, sœur paternelle de la reine Marie, avec le prince de Courtenai, petit-fils d'Edouard IV. Il se mit à la tête de 1200 chevaux & de 6000 hommes de pied, s'approcha de la ville de Rochester, & la prit par intelligence au mois de janvier 1554. Il s'y empara en même tems de 2 grands vaisseaux destinés pour porter en Angleterre le prince d'Espagne; puis il s'avança vers Londres. La reine lui fit dire, que *si son alliance avec le prince d'Espagne déplaisoit aux Anglois, elle choisiroit un autre mari qui fût à leur gré*; & lui promit des gratifications considérables, s'il mettoit les armes bas : trait qui réfute suffisamment le caractere que quelques historiens ont prêté à cette princesse. Haviel, comptant d'être introduit dans Londres par les complices de sa révolte, refusa toutes ces offres; mais lorsqu'il pensoit à se faire ouvrir une des portes de la ville, il fut investi par les troupes de la reine, & pris avec environ 200 des conjurés, qui l'accompagnerent au supplice.

HAVINGE, *voyez* PHILIPPE de Bonne-Espérance.

HAULTIN, (Jean-Baptiste) conseiller au Châtelet, préparoit un *Recueil de Médailles*, qui n'avoient pas encore été données par les antiquaires, lorsque la mort le surprit en 1640. On conserve à la bibliotheque du roi ce qu'il y en avoit de gravé, en un vol. in-fol., composé de 157 feuillets. On a de lui les *Figures des Monnoies de France* 1619, in-4°, rare.

HAUSEN, (Guillaume) né à Dillingen en Suabe, l'an 1710, entra chez les Jésuites en 1730, & se livra entiérement aux travaux des missions, au grand contentement des évêques, qui l'appelloient pour venir les ai-

der dans les devoirs de la dignité paſtorale. Le comte de Schrattenbach, archevêque de Salzbourg, alarmé des progrès que les ſectaires faiſoient dans ſon dioceſe, & des troubles qui menaçoient l'état vers 1763, eut recours au zele de ce miſſionnaire, qui répondit pleinement à ſes eſpérances, & contribua beaucoup à ramener l'ordre avec l'attachement à l'ancienne foi. Il mourut à Aichſtadt en 1781, après avoir publié en allemand pluſieurs livres pleins d'une inſtruction ſolide & d'une véritable piété; & en latin, *Sanctitas Sacerdotalis in Petro Apoſtolorum ac Sacerdotum principe propoſita*, Dillingen, 1769, in-8°.

HAUTEFEUILLE, (Jean) habile méchanicien, né à Orléans en 1647, d'un boulanger, fut connu de madame de Bouillon dans cette ville, où elle étoit exilée, la ſuivit en Italie, en Angleterre, & obtint pluſieurs bénéfices par ſon crédit, & une penſion par ſon teſtament. L'abbé Hautefeuille avoit un goût & un talent particulier pour l'horlogerie. C'eſt lui qui trouva, dit-on, le ſecret de modérer les vibrations du balancier des montres, par le moyen d'un petit reſſort d'acier, dont on a fait depuis uſage (*voyez* HOOK). L'académie des ſciences, à laquelle il fit part de cette découverte, la trouva très-propre à donner une grande juſteſſe aux montres. Les montres dans leſquelles on a employé ce petit reſſort, s'appellent par excellence *Montres à pendule*. Huyghens s'attribua fauſſement cette invention. L'abbé Hautefeuille n'excelloit pas moins dans les autres parties de la méchanique. Il mourut à Orléans en 1724, à 77 ans. C'étoit un homme exempt de toute ambition, & plus attentif à cultiver les ſciences que la fortune. On a de lui un grand nombre de brochures courtes, mais curieuſes, & ſemées d'obſervations utiles, qui en ſont un témoignage. Les principales roulent ſur des conſtructions nouvelles de 3 montres portatives; d'un mouvement en forme de croix, qui fait les oſcillations des pendules très-petites, d'un gnomon ſpéculaire pour régler juſte au ſoleil les pendules & les montres; & d'un inſtrument qui devoit donner lieu aux peintres de faire leurs ouvrages plus parfaits, &c.

HAUTEFORT, (Marie de) née en 1616 de Charles, marquis de Hautefort, fut élevée dans la maiſon de la reine Anne d'Autriche, dont elle devint dame-d'atours. Sa vertu, ſes graces & la douceur de ſon caractere lui acquirent de l'empire ſur l'eſprit de cette princeſſe, & ſa beauté fit impreſſion ſur Louis XIII; mais la ſageſſe de l'un & de l'autre ne ſe démentit jamais. Cependant le cardinal de Richelieu la fit renvoyer de la cour. Louis XIII, qui ne l'aimoit que comme un prince pieux peut aimer, conſentit à cet éloignement. Lorſqu'Anne d'Autriche fut déclarée régente, elle la fit revenir avec les plus grandes démonſtrations d'amitié; mais ſon oppoſition au cardinal Mazarin, lui fit perdre les bonnes graces de ſa maîtreſſe. Le maréchal de Schomberg étant devenu veuf, l'épouſa en 1646. Elle

n'en eut pas d'enfans, & mourut en 1691, à 75 ans.

HAUTEMER, (Guillaume de) seigneur de Fervaques, étoit le plus vieux guerrier qu'il y eût du tems de Henri IV. François de France, duc d'Alençon, le fit grand-maître de sa maison, premier gentilhomme de sa chambre, général de ses armées en Flandre, & chef de tous ses conseils. Fervaques n'en fut guere plus estimé. Le duc ni ses favoris ne passoient pas pour gens de bien; & d'ailleurs il engagea ce prince dans des entreprises injustes, qui le forcerent à sortir de Flandre, couvert de confusion, & mépriſé de tout le monde. C'est Fervaques qui le détermina à tenter de surprendre & de piller Anvers en 1583: journée qui fut aussi glorieuse aux habitans, que funeste aux François: ils y perdirent plus de 300 gentilshommes & 1200 soldats, massacrés par les bourgeois (*voyez* FRANÇOIS DE FRANCE). Après la mort de son protecteur, il se donna à Henri IV, qui le fit maréchal de France en 1595; il se signala au siege d'Amiens en 1597, & mourut en 1613, âgé de 75 ans.

HAUTEROCHE, (Noël le Breton, sieur de) mort à Paris en 1707, à 90 ans, est auteur d'un *Recueil de Comédies*, imprimé à Paris, en 3 vol. in-12. Il ne faut chercher chez lui, ni peinture des mœurs, ni aucun des détails propres à les corriger. On a encore de lui plusieurs Historiettes, assez insipides à présent, mais qui furent bien reçues dans leur naissance par ceux qui perdent leur tems à la lecture de ces frivolités. Il étoit en même tems acteur, & si passionné, qu'il histrionisoit encore à l'âge de 90 ans.

HAUTESERRE *ou* ALTESERRA, (Antoine Daline de) professeur en droit à Toulouse, naquit dans le diocese de Cahors & mourut en 1682, à l'âge de 80 ans, regardé comme un des plus habiles jurisconsultes de France. On a de lui: I. Un *Traité des Ascétiques*, ou *De l'origine de l'État monastique*. II. Des *Notes*, pleines d'érudition, *sur les Vies des Papes*, par Anastase. III. Un *Commentaire sur les Décrétales* d'Innocent III. 1666, in-fol. IV. Un traité *De Ducibus & Comitibus Galliæ Provincialibus*, en 3 livres; réimprimé à Francfort, in-12, en 1731, avec une longue préface de l'éditeur, Jean-Georges Estor. V. *Gesta Regum & Ducum Aquitaniæ*, 1648, 2 vol. in-4°, &c. VI. *Ecclesiasticæ jurisdictionis vindiciæ*, Orléans, 1702, in-4°. C'est une réfutation du *Traité de l'Abus* de Fevret. L'auteur l'entreprit à l'âge de 70 ans, par ordre du clergé. VII. Un traité en latin des *Origines des Fiefs*, que Schilterianus fit réimprimer dans son *Commentaire sur le Droit Féodal d'Allemagne*. Peu d'hommes ont possédé le droit canon, la discipline de l'Eglise, & les libertés gallicanes plus à fond que lui, & ont enseigné avec autant de méthode.

HAUTEVILLE, *voy.* TANCRÈDE DE HAUTEVILLE.

HAUTEVILLE, (Jean de) Normand, & moine de S. Alban en Angleterre, florissoit à Paris vers l'an 1180, sous le

regne de Philippe-Auguſte. Il a écrit un poëme moral contre les vices du genre-humain, intitulé *Archi-Trenius* (le Pleureur), en 9 livres, Paris, 1517, in-4°. L'auteur prend lui-même le nom de ſon poëme, *Archi-Trenius*, comme qui diroit *Archi-Jérémie*, du nom grec des Lamentations. Ce livre eſt très-rare.

HAWKE, (Edouard) chevalier du Bain, ſe diſtingua par pluſieurs actions éclatantes ſous le regne de Georges II, qui le créa amiral de ſon propre mouvement, pour récompenſer la conduite qu'il tint dans la fameuſe bataille navale de 1744, ſous les amiraux Matthews & Leſtock. La victoire qu'il remporta en 1759 ſur le maréchal de Conflans, acheva de détruire la marine Françoiſe dans cette guerre. Georges III l'éleva à la pairie le 14 mai 1776. Il mourut le 17 octobre 1781, à ſa maiſon de Fanbury, dans un âge fort avancé.

HAY, *voyez* CHERON (Elizabeth-Sophie) & CHATELET.

HAY, (Jean) Jéſuite, né à Dalketh, près d'Edimbourg en Ecoſſe, vers 1544, enſeigna la théologie, les mathématiques, & la langue ſainte, en Pologne, en France & dans les Pays-Bas. Il mourut chancelier de l'univerſité de Pont-à-Mouſſon, en 1607, avec une réputation de piété & de ſavoir. On a de lui divers ouvrages, ſur-tout pluſieurs *Livres de Controverſe* contre les Calviniſtes, une édition de la *Bibliotheque ſainte* de Sixte de Sienne, avec des remarques, Lyon, 1591, in-fol., & *De rebus Japonicis, Indicis & Peruanis, epiſtolæ*, Anvers, 1605.

HAYE, (Jean de la) baron de Coulteaux, lieutenant-général en la ſénéchauſſée de Poitou, fut tué en 1575. Il s'eſt fait connoître par *les Mémoires & recherches de France & de la Gaule Aquitanique*, Paris, 1581, in-8°., & avec les *Annales d'Aquitaine*, par Bouchet, Poitiers, 1644. Cette hiſtoire eſt fort abrégée, ſur-tout dans le commencement. Du Cheſne prétend qu'elle eſt farcie de titres falſifiés.

HAYE, (Jean de la) Cordelier Pariſien, prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche, naquit en 1593, & mourut en 1661. Il eſt fort connu par deux ouvrages; l'un intitulé : *Biblia magna*, 1643, 5 vol. in-fol., contient les Commentaires de Gagnæus, d'Eſtius, de Tirin, & de pluſieurs autres : compilation utile & aſſez bien faite. L'autre, *Biblia maxima*, 1660, 19 vol. in-fol. eſt un recueil peu eſtimé. Les Prolégomenes de cet ouvrage renferment beaucoup d'érudition, mais elle eſt mal diſtribuée, & ſouvent mal choiſie : ce livre eſt peu commun. — Il ne faut pas le confondre avec Jean de la HAYE, Jéſuite, mort en 1614, à 74 ans, dont on a une *Harmonie Evangélique*, en 2 vol. in fol. & d'autres ouvrages; ni avec un autre Jean de la HAYE, valet-de-chambre de Marguerite de Valois, éditeur de ſes Poéſies. *Voyez* MARGUERITE.

HAYE, (Gilbert de la) Dominicain, né à Lille en 1640, ſe fit aimer & eſtimer par la pureté de ſes mœurs & par la

douceur de son caractere : quoiqu'il s'adonnât beaucoup à la prédication, il sut trouver le tems de fouiller dans beaucoup d'archives des monasteres des Pays-Bas, d'où il tira un grand nombre de pieces pour éclaircir l'histoire des couvens & des écrivains de son ordre. Il mourut à Lille le 17 juin 1692. On y conserve en manuscrits : I. *Compendium historiæ Provinciæ Germaniæ inferioris FF. Prædicatorum.* Le P. Richard en a profité dans l'*Histoire du Couvent des Dominicains de Lille*, 1781, où l'on voit une très-bonne réfutation de la derniere Histoire de cette ville, rédigée par un barbouilleur philosophiste. II. *Bibliotheca Belgo-Dominicana.* Le P. Echard a fait entrer cet ouvrage dans sa Continuation des *Scriptores Ordinis Prædicatorum* du P. Quétif, Paris, 1721, in-fol.

HAYER DUPERRON, (Pierre le) né à Alençon en 1603, du procureur du roi, au présidial de cette ville, charge dont il fut lui-même pourvu après la mort de son pere, se fit en son tems quelque réputation par ses poésies. Son ouvrage le plus considérable en ce genre, est intitulé : *Les Palmes de Louis le Juste, poëme historique, divisé en IX livres, où, par l'ordre des années, sont contenues les immortelles actions du très-chrétien & très-victorieux monarque Louis XIII*, &c., Paris, 1635, in-4°. Le Hayer fut un des premiers membres de l'académie naissante de la ville de Caen. Il vivoit & rimoit encore en 1678. Outre le poëme dont nous venons de parler, & quantité d'autres poésies fugitives, telles qu'*Epîtres, Odes, Sonnets*, &c.; il a traduit quelques ouvrages de l'espagnol, & entr'autres, l'*Histoire de l'Empereur Charles V*, par J. Antoine de Vera, Paris, 1662, in-4°.

HAYER, (Jean-Nicolas-Hubert) Récollet, ancien professeur de philosophie & de théologie dans son ordre, né à Sarlouis le 15 juin 1708, mourut à Paris le 16 juillet 1780. Il fut un des athletes chrétiens, qui se mesurerent le plus souvent avec les incrédules modernes. Ses principaux ouvrages sont : I. *La Spiritualité & l'immortalité de l'Ame*, 1757, 3 vol. in-12, où cette importante matiere est discutée avec solidité, & appuyée de tout ce que la Religion & la raison fournissent de plus lumineux. C'est un des meilleurs traités & des plus complets que nous ayons sur cette vérité consolante. Il est écrit d'un style clair, net & facile. II. *La Regle de Foi vengée des calomnies des Protestans*, 1761, 3 vol. in-12. III. L'*Apostolicité du ministere de l'Eglise Romaine*, 1765, in-12. IV. *Traité de l'existence de Dieu*, in-12. V. L'*Utilité temporelle de la Religion Chrétienne*, 1774, in-12. VI. *La Charlatanerie des Incrédules*, 1780, in-12. Il composa pendant quelques années en société avec M. Soret, avocat, un ouvrage périodique, intitulé *la Religion vengée*, 1757-1761, 21 vol. in-12. Il eut quelques démêlés avec Boullier, ministre à Amsterdam (*voyez* BOULLIER). Tous ces écrits prouvent l'activité de son zele, & ne font pas moins honneur à ses lumieres qu'à ses sentimens.

HAYES, (Charles) ſavant médecin Anglois, né en 1678, fut employé par la compagnie d'Afrique; après ſa diſſolution il revint en Angleterre, ſe retira à Down, où il mourut le 18 décembre 1760. On a de lui un *Traité des fluxions*, 1704, & *Chronographia Aſiatica & Ægyptiaca*, in-8°, curieux & eſtimé.

HAYMON, *voyez* AIMON.

HAYMON, Anglois de naiſſance, entra dans l'ordre de S. François, enſeigna avec réputation la théologie à Paris, dans le 13e. ſiecle, & devint général de ſon ordre. Grégoire IX l'envoya en qualité de nonce à Conſtantinople, & le chargea de la reviſion du bréviaire & des rubriques de l'Egliſe Romaine.

HAYS, (Jean de) poëte François du 16e. ſiecle, étoit conſeiller & avocat du roi au bailliage & ſiege préſidial de Rouen. Il a fait quelques Pieces de Théâtre, dont l'une, intitulée *Cammate*, eſt en 7 actes. Ce qui n'eſt rien en comparaiſon de la *Mort de Guſtave-Adolphe*, compoſé par un dramatiſte Eſpagnol, en 24 actes, & jouée devant Philippe IV, trois jours de ſuite. On a encore de lui *Amarylle*, Rouen, 1595, in-12.

HAYS, (Gilles le) ſieur de la Foſſe, poëte Latin, natif du village d'Amayé, à 2 lieues de Caen, fut profeſſeur de rhétorique à Caen, & recteur de l'univerſité de cette ville. Il vint enſuite à Paris, & il y enſeigna la rhétorique avec beaucoup de réputation, dans les colleges du Pleſſis, du cardinal le Moine & de Beauvais, juſqu'en 1666, qu'il devint curé de Gentilly, où il mourut en 1679. Ses *Poëſies latines* ſont eſtimées, mais trop ſatyriques.

HAYS, (Jean-Baptiſte des) peintre, *voyez* DESHAYS.

HAYWARD, (Jean) hiſtorien Anglois du 17e. ſiecle, mort à Londres le 17 juin 1627, écrivoit avec une liberté qui tenoit de la licence. On a de lui en anglois, *Les Vies des trois Rois Normands*, 1613, in-4°; celle *du roi Henri IV*, 1599, in-4°; *Le regne d'Edouard VI*, 1630, in-4°, &c. Ses écrits lui attirerent des déſagrémens bien mérités.

HAZAEL, officier de Benadad I, roi de Syrie, étouffa ce prince ſous une couverture, & régna en ſa place, vers l'an 889 avant J. C. Il tourna enſuite ſes armes contre les Juifs, ravagea leur pays, & entreprit le ſiege de Jéruſalem. Joas, voulant empêcher la ruine de cette ville, envoya à l'uſurpateur tout l'or & tout l'argent du temple & de ſes coffres, ſelon la prédiction du prophete Eliſée. Il ſe retira & mourut, laiſſant la couronne à ſon fils Benadad II.

HÉARNE, (Thomas) écrivain Anglois, diſtingué par ſes écrits ſur l'hiſtoire d'Angleterre, par les anciens auteurs dont il a donné de bonnes éditions, & par les ſervices qu'il a rendus à la bibliotheque Bodléene, mourut en 1735, à 57 ans. Il voulut qu'on ne mit ſur ſa tombe que cette épitaphe: *Ci-git Thomas HÉARNE, qui paſſa ſa vie à étudier & à conſerver les antiquités.* On eſtime particuliérement: I. *Syſtême de l'Hiſtoire univerſelle*, Londres,

1724, 2 vol. in-8°, en anglois.

HEATH, (Jacques) hiſtorien Anglois, né à Londres en 1629, épouſa le parti du roi Charles I, & fut chaſſé à cette occaſion d'Oxford en 1648. Il mourut de conſomption en 1664. On a de lui : I. *Hiſtoire des Guerres civiles des Iſles Britanniques, depuis 1639 juſqu'au rétabliſſement de Charles II*, Londres, 1676, in-fol., en anglois. Dans cette édition il y a un Supplément qui continue cette hiſtoire juſqu'à l'an 1675, par Jean Philips. II. *Vie de Cromwel*, Londres, 1663, in-8°, en anglois. III. *Des Poéſies*.

HEAUVILLE, *voy.* BOURGEOIS (Louis le).

HÉBÉ, fille de Jupiter & de Junon, & déeſſe de la jeuneſſe. Jupiter lui donna le ſoin de verſer à ſa table le nectar. Un jour étant tombée en préſence des dieux, elle en eut tant de honte, qu'elle n'oſa plus reparoître depuis ; & Jupiter mit Ganimede à ſa place. Hercule l'épouſa, & en ſa conſidération elle rajeunit Iolaüs. On l'appelloit auſſi *Juventa*.

HEBED-JESU, *voy.* EBED.

HEBER, fils de Salé & pere de Phaleg, naquit l'an 1281 avant J. C. & mourut âgé de 464 ans. Joſephe, Euſebe, S. Jerôme, le vénérable Bede, S. Iſidore & preſque tous les interpretes aſſurent que les Hébreux ont tiré leur nom de Heber, qui conſerva la véritable Religion & la 1re. langue, nommée de ſon nom *Hébraïque*, depuis la confuſion de ces mêmes langues. D'autres ſavans les contrediſent ; Huet, dans ſa *Démonſtration Evangélique*, a voulu démontrer que le nom des Hébreux vient du mot *Heber*, c'eſt-à-dire, *de delà*, parce qu'ils étoient venus d'au-delà de l'Euphrate. C'eſt en effet le ſentiment le plus probable.

HÉBRON, chef de la famille des Hébronites, donna ſon nom à la ville d'Hébron, appellée auſſi Arbée. Abraham avoit acheté une caverne dans cet endroit, pour en faire le ſépulcre de Sara & le ſien. Ce fut dans cette même ville qu'Abſalon ſe fit ſacrer roi, du vivant de ſon pere David.

HÉCATE, fille de Jupiter & de Latone. C'eſt ainſi qu'on nommoit Diane dans les enfers. Elle tenoit au-delà du Styx, pendant cent ans, les ombres de ceux qui avoient été privés de la ſépulture. Hécate étoit regardée comme la déeſſe de la nuit, des ombres, des enfers & des ſonges : elle préſidoit aux enchantemens & à la magie. On la repréſentoit tantôt avec un ſeul corps à trois têtes & à quatre bras, tellement diſpoſés, que de quelque côté qu'on ſe tournât, chaque tête avoit ſes deux bras ; tantôt avec trois figures adoſſées les unes aux autres. — HÉCATE eſt auſſi le nom d'une magicienne de l'antiquité, qui, après en avoir empoiſonné pluſieurs qu'elle haïſſoit, & même ſon pere, chercha un aſyle chez Æetès ſon oncle, roi de Colchos, qu'elle épouſa, & dont elle eut la fameuſe Médée.

HECHT, (Chrétien) natif de Halle, miniſtre d'Eſens en Oſtfriſe, mort en 1748, âgé de 52 ans, a laiſſé des ouvrages qui lui ont fait un nom parmi

les savans. Les principaux sont: I. *Commentatio philologico-critico-exegetica de secta Scribarum.* II. *Antiquitas Haræorum inter Judæos in Poloniæ & Turcici imp. regionibus florentis sectæ, adserta & vindicata.* III. Plusieurs Ecrits en allemand, &c., &c. — Il est différent de Godefroi HECHT, recteur de Lucaw en basse Lusace, auteur de savantes *Dissertations* latines &c., en assez grand nombre: il mourut en 1721.

HECQUET, (Philippe) médecin, né à Abbeville en 1661, exerça d'abord son art dans sa patrie, ensuite à Port-Royal, & enfin à Paris, après avoir reçu le bonnet de docteur en 1697. Dès 1698 il ne pouvoit suffire à ceux qui demandoient ses soins. Malgré son goût pour la simplicité, il fut obligé de prendre un carrosse qui lui tint lieu de cabinet. Il s'y livroit à l'étude avec autant d'application, que s'il eût été chez lui. Nommé doyen de la faculté de médecine en 1712, il fit travailler au nouveau *Code de Pharmacie*, publié dans la suite. Les infirmités que ses travaux lui causerent, & l'esprit de pénitence dont il étoit animé, l'engagerent à se retirer en 1727, chez les Carmélites du fauxbourg S. Jacques. Sa retraite ne cessa d'être ouverte aux pauvres, dont il fut l'ami, le consolateur & le pere. Il faisoit toujours maigre, & ne buvoit que de l'eau. Ce pieux & habile médecin mourut en 1737, à 76 ans. On raconte qu'en visitant ses malades opulens, il alloit souvent dans la cuisine complimenter les cuisiniers & les chefs-d'office. « Mes amis, » leur disoit-il, je vous dois » de la reconnoissance, pour » tous les bons services que » vous nous rendez à nous au- » tres médecins: sans vous, » sans votre art empoisonneur, » la faculté iroit bientôt à l'hô- » pital ». Tous ses ouvrages prouvent une lecture immense & un savoir profond: mais un savoir quelquefois mal digéré. Son style est fort négligé. Il étoit très-attaché à ses sentimens, & les défendoit avec vivacité. On a de lui: I. *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, & de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans*, 1708, in-12. M. Rousset, dans son *Système physique & moral de la femme*, montre en abrégé les raisons que M. Hecquet avoit exposées avec plus de prolixité; il croit que cet usage est l'effet du relâchement d'une délicatesse précieuse dans l'opinion de nos ancêtres, & de cette rigide sévérité de mœurs, qui n'avoit pas même imaginé le nom d'*accoucheur*, qui ne se trouve dans aucune langue, ni ancienne ni moderne. « La principale rai- » son, dit-il, qui ne permet- » toit pas aux anciens de pen- » ser que la fonction d'aider » l'accouchement pût conve- » nir à d'autres personnes qu'à » des femmes, excepté dans » les cas très-rares, où tout » cede à un pressant danger, » c'est le grand intérêt des » mœurs. C'est un objet que les » anciens gouvernemens ne » perdoient jamais de vue: ils » savoient qu'elles sont la base » de toute législation, & qu'en » vain feroit-on de bonnes » loix, si de bonnes mœurs

» n'en assuroient l'exécution. » La cruauté des opérations » chirurgicales d'Archagathus » fit chasser les médecins de » Rome : elle bannit aussi de » son sein les sophistes & les » orateurs Grecs qu'on accu- » soit d'y avoir introduit & d'y » nourrir le goût des arts & » des vices de la Grece : vrai- » semblablement elle n'y eût » pas laissé subsister long-tems » un art qui, exercé par des » hommes, auroit été, sous » une apparence d'utilité, me- » nacer le sanctuaire du ma- » riage, & qui, en portant at- » teinte à la principale sauve- » garde des familles, eût bien- » tôt attaqué les ressorts de » l'état ; un art qui, à force d'a- » larmer la pudeur des fem- » mes, les eût bientôt accoutu- » mées à ne plus rougir de rien, » & leur eût peut-être fait per- » dre jusqu'au souvenir de cette » vertu sévere, qui leur avoit » mérité l'estime & la vénéra- » tion des Romains, & qui » avoit été jadis le principe des » plus grandes révolutions ». M. Rousselremarque que ces raisons puisées évidemment dans la nature même de la chose, ont fait de telles impressions sur des femmes, « qu'il » seroit impossible de les ré- » soudre à se faire accoucher » par des hommes, on ne dit » pas dans les lieux où cet em- » ploi est confié aux femmes, » mais dans les villes où les » accoucheurs sont le plus en » vogue ». On a vu des meres mourir avec leur fruit (& le nombre n'en est pas petit), précisément par la révolution qu'elles ont éprouvée à la présence, & sur-tout à l'imprudence ou l'impudence des accoucheurs. *Voy.* HIÉROPHILE. II. *Traité des dispenses de Carême*, 2 vol. in-12, 1708 & 1715. III. *De la digestion, des alimens & des maladies de l'Estomac*, 2 vol. in-12. IV. *Traité de la Peste*, in-12. V. *Novus Medicinæ conspectus*, 2 vol. in-12. VI. *La Médecine théologique*, 2 vol. in-12. VII. *La Médecine naturelle*, 2 vol. in-12. VIII. *De purganda Medicina a curarum sordibus*, in-12. IX. *Observations sur la saignée du pied*, in-12. X. *Vertus de l'Eau commune*, in-12. XI. *Abus des Purgatifs*, in-12. XII. *Le Brigandage de la Médecine*, &c., 3 part. in-12. XIII. *La Médecine, la Chirurgie, & la Pharmacie des Pauvres*, 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est de 1742, en 4 vol. XIV. *Le Naturalisme des Convulsions*, 1733, 3 part. in-12. Il ne voyoit dans cette folie que les effets de la fourberie dans les uns, d'une imagination déréglée dans les autres, & dans quelques-uns les suites d'une maladie cachée : d'autres en ont jugé différemment, sans pour cela y reconnoître des miracles (*voyez* MONTGERON). M. le Fèvre de S. Marc a écrit la *Vie* de cet illustre médecin. Elle est aussi édifiante pour les Chrétiens, qu'instructive pour les gens de l'art.

HECTOR, fils de Priam & d'Hécube, fut la terreur des Grecs, & fit de grands ravages dans leur armée. Sa force étoit prodigieuse ; il leva seul, très-facilement, une pierre que deux hommes des plus robustes n'auroient levée de terre qu'avec peine, & la jeta contre

le milieu de la porte du camp des Grecs, qu'il enfonça avec un fracas horrible. Suivant les oracles, tant que le redoutable Hector vivroit, l'empire de Priam ne pouvoit être détruit; il porta le feu jusque dans les vaisseaux ennemis, & tua Patrocle, qui vouloit s'opposer à ses progrès. Il fut enfin vaincu & tué par Achille, qui exerça sur son cadavre une vengeance basse & lâche, en le traînant trois fois autour des murs de Troie. *Voyez* ENÉE, HOMERE.

HÉCUBE, fille de Dimas, roi de Thrace, & femme de Priam. Après la prise de Troie, elle échut en partage à Ulysse. Elle eut tant de douleur de voir immoler sa fille Polyxene sur le tombeau d'Achille, & de trouver son fils Polydore tué par la trahison de Polymnestor, à qui elle l'avoit confié, qu'elle se creva les yeux: ensuite vomissant mille imprécations contre les Grecs, elle fut métamorphosée en chienne.

HÉDELIN, (François) abbé d'Aubignac & de Meimac, d'abord avocat, ensuite ecclésiastique, naquit à Paris en 1604. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu, & récompensa ses soins par deux abbayes. Il fut tour-à-tour grammairien, humaniste, poëte, antiquaire, prédicateur & romancier. Il avoit beaucoup de feu dans l'imagination, mais encore plus dans le caractere. Hautain, présomptueux, difficile, bizarre, il se brouilla avec une partie des gens de lettres. Ses querelles avec Corneille, Ménage, Mlle. de Scudéri & Richelet, sont celles qui ont le plus éclaté. Il mourut à Nemours en 1676, à 72 ans. On a de lui: I. *Pratique du Théâtre*, Amsterdam, 1715, 2 vol. in-8°, & Paris, in-4°: pleine d'érudition, mais qui ne suppose pas de génie. II. *Térence justifié*; livre semé de recherches sur le théâtre ancien. Il se trouve dans l'édition de sa *Pratique*, faite en Hollande en 1715. III. Une mauvaise *Apologie des Spectacles*. IV. *Zénobie*, 1647, in-4°, tragédie en prose, composée suivant les regles prescrites dans sa *Pratique du Théâtre*; elle fut sifflée. Le prince de Condé disoit: » Je sais bon gré à l'abbé d'Au» bignac d'avoir si bien suivi » les regles d'Aristote; mais je » ne pardonne point aux regles » d'Aristote d'avoir fait faire à » l'abbé d'Aubignac une si mé» chante tragédie ». Quelques autres tragédies ne réussirent pas mieux que sa *Zénobie*. V. *Macarise, ou la Reine des Isles fortunées*, Paris, 1666, 2 vol. in-8°. VI. *Conseils d'Ariste à Célimene*, in-12. VII. *Histoire du tems, ou Relation du Royaume de Coquetterie*, in-12. L'auteur du Dictionnaire Typographique, & le continuateur de Ladvocat, lui attribuent encore un *Traité* curieux & peu commun *Des Satyres, Brutes, Monstres*, &c, Paris, 1627, in-8°; mais il n'est pas sûr qu'il soit de lui. L'auteur de ce livre singulier s'appelloit bien *Hedelin*; mais on n'a aucune preuve qu'il fût le même que l'abbé d'Aubignac. Ce livre n'est point non plus de Claude Hedelin son pere, dont on a des *Poésies* latines & françoises, dans un recueil intitulé *Les Muses Françoises*,

poises, & séparément les *Héroïdes* d'Ovide.

HEDERIC, (Benjamin) auteur d'un excellent *Lexicon manuale Græcum* : Patrick & Young ont donné une bonne édition de cet ouvrage, à Londres, 1755 & 1766, in-4°.

HÉDIBIE, *voyez* ALGASIE.

HEDINGER, (Jean Reinhard né à Stutgard en 1684, voyagea avec deux princes de Wirtemberg, en qualité de leur chapelain, fut professeur de jurisprudence civile & canonique à Giessen, ensuite prédicateur de la cour & conseiller consistorial. On a de lui des *Remarques sur les Psaumes* & *sur le Nouveau-Testament* en allemand. Il a donné aussi une *Edition de la Bible*, avec des changemens qui ont été justement désapprouvés. Il mourut en 1764.

HEDWIGE, (Ste) nommée aussi Ste Avoie, fille du duc de Carinthie, épousa Henri, duc de Silésie & de Pologne, dont elle eut 3 fils & 3 filles. Elle se retira ensuite, du consentement de son mari, dans un monastere près de Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'ordre de Cîteaux. Elle y finit saintement sa vie en 1243. Clément IV la canonisa en 1266.

HEDWIGE, à qui Chromer & les autres historiens Polonois donnent aussi le titre de *Sainte*, étoit fille de Louis, roi de Hongrie. Cette princesse devenue par élection reine de Pologne en 1384, se fit principalement admirer par sa charité pour les pauvres, par ses libéralités envers les églises, par son humanité & par son aversion pour le faste. Elle épousa Jagellon, grand-duc de Lithuanie, en 1386; mais ce fut à condition que ce prince recevroit le baptême & qu'il établiroit le Christianisme dans son duché, qui depuis ce tems-là est uni à la Pologne. Hedwige mourut à Cracovie en 1399.

HÉEM, (Jean-David de) né à Utrecht en 1604, mort à Anvers en 1674, consacra son pinceau aux fleurs, aux fruits, aux vases, aux instrumens de musique, & aux tapis de Turquie. Il rendoit ces divers objets d'une maniere si séduisante, que le premier mouvement étoit d'y porter la main. Son coloris est d'une fraîcheur agréable, sa touche d'une légéreté singuliere. Les insectes paroissent être animés dans ses tableaux. Il laissa un fils (Corneille de Héem) qui hérita d'une partie de ses talens.

HEEMSKERK, (Martin) surnommé de son tems *le Raphaël de Hollande*, naquit en 1498, au village de Heemskerk, dont il prit le nom, & mourut à Harlem, âgé de 76 ans, en 1574. Son dessin est correct; il a de la facilité & de la fécondité dans l'invention; mais il a trop négligé le clair-obscur. Ses draperies manquent de légéreté, & ses têtes de noblesse. Ce peintre laissa beaucoup de biens. Il fit un testament, par lequel il légua une somme considérable, pour marier chaque année un certain nombre de filles : leur imposant, pour toute condition, *de venir danser à un jour marqué autour de la croix qui seroit mise sur son tombeau.* On remarque que c'est la seule croix qui ait été conservée par les Protestans, pour servir de

titre à sa fondation. Les principaux ouvrages de ce maître sont dans les Pays-Bas. On a gravé d'après lui.

HEEREBOORD, (Adrien) professeur de philosophie à Leyde, adopta, des premiers, les principes du réformateur de cette science en Europe, de Descartes, & osa les enseigner. Ses principaux écrits en ce genre sont : I. *Melethemata philosophica.* II. *Philosophia naturalis, moralis & rationalis*, &c.

HÉGÉSIPPE, Juif, quitta la religion de ses peres pour embrasser le Christianisme, alla à Rome l'an 157, & y mourut vers l'an 181. Il est le premier auteur, après les Apôtres, qui ait laissé un corps d'*Histoire Ecclésiastique*, depuis la mort de J. C. jusqu'à son tems. Il ne nous en reste que quelques fragmens dans Eusebe, qui ont été publiés avec de savantes notes par le P. Pierre Halloix & Jean Ernest Grabe. Cet ouvrage étoit écrit avec beaucoup de simplicité, « parce qu'il vou» loit, dit S. Jerôme, imiter » le style de ceux dont il écri» voit la vie ». On ne sauroit trop regretter la perte du reste de cette histoire. Hégésippe montroit la suite de la tradition, & y faisoit voir que le dépôt des vérités enseignées par J. C. avoit été conservé précieusement jusqu'à son tems. Son témoignage avoit d'autant plus de force, qu'il avoit visité toutes les principales églises de l'Orient & de l'Occident. Les 5 livres *de la ruine de Jérusalem*, qu'on trouve dans la Bibliotheque des Peres & séparément, Cologne, 1559, in-8°, sont d'un autre *Hégésippe*, qui vivoit avant la chute de l'empire d'Occident, mais après le regne de Constantin le Grand. *Voyez* Mabillon, *Mus. Italic.* t. 1, pag. 14; & Cave, *Hist. littér.*, t. 1, pag. 265.

HEIDANUS, (Abraham) professeur de théologie à Leyde, naquit à Frankenthal, dans le Palatinat, en 1597. Il s'acquit une grande réputation par ses écrits & par ses sermons. Il lia une étroite amitié avec Descartes, & mourut à Leyde en 1678. On a de lui un *Corps de Théologie*, en 2 vol. in-4°, 1686; & l'*Examen du Catéchisme des Remontrans*, in-4°.

HEIDEGGER, (Jean-Henri) théologien protestant, naquit à Ursivellen, village voisin de Zurich, en 1633. Il enseigna l'hébreu & la philosophie à Heidelberg, puis la théologie & l'histoire ecclésiastique à Steinfurt, & enfin la morale & la théologie à Zurich, où il mourut en 1698, à 65 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : I. *Historia sacra Patriarcharum*, 1729, 2 vol. in-4°. II. *De peregrinationibus religiosis*, 1670, in-8°. III. *Tumulus Concilii Tridentini*, Zurich, 1690, 2 vol. in-4°. IV. Une *Théologie*, 1700, in-fol. Il n'y a que le premier de ces ouvrages qui ait quelque mérite aux yeux de ceux qui ne professent pas la religion de l'auteur.

HEIDMAN, (Christophe) Luthérien, natif d'Helmstadt, mort professeur d'éloquence en 1627, est auteur de divers ouvrages. Le plus connu est *Palestina, sive Terra sancta*, Hanau, 1689, in-4°. Il y a de l'érudition.

HEIN, (Pierre) d'une naiſſance obſcure, devint vice-amiral de la flotte Hollandoiſe des Indes occidentales, & 3 ans après il eut le commandement de cette flotte. Il défit celle d'Eſpagne en 1626 ſur les côtes du Bréſil, prit pluſieurs vaiſſeaux, & fit un butin conſidérable, qu'il emmena, l'an 1627, en Hollande, où il reçut de très-grands honneurs. L'année ſuivante il ſe rendit maître de la flotte d'Eſpagne, chargée d'argent, dont la valeur montoit à près de 12 millions. Pour récompenſer ces exploits, on lui donna la charge de grand-amiral de Hollande l'an 1629; mais quelque tems après il fut tué ſur mer, dans un combat contre 2 vaiſſeaux de Dunkerque.

HEINECCIUS, (Jean Gotlieb) né à Eiſemberg, dans la principauté d'Altembourg, en 1681, devint profeſſeur de philoſophie à Halle en 1710, puis profeſſeur de droit en 1721, avec le titre de conſeiller de cour. Sa réputation le fit appeller à Franeker en 1724, par les états de Friſe. Trois ans après, le roi de Pruſſe le détermina à accepter une chaire de droit à Francfort-ſur-l'Oder. Il la remplit avec diſtinction juſqu'en 1733, que le roi de Pruſſe le força, en quelque ſorte, d'aller profeſſer à Halle, où il mourut en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont la collection a été imprimée à Geneve, 1744, 8 vol. in-4°. Les principaux ſont: I. *Antiquitatum Romanarum Juriſprudentiam illuſtrantium ſyntagma.* Cet excellent abrégé commença à lui donner de la réputation dans les pays étrangers. II. *Elementa Juris Civilis ſecundùm ordinem Inſtitutionum & Pandectarum*, en 2 vol. Dans l'édition de Louvain, 1778, on a ajouté des notes pour redreſſer les préventions de l'auteur contre l'Egliſe Catholique. Elles roulent ſur des objets ſi connus, qu'ayant de la peine à ſuppoſer que le docteur Allemand les a ignorés, on eſt tenté de ſuſpecter ſa bonne foi. L'auteur des notes ſe contente de dire dans un endroit, *ignorare voluit.* Ces notes qui ſont en petit nombre & foiblement prononcées, pouvoient être très-multipliées, & d'une vigueur meſurée ſur la groſſiéreté des injures & des calomnies du profeſſeur Saxon. Et dès qu'on a l'imprudence d'adopter des livres élémentaires de ce genre, il eſt raiſonnable d'y mettre au moins cette précaution. Le moyen de comprendre que dans des pays où l'antique Religion eſt dans toute vigueur & honneur, on veuille réduire la jeuneſſe à blaſphémer ſa foi, pour apprendre tant bien que mal, quelques froids principes de juriſme? Qu'on nous montre une univerſité proteſtante, où l'on emploie pour livres élémentaires, les ouvrages des catholiques, dans leſquels les erreurs des proteſtans ſont dévoilées & réfutées. La lâcheté & l'imprudence ſeront-elles donc toujours le partage des enfans de lumiere, & les enfans du ſiecle ſeront-ils toujours *prudentiores filiis lucis in generatione ſuâ?* Ajoutons que les honnêtes gens, les eſprits ſolides parmi les proteſtans, ſont eux-mêmes ſcandaliſés d'une telle inconſé-

quence. « Ou soyez protestans » franchement & de bonne foi, » disent-ils, ou si vous voulez » rester catholiques, n'appre- » nez pas à vos enfans, à vos » éleves, à haïr la Religion, » dans laquelle vous prétendez » les élever ». III. *Fundamenta styli cultioris.* Ces sont des leçons pour former le style latin. IV. *Elementa Philosophiæ rationalis & moralis, quibus præmissa est Historia philosophica.* C'est un bon abrégé de logique & de morale. V. *Historia Juris civilis Romani ac Germanici.* VI. *Elementa Juris naturæ & gentium.* VII. Plusieurs *Dissertations académiques* sur divers sujets.

HEINECKEN, (Chrétien-Henri) enfant célebre par son génie prématuré, né à Lubeck en 1721, & mort en 1725, fut le prodige de son âge. A 10 mois il parloit; à un an il savoit les principaux événemens du Pentateuque, à 13 mois ceux de l'Ancien-Testament, & à 14 ceux du Nouveau; à 2 ans & demi il répondoit à plusieurs questions de géographie & d'histoire. Bientôt il parla le latin & le françois avec assez de facilité. Avant le commencement de sa 4e. année, il connoissoit les généalogies des principales maisons de l'Europe. Il alla en Danemarck, & fut présenté au roi & à toute sa cour, qui admirerent tant de connoissances dans un âge si tendre. De retour de ce voyage, il se préparoit à commencer une carriere qu'on croyoit devoir être illustre, & apprenoit à écrire, quand il tomba malade. Il étoit d'un tempérament délicat & infirme, & haïssoit tout autre aliment que le lait & que celui de sa nourrice. Il ne fut sevré que peu de mois avant sa mort, occasionnée par une complication de maladies. *Voyez* la *Dissertation* de M. Martini, publiée à Lubeck en 1730, où il tâche d'expliquer par des causes naturelles, la capacité étonnante de ce *grand homme manqué.* Il est à croire que s'il avoit vécu, son savoir, son jugement sur-tout, n'auroit pas répondu à ses premiers progrès: ces progrès même faits contre l'ordre & le vœu de la nature, avoient altéré non-seulement les organes de la vie animale, mais encore ceux qui servent aux facultés intellectuelles. *Voy.* BARATIER, CANDIAC, CRITON, PIC.

HEINSIUS, (Daniel) né à Gand en 1582, d'une famille distinguée, fut disciple de Scaliger, pour lors professeur d'histoire & de politique à Leyde. Il lui succéda dans sa chaire, après avoir rempli dès l'âge de 22 ans celle de la langue grecque, & mourut en 1655. On a de lui: I. Des *Traductions* assez fidelles, en particulier *de Maxime de Tyr;* de la *Poétique* d'Aristote, à laquelle il a joint un *Traité de la Tragédie;* d'*Hésiode*, auquel il a ajouté des *Notes;* de *Théocrite*, de *Moschus*, de *Bion*... De *Clément d'Alexandrie.* II. Des *Remarques sur le Nouveau-Testament*, 1641, in-fol. III. *Laus Asini, & alia ejusdem generis*, Leyde, Elzevir, 1729, in-24. IV. Un recueil de ses *Harangues*, imprimé à Leyde en 1609, in-4°. V. Des Vers grecs & latins, parmi lesquels on distingue son poeme *De Contemptu Mor-*

tis, d'abord imprimé séparément, puis inséré dans l'édition de Leyde, 1621, fruit d'une philosophie douce & chrétienne, rempli de grandes beautés, d'heureuses imitations, de sentimens solides & profonds. On y admire sur-tout ces vers sur le sentiment intime du *moi* :

Nonne vides, quoties nox circumfunditur atra,
Immensi terga oceani, terramque polumque,
Cùm rerum obduxit species obnubilus aer,
Nec fragor impulsas aut vox allabitur aures;
Ut nullo intuitu mens jam defixa recedit
In se se, & vires intra se colligit omnes?
Ut magno hospitio potitur, seque excipit ipsa,
Totam intùs!.....
Ut gaudet sibi juncta, sibique intenditur ipsa,
Ipsa sibi tota incumbens, totamque pererrans,
Immensa, immensam spatio, longèque patentem!

VI. Des éditions d'*Horace* avec des notes, des *Tragédies* de Séneque, de Térence. Il avoit en effet beaucoup de savoir; & il ne paroissoit rien d'intéressant sur l'étude de l'antiquité, qu'il ne se hâtât d'en enrichir la bibliotheque. La république de Venise le fit chevalier de S. Marc; Gustave-Adolphe lui donna des marques d'estime : il en avoit reçu d'Urbain VIII avant qu'il se fût rangé du parti des Calvinistes, & qu'il eût assisté au conciliabule de Dordrecht.

HEINSIUS, (Nicolas) fils du précédent, aussi savant que son pere, naquit à Leyde en 1620, & mourut à La Haye en 1681. Il fut nommé résident à la cour de Suede, & y plut beaucoup à Christine, princesse passionnée pour l'érudition, qui l'envoya en France & en Italie, pour lui faire une collection de livres & d'antiquités. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Des *Poésies latines*, imprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1666, in-12. II. Des *Lettres*, assez curieuses & purement écrites; publiées par Burman dans sa collection en 5 vol. des *Lettres des Savans illustres*. III. Une bonne édition de Claudien, &c.

HEISS, (Jean de) seigneur de Kogenheim, résident à la cour de France pour l'électeur Palatin, mourut à Paris l'an 1688. Il est connu par son *Histoire de l'Empire d'Allemagne*, Paris, 1684, 2 vol. in-4°.; il en a paru une autre édition à Paris en 1731, 3 vol. in-4°. & in-8°., avec des notes historiques & politiques, & continuée jusqu'à cette année par Vogel, grand-juge des gardes Suisses. Celle d'Amsterdam, 1733, est ornée de planches qui représentent tous les sceaux des empereurs. Cet ouvrage seroit bon si la premiere partie qui contient l'histoire d'Allemagne, étoit plus exacte & plus étendue; si la seconde qui présente un état de l'Allemagne, étoit plus juste & plus précise; & si la troisieme qui comprend des actes & des preuves, étoit moins imparfaite. Le continuateur montre trop de partialité contre ceux dont il prétend écrire l'histoire. Avec tous ces défauts, cet ouvrage vaut mieux encore que l'en-

nuyante & très-défectueuſe *Hiſtoire* du P. Barre, & ſur-tout mieux que l'*Hiſtoire des Allemands* par l'abbé Schmit, barbouillée de tout le philoſophiſme du jour, écrite en allemand, & dont on nous a donné fort mal à propos une traduction françoiſe.

HEISTER, (Laurent) célebre médecin, né à Francfort-ſur-le-Mein en 1683, fut profeſſeur à Altorf en 1710; il paſſa à Helmſtadt en 1720, où il s'acquit une grande réputation par les leçons qu'il donna ſur la chirurgie, l'anatomie, la théorie & la pratique de la médecine, & ſur la botanique. Il y pratiqua avec le plus grand ſuccès. Pierre I voulut l'attirer en Ruſſie, mais Heiſter ne put ſe réſoudre à quitter l'Allemagne, où il avoit acquis l'eſtime de pluſieurs ſouverains. Il mourut à Helmſtadt en 1758. Ses principales productions ſont: I. *Compendium Anatomicum*, dont on a fait grand nombre d'éditions, & qui a été traduit en françois par M. Senac: il a paru auſſi en anglois & en allemand. L'Anatomie de Verheyen, qui étoit généralement adoptée dans les facultés de médecine, eſt tombée dans l'oubli depuis que Heiſter a publié la ſienne. II. *De Medicamentis Germaniæ indigenis ſufficientibus*, Helmſtadt, 1730, in-4°, publié enſuite en françois, à Paris. III. *Inſtitutiones chirurgicæ*, Amſterdam, 1750, 2 vol. in-4°, avec figures. Il a été traduit en eſpagnol, en anglois, & en dernier lieu en françois, par M. Paul, Paris, 1771, 2 vol. in-4°. IV. *Compendium inſtitutionum medicarum*, Amſterdam, 1764, in-8°, eſtimé. Il a donné un grand nombre de *Diſſertations* ſur des matieres très-intéreſſantes; il en a fait pluſieurs pour ſoutenir que le ſiege de la cataracte eſt dans le cryſtallin; c'eſt le premier médecin Allemand qui ait été de ce ſentiment. — Son fils Elie-Fréderic, né à Altorf en 1715, mort à Leyde en 1740, commençoit à ſe diſtinguer par ſon ſavoir. On lui doit: I. Une *Traduction* en latin, du traité en anglois de Dougles, *ſur le Péritoine*. II. *Apologia pro medicis atheiſmi accuſatis*, Amſterdam, 1736. — Il y a eu un général HEISTER qui ſe ſignala au ſervice de la maiſon d'Autriche, & fut tué dans un combat contre les mécontens de Hongrie, au commencement du 18e. ſiecle.

HELDING, (Michel) de la Suabe, ſurnommé *Sidonius*, parce qu'il ſe fit ſacrer évêque de Sidon pour être ſuffragant de l'archevêque de Mayence, travailla à l'*Interim* de Charles-Quint. Ce prince lui donna en récompenſe l'évêché de Mersburg. Helding fut employé dans diverſes négociations importantes par l'empereur Ferdinand. Il parut avec éclat au concile de Trente, & mourut en 1561, à 55 ans. On a de lui quelques ouvrages, entr'autres des *Sermons*, dont pluſieurs ont été traduits de l'allemand en latin par Surius, un *Catéchiſme*, &c. C'étoit un prélat ſavant & ſtudieux, qui donnoit à ſon cabinet le tems qu'il pouvoit juſtement enlever à ſes fonctions paſtorales.

HELE, (Thomas d') écuyer,

mort le 27 décembre 1780, âgé d'environ 40 ans, né dans le comté de Gloceſter d'une famille diſtinguée, ſervit pendant quelque tems dans les troupes Angloiſes, vint à Paris en 1770, & travailla pour la comédie italienne. On a de lui : *Le Jugement de Midas*, & quelques autres pieces.

HÉLENE, fille de Tyndare & de Léda, & ſœur de Clytemneſtre, épouſa Ménélas, roi de Sparte, & fut enlevée par Théſée, qui la rendit peu après. Enſuite Pâris, fils du roi Priam, la vint enlever, & la conduiſit à Troie ; ce qui cauſa un ſoulevement général dans toute la Grece contre cette ville. Enée l'ayant apperçue à la lueur des flammes qui conſumoient Troie, voulut la tuer comme cauſe du malheur de ſa patrie ; mais Vénus lui apparut & lui fit cette ſage leçon, ſi utile dans les diſgraces :

Non tibi Tindaridis facies inviſa Lacœnæ
Culpatuſque Paris. Divûm inclementia divûm
Has evertit opes.

Après la mort de Pâris, Hélene avoit épouſé Deiphobe ſon frere, qu'elle livra à Ménélas, pour rentrer en grace avec lui. Ménélas la conduiſit en triomphe à Sparte. Dès que ſon mari fut mort, elle ſe retira dans l'iſle de Rhodes, auprès de Polixo ſa parente, qui la fit pendre à un arbre, pour la punir d'avoir cauſé la perte d'une infinité de héros. *Voyez* HOMERE.

HÉLENE, (Ste) native du bourg de Drépane en Bithynie, d'une naiſſance obſcure, ſe tira de ſon obſcurité par les charmes de ſon eſprit & de ſa figure. Sa premiere condition fut d'être hôtelliere. Conſtance Chlore l'épouſa ; mais il la répudia, lorſque Dioclétien l'éleva à la dignité de Céſar. L'hiſtoire ne nous apprend pas ce qu'elle devint depuis ce tems ; juſqu'à ce que Conſtantin ſon fils, ayant été couronné empereur, la rappella à la cour, lui donna le titre d'Auguſte, & lui fit rendre tous les honneurs dûs à la mere d'un empereur. Non content de la faire reſpecter dans ſa cour & dans ſes armées, il voulut qu'elle diſpoſât, comme il lui plairoit, de l'argent de ſon épargne. Elle ne ſe ſervit de ce crédit, que pour le bien de l'Egliſe, & pour le ſoulagement des miſérables. Vers l'an 326 elle viſita les Lieux-Saints, quoiqu'elle fût âgée de près de 80 ans. A ſon arrivée à Jéruſalem, elle ſe ſentit animée d'un ardent deſir de trouver la croix ſur laquelle J. C. avoit ſouffert. Les païens, en haine du Chriſtianiſme, avoient mis tout en œuvre pour dérober la connoiſſance du lieu où le corps du Sauveur avoit été enſeveli. Non contens d'y avoir amaſſé une grande quantité de pierres & de décombres, ils y avoient encore bâti un temple de Vénus, & profané le lieu où s'eſt accompli le myſtere de la Réſurrection, en y élevant une ſtatue de Jupiter. Hélene, réſolue de ne rien épargner pour réuſſir dans ſon pieux deſſein, conſulta les habitans de Jéruſalem, & tous ceux dont elle pouvoit tirer quelque lumiere. On lui répondit que ſi elle pou-

voit découvrir le ſépulcre du Sauveur, elle ne manqueroit pas de trouver les inſtrumens de ſon ſupplice. La pieuſe impératrice fit auſſi-tôt démolir le temple & abattre la ſtatue de Vénus, ainſi que celle de Jupiter. On nettoya la place & l'on ſe mit à creuſer. Enfin l'on trouva le ſaint ſépulcre; il y avoit auprès trois croix, avec les cloux qui avoient percé le corps du Sauveur, & le *titre* qui avoit été attaché au haut de ſa croix; mais on ne ſavoit pas comment les diſtinguer, le titre étant ſéparé & ne tenant à aucune des trois. Dans cet embarras, S. Macaire, évêque de Jéruſalem, prit le parti de faire porter les trois croix chez une dame de qualité qui étoit à l'extrémité; & s'étant enſuite adreſſé à Dieu par une fervente priere, il appliqua ſéparément les croix ſur la malade, qui n'ayant reſſenti aucun effet des deux premieres, ſe trouva parfaitement guérie, dès qu'elle eut touché la troiſieme. Ste. Hélene témoigna la joie la plus vive à l'occaſion de ce miracle, rapporté par Sozomene, Théodoret & Rufin, qui faiſoit connoître la vraie croix. Elle fonda une égliſe à l'endroit où elle avoit été trouvée, & l'y dépoſa avec une grande vénération, après l'avoir fait renfermer dans un étui extrêmement riche. En ayant donné une partie à l'empereur, ſon fils, qui la reçut à Conſtantinople avec beaucoup de reſpect, elle en envoya une autre partie à l'égliſe qu'elle fonda à Rome, connue ſous le nom *de la Sainte-Croix de Jéruſalem*, & fit en même tems préſent à cette égliſe, du *titre* de la croix du Sauveur, qui fut trouvé en 1492 ſur le haut d'une arcade, renfermé dans une boëte de plomb. L'inſcription qui eſt en hébreu, en grec & en latin, eſt en lettres rouges & ſur du bois blanchi. Ces couleurs ſe ſont beaucoup ternies depuis l'an 1492. Les mots *Jeſus* & *Judæorum* ſont effacés. La planche a 9 pouces de long, mais elle doit en avoir eu 12. Ce fut vers l'an 326 que Ste. Hélene trouva le bois ſacré, dans la 21e. année du regne de l'empereur Conſtantin, & dans la 13e. du pontificat de S. Silveſtre. Elle mourut entre les bras de Conſtantin, l'an 328, à 80 ans. L'amour qu'elle avoit pour l'empereur ſon fils, ne l'empêcha pas de lui reprocher ſes fautes: elle ne ceſſa jamais de blâmer ſa précipitation à l'égard de ſon fils Criſpe, fauſſement accuſé.

HÉLENE, (*Flavia Julia Helena*) fille de l'empereur Conſtantin, qui la donna en mariage à Julien, à la ſollicitation de l'impératrice Euſebie. Elle mourut peu de tems après que l'armée des Gaules eut proclamé Julien *Auguſte*, à la fin de l'année 360, & la 5e. de ſon mariage.

HELENUS, fameux devin, fils de Priam & d'Hécube. Outré de dépit de n'avoir pu obtenir Hélene en mariage, il quitta Troie, & fut fait priſonnier de guerre par les Grecs. Pouſſé par ſon reſſentiment, il leur découvrit, dit on, un moyen ſûr pour ſurprendre cette ville. Il prédit depuis à Pyrrhus une navigation heureuſe, & reçut de lui la Chaonie, où

il bâtit beaucoup de villes. Le fils d'Achille lui céda auſſi Andromaque, veuve d'Hector : Helenus la traita avec les plus grands égards, & en eut un fils nommé *Ceſtrinus*. Virgile, au 3e. livre de l'*Enéide*, donne d'Helenus une idée avantageuſe, & rapporte la bonne réception qu'il fit à Enée.

HÉLI, *voyez* JOACHIM.

HÉLI, ſeptieme grand-ſacrificateur & ſucceſſeur d'Achibol. Comme il avoit trop de foibleſſe pour ſes enfans Ophni & Phinées, qui dans les fonctions de juges s'abandonnoient à toutes ſortes d'excès, & dépouilloient le peuple, un prophete l'avertit, au nom du Seigneur, que pour le punir de ſon peu de courage à s'oppoſer aux déſordres de ſes fils, la grande ſacrificature ſortiroit de ſa famille ; ce qui cependant n'arriva qu'après la quatrieme génération, lorſque Sadoc, de la race de Phinées, petit-fils d'Aaron, fut élevé à cette charge. Ophni & Phinées ayant été tués dans une bataille, & l'arche du Seigneur priſe, Héli, au récit de cette triſte nouvelle, fut ſaiſi d'une telle douleur, qu'il tomba de ſon ſiege & mourut.

HELIADES, filles du Soleil & de Clymene, & ſœurs de Phaëton, de la mort duquel elles furent ſi ſenſiblement touchées, que les dieux les métamorphoſerent en peupliers, & leurs larmes en ambre.

HELINAND, *voyez* ELINAND.

HÉLIODORE, l'un des courtiſans de Seleucus Philopator, roi de Syrie, eut ordre de ce prince d'entrer dans le temple de Jéruſalem, l'an 276 avant J. C., pour en enlever les tréſors. Pendant que les prêtres invoquoient le ſecours du Seigneur contre ce ſacrilege, Héliodore voulut entrer dans le tréſor du temple. Il en fut chaſſé par des anges, qui le frapperent ſi rudement, qu'il tomba comme mort. Le grand-prêtre Onias ayant offert le ſacrifice pour lui, Dieu lui rendit la ſanté ; & lui fit dire par les mêmes anges qui l'avoient châtié, d'annoncer par-tout la puiſſance de Dieu. Héliodore obéit à cet ordre, & rendit témoignage à la vérité.

HÉLIODORE, bel-eſprit d'Emeſe en Phénicie, compoſa dans ſa jeuneſſe le roman des *Amours de Théagene & de Chariclée*, publié en grec & en latin, Paris, 1619, in-8°. Ouvrage où les mœurs n'ont rien à gagner, où il n'y a pas une leçon utile à prendre, & où la perte du tems eſt le moindre mal qui en réſulte pour les lecteurs (*voyez* AMYOT). Héliodore avoit publié cet écrit lorſqu'il fut fait évêque de Trica en Theſſalie ; & on a dit qu'il avoit été dépoſé, parce qu'il n'avoit voulu ni le ſupprimer, ni le déſavouer ; mais cela n'eſt pas certain. Socrate, Photius, ni les autres auteurs, à l'exception de Nicéphore, ne parlent point de ce refus, ni de cette dépoſition. Il n'en eſt pas moins ſûr que c'eſt une production qu'il doit avoir condamnée, ſi devenu évêque, il eut l'eſprit de ſon état. Le roman d'Héliodore eſt en grec ; il a été traduit dans preſque toutes les langues, & en françois par Amyot & par Montlyard. Ce prélat floriſſoit ſous Théodoſe le Grand.

HÉLIODORE DE LARISSE, mathématicien Grec, a laissé 2 *Livres d'Optique*. Erasme Bartolin les fit imprimer en grec & en latin, Paris, 1657, in-4°.

HÉLIOGABALE *ou* ÉLIOGABALE, empereur Romain, surnommé *le Sardanapale de Rome*, naquit dans cette ville en 204, de Varius-Marcellus, ou selon d'autres, de Caracalla. Il fut établi pontife du Soleil par les Phéniciens, & c'est delà que lui vint le nom d'*Héliogabale*. Après la mort de Macrin, l'an 218, il fut élevé à l'empire. Le sénat, quoique mécontent de se voir soumis à un enfant de 14 ans, le reconnut empereur, & lui donna le titre d'Auguste. Mœsa son aïeule, & Sœmias sa mere, furent honorées du même titre. Héliogabale joignoit à l'humeur despotique d'un vieillard emporté, tous les caprices d'un jeune étourdi. Il voulut que son aïeule fût admise dans les assemblées du sénat, & qu'elle eût sa place auprès des consuls. Il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes, où sa mere, monstre d'impudicité, bien digne d'un tel fils, donnoit des arrêts sur les habits & les modes. Le palais impérial ne fut plus qu'un lieu de prostitution, habité par tout ce qu'il y avoit de plus infame dans Rome par la naissance & par les mœurs. Les cochers, les comédiens composoient la cour de ce scélérat imbécille, qu'on appelloit empereur. Il tua de sa propre main Gannys, son précepteur, qui lui reprochoit ses débauches. Une des folies d'Héliogabale étoit de faire adorer le dieu Elagabal, qu'il avoit apporté de Phénicie. Ce dieu n'étoit autre chose qu'une grosse pierre noire, ronde par le bas, pointue par le haut, en forme de cône, avec des figures bizarres. Héliogabale fit bâtir un temple à cette ridicule divinité, & il le para des dépouilles de tous les autres temples. Il fit apporter de Carthage toutes les richesses du temple de la lune, fit enlever la statue de cette déesse, & la plaça dans le temple de son dieu, qu'il maria avec elle. Leurs noces furent célébrées à Rome & dans toute l'Italie; il se fit circoncire en l'honneur des nouveaux époux, & leur sacrifia des enfans de la premiere distinction. Ceux qui ne voulurent pas leur rendre hommage, périrent par les derniers supplices. Héliogabale épousa cinq femmes, pendant les quatre années qu'il régna. Une de ses femmes fut une vestale; & comme c'étoit un sacrilege parmi les Romains, il répondoit à ceux qui le lui reprochoient: *Rien ne convient mieux que le mariage d'un prêtre & d'une vestale.* Il lui prit bientôt une envie plus étrange: il déclara publiquement qu'il étoit femme. Il épousa en cette qualité un de ses officiers, ensuite un de ses esclaves. Une académie établie dans son palais, donnoit des décisions sur les raffinemens de la plus honteuse lubricité. S'il égala en impudicité les empereurs les plus débordés, il les surpassa tous en profusions. C'est le premier Romain qui ait porté un habit tout de soie. Pour satisfaire à ses dépenses excessives, il accabla le peuple d'impôts. Il le regardoit, comme les enfans regar-

dent un petit oiseau qui leur sert de jouet. Il se plaisoit à inviter à souper des gens de la lie du peuple. Il les faisoit asseoir sur de grands soufflets enflés de vent, qui, se vidant tout-à-coup, les renversoient par terre, pour être la pâture des ours & des bêtes féroces. Ces scenes sanglantes le divertissoient. Quelquefois il invitoit à manger 8 vieillards, 8 chauves, 8 borgnes, 8 boiteux. « Caprices, folies » & cruautés, dit un sage po» litique, qui se reproduiront » toujours sous le regne du » despotisme, quand le despote » sera un homme violent ou » corrompu ». Ses soldats se soulevérent : il voulut les appaiser ; mais ne pouvant en venir à bout, il fut se cacher dans les latrines du camp : à l'instar de tous les tyrans, bas, lâches & poltrons, dès que leur sceptre de fer & de boue se brise entre les mains des peuples irrités. On le découvrit avec sa mere Sœmias, qui le tenoit embrassé, & on leur trancha la tête en 222. Il n'avoit que 18 ans, dont il en avoit régné trois, 9 mois & 4 jours ; mais il étoit vieux en fait de crimes & d'extravagances, & en avoit commis un si bon nombre, qu'on les prendroit pour le résultat de l'histoire d'un siecle.

HELISENNE DE CRENNE, demoiselle de Picardie, dédia à François I les 4 premiers livres de l'*Enéide* de Virgile, qu'elle avoit traduits. On a imprimé d'elle les *Angoisses douloureuses qui procedent d'amour*, ses *Epîtres & Invectives*, Paris, 1560, in-16.

HELIUS, affranchi de l'empereur Claude, acquit un très-grand pouvoir sur l'esprit de Néron son successeur. Ce prince, dans un voyage d'une année qu'il fit en Grece, l'an 67 de J. C., le laissa à Rome comme régent de l'empire, avec autorité absolue sur toutes sortes de personnes, & la puissance de faire mourir les sénateurs mêmes sans lui en écrire. « Tel est, » dit un historien, le génie des » tyrans. Ne pouvant en per» sonne tourmenter tous les » individus ni toutes les pro» vinces d'un grand empire, » ils dépose nt leur pouvoir » entre des mains où ils savent » qu'il produira les mêmes ef» fets ». Helius exerça les dernieres violences, secondé de Polyclete, autre affranchi, aussi digne que lui de servir Néron. Mais comme leurs cruautés tyranniques sembloient préparer un soulevement, il écrivit à l'empereur pour le presser de passer en Italie, & alla lui-même en Grece pour hâter son retour. Helius fut puni depuis par Galba.

HELL, (Maximilien) astronome de l'empereur & directeur de l'observatoire de Vienne, mourut dans cette capitale de l'Autriche le 14 avril 1792. Né en Hongrie l'an 1719, il entra chez les Jésuites, & fit en peu de tems des progrès étonnans dans les mathématiques, auxquelles son ame paisible & calme le rendoit particuliérement propre. Dès l'an 1755, il fut nommé astronome de la cour, & depuis 1757, il ne manqua pas de donner tous les ans un Recueil d'Observations, faites avec soin & accompagnées de notes

savantes, de sorte qu'à sa mort, ce Recueil alloit à 35 volumes. Outre cela on a de lui : I. *Elementa Arithmeticæ numericæ & litteralis*, Vienne, 1761. II. *De Satellite Veneris*, Vienne, 1765. On voit dans cette dissertation, combien ce grand astronome étoit éloigné des visions & découvertes illusoires de plusieurs de ses collegues. III. *De Parallaxi Solis*, 1772. IV. *Observatio transitûs Veneris ante discum Solis die* 13 *Junii* 1769. Il avoit été appellé pour cette observation par le roi de Danemarck, & s'étoit rendu à cet effet à Wardhus en Laponie. V. Un recueil des *Observations* des PP. Hallerstein & Koegler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4°. Sa maniere d'observer & de calculer n'étoit pas des plus promptes, mais elle étoit sûre. Un jour que l'abbé de la Caille faisoit avec lui la même observation, le P. Hell tarda de quelques minutes; l'abbé en parut surpris : mais ayant comparé les deux résultats, il eut la franchise de convenir que le sien étoit défectueux. Il étoit en correspondance avec les plus célebres astronomes de l'Europe, qui le consultoient & l'écoutoient, sans que jamais il se soit prévalu de cette confiance. Les grands hommes sont à la hauteur de leur succès & de leur réputation; les petites ames ne tiennent pas contre la splendeur, souvent factice & idolâtre, qui les environne. Visité & admiré par les plus illustres voyageurs, il eut toujours cette simplicité que l'on conserve sans peine, quand on a plus de commerce avec les livres qu'avec le monde. L'aridité de la géométrie ne dessécha pas sa piété, qui fut toujours vive, tendre, & féconde en œuvres saintes. Il ne manqua jamais de jeûner le samedi en l'honneur de la Vierge. L'aspect du ciel fut pour lui un objet de méditation & d'instruction : il n'y vit pas, comme la Lande & d'autres creux spéculateurs, le désordre de la matiere errant au hasard dans les déserts de l'espace. Dans cette immense *cité du grand roi* (1), il contemploit la merveille de l'ordre & de l'obéissance, que le Créateur a placée de préférence dans ces régions sublimes, pour en rendre le spectacle plus durable & plus frappant (2). Cette multitude de corps brillans étoit pour lui comme pour S. Jean Chrysostome, autant de prédicateurs éternels des grandeurs de Dieu (3). Son désintéressement fut tel qu'après la suppression de la société, il ne voulut recevoir aucun bénéfice quelque utile & honorable qu'il fût, malgré les offres réitérées de l'impératrice Marie-Thérese; tout ce qu'il avoit, passoit de ses mains dans celles des pauvres, & à sa mort on ne trouva qu'avec peine de quoi

(1) *Civitas Regis magni*. Ps. 47.

(2) *Vas castrorum in excelsis, in firmamento cœli resplendens gloriosè, In verbis Sancti stabunt ad judicium, & non deficient in vigilis suis.* Eccli. 43.

(3) *Prædicatione perpetuâ sui loquuntur majestatem authoris.* Chrysost. — Voyez les *Observ. Philos.*, n°. 196.

payer les frais occasionnés par sa derniere maladie.

HELLANICUS de Mitylene, célebre historien Grec, né 12 ans avant Hérodote, l'an 494 avant J. C., avoit écrit l'*Histoire des anciens Rois du monde & des premiers Fondateurs des villes*. Elle n'est point parvenue jusqu'à nous.

HELLOT, (Jean) mort à Paris en 1766, à 80 ans, se distingua dans la chymie. Il étoit de l'académie des sciences de Paris, & de la société royale de Londres. Il a retouché & enrichi de ses remarques la traduction, faite par ordre du ministere, du *Traité de la Fonte des Mines & des Fonderies*, écrit en allemand par Schlutter; elle a été imprimée à Paris en 1750 & 175.. en 2 vol. in-4°. On a encore de lui: I. *L'Art de la Teinture des Laines & Etoffes de Laine*, 1750 & 1772, in-12. II. Des *Dissertations* recueillies dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. III. Quelques autres ouvrages, faits avec soin, ainsi que les précédens. Hellot avoit d'abord été destiné à l'état ecclésiastique; mais un livre de chymie qu'il trouva par hasard, le décida entiérement pour cette étude. Son humeur gaie & son caractere obligeant, lui firent des amis tendres & sinceres. Il travailla depuis 1718 jusqu'en 1732, à la rédaction de la *Gazette de France*.

HELMBREKER, (Théodore) peintre, fils d'un musicien, naquit à Harlem en 1624, & mourut dans la même ville en 1694. Dans le voyage qu'il fit à Rome pour se perfectionner, les Médicis le reçurent dans leur palais. Ses mœurs, sa religion & sa charité compatissante, relevoient beaucoup ses talens. Ce maître excelloit à peindre en petit des sujets de caprice.

HELMONT, (Jean-Baptiste Van-) gentilhomme de Bruxelles, naquit en 1577, se fixa à Vilvorde, où il passa une grande partie de sa vie, se livrant entiérement à l'étude de la chymie & de la médecine. Ayant enseigné des erreurs dans son traité *De magnetica vulnerum curatione*, & dans d'autres ouvrages écrits de sa main, qui, au jugement de la faculté de théologie de Louvain, étoient ouvertement hérétiques, il fut enfermé dans les prisons de l'archevêque de Malines; il rétracta ensuite ses erreurs, soumit tous ses écrits au jugement de l'Eglise Romaine, vécut en bon catholique, estimé des gens de bien, & mourut après avoir reçu les derniers sacremens avec beaucoup de piété, l'an 1644. Nous tirons ce récit du témoignage que rendit après la mort de Helmont, à la requisition de sa douairiere, l'archevêque de Malines, date de Bruxelles, le 23 octobre 1646. Van-Helmont n'étoit guere au-dessus d'un empyrique, & donna tête baissée dans les rêveries de Paracelse: on reconnoît dans leurs idées communes, le Mesmérisme & le Cagliostrocisme de nos jours. Son *Remede universel* étoit une chimere, qui ne put l'arracher à la mort. Il avoit d'ailleurs la vanité d'un noble Allemand, comme Paracelse: croyant avoir dérogé à son rang, en cultivant la médecine, il quitta sa patrie, & n'y reparut que

dix ans après. Ses Ouvrages ont été recueillis in-fol., Leyde, 1667, & Francfort, 1707. Les productions de ce chymiſte ſont, pour la plupart, poſthumes, & l'on n'eſtime guere celles-ci, parce qu'elles ſont ſans ordre, ſans liaiſon; le manuſcrit avoit été abandonné à l'imprimeur ſans avoir été revu: mais on fait plus de cas de celles qu'il publia lui-même. Ses écrits roulent tous ſur la phyſique ou la médecine. Les principaux ſont: I. *De magnetica vulnerum curatione*, Paris, 1621, in-8°. II. *Febrium doctrina inaudita.* III. *Ortus Medicinæ.* IV. *Supplementum de aquis Spadanis*, Liege, 1624, in-8°., &c. Henri de Heers, médecin des princes de Liege, Erneſte & Ferdinand, réfuta ce traité par ſon *Deplementum ſupplementi de Spadanis fontibus*, Liege, 1624, in-8°. *Voyez* PARACELSE & GOCLENIUS.

HELMONT, (François-Mercure Van-) fils du précédent, né en 1618, s'enrôla étant jeune dans une troupe de Bohémiens, avec leſquels il parcouroit diverſes provinces. On le ſoupçonna d'avoir trouvé la *Pierre philoſophale;* parce qu'avec peu de revenus, il faiſoit beaucoup de dépenſes. Il a laiſſé des livres ſur des matieres théologiques: I. *Alphabeti verè naturalis Hebraïci delineatio.* II. *Cogitationes ſuper quatuor priora capita Geneſeos*, Amſterdam, 1697, in-8°. III. *De attributis divinis.* IV. *De inferno*, &c. On voit par ces ouvrages que c'étoit un eſprit ſingulier & paradoxal. Il croyoit à la métempſycoſe. Il paſſa une partie de ſa vie chez le prince de Sultzbach, alla enſuite à Berlin, à la ſollicitation de l'électrice de Brandebourg, & mourut peu de tems après à Coeln, qui fait partie de cette ville, en 1699, à 81 ans. Le célebre Leibnitz lui fit une épitaphe, qui malgré les éloges qu'elle renferme, donne l'idée d'un enthouſiaſte & d'un viſionnaire.

Nil patre inferior, jacet hic Helmontius alter,
Qui junxit varias mentis & artîs opes:
Per quem Pythagoras & Cabbala ſacra revixit,
Elæuſque, parat qui ſua cuncta ſibi.

Il y a eu un baron de Van-Helmont, qui étoit un vrai illuminé, & qui finit par ſe faire Quaker.

HÉLOÏSE, abbeſſe du Paraclet, célebre par ſon eſprit & par ſes amours, mourut en 1163 (*voyez* ſon hiſtoire dans l'art. ABAILARD). Nous ajouterons ſeulement qu'elle eſt la principale cauſe de la célébrité d'Abailard, de celle ſur-tout dont il jouit dans ce ſiecle, où ſes amours ſont à-peu-près un titre ſuffiſant pour en faire un héros. Auſſi jamais n'a-t-il été tant prôné. « Quelque mérite qu'Abailard ait eu du côté de l'eſprit & du côté de la ſcience, » dit un écrivain judicieux, » on parleroit moins de lui » ſans l'intrigue galante qu'il a » eue avec la belle & ſavante » Héloïſe. La beauté ſinguliere » de cette fille, l'étendue de » ſon génie, la connoiſſance » de l'hébreu, du grec & du » latin, ſa pénétration dans les » ſecrets les plus ſublimes de » l'Ecriture & de la théologie,

» la haute nobleſſe des Mont-
» morenci, dont on prétend
» qu'elle tiroit ſon origine; tout
» cela donnoit du relief à un
» homme pour qui elle s'étoit
» déclarée... J'avance même
» hardiment que les ouvrages
» de l'écoliere ont donné le
» prix à ceux du maître. Qu'on
» en croie ce qu'on voudra; je
» ſuis perſuadé que ſi, en réim-
» primant les ouvrages d'Abai-
» lard, on retranchoit les let-
» tres de cette héroïne, le li-
» braire pourroit bien ſe trou-
» ver chargé du poids fâcheux
» de l'édition : car on ne peut
» nier que ce philoſophe n'ait
» diſtillé ſur ce qu'il a écrit,
» tout ce que la métaphyſique
» a de plus ſubtil & de plus em-
» barraſſé. On ne voit pas tou-
» jours ce qu'il veut nous ap-
» prendre ; il fatigue, il en-
» nuie ; ſes livres tourmentent
» un lecteur ». Nous avons trois *Lettres* d'Héloïſe, pleines d'ame & d'imagination, parmi celles d'Abailard. Les *Epîtres* de ces deux amans, publiées en 1616, in-4°, par d'Amboiſe, l'ont été de nouveau à Londres, in-8°, & à Paris, en latin & en françois, par dom Gervaiſe, ancien abbé de la Trappe, en 2 vol. in-12. Elles ont été imitées par Pope, & par différens poëtes François, qui ſe ſont diſputé à l'envi la gloire de leur donner en leur langue les charmes qu'elles ont en latin.

HELSHAM, (Richard) profeſſeur de médecine & de phyſique dans l'univerſité de Dublin, eſt auteur d'un *Cours de Phyſique expérimentale*, imprimé après ſa mort. Cet ouvrage eſt eſtimé en Angleterre.

HELVETIUS, (Adrien) médecin Hollandois, étoit fils de Jean-Fréderic, médecin des états-généraux & du prince d'Orange, connu par pluſieurs ouvrages pleins des extravagances des alchimiſtes, mort l'an 1709. Adrien vint à Paris ſans aucun deſſein de s'y fixer, ſeulement pour voir les curioſités de ce petit monde, & pour débiter des poudres de la compoſition de ſon pere. Ce remede n'ayant pas eu beaucoup de débit, un droguiſte lui fit préſent de 5 ou 6 livres de la racine du Bréſil, qu'il lui donna comme quelque choſe de précieux. Le jeune Helvetius court à l'hôpital faire *experimentum in anima vili*, & après avoir éprouvé l'efficacité de ſon remede contre la dyſſenterie, il le fit afficher. Tous les malades attaqués de cette maladie s'adreſſoient à lui, & il les guériſſoit tous. Louis XIV lui ordonna de rendre public le remede qui produiſoit des effets ſi merveilleux : il déclara que c'étoit l'Ipekakuahna, & reçut mille louis d'or de gratification. Il devint enſuite inſpecteur-général des hôpitaux de la Flandre Françoiſe, & médecin de M. le duc d'Orléans, régent du royaume. Il mourut le 20 février 1727, à 65 ans, laiſſant quelques ouvrages. Le plus eſtimé eſt ſon *Traité des Maladies les plus fréquentes, & des remedes ſpécifiques pour les guérir*, 2 vol. in-8°, 1724, dont il s'eſt fait pluſieurs éditions.

HELVETIUS, (Jean-Claude-Adrien) fils du précédent, conſeiller-d'état, premier médecin de la reine, inſpecteur-général des hôpitaux militaires, naquit en 1685. Il

fut recherché, comme son pere, par la cour & par la ville ; & mourut en 1755, à 70 ans. Ce médecin étoit aussi respectable par sa probité, que par son savoir. La douceur de ses mœurs & la tranquillité de son ame, étoient peintes sur son visage. Il répandoit, avec un plaisir égal, ses lumieres & ses revenus. Il légua en mourant à la faculté de médecine de Paris, tous les livres de sa bibliotheque, que cette compagnie n'avoit pas dans la sienne. Nous avons de lui : I. *Idée générale de l'Economie animale*, in-8°, Paris, 1722. Cet ouvrage estimable est enrichi d'observations très-étendues sur le traitement de la petite vérole. II. *Principia physico-medica, in tyronum Medicinæ gratiam conscripta*, Paris, 1752, 2 vol. in-8° ; & plusieurs autres ouvrages sur la médecine, estimés.

HELVETIUS, (Claude-Adrien) né à Paris en 1715, étoit fils du précédent. Il fit ses études au college de Louis-le-Grand, sous le célebre P. Porée qui, trouvant dans les compositions de son jeune éleve plus d'idées & d'images que dans celles de ses autres disciples, lui donna une éducation particuliere : mais la triste doctrine de l'athéisme lui en fit perdre les fruits ; il s'abandonna entierement à ce système aussi absurde que désolant ; & donna en 1758 son livre de l'*Esprit*, qui fut proscrit par le parlement de Paris. L'auteur, depuis les désagrémens qu'il essuya à l'occasion de cet ouvrage, fit divers voyages. Revenu en France, il passa la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré, où il mourut en 1772. Ses ouvrages sont : I. *De l'Esprit*, 1758, in-4°, & 3 vol. in-12. On y trouve quelques morceaux éloquens ; mais en même tems tous les délires du matérialisme : il manque de méthode, & est rempli de contes indignes d'un esprit solide. Une de ses assertions favorites, qui est comme le fondement de son système, est que l'homme ne differe des animaux que parce qu'il a des mains, comme si le singe qui est si loin de l'homme, n'en avoit pas. Du reste, cette erreur a été servilement copiée d'après le vieux Anaxagore, à qui Plutarque reproche « d'avoir dit que la » raison & la sagesse, la su- » périorité de l'homme vien- » nent *uniquement de ce qu'il* » *a des mains*, & non des par- » tes, tandis qu'il pouvoit dire, » ce qui est bien plus vrai, » que si l'homme a des mains, » c'est parce qu'un Être ingé- » nieux & raisonnable devoit » être pourvu d'instrumens » propres à exercer son indus- » trie ». Une autre erreur d'Helvetius, & qui ne donne pas une idée fort avantageuse de son cœur, est que l'amitié n'est qu'une affaire d'interêt ; opinion prise d'Epicure, & réfutée comme révoltante & flétrissante par l'orateur Romain (*Acad Quæst.*, *l.* 2, *n°.* *131* ; *de Amic. n°. 30*, *31*, &c). II. *Le Bonheur*, poëme en six chants, in-8°, 1772, avec des fragmens de quelques *Epîtres*. On sent assez de quel bonheur un athée peut traiter : de 280 systêmes que S. Augustin compte sur le bonheur, on peut dire qu'Helvetius

qu'Helvetius a choisi le plus mauvais. III. *De l'Homme*, 2 vol. in-8°: ouvrage non moins révoltant que le livre de l'*Esprit*. L'auteur étoit maître-d'hôtel de la reine, & il avoit été fermier-général : son irréligion lui fit perdre ces places. Helvetius avoit des mœurs douces, & son caractere, porté à la bienfaisance & à la vertu, n'a paru céder qu'avec répugnance aux impressions funestes de l'impiété. Avant ses liaisons avec quelques faux philosophes, il faisoit profession, non-seulement d'être sincérement attaché au Christianisme, mais il en pratiquoit les devoirs avec une piété extraordinaire. *J'ai été témoin*, écrivoit le 13 novembre 1775, une personne très-digne de foi, & qui étoit à la cour lors de l'événement qu'elle raconte, *j'ai été témoin de la perversion du pauvre Helvetius. Ce fut l'ouvrage de sa liaison avec V.... qui de pieux qu'étoit M. Helvetius au point d'inquiéter sa famille, quoique les plus gens de bien, en fit un athée en un an de tems. Ce fut la Métromanie qui le gagna, qui occasionna cette funeste connoissance. J'en gémis tous les jours depuis sa mort, & j'en déteste d'autant plus l'auteur, à qui il seroit à souhaiter qu'on eût... à Paris, ce 13 novembre 1775, de S. P.* L'original de cette lettre est entre les mains de l'homme respectable, auquel elle a été écrite. Un philosophe (le marquis d'Argens), qu'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux écrivains religieux, fait de la philosophie d'Helvetius & de celle de Moyse, le parallele suivant. « Elle n'est » point, dit-il, cette philosophie (celle de Moyse) aride » & seche, dont la subtilité » s'évapore en raisonnemens, » & dont les forces s'épuisent » en recherches inutiles au » bonheur des hommes; cette » philosophie désastreuse qui, » la hache à la main, le bandeau sur les yeux, abat, » renverse, détruit tout & n'éleve rien; qui, dans son délire impie, fait son Dieu de la » matiere, ne distingue l'homme d'avec la brute que par » les doigts, & pour le perfectionner, le renvoie disputer aux animaux le gland » dans les forêts ».

HELVICUS, (Christophe) né en 1581, mort à la fleur de son âge en 1616, remplit avec honneur une chaire de langues orientales dans l'académie de Giessen, & laissa quelques ouvrages. Les plus connus sont: I. *Théâtre historique & chronologique*, in-folio, Francfort, 1666. C'est un recueil de tables de chronologie assez exactes, quoique non exemptes de fautes, & défigurées par la confiance de l'auteur en quelques anciens chroniqueurs & compilateurs. II. *Synopsis Historiæ universalis ad annum 1612*, in-4°., 1637.

HELVIDIUS-PRISCUS, philosophe Stoïcien, causa des troubles à Rome sous l'empire de Vespasien, & fut banni avec ses complices. *Voyez* VESPASIEN.

HELVIDIUS, fameux arien, disciple d'Auxence, proscrivoit la virginité de Marie; & soutenoit, qu'après la naissance de J. C., la Ste. Vierge avoit eu des enfans de S. Joseph:

C'étoit un enthousiaste. Il vivoit dans le 4e. siecle. S. Jerôme l'a réfuté.

HELYOT, (Pierre) religieux Picpus, né à Paris en 1660, fit deux voyages à Rome, & parcourut toute l'Italie. Ce fut-là qu'il recueillit les principaux mémoires pour son *Histoire des Ordres Monastiques, Religieux & Militaires, & des Congrégations séculieres de l'un & de l'autre sexe, qui ont été établis jusqu'à présent*, avec des figures assez fidelles de leurs habillemens, en 8 vol. in-4°. Cet ouvrage, fruit d'un travail de 25 ans, est plein de savantes recherches, & est plus exact, quoiqu'il ne le soit pas toujours, que ceux des écrivains qui l'avoient précédé. Son style, sans être élégant, a du naturel & de la netteté. On imprimoit le 5e. vol. de cette Histoire, lorsque l'auteur mourut à Picpus, près Paris, en 1716, à 56 ans, après avoir occupé différens emplois dans son ordre. Il en a paru une espece d'*Abrégé*, à Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8°., pour les religieux, & autant pour les militaires. Cet Abrégé est fort inexact, & n'est recherché que pour les figures. Le P. Helyot étoit aussi pieux que savant. On a de lui quelques livres de dévotion, dont le plus connu est *Le Chrétien mourant*, in-12.

HEMELAERS, (Jean) né à La Haye vers l'an 1580, de parens calvinistes, rentra dans le sein de l'Eglise Catholique dans un âge peu avancé. Après ses études il se rendit à Rome, où après un séjour de six ans, il fut pourvu d'un canonicat à Anvers. Après avoir édifié cette ville par une piété constante & sincere, & rendu de grands services à son chapitre, il mourut dans un âge fort avancé, le 6 novembre 1655. Il publia divers ouvrages, dont les principaux sont : *Numismata Imperatorum Romanorum a Julio Cæsare ad Heraclium, è Musæo Arschotano, brevi & historico commentario explicata*, Anvers, 1615 & 1624, in-4°., 1654, in-folio; Utrecht, 1709; Amsterdam, 1738, in-4°. (*voyez* HAVERCAM). Malgré ces éditions, ce livre n'est pas commun. On a encore de lui des Poésies, des Harangues.

HEMERÉ, (Claude) bibliothécaire de Sorbonne, laissa divers écrits. Les plus connus ont pour titre : I. *De Academia Parisiensi, qualis primò fuit in Insula & Episcoporum Scholis*, 1637, in-4°. II. *De Scholis publicis*, 1633, in-8°. III. *Augusta Veromanduorum*, Paris, 1643, in-4°. Il mourut à Saint-Quentin, dont il étoit chanoine, vers le milieu du 17e. siecle.

HEMMERLINUS, (*Felix*) appellé aussi *Malleolus*, chanoine & chantre de Zurich en 1428, dont il existe des *Opuscules* en 2 parties, très-rares; l'une & l'autre in-fol., sans indication de lieu & d'année, en caracteres gothiques. La 1re. est plus rare que la 2e. Dans celle-là on trouve : *Dialogus de nobilitate & rusticitate*, &c. Dans l'autre : *Tractatus contra validos mendicantes, Beghardos & Beghinos, Monachos*, &c., pleins de plaisanteries sans finesse & sans goût, comme sans logique & sans raison.

L'auteur de l'*Ami des Hommes* a très-bien prouvé que les moines mendians étoient une grande décharge & aisance pour la société ; & qu'en se réduisant à vivre d'aumônes, ils élargissoient & enrichissoient le champ abandonné à leurs concitoyens. Hemmerlinus étoit un esprit inquiet & tracassier, tant en matiere de religion qu'en matiere civile. Il fut mis en prison à Zurich, comme criminel d'état ; il avoit tout l'esprit des nouvelles sectes, & doit être regardé comme un avant-coureur de Luther & de Calvin, comme un disciple de Wiclef & de Hus. Il mourut en 1456.

HEMMINGA, *voyez* SIXTE DE HEMMINGA.

HEMMINGIUS, (Nicolas) naquit en 1513, dans l'isle de Laland, d'un forgeron. Après avoir étudié sous Mélanchthon, dont il acquit l'esprit & l'amitié, il fut fait ministre, puis professeur d'hébreu & de théologie à Copenhague, & ensuite chanoine de Roschild. Il essuya quelques disgraces de la part des Luthériens, qui lui reprochoient son penchant pour le Calvinisme ; il devint aveugle quelques années avant sa mort, arrivée en 1600. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, excepté ses *Opuscules théologiques*, dont on a fait cas chez les Calvinistes, & qui furent imprimés à Geneve en 1564, in-fol.

HEMRICOURT, (Jacques de) gentilhomme Liégeois, chevalier de S. Jean de Jérusalem (aujourd'hui Malte), mort le 18 décembre 1403, a donné *Le Miroir des Nobles de Hesbaye*, avec fig., Bruxelles, 1673, in-fol. ; on en a fait une nouvelle édition, Liege, 1791. Cet ouvrage a été d'un grand secours à tous les généalogistes des Pays-Bas. Si on n'y peut lire sans quelque émotion l'histoire de la valeur un peu dure & barbare de ces héros de la féodalité, on doit convenir aussi qu'elle présente des traits de franchise & de probité, devenus bien rares dans des siecles plus policés & plus élégans. S'ils s'égaroient quelquefois dans l'idée qu'ils se faisoient du point-d'honneur, nous ne pouvons pas dire que nous en ayons une notion plus juste, ni que nos duels soient plus humains ou plus raisonnables que leurs imposans & courageux combats, qui jouissoient au moins d'une espece de sanction de la part du gouvernement alors établi ; suppléoient en quelque sorte à la vigueur des loix, insuffisantes pour réprimer ou réparer les injustices ; & étoient par leur nature une gymnastique salubre, ennemie de la corruption & de la molleſſe.... Cet auteur n'étoit pas de la famille qui porte encore aujourd'hui ce nom, comme il est aisé de s'en assurer par la maniere dont il en parle en plusieurs endroits de son ouvrage.

HEMUS, roi de Thrace, fils de Borée & d'Orithye, & mari de Rhodope. Il fut métamorphosé en montagne avec sa femme, pour avoir voulu se faire honorer, lui comme Jupiter, & sa femme comme Junon. C'est le mont Hemus ou Argentaro, qui sépare la Romanie & la Macédoine de la Bulgarie.

HENAO, (Gabriel de) Jéſuite, docteur de Salamanque, enſeigna en Eſpagne avec réputation, & mourut en 1704, à 93 ans. Ses Ouvrages ſont en 11 vol. in-fol. en latin. Les 2 premiers traitent du Ciel empyrée; le 3e, de l'Euchariſtie; les trois ſuivans, du Sacrifice de la Meſſe; les 7, 8 & 9e. de la Science moyenne; & les deux derniers, des antiquités de Biſcaye, ſous ce titre: *Biſcaïa illuſtrata*. Celui-ci eſt le plus conſulté. On a encore quelques autres petits ouvrages de ce Jéſuite, qui étoit ſavant, & compiloit avec choix.

HÉNAULT, (Charles-Jean-François) de l'académie françoiſe, de celle des inſcriptions, préſident-honoraire aux enquêtes, & ſurintendant des finances de la maiſon de la reine, né à Paris en 1685, mourut dans cette ville à la fin de 1770. Il étoit fils d'un fermier général, & avoit été quelque tems de l'Oratoire. Le préſident Henault y ayant cueilli les fleurs de la littérature, rentra dans le monde, & remporta le prix de l'académie françoiſe, en 1707, par ſon poëme intitulé: *L'Homme inutile*. On a de lui: I. *Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France*, 1768, 2 vol. in-4°, & en 2 & 3 vol. in-8°. C'eſt l'ouvrage le plus plein & le plus court que nous ayons ſur l'hiſtoire de France. Il a eu beaucoup de ſuccès, quoiqu'il ne ſoit pas ſans défauts: des préjugés nationaux & d'autres dérogent quelquefois à la fidélité de la narration & à la juſteſſe des réflexions; mais il eſt ſi ſupérieur à la maniere dont on écrit aujourd'hui l'hiſtoire, que l'on auroit grand tort de le juger ſévérement. L'abbé des Odoars-Fantin en a donné une continuation, où l'on ne trouve ni les connoiſſances, ni le jugement, ni le goût de ſon modele. « C'eſt un abbé, vicaire-» général, dit un critique, » qui a entrepris de faire de » cette continuation, un petit » dépôt de la philoſophie mo-» derne, qui inſulte le ſiecle » de Louis XIV, pour n'avoir » pas produit un *Dictionnaire* » *tel que celui de l'Encyclopédie*, » qui trouve les mœurs ac-» tuelles beaucoup plus pures » & plus ſaintes que tout ce » que l'on a jamais vu, & qui » enfin s'eſt livré à des ba-» vardages ſi faux & ſi ridi-» cules, que les philoſophiſtes » même n'ont pu s'empêcher » de regarder ſon ouvrage » comme le fruit du délire: » mais rien ne doit étonner » dans ce ſiecle, où la conti-» nuation des livres eſtimés » eſt un des moyens favo-» ris de répandre l'erreur, » & ſur-tout de corrompre » l'hiſtoire. On a fait à des » ouvrages célebres une ſuite » qu'on fait enviſager comme » un appendice néceſſaire, & » l'on ente ainſi ſur un arbre » ſain une branche paraſite & » venimeuſe ». II. *François II*, tragédie hiſtorique en proſe. C'eſt un tableau de ce tems orageux. III. *Le Réveil d'Epiménide*, comédie. Elle eſt imprimée avec *François II*, & d'autres pieces, 1768, 2 vol. in-12. IV. *Les Chimeres*, divertiſſement d'un acte, repréſenté en ſociété. Le préſident Henault eſt connu encore par quelques *Poéſies fugitives*, qui reſpirent

les graces; mais il n'y en a que très-peu d'imprimées.

HENAUT *ou* HESNAULT. (Jean) fils d'un boulanger de Paris, voyagea dans les Pays-Bas, en Hollande, en Angleterre. De retour dans sa patrie, il se fit connoître du surintendant Foucquet par ses Poésies. Son protecteur ayant été disgracié, & Colbert mis à sa place, le poëte lança contre celui-ci un Sonnet, qui, quoique dur, offre de très-bons vers. On sait ce que ce grand ministre dit à cette occasion (*voyez* son article). Henaut, ayant reconnu sa faute, chercha à supprimer tous les exemplaires de son Sonnet; mais la satyre se répandoit trop facilement alors, comme aujourd'hui, pour qu'il pût en venir à bout. Henaut est non-seulement connu comme poëte, il l'est encore comme épicurien. On dit qu'il alla exprès en Hollande pour voir Spinosa, & que celui-ci le mépriſa : mais cela n'est pas suffisamment prouvé. Henaut étoit un homme de plaisir, qui cherchoit à calmer les remords de sa conscience par les délires de son esprit. Il passoit de l'irréligion à la dévotion; mais cette dévotion, née subitement, se dissipoit de même. Il mourut dans des dispositions très-chrétiennes, à Paris, en 1682. Ses *Poésies*, recueillies en 1670, in-12, renferment : I. Plusieurs Sonnets, parmi lesquels on distingue celui *de l'Avorton*, qui fit beaucoup de bruit dans son tems, quoiqu'il ne soit ni régulier ni correct, qu'il y ait des idées fausses, & qu'enfin il n'ait d'autre mérite, que celui de renfermer deux ou trois antitheses assez bonnes. II. Des *Lettres* en vers & en prose. Ces vers ne sont pas toujours faciles, & la prose manque souvent de légéreté. III. Une *Imitation* en vers des actes 2e. & 4e. de la *Troade* de Séneque : il avoit quelque talent pour ce genre de travail. IV. On a encore de lui la *Traduction* en vers du commencement du *Poëme de Lucrece*, qu'on trouve dans le *Furneriana*, & ailleurs. Il avoit poussé cet ouvrage plus loin; mais son confesseur le lui fit brûler : action qui assura peut-être le salut d'Henaut, par un sacrifice qui a dû lui coûter, sur-tout si la suite répondoit au commencement.

HENICHIUS, (Jean) professeur de théologie à Rhintel, au pays de Hesse, naquit en 1616, & mourut en 1671, à 55 ans. Il souhaita passionnément la réunion des Luthériens avec les Calvinistes; mais ses efforts pour cette réunion, ne lui attirerent de la part des deux partis, que des injures & de mauvais procédés. Le projet dans le fond étoit déraisonnable. Comment réunir deux sectes, qui n'ont jamais pu fixer invariablement leur propre doctrine? A quel tribunal les envoyer, par quelle autorité les persuader, après qu'elles ont secoué le joug de l'Eglise universelle, seule dépositaire de la foi & de la morale des Chrétiens? On a de Henichius divers ouvrages de théologie & de controverse, in-4°. & in-8°., estimables pour la modération qu'ils respirent : persuadé de l'inconséquence de toutes les sectes, l'auteur n'appuie que

foiblement sur les dogmes de la sienne. Les principaux sont: I. *Compendium Sacræ Theologiæ*, in-8°. II. *De veritate Religionis Christianæ*, in-12. III. *Institutiones Theologicæ*, in-4°. IV. *Historia Ecclesiastica & Civilis*, in-4°.

HENNEPIN, (Louis) Récollet d'Ath en Hainaut, où il naquit vers 1640, se consacra pendant quelque tems au service des hôpitaux, fut aumônier dans les armées, passa en qualité de missionnaire à Quebec, & exerça cet emploi pendant 11 ans au Canada. En 1678 il traversa le lac Ontario, parcourut les vastes contrées qui sont au sud-oueſt du Canada, & découvrit en 1680 le fleuve Missisipi. Il donna une *Description* de ses découvertes, Paris, 1683, & Amsterdam, 1704; celle-ci est plus complette. Le P. Hennepin mourut à Utrecht, au commencement du 18e. siecle.

HENNINGES, (Jerôme) laborieux historien Allemand du 16e. siecle. Nous avons de lui plusieurs ouvrages assez estimés, concernant les généalogies de quantité de maisons d'Allemagne. Le principal est *Theatrum Genealogicum*, 6 vol. in-fol., 1598, à Magdebourg. La 6e. partie de cet ouvrage est la plus rare. Elle est intitulée: *Genealogiæ aliquot Familiarum nobilium in Saxonia*, in-fol., à Hambourg, 1596. — Il est différent de Jean HENNINGES, mort en 1746, à 78 ans, auteur de 3 vol. de *Dissertations* sur divers passages des Livres-Saints, & d'une *Version* en vers latins du prophete Jonas. Il étoit pasteur & professeur de théologie à Helmstadt.

HENNUYER, (Jean) évêque de Lisieux, mort en 1577, avoit été confesseur de Henri II, & évêque de Lodeve. Il s'immortalisa par son humanité dans le tems de la Saint-Barthélemi. Le lieutenant-de-roi de sa province vint lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de massacrer les huguenots de Lisieux, en conséquence des conspirations toujours renaissantes, & d'un nouveau complot que la cour croyoit avoir découvert (*voyez* COLIGNI & CHARLES IX). L'illustre prélat s'y opposa, & donna acte de son opposition. Le roi, loin de le blâmer, rendit à sa fermeté les éloges qu'elle méritoit; & sa clémence, plus efficace que les sermons, les livres & les soldats, changea le cœur & l'esprit de tous les Calvinistes. Ils firent tous abjuration entre ses mains.

HENOCH, *voyez* ENOCH.

HENRI I, fut surnommé l'*Oiseleur*, parce que les députés qui lui annoncerent son élection à l'empire, le trouverent occupé à la chasse des oiseaux. Il naquit en 876, d'Othon, duc de Saxe. Les trois états de la Germanie le confirmerent empereur en 919, à 43 ans. Ce fut un des rois les plus dignes de porter la couronne. Sous lui les seigneurs de l'Allemagne, si divisés entr'eux, furent réunis. Le premier fruit de cette réunion, fut l'affranchissement du tribut qu'on payoit aux Hongrois, & une grande victoire remportée sur cette nation terrible. Henri fit ensuite des loix, encore plus intéressantes que ses victoires. L'Allemagne & la

Saxe manquoient de villes fortifiées ; ni la nobleſſe, ni le peuple n'aimoient à s'enfermer: delà cette facilité qu'avoient les barbares de pouſſer leurs conquêtes juſqu'au Rhin. Henri fit conſtruire des villes, & environner de murailles les gros bourgs de la Saxe & des provinces voiſines. Pour peupler ces nouvelles fortereſſes, il obligea la 9e. partie des habitans de la campagne, à s'établir dans les villes. Il ordonna que les aſſemblées publiques & les fêtes ne pourroient être célébrées que dans les villes. Il donna aux nouveaux citoyens des privileges & des prérogatives conſidérables, juſqu'à obliger ceux qui reſterent à la campagne de les nourrir, & à tranſporter la 3e. partie de leur récolte dans les magaſins des villes. Delà les familles patriciennes iſſues des nobles, qui paſſerent dans les villes. Les autres gentilshommes conçurent contre ceux-ci une haine qui regne encore, & qui va juſqu'à leur diſputer la nobleſſe, parce qu'ils avoient accepté les magiſtratures. On leur donna le ſobriquet de *Villani*, Villains. A le bien prendre, la bonne raiſon étoit de leur côté; mais cette opération de Henri étoit néceſſitée par les circonſtances: la ſécurité de l'empire l'exigeoit; mais ſi la politique l'a approuvé, le droit ſacré de propriété perſonnelle & réelle, & l'état des mœurs en ont ſouffert. Henri réprima Arnoul le Mauvais, duc de Baviere, vainquit les Bohêmes, les Eſclavons, les Danois. Il conquit le royaume de Lorraine ſur Charles le Simple, & remporta à Mersburg une ſeconde victoire ſur les Hongrois, en 934. Tous ces ſuccès ne lui enflerent point le cœur : modeſte ſous ſes lauriers, il ne prit jamais le titre d'empereur dans ſes diplomes, ni même celui de roi de Germanie. Il mourut le 2 juillet 936. Othon, ſon fils aîné, lui ſuccéda. Henri, duc de Baviere, & Brunon, archevêque de Cologne, étoient ſes deux autres enfans.

HENRI II, (S.) dit le *Boiteux*, arriere-petit-fils du précédent, & fils de Henri le Jeune, duc de Baviere, naquit en 972, dans le château d'Abunde, ſur le Danube, & fut élu empereur en 1002. Il fonda l'évêché de Bamberg, battit Hezeſon, duc de Baviere, rétablit le pape Benoît VIII ſur ſon ſiege, fut couronné empereur par ce pontife en 1014, à Rome, chaſſa les Grecs & les Sarraſins de la Calabre & de la Pouille, calma les troubles de l'Italie, parcourut l'Allemagne, laiſſant par-tout des marques de généroſité & de juſtice. C'eſt dans une de ces dernieres expéditions que coupé & pris par les ennemis, il ſe ſauva par un ſaut périlleux, dont il reſſentit les ſuites & d'où lui reſta le nom de *Boiteux* : cependant quelques auteurs attribuent cet accident à une contraction de nerfs, occaſionnée par ſes grandes fatigues. Il mourut ſaintement en 1024, à 47 ans. C'eſt peut-être, de tous les empereurs Allemands, celui qui a fait aux égliſes les plus grandes largeſſes; cependant ſa puiſſance n'en fut pas affoiblie, ſon peuple fut heureux, & ſes finances furent en

bon ordre. Il avoit voulu se faire Bénédictin à Verdun, & ensuite chanoine à Strasbourg; mais il servit Dieu avec plus d'édification & de fruit sur le trône, qu'il n'eût pu faire dans la solitude du cloître, & dans un état borné à sa sanctification personnelle. On voit à l'entrée de l'abbaye de S. Vannes à Verdun, un tableau où Henri est représenté quittant le sceptre & la couronne, & demandant l'habit monastique au saint abbé Richard. L'abbé lui ayant fait promettre obéissance, lui ordonna de continuer à gouverner l'empire. Ce qui est exprimé dans un distique, dont le sens est : « L'empereur est venu ici pour » vivre dans l'obéissance, & il » pratique cette vertu en régnant ». On prétend que, dans son couronnement à Rome, on se servit pour la *1re.* fois du globe impérial. Le pape Benoît VIII, avant que de le couronner, lui demande : *Voulez-vous garder, à moi & à mes successeurs, la fidélité en toutes choses ;* & c'est le premier vestige de l'obéissance que quelques empereurs ont promise aux papes. Il avoit épousé la vertueuse Cunégonde (*voyez* ce mot), & la laissa vierge ; ils ont été canonisés l'un & l'autre. C'étoit un prince sage, prudent, courageux, magnanime & magnifique, qui enrichit l'empire dans le sein de la paix, & le rendit respectable à ses voisins, tant par les ressources ménagées dans l'état, que par les vertus de son chef. Preuve de fait, entre mille autres, de l'influence de la Religion sur le bonheur des peuples & la prospérité des empires. Ceux qui ont blâmé en politiques son extrême amour pour la virginité, n'ont pas considéré que l'empire étoit électif, & que la mort des empereurs, qui laissoient une postérité nombreuse, occasionnoit souvent autant d'intrigues & de troubles, que s'ils n'avoient pas eu d'enfans.

HENRI III, *le Noir*, fils de l'empereur Conrad II, naquit en 1017, & succéda à son pere en 1039, à l'âge de 22 ans. Les premieres années de son regne furent marquées par des guerres contre la Pologne, la Bohême, la Hongrie ; mais elles ne produisirent aucun grand événement. La confusion régnoit à Rome comme dans toute l'Italie. L'empereur passa les monts pour y porter la paix, & réussit à la donner au siege pontifical par l'élection de Clément II. Henri & son épouse reçurent ensuite la couronne impériale du nouveau pontife. Après quelques expéditions contre les rebelles d'Italie, de Hollande & de Frise, ce prince mourut à Botfeld en Saxe, en 1056, à 39 ans, & fut enterré à Spire. Quelque tems avant sa mort il avoit eu une entrevue avec Henri I, roi de France. Celui-ci lui ayant fait des reproches de ce qu'il possédoit injustement plusieurs provinces démembrées de la couronne de France, l'empereur lui proposa de vider ce différend par un duel ; mais le monarque François le refusa. C'est de cet empereur que les papes tiennent la ville de Bénévent, qu'il céda à Léon IX, pour affranchir la ville de Bamberg, d'une rede-

vance qu'elle payoit tous les ans au Saint-Siege.

HENRI IV, *le Vieil*, fils de Henri III, eut la couronne impériale après lui en 1056, à l'âge de 6 ans. Agnès sa mere, femme habile & courageuse, gouverna l'empire pendant les premieres années. Dès l'âge de 13 ans Henri régna par lui-même, & montra de la valeur contre les princes rebelles de l'Allemagne, & sur-tout contre les Saxons. Tout étoit alors dans la plus horrible confusion. Qu'on en juge par le *droit de rançonner les voyageurs :* droit que tous les seigneurs, depuis le Mein & le Weser jusqu'au pays des Slaves, comptoient parmi les prérogatives féodales. L'empereur, quoique jeune & livré à tous les plaisirs, parcourut l'Allemagne pour y mettre quelque ordre; mais ce fut sans beaucoup d'effet. Alexandre II étant mort, les Romains élurent le chancelier Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII : homme de mœurs pures, d'un esprit vaste, & d'une fermeté inflexible. Henri IV lui porta des plaintes contre les Saxons, toujours domptés & toujours prêts à reprendre les armes. Ces barbares avoient fait menacer l'empereur de donner son sceptre impérial à un autre, s'il ne chassoit ses conseillers & ses maîtresses, s'il ne résidoit avec sa femme, & s'il ne quittoit de tems en tems la Saxe pour parcourir les autres provinces de son empire. On voit que ces prétendus barbares formoient des demandes qui ne l'étoient pas. Henri IV crut que les foudres du Vatican produiroient un effet plus prompt que ses armes. Il s'adressa à Grégoire. Les Saxons de leur côté accuserent l'empereur de simonie & de plusieurs autres crimes. Ces accusations n'étoient pas sans fondement. Les empereurs jouissoient depuis long-tems en Allemagne du droit d'investiture, fondés sur ce qu'ils avoient doté les évêchés & les abbayes, ou en avoient augmenté les revenus par leurs libéralités. Mais l'empereur Henri IV prétendit distribuer ces bénéfices à prix d'argent. « Les empereurs (dit Voltaire, que nous citons ici de préférence) « nommoient » aux évêchés, & Henri IV » les vendoit. Grégoire s'op- » posa à cet abus » (*Annal. de l'Emp.* tom. 1. ann. 1076). Pour y remédier plus efficacement, le pape assembla deux conciles à Rome en 1078 & 1080, où il abolit la formule des investitures qui paroissoit supposer dans l'empereur une puissance spirituelle. Henri assemble une diete à Worms en 1076, fait déposer le pape, en publiant contre lui un libelle rempli de forfaits imaginaires & ridicules, l'accuse de sortilege & de sacrilege, le fait saisir par un brigand, au moment qu'il célébroit la Messe, & enfermer dans une tour, d'où le peuple Romain le retire. Ce fut alors que les querelles entre l'empire & le sacerdoce éclaterent avec le plus de violence. Le pape lança contre Henri l'anathême, dont il l'avoit déjà menacé, & délia ses sujets du serment de fidélité. Les princes d'Allemagne, agissant selon la jurisprudence reçue dans ces siecles, & voulant

donner la paix à un pays agité par un prince tracaſſier, capricieux & violent, penſoient à dépoſer Henri. Ce monarque, qui dans ſon ame rendoit hommage à la vertu de Grégoire, voulant parer ce coup, paſſa les Alpes, & alla trouver le ſouverain pontife à Canoſe, forteresſe appartenante à la comteſſe Mathilde. Henri, après une pénitence de 3 jours dans la cour du château, pieds nus & couvert d'un cilice, reçut enfin ſon abſolution, ſous les conditions les plus humiliantes. Bien des auteurs ont trouvé ici un excès de ſévérité de la part du pontife. Mais Grégoire ne croyoit pas à la ſincérité, & à la durée de cette pénitence, & ne jugeoit pas qu'elle pût être miſe à une épreuve trop forte: l'événement fit voir qu'il ne ſe trompoit pas. Les Lombards, ayant conçu du mépris pour un prince tantôt arrogant juſqu'à être intraitable, tantôt timide & foible juſqu'à la baſſeſſe; tyran dans ſes ſuccès, eſclave & poltron dans ſes revers, veulent élire à ſa place ſon jeune fils Conrad. Henri, ranimé par la crainte de perdre ſes états d'Italie, ſe prépare à tirer vengeance de Grégoire VII. Ce pape le fait dépoſer par les princes d'Empire dans la diete de Forcheim, & fait donner ſon ſceptre à Rodolphe, duc de Suabe. L'empereur dépoſé bat ſon compétiteur dans pluſieurs rencontres, & enfin lui donne la mort à la journée de Volcksheim. Henri fit dépoſer en même tems le pontife dans un ſynode de Briſſen, & mettre à ſa place Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il affermit ſur le ſiege pontifical par ſes armes. Il s'empare de Rome après un ſiege de 2 ans, & ſe fait couronner empereur par ſon antipape. Peu de tems après, Grégoire meurt à Salerne; mais la guerre ne s'éteint pas avec lui. Conrad, fils de Henri IV, couronné roi d'Italie par Urbain II, ſe révolta contre ſon pere. Henri, autre fils de l'empereur, ſe fit donner la couronne impériale l'an 1106. Les ſeigneurs, ennemis du pere, ſe joignent au fils rebelle. On ménagea une entrevue entre Henri IV & ſon fils; elle devoit avoir lieu à Mayence. L'empereur, après avoir congédié ſon armée, ſe mit en chemin pour s'y rendre. Mais le barbare & dénaturé Henri, ſoutenu par toutes les forces de ſon parti, le fit arrêter priſonnier à Ingelheim, & l'obligea, après l'avoir dépouillé avec violence de tous les ornemens impériaux, de renoncer à l'empire. Le malheureux Henri IV, réfugié à Cologne, & de là à Liege, aſſembla une armée; mais, après quelques ſuccès heureux, ſes troupes furent battues par celles de Henri V. Réduit aux dernieres extrémités; pauvre, errant, ſans ſecours, il ſupplia l'évêque de Spire de lui accorder une prébende laïque en ſon égliſe; lui repréſentant qu'ayant étudié & ſachant chanter, il y feroit l'office de lecteur, ou de ſouschantre: elle lui fut refuſée. Tel eſt le ſort des hommes, dominés par la paſſion de la colere & de l'orgueil; n'ayant rien de la véritable grandeur, ils ſont toujours au-deſſous de leur infortune, & ne ſont que

l'aggraver par la puſillanimité de leurs ſentimens & la bizarrerie de leurs reſſources. Enfin abandonné de tout le monde, il écrivit à ſon fils pour le conjurer de ſouffrir que l'évêque de Liege lui donnât un aſyle. » Laiſſez-moi, lui diſoit-il dans » cette lettre, reſter à Liege, » ſinon en empereur, du moins » en réfugié : qu'il ne ſoit pas » dit à ma honte, ou plutôt à » la vôtre, que je ſuis obligé » de chercher de nouveaux » aſyles dans le tems de Pâ- » ques ». Il mourut dans cette ville en 1106, à 56 ans, après avoir envoyé à ſon fils ſon épée & ſon diadême. Il fut enterré à Liege, déterré enſuite, & privé de la ſépulture pendant 5 années entieres, juſqu'à ce que Henri V, ſon fils, le fit inhumer à Spire, dans le tombeau des empereurs. Ce prince avoit de l'eſprit & du courage; il fit des loix pour maintenir la paix de l'Allemagne, & ſe tint toujours prêt à la défendre par ſon épée. Une confiance aveugle pour des miniſtres incapables, une paſſion brutale pour les plaiſirs, l'abus intolérable de conférer à prix d'argent les bénéfices à des ſujets indignes, ſon orgueil dans la proſpérité, ſa lâcheté dans les revers, ſes emportemens, ſa perfidie & ſa cruauté, ternirent ſon regne, & furent la ſource de ſes malheurs. *Voy.* GRÉGOIRE VII.

HENRI V, *le Jeune*, né en 1081, dépoſa ſon pere Henri le Vieil en 1106, & lui ſuccéda à l'âge de 25 ans. Il fit bientôt connoître que la révolte des ſujets contre leur ſouverain, & la barbarie d'un fils contre ſon pere, ne ſont point inſpirées par un amour ſincere de l'Egliſe. Dès qu'il ſe vit maître abſolu par la mort du vieil empereur, il réclama, comme un droit inaliénable de ſa couronne, ces mêmes inveſtitures qui avoient donné lieu à ſa rebellion. Il paſſa en Italie en 1110, ſe ſaiſit du pape Paſchal II, & le força de lui accorder le droit de nommer aux bénéfices. A peine ce nouvel empereur fut-il hors de l'Italie, que le pontife caſſa, dans deux conciles à Rome, l'an 1112 & l'an 1116, la conceſſion à laquelle il avoit été forcé ; renouvella les décrets contre les inveſtitures eccléſiaſtiques, données par des laïques & excommunia Henri. Ce prince ne tarda pas de retourner en Italie, & après la mort de Paſchal II, & l'élection de Gélaſe II, il fit prendre le nouveau pape par la gorge, au milieu du conclave, & l'accabler de mille coups. Il lui oppoſa enſuite l'antipape Grégoire VIII. Frappé d'un nouvel anathême, & craignant le ſort de ſon pere, il aſſembla une diete à Worms en 1122, pour ſe réconcilier avec le pape Calixte II, qui y envoya ſes légats. L'empereur, du conſentement des états, renonça à la nomination des évêques & des abbés, & laiſſant aux chapitres la liberté des élections, il promit de ne plus inveſtir les eccléſiaſtiques de leur temporel par la croſſe & l'anneau ; mais de ſubſtituer à ces ſymboles le ſceptre, lorſqu'il feroit la cérémonie de les inveſtir. Les terres du Saint-Siege furent affranchies abſolument de la ſu-

zeraineté de l'empire. L'empereur Rodolphe renonça dans la suite à tout droit d'investiture & de régale : mais ses successeurs réclamerent contre cette renonciation, & le feu de la discorde alloit se rallumer, lorsque Nicolas V la prévint par le Concordat Germanique qu'il fit en 1448 avec Fréderic III. Henri V, après avoir signé le traité de Worms, fut absous de son excommunication par les légats. L'empereur ne survécut guere à cet événement; une maladie contagieuse désoloit l'Europe : il en mourut à Utrecht en 1125, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet & d'un mauvais maitre. C'est sous ce prince que les seigneurs des grands fiefs commencerent à s'affermir dans le droit de souveraineté. Cette indépendance qu'ils cherchoient à s'assurer, & que les empereurs vouloient empêcher, contribua pour le moins autant que les violences & la conduite inconséquente de Henri, aux troubles qui diviserent l'empire.

HENRI VI, *le Sévere*, fils de Fréderic Barberousse, succéda à son pere en 1190, âgé de 25 ans. Il avoit été élu & couronné roi des Romains dès l'âge de deux ans, en 1169. Il y avoit plus d'un siecle que la coutume étoit établie de donner le titre de *Roi des Romains*, avant que de donner la couronne impériale. La cause de la distinction de ces deux titres, pouvoit être le desir qu'avoient les empereurs de perpétuer l'empire dans leur maison; & comme sous le bas empire les empereurs faisoient, dans cette vue, déclarer leur fils aîné César, de même les empereurs d'Occident, ne voulant point employer le mot de César qui étoit dans l'oubli, se servirent de celui de *Roi des Romains* : imitant peut-être en cela ce qui étoit en effet arrivé à Charlemagne, qui avoit été couronné roi d'Italie avant que d'être nommé empereur. Ce qui est singulier, c'est qu'après que l'Italie leur eut échappé, ils conserverent encore le nom de *Roi des Romains* : toujours dans le même esprit de rendre l'empire héréditaire, & de désigner par un titre qu'ils savoient n'avoir plus rien de réel, leurs enfans pour remplir leurs places, & de préparer ainsi les peuples à les y voir succéder. Henri VI, déjà deux fois reconnu & couronné du vivant de son pere, ne renouvella point cet appareil, & régna de plein droit. Après quelques expéditions en Allemagne, ce prince passa dans la Pouille, pour faire valoir les droits que Constance son épouse, fille posthume de Roger, roi de Naples & de Sicile, avoit sur ces royaumes, dont Tancrede, bâtard de Roger, s'étoit rendu maître. Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre, facilita cette conquête à l'empereur. L'intrépide roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, en revenant de sa croisade, fit naufrage près de la Dalmatie. Il passe sur les terres de Léopold, duc d'Autriche; ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur Henri VI, comme le

Arabes vendent leurs eſclaves. Henri en tire une groſſe rançon, & avec cet argent va conquérir les Deux Siciles. Il fait exhumer le corps du roi Tancrede, &, par une barbarie auſſi atroce qu'inutile, le bourreau coupe la tête au cadavre. On creve les yeux au jeune roi ſon fils; on le fait eunuque, on le conſine dans une priſon à Coire, chez les Griſons. On enferme ſes ſœurs en Alſace avec leur mere; & les partiſans de cette famille infortunée, ſoit barons, ſoit évêques, périſſent dans les ſupplices. Tous les tréſors ſont enlevés & tranſportés en Allemagne. Ces atrocités le firent ſurnommer *le Sévere & le Cruel.* Sa cruauté le perdit; ſa propre femme Conſtance, dont il avoit exterminé la famille, conſpira, dit-on, contre lui, & le fit empoiſonner en 1197, âgé de 32 ans.

HENRI RASPON, landgrave de Thuringe, élevé à la dignité d'empereur, n'en eut, à proprement parler, que le titre, & même fort peu de tems. Le pape Innocent IV ayant dépoſé Fréderic II, dans le concile général de Lyon, qui ne l'approuva pas; les archevêques de Mayence, de Cologne & de Treves, avec quelques princes d'Allemagne, élurent à ſa place, l'an 1246, le landgrave de Thuringe; mais ce nouvel empereur mourut l'année d'après, d'une bleſſure, ou plutôt du déplaiſir d'avoir perdu une bataille contre les troupes de Fréderic.

HENRI VII, fils aîné de Henri, comte de Luxembourg, fut élu empereur en 1308, & couronné en 1309, à 46 ans. Ce prince eſt le premier qui fut nommé par ſix électeurs ſeulement, tous ſix grands-officiers de la couronne: les archevêques de Mayence, de Treves & de Cologne, chanceliers; le comte Palatin, de la maiſon de Baviere d'aujourd'hui, grand-maître; le duc de Saxe, de la maiſon d'Aſcanie, grand-écuyer; le marquis de Brandebourg, de la même maiſon, grand-chambellan. Ce fut le comte Palatin qui nomma, en vertu du pouvoir qui lui avoit été accordé par les autres électeurs, *Henri, comte de Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Egliſe Romaine & univerſelle, & défenſeur des veuves & des orphelins.* « On voit par-là, » dit un hiſtorien, que l'Egliſe » Romaine, ſon extenſion, ſa » ſplendeur, ſa ſécurité, faiſoient le grand objet de la » puiſſance & de la protection » des empereurs, dans un tems » que nous appellons de barbarie, & où cependant on ſavoit » ſi bien que la Religion étoit le » fondement ſolide des empires, le ſeul garant de la » félicité des rois & des peuples ». Henri VII paſſe en Italie après avoir créé vicaire en Allemagne ſon fils Jean, roi de Bohême. L'Italie étoit alors déchirée par les factions des *Guelfes* & des *Gibelins.* Il lui fallut aſſiéger une partie des villes, & Rome même. Elle étoit pareillement diviſée en deux partis: les Orſini, ſoutenus par le roi de Naples, tenoient preſque toute la ville; les Colonne, qui étoient *Gibelins*, n'avoient pu conſerver que le Capitole. Henri VII y

fut couronné dans l'église de Latran en 1312, après avoir fait de vains efforts pour se rendre maître de la ville entiere. Il se préparoit à soumettre l'Italie, lorsqu'il mourut à Buonconvento, près de Sienne, en 1313, à 51 ans. Le bruit courut qu'un Dominicain, nommé Bernard de Montepulciano, lui avoit donné la mort, en le communiant avec du vin empoisonné le jour de l'Assomption. Plusieurs auteurs ont soutenu cette opinion; cependant on sait que la maladie de l'empereur s'étoit formée peu-à-peu, & que son fils Jean, roi de Bohême, donna des lettres-patentes à l'ordre de St. Dominique, par lesquelles il déclara le frere Bernard innocent du crime dont on l'accusoit.

HENRI I, roi de France en 1031, étoit fils aîné du roi Robert & de Constance de Provence. Monté sur le trône malgré sa mere, il eut une guerre civile à essuyer. Constance, appuyé par Eudes, comte de Champagne, & par Baudouin, comte de Flandre, excita une révolte pour faire donner la couronne à Robert son second fils. Robert, duc de Normandie, l'aida à soumettre les rebelles. Les troupes de la reine furent battues, & le frere de Henri obligé de lui demander la paix. Il la lui accorda, & fit en sa faveur une cession du duché de Bourgogne, d'où est sortie la premiere race des ducs de Bourgogne du sang royal. Le duc Robert étant mort, & la possession du duché de Normandie étant disputée à Guillaume, son fils naturel, Henri se joignit à lui pour l'aider à conquérir son héritage. Tous deux réunis livrerent bataille aux rebelles dans le lieu appellé le *Val des Dunes*, près de Caen. Henri y fut abattu d'un coup de lance par un gentilhomme du Cotentin; mais il se releva sans blessure. Guillaume, depuis surnommé le Conquérant, vainqueur de ses ennemis dans cette journée, jouit paisiblement de son duché. Un nouveau prétendant, cousin de son pere, s'étant présenté, Henri le soutint contre le même Guillaume, dont il commençoit à être jaloux. Il tenta la conquête de la Normandie, mais sans succès; & mourut à Vitri en Brie, en 1060, à 55 ans, d'une médecine prise mal-à-propos, avec la réputation de grand capitaine & de roi juste : mais cette équité ne s'étendoit point à des établissemens utiles, à la réforme des abus; le siecle de Henri I ne se prêtoit pas à ces sortes de changemens qui assurent le bonheur public. Après la mort de sa premiere femme, Henri en envoya chercher une seconde jusqu'à Moskow : Anne, fille de Jaroslaw, duc de Russie. On prétend que la sévérité des Canons le détermina à ce mariage : on ne pouvoit alors épouser sa parente au 7e. degré. » Tant étoit vigilante, dit un » auteur, l'attention de l'Eglise » sur les mœurs; & si l'on » trouve aujourd'hui que ses » loix à cet égard étoient trop » austeres, on doit remarquer » aussi, pour l'honneur de ce » tems-là, que personne ne s'en » plaignit ». La veuve de Henri se remarja au comte de Crepi; & après la mort de son second

époux, elle alla mourir dans ſon pays. Elle avoit eu du roi, Philippe & Hugues. Henri, qui ſans doute la connoiſſoit bien, ne l'avoit pas nommée tutrice de ſes fils en bas-âge. Ce fut ſon beau-frere, le comte de Flandre, qui eut la tutelle. Henri n'avoit point eu d'enfans de ſa premiere femme, nommée Mathilde, fille de l'empereur Conrad II. Philippe, qu'il avoit fait proclamer roi avant ſa mort, occupa le trône après lui.

HENRI II, roi de France, né à St. Germain-en-Laye l'an 1518, de François I & de la reine Claude, ſuccéda à ſon pere en 1547. La France étoit alors en guerre avec l'Angleterre; Henri II, qui s'étoit ſignalé ſous ſon pere en Piémont & en Rouſſillon, la continua avec ſuccès, & la finit en 1550 par une paix aſſez avantageuſe. Les Anglois lui rendirent Boulogne, moyennant 4 cent mille écus, payables en deux termes. L'année ſuivante eſt célebre par la Ligue, pour la défenſe des Proteſtans d'Allemagne, entre Henri II, Maurice, électeur de Saxe, & Albert, marquis de Brandebourg, tous trois réunis contre l'empereur Charles-Quint. Il prit en 1552, Metz, Toul & Verdun, qui ſont toujours reſtés à la France. Charles-Quint ayant donné aux Luthériens entiere ſûreté pour leur religion, & conclu la paix avec les princes Allemands ligués contre lui, Henri II reſta ſeul de la Ligue contre l'empereur. Pour ſubvenir aux frais d'une guerre ſi ruineuſe, il aliéna une partie de ſon domaine, mit un impôt de 25 livres ſur chaque clocher, & un autre ſur l'argenterie des égliſes. Charles-Quint parut devant Metz avec une armée de cent mille hommes. Le duc de Guiſe, ſecondé par toute la haute nobleſſe de France, défendit ſi vaillamment cette ville, que l'empereur fut obligé de ſe retirer; mais ce prince prit enſuite Térouane, & la détruiſit de fond en comble. Le monarque François pour ſe venger, ravagea le Brabant, le Hainaut, le Cambreſis, & parut avoir quelque ſuccès contre les impériaux en 1554, à la bataille de Renti, dont cependant il fut obligé de lever le ſiege. Il perdit la même année la bataille de Marciano en Toſcane. L'épuiſement des puiſſances belligérantes ralentit la guerre, & fit conclure une treve de 5 ans à Vaucelles, en 1556. Cet événement fut ſuivi de l'abdication de l'empire par Charles-Quint, & d'une nouvelle guerre. Philippe II, uni avec l'Angleterre, marcha avec 40 mille hommes en Picardie, ayant à leur tête Emmanuel Philibert, duc de Savoie, l'un des grands capitaines de ſon ſiecle. L'armée Françoiſe fut tellement défaite à la journée de Saint-Quentin, le 10 août 1557, qu'il ne reſta rien de l'infanterie. Tout fut tué ou pris; les vainqueurs ne perdirent que 80 hommes; le connétable de Montmorenci, & preſque tous les officiers-généraux, furent priſonniers; le duc d'Enguien bleſſé à mort, la fleur de la nobleſſe détruite, la France dans le deuil & dans l'alarme. Le duc de Guiſe, rappellé d'Italie, raſſemble une armée,

& raſſure le royaume par la priſe de Calais, qu'il enleva aux Anglois le 8 janvier 1558; il prit encore Guines & Thionville. Le duc de Nevers prenoit en même tems Charlemont; le maréchal de Thermes, Dunkerque & Saint-Venox. Henri conclut le 3 avril 1559, une paix, qui fut nommée depuis *la malheureuſe paix*, mais qui dans le fond ne l'étoit pas. Calais reſtoit à la France; il eſt vrai que ce n'étoit que pour 8 ans; mais on ſavoit bien qu'avant ce tems on auroit trouvé des raiſons de ne pas la rendre. On remit au duc de Savoie une partie de ſes états. Tout fut rendu de part & d'autre, ſoit en Italie, ſoit en France, excepté les 3 importantes villes de Metz, Toul & Verdun, qui reſterent aux François. Par la même paix furent conclus les mariages d'Elizabeth, fille du roi, avec Philippe II, & de ſa ſœur Marguerite, avec le duc de Savoie. Les fêtes qu'il donna à l'occaſion de ce ſecond mariage, furent funeſtes à la France. Henri, dans un tournoi qu'il avoit ordonné, fut bleſſé en joûtant dans la rue Saint-Antoine contre Gabriel, comte de Montgommeri (*voyez* ce mot). Le monarque mourut de ſa bleſſure le 10 juillet 1559, à l'âge de 41 ans, après un regne de 12. Henri ne répondit pas aux eſpérances que l'on avoit conçues de ſon regne. Il étoit naturellement bon, & avoit les inclinations portées à la juſtice; mais n'oſant ou ne pouvant rien faire de lui-même, il fut cauſe de tout le mal que commirent ceux qui le gouvernoient. Ils lui firent faire des dépenſes ſi exceſſives, qu'il ſurchargea le royaume de grands impôts, & qu'en accablant le peuple, ils s'enrichirent par les voies les plus injuſtes. L'on auroit pu auſſi le louer ſur ſon amour pour les belles-lettres, & ſur ſes libéralités envers les ſavans, ſi la corruption de ſa cour, autoriſée par ſon exemple, n'eût invité les plus beaux eſprits de ſon tems à ſe ſignaler plutôt par des Poéſies laſcives, que par des ouvrages ſolides. La galanterie étoit l'emploi le plus ordinaire des courtiſans; & la paſſion du prince pour Diane de Poitiers, ducheſſe de Valentinois, étoit le premier mobile de tout ce qui ſe paſſoit dans le gouvernement. Ce prince, ſelon Bodin, fit de la polygamie un cas pendable, & commença à la ſoumettre au dernier ſupplice. Ce fut lui qui le premier mit ſon portrait ſur la monnoie. Il fit des ordonnances très-ſéveres contre les Calviniſtes, quoique le fonds de ſon caractere fût la bonté; il prévoyoit ſans doute tout le mal qu'ils feroient un jour au royaume, & qu'après avoir fait une breche fatale à l'Egliſe, ils ébranleroient l'Etat. Des 4 fils qu'il avoit eus de Catherine de Médicis, François, Charles & Henri lui ſuccéderent, l'un après l'autre; le dernier, François, duc d'Alençon, ſe mit dans la ſuite à la tête des rebelles du Pays-Bas; & ſa fille Marguerite épouſa Henri IV. Mlle. de Luſſan a donné les *Annales de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12; & l'abbé Lambert, ſon *Hiſtoire*, 1755, 2 vol. in-12.

HENRI III, roi de France & de Pologne, 3e. fils de Henri II & d'

& de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau en 1551. Ce prince porta le nom de duc d'Anjou, qu'il quitta pour prendre celui de roi de Pologne, lorſque cette couronne lui eut été décernée après la mort de Sigiſmond-Auguſte, en 1573. La réputation qu'il s'étoit acquiſe dès l'âge de 18 ans par les victoires de Jarnac & de Montcontour, remportées en 1569; réputation qu'il perdit en montant ſur le trône, avoit déterminé les Polonois à l'élire. Henri avoit pris poſſeſſion de ce royaume depuis trois mois, lorſqu'il apprit la mort funeſte de Charles IX ſon frere; il l'abandonna pour venir régner en France au milieu des troubles & des factions. Sacré & couronné à Rheims par Louis, cardinal de Guiſe, le 15 février 1575, il ſoutint d'abord la réputation de valeur qu'il s'étoit faite. Il gagna la même année la bataille de Dormans, & conclut la guerre contre les huguenots dans l'aſſemblée des états tenue à Blois en 1576; mais ce parti étant déjà trop puiſſant, on lui accorda la paix à Nérac. Cette paix, la plus favorable qu'euſſent obtenue les Calviniſtes, ne les contentant pas encore, fut ſuivie, l'an 1580, d'un édit de pacification, par lequel on leur permit l'exercice public de leur religion. On leur accorda des chambres mi-parties dans les huit parlemens du royaume. On défendit d'inquiéter les prêtres ou les moines qui s'étoient mariés, & on déclara leurs enfans légitimes. Le royaume parut un peu plus tranquille; mais c'étoit un feu couvert ſous la cendre, & Henri III ne faiſoit rien pour prévenir l'incendie. Au-lieu de travailler utilement pour l'état, la Religion, pour lui-même, Henri ſe livroit avec ſes favoris à des débauches abominables, en même tems que pour étouffer les remords, il exerçoit des pratiques de religion. Il faiſoit avec eux des retraites, des pélérinages; il ſe donnoit la diſcipline. Il inſtitua des confréries de Pénitens, & ſe donnoit en ſpectacle ſous leur habit. On ne l'appelloit que *Frere Henri*. Ces momeries, loin de maſquer ſes vices, ne faiſoient que leur donner plus d'éclat. Il vivoit dans la molleſſe & dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchoit avec des gants d'une peau particuliere, pour conſerver ſes belles mains; il mettoit ſur ſon viſage une pâte préparée, & une eſpece de maſque par-deſſus. Cependant les troubles recommencerent en France. L'édit de pacification avoit mécontenté les catholiques & renforcé l'audace des huguenots. On craignoit que le Calviniſme ne devînt la religion dominante; on craignit davantage, après la mort de François, duc d'Alençon, frere unique du roi, arrivée à Château-Thierri en 1584. Par cette mort, le roi de Navarre, chef des huguenots, devenoit l'héritier préſomptif de la couronne. Les catholiques ne vouloient point qu'il régnât. Il ſe forma trois partis dans l'état, que l'on appella *la Guerre des trois Henri*: celui de la ligue catholique, conduit par Henri, duc de Guiſe: celui de la ligue huguenote, dont Henri, roi de

Navarre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, étoit le chef; & celui du roi Henri III, qu'on appella le parti des *Politiques*, ou des *Royalistes*. C'est ainsi que le roi devint chef de parti, de pere commun qu'il devoit être. Il dévoila ses craintes & son découragement dans une *Apologie*, où il se reconnoissoit coupable, & où il conjuroit les mécontens de mettre bas les armes. Il se mit lui-même à la tête de l'association catholique, dans l'espérance de s'en rendre le maître, & s'unit avec Guise contre le roi de Navarre. Tous les privileges des Protestans furent révoqués par un édit donné en 1585. Ceux-ci reprennent les armes en Guienne & en Languedoc, sous la conduite du roi de Navarre & du prince de Condé. Le pape Sixte-Quint, voyant le danger éminent de la Religion catholique, donna une bulle contre ces deux princes, & confirma la ligue. Henri III envoya contre eux Joyeuse, son favori, avec la fleur de la noblesse Françoise, & une puissante armée, que Henri de Navarre défit à Coutras, le 10 octobre 1587. Le duc de Guise, venoit de battre à Vimori & à Anneau les Allemands & les Suisses, qui alloient renforcer l'armée du Navarrois. De retour à Paris, il y fut reçu comme le sauveur de la nation. Henri III toujours foible & inconséquent, essaya d'abattre la ligue; il osa détendre à Guise l'entrée de Paris: mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir. Guise, au mépris de ses ordres, vint à Paris. En vain Henri y fit entrer, le 12 mai 1588, des troupes pour se saisir des carrefours. Le peuple prit aussi-tôt l'alarme, se barricada, & chassa ces troupes. C'est ce qu'on appella *la journée des Barricades*. Elle rendit le duc de Guise maître de la capitale; le roi fut obligé de se retirer à Chartres, & de là à Rouen, où Catherine de Médicis, sa mere, lui fit signer l'édit de réunion. Si Guise avoit entrepris, le jour des Barricades, sur la liberté ou la vie du roi, il auroit été le maître de la France; mais il eut horreur de cet attentat: & ce trait, comme beaucoup d'autres, contraste honorablement pour lui avec les calomnies que les écrivains huguenots & les philosophes modernes ont rassemblées contre lui. Henri III fut bien moins délicat. Il se rendit à Blois, où il convoqua les états-généraux du royaume en 1588. Guise vint le trouver en présence d'un corps qui représentoit la nation. Henri & lui se réconcilierent solemnellement; ils allerent au même autel, ils y communierent ensemble: l'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant & fidele à l'avenir; mais dans le même tems le roi projettoit la mort de Guise, & le fit assassiner sur la fin de la même année 1588, avec le cardinal son frere. Le sang de ces deux chefs fortifia la ligue. Le duc de Mayenne, cadet du duc assassiné, fut déclaré en 1589 *Lieutenant-Général de l'Etat Royal & Couronne de France*, par le conseil de l'Union. Les villes les plus importantes du royaume, Paris, Rouen, Di-

jon, Lyon, Toulouſe), ſoulevées comme de concert, ſe donnent à lui, & ſe révoltent ouvertement contre le roi. On ne le regardoit plus que comme un aſſaſſin & un parjure, tel qu'il étoit en effet. Le pape l'excommunie. Soixante & dix docteurs aſſemblés en Sorbonne le declarent déchu du trône, & ſes ſujets déliés du ſerment de fidélité. La faction des Seize, compoſée des plus ardens ligueurs, empriſonne à la Baſtille les membres du parlement attachés à Henri. La veuve du duc de Guiſe vint demander juſtice du meurtre de ſon époux & de ſon beau-frere. Le parlement, à la requête du procureur-général, nomme deux conſeillers, qui inſtruiſent le procès criminel contre *Henri de Valois, ci-devant roi de France & de Pologne.* Ce roi s'étoit conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avoit point encore d'armée : il envoyoit Sancy négocier des ſoldats chez les Suiſſes, & il écrivit au duc de Mayenne, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'aſſaſſinat de ſon frere. Il envoyoit en même tems à Rome demander l'abſolution des cenſures encourues par la mort du cardinal de Guiſe. Ne pouvant calmer ni le Pontife Romain, ni les Pariſiens, il a recours à Henri de Navarre. Ce prince lui amena ſon armée, le dégagea à Tours des mains du duc de Mayenne, prêt à l'inveſtir, & marcha enſuite vers Paris. Mais tout changea de face par l'aſſaſſinat de Henri III, frappé d'un coup de couteau par Jacques Clément (*voyez* ce mot), dont il mourut le lendemain, 2 août 1589, à 39 ans, après en avoir régné 15, & ſans avoir eu d'enfans de ſa femme, Louiſe de Lorraine, morte au château de Moulins en 1601. En lui fut éteinte la branche de Valois, qui avoit régné 261 ans, pendant leſquels elle donna 13 rois à la France. Tous ſes malheurs perſonnels, ainſi que ceux de la France, prirent leur ſource dans ſon caractere foible, mobile & inconſéquent, & ſurtout du peu de connoiſſance qu'il avoit du génie des ſectaires, & particuliérement des calviniſtes. « Ce prince, dit un » écrivain qui en parle avec » impartialité, fut la proie des » factieux ; il voulut les ap» paiſer par des condeſcen» dances ; il careſſa leurs fu» reurs, au-lieu de les répri» mer ; il s'aſſocia avec elles ; » & les malheurs de la France » croiſſant de jour en jour, la » menacerent de la plus ter» rible décadence ». C'eſt ce prince qui inſtitua l'ordre du *Saint-Eſprit* en 1578. On prétend qu'il en dreſſa les ſtatuts ſur ceux d'un ordre à-peu-près ſemblable, inſtitué par Louis I, roi de Sicile, en 1352.

HENRI IV, *le Grand*, roi de France & de Navarre, naquit en 1553, dans le château de Pau, capitale de Béarn. Antoine de Bourbon, ſon pere, prince foible, plutôt indolent que paiſible, étoit chef de la branche de Bourbon, ainſi appellée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maiſon par un mariage avec l'héritiere de Bourbon. Il deſcendoit de Robert de France, comte de Clermont, cinquieme fils de S. Louis, & ſeigneur de Bourbon. Jeanne

d'Albret, mere de Henri IV, étoit fille d'Henri d'Albret, roi de Navarre. Le jeune prince fut élevé à la cour de France, sous la conduite d'un sage précepteur, nommé *la Gaucherie*, jusqu'en 1566. Alors Jeanne d'Albret sa mere, qui avoit embrassé ouvertement le Calvinisme, voulut l'avoir à Pau auprès d'elle, & lui donna pour précepteur Florent Chrétien. Sa nourriture étoit grossiere, & ses habits simples & unis. Il alla toujours tête nue. On l'envoyoit à l'école avec de jeunes gens du même âge; il grimpoit avec eux sur les rochers & sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coutume du pays & des tems. Elevé dans le Calvinisme, il fut destiné à la défense de cette secte par sa mere: on l'en déclara le chef à la Rochelle en 1569, & le prince de Condé fut son lieutenant. Henri se trouva à 16 ans à la bataille de Montcontour, & s'y signala. Après la paix de Saint-Germain, conclue le 11 août 1570, il fut attiré à la cour avec les plus puissans seigneurs de son parti. On le maria 2 ans après, avec la princesse Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. Le bruit vrai ou faux d'une nouvelle conspiration formée par les huguenots, ayant produit le massacre de la *Saint-Barthélemi*, Henri, réduit à l'alternative de la mort ou de la religion, se fait catholique, & reste près de 3 ans prisonnier d'état. S'étant évadé en 1576, & s'étant retiré à Alençon, il se mit à la tête du parti huguenot, supportant toutes les fatigues & courant tous les risques d'une guerre civile & d'une guerre de religion, manquant souvent du nécessaire, n'ayant jamais de repos, & s'exposant comme le plus hardi soldat. A la bataille de Coutras en 1587, s'appercevant que quelques-uns des siens se mettent devant lui, à dessein de défendre & de couvrir sa personne, il leur crie: *A quartier, je vous prie; ne m'offusquez pas, je veux paroître.* Après la victoire, on lui présente les bijoux & les autres magnifiques bagatelles de Joyeuse, tué dans cette journée; il les dédaigne en disant: » Il ne convient qu'à des comédiens de tirer vanité des riches habits qu'ils portent. » Le véritable ornement d'un » général, est le courage, la » présence d'esprit dans une » bataille, & la clémence après » la victoire ». On peut voir dans l'article précédent, comment il unit sa cause avec celle de Henri III. Il portoit le titre de *Roi de Navarre*, depuis la mort de sa mere, arrivée le 9 juin 1572. Celle de Henri III l'appelloit au trône de France, mais sa religion l'en excluoit par une loi que les catholiques regardoient comme tout autrement sacrée & inviolable que la loi salique. C'est sous ce point de vue qu'un orateur très-philosophique (M. l'abbé Fauchet) a justifié la ligue. « Ce » n'est pas une question, dit-il, » c'est un fait. Les Gaulois n'avoient point d'autre religion » à l'époque de la conquête; » les Francs l'adopterent. Les » deux nations divisées d'abord par les traces sanglantes » de la victoire, confondues » ensuite par les bienfaits du

» tems & de la nature, & plus » redevables qu'on ne le penſe, » de cette coalition aux liens » d'unité, que la Religion Ca- » tholique tend à reſſerrer tou- » jours par l'eſſence même des » vrais principes, y ont été » conſtamment attachées. Dans » toutes les aſſemblées géné- » rales, ſi fréquentes ſous les » deux premieres dynaſties, » la catholicité étoit la loi pre- » miere & la plus inviolable. » Sous la troiſieme race, mal- » gré les loix odieuſes du » gouvernement féodal, cette » grande loi reſtoit entiere. » C'eſt l'unique loi depuis » l'exiſtence de la monarchie, » qui n'ait jamais éprouvé de » variété dans ſa ſanction pu- » blique. On a dérogé pluſieurs » fois à ce qu'on appelle *la loi* » *ſalique*, dans ſon objet le plus » important, jamais à la loi na- » tionale de la catholicité » (*voy.* PHARAMOND, CLOVIS). Henri gagna deux batailles ſur le duc de Mayenne, chef de la ligue, celle d'Arques en 1589, & celle d'Ivri en 1590. Il continua enſuite la guerre avec différens ſuccès, & mit le ſiege devant Paris. On a dit que pendant qu'il preſſoit cette grande ville, les eccléſiaſtiques & les religieux faiſoient une eſpece de revue militaire, marchant en proceſſion la robe retrouſſée, le caſque en tête, la cuiraſſe ſur le dos, le mouſquet & le Crucifix à la main; mais c'eſt un conte répandu par quelques balourds qui ont pris à la lettre une plate & groſſiere plaiſanterie des auteurs de la *Satyre Ménippée*. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que pluſieurs citoyens conſidérables, craignant pour la conſervation de l'ancienne Religion, faiſoient ſerment, en préſence du légat & de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, de mourir plutôt de faim que de ſe rendre. Cependant la diſette dégénéroit en famine univerſelle. Le pain ſe vendoit un écu la livre; on avoit été obligé d'en faire avec des os du charnier des Saints Innocens: on l'appella *le Pain de madame de Montpenſier*, parce qu'elle en avoit loué l'invention. Quelques citoyens, chaſſés par la faim hors de la ville, furent nourris dans le camp des aſſiégeans: action que quelques hiſtoriens ont traité de *piété héroïque*; mais que le célebre orateur Anglois, M. Burke, a jugée plus froidement. « Il eſt » vrai, dit-il, que pendant » que Henri tenoit la capitale » étroitement aſſiégée, il ſou- » lagea & il protégea de mal- » heureuſes familles qui al- » loient au péril de leur vie, » recolter quelques meſures de » bled ſous les murs de cette » même capitale. J'approuve » ceci; mais je ne vais pas juſ- » qu'à une admiration enthou- » ſiaſte. Il auroit préſqu'été » un monſtre de cruauté, & » un idiot en politique, s'il » eût fait autrement. Mais tan- » dis qu'il étoit ſi compatiſ- » ſant pour une poignée de » gens mourans de faim, on » ne peut pas oublier que c'é- » toit lui qui affamoit par cen- » taines & par milliers, avant » de pouvoir être en poſition » de traiter avec cette com- » paſſion quelques individus » ſéparés. Certainement il ne » fit qu'uſer du droit de la » guerre en affamant Paris;

» mais c'eſt un droit dont il » s'eſt prévalu dans toute ſa » plénitude ». Le duc de Parme arrivé des Pays Bas avec une armée Eſpagnole, ravitailla Paris & en fit lever le ſiege. Henri voyant que ſa religion étoit le ſeul obſtacle à ſon élévation au trône, conſentit d'autant plus volontiers à ſe faire inſtruire, que ſon attachement à la ſecte de Calvin n'étoit qu'un préjugé d'éducation, auquel il tenoit très-foiblement. Il ſe tint une conférence entre les catholiques de ſon parti & les ligueurs. Cette conférence fut ſuivie de l'abjuration de Henri à S. Denys, en 1593, & de ſon ſacre à Chartres. L'on ne peut douter que cette abjuration ne fût ſincere ; Henri parut conſtamment très-décidé catholique, & ſon caractere ne lui permettoit point une longue diſſimulation. La conduite qu'il tint envers les Jéſuites, les plus zélés ennemis du Proteſtantiſme, eſt encore une preuve de ſon dévouement à la foi Romaine. On ſait avec quelle bonté il rappella ces religieux exilés par le parlement, qu'il ſe fit lui-même leur avocat, leur donna ſon palais de la Fleche, & leur légua ſon cœur. L'an 1594, Paris lui ouvrit ſes portes ; & les ligueurs, qui, comme nous l'avons dit, regardoient la Religion Catholique comme une condition plus eſſentielle à la ſucceſſion au trône, que celle que preſcrit la loi ſalique, étant enfin ſatisfaits, tous les troubles ceſſerent. Le duc de Mayenne avoit fait ſon accommodement en 1596 ; le duc de Mercœur ſe ſoumit en 1598, avec la Bretagne, dont il s'étoit emparé. Il ne reſtoit plus qu'à faire la paix avec l'Eſpagne, à qui Henri avoit déclaré la guerre en 1595 ; elle fut conclue le 2 mai 1598, à Vervins. Depuis ce jour juſqu'à ſa mort, le royaume fut exempt de guerres civiles & étrangeres, ſi l'on en excepte l'expédition de 1600 contre le duc de Savoie, qui fut glorieuſe à la France, & ſuivie d'un traité avantageux. La même année 1598, fut donné le fameux édit de Nantes, qui accordoit aux Proteſtans des libertés & des privileges dont ils abuſerent fréquemment, & que Louis XIV crut devoir révoquer (*voyez* ſon article). Les convulſions de l'état étoient calmées ; mais le levain n'étoit pas entiérement détruit. Il n'y eut preſque point d'année où l'on n'attentât ſur la vie de Henri. Un malheureux de la lie du peuple, nommé *Pierre Barriere*, porta ſes mains parricides ſur le roi ; il fut arrêté & mis à mort en 1593. Jean Châtel, jeune-homme né d'une honnête famille, le frappa d'un coup de couteau à la bouche en 1595 ; un tapiſſier en 1596, un malheureux qui étoit ou qui contrefaiſoit l'inſenſé, méditerent le même aſſaſſinat. Enfin *Ravaillac* l'exécuta le 14 mai 1610. Le carroſſe de Henri ayant été arrêté par un embarras de chârettes dans la rue de la Féronnerie, en allant à l'arcenal, ce malheureux profita de ce moment pour le poignarder. Il étoit ſur le point d'entrer avec une puiſſante armée aux Pays-Bas & dans l'Allemagne, expédition dont les motifs & le but ne ſont pas

bien connus. Quelques auteurs en ont fait une pure affaire de galanterie : opinion que quelques passages des Mémoires de Sully (*voyez* ce mot) semblent favoriser, & que M. Charles de Lameth énonça sans aucune réclamation dans l'assemblée nationale, le 16 mai 1790. « Un terrible exemple, » dit-il, du danger de laisser » le droit de déclarer la guerre » aux rois, qui peuvent la faire » pour leurs passions personnelles ; c'est l'exemple de » Henri IV, qui, au moment » où il tomba sous le poignard » d'un assassin, se préparoit » à une guerre qui alloit embraser l'Europe, pour conquérir, non pas des empires, » mais la princesse de Condé ». Ce monarque mourut dans la 57e. année de son âge, & dans la 22e. de son regne, laissant 3 fils & 5 filles de Marie de Médicis sa seconde femme, ou plutôt son unique épouse, puisque son premier mariage avec Marguerite de Valois fut déclaré nul. Henri IV ne fut cher à la nation, que quand il eut été assassiné. L'idée qu'on avoit qu'il tenoit encore au Calvinisme, souleva contre lui beaucoup de catholiques ; son changement nécessaire de religion aliéna une partie des réformés. Sa maîtresse même, la marquise d'Entragues, conspira contre lui. La plus cruelle Satyre, qui attaqua ses mœurs & sa probité, fut l'ouvrage d'une princesse de Conti, sa proche parente. Cependant il avoit mis le royaume dans un état florissant. Les troupes inutiles furent licenciées ; l'ordre dans les finances succéda au plus odieux brigandage ; il paya peu-à-peu toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. Les payfans répetent encore aujourd'hui qu'*il vouloit qu'ils eussent une poule au pot tous les dimanches* : expression triviale, mais sentiment paternel, quoiqu'inefficace, que Louis XVI se plaisoit à répéter, sans pouvoir davantage le réaliser ; ce qui a donné lieu à ces vers si connus :

Du grand & bon Henri j'admire le bon mot ;
Mais pour y donner foi, j'attends la poule au pot.

Paris fut augmenté & embelli : il ne songeoit pas qu'en agrandissant la capitale, il élargissoit un gouffre, où la substance du royaume iroit s'abymer avec les mœurs & les principes. Il favorisa la rebellion des Hollandois, & ne servit pas peu à les faire reconnoître libres & indépendans. Exemple funeste à Louis XVI, qui ayant fait la même chose à l'égard des colonies Angloises, devint bientôt après la victime d'une politique peu réfléchie. Il unit à une extrême franchise, les sentimens les plus élevés, une simplicité de mœurs charmante ; & au courage d'un soldat, un fonds d'humanité inépuisable : *Je ne puis*, disoit-il après une victoire, *je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts sur la place ; je perds, lors même que je gagne.* Quelques troupes qu'il envoyoit en Allemagne ayant fait du désordre en Champagne, Henri IV dit aux capitaines qui étoient encore à Paris : « Partez en diligence ; donnez-y

» ordre ; vous m'en répon-
» drez. Vive Dieu ! s'en pren-
» dre à mon peuple, c'eſt s'en
» prendre à moi ». . . Henri rencontra ce qui forme & ce qui déclare les grands hommes, des obſtacles à vaincre, des périls à eſſuyer, & ſur-tout des adverſaires dignes de lui. L'activité étoit ſa qualité dominante. Le duc de Parme diſoit que *les autres généraux faiſoient la guerre en lions ou en ſangliers ; mais que Henri la faiſoit en aigle.* Ses ſentimens ſur la royauté étoient grands & ſublimes. « Mon royaume,
» diſoit-il, eſt inconteſtable-
» ment le royaume de Dieu. Il
» lui appartient en propre, il
» n'a fait que me le confier. Je
» dois donc faire tous mes ef-
» forts pour que Dieu y regne,
» pour que mes commande-
» mens ſoient ſubordonnés aux
» ſiens, pour que mes loix faſ-
» ſent reſpecter ſes loix ». Son reſpect pour la Religion étoit ſincere, ferme & ſans reſpect humain. Se trouvant un jour à table avec quelques perſonnes qui s'émancipoient, il leur dit :
» Soyons tant bons compa-
» gnons que nous voudrons ;
» mais il faut que l'honneur de
» Dieu marche devant tout ;
» & quand il y va de ſon reſ-
» pect, il faut mettre bas toute
» riſée & gauſſerie ». Un docteur célebre ayant dit devant lui : *Nous tenons la foi de nos peres ;* Henri reprit auſſi-tôt : *Nous tenons la foi de Dieu & nous l'apprenons de nos peres.* Les grandes qualités de Henri IV furent obſcurcies par des défauts. Il eut une paſſion extrême pour le jeu & pour les femmes. On ne peut guere excuſer la premiere, parce qu'elle fit naître quantité de brelans dans Paris ; & encore moins la ſeconde, parce que ſes amours furent ſi publiques & ſi univerſelles, depuis ſa jeuneſſe juſqu'au dernier de ſes jours,
» qu'on ne ſauroit même, dit
» Mezerai, leur donner le nom
» de galanterie ». Pour ſatisfaire ſes deſirs, il ne ſe faiſoit pas de peine d'avilir la dignité royale, & d'employer même quelquefois la violence. Auſſi Bayle n'a-t-il pas héſité de dire *qu'il n'y eut jamais homme plus indigne d'avoir une épouſe fidelle.* Après cela il ne faut pas s'étonner du grand nombre de ſes enfans naturels. Outre ceux qu'il ne put, ou qu'il ne vouloit pas avouer, il en reconnut onze. Au ſiege d'Amiens, le maréchal de Biron lui reprocha publiquement d'avoir amené ſa maîtreſſe, que ce ſcandale faiſoit murmurer les ſoldats & les rendoit moins ardens à le ſervir. « Je ne veux certaine-
» ment pas, dit l'auteur des
» *Annales politiques*, contre-
» dire la vénération publique,
» ni la ſorte de tendreſſe que
» ſemble encore inſpirer le
» nom de ce roi ; je crois même
» qu'il n'eſt pas mal de la con-
» ſerver. Autant vaut ce nom
» là, qu'un autre, pour y at-
» tacher une idée de bonté,
» d'humanité, de popularité,
» jointe à la poſſeſſion d'une
» couronne. Mais quel triſte
» apanage pour le diadême,
» quand on conſidere philoſo-
» phiquement les œuvres de
» ce bon roi. Les *Mémoires* de
» Sully ſeuls ſont un terrible
» texte ». Cependant au milieu de ſes déſordres il conſer-

voit des ſentimens d'honneur & de religion, qui le rendoient docile & ſenſible aux impreſſions de la vertu. Etant encore proteſtant & en proie à toute la fougue des paſſions dans la fleur de l'âge, il ſe laiſſoit reprendre & fortement réprimander par les miniſtres & les chefs de ſon parti. « Quelque » tems avant la bataille de » Coutras, dit un hiſtorien, » le roi de Navarre, au mi» lieu de tant d'agitations, de » fatigues & de périls, tou» jours entraîné par ſon goût » dominant pour les femmes, » avoit noué une intrigue ga» lante avec la fille d'un ma» giſtrat de la Rochelle; un » fils qui fut le fruit de ſes » amours, rendit le ſcandale » public: les gens de bien parmi » les huguenots gémiſſoient » ſur la vie licencieuſe de leur » chef. Les miniſtres ne lui » épargnoient pas les remon» trances; ils l'exhortoient ſur» tout vivement à une répa» ration publique de ſa faute » devant tous ſes freres: Bour» bon ne pouvoit s'y réſoudre: » enfin Mornay ſe joignit aux » miniſtres; &, tirant le roi de » Navarre en particulier, il » lui repréſenta qu'à la veille » de combattre le duc de » Joyeuſe, il ne pouvoit ſe » diſpenſer de s'humilier de» vant le Dieu des armées; » quels reproches il n'auroit » pas à ſe faire, ſi, par ſon » impénitence, il attiroit la co» lere du Ciel ſur ſon parti, & » s'il faiſoit périr tant d'hon» nêtes gens victimes de ſes » déſordres: cette idée toucha » Bourbon, il conſentit à faire » l'humble aveu de ſa faute en » préſence des chefs de ſon » armée, dans le temple de » Pons; & le miniſtre Chan» dieu, après l'avoir bien prê» ché, lui fit promettre de re» nouveller ſa pénitence pu» blique à la Rochelle, où il » avoit donné le ſcandale: il » ſe ſoumit à tout; mais les » jeunes ſeigneurs qui l'envi» ronnoient étoient indignés » de la dureté des miniſtres, » & lui reprochoient de ſe laiſ» ſer traiter comme un chré» tien de la populace. *Vous* » *avez tort*, leur répondit le » roi de Navarre, *on ne ſau» roit trop s'humilier devant* » *Dieu, & trop braver les hom» mes* ». Dans une autre occaſion il dit ces paroles remarquables & pleines d'un grand ſens: *Les rois doivent avoir pour Dieu un cœur d'enfant, & pour leurs ſujets, un cœur de pere.* L'abbé Lenglet du Freſnoy a publié 59 Lettres de ce monarque, dans le tome 4e. de ſa nouvelle édition du *Journal de Henri III.* On en trouve auſſi pluſieurs dans les *Mercures de France.* On y remarque du feu, de l'eſprit, de l'imagination, & ſur-tout cette éloquence du cœur qui plaît tant dans un monarque. Il a paru un recueil, non moins intéreſſant & non moins agréable, des bons mots & actions de clémence de ce prince, ſous le titre d'*Eſprit d'Henri IV*, in-12, Paris, 1769.

HENRI I, roi d'Angleterre & duc de Normandie, 3e. fils de Guillaume le Conquérant, ſe fit couronner roi d'Angleterre l'an 1100, après la mort de ſon frere Guillaume le Roux, au préjudice de Robert Courte-

Cuiſſe, ſon aîné, qui étoit pour lors en Italie, arrivé récemment de l'expédition de la Terre-Sainte. Cette uſurpation donna lieu à Robert de paſſer en Angleterre pour réclamer ſon droit par les armes ; mais il le lui abandonna pour une penſion de 3000 marcs. Peu de tems après, une nouvelle brouillerie ſurvint entre les deux freres, dont la fin fut funeſte à Robert. Il fut battu & fait priſonnier à la bataille de Tinchebray en Normandie, l'an 1106. Henri eut quelques avantages ſur le roi Louis le Gros, de grands démêlés avec S. Anſelme, touchant les inveſtitures, & mourut d'un excès de lamproies en 1135, regardé comme un guerrier courageux, un politique habile & un roi juſte. Il abolit la loi du *Couvre-Feu ;* il fixa dans ſes états les mêmes poids & les mêmes meſures ; il ſigna ſur-tout une Charte remplie de privileges : c'eſt la premiere origine des libertés de l'Angleterre. Il avoit épouſé Aleyde ou Adelayde, fille de Godefroi, comte de Louvain, qui ſe retira, & mourut à l'abbaye d'Afflighem en Brabant, où l'on voit un monument élevé en ſon honneur, & le bâtiment qu'elle occupoit, qu'on nomme encore *le palais de la reine d'Angleterre.*

HENRI II, roi d'Angleterre, fils de Géoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, & de Mathilde, fille de Henri I, fut couronné l'an 1154, après la mort d'Etienne. Il ajouta à ſes états l'Anjou, la Touraine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne, la Gaſcogne, au droit de ſes pere & mere, la Bretagne qu'il conquit ſur Conan IV, & l'Irlande, dont il ſe rendit maître. Son regne eſt célebre par le meurtre de S. Thomas de Cantorbery, qu'il occaſionna en 1170 par une parole inconſidérée. Au rigoureux tribunal du Seigneur, les ſouverains ſont comptables des crimes auxquels leurs paſſions & leur ſeule négligence peuvent donner lieu. Henri, après l'aſſaſſinat, qu'il avoit néanmoins déſavoué, fut en butte aux coups les plus ſenſibles, que la divine Juſtice puiſſe en ce monde, porter à un prince. Le roi de France & le comte de Flandre attaquerent ſes provinces, en deçà de la mer : Louis pénétra au ſein de la Normandie, & forma le ſiege de la capitale. Tandis que Henri ſe préparoit à la ſecourir, il apprit que le roi d'Ecoſſe, avec un grand nombre d'Anglois, avoit déjà pénétré dans le royaume, & ravageoit Northumberland. Il laiſſa la Normandie, & vola où le revers pouvoit devenir plus fatal. Ce prince conçut, dans ce péril, l'inſuffiſance de ſes reſſources contre les miniſtres de la vengeance céleſte. Au-lieu de marcher contre eux, il va droit à Cantorbery ; & laiſſant ſon équipage hors de la ville, prend pour tout vêtement une méchante tunique, & ſe rend pieds-nus & en ſilence à la cathédrale, près du tombeau de S. Thomas. Là, ſans avoir pris aucune nourriture, il paſſa le reſte du jour & toute la nuit en prieres, proſterné ſans tapis ſur le pavé ; puis les épaules nues, il voulut que chaque évêque qui ſe trouvoit préſent,

& les religieux de la communauté, au nombre de quatre-vingts, le frappaſſent de verges l'un après l'autre. Des railleurs inſipides ne manquerent pas de s'égayer aux dépens du roi : mais le retour ineſpéré de ſa premiere fortune leur ferma d'abord la bouche. Henri, le lendemain de ſon humiliante pénitence, s'étant fait dire la Meſſe en l'honneur du ſaint martyr ; à l'heure même qu'on la célébroit, le roi d'Ecoſſe fut battu & fait priſonnier par les Anglois, qui lui étoient demeurés fideles. Auſſi-tôt après, le ſiege de Rouen fut levé, la paix ſe rétablit entre la France & l'Angleterre, tous les projets des ennemis de Henri furent déconcertés. En moins de trois mois il ſe vit auſſi puiſſant qu'il avoit jamais été. Ayant pris la croix avec le roi de France, pour aller dans le Terre-Sainte, il ſe diſpoſoit à partir, lorſqu'il conçut un chagrin ſi vif de ſe voir abandonné de ſes enfans dans une circonſtance ſi pénible & ſi critique, qu'il en mourut à Chinon en Touraine, le 6 juillet 1189. Son fils Richard *cœur de lion*, lui ſuccéda.

HENRI III, roi d'Angleterre, fils de Jean Sans-Terre & d'Iſabelle d'Angoulême, monta ſur le trône après ſon pere, en 1216. Il fit de vaines tentatives pour recouvrer la Normandie. S. Louis le battit 2 fois, & ſur-tout à la journée de Taillebourg en Poitou, & l'obligea de ſigner un traité, par lequel il ne lui reſtoit que la partie de la Guienne, qui eſt au-delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux au-dedans qu'au-dehors. Les barons d'Angleterre, révoltés contre lui, ayant à leur tête Simon de Montfort, fils d'un autre Simon, le fléau des Albigeois, ſe ſoulevérent contre Henri, & gagnerent ſur lui la fameuſe bataille de Lewes en 1264. Il y fut fait priſonnier avec Richard ſon frere, & Edouard ſon fils, qui avoit d'abord battu les milices de Londres. Les barons dreſſerent alors un nouveau plan de gouvernement, qu'ils firent ſigner au roi & approuver au parlement. Telle eſt proprement l'époque & l'origine des Communes, & de la puiſſance du parlement en Angleterre, ſi on le regarde comme une aſſemblée compoſée des trois corps du royaume. L'année ſuivante 1265, le comte de Gloceſter, jaloux de l'autorité du comte de Leiceſter, forma un parti contre lui, & fit évader le prince Edouard. Les affaires changerent auſſi-tôt de face : Leiceſter, le Catilina Anglois, fut défait & tué avec Henri ſon fils, en 1265, à la bataille d'Evesham. Henri III & ſon fils Richard recouvrerent la liberté, & les rebelles ſe ſoumirent entiérement en 1267. Henri mourut en paix à Londres en 1272, à 65 ans, après en avoir régné 55 dans les orages. » C'étoit, dit du Tertre, un » prince d'un petit génie, ſans » habileté pour le gouverne- » ment, eſclave de ſes mi- » niſtres, ne ſachant jamais » prendre ſon parti ſelon les » circonſtances : montrant de » la foibleſſe, lorſqu'il falloit » de la fermeté ; & de la hau- » teur, lorſqu'il étoit néceſ- » ſaire de plier & de s'accom-

» moder au tems. Il étoit d'ail-
» leurs pieux, charitable, en-
» nemi de la cruauté, irrépro-
» chable dans ſes mœurs : en
» un mot, ce prince eut les
» vertus qu'on loue dans un
» particulier, & ne poſſéda
» preſqu'aucune des qualités
» qu'on admire dans un ſouve-
» rain ».

HENRI IV, roi d'Angleterre (fils de Jean de Gand, duc de Lancaſtre, 3e. fils d'Edouard III), s'empara du trône en 1399, après que Richard II eut été dépoſé juridiquement. La couronne appartenoit par les droits du ſang à Edmond de Mortimer, duc de Clarence, petit-fils d'Edouard III. L'Angleterre fut diviſée dès-lors entre la maiſon d'Yorck & celle de Lancaſtre. C'eſt l'origine des querelles de la Roſe blanche & de la Roſe rouge. L'uſurpateur mourut de la lepre en 1413, à 46 ans, après avoir ſoutenu une guerre civile & une étrangere, contre les Ecoſſois & contre la France. Il n'eut ni des vices éclatans, ni de grandes vertus. Pendant ſa derniere maladie, qui dura plus de 2 mois, il voulut toujours *avoir ſa couronne auprès du chevet de ſon lit, de crainte qu'on ne la lui enlevât.*

HENRI V, fils du précédent, couronné en 1413, forma le projet de conquérir la France & l'exécuta en partie. Il deſcendit en Normandie avec une armée de 50 mille hommes, prit & ſaccagea Harfleur, gagna la bataille d'Azincourt ſur Charles VI en 1415, retourna en Angleterre avec pluſieurs princes, & près de 1400 gentilshommes qu'il avoit faits priſonniers. Trois ans après il repaſſa en France, prit Rouen en 1419, ſe rendit maître de toute la Normandie. Les diviſions de la cour de France ſervirent beaucoup à ſes conquêtes. La maiſon d'Orléans & celle de Bourgogne rempliſſoient Paris de factions. La reine Iſabelle de Baviere, mere dénaturée du Dauphin, depuis Charles VII, prit le parti du monarque Anglois. La guerre finit par un traité honteux, conclu à Troyes en 1420. Les articles de ce traité portoient : Que Henri V épouſeroit Catherine de France, qu'il ſeroit roi après la mort de Charles VI, & que dès-lors il prendroit le titre de régent & d'héritier du royaume. Le Dauphin fut contraint de ſe retirer dans l'Anjou ; & quoique le Dauphiné, le Languedoc, le Berri, l'Auvergne, la Touraine & le Poitou lui fourniſſent des troupes, il y a apparence qu'il auroit perdu ſon trône pour toujours, ſi une fiſtule n'eût emporté le roi d'Angleterre en 1422, dans la 36e. année de ſon âge. Il expira au château de Vincennes, & fut expoſé à Saint-Denys comme un roi de France. A de grands talens pour le métier de la guerre, Henri V joignit des vertus. Il fut ſobre, tempérant, amateur de la juſtice, & fort exact à remplir les devoirs de la Religion. On auroit ſouhaité dans lui plus d'humanité, car on ne le juſtifiera jamais de l'ordre qu'il donna d'égorger les priſonniers après la ſanglante bataille d'Azincourt (ſuppoſé la réalité de cet ordre, que pluſieurs critiques prétendent n'avoir point exiſ-

:), ni des traitemens qu'il fit prouver aux bourgeois de plusieurs places dont il se rendit naître. Il est vrai que les Francois dans ce tems-là n'agissoient pas toujours avec plus de générosité ; mais le droit barbare des représailles ne doit point diriger la vengeance d'un prince chrétien.

HENRI VI, fils & successeur de Henri V à l'âge de 10 mois seulement, en 1422, n'eut ni son bonheur, ni son mérite. Il régna comme son pere en France, sous la tutelle du duc de Bedfort, & en Angleterre sous celle du duc de Glocester. Il remporta même par ses généraux plusieurs victoires, à Crevant, à Verneuil, à Rouvroi ; mais les victoires de la Pucelle d'Orléans, & les succès qui les suivirent, mirent fin aux triomphes des Anglois (*voyez* JEANNE D'ARC & CHARLES VII) ; & les querelles qui s'éleverent dans la Grande-Bretagne, finirent par lui faire perdre la couronne. Richard, duc d'Yorck, parent par sa mere d'Edouard III, déclara la guerre à Henri VI, fils d'un prince qu'il ne regardoit pas comme possesseur légitime du trône, le vainquit & le fit prisonnier. Marguerite d'Anjou, femme du roi captif, & femme bien supérieure à son époux, défit & tua le duc d'Yorck à la bataille de Vakefield en 1460, & délivra son mari. Edouard, fils du duc, vengea son pere, défit les troupes de la reine, & la fit prisonniere à la bataille de Tewksburi, donnée en 1471. Henri avoit fui en France ; de retour en Angleterre, il fut pris & enfermé dans la tour de Londres, où il fut poignardé en 1471, à 52 ans, par le duc de Glocester. C'étoit un prince foible, mais vertueux, & digne de compassion dans ses malheurs.

HENRI VII, fils d'Edmond, comte de Richemont & de Marguerite de la maison de Lancastre, aidé par le duc de Bretagne & par Charles VIII, roi de France, passa de Bretagne en Angleterre, défit & tua l'usurpateur Richard III, & se fit installer en 1485 sur le trône de la Grande-Bretagne, qu'il prétendoit lui appartenir, comme à l'aîné de la maison de Lancastre. Il étoit en effet de cette maison, mais du côté maternel, & dans un degré bien éloigné. Il réunit les droits de Lancastre & d'Yorck en sa personne, par son mariage avec Elizabeth, fille d'Edouard IV. Ses ennemis firent jouer inutilement des ressorts pour le détrôner. Un garçon boulanger, appellé Lambert Simnel, & le fils d'un Juif converti, nommé Perkin Waërbek, l'un neveu, à ce qu'il disoit, d'Edouard IV, l'autre son fils, lui disputerent la couronne, après avoir appris à jouer les rôles de princes (*voyez* EDOUARD Plantagenet). Le premier finit sa vie dans la cuisine de Henri VII, & le second, un peu plus redoutable, sur un échafaud. Le monarque Anglois avoit su vaincre ses ennemis & dompter les rebelles ; il sut gouverner. Son regne, qui fut de 24 ans, & presque toujours paisible, eut de bons effets sur les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il assembla & qu'il ménagea, firent de sages loix ; la justice

distributive rentra dans tous ses droits ; le commerce qui avoit commencé à fleurir sous le grand Edouard III, ruiné pendant les guerres civiles, se rétablit peu-à-peu sous Henri VII, qui fut surnommé *le Salomon de l'Angleterre*. Le mauvais état où il trouva les finances, lui fit une nécessité de l'économie ; mais on lui a reproché de l'avoir poussée trop loin, & d'avoir calculé le produit des confiscations. Henri VII mourut en 1509, à 52 ans. Ses vertus & la protection qu'il accorda aux savans, lui méritèrent les titres de *Prince pieux & ami des lettres*. Il est le premier des rois d'Angleterre qui ait eu des gardes.

HENRI VIII, fils & successeur de Henri VII, monta sur le trône en 1509. Les coffres de son pere se trouverent remplis à sa mort de 2 millions de liv. sterlings : somme alors immense, qui eût été plus utile en circulant dans le commerce. Henri VIII s'en servit pour faire la guerre. L'empereur Maximilien & le pape Jules II avoient fait une ligue contre Louis XII. Le monarque Anglois y entra à la sollicitation de ce pontife. Il fit une irruption en France en 1513, remporta une victoire complette à la *journée des Eperons*, prit Térouane & Tournay, & repassa en Angleterre avec plusieurs prisonniers François, parmi lesquels on comptoit le chevalier Bayard. Dans le même tems Jacques IV, roi d'Ecosse, entroit en Angleterre ; Henri le défit & le tua à la bataille de Floddenfield. La paix se conclut ensuite avec la France. Louis XII, alors veuf d'Anne de Bretagne, ne put l'avoir avec Henri, qu'en épousant sa sœur Marie ; mais au-lieu de recevoir une dot de sa femme, comme font les rois, aussi bien que les particuliers, Louis XII en paya une. Il lui en coûta un million d'écus pour épouser la sœur de son vainqueur. Henri VIII, ayant terminé heureusement cette guerre, entra bientôt après dans celles qui commençoient à diviser l'Eglise. Les erreurs de Luther venoient d'éclater. Le monarque aidé par Wolsei, Gardiner & Morus, réfuta l'hérésiarque dans un ouvrage qu'il présenta & qu'il dédia à Léon X (quelques auteurs prétendent que ce livre étoit entiérement de la composition du célebre Fisher). Ce pape l'honora, lui & ses successeurs, du titre de *Défenseur de la Foi :* titre qu'il sollicitoit depuis 5 ans, & qu'il ne mérita pas long-tems. Il y avoit alors à la cour de Londres une fille pleine d'esprit & de graces, dont Henri devint éperdument amoureux. Elle s'appelloit Anne de Boulen. Cette fille s'attacha à irriter les desirs du roi, & à lui ôter toute espérance de les satisfaire, tant qu'elle ne seroit pas sa femme. Henri étoit marié depuis 18 ans à Catherine d'Arragon, fille de Ferdinand & d'Isabelle, & tante de Charles-Quint. Comment obtenir un divorce ? Il faut savoir que Catherine avoit d'abord épousé le prince Artur, frere aîné de Henri VIII, qui lui avoit donné sa main ensuite, avec la dispense de Jules II. On ne pensoit pas qu'un tel mariage pût être incestueux ;

mais dès que le monarque Anglois eut réſolu d'épouſer ſa maîtreſſe, il le trouva nul; il ſollicita le pape Clément VII de le déclarer tel. Le cardinal Wolſei, ce miniſtre ſi vain, qu'il diſoit ordinairement *le roi & moi*, entra dans les vues de Henri. On paya des théologiens pour leur arracher des déciſions conformes aux deſirs du prince. Le pape, vivement ſollicité de caſſer cette union, mais craignant autant de manquer aux loix divines, que de déplaire à Charles-Quint qui vouloit épargner cet outrage à ſa tante, tâchoit de gagner du tems, croyant que la réflexion ramèneroit Henri à des ſentimens plus raiſonnables (*voyez* CLÉMENT VII). Celui-ci déſeſpérant de rien obtenir, épouſa ſa maîtreſſe en 1533, & fit approuver ce prétendu mariage par Thomas Crammer, archevêque de Cantorbery. Le pape l'ayant excommunié, il ſe fit déclarer *Protecteur & Chef ſuprême de l'Egliſe d'Angleterre*. Le parlement lui confirma ce titre, abolit toute l'autorité du pontife Romain, & fit effacer ſon nom de tous les livres; on ne l'appella plus que l'*Evêque de Rome*. Les peuples prêterent au roi un nouveau ſerment, qu'on appella le ſerment de ſuprématie. Le cardinal Jean Fisher, Thomas Morus & pluſieurs autres perſonnages illuſtres, ennemis de ces nouveautés, perdirent la tête ſur un échafaud. Henri, pouſſant plus loin ſes violences, ouvrit les maiſons religieuſes, s'appropria leurs biens, dont le revenu rendoit, ſuivant Salmon, 183,707 livres ſterlings, & des dépouilles des couvens acheta des plaiſirs, qui s'évanouirent avec les tréſors qui les avoient achetés. Henri accoutumé à recourir au clergé & aux monaſteres pour avoir de l'argent, ſe vit réduit à des ſituations qui lui firent *regretter la poule qui pondoit des œufs d'or*, comme s'exprimoit Charles-Quint, en parlant de cette opération impolitique de Henri. Un autre effet de la même opération, fut l'extrême miſere où ſe trouverent réduits des milliers de pauvres que les aumônes des monaſteres entretenoient. Sous le regne d'Elizabeth on fut obligé de paſſer juſqu'à onze bils pour les faire ſubſiſter; moyen dont les annales de l'Angleterre n'avoient pas fourni d'exemples (*voyez* LUTHER). C'eſt dans l'ouvrage de Henri Spelman, intitulé: *Fatalités des Sacrileges*, qu'il faut voir & l'immenſité des ſommes que Henri ramaſſa par ces rapines impies, & l'incroyable rapidité avec laquelle elles ſe diſſiperent. Quoique Henri ſe déclarât contre le pape, il ne voulut être ni luthérien, ni calviniſte. La tranſſubſtantiation fut crue comme auparavant; la néceſſité de la confeſſion auriculaire & de la communion ſous une ſeule eſpece, confirmée. Le célibat des prêtres, & les vœux de chaſteté furent déclarés irrévocables. L'invocation des Saints ne fut point abolie, mais reſtreinte. Il déclara qu'il ne prétendoit point s'éloigner des articles de foi reçus par l'Egliſe Catholique: c'étoit bien s'en éloigner aſſez, que de rompre l'unité. Son amour pour une

femme produisit tous ces changemens ; mais cet amour ne dura pas. Touché de la beauté de Jeanne Seymour, il fit trancher la tête, en 1536, à Anne de Boulen, sur des soupçons d'infidélité assez légers. Jeanne étant morte en couches, il la remplaça par Anne de Cleves. Il avoit été séduit par le portrait de cette princesse ; mais il le trouva si différent de l'original, qu'il la répudia au bout de six mois. A celle-ci succéda Catherine Howard, fille du duc de Nortfolck, décapitée en 1542, sous prétexte qu'elle avoit eu des amans avant son mariage. C'est à cette occasion que le parlement d'Angleterre donna une loi aussi absurde que cruelle. Il déclara : » Que tout homme qui seroit » instruit d'une galanterie de » la reine, doit l'accuser, sous » peine de haute trahison... Et: » Que toute fille qui épouse » un roi d'Angleterre, & qui » n'est pas vierge, doit le dé- » clarer, sous la même peine ». Catherine Parr, jeune veuve d'une beauté ravissante, épouse de Henri après Catherine Howard, fut prête à subir le même sort que cette infortunée, non pour ses galanteries, mais pour ses opinions conformes à celles de Luther. Les dernieres années de Henri VIII furent remarquables par ses démêlés avec la France. Bizarre dans ses guerres comme dans ses amours, il s'étoit ligué avec Charles-Quint contre François I, ensuite avec François I contre Charles Quint, & enfin derechef avec celui-ci contre le monarque François. Il prit Boulogne en 1544, & promit de la rendre par le traité de paix en 1546. Il mourut l'année d'après, âgé de 57 ans, après en avoir régné 38. On rapporte que sur le point de mourir, il s'écria, en regardant ceux qui étoient autour de son lit : *Mes amis, nous avons tout perdu, l'état, la renommée, la conscience & le Ciel.* Quelques auteurs ont nié cette anecdote; mais si Henri n'a pas tenu ce propos, il est sûr qu'il n'en pouvoit tenir de plus vrai. Il appella au trône, en mourant, Edouard, fils de Jeanne Seymour ; & après lui, Marie, fille de Catherine d'Arragon, & Elizabeth, fille d'Anne de Boulen, quoiqu'il les eût fait déclarer autrefois bâtardes par le parlement, & incapables de succéder à la couronne. « Tous » ceux qui ont étudié Henri » avec quelque soin, dit l'abbé » Raynal, n'ont vu en lui » qu'un ami foible, un allié » inconstant, un amant gros- » sier, un mari jaloux, un » pere barbare, un maître im- » périeux, un roi despotique » & cruel ». Pour le peindre d'un seul trait, il suffit de répéter ce qu'il dit à sa mort, qu'*il n'avoit jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses desirs.* Il perdit dans les plaisirs, ou dans de vaines occupations, le tems qu'il auroit pu employer à approfondir les principes du gouvernement. Une confiance aveugle en ses ministres le réduisit à être, durant la moitié de son regne, le jouet de leurs passions, ou la victime de leurs intérêts ; l'autre partie fut employée à troubler le repos du royaume, à l'inonder

l'inonder de ſang & à l'appauvrir. Il ruina ſes ſujets par des profuſions criminelles & extravagantes, & ce fut encore le moindre des maux qu'il fit à l'Angleterre. C'eſt ſous le regne de ce prince que la ſuette, maladie dangereuſe, infeſta tout ce royaume. On connoîtra plus particuliérement ce tyran, en liſant l'exacte & élégante Hiſtoire du cardinal Polus, par Thomas Philips.

HENRI II, roi de Caſtille, *voyez* TRANSTAMARE.

HENRI IV, dit l'*Impuiſſant* & le *Libéral*, & qu'on devoit appeller plutôt le *Prodigue*, étoit fils de Jean II, roi de Caſtille, auquel il ſuccéda en 1454, à l'âge de 30 ans. Son regne fut le triomphe du vice. Jeanne de Portugal, qu'il avoit épouſée après la répudiation de Blanche de Navarre ſa *1re.* femme, ne couvroit ſes galanteries d'aucun voile. Henri, qui vouloit avoir des enfans à quelque prix que ce fût, introduiſit lui-même, dit-on, dans le lit de ſa femme, Bertrand de la Cueva, jeune ſeigneur, dont le ſort étoit d'être à la fois le mignon du roi & l'amant de la reine. De ce commerce naquit une fille, nommée Jeanne. Bertrand eut pour récompenſe les charges les plus importantes du royaume. Les grands murmurerent & dépoſerent ce ſimulacre de roi, en 1465. Dans un acte ſolemnel, on dépouilla ſon effigie de tous les attributs de la royauté, qu'on adjugea à ſon frere Alfonſe. Cette cérémonie fut accompagnée de toutes les horreurs des guerres civiles. La mort du jeune prince, à qui les conjurés avoient donné le royaume, ne mit pas fin à ces troubles. Le roi fut déclaré impuiſſant, & ſa fille Jeanne bâtarde, & née d'adultere. Pluſieurs grands prétendoient à la royauté; mais les mécontens réſolurent de reconnoître Iſabelle, ſœur du roi, âgée de 17 ans. Le roi ne put ſortir de tant de troubles qu'en reconnoiſſant ſa ſœur Iſabelle pour ſa ſeule héritiere légitime, à l'excluſion de Jeanne; & on lui laiſſa le nom de *Roi* à ce prix. En vain à ſa mort, arrivée en 1474, il réclama contre ce traité; le trône reſta à Iſabelle; comme effectivement la juſtice le lui aſſignoit.

HENRI DE LORRAINE, comte de Harcourt, d'Armagnac & de Brione, vicomte de Marſan, grand-écuyer de France, étoit fils de Charles de Lorraine, duc d'Elbœuf. Après s'être ſignalé à la bataille de Prague en 1620, il ſervit en qualité de volontaire dans les guerres contre les huguenots. Il ſe diſtingua aux ſieges de Saint-Jean d'Angeli, de Montauban, de l'iſle de Rhé & de la Rochelle. En 1629 il ſe ſignala à l'attaque du Pas de Suze. Honoré par Louis XIII du collier de ſes ordres en 1633, il le paya par des ſervices importans. Un des plus conſidérables fut de reprendre en 1637 les iſles de Lerins ſur les Eſpagnols, contre leſquels il commandoit une armée navale. Le combat de Quiers en Piémont l'an 1639, le 3e. ſecours de Caſal, le ſiege de Turin en 1640, & la priſe de Coni en 1641, ne lui acquirent pas moins de gloire. Le roi voulant le récom-

penſer, lui donna le gouvernement de Guienne en 1642, & la charge de grand écuyer de France en 1643. Il alla la même année en qualité d'ambaſſadeur en Angleterre. En 1645 il fut fait vice-roi de Catalogne, & défit à la bataille de Liorens les Eſpagnols. Peu de tems après il prit Balaguer, & remporta d'autres avantages. Mais le ſiege de Lerida en 1646 fut moins heureux pour lui : il y perdit ſon canon & ſon bagage, & fut obligé de le lever. En 1649 il fut envoyé dans les Pays-Bas, où il prit Condé, Maubeuge, le château de l'Ecluſe, &c. Il ſervit enſuite avec beaucoup de fidélité en Guienne pendant la guerre civile, qui déſola cette province en 1651 & 1652. Il ſe procura ſur la fin de ſes jours une retraite honorable dans l'Anjou, dont il obtint le gouvernement, & mourut ſubitement dans l'abbaye de Royaumont le 25 juillet 1666, à 66 ans, avec la réputation d'un général brave, généreux, intrépide. Il étoit le pere des ſoldats; & au milieu d'une diſette affreuſe, ſes domeſtiques lui ayant procuré quelques barils de vin, il les envoya aux malades & aux bleſſés. Sa poſtérité ſubſiſte dans M. le prince de Lambeſc, duc d'Elbœuf.

HENRI DE LORRAINE, duc de Guiſe, *voyez* GUISE.

HENRI *le Lion*, duc de Baviere & de Saxe, étendit ſa domination en Allemagne depuis l'Elbe juſqu'au Rhin, & depuis la mer Baltique juſqu'aux frontieres de l'Italie. Il fit conſtruire des ponts ſur le Danube, à Ratisbonne & à Lawenbourg, & détruiſit preſqu'entiérement les Henetes. Fréderic Barberouſſe, ſon couſin-germain, ſuſpecta ſa fidélité, le déclara criminel de leſe-majeſté en 1180, & le dépouilla de ſes états. Henri fut contraint de s'enfuir vers le roi d'Angleterre, ſon beau-pere, qui lui fit rendre Brunſwick & Lunebourg. Il mourut en 1195, avec une grande réputation de bravoure.

HENRI, hermite du 12e. ſiecle, adopta les erreurs de Pierre de Bruys. Il nioit que le baptême fût utile aux enfans, il condamnoit l'uſage des égliſes & des temples, rejetoit le culte de la Croix, défendoit de célébrer la Meſſe, & enſeignoit qu'il ne falloit point prier pour les morts. La violence que Pierre de Bruys avoit employée pour établir ſa doctrine, ne lui avoit pas réuſſi : il avoit été brûlé à Saint-Gilles. Henri, pour ſe faire des partiſans, prit la route de l'inſinuation & de la ſingularité. Il étoit encore jeune, il avoit les cheveux courts & la barbe raſe; il étoit grand & mal habillé; il marchoit tête & pieds nus, même dans la plus grande rigueur de l'hiver. Son viſage & ſes yeux étoient agités comme une mer orageuſe. Il avoit l'œil ouvert, la voix forte & capable d'épouvanter. La réputation de Henri ſe répandit dans le dioceſe du Mans; on le ſupplia d'y aller, & il y envoya deux de ſes diſciples, qui furent reçus du peuple comme deux anges. Henri s'y rendit enſuite, fut accueilli avec les plus grands honneurs, & ſut ſe faire autoriſer à prêcher & à enſeigner dans ce dioceſe, pendant

que l'évêque, le pieux Hildebert, étoit allé à Rome pour prier le pape de lui permettre de se retirer à Cluni (ce qu'il n'obtint pas). On courut en foule aux sermons de l'hypocrite, & le clergé exhortoit le peuple à y aller. Lorsque Henri fut sûr de la confiance du peuple, il enseigna ses erreurs. Ses sermons produisirent un effet que l'on n'attendoit pas. Le peuple entra en fureur contre le clergé, & traita les prêtres, les chanoines & les clercs comme des excommuniés. Car c'est toujours à rendre odieux le sacerdoce, dépositaire & défenseur naturel des vérités religieuses, que s'attachent les apôtres du mensonge. On refusoit de rien vendre à leurs domestiques; on vouloit abattre leurs maisons, piller leurs biens, & les lapider ou les pendre. Quelques-uns furent traînés dans la boue & battus cruellement. Le chapitre du Mans défendit à Henri, sous peine d'excommunication, de prêcher davantage; mais ceux qui lui notifierent cette sentence, furent maltraités, & il continua ses prédications jusqu'au retour de l'évêque Hildebert, qui fut vivement affligé du ravage que cet héresiarque avoit fait dans son troupeau; mais en peu de tems il sut regagner la confiance de ses diocésains. Il convainquit publiquement Henri d'ignorance & d'imposture, & l'obligea de quitter son diocese. Il avoit été convaincu avant le retour du prélat d'avoir commis un adultere le jour de la Pentecôte, ainsi que de plusieurs autres crimes. Le pape Eugéne III envoya, en 1147, un légat dans ces provinces. S. Bernard s'y rendit en même tems, pour garantir les peuples des erreurs & du fanatisme qui désoloient ces contrées. Henri prit la fuite; mais il fut arrêté & mis dans les prisons de l'archevêché de Toulouse, où il mourut. Les Henriciens, ses disciples, se répandirent dans les provinces méridionales, & ils y donnerent des scenes scandaleuses.

HENRI *le Bon*, instituteur des Freres-Cordonniers, &c. *Voyez* BUCHE.

HENRI de Huntington, historien Anglois du 12*e*. siecle, fut chanoine de Lincoln, puis archidiacre de Huntington. On a de lui: I. Une *Histoire d'Angleterre*, qui finit à l'an 1154, & qui fut publiée par Savil en 1596, in-fol., dans les *Rerum Anglicarum Scriptores*. II. Un petit traité *Du mépris du Monde*, &c.: ces productions sont en latin & médiocrement bien écrites.

HENRI DE SUZE, surnommé dans son tems *la Source & la Splendeur du Droit*, étoit cardinal & évêque d'Ostie, d'où lui est venu le nom d'*Ostiensis*. Il avoit été archevêque d'Embrun, & il mourut en 1271. On a de lui une Somme du droit canonique & civil, connue sous le nom de *Somme Dorée*, qu'il composa par ordre du pape Alexandre IV. On en a trois éditions, Rome, 1473, 2 tomes in-fol. en un seul vol., Bâle, 1576, & Lyon, 1597. Les canonistes la consultent utilement. — Il ne faut pas le confondre avec HENRI SUZON, Dominicain du 14*e*. siecle, dont

nous avons divers *Ouvrages mystiques*, traduits en françois en 2 vol. in-12. C'étoit un homme pieux, qui mourut en 1366.

HENRI DE GUELDRE, fils de Henri IV, comte de Gueldre & de Marguerite de Brabant, fut élevé en 1247 sur le siege épiscopal de Liege, qu'il déshonora par sa vie licencieuse & par ses violences. Il maltraita le vertueux Thibaut, son archidiacre, qui s'élevoit contre ses débauches & l'obligea de quitter le pays (*voyez* GRÉGOIRE X). Privé de son siege au concile de Lyon, il continua à scandaliser les peuples & mourut en 1284.

HENRI DE GAND, étoit de cette ville, & son nom de famille étoit *Goethals*. Il fut docteur & professeur de Sorbonne, puis archidiacre de Tournay, où il mourut an 1295, à 76 ans, avec le surnom de *Doctor Solemnis*. On a de lui : I. Un *Traité des Hommes illustres*, pour servir de suite à ceux de S. Jerôme & de Sigebert, & imprimé avec une *Somme de Théologie*, in-fol., Paris, 1518 & 1519; Anvers, 1639, in-fol., avec des notes d'Aubert le Mire. II. Une *Théologie quodlibétique*, Venise, 1613, 2 vol. in-fol. Ce dernier ouvrage est assez bon, & l'emporte sur la plupart des ouvrages des théologiens du tems de Henri de Gand. Vital Zuccolius de Padoue, de l'ordre des Camaldules, en a donné une nouvelle édition avec des commentaires. C'est mal-à-propos qu'il fait Henri religieux de l'ordre des Servites.

HENRI de Hervorde, ainsi appellé du lieu de sa naissance en Westphalie, religieux de l'ordre de S. Dominique, s'est fait un nom par une chronique intitulée : *De Fastis illustribus*, Helmstadt, 1620, in-4°. Elle remonte au commencement du monde, & finit à l'an 1325. Il mourut à Minden en Saxe, le 9 octobre 1370.

HENRI BOICH, jurisconsulte du 14e. siecle, natif de Saint-Pol de Léon en Bretagne, est auteur d'un *Commentaire sur les Décrétales*, imprimé à Venise en 1576, in-fol. & très-peu consulté.

HENRI d'*Urimaria*, théologien du 14e. siecle, natif de Thuringe, de l'ordre des Hermites de S. Augustin, laissa divers ouvrages de piété, dont quelques-uns sont restés manuscrits.

HENRI HARPIUS, pieux Cordelier, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Herph, village de Brabant, fit paroître un zele éminent dans la direction des ames, & mourut à Malines en 1477. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de piété, écrits en flamand, & traduits en latin & en françois. Sa *Théologie mystique* a été traduite en françois par la Motte-Romancour, Paris, 1617, in-4°.

HENRI D'ECOSSE, *voyez* SCHRINGER.

HENRI DE GORICHEM, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Gorcum en Hollande, anciennement *Gorichem*, enseigna la philosophie & la théologie à Cologne, & fut vice-chancelier de cette université en 1420. Il mourut dans cette ville en 1431. On a de lui : I. *De Ceremoniis ecclesiasticis*, Cologne, 1503, in-4°. II. *De celebritate*

ſeſtorum. III. *Concluſiones & concordantiæ Bibliorum ac Canonum in libros Magiſtri ſententiarum*, Veniſe, 1506, in-fol. IV. Un *Traité des Superſtitions*, inſéré dans le *Malleus maleficarum*, Lyon, 1669.

HENRI, (Matthieu) miniſtre presbytérien, né en 1662, s'appliqua à l'étude des langues ſavantes, pour mieux comprendre l'Ecriture-Sainte; ou plutôt pour trouver comme tous les ſectaires, de quoi étayer des erreurs ou des explications paradoxales, en dépit des anciennes verſions. Il mourut à Cheſter en 1714, après avoir donné pluſieurs ouvrages, entre leſquels ceux de ſa ſecte diſtinguent : I. *Expoſition de la Bible*, 5 vol. in-fol. II. *Diſcours ſur la nature du ſchiſme*, 1689. III. *Vie de Philippe Henri*, 1696. C'eſt la Vie de ſon pere, un des fondateurs du Presbytérianiſme en Angleterre, appellé par ſes ſectateurs le *bon* Henri : mais les opérations de la ſecte n'ont pas répondu à cette épithete.

HENRI DE ST.-IGNACE, Carme de la ville d'Ath en Flandre, enſeigna la théologie avec réputation, & paſſa par les charges les plus conſidérables de ſon ordre. Il fit un long ſéjour à Rome, au commencement du pontificat de Clément XI; & mourut à la Cavée, maiſon des Carmes, près de Liege, vers 1720, dans un âge très-avancé. Sa principale production eſt un corps complet de théologie morale, aſſez méthodique, ſous le titre d'*Ethica amoris*, Liege, 1709, en 3 vol. in-fol. Il y a des choſes que des théologiens n'ont pas trouvé exactes; il a été prohibé à Rome en 1714 & 1722. On a encore de lui : I. Un autre livre de théologie, intitulé : *Theologia vetus, fundamentalis, ad mentem reſoluti doctoris J. de Bachone*, Liege, 1677, in-fol. II. *Moliniſmus profligatus*, Liege, 1715, 2 vol. in-8°. III. *Artes Jeſuiticæ in ſuſtinendis novitatibus, laxitatibuſque Sociorum*, Straſbourg, 1717. IV. *Tuba magna mirum clangens ſonum... De neceſſitate reformandi Societatem JESU, per Liberium Candidum.* C'eſt un recueil de pieces, pleines d'animoſité & peu conformes à la doctrine de l'*Ethica amoris*. Les gens du parti eſtiment l'édition de 1717, en 2 gros vol. in-12. Henri de St-Ignace ſe déclare hautement dans ſes écrits pour la cauſe & les ſentimens de M. Arnauld & du P. Queſnel.

HENRI, (Nicolas) né à Verdun en 1692, profeſſeur d'hébreu au college-royal en 1723, mort à Paris de la chute d'un entablement en 1752, a donné une édition eſtimée de la *Bible de Vatable*, en 2 vol. in-fol. Paris, 1729 & 1745. Elle eſt enrichie de notes de différens interpretes, & contient deux verſions, l'ancienne, qui eſt la Vulgate, & la nouvelle, qui eſt celle de Pagnin. Cette édition a coûté bien des recherches à l'éditeur, mais elle n'eſt pas à l'abri de toute cenſure. Il eſt encore auteur d'une *Grammaire Hébraïque*.

HENRI, (Pierre-Joſeph) curé de Surice, dans le duché de Luxembourg, a joint l'application aux bonnes études, à toute l'activité du zele paſto-

ral. On a de lui : I. *De Doctrinâ Sacrâ*, Louvain, 1771, petit in-12. II. *Explications ſur le Catéchiſme des dioceſes de Liege, Cambray & Namur*, dont la quatrieme édition a paru à Liege en 1780. III. *Inſtructions familieres ſur les quatre parties de la Doctrine Chrétienne*, dont les dernieres éditions ſont de Rouen, 1785, & Liege, 1786, 4 vol. in-12. IV. *Diſcours familiers ſur divers ſujets de morale*, Liege, 1786 ; Rouen, 1787. Ce recueil répond parfaitement à ceux qui précedent. Les exhortations ſont courtes, & telles qu'il le faut pour être prononcées après le catéchiſme, qui, à la campagne, ſe fait pour l'ordinaire durant la grand'-Meſſe, afin que les adultes ne manquent pas d'une inſtruction, qui n'eſt ſuperflue à aucun âge. En général, l'auteur s'eſt fait une réputation très-méritée par la clarté, l'ingénuité & la bonne diſpoſition de ſes Diſcours & Inſtructions, excellemment proportionnés à l'intelligence du peuple, & qui par-là ſont d'une utilité plus étendue & plus marquée que le langage de la plus ſublime éloquence. On ne peut lire ſans attendriſſement l'*Adieu* qu'à la fin de ces Diſcours, l'auteur vieilli dans les travaux du miniſtere, fait à ſes confreres ; *Adieu* plein de ſentiment, de zele & d'une charité, dont les feux s'élancent au-delà de la perſpective du tombeau. Cet homme reſpectable s'eſt vu réduit à vivre d'aumônes dans les dernieres années de ſa vie. Il eſt mort en 1791, à Namur, où il s'étoit retiré accablé d'infirmités, après avoir adminiſtré ſa paroiſſe durant 46 ans.

HENRIET, (Protais) ſavant Récollet François, mort en 1688, eſt auteur d'une *Harmonie Evangélique*, avec des notes littérales & morales, & d'autres ouvrages peu connus.

HENRIETTE-MARIE de France, reine d'Angleterre, fille de Henri IV & de Marie de Médicis, naquit en 1609, & fut mariée en 1625 à Charles I, roi d'Angleterre. Les amertumes qui ſuivirent les premieres douceurs de ſon état, furent ſi cuiſantes, qu'elle ſe donna elle-même la qualité de *Reine malheureuſe*. On rejeta ſur elle le penchant qu'on attribuoit à Charles I pour la Religion Catholique, & on ſe déchaîna avec fureur ; mais elle ne répondit à ces outrages que par des bienfaits. Quelques-uns de ſes courtiſans lui propoſant de faire un exemple ſur les plus furieux : *Il faut*, diſoit-elle, *que j'en ſerve auſſi. Peut-on mieux faire ſentir ſon autorité, qu'en faiſant du bien à ceux qui nous perſécutent ?* Elle ne vouloit pas même qu'on lui dît les noms de quelques perſonnes qui la rendoient odieuſe aux principaux de la cour. « Je vous le » défends, diſoit-elle, s'ils » me haïſſent, leur haine ne » durera peut-être pas toujours, » & s'il leur reſte quelque ſen- » timent d'honneur, ils auront » honte de tourmenter une » femme, qui prend ſi peu de » précaution pour ſe défen- » dre ». Cependant le feu de la guerre civile embraſoit toute l'Angleterre. Le roi, toute la famille royale avoient été obligés de quitter Londres. La reine paſſe en Hollande, vend ſes

meubles & ſes pierreries, & achete des vivres & des munitions, dont elle chargea pluſieurs vaiſſeaux. Après avoir étonné les Hollandois par ſon intrépidité & ſon activité, elle partit pour l'Angleterre. Une furieuſe tempête vint l'aſſaillir, mais ſans la décourager. Elle ſe tint, autant qu'elle put, ſur le tillac du vaiſſeau, au milieu de l'orage, pour animer ſes troupes, diſant agréablement que *les reines ne ſe noyoient pas* (*reines* ou *raines* ſe diſoient alors pour grenouilles, *ranæ*). Enfin, après avoir eſſuyé une foule de traverſes & de périls, elle paſſa en France l'an 1644. Le mauvais état des affaires de la reine Anne d'Autriche ne lui permit pas de donner à ſa belle-ſœur, dans les troubles de la Fronde, les ſecours qu'elle auroit accordés à ſes infortunes; & la fille d'un roi de France, épouſe d'un roi d'Angleterre, ſe vit contrainte, comme elle le diſoit elle-même, de *demander une aumône au parlement pour pouvoir ſubſiſter*. La mort funeſte de ſon mari, exécuté en 1649, fut un nouveau ſurcroît de douleur; mais elle eut la conſolation avant ſa mort de voir rétablir Charles II, ſon fils, ſur le trône de ſes peres. Elle fit deux voyages en Angleterre; & après avoir demeuré quelques jours à la cour de France, elle ſe retira à la Viſitation de Chaillot. Elle y mourut en 1669, à 60 ans. *Voyez* ſa *Vie*, Paris, 1693, in-8°.

HENRIETTE-ANNE d'Angleterre, ducheſſe d'Orléans, étoit la derniere des enfans de Charles I roi d'Angleterre, & de Henriette de France. Elle naquit à Exceſter en 1644, dans le tems que le roi ſon pere étoit aux priſes avec ſes ſujets ingrats & rebelles. La reine, ſa mere, accoucha d'elle dans un camp, au milieu des ennemis qui la pourſuivoient. Obligée de fuir, elle laiſſa ſa fille, qui demeura priſonniere, 15 jours après ſa naiſſance. Au bout d'environ deux ans elle fut heureuſement délivrée de cette captivité par l'adreſſe de ſa gouvernante. Elevée en France ſous les yeux de ſa mere, elle étonna bientôt, par les agrémens qu'on découvrit dans ſon eſprit & dans ſes manieres. Philippe de France, duc d'Orléans, frere de Louis XIV, l'épouſa en 1661; mais ce mariage ne fut pas heureux. Le roi qui ſe plaiſoit beaucoup avec elle, lia un commerce étroit d'amitié & de bel-eſprit. Il lui donnoit ſouvent des fêtes; il lui envoyoit des vers. Cette intelligence ſi intime jeta des alarmes dans la famille royale. Le roi ſe vit obligé de réduire l'éclat de ce commerce à un fonds d'eſtime & d'amitié, qui ne s'altéra jamais. Louis XIV ſe ſervit depuis de madame pour faire un traité avec l'Angleterre contre la Hollande. La princeſſe, qui avoit ſur Charles II, ſon frere, le pouvoir que donnent l'eſprit le plus inſinuant & le cœur le plus tendre, s'embarqua à Dunkerque, chargée du ſecret de l'état. Elle alla voir Charles à Cantorbery, & revint avec la gloire du ſuccès. Elle en jouiſſoit, lorſqu'une mort ſubite l'enleva à l'âge de 26 ans, à Saint-Cloud, en 1670. La cour fut dans une douleur & une

consternation, que le genre de mort augmentoit ; car Henriette s'étoit crue empoisonnée, & elle l'étoit en effet, non par le duc d'Orléans, comme on l'a répandu d'abord ; mais si l'on en croit le duc de S. Simon, par le chevalier de Lorraine. Bossuet a fait son *Oraison funebre*. C'est un excellent tableau de la vanité des grandeurs humaines. Toute la cour fut émue par la touchante paraphrase de ces mots de l'Ecriture : *Omnes morimur & quasi aquæ dilabimur.* A ces paroles : « O nuit désas-» treuse, nuit effroyable ! où » retentit tout-à-coup, comme » un éclat de tonnerre, cette » étonnante nouvelle : ma-» dame se meurt ! madame est » morte » ! Tout le monde fondit en larmes. Madame de la Fayette a écrit son *Histoire*, in-12.

HENRIQUEZ, (Henri) né à Porto en Portugal, fut admis dans la société des Jésuites par S. Ignace, enseigna avec réputation la théologie à Salamanque, où il eut Suarez pour disciple, & ensuite à Cordoue. Ayant obtenu la permission de passer dans l'ordre de S. Dominique, il quitta l'habit de cet ordre avant d'avoir fait sa profession, pour reprendre celui de S. Ignace. Il mourut à Tivoli le 28 janvier 1608, à 72 ans, laissant : I. *De Fine Hominis*, qu'il avoit composé l'an 1594 ; il y a des choses favorables à Molina, entremêlées de critiques. II. Une *Somme de Théologie morale*, en latin, Venise, 1600, in-fol. III. Un traité *De clavibus Ecclesiæ.*

HENRIQUEZ, (Jean-Chrysostome) laborieux écrivain de l'ordre de Cîteaux, né d'une famille noble à Madrid en 1595, fut commissaire-général des religieux Irlandois de son ordre, grand-prieur de l'ordre de Calatrava, & historiographe général de la congrégation des Bernardins d'Espagne. Il mourut à Louvain le 23 octobre 1632, âgé de 37 ans. Il a laissé un très-grand nombre d'ouvrages qui tendent presque tous à éclaircir l'histoire de son ordre, entr'autres : I. *Menologium Cistercienſe cum notis*, Anvers, 1639, 2 vol. in-fol. II. *Fasciculus sanctorum ordinis Cistercienſis*, Bruxelles, 1623, in-fol. III. *Lilia Cistercienſia*, Douay, 1633, in-fol. Ce sont les vies des saintes Vierges de son ordre. On a inséré quelques-uns de ces ouvrages dans la Bibliotheque des Ecrivains de l'ordre de Cîteaux de Charles Visch, & dans la Bibliotheque Espagnole de Nicolas Antoine.

HENRY, *voyez* HENRI.

HENRYS, (Claude) avocat du roi au bailliage de Forez, sa patrie, mort en 1662 dans un âge assez avancé, étoit très-versé dans le droit canon & civil, dans l'histoire, dans le droit public & les intérêts des princes. Il étoit souvent consulté sur les affaires d'état par plusieurs ministres, soit en France, soit des pays étrangers. Sa probité, sa politesse, sa prudence, son désintéressement égaloient ses lumieres. On a de lui : I. Un excellent *Recueil d'Arrêts*, en 2 vol. in-folio, 1708, avec les observations de Bretonnier. Henrys accompagna sa collection de notes utiles & agréables. Dans les unes il éclaircit des principes de droit,

& dans les autres il seme des traits de littérature & d'érudition. Le célebre avocat Matthieu Terrasson a fait aussi des Additions & des Notes pour servir à une nouvelle édition de Henrys. Ces Additions & ces Notes ont été imprimées dans l'édition de 1738, en 4 vol. in-fol. II. *L'Homme-Dieu, ou le Parallele des actions divines & humaines de J. C.*

HENSCHENIUS, (Godefroi) Jésuite, né à Venrad, dans la Gueldre, l'an 1600, travailla pendant long-tems avec succès à l'immense compilation des *Actes des Saints*, avec Bollandus, qui avoit été son régent, & ne servit pas peu à épurer les légendes des contes pieux & quelquefois ridicules, dont les écrivains des siecles d'ignorance les avoient remplies. Après avoir publié avec Bollandus les *Acta Sanctorum* du mois de janvier & février, il donna avec le P. Papebroch, les Vies des Saints des mois de mars & d'avril. Il donna aussi *Brevis notitia Galliarum & Belgii*, Anvers, 1658, in-8°; *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1655, in-4°, ouvrage curieux & savant; *De episcopatu Trajectensi*, Anvers, 1654, in-4°; où il soutient que le siege épiscopal de Tongres a été transféré à Maestricht. Il mourut à Anvers le 12 septembre 1681. Le P. Papebroch a écrit sa *Vie*, & l'a insérée dans le 7e. vol. des *Acta Sanctorum* du mois de mai.

HENTEN, (Jean) de Naline, près de Thuin, dans l'Entre-Sambre-Meuse, alla, étant encore enfant en Portugal, où il se fit hiéronymite, & entra ensuite dans l'ordre de St. Dominique à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1551, puis prieur & préfet des études. La faculté de théologie le chargea, par ordre de Charles-Quint, de corriger la Bible & de lui rendre la pureté de l'ancien texte; il y travailla avec assiduité, & montra qu'il étoit digne de la confiance qu'on avoit dans ses lumieres. C'est principalement par ses soins que parut la premiere *Bible* nommée *de Louvain* en 1547, & Anvers, 1570, avec des figures (*voyez* le P. le Long, tom. 1, p. 263). Henten mourut à Louvain en 1566, âgé de 67 ans, épuisé par le travail & les austérités. On a encore de lui: I. Les *Commentaires* d'Euthymius sur les *Evangiles*. II. Ceux d'Œcumenius sur *S. Paul*. III. — d'Arethas sur l'*Apocalypse*, &c. *Voyez* le *Belgium Dominicanum* du P. Jonghe, p. 152.

HEPHESTION, *voyez* EPHESTION.

HEPHESTION, grammairien Grec d'Alexandrie, du tems de l'empereur Verus, dont il nous reste *Enchiridion de Metris & Poëmate*, grec & latin, donné par Paw, Utrecht, 1726, in-4°.

HERACLAS, frere de l'illustre martyr Plutarque, se convertit avec son frere durant la persécution de Sévere. Il fut catéchiste d'Alexandrie, conjointement avec Origene, & ensuite seul. Son mérite le fit élever sur le siege d'Alexandrie, sa patrie, en 231. Il mourut sur la fin de l'année 247, de la mort des justes.

HÉRACLÉON, hérétique

du 3e. siecle, adopta le système de Valentin. Il y fit pourtant quelques changemens, & se donna beaucoup de peine pour ajuster à ce système la doctrine de l'Evangile, dans des *Commentaires* très-étendus *sur les Evangiles de S. Jean & de S. Luc.* Ces Commentaires ne sont que des explications allégoriques, destituées de vraisemblance, toujours arbitraires, & souvent ridicules. Héracléon, à la faveur de ces explications, fit recevoir par beaucoup de Chrétiens le système de Valentin, & forma la secte des *Héracléonites.* Origene a réfuté les Commentaires d'Héracléon, & c'est d'Origene que Grabbe a extrait les fragmens que nous avons des écrits de ce visionnaire.

HERACLEONAS, 4e. fils de l'empereur Heraclius & de Martine, seconde femme de ce prince, naquit en 626. Son pere le nomma en 641 son successeur à l'empire, avec Heraclius-Constantin son frere aîné. Ainsi il occupa, dès l'âge de 15 ans, la seconde place du trône de Constantinople. Heraclius-Constantin, étant mort 4 mois après, empoisonné, à ce que l'on croit, par Martine, Heracleonas demeura seul empereur sous l'autorité de sa mere. La haine que les forfaits de cette princesse avoient inspirée, devint funeste à l'un & à l'autre. Une cabale, formée par un courtisan habile, les contraignit d'associer à l'empire le prince David, surnommé *Tibere*, frere d'Heracleonas, & Constant, fils d'Heraclius-Constantin. On vit donc trois empereurs à Constantinople, à la tête desquels étoit une femme ambitieuse Mais ce gouvernement monstrueux ne dura pas long-tems. Le sénat ayant fait arrêter Heracleonas & Martine, on coupa le nez au fils, & la langue à la mere, afin que la beauté de l'un & l'éloquence de l'autre ne fissent plus aucune impression sur le peuple. On les conduisit ensuite en exil, où ils finirent leurs jours. Heracleonas avoit régné environ 6 mois depuis le meurtre de son frere.

HERACLEOTÈS, (Denys) philosophe d'Héraclée, d'abord Stoïcien, pensoit, ou plutôt disoit, comme Zénon son maître, que *la douleur n'est point un mal.* Mais une maladie cruelle, accompagnée de douleurs aiguës, le fit changer de sentiment vers l'an 264 avant J. C. Il quitta les Stoïciens pour les Epicuriens, qui plaçoient le bonheur dans le plaisir : selon la coutume des sots, comme dit Horace, qui ne quittent pas une folie sans la remplacer par une autre. Heracleotès composa divers *Traités de Philosophie*, & quelques *Pieces de Poésie :* Héraclide en cite une de lui, qui étoit attribuée à Sophocle.

HERACLIDE, le *Pontique*, philosophe d'Héraclée dans le Pont, disciple de Speusippe & d'Aristote, est moins connu par ses ouvrages que par un trait de vanité. Il voulut faire accroire qu'au moment de sa mort il étoit monté au ciel. Il pria un de ses amis *de mettre un serpent dans son lit* à la place de son corps, afin qu'on crût que les dieux l'avoient enlevé. Le serpent n'attendit pas l'instant de

ſa mort pour ſe montrer ; quelqu'un ayant fait du bruit, il ſortit & découvrit ainſi la fourberie d'Heraclide. Il vivoit vers l'an 336 avant J. C. On trouve quelque choſe ſous ſon nom dans l'*Eſope* d'Alde, 1505, in-fol.

HERACLIEN, l'un des généraux de l'empereur Honorius, fit mourir le traître Stilicon à Ravenne, l'an 408. Pour récompenſe de ce ſervice, Honorius lui donna le gouvernement d'Afrique. Dans la révolte d'Attalus, il demeura fidele à l'empereur, & défendit la province contre les troupes que le rebelle avoit envoyées; il tua même un certain Conſtantin qui les conduiſoit. Sa fidélité ne tarda pas à ſe démentir; élevé au conſulat en 413, il s'abandonna aux conſeils violens de Sabinus qui, de ſon domeſtique, étoit devenu ſon gendre, & qui lui perſuada d'uſurper l'empire. Pour exécuter ſon deſſein, il retint la flotte qui avoit coutume de porter du bled en Italie, & en prit le chemin avec une armée navale, compoſée de 3700 navires. Le comte Marin s'oppoſa à ſon débarquement, & le mit en fuite. Alors Heraclien monta ſur un ſeul vaiſſeau qui lui reſtoit, & paſſa à Carthage, où il fut tué.

HERACLITE, célebre philoſophe Grec, natif d'Epheſe, floriſſoit vers l'an 500 avant J. C. Il étoit mélancolique, pour ne pas dire ſauvage, & pleuroit ſans ceſſe ſur les ſottiſes humaines, plus dignes d'exciter le rire que la pitié. Cette triſte habitude, ou ſi l'on veut, ces grimaces de commande, par leſquelles il aſpiroit à la célébrité, jointe à ſon ſtyle énigmatique le firent appeller le *Philoſophe ténébreux & le Pleureur.* Il compoſa divers *Traités*, entr'autres un *ſur la Nature*, dans lequel il enſeignoit que tout eſt animé par un eſprit; qu'il n'y a qu'un monde qui eſt fini, qu'il a été formé par le feu, & qu'après divers changemens il retourneroit en feu. Euripide ayant envoyé une copie de cette production à Socrate, celui-ci, en la lui renvoyant, lui dit : « Que ce qu'il » avoit compris de ce livre, » lui avoit paru bon; & qu'il » ne doutoit point que ce qu'il » n'avoit pas pu entendre, ne » fût de même » : comme ſi des choſes inintelligibles dans un ouvrage de philoſophie, pouvoient être réputées bonnes. Darius, roi de Perſe, ayant vu le même ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à l'auteur, pour le prier de venir à ſa cour, où il ſeroit plus conſidéré qu'en Grece. Le philoſophe le refuſa bruſquement, & répondit en ruſtre aux politeſſes prévenantes de ce monarque. On dit que la converſation des hommes ne faiſant qu'irriter ſon humeur chagrine, il prit une ſi grande averſion pour eux, qu'il ſe retira ſur une montagne, pour y vivre d'herbes avec une ſociété digne de lui, les bêtes ſauvages. Cette vie lui ayant cauſé une hydropiſie, il deſcendit à la ville, & conſulta par énigmes les médecins, leur demandant : *S'ils pouvoient rendre ſerein un tems pluvieux?* Les médecins n'entendant rien à ſes demandes, il s'enferma dans du fumier,

croyant dissiper par cette chaleur empruntée, l'humeur qui étoit chez lui en trop grande abondance; mais comme ce remede ne le guérissoit point, il se laissa mourir, âgé de 60 ans. On rapporte de lui quelques bons mots & quelques sentences assez communes. Il répondit aux Ephésiens, qui s'étonnoient de le voir jouer aux osselets avec des enfans, « qu'il » aimoit encore mieux s'amuser ainsi, que se mêler de » leurs affaires ». Il avoit pour maximes, « qu'il falloit étouffer les querelles dans leur » naissance, comme on étouffe » un incendie » : & que « les » peuples doivent combattre » pour leurs loix comme pour » leurs murailles ». Il croyoit que « la nature de l'ame » étoit une chose impénétrable ». Il nous reste quelques fragmens de ce philosophe, que Henri Etienne imprima avec ceux de Démocrite, de Timon, & de plusieurs autres, sous le titre de *Poësis philosophica*, 1573, in-8°.

HERACLITE, Sicyonien. C'est sous son nom que Léon Allatius a donné au public le livre *De Incredibilibus*. Il l'avoit tiré de la bibliotheque du Vatican. Cet ouvrage imprimé à Rome en 1641, l'a été depuis à Londres & à Amsterdam. La derniere édition est la plus belle.

HERACLIUS, empereur Romain, né vers l'an 575 d'Heraclius, gouverneur d'Afrique, détrôna Phocas qui tyrannisoit ses sujets, & se fit couronner à sa place en 610, après lui avoir fait trancher la tête. *Quoi!* lui dit-il, *tu n'avois usurpé l'empire, que pour faire tant de maux au peuple!* — Phocas lui répondit : *Gouverne-le mieux.* Le nouvel empereur profita de cet avis. Il fit la revue des troupes, les disciplina, & mit un nouvel ordre dans l'état. Chosroës II, roi de Perse, étoit en guerre avec Phocas; Heraclius lui fit demander la paix, & ne put l'obtenir. Le monarque Persan envoya une armée formidable dans la Palestine en 614. Jérusalem fut prise, les églises furent brûlées, un grand nombre de clercs, de moines, de religieuses & de vierges massacrés, les Chrétiens vendus aux Juifs, les vases sacrés, entr'autres le bois de la vraie Croix, enlevés. Le vainqueur jure « qu'il n'accordera la paix » à l'empereur & à ses peuples, » qu'à condition qu'ils renoncent à J. C. & qu'ils adoreront le Soleil, la divinité » des Perses ». Heraclius, outré de ces insolences, marcha contre Chosroës, le défit en plusieurs rencontres, depuis l'an 622 jusqu'en 627. Le roi barbare, poursuivi jusques dans ses états, y trouva Syroës son fils aîné, qu'il avoit voulu déshériter, les armes à la main. Syroës l'ayant fait enfermer dans une dure prison, fit la paix avec Heraclius, & lui rendit le bois de la vraie Croix. L'empereur emporta cette précieuse relique à Constantinople, où il fit son entrée avec la plus grande magnificence. Au commencement de l'année suivante, en 629, il s'embarqua pour la Palestine, dans le dessein d'aller déposer ce saint trésor à Jérusalem, & d'y rendre graces à Dieu de ses victoires. Il voulut porter

la Croix sur ses épaules, en entrant dans la ville, & accompagner cette cérémonie, de la pompe la plus éclatante; mais il se sentit arrêté tout-à-coup, & dans l'impossibilité d'avancer. Le patriarche Zacharie, de retour de Perse, où il avoit été mené captif par ordre de Chosroës, lui ayant représenté que cette pompe ne s'accordoit pas avec l'état d'humiliation où étoit le fils de Dieu, lorsqu'il porta sa Croix dans les rues de Jérusalem; l'empereur quitta aussi-tôt ses vêtemens précieux, sa couronne, sa chaussure, & dans cet état d'humilité & de pauvreté, il accomplit sans peine son pieux dessein. On célébra, comme un jour de fête, celui où cet instrument du salut avoit été remis à sa place. C'est l'origine de la fête de l'*Exaltation de la sainte Croix*, célébrée par les Grecs & les Latins le 14 septembre : fête qui est en même tems la célébration du triomphe général de la Croix, sur toutes les pompes & les puissances du monde, & qui rappelle cette époque si glorieuse à l'Eglise » où, comme » s'exprime un historien, les » empereurs si long-tems acharnés contre la Croix, s'avouerent à la fin vaincus, déposerent les armes, & devinrent » les défenseurs & les adorateurs de cette même Croix. » Ce changement ne fut point » l'ouvrage des hommes; il » ne put se faire que par un » miracle de la toute-puissance » divine » (*voyez* CONSTANTIN LE GRAND). Heraclius se fit admirer par sa piété pendant les six années qu'il fit la guerre aux Perses; mais s'étant laissé séduire par les partisans du Monothélisme qui infectoit alors l'Empire, il publia en 639 l'édit qu'on nomme l'*Ecthese*, c'est-à-dire Exposition; comme si ce n'eût été qu'une simple exposition de foi. Cet édit formellement hérétique, fut condamné à Rome l'année suivante 640, par le pape Jean IV, dans un concile. L'empereur sentit sa faute; il écrivit au souverain pontife: Que cet édit n'étoit point de lui; que le patriarche Sergius l'avoit composé, & l'avoit engagé à le publier sous son nom; mais qu'il le désavouoit, puisqu'il causoit tant de troubles. Pendant ces disputes, les Sarrasins s'emparoient de l'Egypte, de la Syrie & de toutes les plus belles parties de l'empire. Heraclius étoit hors d'état de s'opposer à leurs conquêtes. Il fut attaqué d'une hydropisie, qui le mit au tombeau en 641, à 66 ans après 30 ans de regne. « On » ne sait, dit l'abbé Guyon, » quel rang lui assigner parmi » les princes. Sur la fin de son » regne, il donna plutôt des » marques de timidité que de » courage. La sagesse, l'activité, la valeur qu'il avoit » fait éclater pendant la guerre » Persique, sont dignes d'admiration; mais dans les derniers tems, on ne retrouve » plus le vainqueur de Chosroës. C'est un controversiste, qui paroît aussi peu » touché des affaires de l'empire, qu'il est empressé de » décider celles de la Religion. » Il abandonna les devoirs » d'un monarque, pour faire » les fonctions d'un évêque ».

HERACLIUS-CONSTANTIN, fils d'Heraclius & de Flavia Eudocia, naquit à Conſtantinople en 612, & ſuccéda à ſon pere en 641. Il partagea le trône impérial avec Heracleonas ſon frere, fils de l'impératrice Martine, conformément aux dernieres volontés d'Heraclius. Mais ayant appris que ſon pere avoit dépoſé un tréſor conſidérable chez Pyrrhus, patriarche de Conſtantinople, & qu'il devoit être remis à l'impératrice Martine, dans le cas de quelque diſgrace, il fit enlever cet argent. Martine ſe vengea, dit-on, en l'empoiſonnant : mais ce fut un bruit populaire, deſtitué de preuve. Comme il ſe vit frappé à mort, il diſtribua le tréſor qu'il avoit volé aux ſoldats, pour qu'ils fuſſent favorables à ſon fils Conſtant. Il expira le 25 mai 641, après avoir porté le ſceptre trois mois & 23 jours. L'enlevement d'un dépôt ſacré par le teſtament de ſon pere, ne donne pas lieu de croire qu'un plus long regne eût été conſacré à la ſageſſe & à la juſtice.

HERAULT, (Didier) *De ſiderius Heraldus*, avocat au parlement de Paris, célebre par pluſieurs ouvrages pleins d'érudition. Les principaux ſont : I. Des *Notes* eſtimées ſur l'*Apologétique de Tertullien*, ſur *Minutius Felix*, ſur *Arnobe*, ſur *Martial*. II. Un ouvrage contre Saumaiſe, Paris, 1699, in-8°. III. Pluſieurs *Livres de Droit*. Ce ſavant mourut en 1659. L'étude des belles-lettres occupa la plus grande partie de ſon tems; & ce fut ſur-tout dans les écrits des anciens, qu'il puiſa ce fonds de ſavoir qui le diſtinguoit. — HERAULT, ſon fils, fut miniſtre de l'égliſe Wallone à Londres, puis chanoine de Cantorbery. On a de lui *Le Pacifique Royal en deuil*, contre la mort de Charles I, roi d'Angleterre. C'eſt un recueil de Sermons, qui fut ſuivi, après le rétabliſſement de Charles II ſur le trône, de 20 autres Sermons, publiés ſous le titre de *Pacifique Royal en joie*.

HERBELOT, (Barthélemi d') né à Paris en 1625, montra dès ſon enfance beaucoup de goût & de talent pour les langues orientales. Il le fortifia dans pluſieurs voyages à Rome, où étoient alors Luc Holſtenius & Léon Allatius, qui l'aimerent & l'eſtimerent. Le grand-duc de Toſcane, Ferdinand II, lui fit préſent d'une bibliotheque de manuſcrits orientaux, expoſée en vente, lorſqu'il paſſa à Florence. Le grand Colbert l'ayant invité de revenir dans ſa patrie, il ne put partir de Florence qu'après avoir montré les ordres précis du miniſtre qui le rappelloit. Quand il parut à la cour de France, le roi l'entretint pluſieurs fois, & lui accorda une penſion de 1500 livres. Le chancelier de Pontchartrain lui obtint enſuite la chaire de profeſſeur royal en langue ſyriaque. Il mourut à Paris en 1695, à 70 ans. C'étoit un homme d'une vaſte littérature, & d'un caractere ſupérieur à toutes ſes connoiſſances; il ne parloit jamais de ſcience, qu'il n'y fût invité par ſes amis. Sa probité égaloit ſon ſavoir, & elle fut d'autant plus ſûre, qu'elle étoit fondée ſur un grand fonds de religion. Les ouvrages

qui font le plus d'honneur à ſa mémoire, ſont : I. La *Bibliotheque Orientale*, Paris, 1697, in-fol., compoſée d'abord en arabe, miſe enſuite en françois pour la rendre d'un plus grand uſage, & publiée par M. Galand, qui a ajouté une préface. C'eſt un livre néceſſaire à ceux qui veulent connoître les langues, le génie de l'hiſtoire, & les coutumes des peuples de l'Orient. II. Un *Dictionnaire Turc*, & d'autres Traités curieux qui n'ont pas vu le jour. Sa *Bibliotheque Orientale* devenant tous les jours plus rare & plus chere, a été réimprimée à Maeſtricht, 1776, in-fol., & à Paris, 6 vol. in-8°, 1782. Au reſte, cette collection n'étant qu'un amas de matériaux indigeſtes, eſt ſouvent très-défectueuſe.

HERBERAI DES ESSARTS, (Nicolas) commiſſaire d'artillerie, mort vers 1552, ſortoit d'une famille noble de Picardie. Il eſt connu principalement par des *Traductions* d'*Amadis des Gaules*, & de *D. Flora de Grece*, in-fol. ou in-8°, &c. Il avoit pris pour deviſe, ſuivant l'uſage de ſon tems, ces mots eſpagnols: ACUERDO OLVIDO; c'eſt-à-dire, *Souvenir & Oublier.*

HERBERSTEIN, (Sigiſmond, baron d') ſeigneur de diſtinction de la baſſe Stirie, né en 1486, fut employé dans des négociations honorables dans le 16e. ſiecle, ſous les empereurs Maximilien, Charles-Quint & Ferdinand. Il a profité de ſon ſéjour en Ruſſie pour donner un ſavant *Commentaire* ſur cet empire en latin, Bâle, 1571, in-fol. On l'a inſéré dans *Rerum Moſcoviticarum ſcriptores varii*, Francfort, 1700. Herberſtein mourut en 1559.

HERBERSTEIN, (Ferdinand-Erneſt, comte d') né à Vienne en Autriche, & mort à Prague le 6 mars 1720, a donné au public *Mathemata, adverſùs umbratiles Poireti impetus propugnata*, Prague, 1709, & pluſieurs autres Traités de Philoſophie & de Mathématiques.

HERBERSTEIN, (Jean-Charles, comte d') évêque de Laubach, a été un des plus ardens promoteurs des innovations en matieres eccléſiaſtiques, qui eurent lieu ſous le regne de l'empereur Joſeph II. Il donna en 1782, une *Inſtruction paſtorale*, qui étonna beaucoup les catholiques d'Autriche, & fut une pierre de ſcandale pour ceux qui n'étoient pas affermis dans la foi. Le prélat crut faire la cour au monarque, qui promit de le faire archevêque & métropolitain de deux dioceſes: mais le pape fit goûter au prince les raiſons de ſon oppoſition; & Laubach ne fut érigé en archevêché qu'en 1788, un an après le décès du prélat, qui mourut dans ſa ville épiſcopale, le 7 octobre 1787, à l'âge de 69 ans.

HERBERT, (Edouard) plus connu ſous le nom de *Lord Herbert de Cherburi*, naquit au château de Montgommery, dans le pays de Galles, en 1581, fut envoyé par Jacques I en ambaſſade vers Louis XIII. Nous avons de lui : I. Une *Hiſtoire de Henri VIII*, in-fol. II. *De Religione Gentilium, errorumque apud eos cauſis*, Amſterdam, 1700, in-8° : ouvrage

plein d'erreurs, & qui ne prouve ni le jugement, ni la sageſſe de l'auteur. III. *De Religione Laïci.* IV. *De veritate*, Londres, 1645, in-4°. L'auteur a répandu dans ces différens écrits, des principes de Déiſme & de Naturaliſme. On prétend que c'eſt dans cette ſource empoiſonnée, que puiſerent Spinoſa & Hobbes. Il avoit fait imprimer en 1639, in-4°, une Traduction de ſon Traité de la vérité, ſous ce titre : *De la vérité, en tant qu'elle eſt diſtincte de la révélation, du vraiſemblable, du poſſible & du faux ;* titre qui ſeul prouve la ſingularité & le déſordre des idées de l'auteur. V. *De expeditione in Rheam inſulam*, Londres, 1658, in-8°. Le lord Herbert mourut en 1648. Un ſavant Allemand, nommé *Kortholt*, fit imprimer en 1680, in-4°, une *Diſſertation ſur les trois Impoſteurs de ſon ſiecle : Spinoſa, Hobbes & Herbert.*

HERBERT, (Georges) célebre poëte Anglois de la même famille, né en 1597, laiſſa des Poéſies eſtimées. Elles ont pour titre : *Le Temple, & le Miniſtre de la Campagne.* Il mourut curé de Bemmerſon, près Salisbury, en 1635.

HERBERT, (Thomas) né à Yorck, de la famille des comtes de Pembrock, voyagea en Aſie & en Afrique. De retour dans ſa patrie, il ſuivit le parti des parlementaires contre Charles I. Lorſqu'on eut ôté les domeſtiques à ce malheureux prince, on lui donna Herbert pour valet-de-chambre. Le ſort du monarque le toucha ; il le ſervit avec beaucoup d'attention, & écrivit l'hiſtoire des derniers momens de ce prince, qu'il publia après le rétabliſſement de Charles II, & que Wood a inſérée dans *Athenæ Oxonienſes.* Il fut créé baronet, & mourut fort âgé le 1 mars 1682, à Yorck. Il avoit auſſi publié la relation de ſes voyages que Wicquefort a traduite en françois, ſous le titre de *Relation du voyage de Perſe & des Indes Orientales, fait par Herbert en 1626 & 1627*, Paris, 1663, in-4°. On en a donné une édition en anglois en 1638.

HERBINIUS, (Jean) né en 1633 à Bitſchen, dans la Siléſie, fut député en 1664 par les égliſes Polonoiſes de la confeſſion d'Ausbourg, pour aller ſolliciter des ſecours auprès des égliſes Luthériennes d'Allemagne, de Suiſſe & de Hollande. Il mit à profit ſes voyages, & rechercha principalement ce qui pouvoit avoir rapport aux cataractes ou chutes des fleuves, tant ſur la terre qu'au-deſſous. Il a laiſſé un ſavant traité ſur cette matiere, publié à Copenhague, ſous ce titre : *Diſſertationes de Paradiſo, de admirandis mundi Cataractis ſuprà & ſubterraneis, eorumque principio*, Amſterdam, 1678, in-4°. Ce livre n'eſt pas commun & eſt recherché ; il eſt plein d'une phyſique approfondie, & qui ne ſe roule pas ſur les routes battues. On croit y voir cependant quelques traces du *Mundus ſubterraneus*, & autres de Kircher, mais qui eux-mêmes ſont écrits dans cet eſprit & ſur ce ton. On a de lui d'autres ouvrages. Les principaux ſont : I. *Kiovia ſubterranea*, 1675, in-8°. II. *De ſtatu*

ſtatu Eccleſiarum Auguſtanæ confeſſionis in Polonia, Copenhague, 1670, in-4°. III. *Terræ motûs & quietis examen*, in-12. IV. *Tragicomœdia & Ludi innocui de Juliano imperatore Apoſtatâ, eccleſiarum & ſcholarum everſore*, in-4°. On voit dans cet ouvrage qu'il connoiſſoit mieux le fameux Julien, que les philoſophes modernes, qui en feroient preſqu'un héros. Il mourut en 1676, à 44 ans.

HERCULE, fils de Jupiter & d'Alcmene, femme d'Amphitryon, né à Thebes, dans la Beotie, vers l'an 1280 avant J. C., eſt célebre dans l'antiquité fabuleuſe par 12 travaux, auxquels l'oracle le condamna. Etant encore au berceau, il étouffa deux ſerpens que Junon avoit envoyés contre lui. Il tua dans la forêt, ou dans le marais de Lerne, une hydre épouvantable qui avoit pluſieurs têtes, leſquelles renaiſſoient à meſure qu'on les coupoit. Il prit & tua à la courſe une biche qui avoit des cornes d'or & des pieds d'airain. Il étrangla dans la forêt de Némée un lion extraordinaire, dont il porta depuis la peau pour ſe couvrir. Il mit à mort Buſiris, roi d'Egypte, qui faiſoit immoler tous les voyageurs; il punit Diomede, roi de Thrace, qui nourriſſoit ſes chevaux de chair humaine, en le faiſant manger par ſes propres chevaux. Il prit, ſur la montagne d'Erimanthe en Arcadie, un ſanglier qui déſoloit toute la contrée, & qu'il mena à Euryſthée. Il tua à coups de fleches tous les horribles oiſeaux du lac de Stymphale. Il dompta un taureau furieux qui déſoloit la Crete. Il vainquit le fleuve Achelous, à qui il arracha une corne, qu'il lui rendit néanmoins en recevant celle de la chevre Amalthée. Il étouffa dans ſes bras le géant Anthée. Il déroba les pommes d'or du jardin des Heſpérides, après avoir tué le dragon qui les gardoit. Il ſoulagea Atlas, en ſoutenant fort longtems le ciel ſur ſon dos. Il maſſacra pluſieurs monſtres, comme Gérion, Cacus, Tyrrhene & d'autres. Il combattit les géans Albion & Bergion, dompta les Centaures, & nettoya les étables d'Augias. Il tua un monſtre marin, auquel Héſione, fille de Laomédon, étoit expoſée; & pour punir Laomédon, qui lui refuſa des chevaux qu'il lui avoit promis, il renverſa les murailles de Troie, & donna Héſione à Télamon. Il défit les Amazones, & donna leur reine Hippolyte à Théſée. Il deſcendit aux enfers, enchaîna le chien Cerbere, & en retira Alceſte, qu'il rendit à ſon mari Admete. Il tua le vautour qui mangeoit le foie de Prométhée, attaché au mont Caucaſe. Il ſépara les deux montagnes Calpé & Abyla, & joignit par ce moyen l'Océan à la Méditerranée. Croyant que c'étoit-là le bout du monde, il y éleva 2 colonnes, qu'on appella depuis *Colonnes d'Hercule*, ſur leſquelles on dit qu'il grava une inſcription, dont le ſens eſt: *Non plus ultrà*. Ce héros périt dans un bûcher qu'il s'étoit dreſſé lui-même. Les dieux l'immortaliſerent, & il fut reçu dans le ciel, où il épouſa Hébé, déeſſe de la jeuneſſe. On le repréſente ordinairement ſous la figure d'un

homme fort & robuſte, la maſſue en main, & couvert de la peau du lion de Némée. Il a quelquefois l'arc & la trouſſe, ou la corne d'abondance ſous le bras ; fort ſouvent on le trouve couronné de feuilles de peuplier blanc. On donne à Hercule pluſieurs femmes & pluſieurs maîtreſſes. Les ſavans ont bâti divers ſyſtêmes ſur ce héros, réel ou imaginaire. Quelques-uns ont cru voir de l'analogie, avec les exploits de Samſon, & ont expliqué le bûcher où Hercule s'immola, par le bâtiment ſous lequel Samſon s'enſevelit volontairement. Voſſius ne voit, dans Hercule, qu'une allégorie du ſoleil ; & les douze travaux du fils d'Alcmene ne ſont à ſes yeux, que les 12 ſignes du Zodiaque. Suivant le Clerc, Hercule étoit un négociant Phénicien qui avoit fait de grands établiſſemens, de longs voyages & avoit étendu fort loin ſon commerce : Noël le comte, regardoit les actions d'Hercule comme autant d'emblêmes des vérités morales. L'abbé Banier, qui croyoit que les fables n'étoient que des altérations des vérités hiſtoriques, croit à l'exiſtence d'Hercule ; mais comme, ſelon lui, pluſieurs héros ont porté ce nom, & que certains auteurs en font même monter le nombre juſqu'à quarante-trois ; il prétendoit que les Grecs avoient chargé le ſeul Hercule Thébain des exploits de tous les autres ; ce qui faiſoit tout le merveilleux de ſon hiſtoire. L'abbé Bergier trouvoit dans cette même hiſtoire d'Hercule, une topographie mal entendue de pluſieurs cantons de la Grece ou des autres parties du monde. Enfin, ſelon M. Gébelin, les travaux d'Hercule n'étoient autre choſe que des ſymboles du défrichement & de la culture des terres. Il réſulte de cet amas de ſyſtêmes oppoſés, qu'on ne parviendra pas aiſément à expliquer, d'une maniere ſatisfaiſante, le fondement des fables débitées ſur Hercule ; il eſt peut-être de la ſageſſe de ne pas trop s'en occuper. *C'eſt*, dit un auteur en parlant de ces ſortes d'hiſtoires, *comme ſi l'on ſe fatiguoit à expliquer un rêve.*

HERDTRICH, (Chrétien) Jéſuite Flamand, ſavant dans l'hiſtoire & les coutumes de la Chine, publia dans le 17*e.* ſiecle, conjointement avec pluſieurs de ſes confreres, & par ordre de Louis XIV, le livre intitulé : *Confucius Sinarum Philoſophus, ſeu Scientia Sinenſis.* Il fut imprimé à Paris, in-fol. en 1687. On accuſe l'auteur & ſes aſſociés de n'être pas tout-à-fait exacts, de flatter le philoſophe Chinois, de montrer ſa doctrine ſous un jour trop avantageux, & de lui prêter des choſes qu'il n'a jamais dites. *Voyez* COUPLET & CONFUCIUS.

HERENNIEN, fils aîné de l'empereur Odenat & de Zénobie, fut honoré du nom d'*Auguſte* l'an 264, lorſque Gallien donna le même rang à Odenat & à ſa famille. Zénobie lui conſerva cette qualité après la mort de ſon époux. Elle revêtit alors ſes trois fils de la pourpre impériale, pour gouverner l'empire d'Orient ſous leur nom. Herennien, élevé dans les mœurs & les uſages

des Romains par le philosophe Longin, ne parloit que latin en public & dans les conseils, afin d'imiter en tout les empereurs de Rome. Il régna ainsi en Orient avec ses freres pendant quelques années. On ignore quel fut leur sort, lorsque l'empereur Aurélien les eut fait prisonniers, après avoir détrôné Zénobie leur mere.

HERENTALS, (Pierre de) ainsi nommé, parce qu'il étoit né à Herentals, bourg de la Campine, dans le diocese d'Anvers, vers l'an 1320, chanoine-régulier de l'ordre des Prémontrés, mort le 12 janvier 1390, est auteur : I. D'un *Commentaire sur les Psaumes*, Cologne, 1483, & Rouen, 1504; ce n'est guere qu'une compilation, faite sans beaucoup de choix. II. *Chronica ab orbis initio*, manuscrite, dont Baluze a détaché les vies des papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Grégoire XI & Clément VII, qu'il a insérées dans ses *Vies des Papes d'Avignon*, Paris, 1693, in-4°. On conserve encore plusieurs autres ouvrages manuscrits de Herentals dans l'abbaye de Floreffe, diocese de Namur, où il a été prieur pendant plus de 30 ans.

HERESBACH, (Conrad) né à Heresbach, village du duché de Cleves, en 1496, fut gouverneur, puis conseiller du duc de Juliers, qui le chargea des affaires les plus importantes. Il lia une étroite amitié avec Erasme, Sturmius & Mélanchthon, & mourut en 1576. On a de lui : I. L'*Histoire de la prise de Munster par les Anabaptistes*, jusqu'à leur supplice en 1536, Amsterdam, 1650, in-8°. II. *Rei rusticæ libri quatuor*, Spire, 1595, in-8°. Cet auteur possédoit plusieurs langues mortes & vivantes.

HERI, (Thierri de) chirurgien de Paris, fut envoyé par François I, en Italie, où il avoit alors des troupes. Heri s'y appliqua sur-tout aux maladies vénériennes, qu'il avoit étudiées à fond. Devenu inutile dans cette armée, après la bataille de Pavie, il alla à Rome, où il exerça son art dans l'hôpital de S. Jacques le Majeur; il revint ensuite à Paris, & y mourut en 1599, dans un âge fort avancé. On a de lui un traité intitulé : *Méthode curatoire de la Maladie Vénérienne, vulgairement appellée Grosse-Vairole;* imprimé à Paris d'abord en 1552, & ensuite en 1569. Cet ouvrage fut recherché de son tems. On assure que Heri gagna plus de 50,000 écus dans le traitement de cette maladie cruelle, la terreur de la débauche & la honte de l'humanité; maladie dont les progrès immenses menacent d'infecter ou d'abolir les sources de la génération, en même tems qu'elle est un châtiment direct, présent, vaste & terrible de la perte générale des mœurs; & une preuve de l'extrême corruption de l'homme, qu'une telle punition n'arrête pas. *Voy.* ASTRUC.

HERIBERT, clerc d'Orléans, hérétique Manichéen, fut entraîné dans l'erreur par une femme qui venoit d'Italie, & qui étoit imbue des rêveries de cette secte. Il se joignit à un de ses compagnons, nommé *Lisoïus;* & comme ils étoient tous deux des plus nobles &

des plus savans du clergé, ils pervertirent un grand nombre d'autres personnes de diverses conditions. Le roi Robert assembla un concile en 1017, pour les faire rétracter; mais comme on ne put jamais les désabuser, on fit allumer dans un champ, près de la ville, un bûcher, où plusieurs furent brûlés.

HERICOURT, (Louis de) né à Soissons en 1687, avocat au parlement de Paris en 1712, fut choisi l'année d'après pour travailler au Journal des Savans. Ses extraits, faits avec beaucoup d'ordre & de netteté, embellirent cet ouvrage périodique, & firent un nom à l'auteur. Ses *Lois Ecclésiastiques de France, mises dans leur ordre naturel*, publiées pour la 1re. fois en 1729, & réimprimées à Paris en 1771, in-fol., lui ont encore fait plus d'honneur, par la méthode & la clarté qui y regnent: on remarque cependant qu'en général il est peu favorable à la puissance ecclésiastique, & que quelques-uns de ses principes pourroient jeter le trouble dans l'administration des choses spirituelles. On a encore de lui: I. Un *Traité de la vente des Immeubles par décret*, in-4°., 1727. II. Un *Abrégé de la discipline de l'Eglise* du P. Thomassin, in-4°. III. Des *Œuvres posthumes*, 1759, 4 vol. in-4°. Cet habile homme mourut en 1753, aussi regretté pour son savoir, que pour sa probité. — Julien de HERICOURT, son grand-pere, mort en 1704, occasionna l'établissement de l'académie de Soissons, par les conférences qu'il tenoit chez lui. Il a publié l'*Histoire* de cette société littéraire, en latin élégant, en 1688, à Montauban, in-8°.

HERIGERE, moine de Lobbes, célebre par ses vertus & sa science, fut élu unanimement abbé de ce monastere l'an 990. Il jouissoit de la plus intime confiance de Notger, évêque de Liege; ce fut à sa sollicitation qu'il composa l'*Histoire des évêques de Liege*, insérée dans les *Gesta Pontificum Leodiensium* de Chapeauville. Aubert Le Mire dit que Notger eut beaucoup de part à la composition de cet ouvrage, mais Valere André semble avoir démontré le contraire. Ce pieux & savant abbé mourut en odeur de sainteté l'an 1007. Il est encore auteur: I. De la *Vie* de *S. Ursmar* en vers, publiée par le P. Henschenius dans les *Acta Sanctorum*. II. De la *Vie de S. Landoalde*. III. *De la discorde de l'Eglise & de l'avénement du Seigneur*, dialogue. Ces deux ouvrages sont manuscrits.

HERINCK, (Guillaume) né à Helmont, se fit Récollet, fut élevé sur le siege épiscopal d'Ypres, l'an 1677, & mourut l'année suivante, à 58 ans. On a de lui un *Cours de Théologie scholastique & morale*.

HERISSANT, (François-David) né à Rouen en 1714, fut docteur en médecine de la faculté de Paris, membre de l'académie des sciences, & mourut le 21 août 1771. On trouve beaucoup de ses *Mémoires* dans ceux de l'académie.

HERISSANT, (Louis-Antoine Prosper) né à Paris en 1745, de Jean-Thomas Herissant, célebre imprimeur, s'ap-

pliqua avec le plus grand succès aux belles-lettres & à l'étude de la médecine, pour laquelle il avoit beaucoup de penchant. Il mourut le 10 août 1769, âgé de 24 ans, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avoient connu, & la rare satisfaction que donne un attachement constant & sincere à la vertu. On a de lui : I. *L'Eloge de Guintier* ou *Gontier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine. II. *L'Eloge de du Cange*, qui a eu l'*accessit*. III. *Poëme sur l'Imprimerie*. IV. *Jardin des Curieux, ou Catalogue raisonné des Plantes les plus belles & les plus rares, soit indigenes, soit étrangeres*, publié après sa mort en 1771, in-12. V. *Bibliotheque Physique de la France, ou Liste de tous les ouvrages qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume*, 1771, in-8°. Elle a été achevée & publiée par un docteur régent de la faculté de Paris.

HÉRITIER, (Nicolas l') poëte tragique, étoit neveu du célebre garde-des-sceaux du Vair. Il fut d'abord mousquetaire ; mais obligé de quitter le service, à cause d'une blessure, il acheta une charge de trésorier du régiment des gardes-françoises, obtint un brevet d'*Historiographe de France*, & mourut en 1680 à Paris, sa patrie. On a de lui deux drames : *Hercule furieux*, & *Clovis ;* pieces foibles. Il a fait aussi quelques petites poésies fugitives. Il a donné encore : I. *Tableau historique des principaux événemens de la Monarchie Françoise :* ouvrage d'un style diffus, surchargé de détails inutiles. II. *Traduction du traité de la paix & de la guerre de Grotius.*

HÉRITIER DE VILLANDON, (Marie-Jeanne l') née à Paris en 1664, du précédent, hérita du goût de son pere pour les lettres. Ses ouvrages, la plupart mêlés de prose & de vers, sont assez purement écrits, mais sans coloris. Il y a entr'autres, une *Traduction des Epîtres d'Ovide*, dont il y en a 16 en vers : *Le Tombeau de M. le Duc de Bourgogne ; L'Avare puni*, nouvelle en vers ; *La Tour ténébreuse*, conte anglois, in-12. Elle mourut à Paris en 1734.

HERLICIUS, (David) médecin & astrologue, naquit à Zeitz en Misnie l'an 1557, & mourut à Stutgard en 1636, après avoir enseigné les mathématiques & la médecine dans diverses universités d'Allemagne. Il se mêloit de tirer des horoscopes, & faisoit en même tems des almanachs. Il prédit que l'empire des Turcs seroit bientôt détruit dans son *Antiturcicus miles :* mais on attend encore l'effet de sa prédiction. On a de lui : I. Des *Poésies*. II. Des *Harangues*. Les unes & les autres oubliées.

HERMAN, moine de Richenou en Suabe, surnommé *Contractus*, parce que dès son enfance il avoit eu les membres rétrécis, mourut à Aleshusen en 1054, avec la réputation d'un savant profond dans l'histoire & dans les langues. Outre une *Chronique* qu'il nous a laissée, on lui attribue le *Salve Regina*, l'*Alma Redemptoris*, & quelques ouvrages qui font honneur à sa piété. Le premier, quoiqu'en prose, vaut infini-

ment mieux que le second qui est en vers : il est plein d'onction & de sentiment, écrit d'un style simple, naturel & touchant. Cependant quelques auteurs croient que le *Salve Regina* est l'ouvrage d'Aimard de Monteil, évêque du Puy, légat du pape Urbain II, dans l'armée des Croisés, & mort en 1098 (*voyez* MONTEIL). Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques anciens appellent cette priere l'*Antienne du Puy*.

HERMAN DE RYSWICK, Hollandois, fut mis en prison l'an 1499, d'où il sortit après avoir fait abjuration : mais ayant publié une seconde fois ses erreurs, il fut brûlé vif à La Haye en 1512. Il enseignoit que les Anges n'ont point été créés par Dieu, & que l'ame n'est pas immortelle ; il nioit qu'il y eût un enfer, & vouloit que la matiere des élémens fût éternelle ; il rejetoit l'Ecriture-Sainte, la loi ancienne & nouvelle : enfin tous les caprices de l'erreur & du sophisme présidoient à ses jugemens, & décidoient de ce qu'il admettroit ou n'admettroit pas.

HERMAN DE WIED, appellé ordinairement DE WEIDEN, du nom latin *Weda* ou *Weida*, du comté dont il étoit seigneur, archevêque de Cologne, étoit un prince foible & inconséquent. Il signala d'abord son zele contre les nouvelles hérésies ; mais il se laissa ensuite persuader que la prétendue réforme ne sappoit pas par les fondemens la catholicité ; persuasion qui le porta jusqu'à établir Martin Bucer, prédicateur à Bonn. Il fit aussi accueil à Mélanchthon & à d'autres protestans. Les théologiens de Cologne publierent contre la nouvelle doctrine & contre le *Livre de la Réforme*, un *Antididagma* ou *Contre-poison contre le venin de la fausse doctrine*, & s'adresserent au pape & à l'empereur. Le premier, après avoir en vain cité l'archevêque qui continua à faire prêcher le luthéranisme, l'excommunia en 1545, & le dépossa de son archevêché, qu'il donna au comte Adolphe de Schawembourg, son coadjuteur. Le second, comme protecteur de l'Eglise, fit exécuter la sentence du pape. Herman prit le parti de se retirer dans son comté de Wied, où il mourut en 1552, obstiné, dit-on, dans son hérésie, à l'âge de 80 ans. Adolphe chassa les luthériens & rétablit la Religion Catholique. Une pareille scene désola l'Eglise de Cologne, trente ans après, sous Gebhard Truchsès (*voyez* ce mot). Un moine apostat, dogmatisant à Bonn, tenta de faire l'apologie de ce Herman, mais il fut solidement réfuté dans une dissertation publiée en 1790, par M. de Buininck, conseiller de l'électeur Palatin.

HERMAN, (Paul) célebre botaniste du 17e. siecle, natif de Hall en Saxe, exerça la médecine dans l'isle de Ceylan, & fut ensuite professeur en botanique à Leyde. Il mourut en 1695, laissant plusieurs ouvrages. I. *Catalogue des Plantes du Jardin public de Leyde*, 1687, in-8°. II. *Cynosura materiæ medicæ*, Strasbourg, 1726, 2 vol. in-4°. Boecler donna une Continuation de cet ouvrage, publiée en 1729, in-4°. III. *Lug-*

duno-Batavæ Flores, 1690, in-8°. IV. *Paradisus Batavus*, 1705, in-4°. V. *Musæum Zeylanicum*, 1717, in-8°. Linné en a donné une édition, Amsterdam, 1748, in-4°, avec fig., où les plantes sont arrangées suivant l'ordre botanique qu'il a inventé. Le savoir de Herman étoit généralement reconnu en Europe; mais il n'empêcha pas qu'il ne fût assez malheureux.

HERMAN, peintre, *voyez* SUANÉFELD.

HERMANN, (Jacques) professeur en droit naturel & en morale à Bâle sa patrie, fut au nombre des académiciens étrangers de l'académie de Berlin, & de celle des sciences de Paris. Dès son enfance il avoit montré beaucoup de goût pour les mathématiques. Ses voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, ne firent que l'augmenter. Le célebre Leibnitz, son ami, lui fit donner une chaire de mathématiques dans l'université de Padoue. Il la garda 6 ans, quoique luthérien. Appellé à Pétersbourg, en 1724, par le czar Pierre I, pour y former une académie des sciences, il y professa les mathématiques jusqu'en 1727, qu'il fut rappellé dans sa patrie pour professer la morale. Il y mourut en 1733, à 55 ans. On a de lui: I. *Responsio ad Considerationes..... circa principia Calculi differentialis*, imprimée en 1700. C'est une défense des principes du calcul différentiel contre Nieuwentyt. II. *De Phoronomia*, in-4°, 1724. L'auteur a donné sous ce titre un traité des forces & des mouvemens des corps solides & fluides. Il avoit projeté de mettre à la fin de son ouvrage la *Dynamique, ou les Pensées de Leibnitz sur la Science des Forces*; mais la mort de cet illustre philosophe l'empêcha d'exécuter ce dessein. III. Un traité *De nova accelerationis Lege, quâ gravia versùs Terram feruntur, suppositis motu diurno Terræ, & vi gravitatis constanti.* IV. *Disquisitio de vibrationibus chordarum tensarum.* V. *Solutio problematis de trajectoriis Curvarum inveniendis.* VI. Une *Dissertation* particuliere *sur les Loix de la Nature, touchant les forces des Corps, & leur vraie mesure*, &c.

HERMANN, (George) né à Schwandorff dans le duché de Neubourg, en 1693, entra chez les Jésuites en 1710, & enseigna avec beaucoup de réputation la théologie dans l'université d'Ingolstadt. On a de lui deux traités très-estimés, intitulés: *De Deo sciente*, Ingolstadt 1737, in-8°; *De Deo volente*, ibid., 1739, in 8°. Il fut deux fois provincial de sa province, qu'il gouverna avec autant de sagesse que de douceur, & mourut à Ratisbonne en 1766.

HERMANT, (Godefroi) savant docteur de la maison & société de Sorbonne, né à Beauvais en 1617, obtint un canonicat dans sa patrie, fut recteur de l'université de Paris en 1646, & mourut en 1690, après avoir été exclus de la Sorbonne & de son chapitre, pour l'affaire du *Formulaire*. Ses vertus & son savoir firent regretter à la sage partie du public un dévouement si déra-

fonnable à des opinions condamnées. Sa façon de penſer le lia intimement avec Sainte-Beuve, Tillemont, & les autres ſolitaires de Port-Royal. Il prit leur ſtyle noble, arrondi, & quelquefois un peu enflé & verbeux. Ce défaut ſe remarque ſur-tout dans les ouvrages d'Hermant. Les principaux ſont : I. *Les Vies de S. Athanaſe*, 2 vol in-4°; *de S. Baſile* & *de S. Grégoire de Nazianze*, 2 vol in-4°; *de S. Chryſoſtome*, in-4°, ſous le nom de *Menart; de S. Ambroiſe*, in-4°. Elles ne contiennent pas ſeulement ce qui regarde ces grands évêques, mais toute l'hiſtoire eccléſiaſtique de leur tems. II. Une *Traduction* en françois du *Traité de la Providence* de S. Chryſoſtome, in-12, 1658. III. Une autre des *Aſcétiques* de S. Baſile, in-8°, 1673. IV. *Index univerſalis totius Juris eccleſiaſtici*, in-fol., Lille, 1693, avec des notes indignes de l'auteur. V. Divers *Ecrits polémiques* contre les Jéſuites. *Voyez* ſa *Vie* in-12 par Bailler.

HERMANT, (Jean) curé de Maltot, dans le dioceſe de Bayeux, naquit à Caen en 1650, & mourut en 1725. Il eſt principalement connu par quatre ouvrages très-médiocres : I. *Hiſtoire des Conciles*, 4 vol. in-12. II. *Hiſtoire des Ordres Religieux*, 2 vol. in-12. III. *Hiſtoire des Ordres Militaires & des Ordres de Chevalerie*, 2 vol. in-12. IV. *Hiſtoire des Héréſies*, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage ſouffrit quelque difficulté pour l'impreſſion, parce que l'auteur par une réticence auſſi ſinguliere que ſuſpecte, n'avoit pas parlé des opinions erronées de Janſenius & de Queſnel. Les erreurs & les inexactitudes ne ſont pas le ſeul défaut des livres de l'abbé Hermant; il écrit d'un ſtyle incorrect & bourſouflé.

HERMAPHRODITE, fils de Hermès & de Vénus. La nymphe Salmacis l'aima longtems, & obtint des dieux que leurs corps demeuraſſent toujours unis, & n'en fiſſent plus qu'un. On les appella depuis *Androgyne*, c'eſt-à-dire, homme & femme : nom qui eſt reſté à ceux dont le ſexe eſt douteux, & qui ont quelque trait de l'un & de l'autre : mais les naturaliſtes ſont d'accord que jamais il n'y a eu d'Androgyne parfait; & que ſi la nature met quelquefois quelque confuſion dans ſes deſſeins ou ſes moyens, elle ne s'égare jamais dans la pourſuite de ſon but.

HERMAS, (S.) Romain d'une famille diſtinguée, le même que S. Paul ſalue dans ſon épître aux Romains. Origene le regarde comme l'auteur de livre intitulé *Le Paſteur*; mais il eſt plus vraiſemblable que ce livre a été compoſé par un autre Hermas, avant la perſécution de Domitien, qui s'éleva en 95. Il eſt cité par Clément d'Alexandrie, Tertullien, &c. Quelques auteurs ont regardé ce livre comme canonique, mais il eſt rejeté par la plupart des anciens & par tous les modernes, qui l'ont conſidéré ſeulement comme un ouvrage propre à l'édification des fideles, écrit avec plus de ſimplicité que de diſcernement. Il eſt intitulé *Le Paſteur*, parce que c'eſt un ange qui y parle.

ſous la figure d'un paſteur. Il a été traduit en françois dans les livres apocryphes de la Bible de Saci, 1742, 2 vol. in-12; & en anglois par Wake. Il eſt diviſé en 3 parties : I. Les *Viſions*. II. Les *Préceptes*. III. Les *Similitudes*. On a perdu l'original grec, & il n'en reſte qu'une verſion latine, imprimée dans la Bibliotheque des Peres.

HERMENFROI, roi de Thuringe, ayant fait aſſaſſiner un de ſes freres, partagea le royaume avec l'autre. Almaberge ſa femme, princeſſe d'une ambition démeſurée, ne pouvant ſouffrir ce partage, commanda qu'on ne couvrit la table du roi qu'à demi. Ce prince, ſurpris, en demanda la raiſon. *Puiſque vous n'avez que la moitié d'une couronne*, répond la reine, *votre table ne doit être ſervie qu'à moitié*... Hermenfroi, animé par ce reproche, fit la guerre à Berthier ſon frere, qui perdit la bataille & la vie. Mais l'uſurpateur ne jouit pas long-tems de ſa conquête, car Thierry, roi de Metz, le fit précipiter du haut des murailles de Tolbiac, l'an 530, & contraignit Almaberge à ſe ſauver auprès d'Athalaric, roi des Oſtrogoths, où elle finit ſes jours, dans la condition d'une perſonne privée : par-là même bien plus heureuſe ſi elle avoit eu le bon eſprit de le comprendre : mais c'eſt ce que l'ambition ne comprend pas.

HERMÈS *ou* MERCURE-TRISMEGISTE, c'eſt-à-dire, *Trois fois Grand*, philoſophe Égyptien, réunit le ſacerdoce & la royauté, ſelon les uns; & fut ſeulement conſeiller d'Iſis, femme du roi Oſiris, ſelon d'autres. Il floriſſoit vers l'an 1900 avant J. C. Le préſident d'Eſpagnet a donné le *Traité de l'ouvrage ſecret de la Philoſophie* d'Hermès dans ſa *Philoſophie naturelle*, 1651, in-8°. On attribue à cet ancien philoſophe, ou à ſon fils Thot, l'invention de l'écriture, des premieres loix Egyptiennes, de la muſique, de la lutte; mais il eſt difficile de croire que le même homme ait inventé tant de choſes différentes. Hermès, perſonnage réel ou fabuleux, eſt regardé comme le pere des chymiſtes, alchymiſtes, chercheurs de la pierre philoſophale, magnétiſeurs, & autres partiſans de la philoſophie occulte. Les deux dialogues intitulés *Pimander* & *Aſclepius*, qui parurent à Treviſe en 1471, in-fol. ſous le nom d'*Hermès*, ſont d'un auteur qui vivoit au plutôt dans le 11e. ſiecle de l'Egliſe.

HERMIAS, étoit de Galatie, & vivoit dans le 2e. ſiecle. Il adopta l'erreur d'Hermogene ſur l'éternité du monde, & crut que Dieu lui-même étoit matériel; mais qu'il étoit une matiere animée, plus déliée que les élémens des corps. Le ſentiment d Hermias n'étoit que le ſyſtême métaphyſique des Stoïciens, avec lequel il tâcha d'allier les dogmes du Chriſtianiſme. Hermias croyoit, comme les Stoïciens, que les ames humaines étoient compoſées de feu & d'eſprit. Il rejetoit le baptême de l'Egliſe, fondé ſur ce que S. Jean dit que J. C. baptiſa dans le feu & par l'eſprit. Le monde étoit, ſelon Hermias, l'enfer; & la naiſ-

fance continuelle des enfans étoit la réſurrection. C'eſt ainſi qu'il prétendoit concilier les dogmes de la Religion avec les principes du Stoïciſme. Hermias eut des diſciples qui prirent le nom d'*Hermiatites*. Ils étoient dans la Galatie, où ils avoient l'adreſſe de faire des proſélytes.

HERMIAS, philoſophe chrétien, que l'on croit plus ancien que Tertullien. Il nous reſte de lui une *Raillerie des Philoſophes Païens*, ouvrage utile à ceux qui défendent la Religion Chrétienne. Guillaume Wort en a donné une bonne édition à Oxford, in-8°, en 1700, avec des diſſertations & des notes. Elle eſt jointe à l'*Oratio Tatiani ad Græcos*.

HERMILLY, (Vaquette d') cenſeur royal à Paris, né à Amiens en 1707, mort en 1778, eſt auteur : I. De l'*Hiſtoire de Majorque & de Minorque*, 1777, in-4°. Il l'a entrepriſe pour ſervir de ſuite à l'*Hiſtoire d'Eſpagne* de Ferreras. II. De la *Bibliographie Pariſienne*, avec M. Hurtaut, c'eſt un catalogue des différens ouvrages qui ont paru en 1769, 1770, &c., en pluſieurs volumes. Hermilly a traduit de l'eſpagnol en françois, l'*Hiſtoire générale d'Eſpagne* de Ferreras, 1742, & années ſuivantes, 10 vol. in-4°, & *Théâtre critique*, 1745, 12 vol. in-12; ouvrage d'un Bénédictin Eſpagnol, à-peu-près dans le goût du *Spectateur Anglois*.

HERMINIER, (Nicolas l') docteur de Sorbonne, théologal & archidiacre du Mans, né dans le Perche en 1657, mort dans un âge avancé en 1735, ſe fit reſpecter par ſes vertus & ſes lumieres. Il eſt auteur d'une *Théologie ſcholaſtique* en latin, en 7 vol. in-8°, 1709. Le *Traité de la Grace*, y inclus, fut cenſuré par quelques évêques. On a encore de lui 3 vol. in-12 *ſur les Sacremens*.

HERMIONE, *voyez* PYRRUS.

HERMITE, *voyez* PIERRE l'Hermite & TRISTAN l'Hermite.

HERMOGENE, architecte, né à Alabanda, ville de Carie, bâtit un temple de Diane à Magnéſie, & un autre de Bacchus. Vitruve lui attribue tout ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture. Il avoit compoſé ſur cet art un *Livre* qui n'eſt pas venu juſqu'à nous.

HERMOGENE, célebre rhéteur, enſeigna dès l'âge de 15 ans, & écrivit avec ſuccès dans le 2e. ſiecle de l'Egliſe. Nous avons de lui des *Livres* en grec *ſur la Rhétorique*, avec les autres rhéteurs Grecs, Veniſe, 1508 & 1509, 2 vol. in-fol., auxquels on joint les rhéteurs Latins, 1523, in-fol. On dit qu'à 24 ans il oublia tout ce qu'il ſavoit, & que ſon corps ayant été ouvert après ſa mort, on lui trouva le cœur velu, & d'une grandeur extraordinaire. Antiochus le Sophiſte diſoit de lui, qu'*il avoit été vieillard dans ſa jeuneſſe, & enfant dans ſa vieilleſſe*.

HERMOGENE, hérétique du 2e. ſiecle, réfuté par Tertullien & Origene, répandit ſes erreurs en Afrique. Il avoit quitté le Chriſtianiſme pour le Stoïciſme. Il prétendoit que la matiere étoit coéternelle à Dieu, & que le Créateur en

avoit tiré toutes les créatures. C'étoit à cette matiere qu'il attribuoit toutes les imperfections de cet univers.

HERMOGÉNIEN, juriſconſulte du 4e. ſiecle, eſt auteur d'un *Abrégé du Droit* en 6 livres, & d'un *Recueil des Loix de l'Empire ſous Honorius & Théodoſe*; ouvrages néceſſaires au complément du Corps de Droit.

HERMOLAUS BARBARUS, *voyez* BARBARO.

HERMONDANVILLE, (Henri de) premier médecin de Philippe-le-Bel, profeſſa ſon art à Montpellier & à Paris; & laiſſa en manuſcrit un Cours de chirurgie diviſé en 5 traités, intitulé : *Chirurgia & Antidotarium*. Il eſt de l'an 1306. On en conſerve des copies dans la bibliotheque du roi de France.

HERNANDEZ, (François) médecin de Philippe II, a publié une *Hiſtoire des Plantes, des Animaux & des Minéraux du Mexique*, en latin, Rome, 1651, 2 vol. in-fol. eſtimée & rare. Il avoit paſſé une partie de ſa vie dans ce pays.

HÉRO, fameuſe prêtreſſe de Vénus, demeuroit près de l'Helleſpont. Léandre, jeune-homme d'Abydos, qui l'aimoit, paſſoit tous les ſoirs, à la nage, le bras de cette mer, pour l'aller voir; elle allumoit au haut d'une tour un fanal pour le diriger dans les ténebres de la nuit; mais Léandre s'étant noyé dans le trajet, Héro ſe jeta de déſeſpoir dans la mer, & y périt.

HÉRODE LE GRAND ou l'*Aſcalonite*, ainſi nommé, parce qu'il étoit d'Aſcalon, ville de Judée, naquit l'an 71 avant l'ere chrétienne, d'Antipater, Iduméen, qui lui procura le gouvernement de la Galilée. Il ſuivit d'abord le parti de Brutus & de Caſſius; mais après leur mort, il embraſſa celui d'Antoine, qui le fit nommer Tétrarque, & enſuite roi de la Judée, l'an 40 avant J. C. Antigone, ſon compétiteur, ayant été mis à mort 3 ans après par ordre du ſénat, il demeura paiſible poſſeſſeur de ſon royaume. Ce fut alors qu'il épouſa Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Ariſtobule. Un autre Ariſtobule, frere de cette princeſſe, obtint la grande-ſacrificature; mais Hérode ayant conçu de la jalouſie contre lui, le fit noyer l'an 35 avant J. C. Cinq ans après, ce barbare fit mourir Hyrcan, aïeul de la reine, ſans que ſon âge de 80 ans, ſa naiſſance & ſa dignité le puſſent garantir. Après la bataille d'Actium, dans laquelle Antoine, ſon protecteur, fut défait, il alla trouver Auguſte qui étoit alors à Rhodes. Il ſut ſi bien lui faire la cour, que ce prince le reçut au nombre de ſes amis, & lui conſerva le royaume des Juifs. A ſon retour en Judée, il fit mourir Soheme, pour avoir révélé à Mariamne qu'Hérode lui avoit donné ordre de la tuer, ſi Auguſte l'eût condamné; & l'an 28 avant J. C. il fit mourir Mariamne même, qu'il avoit aimée avec une paſſion extrême : telle eſt la fin ordinaire des amours violentes, ſur-tout de celles des rois. Après ſa mort, il eut un vif remords de ſon crime & devint comme frénétique; juſque-là que ſon

vent il commandoit à ſes gens d'appeller la reine, comme ſi elle eût été encore en vie. Ce déſeſpoir le jeta dans une maladie cruelle, & il ne recouvra la ſanté que pour faire mourir Alexandra, mere de Mariamne. Le mari de ſa ſœur Salomé, tous ceux de la race des Aſmonéens, tous ſes amis, tous les grands, dès qu'ils lui donnoient quelqu'ombrage, perdoient la vie ſans aucune forme de juſtice. Ce tyran montra pourtant quelque humanité dans les horreurs de la peſte & de la famine, qui ravagerent alors la Judée. Il fit fondre toute ſa vaiſſelle d'argent; il vendit les meubles les plus rares & les plus précieux de ſon cabinet, pour ſoulager la miſere publique. Il ajouta à ces belles actions, celle de faire réparer, d'augmenter le temple, l'an 19 avant J. C; mais il ternit la gloire de celle-ci, en faiſant arborer l'aigle de Jupiter ou l'aigle Romaine, ſur ce ſaint édifice, & en faiſant brûler vif Judas, fils de Sarriphée, qui avoit engagé le peuple à l'abattre, en conſtruiſant un théâtre & un amphithéâtre, où, de 5 en 5 ans, il fit célébrer des combats en l'honneur d'Auguſte. Cet empereur y fut ſi ſenſible, que, dans ſon ſecond voyage de Syrie, il lui donna la ſouveraineté de trois nouvelles provinces. La reconnoiſſance d'Hérode fut pouſſée alors juſqu'à l'impiété; il fit bâtir une ville & un temple à ſon bienfaiteur, comme à un dieu. Auguſte lui accorda tout; & quelque tems après, ayant accuſé auprès de lui ſes deux fils Alexandre & Ariſtobule, il eut la permiſſion de les punir, s'ils étoient coupables. Ce monſtre, altéré du ſang de ſes propres enfans, les fit étrangler l'un & l'autre. On prétend que c'eſt à cette occaſion qu'Auguſte dit, qu'*il valoit mieux être le pourceau, que le fils d'Hérode;* mais Macrobe aſſure que ce mot d'Auguſte a eu lieu à l'occaſion d'un fils d'Hérode, enveloppé dans le maſſacre des Innocens: exécution horrible, où ce barbare ſignala ſa cruauté & ſa féroce ambition. Le Meſſie venoit de naître à Bethléem; il envoya des ſoldats dans le territoire de cette ville & de ſes confins, avec ordre de paſſer au fil de l'épée tous les enfans mâles qui ſeroient au-deſſous de deux ans. La meſure étoit au comble. Hérode mourut rongé des vers, 2 ou 3 ans après la naiſſance de J. C., à 71 ans, dont il en avoit régné plus de 40. Comme il ſavoit que le jour de ſa mort devoit être une fête pour les Juifs, il ordonna qu'on enfermât dans l'Hyppodrome les principaux de la nation, pour les faire mourir au moment qu'il expireroit, afin que chaque famille eût des larmes à verſer; mais cet ordre, auſſi affreux qu'extravagant, ne fut pas exécuté. Croiroit-on que ce ſcélérat eut des flatteurs & des enthouſiaſtes? Sa grandeur éblouit tellement quelques imbécilles, qu'ils le prirent pour le Meſſie; c'eſt ce qui donna lieu à la ſecte des *Hérodiens*. Hérode fut le premier qui ébranla les fondemens de la république Judaïque. Il confondit à ſon gré la ſucceſſion des pontifes, affoiblit le pontificat qu'il rendit arbi-

traire. & énerva l'autorité du conſeil de la nation, qui ne fut plus rien. C'eſt toujours par de telles innovations que périſſent les nations & les empires. Mais quand les deſpotes & les tyrans oſent les entreprendre, la ruine publique eſt déjà préparée par d'autres cauſes.

HÉRODE ANTIPAS, fils d'Hérode le Grand, fut Tétrarque de Galilée après la mort de ſon pere. Il avoit épouſé la fille d'Arétas, roi des Arabes; mais étant devenu amoureux d'Hérodiade, femme de ſon frere, il la lui ravit, & répudia ſa femme légitime. Arétas, pour venger cet affront, lui fit la guerre, & les troupes d'Hérode furent ſouvent battues. Les Juifs crurent que cette défaite étoit une punition du Ciel, à cauſe de la mort de ſaint Jean-Baptiſte, qu'il ſacrifia à la fureur de ſa maîtreſſe, par une complaiſance criminelle. Dieu vengea cette mort; car Hérode, accuſé d'avoir voulu exciter quelques révoltes en Judée, & ne pouvant ſe juſtifier auprès de Caligula, qui d'ailleurs ne l'aimoit pas, fut relégué à Lyon avec Hérodiade, où ils moururent tous deux miſérablement. Cet Hérode eſt le même à qui J. C. fut envoyé par Pilate.

HÉRODE AGRIPPA, *voy.* AGRIPPA.

HÉRODE ATTICUS, *voy.* ATTICUS.

HÉRODIADE *ou* HÉRODIAS, ſœur du roi Agrippa, & femme de Philippe, dernier fils d'Hérode le Grand, quitta ſon mari pour épouſer Hérode Antipas ſon beau-frere. C'eſt cette femme qui demanda la tête de S. Jean-Baptiſte, parce que le ſaint précurſeur lui reprochoit ſon adultere. Elle fut exilée à Lyon avec Hérode, & y mourut vers l'an 40 de J. C.

HÉRODIEN, fils aîné d'Odenat, ſouverain de Palmyre. Son pere ayant pris le titre de roi en 260, lui donna le même titre, & l'empereur Gallien y ajouta celui d'Auguſte. Hérodien étoit d'un caractere doux & humain, mais livré à la molleſſe & à la volupté. Son pere, qui l'aimoit paſſionnément, lui donna ce qu'il avoit trouvé de plus précieux dans les tréſors de Sapor, & plaça dans ſon ſerrail les plus belles femmes de ce roi de Perſe. Zénobie, marâtre d'Hérodien, ne pouvant ſoutenir l'idée qu'il ſuccéderoit à Odenat, au préjudice des trois fils qu'elle avoit eus de ce prince, engagea, dit-on, Mæonius à aſſaſſiner le pere & le fils. Hérodien avoit porté le titre de roi pendant 4 ans, & celui d'empereur pendant trois.

HÉRODIEN, hiſtorien Grec, paſſa la plus grande partie de ſa vie à Rome, où il fut employé à divers miniſteres de la cour & de la police. Il vécut depuis le regne de Commode juſqu'à celui du 3e. Gordien. Nous avons de lui une *Hiſtoire* en 8 livres, depuis la mort de Marc-Aurele juſqu'à celle de Maxime & de Balbin. Son ſtyle eſt élégant; mais il manque quelquefois d'exactitude dans les faits, & ſur-tout dans ceux qui concernent la géographie. On l'accuſe d'avoir été trop favorable aux Maximin & trop peu à Alexandre Sévere. Capitolin ne fait or-

dinairement que copier ſon hiſtoire. Ange Politien fut le premier qui traduiſit cet ouvrage en latin. L'abbé Mongault nous en a donné une verſion élégante en françois, publiée en 1700, & réimprimée en 1745, in-12. L'édition la plus eſtimée de cet auteur eſt celle d'Oxford, 1699, in-8°, ou d'Edimbourg, 1704, in-12: elle eſt grecque & latine, & enrichie de notes. On a encore de lui une eſpece de grammaire : *De Numeris*, qui ſe trouve avec celle de Théodore, 1495, in-fol.

HÉRODOTE, le plus ancien hiſtorien Grec, dont les écrits nous ſoient parvenus, naquit à Halicarnaſſe, dans la Carie, l'an 484 avant J. C. Son pays étoit en proie à la tyrannie : il le quitta pour aller chercher la liberté dans l'iſle de Samos, d'où il voyagea en Egypte, en Italie & dans toute la Grece. De retour dans ſa patrie, il fit chaſſer le tyran Lygdamis ; mais ce ſervice, qui ne devoit inſpirer que de la reconnoiſſance, excita l'envie contre lui. Il fut obligé de paſſer dans la Grece. Pour s'y faire connoître, il ſe préſenta aux Jeux Olympiques, & y lut ſon *Hiſtoire*. Elle fut ſi applaudie, qu'on donna le nom des *Neuf Muſes* aux 9 livres qui la compoſent. Cet ouvrage contient, outre l'hiſtoire des guerres des Perſes contre les Grecs, depuis le regne de Cyrus juſqu'à celui de Xercès, celle de la plupart des autres nations, chez leſquelles il avoit voyagé. Son ſtyle eſt plein de graces, de douceur & de nobleſſe ; mais les faits ne ſont pas toujours ni bien choiſis, ni vrais (*voyez* CTESIAS). Il rapporte des fables ridicules, des exagérations & des fauſſetés de tous les genres (*voyez* les *Impoſtures de l'Hiſtoire ancienne*, par Lancelotti ; l'*Hiſtoire des tems fabuleux*, par Guérin du Rocher &c.). Il eſt, aux yeux des philoſophes, autant le pere des menſonges, que celui de l'hiſtoire. Les meilleures éditions de la ſienne ont été données par Jacques Gronovius, 1715, in-fol. ; par Thomas Gale, Londres, 1679, in-fol. ; par Weſſelingius, Amſterdam, 1763, in-fol., & Glaſgow, 1761, 9 vol. in-8°. Du Ryer l'a traduite en françois, 3 vol. in-12. En 1790, on a publié à Liege, *Hérodote, hiſtorien du peuple Hébreu, ſans le ſavoir* ; ouvrage plein de recherches & de rapprochemens très-curieux. *Voyez* le *Journ. hiſt. & littér.* 1 décembre 1790, p. 518.

HEROET *ou* HEROUET, (Antoine) parent du chancelier Olivier, étoit né à Paris. Ses talens pour la poéſie françoiſe le firent connoître de François I, qui lui donna l'évêché de Digne en 1552. Il mourut en 1568, non exempt du ſoupçon de Calviniſme. On a de lui quelques pieces ſur l'amour, imprimées à Paris, 1544, & avec les *Poéſies de Borderie & autres*, Lyon, 1547, in-8°.

HEROLD, (Jean) né à Hochſted en 1511, ſe maria à Bâle, où il fut aux gages des libraires. Les magiſtrats lui ayant donné le titre de citoyen, il prit le nom de *Baſilius*. Il mourut après 1566. On a de lui : 1. *Hæreſeologia, ſeu Collectio Theologorum ad confuta-*

tionem Hæreſeon, Bâle, 1556, in-folio. II. Une *Continuation* de l'Hiſtoire de Guillaume de Tyr, imprimée à la ſuite. III. *Originum & antiquitatum Germanicarum libri ; leges videlicet Salicæ, Ripuariæ, Alamanorum*, &c., Bâle, 1557, in-fol., & dans le recueil des anciennes loix, par Fréderic Lindenbroge, Francfort, 1613, in-fol. IV. *Chronique de Mayence*, Francfort, 1551, in-fol., en allemand. V. Des *Notes ſur Eugippius*. VI. Une Traduction de l'*Hiſtoire* de Diodore de Sicile, & de celle de Dictis. VII. *Hori Apollinis Bildſchrifft;* c'eſt une traduction des *Hiéroglyphiques de Hor-Apollon*. VIII. Une *Mythologie*. La plupart de ces ouvrages ont été imprimés enſemble, chez Pétreius, à Bâle, 1554, in-fol. Il avoit la réputation de bien écrire en allemand.

HERON, nom de deux mathématiciens Grecs : l'un ſurnommé l'*Ancien*, l'autre le *Jeune*. Le 1*er.* floriſſoit vers l'an 100 avant J. C. & étoit diſciple de Cteſibius. Il ne ſe borna pas à la théorie des méchaniques ; il en fit l'application dans la conſtruction des machines. Il fit même des automates. Nous avons de lui un livre, traduit en latin ſous ce titre : *Spiralium Liber*, 1575, in-4°. — HERON le *Jeune* eſt auteur d'un *Traité de l'Art & des Machines Militaires*, traduit en latin, en 1572, par Barocius. On trouve ces ouvrages parmi les *Anciens Mathématiciens*, imprimés au Louvre ; 1693, in-fol. Nous ignorons en quel tems il vivoit.

HEROPHILE ; célebre médecin Grec, obtint la liberté de diſſéquer les corps, encore vivans, des criminels condamnés à mort ; & s'amuſa longtems de cette cruelle & barbare occupation. Dans ce ſiecle de philoſophie, on a vu ſe reproduire cette manie atroce, & s'acharner ſur des enfans, des vieillards & des étrangers. Le médecin Cocchi, dans une Diſſertation imprimée à Florence en 1736, a tâché de laver Herophile de ce reproche, & prétend qu'il n'a opéré que ſur des corps morts. On attribue à ce médecin d'avoir le premier traité avec exactitude la doctrine du pouls, juſqu'alors négligée : « en quoi, dit » un phyſicien, il a rendu plus » de ſervices qu'avec ſes études » anatomiques ; & plus encore » que ceux qui ont découvert » la circulation du ſang (*voyez* » HARVÉE). Excepté l'oſtéo- » logie, que la nature a miſe à » découvert dans chaque ſque- » lette, & qui eſt réellement » de la plus grande impor- » tance, on peut douter que » l'anatomie ait beaucoup per- » fectionné la médecine. Nous » ne voyons pas qu'aujourd'hui » celle-ci ſoit en général plus » efficace & plus heureuſe que » dans les tems les plus reculés. » C'eſt ſans doute là une des » raiſons, qui rendoit J. J. Rouſ- » ſeau ſi contraire à l'anato- » mie. Il alloit juſqu'à la croire » contraire au vœu de la na- » ture. *Comme ils ſont voilés*, » diſoit il (les reſſorts de la » machine humaine), *c'eſt pour* » *n'être pas apperçus* ». Herophile vivoit vers l'an 570 avant Jeſus-Chriſt. Pline & Plutarque en parlent avec éloge.

HÉROPHILE, maréchal-ferrant, impoſteur qui parut à Rome du tems de Jules-Céſar, ſe diſoit petit-fils de C. Marius, & ſut ſi bien le perſuader, que la plupart des communautés & des corps de la ville le reconnurent pour tel; mais Céſar le chaſſa de Rome. Il y revint après la mort de cet empereur, & fut aſſez hardi pour entreprendre d'exterminer le ſénat, qui le fit tuer dans la priſon où on l'avoit enfermé.

HERREBOW, *voyez* HORREBOW.

HERRERA TORDESILLAS, (Antoine) d'abord ſecrétaire de Veſpaſien de Gonzague, vice-roi de Naples, puis grand hiſtoriographe des Indes ſous Philippe II, qui, en lui donnant ce titre, l'accompagna d'une forte penſion. Il publia en 4 vol. in-fol., une *Hiſtoire générale des Indes*, en eſpagnol, depuis 1492 juſqu'en 1554. Cet ouvrage, très-détaillé & très-curieux, eſt aſſez exact & vrai; dans quelques endroits, on croit s'appercevoir que l'auteur aimoit le merveilleux & l'extraordinaire: mais il en eſt dans toutes les hiſtoires; & quel droit auroit un écrivain de le taire, s'il eſt bien conſtaté? Nicolas de la Coſte l'a traduite en françois, en 3 vol. in-4°. Herrera a fait auſſi en eſpagnol une *Hiſtoire générale de ſon tems*, depuis 1554 juſqu'en 1558. Elle eſt en 3 vol. in-fol. également eſtimée, du moins par les nations qui n'ont pas eu de démêlés avec l'Eſpagne. Herrera mourut en 1625, à 60 ans.

HERRERA, (Ferdinand de) poëte de Séville, ſut joindre l'élégance du ſtyle à la facilité de la verſification dans ſes *Poéſies lyriques & héroïques*, publiées en 1582, & réimprimées en 1619, à Seville, in-4°. On a de lui quelques ouvrages en proſe: I. La *Vie de Thomas Morus*. II. Une *Relation de la guerre de Chypre & de la bataille de Lépante*. III. Des *Notes* ſur *Garcias Laſſo de la Vega*.

HERSAN, (Marc-Antoine) profeſſeur des humanités & de rhétorique au college du Pleſſis, & enſuite d'éloquence au college royal à Paris. Après s'être ſignalé dans ces places par le talent de ſaiſir les beaux endroits des auteurs & de les faire ſentir aux autres, il ſe retira à Compiegne, ſa patrie, où il fonda un college, auquel il préſidoit ſouvent lui-même. Il y mourut en 1724, âgé de ſoixante-douze ans. La mort ravit à la fois à la patrie un citoyen, aux arts un ami, aux pauvres un pere, aux maîtres un modele, aux écoliers un guide, un conſolateur & un rémunérateur. On a de lui: I. L'*Oraiſon funebre du Chancelier le Tellier*, en beau latin, traduite en françois par l'abbé Boſquillon, de l'académie de Soiſſons. II. Des *Pieces de Poeſie*, dans leſquelles on remarque beaucoup de goût & une latinité pure. III. Des *Penſées édifiantes ſur la Mort*. IV. Le *Cantique de Moyſe après le paſſage de la Mer-Rouge, expliqué ſelon les regles de la rhétorique*; inſéré par Rollin, un des meilleurs diſciples de ce maître, dans ſon *Traité des Etudes*.

HERSANT *ou* HERSAN, (Charles) Pariſien, docteur de Sorbonne, d'abord prêtre de l'Oratoire, enſuite chancelier de

de l'Eglise de Metz, est principalement connu par l'ouvrage fameux & peu commun, intitulé : *Optatus Gallus de cavendo schismate*, 1640, in-8°. Ce libelle sanglant contre le cardinal de Richelieu, qui paroissoit vouloir se faire déclarer patriarche, adressé aux prélats de l'Eglise Gallicane, fut condamné par eux & par le parlement, comme propre à brouiller l'Eglise & l'Etat. » L'auteur violent, dit l'abbé » Bérault, & déclamateur de » son naturel, qui l'avoit réduit » à sortir de la congrégation de » l'Oratoire, pouvoit avoir des » torts dans les tours & les » saillies de sa chaude éloquence; mais ses alarmes à l'égard » du schisme n'étoient pas tout-» à-fait imaginaires. Le prince » de Condé qui tout attaché » qu'il étoit à la foi & à l'unité » catholique, n'avoit assurément pas l'imagination visionnaire, parloit de ce schisme » redouté, comme d'un malheur presqu'inévitable, dans » la situation où étoient les » choses ». Le P. Rabardeau (*voyez* ce mot) entreprit de réfuter l'*Optatus Gallus*, & réussit fort mal. Isaac Habert le fit avec plus de succès dans son Traité : *De conser su Hierarchiæ & Monarchiæ.* Mais la meilleure réponse fut la mort du cardinal de Richelieu, arrivée dans ces conjonctures. Le patriarchat François descendit avec lui dans le tombeau, ou plutôt rentra dans le néant, d'où lui seul avoit pu se flatter de le tirer. Herfant passa à Rome, & son génie bouillant & emporté n'y plut pas davantage qu'à Paris. Ayant prêché le *Panégyrique de S. Louis*, & y ayant mêlé les erreurs de Janfénius, il fut décrété d'ajournement personnel par l'inquisition, & comme il refusa de comparoître, il fut excommunié. De retour en France, il mourut au château de Largoue en Bretagne, en 1660. On a de lui des *Oraisons funebres*, des *Sermons*; quelques *Libelles* contre la congrégation qu'il avoit quittée; une *Traduction* françoise du *Mars Gallicus* de Janfénius, évêque d'Ypres; un *Traité de la Souveraineté de Metz, pays Messin, & autres villes & pays circonvoisins*, 1633, in-8°.

HERSILIE, fille de Tatius, roi des Sabins. Romulus la prit pour lui, lorsque les Romains enleverent les Sabines. Son pere ayant déclaré la guerre à ce prince, elle fit en sorte que ces deux rois firent la paix, & elle épousa Romulus. Celui-ci ayant disparu, elle crut qu'il étoit mort, & en eut une si grande douleur, que Junon, pour la consoler, la fit aussi monter au ciel, où cette princesse retrouva son mari. Les Romains leur dresserent des autels sous les noms de *Quirinus* & de *Ora.*

HERTIUS, (Jean-Nicolas) professeur en droit & chancelier de l'université de Giessen, naquit dans le voisinage de cette ville, & mourut en 1710, à 59 ans. On a de lui plusieurs ouvrages utiles pour l'histoire des premiers siecles de l'Allemagne. Les principaux sont : I. *Notitia veteris Francorum regni*, 1710, in-4°. C'est une notice des premiers tems du royaume de France, jusqu'à la mort de Louis le Pieux. II.

Commentationes & Opuſcula ad hiſtoriam & geographiam Germaniæ antiquæ ſpectantia, 1713, in-4°., &c.

HERTZIG, (François) né à Muglitz en Moravie, en 1674, Jéſuite, mort à Breſlaw en 1732, publia pluſieurs ouvrages contre les Janſeniſtes, les Bohémiſtes, les Schwenkfeldiſtes & d'autres hérétiques. On diſtingue celui qui a pour titre *Calvinus Cornelii Janſenii Iprenſis Epiſcopi, S. Scripturæ, Pontificibus, Conciliis & SS. Patribus, præprimis Auguſtino, e diametro oppoſitus*, Breſlaw, 1716, in-12.

HERVART, *voyez* HERWART.

HERVÉ, fut ſacré archevêque de Rheims le 6 juillet 900, & préſida ce même jour à un concile compoſé de 11 évêques, où il anathématiſa les aſſaſſins de Fulcon ſon prédéceſſeur, & fit éteindre les lumieres de l'Egliſe (c'eſt le premier exemple de cet uſage). Il tint divers autres conciles avec ſes ſuffragans; le plus célebre eſt celui de Troſley, village près de Soiſſons, l'an 909, dont il a écrit les actes. Il travailla beaucoup à la converſion des Normands, qui étoient encore enſevelis dans les ténebres du paganiſme. Le pape Jean X lui témoigna la ſatisfaction qu'il avoit de ſon zele. Enfin, après s'être fait eſtimer par ſa douceur, par ſa charité & par ſon zele pour la diſcipline eccléſiaſtique, il mourut en odeur de ſainteté le 2 juillet 922. Outre les Actes du concile de Troſley, on a encore de ce prélat, un Ouvrage adreſſé à Widon, archevêque de Rouen, diviſé en 23 chapitres, ſur la pénitence qu'il faut impoſer aux relaps qui, après avoir été baptiſés, retournent aux Idoles. On le trouve inſéré dans la Bibliotheque des Peres, & dans les dernieres éditions des Conciles.

HERVÉ, Bénédictin du Bourg-Dieu, vers 1130, dont on a un *Commentaire ſur Iſaïe*; & un autre *ſur les Epîtres de S. Paul*, imprimé avec les *Œuvres* de S. Anſelme, dans l'édition de Cologne.

HERVÉ, (Natalis ou Noël) ſurnommé *le Breton*, parce qu'il étoit natif de la Baſſe-Bretagne, fut le 14e. général de l'ordre de S. Dominique en 1318, & l'un des plus zélés défenſeurs de la doctrine de S. Thomas. Il mourut à Narbonne en 1323. On a de lui: I. Des *Commentaires ſur le Maître des Sentences*. II. Un *Traité de la puiſſance du Pape*. III. Une *Apologie pour les Freres-Prêcheurs*, & pluſieurs autres ouvrages en latin, ſavans, mais aſſez mal écrits. C'étoit un homme d'une vertu rare & d'une prudence conſommée. Il fit pluſieurs ſtatuts pour entretenir dans ſon ordre la paix que quelques faux myſtiques commençoient à troubler.

HERVET, (Gentien) docteur de Sorbonne, né à Olivet, près d'Orléans, en 1509, fut appellé à Rome par le cardinal Polus, pour travailler à la traduction latine des auteurs grecs. Son rare ſavoir, & la douceur de ſa converſation, lui acquirent l'amitié de ce cardinal, & de tous les hommes illuſtres d'Italie. Après avoir paru avec éclat au concile de Trente, il revint en France,

où il fut fait grand-vicaire de Noyon & d'Orléans, & enſuite nommé à un canonicat de Rheims. Il mourut dans cette ville en 1594, à 85 ans. Hervet avoit plus d'application que de talent, & plus de ſavoir que de goût. On a de lui une foule d'ouvrages. I. *Deux Diſcours* en latin, prononcés au concile de Trente. Dans le premier, il inſiſte ſur la néceſſité de rétablir la diſcipline eccléſiaſtique; dans le ſecond, il traite des mariages clandeſtins. II. *Diſcours des troubles de l'année 1562, en France.* III. Des *Livres de Controverſe*, & des *Traductions* des Peres. IV. Une mauſſade *Traduction du Concile de Trente.* Ses verſions françoiſes ne peuvent plus ſe lire, parce que le langage a vieilli; mais les latines ont conſervé leur prix.

HERVEY, (James) fils d'un paſteur Anglican & paſteur lui-même dans la province de Northampton, en Angleterre, mort en 1759, âgé de 45 ans, n'eſt pas moins connu en France que dans ſa patrie, par ſon *Poëme des Tombeaux* & ſes *Méditations*, qui ont paru en 1771, in-12, traduits par MM. Peyron, & le Tourneur. Ces écrits portent l'empreinte d'une mélancolie ſage & ſalutaire, qui ſans corrompre les jouiſſances de la vie terreſtre, avertit l'ame d'une vie plus heureuſe & plus durable. On leur trouve un rapport ſenſible avec les Nuits d'Young. Ils ont eu un ſuccès prodigieux en Angleterre, & les éditions s'en ſont déjà multipliées au nombre de plus de 15. Hervey, chantre & ami de la bienfaiſance chrétienne, fut chéri de ſes paroiſſiens, pour leſquels il ſe dépouilla de toute propriété. Il eut toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable Religion, à laquelle on prétend qu'il étoit attaché en ſecret: mais c'eſt ce qu'on n'a eu garde de dire dans ſa *Vie*, très-détaillée, qui eſt à la tête de la traduction citée. On a encore de lui: *Remarques ſur les Lettres de Bolyngbrocke*, 1753, in-8°, & *Dialogues & Lettres ſur différens ſujets*, 1755, 3 vol. in-8°.

HERWART, (Jean-George) chancelier de Baviere, au commencement du 17e. ſiecle, étoit iſſu d'une famille patricienne d'Ausbourg. C'étoit un ſavant bizarre, qui adoptoit les ſyſtêmes les plus ſinguliers, & qui les ſoutenoit avec plus d'érudition que de raiſon. On a de lui: I. *Chronologia nova & vera*, 1612 & 1626, 2 part. in-4°. II. *Admiranda Ethnicæ Theologiæ myſteria propalata*, 1626, in-4°. Il y ſoutient que les vents, l'aiguille aimantée, &c., ont été les premiers dieux des Egyptiens, & qu'on les adoroit ſous des noms myſtérieux. III. Une *Apologie* pour l'empereur Louis de Baviere, contre Bzovius.

HESBURN, (Jacques) comte de Bothwel en Ecoſſe, eut part, ſelon l'opinion commune, au meurtre de Henri, lord Darnlei, qui avoit épouſé Marie, reine d'Ecoſſe, & que les hiſtoriens Ecoſſois nomment le roi Henri. Il eut la hardieſſe de ſe ſaiſir de la reine, de la conduire à Dunbar, & de l'obliger à l'épouſer. Appellé en jugement, il auroit été proba-

blement convaincu du meurtre de Henri, si l'infame Murray ne l'avoit fait évader, pour ôter à la reine un témoin décisif de son innocence, & le détenir ensuite dans une étroite prison en Danemarck, où il mourut en 1577. Hume, Robertson & d'autres auteurs protestans ou philosophistes, ont voulu associer la reine au crime de Bothwel; mais Cambden (quoiqu'ami d'Elizabeth, & passionné contre les catholiques), & tous les écrivains impartiaux & instruits ont rendu témoignage à son innocence. *Voyez* MARIE STUART & MURRAY.

HESHUSIUS, (Tilemannus) théologien de la confession d'Ausbourg, plus connu sous le nom de *Tilemannus*, naquit à Wésel, au pays de Cleves, en 1526. Il enseigna la théologie dans un grand nombre de villes d'Allemagne, & se fit exiler presque de toutes pour son esprit inquiet, turbulent & séditieux. Il mourut en 1588, à 62 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires sur les Psaumes*, in-fol. II. — *sur Isaïe*, in-fol. III. — sur toutes les *Epîtres de S. Paul*, in-8°. IV. Un *Traité de la Cene & de la Justification*, in-fol. V. *Errores quos Romana Ecclesia furenter defendit.* Ce traité d'un forcené ne se trouve pas facilement. Il fut imprimé à Francfort en 1577, in-8°. VI. D'autres ouvrages, dans lesquels on remarque peu d'ordre & encore moins de jugement.

HESICHIUS, *voyez* HESYCHIUS.

HESIODE, poëte Grec, né à Cumes en Eolide, élevé à Ascra en Béotie, étoit contemporain d'Homere, suivant l'opinion commune. Il fut le premier qui écrivit en vers sur l'agriculture. Il intitula son Poëme : *Les Ouvrages & les Jours*, parce que l'art & la culture de la terre demandent qu'on observe exactement les tems & les saisons. Hesiode, plus poëte que philosophe, y marque, comme nos faiseurs d'almanachs, les jours heureux & malheureux. Il mêle aux préceptes de l'agriculture, des leçons pour la conduite de la vie. Ce Poëme a servi de modele à Virgile pour composer ses Géorgiques, ainsi qu'il le témoigne lui-même. Les autres ouvrages d'Hesiode sont, la *Théogonie ou la Généalogie des Dieux*; & le *Bouclier d'Hercule*. La premiere de ces productions n'a rien de grand que son sujet. C'est une espece de poëme sans art, sans invention, & sans autre agrément, que celui qui peut convenir au genre d'écrire médiocre; car en ce genre-là, Hesiode tenoit le premier rang : *Datur ei palma in medio dicendi genere* (Quintil. liv. 1, cap. 5). Cet ouvrage, joint à ceux d'Homere, doit être regardé comme les archives, & le monument le plus sûr de la théologie des anciens & de l'opinion qu'ils avoient de leurs dieux. Le 2e. ouvrage du poëte Grec est un morceau détaché d'un plus grand, où l'on prétend qu'Hesiode célébroit les héroïnes de l'antiquité. On l'a appellé le *Bouclier d'Hercule*, parce qu'il roule tout entier sur la description de ce bouclier, dont le poëte rapporte une aventure particuliere. Hesiode est moins élevé, moins sublime qu'Homere; mais sa

poéſie eſt ornée dans les endroits ſuſceptibles d'ornement. Les éditions d'Heſiode, Amſterdam, 1667, in-8°, & 1701, 2 vol. in-8°, qui ſe joignent aux auteurs, *cum notis variorum*, ſont eſtimables; mais la meilleure eſt celle d'Oxford, 1737, in-8°. On trouve auſſi ce poëte dans les *Poetæ Græci minores*, Cambridge, 1684, in-8°. L'abbé Bergier en a donné, dans ſon *Origine des Dieux*, 1768, 2 vol. in-12, une traduction élégante & fidelle.

HESNAULT, *voyez* HENAUT.

HESPER *ou* HESPERUS, fils de Japhet & frere d'Atlas. Il eut trois filles qu'on nomme les *Heſpérides*, & il fut changé en une étoile appellée *Phoſphorus*, quand elle précede le lever du ſoleil, & *Heſperus*, quand elle paroît après ſon coucher. C'eſt la planete Vénus.

HESPÉRIDES, filles d'Heſper. Elles étoient trois ſœurs, & leur nom étoit Eglé, Arethuſe & Heſperethuſe. Elles poſſédoient un beau jardin rempli de pommes d'or, & gardé par un dragon, qu'Hercule tua pour en aller cueillir.

HESSE-CASSEL, (Amélie-Elizabeth de Hanau, veuve de Guillaume V le Conſtant, landgrave de) ſe ligua avec la France contre la maiſon d'Autriche, fit rentrer Guillaume VI, ſon fils, dans les biens de ſes ancêtres. Elle conduiſit ſes affaires avec tant de ſageſſe, que le landgrave lui ayant laiſſé en mourant l'état chargé de dettes, avec une guerre onéreuſe, non-ſeulement elle les acquitta, mais elle augmenta encore les domaines de la Heſſe. Elle mourut en 1651.

HESSE-CASSEL, *voyez* FRÉDERIC, prince de Heſſe-Caſſel.

HESSELS, (Jean) docteur & profeſſeur de théologie dans l'univerſité de Louvain, dont il fut l'ornement, né en 1522, fut envoyé avec Baïus au concile de Trente. De retour à Louvain ſa patrie, il y mourut en 1566, à 44 ans. Il eſt célebre: I. Par un grand nombre d'*Ouvrages de Controverſe*. II. Par des *Commentaires ſur S. Matthieu*, in-8°; la 1re. *à Timothée*; la 2e. *de S. Pierre*, & la 1re. *de S. Jean*, in-8°. III. Par un excellent *Catéchiſme*, Louvain, 1695, in-4°, qui n'eſt pas une ſimple expoſition des dogmes catholiques, mais un corps de théologie dogmatique & morale, puiſé avec beaucoup de diſcernement dans les Peres, & principalement dans S. Auguſtin. Henri Gravius, premier éditeur de cet ouvrage, en retrancha tout ce qui ſentoit le Baïaniſme. L'auteur ne brilloit pas par l'éloquence; mais ſon jugement étoit ſolide, & il étudioit avec ſoin les matieres qu'il traitoit.

HESYCHIUS, grammairien Grec, eſt le même, ſuivant quelques auteurs, qu'Heſychius, patriarche de Jéruſalem, mort en 609. On a de lui un excellent *Dictionnaire Grec*, dont Jean Alberti a donné une bonne édition en 1746 & 1766, 2 vol. in-fol. C'eſt, au jugement de Caſaubon, le plus ſavant & le plus utile de tous les ouvrages de l'antiquité en ce genre. — Il ne faut pas le confondre avec HESYCHIUS de Milet,

dont on a une *Hiſtoire de ceux qui ſe ſont diſtingués par leur érudition*, en grec & en latin, Anvers, 1572, in-12; & *De Originibus Conſtantinopolitanis*, publiés par Meurſius, 1613.

HETZER, (Louis) Bavarois, fameux ſocinien du 15e. ſiecle, qui traduiſit la Bible en allemand. Il s'aida dans ce travail de Jean-Denck, ſocinien comme lui. La ſuppreſſion exacte qui fut faite de cette verſion, à cauſe des erreurs qu'elle contient, l'a rendue très-rare. Elle fut imprimée à Worms en 1529, in-fol.

HEVELKE, (Jean) *Hevelius*, échevin & ſénateur de Dantzick, né dans cette ville en 1611, mort en 1688, à 67 ans, cultiva l'aſtronomie avec beaucoup de ſuccès. Il découvrit le premier une eſpece de libration dans le mouvement de la lune, & pluſieurs étoiles fixes, qu'il nomma *le Firmament de Sobieski*, en l'honneur de Jean III, roi de Pologne. Son mérite fut connu dans l'Europe. Gaſſendi, Bouillaud, le P. Merſenne, Wallis furent ſes amis, & Louis XIV & Colbert ſes bienfaiteurs. Ce monarque lui fit paſſer une gratification conſidérable, & lui donna enſuite une penſion. On a de cet illuſtre aſtronome : I. *Selenographia*, 1673, in-fol. C'eſt une deſcription de la lune, où il a diviſé cette planete en provinces; il avoit voulu donner aux taches de la lune les noms des philoſophes les plus célebres; craignant enſuite une guerre civile parmi les ſages qui auroient été oubliés, il y appliqua les noms de notre géographie : mais les dénominations de Riccioli ont prévalu. II. *Machina cœleſtis*, 1647, in-fol. Hevelke a donné ſous ce titre la deſcription des inſtrumens, dont il ſe ſervit dans ſes obſervations. La ſeconde partie de cet ouvrage, Dantzick, 1679, in-fol. eſt rare. III. *Tractatus de Cometis*, 1668, in-fol. Il y ſoutient que les cometes ſont le produit des exhalaiſons du ſoleil & des planetes. Ce qu'il faut entendre néanmoins d'un produit ſolide & conſiſtant, au-lieu que les anciens regardoient les cometes comme des exhalaiſons paſſageres. Argoli, Kepler, Bacon, Galilée, de la Hire, &c., ſont du même ſentiment. Le P. Berthier de l'Oratoire, Mrs. de Marivetz & Gouſſier approchent davantage de l'opinion des anciens, en regardant les cometes comme des tourbillons lumineux & éphémeres : opinion appuyée par ces cometes qui paroiſſent dans ces régions ſi baſſes, qu'on ne les découvre pas d'un pays à l'autre : telle que celle que le célebre Janellus Turrianus obſerva en Eſpagne du tems de Charles-Quint (*voyez* CLAIRAUT, GUGLIELMINI). IV. *Uranographia*, 1690, in-fol. V. *De naturâ Saturni*, 1658. On a frappé des médailles à ſon honneur, & deux rois de Pologne honorerent ſon obſervatoire de leur préſence.

HEVIN, (Pierre) avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1621, mort en 1692, brilla dans le barreau & dans le cabinet. On a de lui quelques ouvrages : I. *Conſultations & Obſervations ſur la Coutume de Bretagne*, in-4°, Rennes, 1743. II. *Queſtions & obſerva-*

tions concernant les matieres féodales, par rapport à la même Coutume, &c.

HEURNIUS, (Jean) médecin célebre, né à Utrecht en 1543, après avoir puisé les connoissances de son art à Louvain, à Paris, à Padoue, à Pavie, quitta secrétement l'Italie, peut-être parce qu'il y avoit donné quelque preuve de Calvinisme, & revint dans sa patrie, où il ne tarda pas de se déclarer pour cette secte. En 1581 il fut appellé à Leyde pour y professer. Il le fit avec le plus grand succès. Il est le premier qui ait démontré dans cette ville l'anatomie sur les cadavres. Cet habile homme mourut en 1601 de la pierre, à 58 ans. Il a beaucoup écrit. Le meilleur de ses ouvrages est le *Traité des maladies de la tête*, en latin, 1602, in-4°. Il surpasse autant ses autres livres, que la tête est au-dessus des autres membres du corps. C'est du moins le jugement qu'en porte Jules Scaliger, très-souvent outré dans ses éloges, ainsi que dans ses critiques. Les autres productions de ce savant médecin sont: I. *Praxis Medicinæ nova*, Leyde, 1590, in-4°. II. Des *Institutions de Médecine*, en latin, Leyde, 1609, in-12. III. *Traité des Fievres*, Leyde, 1598, in-4°. IV. *Traité de la Peste*, Leyde, 1600, in-4°. V. *Commentaires sur Hippocrate*, in-4°. Heurnius avoit lu si souvent Hippocrate, qu'il le savoit tout par cœur. Il passoit pour un homme également savant & poli, qui joignoit à une connoissance exacte de la médecine, celle de la belle littérature. Le recueil de ses ouvrages fut publié à Lyon en 1658, in-fol. — Son fils OTHON, né à Utrecht en 1577, remplaça son pere dans la place de professeur en médecine à Leyde, où il enseigna pendant 30 ans. Il mourut en 1652. On a de lui *Philosophia barbarica*, Leyde, 1600, in-12. C'est une histoire de la philosophie des anciens, ou plutôt c'est une compilation d'amples & nombreux passages des anciens.

HEUSSEN, (Hugues-François Van-) né en 1654, à La Haye, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il puisa des sentimens peu conformes à la doctrine catholique. Il se fixa ensuite à Leyde. Il y bâtit une église & une maison presbytérale, où l'on dit que Néercassel, prétendu archevêque d'Utrecht, plus connu sous le nom d'évêque de Castorie, patriarche de la petite Eglise, demeura caché jusqu'à peu de tems avant sa mort. M. de Néercassel avoit désigné Van-Heussen, qu'il appelloit son Timothée, pour lui succéder; mais cette nomination fut sans effet. Pendant le voyage que M. Codde, successeur de Néercassel, fit à Rome, Van-Heussen fut nommé pro-vicaire d'Utrecht, & déploya tout ce que le fanatisme le plus amer put lui dicter, pour soutenir la rebellion contre le St.-Siege. Il mourut le 14 février 1719. On a de lui: I. *Historia Episcopatuum Fœderati Belgii*, Leyde, 1719, 2 vol. in-fol., avec fig. II. *Batavia sacra*, Bruxelles, 1714, in-fol., avec fig. C'est l'histoire des hommes apostoliques, qui ont planté la foi

dans les provinces Belgiques, ou qui l'ont illustrée par leurs vertus; il ne manque pas d'y joindre les saints du parti. Il a été traduit en flamand, Anvers, 1715, 3 vol. in-8°, avec fig. Van-Rhyn a traduit les deux ouvrages en hollandois.

HEUTERUS, (Pontus) historien, né à Delft en 1535, fut pourvu d'un canonicat de Gorcum. Il fut jeté par les hérétiques dans un cachot en 1572, avec la plupart des religieux & des ecclésiastiques de cette ville : interrogé sur sa religion, il parut chanceler, & donna par ses réponses quelques espérances aux hérétiques, qu'il se laisseroit gagner. Il échappa par ce moyen à leur fureur. Remis en liberté, il se déclara hautement catholique, & persévéra dans la foi de ses peres jusqu'à la fin de ses jours. Il fut ensuite chanoine de Déventer, puis curé de l'hôpital S. Jean, à Bruxelles, & enfin curé & chanoine de Saint-Trond, où il mourut le 6 août 1602. On a de lui : I. *Rerum Burgundicarum lib. VI*, Anvers, 1583, in-fol. La fidélité de cette histoire & le style aisé & coulant, la font estimer. L'auteur a répandu beaucoup de jour sur les généalogies de la maison de Bourgogne, & de quelques autres. II. *Rerum Belgicarum lib. XV*, Anvers, 1598, in-4°. Cette Histoire est faite sur de bons mémoires; elle commence à 1477, & finit à l'an 1564. Il a encore donné d'autres ouvrages, entre lesquels on distingue des traités sur la situation & les limites des colonies Romaines dans les Pays-Bas, sur les monnoies des Hébreux, des Grecs & des Latins, sur les mesures itinéraires des mêmes peuples, sur les étymologies de quelques noms propres des Allemands, où il a prouvé qu'il n'avoit presqu'aucune connoissance de la langue teutonique, & enfin une espece d'apologie des bâtards, qui ne lui a pas fait grand honneur; sa naissance pourroit bien avoir été l'occasion de ce traité. La plupart de ses ouvrages ont été donnés au public, sous le titre de *Opera Historica*, &c., Louvain, 1651, in-fol.

HEYENDAL, (Nicolas) né à Walhorn, au duché de Limbourg, en 1658, après avoir fait ses humanités à Aix-la-Chapelle, alla en Italie pour y achever ses études; mais ayant été enlevé en route par des soldats Vénitiens, il fut contraint de servir près de 4 ans parmi eux, dans l'isle de Corfou. Il retourna ensuite à Walhorn, le jour même que sa mere, sur un rapport fort circonstancié de sa mort, lui faisoit faire ses obseques, auxquelles il assista sans savoir que c'étoit pour lui qu'on les faisoit. Il se fit chanoine régulier de S. Augustin, dans l'abbaye de Rolduc, en 1684, dans laquelle la discipline venoit d'être rétablie à-peu-près sur les constitutions de la congrégation de Ste. Genevieve, où après s'être distingué par la régularité & la douceur de ses mœurs, & avoir enseigné la théologie & l'Ecriture-Sainte, il fut fait abbé en 1712, & mourut le 5 mai 1735. Il a laissé plusieurs ouvrages. I. *Lettres Ecclésiastiques sur la vie & les devoirs des Ministres*

de l'Eglise, en latin, Liege, 1703, in-12. II. *Orthodoxie de la foi & de la doctrine de l'Abbé & des Chanoines réguliers de S. Augustin, de l'abbaye de Rolduc*, &c., en latin & en françois; & quelques autres écrits en latin sur les matieres de la grace, suivant les principes de l'université de Louvain, imprimés en 1710, 1712 & 1714. III. Quelques *Mémoires* latins & françois, imprimés en 1728, sur des affaires politiques & de juridiction.

HEYLLEN, (Pierre) chanoine & sous-doyen de Westminster, né à Burford, dans le comté d'Oxford, en 1600, d'une famille noble, se rendit habile dans la géographie, dans l'histoire & dans la théologie. Il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster, & curé d'Alresford; mais il fut dépouillé de toutes ses charges durant les guerres civiles. Heyllen vécut néanmoins jusqu'au rétablissement de Charles II, & accompagna ce prince à son couronnement, comme sous-doyen de Westminster. Il mourut en 1663, dans la 63e. année de son âge. Il a laissé: I. Une *Cosmographie*, 1703, in-fol. II. Une *Exposition historique du Symbole des Apôtres*, 1654, in-fol. III. La *Vie de l'Evêque Laud*, in-fol. IV. La *Réformation de l'Eglise d'Angleterre*, 1674, in-fol. V. L'*Histoire du Sabbat*, in-4°. VI. Celle *des Presbytériens*, in-fol. VII. L'*Histoire des Dîmes*, in-4°; & d'autres ouvrages en anglois.

HIARBAS, roi de Gétulie, irrité du refus que Didon faisoit de l'épouser, déclara la guerre aux Carthaginois, qui, pour avoir la paix, obligerent leur reine à consentir à ce mariage. Cette princesse, voyant qu'elle ne pouvoit se dispenser de satisfaire à ses sujets, feignit de vouloir appaiser, par un sacrifice, les mânes de Sichée son premier mari; & après s'être enfoncé un poignard dans le sein, elle se jeta dans un bûcher qu'elle avoit allumé. Virgile, pour animer l'action de son poëme, feint que ce fut Enée qui causa ce désespoir par sa fuite. *Voyez* DIDON, ENÉE.

HICETAS, philosophe Syracusain, pensoit que le ciel, le soleil & les étoiles étoient en repos, & que c'étoit la terre qui étoit mobile, ainsi que nous l'apprenons de Cicéron. Copernic lui doit la premiere idée de son système; ou bien à Aristarque de Samos (*voyez* ce mot): car on ne sait pas exactement en quel tems ont vécu ces précurseurs du Copernicisme, entre lesquels il faut compter aussi Philolaus.

HICKESIUS, (Georges) savant Anglois, né en 1642 à Newsham, dans le comté d'Yorck, mort à Worcester en 1715, est connu principalement par un livre estimé, sous ce titre: *Linguarum veterum Septentrionalium Thesaurus*. Il a été imprimé à Oxford avec les *Antiquités Saxones* de Fontaine; & dans le recueil intitulé: *Antiquæ Litteraturæ Septentrionalis libri duo*, Oxford, 1703 & 1705, 2 vol. in-fol. fort rares & fort chers.

HIDULPHE, (S.) né à Ratisbonne de parens illustres, fut élevé malgré lui sur le siege archiépiscopal de Treves, par le consentement unanime du

clergé de cette égliſe, qu'il gouverna pendant quelques années avec beaucoup de piété & de ſageſſe; mais qu'il quitta enſuite pour ſuivre l'attrait qu'il avoit toujours conſervé pour la ſolitude. Il ſe retira dans les Voſges, où il bâtit pluſieurs monaſteres, entr'autres celui de Moyen-Moutier, où ſon corps fut dépoſé après ſa mort, qui arriva en 707. Sa *Vie* ſe trouve dans le *Theſaurus* de Martenne. Ce Saint a donné ſon nom à une ſavante congrégation de Bénédictins, dont le chef-lieu eſt à Verdun. *Voyez* COUR.

HIERAX, philoſophe Égyptien, mis au nombre des hérétiques du 3e. ſiecle. Il proſcrivoit le mariage, l'uſage du vin, les richeſſes. Il ſoutenoit que le paradis n'étoit pas un ſéjour ſenſible & phyſique, & que Melchiſédech étoit le St-Eſprit (opinion qui lui fut commune avec quelques ſaints Peres). Il diſtinguoit auſſi la ſubſtance du Verbe & celle du Pere, & les comparoit à une lampe à deux meches, comme s'il y eût eu une nature mitoyenne, d'où l'une & l'autre priſſent leur clarté. S. Epiphane a réfuté ces aſſertions, dont quelques-unes étoient ſuffiſamment confondues par la croyance générale & uniforme des fideles.

HIEREMIAS, *voyez* JÉRÉMIE.

HIÉROCLÈS, préſident de Bithynie, & enſuite gouverneur d'Alexandrie & de toute l'Egypte, perſécuta les Chrétiens, & publia contr'eux, ſous le regne de Dioclétien, un livre intitulé *Philalethès*, froide rapſodie de ce qu'avoient dit Celſe & Porphyre; il oſa mettre les prétendus miracles d'Ariſtée & d'Apollonius de Tyane au-deſſus de ceux de J. C.; mais Lactance & Euſebe firent voir le ridicule de cette comparaiſon. Hiéroclès avoit tiré ces prétendus miracles de la *Vie* d'Apollonius, écrite par Philoſtrate; Vie qu'on ſait n'être qu'un tiſſu de fables puériles. On a obſervé que dans les ſupplices qu'il fit ſouffrir aux Chrétiens, il pouſſa la cruauté aux derniers excès, tandis que dans ſes écrits il affectoit un ton de modération & de raiſon: « vrai caractere de » la philoſophie irréligieuſe » (dit un auteur moderne), » qui s'attache à déguiſer l'atro- » cité de ſes principes & de ſes » ſentimens par la douceur des » paroles, & à trouver dans » l'hypocriſie une reſſource » contre l'horreur que ſes ſyſ- » têmes inſpirent ».

HIÉROCLÈS, célebre philoſophe Platonicien au 5e. ſiecle, enſeigna avec beaucoup de réputation à Alexandrie. Il compoſa VII *Livres ſur la Providence & ſur le Deſtin*, dont Photius nous a conſervé des extraits. On y voit qu'Hiéroclès penſoit que *Dieu a tiré la matiere du néant & l'a créée de rien*; ce qui prouve la fauſſeté de l'opinion commune, qui regarde les anciens philoſophes comme généralement oppoſés à la création & partiſans de la matiere éternelle. Platon, Proclus, Philolaus, Jamblicus, &c., ont penſé ſur cet article comme Hiéroclès, quoique celui-ci s'exprime plus amplement & plus clairement. Il reproche à quelques philoſophes de n'avoir pas cru Dieu aſſez puiſſant pour créer le monde, ſans que la

matiere incréée, & par conſequent indépendante de lui, ait concouru à cette production; il obſerve que « le bon » ordre ſe trouve aſſez dans » un être, lorſqu'il exiſte naturellement par lui-même, & » que par conſéquent c'eût été » en Dieu une application ſuperflue d'avoir voulu avancer ce qu'il n'avoit pas fait... » Ne ſeroit-ce pas contre la » nature, dit-il, de vouloir » ajouter à un Être incréé & » ſubſiſtant par lui-même »? Ce raiſonnement judicieux mérite d'avoir place parmi ce qu'on a dit de mieux contre l'éternité de la matiere (*voyez* PROCLUS DIADOCUS). Les extraits de ſon *Livre du Deſtin* furent imprimés à Londres, 1673, 2 vol. in-8°, avec ſon *Commentaire ſur Pythagore :* & ce dernier a été publié ſéparément à Cambridge, 1709, & à Londres, 1742, in-8°.

HIEROME, *voyez* JEROME.

HIÉRON I, roi de Syracuſe, monta ſur le trône après ſon frere Gelon, l'an 478 avant J. C. Autant celui-ci s'étoit fait aimer par ſon équité & par ſa modération, autant Hiéron ſe fit haïr par ſes violences & par ſon avarice. Il voulut envoyer Polyzele, ſon frere, au ſecours des Sybarites contre les Crotoniates, afin qu'il périt dans le combat. Mais Polyzele, qui prévit ce deſſein, n'accepta pas cet emploi; & voyant que ce refus irritoit ſon frere, il ſe retira auprès de Theron, roi d'Agrigente. Hiéron ſe prépara à faire la guerre à Theron. Les habitans de la ville d'Himera, dans laquelle commandoit Thraſidée, fils de Theron, lui envoyerent des députés pour ſe joindre à lui : mais Hiéron aima mieux faire ſa paix avec Theron, qui réconcilia les deux freres. Après la mort de Theron, Thraſidée entreprit la guerre contre les Syracuſains. Hiéron entra avec une forte armée dans le pays des Agrigentins, défit Thraſidée, & lui ôta ſa couronne. Le poëte Pindare a chanté les victoires d'Hiéron aux Jeux Olympiques & aux Jeux Pythiens. Il remporta 3 fois le prix aux Jeux Olympiques, 2 fois à la courſe du cheval, & une fois à la courſe du chariot. Il appella à ſa cour Simonide, Pindare, Epicharme, & d'autres ſavans (*voyez* une belle parole de ce roi, article *Xenophanes*). Il mourut l'an 461 avant J. C., & eut pour ſucceſſeur ſon frere Thraſibule, qui eut tous ſes défauts, ſans avoir aucune de ſes vertus.

HIÉRON II, roi de Syracuſe, deſcendoit de Gelon, & en avoit les vertus. Toutes les villes de l'iſle lui décernerent la couronne de concert, & le nommerent capitaine-général contre les Carthaginois. Ce fut en cette qualité qu'il continua de faire la guerre aux Mamertins, & propoſa de les faire chaſſer de la ville de Meſſine. Les Mamertins eurent recours aux Romains, auxquels ils livrerent Meſſine, l'an 260 avant J. C. Les Carthaginois, appellés par le parti contraire, mirent le ſiege devant Meſſine, & firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ſes troupes aux leurs. Le conſul Romain, Appius Claudius, leur donna bataille, & attaqua

premiérement les Syracuſains. Le combat fut rude : Hiéron y fit des prodiges de valeur; cependant il fut battu, & obligé de retourner à Syracuſe. Le ſort des Carthaginois ne fut pas plus heureux ; ils furent auſſi défaits par les Romains, & Appius vainqueur vint aſſiéger Syracuſe. Hiéron, voyant les forces des Carthaginois affoiblies, fit ſa paix avec les Romains. Il la conſerva avec une fidélité inviolable pendant 50 années qu'il régna, ne ceſſant de leur donner des marques ſenſibles de ſon amitié, dans toutes les guerres qu'ils eurent avec Carthage. Ce roi mourut l'an 215 avant J. C., âgé de plus de 94 ans. Ses ſujets étoient ſes enfans, & l'état étoit ſa famille. Ses vertus, ſon amour pour le bien public, ſon goût pour les ſciences & les arts utiles, & l'attention qu'il eut d'employer les talens du fameux Archimede, ſon parent, le placent au rang des grands hommes. Il avoit compoſé des *Livres d'Agriculture*, que nous n'avons plus. Hiéron eut pour ſucceſſeur ſon petit-fils Hiéronime, fils de Gelon ; mais ce prince, à peine âgé de 15 ans, quand il monta ſur le trône, ſe fit tellement haïr par ſon orgueil, ſa cruauté & ſes débauches, que des conjurés l'exterminerent avec tous ceux de ſa famille.

HIEROPHILE, médecin Grec, connu par les leçons qu'il donna à une fille nommée *Agnodice* : ſon éleve ſe déguiſa en homme pour exercer cet art à Athenes, parce que chez les Athéniens il étoit défendu aux enfans & aux femmes de s'y adonner. Elle ſe mêloit d'accoucher, contre l'uſage d'Athenes, qui permettoit aux femmes ſeules d'exercer cette fonction. Elle fut citée par les médecins devant l'Aréopage. Les juges alloient la condamner, ſuppoſant qu'elle étoit homme ; mais elle découvrit ſon ſexe & obtint ſa grace. Le célebre Hecquet a prouvé la ſageſſe de cette loi des Athéniens ; elle a été ſi générale chez tous les anciens peuples, que le mot d'*accoucheur* ne ſe trouve dans aucune langue. M. Rouſſel, dans ſon *Syſtême phyſique & moral de la Femme* (Paris, 1775), a démontré que l'uſage contraire, devenu aujourd'hui preſque général, n'eſt fondé ſur aucune raiſon plauſible, & tient au goût de la nouveauté & de la licence, plus qu'à aucune conſidération phyſique. « On nous dira, dit-il, » qu'il faut des études ſérieuſes & longues, ſavoir la phyſique, la méchanique, & » même les mathématiques, » pour ſe rendre habile dans » l'art d'accoucher. Eh ! où » eſt-ce qu'on n'a pas mis, ſurtout depuis quelque tems, » la phyſique & les mathématiques? Tout ce qui eſt matériel, tout ce qui eſt du » reſſort des ſens, tient ſans » doute à la phyſique & à la » méchanique ; on ne peut » point faire un pas, on ne peut » remuer un fétu, ſans que cela » s'opere par les loix de la » phyſique : mais chacun fait » des opérations méchaniques, » comme le bourgeois gentilhomme fait de la proſe, » c'eſt-à-dire, ſans s'en douter. Il eſt une méchanique

» naturelle, que non-seule-
» ment tous les hommes, mais
» encore tous les animaux sa-
» vent, sans l'avoir apprise.
» L'art des accouchemens, dé-
» pouillé des préceptes indiffé-
» rens ou inutiles, & du vain
» étalage dont on l'a affublé,
» se réduit à un très-petit nom-
» bre de principes simples, fa-
» ciles à saisir, & très-à la por-
» tée des femmes. On a bien-
» tôt appris quelles sont les dis-
» positions vicieuses que l'en-
» fant peut prendre dans la
» matrice; quelles sont celles
» qu'on peut rectifier, & celles
» qui, ne pouvant point être
» corrigées, ne laissent à l'a-
» dresse de l'artiste que le sage
» parti d'en diminuer, autant
» qu'il est possible, les incon-
» véniens. De l'aveu des ac-
» coucheurs mêmes, l'accou-
» chement naturel, qui est &
» doit être le plus commun,
» peut se faire sans l'interven-
» tion de l'art. On peut donc
» conclure avec certitude que
» les accoucheurs qui manœu-
» vrent, qui instrumentent tant
» qu'ils peuvent, le font le
» plus souvent sans nécessité,
» & par cette raison même
» nuisent au succès de l'opéra-
» tion. On peut aussi par-là
» réduire à leur juste valeur
» les détails exagérés qu'ils
» font des prétendus obstacles
» qu'ils ont eu à vaincre, de
» l'adresse & de l'habileté qu'il
» leur a fallu pour les surmon-
» ter; détails qui semblent
» tendre à faire voir que l'ac-
» couchement a été leur ou-
» vrage, ou que du moins ils
» y ont mis beaucoup du leur,
» & la nature très-peu du sien.
» La nature, lorsqu'elle agit
» seule, fait tellement com-
» biner & graduer son action,
» qu'elle ne fait que ce qu'elle
» doit faire. Eh! comment ne
» viendroit-elle pas aisément à
» bout d'une opération, pour
» laquelle elle a tout prévu &
» tout bien disposé? Comment
» ne parviendroit-elle pas avec
» facilité à tirer du sein de la
» matrice, d'un organe actif,
» flexible & même vigoureux,
» un corps qui lui est familier,
» & qui par sa forme & par sa
» consistance, ne peut guere
» blesser les parties qu'il tou-
» che. Dans tout le comté de
» Foix, où je suis né, les ac-
» couchemens sont confiés à
» des femmes du bas peuple,
» qui n'ont jamais eu la moin-
» dre idée d'anatomie, & dont
» tout l'art se réduit à quelques
» pratiques routinieres & tra-
» ditionnelles. Mais elles met-
» tent du zele, de la patience
» & de la droiture, où les
» autres ne s'attachent qu'à
» faire briller le fantôme de la
» science; & elles n'en réussis-
» sent que mieux. Je ne me
» souviens d'avoir vu périr
» dans ma petite ville qu'une
» seule femme des suites des
» couches: il est vrai que con-
» tre l'usage, elle avoit été
» accouchée par un homme.
» L'événement fut si malheu-
» reux, qu'on eut tout lieu
» de croire que la nature ré-
» prouvoit une innovation si
» funeste ». Il arrivera sans doute que les sages-femmes étant sans emploi & sans expérience, seront moins habiles que les accoucheurs toujours en action, instruits par l'exercice & la pratique: mais cela ne prouvera rien contre la so-

lidité de ces réflexions. Que les accoucheurs soient au rebut, ils ne tarderont pas d'être plus ineptes que la plus ignorante sage-femme. *Voyez* HECQUET.

HILAIRE, (S.) originaire de l'isle de Sardaigne, élu pape le 12 novembre 461, avoit été archidiacre de l'Eglise Romaine sous S. Léon, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. La joie que son élévation à la papauté causa à tous les évêques, prouve qu'il en étoit digne. Le zele qu'il eut pour la foi, & le soin qu'il prit de faire observer la discipline ecclésiastique, réparerent la perte que l'Eglise fit à la mort de S. Léon. Il mourut le 21 février 468, après avoir anathématisé Eutychès & Nestorius, confirmé les conciles généraux de Nicée, d'Ephese & de Chalcédoine, & tenu un concile à Rome en 465. On a de lui onze *Epîtres* & quelques *Décrets*. C'est le premier pape qui défendit aux évêques de choisir leurs successeurs.

HILAIRE, (S.) évêque de Poitiers, docteur de l'Eglise, étoit né dans cette ville d'une famille noble. Ses parens, quoique païens, ne négligerent rien pour son éducation. Lorsqu'il eut fini ses études, il s'appliqua à la lecture, & voulut connoître tous les auteurs juifs, chrétiens & païens : par-là il s'acquit une si grande érudition, qu'il étoit regardé, dans un âge peu avancé, comme un des plus savans hommes de son tems. En lisant les livres de Moyse, il fut frappé de l'idée que cet auteur donne de la Divinité. Bien différent des petits hébraïsans modernes, qui cherchent d'en effacer les traces, il les saisit avec transport (*voy.* LOTH). A son étonnement succéda l'envie de s'instruire, & de connoître cette puissance infinie, dont il avoit trouvé une si belle peinture dans l'écrivain sacré. Il lut les Evangiles, & fut saisi d'admiration, lorsqu'il y vit que Dieu s'étoit fait homme; qu'il étoit venu lui-même s'offrir pour victime; qu'il avoit lavé dans son sang les péchés des hommes. Il commença à l'adorer, s'instruisit des mysteres de la Religion chrétienne & de ses pratiques, se fit baptiser avec sa femme & sa fille, nommée Apra, & devint le plus zélé partisan de la foi. Le peuple de Poitiers, touché de ses vertus, voulut l'avoir pour évêque. Il fut un des plus grands défenseurs de la foi contre les Ariens. Au concile de Milan en 355, dans celui de Beziers en 356, il fit luire le flambeau de la vérité. Saturnin d'Arles, Arien, craignant l'éloquence de ce grand homme, le fit reléguer dans le fond de la Phrygie. Appellé au concile de Séleucie en 359, il parla si éloquemment pour la doctrine catholique, & dévoila si bien les artifices & la fourberie des hérétiques, qu'ils le firent renvoyer en France, pour se délivrer d'un si puissant adversaire. Les peuples accoururent au-devant de leur pasteur & de leur pere; « & » les églises des Gaules le re» çurent, dit S. Jerôme, comme » un héros sortant de l'arene, » illustré par ses combats con» tre les hérétiques ». Après avoir fermé toutes les plaies que son absence avoit faites à

ſon troupeau, il finit une vie pure & traverſée, par une mort ſainte & tranquille, le 13 janvier 367 ou 368. Nous avons de ce Pere : I. *Douze Livres de la Trinité*, compoſés durant ſon exil en Phrygie, entre les années 356 & 359. Il prouve dans le premier, que l'homme ne peut trouver ſa félicité qu'en Dieu, & que la révélation eſt le vrai moyen que nous ayons de bien connoître la nature divine. Dans les livres ſuivans, le ſaint docteur établit le myſtere de la Trinité, & réfute les diverſes objections des hérétiques qui l'attaquoient, & prouve que l'Egliſe eſt une. Les anciens mettoient cet ouvrage à la tête de tous ceux qu'il falloit lire, pour ſe confirmer dans la foi de la Trinité, ſe précautionner contre les pieges de l'héréſie, & en découvrir les ruſes. II. Un Livre *ſur les Synodes*, intitulé auſſi quelquefois : *De la Foi des Orientaux*. Ce livre fut compoſé à la fin de l'an 358, ou au commencement de l'an 359. S. Hilaire y explique les termes dont les Ariens ſe ſervoient, marque toutes les variations de leur doctrine dans les différens ſynodes qu'ils ont tenus, & éclaircit les principales difficultés de la foi. Saint Jerôme faiſoit tant de cas de cet ouvrage, qu'il le copia de ſa propre main, étant à Treves. Il fournit de grands éclairciſſemens pour l'hiſtoire de l'Arianiſme, & l'on conçoit en le liſant, la plus haute idée de ſon auteur. III. Des *Commentaires ſur l'Evangile, ſelon S. Matthieu*. C'eſt le premier ouvrage de S. Hilaire. Il renferme d'excellentes inſtructions ſur toutes les vertus chrétiennes, & principalement ſur la charité, le jeûne & la priere. Ce docteur eſt un des premiers Peres de l'Egliſe, qui ait entrepris de commenter l'Ecriture. IV. Des *Commentaires* ſur une partie des Pſaumes. Saint Hilaire en développe également la lettre & l'eſprit, & tient un juſte milieu entre ceux qui, ne s'arrêtant qu'au ſens littéral & purement hiſtorique, croyoient n'en devoir pas chercher d'autre, & ceux qui, rapportant tout à J. C., s'imaginoient que les Pſaumes n'avoient point de ſens propre & littéral. V. *Trois Ecrits à l'Empereur Conſtance*, dont la véhémence, qui a paru exceſſive à quelques critiques, eſt juſtifiée par l'intention & le but de l'auteur, & ſur-tout par l'importance de la matiere; & ſi l'on y trouve des expreſſions qui paroiſſent dures, on doit les attribuer à un ardent amour pour la vérité. VI. Une *Lettre* à ſa fille Apra, eſtimée des plus habiles critiques. Le ſtyle en eſt ſimple, proportionné à l'âge d'une jeune fille de 13 ans. Cette Lettre étoit accompagnée de deux Hymnes; l'une pour le matin, l'autre pour le ſoir. La ſeconde ne nous eſt point parvenue; pour la premiere, on croit que c'eſt l'Hymne *Lucis Creator optime*, &c. Apra, vierge, mourut ſaintement aux pieds de ſon pere, quand il fut revenu de ſon exil. Le ſtyle de S. Hilaire eſt véhément, impétueux; ce qui le faiſoit appeller par S. Jerôme, le *Rhône de l'éloquence latine* (*Latinæ eloquentiæ Rhodanus*). Pour bien l'entendre, il faut avoir

beaucoup d'usage des termes théologiques des Grecs. Il fut un des premiers qui les transporta dans la langue latine. La meilleure édition de ses *Œuvres*, est celle de dom Coustant, en 1693, publiée de nouveau à Vérone en 1730, par le marquis Maffei, qui l'a enrichie de quelques fragmens qu'on ne connoissoit pas, & de beaucoup de variantes. On trouve aussi une belle *Lettre* de ce saint Pere *sur la Divinité de J. C.*, avec trois Dissertations de l'abbé Trombelli, dans la collection imprimée à Bologne en Italie, en 1751, sous le titre de *Veterum Patrum latinorum opuscula numquam antehac edita*. On a remarqué que le siege d'Hilaire ayant été deux fois envahi par de faux évêques, ils périrent tous deux d'une maniere subite & déplorable. *Voyez* GUILLAUME, dernier duc d'Aquitaine.

HILAIRE, (S.) d'Arles, né en 401, fut élevé à Lérins par S. Honorat, abbé de ce monastere, son ami, son parent, qui l'avoit arraché aux prestiges du monde, pour lui faire goûter les douceurs de la solitude. Le saint abbé de Lérins ayant été élevé sur le siege d'Arles, emmena avec lui Hilaire, qui fut le coopérateur de ses travaux, le successeur & l'imitateur de ses vertus. Il le remplaça en 429. Le troupeau ne crut pas avoir changé de pasteur. Hilaire assembla plusieurs conciles, & présida à celui d'Orange en 441, où Célidoine, évêque de Besançon, fut déposé. Cette déposition renouvella la dispute sur la préséance entre l'église d'Arles & celle de Vienne. Célidoine en ayant appellé au pape S. Léon : car rien n'étoit mieux reconnu dans les premiers siecles, que l'autorité du pape & les droits d'y appeller (*voy.* ATHANASE), ce pontife assembla un concile à Rome, qui le jugea innocent de l'irrégularité pour laquelle il avoit été condamné, & le rétablit dans son siege. Le concile alla plus loin ; car, sur les accusations formées contre S. Hilaire lui-même, il le priva de l'autorité qu'il avoit sur la province de Vienne, & lui défendit d'assister à aucune ordination. On l'accusoit d'aller par les provinces, accompagné d'une troupe de gens armés, pour donner des évêques aux églises vacantes, & de troubler les droits des métropolitains. S. Léon reconnut dans la suite combien il s'étoit trompé dans les préventions qu'il avoit conçues contre ce saint prélat, qui mourut en 449, épuisé par ses travaux apostoliques. On a de lui : I. Des *Homélies* sous le nom d'*Eusebe d'Emese*, dans la Bibliotheque des Peres. II. La *Vie de S. Honorat*, son prédécesseur, Paris, 1578, in-8°, & dans *Surius*. III. D'autres *Opuscules*, avec Vincent de Lérins, Rome, 1731, in-4°, & dans le *S. Léon* du Pere Quesnel. Son *Exposition du Symbole* & ses autres ouvrages sont perdus, & l'on ne peut trop les regretter, si l'on juge de leur beauté par la *Vie de S. Honorat*. On y remarque du choix & de la vivacité dans les pensées, de la douceur & de l'élégance dans le style. On pourroit lui reprocher des pointes

tes & quelques métaphores un peu outrées; mais c'étoit moins son défaut que celui de son siecle. La meilleure édition que nous ayons de ce qui reste des ouvrages de S. Hilaire, est celle de Rome, 1731, par Jean Salinas, chanoine régulier de S. Jean de Latran; celle de Froben, 1550, est fort défectueuse. La *Vie* de S. Hilaire a été écrite par S. Honorat de Marseille. *Voyez* D. Rivet, *Histoire Littéraire de la France*, tom. 2, p. 644; & D. Ceillier, tom. 13, p. 533.

HILAIRE, diacre de l'Eglise Romaine, souffrit beaucoup pour la foi vers l'an 354, par ordre de l'empereur Constance; mais dans la suite il s'engagea dans le schisme des Luciférieus, & tomba en diverses erreurs. On lui attribue les *Commentaires sur les Epîtres de S. Paul*, qui se trouvent dans les *Œuvres de S. Ambroise;* & les *Questions sur l'Ancien & le Nouveau-Testament*, qui sont dans *S. Augustin.*

HILARET, *voyez* HYLARET.

HILARION, (S.) instituteur de la vie monastique dans la Palestine, naquit vers 291 à Tabathe, près de Gaza, d'une famille Païenne. Il quitta les erreurs de ses peres, & embrassa le Christianisme. Le nom de S. Antoine étoit venu jusqu'à lui: il alla le trouver en Egypte; & après avoir demeuré quelque tems auprès de cet illustre Cénobite, il devint un parfait imitateur de sa vie pénitente & retirée. Il retourna en Palestine, & y fonda un grand nombre de monasteres. Le bruit de ses vertus attirant auprès de lui une multitude d'admirateurs, il se retira dans l'isle de Chypre, où il termina sa vie par une mort sainte, en 371, à 80 ans. S. Jerôme a écrit sa *Vie*, pleine de choses, & très-élégante.

HILDEBERT de Lavardin, dans le Vendomois, fut disciple de Bérenger, & ensuite de S. Hugues, abbé de Cluni. Il fut placé sur le siege du Mans en 1098, & transféré à l'archevêché de Tours en 1125. Le P. Beaugendre, Bénédictin, a publié en 1708, in-folio, les *Œuvres* de ce prélat, jointes à celles de Marbode. Elles renferment: I. Des *Sermons*, assez bons pour son tems. II. Des *Poésies sacrées.* III. Les *Vies de Ste. Radegonde*, *de S. Hugues de Cluni*, *de Ste. Marie Egyptienne*, que le flambeau de la critique n'a pas toujours éclairées. IV. Un grand nombre de *Lettres*, bien écrites, & intéressantes pour ceux qui veulent connoître la morale, la discipline & l'histoire du siecle d'Hildebert. V. Quelques traités de Religion, dont le plus considérable forme un corps abrégé de théologie, où l'on trouve une netteté & une précision rare pour le tems, avec un sage discernement dans le choix des preuves. C'est le premier auteur dans les écrits duquel on trouve le mot *transubstantiation*, employé pour exprimer, dans la rigueur grammaticale, l'antique foi de l'Eglise sur la présence réelle. On a encore de lui deux Pieces que Baluze publia en 1715, dans le 7e. volume de ses *Miscellanea.* Hildebert mourut le 18 décembre 1132, à 75 ans.

HILDEBRAND, (Joachim) théologien Allemand, né à Walckenried en 1623, devint professeur en théologie & en antiquités ecclésiastiques à Helmstad, puis surintendant-général à Zell, où il mourut en 1691. On a de lui divers Ecrits ecclésiastiques, assortis aux principes de sa secte.

HILDEFONSE, *voyez* ILDEFONSE.

HILDEGARDE, (Ste.) *1re.* abbesse du mont Saint-Rupert, près de Binghen sur le Rhin, morte en odeur de sainteté l'an 1180, laissa : I. Des *Lettres* & d'autres ouvrages dans la Bibliotheque des Peres. II. *Libri quatuor Elementorum*, Strasbourg, 1533, in-fol. III. *Trois Livres des Révélations*, Cologne, 1566, in-4°. La réputation de ses vertus parvint aux papes, aux empereurs & aux princes, qui lui donnerent des preuves de leur estime.

HILDEGONDE, (Ste.) vierge de l'ordre de Cîteaux, au 12*e.* siecle, naquit près de Nuys, au diocese de Cologne. Son pere, voulant l'emmener avec lui en Palestine, & craignant pour sa pudeur, la fit travestir en garçon, & lui fit prendre le nom de Joseph. Ils s'embarquerent en Provence avec les Croisés. Son pere étant mort sur mer, Ste. Hildegonde continua son voyage sous son nom emprunté. Elle demeura quelque tems à Jérusalem, & revint ensuite dans son pays. Elle se retira dans l'abbaye de Schoenaug, près d'Heidelberg, y fut reçue sous le même nom de Joseph, & y vécut d'une maniere si sainte & si prudente, qu'on ne s'apperçut qu'à la mort qu'elle étoit fille. Les Cisterciens l'honorent du titre de Sainte, quoique son culte ne paroisse autorisé par aucun décret du Saint-Siege. On raconte sur Ste. Marine, quelque chose qui a du rapport à cette histoire. *Voyez* MARINE (Ste.).

HILDUIN, abbé de Saint-Denys en France, sous le regne de Louis le Débonnaire, est auteur d'une Vie de S. Denys, intitulée *Areopagetica* (Paris, 1565, & dans Surius), dans laquelle il confond le saint évêque de Paris avec l'Aréopagite (*voyez* S. DENYS). On ne connoissoit pas cette erreur avant lui ; & elle n'a été détruite que dans le 17*e.* siecle. Hilduin fit tort à sa réputation par sa conduite envers l'empereur Louis le Débonnaire, dont cet abbé prit, quitta, reprit le parti, selon que ce pere infortuné, prince foible & inconséquent, se brouilloit & se réconcilioit avec ses enfans.

HILL, (Jean) savant médecin Anglois, né en 1716, s'occupa toute sa vie principalement de la botanique & de la pharmacopée, & mourut en 1775. On a de lui une *Histoire de Botanique*, 3 vol. in-fol. ; *Système botanique ; Dissertation sur les Sociétés royales*, in 4°. *Voyez* CHAMBERS à la fin de l'article.

HILLEL, l'*Ancien*, Juif natif de Babylone, d'une illustre famille, fut président du Sanhedrin de Jérusalem, forma une école fameuse, & eut un grand nombre de disciples. Flave-Josephe l'appelle *Pollion ;* il vivoit vers l'an 30 avant J. C. & mourut dans un âge très-avancé, après avoir soutenu avec zele les traditions orales des Juifs,

contre Schammai ſon collegue, qui vouloit qu'on s'en tînt littéralement au texte de l'Ecriture-Sainte, ſans s'embarraſſer de ce qui n'étoit que tranſmis verbalement. Cette diſpute fit un très-grand bruit, & fut, ſelon S. Jerôme, l'origine des Scribes & des Phariſiens. Hillel eſt un des docteurs de la *Miſchna*. Il en peut même être regardé comme le premier auteur, puiſque, ſelon les docteurs Juifs, il rangea le premier les Traditions Judaïques en *VI Sedarim* ou Traités. Il travailla beaucoup à donner une édition correcte du Texte ſacré, & on lui attribue une ancienne *Bible* manuſcrite qui porte ſon nom, & qui eſt en partie avec les manuſcrits de Sorbonne.

HILLEL, le *Naſi* ou le *Prince*, autre fameux Juif, arriere-petit-fils de Juda Hakkadoſch ou le Saint, un des auteurs de la *Miſchna*, compoſa un Cycle vers l'an 360 de notre ere. Il fut un des principaux docteurs de la Gemare ou du *Talmud*. Le plus grand nombre des écrivains Juifs lui attribuent l'édition du Texte hébreu, qui porte le nom d'*Hillel*, & dont nous avons parlé dans l'article précédent.

HILPERT, (Jean) natif de Cobourg, profeſſeur d'hébreu à Helmſtadt, & ſurintendant de Hildesheim, mourut en 1680, à 53 ans. On a de lui : I. *Diſquiſitio de Præ-Adamitis*, contre la Peyrere, 1656, in-4°. II. *Tractatus de Pœnitentia*; & d'autres ouvrages.

HIMMEL, (Henri Van Dem) *voyez* URANIUS.

HIMERE *ou* HEMERE, fils de Lacédémon, fut ſi pénétré de douleur d'un inceſte qu'il avoit commis ſans le ſavoir, qu'il ſe jeta dans le Marathon, fleuve de la Laconie, auquel il donna ſon nom, & qui fut depuis appellé *Eurotas*.

HINCMAR, religieux de S. Denys en France, puis archevêque de Rheims, l'an 845, l'un des plus ſavans hommes de ſon tems, fut extrêmement zélé pour les droits de l'Egliſe Gallicane, & la pureté de la doctrine catholique. On l'accuſa néanmoins d'avoir agi avec trop de ſévérité dans l'affaire du moine Goteſcalc, au ſynode de Quierci ſur l'Oiſe; mais la ſuite fit voir qu'il n'avoit rien fait de trop à l'égard d'un moine dogmatiſant, obſtiné & incorrigible (*voyez* GOTESCALC). Ce prélat s'étant retiré de ſa ville, menacée par les Normands, mourut à Eſpernai l'an 882, accablé d'années & de douleur de voir la France livrée au pillage. Nous avons diverſes éditions de ſes Ouvrages; une de Mayence, de 1602; une autre de Paris, de 1615; & la derniere, que nous devons au P. Sirmond, 1645, 2 vol. in-fol., eſt la meilleure. Ce qu'Hincmar a écrit de S. Remi de Rheims & de S. Denys de Paris, ſe trouve dans *Surius*, & n'eſt pas dans cette édition. Le P. Cellot ajouta un troiſieme vol. à l'édition du P. Sirmond, en 1658. On trouve encore quelque choſe d'Hincmar dans la Collection du P. Labbe, & dans les actes du Concile de Douzi; 1658, in-4°. Son ſtyle ſe reſſent beaucoup du ſiecle où il vivoit; il eſt dur, embarraſſé, diffus, coupé par des citations & des parentheſes ſans

nombre. On voit qu'il poſſédoit l'Ecriture, les Peres, le droit canon & civil, & ſur-tout qu'il connoiſſoit la diſcipline de l'Egliſe, dont il fut un des plus zélés défenſeurs.

HINCMAR, neveu par ſa mere du précédent, fut fait évêque de Laon avant d'avoir l'âge preſcrit par les canons. Sa conduite peu réguliere, ſes injuſtices, & ſes violences contre ſon clergé, occaſionnerent le concile de Verberie, où Charles le Chauve le fit accuſer; un appel au pape fit ſuſpendre les procédures. Il ne fut pas ſi heureux dans le concile de Douzi en 871. Il y étoit accuſé de ſédition, de calomnie, de déſobéiſſance au roi à main armée. Sa ſentence de condamnation lui fut prononcée par ſon oncle. Il fut envoyé en exil, quelquefois mis aux fers, & aveuglé. Un autre évêque fut mis à ſa place : il fut cependant réhabilité en 878, & mourut peu de tems après. On trouve ſes défenſes dans l'Hiſtoire du Concile de Douzi, 1658, in-4°.

HIPATIUS, neveu de l'empereur Anaſtaſe, eut beaucoup de part au commandement, ſous le regne de ſon oncle. Après la mort de Juſtin, il voulut ſe mettre ſur le trône, & fut déclaré chef d'une faction redoutable, mais Juſtinien dompta ce parti, & fit mourir Hipatius avec ſes couſins Procope & Probus, l'an 527.

HIPPARCHIE, devint amoureuſe de Cratès. Ce Cynique dégoûtant lui plaiſoit; elle l'épouſa, prit l'habit des Cyniques, & s'attacha tellement à lui, qu'elle le ſuivoit par-tout, & n'avoit point de honte, ſi l'on en croit les auteurs, de faire publiquement les actions, ſur leſquelles la pudeur met un voile : tels ſont les efforts moraux de la philoſophie abandonnée à elle-même. Hipparchie avoit fait des Livres, qui ne ſont pas venus juſqu'à nous; & ce n'eſt ſans doute pas une perte pour la décence, les mœurs, les droits de la bonne & ſaine raiſon.

HIPPARQUE, fils de Piſiſtrate, tyran d'Athenes, lui ſuccéda avec ſon frere Hippias. Anacréon, Simonide & pluſieurs ſavans furent attirés à ſa cour; mais les mœurs n'y gagnerent rien, & la corruption y marcha de pair avec une poéſie licencieuſe. Harmodius & Ariſtogiton, deux citoyens d'Athenes, outrés d'un affront public qu'Hipparque avoit fait à la ſœur du premier, conſpirerent contre lui. Ce prince, qui avoit conçu une paſſion honteuſe pour Harmodius, n'en avoit reçu que des mépris. Il s'en étoit vengé en faiſant retirer ſa ſœur d'une cérémonie, où elle devoit porter une corbeille de fleurs. Il fut aſſaſſiné par les conjurés, l'an 513 avant J. C.

HIPPARQUE, mathématicien & aſtronome de Nicée, floriſſoit l'an 159 avant J. C., ſous Ptolomée Philometor. Il laiſſa diverſes *Obſervations ſur les Aſtres*, & un *Commentaire ſur Aratus*, traduit en latin par le P. Petau, qui en a donné une excellente édition dans ſon *Uranologia*, Paris 1650, in-fol. Pline parle ſouvent d'Hipparque & preſque toujours avec éloge. Il remarque qu'il fut le

premier, après Thalès & Sulpicius Gallus, qui trouva le moyen de prédire juſte les éclipſes, qu'il calcula pour 600 ans. Il dit qu'il eſt auſſi le premier qui a imaginé l'Aſtrolabe, & qu'il entreprit en quelque ſorte ſur les droits de la Divinité, en voulant faire connoître à la poſtérité le nombre des étoiles, & leur aſſigner à chacune un nom. *Idemque*, dit-il, *auſus rem etiam Deo improbam, annumerare poſteris ſtellas, ac ſidera ad nomen expungere.* Son catalogue, du reſte, eſt très-incomplet; & ſi, comme dit Pline, il a déplu à la Divinité en comptant les étoiles, il en a été puni par ſon peu de ſuccès. Il eſt vrai, & c'eſt une choſe remarquable, que les modernes n'ont pas mieux réuſſi; & que les plus célebres aſtronomes n'ont pu parvenir encore à donner un catalogue qui fût exact, invariable & uniforme (*voyez* FLAMSTÉED). Strabon accuſe Hipparque d'avoir trop aimé à critiquer, & de s'être ſervi aſſez ſouvent d'une maniere de cenſure, qui ſentoit plus la chicane qu'un eſprit exact. Ce défaut ne l'empêcha pas de faire des découvertes dans l'aſtronomie. Il détermina avec aſſez de préciſion les révolutions du ſoleil; il calcula la durée de celles de la lune, & fixa l'inclinaiſon de ſon orbite ſur l'écliptique; il forma une *Période lunaire* qui porte ſon nom.

HIPPIAS, *voyez* HIPPARQUE.

HIPPOCRATE, le plus célebre médecin de l'antiquité, délivra les Athéniens de l'affreuſe peſte qui les affligea au commencement de la guerre du Péloponeſe. Le droit de bourgeoiſie, une couronne d'or, l'initiation dans les grands myſteres, furent la récompenſe de ce bienfait. Artaxercès Longuemain lui offrit des ſommes d'argent conſidérables, & les honneurs qu'on décerne aux princes, s'il vouloit ſe rendre à ſa cour: le médecin répondit aſſez bruſquement, qu'*il devoit tout à ſa patrie & rien aux étrangers.* Il avoit ſur-tout le talent de diſcerner les ſymptômes du mal, la nature de l'air, le tempérament du malade, de prévoir le cours & la concluſion des maladies. Le moyen qu'il employoit le plus ſouvent, ſoit pour la conſervation de la ſanté, ſoit pour la guériſon des maladies, étoit les frictions de la peau: remede qu'Hippocrate diverſifioit ſelon les différens tempéramens: mais qui néanmoins ne peut avoir de grands ſuccès, que dans un certain nombre de maladies; quoique les bons effets en ſoient étendus plus qu'on ne penſe communément. Il mourut à Lariſſa dans la Theſſalie, à l'âge de 109 ans. Les Grecs lui déférerent les mêmes honneurs qu'ils avoient rendus à Hercule. Les médecins lui donnent le titre de divin. Il nous reſte pluſieurs écrits de ce grand homme: I. Des *Aphoriſmes*, regardés comme des oracles. II. Des *Pronoſtics.* III. Un *Traité des Vents*, qu'on peut appeller ſon chef-d'œuvre. Les éditions les plus eſtimées de ſon ouvrage, ſont celles de Foëſius, en grec & en latin, Geneve, 1657, 2 vol. in-fol.; celle de Vander Linden, Leyde, 1665, 2 vol. in-8°, qui ſe joint

à la collection des autres *cum notis variorum;* & celle que Chartier a donnée avec le Galien, 1639, 13 tomes en 9 vol. in-fol. (*voyez* Louis DURET). On imprima à Bâle en 1579, 22 de ses *Traités*, avec la traduction de Cornarius, des tables & des notes, in-fol. Ce recueil est fort rare. Les savans ont publié une foule de commentaires & de traductions dans toutes les langues, des Œuvres du médecin Grec. Le célebre Hecquet y a fait un bon commentaire en latin, que Devaux, habile chirurgien, a traduit en françois avec le texte. S'il étoit vrai, comme l'a prétendu de nos jours un médecin célebre, que depuis Hippocrate la médecine ne s'est pas perfectionnée, que les maladies en général ne sont ni mieux connues, ni mieux traitées, que les guérisons ne sont ni plus fréquentes, ni plus merveilleuses; que faudroit-il penser des bornes de nos connoissances & de nos talens, non-seulement dans la spéculation & les sciences abstraites, mais encore dans les arts pratiques les plus graves & les plus essentiels? Que deviendroient toutes les lumieres, tous les secours, cherchés dans la physique, la chymie, l'anatomie, &c.? Ne seroit-on pas tenté de croire que la médecine a dégénéré avec la simplicité des idées primitives & avec la premiere routine de l'art?

HIPPODAMIE, fille d'Œnomaüs, roi d'Elide. Ce prince, ayant appris de l'oracle que son gendre lui ôteroit le trône & la vie, ne la voulut donner en mariage qu'à celui qui le vaincroit à la course, parce qu'il étoit assuré que personne ne pouvoit le surpasser en cet exercice. Œnomaüs massacroit tous ceux qui en sortoient vaincus: il tua jusqu'à 13 princes. Pour les vaincre plus facilement, il faisoit placer Hippodamie sur le char de ces amans, afin que sa beauté, qui les occupoit, les empêchât, en courant d'être attentifs à leurs chevaux: mais Pélops entra dans la lice, & le vainquit par adresse (*voyez* MYRTILE). Œnomaüs se tua de désespoir, laissant Hippodamie & son royaume à Pélops, qui donna son nom à tout le Péloponnese. *Voyez* BRISÉIS.

HIPPOLYTE, fils de Thésée & d'Antiope, reine des Amazones. Phedre, sa belle-mere, devint éperdument amoureuse de ce jeune prince; & elle osa lui déclarer la passion dont elle brûloit. Comme elle vit qu'elle ne lui inspiroit que de l'horreur, sa fureur jalouse la porta à l'accuser auprès de Thésée d'avoir voulu attenter à son honneur. Ce malheureux roi la crut, & dans un mouvement de colere, il pria Neptune de venger ce crime prétendu. Le dieu l'exauça; & Hippolyte, se promenant dans un char sur les bords du rivage, auprès de Trézene, rencontra un monstre affreux qui sortoit de la mer, & qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le traînerent avec furie à travers les rochers. Esculape le ressuscita. Phedre, déchirée par les remords, découvrit son crime à Thésée, & se donna la mort.

HIPPOLYTE (S.). Il y a trois Saints de ce nom, que Prudence, dans *l'Hymne II Perist ephan.*, a confondus, en faisant une seule

hiſtoire des actes de ces trois Saints ; ſavoir, de S. Hippolyte le ſoldat, que S. Laurent à baptiſé; de S. Hippolyte, prêtre d'Antioche, & de S. Hippolyte, évêque de Porto ; qui cependant n'ont rien de commun que le nom, puiſqu'ils different de patrie, par le tems où ils ont vécu, & par le genre de martyre qu'ils ont ſouffert — Hippolyte le ſoldat a été traîné & mis en pieces par des chevaux indomptés, le 13 août, près de Rome, Voie Tiburtienne, ſous l'empereur Valérien. Il y a une Hymne élégante en l'honneur de ce Saint, dans le Bréviaire de Tolede, du rit Moſarabique, où ſon martyre eſt décrit avec toutes les circonſtances, & où il eſt dit qu'il a ſouffert des tourmens analogues à ceux de l'Hippolyte de la fable, fils de Théſée ; les païens, à l'occaſion du même nom, imaginant de lui faire ſubir le même ſupplice. — Hippolyte d'Antioche, prêtre du tems de Fabius, évêque de cette ville, ſe laiſſa pendant quelque tems ſéduire par le Novatiens ; mais ayant abjuré l'erreur de Novat, il ſouffrit généreuſement le martyre. Celui-ci vivoit du tems de Dece, comme il conſte par la chronique d'Euſebe, qui en parle auſſi dans ſon *Hiſtoire*, liv. 6, chap. 35, & les deux ſuivans. — Le troiſieme, évêque d'Oſtie, célebre par ſa ſcience, fut noyé à Porto ſous l'empereur Alexandre, le 22 août. S. Jerôme, dans la 84 Epître à Magnus, & dans le liv. *de Scriptoribus Eccl.* en fait mention, & lui donne le nom de martyr. Nicephore, dans ſon Hiſtoire, liv. 5, ch. 15, l'appelle évêque de Porto. S. Jerôme dit qu'il ne ſait pas quelle égliſe il a gouvernée. Gelaſe, dans ſon livre *des deux Natures* contre Eutychès, dit qu'Hippolyte étoit évêque métropolitain d'Arabie; ce qui a fait croire à un grand nombre de critiques, qu'il étoit évêque d'Aden, appellée anciennement *Portus Romanus*. Baronius ſoutient qu'il a été évêque d'Oſtie ou Porto en Italie, & dit que l'on montre encore la caverne pleine d'eau où il a été jeté & où il a conſommé ſon martyre. Il ajoute, pour confirmer ſon opinion, qu'on a trouvé en 1551, dans les environs de Rome, un ancien monument de marbre, avec la figure d'Hippolyte, à l'entour de laquelle étoit gravé en lettres grecques le *Cycle Paſchal* dont il eſt l'auteur ; monument qui eſt maintenant placé dans la bibliotheque du Vatican. Il ne nous reſte de ſon *Cycle Paſchal*, que la deuxieme partie. Elle roule ſur un nouveau calcul qu'il avoit inventé pour trouver le jour de Pâques par le moyen d'un cycle de 16 ans. Nous avons encore de cet illuſtre évêque : I. Une partie conſidérable d'une *Homélie contre Noet*, hérétique du 3e. ſiecle, où il prouve clairement la diſtinction des perſonnes dans la Trinité, la divinité du Fils de Dieu, & la diſtinction des natures en J. C. II. Des fragmens de ſes *Commentaires ſur l'Ecriture*. III. *Homélie ſur la Théophanie ou l'Epiphanie*. IV. *De l'Ante-Chriſt*, découvert & publié en 1661 ; Euſebe, S. Jerôme, Photius en font mention. Il eſt différent

du livre intitulé *de la fin du monde & de l'Ante-Christ*, qu'on lui a faussement attribué, & qui est une production moderne peu estimable. Fabricius a donné une belle édition de ces ouvrages en grec & en latin, 2 vol. in-fol.; le premier publié en 1716, & le 2e. en 1718. On reconnoît dans les écrits de S. Hippolyte la douceur qui formoit son caractere. Son style noble & élégant n'est pas toujours pur, ni ses interprétations de l'Ecriture-Sainte toujours naturelles, parce que son goût pour le sens mystique, l'éloigne souvent du sens littéral. S. Jerôme, S. Chrysostome, Théodoret font l'éloge de ses vertus & de ses écrits.

HIPPOMENE, *voyez* ATALANTE.

HIPPONAX, poëte Grec, né à Ephese vers l'an 540 avant J. C., se fit chasser de sa patrie à cause de son humeur satyrique. Il s'exerça dans le même genre de poésie qu'Archiloque, & ne se rendit pas moins redoutable que lui. Hipponax passe pour l'auteur du *vers Scazon*, où le spondée qui a pris la place de l'iambe, se trouve toujours au 6e. pied du vers qui porte ce nom.

HIRAM, roi de Tyr, fils d'Abibal, monta sur le trône après lui, fit alliance avec David & avec Salomon son fils. Il fournit à celui-ci des cedres, de l'or & de l'argent pour la construction du temple de Jérusalem. Ces deux monarques s'écrivoient l'un à l'autre des lettres pleines de raison, de politesse & d'esprit. Hiram mourut vers l'an 1000 avant J. C. après un regne de 60 ans.

HIRAM, excellent ouvrier, que Dieu avoit doué du talent de faire toutes sortes d'ouvrages de cuivre ou de bronze, étoit fils d'un Tyrien & d'une Juive, de la tribu de Nephtali. Salomon se servoit de lui pour travailler aux chérubins, & aux autres ornemens du temple. Il fit outre cela les deux grosses colonnes de bronze, qui furent mises à l'entrée du vestibule du temple, dont l'une s'appelloit *Jachim*, & l'autre *Boos*. Il fit encore le grand vaisseau, nommé *la Mer d'Airain* (Mare Æneum), où l'on conservoit l'eau pour l'usage du temple. Les Assyriens enleverent ces beaux ouvrages lors de la captivité de Babylone; on ne sait ce qu'ils devinrent depuis.

HIRE, (Laurent de la) né à Paris en 1606, mort dans la même ville en 1656, étoit peintre ordinaire du roi, & professeur de l'académie de peinture. Son coloris est d'une fraîcheur admirable; les teintes des fonds de ses tableaux, sont noyées dans une sorte de vapeur, qui semble envelopper tout l'ouvrage. Son style est gracieux, & sa composition sage & bien entendue. Il finissoit extrêmement; mais on lui reproche de n'avoir point assez consulté la nature. Il étoit habile dans l'architecture & dans la perspective. Ses premieres productions n'offrent ni caracteres nobles, ni belles formes, ni proportions élégantes; mais il acquit dans la suite une noblesse de dessin, une force d'expression, une vigueur de coloris admirables. Tel est, entr'autres, son *Tableau des Enfans de Bethel, dévorés par des ours*, chef-

d'œuvre conservé dans le cabinet de M. le marquis de Marigni.

HIRE, (Philippe de la) né en 1640, mort en 1718, fils & élève du précédent, quitta la peinture pour s'attacher à la géométrie & aux mathématiques. Son goût pour ces sciences se décida en Italie, quoiqu'il n'y eût été que pour se perfectionner dans la peinture. De retour à Paris, il fut envoyé, en 1669, par le grand Colbert, en Bretagne & en Guienne. Ce ministre avoit conçu le dessein d'une carte générale du royaume, plus exacte que les précédentes; il employa la Hire à préparer les matériaux de ce grand ouvrage. Ce géometre répondit tellement à cette confiance, qu'on l'envoya un an après déterminer la position de Calais & de Dunkerque. Il mesura ensuite la largeur du pas de Calais, depuis la pointe du bastion de Risban jusqu'au château de Douvres en Angleterre. En 1693 il continua, du côté du nord de Paris, la méridienne, commencée par Picard en 1669, tandis que Cassini la poussoit du côté du sud. Si ces différens travaux lui méritèrent l'estime des savans, ses vertus le firent aimer des citoyens. Il étoit équitable & désintéressé, non-seulement en vrai philosophe, mais en chrétien. Sa raison, accoutumée à examiner tant d'objets différens, & à les discuter avec curiosité, s'arrêtoit tout court à la vue de ceux de la Religion; & une piété solide, exempte d'inégalités & de singularités, a régné sur tout le cours de sa vie. Ses principaux ouvrages sont: I. *Les nouveaux Elémens des Sections coniques;* volume in-12, qui renferme deux autres morceaux intéressans sur les *Lieues géométriques* & sur la *Construction des équations.* II. Un grand *Traité des Sections coniques*, 1685, in-fol., en latin. III. Des *Tables du Soleil & de la Lune*, & des *Méthodes* plus faciles *pour le calcul des éclipses.* IV. Des *Tables astronomiques*, en latin, 1702, in-4°. V. L'*Ecole des Arpenteurs*, 1692, in-12. VI. Un *Traité de Méchanique*, 1695, in-12. VII. Un *Traité de Gnomonique*, 1698, in-12. VIII. Plusieurs ouvrages imprimés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. IX. L'édition du *Traité des Nivellemens* de Picard, avec des additions. X. Celle du *Traité du mouvement des Eaux*, ouvrage posthume de Mariotte, qu'il mit au net.

HIRRIUS, (Caïus) édile, fut le premier qui inventa les viviers, ou réservoirs pour garder le poisson. Il en fourniſſoit la table de César dans les festins; & quoiqu'il n'eût qu'une fort petite métairie, il en tira par cette invention un très-gros revenu.

HIRTIUS, (Aulus) surnommé mal-à-propos *Pansa;* continuateur de César, & consul avec Caïus Vibius *Pansa*, périt, ainsi que son collegue, à la bataille de Modene, donnée l'an 43 avant J. C., contre Antoine, quoique celui-ci ait été entiérement défait. C'est, sans doute, l'analogie des circonstances de sa vie & de celle de *Pansa*, qui l'ont fait confondre avec ce dernier par des écrivains superficiels (*voyez*

OPPIUS). Du reſte, ce Hirtius eſt un hiſtorien obſcur, entortillé, ſuperficiel, partial, ſans intérêt, ſans vigueur; il a l'air d'un gazetier gagé, qui compile de mauvais bulletins, & qui ne ſauroit rendre lui-même compte de ſa compilation, qui ramaſſe tout ce qu'il entend dire, ne s'attache qu'à des minuties, & paſſe ſous ſilence les événemens importans, les grands mouvemens d'armées, les marches ſubites & forcées, afin de s'emparer d'un poſte eſſentiel, la conduite reſpective des généraux; la nature des terrains où l'on a combattu, & enfin tout ce qui peut intéreſſer & inſtruire un homme de l'art.

HISCHAM, 15e. calife de la race des Ommiades, & 4e. fils d'Abdalmaleck, ſuccéda à ſon frere Jézid II. C'étoit un prince qui faiſoit des dépenſes prodigieuſes, & qui s'emparoit du bien de ſes ſujets pour y fournir. Après ſa mort on trouva dans ſa principale garde-robe, 12000 chemiſes très-fines; mais Valid, ſon ſucceſſeur, ne voulut pas permettre qu'on en tirât une ſeule, même un drap, pour l'enſevelir; de ſorte qu'un valet-de-chambre enveloppa cet homme ſi faſtueux dans un méchant morceau de linge. Ce calife avoit vaincu Khacam, roi de Turqueſtan, Zéid proclamé calife dans la ville de Coufad, & avoit fait la guerre aux empereurs Léon l'Iſaurien & Conſtantin Copronyme. Il mourut après un regne de 19 ans, l'an 743. C'eſt lui que les hiſtoriens Grecs nomment *Iſam.*

HOBBES, (Thomas) en latin *Hobbeſius* & *Hobbius*, né à Malmesbury en 1588, d'un pere miniſtre, fut chargé dès l'âge de 20 ans de l'éducation du jeune comte de Devonshire. Après avoir voyagé avec ſon éleve en France & en Italie, il ſe conſacra aux belles-lettres & à l'antiquité. Un ſecond voyage en France lui ayant inſpiré du goût pour les mathématiques, & ce goût ayant pris de nouvelles forces en Italie, où il vit Galilée, il joignit cette ſcience à celles qui l'occupoient déjà. Le feu de la guerre civile couvoit en Angleterre, lorſqu'il y retourna; il éclata en effet quelque tems après. Hobbes vint chercher la tranquillité à Paris, & ne l'y trouva point. Son traité: *De Cive*, & ſon *Leviathan* qu'il publia dans cette ville, ayant ſoulevé tous les gens ſages contre lui, il ſe retira à Londres, où le ſoulevement contre ſes opinions n'étoit pas moins violent. Contraint de ſe cacher chez ſon éleve, il y travailla à pluſieurs ouvrages juſqu'en 1660. Ce fut dans cette année que Charles II fut rétabli ſur le trône de ſes ancêtres. Il accueillit favorablement Hobbes, qui avoit été ſon maître de mathématiques à Paris, & lui donna une penſion. Ce ſophiſte mourut en 1679, à 92 ans, à Hardwick, chez le comte de Devonshire, avec autant de puſillanimité qu'il avoit montré de hardieſſe en attaquant les dogmes les plus ſacrés. Quelques écrivains ont peint Hobbes comme un bon citoyen, un ami fidele, un homme officieux, un philoſophe humain; mais toutes ces qualités ne s'accordent guere avec la réputa-

tion d'athéiſme qu'il s'étoit faite, & la qualité d'impie qu'on ne peut lui refuſer. Ces ſortes d'éloges ne manquent jamais aux gens de parti; & cet homme eſt regardé comme un des coriphées de la ſecte des philoſophes modernes, c'eſt-à-dire des matérialiſtes & épicuriens. Il vécut dans le célibat, mais ſans en être moins adonné aux femmes. Chez les libertins, le célibat n'eſt qu'un moyen de plus de ſe livrer ſans gêne à la débauche. Sa converſation étoit agréable; mais dès qu'il étoit contredit, elle devenoit cauſtique: des eſprits de cette trempe ne ſouffrent point de contradiction: après avoir foulé aux pieds les plus antiques & les plus reſpectables vérités, ils ne ſont guere diſpoſés à en écouter la défenſe. Ils ſentent d'ailleurs qu'ils n'auroient pas l'avantage dans cette lutte, avec des hommes inſtruits & d'un ſens raſſis: delà la grande reſſource des injures ſi cheres à nos incrédules. Quant aux principes qu'il a établis dans ſes ouvrages, ils ſont affreux. Il n'y a, ſelon lui, point de différence entre le juſte & l'injuſte. Celle qui ſe trouve entre le vice & la vertu, ne prend ſa ſource que dans les loix que les hommes ont faites; & avant ces loix, un homme n'étoit obligé à aucun devoir à l'égard d'un autre homme. Les principaux ouvrages, dans leſquels ce bizarre philoſophe a conſigné ces déteſtables maximes, ſont: I. *Elementa philoſophica ſeu politica de Cive*, Amſterdam, 1647, in-12. Sorbiere le traduiſit en françois, & fit imprimer cette traduction à Amſterdam en 1649, in-12. L'auteur y pouſſe trop loin l'autorité du monarque. Il en fait un deſpote, par reſſentiment contre les parlementaires d'Angleterre qui vouloient anéantir tout gouvernement, à l'exception du républicain. Il y ſuppoſe tous les hommes méchans, non-ſeulement par un penchant d'origine vers le mal, mais de fait & de volonté actuelle. Ils doivent l'être tous dans ſon ſyſtême, & le deviennent infailliblement en ſuivant ſes principes. II. *Leviathan, ſive de Republica*, Amſterdam, 1668, & dans ſes Œuvres philoſophiques, Amſterdam, 1663, en 2 vol. in-4°. III. Il a fait une *Traduction d'Homere* en vers anglois, 1675 & 1677, in-8°; mais bien inférieure à celle du célebre Pope. IV. Une autre de *Thucydide* en anglois, 1676, Londres, in-fol. V. *Décaméron philoſophique, ou x Dialogues ſur la Philoſophie naturelle*, en anglois, 1678, in-12. Cet ouvrage eſt une nouvelle preuve que l'auteur étoit plus grand ſophiſte que grand philoſophe. On peut le regarder comme le précurſeur de Spinoſa. VI. Des *Vers anglois & latins*. VII. Pluſieurs *Ecrits de Phyſique*.

HOBERG, (Wolfgang Helmhard, ſeigneur de) né en Autriche l'an 1612, & mort à Ratisbonne en 1688, à 76 ans, s'eſt fait un nom par ſes ouvrages, & ſur-tout par ſes *Georgica curioſa*.

HOC, (Louis-Pierre le) médecin, natif de Rouen, mort le 27 août 1769, s'eſt diſtingué par ſon oppoſition à toutes les charlataneries & à l'empi-

risme de nos jours ; il a particuliérement combattu la pratique de l'inoculation dans son *Avis sur l'inoculation*, 1763, in-12, & dans son *Inoculation renvoyée à Londres*, 1764, in-12. Il y montre le ridicule de risquer sa vie pour une maladie qui peut ne pas venir, & prouve par des faits que l'inoculation n'empêche pas la petite vérole naturelle. *Voyez* CONDAMINE.

HOCHSTETTER, (André-Adam) docteur Luthérien, né à Tubinge en 1668, devint successivement professeur d'éloquence, de morale & de théologie à Tubinge, pasteur, surintendant & recteur de l'académie de cette ville, où il mourut en avril 1717. Ses principaux ouvrages sont : I. *Collegium Puffendorfianum.* II. *De Festo expiationis & Hirco Azazel.* III. *De Conradino, ultimo ex Suevis Duce.* IV. *De rebus Elbingensibus.* Ouvrages savans & utiles dans tous les endroits où l'auteur s'est tenu en garde contre les préjugés de sa secte.

HOCHSTRAT, (Jacques) ainsi nommé, parce qu'il étoit natif de Hoogstraten, petite ville au quartier d'Anvers, fut professeur de théologie à Cologne, prieur du couvent des Dominicains de cette ville, & inquisiteur dans les trois électorats ecclésiastiques. Il eut un grand démêlé avec Reuchlin, qu'il regardoit, non sans raison, comme favorable aux nouvelles opinions (*voyez* REUCHLIN). Tous les sectaires & Erasme font un portrait désavantageux de son cœur ; mais c'étoit la charge d'inquisiteur, dont il rempliſſoit les devoirs avec ardeur, qui le rendoit odieux. Il mourut à Cologne en 1527. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse. *Voyez* le P. Echard, tom. 2, p. 67.

HOCQUINCOURT, *voy.* MONCHY.

HOCWART, (Laurent) qu'on croit avoir pris naissance à Ratisbonne, composa dans le 16e. siecle, une *Chronique de l'Evêché de Ratisbonne.* Cet ouvrage, qu'on regarde comme assez exact, avoit été oublié depuis sa naissance ; mais M. Œfele, bibliothécaire éclairé & laborieux de l'électeur de Baviere, l'a publié en 1763, dans le premier tome des *Scriptores rerum Boïcarum*, en 2 vol. in-fol.

HODY, (Humfrei) archidiacre d'Oxford, & professeur royal en langue grecque dans l'université de cette ville, mourut en 1706, à 47 ans. On a de lui : *De Græcis illustribus, linguæ græcæ litterarumque humaniorum instauratoribus :* ouvrage curieux, mais d'une exactitude de détails qui va jusqu'à la minutie, publié de nouveau à Londres en 1742, in-8°, avec la vie de l'auteur par Samuel Jebb. II. *De Bibliorum textibus originalibus*, in-fol., Oxford, 1705. Il y démontre supérieurement la nouveauté des points massorétiques, & détruit, comme l'avoit déjà fait Louis Cappel, ce petit artifice imaginé par les Rabbins, pour détruire l'autorité des anciennes Versions ; artifice dont les bons Buxtorf, & d'autres hébraïsans (sur-tout parmi les protestans) ont été les dupes (*voyez* CAPPEL, ÉLÉAZAR, GOROPIUS). III. Une *Dissertation* latine *contre l'Histoire*

d'Aristée. IV. Une *Dissertation* latine, curieuse & savante, *sur Jean d'Antioche*, surnommé *Malala*. Elle est jointe à la *Chronique* de cet auteur, imprimée à Oxford, par les soins & avec les notes de Chilméad.

HOÉ, (Mathias) né à Vienne en 1580, fut conseiller ecclésiastique, premier prédicateur & principal ministre de la cour de Saxe. C'étoit un esprit emporté, qui se déchaînoit également contre les Catholiques & contre les Calvinistes. Il mourut en 1645. On a de lui un *Commentaire sur l'Apocalypse*, Leipsig, 1671, in-fol., & d'autres ouvrages dignes d'un enthousiaste.

HŒFEN, *voyez* CURIIS (Jean de).

HOESCHELIUS, (David) bibliothécaire d'Ausbourg sa patrie, mort dans cette ville en 1617, à 70 ans, enrichit la bibliotheque confiée à ses soins de quantité de manuscrits grecs. Il en publia en 1606 le *Catalogue*, qui est justement estimé. Il fut réimprimé à Ausbourg, 1675, in-4°, avec des augmentations. Pour que les manuscrits de la bibliotheque qu'il dirigeoit ne fussent pas un trésor enfoui pour le public, il faisoit imprimer les plus précieux. Outre son *Catalogue*, on a de lui des *Notes sur Origene*, *sur Photius*, *sur Procope*, dont il donna une version; *sur Philon*, &c.

HOESSIN, (Crésence) née à Kaufbeuren, en Suabe, le 20 octobre 1684, se fit religieuse du tiers-ordre de S. François, & parvint dans cet état à une grande perfection des vertus chrétiennes. On en rapporte des choses fort extraordinaires. Elle mourut en odeur de sainteté le 5 avril 1744. Son tombeau est visité par une grande affluence de peuple. On prétend que le procès de sa canonisation n'est suspendu que par rapport à certaines singularités que présente l'histoire de sa vie.

HOFFÆUS, (Paul) Jésuite Allemand, rendit de si grands services à la Religion Catholique, en Baviere & autres provinces de la Germanie, qu'Albert V, duc de Baviere, disoit lui devoir, ainsi qu'à Pierre Canisius, la conservation de la vraie foi, dans la crise où elle se trouvoit par les dégâts des nouvelles erreurs. *Petrus* Canisius (disoit ce pieux prince en faisant allusion à un passage connu de la liturgie) *& Paulus* Hoffæus *ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine.* Hoffæus mourut à Ingolstadt en 1608.

HOFFMANN, (Gaspar) né à Gotha en 1572, fut professeur en médecine à Altorf, depuis 1607 jusqu'à sa mort arrivée en 1648. Il étoit savant au rapport de Coringius, mais c'étoit un savant hargneux & mordant selon Thomas Barthol in; en effet, ses écrits sont remplis de critiques ameres & piquantes. On peut juger de son aisance à écrire, par le grand nombre de volumes qu'il a enfantés. Ses principaux ouvrages sont : I. *Notæ prepetuæ in Galeni librum de ossibus*, in-fol. II. *Institutionum Medicarum lib. 3*, in-4°. III. *De Medicamentis Officinalibus*, in-4°, &c. Haller en fait peu de cas.

HOFFMANN, (Maurice) né à Furstemwald, dans la Marche de Brandebourg, en 1622,

professeur en médecine à Altdorf, mourut en 1698. Ses ouvrages sont : I. *Altdorfi deliciæ hortenses*, 1677, in-4°. II. *Appendix ad Catalogum Plantarum hortensium*, 1691, in-4°. III. *Deliciæ silvestres*, 1677, in-4°. IV. *Florilegium Altdorfinum*, 1676, vol. in-4°, &c,

HOFFMANN, (Jean-Maurice) fils du précédent, médecin du marquis d'Anspach, & professeur en médecine à Altdorf, mourut à Anspach en 1727, à 74 ans. Il a continué les *Deliciæ hortenses Altdorfinæ* de son pere, 1703, in-4°. Il a donné aussi *Acta laboratorii chymici Altdorfini*, 1719, in-4°, & *De differentiis alimentorum*, 1677, in-4°.

HOFFMANN, (Fréderic) né à Hall en Saxe en 1660, prit le bonnet de docteur en médecine l'an 1681. Nommé professeur de cette science en 1693, dans l'université de Hall, il remplit cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1742. Ses ouvrages ont été recueillis par les freres de Tournes, imprimeurs de Geneve, en 1748, 6 tom. in-fol. Il y a un premier supplément, 2e. édition de 1754, en 2 parties; un second en 3 vol. le tout se relie en 6 ou 7 vol. On trouve de bonnes choses dans cette énorme compilation; mais le style de l'auteur est lâche & diffus. Il raconte longuement des choses triviales; il se répete sans cesse, & sur-tout dans ses œuvres posthumes. Malgré ces défauts, Hoffmann mérite d'être mis au nombre des meilleurs auteurs de médecine. Il connoissoit cette science à fond, & il étoit d'ailleurs grand praticien. L'élixir qui porte son nom, est renommé & d'un grand usage; peut-être donne-t-on trop d'étendue à ses bons effets, & le croit-on assorti à un trop grand nombre de maladies.

HOFFMANN, (Jean-Jacques) né à Bâle en 1635, professeur en langue grecque en cette ville, avoit une mémoire prodigieuse. Il ne s'y fioit pourtant pas, & il étoit dans l'usage de confier au papier les faits curieux que ses lectures lui offroient. Il fit part aux savans de ses collections, en publiant l'an 1668 un *Dictionnaire historique universel*, en latin, réimprimé à Leyde en 1698, en 4 vol. in-fol. Il y a quelques articles curieux, sur-tout les articles d'érudition; mais ils sont écrits presque tous d'une maniere peu agréable, & la plupart fourmillent de fautes. On a encore de lui : I Des *Poésies latines* 1686. II. Une *Histoire des Papes*, en latin, 1687, 2 vol., où tous les faits sont altérés. III. *Historia Augusta*, Amsterdam, 1687, in-fol. Il mourut à Bâle le 10 mai 1706. Il y a eu plusieurs autres savans qui ont porté le nom d'Hoffmann.

HOFFMANN, (Daniel) ministre Luthérien, professeur de théologie à Helmstadt, chef d'une secte qui soutenoit qu'*il y avoit des choses véritables en théologie, qui sont fausses en philosophie* : assertion absurde en bonne logique, & que Pomponace (*voyez* ce mot) avoit déjà tâché d'accréditer. L'erreur de Hoffmann excita des disputes & causa du trouble dans les écoles protestantes de

l'Allemagne: pour les assoupir, le duc de Brunswick, après avoir consulté l'université de Rostoc, l'obligea à se rétracter publiquement, & d'enseigner que la vraie philosophie n'est point opposée à la vraie théologie. Hoffmann débitoit ses délires vers la fin du 16e. siecle, & mourut à Wolfenbutel en 1611, âgé de 72 ans. Il a écrit contre Beze. — Il est différent de Melchior HOFFMANN, autre fanatique du 16e. siecle, qui mourut en prison à Strasbourg, après avoir fait beaucoup de bruit.

HOFMANSWALDAU, (Jean-Chrétien de) conseiller impérial, & président du conseil de la ville de Breslaw, où il étoit né en 1617, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies* allemandes. On a aussi de lui, en vers allemands, le *Pastorfido* de Guarini, & le *Socrate mourant* de Théophile. Il mourut en 1679, à 63 ans, aimé & considéré.

HOGARTH, (Guillaume) peintre Anglois, né à Londres en 1698, mourut en octobre 1764, à Leicesterfields. Il fut nommé peintre du roi d'Angleterre en 1757. Ses compositions sont mal dessinées & foiblement coloriées; mais ce sont des tableaux parlans de diverses scenes comiques ou morales de la vie. Il avoit négligé le méchanisme de son art, c'est-à-dire, les traits du pinceau, le rapport des parties entr'elles, l'effet du clair-obscur, l'harmonie du coloris, &c., pour s'élever jusqu'à la perfection de ce méchanisme, c'est-à-dire, au poétique & au moral de la peinture. *Je reconnois*, disoit-il, *tout le monde pour juge compétent de mes tableaux, excepté les connoisseurs de profession.* Un seul exemple prouvera combien il réussit. Il avoit fait graver une estampe, dans laquelle il avoit exprimé avec énergie les différens tourmens qu'on fait éprouver aux animaux. Un chartier fouettoit un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté; un bon-homme, touché de pitié, lui dit: *Misérable! tu n'as donc pas vu l'estampe d'Hogarth?...* Sentiment qui exprime une moralité que le St-Esprit n'a pas jugé indigne de ses leçons: *Novit justus jumentorum suorum animas; viscera autem impiorum crudelia.* Il publia en 1750 un traité en anglois, intitulé: *Analyse de la beauté.* L'auteur prétend que les formes arrondies constituent la beauté du corps: principe vrai à certains égards, faux à plusieurs autres.

HOLBACH, (Paul Thiry d') baron de Héese & de Léende, né dans le Palatinat, membre des académies de Pétersbourg, de Manheim & de Berlin, mort à Paris, le 21 janvier 1789, âgé de 66 ans, est particuliérement connu par un *Recueil des Mémoires les plus intéressans de Chymie & d'Histoire naturelle, contenus dans les Actes de l'Académie d'Upsal*, Paris, 1764, 2 vol. in-12. On a encore de lui une édition du *Traité de la Pyrite, de Henckel*, avec des notes qui dérogent beaucoup au texte, & substituent des idées romanesques à celles de l'auteur. M. d'Holbach (il faudroit *de Holbach*, mais l'usage de ne pas aspirer les noms étrangers, a prévalu en France) avoit

un goût particulier pour les ſyſtêmes nouveaux & accueillis. Il étoit lié avec tous les beaux-eſprits de Paris. M. de Buffon le cite ſouvent dans ſes *Epoques de la Nature* ; & M. d'Holbach accréditoit tant qu'il étoit en ſon pouvoir, les opinions du célebre naturaliſte.

HOLBEN *ou* HOLBEIN, (Jean) peintre, né à Bâle en 1498, mania avec une égale facilité le burin & le pinceau. Eraſme, ſon ami, l'envoya en Angleterre au chancelier Morus, qui le reçut très-bien, & qui le préſenta à Henri VIII. Ce monarque paſſionné pour la peinture, le fixa auprès de lui par ſa protection & par ſes bontés. Il reçut pluſieurs bienfaits de ce prince, & lui devint ſi cher, qu'ayant oſé repouſſer rudement un comte qui vouloit entrer dans ſon cabinet contre l'ordre du roi, & le comte s'en plaignant, le roi lui répondit : Qu'*il ſeroit plus facile de faire ſept comtes de ſept payſans, qu'un ſeul Holben de tant de comtes.* Ce maître avoit un bon goût de peinture, qui n'avoit rien des défauts du goût allemand. On remarque beaucoup de vérité dans ſes portraits, une imagination vive & élevée dans ſes compoſitions, un beau fini dans l'exécution ; ſon coloris eſt vigoureux, ſes carnations ſont vives, & ſes figures ont un relief qui ſéduit agréablement les yeux. On lui reproche d'avoir fort mal jeté ſes draperies. Holben travailloit avec un égal ſuccès, en miniature, à gouache, en détrempe & à l'huile. Il peignoit de la main gauche. Il atteignit preſque la perfection de ſon art, dans les premiers ouvrages qu'il produiſit. Il fit à Bâle une *Danſe de Payſans* dans le marché au poiſſon ; & ſur les murs du cimetiere de S. Pierre de Bâle, la *Danſe de la Mort* qui attaque toutes les conditions de la vie : tous les étrangers la vont voir comme une des curioſités les plus intéreſſantes de Bâle (*voyez* le *Dict. géograph.*). On vante ſes Portraits de l'empereur Charles-Quint, de Froben, d'Eraſme, & de Holben lui-même. Ses principaux ouvrages ſont à Bâle & à Londres. On peut en voir la liſte dans l'édition de l'*Encomium Moriæ* (Eloge de la Folie) d'Eraſme, avec les commentaires de Liſtrius. On y trouve auſſi ſa *Vie* : c'eſt celle d'un débauché & d'un prodigue. Il mourut de la peſte à Londres en 1554.

HOLBERG, (Louis de) né en 1684 à Bergen en Norwege, d'un pere qui étoit lieutenant colonel, fut obligé de ſervir comme caporal, & devint enſuite précepteur chez un paſteur de paroiſſe de campagne. Il parcourut enſuite la Hollande, la France, l'Italie & l'Angleterre, & recueillit des connoiſſances en tout genre. De retour à Copenhague, il devint aſſeſſeur du conſiſtoire : on le vit tour-à-tour poëte ſatyrique, comique, hiſtorien, moraliſte ; & s'il n'eut pas de ſuccès dans tous ces genres, il ne laiſſa pas d'acquérir de la réputation. Un volume de ſes *Comédies* a été traduit en françois. Son *Hiſtoire de Danemarck*, en 3 vol. in-4°, eſt la meilleure qu'on ait donnée, quoique pleine de faits minutieux

tieux & écrite d'un ſtyle négligé, plat & ignoble. Comme moraliſte, il eſt connu par 2 vol. intitulés: *Penſées Morales*, où, parmi quelques réflexions juſtes, il y a un grand nombre de paradoxes & de trivialités. On a encore de lui une critique de l'ouvrage de Monteſquieu, *De la Grandeur & de la Décadence des Romains*; parmi des remarques fauſſes ou vétilleuſes, il y en a de très-bonnes; l'ouvrage eſt écrit en françois, d'un ſtyle qui eſt quelquefois plaiſant. Il l'avoit donné à corriger à un ami, mais il ne voulut pas ſe tenir à ſes corrections. Il a écrit auſſi des *Lettres ſur l'Eſprit des Loix*, dont on doit porter le même jugement. Ce ſavant mourut en 1754, à 70 ans, laiſſant des richeſſes conſidérables, que ſes livres, ſa place d'aſſeſſeur, ſa frugalité & ſon economie lui avoient procurées. Comme il devoit preſque tout aux lettres, il voulut leur rendre la plus grande partie de ſon bien. Il donna 70,000 écus à l'académie de Zelande, fondée pour l'éducation de la jeune nobleſſe, & ce don lui valut le titre de *Baron*. Il laiſſa auſſi un fonds de 16,000 écus pour les dots de quelques jeunes demoiſelles choiſies dans les familles bourgeoiſes de Copenhague.

HOLCOLT *ou* HOLKOT, (Robert) Dominicain, natif de Northampton, mourut en 1349. On a de lui un *Commentaire ſur le Maître des Sentences*, 1497, in-fol.

HOLDA, femme de Sellum, prophéteſſe à Jéruſalem, fut conſultée par le roi Joſias ſur le Livre de la Loi, trouvé dans le tréſor du Temple, en travaillant aux réparations de cet édifice. La prophéteſſe annonça aux envoyés du roi tous les maux que la colere de Dieu alloit faire fondre ſur le peuple; mais elle ajouta, que puiſque Joſias s'étoit humilié devant le Seigneur, ces maux n'arriveroient point ſous ſon regne.

HOLDEN, (Henri) théologien Anglois, après avoir enſeigné la théologie dans pluſieurs univerſités, vint recevoir le bonnet de docteur en Sorbonne à Paris, en 1646, & y mourut en 1662, auſſi regretté pour ſon exacte probité, que pour ſa profonde érudition. On lui doit: 1. *Analyſis fidei*, petit ouvrage réimprimé par Barbou en 1766. Il comprend toute l'économie de la Religion, les principes & les motifs de la foi, & l'application de ces principes aux queſtions de controverſe. Ce théologien raiſonnoit plus qu'il ne compiloit. Ses définitions & ſes diviſions ſont nettes, exactes, préciſes, & n'ont rien de la barbarie ſcholaſtique. Il ſe peut que l'auteur en voulant trop ſe reſſerrer, a été quelquefois un peu obſcur, & qu'il a donné lieu à des objections raiſonnables: ce qui lui eſt arrivé, en particulier, dans la maniere dont il traite la nature & les motifs de la foi, où M. Grandin, docteur & ſyndic de Sorbonne, a trouvé quelques aſſertions peu exactes. La critique de M. Grandin ſe trouve à la page 413 de cette édition de l'Analyſe. » On ne peut diſconvenir, dit » un théologien, qu'elle ne ſoit » fondée; ſans qu'on en puiſſe » rien conclure contre les ſen-

» timens de Holden. Tous ceux » qui ont voulu analyſer la foi » ſelon les regles de la logique » humaine, ſont tombés dans » les mêmes inconvéniens. En » perdant de vue la définition » de la foi, qui eſt *Donum Dei* » *ac lumen quo illuſtratus homo* » *firmiter aſſentitur*, &c., en ne » ſongeant pas que la foi fait » croire non-ſeulement à la » révélation, mais la révéla- » tion même, ils ſe ſont envi- » ronnés de difficultés, dont » ils ne ſe ſont pas tirés ſans » paralogiſme ». On peut voir cet objet ſaiſi ſous le vrai point de vue dans le *Catéchiſme Philoſophique*, tom. 3, n°. 393 & ſuivans. Cet ouvrage de Holden a été traduit en françois. II. Des *Notes marginales*, très-claires, quoiqu'un peu courtes, ſur le Nouveau-Teſtament. Il les publia en 1660, 2 vol. in-12, &c. III. Des *Lettres théologiques* inſérées dans la derniere édition de l'*Analyſis*.

HOLDER, (Guillaume) né dans le comté de Nottingham, devint membre de la ſociété royale de Londres, chanoine de S. Paul, aumônier du roi, & mourut en janvier 1697, après avoir publié : I. *Comparaiſon du Mois lunaire avec l'Année ſolaire*, 1694, in-8°. II. *Elémens du Langage*, 1669, in-8°. III. *Principes naturels de l'Harmonie*, 1694, in-8°.

HOLL, (François-Xavier) Jéſuite, né à Schwandorf, dans le Haut-Palatinat; après avoir enſeigné les belles-lettres, ſe conſacra entiérement à l'étude du droit eccléſiaſtique de l'Allemagne, & fut profeſſeur pendant 26 ans dans les plus célebres univerſités de l'Empire. Il mourut à Heidelberg, le 6 mars 1784, à l'âge de 64 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages, entr'autres : *Statiſtica Eccleſiæ Germanicæ*, Heidelberg, 1779, in-8°., plein de recherches ſur la diſcipline ancienne & moderne de l'Egliſe, ſur ſes uſages & ſes loix, avec des obſervations utiles & intéreſſantes. Il étoit occupé à mettre en ordre les matériaux pour le ſecond volume, lorſque la mort l'enleva.

HOLLARD, (Wenceſlas) graveur, né à Prague en 1607. L'œuvre de ce maître eſt des plus conſidérables : il excelloit particuliérement à graver des Payſages, des Animaux, des Inſectes & des Fourrures. Lorſqu'il a voulu ſortir de ce genre, il eſt devenu un graveur médiocre. Il deſſinoit mal ſes figures; les ſujets de grande compoſition qu'il a exécutés, même d'après les meilleurs maîtres, manquent de goût, d'effet & d'intelligence. Il mourut en mars 1677.

HOLLERIUS, *voy.* HOULLIER.

HOLOPHERNE, général des armées de Nabuchodonoſor, roi d'Aſſyrie, marcha avec une armée de 120,000 hommes d'infanterie, & 12,000 de cavalerie, contre les Iſmaëlites, les Madianites, & les autres peuples circonvoiſins. Après les avoir réduits par la terreur de ſon nom & la force de ſes armes, il ſe diſpoſa à attaquer Béthulie, vers l'an 634 avant J. C. La ſituation avantageuſe de cette ville ne lui permit pas d'en faire le ſiege. Il voulut l'obliger de ſe rendre, en coupant

l'aqueduc qui fourniſſoit de l'eau à ſes habitans. Les aſſiégés étoient réduits à la derniere extrémité, lorſque Dieu ſuſcita une jeune veuve très-riche & très-belle pour les délivrer. Parée de ſes plus beaux habits, elle paſſa dans le camp d'Holopherne, qui, charmé de ſa beauté & de ſon eſprit, la reçut avec tranſport, & lui permit de faire tout ce qu'elle voudroit. Quatre jours après, le général Aſſyrien fit un grand feſtin, & invita Judith à paſſer la nuit avec lui. Tous les officiers s'étant retirés, & la ſainte femme ſe trouvant ſeule avec Holopherne, profondément endormi par le vin qu'il avoit bu, elle lui coupa la tête, & vint la pendre aux murs de Béthulie. Les aſſiégés profitent de la frayeur que cet événement avoit jeté dans le camp des aſſiégeans, les pourſuivent, les taillent en pieces, & s'enrichiſſent de leurs dépouilles. Le grand-prêtre de Jéruſalem vint pour voir Judith; il la bénit, & lui donna toute la dépouille d'Holopherne. Cette ſainte veuve célébra ſa victoire par un *Cantique*. Voyez JUDITH.

HOLOPHERNE, roi de Cappadoce, *voyez* ARIARATHE I.

HOLSTENIUS, (Luc) ſavant, né à Hambourg, quitta la France, où ſon érudition lui avoit fait un nom, pour ſe rendre à Rome, auprès du cardinal Barberin. Il obtint, par le crédit de ſon protecteur, un canonicat de S. Pierre, & la place de garde de la bibliotheque du Vatican. On l'envoya, en 1655, au-devant de la reine Chriſtine de Suede, dont il reçut la profeſſion de foi à Inſpruck. Un jugement ſolide, un ſavoir profond, une critique judicieuſe, un ſtyle pur & net, voilà les qualités des écrits de ce ſavant, qui réuniſſoit beaucoup de modeſtie à un mérite reconnu. La plupart ne conſiſtent qu'en *Notes* & en *Diſſertations*, répandues dans les ouvrages de ſes amis. Il mourut en 1661, à 65 ans. Le cardinal Barberin lui fit élever un tombeau. On a imprimé de lui : *Codex Regularum Monaſticarum & Canonicarum*, Ausbourg, 1759, en 6 vol. in fol. Rickius trouva dans les papiers de Holſtenius des notes & des corrections ſavantes & conſidérables ſur la Géographie d'Etienne de Byzance. Il en orna l'édition qu'il donna de cet ancien géographe en Hollande, in-fol., 1684. Holſtenius traduiſit auſſi la *Vie de Pythagore*, écrite par Porphyre, Rome, 1630, grec & latin, in-8°., l'orna de notes, & d'une *Diſſertation* aſſez curieuſe ſur la vie & les écrits de ce dernier; & corrigea le livre d'Euſebe contre Hiéroclès.

HOLYVOOD, *voyez* SACROBOSCO.

HOMBERG, (Guillaume) fils d'un gentilhomme Saxon, retiré à Batavia, naquit dans cette ville en 1652. Après avoir étudié dans les principales univerſités d'Allemagne & d'Italie, il vint en France & paſſa en Angleterre, retourna en France, où il fut arrêté par les offres avantageuſes du grand Colbert. Ses *Phoſphores*, une *Machine pneumatique* de ſon

invention, plus parfaite que celle de Guericke; ſes *Microſcopes* très-ſimples, très-commodes, très-exacts; pluſieurs découvertes en chymie lui ouvrirent les portes de l'académie des ſciences: il fut reçu en 1691. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, inſtruit de ſon mérite, le fit ſon premier médecin, & le prit auprès de lui en qualité de phyſicien. Ce prince, paſſionné pour la chymie, lui donna une penſion & un laboratoire très-bien fourni; il y travailla avec une activité infatigable; mais il faut convenir que l'imagination préſida à pluſieurs de ſes tentatives; qu'il fit des expériences ridicules, & attacha quelquefois de fauſſes idées aux réſultats qu'il en obtenoit. Il mourut dans de grands ſentimens de piété & de religion, le 24 ſeptembre 1715, laiſſant pluſieurs écrits dans les Mémoires de l'Académie; mais ſans avoir publié aucun corps d'ouvrage. Il avoit fait abjuration de la religion prétendue-réformée en 1682.

HOME, (David) ou plutôt HUME, comme ſon nom latin le marque (quoiqu'il ne faille pas le confondre avec le fameux David HUME), miniſtre proteſtant, d'une famille diſtinguée d'Écoſſe, fut d'abord attaché à l'égliſe réformée de Duras, dans la Baſſe-Guienne, puis à celle de Gergeau, dans l'Orléanois. Jacques I, roi d'Angleterre, le chargea de pacifier les différends entre Tilenus & du Moulin, touchant la Juſtification; & même, s'il étoit poſſible, de réunir tous les théologiens proteſtans de l'Europe en une ſeule & même doctrine, & ſous une unique confeſſion de foi; comme ſi des gens qui avoient ſecoué une autorité infaillible, établie par Dieu même, pouvoient profeſſer une croyance invariable & uniforme (*voyez* LENTULUS Scipion). On a de Home divers ouvrages. Le plus conſidérable eſt: *Davidis Humii apologia Baſilica, ſeu Machiavelli ingenium examinatum*, 1626, in-4°. On lui attribue deux Satyres atroces contre les Jéſuites, le pape & l'Egliſe Romaine: I. *Le contr'Aſſaſſin, ou Réponſe à l'Apologie des Jéſuites*, Geneve, 1612, in-8°. II. *L'Aſſaſſinat du Roi, ou Maximes du Vieil de la Montagne Vaticane & de ſes Aſſaſſins, pratiquées en la perſonne de défunt Henri le Grand*, 1617, in-8°. Ces deux libelles, fruit d'une méchanceté groſſiere & dégoûtante, ſont devenus rares. On a auſſi de lui pluſieurs Pieces de poéſie latine, dans les *Delicia Poëtarum Scotorum* d'Artus Jonſton, Amſterdam, 1637, 2 vol. in-12.

HOMELIUS, (Jean) né à Memmingen l'an 1518, profeſſa avec ſuccès les mathématiques à Leipſig & dans pluſieurs villes d'Allemagne. Il inventa un grand nombre d'inſtrumens de cette ſcience, & s'acquit l'eſtime de l'empereur Charles-Quint. Il mourut en 1562, à 44 ans, regretté des ſavans. Il n'eut pas le tems de faire imprimer ſes ouvrages.

HOMERE, le pere de la poéſie grecque, ainſi nommé après être devenu aveugle, fut d'abord appellé *Mélésigene*, parce qu'il étoit né auprès du

fleuve Mélès ; mais on ne connoît pas le lieu de sa naissance. Sept villes se disputerent l'honneur de lui avoir donné le jour : Smyrne, Rhodes, Colopho, Salamine, Chio, Argos & Athenes.

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ,
Orbis de patriâ certat, Homere, tuâ.

L'opinion la plus commune est qu'Homere erroit dans ces sept villes, récitant ses ouvrages, & trouvant par ce moyen celui de subsister. On l'a comparé aux Troubadours, poëtes des siecles d'ignorance, & aux Chansonniers ambulans de nos jours. La sagacité avec laquelle il décrit tout ce qui concerne l'art de la guerre, les mœurs & les coutumes des peuples étrangers, les loix & la religion des différentes contrées de la Grece, la situation des villes & des pays, prouve qu'il avoit beaucoup voyagé. Quelques savans prétendent que, sur la fin de ses jours, il leva une école à Chio, & qu'on voit encore à 4 milles de cette ville, les sieges des disciples & la chaire du maître, creusés dans le roc. Ils ajoutent qu'il s'y maria, & qu'il y composa son *Odyssée*. C'est un poëme épique, dans lequel il chante les voyages & les aventures d'Ulysse, après la prise de Troie. Il avoit enfanté auparavant l'*Iliade*, laquelle a pour objet la colere d'Achille, si pernicieuse aux Grecs, qui mirent le feu à cette ville. Ces deux Poëmes sont la premiere & la plus ancienne histoire des Grecs, & le tableau le plus vrai des mœurs antiques. La Grece, reconnoissante envers le poëte qui l'avoit immortalisée, lui éleva des statues & des temples, comme aux dieux & aux héros. Il en avoit un à Smyrne, un autre à Alexandrie. Les anciens croyoient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisoient le moindre passage de cet auteur, pour appuyer leur opinion, ou pour résoudre leurs doutes. Si Homere a eu des temples, dit un homme d'esprit, il s'est trouvé bien des infideles qui se sont moqués de sa divinité. Il est certain que les anciens & plusieurs modernes ont exagéré le mérite d'Homere, & poussé les éloges jusqu'à l'enthousiasme le plus déraisonnable. « Je ne suis plus » maître de mon admiration, » dit l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, quand je vois ce » génie altier planer, pour » ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés ; recueillant » les feux & les couleurs dont » les objets étincellent à sa » vue ; assistant au conseil des » dieux ; fondant les replis du » cœur humain, & bientôt » riche de ses découvertes, » ivre des beautés de la nature, & ne pouvant plus » supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux & » dans ses expressions, mettre » aux prises le ciel avec la » terre, & les passions avec » elles-mêmes ; nous éblouir » par ces traits de lumiere, » qui n'appartiennent qu'aux » talens supérieurs ; nous entraîner par ces saillies de sen-

» timent qui ſont le vrai ſubli-
» me, & toujours laiſſer dans
» notre ame une impreſſion
» profonde, qui ſemble l'é-
» tendre & l'agrandir : car ce
» qui diſtingue ſur-tout Ho-
» mere, c'eſt de tout animer,
» & de nous pénétrer ſans
» ceſſe des mouvemens qui l'a-
» gitent; c'eſt de tout ſubordon-
» ner à la paſſion principale,
» de la ſuivre dans ſes fougues,
» dans ſes écarts, dans ſes in-
» conſéquences, de la porter
» juſqu'aux nues, & de la faire
» tomber quand il le faut, par
» la force du ſentiment & de
» la vertu, comme la flamme
» de l'Etna que le vent re-
» pouſſe au fond de l'abyme;
» c'eſt d'avoir ſaiſi de grands
» caracteres, d'avoir différen-
» cié la puiſſance, la bravoure
» & les autres qualités de ſes
» perſonnages, non par des
» deſcriptions froides & faſ-
» tidieuſes, mais par des coups
» de pinceau rapides & vi-
» goureux, ou par des fictions
» neuves, & ſemées preſqu'au
» haſard dans ſes ouvrages ».
On ne peut certainement diſ-convenir qu'Homere n'ait été un grand génie; mais on auroit ſur les yeux un bandeau bien épais, ſi l'on ne voyoit dans l'*Iliade*, & ſur-tout dans l'*Odyſſée*, des harangues d'un ſublime ennuyeux, des deſcriptions trop chargées, des épithetes mal placées, des comparaiſons trop peu variées, des longueurs, des endroits foibles. Ses dieux ſont extravagans, & ſes héros groſſiers juſqu'à la ruſticité (*voyez* HOUDAR). « Homere & l'Arioſte,
» dit un homme d'eſprit, ont
» le même défaut, l'intempé-
» rance de l'imagination & le
» romaneſque incroyable ».
Pluſieurs auteurs ſe ſont occupés à faire la comparaiſon d'Homere & de Virgile. L'abbé Trublet a entaſſé ſur ce ſujet des antitheſes de tous les genres, juſqu'à la ſubtilité la plus raffinée. Il réſulte de tout ce que l'on a écrit ſur ce ſujet, que le génie du poëte Grec étoit plus vif, plus hardi, plus original, mais en même tems plus inculte, plus exagéré, plus giganteſque que celui du poëte latin. Virgile a ſans doute profité des ouvrages d'Homere, mais à la maniere d'un habile architecte qui fait ſervir à un bâtiment nouveau les décombres d'un édifice antique (*voy.* VIRGILE). Alexandre faiſoit ſes délices de la lecture du poëte Grec. Il le mettoit ordinairement ſous ſon chevet avec ſon épée. Il renferma l'*Iliade* dans la précieuſe caſſette de Darius : *Afin*, dit ce prince à ſes courtiſans, *que l'ouvrage le plus parfait de l'eſprit humain, fût renfermé dans la caſſette la plus précieuſe du monde.* Il appelloit Homere, *ſes proviſions de l'art militaire.* Voyant un jour le tombeau d'Achille dans le Sigée : *O fortuné Héros*, s'écria-t-il, *d'avoir eu un Homere pour chanter tes victoires!....* Outre l'*Iliade* & *l'Odyſſée*, on attribue encore à Homere un poëme burleſque, intitulé : *La Batrachomyomachie*, que pluſieurs de nos poëtes, entr'autres Boivin, ont traduit en vers françois. Nous avons de belles éditions d'*Homere* en grec, avec des notes : I. celle de Florence, 1488, 2 vol. in-fol. II. celle de Rome, 1542 & 1550, avec

les commentaires d'Euſtathe, 4 vol. in-fol. III. celle de Glaſgow, 1756, 2 vol. in-fol. Les belles éditions grecques & latines ſont : I. celle de Schrevelius, 1656, 2 vol. in-4°. II. celle de Barnès, 1711, 2 vol. in-4°. III. celle de Clarke, 1729, 2 vol. in-4°. Madame Dacier en a donné une traduction françoiſe, 1711 & 1716, Paris, Rigaud, 6 vol. in-12. On les orne quelquefois des figures de Picart, qui ont été faites pour l'édition de Hollande. Il y en a une édition poſtérieure de Paris, en 8 vol. M. Bitaubé a donné une traduction ou plutôt une imitation de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée*, in-8° & in-12, en proſe. Il en a paru une nouvelle en 1777, 3 vol. in-8° ou in-12. M. de la Motte & M. de Rochefort ont traduit en vers l'*Iliade* : celle du dernier qui eſt en 3 vol. in-8°, 1772, a entiérement fait oublier l'autre (*voyez* HOUDAR). M. de Rochefort a traduit auſſi en vers l'*Odyſſée* (voyez *ſon article*). Quoiqu'il n'y ait rien de conſtant ſur l'hiſtoire d'Homere, quelques ſavans en rapportent les circonſtances ſuivantes. Ils lui donnent pour mere Crithéis, & pour maître Phemius ou Pronapide, qui enſeignoit à Smyrne les belles-lettres & la muſique. Phemius, charmé de la bonne conduite de Crithéis, l'épouſa & adopta ſon fils. Après la mort de Phemius & de Crithéis, Homere hérita de leurs biens & de l'école de ſon pere. Un maître de vaiſſeau, nommé *Mentès*, qui étoit allé à Smyrne pour ſon trafic, enchanté d'Homere, lui propoſa de quitter ſon école, & de le ſuivre dans ſes voyages. Homere, qui penſoit déjà à ſon *Iliade*, s'embarqua avec lui. Il paroît qu'il parcourut toute la Grece, l'Aſie-Mineure, la Mer-Méditerranée, l'Egypte & pluſieurs autres pays. Après diverſes courſes, il ſe retira à Cumes, où il fut reçu avec tranſport. Il profita de cet enthouſiaſme pour demander d'être nourri aux dépens du tréſor public; mais ayant été refuſé, il ſortit pour aller à Phocée, en faiſant cette imprécation : *Qu'il ne naiſſe jamais à Cumes de Poëtes pour la célébrer!* Il erra enſuite en divers lieux, & s'arrêta à Chio. Quelque tems après, ayant ajouté à ſes Poëmes beaucoup de vers à la louange des villes grecques, ſur-tout d'Athenes & d'Argos, il alla à Samos, où il paſſa l'hiver. De Samos il arriva à Ios, aujourd'hui Nio, l'une des Sporades, dans le deſſein de continuer ſa route vers Athenes; mais il tomba malade, & y mourut vers l'an 900, & ſelon d'autres, vers l'an 600 avant J. C. Les différens événemens de ſa vie ne ſont guere mieux conſtatés que la date de ſa naiſſance & de ſa mort. On lui éleva un tombeau ſans aucune inſcription. Le tems a détruit ce monument; & c'eſt ſans fondement qu'un officier Hollandois, au ſervice de la Ruſſie, ayant eu occaſion de débarquer à Nio, & en ayant fait enlever quelques marbres, avoit voulu perſuader qu'il avoit trouvé le tombeau d'Homere. Les circonſtances de cette prétendue découverte & la deſcription qu'il en a faite, ſuffiſent pour

la réfuter. Un auteur moderne, le plus ſavant peut-être, ou, ſi l'on veut, le plus extraordinaire critique de ce ſiecle, a prétendu que le Cantique de Débora, & le ſujet d'hiſtoire qui eſt traité dans le 19 & 20e. chapitre du livre des *Juges*, a produit, par un alliage que l'imagination des Grecs a eu l'habileté d'amalgamer, le germe de l'*Iliade*. Selon lui, les Grecs, ayant imaginé leurs tems héroïques d'après nos Livres-Saints, en ont emprunté ces noms illuſtrés par les deux plus grands poëtes qui aient jamais exiſté, les noms d'Ajax, d'Enée, de Diomede, d'Agamemnon, de Ménélas. L'on verra que ces noms ne ſont tous que des traductions de ceux des enfans de Jacob, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Iſſachar, Zabulon, &c., que les Grecs ont rendus dans leur langue, tantôt avec une exactitude littérale, & tantôt avec des altérations groſſieres. « Comme les » tribus, dit-il, portent les » noms des enfans de Jacob, » & qu'il y eſt dit au nombre » ſingulier, en parlant de chacune d'elles, que Ruben, » Siméon, Lévi, Juda, Dan, » Iſſachar, Zabulon, &c., a fait » telle ou telle choſe, les » Grecs, en traduiſant ces noms » dans leur langue, pluſieurs » bien, d'autres mal, ont auſſi » attribué aux deux Ajax, à » Enée, à Diomede, à Agamemnon, à Ménélas, &c., » comme à autant de héros, » les traits des patriarches de » ces tribus, & ceux des tribus même qui ſe trouvent, » ſoit dans le Teſtament de Jacob, ſoit dans le Cantique de » Débora ». Découverte ſi ſinguliere, qu'elle paroîtra un paradoxe incroyable; mais découverte féconde, ſi elle nous révele un myſtere que juſqu'ici l'eſprit humain n'avoit pas même ſoupçonné. En effet, quelle ſera la ſurpriſe de toutes les nations cultivées par le goût de la belle littérature, quand, par une ſuite de dévoilemens des héros de la Grece, copiés ſur les noms des chefs des douze tribus d'Iſraël, M. Guerin du Rocher leur perſuadera que la guerre de Troie; cette guerre, dont le fracas a retenti juſqu'au bout de l'univers; cette guerre, dont la célébrité propagée d'âge en âge, & perpétuée de bouche en bouche depuis tant de ſiecles, a fait placer cet événement mémorable au rang des grandes époques de l'hiſtoire; cette guerre de Troie, chantée par un Homere & un Virgile, n'eſt dans le fond que la guerre des onze tribus d'Iſraël, contre celle de Benjamin, pour venger la femme d'un Lévite, victime de l'incontinence des habitans de la ville de Gabaa, qui fut priſe par les autres tribus confédérées à l'aide d'une ruſe de guerre, & qui fut à la fin livrée aux flammes par les vainqueurs. On peut remarquer encore qu'en hébreu le mot *Gabaa*, qui veut dire un lieu élevé, a le même ſens que *Pergama* en grec, qui eſt auſſi le nom qu'on donne à Troie (voyez l'*Hiſtoire des tems fabuleux*, t. 3, p. 342 & ſuiv.). Quoi qu'il en ſoit de ces rapprochemens, il eſt certain qu'ils ne dérogent en rien à la réputation d'Homere. Un ſavant du premier ordre, après avoir ap-

plaudi & ajouté de nouvelles preuves au réſultat de ces recherches, s'exprime de la ſorte! » O vous, admirateurs d'Homere! ne craignez pas cependant pour ſa gloire. Cette » découverte ne flétrira point » les lauriers qui couvrent la » tête du prince des poëtes. » Quand en liſant ſes vers » immortels, vous vous livriez à ce ſentiment, fruit » d'un goût délicat, que la poéſie eſt la fille du ciel, vous » rendiez hommage à une » grande vérité, dont vous ne » pouviez deviner le principe. » Apprenez-le aujourd'hui : » oui, ſans doute, la poéſie » eſt une production du ciel, » puiſque le canevas du premier chef-d'œuvre de l'Epopée, eſt deſcendu du ſéjour » de l'Immortel avec nos ſaintes Ecritures. Juſqu'ici Homere n'a été pour vous qu'admirable & ſublime; maintenant vous pouvez hardiment » lui déférer le titre de poëte » céleſte & divin : car une ode » ſacrée, dictée par l'eſprit » ſaint à Débora, a fait germer dans la tête d'Homere, » le plus beau poëme qu'ait » enfanté l'eſprit humain ». *Voyez* LAVAUR, OPHIONÉE, HÉRODOTE.

HOMMEY, (Jacques) religieux de l'ordre de S. Auguſtin, né à Sèes, mort à Angers l'an 1713, âgé de 69 ans, étoit très-inſtruit dans les langues latine, grecque & hébraïque. On a de lui : I. *Milleloquium Sti Gregorii*, Lyon, 1683, in-fol. II. *Supplementum Patrum*, Paris, 1684, in-8°. Ces deux ouvrages furent bien reçus. III. *Diarium Europæum*; compilation de gazettes de ce qui s'eſt paſſé au commencement du 18e. ſiecle, peu goûtée, & qui fit exiler ſon auteur. Ce religieux joignoit à un caractere obligeant, une grande régularité dans tous ſes devoirs.

HOMODEI, (Signorello) fameux juriſconſulte du 14e. ſiecle, natif de Milan, eſt auteur d'un ouvrage eſtimé dans ſon tems, intitulé : *Repetitiones Juris civilis*, Lyon, 1553, in-fol. Deux cardinaux, Louis Homodei, mort en 1685, & un autre Louis Homodei, neveu de celui-ci, mort en 1706, ont illuſtré cette famille.

HOMTORST *ou* HONTORST, (Gérard) peintre éleve de Bloemart, naquit à Utrecht en 1592, & mourut en 1660, avec la réputation d'un excellent artiſte & d'un honnête homme. Il excelloit à repréſenter des *Sujets de nuits*, & il paſſe pour le premier de ſon art dans ce genre de peinture.

HONAM, arabe, traduiſit tous les ouvrages d'Ariſtote, par ordre d'Almamon, 7e. calife Abbaſſide. Il obtint, dit-on, pour chaque livre de ce philoſophe, autant d'or que l'ouvrage peſoit. Honam étoit chrétien, & floriſſoit dans le 9e. ſiecle.

HONDERKOOTER, (Melchior) peintre, né à Utrecht en 1636, mort dans la même ville en 1695, excelloit à peindre les Animaux, & ſurtout les Oiſeaux dont il repréſentoit parfaitement la plume. Sa touche eſt ferme & large, ſon pinceau gras & onctueux.

HONDIUS, (Joſſe) né à Wakene, village de Flandre, en 1563, mort en 1611, apprit

ſans maître à graver & à deſſiner ſur le cuivre & ſur l'ivoire, & à fondre les caracteres d'imprimerie. Il excelloit dans tous ces genres. Il s'adonna auſſi à la géographie, & publia un grand nombre de *Cartes géographiques & hydrographiques*. Il publia auſſi l'*Atlas* de Gérard Mercator, augmenté & corrigé, 1627.

HONE, (George-Paul) juriſconſulte, né à Nuremberg en 1662, fut conſeiller du duc de Meinungen, & bailli de Cobourg, où il mourut en 1747. On a de lui divers ouvrages en latin, dont les plus connus ſont: I. *Iter juridicum per Belgium; Angliam, Galliam, Italiam.* II. *Lexicon topographicum Franconiæ*, &c. III. L'*Hiſtoire du Duché de Saxe-Cobourg.* IV. Des *Penſées ſur la ſuppreſſion de la Mendicité*, &c. Ces deux derniers écrits ſont en allemand.

HONERT, (Jean Van-Den) né en 1693, dans un village près de Dordrecht, devint paſteur & profeſſeur en théologie, en hiſtoire eccléſiaſtique & en éloquence ſacrée, à Leyde, où il mourut en 1758. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart polémiques, remplis des préjugés de la ſecte qu'il profeſſoit. Ce qu'il a écrit contre la préſence réelle, a été ſupérieurement réfuté par Philippe Verhulſt, dans un ouvrage écrit en flamand, intitulé: *Les vrais principes de la Foi catholique, touchant le ſaint Sacrement de l'Autel*, Gand, 1740, 6 vol. in-8°. Il y a un ſeptieme volume, en réponſe aux ſubterfuges de Honert, Gand, 1762. Ce Verhulſt ſe cachoit ſous le nom de *Zeclander*.

HONESTIS, (Pierre de) que quelques auteurs ont mal-à-propos confondu avec le cardinal Pierre de Damien, étoit abbé de Ste-Marie-du-Port, près de Ravenne. Il écrivit les *Regles* de cette abbaye, & mourut en 1119, regardé comme un homme auſſi pieux que ſavant.

HONGRE, (Etienne le) ſculpteur Pariſien, reçu à l'académie royale de peinture & de ſculpture en 1668, mort en 1690, âgé de 62 ans. Ce maître, célebre parmi les artiſtes du ſiecle de Louis XIV, embellit les jardins de Verſailles de pluſieurs ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques le HONGRE, Dominicain & grand-vicaire de Rouen, mort dans cette ville en 1575, à 75 ans. Il prêcha avec ſuccès, & laiſſa des *Homélies*.

HONORAT *ou* HONORÉ, (S.) archevêque d'Arles, & fondateur du monaſtere de Lérins, étoit d'une famille illuſtre des Gaules, ſans qu'on ſache préciſément de quel pays. Son pere étoit païen; il voulut inſpirer à ſon fils le goût du monde; mais il ne put réuſſir. Honorat embraſſa le Chriſtianiſme, & paſſa dans la Grece, où il ſe conſacra à la ſolitude & aux bonnes œuvres. S. Venance, ſon frere, le compagnon de ſon voyage & de ſa retraite, étant mort à Métone (aujourd'hui Modon dans la Morée), Honorat retourna en France. Il choiſit l'iſle de Lérins, pour y vivre loin des créatures, & uniquement occupé du Créateur. Ses vertus ne purent reſter long-tems cachées; une foule de perſonnes vinrent ſe mettre

sous sa conduite. Il leur fit bâtir un monastere vers 410, les édifia, les instruisit, & les quitta malgré lui pour occuper le siege d'Arles en 426. Il s'y distingua autant par ses vertus vraiment épiscopales, que par ses lumieres ; & y mourut en 429. Il avoit écrit plusieurs *Lettres*, dont on doit regretter la perte, après l'éloge qu'en fait S. Hilaire d'Arles, son disciple.

HONORAT, évêque de Marseille, depuis l'an 483 jusques vers l'an 494, dont Gennade fait un grand éloge, a écrit la *Vie de S. Hilaire d'Arles*, dont il avoit été disciple, qui se trouve dans le *S. Léon* du P. Quesnel, & avec le *S. Prosper*, imprimé à Rome, 1732, in-8°. Il avoit aussi composé des *Homélies* & plusieurs *Vies de Saints*, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous.

HONORÉ, le *Solitaire* ou d'*Autun*, parce qu'il étoit théologal de l'église d'Autun, se rendit célebre par ses ouvrages, sous le regne de l'empereur Henri V, vers l'an 1120. Nous avons de lui : I. *De prædestinatione & gratia*, dont l'édition la plus exacte est de 1621. II. *De luminaribus Ecclesiæ*. C'est un recueil d'écrivains ecclésiastiques. III. Un Traité de l'Office & des cérémonies de la Messe, intitulé : *De Gemma animæ*. IV. *Libellus de Hæresibus*. V. *Series Romanorum Pontificum usque ad Innocentium II*. VI. *Synopsis mundi*, autrefois attribué à S. Anselme. La plupart ont été imprimés séparément ; il s'en trouve quelques-uns dans la Bibliotheque des Peres.

HONORÉ de *Cannes*, petite ville de Provence, auprès d'Antibes, Capucin du 17e. siecle, prêcha avec succès à la cour & à la ville. Son éloquence étoit celle d'un Apôtre, sans vains ornemens, & sans tout ce fard, sous lequel quelques prédicateurs couvrent l'Evangile. Le P. Bourdaloue étoit un de ses admirateurs. Il disoit que *le P. Honoré faisoit rendre à ses Sermons ce que l'on avoit volé aux siens*.

HONORÉ DE STE-MARIE, appellé dans le monde Pierre VAUZELLE, né à Limoges en 1651, prit l'habit de Carme-Déchaussé en 1671, & mourut à Lille en 1729, après avoir occupé toutes les places de son ordre. Ce religieux, aussi vertueux que savant, a publié plusieurs écrits, dont les principaux sont : I. *Réflexions sur les regles & sur l'usage de la Critique, touchant l'Histoire de l'Eglise, les Ouvrages des Peres, les Actes des anciens Martyrs, les Vies des Saints*, &c., *avec des Notes historiques, chronologiques*, Lyon, 1712 & 1720, en 3 vol. in-4° ; traduites en latin, Venise, 1768, in-fol. Cet ouvrage est rempli de recherches & de dissertations curieuses, savantes, & la plupart sur des points importans ; mais l'auteur manque quelquefois lui-même de critique, quoiqu'il donne de bonnes regles sur cela, principalement dans son premier vol. qui est le plus estimé. II. La *Tradition des Peres & des Auteurs Ecclésiastiques sur la Contemplation*, avec un Traité sur les motifs & la pratique de l'amour divin, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en italien & en espagnol. III. Un *Traité des Indulgences*

du Jubilé, in-12. IV. Des *Dissertations historiques & critiques des Ordres Militaires*, Paris, 1718, in-4°. V. Une *Apologie de la Constitution* Unigenitus, 1720, 4 vol. in-12, sans nom d'auteur, ni lieu de l'impression. VI. *Observations dogmatiques, historiques, critiques, des Œuvres de Jansenius, St-Cyran, Arnaud, Quesnel*, &c., Ypres, 1724, in-4°. VII. *Dissertations sur la Constitution* Unigenitus, Bruxelles, 1727, in-4°. VIII. *Vie de S. Jean de la Croix*, Tournay, 1727. IX. *Dénonciation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury au Clergé de France*, 1726, & Malines, 1727. Sa critique concerne principalement ce que Fleury a dit de l'Eglise Romaine, de l'autorité & de la dignité des papes, de la déposition des évêques, de l'érection & translation des sieges épiscopaux, des appels au souverain pontife, de la soumission due aux canons de discipline, des croisades, de la juridiction des évêques. *Voyez* HOUSTA.

HONORIA, (Justa Grata) fille de Constance III & de Placidie, naquit à Ravenne en 417 ou 418. Sa mere l'éleva avec beaucoup de soin. Elle reçut à l'âge de 16 ans le titre d'*Auguste*; mais elle déshonora peu de tems après cette dignité, en s'abandonnant à Eugene, intendant de sa maison, dont elle devint enceinte. Chassée du palais impérial, elle fut envoyée à Constantinople, où elle fut gardée très-étroitement jusqu'à la mort de Théodose le Jeune, arrivée en 450. Marcien lui ayant rendu la liberté, elle revint en Italie, & voulut partager l'empire d'Occident avec son frere Valentinien. Mais ce prince ne s'étant point prêté à ses vues, elle fit proposer à Attila, roi des Huns, de la demander en mariage, & pour sa dot la moitié de l'empire. On répondit aux ambassadeurs du prince Hun, qu'elle étoit mariée, & que quand même elle ne le seroit point, son sexe l'excluoit de toute prétention au gouvernement. La guerre funeste qui suivit ce refus, ayant été terminée, Honoria passa le reste de ses jours en Italie, où elle mourut, on ne sait en quelle année.

HONORIUS, empereur d'Occident, second fils de Théodose le Grand, né à Constantinople en 384, partagea l'empire avec Arcadius son frere, après la mort de leur pere, en 395. Stilicon, à qui Théodose avoit confié la régence, forma le dessein de détrôner son pupille. Après avoir vaincu Rodogaise, qui étoit entré en Italie avec 400,000 hommes, il résolut de se servir des Barbares, & sur-tout des Goths conduits par Alaric, pour exécuter ce projet. L'empereur, informé des trahisons de Stilicon, le fit tuer par Héraclien en 408. Dès la même année, Alaric, général des Goths, assiégea Rome, de devant laquelle il se retira, dans l'espérance d'un accommodement: mais cette négociation n'ayant pas eu le succès qu'on en attendoit, Alaric revint l'assiéger l'année suivante, & obligea les habitans de cette ville à recevoir Attale, préfet de Rome, pour empereur. Tandis que l'empire étoit ainsi ravagé,

Honorius reſtoit tranquille à Ravenne, & manquant ou de courage, ou de force pour s'oppoſer à ces barbares, il languiſſoit dans une oiſiveté déplorable. Ce malheur ne fut pas l'unique : divers tyrans s'éleverent dans l'empire ; Honorius s'en défit par ſes capitaines (car pour lui, il étoit incapable d'agir). Il mourut d'hydropiſie à Ravenne en 423, à 39 ans, ſans avoir eu d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois, à Marie & à Thermancie, filles de Stilicon. Ce fut un prince timide, qui n'oſa rien entreprendre ; qui ne vit le danger qu'avec effroi, & l'évita toujours ; qui ſe laiſſa conduire & tromper ; qui ne commanda jamais aux peuples, que pour obéir à ſes miniſtres. Il ne ſut former aucun deſſein, & n'en put comprendre ni exécuter aucun. Il ſe rendit cependant recommandable par les loix qu'il fit en faveur de l'Egliſe ; & s'il n'eut point les talens d'un grand politique, il eut les vertus d'un prince religieux. La faute eſſentielle qu'il fit, c'eſt un édit de tolérance qui mettoit, pour ainſi dire, en problême la Religion Catholique, qui avoit fait la force de l'empire ſous ſon pere Théodoſe, détruiſit en quelque ſorte l'enſemble de ſes vaſtes états, en déſuniſſant les eſprits & les cœurs. C'eſt au moins à cette loi de tolérance, qu'un hiſtorien auſſi judicieux qu'éloquent, rapporte la criſe ſubite & tout-à-fait imprévue, où ſe trouva la couronne du fils, après le regne conſtamment glorieux du pere. Nous rapporterons ce paſſage, que la révolution de France & les ſuites immédiates de l'édit qui établit l'indifférence des cultes, rendent particuliérement remarquable. » *Honorius variis circumſeſſus* » *ac penè oppreſſus anguſtiis, ut* » *ardua res imperium eſt, ſemel* » *hanc legem uti parùm cautè, ita* » *nimis ex facili tulit :* Propter » ſacrorum cultum quiſquis » hic erit, nulli damnum, » neve pœna ſtatuantur. Re- » ligionem ſive publicè, ſive » privatim ex proprio genio » ſinguli ſibi habento. Conſ- » tructa à patribus delubra, » priſcoſque ritus, qui volent, » frequentanto ; qui ſecùs vo- » lent, haud frequentanto. *Cu-* » *juſmodi licentia, incredibile* » *dictu ! ut imperii fortunam tur-* » *bavit, ut indulgentia iſta pu-* » *blicam pacem vexavit. Quippe* » *labefactatis quàm primùm, &* » *concuſſis admodùm veris riti-* » *bus, ſtatim populus audaci* » *ac planè impio faſtu nihil* » *deinceps in Religione ſacrum* » *inauſumve, nihil de immorta-* » *libus firmum certumve habere* » *cœpit. Utque in pejora pro-* » *niores ſumus, multi qui rebus* » *divinis initiati, & quos tæde-* » *bat jam aſperiora profeſſos ;* » *extemplò melioribus auſi ſunt* » *ſacris nuncium facere, & in-* » *verecundâ fronte à Cœlo cœp-* » *tiſque majorum profugere, om-* » *niaque quà publicè, quà pri-* » *vatim, ſurſùm deorſùm per-* » *miſcere. Quocircà pace, otio,* » *felicitate jam everſa, uno* » *quaſi partu innumera per or-* » *bem univerſum nata ſunt ma-* » *la ; factionum immanitas,* » *optimatum rebellio, ſacrorum* » *ludibrium, aliaque plura, quæ* » *brevi ultimam ſtragem dilu-* » *vicmque imperio portendebant* ».

HONORIUS, né dans la Campagne de Rome, pape après Boniface V, en 626, mort en 638, fit ceſſer le ſchiſme des évêques d'Iſtrie, engagés à la défenſe des *Trois Chapitres* depuis plus de 70 ans. Il prit un ſoin particulier des égliſes d'Angleterre & d'Ecoſſe, & gouverna l'Egliſe univerſelle avec autant de zele que de prudence. Sa gloire eût été ſans tache, s'il ne s'étoit laiſſé ſurprendre par l'artificieux Sergius, patriarche de Conſtantinople, chef du Monothéliſme. Cet hérétique lui écrivit une Lettre pleine de déguiſemens, dans laquelle il lui diſoit qu'on étoit convenu de garder le ſilence ſur la diſpute des deux opérations en J. C. Il lui inſinuoit en même tems, que quelques Peres avoient enſeigné une ſeule opération. Honorius, ne ſe défiant pas de ces ruſes, lui écrivit une Lettre, dans laquelle il lui diſoit : « Nous con-» feſſons une ſeule volonté en » J. C., parce que la Divinité » a pris, non pas notre péché, » mais notre nature, telle » qu'elle a été créée avant que » le péché l'eût corrompue ». Et plus bas : « Nous devons » rejeter ces mots nouveaux » qui ſcandaliſent les égliſes, » de peur que les ſimples, » choqués de l'expreſſion des » deux opérations, ne nous » croient Neſtoriens ou Eu-» tychéens, ſi nous ne recon-» noiſſons en J. C. qu'une ſeule » opération ». Cette Lettre, qui favoriſoit les vues artificieuſes de Sergius, n'eſt point adreſſée à tous les fideles, comme le ſont la plupart des *Lettres* dogmatiques des papes; mais ſeulement à ce patriarche de Conſtantinople. Il ne paroît pas que Honorius, quoique coupable de négligence & de précipitation, puiſſe être regardé comme partiſan du Monothéliſme. On peut voir ſur ce ſujet la *Diſſertation* très-approfondie du P. Merlin, qui le juſtifie victorieuſement par des raiſons ſolides & des autorités reſpectables. Bellarmin & Baronius ont juſtifié le ſens perſonnel de Honorius, & non pas le ſens naturel & grammatical de ſon aſſertion : d'où il ne s'enſuit rien contre l'infaillibilité de l'Egliſe dans les faits dogmatiques, comme l'a prouvé M. Havelange dans ſon ſavant & orthodoxe ouvrage : *Eccleſiæ infallibilitas in factis dogmaticis* (voyez le *Journal hiſt. & litt.*, 1 avril 1790, p. 530). On trouve le nom de Honorius à la fin du 6e. concile général, parmi ceux des hérétiques qui y ont été condamnés; mais François Marcheſius, prêtre de l'Oratoire, dans ſon ouvrage intitulé : *Clypeus fortium*, 1680, a prouvé d'une maniere aſſez ſatisfaiſante, que le nom de Honorius y a été ajouté par un conciliabule des Grecs, après que les actes du concile avoient été approuvés par le pape Agathon. On a de Honorius des *Lettres* dans les conciles du P. Labbe, & une *Epigramme* dans la Bibliotheque des Peres.

HONORIUS II de Bologne, appellé auparavant le *Cardinal Lambert*, évêque d'Oſtie, fut créé pape le 21 décembre 1124, d'une maniere aſſez extraordinaire. Après la mort de Calixte II, les cardinaux élurent Thibauld, cardinal du titre de

S. Anaſtaſe, qui prit le nom de *Céleſtin ;* mais tandis qu'on chantoit le *Te Deum*, en action de graces de cette élection, Lambert fut proclamé par le parti de Robert Frangipani, qui étoit extrêmement puiſſant. Céleſtin, pour épargner un ſchiſme à l'Egliſe, renonça volontairement au pontificat. Honorius, connoiſſant l'irrégularité de ſon élection, voulut en faire autant 7 jours après ; mais les cardinaux & les prélats Romains la confirmerent. Il confirma à ſon tour l'élection de Lothaire à l'empire, & condamna les abbés de Cluni & du Mont-Caſſin, accuſés de diverſes fautes. Il mourut le 14 février 1130. On a de lui quelques *Lettres* qui ne contiennent rien de remarquable. Innocent II lui ſuccéda.

HONORIUS III, (Cenſio Savelli) Romain, fut pape après Innocent III en 1216. Il confirma l'ordre de S. Dominique, & fit prêcher inutilement des Croiſades pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Ce pape, mort en 1227, étoit ſavant pour ſon ſiecle ; il a laiſſé pluſieurs ouvrages. C'eſt le premier pontife qui ait accordé des indulgences dans la canoniſation des Saints. C'eſt lui auſſi qui, vers 1220, défendit d'enſeigner le droit civil à Paris : défenſe qui ſubſiſta juſqu'en 1679, que l'on y établit une chaire pour cette faculté. On a publié ſous ſon nom : *Conjurationes adverſùs Principem tenebrarum & Angelos ejus*, Rome, 1629, in-8°. peu commun.

HONORIUS IV, (Jacques Savelli) Romain, monta ſur le trône pontifical en 1285, & mourut en 1287, après avoir purgé l'Etat de l'Egliſe des voleurs qui l'infeſtoient. Il ſe ſignala par ſon zele pour les droits de l'Egliſe Romaine & pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il conçut l'idée de quelques établiſſemens utiles pour accélérer le progrès des lettres, très-négligées dans ſon ſiecle. Il avoit fondé à Paris un college, où l'on pût apprendre les langues orientales ; mais cette fondation n'eut pas lieu. Quoique très-incommodé de la goutte, il gouverna avec fermeté. Il diſoit, que *quoique ſes membres fuſſent malades, ſon eſprit ſe portoit bien.*

HONORIUS, anti-pape, *voyez* CADALOÜS.

HONTAN, (N. Baron de la) gentilhomme Gaſcon, vivoit dans le 17e. ſiecle. Il fut d'abord ſoldat au Canada, enſuite officier. Envoyé à Terre-Neuve en qualité de lieutenant-de-roi, il ſe brouilla avec le gouverneur, fut caſſé, & ſe retira en Portugal & de là en Danemarck. Il eſt principalement connu par ſes *Voyages dans l'Amérique Septentrionale*, dans leſquels il prétend faire connoître les différens peuples qui y habitoient, leur gouvernement, leur commerce, leurs coutumes, leur religion, &c. Ils ſont en 2 vol. in-12, imprimés à Amſterdam en 1705, & écrits d'un ſtyle embarraſſé & barbare. Le vrai y eſt totalement confondu avec le faux, les noms propres eſtropiés, la plupart des faits défigurés. On y trouve des épiſodes entiers qui ſont de pures fictions ; tel eſt le *Voyage ſur la Riviere-Longue*. L'auteur s'y mon-

tre d'ailleurs auſſi mauvais françois, que mauvais chrétien.

HONTHEIM, (Jean-Nicolas de) né à Treves en 1700, doyen de St.-Siméon, évêque de Myriophite *in partibus*, & ſuffragant de l'archevêque électeur, mort le 2 ſeptembre 1790, dans ſon château de Mont-Quintin, au duché de Luxembourg, s'eſt fait connoître par ſon goût pour l'érudition, & a publié pluſieurs ouvrages dans ce genre. I. *Hiſtoria Trevirenſis diplomatica & pragmatica*, Ausbourg & Wurtzbourg, 1750, 3 vol. in-fol.; recueil de diplômes & divers écrits relatifs au droit public, civil & eccléſiaſtique du pays de Treves, avec des obſervations & des notes pleines de recherches, mais écrites d'un ſtyle dur, embarraſſé & incorrect, & empreintes d'une critique peu équitable envers ceux dont il avoit recueilli le plus de lumieres. II. *Prodromus hiſtoriæ Trevirenſis diplomaticæ & pragmaticæ, exhibens origines Trevericas*, Ausbourg, 1757, 2 vol. in-fol. C'eſt un ſupplément de l'ouvrage précédent, ou plutôt un préambule, & qui, dans l'ordre chronologique des faits, auroit dû le précéder. L'auteur traite de l'état du pays de Treves au tems des Romains & au-delà. Mais le plus fameux de ſes ouvrages eſt la compilation qui a paru ſous le nom de *Juſtinus Febronius*, ayant pour titre: *De præſenti ſtatu Eccleſiæ Liber ſingularis*, & porté ſucceſſivement à 5 gros vol. in-4°, dont un Cénobite a publié un abrégé en françois en 2 vol. in-12. L'auteur a donné en 1778, une *Rétractation* de cet ouvrage, diviſée en trois parties, dont la premiere contient les erreurs, la ſeconde la réfutation, la troiſieme le langage catholique: elle eſt en général très-bien rédigée, excepté qu'il mêle quelquefois des matieres peu importantes à celles qui le ſont infiniment. Mais quelque tems après il donna un *Commentaire* de cette *Rétractation*, qui fit croire qu'elle n'avoit pas été bien ſincere. Quoi qu'il en ſoit, le *Liber ſingularis*, dont j'ai eu l'occaſion de parler dans d'autres articles (*), que Clément XIII & la plupart des évêques d'Allemagne ont anathématiſé dès qu'il a paru, a fait tant de bruit dans le monde, les ignorans l'ont tant prôné, les ennemis de l'Egliſe l'ont ſi avidement accueilli, il a ſervi à autoriſer tant d'opérations funeſtes à la foi, la hiérarchie & la diſcipline de l'Egliſe Catholique, que je crois devoir en parler avec quelque détail, & détromper ſurtout ceux qui ont paru croire que les principes de Febronius, ſi toutefois il en a, étoient ceux de l'Egliſe Gallicane. La maniere dont parle de cet ouvrage le clergé de l'Egliſe de France, de cette Egliſe qu'on regarde comme la plus libre, la plus affranchie des prétentions *ultramontaines*,

(*) Voyez les articles ISIDORE MERCATOR, DOMINIS (Marc-Antoine de), PUFFENDORF, MARSILE DE PADOUE, SARPI, HOUSTA, FALKEMBERG, Antoine PEREIRA (à la fin de l'art. PEREIRA DE CASTRO), NELLER, &c.

doit

doit être en ce point de la plus grande importance. Je copie les Mémoires du Clergé, année 1775, pag. 870. *Dénonciation du samedi, 18 novembre 1775, à 9 heures du matin, CXXV Séance* (*Monseigneur le Cardinal de la Roche-Aymon, Président*). « Monseigneur l'archevêque de Paris a dit qu'il avoit reçu une lettre de monseigneur l'archevêque électeur de Treves, concernant un livre connu depuis quelques années, dans ses états, & qui a pour titre : *Justini Febronii, Juris-consulti, de statu Ecclesiæ, & legitimâ potestate Romani Pontificis, Liber singularis;* qu'il paroissoit par cette lettre, que l'auteur de cet ouvrage s'étayoit du suffrage du clergé de France dans plusieurs opinions contraires à l'enseignement de l'Eglise Gallicane; que si l'assemblée l'agréoit, on en feroit la lecture. — Après la lecture de cette lettre, monseigneur l'archevêque de Paris a dit que pour répondre aux vœux de monseigneur l'électeur, & mettre l'assemblée, qui touche à la fin de ses séances, à portée de prendre, à cet égard, un parti digne de sa sagesse, il avoit fait faire un extrait de quelques assertions de cet auteur, qu'il remettoit cet extrait sur le bureau avec un exemplaire de l'ouvrage. — Sur quoi messeigneurs & messieurs du bureau de la Religion & de la juridiction, ont été priés d'examiner avec soin la doctrine contenue dans ces assertions, & de faire part à l'assemblée de leurs vues à cet égard ». — *Rapport, & délibération, jeudi 7 décembre 1775, à 9 heures du matin, CXL séance.* « Messeigneurs & messieurs les commissaires pour la Religion & la juridiction ont pris le bureau, & monseigneur l'archevêque de Toulouse a dit que la commission s'étant occupée, conformément aux ordres de l'assemblée, de la lettre écrite par Mgr. l'archevêque électeur de Treves à Mgr. l'archevêque de Paris, sur le livre de Febronius, avoit applaudi comme elle le devoit, au zele de monseigneur l'électeur de Treves, & que partageant ses justes alarmes, elle se seroit empressée de chercher tous les moyens de lui donner la satisfaction qu'il desiroit; mais que la fin prochaine des séances ne permettant pas de se livrer à un examen approfondi de cet ouvrage, elle croyoit devoir se borner à proposer à l'assemblée, de prier Mgr. le cardinal de la Roche-Aymon, de faire connoître à monseigneur l'électeur, les sentimens dont elle est pénétrée pour sa personne, & de lui marquer 1°. Que l'assemblée, touchée, comme elle doit l'être, de la confiance que lui témoigne monseigneur l'électeur, auroit desiré seconder de tout son pouvoir le zele qui l'anime, pour repousser loin de son diocese, tout ce qui peut altérer la pureté de la foi, & l'intégrité de la doctrine; mais que touchant à la fin de ses séances, lorsque la lettre de monseigneur l'électeur lui a

» été communiquée, elle n'a » pu se livrer à l'examen ap» profondi du livre de Febro» nius. 2°. Que cet ouvrage est » *à peine connu* en France d'un » petit nombre de théologiens, » & que *loin d'y avoir aucune* » *autorité*, il passe parmi ceux » qui le connoissent, pour fa» voriser les opinions nouvel» les, pour être *inexact sur les* » *objets de la plus haute impor*» *tance*, & sur-tout pour s'é» carter du langage dont le » clergé s'est toujours fait une » loi, lorsqu'il a été dans le cas » de s'expliquer sur la *primauté* » *d'honneur & de juridiction*, » qui appartient au successeur » de S. Pierre, & sur l'autorité » de l'Eglise de Rome, *centre* » *de l'Unité & mere & maîtresse* » *de toutes les Eglises*. 3°. Que » la doctrine du clergé de » France, sur tous ces objets, » consignée dans les déclara» tions & expositions de ses » assemblées, est *le désaveu le* » *plus formel* qu'il soit possible » d'opposer à ceux qui osent » sans fondement s'appuyer de » son autorité; qu'il faudroit, » pour s'en prévaloir, tenir le » même langage que lui, d'a» près la doctrine des Peres & » des anciens canons; & que » pour tirer avantage du silence » de l'Eglise de France, il » faudroit que l'ouvrage de » Febronius y fût assez connu » & répandu pour avoir mé» rité de fixer son attention. » — L'avis de la commission » a été approuvé, & son émi» nence a dit qu'elle se confor» meroit incessamment aux de» sirs de l'assemblée ». — On voit, par cet extrait, quelle est l'étrange erreur de ceux qui confondent les libertés de l'Eglise Gallicane, avec le traité de l'anarchie ecclésiastique de Febronius. Zaccaria, Mamachi, Trautwein, l'abbé Pey dans le traité de l'*Autorité des deux Puissances*, & d'autres savans ont poursuivi le tortueux sophiste dans tous ses détours: je ne puis rendre compte de ces réfutations diverses, mais je joindrai ici une lettre du célebre apologiste de la Religion, M. l'abbé Bergier, qui par l'érudition, la force de raisonnement, la lumineuse critique avec lesquelles il a confondu les ennemis du Christianisme, avoit acquis un droit particulier de dire son sentiment sur toutes sortes d'erreurs religieuses & de mauvaises productions. Cette lettre donne du livre & de l'auteur une idée claire & vraie, telle qu'elle résulte de la lecture réfléchie de l'informe compilation. Voici ce qu'il écrivoit en 1775 à un des plus sages princes d'Allemagne. « Il est assez éton» nant que le Traité du gou» vernement de l'Eglise & de » la puissance du Pape par Fe» bronius, fasse du bruit dans » quelques états d'Allemagne; » soit pour le fond, soit pour » la forme, ce livre ne m'a » jamais paru capable de faire » impression sur des hommes » instruits & qui se piquent de » raisonner. Ce que l'auteur a » dit de vrai, est emprunté des » théologiens François, parti» culiérement de M. Bossuet, » dans sa Défense de la Décla» ration du Clergé de France » de 1682; ce qu'il a dit de » faux & d'erroné, est tiré des » Protestans, des Jansénistes, » ou des canonistes qui cher-

» choient à chagriner la cour » de Rome dans des tems de » troubles. Ces divers maté- » riaux qui n'étoient pas faits » pour aller enſemble, ont été » compilés aſſez mal-adroite- » ment par Febronius ; il a » rapproché des lambeaux qui » s'entredétruiſent ; comme il » ne part jamais de principes » univerſellement avoués, il » tombe continuellement en » contradiction ; il nie dans un » endroit ce qu'il affirme dans » un autre ; il ſoutient une » opinion dans le tems même » qu'il fait profeſſion de la re- » jeter : ce ſeroit aſſez de com- » parer ſeulement les titres des » chapitres & des ſections de » ſon ouvrage, pour voir ou » qu'il ne s'entend pas, ou » qu'il n'eſt pas d'accord avec » lui-même. — Après avoir » d'abord un peu biaiſé, il » avoue que le pouvoir des » clefs donné par J. C. à S. » Pierre (*Matth.* c. 16, ℣. 18), » doit s'entendre de *la primauté* » de S. Pierre & de *ſes ſucceſ-* » *ſeurs dans le Siege de Rome* » (tom. 1, pag. 28). Il con- » vient que cette primauté eſt » prouvée par l'Ecriture & par » la Tradition (pag. 143). En- » ſuite il ſoutient que J. C. a » donné ce pouvoir des clefs » à toute l'Egliſe & non à » S. Pierre (pag. 54). Qu'a-t-il » donc donné à S. Pierre par » les paroles citées dans S. Mat- » thieu ? Nous n'en ſavons rien. » — Selon Febronius, la pri- » mauté a été donnée à S. Pierre » & *à ſes ſucceſſeurs*, par ces » paroles de J. C. : *Je vous don-* » *nerai les clefs du royaume des* » *cieux* (pag. 28). Et ſelon lui- » même, dans le chapitre ſui- » vant, elle a été accordée à » l'évêque de l'Egliſe de Rome, » non par J. C., mais par » S. Pierre & par l'Egliſe (pag. » 154). Mais ſi les évêques de » l'Egliſe de Rome ſont les » ſucceſſeurs de S. Pierre, ont- » ils eu beſoin de recevoir de » l'Egliſe ce qu'ils avoient déjà » reçu de J. C. ? Les droits de » S. Pierre leur ont paſſé par » ſucceſſion, comme les droits » des Apôtres ont paſſé aux » autres évêques. En ſuivant » Febronius, nous ne ſavons » plus ni par quelle perſonne » la primauté a été accordée, » ni à qui elle a été donnée. » — Nous ſavons encore moins » en quoi elle conſiſte. Selon la » ſect. 2 du chap. 2 (tom. 1, » pag. 151, le bien de l'unité » (il falloit dire *la néceſſité de* » *l'unité*) eſt le fondement de » cette primauté, voilà pour- » quoi elle eſt perpétuelle ; cela » eſt vrai, & c'eſt ce qui » prouve qu'elle vient de J. C. » Selon la ſect. 4 (pag. 169), » quoique le pape puiſſe faire » des loix, elles ne ſont obli- » gatoires que par l'acceſſion » de l'*unanimité* du conſente- » ment ; quoique ſes déciſions » ſur la foi & ſur les mœurs » ſoient d'un grand poids, elles » ne ſont pas irréformables. » Ailleurs il compare la pri- » mauté du pape entre les évê- » ques à celle du premier pré- » ſident d'un parlement. Dans » le chap. 2, ſect. 11 (tom. 1, » pag. 238), & dans le chap. 5, » ſect. 4 (tom. 11, pag. 149), » il ſoutient que le ſouverain » pontife a *une grande autorité* » ſur toutes les Egliſes, *mais* » *point de juriſdiction propre-* » *ment dite.* — Il n'eſt pas aiſé

» de deviner en quoi consiste » une grande autorité sans ju- » risdiction ; comment une au- » torité qui n'est pas obliga- » toire, peut servir à mainte- » nir l'unité de l'Eglise ; de » quel poids peut être une dé- » cision qui n'oblige point ; en » quoi la prééminence d'un pre- » mier président peut contri- » buer à maintenir l'unanimité » de sentiment dans sa com- » pagnie. Pour que son avis » fasse loi, il suffit que la plu- » ralité l'embrasse ; pour donner » la même force à la décision » du pape, il faut l'*unanimité* » du consentement ; le pape est » donc fort au-dessous d'un pre- » mier président. — Cette doc- » trine n'est pas celle des théo- » logiens catholiques. Tous sou- » tiennent que le successeur de » S. Pierre a sur toute l'Eglise, » non-seulement la primauté, » mais la juridiction ; que ce » privilege est de droit divin, » puisque J. C. l'a donné à S. » Pierre & à ses successeurs ; » que l'Eglise ne peut le trans- » porter à un autre siege, & » qu'il ne peut être transmis » que par succession. L'opinion » contraire de Febronius (tom. » 1, pag. 154 & 163) est donc » une erreur & une contradic- » tion. — Il a fait plus. Il dit » (tom. 1, pag. 168) que J. C., » en donnant les clefs *à toute* » *l'Eglise en corps*, a voulu que » le droit de ces clefs fût exer- » cé *sous le bon plaisir de l'E-* » *glise* par les évêques & les » pasteurs. Selon cette déci- » sion, les évêques ne tiennent » point de J. C. leur autorité » & leur juridiction sur les » fideles, ils l'ont reçue des » fideles mêmes, & ne peu- » vent l'exercer que *sous le bon* » *plaisir* de ceux-ci. C'est la » doctrine de Wiclef & de » Jean Hus ; doctrine que Fe- » bronius fait cependant pro- » fession de rejeter au com- » mencement de cette même » section (pag. 165). — Son » grand dessein est de prouver » que le gouvernement de l'E- » glise n'est point monarchique. » Qu'est-il donc ? Aristocra- » tique ou démocratique ? Selon » les principes de Febronius, » on doit dire qu'il est démo- » cratique, puisque les évêques, » les pasteurs, les gouverneurs » de l'Eglise, reçoivent leur » juridiction ou le pouvoir des » clefs, non de J. C., mais du » corps de l'Eglise ou des fide- » les, & ne peuvent l'exer- » cer que *sous le bon plaisir* » de ceux-ci. Les théologiens » catholiques, même les Fran- » çois, rejettent cette doctrine » comme hérétique & con- » damnée au concile de Cons- » tance ; ils disent que le gou- » vernement de l'Eglise n'est » pas *purement monarchique*, » mais tempéré par l'aristocra- » tie ; ils soutiennent que la » juridiction des évêques, ou » le pouvoir des clefs, est de » droit divin, qu'ils en ont hé- » rité des Apôtres, qu'il a été » donné à ceux-ci par J. C. & » non à l'Eglise ou au corps » des fideles. — Febronius l'a » reconnu lui-même (chap. 7, » sect. 1, tom. 3, pag. 1 *& suiv.*) » en se contredisant toujours. Il » dit, d'après l'Evangile, que » J. C. a envoyé les Apô- » tres, comme il avoit été en- » voyé lui-même par son Pere ; » qu'un successeur entre dans » les droits de son prédéces-

» seur, à moins qu'on ne puisse » montrer que ces droits ont » été légitimement restreints ; » que chacun des Apôtres, » dont les évêques sont les suc- » cesseurs, *a reçu du Seigneur* » son apostolat par une voca- » tion immédiate *avec tous les* » *droits qui y sont adhérans*, &c. » Febronius devoit donc prou- » ver que ces droits ont été » légitimement restreints pour » les successeurs en dépit de » l'ordre de J. C. ; puisque ces » successeurs ont besoin de re- » cevoir le pouvoir des clefs » du corps de l'Eglise. — Chap. » 6, sect. 3 (tom. 2, pag. 368), » il rejette comme peu solide » l'opinion de ceux qui pen- » sent que la plus grande par- » tie des évêques adhérans à » une décision du pape hors » du concile, établit un juge- » ment irréfragable & en der- » nier ressort ; il prétend mon- » trer le contraire par l'his- » toire des Jansénistes (page » 378) ; c'est-à-dire, qu'il ca- » nonise la résistance de ces » réfractaires, & soutient qu'on » ne peut les regarder comme » hérétiques, tant qu'ils n'au- » ront pas été condamnés par » un concile général. Ici il fait » profession d'abandonner l'o- » pinion de M. Bossuet, donne » la torture aux passages de » S. Augustin & des autres » Peres, met hardiment son » sentiment particulier en op- » position avec la croyance gé- » nérale de l'Eglise. — Pour » couronner ce chef-d'œuvre, » il nous enseigne gravement la » méthode de faire un schisme » en regle (chap. 9, sect. 4, » tom. 3, pag. 385). Il dit que » si un pape s'opposoit aux dé- » crets d'un concile national & » séparoit un royaume de sa » communion, il faudroit pour- » voir cette Eglise nationale » d'un chef *extraordinaire & pour un tems*, en agir envers » un pape canoniquement élu » & reconnu, comme on fit à » l'égard de Benoît XIII pen- » dant le grand schisme d'Oc- » cident. En effet, cela suit » évidemment des principes de » Febronius. Si le chef de l'E- » glise a reçu son autorité de » l'Eglise elle-même, & non » de Jesus-Christ, il est clair » que l'Eglise peut la lui ôter » quand elle le jugera à propos. » — Je pense, mon prince, » que c'en est assez pour met- » tre cet ouvrage absurde à sa » juste valeur ; il ne peut avoir » échappé à la censure, que » par le mépris qu'on en a fait. » Un auteur qui se réfute lui- » même, n'a pas besoin d'au- » tre condamnation. Il n'est » pas une seule section dans la- » quelle on ne puisse montrer » des erreurs, des contradic- » tions ou des sophismes. C'est » une compilation sans ordre, » sans justesse, sans logique, » aussi mal arrangée que mal » écrite ; l'auteur, quel qu'il » soit, ne s'est pas entendu lui- » même. Il ne peut plaire qu'à » ceux qui ont sucé des prin- » cipes d'anarchie & de révolte » contre l'Eglise, dans les le- » çons ou dans les écrits des » Protestans. Ceux qui s'ima- » ginent que ce sont-là les sen- » timens du clergé de France, » n'ont jamais lu d'autres théo- » logiens François que les Jan- » sénistes ; ils ne connoissent » pas seulement la Défense de » la Déclaration du Clergé par

» M. Boſſuet ». Cette lettre, écrite au duc Louis-Eugene de Wurtemberg, eſt datée de Paris, le 12 octobre 1775. Ce que M. Bergier y dit des contradictions de Febronius, & de ſa réfutation par lui-même, eſt vrai à un point qui paſſe toute vraiſemblance, pour quiconque n'a pas eu le tems de s'ennuyer en feuilletant cette lourde rapſodie. L'on y rencontre à chaque page le *oui* & le *non* prononcé de la maniere la plus tranchante (1). Le lecteur attentif qui voit tout cela, ne ſait que penſer ; il craint l'illuſion & ſe défie de ſes yeux : il finit par deplorer l'aveuglement où les paſſions précipitent l'eſprit de l'homme. — Si à cet amas de contradictions on ajoute une mauvaiſe foi dans les citations qui paſſe toute crédibilité (2), un ton d'injure & de groſſiéreté que le vrai ſavoir & *mens conſcia recti* n'emploient jamais (3), & enfin un ſtyle & un latin, tels que le plus ſcholaſtique écrivain n'a jamais employés (4) ; on ne pourra comprendre comment dans la bonne Germanie, ce *Liber* réellement *ſingularis* a pu cauſer un engouement qui a perſuadé aux gens d'Ems, qu'ils pouvoient ſans rien riſquer, ſe livrer à un tel guide. Mais ce phénomene n'a rien d'étonnant, pour quiconque connoît comment ſe font les réputations, & que le meilleur moyen de s'en faire une ſûrement & promptement, eſt de s'attacher

(1) Pour ne pas donner trop d'étendue à cet article, nous renvoyons pour ce groupe de contradictions, au *Jugement d'un Proteſtant*, p. 15 & ſuiv. ; au *Coup-d'œil ſur le Congrès d'Ems*, p. 111 ; au *Journ. hiſt. & litt.* 15 décembre 1790, p. 652 & ſuiv., où tous les paſſages ſont rapportés tout au long, avec l'indication préciſe des tomes & des pages.

(2) Il faudroit un livre entier pour apprécier toutes ſes citations ; je dirai ſeulement que lui-même ne ſavoit ce qu'il citoit, quels auteurs, quels livres il produiſoit ſur la ſcene. Cela eſt ſi vrai, que citant ſans ceſſe Pfaff, Puffendorf, Fra-Paolo, des écrivains de toutes les ſectes & de toutes les factions, il proteſte avec une contenance qui prête à rire, qu'il a mis toute ſon attention à ne jamais citer de Proteſtans, ni d'auteurs, que tous les Chrétiens ne reconnuſſent pas pour des hommes graves & pieux. *Non fuerunt in aciem deducti niſi viri graves & pii quos omnes Eccleſiæ pro talibus agnoſcunt.* T. 1, Append. 3, p. 86. *Studio abſtinui a ſcriptoribus Proteſtantibus.* Ibid, p. 41. On voit qu'il oublie lui-même de moment à autre le contenu de ſon livre. Clément XIII dit dans ſon Bref du 14 mars 1764, au prince Clément de Saxe, alors évêque de Ratisbonne : *Omnia ex hæreticorum & ſanctæ Sedi infenſiſſimorum hominum libris conquiſivit, abſurdiſſima quævis de ſuo adjecit.*

(3) Il eſt incroyable avec quel dédain, quelle morgue faſtueuſe & inſultante Febronius traite ſes adverſaires les plus ſages & les plus modérés. On trouve quelques échantillons de ſon éloquence injuriante dans le *Coup-d'œil ſur le Congrès d'Ems*, p. 116 ; dans le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 décemb. 1790, p. 656.

(4) On peut voir un petit catalogue de ſes expreſſions favorites & ridiculement anti-latines, dans le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 décemb. 1790, p. 657 ; *Coup-d'œil ſur le Congrès d'Ems*, p. 116.

quelque faction puissante & bavarde ; or, c'est ce qu'a fait Febronius, en flattant la nombreuse cohorte des ennemis du Saint-Siege, & particuliérement les Jansénistes. « Parmi » les esprits factieux (dit le plus » grand orateur de la France) » être leur adhérant, c'est le » souverain mérite ; n'en être » pas, c'est le souverain décri. Si vous êtes dévoué à » leur parti, ne vous mettez » pas en peine d'acquérir de » la capacité & de la probité. » Votre dévouement vous » tiendra lieu de tout le reste. » Caractere particulier de l'hérésie, dont le propre a toujours été d'élever jusqu'au » ciel ses fauteurs & ses sectateurs, & d'abaisser jusqu'au » néant ceux qui osoient l'attaquer & la combattre. La » maniere des hérétiques étoit » de s'ériger eux-mêmes premiérement, & puis leurs » partisans & leurs associés, » en hommes rares & extraordinaires. Tout ce qui s'attachoit à eux devenoit *grand*, » & ce seul titre, d'être dans » leurs intérêts, étoit un éloge » achevé ». (*) — Mais puisque Febronius a solemnellement rétracté ses erreurs, pourquoi en rappeller le souvenir, & approfondir ses torts ? Pourquoi ? parce que malgré sa rétractation, les ennemis de l'Eglise en font leur guide & leur garant ; parce que malgré sa

(*) On a varié beaucoup sur les motifs qui peuvent avoir déterminé Febronius à se dévouer à cette pénible & rebutante compilation. Les uns ont cru qu'il y avoit été poussé par un mécontentement particulier, reçu de la cour de Rome ; d'autres ont pensé qu'ayant toujours eu une très-forte envie d'obtenir un évêché dans les Pays-Bas Autrichiens, il avoit cru se ménager la protection du gouvernement, en détruisant la hiérarchie ecclésiastique, pour mettre l'Eglise sous le pouvoir temporel (ce qui ne peut manquer d'arriver, quand une fois la puissance pontificale sera anéantie). Quoi qu'il en soit, l'amour de la vérité nous oblige de dire que nous avons trouvé dans les Pays-Bas, des lettres circulaires adressées par Febronius à des chanoines de différentes cathédrales, qui, comme l'on sait, donnent leurs suffrages pour la nomination des évêques. Celle que nous avons sous les yeux, & qui est signée de la main de Febronius, est conçue en ces termes : *Monsieur, les assurances que son altesse royale le duc de Lorraine, & son excellence le comte de Cobenzl, ont eu la bonté de me donner, en considération des services que j'ai eu autrefois l'occasion de rendre à l'auguste maison d'Autriche, de vouloir appuyer ma très-humble requête pour un des évêchés desdits pays, m'ont déterminé à me mettre au nombre des compétiteurs, pour l'évêché d'Anvers. Je ne peux y parvenir, que moyennant les suffrages de messieurs les chanoines de la cathédrale. J'ose, Monsieur, vous prier de m'accorder le vôtre, malgré que je n'aie pas l'avantage de vous être connu. J'espere que l'épiscopat, dont depuis dix ans je remplis toutes les parties dans un des plus vastes dioceses de l'Europe, me servira de témoignage de la capacité requise pour l'évêché que je demande par votre suffrage, Monsieur. Je connois tout le poids du bien que vous pouvez me faire dans cette recherche,* & JE VOUS PRIE DE COMPTER SUR

rétractation, les perturbateurs du repos de l'Eglise d'Allemagne ne cessent de le copier, & de se régler sur ses plus répréhensibles assertions; parce que sur sa rétractation, il a fait un *Commentaire*, qui, à la vérité, la confirme quant au fond, & qui devroit ôter à des écrivains de bonne-foi, l'envie de se prévaloir de ses égaremens; mais qui par des explications tortueuses, & un combat pénible entre l'égoïsme & la franchise de la confession, a donné lieu de croire qu'il y avoit dans son cœur autant d'inconstance que dans son esprit (1). Quoi qu'il en soit, je finirai ce qui regarde l'auteur par une lettre de son souverain spirituel & temporel, qui dès l'an 1765 s'étoit déjà franchement déclaré sur la nature de la mauvaise compilation (2); qui paroît même par ses bons & sérieux avis, avoir contribué à la rétractation de l'auteur, & qui sans prévoir sans doute, qu'un de ses envoyés signeroit un jour

---

L'ÉTENDUE DE MA RECONNOISSANCE, QUI NE SERA PAS INFÉRIEURE AU SERVICE *que, j'espere, vous ne me refuserez pas en cette occasion. Je ne desire rien tant que de faire votre connoissance, & de vous convaincre de la plus parfaite considération, avec laquelle je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur de* HONTHEIM, *évêque de Myriophite, suffragant de Treves.* Treves, le 12 juillet 1758.

(1) Quel que soit ce Commentaire, il ôte tout subterfuge à ceux qui après la rétractation voudroient encore défendre les erreurs de l'auteur, puisque l'aveu de ces erreurs subsiste dans le Commentaire, quoique d'une maniere foible & tergiversante. L'épigraphe, prise de Séneque, suffit pour leur faire sentir la mauvaise foi de leur procédé. *Rectum iter quod serò cognovi & lassus errando, cæteris monstro.*

(2) Le prince Clément de Saxe, alors évêque de Ratisbonne & de Freysingue, aujourd'hui archevêque-électeur de Treves, en instruisant le peuple que Dieu avoit confié à sa sollicitude pastorale, parloit de Febronius comme d'un homme qui visoit à sapper par le fondement l'Eglise Catholique, & particuliérement le siege de son premier pontife, *Beatissimi Petri Apostolicam Sedem penitùs evertere, & Petram, supra quam Christus Dominus ædificavit Ecclesiam suam, omni adhibito conatu tentat suffodere.* Le même prélat ne fait point difficulté d'appeller le livre de Febronius une *production diabolique*, PARTUS SATANÆ, & le range avec les livres les plus détestables, qui tendent à anéantir la piété & à détruire toute religion. *Teterrimi libri inundant agrum Domini, suffocant sementem Evangelii, veræ pietatis & Religionis sensa extinguunt.* L'expérience a fait voir qu'il n'y avoit rien de trop dans ce passage; la décadence presque générale de la Religion en Allemagne, doit être particuliérement attribuée à la secousse que Febronius a donnée à la hiérarchie, au mépris qu'il a inspiré pour le chef de l'Eglise, à ses calomnies contre le siege de Rome, à ses efforts pour ourdir un schisme, &c. Dans le même tems, en parlant du même auteur, s'exprimoient de la même façon l'évêque & prince de Constance, l'évêque & prince d'Ausbourg, l'évêque & prince de Liege, l'archevêque-électeur de Cologne, & autres prélats Allemands, parfaitement d'accord sur ce point avec le pape Clément XIII, avec l'Eglise Gallicane (comme nous l'avons fait voir), & avec tout l'univers catholique.

à Ems le Résultat de l'ouvrage rétracté, s'exprimoit ainsi en 1781, sur le *Commentaire* de la Rétractation, en écrivant au pape Pie VI. « Très-saint Pere, j'ai » reçu avec la vénération qui » leur est due, les lettres pleines de bienveillance, qu'il » a plu à votre Sainteté de » m'adresser, en date du 13 » octobre, & j'ai vu avec la » plus grande satisfaction, que » son jugement sur le Commentaire de Febronius étoit parfaitement conforme à celui » que j'en avois porté. Quant » aux ordres qu'il lui a plu » de m'intimer par les mêmes » lettres, je les aurois certainement remplis avec autant de » promptitude que de bonne » volonté, si je n'avois craint » (crainte, à mon avis, bien » fondée) que la réprimande » ou l'avertissement, dont elle » me chargeoit envers M. de » Hontheim, ne devînt plus » nuisible qu'utile à la Religion. » Car il me paroît indubitable, » ou que la rétractation que » M. de Hontheim a faite de » ses erreurs, n'étoit qu'une » feinte, ou qu'il s'est repenti » aussi-tôt de l'avoir faite. Et » en effet, s'il avoit agi avec » cette *sincérité germanique*, » dont il se vante dans la formule même de sa rétractation, se seroit-il vivement » affligé de voir ses nouveaux » sentimens communiqués au » sacré college des cardinaux, » & même à l'univers entier? » Auroit-il négligé dans la » lettre circulaire, qu'il a mise » à la tête des actes consistoriaux, publiés par mon ordre » dans ce diocese, les observations que je lui avois faites, & qui ne pouvoient » déplaire ni paroître déplacées à un homme sincérement repentant? Auroit-il » débité faussement qu'il avoit » été atterré par les menaces » de votre Sainteté, & fait » passer cette calomnie jusqu'à » la cour impériale? Auroit-il » gardé un silence perfide sur » les bruits malicieusement répandus touchant l'acte de sa » rétractation; bruits cependant bien flétrissans pour sa » réputation, puisqu'ils le dénonçoient, ou comme un » lâche déserteur de la vérité » ou comme un imbécille? » Auroit-il fait imprimer à mon » insu, sous le titre prétendu » de Commentaire, une production plus abominable encore que mal désignée; je » dis mal désignée, car qui » donneroit la dénomination » de *Commentaire sur une rétractation*, à un ouvrage qui » ne paroît entrepris que pour » énerver la rétractation même, à un ouvrage qui, au» lieu de lumieres, répand de » nouvelles ténebres sur l'esprit du rétractant, & qui, » bien loin d'établir par des » argumens solides les vérités » catholiques, opposées aux » erreurs abjurées & si solemnellement reconnues dans » l'acte d'abjuration, en réduit » de nouveau plusieurs dans la » cathégorie des propositions » douteuses, l'auteur s'appuyant, selon sa coutume, sur » l'autorité des autres, parce » qu'il sentoit toute l'ignominie dont il se seroit couvert, » en les combattant en son » propre nom; à un ouvrage » enfin si différent de la ré-

» tractation que, tandis que » celle-ci a été bien reçue de » tous ceux qui aiment sincérement l'Eglise, l'autre n'a » pu mériter que les éloges des » hérétiques ? Je n'ai pas manqué néanmoins de témoigner » à mon suffragant, combien » une pareille conduite étoit » peu digne d'un homme de » bien ; de plus, je l'ai souvent » & sérieusement averti de son » devoir, & j'ai fait tous mes » efforts pour le ramener dans » le droit chemin : mais j'ai » cru qu'il seroit dangereux » avec un homme d'un esprit » vain & artificieux, comme » sont ordinairement les novateurs, de pousser les choses » trop loin, sur-tout dans un » tems où il voyoit les puissances mêmes favoriser ouvertement un système qu'il » avoit abjuré du moins extérieurement. Au reste, abstraction faite de ma conduite envers M. de Hontheim, je crois que, vu le » caractere de son esprit & » les circonstances de ces tems » malheureux, il est plus sûr » de ne pas exiger de lui des » déclarations ultérieures. Car » outre qu'il est incertain avec » quelle attention, quelle sincérité & quelle constance il » obéira aux ordres de votre » Sainteté ; les explications, » quelque orthodoxes qu'elles » puissent être, ne paroîtront » dans la bouche de Febronius, » esprit versatile & toujours » opposé à lui-même, qu'une » contradiction nouvelle, tandis que d'autres, répandant » la calomnie à leur gré, publieront qu'elles ont été arrachées par force & par » crainte à un vieillard foible » & déraisonnant. Cependant » votre Sainteté ne pouvant » dissimuler la publicité du » Commentaire, je crois que, » crainte que son silence ne » soit pris pour une approbation tacite, il conviendroit, » peut-être même seroit-il nécessaire, de le condamner » ouvertement, & d'y ajouter » une exhortation paternelle, » pour que (vu qu'il a perdu » par ses variations perpétuelles la confiance publique, & » le moyen de persuader que » ses sentimens sont orthodoxes, quand même ils le seroient) il ne cesse de déplorer, » avec les larmes ameres de la » pénitence, les troubles excités dans l'Eglise, qu'il ne » peut appaiser, & les scandales qu'il ne peut réparer. J'ai » cru, très-saint Pere, devoir » vous exposer ces choses dans » la simplicité de mon cœur ; » mais que ce soit sauf le jugement plus éclairé de votre » Sainteté, & sans préjudice » de l'obéissance filiale que je » lui porte ; car mon intention » n'a été nullement de censurer » ses ordres ou de chercher » un prétexte spécieux pour » les éluder ; mais seulement » de lui faire connoître des » détails qui, n'étant connus » à personne comme à moi, » demanderoient peut-être une » maniere d'agir différente que » celle que votre sagesse & » votre prudence vous indiquent pour la meilleure. Il » me reste maintenant à attendre ce qu'il vous plaira » de m'ordonner, recommandant & ma personne & » les peuples commis à mes

» soins à votre faveur pater-
» nelle, & demandant, avec
» la plus profonde vénération,
» la bénédiction apostolique.
» De votre Sainteté, &c. *Ehren-*
» *breitstein, le 17 novembre 1781*,,.
— En même tems le même archevêque-électeur écrivit à Mgr. Bellisomi, archevêque de Thyane, nonce apostolique à Cologne, la lettre suivante.
» Vous verrez par la copie de
» la lettre que je vous prie de
» faire passer à sa Sainteté, que
» je trouve du danger à faire
» barbouiller de nouveau du
» papier à M. de Hontheim,
» qui par ses continuelles con-
» tradictions, s'est mis dans
» l'impossibilité de faire à l'a-
» venir aucun bien, quelque
» chose qu'il écrive, quoiqu'il
» soit encore dans le cas de
» faire du mal, sur-tout dans
» les tems critiques où nous
» vivons. Si vous voulez,
» Monsieur, renforcer de vos
» réflexions celles que j'ai l'hon-
» neur de faire à sa Sainteté,
» je ne doute point qu'elle ne
» se borne à lui témoigner son
» mécontentement au sujet du
» Commentaire, & cela pour
» des raisons générales, &
» sans entrer dans le détail des
» propositions répréhensibles,
» qu'il ne manqueroit pas de
» vouloir justifier, ou qu'il sou-
» tiendroit au moins sous main,
» lors même qu'il les désap-
» prouveroit par écrit, comme
» il a fait pour les changemens
» que sa Sainteté lui a ordonné
» de faire à sa profession de
» foi. Au surplus, Monsieur,
» quelle que puisse être sa dé-
» férence aux avis du saint
» Pere, comptez qu'on dira
» toujours (& il sera peut-être
» le premier à le dire) que
» cette déférence est l'effet des
» menaces, dont on aura usé
» envers lui, une pareille ca-
» lomnie, dût-elle de nouveau
» le faire passer pour un lâche
» ou pour un imbécille. Il faut
» donc, à mon avis, traiter
» M. de Hontheim comme on
» traite un homme qui s'est
» mis dans l'impossibilité de
» réparer ses scandales. On lui
» met devant les yeux les maux
» qu'il a faits, on lui prêche
» d'en faire pénitence, on le
» recommande à la miséricorde
» divine. Il paroît du reste que
» le Commentaire est tombé
» dans un parfait oubli. Puisse-
» t-il y reposer à jamais! Je
» suis avec la plus parfaite es-
» time, monsieur le nonce, &c.
» *Ehrenbreitstein, le 17 novembre*
» *1781* ,,. — A ces divers témoignages, nous en joindrons un particuliérement remarquable; c'est celui d'un protestant, d'un philosophe, qui rapporte particuliérement au livre de Febronius, la séduction & la corruption du clergé Autrichien. " Le clergé, dit-il dans
» ses observations sur Vienne,
» porte dans son sein un ser-
» pent qui lui causera la mort:
» ce serpent est la philosophie,
» qui, sous l'apparence de la
» théologie, s'est glissée même
» jusqu'au trône épiscopal. Un
» grand nombre de jeunes ec-
» clésiastiques sont infectés du
» poison de ce serpent, dans les
» universités. Ils savent tous
» qu'il y a un Febronius dans
» le monde, & quelques-uns
» seulement le connoissent
» comme un hérétique; ce-
» pendant comme la cour le
» favorise évidemment, ils sont

» très-portés à se réconcilier » avec lui. Les Bellarministes » qui possedent tous les grands » bénéfices, forment encore, » il est vrai, le plus grand » nombre ; mais s'ils se voient » une fois en danger de perdre » leurs bénéfices, ou si les » 25,000 avocats des états im- » périaux, qui ont fait depuis » long-tems leur provision d'ar- » gumens, ont ordre d'aller à » la charge, ils ne feront vrai- » semblablement que fort peu » de résistance ». *Voyage en Allemagne, par le baron de Riesbeck*, traduit de l'anglois, t. 2, p. 107. — Après le compte aussi détaillé que véridique & impartial, que nous avons rendu de cet ouvrage informe & acatholique, l'équité demande que nous rendions, à plusieurs égards, justice aux bonnes qualités de l'auteur. Poli, honnête, prévenant, officieux, d'un commerce agréable & intéressant ; prêtre, évêque, recommandable par ses mœurs & par son exactitude à remplir son ministere ; il étoit personnellement un contraste sensible & frappant de son livre avec lui-même. Il se peut que sa Rétractation ait été en partie l'effet d'une influence étrangere & impérieuse ; mais dans le *Commentaire* qui est si souvent, à quelques égards, une espece de rétractation de cette même rétractation, on voit que la vérité le presse, & qu'il voudroit y tenir, sans trop paroître opposé à ce qu'il a écrit contre elle. Quelques années avant sa mort, disant la Messe le jour de S. Pierre, dans son château de Mont-Quintin, arrivé à l'Evangile & lisant ces paroles : *Tu es Petrus & super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam*, &c., il se trouva mal, & fut obligé de quitter l'autel (*) ; effet sans doute d'une réminiscence amere & salubre, qui fait supposer avec raison que son cœur ne s'étoit pas entiérement fermé à l'affection que tout enfant de l'Eglise catholique porte à ce grand Siege, centre de l'union & de l'unité, où l'autorité de Jesus-Christ se déploie par l'organe de son vicaire, d'une maniere si imposante & si magnifique, si consolante pour les vrais fideles, si nécessaire pour étouffer dès leur naissance les héréfies & les schismes.

HONTIVEROS, (Dom Bernard) Bénédictin Espagnol, professeur de théologie dans l'université d'Oviedo, puis général de sa congrégation en Espagne, & enfin évêque de Calahorra, mourut en 1662. On a de lui un traité contre les casuistes relâchés, intitulé : *Lacrymæ militantis Ecclesiæ.*

HONTORST, (Gérard) *voyez* HOMTORST.

HOOFD *ou* HOOFT, (Pierre-Corneille Van) naquit à Amsterdam en 1581, & mourut à La Haye en 1647, après avoir donné : I. Des *Comédies*, des *Epigrammes* & d'autres *Poésies*, moins lues que ses ouvrages historiques. II. *Histoire des Pays-Bas*, depuis l'abdication

(*) Cette anecdote est très-certaine. Je la tiens de la bouche du respectable ecclésiastique qui lui servoit la Messe, & qui vit encore.

de Charles-Quint jusqu'en 1588, dont on a donné une bonne édition en 1703, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage contient un détail circonstancié des intrigues du cabinet & du mouvement des armées; l'auteur y voit souvent les choses à sa façon, & n'est pas toujours d'accord avec les historiens les mieux instruits. III. Une *Histoire de Henri IV*, roi de France, Amsterdam, 1626, in-fol. & 1638, in-4°. IV. Une *Histoire des Médicis*, en flamand, 1649. V. Ue *Traduction* en flamand *de Tacite*, Amsterdam, 1684, in-fol.

HOOGHE, (Romain de) dessinateur & graveur Hollandois, florissoit à la fin du 17e. siecle. Il avoit une imagination vive, qui l'a souvent égaré. Il ne mérite guere d'éloge pour la correction du dessin, & pour le choix de ses sujets, qui sont la plupart peu assortis aux bonnes mœurs, & qui ne donnent pas une grande idée de celles de l'auteur. On a cependant de lui plusieurs estampes dignes d'un artiste sage: telles que les figures de l'*Histoire du Vieux & Nouveau-Testament* de Basnage, 1704, in-fol. Celles de la *Bible* avec des explications hollandoises, 1721. Celles des *Hiéroglyphes des Egyptiens*, Amsterdam, 1735, petit in-fol., &c.

HOOGSTRATE, *voyez* HOCHSTRAT,

HOOGSTRATTEN, (David Van) né à Roterdam en 1658, enseigna les humanités à Amsterdam, & y fut correcteur du college. Il se noya en 1724, ou plutôt il mourut au bout de 8 jours, des suites d'une chute dans le canal du quai de Gueldre, où il tomba, aveuglé par un brouillard épais qui s'étoit élevé sur les 6 heures du soir. On a de lui: I. Des *Poésies latines*, en 2 vol. in-8°, qui furent peu connues hors de son college. II. Des *Poésies flamandes*, en 1 vol. in-4°. III. Un *Dictionnaire flamand & latin*. IV. Des *Notes* sur *Cornelius Nepos* & sur *Térence*. V. Une *Edition de Phedre*, in-4°, à l'usage du prince de Nassau, dans laquelle il a imité les *ad usum Delphini*. VI. Une bonne *Edition des Poésies de Janus Broukhusius*, in-4°.

HOOK *ou* HOOKE, (Robert) mathématicien Anglois, né dans l'isle de Wight en 1635, fut membre de la société royale de Londres, & professeur de géométrie en cette ville. Il perfectionna les microscopes, inventa les montres de poche, & fit plusieurs autres découvertes dans la physique, l'histoire naturelle & les mathématiques. Il prétendit avoir eu la premiere idée du ressort spiral qui sert à régler le balancier des montres. Huyghens s'en attribuoit l'invention; mais il prétendit que ce secret avoit été divulgué par Oldembourg, secrétaire de la société royale, auquel il intenta un procès: il parut avoir raison contre Huyghens, & le confondit par les dates, mais il n'eut pas le même avantage contre l'abbé Hautefeuille. Il présenta en 1666, à la société royale, un plan sur la maniere de rebâtir la ville de Londres, qui avoit été détruite par le feu; il plut extrêmement à cette compagnie; le lord-maire & les aldermans

le préférerent à celui des intendans de la ville, & c'eſt en grande partie ſur ce plan que Londres fut rebâtie. Hook fut enſuite l'un de ſes intendans, par acte du parlement, charge dans laquelle il amaſſa de grands biens. Il mourut en 1703, à 68 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages en anglois. Les principaux ſont : I. La *Microſcopie, ou la Deſcription des Corpuſcules obſervés avec le Microſcope*, in-fol., Londres, 1667. II. *Eſſais de Méchanique*, in-4°. On a imprimé après ſa mort un volume in-fol., d'autres *Œuvres* de cet auteur. Sa *Vie* eſt à la tête de ce recueil. — Il faut le diſtinguer de Luc-Joſeph HOOKE, auteur d'une bonne *Hiſtoire Romaine* en anglois, en 4 vol. in-4°., & des *Obſervations ſur le Sénat Romain*, 1758, in-4°. Son fils, docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, ſoutient avec honneur la réputation de ſon pere, & eſt auteur d'un Cours de Théologie, dirigé particuliérement vers la défenſe des dogmes chrétiens contre les erreurs modernes : *Religionis naturalis & revelatæ Principia in uſum academicæ juventutis*, dont il a paru déjà deux éditions : la ſeconde eſt corrigée & augmentée, Paris, 1774, 3 vol. in-8°. Quelques critiques, en donnant d'ailleurs des éloges à l'ouvrage, ont cru y voir quelques aſſertions peu propres à maintenir l'ordre dans la hiérarchie.

HOOKER, (Richard) théologien Anglois, natif d'Exceſter, eſt auteur d'un ouvrage intitulé : *La Police Eccléſiaſtique*, dans lequel il défend les droits de l'Egliſe Anglicane. Il mourut en 1600, âgé de 46 ans. On a de lui des *Sermons* & d'autres Ecrits eſtimés en Angleterre.

HOOPER, (George) écrivain Anglois, né à Grimley, dans le comté de Worceſter, en 1640, habile dans les mathématiques, dans les langues & les ſciences orientales, devint évêque de Bath & de Wells, & refuſa l'évêché de Londres. Il étoit chapelain du roi Charles II en 1685, & mourut en 1727. Son *Traité du Carême*, en anglois, in-8°., eſt curieux. Celui *des Meſures des Anciens*, Londres, 1721, in-8°., ne l'eſt pas moins; & l'un & l'autre ſont remplis d'érudition.

HOORNEBEEK, (Jean) profeſſeur de théologie dans les Univerſités d'Utrecht & de Leyde, naquit à Harlem en 1617, & mourut en 1666. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages de théologie, & des Traités contre les Sociniens, les Juifs & les Idolâtres. Les principaux ſont : I. Une *Réfutation du Socinianiſme*, 1650 à 1664, en 3 vol. in-4°. Il auroit pu ſe paſſer d'y attaquer les Catholiques, qui ont des principes infiniment plus ſûrs & mieux fondés que les Proteſtans, pour combattre les Sociniens avec avantage; car dès qu'on rejette une fois l'autorité de l'Egliſe & la Tradition, il eſt impoſſible de confondre quelque héréſie que ce ſoit (*voyez* LENTULUS Scipion). II. Un *Traité pour la conviction des Juifs*, Leyde, 1655, in-4°. Sa haine contre les Catholiques lui fait faire encore contr'eux des ſorties qui l'éloi-

gnent de son but. III. Un *Traité contre les Infidèles, les Hérétiques* (entre lesquels il a soin de placer les Catholiques), &c., Utrecht, 1658, in-8°. Il fut attaqué par Arnold de Poelenburg, remontrant. IV. *Union des Calvinistes & de ceux de la Confession d'Ausbourg*, Amsterdam, 1663, in-4°. Ouvrage qui fut réfuté par Abraham Calovius, ministre de Wittemberg. V. *Théologie pratique*, Leyde, 1663, 2 vol. in-4°. Compilation de quelques auteurs anglicans. Ces ouvrages sont en latin, d'un style obscur & diffus.

HOPHRA, (Pharaon) *voyez* APRIÈS.

HOPITAL, *voyez* HOSPITAL.

HORACE, surnommé *Coclès*, parce qu'il avoit perdu un œil dans un combat, descendoit d'un de ces trois guerriers (*voyez* les HORACES), qui se battirent contre les Curiaces. Porsenna ayant mis le siege devant Rome l'an 507 avant J. C., chassa les Romains du Janicule, & les poursuivit jusqu'à un pont de bois, dont la prise entraînoit celle de la ville même. Ce pont n'étoit défendu que par 3 hommes, Horace Coclès, ou le Borgne, T. Herminius & Sp. Largius. Comme ils prévirent qu'ils seroient accablés par le nombre, Horace conseilla à ses compagnons de rompre le pont derriere lui, tandis qu'il en défendroit l'entrée. Ils suivirent son conseil, malgré le péril où ils l'exposoient. Horace, de son côté, exécuta ce qu'il avoit promis. Conservant la présence d'esprit dans le plus grand danger, dès qu'il sentit le pont rompu, il s'élança tout armé dans le fleuve. Un coup de pique qu'il avoit reçu à la cuisse en combattant, & le poids de ses armes, ne l'empêcherent pas de gagner l'autre bord du Tibre. Publicola fit ériger à ce héros une statue dans le temple de Vulcain.

HORACE, naquit à Venuse, dans la Pouille, l'an 63 avant J. C., d'un affranchi. Son pere lui connut des talens, & quoique d'une fortune médiocre, il n'oublia rien pour les cultiver. Il l'envoya à Rome, où son esprit & ses succès le lierent avec les jeunes gens de la premiere distinction. A l'âge de 22 ans il alla étudier la philosophie à Athenes. Brutus, l'un des meurtriers de César, passant par cette ville, l'emmena avec lui & lui donna une place de tribun des soldats dans son armée. Le jeune philosophe s'étant trouvé peu de tems après à la bataille de Philippes, prit la fuite, jeta son bouclier, & promit de ne plus remanier les armes. Les lettres depuis l'occuperent tout entier. Virgile & Varius, charmés des ouvrages de ce poëte naissant, en montrerent quelques-uns à Mécene. Ce protecteur, cet ami des gens-de-lettres, voulut voir Horace, le prit en affection, le présenta à Auguste, qui le combla de bienfaits & de caresses. Cet écrivain, à la fois misanthrope, courtisan, épicurien, mourut l'an 7*e*. avant J. C., à 57 ans. Les ouvrages qui nous restent de lui, sont : I. Des *Odes*. Horace semble s'être fait un caractere particulier, composé

de celui de Pindare & d'Anacréon. On ne peut nier qu'il n'égale, qu'il ne surpasse même ce dernier par la volupté de son pinceau ; mais il se reconnoît lui-même fort inférieur au premier. On peut dire néanmoins qu'il marche à côté de Pindare, dans cette même Ode, où il se met au-dessous de lui. C'est-là qu'il le compare à un torrent impétueux, qui, gonflé par les pluies, franchit ses bords, & précipite avec fureur ses eaux immenses & profondes. Pour lui il veut ressembler à l'abeille qui voltige sur quelques fleurs ; il dit presque comme la Fontaine : *Je suis chose légere* (*operosa parvus carmina fingo*). Il se distingue par sa facilité soignée & par cet art de passer sans peine d'un sujet & d'un ton à l'autre : énergique, voluptueux, moral, indigné, tendre, enjoué, satyrique, c'est de tous les poëtes celui qui représente plus de diverses situations de l'esprit. Aussi est-il celui qui a le plus de lecteurs. « Je plaindrois moins ceux qui ignorent le latin, a dit un homme de goût, si je ne pensois » qu'ils sont privés de lire » Horace, car il faut absolument le lire dans sa langue » comme la Fontaine dans la » nôtre. Mais je sentirois une » grande peine en entendant » un homme de lettres avouer » qu'il ne sait pas beaucoup » de vers d'Horace par cœur. » Ils ont le don de se graver » dans la mémoire, don réservé à peu de vers, & pour » le dire à-peu-près comme » Horace, à ceux qu'Apollon » *a parfumés d'un peu de son nectar* (*quintâ parte sui nectaris imbuit*) ». II. Des *Satyres* & des *Epîtres*. Elles n'ont rien au-dehors qui frappe le lecteur : les vers en sont négligés, & dépouillés de tout l'éclat & de toute la douceur de l'harmonie poétique. On diroit que c'est de la prose ; mais c'est une prose assaisonnée de cette finesse d'expression, de cette fleur de plaisanterie, de cette aimable négligence qui plaît plus que tous les ornemens. On souhaiteroit seulement que l'auteur se fût tenu aux tableaux vrais & touchans, qu'il trace dans ses Epîtres, de la vertu & de la justice, de l'amitié & de la modération ; au-lieu de tourner ses traits contre cette foule de versificateurs qu'il ridiculise & qu'il insulte dans ses Satyres. III. L'*Art Poétique*. C'est l'école du goût. Horace fit pour les Romains ce qu'Aristote avoit fait pour les Grecs. Il abrégea les préceptes de ce philosophe, & les mit à la portée des grands seigneurs de Rome, qui se mêloient alors de faire des vers. On trouve dans son ouvrage les principes fondamentaux de l'art d'écrire & de l'art de versifier. Il est fâcheux que l'ordre & la liaison des idées ne s'y fassent pas sentir davantage ; il est absolument sans méthode. On doit le regarder plutôt comme une Epître légere, que comme un Poëme didactique. Horace & Virgile mangeoient souvent à la table d'Auguste, placés à ses côtés : le premier avoit une fistule lacrymale, & l'autre l'haleine fort courte. Auguste en plaisantant là-dessus, disoit quelquefois : *Ego sum inter suspiria*

piria & lacrymas (Me voilà entre les soupirs & les larmes). Horace étoit maigre & fort mince ; quoique Suétone ait inféré de ces paroles : *Je suis un pourceau du troupeau d'Epicure*, qu'il étoit gras. Ces expressions peignent plutôt ses mœurs que sa figure ; celles d'Horace étoient extrêmement corrompues. Il se livroit sans scrupule aux goûts les plus monstrueux, que la lubricité ait imaginés. Ses Poésies sont pleines d'images qui blessent la pudeur, & qu'on n'a pu voiler qu'en les effaçant entiérement. Si les maximes d'une philosophie sage & profonde, l'ont fait appeller *le Poëte de la raison*, il est dans plus d'un endroit celui de la folie, & du plus crapuleux libertinage. Quoique sa métaphysique ne valût pas toujours mieux que ses mœurs, il condamna la facilité avec laquelle il s'étoit laissé entraîner dans l'impiété épicurienne, & confessa ne pouvoir résister à l'impression de la Divinité :

Parcus deorum cultor & infrequens,
Insanientis dum sapientiæ,
Consultus erro : nunc retrorsum,
Vela dare, atque iterare cursus
Cogor relictos.

Par le même retour à la raison il condamne la volupté, & convient de la tristesse & des regrets qui en sont le fruit.

Sperne voluptates, nocet empta dolore voluptas.

Nous ne pouvons sans prendre une place destinée à des choses plus intéressantes, nous arrêter sur le grand nombre d'éditions des ouvrages de ce poëte, ni des versions qui en ont paru dans toutes les langues. Si jusqu'ici nous nous sommes quelquefois trop arrêté, d'après d'autres lexicographes, sur ces détails typographiques, c'est que nous n'avons pu établir d'abord un rapport exact, entre l'étendue des matieres & le nombre de volumes invariablement arrêté (*).

(*) Je n'avois d'ailleurs pas assez réfléchi que ces détails appartenoient entiérement à un *Dictionnaire bibliographique*, à une *Histoire de l'Imprimerie*, à une *Histoire littéraire*, & que pour un bibliomane qui les cherchera dans cet ouvrage, où il ne devroit pas espérer de les trouver, cent autres lecteurs les regarderont comme des hors-d'œuvres, tels qu'ils sont en effet ; puisqu'ils sont tout-à-fait étrangers à l'auteur & à son ouvrage en lui-même. Et qui peut se flatter de rassembler sous ses yeux toute cette bigarrure d'éditions d'un ouvrage célebre ! Et si on ne l'a pas, comment garantir ce groupe de dates, cette énumération précise de volumes ; comment parler pertinemment de la correction, de la beauté, de la fidélité, & enfin de tout ce qui constitue une bonne édition ? D'ailleurs, comme tous les jours il se fait de nouvelles éditions, il faudroit se consacrer exclusivement à cette interminable succession de choses : encore n'y suffiroit-on pas. Il est bien vrai qu'il y a des éditions particuliérement remarquables par des notes, des supplémens, des corrections ou corruptions, dont il est convenable de faire mention ; mais de-là, à une prolixe nomenclature d'éditions distinguées précisément par le format, le caractere ou d'autres manipulations d'imprimerie, il y a bien de l'espace à franchir.

HORACES (Les) : c'eſt le nom de trois freres Romains qui combattirent contre les trois Curiaces Albains, ſous le regne de Tullus Hoſtilius, l'an 669 avant J. C. Deux des Horaces furent tués ; celui qui reſta contre les trois Curiaces, joignant l'adreſſe à la valeur, aſſura l'avantage aux Romains. Comme les différentes bleſſures que les Curiaces avoient reçues, ne leur laiſſoient que des forces inégales, il ſe mit à fuir : les ayant ſéparés par cet artifice, il retomba ſur eux, & les terraſſa facilement l'un après l'autre. Horace rentrant à Rome, tua ſa ſœur, qui paroiſſoit affligée de la mort d'un des Curiaces auquel elle avoit été fiancée. Il fut condamné à mort par les deux commiſſaires que Tullus avoit nommés pour le juger ; il en appella au peuple : on commua ſa peine. Il fut condamné à paſſer ſous le joug (c'étoit une porte compoſée de deux fourches, qui en ſoutenoient une troiſieme : on y faiſoit paſſer par ignominie les priſonniers faits en guerre) ; mais en même tems on lui érigea un trophée, & l'on y ſuſpendit les dépouilles des trois Curiaces. Il y a dans l'Hiſtoire Grecque un événement ſi ſemblable à celui-ci, que l'on a ſoupçonné, que les Romains ou les Grecs ont été jaloux d'orner leur hiſtoire d'un trait qui appartenoit à celle d'un autre peuple (*voyez* CRITOLAÜS). Quelques auteurs ont cru que les Romains avoient fait cette eſpece de plagiat dans l'Hiſtoire des Grecs ; d'autres ont penſé que les Grecs, plus exagérateurs encore, & plus amis du merveilleux que les Romains, avoient inſéré dans leurs Annales, un trait de l'hiſtoire de ceux-ci. Quoi qu'il en ſoit, ſi les Romains ou les Grecs n'ont fait qu'adopter cet événement, il n'en prouve pas moins juſqu'où ils porterent le fanatiſme de la gloire, & de quels affreux exploits ce fanatiſme eſt capable ; delà ces deux vers ſi connus d'un tragique :

Rendez graces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

HOR-APOLLON, (*Horus-Apollo*) grammairien, profeſſa les belles-lettres à Alexandrie & à Conſtantinople ſous Théodoſe le Grand. On a de lui une *Explication des Hiéroglyphes*, publiée en grec & en latin en 1727, in-4°, avec des Notes par Jean Corneille de Paw. M. Requier a donné une Traduction des *Hiéroglyphes*, en 1779, in-12.

HORATI, (Charles) religieux Obſervantin, miſſionnaire à la Chine depuis 1698 juſqu'en 1733, a donné : I. Une *Relation de ſes Voyages*, Rome, 1759, en italien, eſtimée. II. *Grammaire & Dictionnaire de la Langue Chinoiſe*, avec une Relation des coutumes & des cérémonies chinoiſes. III. *Explication de la Philoſophie & des Livres ſacrés des Chinois*, Rome, 1759. Ce dernier ouvrage offre beaucoup d'érudition ; on peut même dire qu'elle eſt quelquefois prodiguée à expliquer des choſes qui ne méritent pas qu'on y emploie tant de ſcience.

HORBIUS, (Jean Henri) natif de Colmar en Alſace, fut

fait ministre à Hambourg en 1685, y donna dans les rêveries de la Bourignon & de Poiret, fut chassé de Hambourg en 1693, & mourut près de cette ville le 26 janvier 1695, après avoir publié : *Historia Origeniana*, des Sermons, &c.

HORIAH, (Nicolas) né à Nagy-Aranios en Transilvanie, se mit à la tête d'une horde de Valaques, engagea à la révolte un grand nombre de villages de cette nation, & entreprit d'extirper les nobles & les ecclésiastiques. Les massacres & incendies commencerent en 1784, & s'étendirent jusques dans le Bannat de Témeswar, où ce peuple est également répandu. On ne peut se faire une idée des horreurs dans tous les genres exercées par ces brigands, ni indiquer avec précision les causes de cette insurrection subite & terrible. On sait seulement que la premiere idée en étoit venue aux Valaques à la foire de Salathna. On leur y avoit montré une patente, écrite en lettres d'or, qui les autorisoit à exterminer la noblesse : un comte de Salins, qu'on dit avoir exhibé cette patente, n'a pas reparu depuis. Les diverses conjectures formées sur cet événement, sont de nature à ne pouvoir trouver place dans cet ouvrage. Les hussards Siculiens (peuple qui habite la partie orientale de la Transilvanie) se saisirent enfin de Horiah, qui fut exécuté avec Glosca (*voyez* ce mot) à Carlsbourg, le 28 février 1785. On a gravé leurs portraits, qu'on trouve dans le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1785.

HORMISDAS, (S.) né à Frusinone en Campanie, fut élu pape après Symmaque en juillet 514. Il eut la consolation d'éteindre le schisme causé par les erreurs des Eutychéens, & tint un concile à Rome en 518. La crainte de favoriser les partisans de cette hérésie, le fit résister aux sollicitations des moines Scythes, qui demandoient l'approbation de la fameuse proposition : *Unus de Trinitate passus est in carne*, quoiqu'elle présentât un sens orthodoxe, comme le déclara ensuite le pape Jean II (*voyez* ce mot). Il fut un modele de modestie, de patience & de charité, & mourut en août 523. Ce pontife veilla avec une attention infatigable sur toutes les églises, instruisit le clergé sur les vertus propres à cet état & sur la psalmodie. Nous avons de lui plusieurs *Lettres*. Dans la 160e., qui est adressée à Salluste de Séville, son vicaire en Espagne, on voit combien grande étoit l'autorité que les papes exerçoient dans l'Eglise, longtems avant le prétendu *Isidore Mercator*.

HORMISDAS III, roi de Perse, monta sur le trône en 580, après la mort de Chosroès le Grand, son pere. S'il hérita de son sceptre, il n'hérita point de ses talens. Il perdit son armée, son bagage & ses éléphans, en combattant contre les Romains. Depuis l'an 581 jusqu'en 589, il n'eut que des échecs. Il mit alors une puissante armée sur pied, & en donna la conduite à Varanes, qui fut encore battu. Hormisdas, irrité & honteux, envoya à ce général malheureux un habit de femme, injure irré-

parable parmi les Perſes. Varanes s'en vengea en excitant une révolte. Il ſe ſaiſit d'Hormiſdas, lui arracha les yeux, & fit maſſacrer ſa femme en ſa préſence. Il mit enſuite Choſroès II, ſon fils, ſur le trône impérial. Le nouveau roi fit aſſommer Hormiſdas, ſon pere, à coups de bâton, l'an 590.

HORNEIUS, (Conrad) né à Brunſwick en 1590, fut profeſſeur de philoſophie & de théologie à Helmſtadt, & y mourut en 1649, à 59 ans. Son principal ouvrage eſt: *Philoſophiæ moralis, ſive civilis doctrinæ de moribus, libri quatuor*, in-8°. C'eſt moins l'ouvrage d'un profond méditatif, que celui d'un compilateur laborieux.

HORNES, (le comte de) *voyez* EGMONT.

HORNIUS, (George) né dans le Palatinat, profeſſeur d'hiſtoire, de politique & de géographie à Harderwich, profeſſeur d'hiſtoire & des langues ſavantes à Leyde en 1654, mourut dans cette ville en 1670. On a de ce ſavant: I. Une *Hiſtoire Eccléſiaſtique* en latin juſqu'en 1666, traduite en françois. Elle a été continuée juſqu'en 1704. Cet ouvrage eſt aſſez bien fait, excepté les endroits où il eſt queſtion du Proteſtantiſme. II. L'*Hiſtoire d'Angleterre* ſous les années 1645 & 1646, in-8°, Leyde, 1648. III. *De originibus Americanis*, in-8°, 1652. IV. *Geographia vetus & nova*: ouvrage ſavant, mais confus. V. *Orbis Politicus*, in-12. VI. *Hiſtoria Philoſophica*, en 7 livres, 1655, in-4°. VII. Une *Edition de Sulpice Sévere, avec des Notes*, in-8°. VIII. *Arca Noë*, ou Hiſtoire des Monarchies. Cet ouvrage eſt plein de recherches curieuſes ſur l'origine de chaque monarchie, &c. IX. *Diſſertatio de vera ætate Mundi*, 1655, in-4°, contre Iſaac Voſſius. C'étoit un homme verſé dans l'étude de l'Ecriture-Sainte, d'une vaſte lecture; mais il ſe repoſoit trop, en écrivant, ſur ſa mémoire qui n'étoit pas toujours fidelle. Sur la fin de ſes jours ſon eſprit avoit des accès de folie, & cet accident venoit, dit-on, d'une perte de 6000 florins, qu'il fit à La Haye avec un alchymiſte.

HORREBOW *ou* HERREBOW, (Pierre) célebre aſtronome Danois, mort en 1764, âgé de 85 ans. Il eut, dans le cours d'une ſi longue vie, 20 enfans & 34 petits-enfans. Il profeſſa avec diſtinction pendant pluſieurs années la philoſophie, les mathématiques & l'aſtronomie. On a de lui un traité intitulé: *Copernicus triumphans*, où il y a plus d'enthouſiaſme que de raiſonnement & d'obſervations exactes. Il y donne pour une démonſtration abſolue du mouvement de la terre, la prétendue parallaxe annuelle des étoiles, rejetée aujourd'hui par tous les aſtronomes. Il eſt vrai que cette erreur lui eſt commune avec quelques hommes célebres; mais perſonne ne l'a répandue avec tant de chaleur & de confiance. Ceux qui ont dit qu'Horrebow a prétendu parler de l'aberration des étoiles, telle que Bradley l'a déduite de la propagation ſucceſſive de la lumiere, n'ont pas compris le *Copernic triomphant*.

HORROX, (Jérémie) aſtronome Anglois, né à Texteth, près de Liverpool, en 1619, mourut à l'âge de 23 ans, après avoir donné un traité intitulé : *Venus in Sole viſa*, Dantzig, 1662, in-fol. Cette Vénus a été vue ſouvent depuis ſur la face du ſoleil, & ce n'a jamais été ſans beaucoup plus de bruit que de fruit.

HORSTIUS, (Jacques) né à Torgaw en 1537, médecin ordinaire de l'archiduc d'Autriche en 1580, profeſſeur de médecine à Helmſtadt, & directeur de l'univerſité en 1595, a laiſſé beaucoup d'écrits ſur la ſcience qu'il avoit profeſſée : I. *Compendium Medicarum inſtitutionum.* II. *Herbarium*, 1630, in-8°. III. Un *Commentaire* ſur le livre d'Hippocrate: *De Corde.* IV. *De noctambulonibus.* V. *De dente aureo pueri Sileſii*, in-8°. VI. *Diſputationis Catholicæ de rebus ſecundùm & præter naturam.* VII. *Epiſtolæ Philoſophicæ & Medicinales*, in-8°, & divers autres Traités où l'on trouve de bonnes choſes. Il mourut en 1600.

HORSTIUS, (Grégoire) ſurnommé l'*Eſculape d'Allemagne*, neveu du précédent, naquit à Torgaw en 1578, & mourut en 1636, après avoir exercé & enſeigné la médecine avec un ſuccès égal. On a de lui pluſieurs ouvrages ſur cette ſcience, recueillis par Grégoire Horſtius, ſon fils, ſous le titre d'*Opera medica*, en 2 vol. in-4°, Goude, 1661.

HORSTIUS, (Daniel) fils du précédent, né à Gieſſen, profeſſeur de médecine à Marpourg, & médecin du landgrave de Heſſe-Darmſtadt, mourut en 1685, à 65 ans. C'eſt lui qui procura l'édition de *Zacchiæ Quæſtiones medico-legales*, Francfort, 1666, in-fol. & celle de *Riverii Opera medica*, 1674, in-fol. Il publia auſſi un grand nombre d'ouvrages qui lui appartiennent ; ils ſont peu eſtimés. — Son frere, Grégoire HORSTIUS, médecin & profeſſeur de phyſique à Ulm ſa patrie, mort en 1661, recueillit la plupart des ouvrages de médecine, compoſés par Grégoire Horſtius, ſon pere, & les fit imprimer.

HORSTIUS, (Jacques MERLO) curé de N. D. *in Paſculo*, à Cologne, né à Horſt, village du dioceſe de Ruremonde (ce qui lui fit donner le nom de *Horſtius*), mort en 1644, eſt auteur de pluſieurs livres de piété, ſolides & pleins d'onction. Les principaux ſont : I. *Enchyridion Officii divini.* II. *Paradiſus animæ Chriſtianæ*, traduit & défiguré ſous le titre d'*Heures Chrétiennes, tirées de l'Ecriture & des SS. Peres*, par Nicolas Fontaine, ſecrétaire de MM. de Port-Royal. Cette verſion fut interdite dans pluſieurs dioceſes en France. III. *Septem tubæ orbis Chriſtiani*, Cologne, 1635, in-8°. C'eſt un recueil de petits ouvrages des SS. Peres, propres à rétablir & à faire fleurir la diſcipline eccléſiaſtique dans le clergé. IV. Une *Edition* des *Commentaires d'Eſtius ſur les Epîtres de S. Paul*, Cologne, 1631. V. Une *Edition* des *Œuvres* de S. Bernard, Cologne, 1641, 2 vol. in-fol. avec des notes. Edition ſupérieure à toutes celles qui avoient paru juſqu'alors. Les notes de Merlo ſur les *Lettres* de ce

S. Pere, ont passé avec celles de D. Mabillon dans la traduction françoise de ces *Lettres*, par Bourgoin de Villefore, Paris, 1715. VI. Une *Edition* du livre *De l'Imitation de J. C.*, & des autres Opuscules de Thomas à Kempis, Cologne, 1643, 2 vol. in-12. L'abbé Bellegarde les a donnés en françois, Paris, 1698. Ce vertueux & savant prêtre consacroit à l'étude tous les momens que lui laissoient ses fonctions pastorales.

HORTA, (Garcie d') *ou* DU JARDIN, professeur de philosophie à Lisbonne en 1534, & premier médecin du comte de Redondo, vice-roi des Indes, publia des *Dialogues* en portugais, *sur les Simples* que l'on trouve en Orient, 1574, in-8°. & in-fol. Ils ont été traduits en latin par Charles Clusius, 1605, fig. 36, en françois par Antoine Colin, apothicaire de Lyon, 1619, in-8°., & commentés par Jacques de Bont, médecin de Leyde. On en a aussi une version italienne, Venise, 1605, in-8°. L'original & les versions sont recherchés.

HORTENSIUS, (Quintus) orateur Romain, plaida dès l'âge de 19 ans, avec le succès qu'il auroit pu attendre à 40; il tint le premier rang dans le barreau, jusqu'à ce que Cicéron parût. Son geste auroit été parfait, s'il ne l'eût gâté par des mouvemens affectés. Ses ennemis lui donnoient par dérision le nom de *Dionysia*, célebre danseuse de ce tems-là. Il quitta le barreau pour prendre les armes, devint tribun militaire, préteur, & enfin consul l'an 70 avant J. C. Il mourut environ 21 ans après, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un sage sénateur & d'un homme magnifique. Il avoit amassé de grands biens, dont il savoit se faire honneur. On dit qu'à sa mort on trouva 10,000 muids de vin dans ses caves. Les plaidoyers de cet homme illustre ne sont pas parvenus jusqu'à nous; ils ne soutenoient pas, au jugement de Quintilien, le nom qu'il s'étoit fait: cependant Cicéron parle de son éloquence avec éloge. On avoit encore de lui des *Poésies galantes* & des *Annales*.

HORTENSIUS, (Lambert) né à Montfort, dans la seigneurie d'Utrecht, l'an 1500, fut ainsi nommé, parce qu'il étoit fils d'un jardinier; il fut préfet du college de Naërden en Hollande. Il faillit périr dans la prise de cette ville en 1572, & vit égorger sous ses yeux son fils naturel. Il mourut en 1573, flottant entre le Luthéranisme & la Religion Catholique. On a de lui des *Satyres*, des *Epithalames*, & d'autres ouvrages en latin, dont les plus connus sont: I. Sept livres *De bello Germanico*, sous Charles-Quint, Bâle, 1540, in-4°. II. *De tumultu Anabaptistarum*, 1548, in-4°. III. *De secessionibus Ultrajectinis*, 1642, in-fol. IV. Des *Commentaires sur les six premiers Livres de l'Enéide* de Virgile, *& sur la Pharsale* de Lucain. V. Des *Notes sur 4 Comédies d'Aristophane*.

HORTENSIUS, (Martin) né à Delft en 1605, fameux astronome, ami & coopérateur de Lansberg, mourut en 1639, dans la fleur de son âge. On peut voir dans les Lettres de

Gaſſendi l'eſtime qu'il faiſoit d'Hortenſius. On a de lui une diſſertation *De Mercurio ſub Sole viſo & Venere inviſâ;* & deux harangues : *De utilitate & dignitate matheſeos*, & *De oculo ejuſque præſtantiâ.*

HOSIER, *voyez* HOZIER.

HOSIUS *ou* OSIUS, (Staniſlas) cardinal, né à Cracovie & élevé en Italie, devint ſecrétaire du roi de Pologne, chanoine de Cracovie, évêque de Culm, & enfin évêque de Warmie. Le pape Pie IV l'envoya vers l'empereur Ferdinand, qui fut ſi charmé de ſon eſprit & de ſes vertus, qu'il lui dit, en l'embraſſant, qu'*il ne pouvoit pas réſiſter à un homme, dont la bouche étoit le temple, & la langue l'oracle du Saint-Eſprit...* Hoſius étoit chargé d'engager ce prince à faire continuer le concile de Trente; il obtint tout ce qu'il voulut. Pie IV l'en récompenſa, en 1561, par le chapeau de cardinal, qu'il n'accepta que malgré lui. Ce pontife lui ordonna enſuite d'aller rouvrir le concile de Trente, comme ſon légat, avec les cardinaux de Mantoue & Seripand : commiſſion qu'ils remplirent avec beaucoup de ſuccès. Hoſius paſſa en Pologne, ſe retira dans ſon évêché, & s'acquit une ſi grande réputation par ſon zele & par ſes ouvrages, que le pape Grégoire III l'appella à Rome, & le fit pénitencier de l'Egliſe Romaine. Il mourut de la mort des juſtes, à Capravolo, près de Rome, en 1579, à 76 ans. Les écrivains catholiques lui donnerent à l'envi les noms de *Colonne de l'Egliſe* & d'*Auguſtin de ſon tems.* Les Proteſtans n'eurent point d'adverſaire plus redoutable. Il écrivit pluſieurs ouvrages contr'eux, recueillis à Cologne, 1584, en 2 vol. in-folio, & traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe. Les principaux ſont : I. *Confeſſio Catholica fidei Chriſtianæ.* II. *De Communione ſub utrâque ſpecie.* III. *De Sacerdotum conjugio.* IV. *De Miſſa, vulgari linguâ non celebranda*, &c. Reſcius a écrit ſa vie.

HOSIUS, *voyez* OSIUS.

HOSPINIEN, (Rodolphe) miniſtre Zuinglien, né à Altorf, village du canton de Zurich, en 1547, mort en 1626, à 79 ans, étoit tombé en enfance depuis près de 3 ans. Ses préventions contre les dogmes & la diſcipline de l'Egliſe Catholique, lui firent enfanter pluſieurs ouvrages, où, avec beaucoup de ſavoir, il y a encore plus de déclamations. Ils ont été recueillis à Geneve en 1681, en 7 vol. in-fol. Les principaux ſont : I. Un *Traité des Temples.* II. Une *Hiſtoire ſacramentaire.* III. Un *Traité des Moines.* IV. Une *Hiſtoire des Jéſuites*, &c., en latin, en 1619, in-fol. On y trouve raſſemblé tout ce que les ennemis de ces religieux avoient dit avant lui ſur les regles, les conſtitutions, les progrès & la politique de cet ordre célebre.

HOSPITAL, (Michel de l') chancelier de France, naquit en 1505 à Aigueperſe en Auvergne, d'un médecin, fils (à ce qu'on prétend) d'un Juif d'Avignon. Sorti des écoles de la juriſprudence, il occupa des charges honorables dans la robe, & en faiſant la cour au cardinal de Lorraine, en même

tems qu'il promettoit à la reine mere de s'oppoſer aux guerres, il parvint à la place de chancelier de France. Dans un tems où les huguenots menaçoient le royaume d'une ſubverſion entiere, il entreprit de les appaiſer en les ménageant. Lorſque la malheureuſe Conſpiration d'Amboiſe éclata en 1560, il fut d'avis que, pour appaiſer le ſoulevement des eſprits, on pardonnât à ceux que le fanatiſme avoit égarés, ſans faire attention que l'impunité les avoit juſques-là encouragés. Il donna la même année de cette conjuration, l'Edit de Romorantin, pour empêcher l'établiſſement de l'inquiſition. Tout cela ne fit que hâter la guerre civile : il fit des efforts pour l'éteindre avant l'embraſement général; mais c'étoient les efforts d'un homme qui manquoit ou de talent, ou d'une volonté bien décidée, pour arrêter le mal dans ſa ſource. En favoriſant les nouvelles ſectes, en n'empêchant pas les huguenots de ſe multiplier & de ſe répandre, il préparoit lui-même le germe d'une diviſion interminable. Il manquoit d'ailleurs de cette activité, de cette force d'eſprit & d'action, qui ſait mettre en mouvement les moyens de ſalut. Il parut preſque toujours attendre la paix du royaume de l'aſſemblée des états, & il n'en put tirer un parti vraiment utile. Vainement il les harangua à Orléans au commencement du regne de Charles IX; à St-Germain-en-Laye en 1561; au colloque de Poiſſi, tenu la même année; à l'aſſemblée de Moulins en 1566. Content d'étaler dans ces occaſions une éloquence prolixe & mal-adroite, il laiſſoit dégénérer l'aſſemblée en cohue tumultueuſe ou en caquetage ſcandaleux, dont l'unique réſultat étoit de conſtater la frivolité & l'impuiſſance de l'adminiſtration. La reine Catherine de Médicis, qui avoit contribué à l'élévation du chancelier, voyant que les choſes n'en alloient pas mieux, & que ſous main il favoriſoit les Proteſtans, le fit exclure du conſeil de guerre. L'Hoſpital, ſentant que ſa préſence étoit importune, ſe retira en 1568, dans ſa maiſon de campagne de Vignai, près d'Eſtampes. Quelques jours après, on lui fit demander les ſceaux; il les rendit, en diſant que *les affaires du monde étoient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler.* Il s'étoit choiſi cette deviſe pleine de l'orgueil ſtoïcien :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Cependant cette force d'ame ne ſe ſoutint guere, il eut même la foibleſſe de demander une augmentation de penſion à Charles IX, qui ſe vantoit *de lui avoir pardonné.* Il mourut en 1573, âgé de 68 ans. On croyoit qu'il étoit huguenot dans l'ame, quoiqu'il fût catholique au-dehors. Delà ce proverbe, ou plutôt cette raillerie qui étoit de ſon tems dans la bouche de tout le monde : *Dieu nous garde de la meſſe du chancelier!* parce qu'on étoit perſuadé qu'il n'y croyoit pas trop. Quelques perſonnes jugeoient, qu'avec ſa mine auſtere, ſon *viſage de S. Jerôme*, comme on l'appelloit à la cour, & ſa morale extrêmement ſé-

vere, il n'étoit, à proprement parler, ni huguenot, ni catholique. Quelques hiſtoriens ajoutent que s'il avoit été le maître de ſa croyance, il auroit profeſſé le Judaïſme comme ſon aïeul. On peut lui imputer en grande partie les maux qui affligerent la France durant ſon adminiſtration, & long-tems après, parce qu'il fut l'auteur de la politique frauduleuſe & ambiguë, qui apprit à Catherine de Médicis à balancer un parti par l'autre; à combattre les Guiſe par les Coligni, à les flatter tour-à-tour, à les fortifier ſucceſſivement du nom & de l'autorité du trône. C'eſt lui qui eſt l'auteur de l'*Edit de Moulins*. Il parla beaucoup dans l'aſſemblée tenue dans cette ville en 1566. Il y propoſa des réglemens pour l'adminiſtration de la juſtice, qui furent applaudis, & qui n'ont jamais été exécutés. C'eſt encore à lui qu'on doit l'*Edit* qui ordonne que l'année civile commenceroit au 1*er*. janvier. Il nous reſte du chancelier de l'Hoſpital: I. Des *Poéſies latines*, Amſterdam, 1732, in-8°, qui ne ſont pas ſans mérite, mais que Chapelain a trop louées en les mettant immédiatement après celles d'Horace. II. Des *Harangues prononcées aux Etats d'Orléans*, 1561, in-4°; écrites ſans goût, & qui ne ſont qu'un tiſſu de métaphores priſes de la médecine. Le poëte valoit mieux en lui que l'orateur. III. Des *Mémoires*, contenant pluſieurs *Traités de Paix*, *Apanages*, *Mariages*, *Reconnoiſſances*, *Fois & Hommages*, &c., depuis l'an 1228 juſqu'à 1557; vol. in-12, Cologne, 1572. Dans un *Recueil* de Pieces ſervant à l'Hiſtoire (Paris, 1623, in-4°), on trouve de lui un *Diſcours* des raiſons & perſuaſions de la paix en 1568, & ſon *Teſtament* qui eſt curieux, mais plein d'égoïſme & de vanité. En 1776 l'académie françoiſe a propoſé pour ſujet de ſon prix, l'éloge de ce chancelier; mais la piece qui remporta le prix, fut vivement cenſurée par la Sorbonne. Un homme d'eſprit a recherché à cette occaſion les cauſes de la réputation de l'Hoſpital, & des efforts qu'on a faits pour l'étendre & la brillanter. « D'où vient, dit-il, la » renommée de l'Hoſpital, tandis que ſon adminiſtration ne » préſente que foibleſſe & inconſéquence? D'abord de la » reconnoiſſance des Proteſtans qui ne pouvoient s'empêcher de lui ſavoir gré, de » s'être quelquefois déclaré » leur protecteur, au milieu » d'une cour où ils ne voyoient » que des ennemis, & de leur » avoir donné ſa fille; ils le regarderent depuis comme le » martyr de ſes ménagemens » pour eux. Les écrivains oppoſés à la cour de Rome, » même parmi les Catholiques, » ont confirmé les éloges qu'il » avoit reçus des Proteſtans. » Les partiſans de cette cour » n'ont pas cru que l'encens » adreſſé à la mémoire d'un » homme mort dans l'orthodoxie, en apparence, pût la » compromettre ſérieuſement: » ils ont payé les égards qu'il » avoit eus pour elle, pendant » ſa vie, par le repos où ils ont » laiſſé ſes cendres. D'ailleurs, » quelques-unes de ſes loix lui » ayant ſurvécu, & étant

» même devenues une partie » essentielle de notre jurisprudence, les parlemens qui n'avoient eu pour lui, pendant » sa vie, ni estime, ni déférence, se sont accoutumés, » à force de l'entendre citer, » à respecter son nom. Enfin » les philosophes de nos jours » l'ont affilié à leur communion » de tolérance, ou plutôt d'indifférence pour les cultes religieux : ils ressemblent aux » R. P. Carmes qui revendiquent pour leur ordre tout » ce que le monde a produit » d'illustre depuis Adam; nos » rabbins lettrés, de même, » ne veulent pas qu'il échappe » à leur légende un seul nom » revêtu d'un peu d'éclat. Ils » n'ont pas manqué en conséquence de charger leurs diptyques de celui du chancelier de l'Hospital ».

HOSPITAL, sieur DU FAY, (Michel Hurault de l') petit-fils & filleul du précédent, fut successivement chancelier de Henri, roi de Navarre, & ensuite de France, ambassadeur en Hollande & en Allemagne, où il lui ménagea des secours & des alliances; maître-des-requêtes & gouverneur de Quillebœuf, & mourut en 1592. On a de lui deux Discours, faisant partie de *IV Discours sur l'état présent de la France*, imprimés en 1593; & une Réponse en latin aux Discours du pape Sixte V, sur la mort du roi Henri III, sous le titre de *Sixtus & Anti-Sixtus*, 1590, in-4° & in-8°; & l'*Anti-Espagnol*, qui se trouve dans les Mémoires de la Ligue, & séparément (Arnauld d'Andilly, dans ses Mémoires, attribue ce livre à son pere Antoine Arnauld).

HOSPITAL, (Guillaume-François-Antoine de l') marquis de Ste-Mesme, naquit en 1661, d'une famille différente de celle du chancelier, & de la même dont étoient Nicolas, Louis, & Louis-Marie-Charles, maréchaux de France. Après avoir servi quelque tems en qualité de capitaine de cavalerie, il fut obligé de quitter le service, à cause de la foiblesse de sa vue, si courte, qu'il ne voyoit pas à dix pas. Les mathématiques le possédérent tout entier. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes en 1693, & il justifia ce choix par son livre de l'*Analyse des Infiniment-Petits*, publié en 1696, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel il dévoile si bien tous les secrets de l'infini géométrique, & de l'infini de l'infini, le fit regarder comme un des premiers mathématiciens de son siecle. Il s'occupoit d'un ouvrage plus étendu, lorsqu'il fut emporté par une apoplexie en 1704, âgé de 43 ans. Depuis sa mort on a publié de lui en 1707 un *Traité de Sections coniques*, in-4°.

HOSSCH *ou* DE HOSCHE, (Sidronius) Jésuite, né à Merckhem, village voisin de Dixmude en Flandre, en 1596, mort à Tongres en 1653, s'est illustré par ses *Poésies latines*, recueillies en 1656, in-8°. Elles ont été imprimées plus de 30 fois depuis, entr'autres chez Barbou, à Paris, 1723. Il a su allier deux choses qui ne vont guere ensemble, l'élévation & l'élégance du style, l'exactitude & la richesse de la poé-

sie. Le pape Alexandre VII, qui cultivoit aussi les Muses latines, faisoit un grand cas des fruits de la veine d'Hossch. M. Des-Landes, avocat au parlement de Paris, en a donné une Traduction libre en vers françois, imprimée avec le texte latin, Paris, 1756. « C'est par » nécessité, dit Baillet, plu- » tôt que par bienséance, que » j'ai cru devoir marquer le » tems de la naissance & de » la mort, aussi-bien que la » qualité & le pays de *Sidro-* » *nius Hosschius*, de peur qu'on » ne s'y trompât en le croyant » né aux siecles les plus heu- » reux de Rome florissante, » sous prétexte qu'il égale les » premiers d'entre les anciens » poëtes latins qu'elle a pro- » duits, & que ses écrits sem- » blent nous porter à le con- » fondre avec eux ». *Baillet, Jugement des Ouvrages des Savans.*

HOSTASIUS de Ravenne en Italie, étoit un soldat de l'armée commandée par Odet de Lautrec, au siege de Pavie, que les François prirent l'an 1527. Il signala son courage en entrant le premier dans cette ville, & demanda pour récompense à son général, une statue équestre de cuivre, qui étoit élevée dans la place. On dit que c'étoit la statue de l'empereur Antonin, qui avoit été autrefois transportée de Ravenne à Pavie, pour la sauver du pillage des Lombards. Le général lui accorda sa demande; mais les bourgeois de Pavie refuserent absolument de laisser enlever cette figure, & aimerent mieux donner à ce soldat une *Couronne d'or massif.* Il l'accepta, & la fit attacher dans l'église de Ravenne, pour être à la postérité un témoignage de sa valeur.

HOSTE *ou* L'HOSTE, (Jean) né à Nancy, enseigna le droit & les mathématiques à Pont-à-Mousson, sur la fin du 16*e.* siecle. Henri, duc de Lorraine, charmé de son esprit vaste & pénétrant, le fit intendant des fortifications & conseiller de guerre. Ses principaux ouvrages sont: I. *Le Sommaire & l'usage de la Sphere artificielle*, in-4°. II. *La Pratique de Géométrie*, in-4°. III. *Description & usage des principaux Instrumens de Géométrie.* IV. *Du Quadran & Quarré.* V. *Rayon astronomique.* VI. *Bâton de Jacob.* VII. *Interprétation du grand Art de Raymond Lulle*, &c. On desireroit dans quelques-uns plus d'ordre & de méthode; & depuis lui on a mieux fait & mieux écrit. Il mourut en 1631.

HOSTE, (Paul l') Jésuite, né à Pont-de-Vesle, dans la Bresse, en 1652, se rendit habile dans les mathématiques. Il accompagna pendant 12 ans les maréchaux d'Estrées & de Tourville, & le duc de Mortemar dans leurs expéditions navales, & il s'en fit goûter. Il devint ensuite professeur de mathématiques à Toulon, où il mourut en 1700, à 49 ans. Il est principalement connu: I. Par un *Traité des Evolutions navales*, in-fol., 1697, réimprimé à Lyon, 1727, in-fol., avec des corrections & des augmentations. Cet ouvrage n'est pas moins historique que technique, & contient ce qui s'est passé de plus considérable sur mer pendant les cinquante ans qui l'ont pré-

cédé. Le P. l'Hoſte le préſenta à Louis XIV, qui le reçut avec bonté, & donna à l'auteur cent piſtoles & une penſion de 600 livres. On trouve à la ſuite de ce livre un *Traité de la conſtruction des Vaiſſeaux;* fruit des conférences de l'auteur avec le maréchal de Tourville. II. Un Recueil des *Traités de Mathématiques les plus néceſſaires à un officier*, 3 vol. in-12.

HOSTILIUS, poëte latin, compoſa des Annales en vers. Priſcien en cite un que voici, & qui par ſa dureté ne prévient pas en faveur du chronologiſte poëte :

Sæpè greges pecudum ex hyberneis paſtubu pulſi.

Cet Hoſtilius eſt peut-être le même que celui dont Tertullien parle dans ſon Apologétique, en diſant : *Quand vous voyez jouer les pieces bouffonnes de Lentulus & d'Hoſtilius, dites-moi ſi ce ſont vos farceurs, ou vos dieux, qui excitent les riſées que vous faites ?* Apologét. 15.

HOSTILIUS MANCINUS, général de l'armée Romaine, mit le ſiege devant Numance; mais les aſſiégés ayant fait une ſortie, lui enleverent ſon camp, & le contraignirent à faire une paix honteuſe, que les Romains ne voulurent point ratifier. Ils le renvoyerent à Numance les mains liées derriere le dos.

HOSTUS, (Matthieu) antiquaire Allemand, né en 1509, fut profeſſeur de la langue grecque, & mourut à Francfort-ſur-l'Oder en 1587, à 79 ans. Ses ouvrages ſont : I. *De numeratione emendatâ, veteribus latinis & græcis uſitatâ.* II. *De re Nummariâ veterum Græcorum, Romanorum & Hebræorum*, Francfort, 1580, in-8°. III. *De monomachiâ Davidis & Goliæ.* IV. *De multiplici Aſſis uſu.* V. *De ſex Hydriarum capacitate.* VI. *Inquiſitio in fabricam Arcæ Noë*, Londres, 1660, in-fol.

HOTMAN, (François) *Hotomannus*, juriſconſulte célebre, né à Paris en 1524, d'un conſeiller au parlement, profeſſa le droit à Lauſanne, à Valence & à Bourges. Son goût pour le Calviniſme, l'engagea à ſe retirer à Geneve, & de là à Bâle, où il mourut en 1590, à 65 ans. On l'accuſe d'avoir été trop avide d'argent, & trop enclin à faire valoir ſa prétendue indigence. C'eſt une charlatanerie qui lui a été commune avec quelques philoſophes de notre ſiecle. Ses Ouvrages ont été recueillis en 1599, in-fol., en 3 vol. par Jacques Lectius, qui a orné ce Recueil de la *Vie* de l'auteur, compoſée par Nevelet. Les écrits les plus connus de cette compilation ſont : I. *Brutum fulmen :* ſatyre lourde & plate au ſujet de l'excommunication du roi de Navarre. II. *Franco-Gallia*, 1573, in-8°., en françois, 1574 : ouvrage dans lequel il aſſure que la monarchie françoiſe eſt élective, & non héréditaire. Les principes dangereux qu'il établit dans ce traité, lui ont fait attribuer le *Vindiciæ contra Tyrannos* de Junius Brutus. On voit par tout cela que c'eſt un précurſeur de la révolution de 1789. III. *De furoribus Gallicis & cæde Admiralis*, Edimbourg, 1573, in-4°. IV. *Conſolationes ſacræ*, Lyon, 1593, in-8°. V. *Commen-*

tarius in quatuor Institutionum iuris civilis libros, Lyon, 1588. — Il ne faut pas le confondre avec Jean HOTMAN, son neveu, presqu'aussi fanatique que lui, dont on a : I. Un *Traité du devoir de l'Ambassadeur*, Dusseldorp, 1603, & Paris, 1604, in-8°. II. La *Vie de Gaspard de Coligny de Châtillon, amiral de France, tué en 1572*, composée en latin, & imprimée en 1575, in-8°. Elle a été traduite en françois. C'est l'éloge plutôt que l'histoire de cet homme si fatal au repos de la France. III. *Anti-Chopinus :* satyre indécente & injurieuse à des personnes respectables, qui fut brûlée par arrêt du conseil (*voyez* CHOPIN). On imprima à Paris, chez Guillemot, en 1616, in-8°., des *Opuscules* en françois, de François, Antoine & Jean Hotman.

HOTTINGER, (Jean-Henri) naquit à Zurich en Suisse, l'an 1620. Après avoir fait quelques voyages, il professa l'histoire ecclésiastique, la théologie & les langues orientales dans sa patrie, & ensuite à Heidelberg. Hottinger y fit revivre les études, & gagna l'estime de l'électeur. On le rappella à Zurich en 1661, & on le chargea de plusieurs affaires. L'académie de Leyde le demanda en 1667 pour être professeur de théologie. Hottinger se préparoit à partir, lorsqu'il se noya malheureusement avec une partie de sa famille dans la riviere de Limat, qui passe à Zurich, le 5 juin 1667. On a de lui : I. *Historia Orientalis de Muhammetismo, Saracenismo, Chaldaïsmo*, &c., 1660, in-4°. II. *Bibliothecarius quadripartitus*, in-4°. III. *Dissertationes miscellaneæ*, in-8°. IV. *Historia Ecclesiastica*, 9 parties, in-8°. V. *Promptuarium, sive Bibliotheca Orientalis*, in-4°. L'érudition ne manque pas dans ces ouvrages, & l'esprit du Protestantisme encore moins; mais quelquefois l'ordre & le goût. Le style en est obscur & embarrassé. Il convenoit avec un libraire pour l'impression d'un livre, & travailloit à mesure qu'on imprimoit. Avec cette méthode on fait beaucoup d'ouvrages; mais il est difficile qu'on en fasse de bons. — Son fils, Jean-Jacques HOTTINGER, mort à Zurich en 1735, a laissé un grand nombre d'ouvrages, relatifs à la science théologique, qu'il professoit suivant les maximes de sa communion.

HOUBIGANT, (Charles-François) né à Paris en 1686, prêtre de l'Oratoire en 1702, également pieux & savant, a donné : I. Une bonne édition de la *Bible Hébraïque*, avec des notes & une version latine, Paris, 1753, 4 vol. in-folio. Cette version est faite sur le texte original, & quant aux livres qui ne sont point dans le canon des Hébreux, il les a traduits d'après le grec. On en admire avec raison le style qui est élégant, énergique & d'une grande clarté. Mais on a blâmé avec raison l'auteur de s'être arrogé le droit de corriger le texte hébreu, & de manquer également de respect pour les anciennes versions authentiques. II. Une *Traduction* latine *du Psautier*, faite sur l'hébreu, 1746, in-12. III. Celle de l'*Ancien-Testament* (déjà imprimée avec sa *Bible*

Hébraïque), 1753, 8 vol. in-8°. On a fait à ces deux ouvrages les mêmes reproches qu'au premier. C'eſt un défaut aſſez commun des Helleniſtes & Hébraïſans de raiſonner ſur les Livres-Saints d'une maniere trop grammaticale, de combattre les interprétations reçues par des ſubtilités alphabétiques, étymologiques, &c., qui dérogent autant à la dignité du ſens qu'aux autorités les plus reſpectables. " Auſſi-tôt que le » texte hébreu paroît diffi- » cile, dit M. l'abbé Contant » de la Molette, le P. Hou- » bigant lui coupe tête, bras » & jambes; il en fait un tronc » mort. Trop ſouvent il ajou- » te, il retranche, il tranſpoſe. » Peu lui importe que les textes » polyglottes & les anciens » manuſcrits réclament contre » lui; rien n'eſt capable de » l'arrêter dans ſa courſe ra- » pide, & il frappe d'eſtoc & » de taille tout ce qui s'oppoſe » à ſon paſſage.... Ce n'eſt pas » avoir aſſez de reſpect pour » leurs écrits, que de tranſ- » poſer l'ordre des mots, ſous » prétexte même que cette » tranſpoſition formeroit un » ſens plus net & plus naturel. » On peut le remarquer dans » une note; mais il n'eſt pas » permis de faire ce change- » ment dans le texte comme » a fait le P. Houbigant. Il » a porté l'audace juſqu'à cor- » rompre le texte original dans » une édition furtive qu'il a » donnée du Pſautier hébreu, » où il a introduit toutes ſes » conjectures. On jugera par » ce ſeul trait du caractere de » l'auteur.... Il n'auroit pas fait » toutes ces corrections arbi- » traires, s'il eût plus appro- » fondi la langue ſainte, & » s'il l'eût combinée avec les » autres langues orientales, » avec qui elle a tant d'affi- » nité.... Quoique nous ayons » confronté avec ſoin l'ou- » vrage du P. Houbigant avec » les variantes de tous les » manuſcrits hébreux ou ſa- » maritains de l'univers, que » Kennicott vient de publier, » nous n'avons pas été aſſez heu- » reux pour en trouver une qui » donnât du poids à la moin- » dre de ſes corrections arbi- » traires ". — " Nous préfé- » rons, ajoute le même criti- » que, la Vulgate telle qu'elle » eſt, à la verſion de ce ſavant; » elle eſt plus littérale, & » dans bien des endroits où » elle s'éloigne de l'hébreu » d'aujourd'hui, elle eſt cal- » quée ſur d'anciens manuſ- » crits qui avoient de meil- » leures leçons. Il en eſt de » même du Nouveau-Teſta- » ment que de l'Ancien. Les » manuſcrits grecs, d'après » leſquels travailloit l'inter- » prete latin, étoient excel- » lens, & ſouvent ſupérieurs » à notre grec imprimé. Les » plus habiles des Proteſtans, » qui certainement ne ſont pas » ſuſpects dans la matiere pré- » ſente, donnent les plus grands » éloges à la Vulgate & à ſon » auteur " (*voyez* AMAMA, BUKENTOP, BIANCHINI, CASTRO DE LÉON, S. JERÔME). IV. *Racines Hébraïques*: c'eſt un dictionnaire hébreu-françois, 1732, in-8°. V. *Examen du Pſautier des Capucins*, in-12; bonne critique dont il eût pu profiter pour lui-même (*voy.* VILLEFROY).

VI. Une *Verſion* françoiſe des *Penſées* de Forbes, écrivain Anglois, in-8°. VII. *Prolegomena in Scripturam Sacram*, 1747, in-4°. VIII. *Verſion* des *Sermons* de Sherlock, 1768, in-8°. IX. De la *Méthode* de Leſley *contre les Déiſtes & les Juifs*, 1770. X. *Conférence entre un Juif, un Proteſtant & un Docteur de Sorbonne*, 1770, in-8°. Ce ſavant mourut à Paris le 31 octobre 1783, à l'âge de 98 ans. Depuis quelque tems il étoit devenu aveugle & rentré en enfance. Il avoit cependant de bons momens. Une choſe ſinguliere, c'eſt que quand on frappoit ſon oreille d'un objet dont il s'étoit occupé, il ſe mettoit à en parler lui ſeul d'une maniere plus machinale que réfléchie. C'étoit une eſpece de carrillon; on touchoit tel reſſort, & l'air ſe jouoit. On l'entendoit à tout inſtant marmoter hébreu, grec, ſyriaque, chaldéen, &c.; quelquefois tout cela étoit embrouillé, d'autres fois il diſcutoit très-bien. On le conſultoit encore, parce qu'on ſavoit que ſa mémoire tenoit encore ſes idées enſemble, & que ſes idées étoient ſouvent juſtes par une impreſſion profonde & habituelle.

HOUBRAKEN, (Arnold) peintre, né à Dordrecht en 1660, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, particuliérement de la poéſie & de la mythologie, convaincu que cela contribueroit à le perfectionner dans ſon art & influeroit ſur ſes compoſitions. Outre les tableaux que l'on a de lui, on a : *Le grand Théâtre*, ou *la Vie des Peintres Flamands*, La Haye, 1754, 3 vol. in-8°.

HOUDAR DE LA MOTTE, (Antoine) né à Paris en 1672, d'un riche marchand chapelier, étudia d'abord en droit, & quitta enſuite le barreau pour la poéſie. Son goût pour la déclamation & pour les ſpectacles, l'entraîna vers le théâtre. Dès ſa premiere jeuneſſe il s'étoit plu à repréſenter les comédies de Moliere avec d'autres perſonnes de ſon âge. Il n'avoit encore que 21 ans, lorſqu'en 1693 on repréſenta ſa premiere piece au théâtre Italien. A peine ſa réputation commençoit-elle à ſe former dans le monde, qu'il ſe retira à la Trappe. Mais le célebre abbé de Rancé, le jugeant trop jeune pour ſoutenir les auſtérités de la regle, peut-être auſſi lui trouvant un germe d'inconſtance, lui refuſa l'habit & le renvoya 2 ou 3 mois après. Revenu à Paris, il ſe livra de nouveau au théâtre, auquel il conſacra une partie de ſa vie, quoiqu'il penſât ſur le danger de cet amuſement comme la plupart des bons Caſuiſtes. Il travailla d'abord pour l'Opéra, & c'eſt peut-être en ce genre qu'il a le mieux réuſſi. Il eſt du moins plus poëte & meilleur verſificateur dans ſes ouvrages lyriques, que dans ſes tragédies. Sa poéſie a plus d'images & de ſentiment, ſa verſification plus de douceur & d'harmonie, & ſon pinceau eſt plus moëlleux. De tous les ouvrages qu'il donna enſuite, le plus célebre eſt ſa traduction de l'*Iliade d'Homere*, publiée en 1714, & qui paroît aujourd'hui effacée par celle de M. Rochefort. Le diſcours dont il accompagna ſa verſion, eſt écrit avec autant

de fineſſe que d'élégance, & raiſonné ſupérieurement; mais Homere y eſt bien petit. On y condamne le deſſin de ſon poëme, la multiplicité de ſes dieux & de ſes héros ſi vains & ſi babillards, la baſſeſſe de ſes diſcriptions, la longueur & la monotonie de ſes récits, &c. Ce diſcours fit naître le traité de madame Dacier: *Des cauſes de la corruption du Goût.* Cet ouvrage, dicté par la pédanterie, la prévention & la haine, eſt ſemé à chaque page de groſſiéretés & d'injures. La Motte lui répondit par ſes *Réflexions ſur la Critique*, ouvrage plein de ſel & de raiſon, d'agrément & de philoſophie. L'opinion de la Motte, que *tous les genres d'écrire, traités juſqu'alors en vers, & même la Tragédie, pouvoient l'être heureuſement en proſe*, fut le ſignal d'une nouvelle guerre. Ce poëte, après avoir paſſé toute ſa vie à faire des vers, finit par les décrier; il traita la verſification de folie, ingénieuſe à la vérité, mais qui n'en étoit pas moins folie. Il compara les plus grands verſificateurs « à des » faiſeurs d'acroſtiches, & à » un charlatan qui fait paſſer » des grains de millet par le » trou d'une aiguille, ſans avoir » d'autre mérite que celui de » la difficulté vaincue ». Pour familiariſer le public avec ſes idées, il fit un *Œdipe* en proſe, qu'il fit contraſter avec ſon *Œdipe* en vers; mais ſes tentatives ne ſervirent qu'à faire naître des Epigrammes. La Motte ſe conſoloit de tous ces traits de ſatyre, en philoſophe, qui préfere la paix & l'amitié à la brillante fumée de la réputation. On ne connoît aucun ouvrage ſatyrique ni malin, ſorti de ſa plume, pas même une ſeule épigramme, quoiqu'on en ait fait pluſieurs contre lui. Ceux qui lui imputent les fameux Couplets, paroiſſent ne pas faire attention que cette atrocité n'étoit pas dans ſon caractere (*voyez* SAURIN Joſeph). Cet homme eſtimable mourut à Paris en 1731, âgé de près de 60 ans, d'une fluxion de poitrine. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris en 1754, en 11 vol. in-12. Les principaux ouvrages de cette collection ſont: I. Quatre *Tragédies*: les *Machabées*, *Romulus*, *Inès de Caſtro*, & *Œdipe*. II. Des *Comédies*, parmi leſquelles on diſtingue le *Magnifique*, qui s'eſt toujours ſoutenu, & on le redonne aſſez ſouvent. III. Des *Opéra*, auxquels on ne reproche que d'avoir un air d'uniformité qui déplaît. Il condamna dans la ſuite ce genre d'écrire, comme fatal aux bonnes mœurs; dans ſon Ode ſur la fuite du monde, il appelle le théâtre une *vive école de paſſions*. IV. des *Odes*, imprimées pour la 1re. fois en 1707. On y trouve moins de feu dans le ſtyle, moins de choix dans les expreſſions, moins d'harmonie dans les vers, enfin moins de génie que dans celles de Rouſſeau; mais il y a peut-être plus de profondeur & de penſées. Ses *Odes galantes* n'ont pas cet avantage comme le titre l'indique aſſez. V. Vingt *Eglogues*; la plupart avoient remporté le prix aux Jeux-Floraux. Ses bergers ſont un peu trop ingénieux, mais moins que ceux de Fontenelle; & ils n'en vaſ-

lent

lent que mieux. Les délices & l'innocence de la vie champêtre y ſont peintes avec plus de vérité & avec autant d'agrément. VI. Des *Fables*, imprimées in-4°, avec de belles eſtampes, & in-12, en 1719. Cette naïveté ſublime, qui fait le charme de celles de la Fontaine, ne s'y trouve que rarement. On ſent que celui-ci écrivoit dans ſon propre caractere; la Motte veut être ſimple & naïf comme lui, & n'y réuſſit preſque jamais. Ses Fables ſont peuplées d'êtres métaphyſiques, *Dom Jugement*, *Dame Mémoire*, &c. Le mérite de la Motte eſt d'avoir tracé, avec autant d'eſprit que de juſteſſe, les fonds & les deſſins de ſes Fables. Il en avoit inventé une partie, & heureuſement réformé celles qui n'étoient pas de ſon invention. VII. Pluſieurs *Diſcours* en proſe, ſur la *Poéſie en général* & ſur *l'Ode en particulier*; ſur l'*Eglogue*, ſur la *Fable*, ſur la *Tragédie*; on reconnoît dans tout le philoſophe & l'homme d'eſprit, quoique ces Diſcours ne ſoient que l'apologie déguiſée de ſes différens ouvrages. VIII. Des *Diſcours Académiques*, & un *Eloge funebre de Louis le Grand*, IX. *Plan des preuves de la Religion*, écrit excellent. La Motte étoit très-capable de remplir ce plan; il avoit beaucoup médité ſur la Religion, quoique dans une mauvaiſe Epigramme on l'accuſa de n'y pas croire: on ſait que les incrédules cherchent toujours des complices. X. Un petit roman, intitulé: *Salneld & Garaldi*, *nouvelle orientale*, en proſe. Le ſentiment & l'eſprit caractériſent cette bagatelle. XI. Des *Pſaumes*, des *Hymnes*, des *Cantates* & des *Proſes* en vers. Il y a de l'eſprit dans tous ces ouvrages, & beaucoup plus que ces genres n'en comportent. C'eſt en partie ce qui les rend inférieurs aux Cantiques ſacrés de Racine, de Rouſſeau, & de M. le Franc de Pompignan. Tous ces différens ouvrages ſont peu lus aujourd'hui. « La Motte, dit l'auteur » *De la Décadence des Lettres*, » écrivoit purement & froidement: ſon ſtyle eſt ſans » couleur, ſa poéſie inanimée; » on y trouve plus de philoſophie que de verve, & la » philoſophie eſt le poiſon lent » de l'imagination ». *Voyez* ſon *Eloge hiſtorique* dans les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de M. de Fontenelle*, par Trublet, Amſterdam, 1761, in-12; mais il faut ſe ſouvenir que c'eſt un *Eloge*.

HOUDRY, (Vincent) Jéſuite, né à Tours le 22 janvier 1631, mort à Paris en 1729, à 99 ans, étoit d'un tempérament excellent. Quoiqu'il eût paſſé ſa vie à lire & à écrire, il n'eut jamais beſoin de ſe ſervir de lunettes, même dans l'âge le plus avancé. Il avoit beaucoup de facilité pour la chaire, pour la compoſition & pour la poéſie. Ses ouvrages les plus connus ſont: I. La *Bibliotheque des Prédicateurs*, Lyon, 1733, 22 vol. in-4°; la *Morale* a 8 vol. & le Supplément 2; les *Panégyriques*, 4 vol. & le Supplément 1; les *Myſteres*, 3 vol. & le Supplément 1; les *Tables*, 1 vol.; les *Cérémonies de l'Egliſe*, 1 vol.; *l'Eloquence Chrétienne*, 1 vol.

Il y a du bon dans cette vaſte compilation, mais il y a peut-être autant de mauvais. L'auteur y cite les prédicateurs anciens & modernes; mais il n'a pas toujours fait uſage des meilleurs. Il copie trop ſouvent d'inſipides livres de dévotion. II. *Ars Typographica*, *Carmen*, & d'autres poéſies. III. Un *Traité de la maniere d'imiter les bons Prédicateurs*, in-12. IV. Des *Sermons* en 20 vol. écrits d'un ſtyle lâche & languiſſant.

HOVE, (Pierre Van-) né le 25 août 1726, à Rethy dans la Campine, à quatre lieues de Turnhout, ſe fit remarquer de bonne heure par ſes heureuſes qualités, ſon application & ſes talens. Entré dans l'ordre de S. François à Louvain, il fut fait en 1759 lecteur de l'Ecriture-Sainte, & devint bientôt l'émule du ſavant Smit, & ſon ſucceſſeur dans la traduction de la Vulgate en langue Belgique; il acheva celle du Pentateuque. Son travail rendu public dans les Œuvres poſthumes du premier, lui mérita la reconnoiſſance de tous les gens-de-lettres. Bien différent des malheureux hermeneutes qui affligent aujourd'hui l'Egliſe d'Allemagne, il eut toujours devant les yeux la dignité & la ſainteté du Livre, ſur lequel il travailloit, & ne haſarda jamais d'y déroger par des pédanteries grammaticales, indignes d'un ſavant, & ſur-tout d'un docteur catholique. Il mourut à Anvers le 21 ſeptembre 1790, lecteur en théologie, & préfet du *Muſée de Philologie ſacrée*. Ce religieux joignit à une vie utilement laborieuſe, la pratique conſtante de tous les devoirs de ſon état, & de toutes les vertus chrétiennes.

HOULIERES, (Antoinette du Ligier de Lagarde, veuve de Guillaume de Lafon, ſeigneur des) naquit à Paris en 1638. La nature avoit raſſemblé en elle les talens de l'eſprit & les graces de la figure. Cette dame fut arrêtée priſonniere à Bruxelles, au mois de février 1657, & conduite en criminelle d'état au château de Vilvorden. Elle avoit tout à craindre, lorſque des Houlieres, ſon époux, s'introduiſit ſous un faux prétexte dans ſa priſon, la délivra, & prit la route de France avec elle. Madame des Houlieres ſe fit une petite cour à Paris, mais ce ne fut pas celle du bon goût. Elle protégea Pradon contre Racine. Lorſque la *Phedre* de ce dernier parut, elle fit au ſortir de ſa 1*ere*. repréſentation, ce Sonnet ſi connu :

Dans un fauteuil doré, Phedre tremblante & blême
Dit des vers, où d'abord perſonne n'entend rien, &c.

On ſait la vengeance que Racine & Boileau tirerent de ce Sonnet. Madame des Houlieres mourut en 1694. Ses *Poéſies* ont été raſſemblées en 2 vol. in-8°, en 1724, & réimprimées en 1747, en 2 petits vol. in-12. On trouve dans ce recueil: I. Des *Idylles*, les meilleures que nous ayons dans notre langue. Elles offrent des images champêtres, une poéſie douce & facile, le ton de la nature, des badinages ingénieux, une morale en général ſage & utile, & par un contraſte bien pro-

pre à humilier l'esprit humain quelquefois épicurienne. L'auteur n'est pas exempte du reproche de plagiat : l'*Idylle des Moutons*, par exemple, est pour ainsi dire copiée mot pour mot d'un ancien poëte ; madame des Houlieres en a été quitte pour changer quelques mots & quelques tours surannés (*voyez* COUTEL). II. Des *Eglogues*, inférieures à ses Idylles. III. Des *Odes*, encore plus foibles que les Eglogues. IV. *Genséric*, tragédie, qui peche par le plan, & par le style traînant, fade & incorrect. V. Des *Epigrammes*, des *Chansons*, des *Madrigaux*. On pourroit réduire toutes les poésies de madame des Houlieres à 50 pages ; encore il ne faudroit pas être extrêmement difficile. « Les » femmes, dit un critique, » portent leur loquacité natu- » relle, leur verbosité abon- » dante, pressée, intarissable, » dans tout ce qu'elles veulent » dire avec prétention ; & » quand elles sont atteintes de » la manie du bel-esprit, elles » composeroient de gros vo- » lumes sur des riens, ou bien » sur des objets sérieux, qui » dans un amas de paroles de- » viendroient des riens » (*voy.* la FAYETTE, GÉOFRIN, GRAFIGNY, SUZE, TENCIN). — Sa fille, Antoinette-Thérese des HOULIERES, morte en 1718, à l'âge de 55 ans, a fait aussi quelques poésies, qu'on peut voir dans les *Mémoires historiques* sur la vie de l'une & de l'autre.

HOULLIER *ou plutôt* HOLLIER, (Jacques) médecin de Paris, natif d'Etampes, est auteur de plusieurs ouvrages, dont Boerhave faisoit grand cas. C'est lui qui forma le célebre Louis Duret. Il mourut en 1562.

HOUSSAIE, *voyez* AMELOT.

HOUSTA, (Baudouin de) Augustin, né à Tubise, bourg du Hainaut, s'est distingué dans son ordre par ses lumieres & ses vertus ; il en occupa les premiers emplois, & mourut à Enghien en 1760. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mauvaise foi de M. Fleury, prouvée par plusieurs passages des SS. Peres, des conciles & d'auteurs ecclésiastiques, qu'il a omis, tronqués ou infidellement traduits dans son histoire*, Malines, 1733, 1 vol. in-8°. Ce livre peu agréable pour la forme & la maniere d'écrire, contient un assez grand nombre d'observations critiques ; il y en a plusieurs d'inutiles & d'inexactes, mais il y en a aussi de solides & de bien prouvées, auxquelles le défenseur de M. Fleury (le sieur Osmont du Sellier, appellant, Capucin profès, nommé autrefois *le P. Tranquille de Bayeux*) n'a rien trouvé à opposer. Si le P. de Housta montre quelquefois un peu d'humeur, s'il croit découvrir de la *mauvaise foi* dans des passages où peut-être il n'y a que de l'inattention ou de la négligence, il faut convenir d'un autre côté que l'illustre historiographe a donné occasion à des reproches fondés, que sa critique a été quelquefois caustique & amere, & qu'il a porté un regard sévere sur des choses qui se présentoient naturellement sous un aspect favorable. Il n'est que trop vrai encore que des com-

pilateurs modernes qui n'avoient ni ſon érudition, ni ſon jugement, ni ſon zele pour l'orthodoxie, ont employé ſon ouvrage & ſon nom pour porter la confuſion dans le droit canonique & civil, & troubler la paix précieuſe qui uniſſoit l'empire & le ſacerdoce. *Voyez* HONORÉ de Sainte-Marie.

HOUTEVILLE, (Claude-François) Pariſien, membre de l'académie françoiſe, demeura environ 18 ans dans la congrégation de l'Oratoire, & fut enſuite ſecrétaire du cardinal Dubois, qui l'aima & l'eſtima. L'académie françoiſe lui donna la place de ſon ſecrétaire perpétuel en 1742; mais il n'en jouit pas long-tems, étant mort la même année, âgé d'environ 54 ans. Il étoit abbé de S. Vincent du Bourg-ſur-Mer. Son ouvrage le plus connu porte ce titre: *La vérité de la Religion Chrétienne, prouvée par les faits*, précédée d'un Diſcours hiſtorique & critique ſur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour & contre le Chriſtianiſme depuis ſon origine, in-4°, 1722; & réimprimé en 3 vol. in-4°, & en 4 vol. in-12, en 1741. La 1*ere.* édition étoit très-inférieure aux ſuivantes; on y voyoit par-tout l'écrivain ingénieux, mais moins ſouvent le philoſophe, le théologien & l'homme de goût. L'abbé Houteville, voulant paroître neuf dans un ſujet uſé, s'étoit paré du clinquant des précieuſes ridicules de Paris, des expreſſions nouvelles, des chutes épigrammatiques du ſiecle. On crut, au premier coup-d'œil, que ſon ouvrage étoit plus propre à faire des incrédules, qu'à les convertir. Il parut pluſieurs critiques de cet ouvrage; la meilleure eſt celle qui a pour titre: *Lettres de M. l'abbé de.... à M. l'abbé Houteville*, Paris, 1722, in-12. Ces lettres au nombre de 18, ſont pour le fond du Pere Claude-René Hongnant, Jéſuite, mort en 1745; mais elles ſont retouchées pour le ſtyle par l'abbé des Fontaines, qui y ajouta la critique du ſtyle du livre *de la vérité de la Religion.*

HOWEL, (Jacques) laborieux écrivain Anglois, mort en 1666, à 72 ans, fut ſecrétaire d'ambaſſade & ſecrétaire du conſeil pendant les guerres civiles. Ses dépenſes exceſſives le firent enfermer dans une priſon, où il fut obligé de travailler pour vivre. Ses ouvrages en anglois ſont: I. L'*Hiſtoire de Louis XIII.* II. *La Forêt de Dodone*, traduite en françois, Paris, 1652, in-4°. III. *De la prééminence des Rois de France, d'Eſpagne & d'Angleterre*, traduit en latin, Londres, 1664, in-8°. IV. Des *Poéſies*, 1663, in-8°, &c. Après avoir été zélé royaliſte, il embraſſa le parti de Cromwel, & fut néanmoins hiſtoriographe du roi, après ſon rétabliſſement ſur le trône. On ſent aſſez quel degré de véracité on doit attendre d'un hiſtorien de cette trempe.

HOYUS, (André) profeſſeur royal en Grec à Douay, natif de Bruges, s'acquit une grande réputation par ſes *Poéſies latines*, 1587, in-8°, & par ſon *Ezechiel Paraphraſi poëticâ illuſtratus*, 1598, in-4°. On a

encore de lui : *De pronuntiatione Græca*, 1620, in-8°, & d'autres ouvrages. Il mourut au commencement du 17e. siecle, âgé de plus de 80 ans.

HOYNCK, *voyez* PAPENDRECHT.

HOZIER, (Etienne d') gentilhomme Provençal, capitaine de la ville de Salon, né en 1547, est auteur de plusieurs *Pieces de Vers*, imprimées tant en françois qu'en provençal. Il travailla beaucoup sur les anciennes chartres, & a composé des *Chroniques*, assez bien faites pour le tems où il vivoit. Il mourut à Aix en 1611. — Son fils, Pierre HOZIER, né à Marseille en 1592, mort à Paris en 1660, est auteur d'une *Histoire de Bretagne*, in-fol., & de plusieurs *Généalogies*. — Charles-René d'HOZIER, fils du précédent, mort à Paris en 1732, a donné le *Nobiliaire de Champagne*, Châlons, 1673, in-fol., & d'autres écrits sur la noblesse de France.

HUARTE, (Jean) natif de Saint-Jean-Pied-de-Port, dans la Navarre Françoise, s'acquit au 16e. siecle de la réputation, par un ouvrage espagnol, intitulé : *Examen de ingenios para la Sciencias*. Ce livre a été traduit en italien, en latin & en françois. On estime l'édition de Cologne, in-12, de 1610.

HUBENS, (Jacques-Joseph de) doyen de la célebre église collégiale de S. Martin à Liege, mort dans cette ville le 25 mai 1780, à 68 ans, s'est fait connoître dans presque toutes les provinces catholiques par son zele pour l'adoration du S. Sacrement des autels. Pour étendre non-seulement dans toute l'Europe, mais jusque dans les deux Indes, l'*Association de l'Adoration perpétuelle*, il n'a épargné ni fatigues, ni dépenses, ni sollicitations, ni aucun des moyens qu'une piété active peut imaginer & employer. On lui doit la publication d'un grand nombre d'ouvrages de piété. C'étoit un homme singuliérement recommandable par la simplicité & l'innocence de ses mœurs, la douceur & la tranquillité de son caractere. On a remarqué, comme une circonstance singuliere, qu'il est mort le jour même où le grand objet de son zele recevoit dans toute l'étendue de l'Eglise Catholique les honneurs du plus glorieux triomphe; jour auquel il avoit constamment souhaité de mourir, & auquel il étoit parvenu à se persuader qu'il mourroit en effet. Un héologien distingué a fait à son sujet un beau Discours sur ce passage d'un livre très-connu : *O verè ardens fides eorum ! Probabile existens argumentum sacræ præsentiæ tuæ.* De Imit. Christi, l. 4, cap. 14.

HUBER, (Samuel) étoit originaire de Berne, & professeur en théologie à Wittemberg, vers l'an 1592. Luther avoit enseigné que Dieu déterminoit les hommes au mal comme au bien. Ainsi Dieu seul prédestinoit l'homme au salut ou à la damnation ; & tandis qu'il produisoit la justice dans un petit nombre de fideles, il déterminoit les autres au crime & à l'impénitence. Huber ne put s'accommoder de ces principes ; il les trouva contraires à l'idée de la justice, de la bonté & de la miséricorde divine. Il enseigna que Dieu vouloit le

salut de tous les hommes, que Jesus-Christ les avoit tous rachetés, & qu'il n'y en avoit pas un pour lequel Jesus-Christ n'eût satisfait. De sorte que les hommes n'étoient damnés que par leur propre volonté, & en abusant de leur liberté. Cette doctrine raisonnable fit chasser Huber de son université. On a de lui l'*Explication* des chapitres 9, 10 & 11 de l'*Epître aux Romains*, in-8°.

HUBER, (Ulric) né à Dockum en 1636, devint professeur en droit à Franeker, président de la cour suprême de Frise, & mourut en 1694, après avoir eu de grands démêlés avec le célebre Perizonius. On a de lui : I. Un traité *De jure civitatis*. II. *Jurisprudentia Frisica*. III. *Specimen Philosophiæ civilis*. IV. *Prælectiones juris civilis*, dont on a donné une belle édition à Louvain en 1766, 3 vol. in-4°., avec des notes, où le fanatisme de l'auteur est souvent redressé avec autant de modération que de raison. Ces notes sont de M. le Plat, qui depuis a paru moins éloigné des idées de Huber sur l'Eglise Catholique & ses pontifes.

HUBER, (Marie) née à Geneve, morte à Lyon le 13 juin 1753, âgée d'environ 59 ans, est connue par plusieurs ouvrages qui ont eu quelque cours, entr'autres par des *Lettres sur la Religion essentielle à l'homme*, 1739 & 1754, 6 parties in-12. Cet ouvrage a essuyé de justes censures. L'auteur se borne au pur déisme. Mlle. Huber étoit protestante. Elle avoit assez d'esprit pour sentir l'inconséquence des principes de sa secte, & crut se tirer d'embarras en se jetant de plein gré dans les erreurs où ils conduisent. *Voyez* SERVET.

HUBERT, (S.) évêque de Maëstricht, succéda à S. Lambert en 697 selon le P. Roberti & le P. Fisen; mais selon les Hagiographes d'Anvers en 709. Il transféra le corps de son saint prédécesseur de Maëstricht à Liege, & le plaça dans l'église qu'il fit bâtir à l'endroit même où il avoit subi le martyre : il y transféra en même tems le siege épiscopal. Il convertit à la foi un grand nombre d'infideles dans les Ardennes, ce qui lui mérita le nom d'*Apôtre* de ce pays. Il mourut à Tervueren en Brabant, le 30 mars 727. Son corps fut porté à Liege & déposé dans l'église collégiale de S. Pierre. En 817 on le transféra avec la permission de l'évêque Walcandus & de l'empereur Louis le Débonnaire, à l'abbaye d'Andain en Ardennes, qui porte aujourd'hui son nom. C'est dans ce monastere que l'on mene ceux qui ont été mordus des chiens enragés. On leur fait une incision au front, dans laquelle on enferme un petit morceau de l'étole de ce saint prélat. Le P. le Brun a tâché de prouver que quelques pratiques observées à cet égard étoient superstitieuses, mais le P. Roberti, Jésuite, en a pris la défense. Les Peres Martenne & Durand les ont aussi justifiées dans leur *Voyage Littéraire*, t. 3, p. 146. Du reste, plusieurs de ces observances, qui pouvoient paroître inutiles ou suspectes, ont été retranchées dans les derniers réglemens donnés aux pélerins

de S. Hubert en 1773 (*voyez* ROBERTI). La ville de Liege regarde S. Hubert comme son fondateur & son premier évêque. Il y a un ordre militaire des chevaliers de S. Hubert, institué par Gérard V, duc de Cleves & de Gueldre, en mémoire de la victoire que ce prince remporta en 1444, le jour de S. Hubert, sur la maison d'Egmont qui lui disputoit ses états. Les chevaliers portoient dans l'origine un collier d'or, orné des attributs des chasseurs, & auquel étoit attachée une médaille représentant S. Hubert; mais une partie des états que possédoient autrefois les ducs de Cleves, étant passée à l'électeur Palatin du Rhin, les chevaliers portent depuis un collier d'or, avec une croix & l'image de S. Hubert.

HUBERT, (Matthieu) prêtre de l'Oratoire, né à Châtillon dans le Maine, mort à Paris en 1717, à 77 ans, remplit les chaires les plus brillantes des provinces, de la capitale & de la cour avec beaucoup de succès. Le P. Bourdaloue l'entendoit lorsqu'il pouvoit; & le Jésuite mettoit l'Oratorien au nombre des premiers prédicateurs de son tems. Le P. Hubert méritoit encore son estime par sa tendre piété, & surtout par sa profonde humilité. Il disoit que « Massillon, son » confrere, devoit prêcher aux » maîtres, & lui aux domestiques ». Une personne de distinction lui ayant rappellé dans une grande compagnie, qu'ils avoient fait leurs études ensemble : *Je n'ai garde de l'oublier*, lui répondit Hubert : *vous aviez alors la bonté de me fournir des livres & de me donner de vos habits.* Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1725, en 6 vol. in-12, ont satisfait les gens de goût & les personnes pieuses. » Sa maniere de raisonner (dit » le P. de Monteuil, éditeur » de ce recueil) n'avoit point » cette sécheresse qui fait perdre quelquefois l'onction du » discours; & sa façon de s'exprimer ne tenoit rien de cette » élocution trop étudiée, qui » l'affoiblit à force de la polir ».

HUBNER, (Jean) professeur de géographie à Leipsig, & recteur de l'école de Hambourg, mourut dans cette ville en 1732, à 64 ans. On a de lui une *Géographie universelle, où l'on donne une idée abrégée des 4 parties du monde.* C'est le titre de la traduction qu'on en a faite de l'allemand en françois, à Bâle, 1757, 6 vol. in-12. La méthode de l'auteur est claire & facile. L'ouvrage est assez exact pour la partie de l'Allemagne (encore cela n'est-il pas général); mais il l'est beaucoup moins pour les autres pays : défaut qui lui est commun avec tous les auteurs qui parlent des régions qu'ils ne connoissent pas. On doit porter le même jugement de son *Dictionnaire géographique*, 1 vol. in-8°., dont on a fait plusieurs éditions; la derniere est de Leipsig, 1781, très-gros in-8°. de 3045 pag., avec des planches.

HUBY, Vincent) né à Hennebon en Bretagne l'an 1608, se fit Jésuite en 1625, & mourut le 22 mai 1693 à Vannes, où on lui a élevé un mausolée en marbre. Son zele infatigable pour toutes les fonctions du saint ministere & sa tendre piété

l'ont rendu cher à ceux qui ſont animés du même eſprit. Il le communiquoit, non-ſeulement par ſes diſcours, ſon exemple, mais auſſi par de petits livres de piété qu'il compoſoit & qu'il diſtribuoit; on eſtime particuliérement ſes *Conſidérations propres à faire naître & à entretenir l'amour divin dans nos cœurs*, & ſa *Retraite*. On a donné une édition de ſes *Œuvres* à Paris, 1755. Il avoit introduit dans le dioceſe de Vannes l'adoration perpétuelle au S. Sacrement, & établi pluſieurs maiſons de retraite. Sa *Vie* a été écrite par Pierre Phonamie, dans le recueil des *Vies des Fondateurs des maiſons de retraite*. Nantes, 1698, in-12.

HUDDE, (Jean) bourgmeſtre d'Amſterdam, grand politique, ſavant mathématicien, mort à Amſterdam en 1704, eſt auteur de quelques *Opuſcules* eſtimés. François Schoten les a inſérés dans ſon *Commentaire ſur la Géométrie de Deſcartes*.

HUDEKIN, nom d'un eſprit follet, que la tradition dit avoir paru autrefois au dioceſe de Hildesheim, dans la baſſe Saxe. On en raconte des choſes merveilleuſes. Tantôt il paroiſſoit en habit de payſan, & ſe plaiſoit ſur-tout dans la converſation des hommes; & tantôt il les entretenoit ſans ſe faire voir. Il donnoit ſouvent des avis aux grands ſeigneurs de ce qui leur devoit arriver, & rendoit ſervice aux uns & aux autres. Sa retraite ordinaire étoit la cuiſine de l'évêque, où il ſe familiariſoit avec les cuiſiniers, & il les aidoit en tout ce qui regardoit leur métier. Il ne nuiſoit à perſonne, à moins qu'on ne l'attaquât; mais il pardonnoit rarement. C'eſt ce qu'éprouva un garçon de cuiſine de l'évêque, qui l'avoit accablé d'injures. Hudekin en avertit le chef de cuiſine, & voyant qu'il ne lui faiſoit point ſatisfaction, il étouffa ſon ennemi lorſqu'il dormoit, le coupa en morceaux, & le mit cuire ſur le feu. Non content de cette vengeance, il s'attacha depuis à tourmenter les officiers de cuiſine, & les ſeigneurs même de la cour de l'évêque, qui, par la force de ſes exorciſmes, le contraignit de ſortir de ſon dioceſe. Voilà ce que rapporte Trithême; voilà ce qu'on croyoit dans ſon ſiecle: il eſt vrai que dans les ſiecles éclairés, celui d'Auguſte, par exemple, on a écrit & cru des choſes tout auſſi extraordinaires; & dans ce ſiecle de philoſophie, n'a-t-on pas vu les ſcenes du Meſmériſme & du Caglioſtrociſme, tout auſſi extraordinaires que l'hiſtoire de Hudekin? Nos illuſtres de Paris n'ont-ils pas ſoupé avec Henri IV, Sully, Voltaire, & d'autres morts célebres? Ainſi de ſiecle à ſiecle il y a des balancemens & des compenſations qui ôtent toute matiere & tout droit aux reproches. *Voyez* FAUSTUS, HAEN.

HUDSON, (Henri) pilote Anglois, a donné ſon nom à une baie, au nord du Canada, qu'il a découvert en 1610; découverte qui avoit d'abord paru de la plus grande conſéquence, parce qu'elle ſembloit promettre un paſſage par le nord dans la Mer-Paciſique; mais l'inutilité des tentatives faites à

ce sujet, ont fait renoncer à l'espérance de réussir.

HUDSON, (Jean) né à Wedehop dans la province de Cumberland, vers l'an 1662, professa avec beaucoup d'applaudissement la philosophie & les belles-lettres à Oxford. Son mérite le fit choisir en 1701, pour succéder à Thomas Hype dans la charge de bibliothécaire de la bibliotheque Bodleïenne, & en 1712, pour occuper la place de principal du college de la sainte Vierge à Oxford. Il remplit ces deux emplois avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 57 ans. La république des lettres lui doit de savantes éditions de *Velleïus-Paterculus;* de *Thucydide;* de *Denys d'Halicarnasse;* de *Longin;* d'*Esope;* de *Josephe;* des *Petits Géographes Grecs*, Oxford, 1698 à 1712, 4 vol. in-8°. Toutes les autres éditions d'Hudson sont in-fol. & imprimées à Oxford en différentes années.

HUERGA, (Cyprien de la) religieux Espagnol de l'ordre de Cîteaux, enseigna l'Ecriture-Sainte dans l'université d'Alcala, & mourut en 1560. On a de lui des *Commentaires :* I. Sur *Job.* II. Sur *les Psaumes.* III. Sur le *Cantique des Cantiques*, &c. Ils sont savans.

HUESCAR *ou* HUASCAR, roi du Pérou, fut massacré par son frere cadet & bâtard Atabalipa, qui usurpa la souveraineté & fit mourir tous les descendans de Manco Capac. Les Espagnols, dont Huescar avoit imploré le secours, vengerent sa mort sur le cruel & perfide Atabalipa en 1533. *Voy.* ce mot.

HUET, (Pierre-Daniel) né à Caen en 1630, acheva son cours de belles-lettres à 14 ans, étudia en philosophie sous le P. Pierre Mambrun, Jésuite, & devint en peu de tems géometre, mathématicien, théologien, antiquaire & poëte. Il alla à Paris en 1650, où il prit du goût pour la philosophie dans les *Principes* de Descartes, & pour l'érudition dans la *Géographie sacrée* de Bochart. Il accompagna ce dernier en Suede, en 1652, où Christine lui fit l'accueil dont elle honoroit les savans les plus distingués. De retour dans sa patrie, il institua une académie de physique, dont il fut le chef, & à laquelle Louis XIV fit sentir les effets de sa libéralité. En 1670, le grand Bossuet ayant été nommé précepteur du Dauphin, Huet fut choisi pour sous-précepteur. C'est alors qu'il forma le plan des éditions *ad usum Delphini :* éditions qu'il dirigea en partie. Ses services furent récompensés par l'abbaye d'Aunai en 1678, & en 1685 par l'évêché de Soissons, qu'il permuta avec Brulart de Sillery, nommé à celui d'Avranches. Les travaux de l'épiscopat ne purent ralentir ses travaux littéraires. Comme il se tenoit continuellement enfermé dans son cabinet & dans sa bibliotheque, ses domestiques craignant de l'interrompre, répondoient à ceux qui venoient lui parler d'affaires, qu'il étudioit : *Eh! pourquoi*, dirent un jour de bonnes gens, *le roi ne nous a-t-il pas donné un évêque qui ait fait ses études ?* Les fonctions du ministere absorbant une partie du tems qu'il vouloit donner au travail, il se démit de cet évê-

ché, & obtint à la place l'abbaye de Fontenai, près de Caen. Il se retira peu de tems après chez les Jésuites de la maison professe à Paris, auxquels il légua sa bibliotheque : il y vécut, partageant ses jours entre l'étude & la société des savans, jusqu'à sa mort arrivée en 1721, à 91 ans. Il étoit de l'académie françoise. L'érudition chez Huet n'étoit ni sauvage, ni rebutante. Humain, affable, prévenant, d'une conversation aisée & agréable, il instruisoit les savans, & savoit plaire aux ignorans même. Sa politesse découloit de son caractere, c'étoit la douceur d'un littérateur indulgent. Ce prélat a beaucoup écrit en vers & en prose, en latin & en françois. Ses principaux ouvrages sont : I. *Demonstratio Evangelica*, Paris, 1679, in-folio : c'est-là l'époque de la 1re. édition de cet ouvrage fameux. Elle renferme plusieurs passages particuliers, que Huet retrancha dans la seconde, donnée aussi à Paris en 1690, in-fol. Celle-ci est cependant plus ample malgré les retranchemens, & c'est pourquoi les curieux rassemblent les deux éditions pour avoir tout. Celle de Naples en 1731, en 2 vol. in-4°, a été faite sur celle de Paris, 1690. Ce livre est un prodige d'érudition, & suffiroit seul pour donner l'immortalité à son auteur. Ceux qui ont dit qu'il étoit foible en raisonnemens, avoient peut-être quelqu'intérêt à le trouver tel. Ils n'ont pas considéré que c'étoit une démonstration historique, un argument de fait, un groupe d'événemens, de prophéties, de figures ; un tableau de rapports si multipliés, si visibles ; un ensemble si bien lié dans toutes ses parties, que la démonstration se forme d'elle-même, sans qu'il soit besoin de la réduire en forme dialectique. II. *De claris Interpretibus, & de optimo genere interpretandi*, La Haye, 1683, in-8°. III. Une *Edition* des *Commentaires d'Origene sur l'Ecriture-Sainte*, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol., en grec & en latin, Cologne, 1685, 3 vol. in-fol. IV. Un savant traité de l'*Origine des Romans*, in-12, à la tête de celui de *Zaïde*. Il regardoit ce genre de livres, quand ils sont sagement écrits, comme propres à *tromper l'homme par l'appât du plaisir, adoucir la sévérité des préceptes par l'agrément des exemples, & corriger ses défauts en les condamnant dans les autres.* V. *Quæstiones Alnetanæ de concordia rationis & fidei*, Caen, 1690, in-4°. VI. *Traité de la foiblesse de l'Esprit humain*, Amsterdam, 1723, in-12 ; traduit en latin, Amsterdam, 1738, & en allemand, par Christian Gross, Francfort, 1724, avec des notes où le commentateur prétend réfuter le texte. Ce Traité est une traduction de la 1re. partie de *Quæstiones Alnetanæ*. Quelques savans ont cru y voir une espece de plagiat des Hypotheses Pyrrhoniennes de Sextus Empyricus ; mais les deux ouvrages sont très-différens. Voltaire (*Siecle de Louis XIV*) dit que ce Traité a fait beaucoup de bruit, & a paru à quelques-uns démentir sa Démonstration Evangélique ; mais un critique moderne remarque que ceux-là n'ont sans doute pas

fait attention que l'on trouve les mêmes principes dans les préliminaires de la Démonſtration. Le deſſein de Huet eſt de montrer que le ſyſtême des anciens ſceptiques, réduit à de certaines bornes, n'eſt pas ſi déraiſonnable qu'on le croit communément; qu'il n'eſt point oppoſé aux preuves de la Religion, qui reſteroit démontrée quand même le doute ſe répandroit ſur la plupart des ſciences humaines, & qu'enfin les démonſtrations morales ne le cedent point aux démonſtrations mathématiques. VII. *De la ſituation du Paradis terreſtre*, Amſterdam, 1701, in-12. VIII. *Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des Anciens*, in-12; réimprimée à Lyon, chez Duplain, in-8°, en 1763. Ces deux derniers ouvrages renferment une érudition immenſe. Le 1er. ſatisfit les curieux, & le ſecond les citoyens. IX. *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, 1718, in-12. X. Des *Poéſies* latines & grecques, des *Odes*, des *Elégies*, des *Eglogues*, des *Idylles*, des *Pieces héroïques*, & ſon *Voyage en Suede*, Utrecht, 1700, in-12; quelques-uns lui attribuent un *Poëme ſur le Sel*, mais il eſt de Joſeph Thoulier d'Olivet. Les vers de ce prélat reſpirent l'antiquité; la latinité en eſt auſſi pure qu'élégante. XI. *Cenſura Philoſophiæ Carteſianæ*, in-12 : critique qui ſuppoſe autant de connoiſſances dans la bonne phyſique que de juſteſſe dans le raiſonnement. L'auteur dévoile & détruit pluſieurs erreurs de Deſcartes. XII. *Origines de Caen*, Rouen, 1706, in-8°. XIII. *Diane de Caſtro*, 1728, in-12. Il orna de *Notes* le *Manilius ad uſum Delphini*, donné par du Fay. L'abbé de Tillader fit imprimer, après la mort d'Huet, 2 vol. in-12 de *Diſſertations* & de *Lettres*, preſque toutes de ce prélat (*voyez* ſon *Eloge* au-devant de l'*Huetiana*, in-12, recueil qui renferme des Penſées diverſes & des Poéſies: il a été publié par l'abbé d'Olivet, ſon ami & ſon confrere d'académie, à qui le ſavant évêque l'avoit confié). M. Huet eſt un des trois prélats qui ont le plus honoré le ſiecle de Louis XIV par leurs lumieres. Le mérite de Fénélon & de Boſſuet balance depuis longtems les ſuffrages. Pourquoi ne placeroit-on pas avec eux, dans cette eſpece de concurrence, l'illuſtre évêque d'Avranches? Son ſavoir a peut-être moins de graces françoiſes, mais il a plus de graces grecques & latines; il a moins d'éclat, mais peut-être plus de profondeur, & certainement plus de variété & d'étendue. L'uſage modeſte & ſans prétention qu'il en a fait, le ſilence & la retraite qui l'ont dérobé aux yeux des hommes, ſemblent ajouter encore aux titres de ſa gloire.

HUFNAGEL, (George) naquit à Anvers en 1545, & mourut en 1600. Ses parens voulurent en faire un architecte; mais la nature en fit un peintre. L'empereur Rodolphe employa ſon pinceau à repréſenter toutes ſortes d'animaux, genre dans lequel il excelloit. Cet artiſte s'eſt encore acquis quelque réputation dans la poéſie allemande & latine. Il eut un fils, qui ſe diſtingua comme lui dans la peinture.

HUGBALDUS, religieux Bénédictin, floriſſoit vers l'an 880, & compoſa en l'honneur de Charles le Chauve, un poëme *De Laude calvorum*, dont tous les mots commençoient par un C. Ce pénible ouvrage lui acquit moins de conſidération que ſes connoiſſances théologiques, & ſon application à l'Ecriture-Sainte & à diverſes ſciences. Tritheme en parle en ces termes: *Hugbaldus, monachus Elvonenſis, natione gallus, vir tam in divinis ſcripturis quàm in ſæcularibus litteris eruditiſſimus, in muſicâ, poëticâ, philoſophiâ, oratoriâ & cæteris artibus, nulli eo tempore ſecundus.*

HUGHES, (Jean) né dans le Wiltshire en 1677, fut d'un tempérament valétudinaire, qui l'obligea à ne s'occuper que des arts agréables, tels que le deſſin, la poéſie & la muſique. Il termina ſa vie en 1719, à 42 ans. Il eſt regardé par les Anglois, comme un de leurs plus agréables écrivains. Ses *Poéſies* ont été publiées en 1739, 2 vol. in-12. On y trouve une *Ode au Créateur de l'univers*, qui paſſe pour un des plus beaux morceaux lyriques anglois; & le *Siege de Damas*, tragédie pleine d'eſprit, de détails touchans & de ſituations intéreſſantes. Cet auteur, ami & compatriote d'Addiſſon, eut beaucoup de part au *Spectateur Anglois*, ouvrage périodique très-eſtimé, ſi on en retranche les injures contre l'Egliſe Romaine, &c.

HUGO, *voyez* HUGON.

HUGO, (Charles-Louis) Lorrain, chanoine Prémontré, docteur en théologie, abbé d'Eſtival, évêque de Ptolémaïde, mourut à Eſtival en 1739, dans un âge avancé. On a de lui: I. Les *Annales des Prémontrés*, Nancy, 1736, en 2 vol. in-fol., en latin, elles ſont pleines de recherches. On y trouve la deſcription & le plan des monaſteres, & l'hiſtoire de l'ordre. Quelques inexactitudes font tort à cet ouvrage, dont les deux tomes ſe relient ordinairement en un ſeul vol. II. La *Vie de S. Norbert, fondateur des Prémontrés*, Luxembourg, 1704, in-4°, la meilleure que l'on ait, quoiqu'elle ait eſſuyé quelques critiques. III. *Lettres à l'abbé de Lorkot*, en défenſe de cette Vie, Nancy, 1705. IV. *Sacræ antiquitatis Monumenta hiſtorico-dogmatica*, 1725, 2 vol. in-fol. V. *Traité hiſtorique & critique de la Maiſon de Lorraine*, in-8°, Nancy, ſous le titre de Berlin, 1711. Dom Hugo ſe cacha ſous le nom de *Baleicourt*, pour donner un plus libre cours à ſa plume. Cet ouvrage eſt plein de traits hardis, qui déplurent en France: il fut flétri par arrêt du parlement en 1712. L'année d'après il fit imprimer un autre ouvrage ſur la même matiere, intitulé: *Réflexions ſur deux Ouvrages concernant la Maiſon de Lorraine*, in-8°; ces deux ouvrages ne ſe trouvent pas communément raſſemblés. On a encore de lui une *Réfutation du Syſtême de M. Faydit*, Luxembourg, 1699, in-12. Ce prélat avoit de l'érudition & de la vivacité, ſes ouvrages prouvent l'une & l'autre.

HUGO, (Herman) Jéſuite, né à Bruxelles en 1588, mort de la peſte à Rhinberg en 1629,

eſt auteur d'un traité ſavant & curieux : *De militia equeſtri antiqua & nova*, Anvers, 1630, in-folio, avec des planches en taille-douce. Il s'eſt auſſi diſtingué ſur le Parnaſſe latin par ſes *Pia Deſideria*, Paris, 1654, in-32, à l'inſtar des Elzevirs, avec des figures d'un goût ſingulier, mais qui expriment des vérités ſaintes & nourriſſent les ſentimens d'une tendre piété. Ce recueil, contenant 45 pieces, eſt diviſé en 3 livres. Le 1*er.* a pour titre : *Gemitus animæ pœnitentis ;* le 2*e.*, *Vota animæ ſanctæ ;* le 3*e.*, *Suſpiria animæ amantis.* Ce ſont divers paſſages de l'Ecriture mis en action, & exprimés par des emblêmes qui en rendent le ſens plus ſenſible & le ſouvenir plus durable. L'auteur commente ces paſſages par de longues paraphraſes en vers élégiaques, qui ſemblent contraſter un peu avec l'onction & la ſimplicité ſublime de ſes divins modeles ; il verſifie aſſez bien, il eſt même ſouvent poëte ; mais il n'eſt pas inſpiré de la muſe de David. On a encore de lui : I. *Obſidio Bredana*, Anvers, 1629, in-fol. Il avoit été préſent à ce ſiege, formé par le célebre Ambroiſe Spinola en 1625. Cet ouvrage a été traduit en eſpagnol. II. *De prima ſcribendi origine & univerſæ rei litterariæ antiquitate*, Anvers, 1617, in-8°. Ouvrage ſavant & très-bien écrit.

HUGOLIN, (Barthélemi) canoniſte de Lombardie, mort en 1618, eſt auteur de pluſieurs ouvrages en latin, qui ſont eſtimés. Il préſenta ſon *Traité des Sacremens* (Rimini, 1587, in-fol.) au pape Sixte V, qui le récompenſa en pontife libéral.

HUGUES, (S.) évêque de Grenoble en 1080, étoit de Château-Neuf-ſur-l'Iſere, près de Valence en Dauphiné, reçut S. Bruno & ſes compagnons, & les conduiſit lui-même à la grande Chartreuſe. Il mourut en 1132, avec la joie d'avoir donné à l'Egliſe une pépiniere de Saints. On a de lui un *Cartulaire*, dont on trouve des fragmens dans les Œuvres poſthumes de Mabillon, & dans les Mémoires du Dauphiné d'Allard, 1711 & 1727, 2 vol. in-fol.

HUGUES DE CLUNI, (S.) étoit d'une maiſon diſtinguée, qui deſcendoit des anciens ducs de Bourgogne. Ayant rejeté les vues d'ambition, que ſa naiſſance pouvoit lui inſpirer, il ſe conſacra à Dieu dans l'ordre de Cluni. Son mérite & ſa piété l'en firent élire abbé après la mort de S. Odilon, en 1040. Il gouverna cette grande famille avec autant de zele que de prudence. Une mort ſainte vint terminer ſes travaux en 1109, à 85 ans, après avoir gouverné près de 60 ans. Il fit bâtir, par les libéralités d'Alfonſe IV, roi de Caſtille, l'égliſe qui ſubſiſte encore à Cluni. Cet ordre fut de ſon tems au plus haut point de ſa ſplendeur ; mais il commença à décheoir après ſa mort. On trouve quelques ouvrages de lui dans la Bibliotheque de Cluni.

HUGUES-CAPET, chef de la 3*e.* race des rois de France, étoit comte de Paris & d'Orléans. Son courage & ſes autres qualités le firent proclamer roi de France à Noyon,

en 987. Charles I, duc de Lorraine, fils de Louis d'Outremer, qui avoit seul, par sa naissance, droit à la couronne, en fut exclus par plusieurs circonstances. Il voulut défendre son droit ; mais il fut pris & renfermé à Orléans. Hugues-Capet s'étoit déjà associé son fils Robert, pour lui assurer la couronne. Ce prince mourut en 996, à 57 ans, après en avoir régné dix.

HUGUES *le Grand*, comte de Paris, appellé aussi *Hugues l'Abbé*, ou *Hugues le Blanc*, étoit fils de Robert, roi de France, & de Béatrix de Vermandois. Il fut surnommé *le Grand*, à cause de sa taille & de son courage ; *le Blanc*, à cause de son teint ; & *l'Abbé*, parce qu'il s'étoit mis en possession des abbayes de St-Denys, de St-Germain-des Prés, & de St-Martin-de-Tours. Il fit sacrer roi à Laon Louis d'Outremer (*voyez* ce mot) en 936 ; prit Rheims ; donna du secours à Richard I, duc de Normandie, contre le même Louis IV ; lui fit en son propre nom une guerre opiniâtre pour le comté de Laon, qu'il fallut enfin céder à ce roi ; & fut créé, par Lothaire son successeur, duc de Bourgogne & d'Aquitaine. Il mourut le 16 juin 956.

HUGUES DES PAYENS, (*De Paganis*) de la maison des comtes de Champagne, uni avec Géoffroi de St-Omer & sept autres gentilshommes, institua l'ordre des Templiers, & en fut le premier grand-maître. Ces neuf chevaliers se consacrerent au service de la Religion l'an 1118, entre les mains de Gormond, patriarche de Jérusalem, promettant de vivre dans la chasteté, l'obéissance & la pauvreté, à l'exemple des chanoines de leur siecle. Le premier devoir qui leur fut imposé par les évêques, étoit de garder les chemins contre les voleurs, pour la sûreté des pélerins. Comme cette nouvelle milice n'avoit ni église, ni logement, Baudouin II, roi de Jérusalem, leur accorda un appartement dans le palais qu'il avoit auprès du temple ; delà leur vint le nom de *Templiers*. On leur donna une regle en 1128, dans le concile de Troyes ; elle leur prescrivoit la récitation de l'Office Divin, l'abstinence les lundis & mercredis, & presque toutes les observances monastiques. Deux siecles après leur fondation, ces chevaliers qui faisoient vœu de combattre pour J. C., furent accusés de le renier, & l'ordre fut aboli en 1312 (*voyez* MOLAY). Hugues des Payens mourut en 1136, regretté de tout ce qu'il y avoit de Chrétiens zélés en Palestine.

HUGUES, né en 1065, abbé de Flavigni au commencement du 12e. siecle, s'étant vu enlever sa crosse par l'évêque d'Autun, qui la fit donner à un autre, supplanta à son tour, à l'instigation de l'évêque de Verdun, S. Laurent, abbé du monastere de S. Vannes, dont il avoit été moine, & garda cette dignité jusqu'en 1115 ; depuis ce tems son existence est ignorée. Il est auteur d'une *Chronique* en 2 parties. La 1re. est peu intéressante, & remplie de fautes ; la 2e. est très-importante pour l'histoire de l'é-

gliſe de France de ſon tems. Elle eſt connue ſous le nom de *Chronique de Verdun*. On la trouve dans la *Bibliotheca manuſcriptorum* du P. Labbe.

HUGUES DE FLEURY, moine de cette abbaye, vers la fin du 11e. ſiecle, a laiſſé : I. Deux livres *De la puiſſance royale & de la dignité ſacerdotale* : il tâche de marquer les limites des deux pouvoirs ſpirituel & temporel, contre les empereurs qui ſe les arrogeoient tous les deux, & les papes qui ſembloient quelquefois toucher au temporel. On le trouve dans le tome 4 des *Miſcellanea* de Baluze. II. Une petite *Chronique*, publiée par Ducheſne, depuis 996 juſqu'en 1109, Munſter, 1638, in-4°. Elle eſt courte, mais bien digérée ; & contient en peu de mots beaucoup de choſes. Ce moine eſt encore ſurnommé *de Sainte-Marie*, du nom d'un village dont ſon pere étoit ſeigneur.

HUGUES D'AMIENS, archevêque de Rouen, un des plus grands & des plus ſavans prélats de ſon ſiecle, mourut en 1164. On a de lui 3 *Livres* pour prémunir ſon clergé contre les erreurs de ſon tems, & quelques autres ouvrages. On trouve les premiers à la fin des Œuvres de Guibert de Nogent, publiées par dom d'Achery ; & les autres dans les Collections de D. Martenne & Durand.

HUGUES DE BERCY, poëte Provençal du 13e. ſiecle, eſt le premier qui nous ait laiſſé une deſcription de la Bouſſole, dans un poëme intitulé : *Bible Guyot*; ſatyre où il décrit les vices de ſon ſiecle. Il cómpare le pape à l'étoile polaire, autour de laquelle tournent toutes les autres étoiles, & qui fixe les regards par ſa dignité immobile : ſur quoi il parle de l'aiguille aimantée, qui regarde conſtamment cette étoile, & décrit la bouſſole telle qu'elle eſt aujourd'hui. *Voyez* GIOJA.

HUGUES DE PRATO, d'une ville de ce nom, en Toſcane, ſe fit Dominicain en 1276, & mourut à Prato le 4 décembre 1322. Il ſe fit une grande réputation par ſes Sermons, imprimés en partie (à ce que l'on croit) à Louvain, en 1484, & partie à Heidelberg, 1485, réimprimés à Anvers en 1614. Ils ſe reſſentent de la groſſiéreté du ſiecle de l'auteur.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, chanoine régulier de la maiſon de ce nom, à Paris, y profeſſa la théologie avec tant d'applaudiſſement, qu'on l'appella un *ſecond Auguſtin*. Les uns le font Saxon, & diſent qu'il embraſſa la vie religieuſe à Hamerſleben, en Saxe ; d'autres prétendent qu'il étoit d'Ypres. Il mourut à Paris le 11 février 1142, à 44 ans. Ses Ouvrages écrits avec beaucoup de force & de dignité, ont été imprimés à Cologne en 1617, 3 vol. in-fol. C'eſt la bonne édition. On les a réimprimés à Rouen en 1648, 2 vol. in-fol. Ils contiennent un grand nombre de pieces qu'on lui a attribuées mal-à-propos, comme l'a prouvé Caſimir Oudin dans ſon Commentaire des Ecrivains Eccléſiaſtiques, tom. 2. Les traités *De Arrhâ animæ* & *De Sapientiâ Chriſti*, ſont certainement de Hugues.

HUGUES DE SAINT-CHER, ainſi nommé, parce qu'il vint

au monde près de l'église de ce nom, aux environs de Vienne en Dauphiné ; Dominicain du 13e. siecle, docteur de Sorbonne, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine, reçut la pourpre des mains d'Innocent IV en 1244. Ce pape & Alexandre IV son successeur, le chargerent des affaires les plus épineuses. Ce fut pour lui une occasion de faire éclater sa sagesse, sa modération, son esprit, sa fermeté. Il mourut à Orviette en 1263. On lui fit une épitaphe dans laquelle on disoit qu'*à sa mort la sagesse avoit souffert une éclipse*. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture ; le plus important est une *Concordance de la Bible*, Cologne, 1684, in-8°. Hugues de St-Cher a la gloire d'avoir imaginé le premier ce genre de travail ; par le moyen duquel on trouve sans peine tel passage de l'Ecriture qu'on souhaite : en quoi il a rendu un service essentiel aux théologiens, aux prédicateurs, & à quiconque s'occupe de la lecture & de l'étude des Livres-Saints. On a encore de lui : I. *Speculum Ecclesiæ*, Paris, 1480, in-4o. II. Des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*. III. *Correctorium Bibliæ*, non imprimé, & dans la bibliotheque de la Sorbonne : c'est un recueil de variantes, extraites des manuscrits hébreux, grecs, latins, de la Bible.

HULDRIC, (Jean-Jacques) ministre protestant, né à Zurich en 1683, mort en 1731, étoit un homme savant. Il publia en 1705, in-8°, à Leyde, un ouvrage recherché & peu commun : c'est l'*Histoire de* JESUS-CHRIST, telle que les Juifs la racontent. Huldric la tira d'un vieux manuscrit hébreu, la traduisit en latin, & l'enrichit de notes qui font voir la fausseté & le ridicule des contes Juifs, touchant le divin Fondateur du Christianisme. Il a donné encore au public *Miscellanea Tigurina*, 3 vol. in-8°. Zimmermann a écrit sa *Vie* ; elle se trouve dans un recueil de pieces imprimé à Zurich, 1732, in-4°.

HULSEMANN, (Jean) savant théologien luthérien, naquit à Esens en Frise, l'an 1602. Après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Hollande, il devint professeur de théologie, & surintendant à Leipsig, & mourut en 1661. Son principal ouvrage est une *Relation*, en allemand, *du Colloque de Thorn*, où il avoit été envoyé en 1645 à la tête des Luthériens, & dont il donne, comme on l'imagine bien, l'avantage à son parti.

HULSIUS, (*Levinus*) natif de Gand, s'est rendu célebre par ses connoissances dans la géographie, les mathématiques, & dans la science des médailles. On a de lui : I. *XII Cæsarum ac LXIV ipsorum uxorum ac parentum effigies ex antiquis numismatibus*, Francfort, 1596, in-4°. II. *Series Numismatum imperatorum Rom. a Julio Cæsare ad Rudolphum II*, Francfort, 1603. Ces recueils sont rares. III. *Transilvaniæ, Moldaviæ & Walachiæ descriptio*. IV. *Chronologia Hungariæ*, &c., *usque ad annum 1597*. V. *De usu quadrati & quadratis geometrici*, &c. Il mourut à Nuremberg en 1605.

HULSIUS, (Antoine) théologien

logien protestant, né à Hilde, village du duché de Bergue, mort professeur à Leyde en 1685, à 70 ans, est auteur d'un ouvrage savant, intitulé : *Theologia Judaïca*, publié en 1653, in-4°.

HUMBERT II, dauphin de Viennois, né en 1312, succéda en 1333 à Guigues VIII, son frère. Il épousa en 1332 Marie de Baux, alliée à la maison de France, dont il n'eut qu'un fils unique. On dit que, jouant avec lui à Lyon, il le laissa tomber d'une fenêtre dans le Rhône, où il se noya. D'autres placent cette scene tragique ailleurs. Livré depuis à la douleur, & conservant un ressentiment vif des affronts qu'il avoit essuyés de la part de la maison de Savoie, il résolut de donner ses états à celle de France. Cette donation, faite en 1343 au roi Philippe de Valois, fut confirmée en 1349, à condition que les fils aînés des rois de France porteroient le titre de Dauphins. C'est ainsi que le Dauphiné fut réuni à la couronne. Philippe donna à Humbert, en reconnoissance de ce bienfait, 40 mille écus d'or, & une pension de dix mille livres. Ce prince entra ensuite dans l'ordre des Dominicains. Le jour de Noël 1351, il reçut tous les ordres sacrés successivement aux trois Messes, des mains du pape Clément VI. Ce pontife le créa patriarche d'Alexandrie, & lui donna l'administration de l'archevêché de Rheims. Humbert passa le reste de ses jours dans le repos & dans les exercices de piété, & mourut à Clermont en Auvergne, en 1355, à 43 ans. Il fut bon religieux & bon évêque. — Il ne faut pas le confondre avec HUMBERT DE ROMANS, cinquième général des Dominicains, qui succéda en 1254 au P. Jean le Teutonique, & qui mourut le 14 juillet 1277. On a de lui une *Lettre sur les vœux de Religion*, imprimée en Allemagne dès le 15e. siecle, & à Haguenau l'an 1508. On lui attribue aussi : *De eruditione Religiosorum ;* mais ce traité est du P. Peraldus, Dominicain. Possevin croit qu'il est l'auteur du *Dies iræ*, que d'autres attribuent au cardinal Malabranca (on peut voir diverses opinions sur ce sujet, dans les notes de Merati sur Gavantus, part. I, tit. 5).

HUME, *voyez* HOME.

HUME, (David) né en 1711 à Edimbourg en Ecosse, d'une famille noble, mais peu riche, fut d'abord destiné au barreau. Le talent de la parole ne lui ayant été accordé que dans un degré médiocre, il quitta la jurisprudence pour cultiver la littérature & la philosophie du jour. Il eut en 1746 la place de secrétaire du général Saint-Clair, qu'il accompagna dans l'expédition du port de l'Orient. Il fut attaché au lord Herford, pendant son ambassade à la cour de France, en 1765 ; & sous le ministere du général Conwai, il obtint l'emploi de sous-secrétaire. Enfin il renonça entiérement aux affaires publiques, pour se livrer à une vie douce & indépendante. Il mourut en 1776, à l'âge de 65 ans. Le desir de la renommée littéraire le dominoit, & il lui sacrifia tous les genres de principes & de vérités. On a de lui : I. Des

Eſſais philoſophiques, pleins de réflexions abſurdes & de ſophiſmes contre les dogmes fondamentaux de la Religion; traduits en françois, Hollande, 1758, 2 vol. in-12, II. Une *Hiſtoire d'Angleterre*, qu'on a auſſi traduite en françois en 18 vol. in-12, où l'on deſire plus d'exactitude, de véracité & d'impartialité, ſur-tout en ce qui concerne les cruautés de Henri VIII, d'Elizabeth, & de Jacques contre les Catholiques. Elle eſt d'ailleurs écrite d'une maniere aſſez déſagréable, d'un ſtyle dur & repouſſant, auſſi ne réuſſit-elle pas d'abord; & dans les premiers mouvemens de ſenſibilité, l'auteur prit la réſolution de ſe retirer dans quelque ville de province en France, de changer de nom, & de renoncer pour jamais à la gloire littéraire; mais les philoſophiſtes y ayant reconnu leurs maximes & leurs petits artifices, eurent ſoin de lui donner de la vogue. Ce qui prouve ſur-tout la mauvaiſe foi de l'écrivain, c'eſt l'aſſurance avec laquelle il répete les calomnies de Buchanan, contre Marie Stuard, que Cambden, quoique partiſan & protégé d'Elizabeth, a franchement défendue contre l'iniquité de ſa bienfaitrice. Il a laiſſé quelques ouvrages poſthumes; tels ſont des *Dialogues ſur la Religion naturelle*; & ſa *Vie*, *compoſée par lui-même*, dont on a imprimé une *Traduction* françoiſe à Paris en 1777; c'eſt le fruit d'un égoïſme, qui dans un autre tems n'auroit pas paru bien philoſophique, mais qui eſt devenu le caractere de la philoſophie du jour; on y voit une morgue inſultante contre les critiques de ſes ouvrages, un étalage puéril des ſuffrages qu'il a emportés; & enfin de ces petits détails perſonnels, qu'une ame tant ſoit peu forte ne ſe permet jamais (*voyez* la fin de l'art. ADRIEN, empereur): préludant aux *Confeſſions* de Jean-Jacques Rouſſeau, le philoſophe Hume ne manque pas de ſe glorifier des faveurs des dames; il aſſure *n'avoir pas lieu d'être mécontent de la maniere dont il en a été traité*. Cet éloge hiſtorique fait par Hume lui-même, finit par une lettre d'un de ſes amis, qui déclare que *Hume eſt l'homme le plus parfait & le plus vertueux que la nature humaine puiſſe produire*.

HUMIERES, (Louis de Crevant d') maréchal de France, d'une ancienne maiſon originaire de Tours, ſe diſtingua par ſa valeur en diverſes rencontres. Il épouſa Louiſe de la Châtre, qui ne contribua pas peu à le faire parvenir à la dignité de maréchal de France. Le bâton lui fut accordé à la priere du vicomte de Turenne, qui ne put réſiſter aux charmes & à l'eſprit de la marquiſe d'Humieres. C'eſt à cette occaſion que Louis XIV ayant demandé au chevalier de Gramont, s'il ſavoit qui il venoit de faire maréchal de France? celui-ci répondit: *Oui, Sire, c'eſt madame d'Humieres*. Il mourut à Verſailles en 1694.

HUMILITÉ, (Ste.) née à Faënza en 1226, d'une bonne famille, ayant engagé ſon mari à vivre dans la continence, fonda, 9 ans après ſon mariage, les *Religieuſes de Valombreuſe*; & mourut le 31 décembre

1310, à 84 ans. Elle étoit parvenue à cet âge, malgré les austérités extraordinaires dont sa vie avoit été semée.

HUMPHREY, (Laurent) théologien Anglois, né à Newport-Pannel, dans le duché de Buckingham, en 1519, mourut doyen de Winchester en 1590. Il étoit fort versé dans les matieres théologiques, & il seroit parvenu aux premieres dignités, si son attachement au Calvinisme ne l'en avoit fait éloigner. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse & de littérature. On trouve dans les premiers bien des calomnies contre l'Eglise Romaine; dans les autres il y a peu de goût & peu de philosophie. Les principaux sont : I. *Epistola de Græcis litteris, & Homeri lectione & imitatione*, à la tête d'un livre d'Adrien *Junius*, *Copiæcornu*, Bâle, 1568, in-fol. II. *De Religionis conservatione & reformatione, deque primatu Regum*, Bâle, 1559, in-8°. III. *De ratione interpretandi Auctores*, in-8°. IV. *Optimates, sive De nobilitate, ejusque origine*, in-8°. V. *Jésuitismi pars prima & secunda*, in-8°. VI. *Pharisæïsmus vetus & novus*, in-8°.

HUNGARIA, (Bernardin de) ainsi nommé, parce qu'il étoit du royaume de Hongrie, se fit Capucin, & passa en qualité de missionnaire en Afrique. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zele dans le royaume de Loango, & eut la satisfaction de voir ses travaux couronnés de grands succès : il baptisa le roi & la reine de cette vaste contrée. Ses missions ne se bornerent pas à cette province, il pénétra fort avant dans l'intérieur de l'Afrique, pour gagner des ames à J. C. Revenu à Loango, il y mourut immédiatement après avoir célébré le saint sacrifice de la Messe, le 18 juin 1664. On a de cet homme apostolique, l'*Histoire* de son *Voyage* & de sa *Mission*, *avec une relation des mœurs des habitans du Loango*. L'abbé Proyart à donné une *Histoire* de ce pays, Paris, 1776, in-12.

HUNIADE, (Jean Corvin) vaivode de Transilvanie, & général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, fut un des plus grands capitaines de son siecle. Il combattit en héros contre les Turcs, & gagna des batailles importantes en 1442, & 1443, contre les généraux d'Amurat, qu'il obligea de se retirer de devant Belgrade, après un siege de 7 mois. Il ne signala pas moins son courage l'année d'après à la bataille de Varna, où Ladislas fut tué, & qui fut si fatale à la chrétienté. Nommé gouverneur de la Hongrie, il rendit son nom si redoutable aux Turcs, que les enfans même de ces infideles ne l'entendoient prononcer qu'avec frayeur, & l'appelloient *Janius laen*, c'est-à-dire, *Jean le scélérat*. Il fut néanmoins vaincu par les Turcs en 1448; mais il eut plus de bonheur dans la suite. Il empêcha Mahomet II de prendre Belgrade, que ce sultan avoit assiégée l'an 1456; & il mourut à Zemplin, le 10 septembre de la même année. Attaqué d'une fievre ardente, il demanda les Sacremens avec une foi vive; & rempli de sa force accoutumée jusqu'en expi-

rant, il se fit porter à l'église pour recevoir le saint Viatique, disant qu'il n'étoit pas convenable que le maître vînt trouver le serviteur. Jean Capistran, son admirateur sincere, & son ami fidele en toutes les rencontres, ne le quitta point dans ses derniers momens, & le soutint par de tendres exhortations. Il fit son éloge funebre, d'un style qui annonce l'affliction la plus profonde. Toute l'Europe fut inconsolable de la mort de ce héros. Le pape Calixte III l'apprit en versant des larmes, & célébra pour lui le saint Sacrifice avec la plus grande solemnité, dans la basilique de S. Pierre. Mahomet parut affligé lui-même, & dit, les yeux tristement baissés : *Jamais prince, depuis qu'il est des hommes, n'eut de capitaine semblable ; & je n'ai plus sur qui je puisse venger dignement la honte de ma défaite.* Huniade laissa deux fils, dont le plus jeune devint roi de Hongrie. *Voyez* MATHIAS CORVIN.

HUNNÆUS, (Augustin) né à Malines en 1522, s'appliqua aux langues savantes, fut professeur en théologie & chanoine de S. Pierre, docteur & recteur de l'université de Louvain, où il mourut le 7 septembre 1577. Il écrivoit bien en latin, & possédoit les langues grecque & hébraïque. Il travailla à débarrasser la philosophie de l'école du barbarisme qui l'enveloppoit. Nous avons de lui plusieurs ouvrages sur cette science. Il a donné aussi quelques éditions de la Somme de S. Thomas, revues sur des manuscrits fort anciens ; la meilleure est celle d'Anvers, 1575, en 4 vol. in-fol. Le travail de Hunnæus a beaucoup aidé ceux qui ont publié le même ouvrage depuis. Cet auteur a eu part à l'édition de la Polyglotte d'Anvers.

HUNNERIC, roi des Vandales en Afrique, succéda à son pere Genseric en 477. Ce prince étoit infecté des erreurs de l'Arianisme. Il permit d'abord aux Catholiques le libre exercice de leur religion ; mais il les persécuta dans la suite de la maniere la plus emportée & la plus barbare. Il bannit 4966 ecclésiastiques, publia divers édits contre eux, & fit mourir jusqu'à 40,000 catholiques par des tourmens inouis, à la persuasion des évêques Ariens. Théodoric son frere, & ses enfans, le patriarche des Ariens, & tous ceux contre lesquels il avoit conçu quelques soupçons, furent les victimes de sa cruauté ; il employoit indifféremment le fer & le feu pour la satisfaire. On connoît l'histoire incontestable de ces martyrs qui continuerent à parler après qu'il leur eut fait couper la langue (*voyez* VICTOR DE VITE). Ce furieux mourut la 8e. année de son regne, l'an 484. Victor de Vite dit qu'il fut mangé des vers qui sortoient de toutes les parties de son corps. Grégoire de Tours écrit qu'étant entré en frénésie, il se mangea les mains. Isidore ajoute que ses entrailles sortoient de son corps, & qu'il eut la même fin qu'Arius, dont il avoit voulu établir la secte par tant de massacres. On ne peut nier que ce tyran ne méritât de mourir d'une mort horrible ; & il est facile de concilier ces différens récits,

en ſuppoſant que Hunneric fut frappé à la fois de ces maux divers, qui n'ont entr'eux aucun genre d'oppoſition, & qui s'accordent au contraire très-naturellement.

HUNNIUS, (Gilles) miniſtre Luthérien de Wittemberg, mort en 1603, à 53 ans, a beaucoup écrit contre les Calviniſtes. On cite ſur-tout ſon *Calvinus Judaïſans*, Wittemberg, 1595, in-8°.

HUNNOLD, (François) né dans le pays de Naſſau, entra chez les Jéſuites & ſe diſtingua par ſes *Sermons*, qui ſont peut-être les meilleurs parmi ceux qui ont été faits en Allemagne, vers le commencement du 18e. ſiecle. Ils ſont en 6 vol. in-fol., d'abord imprimés à Cologne & à Ausbourg. Les éditions en ont été multipliées dans différentes provinces d'Allemagne. On lui reproche de s'écarter quelquefois des plans qu'il annonce, & de ne choiſir pas toujours bien les exemples qu'il apporte en preuve des vérités qu'il avance. Il mourut à Treves en 1746.

HUR, fils de Caleb, petit-fils d'Eſron, étoit époux de Marie, ſœur de Moyſe, ſi l'on en croit Joſephe. Lorſque Moyſe envoya Joſué combattre contre les Amalécites, il monta ſur la montagne avec Aaron & Hur. Pendant qu'il élevoit les mains, priant le Seigneur, Aaron & Hur lui ſoutinrent les bras, afin qu'ils ne retombaſſent point, & que Dieu ne ceſſât d'être favorable aux Iſraélites. Preuve frappante de l'efficace de la priere dans les combats, & combien elle doit être perſévérante & confiante pour aſſurer le ſecours du Dieu des armées.

HURAULT, (Philippe) comte de Chiverni (*on lit auſſi* Chéverni), conſeiller au parlement de Paris, enſuite maître des requêtes de l'hôtel, épouſa une fille du préſident de Thou. Ce magiſtrat lui céda la charge de chancelier du duc d'Anjou, qui étant monté ſur le trône de France, ſous le nom de Henri III, le nomma garde-des-ſceaux en 1578. Ses liaiſons avec les Ligueurs le firent diſgracier dix ans après; mais Henri IV le rappella. Ce miniſtre mourut en 1599, à 72 ans, avec la réputation d'un homme de bien. Il a laiſſé des *Mémoires*, écrits avec une impartialité rare dans ces tems de diviſions & de troubles. Ils ſont connus ſous le nom de *Mémoires d'Etat de Chiverni*. La meilleure édition eſt celle de 1636, in-4°. On lit dans le même volume des *Inſtructions politiques & morales*, qui ſont plus eſtimées que les Mémoires.

HURÉ, (Charles) d'abord profeſſeur d'humanités dans l'univerſité de Paris, enſuite principal du college de Boncourt, naquit à Champigny-ſur-Yone, d'un laboureur, en 1639, & mourut en 1717. Nous avons de lui: I. Un *Dictionnaire de la Bible*, en 2 vol. in-fol., 1715; beaucoup moins parfait & moins étendu que celui de dom Calmet. II. Une *Edition* latine du *Nouveau-Teſtament*, avec de courtes notes, en 2 vol. in-12. III. La *Traduction* françoiſe du *Nouveau-Teſtament*, & de ſes notes latines, augmentées; Paris, 1702, 4 vol. in-12. Cette traduction eſt celle du P. Queſ-

nel un peu retouchée. IV. *Grammaire sacrée, ou Regles pour entendre le sens littéral de l'Ecriture-Sainte*, Paris, 1707, in-12. Quoique Huré fût lié avec les partisans de Janſenius, il n'adoptoit point leurs opinions ſur tous les points.

HURTADO, (Gaſpar) né en 1575 à Mondexar, reçut le bonnet de docteur en théologie à Alcala, & ſe fit enſuite Jéſuite à l'âge de 32 ans. Il enſeigna la théologie à Murcie, à Madrid & à Alcala. Etant à la cour de Madrid, il y fit de grands fruits par ſes diſcours & par ſa piété. Il mourut à Alcala, doyen de la faculté de théologie, l'an 1647. On a de lui une *Théologie* en 8 vol.

HURTADO, (Thomas) célebre théologien de Tolede, enſeigna à Rome, à Alcala & à Salamanque, avec beaucoup de réputation, & mourut en 1659. On a de lui une *Philoſophie ſelon la Doctrine de S. Thomas*, production peu eſtimée. On fait plus de cas de ſes *Reſolutiones orthodoxo-morales*, Cologne, 1653, in-fol. Il eſt encore auteur d'un traité *De unico Martyrio*, contre celui *De Martyrio per peſtem* du Jéſuite Théophile Raynaud, qui lui répondit en ſoutenant que ſi la charité a ſes martyrs comme la foi, celui qui prodigue ſa vie au ſervice des peſtiférés, mérite également le nom de martyr : c'étoit cependant dans le fond une queſtion de mot, qui ne touchoit à rien d'eſſentiel ; car il s'agiſſoit de ſavoir ſi la ſeule mort pour la foi conſtituoit le martyre. Anciennement ce mot n'étoit employé qu'en ce cas ; mais l'uſage & des raiſons d'analogie, ont fait reconnoître auſſi des martyrs de la juſtice, de la charité, de la chaſteté, &c.

HUS, (Jean) naquit en 1373, à Huſſenitz, petit bourg de Bohême, de parens de la lie du peuple. Ses intrigues autant que ſes talens le tirerent de l'obſcurité dans laquelle il étoit né ; il devint recteur de l'univerſité de Prague, & confeſſeur de Sophie de Baviere, épouſe de Venceſlas, roi de Bohême, ſur laquelle il eut beaucoup d'aſcendant. L'héréſiarque Wiclef avoit débité depuis peu ſes erreurs ; Jean Hus lut ſes livres, & en prit tout le poiſon. Il adopta toutes les déclamations du rêveur Anglois contre l'Egliſe Romaine ; il prétendit que S. Pierre n'avoit jamais été chef de cette Egliſe. Il ſoutint que l'Egliſe n'étoit compoſée que de prédeſtinés ; que les réprouvés n'en peuvent être les membres, & qu'un mauvais pape n'eſt pas le vicaire de J. C. On dénonça ſes opinions au pape Jean XXIII, & on le cita à comparoître vers l'an 1411. Il ne comparut point. On aſſembla cependant le concile de Conſtance. L'empereur Sigiſmond, frere de Venceſlas, roi de Bohême, l'engagea à aller ſe défendre dans ce concile. L'héréſiarque Bohémien y vint en 1414, avec toute la confiance d'un homme qui n'auroit eu rien à ſe reprocher. Dès qu'il fut arrivé, les Peres l'entendirent. A la fin de la 2e. audience, il offrit de ſe rétracter, *pourvu qu'on lui apprît quelque choſe de meilleur que ce qu'il avoit avancé*. Cette propoſition cachoit un orgueil & une opi-

niâtreté insurmontable. L'empereur, les princes, les prélats eurent beau lui demander cette rétractation : caresses, menaces, excommunication, châtimens, rien ne put l'engager à se soumettre. L'hérésiarque, persistant toujours dans ses erreurs, fut condamné dans la 15e. session à être dégradé, & ses livres à être brûlés. Après la cérémonie de la dégradation, on mit sur sa tête une mître de papier, haute d'une coudée, en forme pyramidale, sur laquelle on avoit peint 3 diables avec cette inscription : L'*HÉRÉSIARQUE*. Dès ce moment, l'Eglise se desfaisit de lui & le livra au bras séculier. Le magistrat de Constance, à qui l'empereur l'avoit remis, le condamna à expirer dans les flammes. Les valets de ville se saisirent aussi-tôt de lui; & après l'avoir fait passer devant le palais épiscopal pour voir brûler ses livres, ils le conduisirent au lieu du supplice. Son obstination l'y suivit : il crioit au peuple, que *s'il étoit condamné, ce n'étoit pas pour ses erreurs, mais par l'injustice de ses ennemis.* Enfin après qu'on l'eut attaché au poteau, & qu'on eut préparé le bois, l'électeur palatin & le maréchal de l'empire l'exhorterent encore à se rétracter : il persista; & l'électeur s'étant retiré, on alluma le feu. Un gros tourbillon de fumée, poussé par le vent contre son visage, l'étouffa dans l'instant, en 1415. Ses cendres furent soigneusement ramassées, & on les jeta dans le Rhin, de peur que les sectateurs de ce fou ne les recueillissent pour en faire des reliques. Æneas Sylvius dit que les Hussites raclerent la terre dans l'endroit où leur maître avoit été brûlé, & qu'ils l'emporterent précieusement à Prague. Jean Hus laissa des *Commentaires* sur divers morceaux de l'Ecriture-Sainte, & plusieurs *Traités dogmatiques & moraux*, dont quelques-uns furent écrits pendant sa prison. La conduite du concile à l'égard de cet enthousiaste, muni d'un sauf-conduit de l'empereur, fit beaucoup murmurer dans le tems. Bien des gens en sont encore étonnés aujourd'hui; mais il faut faire attention, 1°., que le concile ne décerna contre lui que la dégradation; que tout ce qui s'est fait au-delà, est l'ouvrage de la puissance civile : 2°., que ce sauf-conduit ne lui avoit été donné par l'empereur que pour venir se justifier au concile, & à condition de s'y soumettre, si sa doctrine étoit jugée hérétique, comme Jean Hus le publioit lui-même dans ses affiches : 3°., qu'il étoit contre toutes les regles de la sagesse, de la Religion, de la bonne politique, d'exposer les peuples à la séduction d'un fanatique, qui déclaroit lui-même vouloir dogmatiser tant qu'il auroit un souffle de vie. On remarque que le concile condamna les propositions de Jean Hus, sans les qualifier chacune en particulier; exemple qui suffiroit, s'il étoit seul, pour réfuter ceux qui, dans ces sortes de condamnation, exigent des qualifications individuellement déterminées. L'hérésie de Jean, comme presque toutes les hérésies, produisit une guerre

civile. Ses sectateurs, au nombre de 40 mille, remplirent la Bohême de sang & de carnage. L'édition des Ouvrages de cet hérésiarque, faite à Nuremberg, en 2 vol. in-fol., 1558, redonnée en 1715, & qui comprend sa *Vie* & celle de Jerôme de Prague, est recherchée par ceux qui s'intéressent à la mémoire de ces deux hérétiques.

HUSZTI, (André) fut longtemps professeur des belles-lettres à Colosvar ou Clausenbourg en Transilvanie ; mais ayant été cité par le synode de la confession Helvétique, à cause de sa mauvaise vie, & n'ayant point comparu, il fut privé de son emploi & excommunié par ce synode l'an 1742. Il mena pendant quelque tems une vie errante, & embrassa enfin la Religion Catholique, ce qui lui procura un emploi honorable à Alba Julia, aujourd'hui Carslbourg. La sainteté de cette Religion ne réforma point ses mœurs ; il continua à vivre dans la crapule : on le chassa & il erra de nouveau jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1755. On a de lui : I. *Jurisprudentia Hungarico-Transilvanica*, Hermanstadt, 1742, in-4°, très-estimé. II. *Dacia vetus & nova.* C'est une histoire de la Transilvanie, appuyée sur des monumens peu authentiques. III. *Commentarii de rebus Hunnorum.* Ces deux derniers ouvrages sont manuscrits. Le P. Pray, savant Jésuite, fait un grand éloge de ces *Commentaires*, & dit en avoir beaucoup profité pour ses *Annales Hunnorum.*

HUTCHESON, (François) originaire d'Ecosse, né en 1694 dans le nord de l'Irlande, fut appellé en 1729 à Glascow pour y professer la philosophie. Il y remplit ce poste avec distinction jusqu'en 1747, qu'il mourut à 53 ans. On a de lui : I. Un *Système de Philosophie morale*, publié après sa mort à Glascow, en 1755, in-4°, par François Hutcheson, son fils, docteur en médecine ; & traduit en françois par M. Eidous, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est plein de vues neuves, justes & profondes. II. *Recherches sur les idées de la Beauté & de la Vertu*, &c. Hutcheson établit dans cet ouvrage le *sens moral* par lequel nous distinguons le bien du mal. III. *Essai sur la nature & sur la conduite des passions & des affections, avec des éclaircissemens sur le sens moral*, 1728. Cet ouvrage soutint la réputation de l'auteur, qui avoit du talent pour la métaphysique. C'étoit un philosophe chrétien, qui joignoit à un génie plein de sagacité, les vertus que la Religion inspire. Il donnoit chaque dimanche un *Discours* sur l'excellence & la vérité du Christianisme.

HUTTEN, (Ulric de) poëte latin, né dans le château de Steckelberg en 1488, servit en Italie dans l'armée de l'empereur Maximilien, qui lui conféra la couronne poétique. L'impétuosité de son caractere lui fit des ennemis presque partout. Il mourut d'une maladie honteuse en 1523, à 36 ans, après avoir mené une vie inquiete & agitée. Il publia le premier en 1518, 2 livres de Tite-Live, qui n'avoient point encore vu le jour. Il a aussi tra-

vaillé aux *Epiſtolæ obſcurorum Virorum* (voyez GRATIUS). On a encore de lui : I. *De Guaïaci medicina*, in-8°, réimprimé dans le recueil des Traités de la maladie vénérienne, Leyde, 1728, 2 vol. in-fol. L'auteur, dans ſon Epître dédicatoire avoue qu'il a eu longtems à ſouffrir de cette maladie. II. Des *Poéſies* qui parurent à Francfort en 1538, in-12. III. Des *Ecrits* contre le duc de Würtemberg, très-rares, & imprimés à Steckelberg, 1519, in-4°. Ils roulent ſur l'aſſaſſinat de ſon couſin Jean Hutten, grand-maréchal de ſa cour, dont la femme étoit aimée du duc. On a de lui deux autres Pieces en vers ſur cette mort, publiées dans les *Vitæ ſummorum Virorum*, Cologne, 1735, in-4°. IV. Des *Dialogues* en latin *ſur le Luthéraniſme*, 1520, in-4°, qui ſont au nombre des livres rares : après avoir longtems balancé, il ſe déclara entiérement pour cette ſecte. On peut voir ſa *Vie*, par Burchard, Wolfembutel, 1717, in-12; & dans le tome 15e. des *Mémoires de Nicéron*, un article curieux ſur Hutten.

HUTTERUS, (Elie) théologien proteſtant du 17e. ſiecle, eſt auteur de pluſieurs ouvrages ; le principal eſt une *Bible Polyglotte*, qui eſt très-rare, Hambourg, 1596, 3 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Léonard HUTTERUS, né à Ulm en 1563, mort profeſſeur de théologie à Wittemberg en 1616, dont on a un ouvrage fanatique, *Ilias malorum Regis Pontificio-Romani*, 1609, in-4°.

HUYGHENS, (Chrétien) *Hughenius*, vit le jour à La Haye, en 1629, de Conſtantin Huyghens, gentilhomme Hollandois, connu par de mauvaiſes poéſies latines, qu'il a très-bien intitulées : *Momenta deſultoria*, 1655, in-12. Chrétien montra dès ſon enfance d'heureuſes diſpoſitions pour les mathématiques. Après avoir parcouru le Danemarck, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, il fut fixé à Paris par une forte penſion que Colbert lui fit donner, & par une place à l'académie des ſciences. Il découvrit le premier un Anneau & un 3e. Satellite autour de Saturne. On lui eſt redevable des horloges à pendule ; mais c'eſt à tort que quelques auteurs lui attribuent & qu'il a voulu s'attribuer lui-même la Cicloïde, inventée pour en rendre toutes les vibrations égales. Le Traité qu'il donna ſur cette découverte, vit le jour à Paris, en 1674, in-fol. (*voyez* HAUTEFEUILLE & HOOCK). Huyghens étoit confiant dans ſes vues, & croyoit facilement avoir fait quelque découverte. Il prétendit avoir imaginé des montres propres à déterminer les longitudes en mer : il eſt aiſé de voir combien il ſe trompa, vu les tentatives faites poſtérieurement ſans beaucoup de ſuccès (*voyez* HARRISON). Il mourut à La Haye en 1695, à 66 ans. Ses ouvrages ont été raſſemblés dans deux recueils ; le 1er. intitulé : *Opera varia*, Leyde, 1724, 2 vol. in-4°, & le 2e.: *Opera reliqua*, Amſterdam, 1728, en 2 vol. in-4°. C'eſt à tort qu'on a dit que ſon *Traité de la pluralité des Mondes* avoit ſervi de canevas à l'ou-

vrage de Fontenelle sur le même sujet. Celui-ci avoit vu le jour en 1686, & le livre d'Huyghens ne parut qu'en 1698, c'est à-dire, 12 ans après. Il fut traduit en françois par Dufour, ordinaire de la musique du roi, 1702, in-12. Il est assez mal écrit, & quand on examine sans préoccupation les argumens de l'auteur, on s'apperçoit sans peine qu'ils ne valent pas mieux que son style. Puisqu'il est démontré que ni l'homme, ni aucun animal connu, ne sauroit subsister hors de la terre, qu'ils seroient brûlés dans Vénus & Mercure, glacés dans Jupiter & Saturne, que la lune n'a point d'atmosphere, ou du moins qu'elle est insuffisante à la respiration & à la vie des êtres terrestres, &c., (*voyez* WILKINS Jean); le grand argument de l'analogie ne subsiste plus, & toutes les conséquences qu'on en tire en faveur de la pluralité des mondes, sont anéanties. La physique d'ailleurs, sur-tout celle de Newton, nous indique des causes finales, très-suffisantes de l'existence de ces globes, sans recourir à des habitans imaginaires. « Tant que les planetes, dit M. de Buffon, qui » pesent sur le soleil en circulant autour de lui, dureront, il brillera & remplira » de sa splendeur toutes les » spheres du monde.... Cette » source féconde de lumiere » & de vie ne tarira, ne s'épuisera jamais, parce que » dans un système où tout s'attire, rien ne peut se perdre » ni s'éloigner sans retour.... » C'est du sein même du mouvement que naît le repos de » l'univers.... Ces secousses de » la nature, dont le moindre » effet seroit la catastrophe du » monde, l'absence de la lune, » la présence d'une nouvelle » planete, &c. » On peut voir diverses réflexions physiques, astronomiques & théologiques sur cette matiere, dans les *Observations philosophiques sur le système de Newton, le mouvement de la terre, & la pluralité des mondes*, Paris, 1778; Liege, 1788, Entret. 4e. & 5e.

HUYGHENS, (Gommare) né à Lier dans le Brabant, en 1631, professa la philosophie avec distinction à Louvain, & mourut en 1702, à 71 ans, président du college du pape Adrien VI. Il étoit intimement lié avec Arnauld & Quesnel, dont il défendit la cause avec enthousiasme. On a de lui: I. *Methodus remittendi peccata*, 1674 & 1686, in-12, traduit en françois, aussi in-12. II. *Conferentiæ Theologicæ*, 3 vol. in-12. III. Des *Theses sur la Grace*, in-4°. IV. Un *Cours de Théologie*, publié sous le titre de *Breves observationes*; il est pourtant en 15 vol. in-12. Tous ces ouvrages sont empreints de l'esprit de la secte où Huyghens s'étoit engagé.

HUYSUM, *voyez* VAN-HUYSUM.

HYACINTHE, fils de Pierius & de Clio. Apollon & Zéphire l'aimerent passionnément. Zéphire fut un jour si piqué de le voir jouer au palet avec Apollon, qu'il poussa le palet à la tête d'Hyacinthe & le tua. Apollon le métamorphosa en fleur, qu'on nomma depuis *Hyacinthe*.

HYACINTHE, (S.) reli-

gieux de l'ordre de St. Dominique, né à Saſſe en Siléſie, l'an 1183, prit l'habit des mains de ce ſaint fondateur à Rome, en 1218. De retour dans ſon pays, il y fonda divers monaſteres de ſon ordre, alla prêcher la foi dans le nord, où il convertit un nombre infini d'infideles & de ſchiſmatiques, & mourut le 15 août 1257, à Cracovie, dont ſon oncle avoit été évêque.

HYACINTHE DE L'ASSOMPTION, *voyez* MONTARGON.

HYACINTHE, *voy.* SAINT-HYACINTHE.

HYAGNIS, pere de Marſyas, vaincu par Apollon, inventa, ſelon Plutarque, la *flûte & l'harmonie phrygienne*, environ 1500 ans avant J. C.

HYAS, fille d'Ethra, fut dévorée par un lion. Elle avoit ſept ſœurs, qui en moururent de douleur; mais Jupiter les changea en étoiles pluvieuſes. Ce ſont les *Hyades* chez les Grecs, & les *Suculæ* chez les Latins.

HYDE, (Edouard) comte de Clarendon, né en 1608 dans le Witshire, fut chancelier d'Angleterre. Il ſe diſtingua par ſes talens & ſa capacité dans les affaires. Il fut très-attaché aux rois Charles I & Charles II, & eut part à leurs proſpérités & à leurs diſgraces. Son emploi lui fut ôté en 1667. Il paſſa en France, & mourut à Rouen l'an 1674. On a de lui: I. L'*Hiſtoire des Guerres civiles d'Angleterre*, depuis 1641 juſqu'en 1660, 3 vol. in-fol., à Oxford, 1704, en anglois; & à La Haye, en 6 vol. in-12, en françois. C'eſt un des meilleurs morceaux d'hiſtoire que l'Angleterre ait produits. II. Divers *Diſcours au Parlement*, & d'autres ouvrages, dans leſquels il fait paroître les ſentimens d'un honnête homme & d'un bon citoyen. Il eut beaucoup de part à la *Polyglotte* d'Angleterre.

HYDE, (Thomas) né à Billingſlei en Angleterre, l'an 1636, fut profeſſeur d'arabe à Oxford, & bibliothécaire de la bibliotheque bodleïenne, dont il donna le *Catalogue* in-folio, imprimé à Oxford en 1674. Il s'eſt fait un nom par ſon Traité de la *Religion des anciens Perſes*, in-4°, Oxford, 1700. Cet ouvrage eſt en latin, & renferme beaucoup d'érudition, mais il eſt écrit d'une maniere aſſez confuſe. Il eſt rare de la *1re.* édition; mais on l'a réimprimé en 1760, in-4°. Hyde mourut en 1703, chanoine d'Oxford. On a encore de lui: I. *De ludis Orientalibus*, Oxford, 1694, 2 vol. in-8°. II. La traduction latine de la *Coſmographie* d'Abraham Peritſol, imprimée en hébreu & en latin, Oxford, 1691, in-4°. III. *De herbæ* Cha *collectione, cum Epiſtolâ de menſuris Chinenſium*, Oxford, 1688, in-8°... Grégoire Sharpe a donné le recueil de ſes *Diſſertations*, avec ſa *Vie*, Oxford, 1767, 2 vol. in-4°.

HYGIN, (S.) fut chargé du gouvernement de l'Egliſe après la mort du pape S. Téleſphore, l'an 139, & mourut en 142. Ce fut de ſon tems que Valentin & Cerdon allerent à Rome. Les deux *Décrétales* qu'on lui attribue ſont ſuppoſées, & ce qu'on dit de ſon martyre n'eſt nullement certain.

HYGIN, (C. Jules) grammairien célebre, affranchi d'Auguſte & ami d'Ovide, étoit d'Eſpagne ſelon les uns, & d'Alexandrie ſelon d'autres. On lui attribue : I. Des *Fables*, *cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8°, & dans les *Mythographi latini*, Amſterdam, 1681, 2 vol. in-8°, qui ſe joignent aux auteurs *cum notis variorum*, & qui ont été réimprimés à Leyde, 1742, en 2 vol. in-4°. II. *Aſtronomiæ Poeticæ libri IV*, Veniſe, 1482, in-4°. Ces ouvrages ſont curieux, mais le ſtyle n'eſt pas celui du ſiecle d'Auguſte ; c'eſt ce qui a fait dire à pluſieurs critiques qu'ils ſont de quelqu'écrivain du bas empire.

HYLARET, (Maurice) né à Angoulême en 1539, prit l'habit de cordelier en 1551, & ſe diſtingua comme théologien & comme prédicateur : pendant les troubles que les Huguenots exciterent dans le royaume, il ſe déclara pour la Ligue Catholique contre celle des Proteſtans. Il mourut en 1591, à 52 ans. On a de lui des *Homélies* en latin, publiées en différens tems à Paris & à Lyon, en 5 vol. in-8°.

HYLLUS, fils d'Hercule & de Dejanire. Après la mort de ſon pere, il épouſa Iole ; mais Euriſthée le chaſſa, auſſi-bien que le reſte des Héraclides. Il ſe ſauva à Athenes, où il fit bâtir un temple à la *Miſéricorde*, dans lequel les Athéniens voulurent que les criminels trouvaſſent un refuge aſſuré.

HYMENÉE *ou* HYMEN, divinité qui préſidoit au mariage. Il étoit fils de Bacchus & de Vénus. On le repréſente ſous la figure d'un jeune-homme blond, tenant un flambeau à la main, & couronné de roſes. On appelloit auſſi de ce nom les vers qu'on chantoit pour les noces.

HYMENÉE d'Epheſe, converti aux premieres prédications de S. Paul, embraſſa depuis l'erreur de ceux qui nioient la réſurrection de la chair, & fut excommunié par cet apôtre l'an 63 de J. C. On ne ſait ce qu'il devint depuis.

HYPACIE, fille de Théon, philoſophe & mathématicien d'Alexandrie, s'occupa des mêmes ſciences que ſon pere, & s'y diſtingua tellement, qu'on lui donna la chaire de profeſſeur que le célebre Photin avoit occupée à Alexandrie. Sa réputation ſe répandit par-tout, & on vint de toutes parts l'entendre. Elle étoit d'une rare beauté, & tous les préfets d'Egypte rechercherent ſon amitié. Oreſte ſur-tout fut lié très-étroitement avec elle. Comme S. Cyrille & ce préfet étoient brouillés, & que celui-ci ne vouloit pas ſe raccommoder avec le ſaint évêque, le peuple d'Alexandrie, dont l'imagination étoit très-facile à échauffer, crut que c'étoit par le conſeil d'Hypacie qui étoit païenne comme lui. La populace conçut contre elle une haine implacable, qui s'aigrit de plus en plus, & un jour qu'elle ſortoit de ſa maiſon ou qu'elle alloit y entrer, on la tua à coups de pots caſſés & de tuiles l'an 415. Tous les gens de bien, & S. Cyrille ſur-tout, furent affligés de cette ſcene d'horreur. *Voyez* la *Vie* d'Hypacie, par M. l'abbé Goujet, *Mém. de Littér.* t. 5.

Mais l'auteur eſt trop louangeur & crédule. Les écrits de cette fille ne ſont pas venus juſqu'à nous.

HYPÉRIDE, Athénien, orateur, diſciple de Platon & d'Iſocrate, gouverna la république d'Athenes, & défendit la liberté de ſa patrie. Des députés d'Antipater, admis à l'audience de l'Aréopage, parlerent de ce prince comme du plus honnête homme du monde. « Nous ſa» vons, répondit Hypéride, » que votre monarque eſt un » honnête homme, mais nous » ſavons auſſi que nous ne vou» lons pas d'un maître, quel» que honnête homme qu'il » ſoit ». Après la malheureuſe iſſue du combat de Cranon, il fut pris & mené à Antipater, qui le fit mourir. Ce républicain, que l'on compte parmi les dix célebres orateurs Grecs, avoit compoſé un grand nombre de Harangues qui ne ſont pas parvenues juſqu'à nous, à l'exception d'une ſeule, qui donne une idée avantageuſe de ſon ſtyle. Il excelloit à peindre les mœurs; il étoit varié, fleuri, plein de douceur & de grace; &, pour être un orateur parfait, Longin penſe qu'il ne lui a manqué que le ſublime. Ce fut lui qui plaida pour *Phryné* accuſée d'impiété; mais la beauté de cette courtiſanne fit plus d'effet ſur les juges que l'éloquence d'Hypéride.

HYPERYON, titan, fils de Cælus. Il fut chargé, dit-on, de conduire le char du Soleil: ce qui l'a fait regarder par quelques-uns comme pere du Soleil, & par d'autres, comme le Soleil lui-même.

HYPERIUS, (Gérard-André) profeſſeur de théologie à Marpurg, naquit à Ypres en 1511, de parens catholiques, parcourut la France, l'Angleterre & l'Allemagne, où il prit du goût pour les nouvelles opinions, & mourut en 1564. On a de lui deux traités, in-8°, l'un: *De rectè formando Theologiæ ſtudio;* l'autre, *De formandis Concionibus ſacris.* Ils furent eſtimés dans leur tems. Il y a affecté de ſe taire ſur les matieres controverſées par les hérétiques. Le P. Laurent de Villa-Vicentio, Auguſtin Eſpagnol & docteur de Louvain, a donné une édition de ces ouvrages corrigés. On a encore de lui des *Traités théologiques*, en 2 vol. in-8°, Bâle, 1570 & 1571; & des *Commentaires ſur S. Paul*, Zurich, 1582 & 1584, 3 vol. in-fol. remplis d'invectives contre l'Egliſe Catholique.

HYPERMNESTRE, eſt celle des 50 filles de Danaüs, roi d'Argos, qui ne voulut point obéir à l'ordre cruel que Danaüs avoit donné à toutes ſes filles de tuer leurs maris la premiere nuit de leurs noces. Cette princeſſe ſauva la vie à Lyncée, ſon époux, après qu'elle lui eut fait promettre de ne point violer ſa virginité. Horace en fait un bel éloge dans l'Ode *Mercuri nam te docilis Magiſtro*, & fait de ſon action généreuſe un tableau plein d'intérêt & de vie.

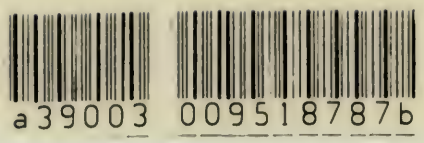
HYRCAN I, (Jean) ſouverain ſacrificateur & prince des Juifs, ſuccéda à ſon pere Simon Machabée, tué en trahiſon par Ptolomée ſon gendre. Ce traître avoit été gagné par Antiochus Sidetes, roi de Syrie. Après avoir maſſacré ſon

beau-pere, il voulut faire égorger son beau-frere Jean Hircan; mais celui-ci fit arrêter & punir de mort les assassins. Ce fut alors que le perfide Ptolomée appella Antiochus dans la Judée. Hyrcan, enfermé dans Jérusalem, y fut assiégé par le roi de Syrie. Après un siege long & opiniâtre, durant lequel Antiochus donna des alimens aux assiégés, que la famine tourmentoit, & fournit même des vases précieux, des parfums & des victimes pour la fête des Tabernacles; la paix fut conclue. Les conditions furent, que les Juifs lui remettroient leurs armes, avec les tributs qu'ils recevoient de Joppé, & des autres villes hors de la Judée. Après la mort d'Antiochus, Hyrcan profita des troubles de la Syrie pour venger son pays. Il prit plusieurs villes en Judée, subjugua les Iduméens, démolit le temple de Garizim, s'empara de Samarie, & mourut l'an 106 avant J. C.

HYRCAN II, fils aîné d'Alexandre I, succéda à son pere au pontificat, chez les Juifs, l'an 78 avant J. C., & selon le droit d'aîneſſe, il devoit lui succéder à la couronne. Son frere Aristobule la lui disputa après la mort d'Alexandra leur mere, qui avoit gouverné 9 ou 10 ans, & la lui ravit les armes à la main. Par un traité qui suivit cette victoire l'an 66 avant J. C., Hyrcan se contenta de la dignité de grand-prêtre; mais depuis il eut l'imprudence d'aller mendier le secours d'Aretas, roi des Arabes, qui assiégea Aristobule dans le temple. Ce dernier ayant gagné Scaurus, lieutenant de Pompée, fit lever le siege, & défit Aretas & Hyrcan, à qui Pompée, Gabinius & ensuite César laisserent la grande sacrificature. Hyrcan tomba ensuite entre les mains de son neveu Antigone, qui lui fit couper les oreilles. Enfin s'étant laissé persuader par Alexandra sa fille, mere de Mariamne, femme d'Hérode, de se retirer vers les Arabes; ce dernier prince le fit mourir à l'âge de 80 ans, l'an 30 avant J. C.

HYRÉE, paysan de la Béotie en Grece, eut l'honneur de loger dans sa cabane Jupiter, Neptune & Mercure. Ces dieux voulant le récompenser du bon accueil qu'il leur avoit fait, lui donnerent le choix de demander ce qu'il voudroit, avec assurance de l'obtenir. Il borna ses souhaits à avoir un fils, qui fut Orion. Nous omettons les autres circonstances de l'histoire de ces trois hôtes de Hyrée, divinités dignes de la barbare & aveugle gentilité. Quelques savans ont cru y voir une altération de l'histoire des trois anges, qui hébergés par Abraham, lui promirent un fils. Il est d'ailleurs certain que la mythologie n'est qu'une mauvaise singerie de l'Ecriture-Sainte. *Voyez* OPHIONÉE. *B*

FIN DU TOME QUATRIEME.


a39003 009518787b